



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

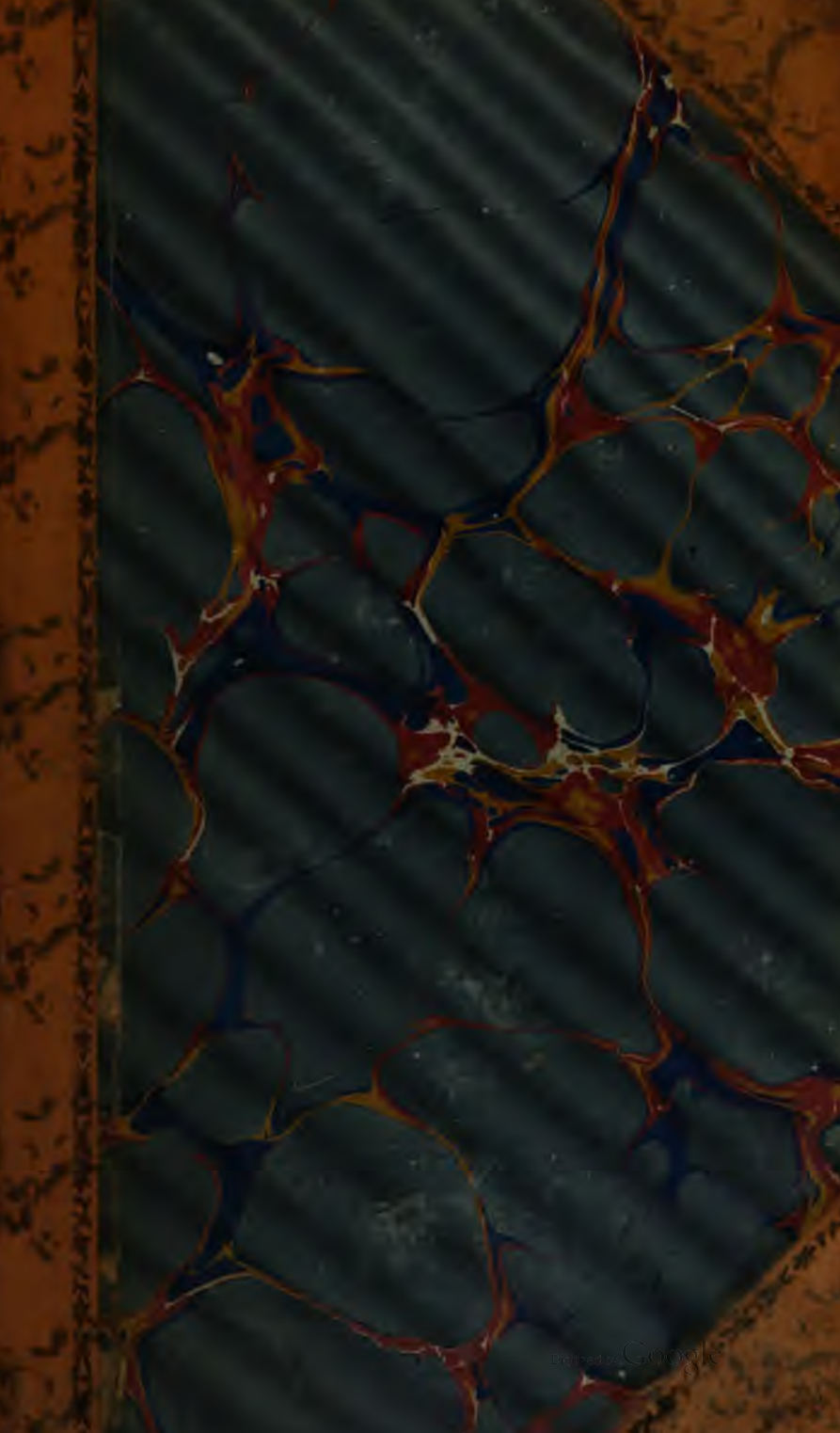
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



112. e. 5



BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES;
ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

TOME IX.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VII^e SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteurs principaux : MM. CHAMPOLLION-FIGEAC et CHAMPOLLION JEUNE.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachkunde* ou *Linguistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** (*Völkerkunde* des Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, Alex. Barbié du Bocage (B. du B.), Michel Berr, Bianchi, Coquebert de Monbret (C. M.), Depping (D—G.), Delagrange, Dugas-Montbel, Gail fils, Garcin de Tassy, de Golbéry, Eichoff, Hase, A. Jaubert, Landresse, Langlois, Letronne, Abel Rémusat, Reinaud, H. Rosellini, Saint-Martin, Troyer.

HISTOIRE, MYTHOLOGIE. — *Collab.* : MM. Arragon, Berthevin, Choppin d'Arnouville, Depping (D—G.), l'abbé Dubois, Gence, l'abbé Gley, de Golbéry, Héreau (E. H.), Letronne, Métral, Albert Montémont, A. Pellat, Stahl.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab.* : MM. Alex. Barbié du Bocage (B. du B.), Bottin, Depping (D—G.), L. J. J. Dubois, de Golbéry, Letronne, Mionnet, Reipaüd.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES;

ANTIQUITÉS, PHILOGIE,

RÉDIGÉ PAR MM. CHAMPOLLION.

7^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES

De Monseigneur le Dauphin,

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR LA

PROPAGATION DES CONNAISSANCES

SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,

ET SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n° 3;

Et chez MM. DONDEY-DUPRÉ, père et fils, rue Saint-Louis,
au Marais, n° 46, et rue de Richelieu, n° 47 bis.

Paris et Amsterdam, chez MM. DUFOUR ET D'OCAGNE;

Paris, Strasbourg et Londres, chez MM. TRUBTTEL ET WURTZ.

1828.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

1. RADICES SANSCRITÆ; illustratas edidit Fridericus ROSEN. In-8°, de xx et 378 p. Berlin, 1827; Dümmler.

Les analyses des grammairiens indiens ont réduit le véritable fond de la langue sanscrite à deux mille racines, qui portent leur signification surtout dans les verbes simples ou composés qui en dérivent; deux éditions de ces racines avaient déjà paru, l'une dans l'appendice de la grammaire de *Carey* (Sérampour 1806), l'autre donnée par *Wilkins*, sous le titre : *The Radicals of the sanscrita language*. Londres, 1815. Cette dernière depuis long-tems n'était pas dans le commerce, et la grammaire du premier est si rare qu'à peine on en connaît quelques exemplaires en France. Il faut donc applaudir à l'heureuse idée qu'a eue *M. Rosen*, élève distingué de *M. Bopp*, de les faire réimprimer. Il y a ajouté les dérivés, qui se forment au moyen de prépositions, avec des phrases tirées des meilleurs ouvrages imprimés, tels que le *Ramayana*, le code de *Menou*, l'*Hitopadesa*, le *Nalodaya*, le *Gita-Gorinda* et autres. Après le verbe, ou plutôt la racine dans sa forme absolue, il a placé l'indicatif présent, le troisième prétérit, le second futur, l'indicatif et le participe du prétérit passif; bien souvent on y trouve encore les formes passive, désidérative, causative, fréquentative, et les prétérits d'une forme tant soit peu irrégulière. Les grammairiens indiens, ayant réduit leurs traités à des collections d'aphorismes d'une concision souvent désespérante, ont imaginé d'indiquer un certain nombre de règles par des lettres de l'alphabet, idée qui nous semble assez naturelle chez une nation qui a inventé ou du moins bien perfectionné l'algèbre; *M. Rosen* a placé à côté de chaque racine ces lettres indicatives, dont les grammairiens *Kasinatha* et *Vopadera* avaient fait usage dans leurs collections de racines. Au reste, l'arrangement des

mots est d'après les lettres de l'alphabet, en commençant par la finale, de même qu'en arabe.

Cette collection, ainsi que nous l'avons annoncé, ne contient que des verbes; M. Bopp s'occupe dans ce moment de la publication d'un dictionnaire, contenant tous les mots qui se trouvent dans les ouvrages sanscrits imprimés; ce travail doit servir éminemment à remplacer, pour bien des personnes, le dictionnaire rare et cher de Wilson, et à accélérer les progrès déjà si rapides de l'étude de la littérature sanscrite. S.

2. COUP D'OEIL SUR LA LITTÉRATURE INDIENNE. (*Oriental Herald*; sept. 1826, pag. 486.)

Les compositions les plus recherchées par les Orientaux sont les narrations dont l'Inde, aussi bien que l'Arabie et la Perse (de même que la Chine), possède une quantité innombrable; M. Colebrooke, dans les *Recherches asiatiques*, Tom. X, a donné la notice du Vāsavadattā de Subandhu; mais la collection de Somadēra, intitulée : Vrihatkathā, et l'abrégé qu'en a fait l'auteur même sous le titre de Kathā Sarit Sāgara, l'Océan des rivières des narrations, étaient inconnus jusqu'ici en Europe, et nous croyons qu'une bonne traduction d'ouvrages de ce genre serait un service rendu à la littérature. Le Tousi-Nameh, version persane très-libre du Suka Saptati, les soixante-et-dix (histoires) du perroquet est du nombre de ces translations que chaque nation tâche de s'approprier par des modifications faites à l'original, et dont surtout l'*Hitopadesa* s'est ressentie.

La poésie lyrique n'a pas été négligée; mais il y a lieu de s'étonner qu'une religion si éminemment poétique n'ait pas donné lieu à un plus grand nombre de productions. Toujours est-il vrai, néanmoins, que la Guīta Gōrinda, traduite par Jones (*Recherches asiatiques*, Tom. III, 185-207 ed Calcutta), les stances érotiques de Bhartrihari, le Vasantatilaka et le Prasnōt-taramālā de Kālidāsa sont des chefs-d'œuvres; le Mēghadūta, du même auteur (edit. Wilson. Calcutta, 1813), se rapproche plus du genre descriptif.

La poésie dramatique, sans contredit celle qui suppose le plus haut degré de civilisation, a été cultivée avec un grand succès; le drame de Sakontala suffirait pour le prouver, et le Mālati Mādhara n'attend qu'un traducteur, qui mette le public

européen en état de prononcer si en effet il surpasse le premier, comme on nous l'assure. M. Wilson va donner ses recherches à ce sujet, accompagnées de traductions de beaucoup de pièces inédites. Jones fait mention d'une comédie où l'on a osé mettre en scène les brahmanes; nous croyons qu'il serait intéressant de vérifier ce fait.

Il est facile de concevoir que l'éloquence et l'histoire ne purent prospérer partout où les castes séparaient par des barrières insurmontables les différentes classes de la société. Il existe beaucoup d'ouvrages en prose (et en vers) sur la philosophie et la jurisprudence, mais étant, sous le rapport de la diction, plus ou moins négligés, on les passera sous silence.

Le défaut de chronologie historique rend assez difficile la tâche de fixer le temps de la composition de ces ouvrages; on peut cependant supposer que la plus grande partie est antérieure aux invasions des Ghaznevîdes, vers le commencement du onzième siècle de notre ère. D'un autre côté, on peut croire que la tradition, qui a réuni les premiers auteurs de la nation à la cour de Vikramāditya, une cinquantaine d'années avant notre ère, voulut plutôt désigner par là ce prince comme le patron de la littérature, que donner pour contemporains des auteurs qui visiblement ont vécu dans des siècles tout à fait différens.

On a remarqué, avec quelque étonnement, que dans cet exposé de la belle littérature de l'Inde on n'a accordé aucune place aux grandes compositions épiques, Mahabharata et Ramayana; les épisodes de Nalus, Ardjorena, Sunda et Upasunda, le Bhogavadgûita extraits du premier, les trois premiers volumes du dernier, donnés au public par les soins de Carey et Marshman, et le Gadjnadaka montrent assez que les beautés poétiques ne furent pas moins fréquentes dans la haute antiquité que dans le brillant siècle de Vikramāditya.

S.

3. SUR UN DRAME INDIEN; par M. H. H. WILSON; extrait du *Calcutta annual Register*, et traduit par M. DONDEY-DUPRÉ fils, membre de la Société asiatique. (*Journal asiat.*; 1827, mars, p. 174 et avril, p. 58.)

Le savant auteur du Dictionnaire sanscrit, M. Wilson, a traduit ou analysé différentes pièces du théâtre indien, dont le drame de *Savontala*, traduit anciennement par Jones, avait pu donner aux littérateurs une idée avantageuse. Il sera sans

I.

doute fort difficile de trouver un ouvrage de ce genre comparable au chef-d'œuvre de Calidâsa : il n'en est pas moins vrai que c'est rendre service à la science, que de chercher à nous faire connaître ces monumens littéraires de l'Inde ancienne. On peut y trouver des observations de mœurs, des traits d'esprit ou de sentiment, qui nous frappent et nous étonnent toujours quand on pense à l'âge où ces poèmes ont pu être composés. M. Wilson croit pouvoir donner au drame dont il présente l'analyse au moins seize siècles d'antiquité; et, dans l'introduction de la pièce, on l'attribue à un roi d'Oudjayani (Oudjein), nommé Soudraka. Le dénouement est amené par le moyen d'un jouet d'enfant, d'un charriot de terre cuite : ce qui a fait donner à ce drame le titre de *Mrûchacatica*.

M. Wilson ne s'est pas astreint à faire de cette pièce une analyse suivie. Il n'en cite que quelques fragmens, qui ne permettent pas de juger ni de l'intrigue, ni de l'intérêt que doit offrir ce drame. Les amours de Tcharondatta et de Vasantasena en forment le sujet. Tcharondatta est un brahmane d'un rang distingué, mais réduit à l'indigence. Il a pour rival le beau-frère du prince régnant, dont le caractère bas et cruel forme un contraste frappant avec celui du brahmane, noble et généreux. Tandis que celui-ci sauve les jours d'un malheureux poursuivi et accusé de conspiration, l'autre assassine lâchement Vasantasena, qui résiste à son amour, la laisse pour morte, et va dénoncer Tcharondatta, comme auteur du meurtre. Le Brahmane est condamné; mais le supplice est suspendu par l'apparition de Vasantasena, qu'un religieux mendiant a secourue et rappelée à la vie. En ce moment, des cris de triomphe se font entendre : le roi vient d'être détrôné; le personnage sauvé par Tcharondatta est monté sur le trône, et le Brahmane, nommé gouverneur de la ville d'Oudjayani, épouse Vasantasena.

Je n'ai pu tracer qu'un sommaire fort concis de cette pièce, dont les incidens n'ont pas été développés par M. Wilson. Les fragmens qu'il en cite, remarquables par leur élégance poétique et par les pensées douces et ingénieuses qu'ils renferment, ne peuvent que nous faire désirer plus vivement que M. Wilson réalise enfin les espérances, qu'il a données au monde savant, de le mettre en état d'apprécier les richesses dramatiques des Indiens.

L.

4. **PRINCIPES DU SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DES ANCIENS ÉGYPTIENS**, ou Recherches sur les élémens premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes; par M. CHAMPOLLION le jeune. *Seconde édition*, revue par l'auteur, et augmentée de la *Lettre à M. DACIER*, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens sur leurs monumens de l'époque grecque et de l'époque romaine. (Le texte forme 1 vol. grand in-8°, avec 20 planches; plus 1 volume de planches, avec leur explication). Prix 27 fr. Paris, de l'imprimerie royale, 1828. Treuttel et Wurtz. Strashourg et Londres, même maison de commerce. Nous ferons connaître, dans un prochain article, les augmentations qui distinguent cette seconde édition.

5. **A COMPENDIOUS GRAMMAR OF THE EGYPTIAN LANGUAGE.**—Grammaire abrégée de la langue égyptienne et de ses dialectes, avec des observations sur le Bashmurique; le tout accompagné des alphabets des caractères hiéroglyphiques et démographiques ou enchoriaux, et des explications relatives à leur usage; par le rév. HENRI TATTAM. In-8°, 1827.

6. **THE EGYPTIAN LEXICON.**—Lexicon Égyptien de la Croze, SCHOLTZ et WOIDE; comprenant ROSSII *Etymologia ægyptiacæ*. Par le rév. H. TATTAM.

L'*Asiatic journal* annonce que la réimpression de ces 2 ouvrages a été entreprise à Londres, au mois de septembre dernier.

7. **OBSERVATIONS SUR LES LANGUES PHÉNICIENNE ET PUNIQUE, ET SUR LEURS RAPPORTS AVEC L'HÉBREU.**

Les seuls restes qui nous soient parvenus de la littérature phénico-punique, consistent : 1°. dans des mots isolés, conservés par quelques anciens auteurs, et notamment par Plaute; 2°. dans des inscriptions et des légendes de médailles, trouvées, pour la plupart, dans les colonies phéniciennes; 3°. dans les noms propres de personnes et de lieux, en tant qu'ils sont composés ou qu'ils dérivent de noms appellatifs usités dans le pays.

1. Ce que nous connaissons de la langue hébraïque renferme à peine la moitié des mots phénico-puniques, qui se trouvent

dans les écrivains de l'antiquité; encore, ceux-ci, n'ayant aucune connaissance de l'idiôme phénicien, les ont-ils empruntés à d'autres qui ne l'entendaient guère mieux. Ces auteurs, ayant d'ailleurs affaire à des lecteurs qui n'en savaient pas davantage, ne se faisaient aucun scrupule de donner à ces mots tel sens qu'ils jugeaient à propos. Ainsi, le *grand étymologique* rend βαράων (*maison de Saturne*) par *Saturne*; γάλωνε (*grands vaisseaux* des Phéniciens), par *rempart*, etc. En outre, les mots ont été tellement altérés et défigurés, soit par les auteurs eux-mêmes, soit par des copistes ignorans, qu'il est fort difficile de les deviner, lors même que la signification en est connue. Ce n'est pas tout, les mots hébreux correspondans peuvent être perdus, et la langue punique en a sans doute reçu un grand nombre des idiômes libyens. Enfin, quelques-uns d'entre eux regardés comme puniques, appartiennent avec plus de vraisemblance à l'ancienne langue de l'Égypte, et doivent, par conséquent, tirer du Copte leur origine et leur explication.

II. Les inscriptions et les médailles nous offrent une source à la fois plus pure et plus authentique; car nous y trouvons la véritable orthographe des mots. Mais ici se présente une difficulté d'une autre espèce : elle consiste dans l'ignorance des caractères, qui sont souvent fort différens les uns des autres, et quelquefois bien mal gravés. L'état même des monumens oppose encore un obstacle à la lecture des inscriptions, qu'il n'est pas rare de trouver tronquées ou oblitérées. Les médailles ne contiennent ordinairement qu'un mot, jamais plus de deux, qui, encore quelquefois, sont probablement écrits en abréviations, ce qui diminue beaucoup le secours qu'ils pourraient offrir. Le texte des inscriptions est, à la vérité, plus étendu; mais, comme ce ne sont presque que des épitaphes, dont la majeure partie consiste en noms propres, il n'est guère possible d'en tirer un parti bien avantageux, quand même on serait parvenu à les déchiffrer; et l'on sait combien il reste encore à faire pour atteindre ce but.

III. Les noms propres phéniciens et puniques offrent une double difficulté, consistant d'abord dans l'étymologie elle-même le plus souvent inconnue, et puis dans les traductions infidèles qu'en ont données les auteurs étrangers, ou les altérations qu'ils leur ont fait subir. Les noms de lieux, surtout les Car-

thaginois, comme plus anciens, sont les moins aisés à expliquer. Les noms de personnes, composés, pour la plupart, de noms de divinités connues, doivent, par conséquent, et sont en effet beaucoup plus faciles à analyser et à comprendre.

Quant aux rapports qui-existent entre l'hébreu et le phénicien, on a obtenu les résultats suivans : 1°. La plupart des mots phéniciens, exactement déchiffrés, coïncident parfaitement avec ceux de l'ancien hébreu, même pour les formes tout-à-fait particulières à ce dernier idiôme. 2°. Les différences sont très-rares; encore peuvent-elles être considérées comme purement locales : elles se réduisent à l'addition d'une lettre, soit au commencement, soit à la fin; et à l'emploi, fréquent dans la langue punique des voyelles *u* et *i*. 3°. Les mots qui ne se trouvent point en hébreu n'existent pas non plus dans les autres dialectes des langues sémitiques.

E. C. D. A.

8. SUR LE GRAND OUVRAGE HISTORIQUE ET CRITIQUE D'IBN KHALEDOUN; par M. SCHULZ. (*Journal Asiatique*; oct. 1825, p. 213, et nov., p. 279.)

M. Schulz est un jeune orientaliste allemand, professeur de philosophie à Giessen. Dans l'article dont le titre précède, il a voulu faire connaître le plan qu'a suivi le Montesquieu de l'Orient dans son Histoire des Arabes et des Berbers, dont malheureusement nous ne possédons en Europe que les prolégomènes. Déjà MM. de Hammer et Garcin de Tassy avaient fait connaître les titres des 201 chapitres qui composent cette 1^{re} partie (*Journal Asiatique*, 1822, p. 267 et suiv., et 1824, mars, p. 188 et suiv.,) et MM. Silvestre de Sacy et Coquebert de Montbret en avaient traduit plusieurs fragmens, bien propres à donner une haute idée de ce beau travail. L'ouvrage complet est divisé en 3 livres. Les deux derniers, dont aucun manuscrit n'est encore parvenu en Europe, donnent l'histoire des Arabes et des Berbers, de leurs tribus, de leurs dynasties, etc. Le 1^{er}. se divise en six parties; mais il contient d'abord une introduction, où l'on trouve des réflexions sur l'excellence de l'histoire et l'indication de plusieurs erreurs commises par les historiens. La 1^{re}. partie traite de la civilisation humaine en général, de ses degrés divers, et de la distribution sur la terre; la 2^e. de la vie nomade des tribus et des peuples sauvages; la 3^e. des dynasties,

du Khalifat, de la monarchie et des dignités souveraines; la 4^e de la vie des villes et des capitales; la 5^e. des arts, des professions et des métiers, par lesquels on gagne sa vie, du commerce et de ses branches diverses; la 6^e. des sciences et de la manière de s'y instruire et de les apprendre. « J'ai placé en tête, dit Ibn Khaledoun, traduit par M. Schulz, la vie des peuples nomades, parce que c'est effectivement elle qui précède tout autre genre de vie. Par la même raison, je parle de la monarchie avant de m'occuper des grandes villes et des capitales. Quant au rang que j'ai accordé aux professions et aux métiers par lesquels on gagne sa vie, je l'ai fait parce qu'ils sont d'une nécessité absolue et qu'ils tiennent de la nature, tandis que l'étude des sciences ne tient que d'un désir de perfection; et d'un besoin intellectuel, et parce que les besoins de la nature se font sentir bien avant ceux qui ne naissent que du désir d'une perfection intellectuelle. Enfin, j'ai placé ensemble les arts et le commerce, à cause des rapports qui existent, soit entre eux, soit avec la civilisation en général. » On voit par ce court exposé combien doit être intéressant le premier livre d'Ibn Khaledoun, dont nous possédons quelques exemplaires en Europe; et combien nous devons regretter de ne pas connaître les deux autres.

Dans les réflexions qui précèdent l'exposition du plan d'Ibn Khaledoun, M. Schulz se plaint de ce que les orientalistes s'occupent à faire passer en nos langues des poèmes insignifiants et de mauvais goût, au lieu d'aborder les grands ouvrages historiques et ceux qui traitent des sciences proprement dites. Il est loin de doute que ces derniers ouvrages sont bien plus dignes de l'attention des érudits, que les frivoles écrits des poètes; mais le reproche adressé par M. Schulz aux orientalistes, n'est point fondé. La plus grande partie des publications et des traductions des ouvrages orientaux sont historiques ou scientifiques, et un de nos orientalistes a même le dessein de publier tout ce qu'offrent de plus intéressant sur les sciences et les arts, les ouvrages arabes que possèdent les bibliothèques de l'Europe, dans un recueil mensuel que nous avons annoncé dans ce journal (voyez janvier 1827, p. 7), et dont le 1^{er}. n^o. aurait paru à l'époque indiquée sans des circonstances inattendues qui en ont retardé l'impression. Du reste, le zèle que M. Schulz a déployé pour les études orientales solides, a plu au

ministre français des affaires étrangères, qui, par la nature de ses fonctions, est le protecteur né des orientalistes. Peu de temps après l'apparition de l'article que nous signalons à nos lecteurs, S. E. l'a envoyé dans l'Orient pour acquérir des manuscrits et recueillir des documents sur l'ancienne religion de la Perse.

D. S. C.

9. DÉFENSE DE LA POÉSIE ORIENTALE, ou Réplique à l'article que M. Schulz a inséré dans le 40^e. cahier du *Journal Asiatique*; par M. GRANGERET DE LA GRANGE. Brochure in-8°. Paris, 1827; imprim. de Fournier.

M. Grangeret de la Grange, connu par la traduction de quelques pièces de poésies orientales, et amateur déclaré de la poésie, a cru qu'il était de son devoir de prendre la défense des Muses de l'Orient contre les attaques du sévère professeur de philosophie, et il a publié à cet effet la brochure que nous annonçons ici. Cette réplique est écrite avec chaleur et enthousiasme, et on ne sait pourquoi elle n'a pas été admise dans le *Journal Asiatique*, où elle avait naturellement sa place. Tout en désirant avec M. Schulz que les orientalistes nous fassent connaître de préférence les livres historiques ou scientifiques, on doit convenir avec M. de la Grange que l'on peut lire avec profit plusieurs poètes orientaux, et notamment les anciens poètes arabes, où l'on trouve les descriptions fidèles des mœurs et des usages du temps et une foule d'autres choses plus ou moins utiles à apprendre. Il est curieux aussi de lire des productions écrites dans un genre bien distinct du monotone classique et du hardi romantique. Ce 3^e. genre, que l'on peut nommer *musulman*, se distingue évidemment des autres par différents caractères qu'il serait trop long de développer ici. D. S. C.

10. DE L'UTILITÉ DE L'ÉTUDE DE LA POÉSIE ARABE, morceau lu dans la séance générale de la Société Asiatique, du 27 avril 1826; par M. le baron SILVESTRE DE SACY. (*Journal Asiatique*; juin 1826, p. 321 et suiv.)

Le plus célèbre orientaliste de l'Europe a voulu descendre dans la lice ouverte par MM. Schulz et Grangeret de la Grange, ses élèves. Bien connu par son goût pour les études sérieuses, il ne dédaigne cependant pas la poésie, et plus d'une fois il a

brûlé de l'encens sur l'autel des Muses de l'Asie. Aussi a-t-il pris parti pour elles.

« Les Arabes, dit M. de Sacy, ne peignent dans leurs poésies que les grands effets de la nature, les passions de l'homme, ou les intérêts de la vie pastorale, et les rivalités de leurs tribus. La poésie épique leur est inconnue, et ils n'ignorent pas moins la comédie et la tragédie; mais on trouve chez eux, comme chez les poètes de l'Europe, de nobles conceptions qui élèvent l'ame, des poèmes composés au temps du fondateur de l'Islamisme, où respirent tous les grands sentimens du caractère noble et fier de l'Arabe indépendant, et où ces mâles beautés, puisées dans la nature, ne sont pas altérées par le mélange de pensées plus fines que solides, d'ornemens plus ingénieux que vrais, d'expressions plus recherchées que naturelles, qui, dans des temps plus rapprochés de nous, ont en partie dénaturé le caractère propre de la poésie arabe.

Tous ces poèmes, avec des caractères particuliers, respirent le même génie poétique, la même élévation de sentimens, et attachent par des tableaux empruntés à une nature, tantôt rude et sévère, tantôt riante et agréable, ou par la peinture des vertus ou des passions qui, dans ces enfans du désert, se montrent sans les déguisemens d'une modestie de convention, ou d'une fausse pudeur. Et au milieu de ces scènes d'une imagination vive et sans contrainte, souvent des sentences morales viennent, par leur profonde sagesse et leur expression concise et imposante, frapper d'un trait de lumière inattendu l'ame émue de l'auditeur, et lui remettre sous les yeux les grandes vérités écrites par le créateur lui-même dans le cœur des êtres intelligens, ou empreintes dans toute l'ordonnance de l'univers... La poésie arabe n'a pas moins de droits que la poésie grecque et la poésie latine à exercer les talens de ceux qui ont choisi, pour se rendre utiles et honorer leur siècle, la carrière de la littérature orientale... Honneur à ceux qui promettent à la culture des Muses de l'Orient des richesses qui, jusqu'ici, n'ont point été mises en circulation ! »

D. S. C.

II. ROMANCES VULGAIRES DES ARABES, traduites par M. AGOUB.
(*Journal asiatique* ; mars 1827.)

Ce n'est point sans une surprise, mêlée d'admiration, qu'on

voit des Arabes, des pâtres, des conducteurs de chameaux, exprimer dans leur poésie les sentimens les plus délicats du cœur avec une naïveté qu'il nous serait difficile d'atteindre. Les mouvemens de l'ame y sont rendus avec une grâce infinie et des couleurs suaves et naturelles. Ce n'est pas le brûlant délire de Pindare; mais ce seraient les chants ravissans des bergers de Virgile et de Théocrite, enfans du génie, s'ils n'étaient ceux de bergers arabes, enfans de la nature. Je ne sais si cette Muse du désert, née sous un ciel d'airain, ne l'emporterait pas en ce genre, par les charmes de sa candeur, sur la poésie grecque et latine, qui n'ont de si doux attraits que par la magie de l'art.

Il est certain du moins que les chants des pasteurs de l'Arabie sont plus chastes que ceux de Théocrite et de Virgile; et cette chasteté, qui donne à la pensée quelque chose de moins terrestre, se rencontre dans les romances vulgaires de l'Arabie que M. Agoub vient de traduire. Voyons avec quelle délicatesse d'idées et d'expression la Muse arabe parle d'une beauté qui arrive voilée dans une contrée. « La bien-aimée s'avance; mais son visage est voilé, et sa vue embarrasse et confond tous les esprits. Le rameau de la vallée des Nakas devient jaloux de sa taille flexible et attrayante. Tout-à-coup elle relève de sa main le voile envieux qui la cache, et les habitans de la contrée jettent des cris de surprise: Est-ce un éclair, se disent-ils, qui vient de briller sur nos demeures, ou bien les Arabes ont-ils allumé des feux dans le désert? »

Tout est animé dans ce tableau. L'imagination se transporte dans une vallée de l'Arabie; on voit une belle femme s'avancer sous un voile qui la dérobe aux désirs; elle est si belle, qu'à peine a-t-elle ôté son voile, qu'on entend des cris d'admiration qui partent de tous côtés. On la compare aux feux que les Arabes allument dans le désert, à l'étoile qui vient briller sur leurs habitations. Voilà la nature, voilà de la véritable poésie, qui n'est que l'art de peindre par l'écriture ce que le pinceau peut mettre sur la toile.

Qu'on me permette encore de citer une pièce de vers, qui me paraît d'une teinte tout à fait originale et qui ne peut appartenir qu'à l'Arabie. C'est un jeune homme qui charge un conducteur de chameaux d'un message d'amour. « O chamelier, lui » dit-il, qui chasses devant toi ces chameaux agiles, si tu passes

» cette nuit près de l'asile habité par Leïla, porte-lui mes tendres hommages, et dis-lui, surtout dans ce langage muet qui prête à nos yeux la douleur; dis-lui : Ne crains-tu pas, ô Leïla, que nos destinées s'achèvent, et que le temps finisse pour nous, avant qu'une seule nuit de bonheur t'ait réunie à ton ami? »

Indépendamment de la simplicité du sujet qui respire une douce mélancolie, il y a une beauté d'expression et de pensée dans ces mots; *dis-lui surtout dans ce langage muet qui prête à nos yeux la douleur*. C'est ainsi qu'une âme qui désire et qui souffre communique la chaleur dont elle est pénétrée. Ce qu'il y a de remarquable, c'est de voir un conducteur de chameaux être le messager et l'interprète de sentimens aussi délicats, que les poètes ont cru devoir confier au Zéphir. Métastase s'est exprimé ainsi : « Si tu rencontres l'objet de mon ardeur, paisible Zéphir, dis-lui que tu es soupir, mais ne lui nomme pas le cœur qui souffre. »

Il n'est aucune de ces romances arabes qui, soit par le caractère du sujet, soit par les images prises dans une nature qui nous est peu connue, n'offrent des beautés étrangères propres à rajeunir la littérature de l'Europe, comme des diamans parent une femme sur son déclin. Aussi M. Agoub et la plupart des sâvans qui nous font connaître, par des traductions et des recherches, les langues, les arts, les monumens, la littérature que les temps nous ont cachés, méritent-ils les hommages des contemporains et de la postérité qu'ils enrichissent par leurs œuvres.

Il serait à désirer qu'on ne se bornât pas seulement à des souscriptions et à des nomenclatures trop arides. A-t-on découvert une belle statue, il ne suffit pas de m'indiquer sa forme, sa grandeur, sa matière, le sujet qu'elle représente, le nom du siècle et de l'artiste; mais il serait surtout utile de connaître le génie et l'esprit qui ont présidé à l'ouvrage, son degré de perfection, la beauté idéale de ses formes, l'impression morale et religieuse qu'elle était destinée à produire. Il en est de même des inscriptions, gravures et médailles qui représentent en petit le génie des nations, comme les monumens le représentent en grand.

Ces réflexions s'appliquent toujours aux ouvrages de litté-
ra-

ture dont il faudrait indiquer l'esprit et le caractère et marquer le rang qu'ils doivent occuper. Alors tout prendrait, par la magie de l'art et du savoir, une âme et une vie; en faisant revivre une langue, on ferait, pour ainsi dire, revivre la nation qui la parlait; des chants, composés il y a 2,000 ans, auraient le charme de la nouveauté; les morts nous parleraient par les inscriptions funéraires, et les monumens, ainsi que s'occupe de le faire M. Champollion, s'élèveraient dans les temps de l'histoire pour l'agrandir et l'affermir sur des bases plus certaines.

A. MÉTRAL.

12. MISCELLANEA HAFNIENSIA THEOLOGICI ET PHILOGICIGI ARGUMENTI, edid. D. FRIDER. MUNTER. Tom. II, fascic. 1. 184 p. in-8. Copenhague, 1821; Gyldendal.

A l'instar des cahiers précédens, celui-ci, dont nous avons vainement attendu la suite, contient des morceaux composés par divers savans du Danemark. M. Estrup a donné un essai de la topographie de l'ancienne Carthage, d'après les auteurs de l'antiquité. Il compare leurs assertions avec les localités telles qu'elles sont et telles qu'elles paraissent avoir été, et il reproduit un plan topographique de Carthage, qui se trouve dans le *Voyage d'un italien à Tunis*, publié à Milan en 1804. Ce mémoire de M. Estrup a été analysé dans la 6^e section de notre *Bulletin* (tom. 2, n^o 214, 1824). Viennent ensuite des remarques critiques sur l'Agamemnon d'Eschile par Petersen, puis des fragmens d'une version latine des prophètes, antérieure à la version de S. Jérôme. M. Munter a tiré ces fragmens d'un manuscrit conservé à Würzburg. Le cahier est terminé par des fragmens de quelques rhéteurs grecs, dus à M. Bloch.

D—G.

13. XÉNOPHON A-T-IL ÉTÉ LE PREMIER ÉDITEUR DE THUCYDIDE? Fragment d'une biographie inédite de Xénophon.

C'est entre l'année 403 et celle de son départ pour l'armée de Cyrus que Xénophon a dû publier l'histoire de la guerre du Péloponnèse par Thucydide. Diogène de Laërte, son biographe, rapporte en effet qu'il mit au jour l'ouvrage, encore inconnu, de cet historien, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou de s'en attribuer l'honneur (1). Ce fait a été gé-

(1) II, 57.

néralement révoqué en doute, et d'après des raisons fort plausibles, mais entièrement fondées sur l'opinion de Dodwell relative à la mort de Thucydide, qu'il fixe à l'an 391. Or, dans cette hypothèse, il était impossible de comprendre comment cet historien, revenu de l'exil en 404 ou 403 au plus tard, n'aurait pas, dans l'espace de 13 ans, terminé et répandu assez son ouvrage pour qu'il ne fût plus au pouvoir de personne de l'anéantir ou de se l'approprier. D'ailleurs, en 391, Xénophon était en exil à Scillonte. Comment aurait-il, seul, connu l'histoire de Thucydide? Comment serait-elle parvenue secrètement en sa possession? Voilà bien des difficultés. Dodwell, qui veut accorder l'anecdote avec son opinion, suppose que le manuscrit fut apporté à Xénophon par sa femme et ses enfans lorsqu'ils vinrent le rejoindre à Scillonte. C'est là une supposition tout-à-fait gratuite. L'anecdote est donc réellement inconciliable avec son opinion sur l'époque de la mort de Thucydide; mais si cette époque elle-même est fausse, comme je crois pouvoir le prouver, l'anecdote pourrait bien être vraie. Assurément la gloire de Xénophon n'a rien à gagner ni à perdre à ce que le fait soit vrai ou faux. Qui pourrait songer à lui faire un mérite de ne s'être pas approprié l'ouvrage d'un autre? Mais comme ce point se rattache à une question d'histoire littéraire assez curieuse, il est bon de s'y arrêter un moment pour établir 1° que Thucydide est mort à Athènes peu de temps après son retour de l'exil; 2° qu'il a laissé son ouvrage imparfait; 3° que Xénophon était encore à Athènes à cette époque, et conséquemment a pu être son éditeur.

Aucun auteur ancien n'a donné l'époque de la mort de Thucydide; on pourrait la conclure de l'année 471, fixée pour sa naissance d'après Pamphila, si l'on savait combien d'années il a vécu. Son biographe Marcellin lui donne, il est vrai, *environ 50 années de vie*; mais cela est impossible: ou l'auteur se trompe grossièrement, ou son texte est altéré. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a rien à en conclure. Dodwell a donc essayé, par un autre moyen, sinon de déterminer l'année précise de la mort de Thucydide, du moins d'obtenir la preuve qu'il a dépassé l'année 395; ce qui rendrait assez probable qu'il a poussé sa carrière jusqu'en 391. Thucydide (1), à l'occasion de l'éruption de l'Etna, qui ravagea Ca-

(1) III, 116.

tane la 6^e année de la guerre du Péloponnèse (en 425), rappelle qu'il y a eu trois éruptions du volcan depuis l'arrivée des Grecs en Sicile. Dodwell a pensé que la troisième, dont voulait parler Thucydide, est celle qui eut lieu, selon Diodore, la première année de la 96^e olympiade (en 395); d'où il résulterait déjà que Thucydide aurait vécu au-delà de cette année; mais, quoique son opinion ait été adoptée par plusieurs habiles critiques (1), il est certain cependant que Dodwell n'a pas bien compris le texte de l'historien. La troisième éruption est bien celle de l'an 425; la seconde avait eu lieu 50 ans auparavant, selon Thucydide. Quant à la première, il l'indique sans en donner la date, probablement parce qu'il l'ignorait. L'historien ne veut dire autre chose, sinon que, depuis l'arrivée des Grecs jusqu'à la sixième année de la guerre du Péloponnèse, il y avait eu trois éruptions de l'Etna, dont celle de cette année était la troisième. C'est ce qu'avaient déjà compris d'Orville (2), Heyne (3), Voss (4) et Mannert (5), et ce qu'a très-bien expliqué tout récemment le dernier éditeur de Thucydide, M. Goeller (6). Dodwell s'appuie d'un autre fait, qui n'est pas mieux fondé. Dans un passage du biographe Marcellin, il est dit que Thucydide *n'a point eu de réputation tant qu'a vécu Archélaüs*. Dodwell prend cet Archélaüs pour le roi de Macédoine mort en 398; et de là une preuve que Thucydide a vécu plusieurs années après cette époque. Mais Visconti a déjà observé (7) que ce nom d'Archélaüs, qui n'est accompagné d'aucune indication quelconque, ne fait nul sens en cet endroit; qu'il a été évidemment transporté de la ligne précédente; qu'il faut le retrancher, et que la phrase du biographe signifie tout simplement que Thucydide *n'a point eu de réputation de son vivant* [comme historien]; ce qui a dû naturellement arriver, s'il est vrai, comme tout le prouve, que son ouvrage n'ait été publié qu'à sa mort. Il ne reste donc réellement aucune

(1) Entre autres, M. Gossellin *sur Strabon*, I, p. 109, et l'auteur du *avant article de Thucydide dans la Biographie universelle*.

(2) *Sicula*, p. 241.

(3) *Ad Æneid.* III, Exc. X.

(4) *Weltkunde*, XI, 1.

(5) *Géogr. der Alten*, IX, p. 295.

(6) *In Act. Monac.* II. 248; *in Thucyd.* I, p. 9 et 10.

(7) *Iconogr. grecque*, I, 230.

preuve qu'il ait vécu au-delà de l'année 400. Au contraire, des indications positives montrent qu'il n'a pas même été jusqu'à ce terme, et d'abord, l'état même dans lequel son ouvrage s'est trouvé à sa mort. Thucydide, qui avait employé les 20 années de son exil (1) à rassembler les matériaux de son histoire, déclare dans le cinquième livre qu'il est occupé à écrire *toute l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la prise d'Athènes dans une durée de 27 ans* (2). Le parfait γέγραπς est digne d'attention. L'aoriste ἔγραψε signifierait que la rédaction était achevée. Le parfait qui, en grec, indique une action commencée dans le passé et qui se continue dans le présent (3), exprime ici, non pas seulement un plan arrêté, mais un plan dont on continue l'exécution avec l'intention de le terminer. Ce passage a été écrit, après l'expiration de la 27^e année de la guerre, lorsque Thucydide, dans le feu de la composition, se croyait sûr d'atteindre le but; mais il est certain que son espérance a été trompée et que son histoire n'a jamais été finie. Le huitième et dernier livre, comme on sait, finit à la 21^e année de la guerre, en 411. Mais, dira-t-on, ce livre était peut-être suivi de plusieurs autres. Tout prouve le contraire. Je n'insiste pas ici sur l'opinion des anciens eux-mêmes, que ce huitième livre est indigne des précédents, ni sur celle des meilleurs critiques modernes, qui reconnaissent dans ce livre un morceau inachevé, où l'auteur n'a pas eu le temps de répandre la vie et le mouvement qui animent le reste de son ouvrage : d'où il résulte que, loin d'avoir pu achever entièrement son histoire, il n'aurait pas même eu celui de terminer ce huitième livre. Sans insister sur ce point, une preuve indubitable que Thucydide, ainsi que le disent d'ailleurs formellement Diodore de Sicile (4) et Denys d'Halicarnasse (5), n'avait point rédigé son ouvrage

(1) Il est presque indubitable que Thucydide, pendant son exil, a parcouru le théâtre des divers événements qu'il avait à décrire : quand on lit sa description du siège de Syracuse, il est bien difficile de croire qu'il n'avait pas acquis une connaissance personnelle des lieux. Par là s'explique l'assertion erronée de Timée, qui prétendait que Thucydide avait son tombeau en Italie. (Ap. Marcell. §. 33. — Cf. *Goetting. gel. Anzeigen*, année 1822, II, p. 1047.)

(2) V, 26.

(3) Matthiae, *ausführliche Gr. Grammatik*, § 497, 500.

(4) XII, 42.

(5) *Ep. ad Pomp.*, p. 130.

au-delà de la 21^e année de la guerre; c'est que les Helléniques de Xénophon commencent tout juste où finit le huitième livre, il n'y a ni lacune ni continuité. Le *μετὰ ταῦτα* [après cela], qui forme le début si brusque (ou, comme les anciens disaient, *acéphale*) des Helléniques, se rapporte précisément au fait qui termine ce livre de Thucydide. Il est donc certain que Xénophon n'a connu de cet ouvrage que ce que nous en connaissons nous-mêmes, ce qui équivaut à dire que Thucydide n'en avait pas rédigé davantage : à moins d'admettre, comme on a été tenté de le faire (1), que Xénophon aurait supprimé le reste; supposition absurde et que je rappelle ici uniquement pour montrer toute la force de l'argument qui se tire du début des Helléniques. Rapprochons ce fait indubitable des paroles de Thucydide que j'ai citées plus haut, et nous serons naturellement conduits à dire que Thucydide, revenu de l'exil en 404, après l'expiration de la 27^e année de la guerre, continua de rédiger son histoire, dont tous les matériaux avaient été rassemblés et la rédaction commencée pendant les 20 années de son bannissement; et que cette rédaction était déjà fort avancée lorsqu'il a écrit ces paroles. Dès lors, l'auteur marchant avec confiance au but et se croyant sûr de l'atteindre, puisque l'achèvement de l'ouvrage ne pouvait lui prendre plus d'un an ou 2, il a dû s'exprimer comme il l'a fait. Ceci suppose que la mort vint, peu de temps après son retour de l'exil, l'arrêter au moment où il se croyait prêt à terminer son ouvrage. Concevrait-on que s'il avait encore vécu 13 ans, il n'eût pas plus avancé son histoire et l'eût laissée dans un état si imparfait? Or, tous les auteurs qui ont parlé de la mort de Thucydide, s'accordent à dire qu'il mourut assassiné; ils varient seulement sur le lieu de sa mort. Selon Plutarque, ce fut en Thrace (2); selon Pausanias, ce fut en revenant de l'exil (3). Zopyre et Cratippus, cités par Marcellin, disaient qu'il avait été tué à Athènes après son retour (4). On peut deviner d'où proviennent ces contradictions : Thucydide, revenu dans sa patrie, dut être

(1) Gril, *Philologue*, III, p. 301-310.

(2) *In Cimon.*, § 4.

(3) I, 23, 11.

(4) § 32, 33. Dans le second passage, M. Poppo corrige avec raison la leçon ἐν Θρακίᾳ, contradictoire avec ce qui précède.

appelé en Thrace pour des intérêts de famille, puisqu'il y avait ses biens; et ce fut sans doute en revenant une seconde fois à Athènes qu'il mourut assassiné: de là l'opinion qu'il était mort en revenant d'exil, ou même qu'il avait péri en Thrace. Il semble pourtant que le témoignage de Pausanias, qui avait vu son tombeau, et celui de Zopyre et Cratippus, qui étaient ses contemporains (1), ne permettent pas de douter qu'il soit mort à Athènes et y ait été enterré; mais dans tout cela rien qui indique combien de temps il a vécu après son exil; seulement tout semble se réunir pour annoncer que sa mort violente ne suivit pas de très-loin l'époque de son retour; résultat auquel on est d'ailleurs invinciblement conduit par l'examen de toutes les autres circonstances. Il suffit de voir dans quel état Thucydide a laissé son ouvrage, pour trouver bien difficile qu'il ait poussé sa carrière au-delà de l'an 402; et, comme il faut bien que quelqu'un ait publié ce qu'il avait achevé de son histoire, puisqu'à coup sûr il ne l'a pas publiée lui-même, quelle raison de rejeter le récit de Diogène de Laërte, lorsqu'on est sûr qu'en 402 Xénophon était mort à Athènes? Rien n'empêche de croire que l'ouvrage de Thucydide, non terminé, lui fut confié par l'auteur lui-même en mourant, ou par ses héritiers. Ainsi le dire de Diogène de Laërte, loin d'être invraisemblable, se coordonne au contraire parfaitement avec les circonstances connues de la vie des deux historiens et avec l'état d'imperfection où était restée l'histoire de la guerre du Péloponnèse. Il ne reste donc plus aucun motif d'enlever à Xénophon l'honneur d'avoir été le premier éditeur de Thucydide. LETRONNE.

14. LECTIONES STOBENSES ad novissimam Florilegii editionem congestæ à FREDERICO JACOBS. Præfixa est epistola ad Augustum Meineckium virum clarissimum. In-8°. Ienæ, 1827.

Ces leçons doivent être considérées comme un supplément à l'édition de Stobée, imprimée en 1823 à Leipzig, d'après celle de Gaisford, qui a paru à Oxford en 1821. Il y a 15 chapitres composés de corrections et de conjectures. Le premier porte sur un fragment d'Aristophane omis par Brunck dans son édition

(1) Selon Denys d'Halicarnasse (*de Thucyd. idiom.*, p. 143, 41), Cratippus était contemporain et continuateur de Thucydide. (Cf. *Plut. de Glor. Ath.*, p. 345.) Or, on voit par un passage de Marcellin (§ 33), qu'il avait cité Zopyre.

et conservé dans le 121^e chapitre de Stobée; il est tiré de la comédie intitulée *Ταγηνισαί*. A ce sujet, on corrige un vers de Sophocle, de la tragédie de Polyxène, et un passage de Plutarque. Il est question, dans le second chapitre, d'un fragment d'Éripide sur l'amour. Après avoir dit qu'il aime la parure, qu'il fait les travaux et la pauvreté, le poète ajoute : ἐν τοῖς δ' ἔχουσιν ἡδονὴς πύργῳ ἔδῃ. Ce vers a besoin de rectification, à cause du mot ἡδονὴς qui dérange le mètre. Le dernier éditeur avait pensé qu'il convenait de lire : ἐν τοῖς ἔχουσι χρέματ' ἐμπύργῳ ἔδῃ : mais M. Jacobs propose de changer simplement ἡδονὴς en ἡμῖν ἴσως, ce qui fait de l'amour un animal, un être impudent, audacieux; mais la conjecture n'est-elle pas un peu trop audacieuse elle-même, dépourvue qu'elle est de l'autorité des manuscrits? Nous ne nions pas que l'un et l'autre mot ne soient appuyés d'exemples; mais c'est leur emploi dans ce passage qui reste fort douteux. M. Jacobs nous a paru plus heureux dans sa correction d'un vers de Stésichore, défiguré par Scaliger, et qu'il rétablit ainsi :

θάλλοντες ἀνδρῶς

Πᾶς ἀπολεῖτ' ἀπὸ γ' ἀνθρώπων χρέος

Viro defuncto omnis ab hominibus evanescet gratia.

Après cette correction il aborde un fragment de Philémon, un autre d'Antiphane, un troisième de Philémon, et dans tous il fait preuve de cette vaste science, fruit de longues années de réflexions et d'études. Le troisième chapitre contient des corrections sur Démocrite, Musonius, Eusèbe, Antipater. Le quatrième s'occupe des passages où le sens est défiguré, parce que les syllabes et les mots sont mal assemblés. A partir du chapitre V, l'auteur suit Stobée titre par titre, en examinant plusieurs dans un même chapitre. C'est une suite de variantes, de conjectures et de notes critiques, tant sur le texte que sur les passages d'auteurs conservés par le *Florilegium*. Nous ne pouvons y suivre M. Jacobs; mais il est de notre devoir d'affirmer que nulle édition de Stobée ne peut se passer de ce complément. La lettre à M. Meinecke est pleine de choses. L'auteur répond à de ridicules inculpations de plagiat avancées par quelques savans Anglais. Il se sert de l'expression de M. Boissonade : *Minorum gentium eriticis interdum accidit ut in eadem cum viris pri-*

mariis conjecturas incident. Mais M. Boissonade, ainsi que le remarque M. Jacobs, a parlé de lui-même avec trop de modestie, et M. Jacobs lui-même n'est pas un critique *minorum gentium*; c'est une série de conjectures venues en même temps à l'esprit de plusieurs savans, sans que pour cela aucun d'eux les ait passées à l'autre. Le style latin de M. Jacobs est fort élégant; on le lit avec beaucoup de plaisir.

P. DE GOLBÉRY.

15. PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE, TRADUITE EN ALBANAIS.
(*Journal asiatique*; octob. 1825, p. 205.)

La traduction de cette parabole, selon les dialectes de la Haute et de la Basse-Albanie, fut adressée à M. Coquebert de Monbret, en 1813, par M. Pouqueville, consul général à Jannina. L'une et l'autre sont publiées par M. J. S. M., dans le cahier ci-dessus indiqué du *Journal asiatique*. L'éditeur avertit le lecteur, 1^o que la première version est en Schypétar, ou dialecte de la Basse-Albanie, où l'on emploie l'alphabet grec pour écrire les mots de ce dialecte, en les prononçant à la manière des Grecs modernes; 2^o que la seconde version, celle en dialecte de la Haute-Albanie, est écrite avec l'alphabet latin, dont ils se servent même pour écrire le turc. Les missionnaires y ont cependant ajouté trois caractères particuliers pour exprimer des sons propres à la langue albanaise. Le texte grec de la parabole selon St.-Luc, est placé à côté de la version albanaise. Ces traductions ont été insérées aussi par M. Pouqueville dans la 2^e édition de son *Voyage en Grèce*.

16. TOTIUS LATINITATIS LEXICON, consilio et curâ Jacobi FACCIOLATI, opera et studio Egidii FORCELLINI, seminarii Patavini alumni, lucubratum; in hac tertiâ editione auctum et emendatum à Josepho FURLANETTO, alumno ejusdem seminarii. Tom. I: cah. I, A—animatus.

Cette 3^e édition, qui contiendra près de 5,000 mots, tous nouveaux et marqués d'un astérisque, et au moins 10,000 corrections, sera divisée en 4 vol. grand in-4^o, d'environ 400 pages. Il en paraîtra un cahier de 25 pages tous les deux mois. Le prix de chaque page, en papier ordinaire, sera de 20 cent.

On souscrit à Padoue, à l'imprimerie du séminaire; à Milan, chez Stella. (*Nuovo Ricogliù.*; oct. 1827, p. 765.)

17. L. CÆCILII MINUTIANI APULEII de orthographiâ fragmenta, et APULEII minoris de nota aspirationis et de diphthongis libri duo. Edidit et animadversionibus auxit F. OSANN, profess. à Giessen. Gr. in-8°, de XXXIV et 158 pp.; prix: 1 rthl. 4 gr. Darmstadt, 1825; Leske. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 4, p. 291.)

M. Angelo Mai publia en 1823 (en même temps que les *Juris civilis et Symmachii partes*) les fragmens des 3 livres d'Apulée. L'utilité de cet écrit, si riche en citations d'anciens auteurs, a engagé le professeur Osann d'en faire paraître une nouvelle édition, en conservant le commentaire de M. Mai, et de l'enrichir d'observations critiques, tant sous le rapport de la philologie que sous celui de l'archéologie. Ce travail est en outre accompagné de 3 tables consacrées aux auteurs cités par les deux Apulée, et à l'explication des mots et des matières qu'on rencontre dans leurs ouvrages et dans les notes dont ceux-ci sont accompagnés.

L. D. L.

18. MARCI TULLII CICERONIS OPERA, uno volumine comprehensa. Ex recensione J. A. ERNESTII studiosè recognita edidit C. F. A. NOBBE. Editio stereotypa. Gr. in-4° de 1218 p.; prix: 7 tahlr. 12 gr. Leipzig, 1827; Tauchnitz. Paris, Ponthieu. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; juin 1827, n° 118 et n° 119.)

Le savant éditeur était en mesure de consulter les plus anciennes éditions des œuvres de Cicéron, ainsi que les modernes, et il déploie, depuis le commencement jusqu'à la fin, des connaissances philologiques qui placent cette édition au-dessus de toutes celles qui l'ont précédée. Elle offre en outre l'avantage d'avoir en tête les *annales Ciceroniani ex Corrado, Fabricio aliisque concinnati*, qui sont d'un grand secours sous le rapport de l'interprétation historique du classique latin. L. D. L.

19. LES AMOURS MYTHOLOGIQUES, traduits des Métamorphoses d'Ovide, par M. DE PONGERVILLE, 3^e édit., revue et considérablement augmentée. 1 vol. in-18, de 115 — 230 p., avec une gravure; prix, 4 fr. 50 c. Paris, 1827; Dondey-Dupré.

• L'allégorie, qui personnifie et fait vivre la nature, dit M. de Pongerville, plaira sans cesse à l'esprit humain; les anciennes fictions survivent au culte qui les a enfantées. Les siècles ont

changé ou modifié toutes les croyances : la mythologie est encore la religion des arts. » C'est à ce titre que nous plaçons dans notre galerie bibliographique l'annonce d'une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, de ce poète ancien, l'un des plus beaux génies du siècle d'Auguste, aussi célèbre par ses malheurs que par ses ouvrages. Cette traduction est en vers, et c'est ainsi que nous entendons que doivent être traduits les poètes. Nous regrettons que l'espace dont nous pouvons disposer, dans un recueil spécialement consacré à la science, ne nous permette ici aucune des citations dont les recueils littéraires ne manqueront pas sans doute de s'enrichir; mais nous pouvons assurer ceux de nos lecteurs qui recherchent les meilleures traductions des classiques anciens qu'ils trouveront dans celle de M. de Pongerville toute la grâce et toute la souplesse d'Ovide, comme il avait déjà su reproduire toute la force et toute la profondeur de Lucrèce dans une autre traduction, dont le même libraire vient de publier également une 3^e édition (1).

E. H.

20. ROUTCHENŌI ROSSIJSKO-POLSKI SLOVAR. — Dictionnaire de poche russe et polonais, par Modeste STANÉWITCH. In-8°. Wilna, 1826; Zawadsky.

21. SUR L'AFFINITÉ DE LA LANGUE POLONAISE ET LA LANGUE ALLEMANDE. (*Archiv für Geschichte, Statist., Literat. und Kunst*; avril 1827, n° 43, p. 244.)

L'auteur s'attache à prouver, par un grand nombre d'exemples, que les langues polonaise et allemande sortent de la même souche.

22. FAUST, tragédie de GOETHE. Nouvelle traduction complète en prose et en vers, par GÉRARD. In-18 de 312 p., avec une gravure au trait; prix, 3 fr. 50 c.; Paris, 1828; Dondey-Dupré.

L'histoire de Faust repose sur une tradition fort ancienne en Allemagne, et, par cela seul, elle mériterait une mention de notre part à l'article des croyances et des superstitions des peuples. Une allégorie assez frappante, une idée morale d'ail-

(1) *Traduction en vers* du poème de LUCRÈCE. Paris, 1827; 2 vol. in-8°, avec le texte en regard, prix 15 fr. — 2 vol. in-18, sans texte, 9 fr.

leurs se rattachent à cette composition extraordinaire de Goëthe, que, la première en France, M^{me} Stael nous a fait apprécier dans son ouvrage sur l'*Allemagne*, composition dans laquelle l'auteur a voulu prouver que la satiété des jouissances, même intellectuelles, et une inquiète curiosité qui s'exerce sur les choses hors de la portée de l'homme, peuvent quelquefois le conduire à mal.

« Les légendes de Faust, dit son nouveau traducteur, sont très-répandues en Allemagne; quelques auteurs, entre autres Conrad Durrius, pensent qu'elles furent primitivement fabriquées par les moines contre *Jean Faust*, ou *Fust*, inventeur de l'imprimerie, (1) irrités qu'étaient ces cénobites d'une découverte qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Cette conjecture, assez probable, est combattue par d'autres auteurs; Klinger l'a admise dans son roman philosophique intitulé : *Les aventures de Faust et sa descente aux enfers*. »

Quoi qu'il en soit de l'idée satirique de Conrad Durrius, ou de l'idée plus morale de Goëthe, nous devons savoir gré aux auteurs qui font de pareilles importations des littératures étrangères, et qui nous mettent ainsi à portée d'en apprécier le caractère. Déjà, en 1591 (et non en 1561, comme le dit M. Gérard), Victor Palma Cayet avait fait paraître en France, sous le titre d'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste (sic), grand magicien, avec son testament et sa vie épouvantable*, la traduction d'une biographie du docteur Faust, qu'un nommé Widman avait publiée, en 1587, à Francfort, et qui fut réimprimée à Hambourg, en 1600, avec de longs commentaires pieux. Cette biographie portait le titre suivant dans l'original : « Histoires véridiques des abominables péchés et vices du docteur *Faustus*, fameux magicien et enchanteur, ainsi que de nombre d'aventures prodigieuses et admirables, lesquelles, par le moyen de sa science magique, il s'est attirées, jusques à sa fin épouvantable; avec des remarques indispensables et des

(1) Suivant l'opinion la plus accréditée, Faust naquit à Mayence, au commencement du XV^e siècle. Plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance, et conservent des objets que son souvenir rend précieux : Francfort, son premier livre imprimé; Mayence, sa première presse, etc. On montre à Wittemberg deux maisons qui lui ont appartenu et qu'il légua par testament à son disciple Wagner.

exemples recueillis et transcrits principalement pour l'instruction et avertissement des lecteurs. »

Quant à la tragédie, ou plutôt au poème scénique de Goëthe, écrit en entier en vers rimés allemands, à l'exception d'une seule scène, (1) M. Gérard est le troisième, à notre connaissance, qui nous en ait donné la traduction. Nous nous rappelons avoir lu celle de M. SAINT AULAIRE, dans la *Collection des chefs d'œuvre des théâtres étrangers*, publiée par le libraire Ladvocat, et nous avons sous les yeux celle qui fait partie du tom. IV. des *OEuvres dramatiques de J. W. Goëthe*, (2) traduites en français par M. ALBERT S. (STAPFER). La traduction de M. Saint-Aulaire était peut-être plus élégante que fidèle; celle de M. A. Stapfer, à laquelle nous donnerons la préférence sur les trois, réunit la plus rigoureuse interprétation du texte original aux qualités d'une version correcte et même poétique dans les morceaux qu'il a rendus en vers. (3) M. Gérard présente la sienne, avec modestie, comme pouvant être plus accessible aux personnes qui ne pourraient faire l'acquisition des collections chères et volumineuses où se trouvent les deux autres. En cela, son but sera sans doute rempli dans un moment où plusieurs auteurs vont exciter la curiosité publique en transportant sur la scène l'idée originale du poète allemand, dont nous ne sachions pas que la pièce ait jamais été représentée en Allemagne. Nous inviterons toutefois le nouveau traducteur à revoir avec soin son travail, pour une seconde édition, sous les deux rapports de la prose et de la poésie, où il nous semble également inférieur à M. Stapfer. Il faut surtout qu'il fasse disparaître les locutions triviales semblables à ces mots : *je le vois bien*,

(1) Celle de Méphistophélès et de Faust, dans la plaine, après l'intermède des noces d'or d'Albion et Titania.

• (2) Paris, 1823; Robée, éditeur. In-8°.

(3) Le poème de Goëthe se divise naturellement en deux parties fort distinctes, dont l'une est toute dramatique, l'autre toute lyrique; MM. Stapfer et Gérard ont rendu la première en prose, et l'autre en vers. Ce dernier a de plus versifié le *Prologue*, entre le directeur d'un spectacle, un poète dramatique, et un personnage bouffon.

Depuis peu, Goëthe a ajouté à son drame un intermède considérable; sous le titre d'*Hélène*: ce morceau aurait pu compléter la dernière traduction française; nous engagerons M. Gérard à le joindre à sa prochaine édition.

vous nous faites aller, que nous lisons p. 141. Son devancier avait écrit : *vous vous moquez de nous*, ce qui est beaucoup plus français sous tous les rapports.

E. HÉREAU.

23. LECTURES A HAUTE VOIX ET DÉBIT ORATOIRE de morceaux choisis de la littérature anglaise, par M. BALL. (A la galerie de Bossange père, rue de Richelieu n° 60.)

M. Ball, professeur de débit oratoire et de littérature anglaise, arrivant d'Angleterre, où il a professé avec succès l'art de la déclamation pendant ces 8 dernières années, et où il a obtenu le prix du débit oratoire en recevant ses degrés à l'une des universités d'Angleterre, vient d'ouvrir un cours de lecture et de débit oratoire des meilleurs morceaux en prose et en vers des ouvrages classiques anglais, calculé pour les personnes qui, déjà versées dans la langue anglaise, ont besoin de se perfectionner dans la prononciation. Il y a lieu de croire que M. Ball aura à Paris les mêmes succès qu'il a eus en Angleterre, et que ses lectures seront suivies avec autant d'empressement que les représentations des chefs-d'œuvre du théâtre anglais qu'elles sont destinées à suppléer.

24. DE L'ÉTAT DE LA LANGUE ITALIENNE EN SICILE, par le CHEV. d'ANGELO PALUMBO. (*Giorn. di sc. lettere et arti per la Sicilia*; n° 30, juin 1825, p. 323.)

Les langues suivent les vicissitudes et les révolutions des états; elles sont, pour ainsi dire, l'expression et la physionomie d'une nation; est-elle libre, son langage prend l'accent mâle et fier de la liberté: est-elle esclave, il prend un caractère de souplesse et de dissimulation qui lui ôte son énergie et la corrompt. Le barbare a sa langue, le sauvage a la sienne. Indépendamment de ces changemens qui se font remarquer dans l'histoire des peuples, les langues ont des périodes de bon et de mauvais goût; il est dans la nature de l'esprit humain de changer sans cesse du bien au mal et du mal au bien. On se lasse du simple, de la véritable beauté et même du sublime qu'on n'atteint que par de belles copies de la nature; on tombe dans la niaiserie, l'enflure et la mysticité, parce qu'on fait des peintures fausses ou méconnaissables de cette même nature; le cœur et la raison sont enveloppés de nuages et d'obscurité,

qu'on prend pour des choses d'autant plus neuves qu'on les comprend moins.

Angelo Palumeo signale cette époque de mauvais goût dans la littérature de Sicile, comme nous pourrions la signaler dans la littérature française; il recherche quels sont les moyens de la tirer de cet état d'égarément, et de la ramener sur la bonne route suivie par tout ce que l'Italie a d'écrivains immortels. Malgré tous les efforts qu'il fait pour recommander l'étude des modèles du goût et du savoir, il ramènera difficilement sa nation aux saines doctrines, à la justesse et à la précision des idées, sans lesquelles il ne saurait y avoir d'élégance et de pureté dans le langage, parce qu'une fois qu'on s'est égaré, c'est une raison pour s'égarer encore, lorsque surtout ces écarts trouvent des applaudissemens dans le public.

Cet auteur se plaint de ce que, l'Italie se trouvant divisée en petites principautés, il n'y a pas un centre de goût et de lumière propre à maintenir la langue dans sa pureté. Nous pensons au contraire que cette division d'état, sans considérer l'influence qu'elle peut avoir sur le sort de l'Italie, s'oppose à la corruption de la langue, parce que le bon goût peut se conserver dans quelques-uns de ces états, tandis qu'il s'altère dans les autres, que le remède se trouve ainsi à côté du mal. Cela est si vrai que, tandis que la littérature italienne dégénère en Sicile, à Naples, à Rome, on la voit encore conserver un pur éclat à Florence, pays dont on vante la douceur du gouvernement. S'il y avait au contraire un centre de goût et de lumière, comme Paris l'est pour la France, il suffirait que la corruption y dominât, pour qu'elle se communiquât rapidement partout. Quoique la littérature en Italie, ainsi qu'en France, en Angleterre et en Allemagne soit manifestement dans un état de décadence, puisqu'aucune de ces nations ne peut produire aujourd'hui des ouvrages d'une force et d'une perfection semblables à ceux qu'elles ont produits, l'Italie, étant divisée en petits états, sera encore le pays où se conservera le plus long-temps la pureté du goût inséparable de la beauté de la langue. A. MÉTRAL.

25. EL INGENIOSO HIDALGO DON QUIJOTE DE LA MANCHA, compuesto por Miguel de CERVANTES SAAVEDRA. Edición en miniatura enteramente conforme a la ultima corregida y publicada por

la real academia española. L'admirable chevalier don Qui-chotte, etc. In-18, avec des grav. et une carte, XXII et 616 p.; papier vélin. Paris, 1827, imprimerie de Jules Didot.

M. Joaquin Maria de Terrer, pénétré d'admiration pour l'ouvrage de Cervantes, a fait imprimer cette édition très correcte, et des notes courtes, mais substantielles (p. 587.—616). A vrai dire, c'est la seule partie que nous ayons lue; pour le reste nous sommes dans le cas d'un journaliste anglais (Voyez *Asiatic journal*, t. 24, 748), qui n'avait pas les yeux assez exercés pour lire certaine production nouvelle; les yeux ne suivent qu'avec peine 52 lignes reserrées dans un espace de 907 centimètres de haut. On voit que c'est à peu près l'inverse du monument typographique qu'érigea le comte de Souza-Botelho, par sa belle édition des *Lusiades*, à la nation portugaise; après le chef-d'œuvre d'Ibarra, on ne pouvait espérer de faire mieux en fait d'édition de Don Quijote, qu'en la réduisant à un *minimum* bien élégant, et sous ce rapport la réussite a été complète. S.

26. DE L'ÉDUCATION DES SOURDS-MUETS DE NAISSANCE; par M. DEGERANDO. 2 vol. in-8°, prix 16 fr. et 20 fr. par la poste. Paris, 1827; Méquignon l'aîné.

A l'époque, dit l'auteur, où l'Institut Royal des sourds-muets de Paris fut privé, par la mort de l'abbé Sicard, du directeur qui y avait présidé pendant plus de 30 années, le conseil d'administration de cet établissement crut devoir charger l'un de ses membres de lui présenter un tableau comparatif et raisonné des méthodes qui en différens temps, et en différens pays, ont pu être connues ou appliquées pour l'éducation de cette classe d'infortunés. En conservant et développant les méthodes du vénérable abbé de l'Épée, fondateur de cet institut, l'abbé Sicard les avait modifiées sous divers rapports; mais il n'avait laissé lui-même aucun type fixe et normal de son propre enseignement. Une riche collection d'informations et de documens sur les établissemens de sourds-muets qui existent dans les diverses contrées de l'Europe, a servi de base au travail de l'auteur, qui les a étudiés et comparés, et qui a présenté au conseil le résultat raisonné de ce parallèle. Au tableau de la situation présente de l'éducation des sourds-muets en Europe, il a réuni

celui de l'histoire progressive et comparée de la naissance et des développemens de l'art. Ces deux tableaux forment un ensemble méthodique et complet, de presque toutes les instructions que l'expérience peut nous fournir sur ce sujet. L'ouvrage est divisé en trois parties, dont la première traite, en 13 chapitres, de la recherche des principes sur lesquels doit reposer l'art d'instruire les sourds-muets; la seconde contient, en 19 chapitres, des recherches historiques sur l'art d'instruire les sourds-muets, et des recherches comparées sur l'histoire de l'art de les instruire; la troisième renferme des considérations sur le mérite respectif des divers systèmes proposés, et sur les perfectionnemens dont ils sont susceptibles. (*Journ. gén. de la littérat. de la France*; août 1827, p. 239.)

MYTHOLOGIE.

27. DE LA RELIGION PAYENNE DES ANCIENS POLONAIS. (*Vestnik yéropoui.* — Courrier de l'Europe; fév. 1826, n^{os} 3 et 4, p. 207 et 253.)

Tout fait supposer que plusieurs divinités étaient communes à toutes les races Slaves : *Siva*, *Maranna* et d'autres déités indiennes étaient connues dans le pays des Tcheks, dans la Pologne, et même en Russie. Cependant nous ne voyons nulle part *Nii*, cité par Dlongosch comme dieu de Gniénzen, et l'on ne trouve que chez les seuls Polonais *Iessé*, auquel le même auteur donne les mêmes attributs qu'au Jupiter des anciens.

De 1687 à 1697, on a trouvé à Prilvits, dans 2 vases de cuivre, 72 idoles d'argent de différentes grandeurs; ces idoles n'étaient pas toutes slaves. Il y en avait de prussiennes, comme *Swaixtix*, et l'on voyait même parmi elles une statue de travail qui représentait l'Automne. Ces divinités servaient jadis d'ornemens au temple des Obotrites, situé dans la ville de Rhétra, qui appartenait aux Lutikes, peuple de même origine que les Polonais. L'histoire nous apprend que la possession de ce temple excita entre les 2 nations une guerre civile (1047-1057), qui se termina par l'entière soumission des Lutikes aux Obotrites; mais rien n'indique que *Radegast*, dieu suprême reconnu à Rhétra, et *Svuntovit* divinité principale d'Arkon, dans l'île de Rughen,

fussent également vénérés chez les Slaves. Les prédicateurs de la foi chrétienne s'appliquaient avant tout à faire disparaître les monumens de l'idolâtrie, et à la place des pagodes payennes, ils avaient soin d'élever des temples au vrai Dieu, et de fonder des écoles où l'on enseignait la morale évangélique. Il est possible que la pagode du dieu *Nü* fût convertie en une chaire chrétienne; mais ceci n'est encore qu'une supposition. Ce qui est beaucoup plus vraisemblable, c'est que l'église de Lubiaz, en Silésie, et celle de la Sainte Croix, sur les montagnes du Lynx (*Lyssaia Gora*), en Pologne, furent effectivement construites dans des lieux où s'élevaient anciennement des temples consacrés aux idoles. Rien ne prouve que les Slaves aient érigé quelques temples en pierre à leurs faux Dieux; on sait au contraire que les statues gigantesques de leurs divinités étaient toutes en bois, et qu'ils en ornaient leurs pagodes. Jusqu'à l'introduction du christianisme, les peuples Slaves n'employaient point la pierre dans la construction de leurs édifices; dans le Nord même, les châteaux et les églises étaient de bois. On fichait de petites statues au haut d'une perche, et on les portait de la sorte sur le champ de bataille pour inspirer du courage aux soldats. On parle aussi des étendards sacrés de Rughen et des Lutikes, sur lesquels étaient représentés les dieux en vénération chez ces peuples.

S'il en faut croire Dlongosch, les Polonais immolaient des victimes humaines à leur Jupiter (*Iessé*). On se refuse à penser que, dans aucun temps, les Slaves aient pu pousser la barbarie à un tel excès de fanatisme: cependant si les Grecs et les Romains ont commis ces horreurs, si les Slaves, à l'exemple des Indiens, voulaient que les femmes se brûlassent sur le cadavre de leur époux, il est très possible qu'ils aient accompli des sacrifices humains.

Selon Dlongosch, *Nü* n'était autre que le Pluton des Grecs et des Romains; *Dzévanna* correspondait à Diane, et passait pour la déesse des forêts. Leur Cérès s'appelait *Maranna* (1), et présidait aux céréales; *Dzedsilias* était, comme Vénus, la déesse de l'amour, et on l'invoquait comme une autre Lucine à l'époque

(1) Ceci est évidemment une erreur de Dlongosch; car *Maranna* chez les Polonais, les Tchekes, les Liakhes, et chez les autres tribus Slaves, signifiait la Mort ou la déesse de la mort.

des accouchemens : il ne faut pas non plus omettre le dieu *Pogoda* (1), qui dispensait le beau et le mauvais temps ; et le dieu de la vie auquel on donnait le nom de *Zivé* (2). Dlongosch affecte des temples à toutes ces divinités, cependant il est certain qu'il y en avait auxquelles les Slaves ne rendaient hommage que dans des bois consacrés à leur culte (3). En Poméranie, les maisons de réunion et les temples des idoles portaient le nom de *Gontini*, du mot *gonétaletze* qui, en langue servienne, signifie enchantement et prédictions de l'avenir. Les Slaves païens avaient emprunté plusieurs idées aux chrétiens : au XII^e siècle, les Obotrites-Lutikes connaissaient le Diable, bien qu'ils appelassent tout malin esprit *Tcharni bog*, ou le dieu noir, et tout bon génie, *Belli bog*, ou le dieu blanc. Les *Béssi*, connus des Polonais et des Russes, avaient les mêmes attributs que les diables, ou les bons et mauvais génies de l'antiquité. Il est fait mention dans nombre de contes polonais de *Iendza*, ou furie, de *Topéletz* (4), de *Tchart*, dieu des enchantemens, des *Ksiengits* (mois), serviteur des autres dieux, de *Ksiendz* (5), régulateur, ou peut-être même souverain pontife. Tous ces dieux remontent à l'époque la plus reculée du paganisme chez les Polonais ; mais on ne voit ici que des noms et aucune authenticité dans les faits. Belsky (1533-1535), écrit bien que l'on voyait à Kracovie, près de la source de la Vistule, un ancien temple payen qui servait alors de couvent sous l'invocation de Ste.-Agnès ; Mekhowsky assure avoir vu au même endroit (1506), trois idoles brisées ; mais tout cela ne nous apprend rien de précis, et ne nous laisse au contraire que des doutes, car les premiers prédicateurs, soit Grecs, soit Romains, mirent tant de zèle à détruire les monumens de l'idolâtrie, qu'il n'en est resté presque aucun. Plus d'une fois néanmoins il est arrivé que quel-

(1) Chez quelques-uns *Pogoda* était une déesse.

(2) Sans doute *Siva*, l'une des principales divinités de l'Inde orientale.

(3) Le fétichisme régnait chez presque tous les peuples Slaves, quoique Dlongosch n'en prête les erreurs qu'aux Prussiens et aux Lithuaniens. Les *Grodki*, *Grodki ogrodki*, *Lyssia gori*, étaient à n'en pas douter des lieux consacrés aux mystères de leur religion.

(4) Du verbe *topite*, qui veut dire noyer. Ce dieu habitait disait-on les fleuves, et y faisait noyer le bétail.

(5) En Pologne, les mots *Xiadz* (prêtre), et *Xiazze* (prince), avaient autrefois la même signification.

ques uns de ces prédicateurs, moins rigides que les autres, ont souffert le mélange des cérémonies du paganisme avec celles du christianisme. En 1124, les habitans de la Poméranie témoignèrent le désir d'adorer à la fois leurs anciens dieux et Jésus-Christ le sauveur des hommes; St.-Othon, leur apôtre, dut employer toutes les ressources de la morale évangélique pour empêcher cette ridicule alliance des religions. Les Saxons déjà convertis à la foi chrétienne (774-816), adoraient secrètement leurs anciennes idoles, et St.-Ouvann, archevêque de Brème, fut obligé de renverser 12 de leurs pagodes et d'y faire construire en place 12 temples au vrai Dieu. J.....t.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

28. FOSBROKE'S ENCYCLOPEDIA OF ANTIQUITIES.—Encyclopédie de l'antiquité; par M. FOSBROKE. Londres. (*Gentleman's Magazine*; mai, juin, etc., 1825.)

Le journal indiqué contient une série d'extraits de l'ouvrage dont on vient de lire le titre. N'en connaissant même point le format, il nous est impossible d'entrer dans quelques détails sur son contenu. Les extraits que nous avons sous les yeux traitent de la trempe du cuivre, de la chasse à la tonnelle, des nappes, des changes et changeurs, des barbiers-chirurgiens, des rasoirs, de certaines formalités judiciaires telles que la substitution, etc. L'auteur paraît s'occuper plus particulièrement du moyen âge, bien moins que de l'antiquité proprement dite. Nous ne négligerons pas de donner une analyse plus satisfaisante de cet ouvrage, si cela nous devient possible.

29. COSTUMES DES ANCIENS par Thomas HOFF; publiés par D. VINCENT, élève de Navez, L. BORNES et G. P. VANDEN BURGGRAA; 4^e édit., 19^e livr. in-4^o, prix, 1 fr. 80 c. Bruxelles, 1827.

Les 19 livraisons de cet ouvrage qui ont déjà vu le jour forment un total de 152 planches représentant les costumes, armes, etc. des anciens qui habitèrent autrefois les contrées romaines, où tant de ruines marquent encore aujourd'hui les traces de ces cités jadis si peuplées.

Tout nous porte à croire que cette entreprise pourra être terminée vers la fin de 1827, puisqu'il ne manque que 48

planches pour former le complément de l'ouvrage qui en aura 200. (*Rev. Bibliog. des Pays-Bas et de l'étr.*; 29 sept. 1827, n° 2272)

30. UEBER VIER EGYPTISCHE LÖWENKÖPFIGE BILDSÄULEN.—Sur quatre statues Égyptiennes à tête de lion, qui se trouvent dans les collections d'antiques à Berlin; par Guill. de Humboldt. Mémoire lu à l'Académie Royale des Sciences de Prusse. 24 p. in-4° avec pl. Berlin, 1827; imprim. de l'Acad.

Avant de traiter son sujet, M. de Humboldt avait consulté M. Champollion le jeune, en lui proposant une série de questions. Il reconnaît dans une note qu'il a de grandes obligations à ce savant pour les réponses satisfaisantes qu'il en a reçues. Il profite de cette occasion pour avouer que la voie suivie par M. Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes lui paraît la seule véritable, qu'il regarde comme vraies et bien fondées les explications que celui-ci a données, et qui ont conduit à des découvertes importantes, sous le rapport historique, à quelques exceptions près peut-être, inévitables, dit-il, dans une étude de ce genre. « J'ai l'espoir, ajoute M. de Humboldt, que, si M. Champollion peut continuer ces travaux, pendant une série d'années, le monde lui sera redevable d'une explication des monumens hiéroglyphiques aussi sûre et aussi complète qu'elle est possible à l'égard de ces documens; car, quoiqu'on en possède encore beaucoup, il se peut qu'on ait perdu précisément ceux qui seraient indispensables pour en compléter l'intelligence. »

Les 4 statues de divinités égyptiennes qui font le sujet de la dissertation de M. de Humboldt ont été apportées, les deux premières par le comte de Sack, et les deux autres par M. de Minutoli. L'une des dernières est debout, et tient d'une main une tige de lotus, et de l'autre la croix ansée; les 3 autres sont des figures assises et entièrement semblables à la divinité figurée dans la *Description de l'Égypte*, tom. III, pl. 48. Ces figures sont communes; on en a trouvé 15 à la fois dans les fouilles de Carnac, et la collection de Drovetti à Turin en a 10; elles paraissent être munies des mêmes inscriptions; la figure qui est debout n'a point d'hiéroglyphes. Cependant les hiéroglyphes des statues assises de Berlin diffèrent en quelques points de

celles des statues analogues du musée de Turin, qu'ont fait connaître les écrits de MM. Champollion et Gazzera ; voilà ce qui a déterminé M. de Humboldt à en faire le sujet de sa dissertation.

La difficulté de bien reconnaître les divinités égyptiennes vient de ce qu'une même divinité est figurée avec divers attributs, et que les mêmes attributs sont donnés à diverses divinités. L'auteur pense que M. Champollion a rendu encore sous ce rapport de grands services à la science, en publiant son *Pan-théon égyptien*, où l'auteur figure les divinités représentées par les monumens munis d'inscriptions, en sorte que l'on est sûr au moins que les anciens ont réellement représenté ainsi telle ou telle divinité. La figure assise, représentée par 3 monumens des cabinets de Berlin est Neith, le 2^e des êtres divins ou le principe féminin de la mythologie égyptienne : selon M. Champollion, les Égyptiens la représentaient de 6 manières différentes ; savoir : 1^o avec une tête humaine, décorée du Pschent et avec le nom hiéroglyphique de mère ou grande mère, *Tschormant* d'où vient τερμουτις : 2^o avec une tête de lion, décorée du disque solaire ou de longues feuilles. Le nom hiéroglyphique qu'elle portait dans cette représentation n'a pas encore été déchiffré ; 3^o avec une tête humaine, mais ornée seulement de la partie inférieure du Pschent. Les hiéroglyphes joints à cette figure font voir une navette de tisserand, et le mot *nat* ou *net* qui, selon M. Champollion, signifie une navette, d'où il fait dériver le nom de *neith*. Sous cette modification, la déesse de Saïs aurait donc été la Minerve égyptienne, l'inventrice de la tisseranderie ; 4^o avec le nom de *Netphe*, la Rhéa égyptienne et mère d'Isis et d'Osiris ; 5^o sous le nom de *Taphna*, sœur de l'Hercule égyptien, et incarnation de la Neith à tête de lion ; enfin 6^o comme une divinité du 3^e rang et comme une incarnation d'Isis. Les statues dont s'occupe M. de Humboldt paraissent donc représenter Neith comme une divinité du 1^{er} rang ou comme une déesse protectrice. Dans cette qualité, on lui érigeait des statues aux avenues des temples. M. Champollion pense que les statues de Berlin, une du musée de Paris, 2 de la collection de Turin, 2 de la collection de Salt, maintenant à Paris, et 3 statues du Vatican ont appartenu à la même avenue. M. de Humboldt passe ensuite à l'explication des ins-

criptions de ces statues. Le cartouche qui, ordinairement, contient le nom et le titre du roi, fondateur ou restaurateur du monument, a le nom d'Amenos ou Amenophis, 8^e roi de la 18^e dynastie qui régna de 1687 à 1657, avant notre ère. Le nom est suivi d'un titre; selon l'interprétation, c'est *soleil, seigneur de vérité*. Amenophis II fit bâtir ou embellir les parties les plus anciennes du palais de Louqsor, le Memnonium, le Temple d'Ammon-Chnubis et d'autres grands édifices de l'Égypte et de la Nubie. Quant à l'inscription même, qu'on lit sur les statues à Berlin, elle a quelques signes qui commencent aussi d'autres inscriptions, et elle a d'autres signes qui manquent ailleurs, et qu'on n'a pu encore tous interpréter. A l'aide de M. Champollion, M. de Humboldt explique cette inscription ainsi qu'il suit, en laissant en blanc la signification des signes encore inconnus : *Le Dieu, le Bienfaisant, le Seigneur du monde terrestre, le Soleil, le Seigneur de vérité aimé de la . . . de la Déesse Neith, de la dominatrice de Sesan, doublement aimée, le dispensateur de la vie pour toujours, le fils du soleil, aimé de lui, Aménoph*, etc. Au piédestal des statues de Berlin sont sculptés des tiges et fleurs de lotus entrelacées. On pourrait les regarder comme de simples ornemens, si elles n'étaient reproduites de la même manière sur beaucoup d'autres monumens. Ce sont presque toujours deux espèces différentes de lotus qu'on a figurées; l'une de ces espèces, semblable au lis pour la forme, est peinte en bleu et rouge, tandis que la fleur de l'autre côté est en bleu et vert. M. Champollion a des raisons pour croire que, par ces fleurs différentes, les Égyptiens indiquaient le haut Nil et le bas Nil, ou la haute et la basse Égypte; et comme ces fleurs sont groupées autour d'un instrument semblable au théorbe, signe de la bienfaisance et de la protection, tout le symbole signifierait protecteur de la région supérieure et inférieure. D-G.

31. NOTICE SUR QUELQUES ÉTALONS DE L'ANCIENNE COUDEE ÉGYPTIENNE RÉCEMMENT DÉCOUVERTS. *Mémoire lu à l'Académie Royale des Sciences, le 10 novemb. 1827, par M. GIRARD.* (Extrait textuel).

La découverte de modèles et d'étalons authentiques de poids et de mesures, employés dans l'antiquité, est évidemment, dit M. Girard, le moyen le plus sûr d'assigner leur valeur en

poids et mesures modernes; or, parmi les anciennes unités de mesure linéaire, la coudée d'Égypte était une de celles qu'il importait le plus de retrouver, parce que le peuple chez lequel on en faisait usage est généralement regardé comme le plus anciennement civilisé.

M. Girard rappelle ensuite la découverte qu'il a faite, au mois de juillet 1799, du célèbre nilomètre d'Éléphantine, qu'il chercha avec la plus louable persévérance parmi les monumens de cette île, en prenant le texte de Strabon pour guide. Il y reconnut une coudée de 527 millimètres, divisée en 7 palmes ou 28 doigts; ce qui s'accorde à la fois avec la coudée déduite des dimensions de la chambre sépulchrale de la grande pyramide, par Greaves en 1638, l'opinion de Newton sur le *Zéith* des Hébreux, qui était la moitié de la coudée égyptienne: avec les 883 pieds que Pline donne à la longueur du côté de la grande pyramide, les mesures prises et de cette pyramide et de sa chambre sépulchrale par MM. Lépère et Coutelle; enfin avec la longueur du stade attribué à Ératosthènes, dont le pied était aussi la moitié de la coudée d'Éléphantine.

J'ai lu en 1802, à la première classe de l'Institut, ajoute M. Girard, le mémoire dont ce qui précède est extrait, et il a paru en 1809, dans la 1^{re} livraison du grand ouvrage sur l'Égypte.

J'ai aussi publié dans la même collection, en 1816, un autre mémoire sur les mesures agraires égyptiennes auxquelles la coudée d'Éléphantine sert aussi de base fondamentale. (1) Je me borne à l'indiquer ici comme présentant de nouvelles preuves de l'authenticité de l'étalon dont il s'agit.

Cet étalon avait été vu et mesuré sur place par mes compagnons de voyage et moi, son existence ne pouvait donc être révoquée en doute, lorsque notre savant confrère M. Gosselin de l'Académie des Inscriptions, lut à cette Académie, dans la séance du 31 oct. 1817, ses recherches sur le principe et les bases des différens systèmes métriques linéaires de l'antiquité.

Les anciens géographes ont fait tant de fois usage du stade

(1) Mémoires sur les mesures agraires des anciens Égyptiens. Description de l'Égypte, antiquités, mémoires.

d'Ératosthènes pour l'évaluation des distances d'un lieu à un autre, et cette évaluation s'est trouvée tant de fois d'accord avec des mesures plus récentes d'une exactitude incontestable, que, long-temps avant notre expédition d'Égypte, les savans s'étaient accordés à reconnaître dans le pied de ce stade une unité de mesure particulière de 9 pouces, 9 lignes ou de 0,253^m précisément égale à la demi coudée du nilomètre d'Éléphantine; aussi cette dernière unité de mesure est-elle adoptée par M. Gosselin. Il en admet la longueur absolue, mais il rejette sa division en 28 doigts ou en 7 palmes, attendu, suivant lui, qu'aucun témoignage de l'antiquité ne fait mention d'une coudée septennaire.

Un autre travail fort étendu de notre confrère et ami M. Jomard, sur le système métrique des anciens Égyptiens, parut également en 1817. (1). Aucun étalon antique retrouvé en Égypte n'est cité dans ce mémoire; mais l'auteur, procédant à la découverte de l'ancienne coudée égyptienne, par la supposition qu'un nombre rond de ces coudées doit se retrouver dans les dimensions principales des anciens temples et des anciens palais de ce pays, il conclut de la mesure de quelques-unes de ces dimensions l'emploi d'une coudée antique de 462 m.

Il déduit d'ailleurs cette coudée d'un certain pied qu'il prétend être la six-centième partie d'un stade dont 600 formaient le degré terrestre et dont la longueur absolue de 184,722^m a été selon lui conservée à dessein dans la hauteur oblique de la grande pyramide, c'est-à-dire dans la perpendiculaire qu'on abaissait de son sommet sur la base horizontale du triangle qui forme l'une de ses faces. (2)

M. Jomard a visité l'île d'Éléphantine, la même année, mais quelques mois plus tard que nous, à une époque où les eaux du fleuve qui avaient pénétré dans le nilomètre ne lui permettaient pas d'y entrer ni d'y reconnaître de ses propres yeux les coudées septennaires que nous y avions mesurées, quelque temps auparavant. Voilà sans doute pourquoi, parmi le grand nombre d'unités de mesure de cette dénomination

(1) Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens. (Description de l'Égypte, 3^e livraison, p. 495.)

(2) *Ib.*, p. 518.

qu'il passe en revue (1), il n'a cru devoir faire aucune mention de la coudée nilométrique d'Éléphantine.

D'un autre côté, la découverte d'un étalon de mesure antique est toujours une espèce de bonne fortune qui n'exige pour l'ordinaire aucun frais d'érudition de la part de celui auquel elle est due; peut-être même cette sorte de découverte aurait-elle l'inconvénient de rendre l'érudition inutile. Mais, parmi les objets antiques égyptiens, composant la collection que notre Consul général M. le ch^r Drovetti a cédée pour le musée de Turin au roi de Sardaigne, on distingue l'étalon d'une ancienne coudée égyptienne qui a été retrouvé dans les ruines de Memphis, parfaitement bien conservé.

La première description en est due à M. Jomard qui l'a publiée dans le *Journal des Savans* du mois de nov. 1822. C'est une règle de bois dur dit de Méroé, de 9 lignes d'épaisseur, travaillée avec soin et couverte d'hiéroglyphes dont on ne voit cependant représenter sur le dessein joint au mémoire de notre confrère que ceux qui servent de caractères numériques.

Au surplus, ce qu'il nous importe de signaler ici, c'est la division de cette unité de mesure en 28 parties qui sont évidemment autant de doigts.

Voilà donc un second étalon d'une coudée de 7 palmes qui vient à l'appui de celui que nous avons retrouvé.

Quant à la longueur absolue de ce 2^e étalon, M. Jomard lui donne 520 millimètres; il serait donc plus court de 7 millimètres que notre coudée nilométrique d'Éléphantine.

Mais l'Académie de Turin ayant chargé en 1824 deux de ses membres, les professeurs Plana et Bidone, de mesurer exactement cet étalon, ils l'ont trouvé de 523 millimètres $\frac{15}{100}$. Leurs rapports insérés dans le 30^e volume des *Mémoires de Turin* publié l'année dernière, prouvent d'ailleurs que les précautions les plus scrupuleuses ont été prises pour assurer l'exactitude de cette opération.

On voit aussi que son résultat coïncide tout-à-fait avec celui auquel Newton parvint, en concluant la longueur de l'ancienne coudée d'Égypte des dimensions de la chambre sépulcrale de la grande pyramide; suivant son évaluation, exprimée en me-

(1) *Ib.*, chap. IX, sect. 2^e, § 6, p. 639 et suiv. Chap. XIII, § 4, p. 751 et suiv.

sures françaises, la longueur de cette ancienne coudée est en effet, comme nous l'avons dit, de 523 millim. 5/10.

Depuis la publication du rapport de MM. Plana et Bidone, le ch^r Drovetti vient encore d'enrichir notre musée royal égyptien d'un 3^e étalon de coudée qui sera incessamment exposé aux yeux du public. Cet étalon comme celui de Turin est un prisme à cinq pans, de bois dur, chargé sur chacune de ses faces de caractères hiéroglyphiques dont plusieurs lignes, suivant M. Champollion lui-même qui les a traduites, indiquent le nom et les qualités du personnage auquel cet instrument a appartenu; il porte le titre de coudée royale; il est divisé en 28 doigts, comme les coudées d'Éléphantine et du musée de Turin, et de même que dans cette dernière, les 15 premières divisions, en allant de droite à gauche, portent sur l'une des faces de la coudée, les sous-divisions successives du doigt, savoir, du 1^{er} doigt en 2 parties, du 2^e en 3, du 3^e en 4, du 4^e en 5 et ainsi de suite, jusqu'au 15^e qui est divisé en 16 parties; ainsi, pour le dire en passant, se trouve expliqué le passage de Héron d'Alexandrie, qui, dans l'exposition des mesures égyptiennes usitées antérieurement au temps où il écrivait, avance que le doigt de la coudée se divisait encore en parties plus petites.

J'ai mesuré moi-même, avec autant de précision qu'il m'a été possible, la longueur de la coudée septennaire de notre musée égyptien, et je l'ai trouvée de 525 millimètres, longueur qui, à 2 millimètres près en plus et en moins, est identique avec celle des coudées d'Éléphantine et de Turin.

Au surplus, les 28 divisions sont sensiblement égales entre elles, et l'on y distingue clairement les 16^{es} de doigt équivalant à 0,001172.

Mais ce qu'il est bien important de remarquer, c'est qu'au milieu de cette coudée et sur la même face qui porte son titre *coudée royale*, on a gravé un pied d'Ibis, caractère qui, suivant M. Champollion, exprime l'unité de mesure appelée *pied*, comme la figure de l'avant-bras et de la main étendue, qui est gravée à l'une des extrémités de cet étalon, désigne l'unité de mesure appelée *coudée*. Ce témoignage écrit prouve sans réplique que la demi-coudée égyptienne de 7 palmes était une mesure usuelle employée dans l'antiquité et sous le nom de

pied; l'authenticité des 883 pieds donnés par Pline, au côté de la base de la grande pyramide, se trouve donc de nouveau confirmée, de même que la longueur du stade d'Ératosthènes de 600 de ces pieds. Ainsi disparaissent les erreurs grossières attribuées, par Snellius, Ricciolfi et la plupart des modernes (1), au géographe d'Alexandrie qui recouvre enfin, par la découverte de l'ancien pied égyptien, la juste réputation que lui mérita le succès de la plus grande opération géodésique dont il soit fait mention dans les annales de l'antiquité, opération dont les détails ne nous sont point parvenus, mais au sujet desquels Pline, qui les connaissait sans doute, s'exprimait en ces termes : *Improbum ausum, verum ita subtili computatione comprehensum ut pudeat non credere* (2) !

Quand les preuves d'un fait sont devenues surabondantes, il arrive presque toujours qu'elles continuent de s'accumuler ; ainsi un 4^e étalon de coudée égyptienne a encore été retrouvé en 1823 à Memphis par les soins du consul de Suède, M. Anastasy. Cette pièce envoyée à Florence pour être conservée dans le musée de cette ville, diffère des deux précédentes par sa matière. Cet étalon, au lieu d'être en bois, est formé d'un prisme de schiste. Le dessin (*fac simile*) en a été remis par M. Drovetti à M. Champollion qui a bien voulu me le communiquer ; je l'ai trouvé de 526 millimètres $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire à un demi-millim. près, de la même longueur que la coudée d'Éléphantine. Il est d'ailleurs comme elle divisé en 7 palmes ou en 28 doigts, moins chargé d'hiéroglyphes que ceux des musées de Turin et de Paris, il porte comme eux à l'une de ses extrémités et du même côté le titre de *coudée royale*, tandis qu'en son milieu on voit encore figuré le signe hiéroglyphique du *pied* ; ce qui confirme ce que nous savions déjà.

La coudée égyptienne de Florence semble, par le dessin qui est sous nos yeux, d'une exécution moins soignée que celle du musée de Paris. Une circonstance particulière la rend cependant digne de remarque. Immédiatement après le premier palme qui porte l'inscription de *coudée royale* et dans le champ du

(1) *Snellii Eratosthenes Batavus*. Académie des Inscriptions, t. XXIV, mémoire de Fréret, page 513 ; *ibid.*, tome XXVI, dissertation de d'Anville sur les mesures de la terre par Eratosthènes, p. 92.

(2) *Plin., Histor. natur.*, lib. 11, cap. 108.

palme suivant se trouve l'inscription hiéroglyphique *petite coudée*; il y avait par conséquent une coudée de 6 palmes, contemporaine de celle de 7, et dont la longueur absolue aurait été d'environ 450 millim., précisément équivalant à la coudée naturelle ou virile des livres hébreux (1), et qui, par sa division en 6 palmes ou en 24 doigts était véritablement d'un usage plus commode dans les constructions et les usages ordinaires de la vie que la *coudée royale septennaire*.

Au surplus, le troisième palme de cette seconde coudée porte l'inscription hiéroglyphique *petit pied*; ce qui prouve que les Égyptiens avaient un pied de 3 palmes, moitié de cette *petite coudée*, comme ils avaient un pied plus grand égal à la moitié de leur *coudée royale*.

Nous ne pousserons pas plus loin les conséquences que l'on pourrait tirer des divisions et sous-divisions que nous venons d'indiquer de cette ancienne unité de mesure : nous n'y avons eu pour objet que d'ajouter aux preuves de l'authenticité de la coudée nilométrique d'Éléphantine, découverte en 1799, les nouvelles preuves que fournit son identité avec les trois autres étalons qui ont été retrouvés depuis 1822.

Ces 4 types de l'ancienne coudée égyptienne en constatent maintenant irrévocablement la valeur, valeur importante à connaître, et dont la recherche a produit jusqu'à présent un grand nombre de dissertations savantes appuyées d'hypothèses plus ou moins controversées, et pour la défense desquelles leurs auteurs ont quelquefois trouvé plus de ressources dans la fécondité de leur imagination que dans la force de leurs raisonnemens.

32. DESCRIZIONE DI PALERMO ANTICO. — Description de Palerme antique; par le professeur MORSO. (*Giornale di scienze etc.*, per la Sicilia; to. VIII p. 24, 37, 149; to. IX, p. 3, 156, 354; to. X, p. 73. 304; to. XI, p. 33 et 281.

L'auteur se propose particulièrement de rapprocher les indications topographiques sur Palerme consignées dans les anciens écrivains, avec l'état actuel des lieux, et après une courte introduction, il consacre le premier article (n° 22 du journal), au château de cette ville, dont l'écrivain rapproche l'état ac-

(1) Denteron., cap. III, vers. 11.

tuel des descriptions qu'en ont laissées les auteurs grecs et arabes. Un écrivain moins ancien avait fait remarquer la richesse de la chapelle royale, et même l'élégance de son toit. C'est en le réparant qu'on a reconnu une inscription arabe, en caractères cursifs, qui se rapporte à un manteau célèbre qu'on a cru avoir appartenu à Charlemagne, qui a été souvent décrit, notamment par Tychsen sous le titre de manteau de Nuremberg, et par le chanoine Gregorio, et que l'inscription arabe prouve avoir été fait pour le roi Roger, (en 1150). Une autre inscription arabe gravée autour d'une rosace du même toit, est aussi en l'honneur du roi Roger, et ces inscriptions sont souvent répétées presque textuellement dans les divers ornemens de l'édifice. L'horloge du vieux palais est aussi indiquée comme une des parties les plus intéressantes de l'édifice. Elle y fut établie également par le roi Roger, et une inscription en trois langues, latine, grecque et arabe constate ce fait. Voici le texte latin (1^{re} ligne) *Hoc opus horologii præcepit fieri dominus magnificus rex Rogerius* (2^e ligne) *anno incarnationis Dominicæ M. C. LII. mense martio indictione V. anno vera regni ejus XIII feliciter*. Le grec s'exprime avec beaucoup plus d'emphase sur ce spectacle nouveau, cette merveille inattendue : c'est le Roi Roger qui refrenant un fleuve dans son cours l'oblige à marquer les heures exactement. Suit la date de l'an 6650 en style grec. Le texte arabe ne mentionne que l'édit du roi pour cet établissement public, y ajoute les vœux ordinaires pour le souverain, et se termine par la date 536. L'écriture de l'inscription arabe est en caractères cursifs. Le grec est en capitales avec des minuscules inscrites; on y lit le mot ΡΞ pour *rex*, le roi; l'E et le Σ sont arrondis ou *lunaires*; le texte latin se compose de lettres analogues à celles du grec. M. Tychsen avait déduit de son interprétation de l'inscription arabe, qu'il s'agissait d'une horloge solaire; M. Morso pense au contraire par une interprétation différente, que ce fut une horloge à roues, que le roi Roger fit placer dans le palais; sans cette circonstance, comment justifier l'emphase de l'inscription grecque? Ses raisonnemens philologiques nous paraissent avoir un peu plus de poids, et ils font pencher le lecteur vers son opinion.

On a déjà vu dans le cahier d'août du *Bulletin* (page 151, n° 141) l'analyse du sujet que traite M. Morso, dans le n° 23 du

journal des Deux-Siciles ; il s'agit de la cathédrale et du palais archiépiscopal, et de la tour *di Patitelli*. Dans le n° 24, on trouve quelques autres sujets analogues.

Le n° 25 contient les recherches de M. Morso sur l'église de St-Michel Archange et les églises voisines de celle-là. Riera croyait que l'église de St-Michel avait été construite en 1071 ; mais M. Morso la croit plus ancienne, et il se fonde sur un diplôme grec, anciennement copié d'un original déjà très-oblitéré, qui renferme les statuts d'une confrérie existante dans l'église de St.-Michel, sous l'invocation de *sainte-Marie des Naupactienses* (ou constructeurs de vaisseaux), laquelle s'assemblait dans un local particulier bâti depuis l'an 1048, époque de l'occupation de la Sicile par les Sarrasins, lesquels, à ce qu'il paraît par le fait que constate le diplôme, permettaient la profession publique du culte chrétien. M. Morso décrit ensuite les curiosités et antiquités de cette église ainsi que le pays qui l'avoisine, et comme supplément il y joint une notice sur le lac d'Albehira, décrit par Benjamin de Tudèle. A la fin du même cahier se trouve le texte du diplôme grec déjà indiqué.

La notice suivante insérée au n° 26 du journal, a pour sujet les palais *della Cuba* et *della Zisa*, que les écrivains arabes disent avoir tiré leur dénomination du nom de deux filles d'un roi sarasin de la Sicile. Celui *della Zisa* est orné d'une inscription arabe en caractères cufiques, et M. Morso, après avoir consulté plusieurs orientalistes de l'Europe, adopte l'interprétation que M. de Sacy a bien voulu lui donner. Le n° 27 contient le texte des lettres que M. Morso adressa à ce sujet à MM. de Hammer et de Sacy, et les réponses de ces deux célèbres orientalistes. Dans le n° suivant, le 28°, l'auteur s'occupe du port de Palerme, de sa situation antique et de ce que divers écrivains en ont rapporté, notamment le géographe dit *Nubiensis*. Il pense que le monastère de la vierge est bâti sur les ruines du palais des Sarrasins, décrit par ce géographe. Il y a encore dans le voisinage une inscription cufique, qui est le V. 256 de la 2^e surate du Coran.

Dans le n° 24 du journal sicilien, l'auteur cite quelques inscriptions.

Il examine dans l'article inséré au n° 30, les restes des anciens édifices existans dans le voisinage du monastère de Ste.-Claire,

ceux surtout qui se rapportent au temps de l'occupation des Normands, qui fortifièrent la ville de grandes murailles et de beaucoup de tours. Il trouve encore dans ces ruines quelques inscriptions arabes, mais d'un faible intérêt.

Le géographe *Nubiensis* a parlé d'une petite ville du voisinage, qu'il nomme *Chalesa* : M. Morso en cherche la situation et il expose le résultat de ses efforts à ce sujet, dans l'article de sa description, qui est inséré au n° 31 du journal.

Enfin au n° 36, il rapporte quelques inscriptions grecques qui datent du moyen âge, et telle est celle qui se rapporte à la construction de l'église de Saint-Pierre, appelée ensuite *Della Bagmara* (de *Balnearis*.) L'inscription nomme le comte Robert Guiscard, sous le règne duquel (1081) elle fut terminée. L'auteur ajoute à la description de ces divers monumens, les résultats de ses recherches sur les actes publics relatifs aux acquisitions, donations ou fondations qui se rapportent à chaque grand établissement, et il publie aussi quelques-uns de ces actes. Nous indiquerons ici la transaction entre Constance, fille de Bufaldo, et Jean Melfi, de l'an 1196, et la vente d'une maison faite par Barthélemy, châtelain de *Castello a mare*, à Jean Melfi, de l'année 1191, l'une et l'autre en grec avec des signatures arabes ou latines. M. Morso ajoute à ses détails sur les anciens monumens, quelques descriptions des principaux édifices publics ou particuliers des environs de Palerme, et il rapporte quelques-unes de leurs dénominations à leur origine arabe, ou les rapproche, quand il y a lieu, des indications laissées par d'anciens géographes ou au séjour des Arabes en Sicile. Il est impossible d'analyser les détails de critique ou de géographie, qui abondent dans cette série d'articles; il nous suffit de les indiquer aux personnes que la topographie de Palerme et de ses environs peut intéresser.

33. MOULINS A OLIVES DÉCOUVERTS A POMPEÏ. (*Antichità di Carracciolo*; n° 2, 1826, p. 37.)

La renommée de deux moulins à olives, découverts l'un dans l'ancienne Pompéï, l'autre dans les excavations de Stabia dans le royaume de Naples, ne s'est guères répandue. On en a donné quelques dessins, défectueux comme leur description. Comme cette machine fait honneur au génie des anciens et à la

simplicité de leurs inventions , une idée exacte est urgente pour les amateurs. Cette pièce précieuse de mécanique fut longtemps engloutie dans l'oubli, au sein de la terre, ainsi que beaucoup d'autres découvertes ingénieuses, après l'invasion déplorable des barbares. En voici la description par un voyageur qui l'a observée sur les lieux à Naples. Cette machine est composée de deux sphères, l'une concave, l'autre convexe ou solide : la concavité de l'une s'adaptant à la convexité de l'autre, avec cette différence que de l'une la moitié seulement est employée, taillée dans un bloc de pierre en forme de grand mortier, et de l'autre deux segments seulement. Pour en avoir une idée plus claire, la première peut se comparer à l'horison d'une sphère armillaire, les deux dernières, aux deux portions de la même sphère coupée verticalement par les cercles polaires. Le diamètre extérieur de l'hémisphère concave, ou du mortier, est d'environ une demi-aune de Naples, le bord a 6 pouces d'épaisseur, conséquemment le diamètre interne a 12 pouces de moins que l'externe. Ces proportions, cependant, peuvent être variées selon la dureté de la pierre. Ces deux moulins à olives sont de la lave du Vésuve, qui est faible et extrêmement poreuse.

Du fond de l'hémisphère s'élève un cylindre, ou une petite colonne d'à peu près 12 pouces de circonférence, et d'environ 2 pouces plus haute que le bord du mortier. Au bout du cylindre est fixé avec du plomb, un pivot de fer sur lequel tourne un axe de bois, renforcé par une verge de fer qui le traverse d'un bout à l'autre. Aux extrémités de cet axe on doit fixer les deux segmens, à peu près comme on fixe les deux petites roues de nos charriots. Cela est assez évident par une des extrémités, qui n'a point été consumée par le feu de l'éruption, et est encore tout entière dans le moulin de Pompéï. Elle n'a point l'apparence d'avoir été allongée, mais est coupée court, là où devrait être la petite partie de l'axe. De là on peut conjecturer, qu'un manche ou une poignée tirée par un animal, ou travaillée par un homme, doit avoir été inventée pour donner du mouvement aux deux segmens. Elle paraît avoir été divisée en deux, comme une fourche, et affermie avec deux renforts aux deux bouts opposés de l'axe.

Cet ancien moulin a plusieurs avantages sur les modernes. La parfaite coïncidence des surfaces, concave et convexe, des deux

sphères présente un nombre de points infiniment plus grand pour la trituration des olives, que le contour de la pierre à moulin, ou la roue verticale touchant une surface plane comme dans le moderne. Le double mouvement de rotation autour de l'axe et la circonvolution autour du cylindre, semblable à celle des planètes, multiplie à chaque instant les points de frottement et raccourcit en proportion le temps du travail. En effet il a été prouvé par l'essai du marquis de Grimaldi, en présence du roi, que la même quantité d'olives que le moulin moderne mout en une demi-heure est moulue en deux minutes dans l'ancien.

De plus, l'ancien moulin n'écrase que la chair du fruit dans la première mouture et conséquemment produit la plus parfaite huile-vierge pour l'usage de la table. En raison de la perfection où le soleil cuit l'olive dans ce climat, cette huile ne le cède en rien au beurre le plus délicat, et devient un baume au bout de quelques années, comme l'expérience l'a prouvé depuis longtemps, en Calabre et dans les autres parties méridionales de Naples.

Après que les olives ont été ainsi écrasées dans le *trapetto*, elles sont remises dans le moulin et l'axe étant abaissé, en lâchant une petite cheville, les noyaux sont aussi moulus. Mais comme leur jus hétérogène se mêle avec le reste de l'huile, cela produit une mixture de qualité inférieure, qui ne serait guères bonne qu'à faire du savon ou à préparer le drap. de T.

34. SUR LE PASSAGE DE PLINE L'ANCIEN RELATIF AU DÉFI ENTRE APELLES ET PROTOGÈNE; par M. le comte NAPIONE. (*Mémoires de l'Acad. R. de Turin*; tom. 30, partie philologique, pag. 161.)

Plinie raconte une sorte de lutte entre Appelles et Protagène. Le premier traça un dessin que Protagène refit aussitôt; Appelles reprit le pinceau, et la victoire lui resta. Comme tous les passages où Plinie parle du technique des arts, celui-ci est obscur, et les savans en ont tenté l'interprétation. M. Quatremère-de-Quincy en a fait le sujet d'un mémoire inséré au tome V du nouveau recueil de l'Académie des belles-lettres, publié en 1821; mais il ignorait que ce même sujet était traité dans deux dissertations spéciales publiées parmi les mémoires de l'Académie

de Turin pour l'année 1811. Le comte Napione revient sur ce sujet dans le supplément que nous analysons, et il examine l'opinion de M. Quatremère-de-Quincy, opinion qu'il ne croit pas pouvoir adopter. L'académicien français n'a vu dans ce sujet de la lutte entre les deux peintres de l'antiquité qu'un puérile défi à qui tracerait la ligne la plus déliée avec un pinceau. Trompé par les mots de Pline *tenuis* et *subtilis* qu'il ne veut prendre qu'au propre, il n'y voit que le mécanisme de l'art, l'habileté de la main, la précision, la correction du dessin, excluant toute idée d'élégance, de grâce et d'idéal. Mais Pline, dans ce même chapitre, entend précisément ceci par le mot *subtilitas*, dont il se sert pour caractériser le talent d'Apelles. De plus, Martial, en disant *tenuis Athenæ*, n'a pas d'autre pensée que de louer l'élégance, la beauté d'Athènes. M. Napione reste d'accord avec M. Quatremère-de-Quincy que, par le mot *lineam*, Pline a entendu exprimer l'idée d'un profil et non pas d'un contour, et c'est de cette distinction que ce savant italien tire tous les argumens de son opinion; ajoutant que s'il n'avait été question que du simple tracé d'une ligne, le secours des couleurs diverses formellement désignées par Pline eût été tout-à-fait inutile; la même couleur aurait suffi pour les trois lignes, et il ne serait pas arrivé ce que Pline mentionne encore expressément, en disant qu'Apelles *lineas secuit*, ce qui ne put avoir lieu que sur un dessin qui n'était pas une simple ligne, puisque l'inclinaison de cette ligne était si différente de son tracé. M. Napione conclut donc de cette discussion que le profil d'une tête humaine était le sujet de la lutte; que chacun des deux artistes se proposait à la fois la correction, l'élégance et toutes les perfections de l'art, et, pour compléter sa démonstration, il joint à son mémoire une planche où trois profils sont superposés en traits distincts l'un de l'autre; il a choisi ceux de la Galatée de Raphael, de l'Aurore du Guide et de la Vénus de Médicis. C'est aux artistes à prononcer dans ce conflit d'opinions sur l'interprétation de ce curieux passage de Pline. M. le comte Napione le discute avec soin, ne fait violence à aucun mot, ses conclusions sont en tout conformes aux règles les plus sévères de la critique, et très-probablement au fait historique que Pline nous a conservé.

C. F.

35. ANTIQUITÉS DE L'ARRONDISSEMENT D'AVESNE ; par M. LEBEAU (*Mémoir. de la Société centrale de Douai*; p. 116 à 155. Douai, 1826, in-8°).

La notice qui est le sujet de cet article est divisée en plusieurs parties : 1° monumens antérieurs aux Romains ; 2° monumens de l'époque romaine ; 3° monumens postérieurs ou du moyen âge. Nous suivrons ce même ordre dans notre analyse.

Les monumens indiqués dans la première partie sont ceux qu'on nomme druidiques : des pierres volumineuses isolées, et voilà tout ; il en est de même dans beaucoup de nos provinces : nous remarquerons seulement ici que , selon M. Lebeau , ces pierres sont rapportées par l'opinion vulgaire à la légende de Saint-Martin : mais la dénomination de *Pierres martines* leur est appliquée dans beaucoup de lieux où ce saint n'a point passé.

Pour la seconde partie , les faits sont plus nombreux et plus sûrs : M. Lebeau parle successivement des ruines de Bavai , qui ont donné des débris de grands monumens d'architecture , des mosaïques , figurines , médailles et ustensiles. Ce qu'il y a de particulier , c'est un assez grand nombre de puits antiques et de vastes souterrains , dont un , assez remarquable , passe au-dessous de la Sambre. A St.-Hilaire , des restes d'habitation font supposer que ce lieu était l'ancien *Duronum*. Viennent ensuite le camp romain sur les bords de l'Helpre , les voies militaires dont le point de départ était Bavai , et les pierres milliaires dont il n'en existe plus aucune. Les tombeaux sont nombreux aussi à Bavai et dans les environs ; on distingue celui d'un Licinus , construit en briques , orné de peintures et d'ustensiles chrétiens ; celui de *Julia Felicula* , où était une médaille d'Hadrien ; les derniers découverts l'ont été en 1825. Parmi les inscriptions on remarquait celle de la pierre milliaire déterrée à *Quarte* , et celle qui rappelle les noms d'Auguste et de Livia. Mais il est impossible de distinguer dans le mémoire de M. Lebeau les monumens inédits de ceux qui ne le sont pas , les monumens détruits de ceux qui existent encore : il s'est proposé de donner une idée générale des antiquités des environs d'Avesnes ; il compulse pour cela toutes les anciennes relations : mais les distinctions dont on vient de parler sont omises , et c'est un embarras pour le lecteur , comme pour l'amateur que cette notice peut attirer sur les lieux.

Quant aux monumens des temps postérieurs aux Romains, les abbayes, châteaux, routes, etc., aucun d'eux ne paraît devoir attirer l'attention par son ancienneté ou ses ornemens. Parmi les épitaphes il y en a une de singulière : c'est celle de *Joannes Presbiter qui tribus annis legitime conjunctus triginta genuit liberos* ; c'est un de ces jeux de mots très-communs dans la base latinité ; *Annis* fait ici l'équivoque, comme venant de *annus* ou de *Anna* : les trois femmes du défunt avaient porté le même nom d'*Anne*.

On connaît donc par le mémoire de M. Lebeau tout ce qui, dans l'arrondissement d'Avesnes, peut intéresser l'antiquaire, et l'on ne peut que savoir gré à l'auteur de leur avoir présenté un ensemble de notions propres à leur épargner la peine de longues recherches.

C. F.

36. EXTRAIT D'UN VOYAGE ARCHEOLOGIQUE DE M. SVININE.
(Annales patriotiques, *Otietschestvennia Zapiski*; janv., fév., mars, av., juin et juillet 1826, n^{os} 69, 70, 71, 72, 74, 75.)

Le premier devoir de l'archæologue qui arrive à Kalouga est d'aller visiter les ruines des fortifications, qui passent pour le lieu même où existait anciennement cette ville. La première se trouve sur la petite rivière de Kaloujka, la seconde sur le bord de l'Oka, la troisième sur la Yatchenka. On y aperçoit encore les vestiges des remparts et des fossés, ainsi que les fondations des tours et tourelles. Plusieurs chroniques prétendent que c'était la résidence de Siméon de Kalouga, et les habitans montrent les restes de son palais.

Parmi les cabinets de médailles de Kalouga, on peut citer ceux de MM. Troubaïef, Zolotaref et Loupolof. Le dernier de ces négocians surtout est très-instruit dans la numismatique russe.

On voit à Toula les brevets et privilèges suprêmes accordés aux armuriers de cette ville depuis le tsar Michel Féodorovitch jusqu'à l'empereur Alexandre. L'arsenal renferme plusieurs échantillons d'armes qui attestent la prodigieuse aptitude des Russes à l'imitation, car les *Kuchenreites* et les *Lazarini* sont tellement bien faits que l'on ne saurait distinguer la copie du modèle. On suppose que la ville primitive de Toula se trouvait à l'endroit où est aujourd'hui la manufacture d'armes. La mu-

raille en pierre, flanquée de tours et de bastions, fut bâtie en 1521 par le grand prince Vassili-Ivanovitch, et elle a été récemment restaurée par ordre de l'impératrice Catherine II.

De Bogorodsk on peut se rendre à Épiphane, pour y voir le champ de Koulikof, où la mort de 350,000 Russes et de plus de mille princes et Boyards cimentait l'affranchissement de la Russie du joug des Tatars. On y remarque encore le tertre élevé sur lequel Dmitri-Donskoï monta pour inspecter sa brillante armée. Le projet du Gouvernement est d'élever un obélisque sur ce lieu à jamais célèbre par la victoire des Russes. M. de Netchaïef, membre de la Société d'histoire et antiquités russes, et la princesse Bobrinskoï possèdent un grand nombre d'objets précieux, comme croix, images, cuirasses, trouvés dans le champ de Koulikof. On n'en rencontre plus que fort rarement aujourd'hui.

A Lipetsk, on voit les eaux salutaires découvertes par Pierre 1^{er}. Il est fâcheux que le palais de ce prince, qui avait subsisté jusqu'en 1806, ait été la proie des flammes. Un témoin oculaire assure que les fondations de ce palais étaient en pierre, et soutenaient des voûtes fort élevées.

Voronège est également remarquable par des traces de la présence de Pierre 1^{er}, et parce qu'elle a été le berceau de la flotte russe : mais, de tous les édifices construits par ce prince, il ne reste plus que l'arsenal situé sur une île du Voronège. Non loin de là se trouve une autre île, où Pierre posa, en 1694, les fondemens d'une amirauté, et d'où, deux ans après, il lança 2 vaisseaux de guerre, 21 galères, 2 galiotes et 4 brigantins, c'était là aussi vraisemblablement que s'élevait le palais du monarque.

A Tavrof, qui n'est éloigné de Voronège que de 15 verstes, et où le chantier des vaisseaux fut transféré en 1703, on peut encore voir, dans toute son intégrité, le rempart qui entourait la forteresse à une hauteur considérable. Tout ce qui était en bois a été consumé lors de l'incendie qui a dévoré l'église ; mais les magasins et les colonnes en pierre ont été conservés. Les environs de Voronège servent à attester la présence des féroces Khezers dans ces contrées. Le *Kozarsk gorodiste* surtout, ou forteresse des Khezers, pouvait être inexpugnable dans les temps où l'on ignorait l'usage de la poudre à canon, et il donnerait

à penser que ce peuple avait quelque idée de l'art de défendre les places.

En passant à Pavlovsk, on remarque les ruines du chantier qui y fut transféré de Voronège et de Tavrof par ordre de Pierre 1^{er}, qui employa les prisonniers russes à sa construction.

Sur le chemin qui conduit à la forteresse de Rostof, on traverse le petit village d'Essaoulofska : c'est là qu'habite M. Loukianof, possesseur d'une collection assez considérable d'objets trouvés dans les *tumulus* dont la campagne est couverte.

Si *Novotcherkasl* ne présente à l'observateur aucun monument ancien, en échange dans *Staro-tcherkasl* (vieux Tcherkasl) tout respire l'antiquité, tout indique que, pendant plus d'un siècle et demi, cette ville fut le siège de la puissance des Cosaques du Don, et que là se sont réalisées les principales révolutions de leur existence politique.

En examinant les ruines de Tanaïs, M. Svinine a dû se ranger sans retour à l'opinion de M. Stempkofsky, qui prétend que Nédrigofka, petit village appartenant au colonel Martinof, est précisément l'endroit où se trouvait l'ancienne Tanaïs, fondée par les habitans de Milet, à l'embouchure du Don.

À l'exception de quelques blocs de pierre brute, grossièrement sculptés en statues d'hommes et de femmes, Taganrog, Nakhitchivan et la forteresse de Rostof offrent peu d'alimens à la curiosité de l'historien et de l'archéologue. Ces statues qui ont été retirées des *tumulus* où elles étaient enfoncées dans la terre, la tête seulement tournée du côté de l'est, sont placées sur le chemin des steppes, et attestent quelques progrès dans les arts chez les Huns, les Komans ou Poliovtsi, qui erraient dans ces immenses déserts. A Nakhitchivan, ville presque entièrement peuplée d'Arméniens, se sont conservées les mœurs des anciens Agares.

Les peuples du Caucase peuvent présenter beaucoup d'intérêt aux recherches de l'historien philosophe, sous le rapport des cérémonies, des usages, des mœurs et surtout des lois, qui ont une grande analogie avec celles des Germains : l'archéologue, au contraire, ne trouvera guère à remarquer sur toute cette ligne des monts caucasiens que les ruines de la célèbre et populeuse ville de Madjar bâtie sur la rivière de Kouma ; (1)

(1) Voy. Herberst., Reineggs, Klapproth.

et qui, selon l'opinion la plus vraisemblable (celle de M. Klaproth), appartenait au Tatars de la horde de Kiptchak.

Pendant son voyage dans ces contrées, M. Svinine a rassemblé beaucoup de matériaux sur les vestiges du christianisme, qu'il a trouvés dans les montagnes du Caucase, dont à peine le tiers est connu jusqu'ici, et qu'il faudrait percer en quatre endroits au moins pour apprendre à connaître les peuplades et peut-être des peuples entiers qui sont récelés dans leur sein; il cite, par exemple, les *Moudavéis*, peuples de la religion grecque, qui, voisins des farouches *Karatchéievtses*, pratiquent les cérémonies du christianisme. On voit plusieurs de leurs églises sur les bords du Terek et de la Kouma.

Si toute la ligne du Cuban, dont l'étendue est de plus de 800 verstes, n'offre que peu ou point d'intérêt à l'archæologue, il en est dédommagé lorsqu'il arrive à Tamar, située à l'extrémité des possessions des Cosaques *Tchernomorskié*, ou de la mer noire; mais avant de parler de cette ville, si riche en antiquités, et devenue la pierre d'achoppement d'un nombre d'historiens et de géographes russes, il est bon de parler d'Agdénizofka, petit village à 25 verstes de Temruk. On y remarque, dans l'église, une pierre qui porte l'inscription grecque suivante : *Cynoclide a élevé à Diane sous le règne de Perissade, roi de Bosphore et de Théodosie, souverain des Skides, des Tortes et des Dandaviens.*

A son arrivée à Taman, M. Svinine s'empressa d'abord d'aller examiner le fameux *rocher de Tmoutorokan*; mais il est obligé de convenir que ce monument est controuvé. Il est également invraisemblable, par la topographie de la contrée, que le royaume de Tmoutarakan ait pu exister là où est aujourd'hui Taman : le style du monument est d'une époque beaucoup trop moderne, et, quant au royaume de Tmoutorokan, voici des preuves à l'appui de l'assertion précitée. 1° Cette presque île n'a jamais été une île. 2° Une Principauté appartenant à la Russie pouvait-elle avoir été releguée si loin du centre de l'empire, et, pour y arriver, les Russes ne devaient-ils pas traverser le pays des féroces Polovtsi? 3° Bien que l'ancienne géographie russe en fasse mention, et que Schlozer, dans son histoire (t. II pag. 779) la cite au nombre des villes Kiéviennes, il est cependant beaucoup plus probable qu'elle se trouvait dans quelque île du

Dnieper dont le cours change sans cesse de direction. Ceci sera bien plus conforme à ce qu'on lit dans la vie des saints, où il est simplement dit qu'en 1068 Gleb pouvait être à Tmoutorokan, près de Kiof et de Tchernigof, villes que les chroniques russes citent presque toujours à la fois.

Entre autres antiquités, on voit à Taman : 1° deux chapiteaux corinthiens d'un goût merveilleux ; 2° le buste d'un guerrier ; 3° trois débris de colonnes de marbre des îles de l'archipel ; 4° trois colonnes hautes d'une toise et demi ; 5° six plaques de marbre blanc de Paros ; 6° un débris de colonne de granit gris ; 7° un sarcophage grec ; 8° un cube de marbre grisâtre avec une inscription ; 9° un autre débris de monument funéraire avec une inscription ; 10° six morceaux de porphyre, de basalte et de granite ; 11° deux débris de colonnes corinthiennes ; 12° un lion colossal.

Kertch, l'ancienne Panticapée, capitale du Bosphore cimmérien, est une source inépuisable pour les amateurs de l'antiquité. Du haut de la *montagne de Mithridate*, au pied de laquelle se déploie la ville, on aperçoit d'un côté la ville, et de l'autre un désert, qui ressemble à un autre océan par la quantité de *tumuli* (Kourgani) qui en couvrent la surface, et semblent être dans une continuelle fluctuation. Le monde savant ne peut qu'apprendre avec joie que l'exploitation de ces *tumuli*, étant confiée à M. de Blaramberg, ne peut s'exécuter qu'avec ordre et méthode, et que le musée de Kertch s'enrichira bientôt des ouvrages précieux des plus beaux temps de la Grèce. On sait de plus que le chevalier du-Brux, habitant de Kertch, et chargé pendant plusieurs années par M. de Roumiantsof de creuser les *tumuli*, a été fort heureux dans ses fouilles.

Sur le chemin d'Enikouli, on trouve l'emplacement de l'ancienne ville de *Mirmikion*, à 4 verstes de Kertch. On voit encore les énormes pierres qui servaient de fondement aux épaisses murailles et à la tour de l'acropolis.

Le lecteur ne sera pas fâché de faire connaissance avec le musée de Caffa, qui commence du moins sous de très-heureux auspices. Sa principale richesse consiste en divers objets étrusques trouvés dans les mines de la citadelle, ce qui détruit suffisamment l'opinion de quelques historiens, qui, au lieu de reconnaître l'ancienne Théodosie dans Caffa, vont la chercher

à Otouzi. Au nombre de ces objets on remarque des pénates d'argile, qui appartiennent à la plus belle époque des arts dans la Grèce. Parmi les plaques de marbre, il y en a deux fort curieuses, l'une porte une inscription grecque et le nom de Παριουτης qui, comme on sait, vivait 200 ans avant notre ère; sur l'autre, on voit le nom et les armes du consul Justiniani en 1474. Ce consul fut vraisemblablement le dernier commandant génois à Caffa, car cette ville fut prise par les Turcs en 1471.

De Théodosie, M. Svinine visita la côte méridionale de la presqu'île et la première ville qui s'offrit à ses regards, l'ancienne *Crimée* (Stari Krim), jadis capitale des Khans de Tatarie, et plus remarquable encore parce qu'elle rappelle l'antique Cimmériion, capitale des Cimmériens les premiers conquérans de la Tauride. Cette ancienne ville des Tatars, qui contenait jadis 30,000 maisons, 1,000 mosquées, autant de bains et de fontaines, ne présente plus maintenant que l'aspect d'un pauvre village habité par quelques familles d'Arméniens, et on ne voit pour toutes ruines que celles du palais du Khan.

Le village de Kozi, par où l'on passe en allant à Soudak, a cela d'intéressant qu'il portait jadis le nom de *Gozii* ou de *Gotii*, ce qui a fait croire à quelques historiens que ce pays avait été habité par les Goths. La vallée de Soudak n'est pas moins remarquable par sa beauté que par les soins qu'a pris le fameux Potemkin pour y faire prospérer les ceps de Tokai. Au-dessus s'élèvent les ruines de l'antique Soldaï, la plus riche des colonies génoises après celle de Kaffa. Non loin d'Youskout, sur un promontoire fort élevé, enfoncé dans la mer, est une tour nommée *Tchabak-Kalé*: elle fut construite par un Tchabak, c'est-à-dire, un berger, qui la fit bâtir pour défendre un village qui existait jadis au même endroit.

A Alouschti, il ne reste plus des ruines de la forteresse d'Alouston, élevée par Justinien, vers la moitié du VI^e siècle, pour servir de rempart contre les Goths, que trois tours qui, vues de la mer, semblent trois colonnes destinées à soutenir la menaçante Tchatirdag, qui paraît ici dans toute sa magnificence.

Sur la route de Toutchouk-Lambat, on montre une fortification gothique, bâtie sur le sommet de *Kastel-gora*, et au pied, le lieu dit la porte de fer (*géleziné vrata*) auquel les Tatars donnent jusqu'à présent le nom de *Témir-Kapo*. M. Mouravief

pense avec fondement que c'est sur l'*Aioudaga* qu'il convient de fixer la place de *Krioumstopol*, car *Lambat* n'est autre que l'ancienne *Lampas*. Le joli village de Parthénit a conservé jusqu'ici son nom grec. La physionomie de ses habitans indique qu'ils sont grecs d'origine.

A Gourzouf, l'ancien Gourzouvitof, qui du duc de Richelieu a passé au comte Vorontzof, on voit encore les restes d'une forteresse que Justinien fit bâtir en même temps que celle d'Alouston. Les ruines en sont soutenues par un rocher qui s'est détaché du Yaïla. C'est de là, dit-on, que Pharos, tyran de Tauride, précipitait ses prisonniers dans les abîmes de la mer. Jadis on rencontrait fréquemment dans cette contrée des débris de colonnes et de corniches de marbre, ce qui ferait supposer qu'en cet endroit existait le fameux temple Parthénion consacré à Minerve.

A en juger par l'étendue de la plaine, qui, après celle de Soudaksk, est la plus grande sur toute la côte méridionale, *Yalta* doit être l'ancienne ville du même nom, fameuse par son commerce et sa population. Sur le rivage, qui s'élève au-dessus du niveau de la mer, on aperçoit les décombres des fortifications qui furent détruites par un tremblement de terre, dans le xv^e siècle.

Koutchouk-Koé est remarquable par l'avalanche qui, en 1786, engloutit un village tout entier.

Merdivin, ou espèce d'échelle escarpée taillée dans le roc, est la seule voie de communication de la côte méridionale avec la vallée de *Baidarski*, qui mérite d'être citée ici parce que c'est de là que, pour plaire à l'impératrice Catherine, qui avait témoigné le désir de connaître les beautés de la Crimée, on ouvrit un chemin jusqu'à Sévastopol.

Balasklava doit également être mentionné, comme ayant pris la place de l'ancienne ville et forteresse de Tchembalo, antique propriété des Génois. L'espace compris entre le monastère de Guéorguïefsk et Sévastopol est presque entièrement couvert de vestiges de l'antiquité de Cherson. Sévastopol, qui s'est élevé à la voix de Potemkin sur les ruines du petit village grec d'Akhtrian renferme quelques antiquités de marbre trouvées dans les décombres de la ville de Cherson. De l'autre côté de Sévastopol, on rencontre les vestiges de l'ancienne forteresse de *Dori*, qui conservent les cendres d'Inkerman. Cet empire souterrain creusé

sur le bord le plus élevé de la *Tchernaiâ Rétchka* (rivière noire), présente un aspect fort singulier et pourrait fort bien être comparé du petit au grand à des nids d'hirondelle. Si, comme on le prétend, cette grotte a servi de retraite aux Ariens persécutés par les Byzantins, il faut supposer que le nombre de ces hérétiques s'élevait à plusieurs millions. Car on trouve de ces sortes de cavernes, non seulement dans toute la Crimée, mais aussi dans beaucoup d'endroits du Caucase, de l'Imirète et de l'Anatolie.

Autant Bakhtchissaraï familiarise les Européens avec les mœurs asiatiques, autant la vue du palais de cette ville, résidence du Khan, leur présente un exemple frappant de la mollesse et du luxe des despotes de l'Asie. Malgré son étroite enceinte, on trouve dans ce palais des jardins, des harems, des jets d'eau, un amphithéâtre, un divan, une cour des monnaies, des bains, des mosquées et enfin un cimetière. Là reposent un grand nombre de Khans et de Sultans de la maison souveraine des Ghireï, à partir de Mengli, le fondateur de la puissance des Khans de Crimée. Près de Bakhtchissaraï, se trouvent deux monumens assez antiques : l'un est le monastère de l'Assomption (*Ouspenski monastir*), composé d'une église et de quelques cellules taillées perpendiculairement dans le roc à l'instar des grottes d'Inkermann ; l'autre est *Tchoufout Kali*, qui peut présenter une image de l'empire des morts ; car les maisons de cette ville extraordinaire, peut-être unique dans le monde, sont pour la plupart construites de manière qu'elles semblent suspendues à moitié à un rocher des plus élevés, au haut duquel on ne peut parvenir qu'en se glissant avec beaucoup de peine le long d'un sentier fort étroit. De l'autre côté de Tchoufout Kali, on voit encore dans la plaine d'Yaschlamsk, les restes de l'ancienne maison de plaisance des Khans, célèbre par sa magnificence et la beauté de ses jets d'eau.

Quant à Odessa, l'étonnement est à son comble, lorsqu'on pense que cette ville, qui n'a pas plus de 30 ans d'existence, rivalise de grandeur avec plusieurs capitales de l'Europe, et qu'en 1795, on ne voyait dans cet endroit sur le rivage désert de la mer Noire qu'une mauvaise forteresse turque ou le château de *Gadjibez*.

J T.

37. COLLECTION D'UNE SUITE DE VUES DE VIEUX CHATEAUX et monumens historiques du moyen âge de l'Allemagne et des Pays-Bas; lithographiée par J. COGELS et imprimée à Munich. Chaque cahier contient 4 planches, format in-4°.

5 cahiers ont déjà paru de ce petit recueil. L'auteur se propose d'en faire paraître encore quelques cahiers, dans lesquels il comprendra différentes vues de la Flandre et du Brabant, telles que celles du château de Macle et de l'antique Kessel, *castellum Menapiorum*, au bas de la Meuse, etc. (*Messag. des sciences et des arts*; 3° livr. 1827, p. 120.)

38. CATHÉDRALE DE GLOUCESTER, en Angleterre.

M. Britton, dont on connaît généralement les ouvrages sur les cathédrales et les monumens d'architecture antique de l'Angleterre, vient de publier une description exacte et pleine de goût, et une histoire complète de ces magnifiques édifices. Les investigations qu'il a faites en personne dans d'autres cathédrales y ont donné lieu à des améliorations et à des embellissemens plus ou moins considérables. La totalité de l'élégante façade de l'ouest de celle de Lichfield a été restaurée avec soin. Celle de Cantorbery a subi une réparation complète et d'importans changemens. Le doyen et le chapitre de celle de Peterborough font travailler à la réparation de leur belle cathédrale normande, et ils ont ouvert une souscription pour subvenir aux frais de l'érection d'un nouveau buffet d'orgues, d'un autel et de stalles. Nous désirons voir s'étendre à la cathédrale de Gloucester, remplie d'anciens monumens d'architecture, cet esprit d'amélioration et de perfectionnement, qui paraît régner dans la plupart de nos autres cathédrales. (*Liter. Chronicle*; 29 sept. 1827.)

39. ANTIQUITIES IN WESTMINSTER ABBEY — Antiquités de l'abbaye de Westminster, gravées par HARDING, avec des notices historiques par Th. MOULE; 48 p. in-4°. Londres. (*Gentleman's magaz.*; août 1825, p. 151.)

Le journal cité donne une opinion favorable de cet ouvrage; il annonce qu'il est gravé avec beaucoup de soin, et que les notices sont très-détaillées; le docteur Meyrick y a ajouté quelques renseignemens sur les armes et armures. Les monu-

mens gravés sont ceux de : John Waltham, évêque de Salisbury, et lord-trésorier d'Angleterre, mort en 1395; Robert Waldeby, archevêque d'York, 1397; Eléonore Bohem, duchesse de Glocester, 1399; sir John Herpeden, 1457; sir Humphry Bouchier, 1471; sir Thomas Vaughan, chambellan du prince Édouard; John Esteney, abbé de Westminster, 1498; sir Humphry Stanley, 1505; enfin, de John Bill, mort en 1561.

40. TOMBEAU DANS L'ABBAYE D'HAGMOND EN ANGLETERRE.

On a retrouvé dans les ruines de cette ancienne abbaye les pierres tumulaires d'une tombe double. On y lit les deux inscriptions suivantes : *+ Vous. q̄i. passez. par. ici. priez. por. l'alme. Johan. fils. Allein. hi. ḡit. ici. deu. de. sa. alme. eit. merci. amen. = + Isabel. de. mor....r. sa. femme. acost. d.. l... deu. de leur alm.... merci. amen.* Ce tombeau doit appartenir à une famille française établie en Angleterre.

41. ESSAI HISTORIQUE ET DESCRIPTIF DE L'ABBAYE DE SAINT-WANDRILLE, et sur plusieurs autres monumens des environs; par E. HYAC. LANGLOIS. In-8°. Paris, 1827; Tastu.

Nous reviendrons sur cette description d'une abbaye célèbre, et nous pouvons en attendant recommander cet ouvrage pour sa belle exécution et les nombreuses figures et plans dont il est orné; ils ont été dessinés par l'auteur et par M^{lle} Espérance Langlois, sa fille.

42. MÉMOIRE SUR LES ANTIQUITÉS DES PARTIES OCCIDENTALES DE L'ÉTAT DE NEW YORK, par DEWITT CLINTON. (*Transact. of the literary and philosoph. society of New York*; vol. II, part. 1, p. 71.

On voit dans le district de Pompey, comté d'Onondaga, dans la partie la plus élevée de l'état, les restes d'une grande ville, qui a dû occuper une superficie de 500 acres. Du côté de l'est, il existe une descente perpendiculaire d'environ 100 pieds dans un ravin, au fond duquel coule un ruisseau; et du côté septentrional, il y en a un autre semblable. A un mille à l'est, se trouve un cimetière qui comprend 3 ou 4 acres, et à l'extrémité occidentale, il y en a un autre. Trois vieux forts circulaires, qui s'élèvent à 8 mille de distance les uns des autres, forment un triangle qui embrasse la ville. L'un est situé à un mille au

sud du village de Jamesville, et les deux autres au nord-est et au sud-est de Pompey. Un frêne (*fraxinus americana*, L.), qui croissait dans une de ces fortifications, ayant été abattu, on reconnut, par le nombre de ses cercles concentriques, qu'il devait avoir 93 ans; et un pin blanc (*Pinus strobus*, L.) de 8 pieds $\frac{1}{2}$ de circonférence, sortant d'un amas de cendres, qui avait été autrefois le site d'une vaste maison, paraissait avoir au moins 130 ans.

Dans le district de Camillus, au même comté, à 4 mille de la rivière de Seneca, à 30 du lac Ontario, et à 29 de Salina, l'on remarque deux anciens forts sur les terres du juge Monro: l'un, situé sur une haute colline, occupe une surface d'environ 3 acres, et est entouré d'un fossé. La forme en est elliptique, et il a une porte du côté de l'est et une autre de celui de l'ouest, qui conduit à une source à 60 pieds du fort. Le fossé en était profond, et le mur oriental avait 10 pieds de haut. Au centre, se trouvait une grosse pierre de forme irrégulière, que deux hommes pouvaient à peine lever. M. Monro dit qu'elle offrait des caractères inconnus parfaitement dessinés; mais lorsque M. Clinton visita l'endroit, cette pierre avait disparu. L'on voyait sur un des murs le tronc d'un chêne noir, qui devait avoir une centaine d'années. Le second fort, de moitié moins étendu, est construit sur un terrain moins élevé, à un demi-mille de distance. On a trouvé dans ces deux forts de nombreux fragmens de briques, de poteries et de testacées fossiles.

Un autre fort subsiste encore au centre du village d'Oxford, qui est bâti sur les rives de Chenango; il s'élève à l'extrémité sud-ouest d'une petite éminence qui borde la rivière l'espace de 300 pieds. Ce fort occupait environ $\frac{1}{2}$ d'arpens, et s'étendait en ligne droite le long de la rivière dont les bords étaient presque perpendiculaires en cet endroit.

Au nord et au sud, aux endroits indiqués comme les portes, il y avait deux espaces d'environ 10 pieds chaque, où la terre n'avait pas été ouverte et qui devaient servir d'entrées. La ligne courbe représente un fossé régulièrement creusé; et quoique l'emplacement qu'occupe le fort fût, à l'époque de la formation des premiers, aussi couvert d'arbres que le reste de la forêt voisine, on pouvait cependant distinguer facilement la direc-

tion des ouvrages. La hauteur, du fond du fossé au haut du mur, était presque partout de 4 pieds. On y abattit un pin de 50 à 60 pieds d'élévation, et après qu'on l'eut coupé en deux, on compta 195 cercles concentriques, entre plusieurs qu'il fut impossible d'énumérer, à cause de la garniture du tronc. Cet arbre paraît avoir de 300 à 400 ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en avait plus de 200. On rencontre, dans l'enceinte de ce fort, de nombreux fragmens de poterie grossièrement ornés.

Les fortifications les plus orientales de cette contrée sont à 18 milles est de Manlius-Square, à l'exception toutefois de celles d'Oxford, dont nous avons déjà parlé. On en a rencontré au nord, jusqu'à Sandy-Beech, à 14 mille de Sacchets-Harbour. Près de ce dernier, il y en a une qui couvre une surface de 50 acres, et renferme beaucoup de débris de poterie. Du côté de l'ouest les fortifications sont en grand nombre. Il y en a une très-étendue à Onondaga, une autre à Sceprio, 2 à Auburn, 3 près de Canandaigua, et plusieurs entre les lacs Seneca et Laguga.

On a reconnu dans le district de Bridgway, comté de Genesée, l'emplacement de plusieurs anciens forts et cimetières. Un de ces derniers, découvert en 1817, renferme des ossemens d'une longueur et d'une grosseur plus qu'ordinaires. Le tronc d'un châtaigner de 4 pieds de diamètre, et dont la cime et les branches étaient tombées en poussière de vétusté y gisait à la surface du sol. Les ossemens étaient placés pêle-mêle, et il est probable qu'ils y avaient été jetés à la suite d'une bataille. Dans le voisinage s'élevait un fort, au milieu d'un marais qui était probablement couvert d'eau à l'époque de sa construction.

W.

43. SOPRA LA GRANDE LAPIDE ETRUSCA RINVENUTA IN PERUGIA.—

Observations sur la grande inscription étrusque découverte à Pérouse en 1823; par VINCENZO CAMPANARI. In-8°. Rome, 1826. Boulzaler. (*Bibliot. ital.*; déc. 1826, p. 382.)

M. Vermiglioli; en annonçant cette découverte, avait exprimé l'opinion que la pierre dont il s'agit était un terme des champs, et que l'inscription avait trait à une délimitation des terres. M. Campanari s'attaché à démontrer, par les conjectures les plus plausibles, que cette inscription se rapporte à un

sacrifice fait à l'occasion d'une cérémonie, dans laquelle les cendres d'un certain *Aulesio Veltinio*, fils d'*Aria*, citoyen noble et distingué d'Etrurie, furent déposées dans l'urne funéraire, suivant l'usage consacré chez les Grecs et les Romains. En tête de cette inscription, se trouve, suivant l'auteur de l'opuscule, une invocation tendant à rendre les Dieux supérieurs favorables et propices aux habitans de la tribu, affligée de la perte de son sage et digne concitoyen; invocation qui formait la première partie de la cérémonie, et à la suite de laquelle l'épigraphe indique les rites du sacrifice.

44. COLONNE MILLIAIRE, découverte près de Radstadt (Autriche), sur la gauche du Taurach, près du pont de Breitlahn, par M. WINKELHOFER. (*Steyerm. Zeitschrift*; 1825, cah. VI, p. 153.) Ce miliaire, que le hasard a fait retrouver dans la partie méridionale du Rastadter-Tauern, à $26 \frac{1}{2}$ lieues de Salzbourg, sur la route, porte l'inscription suivante :

INP. CAES. L. SEPT.
SEVERVS. PI — PER — AVG.
ARAB. ASIA. PART. MAX.
PON. MAX. TRIB. POT. VIIII.
IMP. XII COSII. P. PCON
R IIIII. IMP. CAES. M. AVR.
ANTONINVS
PIVS. F. AVG. TRIB. POT
IX P. P. PROC
XLII.

En comptant, d'après la géographie des Grecs et des Romains de Mannert, 211 pas romains pour 2 stades olympiques, ou $\frac{1}{2}$ d'un mille géographique, l'éloignement du point de départ de cette route est de $8 \frac{1}{2}$ mille ou 17 lieues. C'est le troisième miliaire qu'on a trouvé dans cette distance. Le journal cité en décrit la direction (le texte de l'inscription est incorrect.) L. D. L.

45. INTORNO L'ANTICO MARMO DI GUILIO INGENUO.—Dissertation de Gio. LABUS, sur un marbre antique de J. Ingenuo. In-8°. Milan, 1827; Bonfanti.

L'inscription de ce marbre porte les mots suivans : *C. Julio Ingenuo. C. I. Trib. leg. III. Ital. Tib. Cl. Victor. V. E. Infanti.*

Benig. Plura. De. Se Meren. L'auteur donne l'explication suivante: *Caio Julio Ingenuo Clarissimo Juveni Tribuno. Legionis III. Italicæ Tiberius. Claudius. Victor. Vir. Egregius Infanti Benigno. Plura. De Se Merenti.* (*Journ. génér. de Litt. étr.*; août 1827, pag. 233.)

46. INSCRIPTIONES IN HELVETIA ADHUC REPERTAS, etc. — Inscriptions découvertes jusqu'ici en Suisse, recueillies et brièvement éclaircies par J. G. ORELLI. In-8°, de 40 p. Zurich, 1826.

Le professeur Orelli, de Zurich, a réuni dans un petit volume, et classé suivant les localités, les 257 inscriptions romaines découvertes jusqu'ici en Suisse. L'attention sérieuse que l'on commence à donner au canton des Grisons, partie de l'ancienne Rhétie, fera sans doute trouver des monumens du même genre dans ce sol, foulé jadis par les armées romaines, et théâtre de leurs exploits. Jusqu'à ce jour, on n'y a pas déterré une seule inscription. M. Orelli est un critique non moins sévère que judicieux, et c'est avec tous ces avantages qu'il discute ces anciennes inscriptions. (*Revue Encycl.*; nov. 1827, pag. 404.)

47. INSCRIPTION EN CARACTÈRES OGHAM, qu'on prétend avoir été découverte au mont Callan, dans le comté irlandais de Clare; avec 1 pl. (*Dublin philosoph. journal*; mai 1826, p. 133.)

On ne signale qu'une seule inscription monumentale, écrite dans ce caractère qui était, à ce qu'on assure, autrefois particulier aux Irlandais, et qu'on est convenu d'appeler *ogham*; on avait autrefois, dit-on, des manuscrits dans ce caractère. Valencey, dans sa grammaire irlandaise, donne l'alphabet de l'*ogham*, qui ne consiste qu'en barres droites, placées en dessus ou en dessous d'une ligne droite: il n'y a que la place qui, à ce qu'il semble, fait toute la différence des valeurs de ces petites barres. D'après la clef donnée par Valencey, on a lu, ainsi qu'il suit, l'inscription de la pierre du mont Callan:

Fan li da fica Conan Colgae cos-obmda!
Na flida ni ca Conan Colgae cos-obmda!
Addm bo soce ag Loc fan oca cifa dil naf!
Addm bo soce ag Loc na foc acina dil fan!
Almho Cossag dos ta cu os asit a lid cuat!

Ce qui, selon M. O'flanagan, signifie littéralement : « Sous ce

monument sépulcral gît Conan le fier, aux pieds légers. — N'obscurez pas les restes de Conan, aux pieds légers. — Puisse ce favori des hommes sacrés longtemps reposer en paix sur le bord de ce lac, sous cette pierre hiéroglyphique. — Puisse-t-il longtemps reposer en paix sur les bords de ce lac, lui qui ne vit jamais sa fidèle tribu abattue. — Saluez avec un chagrin respectueux la bruyère autour de cette tombe déplorable.

Conan est un nom célébré dans les vieux poèmes irlandais; le poème sur la bataille de Gabhra le représente comme un vaillant guerrier qui fut tué, un an avant cette bataille, par les Fenii ou Fians, race belliqueuse étrangère que les Irlandais comparent aux Mamelouks d'Égypte : or, selon leurs auteurs, la bataille de Gabhra fut livrée l'an 260 de notre ère. Mais l'histoire ne connaît point ce Conan, ni Ossian, le dernier des Fenii, ni tant d'autres héros chantés par les bardes galiques.

M. O'flanagan croit que le mot *uaf* (probablement *naf* comme ci-dessus) qu'il a traduit par hommes sacrés, fait allusion aux Druides : le mot qu'il a traduit par hiéroglyphique, est *oca*; il dit que c'est l'écriture primitive et secrète des Druides, dont l'ogham moderne n'est qu'une dérivation : l'auteur prétend que les Druides transcrivaient leurs mystères dans cette écriture occulte. Il ajoute que le mot *ogham* vient de *oc* ou *ogha*, cercle, parce que les règles de cet alphabet étaient contenues dans un diagramme composé de 5 cercles concentriques.

A la fin de l'article, nous lisons une note où il est dit, que, si cette inscription n'a pas été forgée par O'flanagan ou par quelque autre savant irlandais, elle est assurément un monument curieux. Nous regrettons que l'Académie royale irlandaise, qui a provoqué la publication de l'inscription, ne se soit pas occupée en même temps à constater l'authenticité du monument; car c'était là la principale question. D-c.

48. I. A. FRID. LUD. HAUSMANN COMMENTATIO de confectione vasorum antiquorum fictilium quæ vulgo *Etrusca* appellantur. In-4°; Goettingue, 1823. (*Heidelb. Jahrbüch. der Litterat.*; avril 1824; *Edinb. Philos. journ.*; avril 1825, pag. 360.)

II. OBSERVATIONS DU D^r L. BOSSI. (*Giorn. di fisica*, etc. Pavia, 1825, 3° et 4° Bimestre, pag. 174 et 241.)

M. Hausmann lut à l'Académie de Goettingue un mémoire sur

la fabrication des vases d'argile, vulgairement appelés Étrusques, et publia ce travail, en 1823. M. Bossi, en en rendant compte dans le *Journal de physique* de Pavie, examine et contredit même quelques-unes des assertions de M. Hausmann. C'est de cette discussion que nous allons rendre un compte sommaire.

Dans sa courte introduction, le savant professeur de Goettingue justifie l'intérêt général que les vases peints, grecs ou étrusques, inspirent aux érudits et aux antiquaires, et il donne une idée des principales collections d'Italie qu'il s'est empressé de visiter afin de connaître à fond le sujet qu'il se proposait de traiter. Il s'arrête ensuite, section 1^{re}, à l'examen des opinions diverses sur la dénomination la plus convenable de ces vases. Il adopte trop légèrement, dit M. Bossi, la décision de Winckelmann qui les déclare d'origine grecque, et le critique italien le renvoie à ce qu'il a exposé à ce sujet en parlant du *satro catio* de Gênes, mémoire où il a combattu la dénomination de *céramographiques*, proposée par M. Quatremère de Quincy, et qui n'a été adoptée nulle part. Elle est en effet insuffisante par sa généralité même, puisqu'elle convient aussi bien aux vases peints des Mexicains qu'à ceux des Grecs et des Étrusques; et comme plusieurs peuples anciens ont fabriqué des vases de ce genre, il est tout naturel de désigner cette sorte de monumens par le peuple même qui les a fabriqués : on peut donc dire *vase peint étrusque*, *vase peint grec*, *vase peint égyptien*; car les Égyptiens en ont fait aussi et long-temps avant les Étrusques et les Grecs. En adoptant la dénomination de *vases grecs*, M. Hausmann n'a pas tenu compte du grand nombre de ceux qu'on trouve dans les régions qui ne furent jamais occupées par les Grecs, et lorsqu'il assure qu'on n'en trouve aucun au nord des Apennins, M. Bossi cite contradictoirement ceux qu'on découvre à Adria, dans les environs de Mantoue, enfin en Lombardie et en Piémont même. Nous répétons que cette manière de considérer la question nous semble peu rationnelle; on peut trouver par toute l'Italie des vases grecs et des vases étrusques, ces meubles élégans étaient d'un transport facile : il faut donc s'en tenir aux distinctions qui procèdent du sujet même des vases, des inscriptions qui les ornent, et des autres faits qu'on peut tirer de leur forme et de la matière pour reconnaître leur véritable origine. Ceux qui nieraient qu'il en est de réellement

étrusques, tout-à-fait étrangers à l'art grec, se tromperaient sans nul doute : des découvertes récentes mettent cette dernière assertion de plus en plus hors de doute. Du reste M. Hausmann abonde pleinement dans le sentiment de Lanzi au sujet des vases peints, et M. Bossi le contredit plusieurs fois avec toute raison, et par l'autorité de faits généralement reconnus.

Vient ensuite une classification générale des vases peints grecs ou étrusques en 8 classes dont quelques-unes sont subdivisées, et la 8^e comprend ceux que l'on appelle *égyptiens*, les plus rares, et caractérisés par leur matière qui est une argile jaunâtre, ornée de peintures de brun de café, avec un mélange de blanc et de roux. M. Bossi n'approuve pas davantage la multiplicité de ces distinctions déjà proposées par le chanoine Jorio et trop facilement suivies par M. Hausmann. Ce savant Italien ne reconnaît que 3 classes : 1^o vases sans couverte et sans vernis ; 2^o vases vernissés ; 3^o vases peints, soit sur la couleur naturelle de l'argile, soit sur un fonds vernissé.

La 2^e section du mémoire de M. Hausmann traite spécialement de la matière et de la fabrication des vases. Il reconnaît, à l'égard de la matière, qu'elle est une argile *sottile* (nous ne connaissons pas le mot latin de l'original) ferrugineuse, et plus ou moins susceptible de rougir au feu. Le savant de Goettingue paraît entendre par ce mot la légèreté remarquable de cette argile, et il la donne même comme un signe propre à faire discerner les vases antiques de leurs imitations modernes. M. Bossi nie cette assertion et en appelle à l'expérience. Si le mot qu'il traduit par *sottile* indique une argile bien lavée, bien purgée, M. Bossi déclare encore qu'il y a erreur, puisqu'on a trouvé des vases composées avec l'argile privée de tout lavage et telle qu'elle existe encore dans les lieux mêmes où les vases ont été découverts. Au sujet des célèbres vases d'Agrigente, M. Bossi émet une conjecture très-remarquable : il incline à croire qu'ils sont fabriqués de l'argile que vomit encore le volcan vaseux des environs de Girgenti, observé et décrit par Dolomieu, et dont le sol environnant est couvert de toute antiquité. Par analogie, M. Bossi est conduit à croire que, dans les autres parties de l'Italie où ces volcans vaseux ne brûlent pas, on a pu se servir pour les vases d'une combinaison de silice et de magnésie, de quelque terre bolaire,

résultat de la décomposition de matières volcaniques ; les substances minérales onctueuses, telles que le talc, ont pu y être employées aussi, et M. Brocchi a déclaré en effet avoir trouvé des parcelles de mica dans la matière des vases noirs tirés des plus anciennes sépultures de la Toscane. Quant aux résultats obtenus jusqu'ici par des analyses chimiques, M. Bossi pense avec raison qu'il ne faut pas trop les généraliser.

Dans les paragraphes suivans, M. Hausmann traite de la fabrication mécanique des vases, et il les considère comme étant le produit de la roue du potier, puisqu'ils ne présentent aucune forme que cette roue ne puisse exécuter. M. Hausmann croit aussi qu'on les polissait quelque fois, ce que M. Bossi n'adopte pas. M. Hausmann énumère ensuite la diversité des formes, les membres des vases qui n'étaient pas le produit de la roue, mais il oublie les becs, et M. Bossi attribue leur régularité à l'application d'un module en bois ou de toute autre matière. Il traite ensuite des ornemens plastiques, des ornemens en creux, et enfin de la cuisson des vases. Il rapporte à ce sujet les résultats des divers essais faits en Europe par les chimistes de divers pays, et M. Bossi n'admet pas la double cuisson, l'une avant les peintures et la seconde après, supposée par quelques antiquaires.

Dans le chap. V, M. Hausmann traite de l'application de la peinture sur les vases. Il considère cette opération sous trois rapports. 1° De la nature des couleurs, 2° des moyens mécaniques pour les appliquer, 3° des opérations qui en étaient la suite. L'auteur entre dans beaucoup de détails techniques au sujet de chaque couleur en particulier, sur ses bases et les substances qui la produisaient, et il ajoute ses propres expériences à celles qui ont déjà été faites ailleurs, et sur lesquelles M. Bossi n'est pas toujours d'accord avec lui. M. Hausmann considère la couverte noire des vases comme provenant de l'asphalte, et M. Bossi l'attribue plus généralement à une terre ou à une pierre bitumineuse. Il soumet au même examen l'opinion du savant allemand au sujet de chacune des autres couleurs. Il rejette, pour leur application, l'idée des *patrons* mise d'abord en avant, et il fait honneur au talent des artistes grecs, des perfectionnements qu'on remarque dans les peintures des vases. Les deux auteurs examinent ensuite la nature des inscriptions qui ornent quelque fois les vases. Ce paragraphe est suivi d'un autre, qui est le dernier, et dans lequel

on traite des vases purement noirs, et à ce sujet M. Hausmann donne quelques détails sur les vases funéraires des Germains, auxquels il trouve de la ressemblance avec ceux des Grecs. M. Bossi lui rend grâces pour ces indications intéressantes, et termine par un éloge très-mérité des recherches dont nous venons de donner un extrait sommaire. C. F.

49. VASI DI PREMIO. — Vases donnés en prix (dans les jeux publics). — Le D^r TH. PANOFKA se propose de publier un recueil de vases de ce genre et inédits. L'ouvrage de format in-folio, se composera de 5 livraisons, qui paraîtront dans le courant de la présente année et l'année prochaine. Le texte sera en italien, et les planches seront gravées par des artistes célèbres. La 1^{re} livr. contiendra 6 planches relatives aux fêtes Éleusiennes. Le prix de souscription est de 22 fr. Rome, chez Monaldini; à Paris, chez Renouard. (*Journ. gén. de la littérat. étrang.*; sept. 1826, p. 288.)

50. AFBEELDINGEN VAN ANTIEKE EN MODERNE BOUWKUNDIGE VOORWERPEN. — Dessins d'objets d'architecture ancienne et moderne, appartenant à des temples, palais, théâtres, bains et autres édifices grecs, romains et orientaux, existant en tout, en partie ou en ruines; ouvrage particulièrement à l'usage des charpentiers, sculpteurs, peintres, et, en général, de tous ceux qui, par état ou comme amateurs, se livrent à l'étude et à l'exercice de l'architecture. 5^e livr. in-fol.; prix, par souscription, 3 fr. 25 c. Amsterdam, 1827.

51. MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, ou Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, dessiné et gravé à l'eau forte par REVEIL; avec des notes descriptives, critiques et historiques; par DUCHESNE aîné. (Extrait du prospectus.)

Dans l'intérêt des amis des arts, et de tous les hommes jaloux de s'instruire, on a publié en divers formats la gravure et la description des principales galeries de l'Europe, de celles de Vienne, de Florence, de Paris; mais jusqu'ici les auteurs de ces ouvrages se sont bornés à offrir isolément, soit un Musée particulier, soit même un simple Cabinet; aucun d'eux n'a pré-

senté l'ensemble des chefs-d'œuvre que l'on admire dans la réunion de tous.

Tel est le but du nouveau Musée qu'on va publier. Rassembler dans un ouvrage unique les grandes compositions qui font l'ornement des galeries des princes souverains, celles qui décorent les monumens publics, celles même qui brillent dans quelques galeries particulières; voilà le plan des éditeurs. Ils ont espéré donner ainsi à leur publication un intérêt universel. Le nouveau Musée de peinture pourra tenir lieu de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour.

Une pareille collection, exécutée avec tout le soin qu'elle mérite, et cependant établie à un prix extrêmement modéré, ne conviendra pas seulement aux artistes; elle sera recherchée par tous les amateurs; elle plaira même aux gens du monde. Le simple artisan ne l'étudiera pas sans fruit; il y puisera ce goût des modèles qui élève l'ouvrier au rang de l'artiste. Enfin le Musée de peinture et sculpture pourra, sous plusieurs rapports, prétendre aux honneurs de la popularité.

L'exécution de cet ouvrage est confiée à deux hommes également distingués par leurs talens et par l'exactitude consciencieuse qu'ils apportent dans toutes leurs productions. M. Reveil, déjà si connu par le travail des œuvres de Canova et de Jean Goujon, s'est chargé des gravures; c'est dire assez qu'elles seront touchées avec autant de finesse que de pureté. Un texte explicatif sera rédigé par M. Duchesne aîné, depuis long-temps attaché au cabinet des estampes de la Bibliothèque du Roi, et auquel on doit un *Essai sur les Nielles*, gravures des orfèvres florentins du XV^e siècle. Ce texte contiendra une notice descriptive, historique et critique, avec le nom du maître, celui de l'école à laquelle il appartient, et celui du Musée où se conserve l'original. On indiquera en outre, autant qu'on le pourra, l'exacte dimension du tableau. De temps en temps on y joindra soit une courte notice biographique sur la vie des artistes les plus célèbres, soit une notice historique sur l'origine et la formation des différentes collections, soit enfin des réflexions critiques sur le caractère particulier de chaque école.

Ce recueil ayant été favorablement accueilli en Angleterre une traduction anglaise a été ajoutée au texte français.

La 1^{re} livraison a été mise en vente le 1^{er} janvier 1828, et

les autres paraissent successivement de 10 en 10 jours. Lors de la mise en vente de la 12^e livraison, le prix sera augmenté. On souscrit, sans rien payer d'avance, à Paris, chez Audot, et chez Baudoin frères; prix 1 fr. la livraison, composée de 6 pl. et de 6 feuillets in-8°.

HISTOIRE.

52. NOUVELLES DES MISSIONS, extraites des lettres édifiantes et curieuses, tome 1^{er}. Missions du levant. In-12 de 9 feuilles.
512. Paris, 1827, rue du pot de fer, n° .4.

53. EMPIÉTEMENTS MODERNES SUR LES ANCIENS DROITS DE FEMMES INDIENNES, par RAMMOHUN-ROY. Extrait d'un traité devenu rare, imprimé originaiement au Bengale pour circulation privée. (*Oriental Herald*; n° XXXII, août 1826, vol. X, pag. 251.)

Rammohun-Roy est suffisamment connu de tous ceux qui s'occupent de l'Inde. Ce Brame s'est acquis une belle réputation par son caractère respectable et par ses connaissances peu communes. Quoiqu'il ne veuille pas être considéré comme un converti au christianisme, il reconnaît cependant, en Jésus-Christ, un envoyé de Dieu, pour enseigner, par son exemple, la vraie morale. Il dirige tous ses efforts à ramener la religion des Hindous à sa primitive pureté, qu'il soutient avoir été le Monothéisme, et à combattre la grossière superstition du Polythéisme, qui, selon lui, s'est introduit, dans des temps postérieurs, parmi les habitans de l'Inde. On concevra facilement qu'il ne manque pas d'adversaires de ses opinions, ni parmi les missionnaires chrétiens, ni parmi ses compatriotes, contre lesquels il a été obligé de se défendre dans les écrits qu'il a publiés à Calcutta, en langues bengalie et anglaise.

Le petit ouvrage, dont nous traitons ici d'après l'*Oriental Herald*, se recommande par le but très-louable de contribuer à l'abolition du cruel suicide pratiqué par les veuves indiennes, qui se brûlent vivantes sur le même bûcher, avec leurs maris défunts.

Comme l'entier délaissement dans lequel se trouvent les

veuves qui ne se sacrifient pas après la mort de leurs époux, est une des principales causes du maintien d'un abus aussi barbare, Rammohun-Roy prouve que les anciens législateurs avaient, par leurs lois d'héritage, suffisamment pourvu au bien-être des femmes, et leur avaient voulu assurer la jouissance d'une vie aisée et indépendante. A cet effet, il cite plusieurs légistes généralement reconnus comme faisant autorité parmi les Hindous. Il s'en suit qu'après la mort d'un père, la mère doit hériter une portion égale à celle d'un fils et une fille, le quart de la portion d'un fils. Ce droit s'étendait même à des belles-mères, à des grand-mères et à des épouses d'un père, avec lequel elles n'avaient pas eu des enfans mâles.

Ces droits, accordés aux veuves par les anciens, ont été limités par les modernes. Selon eux, lorsqu'un homme fait un partage de son bien, pendant sa vie, les femmes seulement dont il n'a pas d'enfans doivent partager également avec ses fils; mais s'il ne fait pas de partage, elles ne peuvent, après sa mort, réclamer rien de la propriété qu'il a laissée. Les fils, partageant le bien de leur père, après sa mort, doivent accorder une égale portion à leur mère seulement, et ne doivent rien à leurs belles-mères. La mère d'un fils unique même est exclue de toute part; il est le seul héritier, et après sa mort, son fils ou sa femme; sa mère dépendra, dans ce cas, de son fils ou de sa belle fille. En cas qu'il y ait plusieurs fils, ils peuvent, en vivant ensemble, priver leur mère de toute portion, parce que le droit d'une mère dépend de la division du bien, qui dépend de la volonté des fils.

Bref, une veuve, selon les modernes interprètes des lois, ne peut rien recevoir, si son mari n'a pas eu d'enfans avec elle; et s'il meurt, laissant un seul fils par sa femme, ou s'il a eu plusieurs fils, dont l'un serait mort laissant une postérité, elle ne peut, dans ce cas, avoir aucun droit à la succession. De plus, si plusieurs fils, après la mort de leur père, ne veulent pas diviser le bien paternel, et vivent ensemble, la mère encore n'aura rien. Son droit ne devient valide que dans le cas où tous les fils survivans à leur père veulent bien accorder une part à leur mère. Sous ces interprétations, et avec de telles limitations, les mères et les belles-mères se trouvent, en réalité, privées de tout, dans le partage du bien de leurs époux, et le droit d'une veuve n'existe qu'en théorie parmi les personnes instruites, mais il est inconnu au reste du peuple.

Il est évident que la certitude d'une misérable dépendance; dont elles peuvent voir beaucoup d'exemples devant elles, doit se joindre puissamment à leurs préjugés religieux et à leurs impressions reçues de bonne heure, pour les porter à s'immoler sur le bûcher de leurs époux décédés.

Ces restrictions sur l'héritage des femmes encouragent aussi beaucoup la polygamie qui est une source fréquente de la plus grande misère dans les familles indiennes. Comme le grand objet de tous les Hindous est de favoriser leur progéniture mâle, la loi qui les dispense de donner une portion égale à leurs femmes ôte la principale contrainte de leurs inclinations, à l'égard du nombre de femmes qu'il se donnent. Quelques-uns d'eux, principalement des Brames d'une haute naissance, se marient avec dix, vingt ou trente femmes, soit pour quelques considérations de profit, soit seulement pour gratifier leurs brutales propensions, et en laissent un grand nombre, pendant et après leur vie, à la merci de leurs parens paternels.

Que reste-t-il à ces malheureuses après la mort de leurs époux ? 1^o A traîner une misérable vie d'esclavage; 2^o à s'abandonner, pour leur maintien, à toutes les voies de vice et d'iniquité; 3^o à mourir sur le bûcher de leurs maris décédés. C'est ce dernier parti que prennent les plus courageuses parmi elles.

Rammohun-Roy observe que le nombre de ces sacrifices dans la seule province du Bengale, comparé à celui dans les autres provinces britanniques de l'Inde, est dans la proportion de dix à un, il l'attribue principalement à la plus grande et plus fréquente pluralité de femmes parmi les natifs du Bengale, et au manque de tout soin de pourvoir à l'existence de leurs veuves.

Cet horrible excès de polygamie est cependant directement contraire à l'ancienne loi, qui n'autorise un second mariage que dans huit cas qu'elle énumère.

Notre auteur regrette qu'il n'y ait pas eu un officier public autorisé par le gouvernement à recevoir les applications pour un second mariage, et à le sanctionner selon l'esprit des anciennes lois qu'il cite. Il croit que de cette manière la détresse des femmes et le nombre de leurs suicides auraient pu être diminués.

D'après l'usage des contemporains, une fille ou une sœur peut souvent procurer plus ou moins d'émolument à des Brames d'une classe moins respectable (qui sont très-nombreux au Bengale),

et à des Kayusths d'une haute caste. Loin de dépenser de l'argent aux mariages de leurs filles ou sœurs, ils reçoivent souvent des sommes considérables à cette occasion, et généralement les donnent en mariage à ceux qui peuvent payer le plus. Ces Brames et ces Kayusths marient souvent leurs parentes, par pure spéculation pécuniaire, à des hommes qui ont des défauts naturels, ou sont exténués par l'âge et par des maladies, et ainsi les exposent au veuvage bientôt après leur union, ou rendent leur vie misérable. Non-seulement ils se dégradent eux-mêmes par cette conduite inique et cruelle, mais ils violent aussi les autorités expresses de Menou et d'autres anciens législateurs dont notre auteur cite plusieurs. Voici la sentence de Karhyupu à ce sujet : « Ceux qui, infatués par l'avarice, donnent leurs filles en mariage pour en tirer un profit, sont des vendeurs de leur sang, des images du péché, et coupables d'une exécration iniquité. »

Rammohun-Roy s'adresse aux autorités britanniques et représente combien il serait heureux pour toute la communauté indienne, si des anglais, dont aujourd'hui un grand nombre est suffisamment versé dans le code sanscrit et hindou, voulaient se joindre aux cours du pays devant lesquelles le sexe faible est traité toujours avec peu de considération, et souvent avec dureté, et si, par l'autorité de leur caractère, ils voulaient, à cet égard, soutenir la cause de la justice et de l'humanité. A. T.

54. HISTORIA REI PUBLICÆ MASSILIENSIIUM à primordiis ad Neronis tempora, scripsit Henr. TERNAUX parisiensis. In-4° Goetttingue, 1826. Huth.

Ce précis de l'histoire de la ville et république de Marseille sera incessamment l'objet d'une analyse spéciale dans le *Bulletin*.

55. TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ÉVÈNEMENTS RAPPORTÉS PAR TACITE, et antérieurs à l'avènement de l'empereur Tibère, par M. DE FORTIA. In-8°. Paris, 1827; Moreau.

Cet ouvrage, dont le titre ne peut donner une idée exacte, est le résultat de recherches suivies sur la chronologie ancienne en général. Le savant auteur, considérant son sujet sous le double rapport de l'histoire et de l'astronomie, s'enfonce dans le chaos de la science des temps qu'il entreprend de débrouiller. Après

de courtes observations sur la division du temps, il passe à des développemens relatifs à la concordance de plusieurs chronologies entre elles et sur les divers systèmes adoptés, pour les fastes de Rome, par Varron, Denys-d'Halicarnasse, Caton, Pline, Dodwell, etc.; matières que rendent si épineuses l'obscurité des écrivains et la diversité des calendriers, soit chez des peuples différens, soit chez le même, à des époques plus ou moins éloignées.

M. de Fortia expose, avec assez d'étendue, toutes les variations qu'a subies ce moyen artificiel de supputer le temps; mais pour être bien compris, ces chapitres demandent à être lus avec une grande attention.

L'auteur trace ensuite plus particulièrement l'histoire du calendrier romain. Bien que les principes de toutes les institutions de Rome soient enveloppés de ténèbres, l'auteur n'a pas craint de commencer au problématique Romulus; toujours est-il, cependant, qu'il a la prudence de s'en tenir à ce que les anciens ont dit de plus probable sur ce sujet. Numa réforma très-imparfaitement le calendrier primitif, lequel, ainsi corrigé, subsista jusqu'à Jules-César, sans autre changement que la transposition du mois de février, qui, sous les décemvirs, fut porté du dernier au deuxième rang. Du temps de César, le désordre était à son comble; car sous le régime de la république, le soin essentiel des intercallations avait presque toujours été livré à l'arbitraire des pontifes. Enfin, le pape Grégoire XIII fit une troisième réforme au calendrier, qui, depuis cette époque, ne reçût plus aucune modification.

M. de Fortia, dans ses investigations, s'attache spécialement aux historiens grecs, les seuls, parmi les anciens, qui, dit-il, aient une véritable chronologie. Dans sa concordance des chronologies grecque et romaine, il se fonde sur Diodore de Sicile, qui, se proposant d'écrire une histoire universelle, avait beaucoup voyagé pour s'en procurer les matériaux. Si les raisonnemens de M. de Fortia ne semblent pas péremptoires à tous les lecteurs, ceux-ci, nous en sommes assurés, les trouveront au moins très-plausibles. En général, la chronologie, comme toutes les sciences qui demandent de longues et pénibles recherches, trouve peu de critiques qui aient le courage et la persévérance de vérifier eux-mêmes l'exactitude des faits que l'on prend pour base de

son système; et le commun des lecteurs aime beaucoup mieux croire un auteur sur parole que de s'engager, pour le réfuter, dans un labyrinthe souvent inextricable. Au reste, notre chronologiste, pour abrégé, se sert de formules algébriques dont l'intelligence, quoique peu difficile, nous paraît néanmoins réservée à un lecteur exercé et attentif.

La chronologie romaine, à laquelle tout l'ouvrage est subordonné, occupe seule environ quarante chapitres. Nous recommandons spécialement, à l'attention du lecteur, les chapitres relatifs, 1^o à la prise de Rome par les Celtes; 2^o à la dictature de Camille; 3^o à l'époque de la fondation de Rome; 4^o aux fastes consulaires si difficiles à débrouiller; 5^o aux rois de Rome. On y trouvera de bons matériaux sur un sujet si délicat.

Les huit derniers chapitres se rapportent plus directement aux écrits de Tacite, dont M. de Fortia expose succinctement la mythologie, en commençant par les divinités égyptiennes; de là, il passe aux dieux adorés chez les Grecs et chez les Romains, et dont le culte, déjà en décadence sous plusieurs empereurs, s'affaiblissait tous les jours, en raison des progrès de la religion chrétienne.

L'auteur donne les fastes consulaires de Rome depuis l'expulsion des Tarquins jusqu'à l'an 298 avant notre ère. Cette table comprend donc un espace de 209 ans. Enfin, l'ouvrage est terminé par une *chronologie de Tacite*, dans laquelle sont rapportés, suivant leurs dates, les événemens mentionnés par cet écrivain, depuis l'an 278 avant J.-C., jusqu'à l'an 14 de l'ère vulgaire. Ce tableau est, en quelque sorte, un résumé chronologique des œuvres de l'historien, car aucun fait de quelque importance n'y est omis; c'est donc, pour l'espace qu'il embrasse, un abrégé de l'histoire romaine.

E. C. D. A.

56. BIBLIOTHÈQUE SACRÉE, ou Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques, contenant l'histoire de la religion, de son établissement et des dogmes, celle de l'église considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies, sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de toute la chrétienté, et l'ordre chronologique de leurs Prélat; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux

des schismes et des hérésies, par les RR. PP. RICHARD ET GIRAUD, dominicains, réimprimé avec additions et corrections, 29 volumes in-8°; prix, 170 fr. Paris, Méquignon-Havard.

57. BEYTRÄGE ZUR RUSSISCHEN KIRCHENGESCHICHTE.—Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Russie; par PH. STRAHL. In-8°. Tom. 1. Halle, 1827; Renger.

Le 1^{er}. volume contient des considérations générales sur les faits historiques, un précis chronologique de l'histoire ecclésiastique de Russie, l'histoire des sectes de l'église russe et une notice sur les souverains de la Russie et des chefs de l'église.

58. STORIA ECCLESIASTICA DEL CARDINALE ORSI.—Histoire ecclésiastique, par le cardinal A. ORSI. Nouv. édit. 42 vol. in-16, avec fig. Prix de chaque vol., 3 lire.

Le 42^e volume est le dernier, et contient l'index général. Cette édition est enrichie d'un éloge historique du cardinal Orsi.

59. STORIA DELL' ISOLA D'ELBA, de C. A. N. In-4°. Florence; Piatti.

L'auteur, en écrivant l'histoire de sa patrie, s'est trop laissé aller au désir d'en illustrer le berceau. Il n'y a donc pas de merveilles racontées par des chroniqueurs ignorans ou dans des livres apocryphes, qu'il n'ait soigneusement recueillies; de telle sorte que le premier livre tout entier peut être négligé par le lecteur, sans avoir beaucoup à perdre. Ce premier livre comprend les temps depuis les Tyrrhéniens jusqu'à l'expulsion des Lombards. Les époques suivantes sont traitées avec plus de critique, et se lient avec l'histoire des autres états de l'Europe, de la Toscane, de la France, d'Angleterre. L'ouvrage se termine par la cession de l'île d'Elbe à Napoléon en 1814. Le journal qui rend compte de cet ouvrage borne ses critiques au premier livre; il paraît donc se recommander, à certains égards, à l'estime du public. (*Antologia*; n° 56, p. 150.)

60. GESCHICHTE DER WESTGOTHEN. — Histoire des Visigoths, par JOS. ASCHBACH. In-8°. Francfort, 1827; Bronner.

L'ouvrage est divisé en 4 parties: histoire primitive des Goths,

jusqu'à l'invasion de l'Europe par les Huns. — Histoire des migrations des Visigoths dans le midi de l'Europe, de 375 à 419. — Histoire du royaume toulousain des Visigoths, de 419 à 531. — Histoire du royaume électif des Visigoths en Espagne, de 531 à 710.

61. GESCHICHTE DES ROEMISCHEN RECHTS IM MITTELALTER. —

Histoire du droit romain au moyen âge, par M. de SAVIGNY. 4 vol. in-8°. Heidelberg, 1825-1826.

L'ouvrage que nous annonçons devait d'abord embrasser la période depuis Irnerius jusqu'à nos jours ; mais l'auteur sentit bientôt la nécessité d'élargir son plan en commençant au moyen âge, et de le rétrécir en ne donnant l'histoire détaillée que jusqu'à la fin du quinzième siècle, en se réservant de donner en une autre occasion ce qu'il a recueilli de matériaux sur l'école française.

Les difficultés sans nombre qui s'opposaient à un travail de ce genre ont été vaincues de la manière la plus heureuse, et nous connaissons peu d'ouvrages qui aient rectifié tant de vues erronées, répandu tant de lumières sur des sujets peu connus, et donné tant de résultats de la plus haute importance ; et quant aux recherches et à l'érudition, nous croyons que l'ouvrage est au-dessus de toute critique. Déjà la série des sources qui ouvre le premier volume, dispose à croire que rien n'y manque et l'étonnement va en croissant dans les autres où paraissent les plus rares ouvrages des glossateurs d'après leurs différentes éditions et un beaucoup plus grand nombre qui n'ont jamais été imprimés ; le tout mis à profit et discuté avec une clarté et une précision admirables. Nous allons essayer de donner une idée du contenu des quatre volumes sans entrer dans trop de détails, la difficulté sera de choisir parmi ces richesses entassées.

Après un excellent exposé de l'histoire du droit romain jusqu'à Justinien, l'auteur donne la constitution de l'Italie et des provinces. Dans la première c'était d'abord le peuple qui décidait en dernière instance, mais cette puissance passa au sénat, *ordo decurionum*, *ordo curia*, qui auparavant comme à Rome n'avait que la direction des affaires ; il créait les magistrats, tout en laissant souvent au gouverneur le droit de proposer des candidats, car ce droit renfermait en même temps la responsa-

bilité. Il est clair que les décurions seuls étaient *optimò jure cives*, jouissant de tous les droits, le peuple n'étant pas éligible.

A la tête des magistrats étaient les *Duumviri* ou *Quatuor viri* que l'on peut comparer aux consuls; leur pouvoir dans le second et troisième siècle de notre ère, fut limité de plus en plus; il y avait des villes qui avaient un sénat, et tous les magistrats à l'exception de ces duumviri, à la place desquels était le *præfectus* envoyé annuellement de Rome. Une autre dignité était celle du *Censor*, *Curator quinquennalis*, qui répond au Censeur et sous de certains rapports au Questeur à Rome. Le *Scriba* était le secrétaire public, *Exceptor*, *Actuarius* et *notarius* ne l'était qu'en privé; plus tard *exceptor* devint le nom général, le nom de *Notarius* fut réservé pour la chancellerie de l'état; les *Tabelliones* correspondent aux notaires d'aujourd'hui.

Les provinces avaient des curies, mais sans juridiction, que le gouverneur exerçait en personne ou par des légats. Depuis Constantin il n'avait plus que le pouvoir civil, et le *Magister militum* ayant sous lui les *Duces* était à la tête du militaire. Les *Defensores* créés en 365 ayant quelque juridiction civile étaient surtout destinés à s'opposer aux oppressions des gouverneurs. Le nombre régulier des membres d'un sénat était de cent.

Telle était la constitution politique de l'empire romain lorsqu'il fut conquis par des nations germaniques; les peuples vaincus avaient leur droit et les vainqueurs le leur, il en résulta que le droit devint personnel, c'est-à-dire qu'il se régla non d'après la demeure actuelle, mais d'après la nation de l'individu; différens auteurs ont cru que chacun était maître de choisir par la *professio legis*, le droit qui lui semblait préférable, mais déjà Lupi et M. de Savigny surtout, font voir que le choix n'appartenait qu'aux épouses, aux enfants naturels et aux prêtres.

Passant aux constitutions germaniques, l'auteur fait voir que tout droit émanait de l'assemblée des hommes libres appelés *Arimanni* et quelquefois *Germani* chez les Lombards, *Rachinburgi* ou *boni homines* chez les Francs, *Frilingi* en Saxe et *Freoman*, chez les Anglo-Saxons en Angleterre; depuis Charlemagne on choisissait parmi eux les échevins qui décidaient dans les affaires judiciaires; la présidence et le pouvoir exécutif étaient

dans les mains du Comte (Graf) qui en temps de guerre se mettait à la tête des hommes libres de son district. (*Pagus, Gau* en allemand).

On admettait presque généralement jusqu'ici que la constitution romaine, et avec elle le droit romain, avaient totalement disparu; l'auteur fait voir le contraire. A la vérité les premiers pouvoirs en France, en Italie, en Espagne furent remplacés par des magistrats germaniques; mais les villes conservèrent leurs sénats, leurs *duumviri* et leurs *defensores*; on enseignait le droit dans quelques écoles, mais l'auteur avertit que les mots *legis doctor, juris magister et legislator* signifient bien souvent des échevins, ce n'est que depuis la fondation de l'école de Bologne que ces expressions ont toujours la signification ordinaire.

Le second volume est pour ainsi dire le *Codex diplomaticus* du premier, en ce qu'il contient les analyses détaillées des différens codes et livres de droit de ces temps là jusqu'à Irnerius, toujours sous le point de vue du droit romain qui s'y trouve; l'index contient tous les passages qui s'y rapportent avec des renvois au corps du droit romain; il ne fallait pas moins que l'érudition immense et la connaissance peut-être unique du droit romain de M. de Savigny pour ce travail qui n'est susceptible d'aucun extrait. L'ouvrage le plus remarquable de cette période est : *Petri Exceptiones* (extraits) *legum Romanorum*; l'auteur vivait à Valence vers le milieu du onzième siècle et se servit des *Institutes*, des *Pandectes* (*dig. vetus et novum*), du code et des *Novelles*; cet ouvrage remarquable n'ayant été imprimé qu'une fois, M. de Savigny en a donné tome II, p. 295-392, une nouvelle édition corrigée sur des manuscrits.

Le troisième tome s'ouvre par une liste raisonnée des sources de tout genre auxquelles l'auteur a puisé pour son ouvrage, depuis le commencement du douzième siècle. Suit un coup-d'œil sur le rétablissement de l'étude du droit romain, d'après une nouvelle méthode et la réfutation de l'histoire du recouvrement du corps de droit lors de la prise d'Amalfi par les habitans de Pise. L'auteur développe ensuite p. 90-120, l'état politique des villes de la Lombardie; on sait que partout rien n'est si difficile à saisir que l'ensemble de l'existence politique d'une nation, pour bien des raisons les difficultés augmentant au moyen âge et surtout pour la période en question, de plus les rapports

ayant changé tandis que les noms étaient restés les mêmes, on conçoit que les auteurs qui ont traité ces objets aient souvent dû donner à faux, et c'est ce qui nous engage à donner un aperçu de la constitution des villes lombardes.

L'ancienne noblesse des Lombards, les Edelingi, s'était par la force des choses partagée en deux classes; la première, les Capitanei ou Cattanei, ne tenait des fiefs que du Roi (comme le *lesserviente Regis* en Hongrie), des ducs ou évêques; la seconde, les Valvasores, était formée des anciens vassaux de la haute noblesse; beaucoup de familles franques et allemandes, de même que les plus riches des anciens Arimanni y étaient aussi incorporées, tandis que le reste des Arimanni et tous ceux qui ne possédaient pas de fiefs du tout, ou seulement depuis des temps plus récents, étaient regardés comme plébeiens, *cives*, *popularis*, *plebs*. Il est visible que la majeure partie de ces derniers devait consister en Romains; réunis avec la noblesse ils formaient la commune qui choisissait pour représentant le *consilium generale*; comité composé de quelques centaines de citoyens et quelquefois jusqu'à 3,000; à côté de ce grand conseil, et souvent au-dessus de lui se trouvait le *consilium speciale* ou la *credenza*. Les principaux droits de ces villes étaient la législation exercée par le grand conseil, la juridiction et le choix des magistrats qui se composaient des consuls, dont le nombre variait et qui étaient pris dans les trois ordres; on ne réserva à l'Empereur que l'appel et la confirmation des magistrats. M. Niebuhr suppose que l'empereur Othon I, en opérant la fusion des Lombards avec les habitants des villes, pour contrebalancer la noblesse, fut la première cause de cette puissance des communes, et tout bien pesé, nous croyons que la même chose eut lieu en France, sous Louis VI et ses successeurs. M. de Savigny observe encore que si dans quelques passages, des *cives* sont traités de nobles, c'est une noblesse de fait analogues aux *equites* de l'ancienne Rome, du temps de Cicéron, et nous croyons cette remarque d'autant plus juste, que la même chose s'est passée en France du temps de Charles-le-Chauve. V. *Proleg. ad chron. de gestis consulum Andegavensium* ap. Achery t. 3, 272. édit. de la Barre.

L'auteur passe ensuite en revue les différentes universités, en commençant par celle de Bologne, et donne des détails sur les

livres, les copistes, etc. que nous réservons pour un second article. Un passage d'un moine après qu'il eut copié le *Breviarium*, nous a semblé assez curieux pour trouver place ici : « Vos lectores qui istum libellum legeritis, manus vestras bene diligite et digitos vestros longe ponite ad scriptura; quia qui nescit scribere, nullum laborem aestimat. — O quam grave pondus scriptura! dorsum incurvat, oculis caliginem facit, ventrem et costas frangit. »

Après avoir donné tous les renseignemens sur la constitution politique des villes lombardes au moyen âge, l'auteur, dans la première moitié du 3^e volume, traite des universités italiennes et françaises. Paris servait, pour ainsi dire, de type à toutes les branches des sciences théologiques, et Bologne était le modèle de toutes les écoles de droit, même pour celles de la France; l'auteur rappelle à cette occasion que dans les écoles de théologie c'étaient les professeurs qui possédaient tout le pouvoir, tandis qu'au contraire dans les écoles de droit, les étudiants (scolares), formaient la corporation, (universitas) et choisissaient les chefs auxquels les professeurs étaient soumis.

Bologne, Padoue, Pise, Vicence, Verceil, Arezzo, Ferrare, Rome, Naples, Paris, Montpellier, Orléans sont les universités dont les constitutions politiques et littéraires ont fourni plus ou moins de détails à l'auteur et dans lesquels nous ne le suivrons pas. Nous passons aux ouvrages qui ont été la base des travaux des glossateurs; ces ouvrages sont : les *Pandectes*, le *Code*, les *institutes*, l'ancien texte latin des *Novelles* (authenticum) et le travail de Julien sur les *Novelles* (Novella.)

On sait que les *Pandectes* étaient autrefois divisées en trois parties : *Digestum vetus* (lib. I-XXIV, 2), *Infortiatum* (lib. XXIV, 3-XXXV, 2, 82, tres partes XXXV, 2, 85-XXXVIII) et *Digestum novum* (lib. XXXIX-L). M. de Savigny fait voir que l'*Infortiatum* fut trouvé postérieurement au *Digestum vetus et novum*; Irnerius, fondateur de l'école de Bologne, le connaissait; mais il est remarquable que dans tous les ouvrages de droit antérieurs, sans exception, il n'est jamais cité. L'abréviation ff au lieu de *Pandectes* provient, non de la lettre grecque Η, mais de ϕ que des copistes ignorans ont changé dans un double ff. (1).

(1) Le Ηδ qui désigne le sesterce romain, provient de même du sigle Ηδ duo asses cum semisse.

On a beaucoup agité la question si le texte des Pandectes ne provenait pas uniquement du fameux manuscrit conservé d'abord à Pise, puis à Florence. Cujas était de l'avis contraire et l'on voit en effet par des variantes et surtout par des augmentations, qu'il n'est pas possible que tous les manuscrits proviennent de même source; toutefois la transposition d'une feuille vers la fin du manuscrit de Florence, se retrouve dans tous les autres manuscrits collationnés jusqu'à ce jour; mais on conçoit que, pour la régularité des leçons dans les cours publics à Bologne, on introduisit peu à peu cet arrangement dans toutes les copies; d'ailleurs on voit par beaucoup de passages que l'on collationna à différentes reprises les Pandectes de Pise que l'on regardait comme plus anciens et par conséquent plus authentiques. La tradition qui les faisait remonter jusqu'à Justinien même, ne paraît pas être de ce temps là.

M. de Savigny donne beaucoup de détails sur les glossateurs quant à leur enseignement et sur tout ce qui regarde le matériel des livres, les copies, le prix etc., et nous regrettons de ne pouvoir l'y suivre, crainte de trop étendre cette notice.

Le 4^e tome donne des détails sur les jurisconsultes depuis Irnerius jusqu'à Vacarius, avec les passages les plus intéressans de leurs ouvrages. C'était ici surtout que la critique était indispensable, vu que la tradition rapportait quelque fois la même chose à deux individus différens, et que la chronologie, malgré les travaux de Sarti, était encore bien souvent à débrouiller. Les deux volumes suivans qui compléteront l'ouvrage, contiendront la série des glossateurs subséquens, et le public doit attendre avec impatience la fin d'un des plus beaux monumens de l'érudition et de la critique, maniées avec une habileté qui jusqu'ici n'a eu que peu d'exemples. S.

62. COUP-D'ŒIL HISTORIQUE SUR LES PEUPLES DE RACE SLAVONNE habitant la partie européenne de l'empire Turc. (*Archives du Nord*; 1825, n^o 14, p. 85.)

Selon l'auteur de ce mémoire, les peuples de race slavonne appelés des frontières septentrionales et orientales par les empereurs grecs, qu'avait affaiblis l'invasion des asiatiques dans leurs provinces d'Europe, vainquirent, dans ces contrées leurs prédécesseurs, qui avaient peut-être la même origine

qu'eux. En récompense de leurs victoires, ils reçurent des terres, dans la partie septentrionale de l'empire, aux frontières de la Scythie. Bientôt ils se fortifièrent dans leurs possessions, et enfin, engagèrent ou forcèrent les habitans primitifs, qu'ils ne pouvaient éloigner, à s'unir avec eux.

Après des considérations et des réflexions sur le caractère moral des Grecs, qui, par jalousie dit-il, devinrent bientôt les ennemis secrets de ceux qu'ils avaient appelés à leur secours et qu'ils desservirent basement auprès de la cour de Byzance, l'auteur ajoute : « peu importe du reste, d'où sont venus les peuples slavons dans l'empire d'Orient; il suffit de se rappeler que les 6^e, 7^e et 8^e siècles parlent de l'invasion des Barbares en Europe. Se succédant l'un à l'autre, se chassant mutuellement, ils inondèrent le midi. Tantôt venant d'eux-mêmes, souvent appelés par les Empereurs romains, ou leurs généraux, les peuples d'Asie établis dans l'empire, hâtèrent sa décadence.

L'antique et constante colonisation des peuples slavons dans des terres habitées jusqu'à présent par eux, la conservation de leur langue primitive, de leurs mœurs, des usages de leurs ayeux, portent à croire que, ne craignant aucune autre nation, ils étaient les derniers établis, avant les Turcomans, du côté du nord-ouest, aux frontières de l'empire romain. La Thessalie, l'Épire, la Macédoine, l'Illyrie, la Pannonie, les deux Mysies, la Dardanie, la Dacie et autres provinces du nord leur servirent de résidence. Quoique souvent mêlés à d'autres peuples, ils habitent encore les mêmes lieux : les bords de l'Adriatique et de la mer Noire forment une partie de leurs frontières. Le Danube arrose de ses eaux leurs prairies. Les monts Krapacs et le Balk traversent dans plusieurs directions les pays qu'ils habitent. Les preuves de leur commune origine, sont : la ressemblance de leurs dialectes, qui ont tous la même racine : la similitude de leurs mœurs, de leurs usages, des noms d'hommes, de ceux des villes, des villages, des rivières, des lacs, des districts, enfin la croyance qu'ils professent, puisque partout on trouve chez les tribus slavonnes un courage ardent, la même manière de vivre, les mêmes rites dans leurs noces et leurs funérailles.

Une grande quantité de peuplades slavonnes, habitant la Turquie européenne, changèrent, de même que d'autres descendans

de cette race, leurs dénominations primitives, et prirent les noms des contrées où ils s'établirent, ou bien leur en donnèrent de convenables à leur situation. Toutes ces circonstances nous portent avec certitude à considérer ces peuplades comme ayant la même origine que les Slaves habitant la Russie, les Polonais, les petits Russiens, les Slovaques, etc.

Les races slavonnes dont on parle ici embrassèrent la vraie foi par l'intermédiaire des habitans des contrées où ils se fixèrent; ou plus tard, par celui de ces pères zélés de l'église qui, méprisant l'effroi qu'inspirait le nom de Barbares, s'empressèrent de les éclairer des lumières évangéliques. Il est vraisemblable que le christianisme adoucit leurs mœurs. Ayant jusqu'alors vécu de pillage, ils changèrent leur épée en soc de charrue, leur habit guerrier en un vêtement plus léger, plus convenable au climat des contrées où ils s'étaient fixés et à leurs nouvelles occupations. Ils s'adonnèrent à l'agriculture et à l'éducation du bétail; le commerce fut la suite de l'établissement fixe des Slavons éclairés par la vraie foi.

Soumis à leur tour par les Osmanlis, ils restèrent presque tous fidèles au Christ, conservèrent leur nationalité, leurs mœurs et leur langue. Malgré leurs défaites, l'esprit guerrier ne les abandonna jamais. Souvent les Mahométans sentirent les effets de leur courage : et parfois il s'éleva parmi eux des royaumes qui résistèrent long-temps avec avantage aux vigoureuses attaques des Turcs : les princes des nations slavonnes firent trembler les sultans au milieu de leur harem, ou les entraînèrent en personne sur le champ de bataille. Le grand nombre des Barbares et les conseils astucieux des Grecs purent seuls dans ces contrées anéantir l'indépendance des Slavons.

Après avoir tracé les principaux traits démontrant la même et commune origine des *Albanais*, des *Monténégrins*, des *Serbes*, des *Bosniaques*, des *Bulgares*, des *Valaques* et des *Moldaves*, l'auteur donne un aperçu assez étendu sur chacun de ces peuples en particulier, aperçu historique et statistique à la fois d'un grand intérêt, mais que nous ne pourrions essayer de reproduire ici, même en raccourci, sans risquer de dépasser de beaucoup les limites qui nous sont accordées. DE T.

63. ANNALES DE LA SIBÉRIE, depuis 1590 jusqu'à 1715. (*Séverni Arkhif.* — Archives du nord; 22 janvier et 8 février 1826, n^{os} 2 et 3, pp. 109 et 221.)

Cette chronique présente un faible intérêt, en ce qu'elle ne fait, pour ainsi dire, que consigner les noms des lieutenans ou gouverneurs désignés par les Tsars de Russie pour les représenter en Sibérie. Voici les seuls faits un peu remarquables que l'on peut y rencontrer.

1592. A l'occasion de l'assassinat du grand prince Demitri Ivanovitch, un grand nombre d'habitans de la ville d'Ouglitch furent exilés en Sibérie. On y fonda la ville de Pélim, qui fut toute peuplée de ces exilés.

1598. Par ordre du tsar Boris Godounof, les Voïévodes de la ville de Tarsk, en Sibérie, se mirent à la poursuite du tsar Koutchoum, et le joignirent dans les déserts où il avait été établir son camp. Ce prince fut fait captif avec 8 princesses, 3 tsarévitch et un grand nombre d'officiers. Ces illustres prisonniers furent tous amenés à Moscou, où Boris donna les ordres les plus précis pour qu'ils fussent traités avec les honneurs dus à leur rang.

1602. St. Nicolas Thaumaturge (*Tchoudotvoretso*) arrive en Sibérie, et fait ériger l'église de Priamsk, sur les bords du Tobol.

1645 (13 mai). Fondation de la ville de Tobolsk.

1672. Le gentilhomme Khitrof est envoyé par le tsar, avec la mission de chercher des mines d'argent sur les bords de la Sinara et dans les montagnes de l'Ourol, ou de fonder une ville sur la rivière de Tomakh. Ce lieutenant emmenait des Allemands avec lui. Khitrof étant resté en Sibérie, sans avoir rien trouvé qui indiquât l'existence de quelque mine, il reçut l'ordre de revenir avec ses compagnons et de brûler la ville dont il avait jeté les fondemens.

1681. Le voïévode Souvorof marche contre les Kirguisses. Son expédition n'est pas fort heureuse. Malgré ses succès, le chef de la horde envoie en présent au tsar russe un castor et cent martres zibelines.

1686. Les Chinois se montrent devant le fort d'Albazine, dans le pays des Daoures, le brûlent, le détruisent de fond en comble, et emmènent prisonniers le voïévode Tolbouzine et sa pe-

tite troupe. Après un assez long esclavage, ces malheureux reçoivent leur liberté. J.....r.

64. JUGEMENTS AU SORT chez les anciens Russes. (*Vestnik Yevrodoni*; Courrier de l'Europe; mars 1826, n° 6, p. 81. — 93.)

Il est pour la première fois fait mention de ce jugement dans l'histoire de Russie, sous le règne de Jean-le-Terrible. Cependant tout porte à croire qu'il existait dans cet empire, avant même l'introduction du christianisme; mais que jusqu'à Jean IV, non encore revêtu du sceau de la loi, il n'était qu'un usage consacré par le temps. Dans le Code de ce prince, il fut arrêté que toutes les fois qu'il s'élèverait un différend entré un Russe et un étranger, et *vice versa*, on le terminerait en tirant au sort, et que celui dont le nom sortirait prendrait ce qu'il prétendait lui appartenir, d'où il est évident que cette manière de juger était en usage pour les affaires civiles, et principalement dans celles qui concernaient les débiteurs et créanciers. Les lois du tsar Alexis Mikhaïlovitch ne peuvent que confirmer cette opinion.

Le jugement au sort avait lieu pardevant la Cour suprême ou dans le Tribunal particulier du palais du Kremlin. Voici ce que raconte à ce sujet le marchand anglais Henri Len, qui habita long-temps la Russie: (1560). « Je devais 600 roubles à un « marchand russe qui m'en réclamait le double. Il fallut avoir « recours au jugement par le sort (*Jérébi*). Une foule immense se « précipita vers le Kremlin. En avant de la salle, étaient assis « les juges ou trésoriers du prince. On nous appela bientôt, moi « et ma partie adverse. On me permit de m'asseoir, et l'on tâ- « cha de nous apaiser, en nous proposant de partager le diffé- « rend par la moitié; je consentis à donner cent roubles de plus. « Mon adversaire n'ayant pas été satisfait, les juges prirent a « petites boules de cire, l'une avec mon nom, l'autre avec le « sien. Ils appelèrent un inconnu faisant partie de la foule des « spectateurs, jetèrent les boules dans son chapeau, d'où ils lui « ordonnèrent d'en retirer une avec le bras entièrement nu. « Mon nom étant sorti, je ne payai que mes 600 roubles, dont « le dixième fut perçu par la couronne pour la faute du deman- « deur, et le peuple rendit de grandes actions de grâces au ciel, « qui proclamait ainsi la probité des marchands anglais. »

Le sort décidait également du choix des patriarches; il en était de même à Novgorod pour celui des archevêques.

Le nouveau Code russe renferme encore des traces du jugement au sort. Dans les cantons où les paysans se seront révoltés et où il aura été commis un meurtre, les lois d'Anne et d'Élisabeth ordonnent de faire périr 1 homme sur 20, et la victime devait être désignée par le sort. A présent encore, on décime la population d'une ville ou d'un village où l'on a conspiré. J.....т.

65. RAPPORT SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI SE PASSÈRENT A MOSCOU EN L'ANNÉE 1598, présenté à Sigismond III, roi de Pologne, par GRIMOWSKI. (*Siéverni arkhif.* — Archiv. du nord; 8 nov. 1825, n° 21, p. 3.)

Ce rapport a été trouvé à Varsovie par un voyageur russe, qui l'a traduit du latin. Grimofski (Goliath), alors secrétaire d'ambassade, l'avait traduit de l'ancien russe en latin. En voici l'extrait :

« Sire, d'après les ordres que vous avez daigné me donner, je m'empresse de vous informer que la tsarine douairière Irène a pris l'habit religieux, mais que toutes les affaires se dirigent cependant en son nom. Pendant plus d'un mois, les Moscovites se sont occupés de l'élection d'un tsar. Pendant tout ce temps, les gentilshommes, marchands, propriétaires, ont répondu à l'invitation qui leur avait été faite de se rendre dans la capitale pour augmenter le nombre des électeurs. Le troisième jour, la voix unanime du peuple a proclamé Boris Féodorovitch Godounof monarque souverain de l'empire de Russie. J'ai été le témoin d'un spectacle bien rare. Que peut-on comparer en effet au bonheur de voir, dans notre siècle surtout, un homme qui ne permet point au crime d'approcher de son trône, qui oppose sa grandeur d'ame à l'ambition de cette foule innombrable d'intriguans qui n'aspirent qu'à devenir les premiers esclaves du nouveau souverain? Le boyard et intendant du palais Vassili Godounof (1) m'a retracé, par sa belle conduite, l'image des héros de l'antiquité. Retenu dans son projet par les princes Votinski, qui ont eu la plus grande influence dans l'élection de Boris, il se leva, il prit la parole, lorsque la majorité des voix achetées au poids de l'or eut fait pencher la balance en faveur de son parent. »

(1) Boris Godounof le fit empoisonner dans la suite comme s'étant opposé à son élection.

Grimofski fait ensuite part au roi Sigismond de la traduction des discours composés à cette occasion par Vassili Godounof et l'okolnitchni Klešchnief, grand officier du palais. J.....T.

66. I. KONUNG CARL X GUSTAFS HISTORIA. — Histoire du roi Charles Gustave X, par J. F. de LUNDBLAD; part. 1^{re}, in-8°, de VII et 138 p. Stockholm, 1825; Eckstein.

67. II. GESCHICHTE DES KOENIGS KARL X GUSTAV, etc. ² Histoire du roi Ch. Gust. X; traduction allemande de l'ouvrage précédent. In-8° de VI et 150 p.; prix, 1 rthlr. Berlin, 1826; Mittler. (*Allgem. Liter. Zeitung*; mai 1827, n° 115, p. 73.)

M. de Lundblad, consul général suédois à Stralsund, a enrichi la littérature de son pays d'un *Plutarque suédois* (Svensk Plutark) (1). Cet ouvrage renferme en premier lieu la biographie des héros de la guerre de 30 ans et les grands hommes d'état de cette époque, tels que *Gustave Horn*, *Jean Baner*, *Leonard Torstenson* et le chancelier *Axel Oxenstjerna*. La vie de chacun de ces hommes forme un cahier à part, dont les 3 premiers composent la première partie; la vie d'Oxenstjerna commence la seconde partie. Dans une autre série, travaillée sur le même plan que celui de l'ouvrage dont nous venons de parler, l'auteur donnera la biographie des personnes qui se sont signalées à d'autres époques. La première partie de cet ouvrage commence par la vie de *Charles Gustave X du Palatinat*. L'auteur part de l'année 1613, époque où *Jean Casimir*, comte palatin de Cleebourg, père de *Charles-Gustave*, épousa la princesse *Catherine*, belle-sœur de *Gustave Adolph*. L'histoire se termine dans cette première partie en 1654, où *Christine* confia la régence à *Charles Gustave*. On voit que la partie la plus intéressante de la biographie de ce roi sera contenue dans la seconde partie. Le journal cité parle de l'auteur comme d'un excellent historien, tant sous le rapport de l'exactitude des données que sous celui de la manière de les exposer. L. D. L.

68. VERKORTE GESCHIEDENIS DER NEDERLANDEN. — Histoire abrégée des Pays-Bas, depuis leur origine jusqu'à la paix de Paris, en 1813, par N. G. VAN KAMPEN. Part. I, qui s'étend jusqu'à la

(1) Cet ouvrage est traduit en allemand par *Fr. de Schubert*. Stralsund 1826.

paix de Munster. 2^e édit. Gr. in-8° avec planches. Prix fl. 4
90 c. Haarlem, 1827; Bohn.

69. HISTOIRE DE LA BELGIQUE, par M. DEWEZ. 3^e vol. in-8°.
Bruxelles, 1827; De Mat.

M. Dewez, inspecteur des études pour les provinces wallones et secrétaire de l'académie de Bruxelles, a déjà fait paraître 3 vol. de son *histoire de la Belgique*. Ce n'est point une seconde édition, mais un nouvel ouvrage entièrement refondu, où M. Dewez a profité habilement de toutes les recherches faites depuis plusieurs années sur des époques et des sujets particuliers d'une histoire trop long-temps négligée, et qui n'attendait, pour devenir intéressante, que la plume d'un écrivain judicieux et élégant. M. Dewez, tout en se montrant fidèle observateur de la vérité historique, a redressé une foule de faits dénaturés et copiés ensuite, successivement et sans examen, par des auteurs étrangers, qui ne connaissaient ni nos archives ni les mœurs des Flamands. (*Messag. des sciences et des arts*; 1^{re} et 2^e livr. 1827, p. 71.)

70. VESTIGIA ANGLICANA. — Explications des points les plus intéressans et litigieux de l'histoire et des antiquités de l'Angleterre, depuis les premiers temps jusqu'à l'avènement au trône de la maison de Tudor; par S. R. CLARKE. 2 vol. in-8°.
Londres, 1826; Underwood.

Nous n'avons qu'une opinion favorable à donner de cet ouvrage, à-la-fois instructif et amusant; il est rempli d'épisodes attachans et d'anecdotes historiques d'un haut intérêt. N'ayant fait que les parcourir rapidement, peut-être devrions-nous hésiter à dire qu'il nous paraît, en général, plutôt adopter les traditions et les croyances populaires, que combattre les erreurs qui en naissent par une investigation approfondie des autorités sur lesquelles elles reposent; mais nous ferons encore à l'auteur le reproche de tirer des conclusions générales de simples faits particuliers, et cela presque constamment dans des vues hostiles dirigées contre les monarques, le clergé, les gouvernemens et les hautes classes de la société. (*London liter. Gazette*; 6 janvier 1827.)

71. COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, depuis l'avènement d'Henri IV jusqu'à la paix de Paris, con-

clue en 1763, avec des notices sur chaque auteur et des observations sur chaque ouvrage, par MM. A. PETITOT ET MONMERQUÉ. Tomes LVII à LX; 4 vol. in-8°, ensemble de 118 feuilles $\frac{1}{2}$. Prix: 22 fr. Paris, 1827; Foucault.

Ces 4 vol. forment les XXIX^e et XXX^e livr. de la seconde série. En tête du LVI^e vol. est ajoutée la notice biographique et littéraire sur M. Petitot, par M. Monmerqué.

72. **RAOUL, OU RODOLPHE, ROI DE FRANCE EN L'AN 923.** Dissertation historique par M. l'abbé Aimé GUILLON de Montléon. In-8°. Paris, 1827; Dupont et compagnie.

Nous rendrons compte de cette intéressante dissertation dans un des prochains cahiers du *Bulletin*.

73. **LE CAPTIF DU FORESTEL.** Nouvelle historique du 14^e siècle; par M. LEGLAY (*Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai*, année 1824.)

Voici une Nouvelle historique propre à divertir l'esprit, attacher le cœur, et réjouir le savant par l'érudition. Charles de Navarre, surnommé le mauvais, prince d'un caractère turbulent, avait été, par ordre du roi de France, arrêté dans un festin, et enfermé dans le château du Forestel, situé près la petite ville d'Arleux. Ce château domine des sites romantiques: là, sont des vallées fertiles et riantes, ici s'élève un mont Ardent, dont les flancs sont noircis et calcinés. Ce mont était au moyen âge un lieu de réprobation; aucune créature humaine ne l'approchait. Le pâtre, épouvanté, en détournait son troupeau. Seulement un fou, le vicomte de St.-Hermine, errait sur ce mont désolé, et descendait chaque matin dans la plaine, pour offrir à genoux du pain aux bergers.

Selon une vieille tradition, le vicomte avait, avec dureté, refusé l'aumône à un pauvre qui lui prédit à l'instant le sort le plus funeste. Prédiction qui s'accomplit dans la nuit même; son château brûla, il perdit tout dans les flammes, ses enfans, sa femme, ses trésors. Un si grand malheur causa sa folie, et son ame insensible et dure dans la prospérité, était devenue compatissante dans l'égarément de sa raison.

Trois personnes composaient la société de Charles de Na-

varre, durant sa captivité; Corboran, poète, musicien, aimable courtisan, rempli d'une bravoure chevaleresque; un vieil ermite, le père Mathias, qui vivait dans une grotte du mont Arleux, et Tristan, gouverneur du château, élevé dans les camps et qui avait la franchise et les mœurs d'un soldat.

Ils s'occupaient de charmer l'ennui du prince à leur manière. Le courtisan, par ses complaisances, par sa gaité, par sa poésie et ses chants; l'ermite, par le récit des missions qu'il avait remplies en Orient, par la description des beaux sites des environs, et surtout par l'histoire du mont Ardent; Tristan, par sa soumission, sa franchise et son respect envers une personne du sang royal, malgré la surveillance sévère qu'il exerçait sur son prisonnier.

Un prince, habitué à remuer la France, n'en supportait pas moins avec chagrin une captivité dont il avait peu d'espoir d'être délivré par sa famille et les gens de son parti. Sa captivité était un mystère; il ne se promenait sur les terrasses du château, que le visage couvert d'un voile noir, orné de franges d'or; pour plus de sûreté, on ne lui laissait ni plume, ni ancre. Le plus singulier des hazards favorisa son évasion..

Un paysan porta au château un héron, qu'il avait pris vivant; le prince l'ayant acheté, Corboran, son favori, lui arracha une plume de l'aile, et, avec cette plume sanglante, il dessina les armes de Navarre sur un morceau de parchemin qu'il attacha au cou du héron, à qui l'on donna la liberté, à travers les barreaux de la prison. Cet oiseau, s'étant allé poser dans un marais voisin, fut tué par deux chevaliers du parti du prince qui, sous un habit de charbonnier, cherchaient leur maître. Ces chevaliers, instruits, par cet oiseau, du lieu de sa captivité, parvinrent au pied du château, d'où ils lancèrent une flèche dans l'appartement du prince, avec un billet pour l'avertir qu'à minuit, au chant de jeunes filles, on viendrait à son secours.

Comme le château ne pouvait être pris que par ruse, le gouverneur reçut une invitation pour se rendre à Crèvecœur où l'attendait le Dauphin. Cette invitation était un piège dans lequel il tomba; on avait contrefait la signature et le sceau du Dauphin. Pendant l'absence de Tristan, le prince fut délivré par ses chevaliers. L'ermite périt en défendant le château; et avant de rendre le dernier soupir, il prédit au prince de Navarre une mort affreuse.

L'histoire, en effet, rapporte que ce prince abîmé par des excès de tout genre, était tombé dans la décrépitude à l'âge de cinquante-deux ans, qu'un jour cherchant à réveiller ses forces languissantes, il s'enveloppa d'un drap trempé dans l'esprit de vin. Son domestique, achevant de coudre le drap et n'ayant pas de ciseau sous la main, se servit du feu d'une bougie pour rompre le fil, et brûla le prince qui expira le 1^{er} janvier 1387, au milieu des plus cruelles douleurs. Ainsi d'heureuses fictions se trouvent agréablement mêlées à l'histoire. A. MÉTRAL.

74. DISSERTATIO DE JACOBO CŒUR; ad summos in philosophia honores rite adipiscendos exhibuit Car. Henr. TERNAUX, Parisiensis. In-4° de 21 p. Gottingæ, 1826; Hults.

Nous rendrons compte incessamment de cette dissertation sur un personnage important de notre histoire nationale.

75. I. LES BARRICADES, scènes historiques. Mai 1588. 3^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8° de xv-456 pag.; prix, 6 fr. Paris, 1827; J. Renouard.

76. II. LES ÉTATS DE BLOIS, ou la Mort de M. de Guise, scènes historiques. Déc. 1588; par l'auteur des *Barricades*. 2^e édit. 1 vol. in-8° de xcii-386 pag., avec un plan du château de Blois; prix, 7 fr. 50 c. Paris, 1827; Ponthieu.

Ces deux compositions pleines de talent sont sorties de la même plume à laquelle nous en devons bientôt une 3^e, *la Mort de Henri III à St.-Cloud*, qui viendra compléter ainsi ce que les anciens appelaient une *trilogie*, en présentant la catastrophe par laquelle s'est terminé l'un des événemens les plus remarquables de l'histoire de la Ligue. L'auteur n'avait pas besoin, pour exciter l'attention publique, du voile de l'anonyme sous lequel une extrême modestie a pu seule l'engager à rester jusqu'ici; il n'est personne qui ne tînt à honneur d'avouer de pareils écrits, et s'il a voulu attendre, pour se faire connaître, que le succès eût couronné son entreprise, trois éditions consécutives de son premier livre et les deux qu'à déjà obtenues le second, en un si court espace de temps, ont dû complètement le rassurer. La critique, dont le devoir, selon nous, est de rappeler sans cesse aux auteurs les règles conservatrices de la raison et du goût, peut

accorder une plus grande latitude à ceux que leur génie appelle à la gloire d'aggrandir le cercle de nos jouissances ; avec eux les innovations ne sont point à craindre, puisqu'elles tournent au profit de l'art.

Toutefois, l'entreprise de l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* n'est pas absolument nouvelle ; il rappelle lui-même, dans son avant-propos, que le président Hénault l'avait déjà conçue et réalisée une première fois, il y a bientôt quatre-vingts ans, en composant une tragédie en prose intitulée : *François II*, et, de son côté, l'historien français avait dit qu'en lisant la tragédie de Henri VI, par Shakspeare, il avait eu la curiosité de rapprendre dans cette pièce tout l'historique de la vie de ce prince, ce qui l'engagea sans doute à imiter, le premier en France, l'exemple du poète anglais. « Le grand défaut de l'histoire, disait-il dans la préface de sa tragédie, est de n'être qu'un récit ; et il faut convenir que les mêmes faits racontés, s'ils étaient mis en action, auraient bien une autre force, et surtout porteraient bien une autre clarté à l'histoire. » Mais, en reconnaissant ce que cette proposition a de vrai, il faudrait bien se donner de garde de lui accorder trop d'extension ; quelques événemens historiques, quelques actions principales, et surtout quelques physionomies décidées peuvent bien entrer dans un cadre dramatique, auquel on ne saurait faire plier avec le même bonheur, et surtout avec la même vérité, tous les événemens et tous les caractères qu'il faut laisser aux récits de l'histoire, au risque de n'en recevoir qu'une instruction un peu froide, comme le dit encore le président Hénault.

L'auteur nous semble avoir heureusement choisi l'époque et la catastrophe dont il a voulu faire le sujet de ses *scènes historiques* ; le mélange des défauts et des qualités de Henri III, la hauteur et l'indécision du duc de Guise, que son parti pousse plus vite qu'il ne voudrait, l'impatience et l'étourderie de sa sœur la duchesse de Montpensier, les figures originales de Bussy Leclerc, de Crucé, de La Chapelle Marteau et de tant d'autres, concourent merveilleusement, dans les *Barricades*, à une intrigue dont les développemens présentent à nos yeux le plus haut degré d'intérêt, comme le langage des personnages qu'on y fait agir porte le cachet de la vérité la plus absolue que l'on puisse atteindre dans une composition de ce genre.

Nous retrouvons dans les *États de Blois* le même sentiment de vérité historique et la même vivacité de coloris ; mais , le dirons-nous , contre l'avis de beaucoup de personnes que nous avons entendues mettre cette composition au-dessus de la première, nous penchons à croire qu'elle est un peu moins franche, par cela seul peut-être que l'auteur a voulu lui donner une forme un peu plus dramatique. Ce n'était ni une histoire , ni un roman à la manière de Walter Scott, ni une tragédie enfin qu'il avait voulu nous offrir dans les *Barricades* ; c'étaient tout simplement des *scènes historiques* , écrites tour à tour , et comme de souvenir , sur des événemens dont l'auteur , à force de s'identifier avec l'époque et avec les personnages , croyait , comme il le dit lui-même , avoir été témoin , dans les salons du Louvre , dans ceux de l'hôtel de Guise , dans les cabarets , dans les églises , dans les logis des bourgeois ligueurs et des Huguenots. Dans les *États de Blois* , on croit apercevoir le dessein de s'approcher davantage de l'unité dramatique et de donner à l'ouvrage quelque chose de théâtral. « Peut-être (dit l'auteur dans son avant-propos) pour rendre ces scènes *capables* d'être représentées , suffirait-il de les réduire aux proportions admises au théâtre , c'est-à-dire d'en retrancher tous les développemens accessoires et épisodiques qui n'ont pour but que d'initier le lecteur au secret historique de l'action. » Ce serait un grand dommage , selon nous , que de donner suite à cette idée ; on priverait ainsi l'ouvrage des choses qui , à notre avis , contribuent le plus à lui conserver la couleur historique et à graver les faits dans la mémoire du lecteur , sans parvenir peut-être à faire un ouvrage dramatique supportable. Chaque genre a ses règles particulières , et il y a loin d'un récit dramatique , fait pour être lu dans le silence du cabinet , à une action unique et rapide , destinée à émouvoir le spectateur à la scène. Il nous a semblé que , dans le dessein de produire de l'effet , l'auteur avait quelque fois outré jusqu'à la vérité , ou plutôt qu'il avait cessé d'être aussi vrai , du moins par le style , en attribuant à ses personnages des pensées et des aveux dont il avait besoin peut-être pour faire plus d'impression et pour mieux les peindre , mais qui ne paraissent pas naturels dans la bouche de ceux dont ils sont la critique et la condamnation. Concluons : l'auteur s'est montré quelquefois dans les *États de Blois* à la place

de ses personnages, ce qui est toujours un tort, dans toute espèce de composition, et surtout dans une œuvre revêtue des formes dramatiques. Du reste, comme nous l'avons dit plus haut, on retrouve le même intérêt et le même talent dans ces nouvelles scènes que dans les premières, et l'on ne peut que féliciter l'auteur de ces deux ouvrages piquans et originaux, qui, selon la remarque d'un critique judicieux, instruisent beaucoup mieux que ne pourraient le faire des volumes de mémoires.

E. HÉREAU.

77. *VOLMAEKTE EN ONPARTEIJDIGE HISTORIE VAN NAPOLEON.* — Histoire complète et impartiale de Napoléon, tirée des meilleurs écrivains français, etc. Part. I et II, 2 livres avec 12 planches; prix, 4 fr. Bruxelles, 1827; Dupon.

78. *ARCHIVES GÉNÉALOGIQUES ET HISTORIQUES DE LA NOBLESSE DE FRANCE*, ou Recueil de preuves servant à constater l'origine, la filiation, les alliances et les illustrations religieuses, civiles et militaires de diverses maisons et familles nobles du royaume; publié par M. LAINÉ, rédacteur principal de l'Histoire généalogique des Pairs de France, etc. (Prospectus.) In-8° de $\frac{3}{4}$ de feuille. Paris, 1827; l'auteur, rue du Paon-St.-André, n° 11.

L'ouvrage aura 24 vol. grand in-8° de plus de 550 pag. chacun; 2 tables générales termineront l'ouvrage. On promet tous les 5 mois un vol. Prix de chaque vol. pour les souscripteurs a l'ouvrage entier, 10 fr. chaque vol., séparément 15 fr.

79. *HISTORIA DE LA REVOLUCION DE LA REPUBLICA DE COLOMBIA*; par Jose-Manuel RESTAÑO, segretario del interior del poder ejecutivo de la republica. Tom. X. In-12 de 8 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1827; rue du Temple, n° 69.

Ce volume complète l'ouvrage, sur lequel nous ne pouvons entrer dans aucun détail, n'ayant pu nous le procurer. On assure qu'il en paraîtra une traduction française.

MÉLANGES.

80. *SOCIÉTÉ POUR L'ÉDUCATION DES INDIGÈNES DE BOMBAY* (Indes-Orient.). Liste d'ouvrages classiques que cette société se propose de publier incessamment :

Grammaire maratte à l'usage des indigènes. Cet ouvrage est achevé, et presque revu.

Demandes et réponses sur la grammaire maratte. Cet ouvrage est achevé, mais il a besoin d'être revu.

Idem, sur la *grammaire gooyrate*; *idem*.

Grammaire gooyrate à l'usage des indigènes. Cet ouvrage est achevé; mais il a besoin d'être revu.

Dictionnaire maratte, à l'usage des indigènes.

Dictionnaire gooyrate, *idem*.

Dictionnaire anglais et maratte, et *maratte et anglais*.

Grammaire maratte et anglaise.

Dictionnaire anglais et gooyrate, et *gooyrate et anglais*.

Grammaire gooyrate et anglaise.

(*Asiat. Journ.*, sept. 1827; p. 354.)

81. LE MUSÉE D'AQUITAINE, journal uniquement consacré aux sciences, à la littérature et aux arts. Vol. I-III. In-8° avec fig. Bordeaux, 1823-24, imprim. de Brossier.

Quoique ce joli recueil, qui a déjà cessé de paraître, traite de diverses matières, nous ne nous attacherons ici qu'à la partie archéologique, qui, en effet, est la partie la plus saillante du journal bordelais. Les objets antiques y sont figurés par un artiste habile, M. Lacour. Les monumens gothiques ont été lithographiés avec moins d'art; toutefois ils font un effet agréable à la vue, et il faut supposer que les dessins en sont fidèles. Nous allons passer en revue les principales notices et planches d'antiquités contenues dans les 3 volumes.

Vol. I. *De la recherche et de la conservation des monumens antiques*, avec une vue des ruines du palais Galien à Bordeaux, par M. Lacour: l'article est peu de chose; mais la vue est bien exécutée. L'auteur se plaint avec raison de l'indifférence et de l'esprit de démolition, qui sont cause que le monument antique le plus remarquable de l'Aquitaine, et qui avait traversé les âges barbares, a été presque entièrement démoli de nos jours. — *Sur quelques monumens antiques de la ville de Saintes*, avec 1 planch. M. Chaudruc de Crazannes a publié un volume in-4° sur les antiquités de la ville de Saintes; au nombre de celles qu'il a figurées, ne se trouvent pas deux fragmens de bas reliefs, dont il donne pourtant une courte description, et qui sont

figurés ici. L'un représente un génie soutenant l'extrémité d'une tablette propre à recevoir une inscription. L'autre représente un groupe d'hommes, dont l'un est assis près d'une table, et tient à la main quelque chose que M. Chaudruc prend pour des pièces de monnaie; l'auteur de l'article du Musée d'Aquitaine présume que c'est une offrande, et que la table est un autel domestique. — *Sur le château de Montagne*, avec 2 vues. « C'est dans la paroisse de St.-Michel, canton de Veline, sur un côteau escarpé, en général âpre et triste, que s'élève cet ancien manoir auquel se rattachent tant de souvenirs. Du vivant de Montagne, une allée de lauriers conduisait du bourg au château; mais elle n'existe plus depuis long-temps. Un mur épais, dont la construction semble appartenir au 13^e siècle, forme autour du château une enceinte quadrilatère, percée de quelques meurtrières, et trop élevé pour laisser aux arrivans la vue de l'édifice. Il faut franchir 2 portes avant de parvenir à la cour. Cette cour est spacieuse; mais le château, composé d'un petit corps de logis flanqué de 2 tours irrégulières et de 2 pavillons, mériterait à peine un coup d'œil si Montagne ne l'eût habité... Le pavillon méridional, ses petites guérites en tourelles suspendues aux angles, la tour ronde et à parapet qui l'unit au corps de logis, sont d'une construction plus soignée que le reste. L'autre pavillon et sa tour polygone semblent indiquer, par leur peu de régularité, cette partie de l'édifice que le père de Montagne se proposait de rebâtir... Comme l'extérieur, l'intérieur de ce manoir gothique offre des détails de différens âges. Du reste, il est de la plus grande simplicité, d'une distribution assez mal entendue, et quand on y pénètre, on s'étonne du peu de luxe avec lequel se logeait la noblesse au 16^e siècle. » L'article donne quelques détails intéressans sur l'état actuel de l'édifice. — *Sur un bas-relief de St.-Seurin*, avec 1 pl. L'église de St.-Seurin à Bordeaux renferme, selon l'article, plusieurs monumens de divers siècles; le bas-relief dont on donne le dessin, représente un pape disant la messe. L'auteur de l'article présume que ce pape est Clément V qui, en 1306, séjourna à Bordeaux. — *Sur le château de Thouars*, avec 1 pl. (1). Vieux édifice irrégulier et souvent réparé, situé à l'extrémité méridionale de la commune de Ta-

(1) Une vignette représentant les tours du château, est insérée dans le volume III du même recueil.

lence. Charles IX y coucha en 1565, quelques jours avant de faire son entrée à Bordeaux. On a découvert près de Thouars les restes d'un aqueduc romain qui se dirigeait sur Bordeaux. — *Notice sur la chapelle souterraine et sur le tombeau de saint Fort, à St.-Seurin*, avec 6 pl. La vieille crypte de l'église de St.-Seurin est soutenue par de petites colonnes très-anciennes : le pavé présente une mosaïque du temps de la décadence de l'art, composée de briques incrustées. Les planches jointes à la notice font connaître les ornemens de cette mosaïque, ainsi que les chapiteaux et les sculptures de la chapelle et du tombeau de Saint-Fort, auprès duquel, à la fête annuelle du saint, en mai, les mères et les nourrices d'enfans cacochymes font leurs dévotions, en tournant 9 fois autour du tombeau, et en faisant passer légèrement, à chaque tour, l'enfant malade sur la pierre sépulcrale. La chapelle se compose d'une nef voûtée à plein cintre et de 2 bas côtés : le tombeau est du 16^e siècle. Ce premier volume est orné, comme les autres, de plusieurs vignettes dont l'une représente un petit cippe funéraire de la salle des antiques à Bordeaux; une autre est la copie d'une brique émaillée du tombeau de St.-Fort, dont il vient d'être question.

Vol. II. *Notice sur les antiquités de St.-Émilion*, avec 2 pl. St.-Émilion, petite ville connue par ses vins, est située à 3,000 pas du confluent de l'Ille et de la Dordogne. Au moyen âge, elle fut embellie de divers monumens, tels qu'une grande église, un palais de l'archevêque de Bordeaux, cardinal Cantenac, un château, dit du Roi, etc. « Aujourd'hui, dit l'auteur de la notice, la plupart de ces monumens tombent en ruines : les remparts sont à moitié démantelés; le palais du cardinal n'a conservé qu'une partie de sa façade; il ne reste du château qu'une espèce de donjon quadrilatère dont l'appareil annonce une construction du 10^e siècle; les monastères n'existent plus ou ils ont été destinés à un autre usage : partout, dans les rues sinueuses de St.-Émilion, vous rencontrez, çà et là, le long des édifices, des débris d'architecture gothique, des frises, des frontons, des chapiteaux, servant maintenant de siège aux oisifs de l'endroit... L'ermitage, la rotonde, le temple monolythe et l'église embellie par Arnaud Guéraud ont moins souffert : l'ermitage surtout paraît n'avoir rien perdu. Creusé dans le roc à 20 pieds au-dessous du sol de la place publique, il a vu se former la ville actuelle...

Comme l'ermitage, le temple monolithe taillé dans le roc était, pour ainsi dire, indestructible; mais aujourd'hui les autels déserts et profanés ne sont plus visités que de loin en loin par le voyageur. » Ce que l'auteur appelle temple monolithe, est une crypte soutenue par 8 gros piliers, pratiquée dans le rocher qui sert de base à une église gothique d'une jolie forme. L'auteur de la notice parle encore de quelques monumens des environs de la ville, entre autres d'une pierre brute, dressée de bout et appelée *Pierre fite*, comme d'autres monumens gaulois de ce genre. — *Antiquités découvertes aux environs de Bordeaux.* A Cuvignac, canton de Grignols, arrondissement de Bazas, on a trouvé une médaille en or de Constance II. On lit sur le bouclier votif : VOT. XXX MULT. XXXX; et une médaille d'Antonin en argent très-bien conservée. A Beyzac, dans la commune de Vertheuil, on a trouvé sous terre une ancienne enceinte divisée en 3 compartimens ou bassins qui paraissent avoir servi à une fabrique. On a retiré des fouilles 4 médailles, dont une seule bien conservée porte le nom de Constantin : on a trouvé aussi un carreau estampé des mots *cubus merula*. Un lieu voisin s'appelle les *Thermes*, et un autre porte le nom de *Moulière*. — *Notice sur Fronsac*, avec 2 pl. Sur le petit tertre élevé, au pied duquel est situé le petit bourg de Fronsac, Charlemagne avait fait bâtir une forteresse dont il n'existe plus rien; le château-fort qui l'a remplacée au moyen âge, fut démoli en 1622, après que Louis XIII eut fait trancher la tête à son dernier possesseur, d'Argilemont, la terreur du pays. Sous Louis XV, le maréchal de Richelieu bâtit sur le tertre un pavillon à l'Italienne : ce pavillon a été démoli à son tour, pendant la révolution. On jouit du haut de ce tertre d'une vue magnifique sur le port de Libourne, sur le cours de la Dordogne, sur les vignobles de Cénon, etc. L'église du bourg a été plusieurs fois restaurée. On y voit 3 arcades à plein cintre, qui paraissent être du 8^e ou 9^e siècle; le bénitier est creusé dans un ancien chapiteau corinthien de marbre blanc, dont le travail annonce l'époque du Bas-Empire. L'ancienne église de Sainte-Geneviève a été convertie en magasin. — *Sur l'ancien couvent de la Rame*, aux confins des communes de Mazère et de Langon. L'abbesse de Fontevraux en était prieure : le couvent est entièrement démoli. — *Notice sur Verdelys*; chapelle prétendue miraculeuse, appelée

en latin *Sancta Maria de viridi luco*, dans un vallon baigné par la Caussade, canton de St.-Macaire, arrondissement de la Réole. Une comtesse de Foix passe pour la fondatrice de la chapelle et du couvent qui y était attaché : les calvinistes pillèrent cet établissement en 1562. Le 8 septembre de chaque année une foule considérable s'assemble à Verdelys. — *Figurines découvertes à Bordeaux*, avec 1 pl. Ce sont, 1^o une femme assise, allaitant 2 enfans emmaillotés ; un mercure différent d'autres statuette de Mercure trouvées également à Bordeaux : ce Mercure a les formes d'un athlète. — *Bas-reliefs d'un monument trouvé à Bordeaux*, avec 3 pl. Ce monument est une pierre cubique, déterrée sur l'emplacement des écuries de l'ancienne intendance. La principale face représente l'arrivée de Ganimède dans l'Olympe ; la seconde paraît représenter Jupiter et Leda, ou bien Jupiter et Némésis ; sur la 3^e est figurée Junon vêtue de la tunique et du peplum. — *Ove de cirque*, trouvé à Bordeaux. La zone circulaire de cette pierre ovoïde, conservée au musée de Bordeaux, représente en bas-relief une course de chars dans un cirque. — *Notice sur la commune de Sestas*, à 3 l. au sud-ouest de Bordeaux ; avec 2 pl. Deux voies romaines passaient par cette commune des Landes ; on les nomme encore le *chemin romain* et la *levée*. La forme polygone du sanctuaire de l'église du village, des chapiteaux à figures d'animaux et à ramages, et quelques petits bas-reliefs qui représentent des objets un peu licencieux, ont engagé au dernier siècle un curé de Sestas, nommé Jaubert, à écrire une dissertation, publiée à Bordeaux en 1743, pour prouver que son église est un ancien temple de Cybèle : cependant les sculptures ne s'éloignent point du goût gothique.

Vol. III. *Notice historique sur Coutras et son ancien château*, avec 3 pl.. Coutras, sur le bord de la Dronne et sur la route de Libourne à Angoulême, a un aspect tout moderne ; ce village subsiste du commerce des grains et de ses moulins, dont 8 sont à Coutras même, et 30 dans les environs ; les 10 foires donnent lieu à de grandes affaires en bestiaux et en blé. Coutras est renommée dans l'histoire par la victoire que Henri iv remporta, dans la plaine voisine, sur le duc de Joyeuse, chef de l'armée des ligueurs. Il ne reste du château de Coutras qu'un puits hexagone recouvert d'une coupole que soutiennent des co-

lonnes d'ordre dorique. Henri iv coucha dans ce château la nuit après la bataille, et le corps du duc de Joyeuse y fut déposé. — *Notice sur Targon et son église*, avec 1 pl. Targon sur l'Euilie est chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de la Réole. Son église est crénelée et fortifiée comme celles de Capian et Moureins. — *Sur une statue antique trouvée à Bordeaux en 1594*. Cette statue, qui paraît représenter un sénateur romain, fut retirée avec 2 autres statues de dessous les décombres d'une antique muraille auprès de l'ancien prieuré de St.-Martin. — *Notice sur la banlieue de Bordeaux*, avec 2 pl. Talence, remarquable par ses jolies maisons de campagne avait autrefois un aqueduc; un village de la commune s'appelle encore *Cournau d'ars*. Caudéran attire 2 fois l'an la population de Bordeaux : le mercredi des cendres, elle y vient terminer les mascarades et manger des escargots, et le lundi de pâques elle y va pour manger l'agneau pascal. — *Notice sur Villandraut et son château*, avec 2 pl. Villandraut, chef-lieu de canton, sur la rive gauche du Ciron, n'a que 440 habitans; des landes entourent ce petit village, qui possède un vieux château gothique, superbe, mais à demi ruiné : Clément v, natif de Villandraut, a daté plusieurs bulles de ce château : une fontaine s'appelle encore la fontaine du pape. Deux grosses tours flanquent la façade méridionale du château, au milieu de laquelle est percée une porte en ogives; une galerie, soutenue par des arcades, communiquait d'une tour à l'autre. — *Sur l'église de Sainte-Croix de Bordeaux*, avec 2 pl. On sait que les arches de cette belle église du moyen âge sont à plein cintre. A la facade, on voit sculpté un zodiaque à moitié effacé. — *Notice sur des armes et autres instrumens en pierre et en bronze, découverts en Aquitaine*. Il s'agit dans cette notice, d'un coteau appelé *Écorne bœuf*, et situé au sud de Périgueux, sur la rive gauche de l'Ille, où l'on a trouvé un grand nombre de haches en pierres et de pointes de flèches en silex. Parmi les haches, l'auteur en a vu 4 d'une matière plus précieuse; la 1^{re} était un silex gris onix à bandes blanches et roses, la 2^e un silex noir très-beau, la 3^e une calcédoine, et la 4^e un jaspé vert mêlé de cuivre et de pyrites. On a trouvé sur le même coteau des instrumens en bronze, tels qu'anneaux, bracelets, styles à écrire, fibules, fragmens de lances, des médailles gauloises, enfin des scories et des débris de creusets.

L'auteur présume que ces restes indiquent d'anciennes fabriques. — *Notice sur l'ancienne chartreuse de Bordeaux*, avec 1 pl. La chartreuse était de la fin du 16^e siècle; le cloître et les cellules n'existent plus. A Bordeaux, comme à Paris, on a établi une pépinière dans l'enclos des chartreux. — *Sur Uzert et son église*, avec 1 pl. On est surpris de trouver dans un village des Landes, une belle église gothique : c'est une ancienne collégiale, qui a été fondée par le pape Clément v qui y a été enseveli.

Voilà les principaux articles d'antiquité contenus dans les 3 volumes; il serait à désirer qu'on donnât suite à un recueil aussi intéressant, et qu'on en donnât de semblables dans d'autres départemens.

D-a.

82. KONGL. VITTERHETS, HISTORIE OCH ANTIQUITETS AKADEMIENS HANDLINGAR. — Mémoires de la Société royale (suédoise) des Belles Lettres, de l'histoire et des antiquités. Vol. XII. 406 p. in-8°. Stockholm, 1826, Nordström.

Il y a dans ce XII^e volume de l'Académie d'histoire de Stockholm, très-peu de mémoires et beaucoup de discours; les volumes précédens nous ont paru présenter plus d'intérêt. Le principal et même le seul mémoire proprement dit, contenu dans ce volume est une *Dissertation historique et géographique sur les habitans de la Scandinavie, d'après les sources orientales et occidentales*; par M. Wallman. Depuis que la littérature orientale est devenue plus accessible aux savans d'Europe, on fait dans les recueils d'érudition, surtout dans ceux du nord, une foule de rapprochemens plus ou moins ingénieux sur l'affinité des langues et des peuples du levant et du couchant de l'ancien monde : il semble qu'il y a de l'émulation entre les érudits, pour démontrer l'origine indienne de chacun des peuples du nord. La dissertation de M. Wallman est tout-à-fait dans ce goût. L'auteur trouve d'abord une grande analogie entre les idées mythologiques de l'Indostan et celles de la Scandinavie; il croit que les deux pays doivent ces idées à une cosmogonie très-ancienne qui était adoptée dans les hautes régions de l'Asie, sur l'Imaüs, d'où les Hindous supposent qu'est dérivée la race humaine. Les auteurs latins parlent de l'antique région du *Parrhasia*, et les Pouranas sanscrits font mention du *Pareasa* où était la demeure des

dieux : c'était le pays entre le petit Tibet et le Cachemir, et ce mot a, selon l'auteur, de l'analogie avec l'*asgard* de l'Edda; ainsi qu'avec les dénominations des contrées voisines, savoir Cachemir, Kaschgar, etc. L'auteur suppose ensuite que de ces régions, ou plutôt du Caucase, sont issues deux races ou deux ramifications de la race humaine, dont l'une s'est répandue de bonne heure dans les pays d'occident, où elle s'est mêlée aux habitans d'origine sémitique; elle a occupé la Grèce, l'Illyrie, la Thrace, l'Italie et tout le nord de l'Europe, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule; la même branche s'est encore propagée dans la presqu'île de l'Inde, et au sud elle a envoyé des colonies jusqu'à la vallée du Nil. La 2^e branche que l'auteur croit pouvoir appeler Indo-Perses, comprend les habitans de la Perse ou de l'Iran, les Chaldéens, les Mèdes, les Arméniens, les habitans de la lisière septentrionale de l'Inde, et du Turan, ou de la Transoxiane des Grecs. M. Wallman admet une émigration de ces peuples, et c'est de ces émigrations que proviennent selon lui, les peuples germaniques, c'est-à-dire les Suèves et les Goths, ainsi que les habitans *Ases* ou *Aséens* du Nord, tels que les Svéons, les Saxons, etc. Voilà ce qui explique à l'auteur l'analogie qu'on remarque entre plusieurs langues, par exemple entre le Scandinave et le Lapon, quelque différens que ces idiômes paraissent d'abord; il aperçoit une série de peuples émigrés, depuis la Mer Noire jusqu'à la Mer Baltique; ce sont les Thraces, les Cimmériens, les Gaulois, les Cimbres, les Teutons : il ne doute pas que les Cimbres n'aient été de la race germanique, puisque selon les Romains ils avaient les cheveux blonds, les yeux bleus et la taille haute. Il désigne Brême et le Jutland occident. comme leurs anciens foyers, et il assure que les restes de la langue des Cimbres, des Gaulois et des Teutons attestent l'affinité de ces peuples avec les autres nations de la race Caucasienne; mais M. Wallman a négligé de fournir des preuves de cette assertion. L'auteur observe encore que la description faite par les anciens de Thulé, de la Gaule et du pays des Hyperboréens et Cimmériens, s'accorde avec celle que les auteurs indiens font de Méru ou de Calaya. Le *Glæsisvall*, dans une saga islandaise, intitulée *Hervarar-Saga*, ressemble au paradis des Vedas. L'auteur ajoute beaucoup de conjectures, de suppositions, de rapprochemens que nous ne pouvons citer ici; nous ne pouvons faire mention que des résultats que voici. M. Wallman suppose et croit avoir prouvé que

les Aborigènes, ou les premiers habitans du nord, appartiennent à la race Sémitique; qu'ils ont occupé d'abord une grande partie de l'Europe et de l'Asie, et que c'est d'eux que dérivent les noms d'une foule de localités, telles que rivières, montagnes, etc. Dans la suite ces Aborigènes de l'Europe furent poussés jusqu'à la mer Baltique par une autre race, à laquelle appartiennent les Gaulois, les Cimbres, les Teutons et Guttones, etc.; alors la race aborigène se réfugia dans l'Allemagne, la Scandinavie, et une partie de la Grande-Bretagne; la seconde race qui avait plus de civilisation que les Aborigènes, se mêla avec eux; seulement dans les provinces reculées, la langue et le génie du peuple primitif se maintinrent avec assez de pureté. Ce travail occupe la moitié du volume, et a dû coûter beaucoup de peine à l'auteur.

La longue dissertation de M. Wallman est suivie d'un discours sur les progrès des Belles-Lettres et du bon goût en Suède, par Skiceldebrand; d'un autre discours sur les poètes satiriques de Rome, par Tyselius, et d'un 3^e discours contenant des remarques sur le glossaire suédois du moyen âge, par Sundel, employé aux archives du royaume. On trouve ensuite dans ce volume deux notices nécrologiques, l'une sur le baron Adelcrantz, et l'autre sur l'intendant Tham, mort en 1820. Tham était auteur de plusieurs ouvrages sur les antiquités du Nord, tels que : *Goettiska Monumenter*, Monumens gothiques, recueillis et décrits par Pehr Tham; Stockholm 1794, in-4^o, avec pl.; et *Histoire d'Engelbrecht Engelbrechtson*, extrait du XXII^e livre de la Chronique Suédoise et Gothique de Johannes Magnus. Skare 1811, (en français.)

Le volume est terminé par les inscriptions et médailles que l'Académie des Belles-Lettres a été chargée de composer. D-a.

83. DESCRIPTION DES MONUMENS MUSULMANS DU CABINET DE M. LE DUC DE BLACAS, ou Recueil de pierres gravées arabes, persanes et turques, de médailles, vases, coupes, miroirs, etc.; par M. REINAUD, employé au cabinet des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi, etc. 2 vol. in-8^o, ornés de 10 pl., et imprimés par autorisation du Roi à l'Imprimerie royale. L'ouvrage paraîtra à la fin d'avril. On souscrit d'avance à la librairie orientale de Dondey-Dupré. Prix des 2 vol., 18 fr. (Extrait du *Prospectus*.)

Il est peu de personnes, parmi celles qui s'adonnent à l'étude

des arts et des antiquités, qui n'aient entendu parler de la riche collection de monumens de tous genres formée par M. le duc de Blacas. Médailles, pierres gravées, figurines, vases, antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines, *musulmanes*, rien n'a échappé à son attention.

La collection qui forme le sujet des 2 vol. annoncés aujourd'hui, par M. Reinaud, se compose de pierres gravées arabes, persanes et turques, tant anciennes que modernes; elle comprend encore des miroirs, des coupes, des vases, des armes, des plaques talismaniques, et des suites plus ou moins nombreuses de médailles.

L'époque que cette collection embrasse renferme tout l'intervalle qui s'est écoulé depuis l'établissement de la religion musulmane jusqu'aux temps actuels, ce qui forme un espace d'environ 12 siècles. Le pays qui lui a servi de théâtre, comprend presque toutes les régions où a successivement flotté l'étendard de Mahomet. En d'autres termes, on y voit tour-à-tour apparaître les médailles et les autres monumens des califes de Damas, de Bagdad, d'Espagne, d'Afrique, d'Égypte, ainsi que ceux des sultans et des princes musulmans de l'Inde, de la Perse, de la Tartarie, de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Afrique, de l'Espagne, de la Sicile, et de la Turquie d'Europe. Pour rendre ce travail encore plus complet, l'éditeur y a joint ce qui s'y rattachait et qui se trouvait dans d'autres cabinets, et son but a été de donner à cette occasion une juste idée des mœurs des Musulmans, de leurs usages, de leurs opinions religieuses et superstitieuses.

Cet ouvrage ne s'adresse donc pas seulement aux savans et à ceux qui, par état, se sont livrés aux études orientales; il convient également aux amateurs, aux curieux, à tous ceux en un mot qui ont dirigé leur esprit vers l'histoire des croyances, des mœurs et des usages des divers peuples de la terre.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Philologie, Ethnographie, Linguistique.

<i>Radiées Sanscrita</i> ; Rosen.....	1
Littérature indienne; 2. — Drame indien; Wilson.....	3

Précis du système hiéroglyphique, 2 ^e édit.; Champollion le jeune...	18
Observations sur les langues phénicienne et punique; E. C. D. A...	18
Sur l'ouvrage d'Ibn Khaledoun; Schulz.....	18
Défense de la poésie orientale; Grangeret de la Grange. — Utilité de l'étude de la poésie arabe; Silvestre de Sacy.....	18
Romances vulgaires des Arabes; Agoub.....	18
<i>Miscellanea Hafniensia</i> . — Xénophon premier éditeur de Thucydide; Letronne.....	18
<i>Lectiones stobenses</i> ; Jacobs, 18. — Pamboule traduite en albanais....	20
<i>Apulæi de orthographia</i> ; Osann. — Amours mythologiques; Pongerville.....	20
Dictionnaire russe et polonais; Stanéwitch. — Faust; Goëthe.....	20
Lecture anglaise à haute voix; Ball. — De la langue italienne en Sicile; Palumeo.....	20
Don Quichotte, édition espagnole. — Éducation des sourds-muets; Mythologie.....	20
Religion des anciens Polonais.....	20
<i>Archæologie, Numismatique.</i>	
Dissertation sur quatre statues égyptiennes; W. de Humboldt.....	30
Sur quelques étalons de la coude égyptienne; Girard.....	30
Description de Palerme antique; Morso.....	40
Moulins à olives découverts à Pompeïa.....	40
Sur le défi entre Apelles et Protogène; d'après Pline; Napione.....	40
Antiquités de l'arrondissement d'Avesne; Lebeau.....	40
Voyage archæologique en Crimée; Svinine.....	40
Cathédrale de Gloucester. — Abbaye de Westminster; Moule.....	40
Tombeau dans l'abbaye d'Hagmond. — Abbaye de St.-Vandrille; Langlois.....	50
Antiquités de la partie occidentale de l'état de New-York; Clinton...	70
Inscription étrusque de Pérouse; Vermiglioli et Campanari.....	50
Colonne milliaire de Radstadt. — Inscription d'Ingénuus; Labus.....	60
Inscriptions romaines de l'Helvétie; Orelli. — En caractères Ogham... Sur les vases dits étrusques; Hausmann et Bossi.....	60
<i>Vasi di Premio</i> ; Panofka. — Musée de peinture et de sculpture; Duchesne.....	60
<i>Histoire.</i>	
Sur l'état des femmes indiennes; Rammohun-Roi.	
<i>Respublica massiliensium</i> ; Ternaux. — Tableau chronologique de Tacite;	70
Histoire de l'île d'Elbe. — Des Visigoths; Archbæch.....	70
Histoire du droit romain au moyen âge; Savigny.....	70
Sur les peuples de race Slavone dans la Turquie d'Europe.....	80
Annales de Sibérie, 83. — Jugement au sort en Russie.....	80
Événemens à Moscou en 1598; Grimofski, 85. — Le roi Charles Gustave X.....	80
Histoire de la Belgique; Dewez. — <i>Vestigia anglicana</i> ; Clarke.....	80
Raoul ou Rodolphe, roi de France; Guillon. — Le captif du Forestel; Leglay.....	80
Les Barricades; les états de Blois, 90. — Révolution de la Colombie; Restrepo.....	90
<i>Mélanges.</i>	
Société de Bombay; 93. — Le Musée d'Aquitaine; 94. — Société royale suédoise des belles-lettres.....	100
Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas; Reynaud.....	100

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

84. DISSERTATIO ACAD. explicans voces pentateuchi persici in lexico Richardsonio vel ommissas vel non satis expositas. Auct. G. SJOESTEDT. Pars I et II. In-8°. Abo, 1826.

85. RESEARCHES INTO THE ORIGIN AND AFFINITY OF THE PRINCIPAL LANGUAGES OF ASIA AND EUROPE. — Recherches sur l'origine et l'affinité des principales langues de l'Asie et de l'Europe ; par le lieut^e col. VANS KENNEDY, de l'établissement militaire de Bombay. In-4°, avec pl. Londres. (Sera publié incessamment.)

86. ATHÉNÉE ORIENTAL, à Paris, rue St.-André-des Arts n° 53, à l'instar de l'*Oriental Institution* de Londres ; dirigé par M. GARCIN DE TASSY, membre des Sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta, etc., etc., etc.

Cours élémentaires permanens des langues orientales. — *Cours d'arabe*, les mardis et les vendredis, à 8 heures du soir. — *Cours de persan et d'hindostani*, les mardis et les vendredis à 6 heures et demie du soir. — *Cours de turc*, la personne qui en est chargée a résidé 18 ans à Constantinople ; — les mercredis et les samedis, à 7 heures du soir. — Le prix d'admission pour chaque cours en particulier est de 20 fr. par mois, payables d'avance ; de 35 f. pour 2 cours et de 45 pour les 3. On s'inscrit à l'établissement.

87. RAM-MOHUM-ROY.

Le bramine qui porte ce nom, converti au christianisme, a publié, à Calcutta, des traductions du Moonduk-Opunishad, du Kuth-Opunishad, du Cena-Opunishad, etc., ainsi que divers traités ayant pour objet d'exposer l'absurdité de l'existence des 330,000 divinités des Hindous, et de dévoiler les motifs qui ont porté les bramines à défendre le polythéisme. Son ouvrage

comprend un grand nombre de volumes. (*London liter. Gazette*, 24 nov. 1827.)

88. AN ABRIDGEMENT OF D^r CAREY'S BENGALÉE DICTIONARY. — Dictionnaire abrégé du Bengaly; par le D^r CAREY. Tom. 1^{er}, in-8° (Bengalais-anglais); prix, 12 roupies. Calcutta, 1827.

Le tom. 2^e de ce dictionnaire était sous presse au mois d'août de l'année dernière.

89. ABUL ABBASI AMEDIS, TULONIDARUM PRIMI, VITA ET RES GESTÆ. Ex codicibus Mss. bibliothecæ Lugduno-Batavæ editisque libris concinnavit et auctorum testimonia adjecit TACO ROORDA theol. et lit. hum.doctor. In-4°, de 108 pp. Leyde, 1825; Luchtmanns. (*Goetting. gel. Anzeigen*; mars 1827; n° 45.)

Bien que la dynastie des Tulonides, dont la domination s'étendait sur les deux plus beaux pays, du Califat, l'Égypte et la Syrie, n'ait duré que peu de temps, c. à d., depuis 864 jusqu'à 904 de J. C., elle exerça une influence bien marquante sur l'Afrique et l'Asie citérieure. Ce fut principalement le premier des Tulonides, Ahmed Ibn Tulun, qui influença les rapports politiques du Califat. Ce prince, qui se distingua de tous les autres de sa race, tant par son génie et sa grande prudence, que par son caractère entreprenant, s'éleva, de simple émir qu'il était à la Cour de Motawakkel, à la dignité de gouverneur de Tostat, petite partie de l'Égypte, et bientôt après il en fut le maître absolu, ainsi que de Barca et de la Syrie jusqu'à Tarse. Il est sans doute intéressant pour l'historien de connaître comment ce prince est parvenu à maîtriser tous ces pays sans avoir eu des guerres considérables à soutenir, et l'adresse avec laquelle il sut se maintenir et conserver ses États malgré la coalition que ses ennemis avaient formée contre lui. Ce prince mourut en 870. Nous n'avons pas encore d'histoire complète des Tulonides; Abulfeda ne présente sur toute cette dynastie que des notions très-succinctes, et le petit nombre d'autres notices qui se trouvent disséminées dans divers ouvrages n'ont pas encore été comparées aux manuscrits authentiques. L'opuscule que nous annonçons est le commencement de l'histoire critique de cette dynastie; il renferme la biographie du premier des Tulonides, et il paraît, d'après le journal cité, qu'on

a lieu d'espérer de voir paraître bientôt la suite de cette intéressante histoire.

L. D. L.

90. SUR L'ÉTAT DE LA LITTÉRATURE ORIENTALE EN RUSSIE. (*Vestnik aziatski*. — Courrier asiatique; août 1825, n° 8 p. 81-116.)

Si la Russie a porté des regards attentifs sur la Sibérie, sur la richesse et la variété de ses productions, ainsi que sur les nombreuses tribus qui habitent cette contrée éloignée, tribus remarquables par leurs mœurs et leurs usages, elle n'a pas fait de moindres efforts pour pénétrer dans les régions du Caucase, dont l'accès eût peut-être été interdit pour toujours aux sàvans, si elle n'eût soumis à son empire les peuples des montagnes, et si elle ne se fût emparée de la Géorgie. Ce sont les Russes en effet qui, les premiers, ont décrit cette région de même que les pays de la moyenne Asie; les premiers, ils ont entamé des relations commerciales avec les habitans de ces contrées. Cependant, tandis que leurs notions sur l'Asie acquièrent tous les jours plus d'exactitude et plus d'étendue, l'histoire et la littérature des peuples orientaux n'ont point encore fait germer chez eux le désir de connaître des objets aussi riches et aussi intéressans. Il est vrai que le gouvernement russe n'a rien négligé pour protéger les orientalistes. Depuis long-temps la mission de Pékin lui fournit des traducteurs habiles pour les langues chinoise, mandjoue et mongole. Catherine II, jalouse de favoriser le commerce avec le Japon, institua dans l'école d'Irkoutsk (en 1792) une classe de langue japonaise, dont les professeurs étaient des Japonnais échappés au naufrage des îles Aléoutes; cet établissement n'a cessé d'exister que parce qu'il ne répondait pas aux vues protectrices du gouvernement (1). Sous l'empereur Alexandre, des chaires particulières de langues orientales ont été fondées près des universités de Moscou, d'Astrakhan et de St.-Petersbourg. Le gymnase de Casan en possède une de tatar; celui d'Astrakhan une de persan, et l'institut noble de

(1) Le seul livre élémentaire japonais qui ait paru en Russie est celui dont on trouve un extrait dans la relation du capitaine Golovnin, intitulée : *Zapiski o priklioutchéniakh v' plénou ou Yaponstsef*: Mémoire sur sa captivité dans le Japon; Saint-Petersbourg, 1816. Cet ouvrage renferme un petit dictionnaire de mots japonais.

Tiflis une de géorgien et de tatar. En 1816, MM. Lazaref, gentilshommes arméniens, ont établi à Moscou une école où l'on enseigne l'arménien et les autres langues orientales. (Voy. le n° 91.) *Le Courrier de Sibérie*, commencé en 1818, et qui se poursuit avec la même activité sous le titre de *Courrier asiatique*, a pour but principal de familiariser l'Europe, et principalement la Russie, avec tout ce que l'Asie peut offrir de faits intéressans anciens et modernes.

On ne pourrait pas non plus reprocher à la Russie de n'avoir pas donné tous ses soins à recueillir les livres et manuscrits orientaux qui se sont trouvés à sa disposition. Depuis la fondation de l'Académie des sciences de St.-Petersbourg, sa bibliothèque s'est enrichie de quelques manuscrits asiatiques et de plus de 2,800 livres chinois (1). Tout récemment encore, elle a recueilli plusieurs nouveaux matériaux précieux, et cette acquisition la met au rang des plus riches en fait de livres chinois, mongols et mandjous; car la bibliothèque de Berlin elle-même ne renferme que 200 volumes environ dans ces 3 langues (2).

Voici la liste des livres imprimés en Russie pour faciliter l'étude de la langue arménienne :

Krathi Slovar armianskoï Khaldarova. Petit vocabulaire arménien, par Khaldarof (3). St.-Petersbourg 1788.

Livre pour servir de clef à la connaissance de l'alphabet, du vocabulaire et de quelques maximes de morale, composé et traduit du russe en arménien et de l'arménien en russe, par Mademoiselle Sarafa. St.-Petersbourg 1788, in-4°.

Krathi Rossiiski-armianski Slovar, Artémieme Alandarovoume, ou Petit dictionnaire russe-arménien, publié par Artémius Alandarof, prêtre arménien.

Pour étudier la langue géorgienne, qui n'a aucune analogie avec celles que parlent les peuples voisins des Géorgiens, il

(1) Voyez le catalogue de Bacmeister; St.-Petersbourg 1779, p. 86, 87 et 93.

(2) Voyez le catalogue des livres et manuscrits chinois et mandjous, par Jules Klaproth; Paris, 1822.

(3) Khaldarof fut le premier qui établit une imprimerie arménienne à St.-Petersbourg (1777); il publia ses évangiles et plusieurs autres livres d'église à l'usage des arméniens qui habitent la Russie.

n'existe encore en Russie que 3 ouvrages dont le plus estimé est celui de Firalof. On y trouve à la fin un vocabulaire composé de 3,000 mots les plus en usage, et qui, après le dictionnaire géorgien de Paulin, est unique dans son genre (1).

Arbouka Grouzinskaïa, alphabet géorgien. Moscou 1758.

Kratkaïa grammatika grouzinskaïa. Grammaire géorgienne abrégée. St.-Pétersbourg 1802.

Samouchitiel grouzinskago yazika. Ouvrage pour apprendre sans maître la langue géorgienne, par Firalof. St.-Pétersbourg 1820. In-4°.

Six ouvrages ont paru pour familiariser les élèves avec la langue tatare, en usage dans tout le milieu et dans une grande partie du nord de l'Asie.

1) *Azbouka tatarskaïa*. Alphabet tatar, avec la traduction russe et la description détaillée des lettres et des syllabes; Moscou 1778.

2) *Boukvar tatarshago i arabshago písma*, *Niat-Bakolon Atnométievouime*. Alphabet tatar et arabe, avec son application aux mots du langage, par Niat-Baka Atnométief. St.-Pétersbourg, 1802.

3) Alphabet et grammaire de la langue tatare, enrichis des règles de lecture pour l'arabe, à l'usage du gymnase de Kasan. Kasan, 1809.

4) Petite grammaire tatare, par Troïanski, prêtre, professeur de langue tatare à l'université de Kasan. 1^{re} édition. St.-Pétersbourg 1814. 2^{me} édit., Kasan 1824.

5) Grammaire tatare, par Guiganof, prêtre, professeur de langue tatare. St.-Pétersbourg 1802.

6) *Slovar Rossiïsko-Tatarski*. Dictionnaire russe-tatare, par le même. St.-Pétersbourg 1804. In-4°.

Quant au turc et à l'arabe, les Russes ne possèdent encore que bien peu de livres qui puissent servir de guide à ceux qui voudraient étudier les beautés et la délicatesse de l'arabe, et se perfectionner dans le turc, la plus cultivée des langues tatars. Voici les principaux :

Pour les langues parlées par les différens peuples de la Sibirie et de la Tatarie indépendante, on ne peut citer que plu-

(1) *Dizionario georgiano e italiano*, di Stefano Paulini. Roma, 1629; in-8°.

sieurs alphabets en langue russe et kalmouik, Moscou. in-4°; et le vocabulaire Boukhare de Yéfimof (1); car les divers recueils de mots joints aux ouvrages de Witsen (2), Strahlenberg (3), Gmélin, Falk, Lepékhin, Géorgi, Hildenstein, Pallas et autres, ainsi que le *Dictionnaire comparatif de tous ces idiomes*, publié par Catherine II, Pétersbourg, 1787—1789, ne peuvent servir qu'à l'énumération de ces différens langages et à la détermination précise de l'origine des nations qui les parlent (4).

Il n'existe non plus en Russie aucun ouvrage imprimé pour l'étude du chinois, du mongol et du mandjou. Le *Dictionnaire chinois-latin du professeur Baier* (5), en 24 parties, et les dictionnaires ohinois mongol et mandjou et chinois-russe du moine Jacinthe (6) sont encore restés en manuscrits. Ces précieux ouvrages pourraient être mis au rang du dictionnaire chinois de Morisson, si célèbre dans le monde savant.

Quant au persan, les ressources pour l'étudier sont entièrement nulles pour les Russes. On connaît à peine l'ouvrage du russe Guérassim Lébédief sur la religion des Indiens (7) et sa *Grammaire hindostane*, publiée en langue anglaise (8).

Bogdanof, auteur de la description de Pétersbourg (9) est le premier d'entre les Russes qui se soit occupé de langues orientales. C'est lui, d'après Novikof (10), qui le premier a publié une grammaire et un dictionnaire en langue japonnaise. Après

(1) *Voyages et aventures d'Yéfimof, sous-officier russe dans la Boukharie, la Khivie, la Perse et l'Inde*; St.-Pétersb., 1786; 2^e edit., Kasan, 1810.

(2) *Noord en oost Tartarye*; Amsterdam, 1672; 2^e édit., 1703.

(3) *Nord und östlicher Theil von Europa und Asia*; Stockholm, 1730.

(4) 2 vol. renfermant 285 mots traduits en 51 langues européennes, et 149 langues et idiomes asiatiques.

(5) *Essai sur la bibliothèque et le cabinet des antiques*, page 58.

(6) *Catherinen der grossen Verdienste um die-vergleichende Sprachenkunde*, von Adelung; Saint-Pétersbourg, 1815, p. 203.

(7) Saint-Pétersbourg, 1805; in-4°. Examen impartial du système des Bramines de l'Inde orientale.

(8) Londres, 1801.

(9) *Description historique, géographique et topographique de Saint-Pétersbourg*, 1779.

(10) *Essai d'un dictionnaire historique des écrivains russes*; par Novikof. Saint-Pétersbourg, 1772, p. 21.

lui on peut citer Rossokhine, qui fit un séjour de plusieurs années en Chine (1), et fut interprète de l'Académie des sciences pour le chinois et le mandjou. On a de lui en manuscrits une histoire mandjoue traduite par lui-même, et quelques dialogues en langue chinoise et mandjoue (2).

Un des traducteurs russes les plus infatigables pour les langues orientales est sans contredit Alexis Léontief. Il séjourna long-temps à Pékin (3), fut depuis attaché comme interprète au Collège des Affaires étrangères, et reçut de Catherine II la commission de traduire plusieurs ouvrages du chinois et du mandjou. Ses traductions sont au nombre de 14.

1) *Dépei Kitaïetse*. Dépei le chinois, trad. du chinois, Pétersbourg, 1771, ouvrage entièrement philosophique, fondé sur une pensée de Mindzi (*Meng-Tseou*), célèbre juge chinois, postérieur à Confucius, qui prétend que l'homme est composé d'un grand et d'un petit corps, c. à d. d'un corps et d'une ame.

a) *Kitaïskia Mouisli*. Pensées chinoises, trad. du mandjou et du chinois, Pétersbourg, 1^{re} édition 1772, 2^e éd. 1779, 3^e éd. 1786. Cet ouvrage renferme les instructions de l'empereur Iou-Djen qui régna depuis 1723 jusqu'en 1736, et celles de plusieurs autres savans chinois, relatives en grande partie à l'administration de l'empire.

3) *Ouvédomlénie o tchaïé i scholkié*. Avis sur le thé et la soie, trad. du livre chinois intitulé *Van-Boou- Kuïan*. Pétersbourg 1775.

4) *Ouvédomlénie o bouïscheï s' 1677 do 1689 volnié ou Kitaïsef i Zengortsami*. Récit de la guerre des chinois avec les Zongoriens, depuis 1677 jusqu'en 1689. Pétersbourg 1777. Léontief a beaucoup abrégé le récit de cette guerre, à l'issue de laquelle Galdaniou ou Trévan Raptanin faillit s'emparer de toute la Mongolie.

5) *Kitaïskia Pooutchénia*. Instructions chinoises publiées par le Khan Ioun-Djen, à l'usage des soldats et du bas peuple en Chine. Pétersbourg 1778.

6) *Kratchaïschéïé opissanié gorodam, dokhodam i protché-mou Kitaïskago Gossoudarstva*. Description succincte des villes,

(1) *Essai sur la bibliothèque et le cabinet des antiques*, p. 94.

(2) *Essai de Novikof*, p. 191.

(3) *Essai sur la bibliothèque et le cabinet des antiques*, p. 94.

revenus de l'empire chinois. Pétersbourg 1778. Cette description statistique est extraite de la géographie chinoise, imprimée à Pékin, sous le règne de Tsaïan-Louna. C'est la plus exacte et la plus circonstanciée qui ait paru jusqu'ici, et elle est d'autant plus précieuse que l'on n'en connaît guère que le titre en Europe. Orlof en a fait un grand usage dans la seconde partie de sa description de la Chine, publiée à Moscou en 1820.

7) *Boukvar kitaïskoï*. Alphabet chinois, livre élémentaire de lecture, employé en Chine pour les jeunes enfans. Trad. du chinois et du mandjou. Pétersbourg 1779. Ce livre renferme des proverbes chinois et une histoire en vers abrégée des principaux événemens de l'histoire de la Chine.

8) *Guéïan*, c. à d. Discours philosophiques trad. du chinois, Pétersbourg 1779.

9) *Sy-Schou-Gueï*, c. à d. Quatre livres renfermant les interprétations du philosophe Confucius, trad. du chinois et du mandjou. Pétersbourg, 1780. Léontief n'en a traduit que la première partie. Les autres se sont perdus avec ses autres traductions.

10) *Tian-Tin-Ko*. Entretien des anges, trad. du chinois. Pétersbourg 1781, à l'usage des jeunes chinois élevés dans la foi catholique. Ce livre est sans doute l'ouvrage de quelque jésuite.

11) *Taïtsin-Gouroun* et *Oukhéri-Koli*. Recueil de toutes les lois et institutions du gouvernement chinois, trad. du mandjou. 3 Volumes, Petersbourg, 1781 — 1783. Antérieurement Léontief avait déjà publié le Code chinois; 2 vol. Pétersbourg, 1778—1779.

12) *Poutiéschestvoï Kitaïskago poslannika k' kalmouitskomou Aïoukhié khanou*. Voyage de l'ambassadeur chinois expédié à Aïouk, Khan des Kalmouiks, avec une description de la Russie et des mœurs et usages du peuple russe, trad. du mandjou. Pétersbourg, 1782.

13) *Obstoiatiélnoié opissanié proiskhojdénia i sostoiania mandjourskago naroda*. Description circonstanciée de l'origine et de la situation du peuple mandjou, et de l'armée chinoise répartie en 8 corps ou drapeaux. Pétersbourg, 1784. Les Russes sont les seuls en Europe qui possèdent un ouvrage aussi complet et aussi important. Il est divisé en 16 livres et 253 cha-

pitres. La première partie contient la géographie de la Mandchourie, la description de l'armée, les lois civiles et militaires; la deuxième donne la généalogie des familles les plus distinguées, la troisième rend compte des hauts faits de leurs *vases* ou gouverneurs de province, de leurs *gounes* ou comtes, et mentionne les mérites des hommes et des femmes qui se sont distingués par leurs vertus, leur savoir et leur amour pour la patrie. C'est une véritable encyclopédie d'autant plus précieuse pour l'Europe savante qu'elle est au nombre des ouvrages mandjous traduits du chinois.

Malgré tant de travaux estimables, Léontief est presque entièrement oublié : les savans russes n'ont pas même essayé de les mettre à profit ; ils ne les ont pas appréciés à leur juste valeur, car ses traductions pourraient servir à corriger bien des erreurs commises par les étrangers qui ont écrit sur la Chine. Le successeur de Léontief fut Agafon, interprète comme lui au Collège des Affaires étrangères. Il a laissé 3 ouvrages assez remarquables.

1) *Kratkoïe khronologitscheskoïe Rospissanié Kitaïskikh Khanof*. Liste chronologique abrégée des Khans ou Empereurs de la Chine. Moscou, 1788. Cette chronologie, traduite d'un livre chinois intitulé *Toun-Dzian* ou Miroir universel, commence à l'empereur *Fogui*, inventeur des caractères chinois, 2953 avant J. C.

2) *Djounguin*, ou Livre sur la fidélité, traduit du mandjou et du chinois. Moscou, 1788. Ce sont des réflexions sur la fidélité que les sujets doivent à leur souverain.

Les ouvrages de ces deux orientalistes ne pourront que devenir d'un fort grand secours à ceux d'entre les Russes qui s'adonneront à l'étude de l'histoire et de la littérature des peuples asiatiques, surtout lorsque Pétersbourg possédera des sociétés semblables à celles qui existent à Paris, à Londres et à Calcutta (1). Cette société est indispensable en Russie, et déjà un

(1) Il a déjà été question de cette société dans le 16^e n° du *Courrier de Sibérie*, 1823. On peut dire sans restriction qu'aucun pays en Europe ne présente plus de facilité pour l'établissement et la prospérité de cette institution, en raison de ses frontières qui la séparent de presque tous les peuples de l'Orient, et de l'avantage qu'a la Russie de dominer sur tout le nord.

russe extrêmement savant, M. Sarge Ouvarof a tracé le plan d'une académie asiatique dont les bases ne manqueront pas d'être encouragées par un gouvernement qui s'empresse de protéger tout ce qui peut contribuer aux progrès des sciences (1).

Le nombre des ouvrages traduits de l'arménien s'élève à 9 dont trois qui traitent des matières ecclésiastiques sont les fruits des travaux de Joseph, archevêque arménien, nommé depuis patriarche de toutes les provinces arméniennes, et décédé en 1801. Les autres sont principalement historiques ; on remarque :

1) *Kratkoïé istoritscheskoïé i guéographitscheskoïé opisanié tzarstva armenskago*. Description historique et géographique abrégée du royaume d'Arménie, par Bagdanof. Pétersbourg, 1786. D'après le traducteur, Schamirof auteur de cet ouvrage, s'occupa d'abord d'affaires commerciales, puis alla s'établir à Madras, où il écrivit l'histoire de sa patrie, jusqu'à l'année 1386, époque où le royaume d'Arménie cessa d'exister.

2) *Opissanié dostopamatnikh proïzchestvü v' Armenii ot 1779 do 1809*. Description des événemens remarquables qui se sont passés en Arménie, pendant les trente dernières années, depuis le patriarcat de Séminof, 1779, jusqu'en 1809, par le prince E. Khoubof, traduite par J. Ioannessof. Pétersbourg 1811.

3) *Gizne Artemia Araratskago*. Vie d'Artémus d'Ararat, natif du bourg de Vagarschapato, près du mont Ararat, traduit par l'auteur lui-même. 2 volumes avec figures. Pétersbourg, 1813 (2).

4) *Allegortisheskaïa Poveste o rozie i soloviè*. La rose et le rossignol, nouvelle allégorique par Markar Khotchentsof Galamski, trad. du texte arménien, par Ioannessof. Pétersbourg, 1812.

En 1824, M. Tertchoukof a donné une traduction de l'ouvrage du docteur arménien Davouïdof, intitulé : *Kratkoïé opisanié o poznanii i létchéniï rvoti s' ponossome* (cholera morbus).

La Géorgie, voisine de l'Arménie, possède aussi une histoire et une littérature. Son histoire qui n'est qu'une suite de scènes

(1) *Projet d'une académie asiatique*, par S. Ouvarof, St.-Pétersbourg, 1810.

(2) Cet ouvrage a paru en allemand, à Halle, en 1821, et à Londres en 1822.

plus cruelles les unes que les autres, a été tracée par les Tsarévitch Vakhtanga et David, ainsi que par Eugène Métropolite actuel de Kief. Quant à la littérature géorgienne, on n'en connaît presque rien. Trois ouvrages assez insignifiants ont été publiés jusqu'à ce jour.

1) *Novoi Schikh*. Le nouveau Schikh, ou correspondance en style persan d'un amant et de sa maîtresse, habitant au pied du mont Caucase, par David Tsarévitch de Géorgie, traduit par C. Métropoliski. Pétersbourg. 1804.

2) *Pisma Grouzinskago Tsarévitscha Vakhtanga irakliévitcha*. Lettres de Vakhtanga Irakliévitch, Tsarévitch de Géorgie, trad. par Tchiliaïef. Pétersbourg 1812.

3) Voyage aux Indes de Raphaël Danibégof, gentilhomme géorgien. Moscou, 1825.

Il n'y a rien en russe de traduit du tatar. Les annales tatars, si importantes pour l'histoire de Russie, sont presque entièrement inconnues. L'histoire d'*Aboulgazi-Bayadour Khan*, qui s'imprime maintenant en langue tatar, sous la protection et aux frais de feu le Chancelier Roumantsof, est le seul guide qui puisse éclairer le savant dans le labyrinthe de l'histoire du milieu de l'Asie. Un russe (M. Beliaïef) a traduit de la langue baschkire, idiome du tatar, une nouvelle intitulée *Kouz-Kourpiatch* (Kasan 1812.)

Plus récemment encore, les Russes se sont adonnés plus particulièrement à l'étude des langues orientales. Lipostzef, qui est resté 14 ans à Pékin, et qui est aujourd'hui attaché en qualité d'interprète au Collège des Affaires étrangères, vient de terminer une traduction manjoue du Nouveau Testament, dont il avait été chargé par la Société biblique de la Grande-Bretagne. Maintenant il s'occupe de traduire du chinois en russe l'histoire des souverains chinois de la maison de Daïmin. De toutes ses traductions du chinois, on n'a encore imprimé que le *perckhod Tourgoutof v' Rossiion i obratnoi ikh oudalénie iz Rossii v' Ziougariou*, ou Passage des Kalmouiks en Russie et leur retour dans la Zioungarie. Jean Orlof, dans sa Description de l'empire chinois, a inséré : *Kratkaia khronologuïtscheskaïa rospiss tsars-trovavschikh v' Kitaié imperatorof*; Tableau chronologique des empereurs qui ont régné en Chine, traduit par lui du Toun Zzïan ou Miroir universel. Orlof est resté 7 ans à Pékin, attaché à la

mission russe, et c'est là qu'il s'est adonné à l'étude du chinois et du mandjou. Tiégélof a traduit de l'arabe *le Voyage du navigateur Sindbad*, publié à Saint-Petersbourg en 1821, avec 2 poèmes d'Omar ben Faredja et Motenabbi, célèbres poètes arabes. — On a une traduction par Boldirof *des Aventures d'une esclave*, nouvelle arabe de Akhmed-ben-Arabschakh, Moscou 1824, traduite sur le texte arabe. — Dans le second volume du voyage de Timkofsky, on trouve une description du Tibet et des Aïmaks ou arrondissemens de la Mongolie, empruntée à la Géographie de la Chine, traduite par le moine Jacinthe, dont nous avons déjà parlé. On peut également consulter le *Courrier de Sibérie* et le *Courrier asiatique*, depuis 1822. L'on y trouvera les articles suivans : *Récit du vent extraordinaire qui s'est fait ressentir à Pékin en 1819* (1); *Mian-Nina*, sur son avènement au trône, après la mort de son père, *Tzia-Tsinn* (2); *sur les révoltes en Dzoungarie et dans la petite Boukharie* (3); *sur le journal publié à Pékin à l'occasion de l'envoyé russe N. Q. Spafarii* (4). Voyage de Guétoume, tsar d'Arménie auprès de Bâti, 1254—1255 (5).

A. J.

91. NOUVEL INSTITUT NICOLAS A SAINT-PÉTERSBOURG.

On vient d'établir à Moscou un nouvel institut consacré à l'étude des langues orientales. M. Lazaref, riche arménien, établi dans cette ville, a légué une somme considérable à cet effet. Quarante jeunes arméniens y sont logés, nourris et instruits aux frais du testateur. Les autres élèves n'y paient qu'une très-faible pension. On leur enseigne, outre les sciences habituelles, les langues arabe, persane, turque et arménienne. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; sept. 1827, n° 243, p. 1937.)

92. THE FUNDAMENTAL WORDS OF THE GREEK LANGUAGE, etc. — Racines de la langue grecque; par F. VALPY. Londres, 1826.

L'idée de cet ouvrage n'est point originale. Lancelot de Port-Royal, et après lui, Nugent, ont recueilli et rangé par ordre alphabétique les racines de la langue grecque. Ce dernier, non

(1) 1822, 12^e cah.

(2) 1825, 1 et 2.

(3) *Ib.*, 18.(4) *Ib.*, 15 et 16.

(5) 1822, 8.

seulement a adopté une division qui rend les recherches longues et difficiles, mais encore a admis des mots qui ne se rencontrent que chez les lexicographes. A la tête de chaque page se trouvent les racines, puis les dérivés ou ce que l'auteur appelle ainsi, souvent sans raison. Ellis a imaginé d'insérer, dans la dernière édition, entre les racines et les dérivés, une multitude d'étymologies plus absurdes et plus ridicules les unes que les autres. L'ouvrage de Nugent finit par une liste de mots anglais qui ont une affinité réelle ou prétendue avec le Grec, soit par étymologie, soit par allusion. Ce mot *allusion* a ouvert un vaste champ aux rêveries et aux imaginations bizarres d'Upton, dont les extravagances sont celles du plus fou visionnaire.

Booth, qui a également travaillé sur les racines grecques, les range d'après les terminaisons des mots; et fait autant de vocabulaires qu'il y a de désinences différentes : la troisième déclinaison, offre 32 séries de mots; les verbes sont disposés d'après le même plan. Le seul moyen de dissimuler un peu la confusion qui règne dans cet ouvrage, était d'y joindre un index : ce que l'auteur a négligé de faire.

Un 3^e recueil de racines grecques est celui de Howard. Les mots qui, par leur signification, se rattachent à une espèce commune, forment autant de classes qu'il y a d'espèces. Mais cette collection embrasse une trop grande quantité de mots pour qu'un étudiant puisse les retenir, n'ayant d'ailleurs d'autre guide qu'une analogie *a posteriori*.

Il existe encore plusieurs ouvrages sur la même matière, mais qui ne méritent pas une mention particulière, si ce n'est celui de Hall, sur les racines latines, lequel a plus de rapports que les autres avec celui de Valpy. On peut reprocher à celui-là d'avoir fait usage de termes trop peu usités, et d'avoir donné comme dérivés des mots douteux ou même évidemment étrangers à la racine dont il les fait dépendre. Parmi les dérivations suspectes ou absurdes que nous avons remarquées dans son recueil nous citerons les suivantes : selon lui, *Trabs* vient de *Transvia*, *Vomer* de *Vomo-terra*, *Singultus* de *Sonus-gula*, etc. Malgré ses défauts, ce livre renferme beaucoup de choses utiles et d'observations judicieuses.

L'ouvrage de Valpy, qui fait le principal sujet de cet article, a beaucoup d'avantages sur celui de Hall, quoique, comme chez

ce dernier, on y trouve des dérivés anglais peu usités ; mais l'auteur des *Racines grecques* a eu soin de citer les écrivains qui s'en sont servis, pour prévenir le reproche de néologisme officieux ; il ne donne aucun dérivé grec tant soit peu incertain, sans s'étayer de l'autorité de quelque critique célèbre ; au reste il avoue lui-même, dans sa préface, que parmi les dérivations mises en notes, il en est un grand nombre dont il ne saurait garantir l'authenticité. Quoique l'auteur ait admis dans son recueil presque tous les mots oubliés ou omis à dessein par ses prédécesseurs, il a cependant cru devoir négliger les termes techniques d'histoire naturelle, qui se trouvent en grand nombre dans Aristote, Dioscoride, Athénée, Nicandre et Oppien.

M. Valpy a mis à contribution les travaux de Lennep, de Walckenaer, de Hemsterhuis et de Blomfield. Le premier de ces critiques donne souvent pour des faits ce qui n'existe que dans son imagination ; et la dernière partie de son ouvrage n'est point achevée, bien que Scheid ait prétendu la terminer par ses extravagantes divinations. En supposant même avouées par la raison les idées de Scheid, son travail ne serait encore rien moins qu'une continuation de celui de Lennep, car loin de se borner comme celui-ci aux étymologies grecques, il s'occupe principalement des mots latins dérivés du Grec.

Lennep et Walckenaer, convaincus que c'était dans le Grec seul qu'il fallait chercher les étymologies de cette langue, ont dû commettre de graves erreurs ; il n'ont que trop souvent méconnu la nécessité de se prescrire des limites dans la décomposition des mots. Lorsque, par exemple, on nous dit que βάλω n'est que l'addition de β à αλω, désinence supposée être une des 5 combinaisons radicales, nous pouvons demander pourquoi β fut préféré à toute autre consonne pour donner à αλω le sens de *aller*. On veut encore que dans les lettres ξ, ρ, ψ, λ, σ, soient contenues les idées de dureté, de rudesse, de douceur et de sifflement ; soit, mais un grand nombre de consonnes ne portent avec elles aucune idée ; il est impossible de voir dans un β l'idée de mouvement et de tendance exprimée par le verbe βάλλω. Au reste, tandis que Lennep et ses disciples regardent la langue grecque comme essentiellement autochtone, d'autres vont chercher son origine dans l'hébreu, dans le chaldéen, ou même dans les idiômes des Scythes et des Goths ; quelques-uns soutiennent

que le grec et le gothique viennent de l'hébreu, qu'ils considèrent comme la langue primitive du monde.

Maintenant nous allons soumettre au jugement du lecteur quelques-unes des principales observations répandues dans l'ouvrage de M. Valpy. Nous transcrivons d'abord celles qu'il présente sur $\psi\acute{\alpha}\omega$, verbe composé, comme on voit, de la prétendue racine $\acute{\alpha}\omega$ et de ψ supposé préfixe. « Tout mot grec, dit-il, commençant par ψ vient de l'une des 5 formes $\psi\acute{\alpha}\omega$, $\psi\acute{\iota}\omega$, $\psi\acute{\iota}\omega$, $\psi\acute{\omicron}\omega$, $\psi\acute{\epsilon}\omega$, toutes dérivées de la même racine. Le sens primitif de ces verbes est celui de *zado*, je racle; d'où il suit qu'ils renferment l'idée d'atténuation, d'amoindrissement : car en raclant, on atténue, on amoindrit. Les 5 verbes cités plus haut en ont engendré d'autres, tels que $\psi\eta\mu\acute{\iota}$, $\psi\acute{\alpha}\upsilon\omega$, $\psi\acute{\alpha}\iota\omega$, $\psi\acute{\alpha}\iota\rho\omega$, $\psi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$, $\psi\acute{\eta}\chi\omega$, $\psi\acute{\epsilon}\iota\omega$, etc. Blomfield propose de traduire $\psi\acute{\alpha}\omega$ par *racler*, $\psi\acute{\alpha}\upsilon\omega$ par *toucher*, et $\psi\acute{\alpha}\iota\rho\omega$ par *raser*. Peut-être la signification originale de ces verbes est-elle celle de *frotter* ou de passer la main sur un corps. Ainsi $\psi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$ désigne l'action de passer la main sur une harpe ou sur une lyre. Du parfait passif $\epsilon\psi\acute{\alpha}\lambda\mu\acute{\alpha}\iota$ vient $\psi\acute{\alpha}\lambda\mu\acute{\omicron}\varsigma$, le son que rend une harpe ou une lyre frottée par la main; de là on a formé les mots *psaume*, *psalm-odie*. — $\xi\acute{\iota}\omega$, $\xi\acute{\iota}\omega$, $\xi\acute{\iota}\omega$, $\xi\acute{\epsilon}\omega$, $\xi\acute{\omicron}\omega$ paraissent dérivés de la lettre dure ξ , et avoir exprimé une chose qui donne un son rude et âpre. Cicéron appelle cette lettre *vastior littera*, et pense que la délicatesse de la langue latine l'a expulsée de plusieurs mots. »

Il serait trop long de suivre M. Valpy dans tous ses développemens; nous nous bornerons à quelques courtes remarques. Voici comment il fait venir *novem* de $\epsilon\nu\nu\acute{\epsilon}\alpha$: il commence par retrancher un ν et dit que de $\epsilon\nu\epsilon\alpha$ s'est formé *eneem*, comme de $\delta\epsilon\kappa\alpha$ *decem*; qu'ensuite *eneem* a fait *enovem* comme $\nu\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$ a produit *novus*; et que *enovem* est devenu *novem* par aphérèse, de même que $\epsilon\nu\epsilon\rho\epsilon\iota$ et $\epsilon\rho\iota\kappa\alpha$ se sont changés en $\nu\epsilon\rho\epsilon\iota$ et en *rixa*. Notre étymologiste tire *tenebræ* de $\delta\nu\acute{\omicron}\rho\omicron\varsigma$; en voici, selon lui, la filiation : $\delta\nu\acute{\omicron}\rho\omicron\varsigma$, d'où $\delta\nu\omicron\phi\epsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma$, *obscur*; plur. fém. $\delta\nu\omicron\phi\epsilon\rho\alpha\iota$ et, par métathèse, $\delta\nu\omicron\phi\epsilon\rho\alpha\iota$; de là *denophræ*, *denobræ* (comme $\acute{\alpha}\mu\phi\omega$ *ambo*) *denebræ* et enfin *tenebræ*. M. Valpy, contre l'opinion de Jablonski, regarde $\pi\upsilon\rho\alpha\mu\acute{\iota}\varsigma$ comme un mot d'origine grecque; il s'étend longuement sur les prépositions en compositions : nous recommandons spécialement au lecteur les mots composés de $\epsilon\nu\acute{\alpha}\nu$ et $\epsilon\nu\pi\acute{\epsilon}\rho$; enfin, il combat l'opinion du savant Hermann sur

le sens primitif du verbe *πράναι*, auquel il donne la signification constante de *prévenir, devancer*, tandis que le critique allemand lui attribue celle de *quitter ou cesser* : ce qui conduit M. Valp à l'explication d'un passage d'Euripide et de Platon, où ce verbe forme un idiotisme difficile.

E. C. D. A.

93. OBSERVATIONS SUR LE LEXIQUE D'HARPOCRATION, édition de Blancard, in-4°, 1683; par M. SCHLEUSNER. (*Miscell. critica Wittenbergæ*; vol. II, part. 4, p. 744.)

M. Schleusner a réuni plusieurs observations importantes qui tendent à rectifier ou à éclaircir le texte de différens passages du Lexique d'Harpocraton. Quelques-unes de ses explications sont appuyées sur des autorités, d'autres résultent de ses propres conjectures. A peu d'exceptions près elles sont à la fois ingénieuses et solides. Je vais en citer quelques exemples.

Au mot *Ἀσπασία*. Au lieu de *Ἀσπίας ἐν τῷ πρὸς Αἰσχίνην Σωκρατικῷ διαλεγόμενος ἐπιγραφόμενος Ἀσπασία*, M. Schleusner écrit d'après Ménage (in *Dioge. Laërt.*, II 61, 63, p. 105 et 106) *Ἀσπασία Ἀσπίας ἐν τῷ πρὸς Αἰσχίνην Σωκρατικόν. Αἰσχίνης Σωκρατικὸς ἐν διαλεγόμενῳ, Ἀσπασία*.

Au mot *ἑρμαι* M. Schleusner corrige avec raison *θεανῶν* en *ἑρμῶν* σοά.

Au mot *Σαφηφόροι* M. Schleusner dans cette phrase : *διαίετα πρὶ τούτων καὶ Θεόφραστος ἐν τῷ δικάτῳ τῶν νόμων*, au lieu de *ἐν τῷ δικάτῳ* veut qu'on lise *ἐν τῷ δωδικάτῳ*, parce que, dit-il, Théophraste avait divisé son ouvrage sur les lois en 24 livres, et suivant l'ordre alphabétique, comme nous l'apprend Diogène de Laërce : or ce qui concernait les *étrangers* (*Μέτριοι*) devait se trouver à l'M, par conséquent au 12^e, et non pas au 10^e livre.

Ces exemples suffisent pour montrer le mérite du travail de M. Schleusner.

D. M.

94. DE LA DERNIÈRE PARTIE DE L'OUVRAGE D'ÉTIENNE DE BYZANCE, SUR LES VILLES; par A. WELLAUER. (*Miscellan. critica Wittenbergæ*; vol. II, part. IV, p. 692.)

L'auteur nous donne d'après un manuscrit non encore publié les 9 premiers articles de la lettre X, de l'ouvrage d'Étienne de Byzance, et dans ces 9 premiers articles, on trouve des différences notables avec nos anciennes éditions. La plus

essentielle est celle de l'article sur la ville nommée *Chalastra*, située non loin du golfe Thermaïen (aujourd'hui golfe de Salonique). On trouve dans le manuscrit la justification de la leçon de Thomas de Pinédo, qui voulait qu'on écrivit λιμνη *ma-* *nais* au lieu de λιμνη *port*; ainsi qu'il y était autorisé par un passage de Tzetzès sur le v. 1441 de Lycophron. On y trouve aussi que c'était dans les environs de *Chalastra* que se recueillait le *Narc*. Malheureusement cet article dans le manuscrit comme dans les anciennes éditions a eu fort à souffrir de l'incorrection des copistes.

D. M.

95. KURZGEFASSTES NEUGRIECHISCHES WOERTERBUCH.—Dictionnaire abrégé de la langue grecque moderne; grec-allemand et allemand-grec; avec un aperçu des règles grammaticales les plus essentielles; par M. MULLER. 115 p. in-8°; prix, 14 gr. Berlin, 1825; Humblot. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; juillet 1827, n° 177.)

Cet opuscule qui, sans doute, peut être d'une grande utilité aux commençans dans l'étude de la langue grecque moderne, contient, de la page 1 à 48, le dictionnaire grec-allemand, et de la page 51 à 90, le dict. allemand-grec. Viennent ensuite, pag. 92 à 115, la table des verbes irréguliers de la langue grecque moderne, les lettres et leur prononciation, les déclinaisons, les adjectifs, les noms de nombre, les pronoms, les conjugaisons des verbes réguliers, les prépositions, les adverbes, les conjonctions et finalement un appendice succinct, contenant quelques règles grammaticales. Le peu d'étendue de ce dictionnaire a dû naturellement entraîner l'omission d'un grand nombre de mots, ce qui le rend insuffisant aux personnes qui veulent étudier à fond la langue grecque moderne. Un autre inconvénient dont cet opuscule est affecté, c'est une foule de fautes typographiques, pour la plupart indiquées, à la vérité, mais dont un grand nombre a échappé à l'attention du correcteur.

L. D. L.

96. EXAMEN DU TEXTE DE CLÉMENT D'ALEXANDRIE, RELATIF AUX DIVERS MODES D'ÉCRITURE CHEZ LES ÉGYPTIENS; par M. LE TRONNE. In-8°. Paris, 1828. Imprim. roy.

Ce morceau, inséré par l'auteur dans la nouvelle édition du
G. TOME IX.

Précis des hiéroglyphes, par M. Champollion le jeune, a été tiré à part; nous ferons connaître, par une analyse, les points principaux de cette savante dissertation.

97. PLATONIS DE IDEIS ET NUMERIS DOCTRINA EX ARISTOTELE ILLUSTRATA; par le D^r F. A. TRENDLENBURG. Grand in-8° de 100 p.; prix, 15 gr. Leipzig, 1825; Vogel. (*Allgem. Repertor.* de Beck; 1827, vol. 2, cah. 4, p. 244.)

L'auteur a divisé en 3 classes les passages d'Aristote relatifs à la philosophie platonicienne, savoir: 1° ceux où Platon est nommé, ou qui sont relatifs à ses écrits ou à ses discours oraux; 2° ceux où Aristote n'a point nommé Platon, mais où il se fonde sur sa philosophie; 3° ceux que l'on ne rencontre que dans les anciens commentateurs d'Aristote. L'auteur examine ensuite ce qu'Aristote a dit en général sur la philosophie de Platon.

L. D. L.

98. *Ἰσοκράτους περὶ εἰρήνης λόγος*. Isocratis oratio de pace. Edidit, commentationibus et animadversionibus instruxit P. J. LELoup. In-8° de 184 p.; prix 20 gr. Mayence, 1824; Kupferberg. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; août 1827, n° 153, p. 257.)

L'éditeur, qui s'est beaucoup occupé d'Isocrate, a déjà publié sur ce classique 2 traités qui ont été très-bien accueillis. En s'imposant le travail que nous annonçons, il avait le dessein, à ce qu'il dit, d'offrir une *εἰσαγωγή in studium oratorum Graecorum*. Ce but aurait dû lui faire sentir la nécessité d'un traité préliminaire et préparatoire sur l'éloquence des Grecs en général jusqu'au temps d'Isocrate, et particulièrement sur celle de l'orateur dont il s'est spécialement occupé; mais au lieu de cela, le texte n'est précédé que d'une *commentatio de Isocratis agendi norma, vivendi ratione, dicendi genere et officina*. Ce traité est suivi d'une *Disputatio quae sit aditus et quasi vestibulum Isocratis orationis de pace*, où il aborde les circonstances qui ont donné lieu au discours, le but de l'orateur, la marche et le développement de ses idées. Vient ensuite le texte qui, en grande partie, est une copie de l'édition de Becker, avec les corrections nécessaires, et ayant adopté les interprétations qui lui ont paru être les plus exactes. Le texte est suivi des *Animadvers.* de la p. 112 à 184, où M. Leloup reproduit les observations historiques

et grammaticales qui lui ont paru le plus utiles aux élèves, et qu'il a rencontrées dans Coray et dans d'autres ouvrages accrédités.

L. D. L.

99. XENOPHONTIS EXPEDITIO CYRI. Ad fidem optimorum librorum cum selectis virorum doctorum suisque adnotationibus et indice verborum, in usum scholarum, edidit ERN. POPPO. In-8°, de XLIV et 606 p.; prix, 2 thal. 20 gr. Leipzig, 1827; Schweickert. (*Allgem. Liter. Zeitung*; août, 1827, n° 195 et 196.)

Nous dévierions du plan de notre recueil si nous empruntions au journal cité le relevé de la foule d'inexactitudes qu'il reproche à l'édition que nous annonçons.

100. DAMASCHII PHILOSOPHI PLATONICI QUÆSTIONES DE PRIMIS PRINCIPIIS. Ad fidem codd. msscr. nunc primum edidit Jos. KOPP. In-8°, XVI et 408 p.; prix, 2 rthlr. 16 gr. Francfort-s.-l.-M., 1826. (*Allgem. Repertorium*, de Beck; 1827, n° 3, p. 204.)

Damascius, néo-platonicien célèbre, natif de Damas en Syrie, avait écrit, sous le règne de Justinien, plusieurs ouvrages philosophiques, entre autres l'histoire des philosophes de son temps et la biographie de son maître Isidore; mais de tous ces écrits il ne s'était conservé que quelques fragmens dans Photius. Ce n'est qu'à présent qu'il vient de paraître, dans son ensemble, un travail de cet auteur, *Απορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν*. Voici ce qu'en dit l'éditeur. *Liber abstrusissimis quaestionibus de rebus intelligibilibus refertus, quem sapientiae et philosophorum seriorum studiosi animo non ingrato fore ut accipiant, spero; quippe quo partim historia philosophiae ditetur, partim ipsa philosophia promoveri videatur*. Il s'est servi, pour l'édition de cet écrit, de 2 manuscrits, de celui de Munich, décrit par Hardt dans son *Catal. codd. mss. gr. bibl. Reg. Monac.* vol. I, n° 5, et de celui de Hambourg, dont Chr. Wolf a inséré un fragment dans les *Anecd. gre.* T. III. Le professeur Rink a en outre comparé la 1^{re} feuille d'un manuscrit de Venise. L'éditeur a pris pour base le manuscrit de Hambourg, ne se servant de celui de Munich que pour compléter l'autre. Celui de Hambourg réunit un second manuscrit que l'éditeur considère comme

la seconde partie, observant toutefois qu'il suppose une lacune entre ces deux parties. Ce second manuscrit porte, dans celui de Munich, l'inscription suivante : Δαμασχίου Διαδόχου Ἀπορία καὶ Λύσεις εἰς τὸν Πλάτωνος Παρμενίδην ἀντιπαραβινομένην (ἀντικ.) τοῖς αὐτὸν (αὐτοῦ) ὑπόμνησιν τοῦ φιλοσοφοῦ. L'éditeur promet de publier incessamment cette seconde partie. L. D. L.

101. BASILICORUM TITULUS DE DIVERSIS REGULIS JURIS ANTIQUI, nunc demum integer, e codice coisliniano; edente C. WITTE. In-4°, de XXVI et 46 p.; prix, 1 thal. 8 gr. Avec un fac-simile lithogr. Breslau, 1826; chez l'auteur. (*Allgem. Liter. Zeitung*; août 1827, n° 203.)

Cette nouvelle édition du titre *de regulis juris* offre, pour la 1^{re} fois, le texte complet de l'original des Basiliques. L'éditeur promet de publier sous peu et de la même manière le *Titulus de verborum significatione*. S'il en faut croire le journal auquel nous avons emprunté cette annonce, l'éditeur a donné à son travail toute la perfection que l'on peut raisonnablement exiger.

L. D. L.

102. LETTRES INÉDITES DE PSELLUS, publiées par M. CRÆUZER. (*Miscellan. Critic. Wittenbergæ*; Vol. II. Part. 4, p. 601.)

Psellus, comme on sait, est un écrivain grec du 11^e siècle, auquel on doit de nombreux ouvrages, et dont l'exemple a contribué à ranimer le goût des études dans sa patrie. Les lettres de lui qu'on publie aujourd'hui pour la 1^{re} fois sont adressées, les unes à ses parens, les autres à l'empereur : sans doute Michel Stratéotique qui le revêtit de la dignité de sénateur, ou Michel Parapinace, dont il fut le principal conseiller. Ces lettres, d'une assez mauvaise grécité, ne traitent pour la plupart que de sujets assez insignifiants, et quelquefois très-bizarres. En voici un exemple. Lettre XVI (adressée à l'empereur). « Moi ton serviteur, je te salue comme mon maître et mon roi, je te salue par 3 leucoscars (1). Ce nombre est mystique, et ce nom est divin. La blancheur du poisson démontre son innocence, d'ailleurs le scar est le seul des poissons qui parle, il est en outre poisson musical. Et sous ces rapports, je le regarde comme le symbole de ton langage harmonieux et facile. Que le nombre 3

(1) Le Scar est une espèce de poisson; et leucos signifie blanc.

te sauve, sois orné par la blancheur des vertus, et que ta bouche ne profère que des paroles divines, ô roi très-bon et très-équitable. »

D. M.

103. DE L'USAGE DE L'IMPÉRATIF CHEZ LES LATINS; par Nicolas KRARUP. (*Miscell. Criti. Wittenbergæ*; vol. II. part. IV, p. 728.)

Cette dissertation a pour but de bien déterminer dans quels sens étaient employés les différens temps du mode impératif. Le présent servait à exprimer l'ordre qui devait s'exécuter sur-le-champ. — Le futur, quand il devait s'écouler un petit laps de temps entre l'ordre et son exécution, comme dans le vers 15 de la 5^e Eglogue : *Experiar; tu deinde iubeto certet Amyntas*.

M. Krarup ajoute que souvent les latins ont employé le présent du subjonctif, au lieu du présent et du futur de l'impératif. Exemple : *Audi, Jupiter, audite, fines, audiat fas* (Liv. I, 32). Et même le parfait du subjonctif, comme le prouve cette phrase de Cicéron : *Secreto hoc audi, tecum habeto, ne Apellae quidem liberto tuo dixeris* (Cic. ad fam. VII, 25). Cette forme s'emploie rarement sans la négation, quoique elle ne soit pas indispensable.

D. M.

104. POETÆ LATINI VETERES ad fidem optimarum editionum expressi et in unum volumen reducti. In-8°. Florentiæ, 1828; Molini.

Cette collection ne formera qu'un seul volume in-8°, grand format de 1,440 p. ou 90 feuilles, pap. vélin, sur deux colonnes. Elle comprendra : Catullus, Lucretius, Virgilius, Tibullus, Propertius, Horatius, Ovidius, Manilius, Phædrus, Lucanus, Persius, Silius Italicus, Statius, Valerius Flaccus, Juvenalis, Martialis, Claudianus, Plautus, Terentius, Seneca. L'édition sera publiée en 6 livraisons, chacune de 15 feuilles, au prix de 50 paoli ou 28 lire. (*Journ. gén. de la litt. étr.*; oct. 1827, p. 319.)

105. VARIÆ LECTIONES LIBRORUM ALIQUOT M. T. CICERONIS ex codice Erfurtensi enotatae ab Ed. WUNDERO. Accessit Praefatio diligentem codicis descriptionem multasque Ciceronis scriptorum interpretationes et emendationes continens. In-8°, de CLXXVI et 158 p. Avec un fac-simile lithogr.; prix, 2 rthlr. Leipzig, 1827; Hartmann. (*Allgem. Repertor. de Beck*; 1827, vol. 2, cah. 4, p. 293.)

Peu de manuscrits ont été revus, comparés et décrits avec autant d'exactitude et d'utilité que celui d'Erfurt l'a été par le prof. Wunder de Grimma. Graeve en a parlé avec beaucoup d'éloge, mais il n'en a que très-peu profité. Dans le principe ce manuscrit de parchemin, in-fol., était composé de 298 feuilles, dont 95 se sont perdues dans le 15^e ou au commencement du 16^e siècle. Il est probable que la date de ce manuscrit ne remonte pas au-delà du 14^e siècle. La page X indique succinctement ce qu'il a contenu quand il était encore complet; et la p. XIV fait connaître ce qu'il renferme maintenant. L'orthographe et les abréviations des mots sont indiquées p. XII. La valeur intrinsèque de ce manuscrit n'est pas partout la même; elle diffère d'après les diverses écritures qu'il renferme. Les observations relatives à ce sujet, sont exposées p. XV à LXXV, et p. XLII ff. Le manuscrit d'Erfurt est surtout important sous le rapport des discours *p. Ligar.*, *p. Rege Deiot.*, *in Pisonem*, *p. Plancio*, *p. Milone*, et *Laelius*. Les pages CXXV-CLVIII renferment la dissertation détaillée *de verbo diribere eiusque derivatis*, dissertation importante sous le rapport de l'histoire du vote dans les assemblées du peuple. On sait que les opinions sont partagées sur la véritable signification des mots *diribere* et *dirimere*. L'auteur les reproduit en les accompagnant de ses observations. Il examine dès la p. CXXIV tous les passages de Cicéron et d'autres écrivains où se trouvent les mots de *diribere*, *diriberi*, *diribitor*. Le résultat de cette recherche se trouve p. CLIII ff. *Diribere*, composé de *dis* et de *habere*, signifie classer les parties d'une chose quelconque, mêlées ou réunies; de là, classer ou partager les tablettes de vote qu'on avait l'habitude de jeter dans une caisse. *Dirimere* est composé de *dis* et de *emere* ce qui signifie séparer, ou, en général *tollere*, *disturbare*, *interrumpere*. L'auteur explique à cette occasion, d'une manière très-détaillée, p. CLV, le passage de Lucain, *Phars.* v. 393, et recommande la transposition des vers 393 et 394. Ce traité est suivi de la *Dissert. de discrimine verborum CISTAE et TITELLAE* p. CLVIII-CLXVII, et de la *Diss. de Romanorum antiquissimo suffragii ferendi modo*, p. CLXVII-CLXX. Dans la 1^{re} de ces 2 dissertations, l'auteur appuie l'opinion de Manuzzi qui prétend que *titella* ou *titula* signifie le vase de terre d'où l'on tirait les noms des centuries et des tribus afin de déterminer l'ordre du

vote, et que *cista* était la caisse en osier qui renfermait les tablettes de vote. L'auteur donne le dessin de l'un et de l'autre. La seconde dissertation tend à prouver que les Romains, dans les temps les plus reculés, avaient non-seulement l'habitude de voter verbalement, mais qu'ils s'étaient aussi servis des *calculi*. La 2^e partie offre les différentes interprétations qui dévient de celle du manuscrit d'Erfurt, relatives aux principaux ouvrages de Cicéron. Les livres *De Orat.* n'ont pas été entièrement comparés avec l'édition d'Ernesti, vu que le manuscrit qui les contient est rempli d'inexactitudes et de lacunes, et qu'il n'offre aucune interprétation utile. M. le profess. Wunder promet de publier sous peu une nouvelle édition de l'*Or. p. Plancio*. C'est à cet effet qu'il a fait comparer, à grands frais, les meilleurs manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques d'Europe.

L. D. L.

106. DISSERTATION SUR LES CORRECTIONS PAR TRANSPOSITION DE MOTS; par Godefroi HERMANN. (*Miscell. Crit. Wittenbergæ*; vol. II, part. IV, p. 717.)

Dans cette dissertation, M. Godefroy Hermann, un des plus grands critiques de cette époque, s'élève contre les corrections de texte faites au moyen de quelques changemens dans l'arrangement des mots, moyen dont Porson, et surtout ses imitateurs, ont singulièrement abusé.

Hermann établit qu'il existe quatre causes d'où résulte la nécessité de changer l'ordre des mots. La première tient au livre lui-même; les trois autres tiennent soit à l'opinion, soit à la négligence, soit à l'erreur de l'éditeur. C'est principalement sur cette dernière cause que se fondent ceux qui prétendent sans cesse avoir des motifs de corriger les textes par un meilleur ordre dans les mots; et c'est une telle prétention qu'attaque Hermann par plusieurs exemples incontestables. En voici un pris d'Eschyle. On lit dans les suppliantes:

πρόθεν δέ μοι γένοιτ' ἄν αἰθέρος θρόνος
πρὸς ὃν νέρη δ' ὕδρηλὰ γίγνεται χιών.

Porson choqué, non sans motif, de la particule *δὲ* placée au second de ces deux vers, proposait de le lire ainsi:

πρὸς ὃν χιών ὕδρηλὰ γίγνεται νέρη.

Hermann pense qu'il n'est pas probable qu'Eschyle ait écrit

de cette manière; car il est ici question de donner l'idée d'une grande hauteur, et non de savoir s'il neigeait ou s'il pleuvait à une telle élévation; de sorte que, sans déranger l'ordre des mots, M. Hermann propose d'écrire ainsi tout le passage :

πόθεν δὲ μοι γένειτ' ἄν αἰθέρος θρόνος
 πρὸς ὃν νέρη ἂ' ὑδρῆν', ἃ γίνεται χιών,
 ἢ λίσσας αἰγίλιψ ἀπρός-
 -δεικτοὶ δίοφρων κ. τ. λ.

En substituant l'enclitique τ_1 à la particule $\delta\epsilon$, la difficulté est résolue sans changer l'ordre des mots. Si on objecte que l'enclitique ne s'emploie que dans les énumérations, M. Hermann observe, avec raison, que τ_1 et δ se correspondent très-souvent. En effet, ici l'interlocuteur, en parlant de sa demeure, la demande haute et escarpée; pour la hauteur, il emploie τ_1 , pour l'escarpement, comme il nomme le rocher même, il a dû changer de construction et substituer δ à l'autre τ_1 qu'appelait la syntaxe. On retrouve dans cette heureuse conjecture le critique habile auquel les hymnes homériques doivent de si ingénieuses corrections (1).

Au reste, M. Hermann n'a point prétendu traiter à fond une question qui exigerait un volume entier; il s'est contenté de donner quelques exemples pour avertir avec quel ménagement on devait employer la transposition des mots dans la correction d'un texte, précisément à cause de l'extrême facilité que présentait un semblable moyen.

DUCAS-MONTEBEL.

107. L'ÉPIGRAMME, par Thomas MOORE. 1 vol. in-12 de X et 331 p.; prix, 4 fr. Paris, 1827; Renouard.

Cet ouvrage d'un poète anglais distingué porte le titre de conte (*a tale*) dans l'original; le traducteur ne lui en a donné aucun qui pût nous aider à le classer dans notre bibliographie française. C'est un roman ou, si l'on veut, un poème en prose, et ce titre ne suffirait pas pour le recommander à notre attention, puis que nous avons voulu rester étrangers, dans notre *Bulletin*, aux compositions purement littéraires. Mais il possède un mérite plus réel à nos yeux, parce que son auteur n'a pas voulu en faire un ouvrage de pure imagination, qu'il y a mis avec art, en présence

(1) *Homeri hymni et epigrammæ*, edid. Godefr. Hermannus. Lipsiæ 1806.

du christianisme naissant, la doctrine de l'épicuréisme et les mystères des Égyptiens, et que, sous ce voile d'une fiction gracieuse, il a exposé les opinions d'une des époques les plus intéressantes pour l'histoire de l'esprit humain.

La doctrine d'Épicure ne se réduisait pas, comme on le croit vulgairement, à ces mots : *Le plaisir est le seul bien* ; elle renfermait encore ceux-ci : *Le bien est l'unique source du plaisir*. Voilà donc cette doctrine, un peu décréditée dans le monde, relevée aux yeux des lecteurs sévères, ainsi que la qualité d'*Épicurien* donnée par l'auteur à son héros, et par suite à l'ouvrage même où il figure. Ce héros, nommé *Alcyphron*, élevé très-jeune à la dignité de chef de l'école d'Épicure, est représenté, au commencement du livre, comme tourmenté par l'idée du néant ; cette idée qui le poursuit jusqu'au sein des plaisirs les plus vifs, le vide qu'ils laissent dans son âme, le doute et l'incertitude qui s'en emparent, l'engagent à quitter ses amis et à parcourir l'Égypte. Il assiste, à Memphis, à la célébration des fêtes de la lune ; est frappé de la beauté d'une de ses prêtresses, et, en cherchant à la retrouver, il est conduit dans l'intérieur d'une pyramide, dont il découvre l'issue secrète. Après avoir surmonté courageusement beaucoup d'obstacles, après avoir passé par les trois épreuves du feu, de l'eau et de l'air, il se trouve enfin dans l'intérieur du temple d'Isis, dont les prêtres mettent tout en œuvre pour troubler sa raison et le convertir à leur croyance. Il est près de céder ; mais, pendant la nuit qui précède son initiation au *grand mystère*, *Aléthé*, cette jeune prêtresse dont les charmes, à peine entrevus, l'avaient séduit, et à la recherche de laquelle il s'était livré au milieu de tant de dangers, lui apparaît tout à coup, et, nouvelle Ariadne, facilite son évasion au moyen d'un ruban qui sert à les guider tous deux hors des souterrains. Parvenus sur les bords du Nil, ils se jettent dans une petite barque, et Alcyphron apprend alors que la mère de sa compagne, convertie au christianisme par le célèbre *Origène*, a fait promettre à sa fille, en mourant, de s'échapper du temple d'Isis, pour aller se réfugier auprès d'un solitaire d'Antinoë. Pour ne plus être séparé d'Aléthé, Alcyphron jure d'embrasser sa foi, et le solitaire les accueille tous deux avec bonté. Le jeune néophyte reçoit les saintes instructions du vieillard ; mais, au moment où son union avec la jeune fille va suivre sa conversion,

les persécutions contre les chrétiens se renouvellent. Les deux amans sont arrachés de leur retraite, Aléthé meurt avec la couronne du martyr, et Alcyphron, qui lui survit, se retire dans le désert.

Telle est l'action choisie par l'auteur anglais; tel est le cadre qui lui a servi à développer l'idée que nous avons indiquée au commencement de cet article et qu'il a semé des couleurs de l'imagination la plus brillante. Le traducteur s'est astreint à rendre fidèlement son modèle, quoi qu'il dise, dans une dédicace beaucoup trop modeste qu'il lui adresse: « Jevous rends ce charmant ouvrage que je tiens de votre amitié, mais je crains qu'il ne vous revienne pas reconnaissable. » L'éclat du style, la finesse des pensées, la délicatesse des sentimens qui distinguent l'ouvrage original, se retrouvent dans cette traduction, qui cependant ne sent nullement la gêne ni la difficulté d'un pareil travail. Trop de richesse, trop de pompe peut-être, se remarquent dans les images et dans le style de cet ouvrage, où l'auteur semble trop souvent sortir du domaine de la prose; mais ce défaut, si c'en est un aux yeux de quelques juges sévères, est celui de Thomas Moore, qui n'a pas assez oublié qu'il n'écrivait point, cette fois, en vers, et qui est resté poète en prose; son traducteur a dû lui conserver cette physionomie, qui sera un attrait de plus aux yeux de la plupart des lecteurs. Ce traducteur ne s'est fait connaître que par la lettre initiale de son nom; mais, en voyant cette lettre *R* au bas de la dédicace à Thomas Moore, et les noms de Paul Renouard pour imprimeur et Jules Renouard pour libraire de l'ouvrage, on pense sur le champ à une association de talens assez remarquable dans une seule famille, et à laquelle nous devons déjà tant d'autres ouvrages également précieux sous le double rapport littéraire et bibliographique (1).

Nous apprenons que M^e Aragon a fait paraître récemment une autre traduction de l'*Épicurien*; mais nous ne pouvons rien dire sur le mérite de cette nouvelle traduction, que nous ne connaissons pas et qui, sans doute, avait été entreprise avant la publication de celle que nous annonçons.

E. HÉREAU.

(1) Outre cet ouvrage de M. Ant.-Aug. Renouard père, il est déjà sorti des presses de M. Paul Renouard et de la librairie de M. Jules Renouard d'autres productions remarquables dues à M. Charles Renouard, l'un des avocats les plus distingués de notre barreau moderne.

108. **HANDBUCH DER FRANZÖSISCHEN SPRACHE.** — Manuel de la langue française d'après une nouvelle méthode systématique, ou explication facile de toutes les règles du français, tant à l'usage des maîtres qu'à l'usage des personnes qui veulent se perfectionner dans l'étude de cette langue ; par Auguste BARTHEL, maître de langue allemande et de langue française à Freiberg. 3^e édit. ; 1^{re} part. 1 vol. in-8° de 362 p.; prix 1 thlr. Freiberg, 1827; chez l'auteur.

Cette méthode qui, au premier coup d'œil, semble s'éloigner entièrement de celles qui ont été suivies jusqu'à présent, n'en diffère, en général, que par la forme. L'ouvrage comprend 3 parties principales : la 1^{re} traite de la prononciation ; la 2^e des parties de l'oraison, et la 3^e de la syntaxe. Chaque partie est composée de tableaux synoptiques qui offrent, dans un ordre clair et précis, toutes les règles et les exceptions que les autres grammaires présentent par chapitre. Plusieurs de ces tableaux sont disposés avec méthode et logique : principalement ceux qui traitent du substantif, du verbe et de la syntaxe ; mais il est fâcheux que l'exécution ne réponde pas toujours au mérite du plan, et il est presque inconcevable qu'étant parvenu à sa 3^e édition, ce livre renferme encore un si grand nombre de fautes d'impression, des noms barbares ou exotiques et des mots prononcés à l'allemande, tels que *paraque*, *padinage*, etc. Où l'auteur a-t-il lu qu'on écrivait aujourd'hui *craftre* pour *croître* et ses composés ? S'y est-il cru autorisé parce que l'on écrit aujourd'hui *parattre* pour *paraître* ? Beaucoup de fautes de ce genre feraient croire que M. Barthel ne s'est pas familiarisé avec le langage français, et l'*avis au lecteur*, p. 311, ferait également présumer qu'il ne l'écrit pas purement. Toutefois, on doit rendre justice à son intention, et il nous semble qu'une nouvelle édition, revue avec soin, assurerait à son travail le degré d'utilité qu'il s'est proposé de lui faire atteindre. Ces tableaux sont suivis d'exercices puisés dans les grammaires de Sanguin et de Saigey, qui paraissent avoir été les principaux guides de l'auteur de ce manuel. G.

109. **ALPHABET PHONOMÉTRIQUE ; DÉCOUVERTE DE HUIT LETTRES NOUVELLES ;** par VIRARD. In-8°. Grenoble, 1827.

M. Virard s'occupe, depuis plus de 20 ans, de tout ce qui se

rapporte à la grammaire. Par une heureuse combinaison, dégageant la langue de toutes les lettres qui tiennent dans les mots une place oisive, arbitraire, et tout-à-fait inutile à la prononciation, il a atteint plus qu'aucun autre le moyen d'écrire comme on parle. Les lettres et leur assemblage, dont il fait usage, ne représentent que le son de la voix, et par les exemples qu'il donne, il ajoute à la démonstration de sa méthode qu'il ne oiroit point encore perfectionnée, appelant, sur ce sujet, les méditations des grammairiens les plus érudits.

Lorsque la prononciation sera notée d'une manière sûre et invariable, ce sera le moyen d'en conserver la pureté, de détruire le mauvais accent des provinces, de faire entendre à l'étranger le véritable son du mot et de transmettre en tout temps, d'âge en âge, un accent pur, inaltérable, et de perpétuer l'harmonie du discours, quand la langue sera devenue morte.

A. MÉTRAL.

110. BREVET D'INVENTION POUR UN PROCÉDÉ DE LECTURE; (*Prospectus* par M. de BOURNOUSSE LAFFORE.)

La Statilégie, dit l'auteur du prospectus, de *statim legere*, lire sur le champ, est le nom d'un procédé de lecture imaginé par un avocat, et devenu pour lui, à cause de l'importance des résultats, l'objet d'un brevet d'invention. Un enfant, une personne âgée, savent dans 2, 4, 6 jours au plus, suivant le degré de leur intelligence, lire tous les mots d'un livre français quelconque. Dès ce moment, l'art est connu; l'exercice fait le reste avec une promptitude remarquable. L'expérience permet encore d'aller plus loin; le sujet est-il doué d'intelligence? Si la connaissance des lettres lui a été donnée par le moyen du procédé même, en 4 heures il saura lire. Du reste, point de tableaux de syllabes après que les caractères sont connus; point d'exercices préalables qui rendent le travail si rebutant. Le maître, seul initié au procédé, en révèle la loi à l'élève qui la suit sans effort; il peut, sans inconvénient, en instruire plusieurs à la fois. Ainsi les lenteurs des méthodes anciennes et récentes disparaissent, pour faire place au développement rapide, instantané d'une idée unique, qui, une fois révélée et saisie, se déroule et s'applique sans qu'un maître soit désormais nécessaire.

Maître de sa découverte depuis environ 15 ans, l'inventeur

n'a demandé son brevet, qu'après s'être assuré qu'il avait atteint les dernières limites de réduction dans cet art difficile, et jusqu'à présent si encombré de détails qui éloignent du véritable but. Son procédé dispense l'élève de tout emploi d'une méthode écrite; les maîtres y trouvent un système simple, complet et très-court. Il est le fruit de longs aperçus idéologiques et physiologiques. *Tels sont les termes du prospectus.*

M. de Bourrousse-Laffore, *Inventeur*, offre de céder le droit d'appliquer dans chaque département le procédé de la statilégie. Le mémoire contenant ce procédé sera remis au porteur de procuration chargé de traiter; s'adresser rue Duphot, n° 19.

111. NOUVEAU DICTIONNAIRE FRANÇAIS-HOLLANDAIS ET HOLLANDAIS-FRANÇAIS, plus complet que tous les dictionnaires publiés jusqu'à ce jour; par CH. MEERTS. Bruxelles; l'auteur au grand Béguinage, n° 940.

L'ouvrage entier formera 4 vol. grand in-8°; il sera publié en 30 livraisons au prix de 60 cent. chacune. La 1^{re} paraîtra au plus tard le 15 février 1828. Les autres suivront de 15 en 15 jours. La correction typographique sera spécialement soignée.

112. EXPLICATION D'UN TABLEAU PEINT SUR PEAU DE VÉLIN, représentant les écritures de presque tous les peuples anciens et modernes, etc., etc.; par M. de BRIÈRE, membre de la Société asiatique. In-8°; prix, 1 fr. Paris, 1827; Dondey-Dupré et chez le concierge de la Bibliothèque du Roi.

Nous donnerons prochainement quelques détails sur ce tableau de 35 pouces de hauteur sur 29 de largeur, qui est exposé à l'entrée de la salle des globes à la Bibliothèque du Roi.

113. LOU BARRIÉ RANÉFIN, VO TARTELLON *patés chauds*, comédie en 2 actes, en vers français et provençaux; par M. CARVIN aîné, de Marseille, auteur de *Mesté Barna*, de *Jean de Cassis*, etc. In-8° de 5 demi-feuilles. Marseille, 1827; imp. de Marius Olive.

114. MANUEL D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE DES SOURDS-MUETS; par BÉMAN, ancien censeur des études de l'institution roy. des sourds-muets de Paris, etc.; ouvrage adopté et publié par le conseil d'administration de cette institution. 2 vol. in-4° et in-8°, avec 31 pl. noires et color; prix, 16 fr.—20 fr. Paris, Méquignon l'aîné, père.

Le 1^{er} vol. (in-4°) comprend les modèles d'exercice, avec les planches; le second (in-8°) les explications; un appendice contient l'art d'enseigner à parler aux sourds-muets de naissance, par l'abbé de l'Épée. « Ce n'est point, dit l'auteur, un cours complet d'instruction que nous offrons ici aux parens et aux instituteurs; nous n'avons eu en vue, dans ce manuel, que l'étude de la langue, et même qu'une partie de cette étude; mais la partie la plus difficile, la plus importante, celle qui forme la base de toute l'instruction des sourds-muets, l'enseignement *grammatical*. »

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

115. **ARTS ET MÉTIERS DES ANCIENS REPRÉSENTÉS PAR LES MONUMENTS**, ou Recherches archéologiques servant principalement à l'explication d'un grand nombre d'antiquités recueillies dans les ruines d'une ville gauloise et romaine, découvertes entre St.-Dizier et Joinville, dép. de la Haute-Marne, et accompagnées de 150 planches gravées au trait ou ombrées; ouvrage qui peut servir de supplément au recueil de Montfaucon, du comte de Caylus, de d'Agincourt, etc., ainsi qu'aux découvertes souterraines d'Herculanum; par M. GRIVAUD DE LA VINCELLE. XV^e liv.; in-f° de 8 pl.; prix, 12 fr. Paris, 1827; Nepveu.

L'ouvrage avait été promis en 15 liv.; il y en aura 18. Voici à ce sujet, l'explication donnée par le rédacteur du texte, auteur d'un traité élémentaire de numismatique ancienne, grecque et romaine.

« Les planches des arts et métiers des anciens qui restent à paraître, ainsi que la publication du texte dont je me suis chargé, forcent M. Nepveu, éditeur de cet ouvrage, à en porter le nombre à 18 liv., au lieu de 15 qu'il avait annoncées. L'abbé de Tersan avait conçu le plan de cet important ouvrage, dont il fit exécuter les planches; il y ajouta des notes qu'il se proposait de mettre en ordre; mais étant mort sans avoir pu y mettre la dernière main, M. Grivaud, déjà chargé du vivant de l'abbé de Tersan de la mise au jour de l'ouvrage, s'était beaucoup écarté du plan adopté par l'auteur; l'estime toute particulière

dont j'ai toujours fait profession pour l'abbé de Tersan, m'impose l'obligation de m'en tenir uniquement à son travail, etc.
Signé, G. JACOB, père. »

116. DICTIONNAIRE SPÉCIAL ET CLASSIQUE DES MONNAIES, POIDS ET MESURES, DIVISIONS DU TEMPS chez les Grecs, les Romains, les Juifs et les Égyptiens : suivi d'un tableau comparatif des monnaies, poids, etc., des anciens avec notre système décimal. Ouvrage destiné aux jeunes gens de nos écoles ; par J. GIRON, profess. au collège royal de Bourbon. In-8° de 91 p. Paris, 1827; Rusand.

Nous reviendrons sur ce dictionnaire qui, d'après son titre, doit remplir une lacune dans nos livres élémentaires.

117. NOTICE DESCRIPTIVE DES MONUMENS ÉGYPTIENS DU MUSÉE CHARLES X; par M. CHAMPOLLION LE JEUNE, conservateur des Antiques du Musée royal du Louvre. 180 p. In-12. Paris 1828; Crapelet.

L'auteur de cette notice s'exprimait ainsi dans les dernières pages de son *Précis du système hiéroglyphique* publié en 1824 :

« Qu'il me soit permis d'exprimer un vœu auquel s'associeront sans doute tous les amis des sciences : qu'au milieu de la tendance générale des esprits vers les études solides, un prince, sensible à la gloire des lettres, réunisse dans la Capitale de ses États les plus importantes dépouilles de l'antique Égypte, celles où elle inscrit avec une persévérance sans exemple son histoire religieuse, civile et militaire ; qu'un protecteur éclairé des études archæologiques accumule dans une grande collection les moyens d'exploiter avec fruit cette nouvelle mine historique, presque vierge encore, pour ajouter ainsi aux annales des hommes les pages que le temps semblait nous avoir à jamais dérobées. Puisse cette gloire nouvelle, car toute institution éminemment utile est aussi éminemment glorieuse, être réservée à notre belle patrie ! »

Ce vœu dicté par l'amour de la science et exprimé dans l'intérêt de l'honneur national, est aujourd'hui rempli par la munificence royale, qui vient de faire aux lettres françaises, par la création du Musée Charles X, un nouveau présent dont la reconnaissance publique apprécie déjà toute l'importance.

Le Musée royal possédait, dès 1824, une nombreuse série

de monumens égyptiens provenant de la collection d'antiquités de M. Durand, acquise par la couronne. Bientôt après M. H. Salt, consul général de S. M. Britannique en Égypte, et dont les lettres déplorent la perte toute récente, envoya en Europe la grande et riche collection de monumens égyptiens, fruit de ses recherches et des fouilles qu'il avait fait exécuter pendant plusieurs années dans les ruines ou les tombeaux de Thèbes et sur l'emplacement de quelques autres villes antiques de la vallée du Nil. Les savans Français conçurent alors l'espérance de voir l'un des grands établissemens de la Capitale s'enrichir de cette belle suite de produits de l'antique civilisation égyptienne, vers laquelle plusieurs circonstances venaient de diriger les études des archæologues, comme sur une terre peu connue, et qui promettait la plus riche moisson de documens historiques. On craignait toutefois encore que des influences, d'un ordre inférieur, il est vrai, mais activement prononcées contre les véritables intérêts des études littéraires, ne prévalussent de nouveau, et ne privassent la France de la collection égyptienne de M. Salt, comme elles avaient déjà, quelques années auparavant, repoussé l'acquisition de la collection Drovetti, qui forme aujourd'hui la partie la plus remarquable du musée de Turin. Mais le Roi, sur le rapport du duc de Doudeauville, ordonna que les monumens égyptiens que M. Salt proposait de céder à la couronne, seraient acquis sur les fonds de la liste civile et transportés au Musée royal du Louvre.

Ce palais, que la munificence royale a consacré presque entièrement aux beaux arts, reçut ainsi un tel accroissement de monumens d'ancien style égyptien, qu'il devint urgent de songer à leur classification, et de préparer de nouvelles salles pour les exposer convenablement à l'étude des savans comme à la curiosité publique. M. le vicomte de la Rochefoucauld, chargé du département des beaux arts, dont le zèle éclairé est au-dessus de tout éloge lorsqu'il s'agit d'accomplir dignement des créations glorieuses et pour le monarque et pour le pays, décida que ces monumens égyptiens seraient partie du Musée Charles X.

L'exécution de ce magnifique établissement dans la partie méridionale du palais du Louvre a été conduite avec une telle activité par la direction générale des Musées royaux, qu'il est

difficile de se persuader que 13 mois de travaux aient pu suffire pour porter à une si haute perfection tous les détails de la décoration intérieure des 9 salles qui composent le Musée Charles X.

Les 4 premières sont occupées par une collection égyptienne dont le classement et la conservation ont été confiés à M. Champollion le jeune, qui vient de publier la *Notice descriptive* des monumens égyptiens exposés dans ces salles. Elles ne renferment que les objets d'un petit volume, les grands monumens égyptiens, parmi lesquels est compris un nombre considérable de pièces colossales, devant occuper cinq nouvelles salles au rez-de-chaussée du Louvre.

La condition nécessaire pour que la division égyptienne du Musée Charles X répondît dignement au nom auguste du fondateur et à l'importance des objets dont elle se compose, était sans contredit l'adoption d'un mode de classement convenable pour l'exposition d'une série si variée de monumens de tout genre. Le conservateur s'est arrêté à une classification tout à fait méthodique, et dont aucune collection d'antiquités n'a encore donné l'exemple.

• Les collections des monumens égyptiens que réunit le zèle si louable des amateurs, dit M. Champollion le jeune dans l'*avertissement* de sa *Notice descriptive*, sont, en général, formées dans l'unique but d'éclairer l'histoire de l'art, et d'apprécier comparativement les procédés de la sculpture et de la peinture à différentes époques et chez des nations diverses. On étudie ainsi la direction que prirent les arts du dessin chez des peuples dont le génie se développa de lui-même, ou par l'imitation d'ouvrages antérieurs. Il est donc naturel que l'on suive d'abord, dans l'arrangement de ces collections, l'ordre même des matières dont ces monumens sont formés, et qu'en rapprochant, par exemple, tous les bronzes d'une même époque, abstraction faite de leur sujet, on consulte l'œil et toutes les convenances de proportion. Mais l'importante et nombreuse suite de monumens égyptiens, dont la munificence royale vient d'enrichir le Musée Charles X, devant, en quelque sorte, servir de sources et de preuves à l'histoire tout entière de la nation égyptienne, avait besoin d'être coordonnée sur un plan différent; il fallait, de toute nécessité, avoir égard à la fois, soit

au sujet même de chaque monument, soit à sa destination spéciale, et que la connaissance rigoureuse de l'un et de l'autre déterminât la place et le rang qu'il devait occuper; il fallait enfin disposer ces monumens de manière à présenter, aussi complète que possible, la série des *divinités*, celle des monumens qui rappellent les noms des *souverains de l'Égypte*, depuis les époques primitives jusques aux Romains, et classer dans un ordre méthodique les objets qui se rapportent à la *vie publique et privée* des anciens Égyptiens. »

Tel est le but neuf et important que s'est proposé M. Champollion le jeune : la partie égyptienne du Musée Charles X présente maintenant en effet aux yeux de l'observateur le tableau successif et plein d'intérêt de la religion, de l'histoire des rois et des usages civils de la vieille Égypte.

On a réuni dans une seule salle les *IMAGES DE DIVINITÉS*, de toute matière, classées suivant le rang que tenait chacune d'elles dans le système théogonique égyptien. Cette nombreuse série d'êtres mythiques, distincts les uns des autres par des insignes ou des attributs particuliers, est ouverte par des figurines représentant le dieu suprême, l'être primordial *Hémeph* ou *Knèph*, tel que les anciens l'ont décrit; après lui paraissent le dieu *Pmòu* à tête de taureau, l'*Océan* ou l'eau primordiale; l'*Hercule égyptien*; l'organisateur de la matière *Ammonou*, le dieu *Amon-Ra*, le Jupiter égyptien forme de *Knèph* après la création du monde matériel, les déesses *Thermouthis* et *Nèùth*, la *Latone* et la *Minerve* des Égyptiens, le dieu *Aroëris* ou l'ancien *Horus* le premier né d'*Ammon*; le dieu *Khons* (*Lunus*); le dieu *Phtha* ou le *Vulcain* égyptien; la grande divinité de *Memphis* sous des formes très-variées; *Onouris* ou *Mars*, les déesses *Méréphtha* et *Hathor* les deux épouses de *Phtha*; le dieu *Phré* (le soleil) père des dieux de la seconde classe, parmi lesquels on remarque le second *Hermès Thoth*; l'*Esculape* égyptien *Imouth*; *Mandou* le dieu de l'harmonie; *Thmei* la déesse *Vérité* ou *Justice*, fille du soleil; les deux jumeaux *Souu* et *Tafné*; en dernier lieu, les jumeaux *Sèu* et *Nctphé*, le *Saturne* et la *Rhèa* des mythes égyptiens, divinités qui donnent naissance à tous les dieux de la troisième classe, à la tête desquels paraissent *Osiris*, *Isis*, *Typhon*, *Nephtys*, *Horus*, *Bubastis* et *Anubis*. Pour compléter enfin cette série mythologique,

on a classé, au-dessous de ces images de divinités, celles des animaux sacrés que la doctrine toute symbolique des Égyptiens avait choisis pour emblèmes et signes vivans de chaque dieu et de chaque déesse des 3 ordres. La suite des animaux sacrés consiste non-seulement en sculptures, en figures de ronde bosse, en bois, en bronze ou en terre émaillée, mais encore en momies d'animaux, embaumés comme objets de culte, tels que le Latus, l'Oxyrynque, le Lépidote, l'Épervier, le Chat, le Bœuf, le Crocodile, diverses espèces de reptiles, etc.

La seconde salle du Musée Charles X renferme les monumens de l'histoire et de la vie civile des Égyptiens. Une première section se compose de plusieurs centaines d'objets d'arts de tout genre et de toute matière, représentant des *rois égyptiens*, ou portant leurs diverses légendes en écriture sacrée ou en écriture populaire. Ce sont là les preuves matérielles de la certitude historique dans laquelle rentrent désormais les annales des Égyptiens, c. à d., les annales de la plus ancienne nation policée du globe : car le temps est passé, où un scepticisme outré doutait d'abord de la haute antiquité de la civilisation égyptienne, et rangeait même au nombre des fables sacerdotales des dynasties entières de rois dont les monumens gigantesques couvrent cependant encore le sol de l'Égypte de leurs vénérables débris, et présentent de toute part les noms et les dates du règne des princes qui les ont fondés, érigés et décorés. D'autres témoins de l'existence de ces souverains, bien moins fastueux, mais tout aussi probans pour l'histoire, existent au Musée Charles X. De ce nombre sont :

1° Des statues, statuettes et figurines ou amulettes représentant les rois de race Égyptienne *Amenhemdjom* et *Osortusen Nilus* de la dynastie dite XVII^e, qui gouverna l'Égypte vers le XX^e siècle avant J. C.; le Pharaon *Amenophis* ou *Aménoph* 1^{er}, la reine *Ahmosis*, la Princesse *Ahóthph*; les rois *Thoutmosis* 1^{er}, *Thoutmosis* II^e, la reine *Amensé*, les Pharaons *Thoutmosis* III^e ou *Mœris*, *Aménophis* II^e, *Thoutmosis* IV^e, *Aménophis* III^e ou *Memnon*, la reine *Taïa*, *Acherrès-Ousirei*, *Ramsès-Meïamoun* de la XVIII^e dynastie qui finit vers l'an 1474 avant J. C;

2° Un bas-relief et des amulettes relatifs au plus célèbre des rois égyptiens *Rhamsès le grand*, mieux connu dans les annales

historiques de l'occident sous les noms divers de *Sésostri*, *Séthosis* et *Sesoosis*. D'autres amulettes rappellent les règnes de divers autres rois de la XIX^e dynastie dont *Sésostri* fut le chef;

3° Divers monumens offrant les images ou les légendes royales des Pharaons postérieurs aux Sésostrides, tels, par exemple, que *Sabakon* le chef de la dynastie éthiopienne, qui gouverna l'Égypte vers le VIII^e siècle avant J. C., et le célèbre *Psammétique* I^{er} dont le Musée possède une belle statue en basalte vert, et les inscriptions qui décorent ce beau modèle de sculpture égyptienne reproduisent en très-grande partie les titres honorifiques de ce roi, gravés sur le magnifique obélisque de Monte-Citorio à Rome;

4° Environ 400 scarabées portant la représentation ou les légendes royales des plus illustres princes des XVI^e, XVII^e, XVIII^e, XIX^e, XX^e, XXII^e, XXV^e, XXVI^e et XXIX^e dynasties des rois de race égyptienne; cette collection de petits monumens contemporains de la longue série de rois et de reines dont ils présentent les noms et souvent même les images est, sans contredit, du plus haut intérêt pour les études chronologiques.

5° Enfin, un recueil de *contrats originaux*, sur papyrus et en écriture démotique ou populaire, complète la suite des monumens royaux, et sert de témoignage à l'histoire de l'Égypte pour les temps où la dynastie grecque de Ptolémée Lagus successeur d'Alexandre le grand, gouverna ce pays enlevé à la courte mais dévorante tyrannie des Perses. Parmi ces contrats écrits sur de frêles pellicules qui ont traversé tant de siècles, on remarquera sans doute avec intérêt le n^o 1, acte public passé à Thèbes sous le règne éphémère du jeune *Alexandre*, fils d'*Alexandre le grand* et de la Bactrienne *Roxane*. C'est le seul monument qui atteste la courte existence politique de cet héritier légitime du maître de l'Asie et du conquérant de tant de royaumes.

(*La fin au prochain cahier.*)

118. DEI 'SEPOLCRALI EDIFIZII DELLA ETRURIA MEDIA. — Des monumens funéraires de l'Étrurie centrale et, en général, de l'architecture toscane; par Fran. ORIOLI, profess. de physique à l'université de Bologne. Gr. in-4°. Bologne, 1826.

On est redevable à ce savant de la découverte et de l'explication des monumens funéraires étrusques d'Orchia et de Castel d'Asso, de la province de Viterbe. Ces monumens présentent une nouvelle espèce de construction toscane, ou, pour mieux dire, offrent, au jugement de l'auteur, une nouvelle preuve de l'origine orientale de ce peuple célèbre, auquel les anciens donnaient le nom d'étrusque ou de toscan, et ils font voir comment, s'éloignant de sa manière primitive, il en vint graduellement à employer le style grec en architecture. L'argumentation et les conjectures de l'auteur sont pleines de force et d'érudition; les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'en consigner ici les détails. On trouve dans l'ouvrage un rapprochement ingénieux de ces monumens avec ceux des anciens grecs et des nations asiatiques et d'autres monumens des mêmes étrusques. Cet ouvrage est d'une haute importance pour l'histoire de ces sortes de constructions, et il est, sous ce rapport, du petit nombre de ceux desquels on peut dire avec vérité ce que les anciens disaient de l'ame à l'égard du corps : τὸ μέγα ἐν τῷ μικρῷ, une grande chose contenue dans une petite. Douze planches représentent la scénographie des tombeaux, certaines parties de ces monumens plus en grand, et leur comparaison avec nombre d'autres. (*Antolog.*; sept. 1826, p. 154.)

119. ANTIQUITÉS ROMAINES ET GRECQUES *découvertes dans la Russie méridionale.* (St.-Petersburg. *Zeitschrift*; sept. et oct. 1825, p. 106.)

On a trouvé dans les ruines de l'ancien Panticapée, dans le voisinage de Kertsch, un marbre avec une inscription grecque dont les premiers mots sont effacés. On voit par cette inscription que la pierre a été un monument consacré à Cérès, érigé sous le règne du roi bosphorien, Spartacus, fils d'Eumélus, qui a régné depuis 304 jusqu'à 284 avant notre ère.

Le Bosphore ayant été, à cette époque, le grenier de la Grèce, l'explication de ce monument n'est nullement difficile. Il y a quelques années qu'on a trouvé un monument semblable à Anapa; il est aujourd'hui à Théodosie; son inscription indique qu'il était consacré à Cérès et à sa prêtresse Aristonie. — En décembre 1824, près du château Poniatovka, à 25 verstes au

nord de la ville de Cherson sur le Dnièper, on trouva, dans la terre à deux ou trois pieds de profondeur, un pot noir avec des monnaies grecques; elles appartiennent à l'ancienne ville grecque d'Olbia, dont les ruines se trouvent encore aujourd'hui sur la rive droite du Bug, dans la proximité de la jonction de cette rivière avec le Dnièper. Toutes ces monnaies présentent d'un côté la figure de Pan avec cornes et barbe, et de l'autre le nom de la ville d'Olbia. — La découverte la plus importante qui ait été faite en 1824 est celle des monnaies, fragmens de marbre avec inscriptions et bas-reliefs dans l'île de Tendra. Tous ces objets, si importans sous le rapport de l'histoire, de la géographie et de la numismatique, ne laissent aucun doute que le lieu où ils ont été découverts est la place même où l'on célébrait autrefois les jeux d'Achille, et que les anciens désignaient par le nom de « *Dromos Achilleos* », l'arène d'Achille.

La discussion sur le véritable lieu de l'arène d'Achille, que les uns cherchaient dans l'île de Tendra, et les autres dans l'isthme de Kinburn, serait donc enfin terminée. Sur un des morceaux de marbre on voit Achille en casque, et ayant le bras gauche armé d'un bouclier; sur d'autres on trouve le nom de ce héros à qui les Grecs d'Olbia ont érigé des temples, comme le rapporte Dion Chrysostome. Sur les différentes antiquités qu'on a trouvées sur la Beresana, Achille porte le nom de *Pontarque*, c. à d., *protecteur du Pont-Euxin* (mer Noire). Le nombre des médailles recueillies dans l'île de Tendra, et qui, pour la plupart, sont de bronze, se monte à 800. Cette collection renferme plusieurs pièces d'une très-grande importance, attendu qu'elles jettent beaucoup de lumière sur l'histoire ancienne de la Cimbrie bosphorienne. Il y en a aussi quelques-unes que la numismatique n'a pas connues jusqu'à présent, comme, par exemple, celles de la ville de *Tiras*. Toutes les pièces de monnaie qui ont été trouvées dans l'île de Tendra appartiennent à différentes villes de la Tauride, Sarmatie, Mésie, Thrace, du Bosphore asiatique, de Pont, de la Paphlagonie, Bithynie, Mysie, Éolide, Ionie, Lydie, Pamphlie, Cappadoce, de l'île de Lesbos, ainsi que de plusieurs rois bosphoriens et thraces, et de plusieurs empereurs romains. Comme tous ces pays se trouvent à proximité de la mer Noire,

il est plus que probable que les grecs de ces contrées ont assisté aux fêtes qu'on célébrait dans l'île de Tendra en l'honneur d'Achille, et que ces mêmes Grecs ont fait le commerce sur la côte septentrionale de la mer Noire. Parmi le petit nombre de pièces romaines impériales, il s'en trouve une qui est très-remarquable; elle est d'Albin qui, à l'époque de Septime Sévère, s'était proclamé César en Bretagne. Un grand nombre de médailles romaines en cuivre appartiennent à l'époque de Constantin le grand. Les plus récentes ont été frappées sous le règne de Valens, en 364 de notre ère.

L. D. L.

120. DÉCOUVERTE D'ANTIQUITÉS DANS LE ROYAUME DE WURTEMBERG. (*Wurtembergische Jahrbücher*; publ. par Memminger. Année 1825; cah. I, p. 59.)

1. *Tertres sépulcraux près de Gündelbach, grand bailage de Maulbronn.* Depuis bien long-temps ces deux tertres avaient captivé l'attention des archéologues que le hasard avait conduits au pied de ces monumens, dont l'un se trouve dans un champ élevé, à un quart de lieu de Gündelbach, et l'autre tout près de cet endroit, sur le bord du petit Metterbach (ruisseau). Les habitans de ce canton les appellent *Bügel*, ce qui signifie *Bühl* ou *Hügel* (monticule); on les nomme aussi *Teufelsbuckel* (bosse du diable), comme on avait donné le nom de *Teufels mauer* (muraille du diable) au rempart romain qu'on trouve encore aujourd'hui en Allemagne. La base du plus grand de ces tertres a une circonférence de 448 pieds et une élévation de $19 \frac{1}{2}$ pieds. Selon la tradition il était plus élevé de 8 à 10 pieds. Avant la fouille il présentait la forme d'un cône tronqué, dont la section avait environ 50 pieds de périmètre. M. *Hausser*, frappé de la situation et de la forme de ces tertres, crut y devoir reconnaître la main de l'homme; il communiqua son idée au bureau de Statistico-topographie royale qui invita M. *Morike*, curé de Horrheim, à diriger la fouille de l'un de ces monumens. Les travaux ayant été avancés jusqu'au centre de la base sans qu'on ait rien trouvé, on se mit à creuser et à une profondeur de 6 pieds on recueillit les objets suivans : un couteau, un fer de cheval, un éperon, un étrier, plusieurs morceaux de fer, une flèche, plusieurs fragmens de vases de terre, dont on ignore la destination, et principalement une très-grande

quantité d'os de porcs, de bœufs, de veaux, de cerfs, de lièvres, de chèvres et de vautours.

2. *Tertres sépulcraux près de Schwennigen*, grand baillage de Tuttingen; communiqué par M. d'Alberti. Ces tertres se trouvent à 400 pas S.-E. de la source du Neckar, sur un plateau qui a environ 30 pieds d'élévation. Ils sont au nombre de six, placés à quelque distance les uns des autres, et dans des directions différentes. La périphérie de leur base est de 160, 200 jusqu'à 240 pieds, sur 4 à 8 pieds de hauteur. On serait porté à les prendre pour des restes d'une ancienne fortification si on pouvait découvrir quelque connexion entre eux. Au premier abord, M. Alberti les avait considérés comme tels, mais l'absence de toute connexion, et la nature de leur construction lui donnèrent bientôt plus de certitude sur leur véritable destination. Il entreprit la fouille de l'un d'eux, et il obtint les résultats suivans : dans une profondeur de 2 pieds, à partir du haut, on découvrit des charbons, et 4 pieds plus bas on trouva des fragmens d'un vase de terre qui pouvait avoir 3 pieds de hauteur, et un crâne humain à côté. Après avoir continué la fouille jusqu'à une profondeur de 8 à 9 pieds, on trouva le cadavre d'un homme de 6 pieds 6 pouces environ. La tête lui manquait. Il est probable que le crâne qu'on avait trouvé à côté des débris du pot, appartient au cadavre. Jusqu'à présent il serait impossible de décider si ces monumens sont dûs aux Romains ou aux anciens Germains.

3. *Tertres sépulcraux près de Rommelsbach*, communiqué par M. Schæffer. A un quart de lieue de Rommelsbach, grand baillage de Tübingen, on trouve également 7 monticules, vulgairement appelés *Bühlen*. Ils ont 50 à 80 pieds de circonférence sur 6 à 12 pieds d'élévation. Un petit bois qui se trouve dans la proximité de ces tertres et qu'on appelle encore aujourd'hui *Ræmerwældchen* (bosquet des Romains), fait présumer que ces monticules sont des tertres sépulcraux de l'époque des Romains. M. Schæffer en a fait fouiller un, mais on n'y a trouvé que du charbon et quelques anneaux d'or fin et de cuivre.

4. *Antiquités trouvées à Zatzhausen*, grand baillage de Cansatt; communiqué par M. Laiber. En cultivant un champ, dans la banlieue de Zatzhausen, environ 1,000 pas du village, on découvrit, en 1819, des murailles qui pouvaient avoir 4

pieds d'épaisseur. Après avoir creusé jusqu'à quelques pieds de profondeur on trouva une très-grande quantité de cendre, 2 serrures, 2 verroux avec des chaînes, tel qu'on en voit dans les cachots et de gros clous. On fit une seconde fouille en 1824, et on trouva au même endroit le reste de 2 appartemens dont le plancher était de fer de fonte, et les parois couvertes de plâtre, rayées de bleu et rouge. On y trouva également une figure de gypse qui, par maladresse, a été brisée, et une pièce de monnaie de Jules-César.

En juin 1825, on découvrit au même endroit encore 3 appartemens dans différentes directions; l'un a 138 pieds de longueur, le second 95 sur 61 de largeur, et le troisième 56 pieds de longueur sur 24 de largeur. La situation de toutes ces constructions et les autres corps de maçonnerie qu'on découvre dans diverses directions, font présumer qu'il y avait là une colonie romaine.

L. D. L.

121. SUR LE VILLAGE DE COLLOCHAU de la Basse-Lusace; par M. C. F. G. ERNSTEIN. (*Neues Lausitzisch. Magazin*; vol. 6, cah. 1^{er}; 1827, p. 1.)

On rencontre dans la Basse-Lusace un rempart que les habitans de ces contrées désignent sous le nom de *rempart des Romains* (Römer Wall). Il a une étendue de quelques lieues, et sur plusieurs points jusqu'à 60 pieds d'élévation. Il commence près du village de *Saue* ou *Sauo*, traverse la lande de *Pommel* en prenant la direction de *Meuro* et de la *Henschelmühle*, et s'étend ensuite jusqu'à *Schlieben*, en passant par *Costelbrau*, *Gohra* et *Grünhaus*. Un autre rempart, d'une lieue de longueur, situé entre les villages de *Neuerstedt* et *Klein-Korga*, et un troisième appelé *Burgwall*, situé à $\frac{1}{2}$ lieue de Klein-Korga, ont fait naître l'idée, que ces trois monumens étaient une construction romaine et qu'ils ne formaient anciennement qu'un même travail. M. Reichard de Lobenstein fut le premier qui émit cette idée, et il supposa que le village de *Collochau*, situé à $\frac{1}{2}$ lieue de la ville de *Schlieben*, était le *Colancorum* de Ptolémée. Le mémoire dont nous nous occupons, tend à combattre cette dernière idée. Tout en partageant l'opinion relative à l'origine des trois remparts, l'auteur s'attache à mettre en évidence l'erreur de M. Reichard. D'après lui le village de Collochau se trouve

depuis le 15^e siècle à la place d'une ancienne ville vandale, appelée *Colici* ou *Coloci*, plus tard *Culhot*, et qui fut entièrement détruite par les Hussites en 1429 ou 1430. L. D. L.

122. DESCRIPTION OF THE CIRCUS SITUATED ON THE VIA APPIA.—

Déscription du cirque situé sur la voie Appienne, près de Rome, avec une notice sur les jeux du cirque; par le Rév. R. BUAGESS, chapelain des résidens Anglais à Genève. In-8°. (*Sous presse, au mois de déc. 1827..*) Londres, Murray.

123. ANTIQUITÉS DE LA BRETAGNE.

Près du bourg de Penmark, département du Finistère, en tirant vers le nord, dans un pays de plaine, et tout contre une chapelle appelée la Magdelaine, on voit un grand nombre de pierres, dont la tradition n'a conservé aucun souvenir, mais qui ne peuvent manquer de frapper l'observateur, en ce qu'elles se trouvent dans un pays où les habitans n'ont d'autres pierres pour démarquer leurs propriétés que quelques galets qu'ils vont prendre sur la côte à une ou deux lieues de leur habitation. Ces pierres sont de différentes dimensions : les plus grandes ont de 8 à 9 pieds audessus du sol, les plus petites, 3 ou 4 : leur grosseur est proportionnelle, presque toutes sont renversées : quelques-unes restent cependant debout, et sont généralement placées comme celles de Carnac sur la partie la plus dépréciée. Au premier coup-d'œil, elle paraissent posées sans ordre, et n'offrent rien de remarquable, si ce n'est une direction prononcée de l'ouest à l'est; mais ce fait en appelle d'autres : l'esprit cherche une intention et l'œil demande un plan. On s'aperçoit, sans tarder, que ces pierres ont entre elles un ordre symétrique qui n'est que peu altéré.

Posées sur 4 rangs, elles s'étendent, comme je viens de dire, de l'ouest à l'est; les deux premiers rangs, ceux du nord, sont mieux conservés que les deux autres, et sont formés chacun d'environ 60 pierres. Celles-ci sont à la distance de 25 pieds, ou environ, les unes des autres, et les plus grandes se trouvent en tête, c'est-à-dire au couchant du soleil, de telle manière qu'elles paraissent avoir été disposées presque par rang de taille (on peut faire la même observation pour le monument de Carnac; il s'étend aussi de l'ouest à l'est; et les plus grandes pierres, à deux reprises différentes, sont à l'extrémité ouest).

Mais à Carnac, on compte jusqu'à 4,000 pierres; ici, on ne pourrait guère en compter que 160 à 170. A Carnac, on compte onze rangs parfaitement distincts; ici on n'en compte que quatre. Ces différences sont notables : elles disent que les deux monumens n'ont pas une même importance; mais non qu'ils soient d'une époque différente, ou que leur édification n'appartienne pas au même motif et à des faits pareils. Pour preuve de leur similitude on peut ajouter en effet, outre les points de comparaison que nous venons d'établir, qu'à Penmark, on trouve encore à une demi-lieue vers le sud-est, une 1^{re} pierre en obélisque de 70 pieds de haut, à partir du sol, sur 12 à 13 pieds de diamètre. Une 2^e pierre aussi en obélisque, mais brisée dans sa partie supérieure (probablement quand nos rois rendirent des capitulaires contre le culte des idoles), ayant 23 pieds sur 6 à 7 pieds de diamètre; et une table dite Druidique, supportée par 4 pierres de 5 sur 6, moins importante, il est vrai, que celle de Locmariaker, en ce qu'elle n'offre aucuns caractères, mais dont la pierre d'entablement qui a été évidemment cassée, a cependant encore 9 pieds sur 6.

Ces dernières pierres, ces obélisques et cette table ne seraient-ils pas, à l'égard du monument que nous venons de décrire, ce que sont par rapport à celui de Carnac, les grands obélisques de Locmariaker et le dolmen qu'on trouve dans le même lieu? (*Le Breton*; 1^{er} fév. 1827, pag. 122.)

124. MÉMOIRE SUR LES RUINES DE VIEIL-ÉVREUX; par M. F. REVER; avec la carte de tout le territoire où il existe de ces ruines, et 14 plans et dessins des objets trouvés dans ces fouilles. In-8° de 350 p. Évreux, 1827; Ancelle.

Nous rendrons compte incessamment de cette nouvelle production de M. Rever, et nous compléterons ainsi ce qui a déjà été dit dans le *Bulletin* sur les antiquités de Vieil-Évreux.

125. RECUEIL DE MONUMENS SLAVES qui se trouvent dans différens pays, à l'exception de la Russie; par KOEPPEN. In-4°, avec pl. St.-Pétersbourg. Partie 1.

L'auteur a publié en 1822, une collection de 174 monumens slaves qui se trouvent en Russie. La première partie de l'ouvrage annoncé contient les monumens recueillis en Allemagne, avec 9

planches gravées par Florow. Un appendice renferme douze fragmens de l'évangile d'Ostromirow (le monument slave-russe le plus remarquable, écrit à Novogorod en 1056 et 1057). — des prières en langue slave. — un alphabet, des chiffres et des signes. — des prières en polonais, tirées d'un ouvrage imprimé à Nuremberg en 1512, intitulé : *Statuta sinodalia Wratislaviensis*. — un alphabet tiré de l'exemplaire des quatre Évangiles, écrit sur vélin en 1491, qui se trouve à Munich, et qui appartenait autrefois au métropolite Peter Stogita. (*Journ. gén. de la Litt. étr.*; n° 10; oct. 1827, p. 311.)

126. SUR LA DESTRUCTION DU CHATEAU DE DREBKON dans la Haute-Lusace; par SUSSMILCH. (*Neues Lausitz. Magazin*; 1827, vol. 6, cah. 1.)

Ce mémoire offre un précis historique du château-fort de Drebkon, situé à 2 milles de Cottbus et de Finsierwalde dans la Haute-Lusace et fameux comme repaire des seigneurs féodaux qui l'habitaient dans le moyen âge : l'auteur fait connaître les différentes familles qui l'ont possédé jusqu'au moment de sa destruction.

L. D. L.

127. HERALDIC NOTICES OF CANTERBURY CATHEDRAL.— Notices héraldiques sur la cathédrale de Cantorbery, avec des notes généalogiques et topographiques; par THOMAS WILLEMENT. (Suite d'articles dans le *Literary Chronicle*; 24 août 1827.)

128. PALAEOGRAPHISCHE ABHANDLUNG, etc.—Traité paléographique sur une inscription en l'honneur d'Antonin le pieux, découverte près de Kœsching (Bavière); par B. STARK, conservateur du Musée Royal des Antiquités de Munich. Avec un dessin lithogr. In-4° de 36 pp.; prix, 30 kr. Munich, 1824; Fleischmann. (*Allgem. Litter. Zeitung*; août, 1827, supplém. n° 94.)

La pierre monumentale dont l'auteur s'occupe a 3 pieds 3 pouces de hauteur sur 2 1/2 de largeur. Quelques-unes des lettres de l'inscription, qui se trouvent sur les bords, sont fortement endommagées, tandis que d'autres sont entièrement effacées. Plusieurs archéologues se sont imposé la tâche de remplir les lacunes occasionnées par la détérioration; mais il paraît qu'il a été réservé à M. Stark d'en donner la véritable explica-

tion. L'inscription, telle qu'elle se trouve sur la pierre, offre les lignes suivantes

IP. CAES. DIVI HA
NI. FIL. DIVI. TRA
NEPOTI. DIVI. NERV.
PRONEPOTI. T. AEL.
ADRIANO. ANTON
AVGUSTO. PP. PONT.
I. TRIB. IIII C
III. ALA. I. FL. . . . C

En voici l'interprétation selon M. Stark.

Imp. Caes. Divi. Hadri
ani. Fil. Divi. Traiani
Nepoti. Divi. Nervae
Pronepoti. T. Ael. Ha
driano. Antonino
Avg. Pio. P. P. Pont. Max
im. Trib. Pot. iiiii. Cos
iii. Ala. I. Fl. Opt. Pr.

L. D. L.

129. AUTEL ROMAIN, ET AUTRES ANCIENS MONUMENS DANS LA FORÊT NOIRE.

En octobre 1823, on découvrit, dans la banlieue de Roetenberg, (grand baillage d'Obendorf) à l'occasion d'un travail de maçonnerie, 6 colonnes de grès, avec leurs chapiteaux et piédestaux qui ne forment qu'une seule pièce avec la colonne. Elles ont 9 pieds 5 pouces de hauteur. On trouva au même endroit plusieurs monnaies romaines à l'effigie des empereurs Domitien, Hadrien et Antonin le pieux. Il y a environ 25 ans qu'on découvrit, dans la proximité du même endroit, des colonnes de la même époque, et également plusieurs monnaies romaines qui font partie de la collection du D^r Koestlin d'Alpirspach. On trouva, en 1825, au même endroit, un autel (le journal cité en donne le dessin) et plusieurs autres objets en cuivre, des monnaies et des fragmens de vases, en partie de terre sigillée, et de terre ordinaire, et une très-grande quantité de débris de briques. L'autel a 5 pieds de hauteur, sur 1 pied 8 pouces de largeur,

et 1 pied d'épaisseur. L'inscription, qui est très-bien conservée, est conçue ainsi :

ABNOBAE
C. ANTONIVS
SILO> LEG I A
DIVTRICISE
LEGIADIVTRI
CISSETLEGIIIAVG
ETLEGIIHFF
ETLEGXICPF
ETLEGXXIIPFD
VSLLM.

(Abnobae C. Antonius Silo, Centurio legionis primæ Adjutricis et legionis II. Adjutricis et legionis III. Augustae et legionis IIII. Flaviae felicis et legionis XI. Claudiae piaë fidelis et legionis XXII. Primigeniæ fidelis dedicavit. Votum solvit libens lubens (libentissimè) merito.)

L. D. L.

130. DÉCOUVERTE DE LINGOTS D'ARGENT DANS LES RUINES DE L'ÉGLISE DE LA DIME A KIEF. Extrait d'une lettre de Kief, 26 novembre 1826 (*Otietschestvennia Zapiski*.—*Annales patriotiques*; déc. 1826, n° 80, pag. 438.)

On a découvert tout récemment parmi les ruines de l'église de la Dime (*Dessiatinaia Tserkof*) à Kief, 3 lingots d'argent de figure ovale, à angles passablement aigus aux deux extrémités, et avec une échancrure au milieu. Comme ces lingots ont été fondus, on peut considérer cette échancrure comme ayant été pratiquée à dessein, pour les retirer plus facilement du moule. Du reste, on laisse aux archéologues la tâche de découvrir à quel usage ils ont pu être destinés. Chacun d'eux pèse 44 zolotniks. Pour plus amples informations on peut s'adresser à M. Olénine, auquel les lingots eux-mêmes seront bientôt expédiés. Il est assez remarquable que de semblables lingots d'argent, en tout pareils à ceux dont on vient de parler, aient été découverts en Livonie. En les comparant on pourrait peut-être résoudre des questions assez intéressantes pour la numismatique et l'archéologie russes.

A. J.

131. CATALOGUS NUMORUM CUFICORUM IN NUMOPHYL. ACAD. UPSAL

ADSERV. P. I. in-4°, de VIII et 20 pp.; par M. J. H. SCHRAEDER , conservateur du cabinet numismatique de l'université d'Upsal.

Ce catalogue offre en 140 numéros une description succincte de monnaies oméades, abbasides, samanides, tahirides et aghu-sides. Parmi les samanides on en trouve deux inédites. Elles ont été frappées à Muhammedia, l'une en 306 et l'autre en 327 de l'hégire.

Le même auteur avait déjà publié en 1825 *Numismata Anglo-Saxonica in Numophyl. Acad. Upsal. adservata. Digessit, descriptis et ed. J. H. SCH. Accedunt Obs. in Numos Olavo Schoet-konung dicatos*. Avec 1 pl. In-8° de 34 pp.; Upsal.

132. NUMI MUHAMMEDANI, QUI IN ACADEMIE IMP. SCIENT. PETROPOL. MUSEO ASIATICO ASSERVANTUR. AUSPICIIS ACADEMICIS DIGESSIT, INTERPRETATUS EST, PROLEGOMENIS ET COMMENTARIO PALÆOGRAPHICO-PHILOLOGICO-HISTORICO ILLUSTRAVIT, ADDITISQUE NOTABILIORUM TABULIS AENEIS EDIDIT CH. M. FRAEHN. Vol. I. In-4° de 108 feuil. Pétersb., 1826.

Ce 1^{er} vol. comprend le texte des commentaires auxquels les volumes suivans doivent être consacrés. C'est le catalogue de toute la collection des monnaies musulmanes de l'Académie, offrant 3,075 exemplaires (non compris les doubles) rangés d'après l'ordre systématique et chronologique, et la traduction fidèle de leurs inscriptions. Cette collection comprend (avec les doubles) 5,347 pièces. Des suppléments, qui paraîtront à des époques indéterminées, en feront connaître l'accroissement. Un catalogue particulier indiquera les monnaies chinoises, japonaises, etc.

L. D. L.

133. ANCIENNES MONNAIES ANGLAISES. Dernièrement, en fouillant un champ près de Halleyclare, on trouva un vase de terre contenant au-delà de 1,000 sous d'argent, des règnes d'Édouard I et d'Édouard II, dont la plus grande partie avait été monnayée à Londres, à York et à Cantorbéry. Nombres d'autres pièces avaient été frappées dans les villes suivantes : Newcastle, Durham, Lincoln, Bristol, St-Edmundsbury, Hadley, Exeter, Chester et Oxford. Il s'y trouvait aussi quelques sols d'Irlande, avec le triangle, monnayés à Dublin et à Waterford. A en juger par l'époque à laquelle on peut raisonnablement supposer que ces monnaies furent mises en circulation, et par la localité où

elles ont été trouvées, (localité située entre l'ancienne cité de Connor et la forteresse de Carrickfergus), il est probable qu'elles y avaient été enfouies pendant l'invasion de lord Edward Bruce, qui eut lieu en 1315, et peut-être pendant la retraite de l'armée anglaise, de la première de ces places où elle avait été défaite le 10 septembre, et d'où elle se replia sur Carrickfergus, poursuivie par les vainqueurs. Cette hypothèse est d'autant plus plausible, qu'à différentes époques, on a trouvé de même dans des cavernes situées du même côté de ce pays, des petits tas de pièces de monnaies semblables à celles dont il s'agit avec quelques monnaies d'argent des Alexandres rois d'Écosse. (*Northern Whig*. — *Lond. and Paris Observ.*; 29 juill. 1827.)

HISTOIRE.

134. TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours, accompagnés de recherches historiques et ethnographiques sur cette partie du monde; par J. KLAPROTH. In-4° de 37 feuilles, avec atlas in-f° de 27 cartes; Paris, Schubart, éditeur, et Ponthieu; prix, 85 fr. Londres, Treuttel et Wurtz; Stuttgart, Cotta.

Ce serait une vaste et magnifique galerie que celle qui montrerait à nos yeux les peuples et les royaumes de l'Asie, dans tous les âges, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Que de révolutions et de catastrophes! Que de trônes abaissés! Que de puissances subitement élevées! Que de nations sorties tout-à-coup comme du néant pour y rentrer bientôt après! Que de peuples se foulant, se pressant, se dévorant les uns les autres! Des tableaux aussi variés, aussi riches demandent un peintre habile et exercé, qui, d'un coup d'œil sûr, sache embrasser cet ensemble imposant, et d'une main savante en tracer les immenses détails. Personne, plus que M. Klaproth, n'était en état de remplir cette tâche difficile, qui exige une vaste érudition, une connaissance approfondie des langues asiatiques, un jugement élevé, une critique saine et éclairée. M. Klaproth pouvait être l'historien de l'Asie: il a mieux aimé laisser cette gloire à un autre, en se réservant le mérite de lui avoir ouvert le chemin. Il lui aura indiqué les grandes divisions de son travail; il lui aura même

fourni des renseignemens neufs et précieux sur les nations de l'Asie septentrionale, intérieure et orientale; il l'aura dirigé au milieu du dédale des temps anciens; mais enfin il l'aura abandonné à lui-même pour les siècles postérieurs au dixième, il ne lui aura donné que l'esquisse de ces *Tableaux Historiques de l'Asie*.

Un homme tel que M. Klaproth ne devait pas se tromper sur le plan qu'il s'était tracé : aussi n'a-t-il en effet exécuté que celui qu'il s'était proposé. Il avertit lui-même dans sa *conclusion* qu'il a voulu donner un *aperçu ethnographique et historique* des différentes nations qui avaient formé en Asie des empires considérables, et qu'on avait jusqu'à présent confondues ensemble sous des noms généraux et très-mal choisis, tels que ceux de *Tatars*, de *peuples de la race Mongole*, etc. Il donne une classification nouvelle des peuples de l'Asie centrale, qu'il distingue d'après leurs degrés de parenté en *Toungouses*, *Sianpi*, *Turcs*, *Mongols*, *peuples blonds de la famille indo-germanique*, et *nations hunniques ou ogorofinnoises*.

Puisque tel a été le but de M. Klaproth, on conçoit pour quelle raison il n'a point parlé de l'histoire des Arsacides, de celle des Sassanides, des conquêtes des Arabes, de l'empire des Seldjoucides, enfin des dynasties mahométanes exclues du plan de son ouvrage. On voit par quel motif il s'est privé du plaisir de dépeindre les hauts faits d'armes de Tchinghiz Khan et de Timour. Mais, en même temps, on se demande pourquoi il a jugé à propos de traiter des anciennes dynasties persanes, des Pichdadiens et des Kaïaniens, et même des Séleucides, pourquoi il a entamé l'histoire de la Géorgie et de l'Arménie, et poursuivi celle de la Chine jusqu'au dixième siècle. Ne serait-il pas possible que M. Klaproth, après avoir conçu le vaste plan développé dans ses cartes ethnographiques, eût voulu d'abord l'exécuter? Il y a dans le commencement de son ouvrage une espèce d'ordre et de succession qui semblerait indiquer cette intention première. Nous avons à regretter qu'il ne l'ait pas poursuivie dans toutes ses conséquences, et qu'il se soit contenté de rassembler, en forme de documens, des mémoires intéressans et pleins de science, mais dont l'ensemble ne répond pas au titre que l'auteur avait annoncé, *Tableaux historiques de l'Asie jusqu'à nos jours*.

Acceptons toutefois avec reconnaissance ce que M. Klaproth nous présente aujourd'hui. Pour mieux faire comprendre sa pensée, je diviserai son travail comme il l'a fait lui-même. Je vais donner l'analyse de ses 27 cartes, qui sont vraiment ses *Tableaux historiques* ; ensuite j'indiquerai le sujet des différens chapitres qui forment le texte du volume in-4° qu'il a joint à ces tableaux.

Chacune des cartes de l'atlas représente l'état de l'Asie à une époque désignée. La circonscription des différens états est marquée par une couleur particulière.

La 1^{re} carte représente l'Asie à l'époque de Cyrus, 530 ans avant J.-C.

La 2^e nous transporte au règne de Darius Hystaspis, 500 ans avant J.-C.

La 3^e nous offre l'Asie 322 ans avant J.-C. au temps d'Alexandre-le-Grand.

La 4^e dépeint la division de l'empire d'Alexandre, l'an 281 avant notre ère.

La 5^e présente la situation de l'Asie, 210 ans avant J.-C., au moment où régnait en Chine la dynastie de Thsin,

La 6^e décrit les provinces asiatiques dans le siècle d'Auguste, 31 ans avant notre ère.

La 7^e représente l'Asie, 116 ans après J.-C., à l'époque de Trajan et des Han orientaux.

La 8^e vient nous l'offrir au moment de la division de la Chine en trois royaumes, l'an 232 de J.-C.

La 9^e rappelle l'époque des Sassanides en Perse, 302 ans après J.-C.

La 10^e l'époque de l'empire des Huns, l'an 425 de notre ère.

La 11^e l'époque du grand empire des Turcs de l'Altai, ou Thou Khiu, 565 ans après J.-C.

La 12^e carte est un tableau ethnographique de l'Asie intérieure et moyenne jusqu'à l'an 1000 de notre ère, d'après les historiens chinois.

La 13^e retrace l'époque de Mahomet, l'an 632 de J.-C.

La 14^e l'époque des khalifs ommiades, l'an 679 de notre ère.

La 15^e l'époque des Turcs houihe et des tibétains, l'an 745 de J.-C.

La 16^e dépeint l'Asie en l'an 865, au moment de l'empire des khalifs abassides.

La 17^e est le tableau des états asiatiques à l'époque des émirs samanides, l'an 932 de J.-C.

La 18^e rappelle l'époque de l'empire des Khitans ou Liao, l'an 952 de notre ère.

La 19^e l'époque des Ghaznevides, 1000 ans après J.-C.

La 20^e l'époque des Turcs Seldjoukes, en Perse, et des Altoun Khans, en 1225.

La 21^e représente l'époque fameuse de Tchinghiz Khan, l'an 1226 de J.-C.

La 22^e nous transporte en l'année 1290 de notre ère.

La 23^e offre le tableau de l'Asie en 1368, au moment de la fondation de la dynastie chinoise des Ming.

La 24^e retrace l'époque de Timour, en 1404.

La 25^e l'époque de Mohammed II, en 1497.

La 26^e l'époque des Russes et des Mandchoux, l'an 1725 de notre ère.

La 27^e carte reproduit l'époque de la prépondérance des Anglais dans l'Asie méridionale en 1825.

Tel est le titre de chacune de ces cartes dont *l'aperçu général* et raisonné forme le commencement du volume in-4^o dont il me reste à parler.

M. Klaproth retrace d'abord, d'après Firdoussi, l'histoire de l'ancienne Perse sous la dynastie des Pichdadiens et celle des Kaïaniens. Il cherche à expliquer les traditions fabuleuses des Chah-Nameh par le moyen des récits que nous ont transmis les historiens grecs, et il se plaint de ne rencontrer sur cet objet intéressant que des renseignemens fort incertains. Dans un 2^e chapitre, il présente cette même histoire de Perse d'après les auteurs grecs, jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand, et passe ensuite à l'histoire de la Chine, à laquelle il consacre 3 chap.

1^o Il remonte à l'origine de cet empire, dont il raconte la fondation et les accroissemens jusqu'à la fin de la dynastie de Thsin, 207 ans avant J.-C.

2^o L'histoire de la Chine est continuée depuis la chute de la dynastie de Thsin et l'élévation de celle de Han, jusqu'au moment où l'empire fut partagé en trois royaumes, l'an 220 de notre ère.

3° L'auteur reprend l'histoire de la Chine au commencement de la période appelée *des trois royaumes* : il représente ensuite l'empire réuni de nouveau sous le fondateur de la dynastie des Thsin, puis déchiré par des guerres intestines et divisé de nouveau en deux parties. Il dépeint le renversement successif de plusieurs dynasties, jusqu'en l'an 589, qui vit une nouvelle réunion de l'empire dans la personne de Wenti, prince sage, puissant et législateur ; puis l'extension de la domination chinoise jusqu'à la mer Caspienne sous la dynastie des Thang, vers le milieu du 7^e siècle ; l'affaiblissement de cette puissance, l'invasion des Tubétains, la prise de la capitale de l'empire chinois, l'anarchie générale qui amena, en 905, la fin de la dynastie des Thang, remplacée par celle de Liang.

Ces trois sections de l'histoire de la Chine ne se suivent pas immédiatement dans l'ouvrage de M. Klaproth : elles sont placées à leur rang de chronologie, et intercalées au milieu de quelques autres chapitres qui retracent les événemens de l'Asie occidentale, depuis la mort d'Alexandre, jusqu'à l'an 226 après notre ère, l'histoire de la Géorgie, jusqu'au milieu du troisième siècle, celle de l'Arménie jusqu'en 232, quelques notions sur la Corée et le Japon ; mais, entre autres, le morceau qui, sous le rapport de l'intérêt et de la nouveauté, est le plus digne d'attirer l'attention, c'est un aperçu historique et ethnographique des peuples de l'Asie moyenne jusqu'à l'an 1000 de notre ère. L'auteur reconnaît cinq grandes souches parmi les nations qui vivaient anciennement dans l'Asie centrale, savoir les Tounghouses, les Sianpi, les Turcs, les Tubétains et la race Alano-Goths aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il s'étend sur les événemens occasionés par leur extension et par leurs différentes migrations, et pense que les Mongols et les Samoïèdes, ainsi que les peuples hunniques finnois occidentaux, bornaient au nord ces cinq races, qui ne dépassaient pas la frontière de Sibérie actuelle.

Après avoir parlé, au sujet de la race Tounghouse, de la fondation de l'empire des Khitan, en 907, et de celle de la dynastie de K'in, appelée Altoun Khan par les Mahométans, il mentionne les royaumes fondés par la race Sian pi ou Coréenne, et par la race Turque connue par les Chinois sous le nom de Hiong nous. Il soupçonne que le mot *Turc* a été altéré en celui de *Thou Khin*.

Il raconte les révolutions qui détruisirent à la longue les Thou Khin orientaux et les Thou Khin occidentaux, et ensuite il prouve l'origine turque des Ouigours, dont une branche recut le nom de Hoei he et forma un état assez considérable qui florissait dans le 8^e siècle. Puis il développe l'histoire de la race tubétaine, dont la puissance, dans le 8^e siècle, s'accrut au point de s'emparer de la capitale de l'empire chinois, et fut entièrement détruite dans le siècle suivant, en 866. M. Klaproth ne traite des Mongols que par forme de digression, et se plaint de l'abus qu'on a fait de la dénomination de race Mongole. Il prétend que ce n'était qu'une tribu de la nation des Tatars, et non une des plus grandes subdivisions de l'espèce humaine, comme le veulent les naturalistes. Enfin son sujet l'amène à parler de la race blonde composée des peuples Indo-germaniques, habitans de l'Asie intérieure à une époque fort ancienne et dispersés par un événement dont on ignore les causes, vers le sud, vers l'occident, et même vers l'orient et le nord. Il pense que les migrations de cette race eurent lieu plusieurs fois, et à des époques assez éloignées les unes des autres, et il explique de cette manière la diversité apparente qui règne entre les nations et les langues de la souche indo-germanique. Il traite successivement des peuples du Kachghar et du Khotan, des Kirghiz, autrefois les Hakas, des Alains qu'il croit les mêmes que les Osètes de nos jours. Ainsi se termine ce long mémoire, plein de renseignemens précieux sur des faits peu éclaircis jusqu'à présent.

Le volume est terminé par un autre mémoire, non moins curieux et contenant des recherches sur la migration des peuples de la race finnoise orientale, qui, sortant de leurs anciennes habitations dans les monts ouraliens, vinrent fondre sur l'Europe et produisirent l'immense révolution qui s'annonça aux états civilisés de l'Europe par le passage des Huns en 376. L'auteur examine l'origine de cette nation qu'il ne croit pas mongole ou kalmuke. Il établit la parenté des Huns avec les Avars et les Hongrois : il les regarde comme des Finnois orientaux, comme des ancêtres des Vogouls actuels. Il s'étend sur l'histoire des différentes peuplades hunniques, et reconnaît que les Boulgares était une nation hunno-ogorique. Il démontre que les Khazars sont, comme les Huns, des Finnois orientaux, que les Hon-

grois enfin ont la même origine, et l'histoire de ce peuple est le dernier document que renferme cet intéressant mémoire.

Quand un savant, tel que M. Klaproth, se permet une assertion, nous sommes portés à le croire sur parole. Il a puisé les élémens de ses récits et les motifs de ses raisonnemens à des sources où il est donné à bien peu de personnes d'aller puiser. Mais cet ouvrage porte avec lui une preuve de sa bonne foi, qui ne peut que nous rassurer sur tout le reste. Dans le chapitre qui traite de la famille tubétaine, il avait pensé que la nation des Yue tchi appartenait à cette famille. Il s'est convaincu depuis que ces Yue tchi ou Yue ti sont de la race blonde, les mêmes que les *Gètes*, vaincus par Tchinghiz-Khan et par Timour, dont les descendans existent encore aujourd'hui dans l'Inde. Il a consigné cette nouvelle opinion dans une note qui termine son ouvrage, et peut ainsi nous donner une idée de la conscience avec laquelle il a été rédigé. L.

135. PHILOSOPHIÆ CHRYSIPPÆ FUNDAMENTA in notionum dispositione posita, restituit CÆ. PETERSEN, Phil. D. In-8°, de XXII et 354 pp. pr. 2 rthlr. Altona, 1827; Busch (*Allgem. Liter. Zeitung*; août 1827, p. 663.)

L'introduction offre succinctement l'histoire des idées génériques de la philosophie grecque. L'auteur s'attache ensuite à prouver que Chrysippe a traité la doctrine des catégories dans la 3^e partie de la logique « Περὶ ζῶν καὶ γινῶν καὶ εἰδῶν » N'ayant consacré ses recherches qu'aux 5^e, 6^e et 7^e livres de Chrysippe, son traité est divisé en 4 parties dont la 1^e s'occupe des idées génériques adoptées par les Stoïciens, τὸ προκαείμενον, τὸ νσιόν, τὸ πρὸς ἔχον et τὸ πρὸς τί πως ἔχον. La classification des choses est l'objet de la 2^e partie; la 3^e renferme la doctrine περὶ τῶν ἀντιτίων. Après avoir donné la définition et la classification, il traite de *simplicité contrariis*, de *habitu* et *privatione*, de *affirmatione* et *negatione*, et de *contrariis ad aliquid relatis*. Dans la 4^e partie, l'auteur s'étend sur l'utilité qu'offrent les catégories en général, sur la division de la logique, de la physique et de l'éthique. Cette partie est terminée par une courte esquisse du système de Chrysippe. Finalement l'auteur offre une comparaison entre la philosophie stoïcienne et le système des philosophes modernes. Afin de faciliter aux savans l'usage de ce travail,

on trouve à la fin les 4 indices que voici : *index librorum Chrysippeorum in systematis ordinem redactus, index auctorum, rerum et vocabulorum*. Le journal cité donne beaucoup d'éloges à l'auteur tant sous le rapport de la manière dont il a traité son sujet que sous celui de la latinité. L. D. L.

136. DE SCHOLA, QUE ALEXANDRIÆ FLORUIT, CATECHETICA. Commentatio historica et theologica ; pars I, 119 p. Halle, 1824. Pars II ; de Scholæ Alexandrinæ Catecheticiæ Theologia. In-8° de 456 pag. ; par H. E. S. GUERICH. Halle, 1824 et 1825. (*Götting. gel. Anzeig.* ; nov. 1825, n° 188.)

Le premier de ces écrits, qui a valu à l'auteur le doctorat en philosophie, traite de l'histoire particulière de l'école d'Alexandrie, et doit être considéré comme l'introduction aux recherches savantes exposées dans la seconde partie. Cette dernière offre des données précieuses sur le caractère particulier de la théologie développée dans l'école d'Alexandrie. On ne saurait méconnaître que plusieurs doctrines du christianisme, peut-être dès le premier moment qu'elles sont devenues un objet de recherches philosophiques et scientifiques, ont reçu, dans la tête des docteurs d'Alexandrie, une forme tout-à-fait différente de celle qu'on leur avait donnée ou qu'on leur donna par la suite dans d'autres contrées : signaler toutes ces formes, tant sous le rapport de leur coïncidence que sous celui de leur caractère particulier, telle a été la tâche que l'auteur s'est imposée, et dont il s'est acquitté de la manière la plus satisfaisante. Il a exploité à cet effet tous les docteurs d'Alexandrie dont les écrits se sont conservés, depuis Athénagoras jusqu'à Didymus. Quant à la méthode qu'il a suivie, il a divisé tous ces matériaux en quatre classes : la première renferme les opinions de ces docteurs sur la critique des écrits bibliques ; la seconde comprend les principes d'après lesquels ils ont expliqué les doctrines, ou l'art herméneutique de ces docteurs ; la troisième renferme leur dogmatique, et la quatrième leur éthique. Le journal cité parle avec le plus grand éloge de l'érudition de l'auteur. L. D. L.

137. ZEITTAFFELN DER RÖMISCHEN GESCHICHTE. — Tables chronologiques pour servir à l'étude de l'histoire romaine ; accompagnées de documens qui y sont relatifs, et de quelques tables

généalogiques. A l'usage des écoles scientifiques. Par le D^r F. FIEDLER. In-4° de 94 pag. Wesel, 1827; Bagel. (*Leipzig. Litt.-Zeitung.* ; août 1827, n° 116.)

Le but de l'auteur était de donner une esquisse de la vie politique et privée des Romains. C'est à cet effet qu'il a emprunté à l'histoire politique de ce peuple les principaux événemens et les noms les plus marquans, et qu'il indique les époques les plus importantes sous le rapport religieux, scientifique et de la vie privée. L'introduction traite des sources et de la littérature moderne de l'histoire romaine, des plus anciens peuples d'Italie, de l'âge mythologique de ce pays, et de la chronologie romaine. Elle est suivie d'une esquisse de géographie de l'ancienne Italie. Les tables généalogiques offrent les familles des Scipions, des Claudes, des Gracques, de Jules-César, d'Octave, de Livie, des Marcellus de la race Claudia, des Metellus de la race Cæcilia, de la maison des Flaves, des Antonins, de la maison de Constantin, de Valentinien, etc.—L'histoire est divisée en 5 périodes. Le 1^{er} renferme le règne des rois; le 2^e la république aristocratique et l'assujettissement de l'Italie (depuis la chute de Tarquin le Superbe jusqu'au commencement de la guerre de Carthage); le 3^e les conquêtes et les guerres civiles (depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de la république); le 4^e, l'empire (depuis Octave jusqu'à Dioclétien); le 5^e, l'empire divisé et sa fin dans l'occident (depuis Dioclétien jusqu'en 476 ap. J.-C.). Le journal cité parle de ce travail avec éloge. L. D. L.

138. *SKETCHES OF THE WAR IN GREECE.* — Esquisses de la guerre entre la Turquie et la Grèce; en une série d'articles extraits de la correspondance privée de P. J. GREEN, écuy., ancien consul britannique en Morée; avec notes. Par L. R. GREEN, écuy., vice-consul. In-8° de 328 pages. Londres, 1827; Hurst et Comp.

Cet ouvrage, sorti de la plume de 2 agens consulaires très-instruits, présente, nous le disons à regret, sur la lutte actuelle que soutiennent les Grecs, un tableau très-différent de celui à la vérité duquel les pinceaux brillans et infatigables des écrivains philhellènes ne nous ont que trop disposés à ajouter foi. Nous n'avons pas oublié que Sir W. Gell fut vertement tancé pour avoir, dans ses écrits, déprécié le caractère moral des Grecs

modernes ; et nous ne pensons pas que MM. Green puissent s'attendre à un meilleur sort. Mais si, d'un côté, l'esprit philosophique s'efforce de colorer par d'obligeans palliatifs l'état de dégradation dans lequel on prétend que sont tombés et la Grèce et ses peuples actuels, ce serait assurément, selon nous, le comble de la folie, que de fermer nos yeux et nos oreilles à l'évidence de cette vérité désagréable qui est qu'une telle dégradation existe réellement, et de nous faire, à cet égard, illusion au point de donner à la cause dont il s'agit un appui, qui ne lui saurait être, au fond, d'aucune utilité positive. Combien ne vaudrait-il pas mieux reconnaître franchement le véritable état des choses, et y appliquer le meilleur remède possible, au lieu de nous passionner pour un roman, et de nous laisser maîtriser par l'entraînement d'une imagination exaltée ?

Notre intention n'est pas d'entrer dans des détails sur les différentes parties de cet ouvrage ; nous nous bornerons à l'annoncer au public comme contenant beaucoup de choses curieuses, et nombre d'anecdotes remplies d'un frappant et pénible intérêt, et de mettre par-là le lecteur impartial à portée de juger, par comparaison, des différentes versions qui ont été publiées sur les mêmes faits, de manière à arriver beaucoup plus près de la vérité qu'il ne l'a pu jusqu'à présent. (*London liter. Gaz.* ; 10 NOV. 1827.)

139. ISTORITSCHESKIA SPRAFKI OB IVANNIE IEXARKHIÉ BOLOARS-KOME. — Réfutation de quelques erreurs historiques de l'éditeur des œuvres de Jean Exargue de Bulgarie. Gr. in-fol. Moscou, 1824.

140. DE L'IMPORTANCE DES ÉCRIVAINS ARABES POUR L'ANCIENNE HISTOIRE DE LA RUSSIE (*Vestnik yéropoui.* — *Courrier de l'Europe* ; oct. 1825, n° 19, pag. 199.)

Tous les savans conviennent que les sources nationales seules ne peuvent suffire à l'ancienne histoire de Russie. Les chroniques russes jusqu'à la mort de Vladimir le Grand sont incomplètes et renferment même quantité de passages obscurs. Les annales bysantines, scandinaves, franques, et les ouvrages de plusieurs auteurs de l'Occident ont jeté un grand jour sur les ténèbres cimmériennes, et fait appercevoir la réalité là où n'existaient que de vaines suppositions. Mais si l'Occident nous a procuré

des notions aussi nécessaires, aussi utiles sur les premiers temps de l'existence de l'empire de Russie, pourquoi négligerait-on l'étude des écrivains orientaux ?

Les nombreuses conquêtes des Arabes, l'étendue de leur commerce, la solidité de leur civilisation durent nécessairement les mettre en relation avec le nord ; et il est impossible que la partie septentrionale de la Russie actuelle leur ait été entièrement étrangère. Vers l'époque où l'empire russe fut fondé, d'heureuses expéditions rapprochèrent le peuple des Kozars, avec lesquels les Russes firent si long-temps la guerre. Lorsque les Arabes eurent vaincu cette nation belliqueuse, et que le moslémisme eut poussé chez elles d'assez profondes racines, ils traversèrent leur pays pour aller explorer les contrées du nord. C'est vers ce temps qu'il faut rapporter les voyages de Sallama, drogman d'Agmen-Ben-Fozlan, d'Istakhri, de Massoudi, puis de Ibn-Gaoukal et autres.

Les Arabes aimaient l'érudition ; ils se plaisaient à étudier la généalogie des peuples, l'histoire et la géographie. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient mieux connu qu'aucune autre nation les rives du Volga entre la mer caspienne et la mer Noire. Plusieurs de leurs compatriotes fort instruits s'y trouvaient à l'époque même de la fondation du grand duché de Russie, près de 2 siècles avant Nestor. Combien doivent donc être précieuses leurs relations sur les Kozars, les Bulgares et les Pétchnègues !

M. Fraehn s'est occupé de recueillir des matériaux aussi importants, et il a été favorisé dans son utile entreprise par M. Ouvarof, président de l'Académie des sciences, qui a mis à sa disposition un grand nombre de manuscrits arabes, persans et turcs.

Ce savant orientaliste vient de publier les fruits de ses doctes veilles dans un ouvrage qui renferme tout ce que les historiens orientaux ont dit sur les Russes (1), et familiarisera le lecteur avec le dictionnaire géographique d'*Yakout*, et les intéressantes relations d'Ibn-Fozlan, auteur si important pour l'histoire russe, et qui cependant était resté inconnu non-seulement en Europe, mais même en Orient. Cet écrivain fut ambassadeur du calife Mouktédèr à la cour du tsar des Bulgares sur le Volga (907-

(1) *Ibn-Fozlans und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit.*

932), auquel il donne souvent dans son ouvrage le nom du tsar slave. A son retour, il rencontra des Russes qui descendaient le Volga pour leur commerce, et il en fait la description d'une manière fort circonstanciée.

Le livre de M. Fraehn renferme 3 questions fort intéressantes.

1°. Des suppositions sur les noms des races Russes ; citées par Ibn-Gaoukal et plusieurs autres auteurs arabes, et la preuve que le nom de la ville de Kief était anciennement fort connue dans l'Orient.

2°. Des Varengues et de la mer de Varengues chez les historiens arabes.

3°. Des recherches sur le pays de *Vassou*, mentionné chez les mêmes auteurs, comme situé dans la Russie septentrionale.

J.....T.

141. QUELQUES MOTS SUR ST.-CYRILLE ET ST.-MÉTHODIUS, inventeurs de l'*alphabet slavon* ; par M. PAGODINE. (*Sièvernî Arkhif*. — Archives du Nord ; 22 fév. 1826, n° 4, p. 348.)

La demande que les princes slaves Rostislaf, Sviatopolk et Kotsel firent aux Grecs de leur envoyer des hommes lettrés, et l'ambassade confiée à cet effet par les empereurs de Constantinople à Cyrille et Méthodius, sont invraisemblables sous plus d'un rapport, bien que ces deux faits aient été mentionnés par Nestor et consignés dans toutes les histoires de Russie, publiées en Russie. M. Dobrowsky seul (dans son ouvrage connu sous le titre de *Cyryll und Method. die Slaven-Apostel*) les regarde comme controuvés, bien qu'il n'ose pas se prononcer entièrement à cet égard.

Voici les motifs de M. Pagodine pour appuyer l'opinion de M. Dobrowsky.

1°. La Moravie, la Pannonie, où régnaient les princes sus-nommés, avaient déjà reçu le baptême des missionnaires romains, ces pays possédaient des prêtres romains, et depuis long-temps ils étaient soumis à l'autorité des papes. (Voy. la bulle du pape Eugène en date de 854, Schlœzer, dans son *Nestor*, 11, 424.) Par quelle raison ces princes se seraient-ils tout d'un coup adressés à une autre cour, aux empereurs grecs avec lesquels ils n'avaient aucune relation ? En 865, d'après un écrivain contemporain de Cyrille et de Methodius (*de conversione Bojariorum*),

c. à d., à l'époque du séjour que firent ces 2 frères dans les contrées que l'on vient de citer, Adalvin, archevêque de Salzbourg célèbre les fêtes de Noël chez le prince Kotsel, où se trouvaient également plusieurs autres prêtres de la religion latine; et se le même auteur Méthodius ne commença à paraître dans les états de Kotsel qu'en 872. Le prêtre Dioclès, l'un des anciens témoins des faits dont il s'agit, dit expressément (voy. Schlœzer, II, 408, à l'année 1161) que Constantin (Cyrille) avait déjà la connaissance de Sviatopolk, lors de son voyage à Rome (Schlœzer, *Nestor*, II, 414.) Ce Sviatopolk se montre dans la suite entièrement du côté des prêtres latins, et malgré l'intercession même du pape, il force Méthodius à quitter son éparchie et à se retirer à Rome. Il n'est pas inutile d'observer en outre que ces princes furent pendant tout ce temps là occupés de débats politiques soit entr'eux, soit avec les Allemands.

La légende italienne seule parle de l'invitation faite aux deux frères, et elle ne parle que de Rostislaf seulement. Le commentateur de Nestor lui joint Sviatopolk et Kotsel.

Mais la principale raison pour laquelle il faut rejeter cette invitation, c'est que bientôt après leur arrivée en Moravie et en Pannonie, Cyrille et Méthodius reconnurent l'autorité du pape romain. Tombe-t-il sous le sens que ces 2 frères, Grecs de nation, sujets grecs, et suivant le rit grec, se fussent adressés en matière de religion à d'autres qu'à des Grecs, s'ils eussent été solennellement envoyés par ces derniers ?

Voilà pourquoi, et c'est ce qui cause avec raison l'étonnement de Schlœzer (II, 448), Photius, patriarche de Constantinople, dans son épître aux archevêques d'Orient, en parlant des peuples Bulgares et Russes nouvellement convertis, ne fait aucune mention des Moraves. Méthodius n'eut aucune part à la conversion, ce qui certes eût été impossible, si Cyrille et son frère eussent été envoyés de Constantinople par l'empereur Michel (1).

(1) Il est donc constant que Cyrille et Méthodius ne furent point envoyés en Moravie ni dans les autres pays Slaves, mais qu'ils commencèrent leurs prédications de leur propre chef. M. Blumberg (dans les Annales littéraires de Vienne), démontre jusqu'à l'évidence qu'ils ne furent jamais en Moravie. Le silence de Photius sur les Moraves pour venir à l'appui de cette assertion.

Mais, dira-t-on, il eût été plus raisonnable que lors même qu'ils n'eussent reçu aucune mission de Constantinople, ces deux frères reconnussent plutôt l'autorité des Grecs que celle des Romains. M. Pagodine observe qu'ils préférèrent se soumettre aux derniers, parce que depuis long-temps la Moravie et la Pannonie relevaient du souverain pontife, et qu'à ce premier motif se joignit peut-être encore le mécontentement personnel de Cyrille et de Méthodius contre le patriarche grec.

2°. Constantin, qui reçut le nom de Cyrille en entrant au monastère, et Méthodius se trouvaient à Rome en 867. Cyrille y apporta les reliques de St.-Clément, et termina sa vie dans la capitale de la chrétienté, où il fut enterré avec les plus grands honneurs par ordre du pape. Quant à Méthodius, il fut sacré archevêque par le même pontife, et cependant Jean VIII, son successeur, dans la bulle à Sviatopolk de Moravie (880), dit, que les caractères slaves avaient été inventés par un certain philosophe nommé Constantin. — M. Dobrowsky voit bien une contradiction dans cette circonstance, mais il ne donne aucune raison pour l'expliquer.

Schlœzer donne en passant l'épithète d'ignorant au pape Jean, parce que le souverain pontife et les Romains n'auraient pas dû oublier à qui l'on devait l'alphabet slave.

Voici comme M. Pagodine explique la chose : lorsque Cyrille et Méthodius parurent à Rome pour la première fois, ils durent surmonter bien des obstacles pour conserver les pays qu'ils avaient convertis. A cet effet, leurs principaux efforts consistèrent à cacher la liturgie slave qu'ils avaient introduite et conséquemment l'alphabet slave inventé par eux, et si peu d'accord avec l'esprit de la cour de Rome (2). Ceci n'est point

(2) Lors du premier voyage de Cyrille et de Méthodius à Rome, rien de particulier ne se passa entre eux et le souverain pontife, soit comme l'assure Dioclès, qu'ils y eussent été appelés par le pape, instruit des nombreuses conversions dues à l'éloquence de Cyrille, soit que Cyrille lui-même et Méthodius fussent venus dans la capitale du monde chrétien dans l'intention d'y reconnaître l'autorité du chef de l'église romaine, et à cet effet de lui faire hommage des reliques de St.-Clément. Une sorte de lutte s'était établie entre le patriarche grec et le pape, relativement à la conversion des infidèles. Le pape reconnaissait la nécessité, comme l'observe Dobrowski lui-même, de conserver la Moravie de son côté ; à

une supposition, car dans sa bulle (de 876), par laquelle il rappelle Méthodius de son archevêché à Rome, le pape Jean VIII, s'exprime ainsi : « nous avons appris que tu chantes la lithurgie dans une langue barbare, c. à d., la slavonne. » Conséquemment le pape n'avait pas, en l'année 879, connaissance officielle de l'usage de la langue slavonne dans la lithurgie. Répondant à cet appel, Méthodius se rend à Rome, et par la sagesse de ses représentations, il force le pape de lui permettre solennellement pour le service divin, le langage slavons. Parler de l'inventeur des caractères slavons, était pour le pape une chose entièrement accessoire, et si, par n'importe quels motifs, Cyrille et Méthodius, ce qui est très-certain, n'en parlèrent point dans leur première entrevue avec le souverain pontife, Méthodius, par les mêmes raisons, ne dut point en parler dans la seconde : le pape ne savait la chose que par oui-dire.

3°. Selon quel rit se célébrait l'office divin dans les contrées nouvellement converties au christianisme ? Était-ce selon le rit grec, ou le rit le romain ?

Il est à présumer que c'était en partie selon le rit romain. Quelle autre promesse pouvait effectivement faire Méthodius au pape, lors de sa première soumission ? De quelle autre manière put-il ensuite se justifier et conserver la confiance de Jean VIII ? « Nous avons appris, dit ce pape, dans sa bulle à Touventard, que votre archevêque Méthodius, nommé par notre prédécesseur Adrien, enseigne d'autres dogmes que ceux auxquels il avait promis de croire, tant verbalement que par écrit. » Mais la bulle du même pape à Sviatopolk, atteste que ceci n'était qu'une calomnie des ecclésiastiques latins, jaloux du crédit de Méthodius. « Nous avons fait comparaître notre respectable archevêque au tribunal de nos évêques ; ayant reconnu qu'il confesse dans toute leur intégrité les dogmes de l'église orthodoxe, nous vous le renvoyons pour qu'il continue de gouverner le diocèse dont nous lui avons confié la direction. »

Vraisemblablement Cyrille et Méthodius, afin de conserver les plus importants de leur avantages, c. à d., l'usage de la langue

cet effet, il recevait avec joie les Grecs opprimés, il les flattait et assisaisait ensuite les premières occasions d'abandonner tout à leur volonté. Cependant on voit dans la suite le pape fidèle à sa politique, agir tout autrement, et rappeler Méthodius à son tribunal.

slavonne et leur influence sur les pays convertis, consentirent à adopter plusieurs cérémonies romaines. Leur manière de voir à cet égard appartient aux remarquables phénomènes moraux du neuvième siècle, et mérite toute l'attention de l'écrivain qui s'occuperait d'une histoire universelle. J. T.

142. SUR LES USAGES DES PETITS RUSSIENS; par M. LOUKASCHÉVITCH. (*Sièverni Arkif*. — Archives du Nord; 22 avril 1826, n° 8, p. 386.)

Les fêtes de Noël et du nouvel an sont remarquables chez les petits Russiens par certains usages et divertissemens qui se sont conservés parmi les peuples. Les principaux sont : le *koulatchni boi* ou combat à coups de poing, le *kolédovanie* et le *stschédronié*, deux espèces de chants nationaux.

Le combat à coups de poing commence ordinairement par les enfans : de jeunes garçons s'avancent les uns contre les autres, se battent et lorsqu'une des 2 parties faiblit, il est aussitôt soutenu par de plus grands, qui à leur tour le sont par de plus forts, lorsque la victoire se déclare pour leurs adversaires. Viennent ensuite les *paroubki*, ou hommes non mariés, et cette nouvelle lutte ne se termine jamais sans effusion de sang. Autrefois, non-seulement le peuple, mais les grands seigneurs même, *velmojnié pani*, prenaient part à ce divertissement tant soit peu barbare, il est vrai, mais qui contribuait à entretenir parmi eux l'humeur belliqueuse. Le parti vaincu était tenu de payer aux vainqueurs un prix convenu, consistant ordinairement en un tonneau, ou quelquefois plus, d'eau-de-vie, d'hydromel ou de toute autre liqueur.

L'usage de chanter (*kolédovate*) est des plus anciens, comme l'indique la signification même de ce mot qui tire son étymologie de *koliada*, qui chez les Slaves idolâtres était le dieu des triomphes et de la paix. Aujourd'hui lors de la fête de Noël, les jeunes gens des deux sexes se réunissent en certain nombre, vont de maison en maison et chantent en l'honneur des maîtres et de leur famille, des *koliadi* ou couplets, pour lesquels ils reçoivent une légère rétribution. Quoiqu'un grand nombre de personnes condamnent ce divertissement comme un reste du paganisme, cependant le peuple s'y livre sans aucune espèce de préjugé, comme à un jeu propre à amuser les enfans.

La *stchedrovka* ou *stchédrovanié* est une espèce de *koliada* que l'on chante la veille du nouvel an. Il diffère de ce dernier, en ce qu'ici personne ne fait le solo, mais que l'on chante ensemble quelque événement remarquable tiré de l'Écriture sainte.

Il y a quelques années, que le gouvernement a défendu tous ces divertissemens, ayant reconnu qu'ils étaient dangereux, comme restes d'anciens préjugés et comme entraînant toujours du trouble et des discordes.

Indépendamment de ces usages, on a encore coutume au renouvellement de l'année, de jeter du millet sur celui que l'on félicite en signe du bonheur qu'on lui souhaite et des vœux que l'on forme pour que Dieu lui accorde une grande abondance de bled. Cet usage, qui jadis était généralement pratiqué, ne l'est plus aujourd'hui que parmi les enfans. Il existe encore un autre genre de chants de félicitation appelés *virshi*, dont le sujet est également pris des livres saints, et analogues au mystère consacré par la fête du jour. Les *virshi* sont chantés par les jeunes garçons auxquels le sacristain apprend à lire : la poésie en est généralement fort grossière, et ils se chantent avec un refrain.

J.....T.

143. ZUR URGESCHICHTE DES DEUTSCHEN VOLKSTAMM'S. — Matériaux pour servir à l'histoire primitive des Germains; par Henri SCHULZ. In-8°, de iv et 410 p.; prix, 2 thal. Hamm, 1826; Schulz. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; août 1827, n° 212 et 213.)

Cet ouvrage est signalé comme une des bonnes productions littéraires de nos jours, tant sous le rapport de la matière que sous celui de la manière dont l'auteur a traité son objet. Le premier mémoire a pour titre : *Matériaux pour servir à l'histoire des guerres des Romains en Allemagne, et à la détermination du lieu du combat de Hermann*. L'auteur s'attache à prouver que c'est à Hamm que ce combat eut lieu. Le second mémoire offre des *Essais sur l'histoire primitive des frontières du peuple germanique, relativement à leur prétendue immigration*. Le 3^e mémoire est consacré à l'*origine des Germains, d'après Tacite*. Le 4^e et dernier mémoire n'offre que des indications relatives à l'histoire primitive du peuple germanique. On reproche à l'auteur un style trop négligé.

L. D. L.

144. ECHO AUS DEN ZEITEN DES DREYSSIGJÄHRIGEN KRIEGES, etc.

— Écho du temps de la guerre de 30 ans, depuis le commencement du 17^e siècle jusqu'à la mort du roi Gustave-Adolphe de Suède. Appel et avertissement à mes contemporains; par J. G. D. EKHART. In-8°, de xx et 428 pag.; prix, 1 rthlr. 14 gr. Mannheim, 1826; Loeffler. (*Allgem. Liter. Zeitung*; août 1827, n° 191, p. 681.)

L'auteur s'est imposé la tâche de refondre l'histoire de la guerre de 30 ans, parce que les historiens qui ont traité cette matière se sont plus ou moins éloignés de la vérité, soit qu'ils n'aient point eu à leur disposition les matériaux nécessaires, soit qu'ils aient perdu de vue le devoir de l'impartialité. Il paraît qu'il a principalement travaillé sur le plan de la *guerre de 30 ans de Schiller*, en rectifiant et en combattant les données inexactes qu'on peut reprocher à ce dernier. L'auteur n'a pas eu l'intention d'offrir au public l'histoire complète de cette guerre, mais seulement la partie relative au protestantisme. Après avoir exposé, dans son introduction, les résultats de la réformation, il traite en 5 sections les matières suivantes : I. *Persécution contre le protestantisme dans les États héréditaires de l'Autriche, depuis 1601 jusqu'à 1609.* II. *La liberté religieuse et politique de Donauwoerth est sacrifiée à l'intolérance, en 1605.* III. *La guerre s'enflamme en Bohême, en 1618.* IV. *Nouvelle guerre en Allemagne, provoquée par Ferdinand. Édit de restitution. Magdebourg.* V. *Gustave-Adolphe.* L'appendice offre quelques additions relatives à ces matières. On reproche à l'auteur beaucoup de négligence dans son style. L. D. L.

145. CHRONOLOGISMEN DER NEUESTEN EUROPÄISCHEN STAATENGESCHICHTE, etc. — Chronologismes de l'histoire des États européens pendant les 20 premières années du XIX^e siècle; avec des tableaux offrant un aperçu des maisons régnantes en Europe, leur généalogie et leurs possessions; par le baron de LIECHTENSTERN. In-8° de iv et 198 p.; prix, 16 gr. Leipzig, 1822; Weygand. (*Leipzig. Lit. Zeitung*; mai 1827, n° 114, p. 912.)

Le but de l'auteur était d'offrir à l'historien une collection de matériaux propres à servir à l'histoire moderne. Il débute par la description de la position politique des États au commence-

du 19^e siècle, puis il raconte, dans l'ordre chronologique, ce qui s'est passé depuis cette époque jusqu'à 1822. L. D. L.

146. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE SUISSE; par Philarète CHASLES. 2^e édition. In-8° de 261 p.; prix, 2 fr. 50 c. Paris, 1825; Lecointe et Durey.

Aucun peuple n'eut peut-être plus à combattre pour son indépendance que les Suisses, aussi les voyons-nous jusqu'au 15^e siècle continuellement en guerre avec leurs voisins. Après avoir, pendant près de deux siècles, versé leur sang pour la cause sacrée de la liberté, les querelles de religion firent encore de leur pays le théâtre du carnage. L'histoire des Suisses présente un phénomène que n'offre aucune autre: c'est que ces montagnards si jaloux et si fiers de leur indépendance ne jugèrent pas indigne d'eux de se mettre à la solde du premier prince qui voulut acheter leurs services; et que, s'enrôlant sous les bannières de monarques ennemis, ils ont plus d'une fois trempé leurs mains dans le sang de leurs compatriotes, de leurs amis, de leurs frères, peut-être.

L'esquisse rapide et succincte que fait M. Chasles des principaux événemens qui ont signalé l'histoire des Suisses est écrite avec cette modération et cette impartialité dont trop peu d'auteurs se piquent aujourd'hui. Nous lui reprocherons toutefois un peu d'affectation dans quelques endroits; mais nous devons reconnaître en lui une saine critique et le mérite de savoir douter à propos; ce qu'il dit de l'aventure de Guillaume Tell vient à l'appui de ce jugement. Enfin, des réflexions sages et judicieuses qu'il a répandues dans son livre contribueront encore à lui procurer des lecteurs. E. C. D. A.

147. PREMIER VOYAGE DES ANGLAIS EN RUSSIE (1553). (*Otietchestvennia Zapiski*.—Annales patriotiques; sept. 1826, n° 77, p. 368-395.)

Les Anglais, ayant remarqué que le prix de leurs marchandises commençait à baisser chez les nations voisines, et que les objets tirés de l'étranger avaient considérablement augmenté de valeur, résolurent de chercher des remèdes à des circonstances aussi préjudiciables à leur commerce. A l'exemple des Espagnols et des Portugais qui, en découvrant le Nouveau Mon-

de, s'étaient ouvert une source inépuisable de richesses, ils entreprirent de rétablir à quelque prix que ce fût l'état déplorable où se trouvaient leurs affaires commerciales. En conséquence il fut décidé qu'on préparerait une nouvelle expédition maritime, et qu'on armerait trois vaisseaux, dont le but serait de se frayer une route à la Chine et aux Indes par la mer Glaciale. Une souscription fut ouverte pour concourir à cette œuvre patriotique, et chaque actionnaire dut verser 25 liv. ster. dans la caisse de la nouvelle société. 6,000 liv. st. ayant été recueillies de la sorte, la Société acheta trois vaisseaux, qu'elle approvisionna pour 18 mois, dont 6 pour la navigation à l'est, 6 pour l'hivernage dans les régions septentrionales et 6 pour le retour. Après avoir chargé les bâtimens de toutes sortes de marchandises, et d'une quantité d'armes suffisante pour se défendre en cas d'attaque des peuples barbares dont on allait probablement faire la découverte, on s'occupa de nommer le chef d'une expédition aussi importante. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Hugues Wiloughby, homme entreprenant, audacieux même et d'un courage à toute épreuve. Le second vaisseau était commandé par Richard Chancellor, marin fort instruit et surtout fort expérimenté. L'expédition mit à la voile le 20 mai 1553 du port de Greenwich, où elle fut cependant bientôt obligée de rentrer pour attendre un vent favorable. Elle repartit enfin, et après une navigation longue et fastidieuse, les matelots aperçurent une île, vers laquelle toute la flotte fit voile pour prendre terre. Les Anglais apprirent que cette île s'appelait Rossa. Après s'y être arrêtés quelques jours, ils se dirigèrent encore plus au nord, et découvrirent encore plusieurs îles qu'ils nommèrent *Crux Insularum*. La navigation devenant de jour en jour plus pénible, le chef de l'expédition tint conseil avec les commandans des deux autres vaisseaux, et prévoyant les dangers qui pouvaient les séparer les uns des autres, il leur donna en cas d'accident rendez-vous au port de Wardhus, sur les bords septentrionaux de la Norvège. Les pressentimens de Wiloughby ne tardèrent pas à se réaliser. Il survint une tempête si épouvantable qu'aucun des bâtimens ne sut plus qu'elle route tenir; et que bientôt on eut perdu de vue le vaisseau amiral et l'Édouard, dont on n'a jamais pu bien connaître le sort, mais que l'on présume avec raison avoir été engloutis corps et biens dans les

abîmes de la mer. Richard Chanceler ayant vainement attendu pendant sept jours dans le port de Wardhus, résolut de poursuivre sa route, malgré les conseils pusillanimes de ses compagnons qui l'engageaient à rétrograder. Ne conservant plus aucun espoir de rejoindre ses infortunés compatriotes, il remet à la voile par le temps le plus favorable, et arrive enfin à un golfe, large de cent mille pas, formé par l'embouchure de la Dwina. Les pêcheurs, les seuls habitans qu'il rencontra sur cette côte, s'enfuirent d'abord à l'aspect des vaisseaux anglais; mais Chanceler leur témoigna tant de bienveillance qu'à la fin ils s'humanisèrent et lui apprirent que le pays où il venait de débarquer s'appelait Russie ou Moscovie et qu'il était soumis aux lois du grand prince Jean Vassiliévitch. Les Anglais leur ayant fait entendre qu'ils voulaient entamer des relations commerciales avec eux, les pêcheurs allèrent rendre compte de leurs intentions au gouverneur de la Dvina qui expédia à ce sujet un courrier extraordinaire au Tsar. L'histoire apprend avec quel empressement ce prince s'empressa d'accepter des propositions qui ne pouvaient que favoriser les progrès du commerce dans ses états. Telle est l'origine du monopole que les Anglais exercèrent si long-temps dans le Nord.

J. T.

148. LETTRES DE HENRI VIII A ANNE BOLEYN, etc. Gr. in-8°. Paris, 1827; impr. de Crapelet; Londres, Treuttel et C^e.

Cet ouvrage, d'une magnifique exécution typographique, fait honneur aux presses françaises; mais le jour qu'il paraît propre à jeter sur l'une des plus intéressantes périodes et l'un des plus tragiques événemens de l'histoire d'Angleterre, lui donne encore plus de droits à notre attention. Ce n'est pas toutefois dans la notice historique qui précède ces lettres, ni dans les lettres mêmes que nous trouverons, à cet égard, quelques lueurs nouvelles. Sous ce rapport la partie assurément la plus saillante de l'ouvrage, est un poème qui y est joint comme appendix.

Les 17 lettres de Henri, de nouveau publiées dans la présente édition avaient déjà paru dans les *Mélanges de Harle*, en 1745, et à la fin du *Robert de Avesbury*, de Hearne, en 1720 (Oxford). Si nous ne nous trompons, elles ont été imprimées très-récemment dans le *Pamphleteer* d'après les mêmes mémoires du Vatican

d'où notre auteur les a tirées, par M. Gunn (éditeur de l'*Historia Brittonum*); la reproduction de ces lettres n'était donc guères susceptible d'un nouveau degré d'intérêt que sous le double rapport de la beauté du papier et des caractères, et de leur excellente traduction de l'original français en anglais, ou de l'original anglais en français; car la correspondance est dans les deux langues.

Nous reportant à l'histoire de M. Turner, nous y voyons que Burnet avait remarqué dans l'histoire des Pays-Bas, de Meteren, la relation de la déplorable catastrophe d'Anne Boleyn, qu'il (lui Meteren) avait puisé dans l'ouvrage de Crispin, seigneur de Mihorée, qui se trouvait à Londres lorsque la Reine fut décapitée; mais il ne parut pas avoir consulté Crispin lui-même. M. Turner, malgré toutes les peines qu'il se donna, ne put aller plus avant; car l'ouvrage de Crispin semble ou n'avoir pas vu le jour, ou être devenu rare au point de ne se trouver dans aucune des collections du siècle. On a toutefois lieu de supposer que le poème dont nous avons fait mention ci-dessus, est identiquement l'ouvrage de Crispin; document si essentiel, comme l'œuvre d'un témoin oculaire, pour éclaircir cette époque de nos annales nationales, qui a été l'objet de tant de controverses. Cet ouvrage, écrit en vers et en français, est intitulé : *Histoire d'Anne Boleyn, écrite par un contemporain*. M. Crapelet démontre que ce poème, dont il existe 3 copies anonymes à la Bibliothèque royale à Paris, ne pouvait être de Clément Marot, ainsi que le prétend Joachim le Grand, dans son histoire du divorce de Henri; mais, d'après une notice qui se trouve dans le catalogue de La Vallière, G. de Bure le tient pour être de Charles, aumônier du Dauphin, et de Lancelot de Carles, évêque de Riez, qui, selon lui, seraient le même personnage sous deux noms différens. En comparant la citation de Meteren avec le poème manuscrit que publie aujourd'hui M. Crapelet, on s'aperçoit que les deux pages du dernier correspondent exactement au premier; et on peut raisonnablement conclure de cette ressemblance précise, que l'ouvrage en question est réellement de Crispin. Ce poème acquiert par-là un mérite historique dont son éditeur ne se doutait pas. Il sera lu avec un vif intérêt, comme étant la relation d'un étranger d'un haut rang et versé dans la littérature, qui résidait parmi nous à l'époque en ques-

tion, et raconte des faits immédiatement après qu'ils se sont passés sous ses propres yeux. On se rappelle que la reine Anne Boleyn fut exécutée le 19 mai 1536; et les deux derniers vers du poëme nous apprennent qu'il fut composé à Londres le 2 du mois de juin suivant, seulement une quinzaine de jours après l'exécution ! Cet ouvrage a, par conséquent, le mérite extraordinaire de nous présenter un tableau vigoureux et animé des lugubres événemens qu'il décrit, et cela, alors que l'impression qu'ils avaient dû produire sur l'ame du spectateur, était dans sa plus grande force, et le sentiment qu'elle y avait fait naître, tel qu'il avait été excité au moment de la catastrophe de cette sanglante tragédie, etc. (*London lit. Gazette*; 16 déc. 1826.)

149. **SUR LES LETTRES DE HENRI VIII A ANNE BOLEYN**, publiées par M. Crapelet. In-8° d'une feuille et demie. Dijon, 1826; impr. de Noellat.

Tiré à 10 exemplaires numérotés et tous en papier de paille, plus 5 en papier ordinaire pour le dépôt. Ce morceau avait déjà paru dans le *Journal de Dijon* des 11, 15 et 18 novembre.

150. **THE PROGRESS, PROCESSIONS AND MAGNIFICENT ENTERTAINMENTS OF KING JAMES THE FIRST.** — Voyages, cortèges et fêtes du roi Jacques I, etc.; par John NICHOLS. Part. I-VII. In-4°. Londres, 1825; Nichols. (*Literary Gazette*; 10 déc. 1825.)

Il paraît y avoir en Angleterre beaucoup d'amateurs des récits des fêtes de cour. Ces récits occupent toujours un grand espace dans les journaux, et on publie des ouvrages de luxe pour rappeler les fêtes d'autrefois. On a un bel ouvrage sur les fêtes données à la reine Élisabeth : Nichols, qui en est l'éditeur et l'auteur, a voulu y donner une suite, en publiant également les fêtes données au successeur de cette princesse. Les amateurs de ce genre d'ouvrage doivent y trouver leur curiosité satisfaite, l'auteur ayant compulsé les brochures et feuilles publiques du temps, les registres municipaux, les archives des familles, etc. L'auteur a même jugé à propos de réimprimer des pièces de vers publiées à l'occasion des fêtes royales. Le journal qui analyse la compilation de Nichols fait remarquer que jamais peut-être on n'a prodigué autant de flatteries grossières à un roi, que pendant les fêtes données à Jacques I : ce prince, loin d'y trou-

ver plaisir, s'endormait souvent pendant les longues harangues et les pièces de théâtre composées en son honneur. Il s'amusait davantage des combats de chiens et d'autres animaux. La ménagerie était l'objet de sa sollicitude, et c'est de son règne que datent les courses de chevaux.

L'ouvrage de Nichols doit se composer de 18 parties ou 3 volumes. D—G.

151. NOTICE SUR LE CABINET DES CHARTES ET DIPLOMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE; par CHAMPOLLION-FIGEAC. 32 p. in-8°. Paris, 1827, impr. de Firmin Didot.

L'intérêt général qu'obtiennent aujourd'hui les recherches historiques, fondées sur les documens authentiques, et le soin qu'on donne presque partout à l'exploration et à la réunion de ces documens, ne peuvent que recommander très-spécialement la notice que nous annonçons. Le cabinet qui en est le sujet, est peu connu, même en France où il avait été oublié. L'extrait suivant sur son histoire et sur son état actuel donnera une idée des ressources qu'il présente encore aux savans et aux historiens qui s'occupent de nos annales nationales. Nous laisserons parler l'auteur lui-même :

I. *Précis historique sur l'établissement du cabinet.* On se proposa, il y déjà long-temps, de réunir en une seule collection générale tous les documens authentiques relatifs à l'histoire de France. Colbert et d'Aguesseau jetèrent les premiers fondemens de cette collection. L'établissement, en 1759, du *Dépôt de législation*, assemblage méthodique de toutes les lois du royaume, qui fut porté à plus de 300,000 pièces, et qui doit exister encore, soit à la chancellerie, soit aux archives royales, amenait, comme une de ses dépendances naturelles, la réunion de tous les monumens historiques qu'il était possible de découvrir, et Louis XV ordonna cette réunion en 1762, sous le ministère de M. Bertin. Des arrêts du Conseil, 8 octobre 1763 et 18 janvier 1764, réglèrent l'ordre du travail, celui des dépenses, appelèrent le zèle et le concours de tous les savans vers ce grand but d'utilité publique; établirent, en 1779, des conférences très-propres à régulariser tant d'honorables efforts, les excitèrent de plus en plus par de nouvelles dispositions ajoutées aux précédentes, en 1781, sous le ministère de M. de Maurepas, et augmen-

tèrent, en 1783, par l'influence de M. d'Ormesson, les fonds destinés aux dépenses du cabinet. M. de Calonne proposa, en 1785, de nouveaux moyens d'émulation qui furent généralement utiles, et le clergé s'y associa en 1786, en ajoutant aux fonds accordés par le roi, un supplément pris sur les dépenses qu'il affectait à l'histoire de l'Église. Les États des provinces imitèrent ce généreux exemple; les ordres de M. de Calonne procurèrent, en 1787, le concours de tous les intendants; et l'organisation du travail, sagement centralisée dans les mains de l'historiographe de France, Moreau, sous l'autorité du ministère, rendit tous ces efforts propices et fructueux. Les hommes instruits de tous les pays recherchaient l'honneur d'y concourir; le roi honorait leur empressement, et récompensait leurs plus notables services par des grâces de tout genre. La congrégation de St.-Maur et celle de St.-Vannes avaient échelonné leurs plus habiles ouvriers sur tous les points de la France où quelque recherche était à faire. Les documens arrivaient en abondance, tout semblait assurer la prochaine publication du *Rymer français*, mieux conçu, plus utile que celui d'Angleterre; un arrêt du conseil, du 10 octobre 1788, assurait de plus en plus ce précieux résultat à l'histoire de France, et l'impression du premier volume, contenant les instrumens de la première race, avançait rapidement, quand la révolution survint. Un décret du 14 août 1790 ordonna le transport de tous les documens historiques à la Bibliothèque royale; bientôt on querella, on supprima ensuite les fonds spéciaux qui leur étaient affectés, et il fallut oublier, durant 36 ans, ces vénérables archives de la monarchie française, jusqu'à ce qu'une décision de M. le comte Corbière, du 30 août 1826, les ait enfin soustraites à cette déplorable condition.

Les travaux des Baluze, Ducange, Dupuy, d'Achéry, Martène et Mabillon, avaient assez prouvé qu'il existait, hors du trésor des chartes de la couronne, une foule de documens d'un grand intérêt, quelquefois d'une grande importance, pour l'histoire et le droit public du royaume. On comprit dès-lors l'insuffisance relative des deux grands ouvrages entrepris par ordre du roi, le *Recueil des Ordonnances* et celui des *Historiens de France*. Ce dernier, d'après son plan sagement conçu, était purement historique, n'admettait pas les actes d'administration générale émanés de l'autorité royale, et le premier n'embras-

sait que les ordonnances des rois de la troisième race. Il y avait donc, malgré les Capitulaires de Baluze, des lacunes immenses pour les temps écoulés depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'avènement des Capétiens. Elles ne pouvaient être comblées que par cette foule de chartes et d'actes de toute espèce déposés, ou plus généralement oubliés, dans les nombreux chartriers des villes, des églises, des monastères, des compagnies judiciaires et des grandes maisons. Il s'agissait de reconstruire par leur témoignage les annales véridiques et complètes de la France, et par leur réunion en un dépôt commun, de créer un centre perpétuel pour toutes les recherches ordonnées par le gouvernement ou entreprises par des particuliers.

Ce plan n'effraya point, par son étendue, ceux qui l'avaient conçu, ni l'autorité qui devait en assurer l'accomplissement. Mais il fallait : 1° Savoir où l'on devait chercher ; — les intendans envoyèrent la nomenclature exacte de tous les chartriers existans dans leur généralité respective ; 2° Procurer l'accès de ces dépôts aux savans qui se chargeaient de les exploiter ; — peu d'oppositions privilégiées ou ombrageuses résistèrent aux instances des ministres du roi, à l'influence des personnages éminens qui s'associaient avec un zèle véritable à toutes ces grandes vues ; 3° Avoir des ouvriers qui comprissent le plan de l'édifice, et capables de travailler à son élévation avec science et empressement ; — il s'en trouva dans toutes les provinces plus qu'on n'avait osé l'espérer, et ceux de la Bretagne se distinguèrent par un zèle tout particulier, qui n'eut pas même d'égal, en formant, dès 1783, une *société patriotique pour la recherche des matériaux utiles à l'histoire de la province*, société dont M. Georgelin, sénéchal de Corlay, fut le promoteur. De plus, les deux congrégations qui ont tant illustré l'état et l'église par leurs ouvrages, St.-Maur et St.-Vannes, pourvurent à tous les autres besoins, en plaçant des hommes habiles de leur ordre dans tous les postes difficiles ou non occupés ; 4° Chercher à l'étranger tous les matériaux qui pouvaient concourir à compléter l'édifice ; — Bréquigny fut envoyé à Londres, du Theil à Rome, et des hommes distingués par leurs connaissances en diplomatique fouillèrent bénévolement pour la France dans les archives de la Catalogne, des Pays-Bas et de quelques villes d'Allemagne ; 5° Assurer, par des fonds annuels, le paiement

de toutes les dépenses nécessaires ; — le désintéressement des collaborateurs devint une ressource inépuisable ; les fonds assignés sur le trésor s'élevèrent jusqu'à 49,100 livres par an ; le clergé et les États provinciaux fournirent des supplémens , et ces fonds furent toujours employés avec une véritable économie, parce qu'ils ne furent jamais que le prix d'un travail réel et méritoire ; 6° Diriger vers un centre commun tant d'efforts isolés qui se produisaient comme à l'envi sur tous les points du royaume ; — des instructions claires et précises furent répandues partout , et la franchise des ports accordée , même pour les plus gros paquets , par l'intendance des postes , rendit la correspondance prompte et facile sur tous les points ; 7° Mettre chaque chose à sa place , d'après un plan qui embrassât la généralité des monumens ; — une maison fut louée pour y placer convenablement le dépôt ; des commis instruits furent attachés à Moreau , chargé de sa direction , et les registres de sa correspondance sont encore pour lui des témoignages d'une activité sans exemple , et qui ne se démentit jamais ; 8° Honorer publiquement et récompenser par des graces le concours des collaborateurs dans les provinces ; — on ne négligea point ce levier , toujours puissant sur le caractère français : le roi accordait des lettres de noblesse , des cordons , des exemptions de droits pécuniaires , des préférences fondées sur le seul concours au travail général des chartes , et le cabinet de Moreau était un centre de recommandations toujours efficaces auprès des ministres du roi , et pour les emplois de tout genre. Fossa leur dut à la fois des lettres de noblesse , l'ordre de St.-Michel et la chaire de droit français à l'université de Perpignan ; il est vrai que peu de savans concoururent plus utilement que lui à l'accomplissement des travaux littéraires protégés ou ordonnés par le roi.

C'est ainsi qu'on sut pourvoir à tous les besoins , à tous les désirs , créer comme par enchantement et faire grandir à vue d'œil l'une des plus vastes et des plus difficiles entreprises littéraires que le goût de la solide instruction , l'intérêt et l'honneur de la France aient inspirées , que la munificence de nos rois ait eu à protéger , et le zèle de leurs ministres à diriger. Le concours soutenu de tous les hommes instruits de l'époque fut la meilleure garantie de son succès.

L'activité de ce même concours avait quelque chose d'em-

barrassant à certains égards; l'ordre du travail n'exigeait, pour les archives qui appartenaient au roi, que des copies de leurs inventaires, suffisantes pour le dépôt général, les pièces qu'elles mentionnaient pouvant être facilement consultées. Pour les autres archives, on demandait une copie textuelle et authentiquée du titre tout entier, avec le dessin du sceau, s'il en avait un, et un calque de son écriture. Mais un assez grand nombre de ces titres avait été publié dans divers ouvrages historiques ou généalogiques, et les collaborateurs dans les provinces étaient par là exposés à en faire des copies tout à fait inutiles, et qu'une indication sommaire de l'acte, ou une soigneuse collation avec l'imprimé pouvait remplacer sans inconvénient. La munificence royale se chargea d'épargner aux collaborateurs la perte d'un temps qu'ils pouvaient mieux employer, et le roi ordonna qu'une *Table générale* des chartes déjà imprimées quelque part, serait dressée sans délai (1), publiée par l'imprimerie royale, distribuée à tous les travailleurs réellement utiles, et à eux seuls : les registres montrent que les volumes de cette *Table* furent refusés à des personnages éminents, qui ne les demandaient vraisemblablement que par curiosité.

Ainsi le travail sur les chartes et diplômes de l'histoire de France comprenait deux parties distinctes, quoique étroitement liées entre elles : 1° la *Table générale* des chartes imprimées; de Bréquigny fut chargé de la rédiger, et il en publia 3 volumes in-folio, commençant par une lettre du pape Pie I, à l'évêque de Vienne, qu'on croit de l'année 142 ou bien 166, et finissant avec le règne de Louis VII, en 1179 : l'impression du 4° vol. fut interrompue à la page 568, arrivant à l'année 1213; quelques recueils des bonnes feuilles ont été conservés. 2° La réunion la plus nombreuse possible, soit de chartes originales, publiées ou inédites, soit de copies fidèles de toutes les chartes et autres instrumens historiques non publiés : on y joignit les inventaires d'un grand nombre de chartriers ou d'archives, plu-

(1) La première idée de cette *Table* remonte à 1746; ce projet fut alors présenté par Secousse, Foncemagne et Sainte-Palaye, à Machaut, contrôleur-général des finances; Secousse s'en occupa jusqu'en 1754 : Sainte-Palaye lui succéda. En 1763, de Bréquigny en fut chargé, et d'après un plan plus en rapport avec le travail général sur les chartes de l'histoire de France, qui venait d'être arrêté.

sieurs cartulaires et le dépouillement de ceux de la Bibliothèque du roi, des terriers, des collections de pièces formées par des particuliers, les portefeuilles laissés par des savans dont les travaux étaient analogues à la nature du dépôt, enfin quelques ouvrages manuscrits intéressant l'histoire de France, et qu'on ne négligea jamais de sauver de la dispersion : tel est le magnifique manuscrit sur vélin, contenant le procès de Jeanne d'Arc, et connu sous le nom de *Manuscrit de d'Urfé*.

Le but final de l'entreprise était arrêté, dès son origine même, dans la pensée de ceux qui la dirigeaient; mais pour atteindre à ce but, outre tout leur zèle et toutes leurs lumières, il leur fallait le secours du temps, et ce secours leur manqua. On avait fait pressentir que la Collection générale de ces diplômes pourrait un jour être publiée en entier; le Roi en avait donné l'espérance au monde savant en 1782, et quelques années après, le premier volume de la Collection des chartes et les deux volumes des Lettres du pape Innocent III (le plus habile jurisconsulte de son siècle, et qui n'eut pas moins d'influence sur les affaires de la France que sur celles des autres états de la chrétienté) étaient déjà sous presse, le premier par les soins de Bréquigny, et les deux autres par ceux de Du Theil qui en avait recueilli à Rome tous les matériaux. Le dépôt lui-même prenait une consistance qui accroissait son utilité; il devenait le centre de ces grands travaux historiques qui seront un éternel honneur pour les lettres françaises, et de précieux modèles pour tous les peuples jaloux de leur propre renommée. Ces prospérités littéraires étaient dans tout leur éclat en 1786, et en 1791 il ne restait que le douloureux souvenir de tant de glorieuses entreprises. Les collaborateurs étaient dispersés, et le dépôt lui-même fut abandonné. Son état actuel, sommairement exposé dans le paragraphe suivant, montrera quelles ressources inconnues il offre encore aux lettres et à l'histoire du pays.

II. *État actuel du Cabinet des Chartes.* Les pièces qui se trouvent aujourd'hui dans ce cabinet, ou qui en dépendent directement, peuvent être classées comme il suit : 1° archives du cabinet; 2° pièces relatives à la Table générale des chartes imprimées; 3° collection des chartes manuscrites.

1° *Archives* composées de 90 cartons ou portefeuilles, relatifs à l'établissement et à l'administration du cabinet jusqu'en 1791.

2° *Table chronologique des Chartes imprimées.* — 5 cartons; notes et renseignements pour la Table chronologique des chartes imprimées.

Les trois premiers volumes imprimés de cette *Table*, et les bonnes feuilles tirées du quatrième. (568 pages.)

16 portefeuilles in-folio; Table manuscrite des chartes imprimées, faisant suite aux trois premiers volumes, à ce qu'il y a d'imprimé du quatrième, et complétant cette table chronologique jusqu'en 1643.

1 portefeuille; liste alphabétique des *abréviations* employées dans cette Table, avec leur explication.

22 cartons; table alphabétique des ordonnances, par ordre des matières; suite au travail de M. de Bréquigny.

3° *Collection des Chartes manuscrites.* — 16 vol. in-fol. ou in-4°; travaux littéraires de MM. de Sainte-Palaye et de Fontcarnagne sur l'histoire de France.

51 portefeuilles in-fol. ou in-4°; matériaux du Glossaire de la langue française, par Sainte-Palaye, continué par feu Mouchet.

31 cartons; Bulletins supplémentaires pour le même glossaire.

2 vol. in-fol.; Extraits analytiques des 85 vol. de manuscrits historiques de Nicolas et Antoine de Granvelle, ministres de Charles-Quint et de Philippe II (collection de manuscrits relatifs aux affaires du seizième siècle, appartenant à la bibliothèque de St.-Vincent de Besançon).

44 vol. in-4°; Inventaires des principales archives des Pays-Bas.

14 vol. in-fol. ou in-4°; Inventaires des archives de Lorraine, Flandre, Artois, Blois, etc.

2 vol. grand in-fol.; Inventaire des archives de la Chambre des Comptes de Dijon.

8 vol. grand in-fol.; Inventaire des archives de la Chambre des Comptes de Dôle.

1 vol. grand in fol.; Inventaire des archives d'Aix.

5 vol. grand in-fol.; Domaine et Terrier de Provence.

7 vol. grand in-fol.; Inventaires des archives de Béarn et Bigorre.

1 vol. in-fol.; Répertoire des manuscrits de Béthune.

12 cartons; Chartes en original, et de divers siècles.

66 portefeuilles in-fol.; Pièces en original, ou anciennes copies, intéressant l'Histoire de France (collection de Fontette);

- 7,000 pièces, la plupart citées dans la deuxième édition de la *Bibliothèque* du Père Lelong.
- 66 vol. in-4°; Recueil de copies de pièces historiques sur la Bourgogne et la Franche-Comté.
- 80 vol., liasses ou cartons (dont 44 vol. in-fol., reliés); Recueil sur la Bourgogne et la Franche-Comté, formé par Droz.
- 5 vol.; sur la Picardie, par D. Grenier.
- 42 vol. grand in-4°, reliés ou en liasse; Lettres des Papes, qui ont trait à l'Histoire de France, au nombre de 8,782 : copies faites à Rome par Du Theil (1).
- 17 cartons; Notices et Extraits tirés des archives de Rome, par Du Theil (20 mille titres ou analyses de pièces historiques).
- 49 cartons; 7,000 copies de pièces historiques rapportées de Londres, par de Bréquigny, avec les Tables et les Notices qu'il rédigea (2).
- 345 portefeuilles in-fol.; Collection générale des Copies de Chartes depuis Clovis, la plupart authentiquées et accompagnées du dessin des sceaux et d'un calque de l'écriture. Chaque portefeuille contient 100 à 200 pièces : le nombre de ces copies peut s'élever à 50,000, dont 24,000 sont antérieures à l'an 1300.
- 6 cartons; Copie des *rouleaux* du Parlement de Paris, des années 1274 à 1575.
- 5 cartons; Copies de diplômes de Charlemagne ou de Louis-le-Débonnaire, et Recherches sur le règne de Philippe-Auguste.
- 1 portefeuille; Table pour les registres de Philippe-Auguste.
- 6 cartons; Recueil de Pièces originales, du ministère de Colbert.

(1) L'Angleterre vient de faire faire une collection semblable pour l'histoire des 3 royaumes unis, par les soins de M. Marini, à Rome. Le recueil commence au pontificat d'Honorius III, en 1216.

(2) En 1766, un bon du roi accorda une pension de 6000 livres à Bréquigny pour la continuation de son travail sur ces documents, et ordonna en même temps qu'ils feraient partie du dépôt des monumens historiques. Ce précieux recueil se divise ainsi qu'il suit : histoire ecclésiastique, 3 cartons; Picardie, 1; Normandie, 6; Guienne, 6; Aquitaine, 5; histoire générale de France, 1; Angleterre et Italie, 1; pièces historiques depuis l'an 1060, 15; autres copies non classées, 3; notes en renseignements sur le travail fait à Londres, 6 cartons et 2 portefeuilles. Il y a aussi des pièces en original.

- 5 cartons; autre Recueil de Pièces sur la ville de Paris.
 2 vol. in-fol.; sur la Pairie et le Parlement.
 1 vol. in-fol.; Histoire manuscrite de Bourgogne.
 38 vol. in-4°; Mémoires sur diverses provinces de France,
 dressés par les intendans, d'après les instructions du gou-
 vernement.

Les paragraphes III et IV de la Notice contiennent le plan du travail nécessaire pour mettre le cabinet des chartes en bon ordre ou pour le rendre à sa destination primitive, et des considérations particulières sur l'état du cabinet et sur ce qu'il pourrait être. Les vues exposées à cet égard par l'auteur, nous ont semblé dignes de l'approbation générale, et, s'il les accomplit, la France possèdera enfin un dépôt central de tous les documens de son histoire.

A. M.

152. CHARTRE LATINE DU XIII^e SIÈCLE. Texte et traduction.

Ego Odardus de Alneto Campaniæ marescallus, notum facio universis presentibus et futuris: quod cùm Renaldus Frailous, filius Martini Surdi, homo meus, duxit in uxorem Audam, feminam domini comitis Regitestensis, filiam Odi, majoris Regitestensis; ego et dominus comes prædictus matrimonium illud volumus et laudavimus, et talem inter nos compositionem fecimus: quod si prænominati, Renaldus et Auda, insimul aliquos haberent liberos, ego et hæredes mei in integrum alteram habebimus in eisdem liberis medietatem; dominus verò comes et hæredes sui, reliquam habebunt. Ut hoc autem firmum teneatur in futurum, presentes litteras sigilli mei munimine roboratas suprædicto comiti tradidi. Actum anno gratiæ M. CC^o nonodecimo, mense junio.

Moi Odard de l'Aulnois, maréchal de Champagne, fais savoir à tous, présens et à venir, que, lorsque Renauld Frailous, fils de Martin le Sourd, mon homme (mon serf) a épousé Aude, femme (serve) du seigneur comte de Rethel, fille de Odot, maire dudit Rethel; j'ai, ainsi que le seigneur comte susnommé, approuvé et voulu ce mariage, et nous avons fait entre nous l'accord que voici, (savoir:) que si les dénommés ci-dessus Renauld et Aude, avaient de leur union quelques enfans, moi et mes héritiers nous aurons une moitié du nombre entier de ces enfans; et le seigneur comte et ses héritiers auront la moitié restante; et afin que ceci soit tenu comme certain à l'avenir,

j'ai remis au comte susnommé les présentes lettres revêtues de mon sceau. Fait en l'an de grâce M. CC. XIX, au mois de juin.

Observations. — Cet acte, qui remonte au règne de Philippe Auguste, est extrêmement curieux, 1^o à cause de son ancienneté; 2^o à cause des hauts personnages qui y figurent comme contractans; 3^o à cause de la nature dudit acte, qui doit être considéré comme un monument précieux des temps de la féodalité et du servage en France; 4^o et enfin parce que les maires de villes qui n'étaient pas du domaine royal étaient encore alors considérés comme serfs des seigneurs d'où elles relevaient.

Paris, 6 novembre 1827.

MOËT (1).

153. SÉJOUR A BORDEAUX DE L'AMBASSADEUR RUSSE JEAN KONSTANTINOVITCH et de son secrétaire Michel Niévérof, envoyés par le tsar Michel Féodorovitch à Louis XIII, en 1615. (*Otiétschestvennaia Zapiski.* — Annales patriotiques; octobre 1826, n^o 7.)

Immédiatement après l'avènement de Michel Féodorovitch au trône, et dès que les troubles intérieurs eurent été dissipés, le premier soin du gouvernement fut de donner de l'étendue à ses relations politiques avec les monarques de l'Europe, et de concilier leur amitié à la nouvelle dynastie qui allait régner sur la Russie. D'autres motifs plus importants encore nécessitaient l'envoi d'une ambassade en France. Les maux causés à la Russie par la Pologne et la Suède étaient de telle nature, qu'il était impossible de ne pas dévoiler au monde entier l'injustice des rois Sigismond III et Gustave Adolphe. Un grand nombre de Français, entrés au service de ces deux monarques et employés sous divers prétextes au détriment de la Russie, avaient excité tant de désordres, qu'il était indispensable de faire connaître leurs mauvaises intentions au gouvernement français, afin de ne pas voir les rapports d'amitié qui régnaient entre les deux monarchies compromis par de turbulens mercenaires. Plus, le temps approchait où le jeune tsar devait choisir

(1) *Note du rédacteur.* Nous sommes redevables de cette charte russe, de sa copie, de sa traduction et des observations qui l'accompagnent, à l'obligeance et aux lumières de M. Moët, commis principal au ministère de la guerre, qui s'adonne avec le zèle le plus louable à la recherche des anciennes chartes, et qui donne à ce sujet un exemple aux amis de la vérité dans nos annales nationales, exemple qui n'a trop peu d'imitateurs.

C. F.

épouse digne de lui, et l'on espérait autant d'honneur que d'avantage d'une alliance avec la maison de Bourbon.

En conséquence, au mois de mai 1615, le gentilhomme Jean Kondiref et le secrétaire Michel Niévérof furent désignés et nommés ambassadeurs du tsar auprès du roi Louis XIII. Ils partirent le 30 août de la même année du port d'Archangel sur un vaisseau de guerre hollandais, et arrivèrent à la Haye le 9 octobre. A 4 verstes de la ville, ils rencontrèrent Maurice, prince d'Orange, et Henri son frère, suivis d'un nombreux état-major, qui étaient venus au-devant d'eux, en signe de haute considération. Pendant 2 jours, ils furent admis aux séances des états, et après avoir remis leur lettre de créance au stadhouder, ils exigèrent de lui qu'il leur fit préparer un bâtiment pour les porter en France, et qu'on leur donnât un homme instruit dans la langue et les mœurs du pays, et qui pût leur servir de guide.

Ayant appris en Hollande que la guerre civile avait éclaté entre le roi de France et le prince de Condé, et que le jeune Louis se trouvait à Bordeaux avec sa mère, ils s'embarquèrent le 11 novembre et arrivèrent dans cette ville le 11 décembre suivant. Aussitôt ils expédièrent leur interprète vers les conseillers du roi, pour les informer de leur arrivée ainsi que du désir qu'ils avaient d'être admis à l'audience du jeune monarque, demandant en même temps qu'on leur assignât un palais pour eux et leur suite, ainsi que cela devait se pratiquer en pareille occasion. Le même jour, à 2 heures du matin, le baron de Bonneville, capitaine des gardes du roi, suivi des comtes de Dampierre, de Nantouillet et de Saint-Aignan, parut sur le rivage pour aller à la rencontre des ambassadeurs moscovites; 20 hommes portant des flambeaux accompagnaient les 3 voitures destinées à transporter dans la ville les envoyés et les gens de leur suite. Les seigneurs français montèrent à bord du vaisseau hollandais, saluèrent respectueusement les nobles étrangers, et les instruisirent que le roi avait donné les ordres nécessaires pour leur réception. A ces mots, on se rendit à terre, et chemin faisant, Bonneville dit à Kondiref que le roi et la reine, qui n'avaient point entendu parler de la Moscovie, avaient été fort surpris de savoir que des ambassadeurs du tsar leur étaient envoyés, mais que plusieurs courtisans, qui avaient été en Russie,

leur ayant parlé de l'immensité des états soumis à la domination du monarque moscovite, ils avaient ordonné de recevoir les ambassadeurs avec tous les honneurs dus à leur rang. A ce Kondiref répondit que les relations les plus amicales, que le meilleur accord avaient toujours subsisté entre le tsar Jean et le roi Henri; que les marchands français exerçaient un commerce assez étendu dans plusieurs ports de Russie, et que tous savaient que le royaume de Sibérie s'étendait jusqu'à la Chine et que celui d'Astrakhan était limitrophe de la Perse.

D'abord le roi ne voulut point donner lui-même audience aux ambassadeurs; il se contenta de les envoyer complimenter et de leur faire dire de traiter avec ses ministres des affaires qui formaient le sujet de leur mission. Mais les envoyés moscovites ayant paru mécontents de ce message, l'audience du roi fut fixée au 14 décembre suivant; elle eut lieu avec toute la pompe que pouvait alors comporter l'état d'une cour obligée de s'enfermer de la capitale. Cependant on comptait plus de 3000 hommes de la garde sous les armes, lors du passage des ambassadeurs au moment où ils se rendaient au palais habité par le jeune roi. Après avoir été reçus à la descente de leur voiture par M. Bonneville et 2 subdélégués de Pierre Brulart, marquis de Perisieux, ils furent introduits et bientôt après admis à l'honneur de présenter au roi 40 peaux de martres zibellines et 1 renard noir, et à la mère du roi pareil nombre de martres.

Après l'audience, les ambassadeurs remirent au marquis de Perisieux une note traduite en allemand et contenant tous les griefs du tsar contre les rois de Pologne et de Suède, à laquelle le marquis répondit que le roi et la reine satisferaient en tout au désir du monarque russe, qu'en signe de l'amitié qu'ils voulaient entretenir avec lui, ils feraient partir à leur tour des ambassadeurs pour la Russie, et qu'à l'avenir les sujets français recevraient l'ordre de ne point entrer au service des souverains ennemis des Russes. Cette explication terminée, le marquis de Perisieux reconduisit les ambassadeurs jusqu'à leur carrosse.

Le roi ayant été obligé de partir le lendemain pour Sedan, le comte d'Indrick, secrétaire royal et délégué du marquis de Perisieux, remit aux ambassadeurs une lettre de Louis pour le tsar; mais comme cette lettre ne portait d'autre adresse que celle-ci : à son très-illustre et très-puissant prince notre frère bien-aimé et l'ami le tsar de Russie, Kondiref et Niévirof expédièrent sur

champ leur interprète Martian, qui, au bout de trois jours, atteignit le roi et sa cour, et fit tant qu'il obtint, quoique cela fût contre le cérémonial, que l'on mentionnât sur la lettre le nom du tsar Michel Féodorovitch. Le voyage de Martian coûta 113 couronnes d'or, ce qui prouve combien les Russes tenaient à ce que l'on observât en tout l'étiquette en usage dans leur pays; ils regardaient comme une injure l'omission que l'on avait faite du nom de leur souverain.

Dès qu'ils eurent reçu leur lettre de congé, les envoyés russes se préparèrent à retourner à Moscou, et quoique leur séjour à la cour de France eût été de bien courte durée, ils ne manquèrent pas cependant de communiquer à Michel de nombreux renseignemens sur les principaux fonctionnaires du royaume, sur les relations de la France avec les puissances européennes, et généralement sur tout ce qui pouvait alors exciter l'intérêt public et particulier.

A. J.

154. MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LA COUR DE FRANCE, pendant le XVIII^e siècle, pour servir à la connaissance des événemens et des mœurs de ce pays, classés chronologiquement, accompagnés de notes et précédés ou suivis de nouveaux documens, d'éclaircissemens ou de pièces justificatives. (*Prospectus.*)

La première série finit en 1764, année remarquable par la suppression des jésuites et par la mort de M^{me} de Pompadour; elle se composera 1^o des mémoires de la princesse Charlotte-Élisabeth, mère du régent, avec les suppressions qui ont été faites et de nouveaux documens; 2^o des mémoires de Massillon, précédés de recherches qui dissipent les doutes élevés sur leur authenticité; 3^o des mémoires de Richelieu, Maurepas, d'Argenson, Duclos, Pompadour d'Aiguillon, de Pont-de-Vesle, de Tencin, etc.

Notre première série ne dépassera pas le nombre de 30 vol. tandis que les mémoires publiés sur cette époque vont au-delà de 80.

Nous ferons paraître des mémoires nouveaux sur la Cour de Louis XVI, dont le manuscrit vient de nous être remis. Des recherches que nous avons faites pour en connaître l'auteur, et dont nous rendrons compte, il résulte qu'on peut les attri-

buer, soit au comte de Lauraguais, soit au comte de Barbançon. Quoique ces mémoires appartiennent à la seconde série, ils forment un ensemble complet.

Les souscripteurs pour une série recevront avec leur livraison un titre et un travail pour classer les mémoires dont se compose la série entière.

Le prix de chaque volume est d'un florin; et seulement de 90 centimes pour ceux qui souscriront à une série entière. On souscrit à Bruxelles, à l'imprimerie de Cantaerts et compagnie. (*Revue bibliogr. des Pays-Bas et étr.*; 3 décembre 1827.)

155. HISTOIRE DE L'ÉMIGRATION (1789—1825); par M. F. DE MONTROL. 3^e édition. 1 vol. in-8° de IX—418 pages; prix, 6 fr. Paris, 1828; Ponthieu.

L'indemnité accordée aux émigrés est l'acte dominant de la session de 1825. Aux jours où cette importante question s'agitait dans nos deux Chambres, M. de Montrol publia son ouvrage, qui offrait une source de documens d'autant plus curieux à consulter que l'auteur les avait puisés en grande partie dans les écrits des marquis d'Ecquevilly et de Ferrières, des comtes de Vauban et de Las Cases, de M. de Villeneuve et de M^{me} Larochefajacquelin. Mais l'intérêt et le mérite de cet ouvrage ne sont point passés avec la circonstance; le fait de l'émigration et l'indemnité allouée aux émigrés sont désormais du domaine de l'histoire, et M. de Montrol, en rassemblant à la fin de son volume les principaux décrets, lois et ordonnances concernant les émigrés, depuis 1789 jusqu'en 1825, a pris soin de lui assurer le suffrage de ceux mêmes qui ne partageraient pas son opinion personnelle sur cet acte de la Restauration. E. H.

156. THE LIFE OF NAPOLEON BONAPARTE. — Vie de Napoléon Bonaparte, ex-empereur de France, etc.; dans laquelle se trouvent détaillées toutes les particularités de sa carrière publique, tant comme général que comme législateur, durant les gouvernemens républicain, consulaire et impérial; le tout entremêlé d'un grand nombre d'anecdotes de sa vie publique et privée, depuis sa naissance dans l'île de Corse jusqu'à l'époque de sa mort à Saint-Hélène; y compris des mémoires biographiques sur des hommes célèbres qui se distinguèrent à l'armée, en politique et dans les sciences, depuis le com-

mencement de la révolution jusqu'à la fin de la dynastie impériale; par W. H. IRELAND, écuy. Vol. I, II et III in-8°. Prix, 17 fr. chaque volume cartonné. Londres, 1827; John. Cumberland.

Cet ouvrage comprendra 64 numéros, du prix de 1 sch. chaque, formant en tout 4 vol. in-8°, ensemble, du prix de 3 liv. 8 s., ornés de 32 planches in-4°, bien coloriées, représentant les principales batailles de Napoléon, gravées par M. George Cruikshank, d'après les dessins de Vernet, de Denon, etc.

157. *LIFE OF NAPOLEON*. — Vie de Napoléon, par M. HAZLITT. Ouvrage encore inédit. (*Athenæum*; Londres, 2 janv. 1828.)

Le nouveau journal anglais que nous citons n'insère qu'un passage de l'introduction de l'ouvrage de M. Hazlitt; ce passage ne nous apprend rien sur la rédaction de la vie que l'auteur se propose de mettre au jour.

158. *VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLEON*; par A. V. ARNAULT, membre de l'ancien Institut. Ouvrage orné de 134 gravures, exécutées par les plus habiles artistes, d'après les dessins originaux des premiers peintres de l'école française. 2^e édition. — Cet ouvrage sera composé de 33 livraisons, formant ensemble 6 volumes. Chaque livraison contiendra 4 feuilles de texte et 4 gravures. Les gravures seront exécutées par les meilleurs artistes en ce genre. — Il paraît une livraison tous les 20 jours; prix, 6 fr. — On souscrit à Paris, à la *Librairie historique*, rue des Vieilles-Étuves-Saint-Honoré, n° 5.

Cet ouvrage ne nous est pas parvenu; mais le nom de son auteur nous semble une garantie suffisante de l'intérêt que doit offrir le texte, et tout porte à présumer que ce sera un des plus beaux monumens, sous le rapport de l'histoire et de l'art typographique, élevé à la mémoire de l'homme extraordinaire qui a tenu si long-temps entre ses mains les destinées de l'Europe entière.

E. H.

159. *HISTOIRE GÉNÉRALE DE NAPOLEON BONAPARTE*, de sa vie privée et publique, de sa carrière politique et militaire, de son administration et de son gouvernement, par l'auteur des *Mémoires sur le consulat*. — Cet ouvrage formera environ 12 volumes in-8°, qui paraîtront par livraison de 2 volumes,

tous les deux mois. Prix de la livraison, 14 fr. La 1^{re} livraison se compose du 1^{er} volume, contenant l'histoire des premières années de Napoléon, et le commencement des *campagnes d'Italie*, et du 4^e volume contenant la 1^{re} partie de l'*expédition d'Égypte*. On souscrit à Paris, chez Ponthieu et compagnie.

Ces 2 volumes, consacrés presque en totalité aux campagnes de Napoléon Bonaparte, en Italie et en Égypte, seront l'objet d'un examen attentif dans la 8^e section du *Bulletin*, destinée plus spécialement à l'histoire militaire.

160. HISTOIRE DE NAPOLEON D'APRÈS LUI-MÊME; publiée par LÉONARD GALLOIS. 3^e édition, revue, augmentée et ornée de 2 portraits (ceux de Napoléon à 2 époques différentes). In-8° de 604 pag.; prix, 8 fr. Paris, 1826; Ch. Béchet.

Trois éditions successives de cet ouvrage, dans l'espace de moins de 3 ans (la 1^{re} a été publiée dans le courant de 1825), prouvent qu'il a obtenu le succès que son auteur pouvait en espérer. Ce n'est point par des vues neuves ou profondes, ni par un jugement impartial qu'il se recommande, et M. Léonard Gallois ne peut s'attribuer ni le blâme ni la louange que mérite le fond de cette histoire, entièrement composée de matériaux qui ont eu l'approbation de Napoléon. S'étant imposé la loi de ne comprendre dans cette histoire rien, absolument rien (dit-il) qui n'eût été dicté, corrigé, expliqué, commenté par son héros, ou recueilli de sa bouche, il ne revendique que la forme du livre, à laquelle sans doute est due toute sa fortune, puisque les opinions qu'il renferme sur les hommes et sur les choses ne sauraient être considérées comme entièrement désintéressées, et par conséquent, exemptes de passion. Il est fort douteux, pour n'en citer qu'un exemple, qu'il se rencontre aujourd'hui beaucoup de personnes aux yeux desquelles la journée du 18 brumaire soit un coup d'état suffisamment justifiée par les circonstances. Du reste, à une époque où l'on voit les plus minces particuliers s'empressez d'inscrire eux-mêmes leur éloge dans des biographies complaisantes, on pardonnera bien sans doute à Napoléon d'avoir cherché à rectifier quelques faits mal connus ou injurieux pour sa gloire; cela prouve qu'il attachait encore quelque prix à l'opinion des hommes, pour les-

quels on a pu lui reprocher d'afficher en général un mépris trop profond, et l'on sera toujours curieux de consulter un livre où l'on est, en quelque sorte, assuré de ne trouver que ce que Napoléon a voulu que la postérité sût de lui, de le voir tel qu'il a voulu se montrer après sa chute, et d'avoir, en un mot, son portrait peint par lui-même.

E. H.

161. *ISTORIA DI CORSICA.* — Histoire de la Corse; par A.-P. FILIPPINI. 2^e édit., tom. I, CXIX et 198 p. in-4°. Pise, 1827; Capurro.

Filippini est un historien du 16^e siècle. Ce fut non pas en Corse, mais à Tournon en France, que parut pour la première fois, en 1594, l'histoire de sa patrie; il paraît que les Gênois, qui gouvernaient en despotes l'île de Corse, s'opposaient à la publication de la vérité historique, et que Filippini n'eut d'autre moyen que de faire paraître son ouvrage sous les auspices de la France. Ce n'est pas que l'auteur dévoile avec bien de la hardiesse l'oppression exercée par les Gênois sur ses malheureux compatriotes; mais le peu qu'il en dit suffisait pour offenser des maîtres ombrageux et qui n'avaient que trop de reproches à se faire. Filippini est, à son tour, moins historien que compilateur: s'il n'a pas le mérite d'avoir fait une composition originale, il a réuni des chroniques contemporaines qui, sans ce soin, se seraient peut-être perdues. Ce sont celles de Jean della Grossa, né en 1398, qui exerça des fonctions importantes dans sa patrie, celle d'Antoine de Monteggiani, qui continua les chroniques précédentes depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1525, mais qui écrivit avec moins de talent que Grossa; enfin, Marc-Antoine Cecaldi, continuateur des chroniques nationales depuis 1525 jusqu'en 1559. Filippini est venu tout juste pour les continuer jusqu'à la fin du 16^e siècle. On voit que les chroniques de Corse ont l'avantage d'avoir été écrites par des contemporains et par des témoins oculaires. Une nouvelle édition de cette compilation de Filippini vient d'être entreprise aux frais du comte Pozzo di Borgo, par l'avocat Gregori. Nous n'avons vu encore de cette édition que la première partie qui contient seulement le premier livre de l'histoire écrite par Filippini, et ce premier livre ne s'étend que sur la géographie de la Corse. L'éditeur a mis de plus dans ce volume une dédicace à M. Pozzo di Borgo, une longue introduction historique qui résume les

principales époques de l'histoire de la Corse, un parallèle de la géographie ancienne et moderne de l'île, enfin quelques bulles papales qui annexent d'abord la Corse à l'archevêché de Pise, et la donnent ensuite aux Génois. M. Gregori rendrait service à l'histoire si, dans les autres volumes, il insérait les pièces justificatives, ou si du moins il tirait des archives soit de Corse, soit de Gênes, des actes propres à éclaircir l'histoire, et à confirmer ou détruire les assertions de Filippini et de ses devanciers.

D-c.

162. L'OBSERVATEUR AU 19^e SIÈCLE, ou de l'homme dans ses rapports moraux, et de la société dans ses institutions politiques; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER. 4^e Édit., to. 3^e in-12. Paris, 1826-1827; Pichard. Prix de ce vol. divisé en 2 parties, 4 fr. 50 c.; de l'ouvrage entier, 10 fr. 50 c.

En annonçant, dans le *Bulletin* de 1825, les 2 premiers volumes de cette nouvelle édition de l'*Observateur au 19^e siècle*, nous fîmes connaître le plan de cet ouvrage, et nous indiquâmes les qualités et les défauts que nous avions remarqués. Des aperçus ingénieux, mais manquant quelquefois de justesse, des rapprochemens piquans, mais souvent un peu forcés, des expressions vives, concises, parfois bizarres, un peu de néologisme dans les mots et dans les tournures: voilà ce qui nous avait frappés en lisant les deux premiers volumes de l'*Observateur*; telle est aussi l'impression que nous a fait éprouver ce nouveau volume; mais hâtons-nous d'ajouter que l'auteur nous paraît avoir fait un progrès sensible: sa pensée est plus arrêtée, son expression aussi rapide est, en général, plus juste et plus naturelle; il lui arrive plus rarement, en politique et en morale, de rester indécis, entre l'imagination et la raison; il prend plus franchement parti pour les idées et les institutions favorables à l'avancement de la civilisation.

Ce 3^e volume se compose de deux parties: la première partie est divisée en trois chapitres qui traitent des *gens de lettres*, des *coteries* et du *peuple*. Des onze chapitres de la 2^e partie, ceux qui nous ont semblé les plus remarquables sont ceux qui sont intitulés *de l'honneur*, *du goût*, *de la grâce*, *de l'habileté*, *de la finesse*, *de l'état du monde en 1827*.

Un ouvrage du genre de celui-ci n'est pas susceptible d'analyse; le seul moyen de le faire connaître est de transcrire ici

quelques morceaux. Commençons par faire la part de la critique.

Le début du chapitre sur les coteries nous semble propre à justifier ce que nous avons dit de cette espèce d'indécision où la pensée de l'auteur paraît flotter quelquefois : « De nos jours on ne parle des coteries que pour les dénigrer. Il n'est pas jusqu'aux écrivains qu'elles ont le mieux servis qui ne leur décochent en passant certains traits dont elles n'ont guères à se louer : rien de plus ingrat que ceux dont on a fait la gloire. Eh bien ! sur leurs œuvres jugeons les coteries. D'abord, sans les lettres, où en serait la civilisation moderne ? A son enfance. Maintenant pourquoi les lettres ont-elles fait des progrès si merveilleux ? C'est que les hommes qui, *d'origine*, les ont cultivées parmi nous, avaient deviné d'instinct la puissance des coteries ; ils ne se communiquaient leurs œuvres que pour se louer tout à l'aise. Grâce à cette méthode, les coteries prospérèrent si vite qu'elles ne tardèrent pas à enfanter les académies ; lesquelles à leur tour, improvisèrent partout les sciences et les diplômes, les arts et les jetons, les éloges et les pensions. Ce premier pas fait, les académies parvenues à leur apogée, aidèrent dans le siècle dernier, à créer les partis qui, avec le temps, nous ont donné la révolution ; laquelle nous a valu le gouvernement représentatif. Et voyez comme il se montre fidèle à son origine, puisqu'il ne repose que sur une sorte de louange réciproque. Aussi les ministres qui le dirigent ne songent-ils qu'à recruter des admirateurs auxquels, de leur côté, ils ne refusent rien. Parmi ceux-ci, les uns, qui savent parler, les louent tout haut ; les autres, qui ne savent que voter, les appuient tout bas. Succès universel, car si l'éloge coûte un peu cher à la masse, en retour il rapporte beaucoup à ceux qui le reçoivent comme à ceux qui le donnent. Les coteries s'appellent alors des *majorités* : on change de nom quand on a fait fortune. »

Voici quelques passages où le style de notre auteur nous paraît s'éloigner trop du naturel, par la tendance à l'effet pittoresque ou à la profondeur :

« Depuis l'origine de nos troubles, vous tenez au parti de l'honneur, c'est bien : mais voyez à quel point il se fourvoie. Au nom de votre salut, un dernier regard. Le parti de l'honneur est sur le penchant, il roule dans l'abîme : je vous entends

et je me cramponne à sa chute, de peur de ne pas périr avec lui. »

« La grâce : c'est nous dans tout ; regard, sourire, geste : elle se meut si nous marchons. On peut analyser les effets de la grâce, mais on ne peut jamais indiquer sa source. C'est une bonne fortune, dont ceux qui en jouissent, n'ont pas eux-mêmes le secret. »

Il nous reste à remplir la partie la plus agréable de notre tâche, c. à d., à extraire quelques-uns des passages qui nous ont paru le plus remarquables, en suivant l'ordre des chapitres.

Des gens de lettres. — « Racine était mort de douleur, parce que, consulté sur les misères de la France, il avait déplu pour avoir écrit en toute sincérité..... Quelques années s'écoulent, Voltaire a un roi pour courtisan, et sur la fin de sa carrière, est couronné par un peuple. »

« Chez les anciens, dès l'instant où fut abattue la tribune aux harangues, un silence universel engourdit le monde. Vainement les sophistes prodiguaient-ils en public la subtilité de leurs paroles ; faute d'être prises au sérieux, elles expiraient sans résultat. Mais depuis près de quatre siècles, une grande idée se présente-t-elle à l'esprit, ou bien une grande injustice est-elle commise, aussitôt les gens de lettres écrivent, et bravant tous les obstacles, édifient une éternelle publicité. Aux beaux jours de Rome, les orateurs, dans leurs plus sublimes inspirations, ne pouvaient soulever que les flots de la place publique. Aujourd'hui, il suffit de quelques pages échappées aux gens de lettres, pour que, d'un même mouvement, se précipitent tous les peuples réunis. » — « Il fut un temps où il fallait se placer au milieu des masses pour les entraîner. Désormais, on peut vivre seul ; car pourvu que l'on sache penser, on fait bientôt son auditoire du monde entier. »

Des coteries. — « Il faut convenir qu'il est fort adroit d'avoir mis le succès en compagnie d'assurance, de sorte que chacun palpe tour-à-tour son petit dividende de renommée. Ensuite, fait-on une sottise, aussitôt elle est justifiée. Sur tous les points, on a des orateurs qui vous défendent dans la société et des journaux qui vous exaltent dans le public. Enfin, on a tant d'échos à son service, qu'à force de bruit on fait taire le courage même des sages. »

De l'honneur. — « L'honneur, chez les femmes, se compose de sagesse, de prudence, et d'une sorte d'à-propos continu. Il se compose, en outre, d'une délicatesse de cœur portée à l'infini, et d'une surveillance d'esprit qui ne s'endort jamais. Quelle réunion difficile, et que tout peut compromettre, jusqu'au plus léger hasard ! Aussi, dans l'âge où la beauté attire tant d'hommages aux femmes, le soin de leur honneur en est comme l'expiation. »

Du goût. — « Le goût est pour moi l'ordre jeté dans le vrai ; c'est encore ce tact des convenances qui toujours sait s'arrêter à propos, et qui, sans rien blesser, met tout à sa place. » — « Il peut arriver qu'un écrivain manque tout à fait de goût, et cependant surprenne par l'éclat, la grandeur et l'énergie ; on est enlevé par élan ; mais on a pris part à un plaisir si mêlé de fatigue, qu'on n'y revient guère. Dans les ouvrages, au contraire, où le goût de l'écrivain est sûr, il répand et distribue toujours si à propos les qualités supérieures, qu'il en résulte un plaisir vif, plein et continu, qui sollicite de fréquents retours. »

De l'homme. — « Les passions de l'homme ne l'accusent pas : elles ne font que déclarer ce qu'il est. Aussi je ne condamne jamais sur les passions, mais sur leur emploi. »

De l'état du monde en 1827. — « De nos jours, on a écrit avec beaucoup d'éloquence contre la raison, et arguant de ses nombreux écarts, on a décidé que l'homme devait choisir un autre guide. Mais pour convaincre, il a fallu s'adresser à la raison, c. à d., la rendre définitivement juge de sa propre condamnation. Par cela même on a échoué ; car à la majorité des voix, c'est toujours son absolution qu'elle prononcera. » — « En vain vous en défendez-vous, il faut que vous pensiez plus ou moins avec votre propre pays. En dépit de la mémoire, on reçoit certaines opinions qui nous modifient à notre insu. Enfin, on est reconnu de son temps à la forme particulière des armes avec lesquelles on le combat. » — « Dans ce moment, l'esprit de discussion et l'esprit de soumission sont en pleine rivalité. Le premier enfante chaque jour des avis, des opinions et des aperçus si nombreux, qu'il peut bien se tromper, mais il se réforme de lui-même. Le second, je veux dire l'esprit de soumission, procède tout autrement : il défend l'examen, la critique, et anathématise jusqu'au simple vœu de réforme et de modifica-

tion. Il est inexorable sur l'obéissance , parce qu'aujourd'hui il la commande. »

C.-A. P.

163. I. **THE HISTORY OF NEW-ENGLAND.** — Histoire de la Nouvelle-Angleterre , depuis 1630 jusqu'à 1649 ; par JOHN WINTHROP , premier gouverneur de Massachussets-Bay ; d'après ses manuscrits originaux ; avec des notices sur les affaires civiles et ecclésiastiques , la géographie , l'établissement et les institutions du pays , et sur la vie et les coutumes des principaux planteurs ; par JAMES SAVAGE , membre de la Société historique de Massachussets. 2 vol. in-8°. Boston, 1825 ; Phelps et Farnham. (Voy. le *Bullet.* , t. VIII , n° 175.)
164. II. **A CHRONOLOGICAL HISTORY OF NEW-ENGLAND.** — Histoire chronologique de la Nouvelle-Angleterre , en forme d'annales ; avec une introduction renfermant un court abrégé des principaux faits et événemens survenus depuis la création des colonies de ce pays ; par THOMAS PRINCE. Édit. nouvelle, in-8° de 439. Boston, 1826 ; Cummings , Hilliards et comp. (*The Unit. States Review* ; oct. 1826 , p. 63.)
165. III. **NEW-ENGLAND'S MEMORIAL.** — Mémoires sur la Nouvelle-Angleterre ; par NATHANIEL MORTON , secrétaire de la cour de justice de la juridiction de New-Plymouth. 5^e édition , contenant , indépendamment de l'ouvrage original et du supplément annexé à la 2^e édition , de grandes additions consignées dans des notes marginales , et un appendix ; avec un exemplaire lithographié d'une ancienne carte ; par JOHN DAVIS , membre de l'Académie américaine des arts et des sciences et de la Société historiq. de Massachussets. In-8°. Boston, 1826. (*Ibid.* ; fév. 1827.)

Ces 3 ouvrages traitant du même sujet , nous les réunissons dans une même analyse , où nous ferons ressortir les traits distincts qui les caractérisent.

L'Histoire de la Nouvelle-Angleterre , et il faut ici entendre par ce mot l'état de Massachussets , est un journal du premier gouverneur de cet état , de 1630 à 1649 ; c'est pour la première fois qu'il paraît au grand jour. Dans sa préface , l'éditeur donne quelques détails sur ce gouverneur , John Winthrop , né à Groton , dans le Suffolk , en 1587 ; il fut choisi pour fonder une

colonie dans la Nouvelle-Angleterre, à l'âge de 42 ans, et débarqua en Amérique, à Salem, avec la charte de Massachussets en 1630; il mourut à son poste en 1649. Ses manuscrits, restés dans les mains de ses héritiers et de leurs successeurs, furent mis à contribution par Hubbard, Mather et Prince; l'éditeur actuel, en les lisant, les trouva d'un si haut intérêt pour les diverses colonies de son pays, comme traçant avec fidélité le caractère et les projets des premiers colons, qu'il ne balança point à les compléter, avec le consentement des descendants du gouverneur; il annota les passages obscurs, ajouta à ceux qui étaient trop concis, et les appuya de lettres et autres pièces originales, propres à en corroborer les faits et leur véracité. Le texte a été restitué dans sa pureté primitive, en le rapprochant des diverses copies qui en existaient depuis long-temps, et l'éditeur en certifie aujourd'hui la pleine authenticité. Nous venons de dire que c'est un journal: on ne doit donc pas y chercher un travail méthodique, des considérations approfondies et suivies; il indique jour par jour ce qui s'est fait, ce qui est survenu de plus remarquable durant le cours de l'administration de l'auteur, et quelques usages de ces temps déjà éloignés. M. Savage ne s'est pas contenté d'améliorer le travail de Winthrop et des commentateurs de ce dernier, il y a joint un appendix pour les lettres dont nous venons de parler et un index général, par ordre alphabétique, des matières contenues dans les deux volumes.

Nous ne connaissons l'*Histoire chronologique* de Prince que par le journal qui en contient l'annonce; mais il y est fait un éloge motivé de cet ouvrage divisé en deux parties: la première comprend la période écoulée depuis le 20 mars 1602 jusqu'à l'établissement des colonies de la Nouvelle-Angleterre, et particulièrement à Plymouth, le 31 décembre 1620; la seconde va jusqu'en 1640, moyennant de nombreuses additions successives. Des 439 pages dont se compose le volume, 333 sont affectées à la chronologie de la Nouvelle-Angleterre. Cette nouvelle édition a été revue et imprimée avec soin et enrichie de notes entièrement inédites de l'auteur, qui, dans sa préface, indique les sources auxquelles il a puisé.

Quant au *Mémorial* de Morton, il ne nous est de même connu que par le journal où il est annoncé. On y lit que ce livre est

bien écrit, bien pensé, mais trop concis. Il est vrai que la nouvelle édition paraît avoir été considérablement augmentée, et que l'appendix contient de précieux documens. L'auteur semble avoir peint surtout les choses et les hommes du temps avec les couleurs historiques et avec une touche impartiale.

ALBERT MONTÉMONT.

MÉLANGES.

166. SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DES PAYS-BAS.—Cette société tint une séance publique le 23 novembre dernier. Le chevalier J. Scheltema y fit lecture de son traité (n° 3) *sur les Sortilèges* Ensuite M. J. Teissèdre L'Ange lut quelques notices sur le premier voyage de Constantin Huygens en Angleterre, dans l'année 1618; notices extraites des lettres de C. Huygens, et dont le roi des Pays-Bas a fait présent à l'institut du royaume.

M. Scheltema a revu et augmenté son traité sur Johannes Wier et sur les *Sortilèges*; cet ouvrage sera incessamment livré à l'impression par V. Loosjes, et publié sous le titre d'*Histoire des Sortilèges*, divisée en 5 traités avec supplémens. Dans cet ouvrage on démontrera par des faits que, dans les Pays-Bas, les pratiques du sortilège ont été non-seulement introduites plus tard et en beaucoup moins grand nombre que dans les autres états de l'Europe, mais encore qu'elles y ont cessé au-delà d'un siècle plutôt que dans ces derniers, et que les lumières qui ont dissipé ces déplorables erreurs, sont dues, en grande partie, aux courageux efforts de certains écrivains néerlandais, à la fois éclairés et philanthropes. (*Algem. Konst-en Letter-Bode*; 7 déc. 1827.)

167. ACADEMIE ROYALE DE TURIN, séance du 5 décembre 1827.

A la classe des sciences morales, historiques et philologiques on a lu les écrits suivans : discours sur l'usage de la langue italienne, par le comte Napione, directeur de la classe; exposition des règles suivies pour une entière réforme du dictionnaire militaire italien, par M. Grassi, secrétaire de la classe. A ce dernier travail étaient joints 7 gros volumes manuscrits, contenant la série alphabétique de tous les mots de l'ouvrage annoncé,

écrits de la main de l'auteur. La classe, après avoir entendu la lecture de quelques-uns des articles, avec les définitions données par l'auteur, a décidé qu'il serait fait mention dans le procès-verbal de la séance, de cette présentation, comme un témoignage honorable de son suffrage, et a manifesté à l'auteur le vœu de voir bientôt son travail mis au jour. (*Journ. de Savoie*; 21 déc. 1827.)

168. A BRIEF ACCOUNT OF THE MECHITARISTICAN SOCIETY ON THE ISLAND OF ST. LAZARO. — Rapport succinct de la Société de Mechitar, fondée dans l'île de St.-Lazare (à Venise). In-4° de 17 pp. Venise, 1825; imprim. de l'acad. armén. (*Goetting. gel. Anzeigen*; sept. 1826, n° 156.)

Cet opuscule, tiré d'un manuscrit arménien, offre plutôt la biographie de *Mechitar* que la description du couvent arménien, dans l'île de St.-Lazare, dont il est le fondateur. Mechitar, né en Arménie en 1676, et mort à Venise en 1749, reçut une éducation scientifique dans son pays. Occupé de l'idée de former une société savante, afin de propager la science dans sa patrie, il fit son premier essai à Péra, à Constantinople, où il forma, en 1701, une société composée de 8 membres; mais n'ayant pas été secondé de manière à faire face aux frais qu'exigeait son établissement, il se rendit à Modon, en Morée, où le gouverneur vénitien lui procura les moyens de construire un couvent et une église, et lui assigna en outre une rente annuelle. La guerre, qui s'éleva entre la Turquie et Venise, l'obligea de quitter son établissement en 1715. Il se rendit avec 11 de ses confrères à Venise, où le gouvernement lui permit de tirer partie des ruines existant dans l'île de St.-Lazare. Il y forma un établissement d'éducation, uniquement destiné aux jeunes Arméniens.

169. SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE POUR LA RECHERCHE ET LA DÉCOUVERTE DES ANTIQUITÉS DANS L'ARRONDISSEMENT DE DIEPPE.

La séance annuelle de cette société a eu lieu le 27 décembre 1827 à l'hôtel de la Sous-Préfecture de Dieppe, sous la présidence du baron de VIRIL-CASTEL. On a mis sous les yeux de l'assemblée une urne en verre, haute de 14 pouces, large de 8, trouvée dans les champs de Lunnay (canton de Basqueville), par M. Jean Hoinville, cultivateur. Des médailles celti-

ques, des débris de poterie grossière de la même époque, des *silex* dégrossis et façonnés en hache, trouvés à la *cité de Limes*, dans les tracés uniformes reconnus pour la base des habitations gallo-belges (*Tuguria*), qui sont creusées tout autour de cette vaste enceinte, ont fixé long-temps l'attention de l'assemblée, ainsi qu'un plan fort exact de ce superbe *oppidum* gallo-belge, exécuté sous les auspices de M. FRISSARD, ingénieur, et par les soins laborieux de M. Monnoyeur, employé des ponts-et-chaussées. Le rapport des travaux exécutés pendant l'année 1827, sous la direction de M. P. J. FÉRET, inspecteur de la commission départementale des antiquités, a été entendu avec un bien vif intérêt; à ce rapport se rattachent aussi les explorations faites autour de Dieppe, par les ordres et aux frais d'une princesse éclairée, qui sait apprécier le but important où tendent les recherches archéologiques; ces recherches ont révélé l'existence d'une bourgade gallo-romaine, située entre les villages de *Braquemont* et de *Graincourt*, traversée en partie par la grande route de Dieppe à Eu. L'objet le plus remarquable trouvé dans cette fouille est une belle urne cinéraire en verre, renfermant une médaille d'Antonin-le-Pieux. Nous reviendrons dans un prochain cahier sur les faits curieux et les détails instructifs que renferme le rapport de M. P. J. FÉRET. La Société, en prenant connaissance de l'état des recettes et dépenses que lui a communiqué son trésorier, a vu avec une vive reconnaissance que S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, qui s'identifie aux progrès des sciences et des arts avec la même activité que l'on voit son inépuisable bonté prévenir les besoins des malheureux, avait daigné s'inscrire au nombre des souscripteurs. Avant de se séparer, l'assemblée a arrêté que la liste des souscripteurs et le rapport de M. P. J. FÉRET seraient imprimés, que le plan de la *cité de Limes* serait gravé, et qu'on allait fournir de nouveaux fonds pour assurer la continuation des travaux de 1828.

170. ESQUISSE ABRÉGÉE DE LA VIE DU MÉTROPOLITAIN DES ÉGLISES ROMAINES EN RUSSIE. (*Otiteschestvennia Zapiski*.—Annales patriotiques; déc. 1826, n° 80, p. 372.)

Stanislas Séstrentsévitsh-Bogousch, archevêque de Mohilef, métropolitain de toutes les églises catholiques-romaines en

Russie, était né le 3 septembre 1731 d'une famille noble; sous le règne du roi Frédéric-Auguste II, dans le Voïévodat de Trotsk, faisant aujourd'hui partie du gouvernement de Vilna. Il reçut chez son père l'éducation la plus distinguée et, en 1748, il se rendit pour la compléter à l'université de Francfort, où il ajouta à ses connaissances, déjà fort vastes, celle des droits civil et canonique, de la statistique, de la plupart des sciences exactes, ainsi que des langues italienne et anglaise. Ses cours terminés, il entra au service en 1751 avec le grade de lieutenant dans le régiment des dragons de la garde lithuanienne, qu'il quitta en 1761 avec celui de capitaine.

En 1762, il se mit à étudier les sciences théologiques à Varsovie, suivit un cours particulier de théologie et, en 1763, il apprit toutes les cérémonies religieuses dans la maison des missionnaires de la même ville. Le 29 avril de la même année, il fut tonsuré; le 20 mai, nommé chanoine de Samogitie; le 29 mai, sous-diacre; le 12 juin, diacre, et le 14 juillet il fut ordonné prêtre.

Le 9 janvier 1765, pour le récompenser d'avoir traduit de l'anglais en polonais, l'ouvrage du célèbre Mackenzie, intitulé: *Histoire de la Santé et des moyens de la conserver*, le roi Stanislas-Auguste le nomma curé de la paroisse de Gomel, dans l'Éparchie de Vilna, et ensuite chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas. Le 15 octobre 1767, il fut promu par le même monarque à la dignité de chanoine de Vilna, bientôt après élu président du tribunal ecclésiastique de Lithuanie, et le 29 juillet 1771 Stanislas le fit grand-vicaire de l'Éparchie de Vilna, qu'il administra jusqu'au 2 octobre 1772, époque où il fut nommé évêque *in partibus infidelium* par une bulle du pape Clément XIV.

Lors de la réunion de la Russie-Blanche à l'empire de Russie, l'impératrice Catherine II ayant déclaré par son manifeste du 12 décembre 1772, qu'il y serait créé un évêché catholique, le comte Stakelberg, ambassadeur de Russie à Varsovie, reçut ordre d'entamer des négociations avec le roi de Pologne, pour engager Séstrentsévitsh à passer en Russie. Ce prélat n'y consentit qu'après bien des sollicitations de la part du monarque polonais, de l'archevêque Garampi, alors nonce du pape à Varsovie, et surtout par la conviction où il fut que son exil pourrait être de quelque avantage à ses co-religionnaires. Il conf-

mença donc à administrer l'Éparchie de la Russie-Blanche le 21 mai 1774; on lui assigna un palais dans la ville de Mohilef, et il lui fut alloué un traitement annuel de 4,000 ducats, formant alors la somme de dix mille roubles d'argent ou 50,000 francs, indépendamment des revenus ecclésiastiques attachés à la dignité dont il était revêtu. Le 14 novembre 1783, il fut nommé archevêque, et le 19 septembre 1795 il reçut un brevet du pape Pie VI, qui le nommait son délégué ou vicaire dans le Nord. En 1798 il fut promu au cardinalat par une bulle du même pape; et le 28 avril de la même année, au rang de métropolitain de toutes les églises catholiques en Russie. L'empereur Paul I^{er}. l'invita à venir demeurer à Saint-Petersbourg, et depuis cette époque il n'a point quitté cette résidence, où il possédait un hôtel magnifique, dans l'enceinte duquel il avait fait construire une chapelle consacrée au rit romain. C'est là que ce vénérable prélat a terminé sa carrière le 1^{er} décembre 1826, à l'âge de 96 ans. — On a de lui deux ouvrages précieux, sous le rapport scientifique, ils sont écrits en français, et ont pour titre, l'un : *Histoire de la Tauride*, l'autre *de l'Origine des Slaves et des Sarmates*. Saint-Petersbourg, 2^e édit., 1825. A. J.

171. NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE SUR LE CARDINAL PIERRE D'AILLY, évêque de Cambrai, au XV^e siècle; par Arthur DINAUX, de Valenciennes. (*Mémoires de la Société de Cambrai*, tome I^{er}.)

Pierre d'Ailly vécut sous le règne de Charles VI, où deux papes divisaient l'église. Innocent VII et son successeur, Grégoire XII, eurent à lutter contre Benoît XIII, qu'on surnommait l'Antipape. Pierre d'Ailly joua un grand rôle au milieu de ces dissensions. Envoyé en ambassade tantôt auprès d'un pape tantôt auprès de l'autre, il passa une partie de sa vie, épuisa son éloquence à reconcilier l'église avec elle-même et n'en vint pas à bout. Benoît, qu'il pressait de quitter le pontificat, fatigué de ses représentations, finit par lui répondre qu'il était pape et qu'il demeurerait pape. Le sceptre et la thiare n'ont pas moins d'attraits pour ceux qui les possèdent. Pierre d'Ailly était de plus un homme versé dans les sciences, sur lesquelles il a composé plusieurs traités qu'on ne lit plus et que la postérité ira moins encore, parce que de temps à autre il arrive des changemens dans les connaissances humaines, qui font tomber

dans l'oubli tous les ouvrages du passé. La plupart ne restent que pour signaler les erreurs et les préjugés du temps. Tel est le livre de Pierre d'Ailly, sur l'astrologie, qu'il allie à la religion. Le panégyriste est entré dans les plus petites circonstances sur la vie de ce prélat, il n'oublie ni les chapelles qu'il a bénies, ni les miracles de son temps. Ceux qui seront curieux de connaître tous ces pieux détails peuvent les lire dans l'auteur. A. MÉTRAL.

172. EXTRAIT D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. ALLIER DE HAUTEROCHE, par M. le chev. SOULANGE-BODIN.

M. Louis Allier de Hauteroche, chevalier des ordres de St.-Jean de Jérusalem et du St.-Sépulcre, était issu d'une famille noble de Lyon. La tourmente révolutionnaire le jeta dès son jeune âge à Constantinople, où il se trouvait à l'époque de la célèbre ambassade du général Aubert du Bayet. Les événemens dont sa famille et lui avaient souffert, avaient donné plus de gravité à son caractère à la fois sérieux et doux. Il fallait à cet esprit une occupation positive, et l'étude de la chronologie lui sembla peut-être moins ingrate que celle du cœur humain.

Ce fut à Constantinople même que M. de Hauteroche se mit à former une collection de médailles grecques, qu'il augmenta beaucoup dans le cours de ses voyages dans l'Attique et en Égypte. Il revint en France en 1800; mais le Levant n'avait point cessé de l'intéresser, et il se trouva heureux d'être successivement employé, par le département des Affaires étrangères, d'abord comme Consul à Héraclée, dans la Mer-Noire, et à Cos, dans l'Archipel, ensuite comme attaché au Consulat général de Smyrne et à l'inspection générale du Levant. C'est en cette dernière qualité qu'il accompagna le baron Félix de Beaujour, son ami dans la tournée que cet inspecteur-général fit en 1817, de tous les établissemens français en Turquie. M. de Hauteroche eut, pendant ce voyage, l'occasion et le loisir d'augmenter sa collection, où l'on a vu figurer le Persée de Macédoine et le Démétrius Poliorcète, qui enrichissent aujourd'hui le cabinet de la Bibliothèque royale. De retour à Paris, il s'occupa de mettre de l'ordre dans ses trésors d'archéologie; il classa ses médailles, les décrivit, et il avait commencé à les faire graver : la mort l'a surpris au milieu de ce travail. Il a laissé la collection la plus complète de médailles grecques qu'il y ait peut-être en Europe, dans les cabinets particuliers, non-seulement par l'assortiment

des pièces, fruit précieux, mais pénible, d'une infinité de recherches et d'échanges, mais surtout par leur beauté et par leur conservation. Il avait déjà prélué à leur description par quelques *Dissertations* intéressantes, composées pour les sociétés savantes dont il était membre, telles qu'un *Mémoire* sur une médaille anecdote de Polémon I^{er}, roi de Pont, imprimé à Cambrai en juillet 1826; une *Notice* sur les deux Sapho, lue dans le mois d'août 1822 à la Société asiatique; et un *Essai* sur l'explication d'une Tessère antique, portant deux dates, qu'il publia en 1800 et qui fixe une époque importante dans l'histoire de Syrie.

M. A. de Hauteroche, en instituant sa légataire universelle une nièce, digne à tous égards de sa tendresse, a mérité aussi que sa mémoire restât éternellement chère à la science et à son pays. Il a légué au cabinet du Roi deux morceaux extrêmement précieux; savoir, la Tessère syrienne à double date, dont il vient d'être parlé, et une médaille en or de Persée, roi de Macédoine, pièce jusqu'à présent unique. Il a en outre fondé en faveur de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres une rente perpétuelle de quatre cents francs, pour être annuellement employée en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique. C'est en 1825 qu'il avait fait ces actes de dernière volonté.

173. LA FRANCE LITTÉRAIRE, ou Dictionnaire bibliographique des savans, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles. Ouvrage dans lequel on a inséré, afin d'en former une Bibliographie nationale complète, l'indication 1^o des réimpressions des ouvrages français de tous les âges; 2^o des diverses traductions en notre langue de tous les auteurs étrangers, anciens et modernes; celle des réimpressions faites en France des ouvrages originaux de ces mêmes auteurs étrangers, pendant cette époque. Par J. M. QUÉRARD. — Tom. I^{er}, 1^{re} livr. (A.-Bis.), in-8^o de xxix et 288 p., sur deux colonnes: prix 7 fr. 50 c. et pap. v. collé, 15 fr. Paris, 1817; F. Didot. (L'ouv. formera, non compris la table des matières, environ 5 vol. de 600 p. au moins chacun.)

L'auteur s'attache, dans son Discours préliminaire, à faire apprécier l'utilité de la bibliographie, science peu cultivée en

France, où MM. Beuchot, Daunou, Van Praet, Weiss, Nodier et quelques autres sont, depuis la mort de Barbier et Pillet, presque les seuls qui s'en occupent d'une manière spéciale. M. Quérard a pour but, dans l'ouvrage que nous annonçons, de réunir en un seul corps d'ouvrage toutes les recherches de ses devanciers, afin d'offrir à la France une *Bibliographie nationale*; il veut faire pour son pays, ce que Heinsius, Ersch, Ebert, etc., ont fait pour l'Allemagne; ce que Reuss et Watt ont fait pour l'Angleterre.

Présenter une nomenclature de tous nos écrivains, depuis l'invention de l'imprimerie, eût été, dit l'auteur, un travail immense et de peu d'utilité. Il a voulu prendre la France à l'époque où elle commençait à avoir une littérature nationale, et c'est principalement à partir du XVIII^e siècle qu'il s'est attaché à être complet, quoiqu'il ait aussi donné pour les temps antérieurs tous les hommes qui ont joui de quelque influence par leurs ouvrages.

L'ouvrage de M. Quérard doit être envisagé sous deux points de vue; comme *Dictionnaire des Écrivains français* et comme *Bibliographie française*. Sous le 1^{er} rapport, la *France Littéraire* de cet écrivain est évidemment plus complète que les essais du même genre qui ont été publiés jusqu'à présent.

Un travail neuf et précieux donne à cet ouvrage, considéré comme *Dictionnaire des écrivains français*, un mérite incontestable sur tout ce qui a été fait d'analogue; c'est la mention de tous les savans dont les travaux font partie des diverses collections académiques.

Comme *Bibliographie française*, on conçoit que M. Quérard a eu plutôt en vue de produire un ouvrage d'un usage général et journalier, qu'un Recueil embrassant les produits de la Typographie de tous les âges et de tous les lieux, ainsi que les observations qu'estiment quelques curieux sur toutes les particularités de certains livres rares ou curieux.

M. Quérard rappelle les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, il les cite honorablement; puis, il témoigne publiquement sa gratitude aux savans qui ont bien voulu l'aider dans son utile entreprise, tels que MM. R. Brongniart, Beuchot, Berriat-Saint-Prix, Belfora, Champollion-Figeac, E. Decour, Tripiet-Lefranc fils, Van Praet, etc., à Paris; et MM. Humbert, de Genève; Aubanel, à Avignon; Toulouzan, à Marseille; A. du Mége, à

Toulouse; Jouannet de Bordeaux; A. Labouisse, etc., etc., qui ont secondé ses efforts.

Les 1^{ers} volumes renfermeront le *Dictionnaire des écrivains*, et le dernier les *Anonymes*, les *Collections* et les *Ouvrages périodiques*. Après le nom et les indications principales de la vie de l'écrivain, on trouve la nomenclature par ordre alphabétique, de ses ouvrages, et la mention de leurs éditions. Les traductions sont indiquées, au nom du traducteur, avec renvoi au nom de l'auteur original. Enfin M. Quérard a réuni à chaque article toutes les indications utiles qu'il a pu rassembler, et le 1^{er} volume qu'il publie aujourd'hui prouve tous les soins qu'il s'est donnés, toutes les recherches qu'il a dû faire et toute l'intelligence qu'il a apportée dans ce travail, qui mérite d'être accueilli avec beaucoup de faveur par tous les Bibliographes, et par tous les hommes instruits qui, par goût ou par position, ont à faire usage d'un semblable ouvrage.

Nous terminerons cette annonce en engageant l'auteur, pour le travail neuf qu'il a voulu ajouter à son livre, *l'Indication des Mémoires contenus dans les Collections académiques ou autres*, à consulter l'ouvrage de Reuss, et surtout à augmenter beaucoup la liste des collections qu'il a consultées, celle qu'il offre en tête de ce 1^{er} volume, étant bien incomplète. D.

174. BEYTRAEGE ZUR KENNTNISS DER BIBLIOTHEK, etc.—Matériaux pour servir à la connaissance de la bibliothèque du couvent de St.-Michel, à Lunebourg; par le D^r. A. MARTINI. In-8° de XII et 135 pp. Lunebourg, 1827; Herold. (*Gætting. gel. Anzeigen*; mars 1827, n° 52, p. 519.)

La bibliothèque dont nous nous occupons fut fondée en 955. A l'époque de la sécularisation du couvent de St.-Michel, dont les biens fonciers furent assignés à la nouvelle académie, établie en 1659, elle se trouva, par suite de divers évènements, dans la plus complète dégradation, de sorte que l'académie fut obligée de la fonder de nouveau. Elle ne compte en ce moment que 14,500 volumes, mais elle est assez riche en manuscrits, proportionnellement au nombre de volumes imprimés. L'opuscule que nous annonçons offre en premier lieu l'histoire de la bibliothèque et un aperçu succinct des principaux ouvrages imprimés. On y trouve non-seulement les meilleures éditions des anciens classiques les plus rares, mais aussi tout ce qui est

du domaine de la critique de ces ouvrages. Il y a peut-être peu de bibliothèques qui soient aussi riches sous ce rapport. L'énumération et une description détaillée des manuscrits, dont les plus anciens (jusqu'en 1500) composent 95 volumes, et les modernes (depuis 1500) 26. L'auteur les divise en deux parties, dont l'une appartient à la littérature monastique, et l'autre aux classiques. Cette dernière renferme des poèmes détachés de Virgile, Horace, Perse, et des morceaux de Salluste, de Mela, de Florus, de l'auteur de *viris illustribus*, et un Tércence complet; puis des poèmes détachés de poètes chrétiens, tels que Prudentius, Alanus, Galterus, etc.; ainsi que de Boethius, Saint-Augustin, P. Damianus, Lactantius, Martinus-Polonus, etc. Et finalement des fragmens de Servius, de Paulus Diaconus, etc. Parmi les manuscrits modernes on remarque surtout un *Apparatus criticus ad Anthologiam Graecam* de Reiske, un commentaire d'un anonyme sur Sulpicius Severus; un *Volumen epistolarum ineditarum Caspari Peuceri* et autres. 3° Des objets remarquables, entre autres un livre chinois, *San-thae-king*, contenant des sentences composées de trois mots. 4° Une description détaillée d'un *Apparatus ad Arnobium*, de Crusius. 5° Le livre imprimé le plus ancien porte le titre de *Hieronymi epistolae. Mogunt. ap. P. Schoeffer, 1470, 7 sept.* 6° Une liste de livres rares avec des remarques manuscrites, entre autres, un Athenaeus avec des variantes et des remarques de Geoffroi Soping. 7° La liste des conservateurs de la bibliothèque depuis 1656. 8° Des observations sur les ouvrages qui se trouvent dans cette bibliothèque et qui servent à la connaissance bibliographique. L'auteur fait aussi mention d'une collection de catalogues. 9° Des remarques.

L. D. L.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Philologie, Ethnographie, Linguistique.

<i>Dissert. explicans voces Pentateuchi persici, etc.; Sjoestedt. — Origine et affinité des langues de l'Asie et de l'Europe; Vans Kennedy. — Athénée oriental. — Ram-Mohum-Roy.</i>	105
<i>Dictionnaire du Bengaly; Carey. — Abul Abbasi Amedia vita, etc.; 106. — Littérature orientale en Russie.</i>	107
<i>Institut Nicolas, à St.-Pétersbourg. — Racines de la langue grecque; Valpy.</i>	116
<i>Lexique d'Harpocrasion; Schleusner. — De la dernière partie de l'ouvrage d'Étienne de Byzance, sur les villes; Wellauer, 120. — Dictionnaire de la langue grecque; Muller. — Examen du texte de</i>	

Clément d'Alexandrie. — <i>Platonis de ideis, etc. Doctrina, etc.</i> ...	122
<i>Isocratis Oratio de pace. Editio, etc.</i> ; Leloup.....	ib.
<i>Xenophontis Expeditio Cyri. — Damascii Questiones de primis principis</i> ; Kopp.....	123
<i>Titulus de regulis juris antiqui</i> ; Witte. — Lettres de Psellus; Crenser.	124
De l'usage de l'Impératif chez les Latins. — <i>Poetae latini veteres. — Varie lect. librorum aliquot Ciceronis</i>	125
Sur les corrections par transposition de mots; Hermann, 127. — L'épicarien.....	128
Manuel de la langue française; Barthel. — Alphabet phonométrique.	131
Nouveau procédé de lecture, 132. — Dict. franç.-holland., etc.; Meerts. — Tableau peint sur peau de vélin; Brière. — Manuel d'enseignement des sourds-muets.....	133
<i>Archæologie, Namismatique.</i>	
Arts et métiers des anciens; Grivaud de la Vincelle.....	134
Dictionnaire spécial et classique des monnaies; Girod. — Notice sur les monumens égyptiens du Musée Charles X; Champollion le j ^e .	135
Monumens funéraires de l'Étrurie. — Antiquités de la Russie méridionale. — <i>Id.</i> du royaume de Wurtemberg. — Sur le village de Collochau. — Antiquités de la Bretagne.....	140-146
Sur les ruines de Vieil-Évreux. — Recueil de monumens Slaves; Koeppen.....	147
Destruct. du château de Dreßkon. — Sur la cathédrale de Cantorbéry. — Inscript. d'Antonin-le-Pieux; Stark. — Autel romain, etc., dans la forêt Noire.....	149
Monnaies cufiques d'Upsal. — <i>id.</i> musulmanes de St.-Petersbourg. — <i>Id.</i> anglaises.....	150-151
<i>Histoire.</i>	
Tableaux historiques de l'Asie; Klaproth, 152. — <i>Philosophiæ Chrysippiæ fundamenta</i>	158
<i>De schola Alexandria catechetica</i> ; Guérich. — Tables chronolog. pour l'hist. romaine; Fiedler, 159. — Guerre entre la Turquie et la Grèce; Green.....	160
De l'importance des écrivains arabes pour l'histoire de la Russie...	161
Quelques mots sur St.-Cyrille et St.-Méthodius; Pagodine.....	163
Sur les usages des petits Russiens; Loukaschévitch.....	167
Écho du temps de la guerre de 30 ans; Erhart. — Chronologismes de l'histoire des états européens, etc.; Liechtenstern.....	169
Hist. de Suisse; Charles. — Premier voyage des Anglais en Russie..	170
Lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn, 172. — Voyages, cortèges, etc., du roi Jacques I ^{er}	174
Notice sur le cabinet des chartes et diplômes, de l'hist. de France; pollion-Figeac.....	175
Charte latine du 13 ^e siècle, 183; Moet. — Séjour d'un ambassadeur russe à Bordeaux.....	184
Mém. hist. sur la cour de France, etc.; 187. — Hist. de l'émigration. — Vie de Napoléon; Ireland, 188. — <i>Id.</i> ; Arnault. — Hist. générale de Napoléon.....	189
<i>Id.</i> , d'après lui-même; Gallois, 190. — Hist. de Corse, Filippini..	191
L'observateur au 19 ^e siècle, etc.; St. Prosper.....	192
Sur la Nouvelle-Angleterre; par divers. (Art 163-165).....	196
<i>Mélanges.</i>	
Société littéraire des Pays-Bas. — Académie de Turin, 198. — Soc. de Méchitar. — Soc. archéolog. de Dieppe, 199. — Vie du métropolitain des églises romaines en Russie, 200. — Notice sur Pierre d'Ailly, 202. — <i>Id.</i> sur M. Allier de Hauteroche, 203. — La France littéraire, Quérard; 204. — Bibliothèque du couvent St.-Michel; Martini.....	206

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

PHILOGOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

175. BAGSTER'S LONDON POLYGLOTT BIBLE. — Bible Polyglotte, en hébreu, grec, latin, français, espagnol, allemand, italien, anglais, samaritain et syriaque. Publié par Bagster. *Prospectus*. 1 feuille petit in-fol. ; prix de la Bible, papier vélin, 8 guinées, broché.

Le *specimen* de ce bel ouvrage, qui sert de prospectus, donne une haute idée de l'exécution. Les caractères hébreux, grecs et gothiques sont d'une admirable beauté, et d'une netteté surprenante. La traduction latine est celle de la vulgate; l'anglaise est celle dont on se sert dans les églises du rit anglican, elle se distingue des autres par les parallèles, qu'on y a joints en marge; l'allemande est celle de Luther; l'italienne, celle de Martini, et l'espagnole celle de Philippe Scio de S. Miguel.

Le verso de la feuille contient l'alphabet syriaque, avec les différens points voyelles, d'après un plan amélioré. Ces beaux caractères sont employés dans l'édition du Nouveau Testament, en cette langue, que donne en ce moment à Londres le même libraire, à qui on devra la belle édition de la Bible que nous annonçons.

176. PENTATEUQUE HÉBREU MANUSCRIT.

M. Hurwitz a présenté à l'université de Londres un ancien et très-précieux manuscrit hébraïque du Pentateuque. Ce manuscrit contient 220 colonnes écrites sur 47 peaux. Il fut acheté il y a environ un an, des héritiers Samuel Chai Ricco, descendant d'une famille juive qui vivait en Italie, il y a plusieurs siècles, et qui donna naissance à plusieurs savans dont les ouvrages sont encore aujourd'hui estimés parmi les Juifs. La forme des caractères de ce manuscrit est évidemment dans le style africain et espagnol, et la matière sur laquelle il est écrit est une peau d'Afrique préparée d'une manière particulière, qui en

forme une substance appelée *Gevil* en hébreu rabbinique, et sur laquelle seule, suivant le Talmud et Maimonides, il était permis, dans les temps anciens, de transcrire les lois. Cette circonstance prouve l'ancienneté du manuscrit dont il s'agit; car presque toutes les copies modernes qui en ont été faites, sont écrites sur du *Kelaf* (parchemin). M. Hurwitz estime que ce manuscrit date du *xi^e* ou *xii^e* siècle, peut-être même d'une époque antérieure. (*New-Times*. — *Galign. Messeng.*; 5 fév. 1828.)

177. EXPLICATION D'UN TABLEAU PEINT SUR PEAU DE VÉLIN, représentant les écritures de presque tous les peuples anciens et modernes, etc.; par M. DE BRIÈRE, de la Société asiatique. In-8°; prix, 1 fr. Paris, 1827; Dondey-Dupré.

L'auteur de ce tableau, peint sur peau de vélin, et qui a 36 pouces de haut sur 29 de largeur, s'est proposé d'y réunir un exemple des écritures de presque tous les peuples anciens et modernes, les systèmes idéographiques et hiéroglyphiques des quatre parties du monde, la numération et la musique, les instrumens d'écriture et de calcul, les monnaies et les sceaux les plus curieux, etc. C'est ce qu'il annonce dans le titre de sa brochure que nous venons de transcrire. Il se propose particulièrement de donner une idée exacte de cette partie des connaissances humaines aux personnes qui ne peuvent se livrer à une étude plus approfondie. Il a donc écrit selon presque tous les alphabets connus, cette phrase: Marie-Thérèse-Charlotte de France, Madame, duchesse d'Angoulême. Dès que le lecteur du tableau en est averti, il applique facilement à chaque série écrite selon chacun des alphabets, son expression totale, et à chaque lettre, sa valeur, selon ces alphabets. La diversité de ces alphabets est grande, et on y trouve toutes les formes des signes hébraïques, arabes, tartares, orientaux de toute origine, indiens des diverses régions, grecs, latins et français des diverses époques de la monarchie: le chinois et l'égyptien n'ont pas été oubliés. Viennent ensuite les armes de l'auguste princesse dont le nom est le thème choisi par l'auteur, et successivement l'énumération et la figure des instrumens d'écriture en usage chez les anciens et les modernes, les Orientaux et les Occidentaux, les signes de numération, ceux de la musique, et dans la notice, la description des divers ornemens, bordures ou médaillons qui forment

ce tableau et le complètent. Ce tableau est dessiné sur peau de vélin, rehaussé de couleurs et de dorures, à l'imitation des beaux manuscrits du moyen âge : c'est sous ce rapport un ouvrage très-remarquable de patience et de goût. L'ensemble des faits que l'auteur y a réunis rend témoignage des recherches multipliées qu'il a exigées, et nous ne doutons pas, que, avec quelques corrections peu nombreuses et peu importantes, ce tableau reproduit par la lithographie ne fût bien accueilli par les personnes jalouses de réunir beaucoup de notions positives dans un petit espace. Elles trouveront dans ce tableau des modèles d'un grand nombre d'alphabets et des principaux instrumens propres à l'usage de l'écriture, qui ne se trouvent pas réunis ailleurs. L'ouvrage de M. de Brière mérite donc l'intérêt et le suffrage des savans et des littérateurs (1).

C. F.

178. MÉMOIRE SUR LA SÉPARATION DES MOTS DANS LES TEXTES SANSKRITS; par M. G. DE HUMBOLDT. (*Journ. Asiatiq.*; n° 63, sept. 1827, p. 163.)

L'auteur examine les différentes manières d'écrire les textes sanscrits, et semble se décider pour la méthode qui consisterait à isoler tous les mots. Quand il y a crase entre deux voyelles, il voudrait qu'on en fût averti par une apostrophe. L'obstacle qui se présente est de savoir la place que l'on donnera à cette apostrophe ainsi employée d'une manière inusitée. Doit-elle être mise après ou avant les voyelles coalescentes? Il semblerait pencher pour la première idée, mais du reste tout moyen lui est indifférent, dès l'instant que le principe de la séparation des mots serait adopté. Il ne se dissimule pas que son système choquerait les personnes habituées à celui qu'on a suivi jusqu'à présent. Je le pense aussi, et je ne sais pas pourquoi, laissant aux textes sanscrits un peu de leur originalité native, on n'adopterait pas plutôt l'usage de quelques manuscrits qui, en séparant les mots qui peuvent être isolés, marquent les coalescences de voyelles ou les adhérences obligées de consonnes par le moyen d'un petit trait vertical placé au-dessus ou au-dessous de la syllabe modifiée par cet accident.

(1) L'auteur a composé aussi une notice complètement explicative, qui contient des traits de mœurs et d'histoire, des anecdotes et des exemples du langage français depuis la formation de la monarchie. Elle a 150 pages in-4°, sur peau de vélin; chaque page est ornée d'arabesques et d'or.

15.

179. *BREVIS DEFENSIO HIEROGLYPHICES INVENTÆ* a Fr. Aug. Guil. SPOHN et G. SEYFFARTH. Scripsit SEYFFARTH. In-4° de 21 p. Leipzig, 1827; Barth.

L'annonce de cette brochure arrive un peu tard, la question à laquelle elle se rapporte s'étant éclairée, depuis la publication de la *défense* du système de feu Spohn adopté par M. Seyffarth, par des faits importants et par le jugement porté sur cette controverse dans les cahiers du *Journal des Savans*, par M. de Sacy. L'adoption générale des théories établies par M. Champollion le jeune, rend toute discussion ultérieure presque oiseuse. Nous n'ajouterons donc ici qu'une circonstance très-honorable pour les lettres, et trop rare dans leur histoire pour ne pas la recueillir : c'est que M. Seyffarth est à Paris depuis plusieurs mois, et que, dès son arrivée, M. Champollion le jeune s'est empressé de mettre à sa disposition tous les papyrus, tous les monumens égyptiens de la collection du Louvre, long-temps avant qu'elle fût publique; que M. Seyffarth a eu la facilité de copier et dessiner tout ce qu'il a voulu; qu'à son tour, M. Seyffarth a communiqué, avec la même obligeance, à M. Champollion le jeune, les dessins de quelques papyrus qu'il a vus à Turin et qui avaient été attentivement soustraits, par une basse et ridicule jalousie, à l'examen que M. Champollion en aurait fait certainement. Celui-ci a également ouvert ses propres porte-feuilles à M. Seyffarth. Voilà comment on doit disputer sur la science, dans le véritable intérêt de la science : l'envie et la médiocrité ont d'autres méthodes; l'estime publique ne s'y méprend pas.

L. R.

180. *SUR LA BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE DE D'HERBELOT.* (*Oriental Herald*; n° XXXI, juillet 1826, p. 1.)

L'auteur de cet article donne d'abord une notice sur d'Herbelot, d'après le président Cousin et la *Biographie universelle*, et il entreprend ensuite l'analyse détaillée de la Bibliothèque orientale. Mais, s'apercevant bientôt lui-même qu'il lui faudrait un volume entier pour continuer d'après le plan qu'il avait adopté en commençant, il tronque sa notice avant d'être parvenu au tiers de sa besogne, et il manque ainsi complètement le but louable qu'il s'était proposé, de donner une notion suc-

cincte de ce livre. Si, en commençant, il s'était abstenu de débiter tant de lieux communs sur la capacité et le degré d'intelligence qu'exige une compilation, et sur le mérite des compilateurs; s'il s'était moins étendu sur les charmes de la fêre et sur le plaisir que l'on goûte à lire les Mille et une nuits; s'il avait substitué moins souvent ses réflexions à celles de d'Herbelot et au simple exposé d'une analyse ordinaire, tout le monde y aurait gagné. Il aurait eu la satisfaction et le mérite d'avoir atteint son but, et ses lecteurs auraient pu avoir une bonne notice de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. Il donne au reste les plus grands éloges à ce livre, sans lequel il est, suivant lui, absolument impossible d'acquérir une connaissance étendue de l'histoire, des lois et des mœurs de l'Orient. Il ne blâme qu'une chose, c'est l'ordre alphabétique, adopté comme le plus commode pour classer avec facilité les nombreux matériaux recueillis par d'Herbelot, et qui ne forment pas moins de 8,600 articles. Cet ordre est, dit-il, extrêmement vicieux, surtout quand il s'applique à des matières historiques, en ce qu'il occasionne de fréquentes répétitions, souvent même des contradictions dans certains récits, extraits d'historiens différens, et placés à de grands intervalles les uns des autres. Enfin, il a l'inconvénient de diviser en fragmens, souvent insignifiants, des sujets qui auraient présenté sans doute plus d'intérêt s'ils avaient été traités avec plus de suite. Il trouve cette continuité dans le supplément du P. Visdelou; mais il est loin d'accorder à ce dernier les mêmes éloges qu'à d'Herbelot. Ses additions sont, suivant lui, lourdes et fatigantes, et peu faites pour intéresser le commun des lecteurs; il leur préfère de beaucoup les proverbes, dictons et anecdotes orientales traduites par Galland, et qu'il trouve très-propres à faire connaître l'esprit des nations orientales. Ceci nous donne la mesure de l'esprit de l'auteur de cet article; car c'est à peu près, en d'autres termes, comme s'il disait qu'il préfère les agrémens et la futilité, qui font presque toujours le seul mérite de ces ouvrages légers, à l'instruction et à la solidité que l'on trouve dans les additions faites par Visdelou, pour rectifier et compléter certains articles fort imparfaits de l'ouvrage de d'Herbelot.

C. LANDRESSE.

181. PHILONIS JUDAEI PARALIPOMENA ARMENA; Libri videlicet IV, in Genesin; Libri II in Exodum; Sermo unus de Sampsonē;

alter de Jona; tertius de 3 Angelis Abrahamo apparentibus. Opera hactenus inedita ex armena versione antiquissima ab ipso originali textu graeco ad verbum stricte exsequuta saeculo V, nunc primum in latinum fideliter translata per P. Jo. Bapt. Aucher. In-4° de V et 630 p.; prix, 8 rthlr. Venise, 1826. (*Allgem. Repertorium*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 6, p. 401.)

Lorsque l'éditeur, l'un des éditeurs de la Chronique d'Eusèbe d'après la traduction arménienne, publia, en 1822, 3 discours de Philon, il promit la publication d'autres écrits du même auteur. Il paraît que la promptitude avec laquelle il a répondu à sa promesse, est principalement due au chev. Alessandro Raffaello. Il a tiré parti à cet effet des 5 manuscrits suivans : A. Ce manuscrit sur parchemin, destiné au roi Haïtho II, fut écrit en 745, ère arm., ou en 1296, ère chr., par l'écrivain royal Basilius. Les notices du dernier, relatives à cet écrit, se trouvent à la fin, p. 620, en arm. et en lat. Il renferme la traduction arm., 1° des livres *in Genesin*; 2° *in Exodum*, avec les livres *De sacerdotibus*, *De ara*, de 10 *oraculis*; 3° *De Sampson*, *De Jona*, *De visione Abrahami*; 4° *De providentia et animalibus*; 5° *Vita Sapientum s. de Patriarchis*; 6° *De allegoria*; 7° *De vita contemplativa s. de Essæis*. L'écrivain a ajouté à la fin plusieurs louanges sur le roi Hethum (Haïtho). Il manque plusieurs feuilles à ce manuscrit, que l'éditeur a complété au moyen du Mss. B., écrit en 747, ère arm., ou en 1298, ère chr., et qui se trouve à Constantinople. Le Mss. C. a été copié par un prêtre, appelé Verdan. Il est sans indication d'année. Il date probablement du 13° ou 14° siècle. Le Mss. D. n'offre que le 4° livre de Philon sur la Genèse. Bien qu'il n'ait été écrit que dans le dernier siècle, il offre une excellente copie d'un très-ancien manuscrit. Celui qui est cotté E est un exemplaire d'un ancien glossaire (dont l'auteur a vécu, d'après M. Aucher, avant Basilius et Vahrtam), unde, dit l'éditeur, *certa loca confidenter conferenda sint nobis de Philonis operibus universis*, et en effet on trouve souvent des passages assez longs et des explications de cet écrivain, comme p. ex. à la p. 523. L'éditeur a déjà fait remarquer dans son avant-propos des 3 discours de Philon, imprimés et publiés précédemment, que le traducteur arménien des écrits de Philon a vécu dans le 5°

siècle, et que la traduction n'était que trop à la lettre, circonstance qui, selon lui, a opposé de très-grandes difficultés à la traduction latine; car, continue l'éditeur, « *Philonis stilus obscurus sit ab Armenio interprete etiam magis tenebrosus.* » La plus grande partie de cet ouvrage est consacrée aux 4 *Sermones quaestionum et solutionum*; le 1^{er} livre présente 100 traités plus ou moins longs, le 2^e 82, le 3^e 62, et le 4^e 245, sans toutefois embrasser toute la Genèse. Depuis la p. 245 viennent *Philonis earum, quae sunt in Exodo, quaestionum solutionumque Sermones duo*, dont le 1^{er} livre renferme 23, et le 2^e 124 traités. Page 549. *Philonis sine praeparatione Sermo in Sampsonem*. Page 579. *Philonis de Jona Sermo*. Page 613. *Sermo de deo, in beneficio ipso, Igne consumente nominato, in visione trium juvenum (angelorum videlicet) ad Abraham facta, quando sedebat meridie, etc.* L'éditeur a ajouté à tous ces écrits de courtes notices dans lesquelles il compare les différentes interprétations de plusieurs passages. On trouve dans quelques-unes de ces notices la définition de locutions et de mots arméniens.

L. D. L.

182. ANFANGSGRÜNDE DER GRIECHISCHEN SPRACHE.—Les premiers élémens de la langue grecque, avec des exercices pour la lecture et la traduction. 1^{er} cours; par le D^r J.-F. BELLERMANN. In-8° de IV et 128 p.; prix, 6 gr. Berlin, 1824. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; nov. 1827, n° 294, p. 2345.)

Les élémens de la langue grecque, exposés dans cet ouvrage, se suivent dans l'ordre que nous allons indiquer : 1. des lettres et des accens; 2. du verbe régulier; 3. de la déclinaison et de la comparaison; 4. des noms de nombre et des pronoms; 5. des adverbes et des prépositions. Viennent ensuite quelques exemples pour la version du grec en allemand et de l'allemand en grec, et un vocabulaire des verbes, substantifs, adjectifs et particules qui se trouvent dans cette grammaire. D'après le journal cité, l'auteur a très-bien traité le sujet qu'il a choisi.

L. D. L.

183. DISSERTATION GRAMMATICALE SUR LA PARTICULE 4, considérée comme pléonasme après le comparatif; par To. Huldr. FASI. (*Miscell. crit. Wittenbergæ*; vol. II, part. IV, p. 697.)

L'auteur de cette dissertation cherche à prouver par plusieurs exemples que la particule *ἤ* après le comparatif n'est point surabondante, comme l'ont prétendu une foule d'auteurs, et entre autres Grégoire de Corinthe, qui dit positivement que les *Attiques ont coutume d'ajouter inutilement la particule ἤ*. (De dialect. attic., § 38.). M. Fasi dit, au contraire, qu'il la regarde comme indispensable après le comparatif, comme dans cette phrase de Thucydide : *ἡδὴ γὰρ τινες καὶ ἐκ δαινοτέρων ἢ τοῖωνδε ἐρώθησαν* (lib. 7, 77), et très-convenable, quand elle remplace la répétition de l'article, comme dans ce passage d'Homère :

Ἡμῖν δ' οὐτις τοῦδε νόος καὶ μῆτις ἀμείνων
Ἢ αὐτοσχέδιη μίξαι χεῖρας τε μένος τε. (Il. ε, 509.)

Le poète a préféré *ἢ αὐτοσχέδιη* à *τοῦ αὐτοσχέδιη*, κ. τ. λ., tournure employée par Xénophon dans un cas tout à fait analogue : *τί γὰρ τοῦτου μακραιότερον, τοῦ γῆ μίχθῃναι*. (Cyrop. VIII, 7, 25.) M. Fasi termine son mémoire en citant ces paroles de Hoogeveen, auquel on doit un très-bon ouvrage sur les particules grecques : « *Abundare particulam ἢ post comparativum credam, cum justa auctoritate confirmatum videro.* » D. M.

184. QUATUOR N. T. EVANGELIA recensuit et cum commentariis perpetuis edidit C. F. A. FRITZSCHE. Tom. I. Evangelium Mathæi. In-8° de XIV et 861 pag. ; prix, 4 thlr. Leipzig, 1826; Fleischer. (*Leipz. Liter. Zeitung* ; octob. 1827, n° 258 et 59.)

M. Fritzsche, maintenant professeur à Rostock, se propose de donner en 4 vol. une édition entièrement revue des évangiles ; les 3 premiers contiendront le texte accompagné des notes critiques, et le dernier sera consacré à l'examen des sources de ces livres. Les prolégomènes de l'évangile de St.-Mathieu, qui forment le 1^{er} volume, contiennent une discussion sur l'auteur et le contenu de cet évangile. M. Fritzsche est d'avis que St.-Mathieu a écrit en grec, et non en hébreu, comme plusieurs auteurs l'ont soutenu. Parmi les notes ajoutées au texte il y a plusieurs excursions, relatives à des formes grammaticales employées par l'évangéliste. D.

185. L'ILIADÉ ITALIANA. — L'Iliade italienne, ou traduction épique de l'Iliade d'Homère. Ouvrage de Laurent MANCINI.

2 vol. in-8°. Florence, 1824. (*Nuovo Giorn. de' Letterati*; Pisa, n° xx, p. 142.)

Cette traduction de l'Iliade est non seulement en vers, mais divisée en stances, comme s'il n'y avait déjà pas assez d'en-
traves dans notre poésie moderne pour rendre la libre et naïve
expression des poèmes homériques. En effet, M. Rosellini, au-
teur de l'article, relève une foule d'inexactitudes dans cette nou-
velle traduction, dont le plus grand défaut est de n'avoir pas le
goût de l'antiquité, ni la couleur de l'original. C'est ce qui ré-
sulte clairement d'un assez long passage du 5^e de l'Iliade, cité
par l'auteur de l'article.

En voici un exemple : au 1^{er} chap. Agamemnon renvoie le
grand prêtre Chrysès en ces mots :

Ἀλλ' ἴθι, μή μ' ἐρέθιζε σαώτερος ὧς καὶ νῆμαι,

ce que le traducteur italien rend ainsi :

Va, va non m'irritar, scampo ti fia

Pronta partita con *dolor discreto*.

Cette *douleur discrète* n'est guère dans le goût homérique.
Plus loin, Homère dit que le grand prêtre marche en silence sur
les bords de la mer :

Βῆ δ' ἄκρων παρὰ θίνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

Voici comment ce beau vers est délayé en italien :

Ma bollendo di sdegno in suo segreto

Dell' Ellesponto che al ritorno è via

Prende la ripa romorosa cheto.

Remarquez qu'ici l'Hellespont est un véritable contresens.
Le grand prêtre retournant à Chryse qui est au midi d'Ilion, co-
toyait la mer Égée et non pas l'Hellespont. D. M.

186. SUPPLÉMENT A LA DERNIÈRE ÉDITION DU THÉÂTRE DES GRECS,
par le P. BAUMON; ou Lettres critiques d'un professeur de
l'Université, sur la traduction des fragmens de Ménandre
et de Philémon par M. Raoul-Rochette, membre de l'Insti-
tut, etc. In-8°, avec cette épigraphe : *ἐπαίρεται γὰρ μᾶλλον, ἵνα
μᾶλλον πίση. (Εὐριπίδ. ἐν Ἀδύλ. δράμ.)*; prix, 3 fr. 50 c. Paris,
1828; Bobée et Hingray.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre a fait grand bruit dans le monde littéraire. Tout en effet ici contribuait à piquer la curiosité publique : le nom de celui qu'attaque ce pamphlet ; la manière dont il est rédigé ; enfin le voile impénétrable dont jusqu'ici s'est enveloppé son auteur. Cette brochure se compose : 1° d'un avertissement de l'éditeur ; 2° d'une table analytique des observations contenues dans l'ouvrage ; 3° d'un tableau synoptique des principales fautes du traducteur ; 4° de sept lettres critiques adressées à l'éditeur de l'ouvrage. La première contient des réflexions générales sur la nouvelle édition du Théâtre des Grecs, sur la préface du dernier volume, et sur la traduction des fragmens de divers poètes comiques. Les cinq suivantes sont spécialement consacrées à la traduction des fragmens de Ménandre, et la septième à la traduction des fragmens de Philémon.

Ainsi donc sur sept lettres, cinq sont consacrées à examiner le travail de M. Raoul-Rochette sur Ménandre. Le critique a jugé ce travail avec la plus grande sévérité. Malheureusement, ou peut-être heureusement, il a presque toujours raison. Je dis *heureusement*, car si cette rude admonition profite, il en résultera pour nous d'avoir de bons ouvrages, tels que M. Raoul-Rochette en peut faire sans doute ; pour lui, de s'acquérir une vraie gloire, une réputation durable, la seule que nous devions rechercher en cultivant les lettres.

Toutefois, notre Aristarque est loin d'espérer un si heureux résultat de ses leçons ; il frappe M. Raoul-Rochette d'une complète incapacité, et regarde son ignorance comme sans remède (p. 88 et 89). Voilà qui est bien dur ; et, tout en avouant la justesse de ses critiques, je suis loin de conclure avec cette rigueur. Il y a mieux, c'est que plus les fautes du traducteur sont grossières, plus il était facile de les éviter avec la moindre attention. C'est donc de sa part de l'étourderie bien plus que de l'ignorance. L'anonyme le sait bien ; aussi trouvé-je que parfois son triomphe décèle un peu trop la mauvaise humeur du souscripteur *désappointé* comme il le dit lui-même (p. 1). Ainsi, de bonne foi, a-t-il pu croire que M. Raoul-Rochette ait traduit *τοῦτο δὲ φιλοσοφία* par *τοῦτο toute philosophie*? (p. 51). Ce rapport entre les mots grecs et les mots français, peut bien être une bonne fortune pour la malice du critique, mais à coup-

car il n'est entré pour rien dans la pensée du traducteur. A son tour que penserait l'anonyme qui traduit le commencement de cette phrase par : *il machine tout cela*. Si l'on prétendait qu'il a construit en disant : *τὸτο tout, διὰ cela?* trouverait-il cette critique bien raisonnable? faut-il en conclure qu'il ne sait pas le grec? non certes, mais il est permis de conclure que ses observations, tout en ne manquant pas de justesse, peuvent parfois manquer de justice.

Au reste, puisque nous en sommes sur ce fragment du Thrasyléon :

..... φιλοσοφεῖ διὰ τοῦθ' ὥς
καταπρίξεται τὸν γάμον.

j'oserais soumettre une observation au critique lui-même. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il n'a pas parfaitement saisi dans ce passage la véritable signification du verbe φιλοσοφεῖν, qu'il rend par *machiner, manigancer*; n'est-ce pas plutôt *s'occuper* d'une chose, *s'y appliquer, y mettre tous ses soins*? M. Meineke (1) cite deux exemples, l'un d'Hérodote (i. 30), l'autre d'Athénée (xiii. 581. F) où ce mot, avec la même acception que dans Ménandre, n'est point pris en mauvaise part, comme le sont dans notre langue les mots *machiner* et *manigancer*. On trouve aussi dans Xénophon, φιλοσοφεῖν φιλοσορίαν *s'occuper de philosophie* (ἀπομν. 4. 2. 23.); et le lexique de Photius rend le mot φιλοσοφεῖν par σπουδάζειν; il me semble que Nicolas Blankaert dans sa traduction latine d'Harpocrate a très-bien rendu τοῦτο φιλοσοφεῖ par *huic rei studet* (in voc. φιλοσοφεῖν). Je pense donc qu'au lieu de traduire ce fragment comme l'anonyme : « *Il machine tout cela pour parvenir à terminer le mariage* », on doit dire : « *mais il s'occupe de cet objet afin d'accomplir le mariage.* » ce qui présente un sens tout opposé à celui du critique.

Quoiqu'il en soit de la véritable acception du verbe φιλοσοφεῖν, j'en reviens à ma thèse et je dis que, dans une critique grave, de pareils jeux de mots ne doivent jamais être admis, surtout quand on sait qu'ils portent à faux, car ils discréditent la vérité. C'est absolument comme si, parce que M. Raoul-Rochette traduit καινὴς (subaud. ἑμβάδας) πρίασθαι, par *acheter un autre*

(1) M. R. R. et l'anonyme écrivent toujours Meinecke : c'est une faute.

soulier (1), on s'écriait avec trois points d'admiration qu'il ne sait pas distinguer le singulier du pluriel. Ne serait-ce pas le cas de dire que qui prouve trop ne prouve rien?

Ce que prouve incontestablement le critique anonyme, ce que prouve même la lecture la plus superficielle, c'est que cette traduction de Ménandre a été faite avec une déplorable négligence; mais que le traducteur soit un ignorant qui ne sait pas un mot de grec, certainement c'est ce qui n'est pas prouvé. Je vais donner un exemple qui, je crois, mettra dans tout son jour l'une et l'autre proposition. A l'occasion d'un autre fragment du *Superstitieux*, M. Meineke cite deux vers rapportés par Plutarque dans son traité de la Superstition, et que Meineke, d'accord avec Wittembach, suppose appartenir à cette même pièce de Ménandre. Ces deux vers, M. Raoul-Rochette les traduit; or pour les traduire il faut les comprendre, car M. Meineke ne donne jamais de version latine. Mais, dira-t-on, il ne manque pas de traductions de Plutarque: on verra bientôt que M. Raoul-Rochette n'y a pas eu recours. Voici les deux vers:

ὅτι πρῶτα μόνον ἔδωκαν ἡμῖν οἱ θεοί,
τὸν ὕπνον, τί τοῦτο πολυτάλεις σαυτῷ ποιῇς;

(T. VI, p. 633, ed. Reisk. (2).)

Ce que M. Raoul-Rochette traduit ainsi: « Le sommeil, ce don que les dieux ont départi gratis aux mortels, pourquoi t'en fais-tu un bien si cher? » Certainement la pensée de ce distique est rendue, mais elle n'est pas complète, et en suppose une autre qui serve à déterminer comment le sommeil peut être une chose chère. M. Raoul-Rochette a cru, puisqu'il s'agissait d'un *superstitieux*, que cela devait s'entendre des terreurs nocturnes, de sorte qu'il termine ainsi la phrase: « un bien si cher par les frayeurs dont tu l'assaisannes? » ce qui ne veut rien dire, car on ne voit pas comment un sommeil tranquille ou agité peut de-

(1) Il est vrai que dans ce fragment du *Superstitieux*, Leclerc écrit *ναῖον* au singulier; mais le mot *soulier* que M. R. R. ajoute à la traduction de Poinssinet prouve qu'il fait rapporter l'adjectif à la chaussure entière, et non à la courroie, ce qui seul justifierait l'emploi du singulier. (Voy. Leclerc, p. 40. Emendat. Bentleii, p. 22. Meineke, p. 43. Poinssinet, p. 278. R. R. p. 49.)

(2) Dans l'édition de Reiske la phrase n'est point disposée en vers.

venir *plus ou moins cher*. Si M. Raoul-Rochette eût pris la peine de recourir au texte, il eût lu dans Plutarque : « le poète comique raille fort agréablement ceux qui ont coutume de dorer et d'argenter les bords de leurs couches, en disant : *puisque le sommeil est le seul bien que les dieux nous donnent gratis, pourquoi t'en faire à toi-même une chose si chère ?* » Comme on voit, cette faute ne tient qu'à un manque de soin, et toutes celles de M. Raoul-Rochette n'ont pas d'autres causes. Au reste, je ne dis point cela comme justification, tout au contraire, car pécher à bon escient est pire que de pécher par ignorance ; je ne fais cette observation que parce que je la crois fondée, et il me serait facile de multiplier les exemples.

Mais, dans cette brochure accusatrice, d'autres reproches plus graves sont adressés à M. Raoul-Rochette ; on l'accuse de s'emparer de l'érudition d'autrui et de la donner comme sienne ; on lui reproche plus encore, c'est d'accabler de son mépris superbe ceux qu'il copie, et dont il reproduit les erreurs. A cela je ne vois rien à répondre. L'anonyme ne laisse aucun recours en grâce ; il démontre jusqu'à l'évidence que celui qui accusait Poinsinet d'avoir traduit sur le latin de Leclerc, sans le comprendre, traduisait aussi sur le latin et ne le comprenait pas. Il démontre à tout instant que ce pauvre Poinsinet, si maltraité par M. Raoul-Rochette, est sans cesse mis à contribution ; que ce pauvre Leclerc, si mal mené par M. Raoul-Rochette, le jette quelquefois dans des méprises si lourdes qu'un ennemi qui aurait voulu rendre M. Raoul-Rochette ridicule n'aurait pas si bien fait.

En vérité il n'y a qu'à gémir de voir un écrivain fait pour se placer honorablement, s'amuser ainsi à déconsidérer son nom comme homme et comme savant, par paresse, par étourderie ou par légèreté. Je sais bien qu'il est doux de recevoir un fort salaire pour un prospectus où l'on vous honore du titre d'homme de génie, mais cela mène-t-il bien loin ? Messieurs les auteurs qui veulent que le public s'en tienne à leurs promesses, croient-ils que tout le monde les prendra au mot, ou s'en rapportera toujours à quelques articles de journaux faits par des amis ou des compères ? Tôt ou tard on finit par connaître la vérité, et une fois les ruses découvertes, elles perdent sans retour ceux qui les ont employées. « Tant pis pour toi, dit un proverbe turc,

si tu m'attrapes une fois ; mais tant pis pour moi si tu m'attrapes deux. » Nos spéculateurs en tout genre devraient bien le savoir. Ils devraient bien se persuader aussi que le charlatanisme s'use et se discrédite tous les jours. La publicité le tue en signalant sans cesse les petits moyens qu'il met en œuvre. Ils devraient apprendre enfin que la bonne foi devient de plus en plus la condition indispensable du succès ; de sorte que si travailler en conscience fut de tout temps un devoir, aujourd'hui c'est de plus un excellent calcul.

L'auteur anonyme l'a parfaitement compris ; on voit dans ses lettres un homme qui sait, et qui sait bien. Il reprend avec sagacité, et raille avec finesse ; sa critique est exacte et ingénieuse, elle n'aurait pu que lui faire beaucoup d'honneur s'il avait eu le courage de se nommer. C'était presque un devoir. Dans ces sortes de combats il faut que les armes soient égales, et je trouve qu'il est peu généreux de se cacher derrière un bouclier quand on va frapper le flanc découvert de son antagoniste. D'ailleurs signer sa critique c'est garantir qu'elle est faite sans passion, et dans l'intérêt seul de la vérité ; c'est garantir encore qu'elle sera faite convenablement. Sans doute si l'auteur eût dit franchement : me voilà ! son ouvrage n'y eût rien perdu sous le rapport de l'exactitude et de la force ; il y eût gagné en autorité ; et peut-être eût-il été dégagé de quelques exagérations de malveillance, plus contraires que favorables à son succès. Le public, je le sais, aime les railleries piquantes ; il aime surtout qu'on humilie les airs de hauteur et la présomption, mais ce qui reste, ce qu'on estime, c'est la raison présentée avec gravité ; c'est la vérité exprimée avec conviction. C'est là aussi ce que chacun peut avouer sans crainte.

Il serait facile de prouver que l'auteur anonyme est loin d'avoir relevé toutes les erreurs de M. Raoul-Rochette, et en revanche, dans quelques-unes de ses réflexions, on pourrait aisément découvrir que le plaisir de reprendre lui fait exagérer les fautes ; mais ce n'est pas ici le lieu de tout examiner. Qu'il nous suffise de dire que ce travail sur *les fragmens de Ménandre*, que M. Raoul-Rochette prétendait donner pour la première fois en français, est entièrement à refaire. DUGAS-MONTBEL.

187. EXAMEN CRITIQUE DES PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS DE LA GRÈCE ;
par Denys d'Halicarnasse. Traduit en français pour la pre-

mière fois, avec des notes et le texte en regard, collationné sur les manuscrits de la bibliothèque du Roi et sur les meilleures éditions; par E. Gros, professeur au Collège roy. de Saint-Louis. 3 vol. in-8°; prix, 30 fr. Paris, 1826; Brunot-Labbe.

188. MÉTHODE POUR ÉTUDIER LA LANGUE GRECQUE MODERNE; par Jules DAVID, auteur du *Parallèle des langues grecques, anciennes et modernes*. 2^e édit. revue, corr. et augmentée. In-8° de 11 feuilles. Paris, 1827; Baudry.

189. MÉTHODE ANALYTIQUE ET PRATIQUE DE LA LANGUE LATINE. Cours imprimé de Théoph. DOLLEY, avec lequel chacun peut seul, et sans le secours d'aucun maître, apprendre le latin.

Selon le *Prospectus*, le cours entier se compose de 300 leçons. Chaque leçon, divisée en 3 parties, se trouve subdivisée en heures de travail ou petites leçons, propres à fixer sans fatigue l'attention des enfans. Le travail de chaque leçon comprend 1° l'étude des mots latins, commune aux 3 parties, et qui se fait sur des tableaux placés en tête de chaque subdivision; 2° les phrases détachées par demandes et par réponses, imitées du texte latin, servant à employer les mêmes mots, sous différentes formes, pour multiplier les idées; 3° les phrases extraites des auteurs classiques, propres à donner à l'élève plusieurs manières d'exprimer une même pensée, en expliquant en latin le texte même; 4° le texte latin. Cette 3^e partie, préparée par la 1^{re} et expliquée par la 2^e, fera passer en revue par l'élève dans l'espace d'une année plusieurs morceaux d'écrivains latins.

Le cours imprimé sera publié chaque mois; il comprendra 15 leçons composées au moins de 10 pages d'impression. Les 5 premières leçons viennent de paraître. Prix de l'abonnement, 8 fr. par mois. Paris, chez l'auteur, rue Bergère, n° 15.

190. SUR LE DICTIONNAIRE LATIN DE M. KAERCHER.

On a lu à la page 410 du cahier de décembre dernier, l'annonce du plan adopté par M. Kaercher, pour la rédaction d'un nouveau dictionnaire latin. Il résulte d'une réclamation sur cette annonce que M. Kaercher ne prétend pas s'attribuer l'invention de ce plan, reconnaissant que d'autres savans y ont pensé avant

lui. C'est aussi du *verbe* qu'il se propose de tirer l'explication des substantifs, adjectifs, adverbcs, etc., ce qui pourra ne pas être approuvé par ceux qui croient que l'*idée* est antérieure à la *mise en action de cette idée*; enfin que le rapprochement des mots latin *vulnus* et grec *πλῆττω* n'est pas dans l'intention de l'auteur qui dit : *Blitte* en bas saxon, (*vulnus* en latin) vient de *πλῆττω*, *blesscr*, et *Lüen* en bas saxon, de *λύειν*, en dorique *λόειν*. Les observations se bornent à ces trois faits, nous n'avons rien à ajouter et nous renvoyons le lecteur à l'annonce sus-mentionnée.

191. LIBRI SYMBOLICI ECCLESIAE EVANGELICAE, sive Concordia. Recensuit C. A. HASE. In-12, vol. 1. Prolegg. CLXVIII pp. Texte 358 pp.; prix, 1 thlr. 12 gr. Leipzig, 1827; Süh-ring. (*Allgem. Repertorium*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 6, pag. 417.)

Cette nouvelle édition est dédiée au roi de Prusse, fondateur de la réunion des deux églises. Il ne faut pas s'attendre à y trouver une critique proprement dite de ces écrits; on s'est réduit à la réimpression du texte de la première édition, c. à d. de l'édition authentique, qui est celle de Melancthon. L'éditeur n'y a fait d'autres changemens que ceux qu'exigeait la ponctuation. On trouve au bas du texte l'indication des fautes typographiques et les variantes qu'offrent les manuscrits de Weimar, d'Onolzbach, de Dessau et de Nuremberg, ainsi que quelques autres anciennes éditions latines allemandes.

192. DE FIDE TACITI SCRIPTIO I^a, quâ disseritur quatenus Tacitus fidem ipse sibi habendam vindicaverit; Auct. H. JUSTUS. In-8°; prix, 4 gr. Zittaviæ, 1827; Schoeps.

193. VARIETAS LECTIONIS E Q. CURTII CODD. PARISIENSIS ENOTATA, a DRONKE. (*Miscell. crit. Wittenbergæ*; vol. 11, part. 14, pag. 594.)

M. Dronk, dans le dessein d'être utile à ceux qui s'occupent de philologie, a réuni toutes les variantes de l'histoire de Q. Curce, extraites de deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi (5717 A. et 5718 B.), consignées dans la nouvelle édition des classiques latins par M. Lemaire. Il y en a quelques-unes de fort importantes.

On trouve encore dans le même cahier de ces mélanges de critiques, sous le n° 43, de nouvelles variantes sur Nonius Marcellus, et sous le n° 45, des variantes sur Tite-Live d'après un manuscrit de Cracovie.

D. M.

194. POMONIUS MELA, traduit en français sur l'édition d'Abr. Gronovius, le texte en regard avec des notes critiques, géographiques et historiques, etc.; par C. P. FRADIN. 2^e édit. 3 vol. in-8°, ensemble de 101 feuilles $\frac{1}{2}$, plus une carte; prix, 15 fr. Paris, 1827; Brissot-Thivars.

195. L. ANNAEI SENECAE MEDEA ET TROADES : cum annotationibus J. F. Gronovii e museo fratris F. C. MATTHIAE nunc primum edidit Aug. MATTHIAE. In-8° de iv et 310 pp. Leipzig, 1828; Vogel. (*Iena. allg. Liter. Zeitung*; nov. 1827, n° 215.)

Selon la gazette d'Éna, l'ouvrage que nous annonçons n'offre que des choses connues sur la tragédie ancienne, la vie et les écrits de Sénèque.

196. P. PAPINII STATII LIBRI QUINQUE SYLVARUM. Ex vetustis exemplaribus recensuit et notas atque emendationes adiecit J. MARKLANDUS. Editio auctior indicibusque instructa. In-4°, de XXXIII et 433 pp.; pr. sur pap. angl. 4 rthlr. 18 gr.; pap. vel. 6 rthlr. 12 gr. Dresde et Londres, 1827; Wagner, Treuttel et Würtz. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1827, vol. 3, cah. 2. p. 120.)

L'édition originale qui a paru à Londres en 1728 étant aussi rare en Allemagne qu'elle est utile aux philologues, le D^r. Sillig a cru répondre au désir de ces derniers, en se chargeant d'une nouvelle édition de cet ouvrage. Il paraît que l'exécution de cette entreprise ne laisse rien à désirer, soit sous le rapport de l'exactitude avec laquelle la copie a été faite, soit sous celui de la correction des fautes typographiques qu'on rencontre dans l'édition de Londres. L'éditeur a eu soin de comparer exactement le manuscrit de Rehdiger de Breslau, qui, parmi tous les manuscrits des Sylves, occupe le premier rang.

L. D. L.

197. DISSERTATION SUR LES DÉTRACTEURS D'HORACE; par A. WEICHERT. (*Miscellan. Crit. Wittenbergæ*; Vol. II, part. iv. p. 656.)

G. TOME IX.

16

Cette dissertation a pour but de donner des détails sur la vie, les mœurs et le caractère de quelques hommes qui ont attaqué les écrits ou la personne d'Horace. Ceux que l'auteur a eu spécialement en vue sont désignés par le poète lui-même, dans la 10^e satire du livre I, v. 78. Ce sont Pantilius, Démétrius, Faninius, et Hermogène Tigellius. M. Weichert a recueilli tout ce qu'en disent les scholiastes Ascron et Porphyrius, et tire plusieurs inductions ingénieuses des autres passages où ces mêmes personnages sont encore nommés par Horace. Il termine sa dissertation par quelques observations sur Bavius et Mevius, auxquels un seul vers de Virgile a donné une fâcheuse célébrité, et qui ne furent pas moins les ennemis d'Horace que ceux de Virgile.

D. M.

198. M. T. CICERONIS LÆLIUS, s. de amicitia dialogus. Recensuit et scholiis Jacobi Facciolati suisque animadversionibus instruxit A. G. GERNHARD. Gr. in-8°, de XVI et 280 pp. Leipzig, 1825; Fleischer. (*Götting. gel. Anzeig.*; déc. 1826, n° 206, p. 2049.)

M. Gernhard a suivi, pour cet écrit de Cicéron, la même méthode que pour les Offices (publiés en 1811), pour le *Cato major* et les Paradoxes (pub. en 1819); son travail est le résultat d'une étude de plusieurs années; l'éditeur, ayant été en mesure de profiter d'un plus grand nombre de matériaux, a eu la faculté de porter son travail à une perfection plus élevée que ses travaux précédens. Outre les leçons de l'édition de Gräve et des manuscrits d'Oxford, l'éditeur a tiré parti de 3 manuscrits du 13^e et 14^e siècles (1), de la comparaison de 2 manuscrits de Dresde (2), d'un de Weimar, de 2 de Gotha et de plusieurs anciennes éditions précieuses. Il a également consulté les *Annotationes* de L. Långius, l'édition de J. G. Lenz (Hildburghausen 1778.), et les notes de Facciolati. Ces dernières se trouvent reproduites en entier dans le commentaire. Les prolégomènes offrent 1) un aperçu du dialogue, 2) une excellente analyse de son plan ingénieux et de son exécution.

L. D. L.

(1) Ces trois manuscrits appartenaient autrefois à Ernesti et ont été comparés par Ch. G. Müller de Zeitz.

(2) Comparés par F. Osann.

199. SUPPLICATION DE L'ACADÉMIE LATINE. (*Miscell. crit. Wü-tenbergæ*; vol. II, part. IV, p. 628).

Cette petite dissertation de M. Eichstad, a pour objet de bien déterminer quels sont les mots que doivent employer dans les Académies ceux qui font usage de la langue latine, soit dans les programmes, soit dans les thèses. D'abord il convient de la nécessité de former des mots pour toutes les inventions modernes inconnues aux anciens, et même pour des faits qui tiennent à l'histoire moderne. C'est ainsi que l'auteur lui-même n'a pas hésité de dire *Augustana Confessio*, au lieu d'employer une périphrase toujours obscure pour exprimer la *Confession d'Augbourg*. Mais il rejette l'expression de *lectio* pour exprimer les cours et les exercices académiques. Il en rejette quelques autres, sans toutefois approfondir la matière; il se contente de donner des exemples d'après lesquels on peut établir une règle. D. M.

200. FRANCISCI PETRARCHÆ HISTORIA JULII CAESARIS. Auctori vindicavit, secundum codicem Hamburgensem correxit, cum interpretatione italica contulit C. L. SCHNEIDER. Gr. in-8°, de CXXIV et 355 pp.; pr. 2 rthlr. Leipzig, 1827; Fleischer. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1827, vol. 3, cah. 2, p. 114.)

Il s'agit ici de l'histoire de Jules César, presque généralement attribuée à Jules Celsus. Le prof. Schneider s'attache à prouver, d'une manière aussi ingénieuse que détaillée, que c'est Pétrarque qui en est le véritable auteur. Et, en effet, une foule de circonstances viennent à l'appui de son opinion. Il trouve, dans les autres écrits latins de ce dernier, un grand nombre de passages relatifs à Jules César, qui correspondent presque littéralement avec plusieurs passages de l'histoire dont nous nous occupons. La même ressemblance se rencontre, d'après lui, dans des opinions relatives à d'autres Romains. Il prétend qu'on y trouve également des mots, des expressions et des inexactitudes grammaticales propres à Pétrarque. Il fait aussi mention de 3 passages de cette histoire, qui, selon lui, sont relatifs à la vie et à l'époque de cet auteur. La réimpression de l'ouvrage que nous annonçons est faite d'après un manuscrit de Hambourg, du 15^e siècle.

L. D. L.

201. MANUSCRITS DES BOLLANDISTES.

On vient de faire une découverte importante, qui enrichira
16.

considérablement la bibliothèque publique de Bruxelles. A l'époque de la conquête des Pays-Bas par les Français, la bibliothèque de l'hagiographe belge, successeur des célèbres Bollan-distés, fut transportée dans un château de la province d'Anvers où elle resta dans l'oubli jusqu'en 1827. On vient de l'examiner, et l'on a reconnu qu'elle se compose de plusieurs milliers de volumes impr. et de 6 à 700 manuscrits qui seront réunis à la bibliothèque publique de Bruxelles.

202. SUR L'ANCIEN THÉÂTRE EN LANGUE SLAVE A RAGUSE; par D. VALERIANI. (*Nuovo giorn. di Letterati*; Pisa, 1825, n° XX, pag. 114.)

L'origine de la scène slave, à Raguse, remonte à la fin de l'année 1400, et elle cessa entièrement en 1700. La plus ancienne composition en cet idiôme, jouée sur le théâtre de Raguse, est une petite pièce de G. Darsich, analogue à l'*Aminta* et au *Pastor fido*. Mauro Vetrani, contemporain de Darsich, s'adonna au genre sacré, les *mystères* étaient alors en vogue; il mit sur la scène le sacrifice d'Abraham, Suzanne et la Résurrection du Christ, et ces drames avaient tous les défauts que l'art ne condamnait pas à cette époque; le goût ne lui avait pas imposé ses règles. Du reste, une grande vigueur d'expression, rend ces ouvrages de Vetrani très-remarquables, et on y trouve une foule de mots slaves qui ont disparu des dictionnaires plus récents. Un autre Darsich (Martin), suivit les traces de Vetrani, traita la Nativité du Seigneur et le sacrifice d'Abraham; mais on croit ces poèmes perdus. Sa *Tirréna*, tragi-comédie-pastorale, eut un grand succès et fut imprimée à Venise; mais on ignore s'il en existe encore des exemplaires. Nicolo Nale vint après; on connaît de lui 7 comédies inédites, et les sujets de 4 d'entre elles étaient tirés de l'histoire de Raguse. Il paraît que cet écrivain possédait à un haut degré l'esprit comique, quelquefois satyrique à l'excès, ce qui fait vraisemblablement que ses pièces ne furent pas imprimées. L'Euridice de Pasquale Primi surpassa tous les ouvrages antérieurs; quelques autres ouvrages se distinguèrent ensuite dans le même genre; le Gozze traduisit en slave, ou illyrien, la Dalida de L. Grottoa et l'Ariane de Vincenzo Giusti. Ces divers ouvrages étaient écrits en vers de 10, 12 ou 13 syllabes; le Gondola préféra ceux de 8 syllabes, qui donnèrent

plus de gravité à ses poèmes. Gius. Palmetta s'adonna à des imitations des lyriques grecs et latins, et tira quelques sujets des chroniques slaves. Ses ouvrages les plus célèbres sont l'Achille et la Danoise; le dernier surtout est remarquable par la fidélité des mœurs de l'époque de l'auteur. M. Valériani en rapporte des fragmens en illyrien, avec la traduction italienne. Le théâtre slavons de Raguse alla ainsi se perfectionnant jusqu'à la ruine du commerce de cette ville et au tremblement de terre qu'elle éprouva. Les compositions dramatiques devinrent de plus en plus rares, et enfin la représentation de pièces écrites en illyrien cessa entièrement. M. Valeriani trace aussi, dans son intéressant article, l'histoire de ce genre de littérature: il remplit par là une lacune dans les annales dramatiques de l'Italie. C. F.

203. SUR LES DIALECTES DU JUTLAND ET CELUI DES ÎLES FÆRØR; par MALTE-BRUN. (*Annales des voyages*; septembre 1826, pag. 385.)

Les dialectes du nord, de l'est et de l'ouest du Jutland diffèrent assez entre eux, quoique cette contrée soit fort peu étendue. M. Malte Brun les examine dans leur constitution, en compare les vocabulaires, et explique leur différences assez sensibles par la différence d'origine des peuples qui se sont établis sur les trois points indiqués de ce pays, qui forme la transition entre la Scandinavie, la Germanie et les îles britanniques. Il y a en effet dans sa population comparée, des oppositions de taille et de nuances caractéristiques qui semblent justifier l'opinion du savant géographe, dont la mort a trop tôt interrompu les importants travaux.

204. NOUVEAU DICTIONNAIRE HOLLANDAIS-FRANÇAIS, enrichi, etc. par l'abbé OLINGER. 2^e édition, revue avec soin par l'auteur, augmentée d'un recueil de termes de droit, etc., d'un grand nombre d'exemples et de plus de 6000 articles nouveaux. Gros in-8°; prix 12 fr. 69 c.

205. DIZIONARIO DELLA LINGUA ITALIANA. — Dictionnaire de la Langue italienne. In-4°. 3^e liv. (AGO — AND.); prix 2 lir. 61 c. Padoue, 1827; imprim. de la Minerve.

206. JOURNAL GRAMMATICAL ET DIDACTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, rédigé par M. MARLE. In-8°, nos 11 à 22. Paris, 1827 et 1828.

Ce Recueil poursuit sa carrière avec un succès reconnu, et mérité par l'intérêt des questions grammaticales qui y sont traitées. Elles proviennent de diverses sources, et les rédacteurs s'en proposent eux-mêmes d'importantes; des littérateurs de divers pays secondent leur zèle à cet égard, et prennent part aux discussions qui en sont la suite. On ne peut qu'applaudir au soin minutieux que prennent ses collaborateurs, de citer soigneusement les passages des écrits de nos écrivains classiques, à l'appui des solutions qu'ils proposent. C'est recourir directement aux autorités légitimes. Les diverses parties de la grammaire française y sont aussi traitées doctrinalement : c'est toujours de l'instruction pour les lecteurs. La critique a aussi son tour, et elle y fait bonne guerre aux mots et aux phrases condamnables dans les productions nouvelles de quelque importance. On y traite aussi des diverses méthodes d'enseignement, et nous aimons à ajouter que toutes les discussions se passent en termes très-polis, et sont empreintes de cet esprit de tolérance qui est déjà un puissant moyen pour s'entendre.

Nous trouvons dans le n° 11, de judicieuses réflexions sur les mots composés qui manquent à notre langue, quoiqu'elle ait déjà tous leurs primitifs. L'auteur de ces réflexions en propose quelques-uns; mais la première condition pour leur adoption, c'est qu'ils soient bien faits, c. à d. logiquement construits; de ce nombre n'est pas *dessembler* comme opposé à *assembler*, il signifierait plutôt ne plus *ressembler*, et pour exprimer exactement le contraire d'*assembler*, il faudrait dire *désassembler*. On trouve dans les n°s suivans une grande variété de sujets, et parfois des anecdotes sur l'origine des proverbes, des façons de parler et même de certains mots, telles sont celles sur le *poisson d'avril* et les *fulbalas*. Le n° 16 contient la suite de la théorie du verbe par M. Bescher, sujet difficile et sur lequel on peut être partagé d'opinion sans trop risquer d'encourir un blâme mérité : on ne s'en tient pas toujours à de si innocens sujets, et les questions les plus abstruses, les plus importantes, se trouvent quelquefois traitées en quelques pages du journal grammatical. On lit au même n° 16 une sorte d'histoire de l'écriture : toute la science de l'auteur est prise de l'ancienne *Encyclopédie*; c'est dire que cette histoire est à refaire; il commet d'ailleurs une erreur très-commune, c'est de confondre les mots *langue*, *écriture*, qui expri-

ment des choses éminemment différentes l'une de l'autre. Nous ne comprenons donc pas ce que veut dire l'auteur de l'article, quand il nous parle d'une *langue alphabétique* : en connaît-il une qui ne le soit pas, en tant que cet adjectif veut dire composé de *sons* exprimables par des lettres ? mais il y a des *écritures* qui ne sont point *alphabétiques*.

Malheureusement, l'esprit d'innovation gagne aussi la Société grammaticale ; mais faire du neuf ce n'est pas toujours faire du bon. Voilà qu'on veut réformer l'orthographe de la langue française pour la soumettre plus directement à l'influence de la prononciation. Nous répéterons ici ce que nous avons dit ailleurs, que l'orthographe et la prononciation sont réciproquement représentatives l'une de l'autre, mais à droits inégaux, c. à d. que l'orthographe a des titres primitifs inviolables, que sa compagne doit d'abord respecter, et devenir ensuite belle et euphonique, si elle le peut, tout en rendant hommage aux droits de son aînée. Ces droits primitifs de l'orthographe procèdent de l'origine même des mots, ou de l'étymologie : corrompre l'orthographe de ces mots aux dépens de l'étymologie et au bénéfice d'une manière d'écrire plus commode, pour l'ignorance surtout, c'est introduire la barbarie dans la langue, lui ouvrir une voie sans fin de corruption, et faire de tous les mots de la langue ce qu'une femme célèbre disait d'un peuple qui reniait ses notabilités historiques, une famille d'enfans trouvés. La Société grammaticale doit renoncer à une entreprise que rien ne peut justifier. (Voir le n° 21 du journal.)

Arrêtons-nous encore sur un article du n° 22, pag. 105. Doit-on prononcer le mot poignard en faisant entendre seulement *o* à la 1^{re} syllabe, ou bien *oa*, *pognard* ou *poagnard* ? La réponse de M. Marle à cette question, est pour *pognard*, comme conforme à l'usage du beau parler, à celui du beau monde et même du théâtre. Cela est possible ; mais je ne le sais pas, et j'entends plus souvent pencher vers *poa* que vers *po*. Quoi qu'il en soit, la discussion dans laquelle M. Marle entre à ce sujet est insuffisante. Il fait remarquer qu'on écrivait autrefois, *Be-wigne*, *Bourgoigne*, *charoigne*, *ivroigne*, et Voltaire de s'amuser à comparer la prononciation de la 2^e syllabe de ces mots au croassement des corbeaux, supposant qu'on disait *besoa*, *bourgoa*, *charoa*, etc. dans ces mots. J'en demande pardon à Vol-

taire et à tous les beaux-esprits de son école, il y a ici un peu d'ignorance et un peu de facétie. J'admets l'orthographe avec *i* après *o* ; elle est dans tous nos manuscrits gothiques ; mais nos gothiques ayeux ne prononçaient pas pour cela *besoagne*, *Bourgoagne*, *charoagne*, *ivroagne*, en croassant ou non ; ils savaient très-bien, ce que nous devrions savoir aussi avant de nous moquer d'eux, que l'*i* était, non pas une partie intégrante de la 2^e syllabe de ces mots, comme le croit M. Marle, mais réellement un *signe moniteur*, avertissant qu'il fallait mouiller les deux consonnes suivantes *gn*, qui ne se mouillaient pas toujours ; cet *i* remplissait là les mêmes fonctions qu'il remplit encore pour nous devant les deux *ll* dans *mouillé* etc. ; nos ayeux prononçaient donc franchement comme nous *Bourgogne*, *besogne*, etc. ; il n'y a pas là de quoi les affubler de l'élocution des corbeaux. Il n'y a pas long-temps qu'on discutait aussi pour savoir s'il fallait dire Michel *Montagne* ou Michel *Montègne* : on écrivait Michel *Montaigne*, une *montaigne*, mais en prononçant aussi, comme nous, *montagne* dans les deux cas. On écrivait aussi *chataigne*, on prononçait autrefois *chatagne*, et on le devait ; mais l'euphonie est venu dire qu'il valait mieux prononcer *chatègne* : voilà l'effet de l'usage et du beau parler : mais cela ne fait rien à la fonction officielle de *i*, qui n'était là aussi que pour avertir qu'il fallait mouiller *gn*. A tous les exemples analogues, la même règle. Le Journal Grammatical a amené cette discussion : il est donc utile, même quand on ne partage par l'avis des rédacteurs à l'égard de quelque point de grammaire : l'étude approfondie de notre langue ne peut que gagner à de semblables controverses.

C. F.

207. MANUSCRITS EN VIEUX FRANÇAIS.

On a remarqué dans une vente de livres qui vient d'avoir lieu à Valenciennes, deux manuscrits en vieux français, précieux par leur ancienneté. Le premier, qui est du 12^e siècle, contient l'*histoire de l'abbaye de Cîteaux* avec la règle de saint Benoît, l'origine et les instituts de la maison, et les plus grands détails sur les occupations des moines : il paraît traduit du latin par un bénédictin nommé Martin, qui, dans plusieurs endroits du livre, se recommande aux prières des dames pour lesquelles, dit-il, il a beaucoup *labeuré* (travaillé), attendu qu'elles n'entendent pas le latin.

Le second manuscrit est du 13^e siècle; il contient des explications sur les commandemens de Dieu, les articles de foi, sur l'Apocalypse avec une miniature représentant la bête, des commentaires sur les péchés capitaux et les vices qui en dérivent, une paraphrase sur la *patenostre* et sur les vertus cardinales : ces matières forment un cours complet de morale. A la fin du volume on lit : *Ce livre compila et fist ung des freres de l'ordre de S. François, à la requeste du roi Philippe 3^e de France, en l'an de l'incarnation de nostre seigneur Jauchrist mclxxx et neuf deo gracias.*

Le premier de ces volumes est à longues lignes. Le second est à deux colonnes; tous deux ont leurs majuscules en azur, et les titres des chapitres en rouge. Ils paraissent provenir de la bibliothèque de l'ancien couvent des capucins. (*Nouv. Journ. de Paris*, 19 janv. 1828.)

208. DICTIONNAIRE CLASSIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs français et des notes puisées dans les manuscrits de RIVAROL: contenant 1^o tous les mots de la langue, avec leurs définitions, leurs diverses acceptions au propre et au figuré; 2^o les expressions et locutions familières, populaires, proverbiales, poétiques et du style soutenu, les synonymes et les contraires; 3^o les termes de mathématiques, d'astronomie, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de botanique, de minéralogie, etc.; 4^o les termes de droit, de médecine, de littérature, de poésie, de grammaire, de géographie, etc.; 5^o les termes d'architecture, de sculpture, de peinture, de mécanique, d'art militaire, de marine, etc.; 6^o les termes de commerce, de manufactures, de fabriques, d'agriculture, d'économie rurale, etc.; 7^o les termes des diverses professions et des divers métiers; 8^o les termes nouvellement admis, qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire. *Ouvrage renfermant 60,000 mots*; publié et mis en ordre par QUATRE PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ. Un vol. in-8^o, d'environ 1000 pag., imprimées en petit texte sur 3 colonnes, et publié en 6 livraisons, du prix de 3 fr. chacune. Paris, 1828; Baudouin frères et Brunot-Labbe.

Nous avons transcrit ce titre en entier, quoique nous pensions que les développemens dans lesquels sont entrés les édi-

teurs après ce membre de phrase : *contenant tous les mots de la langue*, puissent être regardés comme une sorte de superfétation. En effet, tout ce qui suit s'y trouve implicitement renfermé; mais on a voulu fixer plus principalement notre attention sur les améliorations les plus importantes faites à ce nouveau dictionnaire, et qui consistent dans l'adjonction de plusieurs termes de science ou d'art négligés pendant long-temps par les lexicographes, et relégués dans les vocabulaires spéciaux, d'où Boiste, un des premiers, a donné l'exemple de les transporter dans la circulation générale. On a tout dit sur le *Dictionnaire de l'Académie*; ses imperfections sont bien connues, et l'on attend de toutes parts avec la plus vive impatience la nouvelle édition annoncée depuis si long-temps, et que l'on peut craindre de trouver déjà vieillie quand elle paraîtra. Si la langue littéraire peut paraître à peu près fixée en France par les chefs-d'œuvre des écrivains du grand siècle, il n'en est pas de même de la langue scientifique; plus d'une science récemment découverte, ou si l'on veut, retrouvée; d'autres entièrement régénérées, telles que la chimie, la physique, les sciences naturelles, etc. ont dû se créer un langage particulier; les sciences morales et politiques ont introduit, de leur côté, des changemens dans la langue, et de nouvelles idées ont réclamé des mots nouveaux. Toutes ces raisons ont fait accueillir avec intérêt les dictionnaires modernes, dans lesquels on a tenté d'enregistrer toutes les acquisitions importantes de la langue. Mais là ne doit pas se borner le travail des lexicographes; il s'agit encore de rectifier une foule de définitions fausses où incomplètes, de choisir de bons exemples, de signaler les difficultés de la langue, ses idiotismes, etc., de changer quelquefois jusqu'à la forme des anciens dictionnaires. C'est ce qu'ont entrepris les éditeurs de celui que nous annonçons aujourd'hui, et qui nous semblent, à la première vue, avoir assez bien réussi. Nous nous réservons, dans un second article, d'en faire un examen plus attentif, et d'en comparer quelques pages avec les meilleurs dictionnaires, pour en indiquer les différences. E. H.

209. CANSOUNS PROUVENÇALES ESCAPADES d'aou supount vo lesirs de meste MIOUREU DE TRUCHET, d'Arles, membre de l'académieou de Marseilleou. In-18 de 7 fll., plus une planche. Paris, 1827; Moreau.

MYTHOLOGIE.

210. RELIGION , MYTHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DES INDIENS. (*Hermes*; n° 24, p. 251-317.

Réunir tout ce qui a été dit sur ces objets , soumettre les routes suivies jusqu'ici à la critique, et indiquer quelques idées nouvelles , voilà l'objet de cet article ; dont l'auteur , quoique dépourvu de la connaissance de la langue sanscrite , nous semble avoir réuni et lu , à fort peu près , tout ce qui a été publié sur ces parties. Il commence par se plaindre de l'insuffisance des matériaux , car l'ouvrage si souvent cité de *Polier* (Rudolstadt, 1809) a confondu presque toujours tous les temps de toutes les sectes; long-temps avant lui, *W. Jones* avait rapproché les divinités indiennes de celles des Grecs et des Romains, et une foule d'auteurs , pour la plupart Allemands , se lancèrent dans cette carrière, et sans se donner la peine d'étudier les auteurs originaux, argumentant toujours *à priori*, trouvèrent de tous côtés ce qu'ils cherchaient. Un ouvrage moins répandu, que notre auteur ne cite qu'une fois, est le *Hindu Pantheon* de *Moor* , publié à Londres en 1818, un gros vol. in-4°, avec 105 grav.; ces dernières font le principal mérite de l'ouvrage; car l'auteur , ne connaissant pas la langue sacrée de l'Inde, a dû se contenter d'extraire ce que *Jones* , *Wilford* et autres avaient dit relativement à ces matières. En Allemagne *Creuser*, dans son grand ouvrage : *Symbolique et mythologie des anciens peuples*, s'attacha surtout à expliquer, d'après des données philosophiques et même chrétiennes les mythes indiens, tandis que son adversaire *Voss*, en suivant dans son *anti-symbolique* la route historique, tâche de fixer avant tout les faits. Notre auteur fait voir que ni l'un ni l'autre n'a mis suffisamment de soin à étudier même les écrivains qui leur étaient accessibles. Les ouvrages de *Maier*, *Müller* et *Richter* étant de moindre importance, nous les passerons sous silence pour exposer les idées de notre auteur.

La distinction en *castes*, quoique de la plus haute antiquité, ne fut envisagée qu'assez tard sous le point de vue religieux ; les *soudras* sont des indigènes soumis par la force des armes ; ce fut le pays au nord des monts *Vindhya* jusqu'au *Himalaya* qui

fut occupé par les Indiens proprement dits, les *Djainas* furent les autochtones du *Dekan*, ce sont eux qui ont érigé les temples immenses d'*Elora*, de *Masvalipuram*, etc.; la religion de *Boud-dha* est leur croyance, qui, se mêlant plus tard avec le système brahmanique, conservé dans sa pureté dans les *Védas*, le *Ramayana* et le *Mahabharata*, donna lieu à cette foule de *Pouranas*, de *Mahatmyams* et autres légendes qui ont jeté de la confusion dans la mythologie. En outre chez les Brahmanes même il y eut dès le commencement trois sectes : les adorateurs de *Brahma*, *Vichnou* et *Siva*, c'est-à-dire du soleil, de l'air et du feu; plus tard on changea les forces de la nature en personnages.

Quant à la philosophie, l'auteur est parvenu aux résultats suivans : le *Saṅkhya*, le système hétérodoxe des *Djainas* admet comme principes l'esprit et la matière; la philosophie des Brahmanes, au contraire, basée sur le dogme de l'*émanation*, avait pour but le panthéisme; les trois sectes qui s'y sont formées, sont : le système du *vedanta*, l'idéalisme panthéistique, qui dérive l'objet du sujet, il n'y a que l'esprit (Dieu) qui ait une existence réelle; la matière n'est qu'une illusion; le système de *Djarvaka*, le matérialisme panthéistique qui dérive le sujet de l'objet; l'esprit n'est qu'une illusion, la matière seule a une existence réelle; la vie ne consiste que dans un équilibre des forces dans un corps organique, que fait cesser la destruction de ce dernier : il est clair que ces deux systèmes nient l'existence future de l'homme comme individu; d'après le premier il se fond dans la divinité, d'après le second dans la matière; enfin le système du *Mimansa* co-ordonne le sujet et l'objet, l'unité se change en pluralité, ou comme il est dit dans un *Veda* : *l'être primitif produit dans soi, ou hors de soi, des individus, s'y plonge et s'y contemple*. L'homme possède la conscience de soi-même après la mort. On pourrait appeler le système de *Djarvaka*, la philosophie du monde, celui du *Vedanta*, la philosophie de la raison et le *Mimansa* le système de la morale.

Rien ne prouve mieux les progrès rapides de la littérature orientale que les modifications ou même les changemens auxquels sont sujettes toutes les matières traitées depuis une vingtaine d'années. Pour le sujet même qui nous occupe, les mémoires de *Colebrooke* sur la philosophie des Indiens dans le premier volume des *Transactions* de la Société asiatique de Londres, sur

lesquels nous comptons revenir, ont jeté une lumière toute nouvelle sur cette partie intéressante de la littérature sanscrite et la publication du *Ramayana* par M. de Schlegel, dont le premier volume va paraître sous peu, mettra les amateurs de recherches à même de puiser à une des sources les plus abondantes et les plus sûres; et si les pièces dramatiques des Grecs contiennent une foule de notions qu'en vain on chercherait ailleurs, il est permis de croire qu'il en sera de même pour le théâtre indien, dont M. Wilson a publié à Calcutta en 1826 des *select specimens* (en six parties in-4°) et dont le chef-d'œuvre, la *Sacontala*, va enfin être livré à l'impatience du public, par M. de Chézy. S.

211. DE BUDDHAÏSMI ORIGINE ET STATE DEFINIENDIS TENTAMEN.

Conscript P. A. POHLEN. In-8° de 40 pp. Königsberg, 1827.

(*Leipzig. Liter. Zeitung*; oct. 1827, n° 257, p. 2053.)

Le buddhaïsme est un des phénomènes les plus remarquables dans l'histoire des religions. Cette croyance a pris ses premières racines dans l'Inde en-deçà du Gange. Après avoir été longtemps limitée dans cette contrée, elle se répandit spontanément et d'une manière insensible sur toute la partie S. E. de l'Asie, depuis l'Himalaïus jusqu'à l'Océan Pacifique et sur le Japon. Ce phénomène eut les résultats les plus heureux, attendu que les millions d'individus qui embrassèrent le buddhaïsme ne tardèrent pas à éprouver les avantages de la civilisation, étant devenus doux et humains, de nomades brutes qu'ils étaient. La langue pahli encore très-peu connue, étant la langue sacrée et scientifique des buddhaïstes, il serait aussi difficile de déterminer avec exactitude l'époque de l'origine du buddhaïsme que d'en signaler la doctrine primitive. L'auteur, honorablement connu par ses travaux sur la littérature orientale, ayant fait une étude spéciale du pahli, s'attache à combattre les fausses idées qu'on a établies sur cette religion, et d'en donner des indices relatifs à son origine et à sa doctrine. L. D. L.

212. NORDISCHE MYTHOLOGIE. — Mythologie du Nord d'après l'Edda et les poésies mythologiques d'Oehlenschläger; par J. L. HEIBERG. In-8° de VI et 332 pp., avec fig. Slesvig, 1827; Instit. roy. des sourds-muets. (*Goetting. gel. Anzeig.*, oct. 1827, n° 165, p. 1647.)

Il paraît que cet ouvrage n'offre aucun but scientifique, mais qu'il se recommande, comme une source abondante, aux collaborateurs d'encyclopédies, de feuilles de conversation, de dictionnaires encyclopédiques, ainsi qu'aux peintres en décor chargés d'exécuter des arabesques dont le sujet est tiré de la mythologie du Nord, et aux jeunes poètes qui veulent faire quelque allusion à Thor, Odin, Baldur, etc.

L. D. L.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

213. LES PRINCIPAUX MONUMENS ÉGYPTIENS DU MUSÉE BRITANNIQUE et quelques autres qui se trouvent en Angleterre, expliqués d'après le système phonétique. Mémoire présenté et lu à l'Académie royale de littérature, le 7 juin 1826; par MM. Charles YORKE et Martin LEAKE. In-8° de 29 pp., avec 21 pl. lithogr.; pr. 5 thal. 8 gr. Londres et Paris, 1827; Treuttel et Würtz. (*Leipzig. liter. Zeitung*; sept. 1827, n° 225, p. 1795.)

Cet ouvrage a été inséré d'abord dans le 1^{er} vol. des *Memoirs of the Royal Society of Literature*. Londres, 1827. Il renferme en premier lieu la description et l'explication de 40 monumens de l'ancienne Égypte, avec leur dessin lithographié. Ce sont en partie des statues entières, des fragmens de statues, des sarcophages, des frises, des vases, etc. Tous ces objets portent dans leurs inscriptions des noms de rois égyptiens. Ces noms, en caractères hiéroglyphiques et placés dans des cartouches, sont expliqués d'après le système de MM. Champollion et Salt. Les interprétations de ces deux savans sont précédées d'un fragment de la première des lettres relatives au Musée égyptien de Turin, adressées au duc de Blacas. Ce fragment, extrait des notices de M. Champollion-Figeac sur les dynasties de Manéthon, renferme la série des rois de la 18^e dynastie, telle que l'offrent les noms sur les anciens monumens et Manéthon lui-même. Elle est accompagnée de l'indication des années de leur règne et du millésime av. J.-C. La première description de ces monumens a pour objet une statue en granit rouge, laquelle fut découverte à Carnak. Elle est brisée en trois morceaux, mais qui peuvent être facilement réunis. D'après les cartouches qui se trouvent sur les épaules, elle représente Ramèses Séthos, premier roi de la 19^e dynastie de Manéthon, et le Sésostris des Grecs (1473 ans av. J.-C.). Les

cartouches du couvercle (1) d'un sarcophage offrent le nom et les titres de Ramèses Méiamoun, 16^e roi de la 18^e dynastie (1559 ans av. J.-C.) Les planches XVII, XVIII et XIX présentent 29 cartouches avec les noms des rois d'Égypte de plusieurs anciennes dynasties. Les pp. 18-20 offrent l'explication de ces noms. Vient ensuite un double appendice, dont l'un renferme le fragment d'une lettre de M. Champollion le jeune à M. Brown, du Trinity-Collège de Cambridge. Il est relatif à une inscription hiéroglyphique du couvercle d'un sarcophage, que Belzoni trouva dans les tombeaux des rois d'Égypte, et qui appartient aujourd'hui à l'université de Cambridge. C'est le même que celui dont il vient d'être question, et l'on voit par l'explication de M. Champollion, adoptée et reproduite par le savant anglais, que ce couvercle offre, en effet, le nom de Ramèses-Méiamoun. Le second appendice est consacré à quelques inscriptions grecques qui se trouvent sur d'anciens monumens égyptiens, récemment découverts; et la plupart de ces inscriptions ont déjà été publiées par M. Letronne. La planche XX offre le dessin et la description des hiéroglyphes phonétiques, d'après le système de M. Champollion, vérifié sur les monumens par M. Salt. L.

214. *OPISSANIE MOUNII NAÏDIENNOÏ V' 1820 GODOUBLIZ MEMPHISSA*, etc.—Description d'une momie découverte en 1820 près de Memphis, et qui se trouve actuellement à Moscou; par le Prince G. J. AVALOF. 9 p. in-4° avec 4 dessins et les explications nécessaires. Moscou, 1826; Imprimerie de l'université.

215. INTERPRÉTATION DES HIÉROGLYPHES TRACÉS SUR UNE MOMIE.

M. François Riccardi, de Turin, a interprété à Gènes les hiéroglyphes d'une momie donnée à l'université de cette ville. Il en résulte que cette momie est celle d'une prêtresse d'Isis, morte à l'âge de 45 ans 3 mois, probablement dans le 1^{er} ou le 2^e siècle de l'ère chrétienne. (*Journal de Savoie*; 26 juillet 1827, n° 30.)

216. *ANTIQUITÉS GRECQUES DE SYMPHÉROPOL*; par M. DE BLA-
REMBERG. (*Journ. d'Odessa*; 3 et 17 sept. 1827.)

(1) C'est le couvercle du sarcophage en granite rose qui appartient au Musée royal de Paris.

Le sujet de ces deux articles est un bas-relief représentant un monstre, tenant de la forme du chien, sortant d'une caverne. On y reconnaît Scylla, fille, selon Hygin, de Typhon et d'Échidna. Sa représentation avec une seule tête, quoique les mythologues lui en donnent six, n'est pas rare sur les monumens. Mais pourquoi le bas-relief se trouve-t-il dans une contrée aussi éloignée de la Sicile que l'est la ville de Symphéropol? M. de Blaremborg conjecture à ce sujet que ceux qui l'ont dédié, cédant à l'analogie du nom de *Scylla* avec celui de *Scilurus*, qui put conduire la colonie grecque fixée dans cette citadelle antique, à quelque expédition mémorable, consacrèrent une partie des dépouilles conquises sous les ordres de ce chef à Jupiter-Atabyrius, en l'honneur duquel on a trouvé, près du bas-relief, une inscription votive.

Dans l'autre lettre, M. de Blaremborg s'occupe de plusieurs autres monumens découverts aussi sur une hauteur voisine de Symphéropol, où était une ancienne citadelle défendue de deux côtés par des rochers superposés, et de l'autre par un mur de plus de 600 pas de longueur. Ses matériaux ont servi aux constructions de la nouvelle ville dès la possession de la Tauride par les troupes russes. Des fouilles sur un point de ce local produisirent un fragment de bas-relief et la figure d'un jeune guerrier à cheval. On trouva aussi 3 médailles du roi Scilurus, dont la 3^e est inédite et offre le portrait de ce roi scythe Taurien, coiffé d'un bonnet qui semble entouré d'une couronne radiée.

L'une de ces médailles a pour revers Mercure avec son caducée, ce qui la fait rapporter à la ville commerçante d'Olbia. Une autre porte l'effigie d'une femme, qu'on ne saurait dire être celle d'une divinité. Au revers est un chariot couvert, attelé de deux chevaux. Avec ses 4 roues lourdes, ce chariot ressemble à ceux des Tatars; le nom du roi Scilurus est inscrit autour.

La figure du guerrier déjà indiqué est aussi coiffée d'un bonnet assez semblable à celui qu'on appelle phrygien, et M. de Blaremborg croit y reconnaître Palacus, fils de Scilurus. C'est lui de qui Strabon rapporte qu'il fut défait par Diophante, général de Mithridate. M. de Blaremborg reconnaît aussi dans cette ancienne citadelle, une des forteresses que le même Strabon nous apprend avoir été élevées par Scilurus et son fils dans une con-

trée de la Chersonnèse Taurique. Quant à la domination de Scirlus sur cette place forte habitée par les Grecs, le savant archéologue russe ne la met point en doute. Il en trouve les preuves dans les inscriptions grecques recueillies sur les lieux, et qui sont : 1° Une brique avec le nom d'un *Astinome* ou magistrat dont on a une longue liste tirée de nombreux tessons d'argile ; 2° une dédicace à *Jupiter Atabyrius*, ainsi conçue : *II ATABYPIΩI ΠΟΖΙΑΡΩΣ ΠΟΖΙΑΡΟΥ ΧΑΡΙΕΤΗΡΙΩΝ* ; 3° une autre dédicace à la nymphe Napée Acméne.

D'autres médailles ont été trouvées dans le même territoire ; les plus anciennes sont de Néron, les plus récentes de Macrin. Quant à l'existence de la forteresse en question, M. de Blaremborg pense qu'elle ne fut pas négligée par Justinien, occupé à retenir les Barbares au-delà des côtes méridionales de la Tauride.

Ainsi cette antique contrée nous rend journellement une foule de monumens utiles à l'histoire : le zèle des savans russes pour les faire connaître ne se ralentit pas ; la science leur doit de la reconnaissance, et particulièrement à M. de Blaremborg, qui a déjà publié plusieurs dissertations très-utiles à l'avancement de la numismatique et de l'archæologie.

217. COURTES NOTIONS SUR LES GÉANS DU GRAND TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN D'AGRIGENTE ; par RAF. POLITI. (*Giorn. di Scienze, etc. , per la Sicilia* ; n° XXIX, p. 207.)

Les géans en cariatides du Temple de Jupiter à Agrigente sont célèbres dans l'histoire de la sculpture antique. M. Politi en a fait l'objet de longues et attentives recherches dans les ruines de ce temple, et avec une persévérance digne de tous les éloges. Il est parvenu à réunir une de ces figures entière, composée de 12 pierres, et donnant une longueur de 30 palmes. A son mémoire est joint une planche qui représente cette figure, les bras élevés près de la tête, et les avant-bras pliés en arrière vers les épaules. L'ensemble de cette figure rappelle le style étrusque, ou plutôt vieux grec, où la force d'expression des membres donnait à l'ensemble des figures une apparence de grosseur exagérée, mais très-convenable aux géans de Girgenti, cariatides portant une lourde attique dans l'intérieur de la cella. Telle est l'opinion de M. Politi, qui suppose en même temps que ces cariatides devaient y être au nombre de 25. Il a réuni aussi d'autres fragmens

de sculpture qu'il attribue à la plus belle époque de l'art. Nous désirons que M. Politi donne, sur cet objet important, les notions plus étendues qu'il promet à la fin de son mémoire.

218. SUR LA STATUE DE VÉNUS TROUVÉE EN SICILE; par RAF. POLITI. (*Ibid.*, n° XL, p. 68.)

La statue dont il est question dans ce mémoire, faite de marbre statuaire, a été découverte le 7 janvier 1804, dans les environs de Syracuse, au lieu nommé *Bonavia*, et exposée au Musée syracusain. Sa hauteur est de 6 palmes 4 doigts, non compris la tête qui manque, et la plinthe. Cette belle production de la sculpture antique a été vue par beaucoup de savans et d'artistes. MM. de Forbin et Gourbillon en ont parlé dans leurs ouvrages sur la Sicile. Le premier la considère comme plus belle que la Vénus de Médicis; le second, assez morose dans tous ses jugemens, ne partage pas cette opinion. M. Politi examine le jugement de l'un et de l'autre, contredit surtout celui de M. de Forbin, et reconnaît cependant dans cette statue un des plus beaux ouvrages de l'art des anciens. Il le reproduit dans 4 planches, l'une desquelles représente la figure complètement restituée. Le journal cité ne reproduit pas ces gravures.

219. TABLEAUX A FRESQUE DÉCOUVERTS DANS LES SÉPULTURES DE TARQUINIA. (*Allgem. Liter. Zeitung*; oct. 1827, n° 240, p. 287.)

Le baron de Stackelberg, à qui l'on doit le superbe ouvrage sur les ruines du temple de *Bassae*, écrit de Rome (10 juillet 1827), qu'on a découvert dans les sépultures de Tarquinia, qui se trouve à la proximité de cette ville, trois appartemens dont les murs sont ornés de tableaux à fresque. Ceux de l'un sont exécutés dans l'ancien style grec, et les autres dans le style étrusque. Il y a des inscriptions au-dessus des figures des 2 derniers. Ces inscriptions sont d'autant plus importantes, qu'elles pourront peut-être donner quelque lumière sur une langue qui s'est perdue. M. de Stackelberg en a fait la copie, ainsi que des figures et d'autres objets récemment découverts dans des sépultures. Il promet au public de lui faire connaître ces objets par un ouvrage qu'il a l'intention de publier sous peu, en 35 feuilles in-fol. Le nombre des figures sera environ de 160.

L. D. L.

220. FOUILLES A ROME.

On a trouvé en faisant des fouilles dans le jardin des chanoines de Saint-Jean-de-Latran, une statue de Titus Vespasien et une autre de sa fille Julia, toutes 2 de marbre statuaire, et remarquables par le fini des draperies qui les couvrent. On a découvert dans le même endroit, une tête colossale de Junon, du plus haut style grec : comme elle faisait visiblement partie d'une statue entière, on espère retrouver le reste de ce beau monument d'antiquité. (*Journ. des Débats*; 1^{er} fév. 1828, p. 2.)

221. DISSERTATION SUR UNE LAMPE D'ARGILE, contenant une inscription grecque; par Jos. CRISPI. (*Giornale di science, etc. per le Sicilia*; n^o 26, année 1825.)

Le professeur Crispi, après plusieurs observations sur l'usage des lampes chez les anciens, donne la description de celle qui est le sujet de cet article; l'inscription qu'elle porte sur la base, est ainsi conçue : ΠΡΟΚΑΤΥΡ, et M. Crispi lit προκαγύρις ou peut-être προκαγύριος dont il fait un nom propre. Car il n'admet point que cette inscription soit une suite de lettres initiales. Ce nom propre est probablement celui de l'ouvrier, ou celui du possesseur; dans ce cas, rien ne s'opposerait à ce qu'on lût προκαγύριου au génitif comme il y en a plusieurs exemples. D. M.

222. TOMBELLES DAVIDIQUES en Angleterre. (*Gentl. Magaz.*; janv. 1825, p. 69.)

Ces tombes ont été découvertes il y a quelque temps dans le Dorsetshire, sur le domaine de Lulworth, à un quart de mille du village romantique de ce nom. Il y en avait plusieurs. L'une d'elles plus remarquable que les autres par sa forme arrondie et par ses dimensions, fut ouverte. A environ 3 pieds en dedans se trouvait une espèce de mur formé de larges cailloux plantés dans la terre, ce mur entourait la tombe et paraissait destiné à protéger les reliques sacrées qui se trouvaient au centre. Là était un sépulcre ou *kistvaen* voûté, formé de pierres brutes, pleines jusqu'à la hauteur de 3 pieds au-dessus du sol, et ayant 25 pieds de circonférence. La tombe était si ingénieusement faite en forme de dôme, les pierres si bien rapportées, quoique sans aucun ciment, et si régulièrement placées, quelle a pu résister à la

masse immense de terre dont on l'a couverte pour faire le tumulus. On parvint cependant à écarter quelques-unes de ces pierres, et on trouva au centre une grande urne dans un état de conservation parfaite. Cette urne renfermait des cendres et quelques ossements humains, et autour étaient encore debout plusieurs pierres dont l'extrémité penchée au-dessus comme pour former un second dôme, donnerait lieu de supposer que cette tombe était celle d'un chef Druide. Et en effet, le sépulcre lui-même paraissait avoir été élevé à l'instar de leurs temples. — On en ouvrit encore 3 autres dans le voisinage; elles étaient de même forme et renfermaient des urnes semblables; seulement leurs dimensions étaient moindres. On est d'autant plus disposé à rapporter ces monumens aux Druides qu'il a existé non loin de là une enceinte sacrée ou un temple consacré au soleil et peut être un *cromlech*. Naguères encore on y voyait 2 de ces immenses pierres qui lui servaient de piliers. L'une est, il est vrai, debout, mais l'autre qui gisait sur le sol a été brisée par un fermier qui l'a employée à faire un pont; s'il a épargné celle qui reste, c'est que probablement elle ne lui était bonne à rien.

A. B. DU B.

223. LES MONUMENS DE LA FRANCE, classés chronologiquement, et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts; par M. Alex. DE LABORDE. XXIV^e livraison. In-fol. d'une feuille, plus 6 pl.; prix, 18 fr. Paris, 1826; Joubert et Gosselin.

224. SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE DIEPPE.

La réunion annuelle des souscripteurs pour la recherche et la découverte des antiquités dans l'arrondissement de Dieppe, a eu lieu le 27 septembre 1827, à l'hôtel de la sous-préfecture sous la présidence de M. de Viel-Castel. Il paraît résulter du rapport de M. Férét que les fouilles exécutées, en 1827, dans la cité de *Limes*, vulgairement connue sous le nom de *camp de César*, ont fourni de nouvelles preuves que ce monument appartient à la plus haute antiquité du pays, et qu'il remonte au temps des *Belges*, de ce peuple belliqueux que César nous représente comme le moins civilisé et le plus redoutable de ceux qui habitaient les Gaules, lorsqu'il vint y porter les armes et les lois de Rome : un plan exact de ce vaste monument, de ce su-

perbe *oppidum* exécuté sous la direction de M. Frissard, ingénieur des ponts et chaussées, et par les soins laborieux de M. Charles Monnoyeur, a été mis sous les yeux de l'assemblée. On a présenté à l'examen des sociétaires des médailles celtiques, des débris de poterie grossière de la même époque, des *silex*, dégrossis et façonnés en hache, tous objets trouvés dans les traces reniformes, bases des habitations gallo-belges (*tuguria*), creusés dans la terre, sur divers points de cette vaste enceinte. On a vu aussi avec un vif intérêt une urne cinéraire en verre, haute de 14 pouces, large de 8, trouvée par M. Jean Hoinville, cultivateur, dans les champs de Luneray, canton de Bacqueville, et offerte par lui au cabinet d'antiquités de la ville de Dieppe. Cette découverte ayant engagé M. Féret à examiner les ruines voisines des champs de Luneray et de Greenville; il soupçonne qu'une voie partant de Lillebonne et se rendant dans les parages de Dieppe passait dans le lieu où sont situées ces ruines, qu'il considère comme pouvant provenir d'une *mansio*, ou lieu de séjour des troupes romaines. Une partie des explorations faites autour de Dieppe, aux frais d'une princesse éclairée qui sait apprécier le but important où tendent les recherches archæologiques, devait aussi trouver place dans le rapport de M. Féret, puisque cet antiquaire avait été chargé du soin honorable de surveiller et de diriger des travaux qui ont révélé l'existence des ruines d'une bourgade gallo-romaine entre les villages de Bracquemont et de Graincourt, traversées en partie par la grande route de Dieppe à Eu. Le trésorier a informé la Société que S. A. R. la duchesse de Berri avait daigné faire partie des souscripteurs. On a arrêté ensuite de souscrire de nouveaux fonds pour la continuation des travaux de 1828, et de faire graver le plan de la cité de LIXES pour être joint au rapport de M. Féret, qui serait imprimé aux frais de la Société. (*Revue Encycl.* ; janv. 1828, p. 273.)

225. FOUILLES A LILLEBONNE.

Les travaux ne se ralentissent pas. En 1827, le théâtre romain a pris un aspect tout nouveau. Ses murailles extérieures ont été découvertes du côté de l'Est. On a complété, dans l'intérieur, le déblai du corridor du 2^e étage. On a trouvé dans un des vomitoires du théâtre une cage d'escalier et 3 marches qui

conduisaient à la partie supérieure de l'édifice. Peut-être, au reste, ce 3^e étage n'est-il qu'un portique semblable à celui d'Herculanum, sous lequel se trouvaient les 3 rangs de sièges destinés aux matrones? Grâce aux travaux ordonnés par le conseil général, qui en fait les fonds et à qui appartient l'édifice, grâce au magistrat qui surveille si bien l'emploi de ces fonds, et à l'économie du maire de Lillebonne, directeur des fouilles, on espère qu'au printemps on pourra circuler le long des étages supérieurs.

Parmi les objets trouvés dans l'enceinte du théâtre, on remarque un fragment de statue en bronze, qui présente une main et un avant-bras de 2 pouces $\frac{1}{2}$ de long, ce qui donnerait à la statue entière 7 pouces de hauteur. L'artiste a voulu recouvrir le bras d'une tunique à longue manche, et pour y parvenir, il a pris un singulier moyen : non-seulement il a figuré les bracelets, l'un après le pli du coude et l'autre au poignet; mais pour présenter les ondes de la tunique, il a donné au bronze une forme lamelleuse, les lamelles ayant les arrêtes sensibles, mais non saillantes. Le dessin de la forme du bras est grossier; c'est un trait droit sans nul contour; la plus grande épaisseur du haut, la moindre épaisseur du bas sont marquées par une simple et successive diminution de matière sur toute la longueur. La main n'est pas mieux exécutée que le bras : 3 doigts sont étendus; les jointures et les ongles se trouvent marqués par des traits si grossièrement faits, qu'on les prendrait pour des coups de lime, le pouce et l'index se resserrent pour tenir une petite boule oblongue couverte de signes hiéroglyphiques. Peut-être cette statue est-elle celle d'un de ces soldats armés de frondes, dont plusieurs figurent sur la colonne Trajane. (*Nouv. Journ. de Paris*; 15 janv. 1818.)

226. SÉPULTURES ANTIQUES A ROUEN.

En creusant le mois dernier dans les fondations d'une maison à Rouen, rue du Renard, n^o 20, on trouva un cercueil de plomb renfermant un squelette, dont les ossemens étaient colorés du plus beau vert. Des vases et des médailles de fabrique romaine, renfermés dans cette sépulture, ne laissaient aucun doute sur sa haute antiquité. M. Giel, architecte, chargé de la direction du bâtiment, dans les fondations duquel ces objets

furent trouvés, soupçonna dès lors que la terre en recélait plusieurs autres du même genre. Cette conjecture se vérifia bientôt. Vendredi 4 janvier, en faisant creuser à 12 pieds au-dessous du sol, près de l'endroit où l'on avait rencontré le 1^{er} cercueil de plomb, les ouvriers en ont découvert un second de même matière, ce dernier, de 2 pieds 10 pouces de long sur 9 pouces de largeur et 8 de profondeur, présente une égale largeur à la tête et aux pieds, et le couvercle en est plat. Il renferme le squelette d'un enfant de 2 à 3 ans, et un objet réellement curieux, dont nous allons donner la description. C'est un hochet ou jouet, consistant en un anneau de bronze de 2 pouces et $\frac{1}{2}$ à 3 pouces de diamètre et de forme elliptique, auquel sont suspendus et enfilés, comme les patenôtres d'un chapelet, les objets suivans, dont l'association offre quelque chose d'assez étrange : ce sont d'abord 2 défenses de sanglier, dont la plus longue porte environ 3 pouces de la racine à la pointe; un anneau de bronze sans ornemens, 4 médailles romaines du même métal se trouvent à la suite. Deux de ces médailles, extrêmement frustes, paraissent avoir été frappées, l'une au type de Vespasien, et l'autre à celui de Domitien; la 3^e est à l'effigie d'Antonin père, et celle de Marc-Aurèle jeune, se voit sur le revers. Cette médaille est de belle fabrique, ainsi que la 4^e, où se trouve la tête de Julie Mammée, mère de l'empereur Alexandre sévère. Viennent ensuite une sonnette quadrangulaire, dont la base est de 16 à 17 lignes d'ouverture sur 12 de profondeur, un petit tronçon de coquillage turbiné, et enfin 2 globules d'une espèce d'émail vert, de la grosseur d'une noix, strié en côtes de melon. M. Giel a disposé de ces objets, comme des 1^{ers}, en faveur de M. E. Hyacinthe Langlois, membre de la Société des antiquaires. Une médaille de très-petit module, et aussi de bronze, s'est également trouvée parmi les ossemens. Le peu de valeur que dut avoir autrefois le jouet dont il s'agit ici laisserait croire que ceux qui donnèrent à leur enfant, il y a 16 à 17 siècles, ce dernier témoignage de leur amour, étaient d'une condition au-dessous de la médiocre, si la matière du cercueil n'annonçait le contraire.

Plusieurs des ossemens trouvés dans le même local, le 5 août dernier, ont été analysés par d'habiles chimistes, notamment par MM. Houton de la Billardière et Duluc, membres de l'A-

cadémie de Rouen ; c'est avec certitude qu'ils en ont attribué la coloration à l'oxide de cuivre, quoique le cercueil ne renfermât que deux médailles, et ne fût composé que de plomb mélangé d'une partie d'étain. On n'a point trouvé dans le dernier tombeau d'autres objets en cuivre que ceux que nous venons de décrire. Leur volume est également peu considérable, et encore la partie inférieure du squelette, qui s'en trouvait la plus éloignée, est précisément la seule qui présente la même teinte verte, notamment le peroné, un tibia en couleur très-foncée, et quelques phalanges de l'ossature des pieds. (*Nouv. Journ. de Paris* ; 11 janv. 1828, p. 1.)

227. FIGURINES ANTIQUES DÉCOUVERTES DANS L'ERDRE.

Des ouvriers creusant dans le lit de la rivière d'Erdre, pour y construire une écluse du canal de Bretagne, ont trouvé, à 20 pieds au-dessous du fond actuel de cette rivière, 2 idoles qui paraissent égyptiennes. Ce sont des têtes de bélier avec les cornes d'Ammon. Elles sont en terre cuite, qui ressemble à celle des briques et des tuiles dont nous nous servons. On ne sait à quelle époque ces statues ont été jetées dans l'Erdre : la profondeur à laquelle on les a trouvées et les dépôts qui se sont formés au-dessus par couches, au nombre desquelles s'en trouve une argileuse, prouvent qu'il doit y avoir bien des siècles. M. Lemaire qui, en toute circonstance, témoigna son amour pour les sciences, les a fait recueillir avec soin, et se propose de les faire déposer à la bibliothèque de Nantes. Les antiquaires sont invités à aller les voir. (*Le Breton* ; 9 août 1827, n° 112.)

228. DISSERTATION SUR LES CAMPS ROMAINS DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME, avec leur description, suivie d'éclaircissemens sur la situation des villes gauloises de *Samarobrive* et *Bratupance* et sur l'époque de la construction des quatre camps romains de la Somme ; dédié à S. A. R. M. le Dauphin, par le comte L. d'ALLONVILLE. In-4° de XXXII,—184 p., avec 5 planches ; prix 25 fr., Clermont-Ferrand, 1828 ; Thibaud Landriot.

Cet ouvrage sera l'objet d'une analyse dans l'un de nos prochains cahiers.

129. DE L'ORIGINE DU CHATEAU DE LA VILLE DE VIRE; par M. POLINIÈRE. (*Mémoires de la Soc. d'agriculture de Caen*; Tome 1^{er}, p. 165.)

L'auteur ne partage pas l'opinion de Robert, abbé de St.-Michel, qui attribue la fondation du château de Vire à Henri I, roi d'Angleterre, et en fixe l'époque à l'an 1123. Il croit que ce château remonte au moins au VIII^e siècle. La ville n'était qu'une bourgade au commencement du XII^e siècle : l'industrie de ses habitans lui a donné son importance actuelle.

130. DE VARIA RATIONE INSCRIPTIONES INTERPRETANDI OBSCURAS; par M. KOPP. In-8° d'une feuille, avec le dessin d'une pierre gravée. Francfort, 1827; Varrentrapp. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 6, p. 445.)

Cet opuscule est, pour ainsi dire, le précurseur du 3^e vol. de la *Palæographia critica* généralement estimée, que le savant auteur doit prochainement publier, sous le titre de *De difficultate interpretandi ea quæ olim subobscuræ, vel barbaræ, vel alienis à sermone literis, sunt inscripta*. L'écrit dont nous nous occupons se recommande aux critiques et aux paléographes relativement à l'interprétation des anciennes inscriptions que l'on présume avoir été altérées par les artistes. L. D. L.

231. INSCRIPTIONS GRECQUES A ODESSA.

Un bâtiment arrivé de l'Archipel, en mars 1827, avait déchargé une partie de son lest, près du môle de la quarantaine. M. Sontag, capitaine du port d'Odessa, ayant remarqué par hasard, parmi les pierres qui composaient ce lest, quelques débris en marbre, crut devoir les examiner de plus près : il se trouva que ces morceaux constituaient deux pierres sépulcrales avec bas-reliefs et inscriptions parfaitement bien conservés. Ces monumens font maintenant partie du musée d'Odessa.

D'après la déclaration du capitaine du bâtiment qui contenait ce lest, elles ont été ramassées sur le rivage de l'île de Délos, consacrée, comme on sait, à Apollon, et où la sainteté du lieu avait fait défendre de brûler ou d'inhumer les morts; mais il est vraisemblable qu'elles se trouvaient sur une petite île déserte à laquelle les Grecs d'aujourd'hui donnent vulgairement le même nom. C'est l'ancienne Rhénia de Strabon, éloignée

seulement de quatre lieues de l'île de Délos, et où étaient les sépultures des Déliens.

Les sujets des deux bas-reliefs sont à peu près les mêmes, et représentent chacun une figure de femme assise et un jeune homme devant elle, qui lui serre la main, en signe de dernier adieu.

Au-dessous sont gravées les inscriptions suivantes : Sur l'une

HPAKAEON
NEIKIOYANTIO
XEYXPHETE
XAIPE

Héracléon, fils de Nicias, d'Antioche, réjouis-toi bon ! (ou adieu bienheureux !)

Sur l'autre :

EYTPOIHA HPAKAITOY-XPHETH XAIPE (1)

Eutropie, fille d'Éraclite, réjouis-toi, bonne ! (ou bienheureuse !) (*Journal d'Odessa*; mars 1827, pag. 86.)

232. MÉDAILLE DE MITHRIDATE III, roi du Bosphore cimmérien, et de la reine GÉPAEPYRIS. (*Journal d'Odessa*; février 1827, n^{os} 11, 15 et 16; mars id., n^o 21, 22 et 23.)

La numismatique grecque fait de jour en jour de nouveaux progrès, et le voile qui couvre encore quantité de médailles incertaines semble quelquefois se soulever pour favoriser les recherches des numismatistes qui s'efforcent de répandre quelques lumières sur ces monumens énigmatiques.

Les médailles des rois du Bosphore, malgré le savant ouvrage de CARY, publié en 1752, sont du nombre de celles qui ont de tout temps présenté de grandes difficultés à surmonter; cependant on doit espérer aujourd'hui qu'à force de les examiner, on pourra, si ce n'est les applanir promptement, du moins offrir de temps en temps quelques résultats heureux pour la science.

M. J. Stempkovsky, Colonel au service de Russie, déjà bien connu par son goût et son zèle pour la numismatique, vient de publier dans les numéros du journal d'Odessa, ci-dessus cités, un mémoire très-bien fait sur une médaille fort rare de son cabinet. Cette médaille, découverte en 1824 dans

(1) XAIPE équivalant au *Vale* des anciens.

Île de Tendra, *course d'Achille*, a été frappée pour Mithridate III, roi du Bosphore; d'un côté elle offre la tête de ce roi, et de l'autre celle de la reine Gépæpyris.

C'est à l'aide de ce monument précieux que M. le colonel Stempkovsky est venu à bout de rectifier une erreur grave, commise dans le catalogue du musée *Theupole*, erreur reproduite depuis par plusieurs numismatistes célèbres.

Il a lu distinctement d'un côté ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ, et on y voit la tête imberbe diadémée de Mithridate III; au revers est la tête de la reine Gépæpyris avec la légende ΒΑΣΙΛΙ... Ρ..... ΑΠΙΤΡΕΩΣ.

Sur la médaille fruste du cabinet Theupole on avait lu ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ; et au lieu d'y voir la tête de Mithridate III, on en avait fait celle de Sauromates I^{er}. Du côté du revers, au lieu de lire ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΓΗΠΙΑΠΙΤΡΕΩΣ on avait donné cette fausse leçon: ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΠΗΠΙΑΠΙΤΡΕΩΣ; ce qui faisait alors nommer cette reine Pépæpyris au lieu de Gépæpyris.

Il résulte donc de l'observation judicieuse de M. Stempkovsky, que la médaille qu'on donnait à Sauromates I^{er}, appartient à Mithridate III, et que la reine Gépæpyris, au lieu d'être la femme de Sauromates I^{er} est celle de ce Mithridate. Je dois ajouter ici que j'ai vu chez feu *Allier de Haute-Roche* un plâtre de cette médaille appartenant à M. Stempkovsky, et que j'y ai lu distinctement ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ, en convenant cependant que la médaille est fruste.

On doit savoir gré à l'auteur d'avoir terminé son mémoire par un éclaircissement historique sur Mithridate III et Cotys son frère; ce qui présente un intérêt de plus pour l'histoire obscure des rois du Bosphore.

C'est à la fuite de Mithridate, dont les Romains avaient donné les États à son frère Cotys, que M. Stempkovsky rapporte le combat livré, selon Pline, à l'entrée du Bosphore, par les troupes romaines. Il relève aussi, avec Tillemont et autres critiques, l'erreur du même Pline qui attribue à un Mithridate, *roi d'Ibérie*, des renseignemens topographiques sur l'embouchure de la mer Caspienne, qui doivent avoir été donnés au contraire par Mithridate, roi du Bosphore, captif à Rome. M. Stempkovsky contredit ensuite l'opinion d'un savant français qui, voyant la tête de la reine Gépæpyris, seule sur ses médailles, en avait conclu que cette reine avait régné *seule* aussi sur le Bosphore. Le mé-

me savant la croyait femme de Sauromates I^{er}; mais étant réellement celle de Mithridate III, n'ayant pu avoir ou partager quelque autorité que du temps même de la souveraineté de son mari, sa tête seule sur la médaille, sans celle du roi, ne prouve qu'une déférence de la part de celui-ci pour la reine, déférence dont il existe d'autres exemples en d'autres contrées.

Du reste, je compte, en publiant incessamment le 4^e volume de mon Supplément à mes médailles grecques, donner une nouvelle classification des médailles des rois du Bosphore, et faire connaître de nouveau, non-seulement l'intéressante découverte de M. Stempkovsky, mais en outre profiter des documens précieux que nous tenons du savant M. de KORNLER, en ajoutant, s'il est possible, quelque chose à ces nouvelles découvertes.

MIONNET.

233. DE LA MÉDAILLE DE DOMITIEN relative à l'apothéose de Titus; par WARTINGER. Avec 2 dessins. (*Steyemaerk. Zeitschrift*; 1827, cah. VIII, p. 146.)

Morelli avait fait connaître aux numismatistes une médaille du Musée royal de France. Elle est de l'empereur Domitien, sur l'apothéose de Titus. Eckhel, dans sa *Doctrina numorum veterum*, P. II, vol. VI., p. 359, la décrit de la manière suivante :

DIVO. AVG. L. DIVI. VESP. F. VESPASIANO.

*Titus capite radiato sedens antè aram ignitam
d. ramum, s. hastam.*

R= IMP. CAES. DIVI. VESP. F. DOMIT. AVG. P. M.

TR. P. P. P. in medio : S. C. (Æ. I)

Immédiatement après cette description Eckhel, guidé par Suétone (1), manifestant du doute sur l'existence de cette médaille, s'exprime ainsi : « *Hujus numi fidem tueatur Morellius, qui eum ex museo regis Galliarum delineavit. Reliquis est ignotus atque ipsi etiam Vaillantio.* » Cependant il se trouve au musée du Joanneum à Vienne un exemplaire tout pareil à celui dont on vient de parler, avec la seule différence que l'inscription du revers commence par le nom de Titus :

T. DIVO. AVG. DIVI.....SI

AN... *Titus, capite radiato, sedens
antè aram ignitam, d. ramum, s. hastam.*

(1) Defunctumque (Titum) nullo præterquam consecrationis honore dignatus est Domitianus. (Suéton., in *Domit.*, c. 2.)

R= IMP. CAES. DIVI. VESP. F. DO.....

in medio : S. C. (Æ. 1.)

Les points indiquent les lettres qui sont effacées. L. D. L.

234. HISTOIRE NUMISMATIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Description raisonnée des médailles, monnaies et autres monumens numismatiques, relatifs aux affaires de la France, depuis l'ouverture des états généraux jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire ; par M. H. Avec planches. VIII^e livraison. Années 1797—1799. In-4^o de 19 feuilles, plus 11 pl. ; prix 12 fr. , Paris, 1826 ; Merlin. L'ouvrage est complet.

235. MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, ou Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, etc. ; par REVEIL et DUCHESNE aîné. In-8^o ; prix de chaque livraison de 6 planches, gravées au trait en taille douce, et 6 feuillets d'explications, 1 fr. Paris, 1828 ; Audot.

En annonçant la prochaine apparition de cet ouvrage dans le cahier de février, et d'après le *prospectus*, nous avons cherché à donner à nos lecteurs la confiance que nous inspiraient les éditeurs de cette belle et importante collection. Le prix (1 fr. la livraison de 6 planches et de 12 pages de texte) est tellement au-dessous des taux ordinaires des entreprises de ce genre, qu'il pouvait paraître douteux que celle-ci pût se soutenir. L'expérience a confirmé notre espoir, et les 8 livraisons qui ont déjà paru, témoignent à la fois en faveur de l'intérêt de l'ouvrage et de la bonne foi des éditeurs. L'exécution ne peut pas être plus soignée ; les planches, dessinées au trait, méritent surtout cet éloge. Elles reproduisent une foule de chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture antique et moderne. Une grande variété donne encore un prix particulier à ce recueil, qui justifiera pleinement son titre, en ce qu'il renfermera tous les ouvrages remarquables non-seulement de la France, mais encore des collections étrangères. Le nouveau *Musée* se distingue donc en ce point capital de ceux qui ont été publiés jusqu'ici, puisqu'il sera la réunion de tous. Les explications qui accompagnent chaque planche sont imprimées en même temps cu

français et en anglais. Quoique concises, elles donnent la description complète du sujet, le nom et la patrie de l'artiste, et un sommaire des jugemens portés sur la composition. Le texte anglais de ces explications laissait parfois quelque chose à désirer sous le rapport de la diction ; un nouveau rédacteur, chargé de cette partie, donnera à cet égard pleine satisfaction aux souscripteurs. Ils auront donc au moyen d'une dépense inaperçue d'un franc par livraison, une collection, qui manquait jusqu'ici, de tous les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, formée dans le même esprit et réunie sous le même format. On sait qu'une entreprise aussi économique pour le public ne peut exister qu'avec un grand nombre d'acquéreurs : nous la recommandons de nouveau à l'intérêt des savans, des artistes et des amateurs : elle mérite leur entier suffrage. L. A.

HISTOIRE.

236. NOUVELLES INVENTIONS QUI SONT ANTIQUES, ET ANTIQUES INVENTIONS QUI SONT NOUVELLES. Mémoire du baron de ZACH.
(*Giornale di scienze per la Sicilia* ; n° 41, p. 198,)

L'auteur de ce mémoire a pour but de prouver que plusieurs des découvertes modernes avaient été faites anciennement. Ainsi, en 1543, un capitaine espagnol, nommé Gavay, fit l'expérience d'un bateau à vapeur qui réussit à merveille ; mais la découverte n'eut pas de suite, grâce au trésorier Rivago, ennemi du projet. M. Zach trouve dans Saint-Basile le moyen de rendre l'eau de mer potable ; en 1700, M. du Verney, de l'Acad. des sciences, avait fait des expériences sur la grenouille, que Galvani répéta plus tard ; il en est de même du magnétisme et de plusieurs autres inventions qu'on a coutume d'attribuer à notre âge.

Sans doute, il est bien de rechercher ce que l'on doit à ceux qui nous ont précédés, mais si leurs découvertes étaient tombées dans l'oubli, frappées d'une sorte de discrédit que donne toujours la non réussite, je trouve qu'il y a un double mérite à leur donner une seconde fois la vie. Il vaudrait mieux appliquer son esprit à rechercher quelles sont les découvertes dont un sot entêtement, un pouvoir ignorant, ont empêché les heureux résul-

tats, pour les remettre dans le monde, et leur donner ainsi le degré d'utilité dont elles sont susceptibles. D. M.

237. **ROUKOVODSTVO K' POZNANIŪ VSIÉOBSTSCHEĪ POLITITCHESKOĪ ISTORU.**—Introduction à la connaissance de l'histoire politique universelle; par Jean KAĪDANOF, professeur d'histoire au lycée impérial de Tsarskoïé-Sélo; 2^e édit. revue et corrigée. Saint-Pétersbourg, 1826.

238. **HAUPTBEGEBENHEITEN DER GESCHICHTE**, etc.—Tableaux synoptiques des principaux évènements de l'histoire, destinés à servir de guide dans les cours d'histoire, principalement dans les classes moyennes; par P. J. JUNKER. In-fol. oblong de 3 feuilles $\frac{1}{2}$. Leipzig, 1827; Wienbrack. (*Leipzig. Litter. Zeitung.*; oct. 1827, n^o 266.)

Le journal de Leipzig signale les tableaux synoptiques de M. Junker comme un travail parfaitement exécuté. Bien que l'auteur ait consacré beaucoup plus d'espace à la Prusse, sa patrie, qu'aux autres états, cette prédilection ne diminue aucunement l'utilité générale de son travail, vu que les principaux faits historiques se trouvent partout en leur lieu. L. D. L.

239. **DIE PHILOSOPHIE IM FORTGANG DER WELTGESCHICHTE.**—La philosophie dans la succession de l'histoire universelle; par M. WINDISCHMANN. 1^{re} partie du 1^{er} volume, contenant la *Philosophie chinoise*. In-8^o de VIII, LII et 514 p. Bonn, 1827; Marcus.

Depuis que les langues de l'orient ne sont plus étudiées pour un but purement philologique, et surtout depuis la fondation de la Société de Calcutta (1784), on a découvert que la littérature, principalement celle du sud et de l'est de l'Asie, renfermait des documens d'autant plus précieux pour l'histoire de l'esprit humain qu'ils remontent à une très-haute antiquité. On remarqua des traits de ressemblance entre la mythologie grecque et celle des Indiens; on reconnut des dogmes philosophiques à peu près identiques, à des distances très-considérables; et dès lors, il dût paraître naturel de rassembler tous ces matériaux épars pour en faire un tout complet. L'ouvrage de M. Creuzer sur la mythologie des anciens peuples, est connu; M. Windischman s'est imposé une tâche encore plus grande en donnant une histoire complète de la philosophie en Orient, chez les Grecs et les Ro-

main, et enfin dans les temps modernes ; il y a travaillé près de 30 années, et il livre maintenant au public le premier fruit de ses recherches.

On se demande dès l'abord quels sont les matériaux que l'auteur a eus à sa disposition ? Quelle est la nature de ces matériaux ? et quel est le parti qu'il en a tiré ? M. Windischman s'étant expliqué là dessus d'une manière vague dans la préface, et ne citant que rarement ses autorités, nous allons entrer dans quelque détail à ce sujet.

C'est une chose bien frappante au premier abord. Les missionnaires européens étaient établis depuis près de deux siècles en Chine, avant que l'un d'entre eux songeât à rédiger une grammaire de la langue (en 1703), qui restée presque inconnue en Europe, fut reproduite d'une manière tout à la fois servile et peu exacte par *Fourmont* (1742), et depuis ce dernier jusqu'à *Marshman* (1814), aucun essai ultérieur n'eut lieu. Une fatalité plus singulière voulut qu'aucun dictionnaire ne fût imprimé. D'après cela, on conçoit le vague qui dut en résulter pour l'étude de la littérature chinoise même. Quelques livres sacrés furent traduits (1687 et 1711), l'*Histoire des Huns* (1756) fit voir que les livres historiques de la Chine pourraient éclaircir l'histoire de l'Asie centrale ; on publia à Paris la traduction faite en Chine du *Chou-King* (1770), et depuis 1776, on vit paraître une série de volumes qui, sous le titre de *Mémoires concernant l'histoire des Chinois*, renfermaient un grand nombre de mémoires rédigés en Chine, sur toute sorte de sujets ; on ne saurait révoquer en doute les connaissances des rédacteurs, mais on désirerait bien souvent une critique plus sévère ; toutefois cette collection et celle de *Du Halde* (1735) sont restées les plus complètes que l'on possède jusqu'à ce jour.

L'écriture chinoise, ayant une base différente de celle de nos alphabets, dut frapper les savans de l'Europe qui, privés de grammaires et de dictionnaires, se livrèrent à leur imagination ; déjà, du temps de *Bayer* (1730), on avait à en citer beaucoup d'exemples, et le nouveau période depuis les *méditations sinicæ* de *Fourmont* (1737), jusqu'au *Parallel* de M. *Montucci* (1817), en fournit un ample supplément. Enfin, une nouvelle méthode, adaptée au génie de la langue chinoise, dissipa ces ténèbres et ces erreurs ; et les progrès rapides de cette littérature, garantis

par une saine critique, l'ont mise tout à coup plus que de niveau avec d'autres branches de la philologie orientale.

On voit qu'il existe deux périodes bien distincts dans tout ce qui regarde la littérature chinoise, à bien peu d'exceptions près; auquel des deux appartient M. Windischmann? La date de son ouvrage et ses rapports avec MM. Rémusat et Klaproth font supposer qu'il appartient au second période, et néanmoins, nous avons vu, avec quelque surprise, que la plus grande partie de son ouvrage se rapporte au premier. On a souvent remarqué que les missionnaires confondaient les commentaires avec le texte; on ne trouve que trop souvent occasion, dans le présent ouvrage, de se demander si c'est un livre classique, ou un commentaire postérieur de quelques siècles, qui parle. Jamais Platon ni Aristote ne seront appréciés, si l'on entreprend de les expliquer par la nouvelle école platonicienne; le principe d'entendre avant tout l'auteur, d'après lui-même, a porté l'étude de la philosophie classique à ce degré élevé où nous la voyons parvenue; il doit donc être appliqué, dans toute sa rigueur, à la philosophie orientale.

Sans doute, on ne saurait demander à une personne dépourvue de la connaissance de la langue chinoise de donner le système complet de l'ancienne théologie et morale d'après les *King* et les *Sse-chou*, avec les modifications que le développement de l'esprit humain y a apportées dans la suite; mais on aurait pu donner les fragmens comme fragmens; car ici, comme aux Indes, les ouvrages importants ne sont pas encore publiés. Toutefois on remarque des erreurs que la lecture plus attentive des ouvrages plus récents, et surtout de la grammaire de M. Rémusat, aurait pu faire éviter.

P. 75. L'auteur traduit *Yao-tian* par le céleste Yao, tandis qu'une règle invariable veut que l'adjectif soit placé avant le substantif; au reste, le mot *tian* ne signifie pas le ciel ou céleste (c'est *thian* qu'il faudrait), mais la règle, la loi (1).

P. 320 et suivantes, on trouve des réflexions sur le langage chinois, qui se ressentent de l'admiration qu'il avait autrefois inspiré, mais de laquelle on est revenu depuis. M. Windisch-

(1) Ce sont les caractères 620 et 8629 du dictionnaire du P. Basile; d'après le supplément de M. Klaproth, p. 99, il est aussi identique avec n° 12,255.

mann, p. 323, croit que les accens ont du rapport avec la musique, et il en admet 5 ou 7; d'abord, il n'y en a que 4, et l'on a réfuté, il y long-temps, la signification musicale des accens (1).

P. 347 et suiv., se trouve le développement du système d'écriture, où l'auteur nous semble avoir peu profité des lumières que M. Abel-Rémusat a répandues sur ce sujet. L'erreur de Fourmont qui a confondu les 203 *Siang-hing* avec les 214 *pou* ou clefs, se trouve reproduite ici p. 352, et on lit p. 372 : « Pour l'ordinaire, on ne sait trouver chez les Chinois ni la logique ni la métaphysique ; mais qu'on fasse des recherches dans leur écriture, que l'on parte des 214 vieilles clefs comme catégories fondamentales de l'idée et de la pensée, et l'on changera de conviction. » A cela, on peut observer que les 214 clefs servent, comme l'ordre alphabétique dans nos dictionnaires, pour trouver facilement les mots, et qu'il y a autant de mystères dans un arrangement que dans l'autre.

L'auteur est dans l'erreur quand il croit que l'écriture chinoise pourrait devenir une *pasigraphie*, dont tout le monde même, sans connaître la langue orale, pourrait se servir ; car les caractères figurant le son, les *hing-ching* forment presque les trois quarts de l'écriture, et c'est cette difficulté même qui a porté les Coréens, les Japonais et les Cochinchinois à changer plus ou moins ce système, pour l'adapter à leurs langues ; on trouve tous les détails relatifs à ce changement qui, en même temps, fait voir le passage de l'écriture idéographique à un système syllabique et alphabétique, dans le mémoire de M. Abel-Rémusat, inséré dans le tome VIII des Mémoires de l'Institut, Académie des inscriptions et belles lettres, p. 34-59.

La base de l'écriture chinoise est la méthode de fixer, pour la vue, l'objet en question par une image plus ou moins imparfaite ; on a en vain révoqué en doute cette vérité, la simple inspection de l'inscription de *Yu*, le plus ancien monument, conservé (2278 av. notre ère), suffit pour l'attester ; cette écriture ne suffisant pas, on composa des images deux à deux et même en plus grand nombre. Il n'est pas sûr, qu'outre le P. *Premare*, tous les autres missionnaires n'aient cru que c'était là toute l'écriture ; les étymologies, souvent ridicules et quelquefois ab-

(1) *Bayer*, mus. sinic. préf., p. 11.

surdes, du P. Cibot surtout, le prouvent. M. Abel-Rémusat est le premier qui ait décrit, avec autant de clarté que de précision, la troisième classe formée des *hing-ching*; il est étonnant que M. Windischmann, qui traduit mot à mot ce passage (p. 351), tombe fréquemment dans l'erreur, en confondant ces caractères où l'image accessoire perd toujours la signification, avec les *hnoei-i*, qui sont de véritables composés. Par exemple, le mot *tien*, formé de l'image du cœur, surmonté de celle du ciel, désigne une chose qui regarde les sentimens et que l'on nomme *tien*, le ciel n'entrant pour rien dans sa signification, comme le pense l'auteur; il serait superflu d'accumuler ici les exemples.

M. Windischmann s'en rapporte souvent, comme à une autorité du premier rang, au témoignage du P. *Ko*, qu'il croit être un Chinois converti; mais tout ceci n'est qu'une mystification du P. *Cibot*, qui est lui-même le P. *Ko*, comme *Amyot* l'avait déjà remarqué; à notre avis, l'auteur se fie beaucoup trop aux opinions de ce missionnaire, qui avait l'œil si pénétrant qu'il vit la séduction d'Ève, etc., dans le dictionnaire du *Hiu-chin* (le *Choue-ven* du premier siècle avant notre ère)

Nous lisons p. 366 que M. Rémusat a tiré bien des choses des mémoires du P. Cibot, pour les placer dans sa grammaire. Nous garantissons à M. Windischmann qu'il n'en est rien, et nous ne voyons pas ce qui a pu le porter à faire une telle remarque.

Dans l'état actuel des connaissances en fait de philosophie orientale, nous croyons qu'il est du devoir de tout auteur, pour éviter toute confusion et tout mal-entendu, de citer pas à pas ses autorités; M. Windischmann l'a fait bien rarement; un passage (p. 509), dont notre mémoire nous a suggéré la source, nous fit voir que l'auteur l'a placé dans des temps récents, tandis qu'il est au moins antérieur à notre ère.

L'ouvrage présent fait sans doute honneur à la sagacité et à la patience de son auteur, mais il nous paraît s'être trop hâté en voulant donner une histoire complète de la philosophie; longtemps encore, la partie de cette science qui s'occupe de l'Orient ne pourra entrer en ligne avec ce que l'antiquité classique nous a fourni, et nous craignons que des difficultés du même genre ne se rencontrent au second volume, qui est destiné à la philosophie des Indiens et des Persans.

S.

240. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE; par M. REY-DUSSEUIL. In-18 de 504 p.; prix, 3 fr. 50. Paris, 1826; Lecoq et Durey.

Ce petit volume, sur une grande histoire, est rédigé avec beaucoup de méthode. Une introduction présente un sommaire des faits capitaux, et la 1^{re} partie du texte embrasse l'histoire ancienne de l'Égypte. L'auteur s'attache à exposer les notions les plus vraisemblables sur l'époque primitive, la religion, le gouvernement, les mœurs et l'état des arts, chez les Égyptiens les plus anciens. Il expose successivement l'état de la nation égyptienne sous les Pharaons, et quelle fut l'influence de la caste sacerdotale durant ce période. Il arrive ensuite au règne des Lagides, qui fut la conséquence des conquêtes d'Alexandre, et il note à chaque époque les changemens opérés dans l'état de l'Égypte, par cette invasion des Grecs auxquels les Romains succédèrent. Il s'arrête aussi à l'introduction du christianisme en Égypte, sans exposer, comme il aurait dû le faire, les effets de ce culte nouveau sur les idées et les pratiques anciennes de l'Égypte. Il termine la 1^{re} partie de son histoire à la prise d'Alexandrie, par un lieutenant d'Omar.

L'histoire moderne, divisée en 5 époques, se rapporte à la possession successive de l'Égypte par les Fahtimites, les Ayoubites, les Mamelouks et les Turcs. La 5^e époque est celle de l'occupation de l'Égypte par les Français, et l'ouvrage est terminé par l'examen de quelques vues sur l'état actuel et le sort probable de l'Égypte dans l'avenir. On voit donc que l'auteur a embrassé tous les temps de l'histoire d'une contrée célèbre, source de lumière pour notre Occident, et qui n'en recevra peut-être jamais des bienfaits égaux à ceux qu'elle lui a départis avec tant de profusion; elle avait fait pour nous toutes les expériences sociales; nous jouissons de leurs fruits: n'en oublions jamais la source.

A. L.

241. HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN; par M. DE HAMMER. Tome II. Pesth, 1828. (Voy., pour le tome 1^{er}, le *Bull.* de nov. 1827, p. 375 et suiv.)

L'auteur a tenu et même surpassé l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis du public, de fournir un vol. de huit en huit mois; cette seconde partie a suivi de très-près la première; elle con-

tient le règne de *Mohammed II*, depuis 1453 jusqu'à sa mort, en 1481, celui de *Bayezid II* (—1512) et celui de *Selim I^{er}* (—1520); le texte a 541 pages, les éclaircissemens et les notes, qui n'ont pu trouver place dans le texte, vont jusqu'à la page 680; 8 pag. d'introduction donnent la liste des ouvrages spéciaux, dont l'auteur s'est servi pour la rédaction de ce volume, conjointement avec ceux dont il a fait mention dans le tome premier.

Après la prise de Constantinople, Mohammed II s'occupa à repeupler cette ville, en accordant toute sorte de sûretés aux Grecs, et en transplantant des colons que, dans le cours de ses conquêtes, il enlevait à leur sol natal. En 1456, il se porta sur la Hongrie; les circonstances étaient favorables, le jeune roi *Ladislav*, fils d'Albert d'Autriche, gouverné par son favori, le comte de *Cillej*, s'enfuit à Vienne, au premier bruit de son approche; *Belgrade*, le boulevard de la chrétienté, semblait perdu, lorsque Jean de *Hunyade*, alors lieutenant-général du royaume, à la tête d'une armée composée de *Magyars* et de croisés, se jeta dans la ville; les Turcs, livrant l'assaut le 22 juillet, renversèrent les croisés et pénétrèrent dans la ville; alors les Hongrois, se dévouant à la mort, déposèrent leurs armes défensives et fondirent, le sabre à la main, sur les janissaires qui, après des pertes considérables, furent repoussés; le franciscain *Capistrano*, avec les croisés, fit une sortie, mais sans résultat. Mohammed, avec une perte de 24,000 hommes et de 300 pièces d'artillerie, leva le siège. Nous sommes entrés dans ces détails, parce que l'auteur nous semble avoir ajouté trop de foi à la relation du franciscain *Tagliacozzi*, un des compagnons de Capistrano.

La soumission entière de la Servie, du Péloponèse, de l'empire de Trébizonde, dernier reste du Bas-Empire, et de la Bosnie, réparèrent l'échec essuyé devant Belgrade, et depuis que *Mathias Hunyade* était roi de Hongrie, il ne pouvait plus être question de conquêtes de ce côté-ci; en conséquence, la *Caramanie* fût attaquée et soumise; quelques princes de la famille régnante cherchèrent en Perse un asile qui leur fût accordé par *Usunhassan* de la dynastie turcmame du mouton blanc, qui était parvenu à réunir toute la Perse, sous sa domination; il fut battu par Mohammed à Erzendjan (26 juillet 1473).

Depuis la mort du vaillant *Scanderbeg*, prince d'Épire, les

Turcs s'emparèrent de la plus grande partie de l'Albanie, que les Vénitiens tâchèrent en vain de leur disputer, et bientôt après (en 1478 et suiv.), le roi de Hongrie qui, pour le bien des états chrétiens, entretenait une armée nombreuse sur la frontière, fatigué de demander en vain des subsides à l'Autriche, laissa passer les Turcs, qui dévastèrent, d'une manière affreuse, la Carinthie et les contrées adjacentes.

Dans le même temps, les Vénitiens, ayant fait la paix avec Mohammed II, le poussèrent contre leur ennemi *Ferdinand d'Aragon*, roi de Naples; une flotte turque de cent voiles se dirigea vers la Pouille, investit, prit et dévasta *Otrante* (11 août 1479), tandis qu'une autre fit voile vers l'île de *Rhodes*, où la bravoure ottomane échoua contre celle des chevaliers; la mort de Mohammed II, qui eut lieu le 3 mai 1481, à la 52^e année de son âge, la 30^e de son règne, interrompit le cours de ses victoires.

Son fils, *Bayezid II*, est le seul dans la longue série, depuis Osman jusqu'à Suleiman II, qui ne se distingua pas par des talents militaires; il parvint, à la vérité, à battre son frère, le prince *Djem*, qui voulut s'emparer du trône et qui mourut 13 années plus tard, en Italie, à ce qu'il paraît, de mort violente; mais la guerre contre les Mamelouks fut malheureuse; Ismail put fonder la dynastie des *Ssaïff* (1), sans être inquiété par les Ottomans, et *Mathias Hunyade* put, en toute sûreté, porter toutes ses forces militaires contre l'Autriche et prendre Vienne (1485), où il resta presque habituellement jusqu'à sa mort (1490), ne laissant qu'un corps de troupes peu nombreux, échelonné le long du Danube. Différentes rébellions eurent lieu dans l'intérieur; Sélim, battu d'abord par son père à *Tchorli*, près d'Andrinople (3 août 1511), parvint enfin à le détrôner (25 avril 1512); le malheureux monarque mourut un mois après.

Selim I^{er}, soldat farouche, commença la guerre contre la Perse, par le massacre de 40,000 *Chii* (partisans d'Ali), battit *Ismail* dans la vallée de *Tchaldiran* (24 août 1514), prit la ville de *Tebis*, assura la possession du *Kurdistan*, dont il fit le boulevard de son empire contre la Perse, renversa, par les batailles

(1) L'auteur, p. 334, blâme la manière ordinaire d'écrire ce nom (Sof); d'après cela, on s'étonne de ce qu'il écrive *Buyé* au lieu de *Bowah*, contre l'autorité de *Kamoos*.

de *Merdy-Dabik*, près d'Halep (24 août 1516), et de *Ridania*, près du Caire (24 janvier 1517), la puissance des Mamelouks, dont il fit pendre le dernier sultan, et mourut le 15 septembre 1520, près de ce même village de *Tekortli*, où il avait livré bataille à son père.

L'organisation de l'empire fut considérablement étendue sous Mohammed II; Suleiman II l'ayant terminée, nous nous réservons d'entrer dans quelques détails, en passant en revue son règne; toujours, on peut observer que déjà Mohammed II fit, du meurtre des frères du monarque, une loi d'état. Dans une monarchie absolue, où le militaire n'avait pas de contrepois, il était naturel que les janissaires surtout sentissent leur force, et nous voyons que même Mohammed II fut obligé, à différentes reprises, à céder.

On a remarqué la description suivante de l'armée turque en marche, que M. de Hammer donne p. 413, d'après le récit du grand visir *Lutfi*; ce fut le jour même de la bataille de Tchaldiran. « Chah-Ismaïl, voyant les premiers coureurs ennemis descendre des hauteurs, ne crut pas Sélim assez téméraire pour risquer un combat dans la plaine; il vit donc tranquillement déboucher l'armée, et se fit amener un prisonnier pour l'interroger sur les différens corps ennemis et leurs chefs. Quels sont ces drapeaux rouges qui semblent inonder les hauteurs de sang? — Ce sont les coureurs (*akindji*) et cavaliers de *Nicopolis*, commandés par leur général héréditaire *Mikhaloghli*. — Quels sont ces drapeaux verts qui inondent la vallée? — Ce sont les cavaliers de *Boli* et de *Kastemuni*, que dirige le descendant de leur ancien prince, le fils d'*Isfendiar*, et qui, avec les coureurs, forment l'avant-garde de l'armée. Alors s'éleva un nuage de poussière, duquel coula, comme une mer de sang, une foule immense de fantassins, tous en habits rouges: c'étaient les *Asak* (1). Alors on entendit trois fois résonner la terre sous les pieds des chevaux, on vit briller, à travers la poussière, des étendards à pommeaux dorés; trois fois le Chah crut que c'était le sultan même, mais ce n'étaient que les beglerbeg de *Karaman*, d'*Anatoli* et de *Roum* avec leur *mosselliman*. Ils étaient suivis de fantassins ayant des drapeaux rayés en rouge et en jaune; des voiles blancs semblaient flotter sur leurs têtes et être attachés avec des

(1) Voy. le *Bullet.* novembre 1827, p. 376.

agraffes d'or : c'étaient les bonnets de feutre blanc des *janissaires*, sur lesquels brillaient les cuillers de métal jaune dans les rayons du soleil levant. On entendit de nouveau le cliquetis des brides ; les tourbillons de poussière s'étant dissipés, on aperçut à droite une foule d'étendards rouges, à gauche de couleur jaune, et au milieu, deux grands drapeaux, l'un rouge et l'autre blanc.—Voici, s'écria le prisonnier, le *padichah* lui-même, devant lequel on porte les drapeaux rouge et blanc, les cavaliers d'élite l'entourent ; à droite se trouvent les *Sipahi* (1), à gauche les *Silîhdar*, les *Ulufedji* et les *Ghureba*. Chah-Ismaïl, lorsqu'il vit de telles forces se déployer, soupira et se prépara à l'attaque. » Il est curieux de comparer à cette description poétique, la revue de l'armée de *Mathias Hunyade*, telle que *Bonfinio* la vit. V. *Decades*, p. 643. Hanôv. 606 fol.

Un trait caractéristique de ces temps là était le traitement barbare que les vainqueurs se permettaient contre les vaincus ; les auteurs chrétiens du temps n'ont laissé échapper aucune occasion pour relever les cruautés inouïes des Turcs ; mais on est obligé d'ajouter que leurs adversaires agissaient de même. *Wlad le diable*, prince de Valachie, fit empaler 20,000 Turcs à la fois, et le féroce *Paul Kinich*, général de *Mathias Hunyade*, fit dévorer les prisonniers par des porcs affamés ; les cadavres des ennemis servirent de tables et de sièges, lors du repas par lequel on célébra la victoire. Ce qui nous étonne, c'est que l'auteur, p. 174, croit que des barbaries de ce genre n'ont jamais eu lieu en Suisse. La fin du troisième volume de l'histoire de ce pays, par Jean de Müller, contient une atrocité semblable, d'autant plus affreuse que ce fut contre des compatriotes.

Nous attendons avec impatience le 3^e volume de cet ouvrage important, qui doit renfermer le règne de Suleiman II, où la puissance ottomane atteignit le plus haut degré de splendeur ; elle n'a fait que déchoir depuis ; en 1571, elle reçut le premier échec ; son dernier grand homme tomba en 1691, et l'on peut croire aujourd'hui que, semblable au Bas-Empire, elle a parcouru toutes les périodes, et qu'elle semble toucher à sa fin.

S.

242. ESQUISSE DES MŒURS TURQUES AU 19^e SIÈCLE, ou Scènes populaires, usages religieux, cérémonies publiques, vie inté-

(1) Voy. pour l'explication de ces noms, le cahier de novembre, p. 376.

rieure, habitudes sociales, idées politiques des Mahométans, en forme de dialogues; par Grégoire PALÆOLOGUE, né à Constantinople. 1 vol. in-8° de XVI-408 pages; prix, 6 fr. Paris, 1827; Moutardier.

Le titre de cet ouvrage apprend tout à la fois aux lecteurs quels sont les sujets que l'auteur s'est proposé de traiter, et quelle est la forme qu'il a cru convenable d'adopter pour parvenir à son but. « Afin de tracer les principaux traits d'une nation, dit-il dans sa préface, j'ai pensé que la meilleure manière était de faire parler les personnes elles-mêmes. J'ai donc adopté la forme de dialogues entre des personnes prises dans les deux sexes et dans différentes classes. Cette manière d'écrire ne me permet pas toujours de m'étendre suffisamment sur certains usages; mais j'ai eu soin d'y remédier par des explications qui, jointes à des anecdotes, des fragmens historiques, des passages des codes turcs ou du Cour'-ann, et des citations intéressantes empruntées aux voyageurs, sont rejetées à la fin de l'ouvrage. »

Nul doute que la forme dramatique ne soit très propre à peindre les mœurs, et qu'il n'y ait plus d'avantages pour la vérité à faire parler et agir les personnages eux-mêmes qu'à se constituer leur historien; cette forme piquante et naturelle a eu de tout temps des partisans, et nous l'avons vue de nos jours mise en pratique avec assez de succès, surtout par l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* (Voy. Bull. de janv., p. 90); mais, outre la connaissance profonde des mœurs, elle exige beaucoup d'art, de l'imagination, et surtout un style varié. Or, nous devons avouer que nous n'avons pas trouvé ces dernières qualités réunies à la première dans l'ouvrage de M. Palæologue, que son titre d'étranger peut facilement faire excuser sur le dernier point. Nous dirons donc, sans détour, que nous préférons ses notes à ses dialogues, que nous avons trouvés froids et communs, tandis que celles-ci nous ont paru renfermer autant d'instruction que de raison et de véritable philosophie. E. H.

143. IZSLÉDOVANIÉ O MESTOPOLOGÉNII DREVNIKH GRECHESKIKH FOSSÉLÉNII MEJDOU TIRASSOME I BORYSTHÉNONE. — Recherches sur la situation des anciennes colonies grecques du Pont-Euxin, entre le Tiras et le Borysthène, faites à l'occasion de ruines antiques trouvées à Odessa en 1823; par le lieutenant-

colonel STAMPKOWSKI, avec une carte comparative de la géographie ancienne et moderne de ces contrées. 80 p. in-12. St-Petersbourg, 1826.

244. **POUTIKESHESTVIE MOSKOVSKAGO KOUP TSA TRIPHONA KOROBÉNIKOVA.** — Voyage du marchand russe Triphon Korobénikof et de ses compagnons à Jérusalem, en Égypte et sur le mont Sinaï, entrepris avec l'autorisation du tsar Jean Vassiliévitch en 1583; traduit du slavon, de Korobénikof, en langue russe moderne, par Jean MIKHAILOV. 2^e édition; 142 pages in-8°. Moscou 1826; imprimerie de Kouznicsov.

245. **MAGAZIN FÜR RUSSLANDES GESCHICHTE, LÄNDER-UND VÖLKERKUNDE.** — Matériaux pour l'histoire de Russie, des peuples qui l'habitent et pour la partie géographique de ce vaste empire. 1^{er} cahier du 2^e vol.; par Benjamin BERGMANN, prédicateur à Rouën. 158 pag. in-8°. Mittau 1826; Steffenhagen et fils.

246. **HASLAM-GHÉRAÏ**, sultan de Crimée, ou Voyages et souvenirs du duc de Richelieu, président du conseil des ministres, recueillis sur des témoignages authentiques, où l'on a mêlé plusieurs fragmens des mémoires inédits de cet homme célèbre, etc.; par L. T. d'ASFELD. In-12, de 9 feuilles; prix, 4 fr. Paris, 1827; Pélicier.

247. **EXTRAITS DE L'HISTOIRE DE MONGOLIE**; par SYTSYN-SAMANNE-TAÏDJA. (*Asiatski-Vestnik.* — Courrier asiatique; Juin et juillet 1825, n^{os} 6 et 7, p. 381 et 19.)

M. Schmidt, qui était attaché à la Société biblique russe, s'occupe de la traduction de cette histoire, écrite en langue mongole, et intitulée *Mongol khadon Tagoudji*. Elle est divisée en 4 livres, sur lesquels l'auteur lui-même, qui était payen, s'explique de la manière suivante: « J'ai d'abord parlé de la création du monde, ainsi que
« des fruits et animaux terrestres; ensuite des Khans qui ont
« organisé l'univers tel que nous le voyons, depuis Olan Ergonk-
« dexene roi des Indes jusqu'à Tymonkset, tsar des Mongols;
« troisièmement des vertueux Bodis-Doï, chefs des peuples, et
« enfin de la religion de Lama qui a procuré le bonheur aux na-
« tions. Bien que moi Sytsyn-Samanna-Taïdji, je sois dépourvu

• du génie et du talent nécessaires pour décrire ces objets importants comme ils méritent de l'être, je n'en ai pas moins fait tout mon possible pour parvenir à ce but, et les livres suivans m'ont servi de guide » 1) *Khat-ta oundou sounou erdenkim Topchia*. Tableau abrégé précieux de l'origine des khans; 2) *Tygoantchalt ouzyæsguerr odkhatou schikala kéréglekschi*. Spectacle indispensablement nécessaire; 3) *Typne-kou gaikhall schiga ouzyndougol sytsygoune, Tsamorlik*. Spectacle merveilleux d'un bouquet de fleurs; 4) *Tytschidé schinar schiltagan ouktozane okhagolakschs ologan Dybscher*. Livre rouge, traitant des effets et des causes; 5°) *Sarba khotoktoin zokiansan erdymynou sythlyi guätkhoulgoi sytsyglyk kymégou hitat sastar*. Morale chinoise, ou le Jardin fleuri qui orne l'esprit des savans, par Sarba Khotoktoine (Koutykhta) 6°) *Erkan diguédou Tsaguiarvarone khaganou baigoloxane nomane Tsayane Tygouké*. Nouvelle véritable tirée du livre de morale du grand khan Khatsagarvarana; 7) *Ertynou Mongolone kha done oundou sounou ekushara togoti*. Grand livre jaune contenant l'histoire de la généalogie des khans mongols.

Cette histoire a également été presque littéralement traduite par M. G. Tataourof.

A. J.

248. LATOPISIEC LITWY I KRONIKA RUSKA etc. — Annales de la Lithuanie et Chronique ruske, copiée d'après un manuscrit slave, avec des notes à l'usage des lecteurs polonais; par Ig. DANILOWICZ, professeur à l'université de Kharkof. 1 vol. in-8°. Wilna, 1827.

Cet ouvrage est remarquable par son contenu et par les idées neuves que l'auteur y présente. La différence que l'on doit mettre entre l'idiôme ruske et la langue russe y est clairement établie.

Les anciens Russes ou Rusins qui, pendant le 10^e siècle, vinrent établir à Kiow le berceau de la monarchie, parlaient le ruske. Nestor, le père de leur histoire, a publié ses *Annales* en cet antique idiôme. Le siège de l'empire ayant été transféré à Moscou, les princes moscovites ayant été pendant le treizième siècle soumis au joug des Tatars et cette domination étrangère ayant pesé sur eux pendant plus de deux cents ans, leur langue dut aussi subir des changemens; elle adopta les tournures et les expressions du peuple vainqueur. De ce mélange

est sortie la langue russe d'aujourd'hui. Les Tatars n'ayant point exercé leur influence sur la langue sacrée, le russe s'est conservé dans les livres sacrés et dans tous les livres liturgiques, tels que missels, rituels, bréviaires et livres particuliers de piété. Les popes (prêtres) en Russie célèbrent et lisent l'écriture sainte en langue russe. Il y a pour elle des imprimeries particulières à Kiow, Moscou, St.-Pétersbourg et dans plusieurs monastères de Grecs non unis.

Les provinces autrefois polonaises, la Gallicie, appartenant en grande partie à l'Autriche, la Lithuanie, la Podolie, la Wolhinie, et l'Ukraine, les provinces comprises dans les gouvernemens de Wilna et de Kiow, ne subirent point le joug des Tatars; ainsi elles conservèrent l'ancien idiôme russe, qui s'écrivait en caractères latins. Lorsqu'en 1772 la Pologne fut partagée par le traité d'Andrzejow, la totalité des Ruskes, unis et non unis, qui par ce traité tombèrent sous la domination de l'Autriche et de la Russie, offrait une population de 2,248,639 ames. Autrefois les grands ducs de Lithuanie et les gouvernemens de la Petite et Rouge Russie, rendaient leurs ordonnances, et les tribunaux leurs sentences, en langue russe. Pierre-le-Grand, qui voulait tout niveler dans son empire, traça lui-même les caractères russes d'aujourd'hui et ordonna, par un ukase, qu'ils seraient employés dans la langue russe, aussi bien que dans le russe. (*Voy. Rakowiecki, Législation russe.*) L'ukase a été exécuté, et les livres liturgiques russes s'impriment avec les caractères russes ordinaires.

Dans l'ouvrage que nous avons annoncé plus haut, Ign. Danilowicz a proposé de revenir à l'ancien usage, et d'écrire la langue russe, comme autrefois, avec les caractères latins. Afin de faciliter cette innovation hardie, il a publié son ouvrage avec ces caractères. Dans son recueil, on remarque entr'autres les ordonnances de Witold, ce grand duc de Lithuanie, si puissant parmi les nations slaves du quatorzième siècle; elles sont toutes en langue russe avec les caractères latins. Cet idiôme est celui des Cosaques; c'est celui de leurs chants militaires et bacchiques. *La Cosaque*, cette danse à mouvemens si brusques, a toujours ses accompagnemens en langue russe. Les *rondeaux* de Zimorowicz sont écrits en idiôme russe; ils ont un certain abandon, une gaîté originale et une douceur d'expression qui leur donne

beaucoup de ressemblance avec les poésies de nos troubadours du 13^e siècle.

G. G-Y.

249. ABRISS DER TERRITORIAL UND PROVINZIAL. GESCHICHTE DES PREUSSISCHEN STAATES, etc. — Précis de l'histoire territoriale et provinciale des états de Prusse, ou Exposé succinct de l'accroissement des possessions de la maison de Brandebourg depuis le 12^e siècle; par A. W. MOLLER. Nouv. édit. In-8°, de 150 pp., avec une carte historique; prix, 12 gr. Munster, 1825; Regensburg. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; août 1827, n° 207 p. 1653.)

Le journal allemand reproduit une foule d'inexactitudes grossières qui se rencontrent dans l'ouvrage que nous annonçons.

250. DE JUDICIIS DRENTHEINORUM ANTIQUIS; AUCTORE H. LOS. In-8°, de VIII et 120 pp. Groningen, 1825; Oomkens. (*Götting. gel. Anzeigen*; janvier 1827, n° 11, p. 97.)

Cette dissertation offre des recherches sur l'ancien ordre judiciaire établi dans la province de Drenthe, et sur son développement jusqu'à l'époque de sa dissolution occasionée par la réunion de cette province avec la république Batave. Elle est divisée en 4 chapitres, dont le 1^{er} traite de l'ordre judiciaire pendant les temps les plus reculés, et principalement sous les Carolingiens; le 2^e, de l'ordre judiciaire sous la domination des évêques d'Utrecht à qui les rois allemands avaient donné cette province en fief; le 3^e, du développement que l'ordre judiciaire a éprouvé sous la régence du duc Charles Egmont de Gueldres (1522-1536) et de l'archiduc Charles d'Autriche et de ses successeurs (1536-1580); le 4^e enfin traite de la réforme à laquelle on assujettit l'ordre judiciaire lorsque Drenthe appartint aux Pays-Bas. Ce qui donne principalement du mérite à ce traité, c'est que l'auteur a été en mesure de tirer parti de manuscrits inédits concernant l'ordre judiciaire de la province de Drenthe, depuis 1412 jusqu'à 1614. L. D. L.

251. LETTRES INÉDITES DE WALLENSTEIN, RELATIVES A LA GUERRE DE 30 ANS.

La riche collection de documens et de manuscrits du direc-

teur Karrig, de Berlin, comprend, entre autres pièces, plus de 200 lettres inédites de Wallenstein, relatives à la guerre de 30 ans, et dont plus de 150 sont des lettres autographes de ce guerrier. Elles sont toutes de l'époque de 1627-34. Ces dernières se rapportent principalement au siège de Stralsund, à l'occupation du Mecklembourg, etc. — On prétend que M. Karrig a l'intention de faire imprimer cette collection dans l'ordre chronologique. Nous ne saurions trop l'encourager à réaliser son projet le plus tôt possible. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; déc. 1827, n° 313.)

252. HISTOIRE DE LA CONTRE-RÉVOLUTION EN ANGLETERRE, sous Charles II et Jacques II; par Armand CARREL. Un vol. in-8° de 439 pages; prix, 7 fr. Paris, 1827; Sautelet.

M. Carrel était déjà connu comme auteur d'un *Résumé de l'histoire d'Écosse* (1), qui a mérité d'être distingué parmi la foule de livres qu'on nous a donnés sous ce titre nouveau, destiné à rajeunir celui d'*abrégé*; l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui le place au rang de nos historiens modernes les plus instruits et les plus consciencieux. Il est plein de recherches utiles, de rapprochemens heureux, et surtout de talent et de raison; nous regrettons seulement que le style en soit parfois un peu lourd et embarrassé, et nous craignons qu'il n'ait pas assez d'attraits pour des lecteurs disposés à tenir compte de la forme dans un livre où l'on doit principalement considérer le fond.

Le volume s'ouvre par une introduction qui est, à elle seule, un excellent morceau d'histoire, et où l'auteur, remontant à la révolution opérée par Cromwel, s'attache à bien présenter les antécédens de la contre-révolution « à laquelle, dit-il, les rois Charles II et Jacques II ont eu le malheur d'attacher les destinées de leur famille, et qui a été la dernière résistance opposée en Angleterre par le pouvoir royal à l'établissement du gouvernement consenti. » Nous regrettons de ne pouvoir entrer ici dans aucun développement sur la marche que l'historien a suivie dans son récit. Nous remarquerons seulement, avec l'auteur, « que les Stuarts ne succombèrent point sous une influence

(1) Paris, 1825; Lecointe et Durey. Voy. *Bullet.* tom. IV, n° 360.

ennemi de la royauté, et qu'ils eurent toujours pour eux la masse éclairée, intéressée au repos et à l'ordre, chaque fois que les débris des partis religieux et politiques, entrés les derniers dans la révolution, s'agitèrent pour ramener un ordre de choses en opposition avec les élémens dont se composait la société. » Leur faute fut de regarder leur rappel comme un retour complet aux principes qui avaient guidé la politique de leur père, de remettre tout en question, et de faire la guerre aux libertés conquises par la révolution, mais réclamées long-temps avant par la nation. Une leçon aussi importante ne sera point perdue sans doute pour l'histoire, et nous devons remercier l'auteur qui en a fait le sujet de ses méditations, sur lequel nous appelons celles de tous les hommes d'État.

E. H.

253. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE NAPLES ET DE SICILE; par S. D. In-18 de 295 p.; prix, 2 fr. 50 c. Paris, 1826; Lecoq et Durey.

L'auteur de ce résumé commence par une *esquisse géographique du royaume de Naples et de Sicile*. « La terre lui présente tous ses dons, dit-il en parlant de Naples, et le Vésuve l'éclaire de ses feux. Constantinople seule peut lui disputer la préséance; mais, quelque imposans que soient les aspects du Bosphore, ils n'ont pas le privilège d'être illuminés par le flambeau d'un volcan. » A ce discours on serait tenté de croire que la nuit couvre inutilement de ses ténèbres la belle ville de Parthénope, attendu que le Vésuve est toujours là prêt à l'éclairer de ses feux. Quant au privilège de cette illumination, je pense que les Napolitains voudraient bien en être dispensés; heureusement ce phénomène imposant et magnifique, à la vérité, mais très-dangereux pour les habitans du pays, n'arrive pas tous les jours, comme on pourrait le croire par l'expression de l'auteur. En faisant cette remarque, nous ne voulons pas dire que tout le reste de cette histoire soit écrit du même style. Nous y avons trouvé d'assez bonnes réflexions, mais trop fréquentes peut-être pour ce que comporte un extrait d'histoire très-abrégé. En effet, si l'auteur avait supprimé la moitié au moins de ses réflexions, son *Résumé* aurait eu un peu plus de développement, surtout dans les premières époques de son histoire, qui sont traitées un peu trop à la hâte.

ROSELLINI.

254. DE LA SICILE et de ses rapports avec l'Angleterre, à l'époque de la constitution de 1812, ou *Mémoires historiques sur les principaux événemens de ce temps*, avec la réfutation de l'*Histoire d'Italie* de M. Botta, pour les parties qui ont rapport à ces événemens; suivi de pièces justificatives; par un membre des différens parlemens de Sicile. In-8° de 20 feuilles $\frac{5}{8}$; prix, 6 fr. Paris, 1827; Ponthieu.

255. MÉMOIRES INÉDITS DE JEAN BAPTISTE SPADA, Gouverneur de Rome depuis l'an 1635 jusqu'en 1643, et dans la suite Cardinal sous le titre de Sainte Suzanne; découverts par M. l'abbé FÉLIX ALLARD.

Parmi les livres oubliés, et que la négligence avait dérobés à l'avidité du public se présentent les *Mémoires du Cardinal Spada*, que je viens de découvrir, et sur lequel je dirai quelques mots, avant de parler de son ouvrage, pour suppléer au silence ou à la défectuosité de nos biographies.

Moréri est le seul, parmi nos écrivains, qui donne quelques notions sur Spada (1); encore le fait-il d'une manière bien brève et purement chronologique. Il se contente d'indiquer quels furent les postes que remplit cette Éminence, et l'époque où elle les obtint. Du reste, aucune particularité sur sa vie et son caractère. Je vais offrir quelques détails peu connus sur ces deux objets.

Jean Baptiste Spada naquit dans la ville de Lucques, capitale de l'ancienne république de ce nom, le 27 août 1597. Son père se nommait Horace Spada et sa mère Cénami. Sa famille était une des plus anciennes de la république, et la dignité de 1^{er} *Anziano*, changée dans la suite en celle de Gonfalonier, qui était la plus éminente de l'état, y devint comme héréditaire.

(1) On chercherait en vain quelques détails sur Spada dans les Biographies de Michaud, de Chandon et Delandine, de Feller, de Ladvocat, dans le volumineux *General biographical Dictionary* imprimé à Londres en 1816, et même dans la traduction italienne du dictionnaire de Chandon, publiée à Bassano, en 1796, où on a inséré quelques articles nationaux. Si Miravel y Casadevante en dit quelque chose, c'est que son dictionnaire n'est que la traduction de celui de Moréri. Prudhomme ne cite dans le sien que Bernadino Spada, autre cardinal de ce nom. Je ne compte pour rien ce que l'auteur du dictionnaire historique de l'*Encyclopédie* dit des Spada dont il ne fait qu'énoncer les noms.

Dès l'âge de 9 ans, Spada montra par ce qu'il était ce qu'il devait être. Cette naissante aurore promettait déjà un beau jour (1). On l'envoya, en 1606, à Rome, le théâtre de la science et l'asile du bon goût, afin qu'il y pût ébaucher et perfectionner ses études. Ce fut son oncle Spada, doyen des avocats consistoriaux, que l'on chargea de le diriger dans la carrière des lettres. Ses soins fructifièrent merveilleusement, et, à sa mort, le jeune Spada hérita de toute l'estime qu'il avait conquise par ses travaux et son intégrité, et de son poste d'avocat du consistoire, qu'il avait même déjà partagé avec lui vers les dernières années de sa vie.

Nommé bientôt encore avocat du fisc, Spada se démit de ce second emploi à l'invitation d'Urbain VIII qui l'engagea à se mettre en prélatrice. Il ne retint que la fonction d'avocat du consistoire, à laquelle ce dernier Pontife joignit, en 1624, celles de référendaire de l'une et l'autre Signature (2) et de secrétaire de la congrégation *del buon' Governo*. Spada fut encore nommé auditeur de la Consulte, en 1627, et secrétaire de cette congrégation en 1629.

Urbain VIII était si charmé de l'application avec laquelle Spada se livrait aux occupations dont le fardeau lui avait été confié; il fut si touché de l'affection qu'il lui témoignait et du dévouement qui l'entraînait à la gloire de son souverain, qu'il résolut de l'investir d'une marque éclatante de son estime et de sa bienveillance.

Pour donner un vaste champ à l'exercice de sa modération et de sa sagesse, il lui confia un des emplois les plus épineux de la Cour romaine, je veux dire la fonction de gouverneur de la capitale. Le succès correspondit à l'attente. Chose sans exemple avant lui (3), il conserva son poste 8 ans et 8 mois, sans que son gouvernement cessât un instant d'être une source de services

(1) *Al sorgere di quest' aurora, conoscendosi dagli suoi quelle che doveva sperare del rimanente del giorno, fu, ect. Galeazzo Gualdo, Scena d'huomini illustri d'Italia. G.*

(2) *Segnatara di grazia, segnatara di giustizis.*

(3) *Non restò punto defraudata la speranza che haveva il papa in questo prelato, perche basta il dire, che senza essemplio continuó nel governo 8 anni et 8 mesi, etc. Galeazzo Gualdo, Scena d'huomini illustri d'Italia. G.*

rendus au souverain et de bienfaits répandus sur le peuple. Spada avait pris possession de sa charge le 18 janvier 1635, et il la quitta le 18 septembre de l'année 1643. Le 13 juillet précédent, il avait été élevé au patriarcat de Constantinople, dans une promotion que le pape fit de plusieurs cardinaux.

A cet emploi fut ajoutée la haute fonction de ministre secrétaire d'état. Cette dernière dignité était, dans les circonstances où Spada en fut revêtu, aussi onéreuse que brillante. Toute l'Italie s'élevait conjurée contre le Saint Père. La prudence de Spada fut alors éminemment utile au siège pontifical, et son activité prévint ou détourna bien des orages.

Innocent X manifesta la même bienveillance à Spada que son prédécesseur. Le 1^{er} témoignage de confiance qu'il lui accorda fut de le nommer président de la Romagne en 1644.

Spada se comporta dans cette nouvelle dignité avec tant de sagesse, il sut tellement captiver, par ses manières agréables et insinuates, l'affection de ses administrés qu'il devint leur idole : à son départ le marbre fut appelé à attester aux générations futures les bienfaits dont il avait été l'organe pour le peuple heureux confié à ses soins. L'inscription suivante lui fut décernée. Elle vaut un peu mieux que toutes celles qui accompagnent les conquêtes, et qu'on trace avec du sang humain.

D. O. M.

Joanne Baptista Spada, patritio Lucensi, patriarcha Constantinopolitano, Flaminiaque præsidente, à provinciâ discedente, ingemiscunt Ravennates; summi quos adamavit; infimi quos non despexit; divites quos non expilavit; pauperes quibus erogavit; sæculares quorum concordia stavit; religiosi quibus non defuit, si non præsuit; omnes denique, quos ingenti annonæ penuriâ ubere annona servavit; hujus ergo, nomen perennare volens.

S. P. Q. R. posuit anno domini 1648 (1).

(1) Au Dieu très bon et très grand.

Jean-Baptiste Spada, patricien de Lucques, patriarche de Constantinople, président de la Romagne, quitte sa province; tous les citoyens de Ravenne le regrettent! Les grands qu'il aimait; les petits qu'il ne méprisait pas; les riches qu'il n'a point dépoillés; les pauvres qu'il a soulagés; les séculiers qu'il unit par les liens de la concorde; les religieux sur

De retour à Rome, Spada obtint enfin cette dignité que ses travaux et ses vertus éprouvées réclamaient depuis si long-temps et avec tant de justice pour lui. Il fut élevé au cardinalat le 2 mars 1654, et Innocent X, en lui présentant le chapeau, laissa échapper ce mot si flatteur pour celui qui en était l'objet : en nommant Spada membre du sacré collège j'ai moins songé à l'honorer par la pourpre romaine qu'à honorer la pourpre elle-même (1).

A peine était-il revêtu de cette nouvelle dignité que le souverain pontife qui n'avait pas eu le dessein, en le mettant sous la pourpre, de le cacher sous le boisseau, et de se priver de sa coopération au bien de ses sujets, lui confia la légation de Ferrare, poste important qui était ordinairement dévolu à une des plus fortes têtes du collège des cardinaux (2).

Spada se conduisit à Ferrare comme à Ravenne. Il obtint la bienveillance de tous en échange de celle qu'il témoignait à tous. A la mort d'Innocent X, il se rendit à Rome pour y assister au conclave où fut élu le cardinal Fabio Chigi sous le nom d'Alexandre VII. De Rome, Spada revint à Ferrare, et de Ferrare à Rome où il se fixa pour le reste de ses jours.

Quelques investigations que j'aie faites pour savoir à quelle époque finit sa légation, je n'ai pu le découvrir. Ce que j'ai su positivement c'est qu'il était dans cette dernière ville en 1671, qu'il assista et concourut à l'élection de Clément X, que, devenu l'ornement de la pourpre romaine (3) par ses hautes qualités et l'éminence de son caractère, la vieillesse ne put ralentir son activité.

Membre d'une multitude de congrégations utiles, il tâchait de conspirer encore au bien de l'église universelle par la sagesse et la bonté s'étendant au défaut de son autorité; toutes les classes ont un mot qu'il sauva par sa vigilance dans une grande disette de grains. Voulant éterniser son nom, le S. et le P. R. lui ont élevé ce monument, l'an de grâce 1648.

(1) Alli 2 di marzo consegui il premio delle sue lunghe fatiche col cardinalato dichiarandosi sua santità, che pensava d'haver honorata più la promozione con la sua persona, che la persona con la promozione. Galleso Gualdo, Scena d'huomini illustri d'Italia. G.

(2) Idem, ibid.

(3) Purpuræ decus et ornamentum. Oldoinus, vitæ et res gestæ pontificum romanorum et S. E. R. cardinalium, tome 4.

gesse de ses conseils et sa ponctualité, lorsqu'il termina sa carrière empreinte des vestiges de toutes les vertus, laissant à la postérité un nom auquel ne se rattache nul souvenir pénible, que n'offusqua jamais même légèrement aucune de ces variations qui semblent inséparables de la faiblesse humaine, surtout quand cette faiblesse est rendue plus fragile encore par les grandeurs qui nous investissent comme autant d'écueils contre lesquels il est si facile, sinon de se briser, du moins de se froiser et de cesser quelques instans d'être soi-même.

Ce fut le 13 janvier 1675 que Spada finit ses jours. Il était âgé de 77 ans. Ses dépouilles mortelles furent transférées et déposées dans l'église de St.-Bonaventure ou, pour mieux dire, de la Sainte Croix dite de *Lucches*. (*La fin au prochain cahier.*)

256. RESUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE; par A. DE CARRION-NISAS. In-18 de 231 pages; prix, 2 fr. Paris, 1826; Lecointe et Durey.

C'était une tâche assez difficile que de renfermer dans un volume in-18, de 200 pages tout au plus, les annales, bien que légèrement esquissées, d'une république qui a duré 14 siècles, et qui, par sa politique adroite et sa suprématie maritime, a exercé pendant long-temps une si grande influence sur les destinées de l'Europe. Aussi l'auteur, comme il le dit lui-même dans son avant-propos, n'a-t-il prétendu donner qu'un abrégé de l'ouvrage de son illustre devancier M. Daru, qu'il a suivi pas à pas, et sous l'inspiration duquel il l'a composé.

Cependant, avec le talent qu'on lui connaît, il a su tirer tout le parti possible d'un aussi bon modèle. Aucun fait n'a été omis; tous les événemens qui se rattachent à la splendeur ou à la décadence de la république sont développés avec autant de clarté que le permettent les limites étroites d'un abrégé. Passant rapidement en revue la longue succession des dépositaires du pouvoir, l'auteur s'arrête à ceux qui ont marqué davantage ou dont l'existence politique est liée à quelque révolution ou circonstance importante. Il s'est contenté de consigner le nom des autres dans l'ordre chronologique.

La difficulté était de présenter succinctement les accroissemens successifs de cette république, dont les institutions sont empreintes dès l'origine d'une physionomie toute particulière.

Il fallait peindre avec des couleurs originales l'esclavage de ces doges, fantômes du pouvoir, et emprisonnés dans leur palais, la politique ombrageuse des décemvirs, et la police vigilante exercée au-dedans et au-dehors par le tribunal soupçonneux des inquisiteurs d'état.

On peut se convaincre que l'auteur a rempli cette condition, si non entièrement, du moins autant qu'il a pu le faire dans un tableau si riche de matières, et renfermé dans un cadre aussi étroit. Quant aux bases qui servaient de règle aux gouvernans pour leur conduite politique intérieure et extérieure, qui prescrivaient la marche à suivre aux agens de la république, limitaient l'étendue de leur pouvoir et assignaient le genre de condamnation applicable à chaque délit ou crime d'état, on peut en prendre une idée dans les statuts des inquisiteurs d'état, placés fort judicieusement à la suite du résumé. Le meilleur éloge, enfin, qu'on puisse faire de cet abrégé, c'est qu'il inspire au lecteur le désir de connaître l'ouvrage de M. Daru.

ROSELLINI.

257. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ITALIE, par M. TRIGNON. 1^{re} part. *Lombardie*. 2^e édit. In-18 de 359 pages; prix, 2 fr. 50 c. Paris, 1825; Lecointe et Durey.

Dans l'hypothèse que ces résumés historiques puissent être d'une véritable utilité pour apprendre l'histoire, le petit ouvrage ici annoncé est un des meilleurs du grand nombre qu'on a publiés dans ce genre. Pour ceux qui n'ont pas acquis par d'autres livres une connaissance assez étendue de l'histoire de la Lombardie, je doute beaucoup que ce résumé puisse servir à leur en donner une idée si non détaillée, du moins distincte par rapport aux faits nombreux, importants et variés dont Milan et les villes lombardes furent le théâtre, surtout dans les interventions répétées de Frédéric Barberousse et de Frédéric II, et durant la domination suivante des Visconti et Sforza.

Mais si ce petit livre doit servir à rappeler les faits principaux à ceux qui les ont déjà connus par d'autres auteurs, et principalement par les historiens florentins, son utilité, on ne pourra pas la revoquer en doute, à cause de la clarté que l'auteur a su associer autant qu'il était possible, aux étroites limites dans lesquelles il s'est borné.

ROSELLINI.

258. L'ESPAGNE SOUS LES ROIS DE LA MAISON DE BOURBON, ou Mém-

moires relatifs à l'histoire de cette nation, depuis l'avènement de Philippe V, en 1700, jusqu'à la mort de Charles III, en 1788, écrits en anglais sur les documents originaux inédits, par Don Andres MURIEL. Tom. I et II, in-8°, ensemble de 71 feuilles 3/4 ; prix, 12 fr. Paris, 1827 ; Debure. L'ouvrage doit avoir 4 vol.

259. GESCHICHTE DER REVOLUTION SPANIENS UND PORTUGALS, etc. — Histoire de la révolution d'Espagne et de Portugal, et principalement de la guerre qui en a été la suite, par M. de SCHEPELER, colonel prussien. Vol. I, depuis 1807 jusqu'en octob. 1808. In-8° de x et 555 pag. Berlin, 1826 ; Mittler. (*Goetting. gelehrte Anzeig.* ; nov. 1827, n° 176, p. 1745.)

Schepeler fut en Espagne, durant toute la guerre de la péninsule, en qualité d'agent diplomatique. L'introduction de son ouvrage contient des observations intéressantes sur les caractères espagnol et portugais, et sur l'organisation politique de chaque province de l'Espagne. Ce 1^{er} volume est divisé en 30 chapitres, dont le 1^{er} traite de la révolution d'Espagne en 1808, et le 30^e traite du corps espagnol de la Romana en Danemark. Il paraît que cet ouvrage, dont on parle avec beaucoup d'éloge, sera composé de plusieurs volumes.

L. D. L.

260. HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, contenant les six périodes antérieures à Louis XI, avec un Coup d'œil sur la septième, et précédée d'une introduction ; par M. R. A. HENRIOT, avocat à la Cour roy. de Paris. In-8° de 16 feuilles 3/4. Paris, 1827 ; Blaise.
261. HISTOIRE DE LA FRONDE ; par le comte de SAINT-AULAIRE. 3 vol. in-8°, ensemble de 74 feuil. 1/2 ; prix, 21 fr. Paris, 1827 ; Baudouin.
262. CINQ LETTRES SUR LA CATASTROPHE DE QUIBERON ; par le vicomte de la VILLEGOURIE, échappé au massacre. In-8° de 10 feuil. Paris, 1826 ; Delaforest.
263. HISTOIRE DU DAUPHINÉ ; par M. de CHAPUYS MONTLAVILLE. Tom. 1^{er}, 1^{re} livrais. In-8° de 17 feuil. Lyon, 1827 ; Babeuf. Paris, Dupont.
264. MÉMOIRE SUR LE COMMERCE DE CAEN, depuis le XI^e siècle ;

par M. l'abbé de la Rue. (*Mémoires de la Société d'Agriculture de Caen*; t. 1^{er}, pag. 169.)

L'abbé de la Rue a cherché dans les chartes les données fondamentales de son mémoire; il a trouvé 1^o que la première foire établie à Caen, le fut par Guillaume le conquérant; 2^o qu'une grande partie des productions du sol étaient exportées par les habitans dès le XII^e siècle; 3^o et la pierre aussi, les plus beaux édifices de Londres ayant été construits avec les produits des carrières des environs de Caen; 4^o que l'éducation des chevaux, la pêche du hareng, et que diverses fabriques y étaient en grande activité, telles que celles d'armes et armures, la coutellerie, les tanneries, la teinturerie, la draperie, etc. Caen faisait aussi le commerce d'entrepôt pour les vins, le fil, le fer, etc. Mais cet état de prospérité fut ruiné par les guerres intestines, l'invasion étrangère et autres causes non moins calamiteuses. M. de la Rue promet de pousser cette histoire, par un second mémoire, jusqu'aux temps modernes.

265. HISTOIRE DE LA COLOMBIE; par M. LALLEMENT. In-8^o de 10 feuil. 1/2; prix, 5 fr. Paris, 1826; Eymery.

266. HISTORICAL RESEARCHES ON THE CONQUEST OF PERU, MEXICO, etc. — Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, de Bogotà, Natchez et Talomeco au 13^e siècle, par les Mongoles accompagnés d'éléphants, etc.; par John RANKING. In-8^o, de 479 pages, avec 2 cartes et des portraits; prix, 18 sh. Londres, 1827; Longman et Comp.

Un ouvrage à paradoxes, *Recherches historiques sur les guerres et les chasses des Mongoles et des Romains*, a fait connaître depuis peu le nom de M. Ranking, qui a voulu prouver que les Mongoles et les Romains avaient une énorme quantité d'éléphants, et que c'est de ces éléphants que proviennent les débris fossiles d'éléphants qu'on trouve en Europe, en Asie et en Afrique. Non content d'avoir établi ce paradoxe, l'auteur a voulu l'étendre aussi sur le Nouveau Monde. Il a donc composé un second ouvrage, dont le but est de prouver que les Mongoles ont envahi le Pérou et le Mexique, qu'ils ont emmené en Amérique des éléphants, et que ce sont les débris de ces animaux qu'on déterre quelquefois dans le sol du Nouveau Monde. Il y a dans cet ouvrage bien moins de raisonnemens et de discussions

que de citations de passages plus ou moins longs que M. Ranking met à la suite les uns des autres. Il pense que les Tartares-Mongols qui, au 13^e siècle, voulurent faire la conquête du Japon, et qui échouèrent en partie, furent poussés par les vents jusqu'en Amérique. Assis sur des éléphants, ils furent pris pour des géans, et c'est de-là, suivant ce qu'il croit, que vient la tradition des géans de l'Amérique dont parlent quelques auteurs. C'est sur un fond aussi léger que M. Ranking bâtit son hypothèse. Il fait ensuite l'histoire des Incas et des Cazyques, et copie une foule de passages de Garcilasso de Véga, de Clavigéro et autres, sur les mœurs des peuples américains, et les met en parallèle avec des passages de Marcc-Polo, et autres auteurs qui ont écrit sur les Tartares : il veut arriver par là à prouver l'identité d'origine des Péruviens, Mexicains et Tartares-Mongols. Voici quelques-unes de ces analogies : Tous ces peuples avaient une grande vénération pour le soleil ; leurs princes prétendaient descendre de cet astre ; à la mort des monarques on immolait des esclaves, des concubines et d'autres individus pour les servir dans l'autre monde. Tous ces peuples avaient des armes semblables : l'or et l'argent étaient entassés dans les palais des souverains, ils se servaient de papier de soie, ils gravaient des inscriptions sur les rochers, ils avaient en estime le nombre 9, ils élevaient des pyramides, les souverains distribuaient à leurs courtisans les filles des nobles pour les leur faire épouser, etc. Voilà les matières qui remplissent ce volume, comme elles remplissaient le premier ouvrage ou la première compilation de l'auteur, qui, au reste, prouve qu'il a fait beaucoup de lectures. Il est à regretter qu'il n'en ait pas tiré des résultats plus utiles. D-g.

MÉLANGES.

267. *MAGAZIJN VOOR WETENSCHAPPEN, KUNSTEN EN LETTEREN.*

-- Magasin pour les sciences, les arts et les lettres, publié par N. G. van KAMPEN. Vol. VII, cah. 1-3. 446 p. in-8°. Amsterdam, 1827; Meyer Warnars.

Dans le tom. VI, n° 291 du *Bulletin*, 1826, nous avons fait connaître les 6 premiers vol. du recueil hollandais de M. van Kampen. Nous allons indiquer de même les principaux articles historiques et philologiques du volume suivant.

De la République d'après Cicéron ; par M. van Kampen. 2^e discours. L'auteur continue d'expliquer les idées de Cicéron sur le gouvernement de l'état. — *Dissertation sur l'influence que la chute de Constantinople a eue sur l'état des lettres en Europe*, par S. Muller. La littérature grecque s'éteignait dans l'Occident lorsque les réfugiés grecs en Italie, Léonce Pilate, maître de Boccace, Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, Jean Argyropole, George de Trébisonde, le cardinal Bessarion et autres, vinrent la ranimer, grâce à la protection que leur accordèrent les papes, les grands-ducs de Florence et d'autres princes. — *Sur l'histoire et les antiquités de la Hollande sous le rapport du sentiment et de l'imagination*, par M. van Lennep. Pour détruire le préjugé que la Hollande n'a rien qui parle à l'imagination, et ne saurait inspirer un Walter-Scott, l'auteur rappelle quelques souvenirs historiques, et cite quelques passages des poètes hollandais qui ont su en tirer bon parti. L'auteur n'arrive point jusqu'à l'époque de la splendeur du commerce et de la domination hollandaise au 16^e siècle; peut-être réserve-t-il cette époque pour un autre mémoire. — *Parallèle des Phéniciens et des Hollandais*, par M. Berg de Middelbourg. Tyr y est comparée à Amsterdam, les colonies des Phéniciens à Cadix et ailleurs, avec celles des Hollandais à Batavia, etc. — *De l'éducation de la jeunesse chez les Romains* ; par M. van Kampen. C'est surtout de Quintilien que l'auteur a emprunté ses renseignements. — *Défense de l'esprit primitif de l'islamisme*, par M. Hamaker. Le savant orientaliste présente Mahomet comme un grand réformateur et un régénérateur d'une nation abrutie et plongée dans la superstition; il fait ressortir les grandes qualités que possédait ce fondateur d'une religion nouvelle, les efforts qu'il fit pour élever l'âme de ses compatriotes vers un Dieu unique, et pour leur inculquer la vertu : ses guerres avaient pour but, selon l'auteur, de propager la doctrine du monothéisme, ou de repousser des agressions injustes, etc. — *Des idées des anciens sur le Decorum*, par M. van Assen, d'après Cicéron, Aristote et d'autres écrivains de l'antiquité. — *Sur l'éducation de la jeunesse chez les Grecs*, par M. van Kampen. Cette dissertation se rattache à celle du même auteur sur l'éducation de la jeunesse romaine; les écrits de Platon ont fourni à l'auteur les principaux faits. — *Du style de Démosthène* ; l'auteur anonyme fait ressortir les beautés de quelques passages des harangues de l'orateur grec.

D—G.

268. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA, séance du 14 mars 1827.

Cette séance a été terminée par l'examen rapide d'une partie d'un code de lois traduit du Birman. Ces lois portent un caractère de simplicité primitive, mais d'absurdité sociale qui décele un peuple semi-barbare. Plusieurs de ces lois traitent des rapports sociaux qui existent entre le maître et l'esclave, l'esclave considéré comme étant devenu tel par le fait d'une dette contractée par lui envers le premier, et dont l'acquit consacre de plein droit l'émancipation du libéré. L'esclave est-il parent de son propriétaire, le premier devient également libre par le fait de la mort de son maître. Ce code n'est pas moins favorable aux femmes : un mari maltraite-t-il son épouse, on commence par l'admonester. En cas de récidive, la femme a le droit de se séparer de lui et d'emporter avec elle tout le mobilier qu'ils possèdent, ne lui laissant que les vêtemens qu'il porte. Le prix marchand d'un homme adulte est de 30 tikals, et celui d'une femme de 25. Le prix d'un éléphant, considéré comme un objet de commerce d'une valeur qui l'emporte sur celle de l'un de ces deux articles, est de 50 tikals, l'animal pris à sa naissance; et ce prix augmente annuellement de 10 tikals par an, jusqu'à ce que l'éléphant ait atteint l'âge de 30 ans. Le code n'admet point de compensation en argent pour la perte de la vie ou d'un membre, si ce n'est dans le cas où un esclave ou un écolier viendrait à périr par l'effet d'un châtement trop sévère; dans ce cas le propriétaire ou le maître d'école est passible d'une amende égale au prix de 10 hommes. Les lois sur les successions sont, en général, très-différentes de celles du code Hindou, excepté en ce qui concerne les cérémonies funéraires, lesquelles jouissent d'un droit de préemption, même à l'égard d'un étranger. Le code Birman, tout imparfait qu'il est, tend à restreindre les cas de litige, en ce qu'il prescrit que celui qui gagne sa cause paiera les dépens, et que sa partie adverse paiera une amende. On remarque aussi dans ce cas que la décision du Roi est supérieure à la loi, et que le meilleur moyen d'arranger une affaire consiste, pour les parties intéressées, à la terminer à l'amiable entre eux sans recourir aux voies de droit. (*Calcutta Gov. Gazette—Asiat. journ.*; oct. 1827, p. 477.)

269. ACADEMIE ROYALE DE TURIN. Séance du 19 déc. 1827.

La classe des sciences morales, historiques et philologiques

a entendu les lectures suivantes : De l'origine du Commerce de Gènes avec l'empire grec, et de la colonie de Galata, par M. Louis Sauli ; Explication de deux manuscrits gréco-égyptiens du musée de Vienne, par Amédée Peyron ; Observations sur une antique inscription métrique de Verceil, par l'abbé Constant Gazzera.

Séance du 3 janvier 1828 : Considérations sur l'art historique, par le comte Napione ; continuation du Mémoire de M. Sauli sur l'origine du commerce des Génois avec l'empire grec, et de la colonie de Galata.

Séance du 24 janvier : Rapport de l'abbé Gazzera sur un écrit de M. Sclopis, intitulé : Considérations historiques sur le prince Thomas, comte de Savoie. Notice du comte Napione sur l'anneau de Saint-Maurice. Note de M. Peyron sur la valeur du talent gréco-égyptien. Introduction à quelques dissertations historiques et morales, par le comte Somis. (*Journal de Savoie* ; 5 janv., 19 *id.* et 16 fév. 1828.)

270. SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, *séance du 6 sept. 1827.*

M. Lecadre fait une communication sur diverses antiquités trouvées à l'entrée du canal de Bretagne. Il lit ensuite, au nom de M. Richard jeune, une description d'une figurine trouvée dans le même endroit du canal. La Société académique autorise l'impression de ces deux mémoires qui seront insérés dans la prochaine livraison du *Lycée armoricain*, avec une lithographie de M. Peytavin. (*Le Breton* ; 8 sept. 1827, n° 125.)

271. NEUER NEKROLOG DER DEUTSCHEN. — Nouvelle nécrologie allemande. 3^e année (1825), cah. 1 et 2 (1^{er} vol.) Avec le portrait de Maximilien Joseph, roi de Bavière. In-8° de XXX et 1643 pp. ; prix 5 thal. carton. (*Allgem. Repertorium*, De Beck ; 1827, vol. 2, cah. 6, p. 432.)

Ces deux cahiers offrent ensemble 245 notices biographiques plus ou moins étendues. Elles sont relatives à des Allemands distingués, morts en 1825, et elles ont été rédigées par divers auteurs, ou extraites des recueils périodiques et d'autres ouvrages publiés.

272. JOHANN FRIEDRICH DER SECHSTE, etc.—Jean Frédéric VI,

duc de Saxe, de la ligne Ernestine. Essai biographique; par le D^r B. ROESER. In-8° de XV et 290 pp.; prix, 1 thal. Neustadt (sur l'Orla), 1827; Wagner. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 6, p. 424.)

La biographie que nous annonçons, appuyée sur un grand nombre de documens inédits, est celle d'un prince devenu célèbre par ses malheurs. Elle offre en même temps des matériaux importans pour l'histoire de l'époque de ce prince.

273. NOTICES HISTORIQUES SUR LES BIBLIOTHÈQUES ANCIENNES ET MODERNES; par J. L. A. BAILLY, sous-bibliothécaire de la ville. In-8°. Paris, 1828; Rousselon.

Le volume que nous avons sous les yeux se compose de 110 pages; l'examen attentif que nous en avons fait nous a rappelé, à chaque instant, la maxime *Suum Cuique*; en voici l'application à cette notice.

Les pages 1 à 56, occupées par un *Coup-d'œil sur les bibliothèques anciennes*, depuis Moïse jusqu'à Charlemagne, et sur les bibliothèques modernes des pays étrangers à la France, ne sont qu'une copie des pages 58 à 108, tome 1^{er} du *Dictionnaire raisonné de Bibliologie*, publié en 1802 par le savant bibliographe M. Peignot; on a seulement mis dans un autre ordre les notices que M. Peignot a publiées dans l'ordre alphabétique, et quant aux bibliothèques modernes étrangères, on y a ajouté quelques notions de plus par-ci par-là, tirées de notices déjà imprimées ailleurs. Les pages 56 à 115, relatives à la Bibliothèque du Roi à Paris, sont encore copiées du même M. Peignot, même ouvrage, pages 76 à 91, ou de l'*Essai historique sur la Bibliothèque du Roi*, publié par Leprince l'aîné en 1782. Il y a quelques notions de plus tirées des notices sur quelques départemens de la bibliothèque, publiées par MM. Dumersan, Duchesne aîné, etc. Ces notices ont aussi porté malheur à notre auteur et l'ont jeté dans une ridicule répétition, car, page 102, il donne la description d'un *vase en forme de soucoupe*, trouvé à Rennes, en 1774, et page 107, la description d'une *patère d'or*, trouvée aussi à Rennes, et la même année 1774, sans s'apercevoir qu'il s'agit toujours du même monument. Mais il a pris la première description dans l'ouvrage de Leprince, et la seconde dans la notice de M. Dumersan, d'après Millin,

et il ne s'est pas cru obligé d'aller au Cabinet des Antiques, pour voir la soucoupe et la patère, ou de savoir que c'est tout un.

Les pages 115 à 144, relatives aux principales bibliothèques de Paris, autres que la Bibliothèque Royale, sont également *copiées* du petit livre de Leprince, avec quelques additions relatives à leur état actuel, et sauf aussi une nomenclature, page 130 à 136, sur laquelle nous reviendrons. Ajoutons toutefois en passant, que l'article relatif à la Bibliothèque de la ville de Paris, que l'auteur doit bien connaître, est un des plus incomplets : on n'y voit qu'une seule chose positive, c'est que la Bibliothèque *de la ville*, c'est la Bibliothèque de *L'Institut*. Tout le monde sait que le premier fond de cette dernière est en effet l'ancienne Bibliothèque de la ville, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait, de fait, une Bibliothèque de la ville. Le sous-bibliothécaire ne nous dit pas d'où elle date, ni quelle est son origine, et tout ce qu'il dit, d'après le livre de Leprince, appartient inévitablement à la bibliothèque actuelle de l'Institut. Les notices sur quelques collections particulières de livres, formées dans ces derniers temps, telles que les bibliothèques des Invalides, de l'École de Droit, du Jardin du Roi, etc., ne peuvent, je crois, être contestées à l'auteur; elles forment 2 pages. La Table qui les suit est encore imprimée ailleurs.

Les pages 145 à 159, anciennes bibliothèques de Paris, supprimées, sont encore *copiées* du petit livre de Leprince, pages 337 à 364.

Les pages 160 à 192, sur les bibliothèques des départemens, sont tirées des annuaires, notices et autres ouvrages connus : il y a des erreurs et des oublis notables; nous accordons, faute de moyen de vérification, ces notices ou extraits à l'auteur; mais rien n'est plus incomplet par exemple, que l'article relatif à la bibliothèque actuelle de la ville de Lyon, tandis que les renseignements, tirés d'anciens ouvrages vraisemblablement, sont très-détaillés sur les bibliothèques de la même ville qui n'existent plus.

Pages 193 à 196, on trouve la table des villes de France qui possèdent une bibliothèque, avec l'indication du nombre de volumes de chacune; cette table a été imprimée partout, d'après les états dressés au ministère de l'intérieur. Voir surtout l'ouvrage de M. Petit-Radel.

Le tableau comparé des productions de la presse, pages 197 à 201, a été imprimé récemment. La reconnaissance publique rattache le nom de M. le comte Daru à ce travail.

Vient enfin une liste détaillée de lois et ordonnances relatives aux bibliothèques, pages 204 à 206.

Voilà ce que l'auteur appelle gravement dans sa préface les *Résultats de ses Recherches*, sans citer même le titre des ouvrages qu'il a si hardiment copiés, on peut mieux dire si malheureusement. Car certes, le premier mérite d'un sous-bibliothécaire, qui écrit sur la science dont il fait sa profession, c'est la fidélité dans l'orthographe des noms propres d'auteurs ou d'imprimeurs, et dans la transcription des titres d'ouvrages. Ce mérite, quelque faible qu'il soit d'ailleurs, manque cependant à la notice que nous sommes chargés d'annoncer, et les métamorphoses singulières que ces noms et ces lettres y subissent seraient fort amusantes, si elles étaient moins fâcheuses pour l'auteur. Il y en a des exemples presque à chaque page : nous les citerons si l'auteur conteste notre assertion.

Nous devons revenir, comme nous l'avons promis, sur les pages 130 à 136, contenant une table alphabétique des villes et provinces de France, dont l'*histoire* existe dans la bibliothèque de la ville de Paris. Cette table appartient incontestablement à l'auteur de la notice, et elle serait d'une grande utilité si les noms d'auteurs et les titres de livres n'étaient trop souvent ridiculement travestis : en voici quelques exemples : vous trouvez parmi les historiens de l'Alsace M. *Schoepflini*, de la Gaule narbonaise, M. *Mandajori*, ce qui veut dire que M. Bailly n'a pas su que ces deux noms d'auteurs sont au génitif latin dans le titre de leurs ouvrages, et qu'il fallait donc les nommer par leurs noms, Schoepflin, Mandajor, ou bien, si cela lui plaisait mieux, les exprimer au nominatif *Schoepflinus*, *Mandajorus*, et cette dernière manière leur aurait donné une apparence très-scientifique. Parmi les historiens de la Bourgogne, vous trouvez Monsieur *Réveil du Chyndonax* : on ne connaissait jusqu'ici qu'un livre publié à Dijon, 1621, et à Paris 1623, avec ce titre : le *Réveil de Chyndonax*, par Jean Guénébault ; mais l'ouvrage est anonyme, et l'auteur de la notice a pris le titre pour le nom de l'auteur. L'historien de la Bresse s'appelle Guichenon, comme il le faut en effet, à l'article *Belley*, et *Guichenon* à l'ar-

icle *Bresse*; Oderic-Vital, devient *Orderic*; l'historien du Quercy, Cathala-Couture, est transformé en deux personnages, dont l'un s'appelle *Decothala*, et l'autre *Couture*; en voilà assez pour cette table de quelques pages. Qu'on nous permette, en finissant, une réflexion.

La manie de faire un livre est aujourd'hui universelle en France, et bientôt nous ne serons plus qu'une nation de scribes. Si nous voulions rechercher les causes de cette manie, celles de l'espèce d'élan donné depuis quelques temps à toutes les médiocrités entreprenantes, nous pourrions nous arrêter à deux faits principaux : 1° La malheureuse indulgence des journaux qui séduisent le public sans scrupule, et au profit des libraires ou des auteurs favorisés. 2° Des circonstances qui, divisant la France intelligente en partis nombreux, ont multiplié singulièrement nos grands hommes, nos chefs-d'œuvre, parce que chaque parti a voulu avoir les siens, et les a proclamés avec tous les superlatifs de la passion. Notre littérature n'en est pas plus riche réellement, mais bien des personnes qui voyaient qu'il en coûtait si peu pour devenir savant ou un écrivain du premier ordre, se sont mises à l'œuvre, et ont reçu leur brevet en bonne forme dans une feuille que le public lit un jour et oublie le lendemain. Mais enfin les presses gémissent, on devient auteur sans s'inquiéter de la critique : il est temps qu'elle rende aux sciences et aux lettres les services qu'elle leur doit. Le bon sens et la justice y feront un égal profit. R. J.

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE CAHIER.

Philologie.

Bible polyglotte sous presse à Londres. — Pentateuque hébreu manuscrit	209
Tableau des Écritures de tous les peuples; de Brière	210
Séparation des mots dans les textes sanscrits; W. de Humboldt. . . .	211
<i>Brevi defensio hieroglyphica</i> ; Seyffarth. — Bibliothèque orientale de d'Herbelot	212
Philonis judæi Paralipomena Armena; Aucher.	213
Éléments de la langue grecque; Bellermann. — De la particule η ; Fasi	215

L'Illiade italiana; Mancini. — Supplément au théâtre des Grecs....	217
Méthode du grec moderne; David. — Sur le Dict. latin de Kaercher.	223
Pomponius Mela, trad. en franç.; Fradin. — <i>Statii Sylva</i> ; Markland.	223
M. T. Ciceronis <i>Laelius</i> ; Gernhard. — <i>P. Petrarcae Historia Julii</i> <i>Casaris</i> ; Schneider	227
MSS. des Bollandistes; 228. — Théâtre Slave à Raguse; Valeriani.	228
Journal grammatical et didact. de la langue française; Marle.....	229
MSS. en vieux français à Valenciennes. 232. — Dictionnaire classique de la langue française.....	233

Mythologie.

Religion, mythologie et philosophie des Indiens.....	235
De <i>Buddhismi origine</i> ; Pohlen. — Mythologie du Nord; Heiberg.	237

Archæologie, Numismatique.

Monumens égyptiens du musée britannique; Yorke et Leake....	238
Antiquités grecques de Symphéropol; Biaremborg.....	239
Géans d'Agriente; Politi. 241. — La Vénus de Syracuse; <i>idem.</i> — Peintures de Tarquinis.....	242
Fouilles de Rome. — Tombelles druidiques en Angleterre.....	243
Société archéologique de Dieppe; 244. — Fouilles à Lillebonne....	245
Sépultures antiques à Ronen, 246. — Figurines trouvées dans l'Erdre.	248
De <i>varia ratione inscriptiones interpretandi</i> ; Kopp. — Inscriptions grecques à Odessa.....	249
Médaille de Mithridate III et de la reine Gépæpyris; Stempkovsky..	250
Médaille de Domitien, 252. — Musée de peinture et de sculpture; Reveil et Duchesne.....	253

Histoire.

La Philosophie de l'histoire universelle; Windischmann.....	255
Résumé de l'histoire d'Égypte; Rey-Dusseuil. — Histoire de l'empire ottoman; de Hammer.....	260
Esquisse des mœurs turques; Palæologue, 264. — Colonies grecques du Pont-Euxin; Stempkovski.....	265
Histoire de Mongolie; Taïdja, 266. — Chronique russe; Danilowicz.	267
De <i>judiciis Drenthinorum</i> ; Los. — Lettres de Wallenstein.....	269
Hist. de la contre-révolution d'Angleterre; Carrel, 270. — Histoire de Naples; S. D.....	271
Mémoires manuscrits du cardinal Spada; Allard.....	272
Hist. de Venise, Carrion-Nisas, 276. — d'Italie; Trognon.....	277
Conquête du Mexique par les Mongols; Ranking.....	279

Mélanges.

Magasin pour les sciences, van Kampen; 280. — Société asiatique de Calcutta. — Académie royale de Turin, 282. — Société de la Loire-Inférieure, 283. — Nécrologie allemande, <i>ib.</i> — Jean Frédéric VI, <i>ib.</i> — Notices sur les Bibliothèques; Bailly.....	284
--	-----

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

274. OBSERVATIONS SUR LE LANGAGE DES SIGNES, lues au Lycée d'histoire naturelle de New-York, par le prof. Sam. AKERLY. (*Americ. journ. of science and arts*; vol. VIII, cah. 2, p. 348.)

A l'ouest du Mississipi habitent diverses tribus de sauvages qui parlent des langues différentes, et ne s'entendent que par signes. M. Éd. James a donné environ 150 de ces signes dans la relation de l'expédition du major Long aux montagnes rocheuses. M. Akerly fait la remarque qu'un grand nombre de ces signes ressemblent à ceux par lesquels, selon la théorie de l'abbé Sicard, et à l'école des sourds-muets de New-York, ces sourds-muets expliquent leurs pensées. La vérité, par exemple, s'exprime, dans les institutions des sourds-muets, par une ligne droite, tirée avec le doigt depuis la bouche vers une personne; le mensonge s'indique par une déviation de cette ligne droite, par un détour que prend la parole pour arriver à l'oreille de l'auditeur. Les Indiens, observés par le major Long, emploient la même image ou le même signe allégorique. Une maison est indiquée par la réunion de deux mains sous un angle aigu, en forme de toit; les sauvages ont le même signe. M. Akerly cite une foule d'autres analogies.

D—C.

275. NOUVELLE MÉTHODE POUR ÉTUDIER L'HÉBREU DES SAINTES ÉCRITURES; suivie de l'histoire de Ruth et d'un petit Vocabulaire hébreu-français; par l'abbé BRUZELIN. In-12; prix 2 f. Paris, 1827; Dondey-Dupré.

Cette nouvelle méthode, dit l'auteur dans l'Introduction de son livre, a pour base un système de transcription, fondé lui-même sur l'identité, en caractères légèrement différenciés, de 3 alphabets d'une haute antiquité; l'alphabet primitif des hébreux, connu sous le nom d'ancien samaritain, le même que

l'alphabet phénicien ; l'alphabet des premiers grecs et celui des premiers romains. » C'est ainsi que, dans cette phrase que nous transcrivons, l'auteur expose l'identité de ces différens caractères, d'un ton assez dogmatique et, pour ainsi dire, par aphorismes, sans se donner la peine de démontrer les correspondances de sons et de formes qu'il donne comme prouvées, et qui doivent pourtant servir de base à sa *nouvelle méthode*. Il y a 3 méthodes plus généralement adoptées pour apprendre la langue hébraïque. La 1^{re} est celle des *points-voyelles*, appelée autrement des *massorètes*, méthode constamment suivie par toutes les synagogues, et, en général, par toutes les écoles catholiques; la 2^e est d'après le système assez connu de *Mascléf*, dont se servent plus particulièrement les écoles protestantes; la 3^e enfin, qu'on peut regarder comme seulement *philologique*, et tirée de la nature même de la langue des Hébreux, parce qu'en la regardant comme un dialecte de la langue arabe, on ne suit d'autre système de prononciation et de voyelles que celui qui est fixé par l'analogie et par les grammairiens arabes.

Ces 3 systèmes peuvent plus ou moins directement amener au but de bien comprendre l'hébreu. Celui de *Mascléf*, quoiqu'il ait l'air de rendre le chemin plus court, a été reconnu comme sujet à bien des difficultés. Le système des *massorètes* a été inventé sans doute par des gens qui étaient très-savans dans l'arabe et ses dialectes, et s'il a été regardé par quelques-uns comme trop compliqué et insuffisant, c'est peut-être parce qu'on ne l'a pas connu à fond. Ce n'est pas ici que nous devons discuter son origine et ses auteurs : nous avons exposé, dans un livre imprimé à Bologne en 1822, sous le titre de *Kelah David*, la *fronde de David*, tous les argumens qui, à notre avis, le rendent préférable à tout autre système nouveau. Nous ne voulons pas pour cela condamner la méthode de ceux qui, cultivant l'hébreu après avoir appris l'arabe, suivent, dans l'étude de cette langue, qu'ils regardent comme un dialecte, le système grammatical de la langue mère. Mais cette marche ne serait pas la plus convenable pour ceux qui se proposent de connaître, le mieux qu'on peut, la langue hébraïque, sans vouloir cultiver l'arabe, et dans ce cas, nous sommes d'avis que le système des *massorètes* est préférable à tout autre.

Après tout cela, on pourrait se demander si, malgré les différentes méthodes que nous avons pour étudier l'hébreu, il serait nécessaire ou bien utile d'en trouver de nouvelles ? C'est une question qui nous éloignerait trop de notre sujet principal, qui est de rendre compte le plus brièvement possible de l'ouvrage annoncé. Il faut se demander plutôt si la *nouvelle méthode* proposée par l'abbé Beuzelin, est digne d'être adoptée de préférence aux méthodes connues jusqu'ici ?

Nous dirons seulement que cet ouvrage, ayant pour base un système de transcription des lettres hébraïques en nos lettres, est radicalement défectueux ; car, toutes les fois qu'on voudra transcrire par d'autres lettres les mots d'une langue qui a des caractères propres, on s'exposera à des difficultés qui arrêteront à chaque pas. Et, en parlant de la langue des Hébreux, nous demanderons à l'auteur à quoi bons ce changement et cette transcription ? En général nous pensons que le meilleur travail à faire sur les langues anciennes dont on se propose de faciliter l'étude, serait au contraire de reconnaître et de fixer, le plus exactement qu'il serait possible, les caractères qui leur sont propres, quant aux sons et quant aux formes. Nous l'avouerons franchement : même après avoir lu plus d'une fois le peu de pages dans lesquelles l'auteur expose la correspondance de nos lettres avec celles des Hébreux, toutes les fois que nous avons rencontré des phrases ou des mots hébraïques transcrits d'après sa méthode, nous avons eu quelque peine à en comprendre le sens, quoique la langue de la Bible nous soit un peu familière. Ce fait même, à défaut d'autres raisons, a été suffisant pour nous convaincre que ce livre ne peut être d'aucun usage pour ceux qui ont déjà étudié l'hébreu. Mais l'auteur a eu sans doute l'intention d'en faciliter l'étude aux commençans ; considéré sous ce point de vue, il ne pourra encore servir qu'à embarrasser ceux qui voudront lire les livres sacrés dans le texte original ; car, après en avoir appris la langue d'après la méthode proposée par l'auteur, ils seront obligés d'acquérir une nouvelle habitude des formes et du système graphique des Hébreux, et par conséquent le travail deviendra double. Cette *nouvelle méthode* n'est donc, à notre avis, recommandable par aucune espèce d'utilité immédiate.

. ROSELLINI.

276. OBSERVATIONS SUR LA LANGUE DU TIBET. (*Quarterly oriental Magazine* ; n° V, janv. 1825, p. 95.)

De toutes les contrées de l'Asie le Tibet est encore la moins connue, et une de celles qui mériteraient le plus de l'être. Nul doute que son étendue ne soit considérable, mais le nombre des provinces et des villes qui la divisent nous est aussi peu connu que les noms de la plupart d'entr'elles ; nous n'avons que des notions peu nombreuses, et pour la plupart fort incertaines, sur l'histoire du peuple qui l'habite, dont nous ignorons complètement l'origine ; et si nous possédons quelques documens exacts sur l'écriture et la langue du Tibet, ce n'est que depuis peu d'années, et nous n'en sommes redevables qu'aux savantes recherches de M. Abel-Rémusat, qui, dans son ouvrage sur les langues tatares, nous a donné des notions précieuses sur les différentes sortes d'écriture en usage chez les Tibétains, et nous a exposé, avec cette lucidité qui lui est propre, les principales règles de leur langue. Personne, avant lui, n'avait songé à nous en développer le système grammatical ; car, pour ne parler que du moins inconnu des travaux entrepris sur ce sujet, il faut regarder comme nul, ou du moins comme tout-à-fait impropre à donner une idée tant soit peu exacte de la langue tibétaine, ce volumineux recueil de notes et de passages, empruntés, sans choix et sans nécessité, à des écrivains de tous genres et de toutes nations, accumulés sans goût, sans méthode, quelquefois même d'une manière incohérente, et publiés par Georgi, sous le titre d'*Alphabetum tibeticum*.

Cependant une étude plus approfondie du tibétain ne serait pas seulement une source d'observations nouvelles et infiniment curieuses pour les philologues, par les nombreux rapports de cette langue avec le chinois et le sanskrit ; elle serait encore de la plus grande utilité pour nous éclairer sur les mœurs et sur l'origine des Tibétains. Elle nous ferait connaître sans doute nombre de particularités intéressantes pour l'histoire du Bouddhisme, et indépendamment de cela, comme l'observe fort bien M. Abel-Rémusat, deux des principaux peuples de l'Europe, les Anglais et les Russes, pourraient en tirer des avantages plus immédiats. On a donc lieu de s'étonner, avec l'*Oriental Magazine*, de ne voir entreprendre aucun travail, ni tenter

aucun moyen pour nous procurer quelque'un de ces avantages. Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Anglais qui, par leurs relations et leur position dans les contrées de l'Inde voisines de l'Himalaya, pourraient se procurer aisément toutes les facilités possibles pour des travaux de ce genre. Est-ce incapacité ou seulement défaut de zèle de la part de ceux qui résident dans ces contrées, s'ils n'ont encore rien fait de ce qu'on pouvait attendre d'eux à cet égard? L'auteur de l'article qui nous occupe est trop poli pour juger aussi mal de ses compatriotes : il aime mieux croire qu'il y a un peu d'insouciance de leur part, et que, mal dirigés en commençant leurs travaux, ils se sont découragés trop promptement peut-être, en voyant le peu de fruits qu'ils en tiraient.

C'est dans le but louable de leur donner des notions préparatoires plus simples et plus exactes, qu'il a entrepris de publier quelques observations sur la langue du Tibet, et il n'a pas cru pouvoir mieux faire que de les extraire de l'ouvrage de M. Abel-Rémusat et de l'*Asia polyglotta* de M. Klaproth. Ces observations sont terminées par une liste de mots tibétains, comparés avec leurs équivalens dans les dialectes de Kémaon et du Népaul, d'après des vocabulaires recueillis par le capitaine Gérard, qui confirme la conjecture avancée par M. Abel-Rémusat, que le langage de Lasa n'était sans doute pas tout-à-fait le même que celui de Ladak, en nous apprenant que la langue parlée dans cette ville est la même que celle de Kémaon.

C. LANDRESSE.

277. ANTHOLOGIE ARABE, ou Choix de poésies arabes inédites, traduites, pour la première fois, en français, et accompagnées d'observations critiques et littéraires; par M. GRANGERET DE LAGRANGE, sous-bibliothécaire à la biblioth. de l'Arsenal, In-8°; prix 10 fr. Paris, 1827; De Bure.

M. Grangeret de Lagrange est un des élèves les plus distingués de M. Sylvestre de Sacy, et l'*Anthologie arabe* qu'il publie est, à plusieurs égards, un ouvrage important. La première partie de ce recueil est surtout digne de fixer l'attention des Orientalistes, puisqu'elle se compose principalement de divers morceaux, extraits des *diwans* de Moténabbi et d'Ebn Faredh, deux poètes également célèbres, et que les Arabes ont coutume de placer au premier rang.

Né à Koufah, au commencement du 4^e siècle de l'Hégire, Moténabbi revêtit ses compositions poétiques de tout l'éclat dont la langue arabe est susceptible : il fut à la fois profond et brillant. Son génie créa pour ainsi dire de nouvelles richesses à une langue déjà si prodigieuse en ressources, si féconde surtout par la souplesse même de son mécanisme. Venu près de 3 siècles après lui, Ebn Faredh fut presque placé sur la même ligne, et l'Égypte peut revendiquer avec un juste orgueil la gloire de lui avoir donné le jour. Né au Caire, en 577 de l'Hégire, il y est mort, à l'âge de 55 ans, dans la célèbre mosquée d'El-Azhar, et sa mémoire est restée en honneur parmi les Égyptiens modernes, qui ne prononcent jamais son nom sans enthousiasme.

Deux citations de la traduction de M. Grangeret de Lagrange vont me servir à faire connaître le génie différent de ces deux poètes, autant du moins qu'une traduction, même bien faite, peut faire apprécier des beautés quelquefois si étrangères au goût de l'Europe classique. Je commencerai par Moténabbi, et je choisis de préférence quelques passages du poème élégiaque où il décrit son départ de *Misir*, et déplore la mort d'*Abou Chodjda Fâtek*, personnage renommé de la cour d'El-Ikhchid, souverain d'Égypte :

« Jusques à quand marcherons-nous durant la nuit obscure, de concert avec les étoiles ? Elles n'ont pas de pieds qui éprouvent la fatigue qu'endurent dans leur course l'homme et le chameau. »

« Elles n'ont point de paupières en proie à l'insomnie qui afflige l'homme éloigné de sa patrie, et privé de repos pendant la nuit. »

« Le soleil noircit notre visage, mais hélas ! il ne rend pas à nos cheveux blanchis leur noirceur primitive. »

« Tel est l'arrêt que le ciel a prononcé contre nous au même instant. Si nous avions pu porter notre cause devant un juge de la terre, sa décision sans doute eût été différente. »

« Nous avons soin que l'eau ne nous manque pas dans notre voyage : elle descend des nuages qui la contiennent, et nous la recueillons dans nos outres. »

« Je n'ai point pris les chameaux en haine ; mais, en les faisant servir à mon usage, j'ai voulu préserver mon cœur de la tristesse, et mon corps de la maladie. »

« Il n'est point en *Misr* un autre *Fâtek* vers qui nous puissions nous rendre, et personne ne le remplace parmi les hommes. »

« Nul d'entre les vivans ne lui ressemblait en vertus, et voilà qu'aujourd'hui les morts réduits en poudre sont semblables à lui ! »

« Je l'ai perdu ! je le cherchais dans mes courses lointaines ; mais je n'ai rencontré partout que le néant. »

« Mes chameaux paraissaient rire de pitié, quand ils considéraient les hommes pour qui leurs pieds s'étaient ensanglantés. »

« Je les conduisais parmi des peuples stupides comme les idoles qu'ils servaient, mais en qui je ne voyais pas l'innocence de leurs idoles. »

« Méfie-toi des hommes, et cache avec adresse les précautions que tu prends contre eux : crains de te laisser séduire par un sourire qui brille sur leurs lèvres.

« La bonne foi a disparu : tu ne la rencontres plus dans les traités ; et la sincérité ne se trouve plus ni dans les discours ni dans les sermens.

« Gloire soit rendue au créateur de mon âme ! Comment se fait-il que les dangers et les fatigues des voyages se changent pour moi en délices, tandis que d'autres n'y voient que l'excès des tourmens ?

« La fortune s'étonne que je supporte ainsi ses vicissitudes, et que mon corps s'endurcisse contre ses coups accablans.

« Mes instans se perdent dans la société des hommes ; et ma vie..... ah ! plutôt à Dieu qu'elle se fût écoulée dans l'une des générations passées !

« Nos ancêtres, enfans du temps, sont venus dans sa jeunesse, et il les a réjouis ; et nous, nous sommes venus dans sa décrépitude. »

On voit, par les fragmens que je viens de citer, à quelle hauteur de pensée s'élève quelquefois la muse énergique de *Moténabbi*. Plus séduisant, plus fleuri, mais moins profond peut-être, *Ebn Faredh*, toutes les fois qu'il ne se livre point à ses rêveries religieuses, se montre également habile dans l'emploi des couleurs poétiques : à la fois gracieux et brillant, il sait, comme *Moténabbi*, faire servir à l'éclat de ses pensées les ressources les plus délicates de la langue arabe. Pressé par

l'espace et embarrassé dans le choix, je ne ferai qu'une courte citation; c'est un passage emprunté à l'un de ses poèmes érotiques :

« Souvent, lorsque la bien-aimée est loin de moi, mes sens abusés la retrouvent dans tout ce qui a de la grâce et du charme;

« Dans les sons harmonieux de la lyre et de la flûte, lorsque ces deux instrumens marient leurs accords;

« Dans ces riantes vallées où viennent, à la fraîcheur délicate du soir et au lever de l'aurore, paître de timides gazelles;

« Dans les prairies où tombe la *tendre* rosée sur des tapis de verdure émaillés de fleurs;

« Dans les lieux où le zéphir traîne les plis de sa robe embaumée, quand, au léger crépuscule du matin, il m'apporte les plus suaves odeurs.

« Je la vois encore lorsque ma bouche presse avidement les lèvres parfumées de la coupe, pour savourer une liqueur vermeille dans des lieux consacrés au plaisir.

« Elle seule me suffit; auprès d'elle je retrouve ma patrie; et mon esprit, partout où nous sommes réunis, ne connaît ni peine ni agitation. »

Il est à regretter qu'Ebn Faredh n'ait pas toujours consacré ses compositions poétiques à l'expression des sentimens naturels et à la peinture des passions positives : entraîné par son exaltation religieuse, il embrassa avec enthousiasme les doctrines mystiques de la secte des Soufis, y conforma toutes les habitudes de sa vie, et souvent, dans ses écrits en apparence les plus profanes et sous l'image la plus séduisante des voluptés terrestres, il n'eut en vue que ces jouissances contemplatives où, faute d'alimens réels, les esprits ardents s'égarent jusqu'à rêver un commerce immédiat avec la Divinité. Le dernier poème que M. Grangeret de Lagrange a extrait du diwan d'Ebn Faredh est précisément une de ces compositions ascétiques, qui ne sauraient avoir pour nous aucun intérêt, ni par la forme ni par le fond; puisque la forme est trompeuse et que le fond est entièrement étranger à nos idées, et hors du cercle de nos besoins intellectuels. La curiosité est peut-être le seul genre d'intérêt que nous puissions apporter à une telle lecture. Ce poème a été intitulé par le traducteur *La Khamriade*, du mot arabe *Khamr* qui signifie *vin*, mais qui, dans la langue symbolique des Soufis,

désigne l'amour divin. Je vais traduire ici mot à mot le premier vers ; ce sera faire connaître tout le poème :

« Nous avons bu, au souvenir du *bien-aimé*, un vin avec lequel nous nous sommes énivrés avant que la *vigne* fût créée. »

Le poème entier de la *Khamriade* ne contient autre chose que l'éloge de cette mystérieuse liqueur et l'énumération de ses effets miraculeux ; or, pour empêcher que le lecteur ne prenne le change sur le sens caché de ces paroles, le commentateur arabe d'Ebn Faredh a soin de nous avertir que, dans leurs expressions emblématiques, les Soufis ont coutume de citer le vin, sous ses noms divers et avec tous ses attributs, pour désigner l'amour de Dieu, les désirs ardents qui nous entraînent vers lui et cette intelligence intime qu'il donne à nos esprits et par laquelle il se communique à nous. Le *bien-aimé*, c'est l'emblème du Prophète (1), et quelquefois du créateur lui-même : car, ajoute le commentateur, qui s'embrouille un peu dans son explication parce qu'elle ne repose que sur un jeu de mots, Dieu a aimé à être connu, et dès-lors il a créé ; les créatures sont donc un résultat de son amour, puisqu'aussitôt qu'il a aimé, il a créé ; il est donc à la fois l'ami qui aime et le bien-aimé, celui qui désire et celui qui est désiré. Quant à la *vigne*, c'est, selon le commentateur arabe, l'assemblage des êtres créés, c'est ce monde périssable et fortuit, qui n'est qu'un accident de la toute-puissance éternelle.

Malgré tous ces éclaircissemens de l'officieux commentaire, le vers d'Ebn Faredh n'en demeure pas moins absurde, et il ne faut pas être doué d'une profonde logique pour constater le fait. La *Khamriade* est heureusement le seul morceau de ce genre que M. Grangeret de Lagrange ait admis dans son *Anthologie arabe*.

Le poème qui suit immédiatement celui d'Ebn Faredh est extrait de *Salah-eddin Khalil ben Ibek Assafady* ; c'est une élégie touchante où l'auteur pleure le départ de ses amis et l'absence de celle qu'il aime. Les cinq derniers vers arabes sont

(1) M. Grangeret de Lagrange aurait dû, ce me semble, avoir égard à cet avertissement du commentateur et ne pas traduire le mot arabe *Elhabib* par la *bien-aimée* ; faire de ce mot un féminin, c'est le rendre inapplicable au prophète.

surtout remarquables par la délicatesse des images, par l'harmonie des mots et par cette fraîcheur de coloris que le traducteur a reproduite avec assez de bonheur dans sa prose élégante.

M. Grangeret de Lagrange termine ce que j'appelle la 1^{re} partie de son recueil, par divers fragmens, puisés dans le livre d'Al-wakédy, intitulé *Conquête de la Syrie*. La 2^e partie de l'Anthologie arabe n'est pas, à beaucoup près, aussi importante; mais si un goût sévère n'a pas toujours présidé au choix des pièces qui la composent, c'est néanmoins un agréable assemblage de pensées morales, de poésies érotiques, d'allégories, d'énigmes, de lettres amoureuses, de prières en vers; et la plupart de ces morceaux sont empruntés à des écrivains généralement estimés, tels qu'*Ebn Khallican*, *Soyouthy*, *Almokry*, et plusieurs autres. Ebn Faredh lui-même en a fourni un grand nombre au traducteur. Mais je dois me hâter de dire un mot sur les *notes*, qui ne sont pas la partie la moins intéressante du recueil : ces notes à la fois *explicatives, critiques et littéraires*, outre les divers genres de mérite qui les recommandent à l'estime des Orientalistes, contiennent le texte et la traduction de plusieurs morceaux inédits de poésie persane et arabe. Là, M. Grangeret de Lagrange s'est montré riche jusqu'à la profusion, et parmi les diverses pièces qu'il cite, il en est quelques-unes qui auraient pu figurer avec honneur dans le corps même de son anthologie.

Je terminerai cet article par les mots qui l'ont commencé; c'est qu'à plusieurs égards le recueil de M. Grangeret de Lagrange est un ouvrage important. Je n'ai ici à lui donner que des éloges : dans un examen plus sérieux et dans une critique de détail, j'aurais eu peut-être à relever quelques passages mal entendus, d'autres où le traducteur a plutôt traduit le commentaire que l'original, d'autres enfin où la traduction présente un sens obscur à quiconque ne peut pas recourir au texte arabe. Mais ces défauts, très-rares d'ailleurs, se laissent à peine apercevoir au milieu des richesses littéraires qui s'offrent de toutes parts au lecteur.

Il y a déjà quelques années que, dans ce même recueil, j'ai eu occasion de faire apprécier le mérite d'une autre *Anthologie arabe*, publiée par un autre élève de M. de Sacy; on peut voir dans M. Grangeret de Lagrange le digne condisciple de M. Humbert de Genève, et de tels élèves sont faits pour

ajouter à l'illustration du savant professeur qui a guidé leurs pas dans la carrière.

J. AGOUR.

278. SUR LES LANGUES DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE; par M. KLAPROTH. RÉPONSE A CES OBSERVATIONS; par M. BALBI: RÉPLIQUE, par M. KLAPROTH. (*Annales des Voyages*; août et sept. 1826, p. 219 et 357.)

Cette polémique se rapporte à l'*Atlas Ethnographique du Globe* publié par M. Balbi, et particulièrement aux langues de l'Afrique australe. M. Klaproth a cru devoir annoncer, avant même la publication de l'ouvrage, que ce qui s'y rapporte à la langue Congo, manque de justesse en ce que les articles n'y sont pas toujours séparés des mots; de plus, que M. Balbi n'avait pas de raison suffisante pour affirmer que les idiômes des Tychoambo et des Matibani appartiennent plutôt à la famille du Monomotapa qu'à celle du Congo, qu'il y avait des fautes dans la liste des noms de nombre des Matibanis qui, après cinq, emploient des mots complexes. M. Balbi examine ces remarques l'une après l'autre, indique les sources d'après lesquelles il a travaillé, les vocabulaires manuscrits qui lui ont été communiqués et qu'il a dû suivre exactement, les personnes qui les avaient dressés sur les lieux méritant toute confiance. Nous n'indiquons ici les pièces de ce petit procès littéraire que pour les personnes qui veulent étudier à fond l'important ouvrage de M. Balbi, dont il a été rendu un compte très-détaillé dans le *Bulletin*, (tom. VII, p. 124, 328 et 444.)

279. APERÇU DES DÉCOUVERTES DANS LA LITTÉRATURE ANCIENNE, depuis 1813, faites principalement au moyen des *Codices rescripti* ou *Palimpsestes*; par M. DE SCHROETER, prof. en droit à Jena. (*Hermès*; vol. 24, p. 318-384.)

L'habitude de détruire l'écriture d'un manuscrit écrit sur parchemin, pour s'en servir une seconde fois, remonte à une haute antiquité; on en trouve des traces déjà du temps de Cicéron. *Knittel* dans son édition d'*Ulphilas*, p. 206, a eu raison de dire: *pensis ista antiquissimis seculis nata, per omnia secula fluxit et maravit*, et le canon 68 du concile tenu sous Justinien II, à Constantinople, en 692, défendit aux ecclésiastiques la *rescription* des manuscrits sous peine de suspension annuelle.

Depuis que M. A. Maj a, par de nombreuses découvertes,

fixé l'attention des savans sur les palimpsestes (1), on a remarqué que presque tous étaient du couvent de *Bobbio*, situé près des sources de la *Trébia*, fondé par S. *Columban* au commencement du septième siècle de notre ère, qui y déposa un grand nombre de manuscrits qu'il avait ou apportés d'Irlande sa patrie ou réunis en France et en Italie; quelques siècles après la collection se monta au moins à 680 volumes, dont le catalogue a été imprimé par *Muratori* dans les *Antiquitates Italicae medii ævi*, Tome III, p. 818-824; mais les études classiques s'étant perdues peu à peu parmi les moines, ils commencèrent à récrire leurs manuscrits, de sorte qu'un catalogue rédigé au milieu du XV^e siècle et publié par M. *Peyron* (*Cic. orat. pro Scauro*, etc., p. 1-68) ne contient plus que 300 volumes; les classiques, à l'exception d'un volume d'*Aristote*, deux volumes de *Virgile*, un volume de *Cicéron* (*in Catilinam*), *Végèce*, *Dracontius* et sept volumes de *grammairiens*, ont disparu pour faire place à des psautiers, etc., non mentionnés dans le catalogue de *Muratori*. Ces manuscrits furent dispersés et se trouvent aujourd'hui surtout à *Naples*, *Rome*, *Milan*, *Turin*, *Vienne* et *Wolfenbüttel*.

Nous allons réunir dans une série bibliographique les différens ouvrages publiés jusqu'ici par MM. *Maj*, *Peyron*, *Niebuhr*, etc., à l'exclusion des ouvrages de droit dont nous comptons nous occuper plus tard.

1. M. T. *Ciceronis trium orationum pro Scauro, pro Tullio, pro Flacco, partes ineditae; cum antiquo Scholiaste item inedito ad orationem pro Scauro invenit, recensuit et notis illustravit A. Maius. Mediolani, 1814, in-8°. Réimprimé à Francfort, 1815.*

2. M. *Tullii Ciceronis trium orationum, in Clodium et Curionem, de aere alieno Milonis, de rege Alexandrino, fragmenta inedita. Item ad tres prædictas orationes et ad alias Tullianas quatuor editas commentarius antiquus ineditus qui videtur Asconii Pediani. Omnia ex antiquissimis mss. cum criticis notis edidit A. Maius. Mediol. 1814, in-8°.*

3. M. *Tullii Ciceronis sex orationum partes ante nostram ætatem ineditæ. — Editio altera. Mediolani, 1817, in-4° et in-8°.*

(1) Πάλιν encore et ψάω gratter, racler. La 1^{re} observation connue de manuscrits *regrattés*, appartient à un savant français, M. *Boivin*, qui la fit, en 1692, sur un manuscrit grec de la Bibliothèque du Roi. (N. d.R.)

4. *M. Tullii Ciceronis sex orationum fragmenta inedita.* — Denuo impressum. Londini, 1816. Réimpression des num. 1 et 2.

5. Le num. 1 réimprimé avec le même titre, avec un excellent commentaire, par MM. Kramer et Henrich; à Kiel, 1816, in-4°.

6. *M. Tullii Ciceronis orationum pro M. Fonteio et pro C. Rabirio fragmenta; T. Livii lib. XCI fragmentum plenius et emendatius; L. Senecae fragmenta ex membranis bibliothecae Vaticanae edita a B. G. Niebuhrio.* Romæ, 1820, in-8°.

7. *M. Tullii Ciceronis de Re Publica quæ supersunt, edente A. Maio.* Romæ, 1822, in-4°. Stuttgartiæ et Tubingæ, 1822, in-8°.

8. *M. Tullii Ciceronis orationum pro Scauro, pro Tullio et in Clodium fragmenta inedita, pro Cluentio, pro Coelio, pro Cæcina, etc., variantes lectiones, orationem pro T. A. Milone à lacunis restitutam ex membranis palimpsestis bibl. R. Taurinensis edidit et cum Ambrosianis parium orationum fragmentis composuit A. Peyron.* Stuttg. et Tubingæ, 1824, in-4°.

9. *M. Cornelii Frontonis opera inedita, cum epistulis item ineditis Antonini Pii, M. Aurelii, L. Veri et Appiani invenit et commentario illustravit A. Maius.* Mediol., 1815, 2 vol. in-8°. Réimprimé à Francfort en 1816.

10. *M. Cornelii Frontonis reliquiæ ab A. Maio primum editæ. Meliorem in ordinem digestas suisque et Ph. Buttmanni, L. F. Heindorfii ac selectis A. Maii animadversionibus instructas iterum edidit B. G. Niebuhrius. Accedunt liber de differentiis vocabulorum, et ab eodem A. Maio primum edita Q. Aurelii Symmachi octo orationum fragmenta.* Berolini, 1816, in-8°.

11. *M. Cornelii Frontonis et M. Aurelii imperatoris epistolæ. L. Veri et Antonini Pii et Appiani epistularum reliquiæ. Fragmenta Frontonis et scripta grammatica. Editio prima Romana plus centum epistulis aucta cur. A. Maio.* Romæ, 1823, in-8°.

12. *Q. Aurelii Symmachi V. C. octo orationum ineditarum partes: invenit notisque declaravit A. Maius.* Mediol., 1815, in-8°. Réimprimé à Francfort et dans le n° 10. Nouvelle édition augmentée de quelques fragmens dans: *Juris civilis antejustiniani reliquiæ ineditæ cur. A. Maio.* Romæ, 1823, in-8°.

13. *M. Acci Plauti fragmenta inedita, item ad P. Terentium commentationes et picturæ ineditæ, inventore A. Maio.* Mediol., 1815, fol.

14. *Virgilii Maronis interpretes veteres: Asper, Cornutus,*

Haterianus, Longus, Nisus, Probus, Scaurus, Sulpicius et Anonymus, edente notisque illustrante A. Maio. Mediol., 1818, in-8°. Cette édition fait l'appendice de : Philonis Judæi de cophini festo. — Mediol., 1818.

15. L. Cælius Minutianus Apulius, de orthographia, et Julius Valerius Ars rhetorica, se trouvent dans : Juris civilis reliquæ, n° 12.

16. Itinerarium Alexandri ad Constantium Augustum, edente nunc primum cum notis A. Maio. Mediol. 1817, 8°.

Julii Valerii res gestæ Alexandri Macedonis, translatae ex Æsopo Græco. Prodeunt nunc primum edente notisque illustrante A. Maio. Mediol., 1817, 8°.

17. Fl. Merobaudis carminum orationisque reliquæ, ex membranis Sangallensibus editæ a B. G. Niebuhrio. Sangalli, 823. Nouvelle édition à Bonn en 1824.

Quant à la valeur des éditions, on est d'accord que M. Maj, dans ses premières publications, ne s'y est pas pris avec les soins convenables, et que MM. Niebuhr, Peyron et autres, par leurs éditions, lui ont donné d'utiles exemples; c'est pour cela même que ses dernières éditions valent beaucoup mieux. Le n° 16 n'est pas un palimpseste; le Julius Valerius ne contient rien d'intéressant en lui-même, mais il a du prix parce qu'il paraît être l'original d'un roman du moyen âge : Historia Alexandri M. de præliis, qui a été imprimé plusieurs fois dans les premiers temps de l'imprimerie.

M. de Schrœter, dans sa notice, s'étant restreint à la littérature classique, nous y ajouterons une autre découverte de M. Maj, que nous avons sous les yeux : Ulphilæ partium ineditarum in Ambrosianis palimpsestis ab Angelo Maio repertarum specimen, conjunctis curis eiusdem Mail et Caroli Octavii Castillionei editum. Mediol. 1819, in-4°. L'édition entière n'a pas paru jusqu'ici, et M. Grimm (1) se plaint amèrement de ce que les Italiens refusent toute communication à ce sujet. S.

280. THUCYDIDIS DE BELLO PELOPONNESIACO LIBRI OCTO. Ad optimorum librorum fidem, ex veterum notationibus, recentiorum observationibus recensuit, argumentis et adnotatione perpetua illustravit, atque de vita auctoris præfatus est F.

(1) Gramm. allemande, Tome II, pref. IX, Goettingue, 1826.

GOELLER. Accessit topographia Syracusarum aeri incisa. 2 vol. in-8°, de 600 pag. chaque; prix, 6 thal. Leipzig, 1826; Cnobloch. (*Allgem. Litr. Zeitung*; oct. 1827, n° 242-245, pag. 257.)

Cette édition n'est, en grande partie, que la copie du texte de celle de Bekker. M. Goeller n'a fait des changemens qu'aux passages dont l'inexactitude de l'interprétation a été signalée par d'autres savans. L'ouvrage est précédé de la biographie de Thucydide. Celle-ci est suivie des anciennes biographies grecques par Marcelin et un anonyme. Les remarques critiques relatives à ces biographies se trouvent dans l'avant propos. On y trouve également, sous le titre de *Paralipomena glossarii Thucydeidei*, une liste de passages d'anciens grammairiens où sont citées des expressions et des propositions de Thucydide et que l'éditeur n'a pu trouver dans cet écrivain. Les biographies grecques sont suivies d'une courte énumération des manuscrits connus de Thucydide, tant comparés que non comparés. L. D. L.

281. OBSERVATIONUM IN ÆSCHYLI EUMENIDES PARTICULA PRIMA; scripsit F. C. PETERSEN. In-4°. Havniæ, 1827; Schultz.

Ce discours de M. Petersen a été composé à l'occasion du changement du recteur de l'académie de Copenhague, changement qui a lieu tous les ans. Le savant professeur de philologie a choisi pour sujet l'examen des Euménides d'Eschyle, écrivain dont les manuscrits sont fort rares, et sur le texte du quel la critique s'exercera long-temps encore, à moins qu'une heureuse découverte ne nous restitue son texte en un meilleur état. M. Petersen examine 17 pages du tragique, et tente de les rétablir ou interpréter au moyen des secours que lui fournissent les variantes et les scholiastes. Les futurs éditeurs d'Eschyle ne manqueront pas de consulter cet écrit remarquable à plusieurs égards.

282. DEUX FRAGMENS DE SIMONIDE, corrigés par M. BURGES. (*Miscell. critica; Wittembergæ*; vol. II, part. 4, pag. 755, n° 57.)

Ce morceau de critique a déjà paru dans le *Classical Journal* de décembre 1820. Le 1^{er} des deux fragmens est tiré de Diosdore de Sicile (Lib. XI. 11.). Dans l'édition de Wesseling il est

écrit sans qu'on ait observé aucune mesure dans les vers; elle est restituée par M. Burges. Il fait aussi plusieurs corrections dans le texte, et en général celles de ce fragment sont plausibles. Ainsi j'admets volontiers *ζέφανον* au lieu de *έντάριον*, et celle *πάντων δαμάτωρ* au lieu de *πανδαμάτωρ* épithète qui va mieux au *sommeil* tandis que la périphrase *πάντων δαμάτωρ* convient mieux au temps.

Quant au second fragment tiré de Denys d'Halicarnasse (de Compos. verborum cap. 26, p. 432, ed. Schaef.), il me semble que M. Burges a un peu abusé de la faculté de corriger les textes. Je n'en citerai qu'un exemple, on lit dans les anciennes éditions :

..... κἀλομαι, εὔδε, βρίφος
εὔδέτω δέ πόντος, εὔδέτω ἀμμετρον κακόν.

A l'occasion de ce dernier membre de phrase le critique dit fort laconiquement : *At sententia friget*, et à cette pensée, qui lui paraît froide, il substitue celle-ci : ἄλλ' εὔδ' ἐγ' οὐ ματρός κακόν. Comme goût, j'aime autant la leçon des anciennes éditions.

D. M.

283. CORPUS SCRIPTORUM HISTORIÆ BYZANTINÆ; editio emendatior et copiosior, consilio B. G. NIEBUHRII instituta; opera ejusdem NIEBUHRII, IMM. BEKKERI, L. SCHOPENI, G. DINDORFII aliorumque philologorum parata; Bonnæ; impensis Ed. WEBERI.

Il ne s'agit de rien moins que de publier une édition critique de toute la collection des historiens de Byzance, et pour concevoir un pareil projet il fallait un homme tel que M. Niebuhr; pour le faire réussir, il fallait un public tel que celui de la docte Allemagne. Nous avons sous les yeux la liste des souscripteurs, elle nous donne le consolant espoir de voir cette grande entreprise menée à bien; car les efforts de l'éditeur et le zèle désintéressé de M. Niebuhr se seraient nécessairement arrêtés devant l'immensité des frais, si, comme il arrive trop souvent chez nous, leur belle pensée n'avait été entendue que d'un petit nombre de savans. Pour faire participer nos compatriotes aux avantages de ce travail, nous allons leur communiquer les détails les plus importants sur la marche de l'édition, sur la distribution des auteurs entre les collaborateurs, enfin

sur les ressources philologiques qui rendront cette édition supérieure aux précédentes. Nous parlerons de l'Agathias, qui vient de paraître, dans un article séparé; on se fera une juste idée du soin qu'on apporte à corriger les épreuves, quand on saura que le ministère de l'instruction publique a proposé cinq prix, qui seront donnés de six mois en six mois, à ceux qui auront le mieux accompli ce devoir. C'est chez les Allemands une profession à la fois lucrative et honorable que de revoir les feuilles après l'auteur; le plus souvent celui-ci est trop plein de son sujet, pour lire autre chose que ce qu'il devrait y avoir sur l'épreuve, et de la sorte il est exposé à laisser échapper les fautes les plus fâcheuses. Cantacuzène va paraître; immédiatement après sa mise en vente, on s'occupera de la réimpression de Léon Diacre, de cet auteur déjà publié il y a dix ans par M. Hase, de l'Institut; malheureusement l'édition a péri presque en entier sur mer, en sorte qu'il est aussi difficile aujourd'hui de s'en procurer un exemplaire, que de trouver Pachymère ou le supplément de Foggini. M. Hase a promis d'ajouter de nouvelles remarques à son commentaire et l'on y joindra les *acroases* de Théodose sur la conquête de la Crète et d'autres pièces qui n'ont jamais paru avec les Byzantins. Procope et le Syncelle seront donnés par M. Dindorf: on commencera l'impression du Syncelle vers l'automne; on ne possédait encore de cet auteur qu'une détestable édition, et l'on annonce d'innombrables corrections du texte. Le Dr Schopen s'est chargé du Corippus dont M. Mazuchelli, d'après un manuscrit de Trivulce, avait publié la *Johannis* en 1820 (voy. *Bull.*, t. V, n° 124); c'est un poème historique dont le sujet est la révolte des Maures sous Justinien. Aujourd'hui le comte de Castiglione qui a de si vastes connaissances sur les peuples d'Afrique y joindra des remarques. On a recherché dans la bibliothèque de Copenhague des notes inédites de Reiske sur *Constantin Porphyrogénète*; on promet encore la collation d'un manuscrit de Leipzig. La bibliothèque de cette ville possède aussi un manuscrit de Genesius dont les variantes sont déjà entre les mains de M. Niebuhr. Quant à Paulus Silentarius, Saumaise avait jadis une copie incomplète du manuscrit de Heidelberg, car ce manuscrit est déchiré et effacé; M. Niebuhr se l'est fait envoyer; il est parvenu à en déchiffrer beaucoup plus qu'on n'en avait lu, et c'est M. Jacobs qui fera l'édition de ce poète; l'on

espere que M. Graef y concourra. On a reçu de Tubingen une copie de Chalcôndyles : malheureusement tous les manuscrits de cet auteur paraissent nés d'un seul ; il n'y en a qu'un aussi de Ducas son contemporain ; mais pour le restaurer on se servira d'une traduction italienne inédite, dont l'auteur paraît avoir eu sous les yeux un meilleur manuscrit. M. Buchon, notre savant compatriote, avait préparé déjà une édition de Georgius Phrantzis : instruit de l'entreprise de M. Niebuhr, il s'est empressé de s'y associer. Malgré tous les soins qu'on a pris, on n'a pu retrouver sur Alexias ni le manuscrit de Cujas, ni la collation du père Possin, mais M. Geel a communiqué à l'éditeur, M. Schopen, les matériaux rassemblés par Gronove. Déjà les collations de Theophanes, Georgius Pisida, Nicephore, des fragmens de Theophylactus sont achevées. M. Lindemann a copié d'après un manuscrit de Vienne le panégyrique de l'empereur Anastase par Priscien. Ce travail entrera dans la première partie de cette collection, avec les fragmens tirés de Dexippe, d'Eunape, de Petrus, de Priscus, de Malchus ; on réserve pour la cinquième ceux de Ménandre. M. Niebuhr s'est occupé lui-même de l'amélioration du texte. Sa surveillance, sa coopération se montreront en tout et partout ; mais il s'appliquera principalement à finir sa belle histoire de Rome, à laquelle il a consacré sa vie, à laquelle il doit toute sa renommée.

P. DE GOLBÉRY.

284. PLAIDOYER POUR SERVIUS SULPICIUS CONTRE L. MURENA, composé en latin par AONIUS PALEARIUS et traduit pour la première fois en français par A. PÉRICAUD. In-8°. Paris, 1826. (*Le faux titre porte : Supplément aux œuvres de M. T. Cicéron.*)

Si j'ajoute ici le faux titre de l'ouvrage, c'est parce que je pense avec M. Péricaud que la traduction du discours de Palearius doit entrer dans la belle édition des œuvres de Cicéron publiée par M. Victor Leclerc. Le plaidoyer composé par Palearius, monument remarquable de la latinité moderne, a déjà été adopté par d'Olivet (Tom. V, p. 303-7. Genev. 1786.), et mérite de tenir sa place parmi les harangues de l'orateur romain. L'auteur, *Antonio della Paglia*, qui selon l'usage de son temps avait latinisé son nom, et en avait fait *Aonius Palea-*

rus (1), y déploie une vaste érudition et une profonde connaissance des usages civils et politiques de l'ancienne Rome. Ces hommes du 16^e siècle semblent avoir vécu réellement au sein de l'antiquité romaine; ils en reproduisent si bien les mœurs, les pensées, le style, qu'on dirait, selon la remarque de d'Olivet, que le plaidoyer que nous annonçons est écrit du temps même de Cicéron (2). Sans doute on ne trouve point dans Palearius cette grâce aisée, cet atticisme, cet esprit piquant et délicat, cette raillerie supérieure qui se remarquent surtout dans le beau discours de Cicéron pour Murena : ces qualités sont trop éminentes et tiennent trop exclusivement à la nature de l'homme pour que personne tente de les imiter; mais Palearius nous retrace avec assez de bonheur cette abondance de style, cet art d'enchaîner les raisonnemens et de les présenter avec tous leurs avantages, qualités qui sont aussi très-distinctives du génie de Cicéron. D'ailleurs, ne dût-on regarder ce plaidoyer que comme un commentaire animé de celui pour Murena, on y découvre une si grande habitude de l'ancien forum des Romains qu'à ce titre seul il appartient aux œuvres complètes de Cicéron.

La traduction qu'en a donnée M. Péricaud n'a pas moins de titre à paraître parmi les diverses traductions qu'a cru devoir accueillir le savant éditeur de Cicéron. Déjà M. Péricaud s'est associé à ce grand travail, en publiant avec son ami M. Bregnot de Luth une excellente notice biographique sur les éditions et les traductions françaises des œuvres de Cicéron (3), et, par cette traduction de Palearius, il s'est acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des amis de l'éloquence Cicéronienne. Non-seulement cet ouvrage annonce une connaissance profonde de la langue latine, mais, écrit d'un style ferme et soutenu, il rend par-

(1) M. Péricaud a donné sur Palearius un fort bon article dans la *Biographie universelle*.

(2) *Propter elegantiam sermonis putares, nisi admonerem, eâ floruisse ætate quâ Cicero.* (Olivet, Tome V, p. 303.)

(3) Je pourrais encore citer le discours de Cicéron sur l'*Amnistie* conservé par Dion Cassius (Liv. 54, p. 251-6.) dont M. Péricaud nous a donné la traduction, pour prouver, s'il en était besoin, combien mon savant collègue à l'Académie de Lyon s'est toujours livré avec fruit à l'étude de Cicéron.

faitement la pensée et la couleur de l'auteur original. D'ailleurs, dans cet important travail, M. Péricaud n'a été aidé par le travail d'aucun traducteur précédent. Il a frayé la route; le premier il a ouvert la carrière, et nous pouvons ajouter qu'il l'a fermée après lui. Qu'on me permette de justifier cette opinion par une longue citation qui, en même temps, pourra donner une idée de la manière de Palearius. L'orateur, après avoir établi que Murena s'était livré à une brigade honteuse dans la demande du consulat, s'écrie :

« Juges, je vous en conjure, pourvoyez à notre liberté, elle doit vous être plus chère que la vie, tremblez qu'avec des largesses on ne vienne à bout de tout envahir, ne souffrez pas que les lois qui sont sous votre sauve-garde soient méconnues, enfreintes et foulées aux pieds jusques dans le Forum. Vous avez vu dans les comices consulaires la fidélité, la religion sacrifiées à l'or et à la bonne chère. Voudriez-vous perpétuer un tel abus, et de tels excès parmi les citoyens? Fournirez-vous des alimens à l'impunité? Vit-on jamais une brigade plus prononcée, une corruption plus évidente? Si Murena se soustrait au glaive de la justice, que ne tenteront point les méchans? Après son acquittement, doutez-vous qu'ils ne se croient en droit de tout oser? Plût aux dieux, s'il doit échapper à votre sévérité, que Murena n'eût pas été traduit devant vous! Car nous ne serions pas exposés au danger qui nous menace. Les choses n'en sont plus au point où elles étaient avant son accusation : il eût été bien plus prudent de ne pas l'avoir accusé qu'il ne le serait de l'absoudre en ce moment. Considérez et réfléchissez dans votre sagesse combien il serait dangereux de ne pas condamner celui dont le salut est incompatible avec le salut de l'état. Souvenez-vous bien que si Murena triomphe, il n'est plus pour nous de république. Mais quelle est cette voix qui vous implore en ce moment? Cette voix est la mienne; ce n'est point celle de l'envie ou de la haine, c'est la douleur qui parle, c'est l'amour de la patrie! (Page 82 et suiv.) »

Il n'y a rien à redire à ce style, on y retrouve la vie et la chaleur de l'original; il renferme toutes les conditions d'une bonne traduction. Cependant, s'il m'était permis de faire une observation générale, qui s'applique moins encore à la traduction de M. Péricaud qu'à celles adoptées par M. Leclerc, je di-

rais que la plupart de ces auteurs ne s'attachent pas à rendre le texte d'assez près. Le devoir d'un traducteur n'est pas seulement de rendre le sens, mais aussi le mouvement de la phrase, l'ordre des pensées, l'arrangement des mots, autant que le permet le génie de notre langue, qui ne s'y oppose pas aussi souvent qu'on pourrait le supposer; et même, bien loin qu'une trop grande fidélité nuise à la clarté ou à l'élégance, je crois au contraire que c'est dans les langues anciennes qu'il faut aller chercher les plus intimes secrets de la nôtre, et que presque toujours le style d'une traduction trouve son plus favorable appui dans les formes du style de l'original. Je pourrais fortifier cette opinion par plusieurs exemples, s'il s'agissait de soutenir une thèse, de défendre un système; ce n'est pas ici le lieu. Qu'il me suffise de conclure comme j'ai commencé, et de dire que tous ceux qui possèdent le Cicéron de M. Leclerc sont obligés de joindre à leur exemplaire le plaidoyer qu'a composé Palearius en faveur du compétiteur de Murena. DUGAS-MONTBEL.

285. TALES OF A GRAND FATHER.—Contes tirés de l'histoire d'Écosse. 3 vol. in-18. Londres, 1828; Simpkin and Marshall. (*London liter. Gazette*; 22 déc. 1827).

Ce recueil de contes, attribué à Walter-Scott, n'est autre qu'une suite d'événemens historiques puisés dans les annales d'Écosse, racontés d'une manière succincte et d'un style simple, et mis à la portée des enfans de l'âge de 5 à 10 ans. L'ouvrage est dédié à Hugh Little-John, écuyer, fils de M. Lockart, et petit-fils de Walter-Scott.

Un ouvrage de cette espèce est à l'abri de la critique. On n'y trouve rien qui n'ait pu être fait par une plume moins exercée. Le choix des circonstances est judicieux, et le mode de la narration, approprié à l'objet que l'auteur a eu en vue, est agréable et utile. Les réflexions que lui suggèrent les événemens, quoique rares, sont faites pour inculquer des vérités utiles dans l'esprit des jeunes gens. On vient de publier à Paris une traduction de cette espèce d'abrégé.

286. OBSERVATIONS SUR LA POÉSIE LYRIQUE DE LABINDO. (*Nuovo Giorn. de' Letterati*; Pise, 1825, n° 20, p. 89).

L'auteur anonyme de cet article se propose de défendre le

poète latin Labindo contre quelques critiques insérées dans l'*Antologia* (août 1824), journal littéraire qui s'imprime à Florence. Il justifie la dénomination d'*Horace Toscan*, donné à Labindo, ou du moins, dit-il, on ne saurait lui en faire un reproche, puisque ce n'est point lui qui s'est donné ce titre par vanité, mais il lui a été accordé par Alfieri et les auteurs contemporains. D'ailleurs, dit l'auteur de l'article, personne n'entend par là comparer Labindo au cigne de Vénouze, mais seulement ce nom signifie que, de tous les lyriques italiens, Labindo est celui dont la manière se rapproche le plus de celle d'Horace.

Viennent ensuite plusieurs critiques de détails relevées avec goût et mesure par l'auteur de l'article : il prouve que Labindo ne fait point une traduction, mais plutôt une imitation qui rentre dans le sujet et qui naît de l'étude de son modèle : c'est ainsi que notre Boileau imitait les anciens.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

287. MONUMENS INÉDITS D'ANTIQUITÉ FIGURÉE GRECQUE, ÉTRUSQUE ET ROMAINE, recueillis pendant un voyage en Italie et en Sicile, dans les années 1826 et 1827; par M. RAOUL-ROCHETTE, membre de l'institut de France, etc. 2 vol. in-fol., imprimés à l'Imprimerie royale, avec 200 pl.

Ce recueil comprendra des monumens de toute espèce, statues, groupes, bas-reliefs, vases grecs, urnes étrusques, sarcophages romains, peintures antiques, médailles, pierres gravées, cistes et miroirs mystiques, amulettes, fragmens, monumens appartenant aux Grecs, aux Étrusques et aux Romains, qui n'auront été jusqu'ici ni rapprochés en aussi grand nombre, ni envisagés à la fois sous un pareil point de vue, celui d'y rechercher, à l'aide des sujets semblables qui s'y rencontrent, les mœurs et les croyances communes à ces trois peuples; et, en même temps, d'y étudier la marche générale et la direction particulière de l'art, dans ces trois écoles et dans ses principales époques. Nous osons croire que, sous ce rapport, notre *Recueil de monumens inédits* enrichira la science archéologique, aussi bien que l'histoire de l'art, d'un assez grand nombre de faits neufs et importants.

Nous avons adopté, pour le plus grand nombre de ces planches, le procédé lithographique, qui n'est pas seulement plus économique, plus expéditif, mais qui, manié par une main habile, a d'ailleurs le mérite de rendre plus fidèlement l'esprit d'un trait antique, d'un bas-relief, d'une peinture. La plupart de ces planches seront lithographiées au simple trait, d'autres, terminées entièrement, suivant les cas; quelques-unes, enfin, et particulièrement les vignettes jointes au texte, gravées au burin.

Le plus grand soin sera apporté à l'exécution de l'ouvrage, à la fois sous le rapport de l'impression du texte et sous celui de la lithographie et de la gravure des planches, qui seront confiées à nos plus habiles dessinateurs. Il suffit, à cet égard, de nommer MM. Ingres, Granger, Dupré, Vauthier, pour les planches terminées; et, pour les planches au trait, MM. Arnout, Muret, Garçon, Saint-Ange, etc.

L'ouvrage paraîtra en 12 livraisons, qui se succéderont avec toute la célérité que pourra comporter l'exécution même d'un livre de cette nature. Chacune de ces livraisons offrira, du reste, une réunion à peu près complète de monumens *grecs, étrusques et romains*, relatifs à un même sujet, soit héroïque, soit mythologique, de manière à former, sur chacun de ces sujets, un ensemble de monumens qui donne lieu à des rapprochemens utiles et à des parallèles intéressans, à la fois, sous le rapport de l'art et sous celui de l'érudition. Dans un *Discours général sur l'Antiquité*, qui paraîtra avec la dernière livraison, l'auteur exposera ses idées sur la nature et la destination de la plupart des monumens antiques, sur les usages et les croyances auxquels ils se rapportent; enfin sur le caractère général de l'art qui les a produits, idées qui résultent en partie des monumens mêmes qu'il publiera pour la première fois, en partie de l'état actuel des connaissances archéologiques. Dans un *mémoire* en forme d'*appendice*, l'auteur présentera des considérations nouvelles sur quelques monumens d'architecture antique, grecs ou romains, et sur l'âge et la destination de ces édifices, à l'aide d'inscriptions inédites qu'il a découvertes ou recueillies sur les lieux.

Le prix de chaque livraison est de 16 fr. 70 cent., et celui de l'ouvrage entier de 200 fr. Il sera tiré 10 exemp. avec épreuves sur papier de Chine, dont le prix sera double. La 1^{re} livraison

paraîtra dans le courant de juin prochain. On souscrit à Paris : Chez l'auteur, à la Bibliothèque du Roi ; chez les édit. Dufour et comp., libr., et à Stuttgart et à Munich, chez Cotta. (*Extrait du Prospectus.*)

288. FOUILLES FAITES SUR L'EMPLACEMENT DE VEÏES. (*Bull. de la Soc. de Géogr.*; tom. VIII, n° 54, oct. 1827, p. 187).

Le gouvernement pontifical fit, en 1824, l'acquisition de tous les monumens qui ont été découverts dans les ruines supposées de l'antique et célèbre ville étrusque de Veïes, attaquée l'an de Rome 360, par Furius Camillus, déclarée *colonie romaine* par Jules-César, *municipe* par Auguste, et détruite par les Goths et les Lombards au 5^e ou 6^e siècle de l'ère chrétienne. M. André Giorgi ne doutant pas que ce ne fût là réellement la position de la ville, y a entrepris des fouilles qui ont été très-productives; il en a retiré non-seulement beaucoup de monumens curieux, mais on a encore acquis la certitude que c'était bien sur cet emplacement qu'existait Veïes, dont on a reconnu les murs dans le voisinage de la rivière de *Cremera*, dont parle l'histoire. Quelques statues et une variété infinie d'objets composent la collection des monumens découverts; ils sont tous romains; le nombre des inscriptions, toutes en latin, est assez considérable, et quelques-unes, qui rapportent les honneurs accordés à quelques citoyens, nomment formellement les fonctionnaires municipaux de Veïes.

289. SUR LES CAMPS ROMAINS; par M. THOMPSON. (*Gentleman's Magaz.*; avril 1825, p. 299).

L'auteur de ces courtes observations examine ce qu'a dit des camps romains l'historien récent du prieuré de Swine, et il lui oppose les opinions de Polybe, Joseph, César, Hygen, Ammien Marcellin et Végèce. Il s'attache à faire distinguer ce qui, dans les passages de ces écrivains, est relatif au campement des anciens, doit être appliqué aux Grecs, d'avec ce qui se rapporte aux Romains. C'est là le principal mérite de ce morceau de critique.

290. DISSERTATION SUR LES CAMPS ROMAINS DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME AVEC LEUR DESCRIPTION; suivie d'éclaircissemens sur la situation des villes gauloises de Samarobrive et Bratuspance, et sur l'époque de la construction des camps romains

de la Somme; dédiée à S. A. R. Mgr. le Dauphin; par le comte Louis D'ALLONVILLE. In-4° XXXII et 187 p., avec 13 planches in-4°, ou plans in-folio; Clermont-Ferrand; Thibaud-Landriot, 1828.

La publication de cet important ouvrage sur des monumens intéressans pour l'archæologie et sur des lieux remarquables dans l'histoire, est encore une suite et une conséquence du travail général sur les antiquités de la France, ordonné en 1819, par le gouvernement, et subitement interrompu par sa volonté peu d'années après. On voit donc que l'utilité de cette entreprise avait été généralement appréciée, puisque le même zèle s'est manifesté d'abord sur tous les points pour y concourir, et que ce zèle a survécu aux effets d'une mesure irréfléchie, contraire à des études utiles et à l'éclaircissement de l'histoire et de la géographie de l'ancienne Gaule et de l'ancienne France. M. D'Allonville ne pouvant plus suivre comme préfet des recherches que son administration protégeait, s'y est livré comme particulier; il les a complétées sur divers points principaux, et il en publie aujourd'hui les importans résultats. Son exemple ne manque pas d'imitateurs, et l'on doit espérer que l'administration supérieure ne refusera pas long-temps encore son concours à un travail honorable pour elle et pour le pays.

L'utilité des recherches de M. d'Allonville, considérées sous ce rapport, ne peut être douteuse. Les questions qu'il examine dans la première partie sont relatives aux 4 camps romains situés sur la Somme. Ce mémoire avait été adressé à l'Académie des Inscriptions, et il fut compris dans le rapport fait en séance publique, le 29 juillet 1825. Le travail de M. d'Allonville occupa une grande place dans ce rapport; le savant rapporteur l'examina à fond, fit remarquer les observations propres à l'auteur, en quoi il s'accordait ou il différait de l'opinion de l'abbé de Fontenu, qui avait traité le même sujet dans les mémoires de l'Académie: enfin il expose ses doutes sur certains points tout en relevant les mérites réels de ce travail. C'est après cette utile et solennelle épreuve que M. d'Allonville le publie, et après avoir pesé toutes les observations, vérifié de nouveau les points douteux; ce sont pour lui autant de titres de plus à l'intérêt et au suffrage du public lettré.

Pour bien déterminer le lieu des questions que l'auteur s'est

proposé de traiter, il expose d'abord sommairement quelques notions géographiques sur l'ancienne Gaule, ses divisions successives, les limites du pays nommé *Belgium*, le rapport du *pas* et du *mille* romains avec notre lieue de poste, l'état de la légion romaine, et prenant le texte de César pour guide, il entre en matière et expose successivement la situation, l'étendue et la forme des camps romains de Tirancourt, l'Étoile, Liercourt et Roye sur la Somme. Il traite de chacun d'eux en particulier, de toutes les circonstances qui s'y rapportent, des fouilles qui ont été faites sur leur sol, des objets qu'on y a recueillis. Rappelant ensuite les circonstances de la guerre des Gaules relatives à cette localité, il recherche à quelle occasion, pour quel motif et à quelle époque chacun de ces camps a dû être établi, quelle sûreté, quels avantages les Romains pouvaient y trouver durant leurs campagnes, et c'est à César et à la guerre qu'il fit dans les Gaules, qu'il attribue également l'établissement de ces 4 camps. Les fondemens de cette opinion sont développés dans les 131 paragraphes qui composent la première, partie de l'ouvrage de M. d'Allonville.

La seconde partie n'est que le développement de la première, un supplément si l'on veut, dans lequel l'auteur ajoute de nouveaux faits, de nouvelles considérations à l'appui des conclusions que nous venons d'indiquer. Il a donc réuni dans cette seconde partie tous les *éclaircissemens* nécessaires, provenant d'observations sur les localités principales et sur des points accessoires dont la détermination répand peu de lumières sur le sujet dominant de l'ouvrage. L'auteur examine donc dans ce but ; 1° quelle était la situation de la ville gauloise de *Samarobriva*, et il se décide pour Amiens ; 2° quelle était la situation de *Bratuspantium*, principale forteresse des Bellovaques, et il en reconnaît l'emplacement auprès de Bréteuil, département de l'Oise, ville à 8 lieues de Samarobriva ; 3° il s'efforce de mettre hors de tout doute que les camps romains sont réellement l'ouvrage de César. Les 52 dernières pages du texte de son ouvrage sont occupées par l'exposition de ces 3 propositions et l'examen des opinions contraires, et dans cette 2^e partie du livre, comme dans la 1^{re}, M. d'Allonville s'est fait un devoir d'indiquer régulièrement les autorités écrites qu'il appelle en témoignage ou qu'il combat, et le nombre des auteurs cités est considérable.

On trouve la même exactitude et la même attention dans la description des objets d'antiquités recueillis à Bratuspantium ; ces objets sont variés, fidèlement reproduits sur 9 planches, et classés selon la nature des métaux. Ce sont des fragmens de poterie ornés de figures, et quelques uns avec des inscriptions, des instrumens et ustensiles variés en bronze, tels que bagues, clefs, styles, épingles, fibules et autres objets analogues, ou d'origine romaine ou gauloise. Quelques médailles de ces 2 nations occupent aussi la 1^{re} planche; enfin les 4 dernières planches sont les plans de chacun des 4 camps qui font le sujet de l'ouvrage, précédées d'une carte de rassemblement ou d'assemblage, toutes les 5 levées par les ingénieurs du cadastre.

Rien n'a donc été omis pour que le sujet de l'ouvrage que nous annonçons fût traité à fond, et l'auteur a réuni soigneusement tout ce qui pouvait justifier son opinion et éclairer celle du lecteur. C'est là une de ces bonnes monographies archéologiques si justement recommandées par tous les hommes réellement attachés aux solides progrès de la science; ils accorderont leur suffrage aux travaux de M. d'Allonville, et recommanderont hautement l'ouvrage qui est le fruit de son zèle et de son savoir.

C. F.

291. ANTIQUITÉS TROUVÉES DANS LES ENVIRONS DE LAUSANNE.

(Feuille du canton de Vaud; n° 143, p. 324).

Les morceaux les plus remarquables parmi ceux que des travaux ont fait découvrir, sont une belle lampe romaine en bronze, d'un pied de longueur environ, quelques ornemens en bronze et quelques grains d'ambre trouvés autour du cou et des bras d'un squelette. On forme un musée cantonal dans lequel ces divers objets ont été déposés généreusement par les propriétaires; et M. Regnier, qui en donne la description, engage les maîtres d'école à enseigner aux enfans le respect qu'ils doivent aux monumens, et le devoir de porter aux administrateurs des communes les fragmens ou médailles que le hasard leur fait découvrir.

292. SUR UN CADUCÉE EN BRONZE, trouvé à Lémenc; par le comte DE LOCHE. (*Mém. de la Soc. Acad. de Savoie*; tom. II, p. 327).

On avait trouvé sur la hauteur de Lémenc, en 1822, des fragmens d'une main de statue colossale en bronze, et la disposition de ces fragmens était telle qu'on voyait que cette main avait porté un insigne quelconque, servant à caractériser le personnage représenté. Peu d'années après, en 1826, on découvrit en effet sur les mêmes lieux un magnifique caducée en bronze, et à 8 pieds environ au-dessous du sol. Un dessin de ce précieux monument accompagne le mémoire que le comte de Loche a lu à son sujet à la Société académique de Savoie, le 20 juillet 1826. Deux coulevres entourent de leurs replis une baguette surmontée d'une sorte de pomeau; leurs replis forment au-dessus deux cercles élargis séparés par un double nœud, et leurs têtes se rapprochent pour dévorer une pomme. Deux ailes élégantes se déploient aux deux tiers de la hauteur de la baguette; le dessin est fait au quart de la hauteur totale du monument qui est d'un pied cinq pouces. Il y a peu de monumens antiques aussi remarquables par leur belle composition. Lémenc est l'ancien *Lemnicum* de la table théodosienne; les fragmens découverts permettent de conjecturer qu'il y eut autrefois dans cette station romaine un temple de Mercure, et M. de Loche présume que la vaste église de ce lieu en occupe aujourd'hui la place.

C. F.

293. THE HISTORY AND ANTIQUITIES OF THE CATHEDRAL CHURCH OF WELLS.—Histoire et antiquité de la cathédrale de Wells, ouvrage accompagné de vues et de plans, et renfermant des anecdotes biographiques relatives aux évêques du siège de Bath et de Wells; par JOHN BRITTON. In-4°. 1824. (*Gentleman's Magaz.*; mai 1825, p. 411).

Cet ouvrage fait partie d'une suite de travaux du même genre dont M. Britton paraît s'être imposé de continuer en quelque sorte la publication. Déjà plusieurs ouvrages ont en effet paru sur les antiquités des cathédrales de l'Angleterre, mais le plus grand nombre reste encore à décrire : c'est une tâche devant laquelle le patriotisme éclairé de M. Britton ne paraît point reculer, d'autant mieux que beaucoup d'entre elles sont très-curieuses et très-importantes, sous le rapport de l'architecture, de même que sous ceux des antiquités et de l'histoire. L'histoire de la cathédrale de Wells était d'autant plus digne d'intérêt qu'à

son siège épiscopal se rattachent quelques noms des plus célèbres de l'Angleterre, tels sont ceux de *John Phreas*, illustre médecin du 15^e siècle, *Foix* et *Wolsey*, successivement ministres de Henri VIII, du docteur *John Süll*, que Thomas Warton et d'autres antiquaires regardent comme l'auteur de *Grammer Gatons' Needle*, la plus ancienne comédie anglaise, etc.

Les 3 premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'histoire des dignitaires de l'église de Wells et de Bath; le 4^e contient la notice historique sur la fondation, les accroissemens successifs et l'état présent aussi bien que sur l'architecture de la cathédrale elle-même. Le livre se termine par une liste des évêques et par un catalogue des livres et des gravures qui peuvent éclairer l'histoire de ce siège épiscopal. A.

294. TOUR DE WINSCHOTEN, EN HOLLANDE.

Depuis quelque temps, le bruit courait dans cette commune que l'on avait découvert, par hasard, les restes d'une tour dans le Vledder, situé entre Veenhuizen, annexe de la commune de Finsterwold, et le Gauze-Dijk, pays de Doeë Mulder. Des amateurs se rendirent dernièrement sur les lieux pour vérifier la fait. Là ils trouvèrent non-seulement les fondemens d'une tour, laquelle mesurait environ 10 aunes, 5 palmes, 1 pouce, 9 lignes de circonférence, sur une largeur de 2 aunes, 3 palmes, 3 pouces, 7 lignes, et une hauteur de 5 aunes, 2 palmes, 6 pouces, mais encore ceux d'une chapelle dont la largeur se trouve être de 2 aunes, 6 palmes, 3 pouces. A côté de cette chapelle on déterra un cercueil fermé d'une pierre grise. La quantité d'ossements que l'on trouva, en outre, sur ce point, ne permet pas de douter qu'il n'ait été jadis l'emplacement d'un cimetière. Ce local a fait très-probablement partie du village d'Oost-Finsterwold qui, par suite de la rupture des digues, fut, en l'année 1277, entièrement englouti par les eaux et les sables de la mer. Il serait à désirer, ajoute notre correspondant, que les fouilles ultérieures qui restent à faire sur ce point, fussent dirigées par des antiquaires. (*Algem. konst en letter-bode*; 14 juillet 1826).

295. GROTTES DES ENVIRONS DE FALAISE.

Une découverte assez curieuse vient d'être faite aux environs de Falaise, dans la commune de Villers-Canivet. Il existe

dans ce village, au pied d'un rocher, une ouverture souterraine. Le peuple, toujours ami du merveilleux, conserve depuis longtemps sur ce lieu les traditions les plus bizarres. Poussé par un mouvement de curiosité, le propriétaire y fit dernièrement exécuter des fouilles. Après deux jours de travaux, on a ouvert une communication dans une espèce de salle carrée, pratiquée dans le rocher. Le squelette d'un homme y était étendu; ses membres, d'une grandeur extraordinaire, étaient encore engagés dans des carcans de fer que retenaient de fortes chaînes scellées dans le roc. Près de lui se trouvait un vase, espèce de lampe en fonte, autour duquel des caractères à demi-effacés laissaient apercevoir les traces d'une inscription runique. De qui sont ces ossemens? depuis quand et comment se trouvent-ils en ce lieu? Telles sont les questions que l'on se fait. M. Galleron, bibliothécaire à Falaise et antiquaire distingué, s'occupe en ce moment de la rédaction d'un mémoire qui pourra jeter quelques lumières sur cette singulière découverte. Les chaînes et le vase ont été transportés à la bibliothèque de Falaise, où ils sont exposés aux regards du public. (*Le Breton*; 13 novembre 1827, n° 152, p. 621.)

296. NUMISMATA ALIQUOT SIGULA, nunc primum edita à Marchione Henrico FORCELLA. In-4° et 3 planc. Neapoli, 1825; Trani. (*Giorn. di scienze etc. per la Sicilia*; vol. XXIX, p. 203.)

Les médailles inédites, publiées par M. Forcella, sont en or ou en argent. Les dernières, au nombre de 11, sont de Hiéron II, Hiéron I^{er}, Denys, Erice, Ségeste, Termini, Catania, Enna. Celles de Gela et Hiéronyme, au nombre de 4, sont en or. Les explications qu'en donne l'auteur paraissent être distinguées par une grande érudition historique, et il la montre surtout dans l'interprétation de la médaille en argent d'un Hiéron. Le revers porte un quadriges surmonté d'une étoile, avec la lettre K au-dessous. Un bident placé à côté de la tête peut faire attribuer cette médaille à Hiéron II, auteur de lois célèbres sur l'agriculture et le décuman. Mais Columelle rapporte que Hiéron I^{er} fut aussi protecteur de l'agriculture, et le revers ne peut dès-lors s'appliquer qu'à la victoire que ce même prince remporta aux jeux olympiques. Le quadriges en est le symbole parlant, la lettre K est l'abrégié de Καλλινικον, mot employé

par Pindare au sujet de ces victoires, et l'étoile, autre signe caractéristique de Castor, dompteur de chevaux, exprime aussi la victoire à la course de chevaux, obtenue en même temps par le même Hiéron. On voit que l'auteur n'épargne pas les conjectures dans ses interprétations. Celles-ci nous paraissent heureuses, quoique soumises à discussion en ce qui concerne la lettre K et l'étoile: les savans en décideront.

297. LETTRE A M. LE CHEVALIER GOSSELLIN SUR LES MÉDAILLES DES EMPEREURS DE TRÉBISONDE; par M. MARCHAND. In-8° avec pl. Metz, 1827.

298. INTERPRÉTATION D'UNE ÉPIGRAPHE GRECQUE A LA FONTAINE D'APOLLON SUR LE MONT ERICE; par M. CRISPI. (*Giornale di Science, lettere e arti*; n° 26, Palermo, 1825.)

M. Crispi, qui a déjà donné l'explication de l'épigraphé grecque qui se trouvait sur une lampe antique, tâche de découvrir le sens de quelques caractères grecs gravés sur une pierre qui appartient à un édifice en ruines, connu sous le nom de Piscine d'Apollon. M. Crispi donne deux copies de cette inscription. La 1^{re}, tout-à-fait fautive, ne met sur aucune trace. Voici la seconde :

ΑΙΧΑΛΩΜΑΝΤ'Χ. . . .

Ce que M. Crispi lit ainsi: Αἰχ' ἄδω πᾶν ἔχος *puisque j'ndoucis toute espèce de douleur*; sens qui convient à cet endroit, parce que la fontaine consacrée à Apollon, dieu de la médecine, était célèbre par la salubrité de ses eaux. Il y aurait bien, je crois, quelque chose à dire sur cette explication. Si on l'admet, il faut supposer que la phrase n'est pas complète, que c'est la fin d'un vers: car autrement à quoi bon l'apostrophe de la particule Αἰχ' ? Aristophane a bien pu dire: Αἰχ' ἔσπῃτε πῶ (Arch. 732); mais en prose on ne s'exprimerait pas ainsi. D'ailleurs cette particule dubitative n'est pas à sa place, si elle n'a pas un antécédent. Je crois ensuite que le verbe ἄδω qui signifie *plaire, être agréable*, ne peut avoir le sens que lui donne M. Crispi, de *soulager, suspendre les maux*, qui ne s'applique qu'au verbe *πασίδω* et à ses dérivés, comme dans Homère *πασίδω δ' αἶμα ἔκυστο* (Ode τ, 457-8). Conjecture pour conjecture, je proposerais de lire: Αἰμαῖζω, πᾶν ἔχος, *je combats toute espèce de maux*.

D. M.

299. COLLECTION ARCHÉOLOGIQUE, HISTORIQUE DU JOANNÉE de Gratz en Styrie. (*Joanneum, Jahresberichte*; 1824, 25 et 26.)

Le Joannée de Gratz est une institution fondée par les particuliers et par l'archiduc Jean, pour l'instruction publique des Styriens. Parmi les diverses collections dont se compose le Joannée, se trouvent aussi un cabinet d'antiquités et un cabinet de manuscrits. Les 3 rapports des années 1824, 25 et 26, rendent compte des acquisitions que ces cabinets ont faites dans ces années. Elles consistent en un grand nombre de chartes copiées ou originales des provinces autrichiennes, en diplômes de noblesse, en tableaux généalogiques, en médailles d'or, d'argent et de bronze, déterrées à Pettau, Plattensee, Herbersdorf, en lampes, patères, pierres sépulchrales, en urnes cinéraires découvertes en Styrie, en lacrymatoires déterrés à Athènes, en antiquités du royaume de Naples, etc.

HISTOIRE.

300. *NEUES ARCHIV FÜR PHILOLOGIE UND PÄDAGOGIK.*—Nouvelles archives, pour la philologie et la science pédagogique, publiées conjointement avec plusieurs savans par G. SEEBODE. 1^{re} année, cah. 5-8; 2^e année, cah. 1-3. In-8°. Hanovre, 1826-7; Hahn.

Outre les articles originaux sur la philologie et l'instruction classique, ce recueil fait la revue des nombreuses petites dissertations que l'on publie chaque année dans les universités, académies, collèges, gymnases, lycées et écoles d'Allemagne. Nous allons indiquer sommairement les principaux articles contenus dans les derniers cahiers que nous avons reçus.

1^{re} ANNÉE. *De areopago*, par Boeckh. Le savant auteur discute l'origine et les attributions de ce fameux tribunal, et s'attache à prouver que l'aréopage est de beaucoup antérieur à la 88^e olympiade, et que c'est entre cette olympiade et la 92^e que ses prérogatives ont été restaurées. La restitution tombe précisément à l'époque du triomphe du régime démocratique, ce qui n'est pas une raison de croire avec quelques auteurs que le pouvoir redoutable de l'aréopage n'a pu être établi dans de

telles circonstances : *Nempé*, dit M. Boekh, *quò magis confirmata libertas erat, eò minùs populus dubitabat reddere areopago quæ ei patrio competeabant jure.* — *Du destin dans les tragédies grecques* ; par le D^r Thiersch à Halberstadt. Il semble à l'auteur que les modernes, tels que l'abbé Barthélemy, Winckelmann, Lessing et Schlegel, n'ont traité ce sujet qu'imparfaitement, parce qu'Aristote garde le silence à cet égard, ou plutôt que l'endroit de sa poétique où il traitait du destin dans la tragédie ne nous est pas parvenu. Le Destin se manifestait à l'esprit des Grecs tantôt comme la terreur des criminels ; c'était alors *Δάεσσις*, *ἔρινός* ou *Δίκη* ; tantôt il frappait l'innocent, alors c'était l'inexplicable, l'inévitable sort, *Μῆξα*, *Αἶσα*, *Ἄρα*, *Ἥψ*. Quelquefois le Destin se plaît à tromper l'homme et à le conduire par la ruse à sa perte ; d'autres fois il avertit l'homme et lui prédit l'avenir. Dans les auteurs tragiques, les dieux apparaissent tantôt comme des êtres indépendans du Destin ; tantôt les poètes les identifient avec lui. La lutte du héros contre la fatalité qui le poursuit est un des grands ressorts poétiques des auteurs grecs ; mais ce ressort n'a vraiment bien été employé que par Sophocle : c'est ce que M. Thiersch cherche à prouver par une savante analyse des tragédies où le poète assigne un rôle marquant au Destin. — *De formulis usu venire et usu evenire*, par Fr. Lindemann. Quelques auteurs modernes ont soutenu que l'expression *usu evenire* n'était pas latine. M. Lindemann fait voir que Cicéron l'a employée plusieurs fois, et qu'il existe une nuance entre les 2 façons de parler : « *Usu venit* notare debet rem ita ferre, *ipso experimento ita fieri debere*; *contra usu evenit* plenam habet eventus indicationem, ut significare debeat rem accidere sic vel aliter, si usus ejus rei veniat, si ea in vitâ utamur. »

2^e ANNÉE. Lettres inédites de D. Wytttenbach à son ami Bange, en bon latin, comme le savant Wytttenbach était habitué à écrire. *Notice des dissertations* annuelles publiées par les directeurs des collèges et lycées en Prusse. Parmi ces dissertations nous en trouvons une de M. Artaud, profess. au collège royal à Berlin : *De gallici sermonis cum græco convenientia.* — *De la signification mystique des mythes de l'antiquité.* L'auteur anonyme blâme avec raison la manie de ceux qui voient toujours dans la mythologie ancienne des symboles mystiques, et qui expli-

quent les monumens par la physique. L'auteur fait observer qu'il n'y a pas de mythologie sans archéologie, et que Winckelmann, Zoëga et Visconti n'interprétaient jamais arbitrairement les monumens antiques. — *Du passage d'Horace*, Ode. liv. II, ode 20, vers 6.

Non ego, quem vocas, dilecte Mæcenas obibo.

Ce *quem vocas* a embarrassé les traducteurs et commentateurs. L'un a dit qu'il fallait sous-entendre *ad cœnam*, d'autres *ad certamen amoris*, *amici nomine*, etc. Bentlei lisait *quem vocant*, et Klotz changeait *vocant* en *notant*. Bothe portait la correction plus loin. Selon lui, il fallait dire *quem vetas* (sous-entendu *obire*). Le *quem vocas* s'explique pourtant naturellement par l'usage des Romains d'appeler les mourans 3 fois par leur nom. (Comparez Burmann sur Properce IV. 7,26.) — *Ctesiae historici vita*, par le D^r Rettig à Giessen. Il a semblé à l'auteur que le dernier éditeur des fragmens de Ctesias, M. Baehr, n'a pas recueilli tout ce qui se trouve sur cet historien grec dans les œuvres des anciens. En conséquence, il présente une notice plus complète. — *Observationes criticæ in locos quosdam histor. Taciti*, lib. II, par M. Conz. L'auteur diffère en quelques endroits, sous le rapport des leçons et de l'interprétation, des éditeurs et traducteurs de Tacite. Par exemple, dans cette phrase, où Tacite parle d'un individu tué par Mucianus: *In solatium cessit (nimius honor)*, Dureau de Lamelle lit *in exitum cessit*. M. Conz pense que cette leçon ne serait pas du bon latin; il n'adopte pas davantage la leçon proposée par Woltmann: *Non in solidum cessit*, et il lit: *in salutem non cessit*. — *Variantes du texte de l'OEdipe de Sophocle*, tirées d'un manuscrit de Paris. — *Consuetudo, Veneris fânula*. Apulée, dans le mythe de l'Amour et de Psyché, cite parmi les suivantes de Vénus la *Consuetudo*; les imitateurs et les traducteurs ont rendu ce mot par habitude. C'était le commerce familial qu'il fallait dire; autrement la fable aurait peu de sens. — *Observations sur les ouvrages récents, relatifs aux fables de Phèdre*; par le D^r Schwabe. On a contesté dans le dernier siècle à Phèdre la composition de ses fables, en les attribuant à Nicolas Perotto, mort en 1480, archevêque de Manfredonia, dans le royaume de Naples. Le D^r Schwabe, éditeur et commentateur des fables de Phèdre, Brunswick, 1826, 2 vol. in-8°, avait répondu aux objections

faites contre l'authenticité de ces fables. Cependant, comme tout récemment les mêmes objections ont été faites en Allemagne, M. Schwabe cherche de nouveau à revendiquer les fables pour le poète latin Phèdre. Il existe de très-anciens manuscrits des fables en question; un des plus anciens se conservait à la bibliothèque de l'abbaye Saint-Remi à Reims. Pluche, dans son *Spectacle de la nature*, tome VII, en a donné un *fac simile*. Malheureusement ce manuscrit a été détruit, sans avoir été suffisamment décrit sous le rapport paléographique. A en juger par le *fac simile*, l'écriture est du 9^e ou 10^e siècle. Pithou possédait un autre manuscrit aussi très-ancien, et qui a disparu également; mais Brotier et d'autres savans qui l'ont examiné ont attesté qu'il était d'une grande antiquité. Le silence de Quintilien ne prouve rien, selon M. Schwabe, contre Phèdre; les Romains avaient peu de goût pour les fables; les copies du fabuliste latin pouvaient être rares, etc. Quelques néologismes ou expressions non classiques feraient supposer seulement des interpolations; M. Schwabe est même disposé à admettre que diverses moralités et des fables entières ont été ajoutées. — Analyse du poème de Claudien *l'enlèvement de Proserpine*, par M. Platz. — *De variis Theocriteorum carminum generibus disputatio*; par M. Hefner. L'auteur distingue dans les idylles de Théocrite 3 genres différens; d'abord 12 *pièces bucoliques*, qui tendent à faire connaître la vie et les occupations des bouviers, bergers, pêcheurs et d'autres gens de la campagne; puis 4 pièces mimiques ou dramatiques, faites à l'imitation de celles qu'avait composées le poète Sophron, et dont les titres seuls nous ont été conservés; enfin 14 pièces diverses, dont quelques-unes se rapprochent du genre épique, d'autres du genre lyrique; d'autres encore sont anacréontiques.

D — G.

301. EXAMEN ANALYTIQUE ET TABLEAU COMPARATIF DES SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES DE LA GRÈCE; par L. C. F. PETIT-RADEL, de l'Institut royal de France, etc. 1 vol. in-4^o de 296 pages; Imprim. roy., tiré à 500 exemplaires; accompagné d'un tableau de 34 pouces de long sur 9 pouces de haut, demi-feuille grand-aigle; prix, 12 fr. Paris, 1827; Debure.

Joseph Scaliger avait annoncé, dans une simple note critique

(*In Elencho orat. chronolog. Davidis Paræi*, p. 81.), qu'il croyait à la possibilité de réduire les généalogies de la Bibliothèque d'Apollodore, sous la forme d'une chronique certaine; mais dans aucun de ses ouvrages, il n'a rendu compte des moyens qu'il aurait employés pour exécuter ce projet, dont il n'a réitéré la mention nulle part. Il est à croire que Scaliger avait une grande confiance en la chronique d'Eusèbe, qui lui fournissait le seul moyen alors existant de rapporter à une échelle commune de vérification les synchronismes qui pouvaient résulter, aux yeux de cet illustre savant, de la comparaison des récits de la Bibliothèque qu'Apollodore ou son abrégiateur nous a transmis dans un état de confusion. Ce ne fut que 19 ans après la mort du créateur français de la chronologie universelle, qu'on découvrit le monument original des marbres de Paros, qui fournit actuellement à la critique historique la seule échelle de faits et d'années qui soit à la fois continue et exempte de tout système au moins moderne, et de toute altération de copie depuis sa dernière date jusqu'à nous. Or, l'objet du Tableau de l'Examen analytique étant d'essayer l'exécution du projet de Scaliger, pour peu qu'elle soit heureuse, tout l'honneur en est dû à celui qui s'est exprimé le premier ainsi : « La Bibliothèque d'Apollodore se compose, il est vrai, de fables, non pas si vous considérez les choses qui leur sont attribuées; car si je voulais, je pourrais rédiger en chronique certaine toutes les généalogies qu'elle contient. » Mais il en fallait imaginer les moyens.

Dans les années 1821 et 1822, où l'auteur communiquait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la rédaction successive de son Tableau comparatif, la littérature allemande produisait 2 ou 3 autres tableaux du même genre, en apparence, dans lesquels on a rassemblé jusqu'à 2260 noms, soit d'êtres purement mythiques, soit de personnages historico-mythiques. La publication de ces nomenclatures paraît n'avoir point privé l'auteur de l'Examen analytique, du droit de les comparer au travail d'un tisserand qui, après avoir tendu la chaîne de sa toile, ne l'aurait encore croisée d'aucune trame. Tel est le jugement qu'il en porte dans une préface où il rappelle à la critique savante, que Cornelius Nepos avait composé une chronique qui remontait aux temps originaires de la mythologie; que, perdue aujourd'hui pour nous, elle existait encore à la fin du

4^e siècle de notre ère, et qu'enfin, suivant le sentiment de Scalliger, il était fait allusion à cette chronique, dans ces vers de la dédicace de Catulle :

Ausus es unus Italorum

Omne ævum tribus explicare chartis....

Un discours préliminaire de 60 pages est employé à établir des principes généraux pour faire estimer les degrés de confiance que peut mériter la haute période d'histoire grecque dont l'examen est entrepris. Les parties qui la composent sont : les généalogies d'abord, les listes des règnes et des sacerdoce, les chroniques des autres faits purement et simplement rapportés, les poèmes héroïques, les cantiques et les livres sacrés, les inscriptions citées par les anciens auteurs, etc. Après avoir achevé l'énumération des autres parties de l'histoire, qui doivent être soumises à la fois à la critique spéculative et à la critique expérimentale des monumens, dans l'état actuel de nos connaissances, perfectionnées surtout par nos découvertes nouvelles, l'auteur réunit toutes ces divisions en 2 principales, savoir : l'histoire *simple* et l'histoire *composée*. L'histoire simple, passive de son essence, fut écrite de tout temps, mais jamais en style dramatique. N'ayant point d'auteur connu, elle s'est de tout temps et partout exprimée sous des formes impersonnelles. Les plus anciens chroniqueurs, cités pour l'avoir recueillie, n'ont été que de simples copistes, au témoignage de Cicéron et de Denys d'Halicarnasse. L'histoire composée est, au contraire, essentiellement dramatique. Développée par l'éloquence et la philosophie qui l'éclairent et l'animent, c'est elle que Denys d'Halicarnasse qualifiait du titre moral de Philosophie des exemples. La composition de ce genre d'histoire a toujours été un grand art pour les Grecs, depuis sa naissance, chez eux tardive; mais aucun art ne s'est mêlé aux récits impersonnels de la plus ancienne histoire simple.

Après avoir comparé, d'après ces principes, la nature de cette histoire avec la composition dramatique des récits d'Hérodote, de Thucydide, de Tite-Live, en un mot de tout ce qu'on s'accorde à présenter comme l'histoire la moins contestable, l'auteur en conclut que le scepticisme historique de nos jours est excessivement injuste, quand c'est dans les récits des histoires les plus affirmatives, il est vrai, mais aussi les plus sujettes à

être altérées par les fictions dramatiques de l'éloquence et de la philosophie, qu'il puise les conditions sévères auxquelles il prétend assujettir l'examen des plus anciennes chroniques grecques. Pour prouver jusqu'où va cette injustice, l'auteur a rassemblé les morceaux les plus frappants de dialectique qu'il a tirés des mémoires de Fréret et des écrits de Bayle même, qu'il oppose à la doctrine, sur ce point sophistique, de Locke.

En examinant d'abord l'abus qu'ont fait les mathématiciens de l'échelle de décroissance que le philosophe anglais avait imaginé le 1^{er} d'appliquer dans l'estimation de la certitude historique des témoignages, l'auteur relève l'erreur commise par un de nos plus célèbres mathématiciens français, lorsqu'il assimilait à l'effet produit sur la vision intellectuelle des anciens faits de l'histoire, l'extinction de la clarté optique des objets par l'interposition de plusieurs verres. Sur quoi l'auteur demande comment des faits aussi simples, par exemple, que l'origine d'une colonie et sa date, le nom de son fondateur, le fait de son mariage avec une princesse d'une autre dynastie, auraient pu se décomposer avec le temps, surtout si la plupart de ces faits simples avaient été gravés sur l'airain ou sur le marbre, comme les inscriptions généalogiques qui furent trouvées par le père d'Acusilas au 6^e siècle avant notre ère, et comme les marbres de Paros, qui nous mettent sous les yeux 1378 ans d'histoire gravée, il y a maintenant 2087 ans. Or, s'il est vrai que la présence de ce monument original nous ait rendus comme contemporains de l'année de sa gravure, la pile de verres imaginée pour nous représenter l'espace de temps qui nous sépare de l'époque des témoignages originaux, ne se convertit-elle pas en un cristal de roche, parfaitement homogène et sans aucun interstice? Or, comme personne n'ignore qu'on lit distinctement à travers le plus épais morceau bien poli de ce minéral, il s'ensuit donc que, décolorée du vernis des probabilités qui la couvrait, l'objection se tourne en preuve même de la doctrine attaquée par une comparaison aussi inexacte que captieuse.

Dans un exposé succinct du système des allégoriseurs, l'auteur rappelle le souvenir de Guérin du Rocher, que l'érudition plus sévère de l'académicien Dupuis avait fait oublier, sans qu'il eût toutefois acquis plus de droit que son devancier, véritable père de l'hypothèse, à prétendre que la réalité du plus grand

nombre des personnages qui figurent aux 1^{ers} temps de l'histoire grecque, se réduisait à de pures allégories, même à l'époque de la guerre de Troie. Ici l'auteur montre que les noms significatifs, qui sont allégués pour exemple par les allégoriseurs, ne doivent pas surprendre davantage que ne le devrait, après un laps égal de 3,000 ans, la lecture d'une généalogie qui ne serait formée que des seuls surnoms de nos rois de France, tels que, le débonnaire, le chauve, le bègue, etc., si leurs noms spécialement personnels venaient, avec le temps, à tomber dans l'oubli. Et les noms des Montesquiou et des Montmorency se-
ront-ils un jour réputés ne représenter que des êtres imaginaires, parce que ces noms sont en même temps géographiques ?

On examine ensuite l'hypothèse communément alléguée pour en induire que, dans l'origine de toute rédaction écrite des principaux faits de l'histoire grecque, cette histoire ne se réduisait qu'à de purs souvenirs mentalement conservés. Par anticipation aux développemens qu'il donne à ce sujet dans la seconde partie de son discours, voici le raisonnement que l'auteur tire du simple exposé de son tableau : J'y ai réuni, dit-il, les corrélations de 560 personnages, et ils m'ont fourni les moyens de vérifier la rencontre exacte de 320 synchronismes ; c'est donc au scepticisme à nous expliquer comment une telle quantité de faits aurait pu se combiner réciproquement ensemble et se conserver dans la simple et seule mémoire des hommes, si, dès l'origine, ces mêmes faits n'avaient pas été en même temps écrits ou gravés dans les localités respectives qu'ils concernaient, et cela à l'aide, soit du stylet sur le plomb, soit du ciseau sur la pierre ; ainsi que le livre de Job en atteste déjà l'usage fréquent, et la Genèse, l'usage immémorial.

Dans la seconde partie de son discours préliminaire, l'auteur examine si l'on peut raisonnablement supposer que l'ancienne histoire grecque ait été de tout temps fixée par des moyens graphiques ; et si quelques traces de cet usage nous sont restées dans les anciens auteurs. Il commence par fixer, pour 1^{er} point de départ, les récits des faits que les anciens rapportent à des temps antérieurs au 6^e siècle avant notre ère. Relativement à cette époque, 4 morceaux choisis de Varron, de Cicéron, de Denys d'Halicarnasse et de Tacite fournissent les moyens de conclure que les élémens de l'histoire simple ont été consignés

par écrit, ou par le moyen de la gravure, dès les temps héroïques de la Grèce. Un passage de Varron, tiré des histoires étrusques, prouve d'abord que dès leur arrivée en Italie, vers l'an 1360 avant notre ère, il fallait bien que les Tyrrhéniens eussent l'usage des registres publics de naissance et de mort, sans lesquels ils n'eussent pu déterminer, comme ils le faisaient, la durée inégale de leurs siècles. Un passage de Cicéron qu'on n'avait point encore comparé, sous ce point de vue, avec un autre de Denys d'Halicarnasse, prouve qu'Acusilas, Phérécyde et autres 1^{ers} chroniqueurs, ne rédigeaient pas, comme on paraît le prétendre, les généalogies des 1^{ers} temps, d'après les seules traditions orales de simples souvenirs mentalement conservés; mais que c'étaient des monumens matériels qu'ils copiaient et recopiaient; puisque les souvenirs des faits avaient été, dans toutes les localités, antérieurement fixés par des écrits, soit sacrés, soit profanes. Enfin la mythologie, déraisonnable il est vrai, qui s'y trouvait mêlée, n'était dès lors considérée que comme une addition épisodique. C'est un fait consigné dans un écrit peu connu de Denys d'Halicarnasse et que Bailly nous avait ingénieusement reproduit par ce mot : L'histoire est le noyau de la fable.

Conduit à examiner jusqu'à quelle antiquité remontaient les plus anciennes inscriptions historiques dont la mémoire nous ait été conservée, l'auteur raisonne d'après celles dont Tacite a parlé, et qui dataient du temps des Héraclides, vers l'an 1160 avant notre ère. Elles étaient gravées sur le marbre et sur l'airain, comme l'étaient sur ce métal les généalogies héroïques que le père d'Acusilas avait déterrées dans ses domaines. Comment donc les Pélasges, fabricateurs des monumens cyclopéens d'Argos, de Mycènes et de Tirynthe et auxquels l'antiquité attribuait des monumens de sculpture qu'on montre encore existans sur les portes de leurs villes, n'auraient-ils fait aucun usage du poinçon pour graver sur des stèles les séries de leurs généalogies royales? Le discours préliminaire se termine par montrer que l'usage d'inscrire les noms des prêtresses et la durée de leurs sacerdoces, est constaté par plusieurs monumens anciens que nous possédons, et qu'ayant eu, comme nous, son Gruter, au 3^e siècle avant notre ère, le recueil des inscriptions qui avaient été copiées d'après les originaux par Philémon, contemporain du rédacteur des Marbres de la Chronique de Paros, devait né-

cessairement présenter un grand nombre de témoignages gravés dès la plus haute antiquité. Si ce recueil nous était parvenu, combien ne réprimerait-il pas les doutes excessifs du scepticisme historique de nos temps? Mais, au moins, les monumens des Pélasges sont toujours là pour attester à celui qui les examine qu'ils n'ont jamais pu être totalement vides d'histoire simple, au moins.

La 2^e partie du travail de M. P. R. consiste en une explication sommaire du tableau comparatif. Elle s'étend depuis la page 62 jusqu'à la page 92, et elle est précédée d'une note de M. Saint-Martin, dans laquelle ce savant académicien fournit un extrait des raisons qui ont engagé son confrère à adopter, pour époque de la prise de Troie, l'an 1199 avant J. C., et à faire partir de cette base tous les calculs ascendants des dates portées sur le tableau. (*La fin au prochain cahier.*)

302. DE LA GUERRE DES ESCLAVES EN SICILE SOUS LES ROMAINS; par SAVERIO SCROFANI. (*Giornale di scienz., lett. et art. per la Sicilia*; n^{os} XL p. 47, et XLI p. 177.)

Comme ce morceau historique très-estimé est devenu fort rare, les auteurs du Journal des sciences, lettres et arts de Sicile l'ont reproduit tout entier.

303. LETTRE SUR LE LIEU DE LA BATAILLE ENTRE ANNIBAL ET SCIPION, sur le Tésin, par M. C. REDAELLI (*Annali di statistica*; etc., sept. 1826, p. 24.)

L'auteur examine, quelquefois en badinant, l'opinion de M. Giani, relative au lieu où fut livrée cette célèbre bataille. (V. le *Bulletin* de 1826, tome V, n^o 422.) Il ne trouve pas l'opinion de M. Giani complètement démontrée; il lui soumet des objections, et ne se prononce cependant pas sur la question. Il blâme ensuite le savant archéologue de laisser, abandonnées à tous les accidens, les 3 inscriptions de Castelnovate qu'il a publiées, et qu'il aurait dû faire transporter à la Bibliothèque ambrosienne à Milan pour assurer leur conservation. En cela, le critique a tout-à-fait raison.

304. MARIAGE DU TSARÉVITCH ALEXIS PÉTROVITCH. Extrait d'un manuscrit contemporain conservé dans la bibliothèque du

comte Tolstoï. — (*Sievèrni arkhif.* — Archives du nord; n° 23-24, pag. 161-164. Saint-Petersbourg, décembre 1826.)

Le mariage du prince russe avec la princesse de Wolfenbüttel eut lieu le 25 septembre 1711, dans la ville de Torgau. La cérémonie nuptiale fut célébrée par un ecclésiastique moscovite dans une des salles du château, que l'on avait eu soin d'orner des plus belles tentures et d'une grande quantité de glaces. Au milieu de la salle, se trouvait une table sur laquelle étaient un crucifix et 2 couronnes : toutes les fenêtres avaient été fermées. Vers les 4 heures du soir, un grand nombre d'officiers de la Cour de la reine de Pologne descendirent dans l'appartement. Ces cavaliers furent bientôt suivis de l'empereur en personne tenant par la main le tsarévitch, et de 2 maréchaux qui précédaient la princesse. La fiancée était conduite par son grand-père, le duc Antoine de Brunsvig-Wolfenbüttel. Vinrent ensuite la reine de Pologne qui fut introduite par le prince Louis Roudolphe, et la duchesse de Wolfenbüttel suivie de plusieurs dames magnifiquement parées. La lithurgie fut célébrée en langue grecque, et la cérémonie ne dura pas plus d'un quart-d'heure. L'empereur lui-même posa sur la tête des 2 époux les couronnes qui en furent retirées par le prêtre. La cérémonie terminée, tous les assistans se rendirent dans les appartemens de la reine de Pologne. Le soir sur les 7 heures, on se mit à table. La jeune princesse était à la droite de son époux. A côté de celui-ci se trouvaient l'empereur, puis le duc Antoine Ulrich et la duchesse de Wolfenbüttel. A gauche de l'auguste fiancée, on distinguait la reine de Pologne, le duc Louis Roudolphe et les princes Troubetskoï, Dolgorouki et Kourakine. De l'autre côté de la table, à côté de la duchesse, se trouvaient le comte Golovkine, en qualité de grand-chancelier, et le comte Bruce, général en chef de l'artillerie. Il est assez remarquable que pendant ces fiançailles on ressentit dans toute la salle un tremblement de terre qui dura près d'une minute, et qui porta l'effroi dans le cœur des personnes qui assistaient à la cérémonie. Cette secousse fut accompagnée d'éclairs et de violens coups de tonnerre.

A. J.

305. DES DROITS ET OBLIGATIONS DES MARCHANDS RUSSES JUSQU'AU COMMENCEMENT DU 19^e SIÈCLE. (*Vestnik yevropoi.* —

Courrier de l'Europe; déc. 1826, n° 23-24, pag. 181-202.)

Anciennement les droits et obligations des marchands russes n'étaient point déterminés. Ce corps se composait : 1) des *gosti*, ou marchands négocians ; 2) de la centurie des marchands des grande, moyenne et petite classes ; 3) de la centurie des marchands drapiers des grande, moyenne et petite classes ; 4) des centuries noires et des boutiquiers des grande, moyenne et petite classes ; 5) des marchands des faubourgs des grande, moyenne et petite classes (1).

On appelait *gost*, le marchand qui faisait le commerce intérieur et extérieur. Leurs marchandises étaient déposées dans un bazar particulier qui portait le nom de *Gostinni-dvor*, et le débit s'en faisait en gros et en détail. Le titre de *gost* n'était conféré que pour des services signalés rendus à l'état, ou pour des progrès rapides dans l'industrie commerciale. Les *gosti* jouissaient de grands privilèges, possédaient des villages, et souvent ils étaient promus à d'importantes dignités administratives (2).

Gostinnaja Sotnia; Centurie des négocians des grande, moyenne et petite classes. Elle était composée de négocians fort riches qui étaient destinés à devenir par la suite *Gosti*. A Novgorod, c'étaient tous gens de distinction, et on les appelait aux Conseils pour délibérer sur les affaires les plus importantes; ils remplissaient également des fonctions dans l'administration.

Soukonnaja Sotnia, ou Centurie des marchands drapiers; leur commerce était restreint à toutes les étoffes de laine; ils avaient la permission de voyager à l'étranger pour se fournir de marchandises.

Tchornia Sotni, les Centuries noires, titre qui équivaldrait aujourd'hui à celui de petits marchands, et les *Possadskie tiaghi lioudi*, c. à d. les gens de peine des faubourgs, faisaient le commerce en détail de toutes espèces de marchandises, et ils avaient leurs boutiques. Cette classe était composée de paysans appartenant aux patriarches, aux métropolitains, aux Vladiks,

(1) Code du Tsar Alexis Mikhaïlovitch (1649).

(2) En 1371, un marchand russe, Garass Pétrof racheta un grand nombre de Russes de tout rang, captifs chez les Tataes, fit construire 2 superbes églises en pierre à Nijni-Novgorod, et acheta du prince souverain de cette province un domaine qui contenait six bourgs.

monastères, boyards, etc.; et de gens de toutes sortes, comme fils de prêtres, bedeaux, sonneurs de cloches, charretiers et même d'hommes libres et d'artisans.

Les marchands étaient tenus de payer à l'état des impôts en raison des revenus du commerce qu'ils exerçaient, et proportionnés à la hausse et à la baisse des marchandises; le gouvernement percevait en outre des droits sur les boutiques, à l'instant même où les marchandises étaient livrées, et pour leur transport d'un lieu à un autre. Les commerçans devaient, indépendamment de cela, remplir des fonctions dans tous les lieux où l'intérêt de la Couronne réclamait leur présence.

Ces divisions subsistèrent jusqu'à Pierre le grand, qui donna une nouvelle organisation, établit des tribunaux de commerce à St.-Petersbourg, ainsi que dans plusieurs autres villes de l'empire, et institua des Collèges pour le commerce et les manufactures.

Toutes les villes russes furent divisées en 5 arrondissemens commerciaux. La classe des marchands et traficans fut subdivisée en 2 classes (*Guildii*). La 1^{re} comprit les négocians les plus distingués par leurs richesses et par l'étendue de leurs affaires commerciales. Dans la 2^e furent incorporés tous les marchands détaillans, les aubergistes et les artisans. Il fallait, pour être inscrit dans l'une de ces 2 guildes, prouver que l'on faisait au moins pour 500 roubles d'affaires. Il était défendu aux gouverneurs et voïévodes de se mêler en rien de ce qui concernait les corps des marchands, dont toutes les affaires ressortaient exclusivement du tribunal (*magistrat*) de St.-Petersbourg et des tribunaux particuliers institués à cet effet dans d'autres villes. Ces tribunaux eux-mêmes se trouvaient sous la dépendance immédiate d'un *Collège de commerce*, qui connaissait de tout ce qui était relatif au commerce maritime extérieur. Ce collège avait en outre la haute inspection sur toutes les douanes de l'empire, et c'était de lui que dépendaient encore la fixation des droits et l'ouverture des ports dans les villes maritimes.

Le *Collège des manufactures* avait été établi pour faciliter la création et la propagation des fabriques en Russie. C'était lui qui accordait les privilèges aux manufacturiers nationaux et les encouragemens nécessaires aux artistes et fabricans étrangers qui venaient s'établir dans les différentes villes de l'empire.

C'est par ces sages institutions, par l'établissement des voies de communications des eaux et forêts, ainsi que par la construction d'un grand nombre de vaisseaux marchands, que le régénérateur de la Russie sut favoriser le commerce dans ses états.

Il restait à affranchir le corps des marchands de cette multitude de taxes auxquelles il était sujet dans l'intérieur de la Russie, en vertu des anciens oukases des tsars. Il était réservé aux successeurs de Pierre-le-Grand de faire disparaître d'aussi grandes entraves à la prospérité du commerce russe. C'est ce qui fut exécuté par Élisabeth Péetrovna, comme on peut le voir dans son décret du 20 décembre 1753, et par Catherine II, dont l'ordonnance du 21 avril 1785 déterminait pour toujours les droits et privilèges des corps des marchands. J.

306. LETTRE DU D^r G.-B. NICOLOSI BERRETTA, sur la publication du chap. 1^{er} du liv. V des *Considérations sur l'histoire de la Sicile*; par le Chanoine GRÉGOIO; chapitre omis dans la 1^{re} édit. de 1810. (*Giornale di scienze, etc., per la Sicilia*; août 1825, n^o 32, p. 167.)

Le chanoine Grégoio publia, en 1794, une *Introduction à l'étude du droit public de la Sicile*, dans laquelle il traca le plan de l'ouvrage qui nous occupe et qu'il divisa en sept époques principales, depuis l'établissement de la monarchie en Sicile jusqu'aux temps présents; il fit connaître le sujet des chapitres contenus dans chaque livre, pour présenter d'un coup-d'œil la suite et l'enchaînement des faits. Peu d'années après, il acheva son ouvrage; il mit au jour, en 1805, les deux premiers volumes qui renferment l'époque dite *normande*. L'année suivante, il fit paraître le 3^e volume, qui contient l'époque dite *sueve*, et dans l'an 1807, le 4^e, qui traite de la constitution d'Aragon jusqu'en 1337.

La mort l'ayant empêché d'achever l'impression de son ouvrage, les personnes qui tenaient à lui par les liens de l'amitié, employèrent leur zèle à réunir et revoir ses manuscrits, pour publier les autres volumes, si bien qu'en 1816 et l'année suivante, il sortit de la presse 2 volumes; l'un comprend la suite de l'époque aragonaise, et l'autre les temps d'Alphonse jusqu'à Charles V d'Autriche.

L'éditeur, malgré ses soins, n'ayant pas encore rassemblé,

pour le présent, les argumens de tous les chapitres , ni le manuscrit en entier, s'est décidé à laisser publier dans le journal de Sicile un fragment du livre V. Ce fragment, formant le chapitre 1^{er}, renferme l'origine de la décadence du gouvernement du roi Frédéric, les notables événemens de la cour et du règne du roi Pierre, et du vicariat du duc Jean; enfin, les vices de la constitution.

307. **LE DIECI EPOCHI**, etc. — Les dix époques de l'Italie ancienne et moderne; par M. QUADRI. Tom. I. Milan, 1826; imprim. de Rusconi. (*Annali di Statistica*, etc.; mars 1827, p. 270.)

Nous avons annoncé l'ouvrage de M. Quadri d'après son prospectus (voy. le *Bulletin* de 1826, tom. 6, n° 381). Le tome 1^{er} vient de paraître; il embrasse la première époque. L'auteur donne d'abord la description géographique ancienne de la contrée, et se livre ensuite à des recherches sur l'origine des peuples qui l'habitèrent, de leur état, et principalement de celui des Étrusques ou Tyrrhéniens, et des Pélasges Tyrrhéniens. Il traite de leurs sciences, de leurs arts, de leur religion, il parle ensuite particulièrement de chacun des autres peuples les plus connus pour cette époque primitive de l'Italie, des colonies grecques qui s'y établirent, des premiers habitans et des rois du Latium. Le journal cité au titre fait des vœux pour que l'auteur poursuive et termine son importante entreprise.

308. **TRENTO CITTA DEI REZI**. — Trente ville des Rhétiens et colonie romaine; par M. GIOVANELLI. Trente, 1825, imprim. de Monauni. (*Ibid.*; vol. 4^e, juin 1825, p. 203.)

Cet opuscule se rattache à un monument antique, à l'inscription de l'époque des Antonins, trouvée à Trente, et publiée en 1824 par M. Giovanelli. Peu de temps après, parut un ouvrage posthume de Tartarotti sur le même monument, avec un supplément par l'éditeur, M. Floffella, et c'est dans ce supplément que ce dernier cherche à établir 1° que Trente fut une colonie des Gaulois cénomans; 2° que cette ville n'était pas colonie romaine durant la république, ni au commencement de l'empire; 3° que d'Auguste à Vespasien, elle ne fut qu'un château-fort dépendant de Brescia; 4° que ce fut Hadrien qui lui donna ce titre. Voilà les 4 propositions que M. Giovanelli s'attache à réfuter dans le nouvel ouvrage où il soutient de nouveau que

rente fut une colonie des Rhétiens. Le journal cité ne rapporte point les preuves sur lesquelles M. Giovanelli appuie son assertion, nous devons nous contenter d'indiquer ces opinions diverses sur l'histoire d'une ville très-connue.

209. NOTIZIE, etc. — Notices relatives à l'histoire de Pavie; par Gius. ROBOLINI. Vol. I et II. Pavie, 1823-26; imprim. de Fusi. (*Ibid.*; févr.-mars 1827, p. 263; sept., p. 241.)

Il paraît, d'après le journal cité, que ces notices pour servir à l'histoire de Pavie, manquent, en général, de plan et de méthode. Elles renferment cependant de bons renseignemens archéologiques et diplomatiques. L'auteur promet d'ailleurs des mémoires spéciaux sur quelques établissemens ou sur quelques faits importans. Le premier volume de l'ouvrage contient une époque bornée d'une part aux plus anciennes circonstances de l'histoire de Pavie, et de l'autre à l'an 774 de l'ère chrétienne; ce n'est qu'un extrait de l'ouvrage de Capsoni, et l'auteur le déclare dans sa préface. Il s'arrête ensuite à l'origine du nom même de Pavie, *Papia*, connu chez les anciens sous le nom de *Ticinum*; Muratori le dérivait de la tribu romaine *Papia*, qui ne pouvait plus donner son nom à un lieu au 8^e siècle de l'ère chrétienne, et comme on a trouvé dans les environs, des inscriptions en l'honneur d'une famille *Papia*, c'est à cette famille que l'auteur de l'article que nous analysons rapporte le nom actuel de *Papia* ou Pavie; il promet une plus longue analyse du tome II de l'ouvrage de M. Robolini.

310. GESCHICHTE DES TEMPELHERRN-ORDENS nach den vorhandenen und mehreren bisher unbenutzten Quellen. — Histoire des Templiers d'après des sources historiques et des documens jusqu'ici inédits; par Wilhem-Ferdinand WILCKE. 2 Vol. in-8°. Leipzig, 1826.

L'auteur a réuni plus de matériaux et puisé dans un plus grand nombre de sources que tous ses prédécesseurs. Sans préjugé ni pour ni contre les Templiers, laissant parler seulement les actes du procès et les témoignages, et laissant tout à fait de côté les idoles, cratères et autres monumens attribués par M. de Hammer aux Templiers, dans son *Mysterium Baphometis revelatum*, il n'en est pas moins arrivé que celui-ci aux mêmes résultats savoir : 1) que les Templiers étaient effectivement cou-

pables ; 2) qu'ils avaient une doctrine secrète ; 3) que cette doctrine était guostique. Ce sont les faits historiques seuls qu'il laisse parler et qui le conduisent à l'opinion émise encore dernièrement par le comte de Napione (dans le 9^e volume des *Mémoires de l'Académie de Turin*), qu'il est impossible de défendre avec succès l'innocence de l'ordre.

L'ouvrage est divisé en quatre livres, dont le premier contient l'histoire de l'ordre jusqu'à son abolition, le second l'histoire de l'abolition, le troisième l'organisation intérieure et les constitutions de l'ordre, le quatrième trente pièces justificatives, terminées par la nomenclature la plus complète des écrits publiés sur les Templiers, au nombre de 56. Voici le commencement du second volume, (ch. 6 du second livre).

« Après tout ce qui a précédé, quiconque est impartial ne saurait plus douter que l'ordre était coupable et méritait d'être puni. Si Thomasius veut défendre l'ordre par des argumens juridiques, ces argumens ne sauraient être admis que devant un tribunal protestant ou bien devant une cour de justice du 17^e ou 18^e siècle, mais non pas devant une du moyen âge. Quelle différence entre les idées de droit, les mœurs, l'état de civilisation, la croyance religieuse, en un mot, entre l'*esprit du temps* du 14^e siècle et celui des temps modernes ! Il serait également faux et injuste d'appliquer au temps d'alors l'échelle que le nôtre nous met à la main. Ce qui était juste et louable, il y a des siècles, nous l'avons en horreur, comme, par exemple, les procès de sorciers ; ce qui est toléré aujourd'hui était persécuté alors à fer et à feu, comme, par exemple, ceux qui pensaient diversement en matière de religion.

Nous accuserions un juge non-seulement de superstition, mais d'injustice, qui voudrait mettre en œuvre les *ordials* ; nous sourions aux prétentions de l'hérarchie ; mais dans les siècles du moyen âge, la croyance à ces prétentions était aussi inébranlable que celle en Dieu ; c'est ainsi que la manière de voir et le jugement des peuples subissent un changement continuel. Le passé doit servir au présent de point de comparaison et d'information, mais le présent ne doit pas servir de règle en fait de jugement historique. La *coulpe* des Templiers doit donc être discutée d'après les idées du temps où ils ont vécu, et puisqu'ils n'ont point trouvé grâce devant le tribunal de leur temps, nous

ne sommes pas autorisés à invalider ce jugement comme faux ou injuste, pourvu qu'il soit fondé sur des motifs analogues à l'esprit du temps ; nous n'osons pas l'invalider, si nous respectons tant soit peu les arrêts de l'histoire comme le jugement des temps et des peuples.

On ne saurait nier, que par la doctrine secrète, l'ordre s'est rendu éminemment coupable dans ces temps où le doute le plus léger sur la légitimité du règne des prêtres et sur la vérité de leur enseignement suffisait pour la condamnation au bûcher, où des hérétiques comme les Manichéens furent exécutés en masse, où les Albigeois furent extirpés par le glaive. (p. 2). »

Déjà la circonstance que l'ordre avait des Mahométans pour frères, comme Malek, le prince de Cilicie, le rend suspect ; en revanche plusieurs Templiers passaient aux Sarrasins (p. 8). « Le grand-maître Guillaume de Beaujeu et le chevalier Guillaume de Sarnage étaient intimement liés avec les Infidèles ; celui-ci vivait parmi eux, celui-là soudoyait des Sarrasins (p. 9). Le jugement porté contre eux par Frédéric II, est connu : *Nobis constitit evidenter infra claustra templi sultanos et suos cum alacritate pomposa acceptos superstitiones suas cum invocatione Muhameti et luxus sæculares facere Templarii paterentur.*

L'avidité porta les Templiers aux injustices les plus criantes et aux actions les plus blâmables, comme Bernard de Tremelay au siège d'Ascalon ; l'extradition de Nassiréddin, celle de Jisor, l'assassinat de l'envoyé du Vieux de la montagne, le péculat des deniers destinés pour la Terre-Sainte, l'avarice qui leur défendit de faire des sacrifices en faveur de la Palestine, jetèrent un grand blâme sur les Templiers. Ils abusèrent des bulles apostoliques, nombre de Templiers furent inscrits comme tels par la seule cession de leurs biens en faveur de l'ordre ; ils outrepassèrent leurs privilèges, offensèrent le clergé et les séculiers, au point qu'Innocent III, le grand protecteur de l'ordre, fut obligé de le rappeler aux bornes de la modération par une bulle qui met la corruption de l'ordre dans son plus grand jour (p. 10). La ressemblance entre les Templiers et les Assassins a été déjà relevée, de même que celle avec les Jésuites dont l'organisation intérieure s'accorde avec celle des Templiers (p. 11).

Il est à regretter que le manque de connaissance des langues orientales ait empêché l'auteur de compléter ces preuves par le

déchiffrement des inscriptions en lettres arabes sur les idoles, cratères et coffrets, dont le sens est parfaitement conforme aux articles de l'acte d'accusation porté par la cour de Rome contre les Templiers. T.

311. MÉMOIRES INÉDITS DE JEAN-BAPTISTE SPADA, gouverneur de Rome, etc. *Suite et fin.* (Voy. le *Bullet.* précédent, n° 255).

Ceux qui connaissent l'article que Moreri a consacré à Spada, dans son Dictionnaire universel, seront surpris que j'aie passé sous silence sa nomination à l'évêché de Rimini, puis à celui de Palestrine, dont il est question chez ce biographe. J'avoue que je ne conçois pas où il a puisé ce détail; peut-être est-ce une inexactitude de sa part, comme quelques autres qui lui ont échappé. On ne peut rien décider par le témoignage de Galeazzo Gualdo : sa *Scena d'uomini illustri*, où il nous a laissé sur Spada des détails si intéressans, ayant été imprimée à Venise en 1659, et celui-ci ayant vécu plus de 15 ans encore depuis cette époque, Gualdo n'a pu nous transmettre des renseignemens ultérieurs qui eussent tranché la difficulté.

Il faut donc se contenter du témoignage de Ciaconius ou plutôt d'Oldoini, son continuateur. Celui-ci, dans son *Histoire des papes et des cardinaux*, ne dit rien de l'élévation de Spada au siège de Rimini, ni à celui de Palestrine; il est visible, au contraire, par cette histoire si bien faite pour mériter la confiance des lecteurs, puisqu'elle a été publiée à Rome du vivant même de Spada, que celui-ci, en 1671, vivait paisiblement dans cette ville. Jusques alors, c. à d., quatre ans au plus avant sa mort, et âgé au moins de 73 ans, Spada n'avait pas encore été élevé aux sièges de Rimini et de Palestrine. Est-il croyable qu'à cet âge, et dans l'espace de quatre années seulement, il ait parcouru ces deux sièges? D'ailleurs, le dernier des historiens que je viens de citer assure encore que Spada finit sa vie à Rome (1).

Après avoir suivi ce personnage dans les diverses périodes de sa vie, et avoir parcouru avec lui les postes qu'il occupa et qu'il dut autant à ses mérites réels qu'à la bienveillance pontificale, il convient de parler maintenant de ses écrits; ils ne sont pas nombreux: ils auraient pu l'être davantage. Les contemporains de Spada paient un tribut unanime d'éloges à ses lumières. Mais les

(1) Oldoinus, *Athenæum romanum*.

affaires compliquées dans lesquelles s'absorbèrent si long-temps ses pensées, lui ravirent ce calme d'esprit, cette clarté d'idées, cette activité et cette force d'imagination indispensables pour la production des œuvres intellectuelles. Nous n'avons obtenu de sa plume que les ouvrages ci-dessous mentionnés :

1° Les panégyriques de St.-Thomas de Villeneuve, de St.-François de Sales, de St.-Pierre d'Alcantara, de Ste.-Madeleine de Pazzis, prononcés aux jours de leur canonisation (1).

2° L'édition des œuvres légales de son oncle Spada, doyen des avocats consistoriaux, dont nous avons parlé (2).

3° Un recueil de mémoires manuscrits touchant la contagion qui se répandit en Italie, l'an 1630. Spada, nommé alors secrétaire de la congrégation *della sanità*, crut qu'il serait avantageux à la chose publique de consigner dans quelques écrits les ressources qu'on avait employées à cette époque douloureuse pour réfréner la violence du mal et en extirper le germe. Ces renseignemens furent d'une utilité réelle pour le gouvernement romain, lorsque de nouvelles maladies contagieuses s'étant introduites dans l'état ecclésiastique, en 1636, y semèrent le trouble et la désolation (3).

4° L'écrit le plus estimable de Spada, le plus utile et le plus intéressant, est celui que je possède et qui a motivé cette notice ; en voici le titre :

Relatione, o sia memoria curiosa de' casi e contese gravi con cardinali, ambasciatori, ed altri principi, e de' delitti seguiti in Roma dalli 18 genn° 1635 per tutto il di 18 sett^{bre} 1643 ; Scritta da mons^{re} Gio : Batta Spada Lucchese gov^{re} di detta città nel detto tempo, e che poi da Innocentio X fù creato cardinale, chiamato di S. Susanna ; con una piena notitia dé trattati, temperamenti, gratie e castighi usati circa le dette materie :

C'est-à-dire :

Récit ou mémoire curieux des événemens et des démêlés qui eurent lieu entre les cardinaux, ambassadeurs, princes, et des

(1) Oldoini Athenæum romanum.

(2) Ciaconius, Vitæ et res gestæ pontificum romanorum et S. E. R. cardinalium, tom. 4.

(3) Galeazzo Gualdo, Scena d' uomini illustri d' Italia.

délits commis dans Rome, depuis le 18 janvier 1635 jusqu'au 18 septembre 1643 inclusivement ; écrit par Mgr. Jean-Baptiste Spada de Lucques, gouverneur de Rome au temps susdit, lequel fut ensuite fait cardinal par le pape Innocent X, sous le titre de Ste.-Suzanne ; accompagné d'une notice exacte des moyens, accommodemens, pardons et châtimens dont on usa dans ces circonstances. »

Un fait intéressant à éclaircir serait de savoir de quelle manière cet ouvrage est resté inconnu jusqu'à nos jours, et comment les écrivains qui ont eu connaissance des moindres opuscules sortis de la plume de Spada n'ont pas seulement soupçonné son existence.

Je crois que ce volume précieux n'était pas destiné à voir le jour. Spada ne l'avait sans doute écrit que pour lui fournir de temps en temps quelques réminiscences et pour servir de monument à la droiture des intentions qui l'avaient constamment animé pendant qu'il remplissait le poste de gouverneur de Rome. Cet écrit, de son vivant ou après sa mort, fut déposé, je pense, aux archives de Rome, où il disparut bientôt sous un amas de nouvelles pièces qu'on éleva sur lui. C'est là qu'il était caché, et il y aurait sans doute trouvé son tombeau, si l'agitation dont nos troubles politiques ont frappé toutes les puissances de l'Europe ne l'eût arraché de sa retraite.

Ce volume a dû venir en France lorsque le gouvernement de cette contrée, par une de ces mesures extrêmes qui flattaient si bien alors sa gigantesque vanité, fit transporter à Paris toutes les archives que Rome renfermait dans son enceinte.

On sait combien ces monumens de l'administration ecclésiastique étaient nombreux. Ils remplissaient toutes les salles de l'hôtel Soubise où on les avait déposés, et même la cour de cet édifice. Lors de la restauration, le Saint-Siège les ayant revendiqués, on les lui restitua, mais on ne voulut point en défrayer le transport. Le gouvernement romain, alarmé à la vue de la dépense excessive que devait lui occasioner le renvoi total des pièces qu'on lui avait ravies, nomma un commissaire, d'abord M. Ginnasi, ensuite Mgr. Marini, pour faire un choix parmi les monumens enlevés.

Quelque vigilance que ces hommes habiles aient déployée pour ressaisir tout ce que rappelaient à Rome les regrets de la

cour apostolique et pour ne rejeter que ce qui était devenu infructueux, il est impossible qu'ils aient rencontré si juste au milieu de ces formidables amas d'écritures de tous les âges et de tous les styles, qu'ils n'aient répudié bien des pièces estimables et reconquis quelques anciens monumens dont l'intérêt est loin de ne pouvoir être contesté. Les mémoires de Spada auront peut-être été un des volumes élagués. C'est là l'origine la plus raisonnable que je puisse assigner à leur découverte. Cela explique à la fois comment ce manuscrit est resté si long-temps inconnu et comment il s'est présenté soudainement à la lumière.

Quoiqu'il en soit de la manière dont il est venu en ma possession et du chemin qu'il a pris pour arriver jusqu'à moi, voyons ce qui en fait la matière. Il renferme, comme on a pu le juger par la seule inspection du titre, la relation des événemens qui se sont passés dans Rome sous le gouvernement de Spada. Celui-ci a voulu tellement s'y circonscrire dans les bornes de ses attributions, que tout le reste lui est devenu étranger, et qu'il n'énonce que les faits qui ont rapport à l'emploi dont il se vit revêtu. Il n'était point dominé par la manie qui s'est emparée de tant de personnages de nos jours, qui mourraient, ce semble, à regret, s'ils ne laissaient après eux d'interminables mémoires pour leur succéder.

Bien que Spada ait voulu, par une modestie qu'on lui pardonnera avec peine, se renfermer dans un cercle si étroit et ne prêter à sa narration que le langage et la simplicité d'une feuille quotidienne, il était impossible que sur tant de faits qu'il avait à raconter il ne s'en trouvât point qui fussent destinés à réveiller l'attention publique. Spada était placé sur un théâtre trop élevé pour que ses mémoires ne dussent, même malgré lui, piquer la curiosité de ses lecteurs.

C'est ainsi que, dès l'ouverture de son livre, il nous offre le tableau d'une conspiration dirigée contre Urbain VIII, et qui fut éventée, déjouée et punie, avant qu'elle pût éclater. Ce récit est d'autant plus précieux, qu'il complète les documens de l'histoire pontificale, et qu'aucun écrivain, que je sache, ne le retrace. Ni Ciaconius et son continuateur (1), ni André Du-

(1) *Vitæ et res gestæ pontificum romanorum.*

chesne (2), ni Bérault-Bercastel (3), ni Dominique de Ros (4), ni Taurel (5), ni Pompée Ugonio (6), ni l'auteur de l'histoire des conjurations (7), ni Bower (8), ni Bruys lui-même (9), ne citent cet événement déplorable. Celui-ci n'aurait pas manqué de s'en saisir avidement, s'il fût parvenu à sa connaissance. On sait combien il aimait les anecdotes qui pouvaient molester le clergé romain, et cette conspiration eut cela de fâcheux, que les hommes qui devaient le moins y figurer s'y trouvèrent impliqués, et qu'on fut obligé d'oublier leur caractère, qu'ils avaient oublié eux-mêmes, pour ne se souvenir que des châtimens qu'ils avaient mérités.

Le chef de ce complot se nommait Hyacinthe Centini. Son but était de renverser Urbain VIII du trône pontifical, pour lui substituer son oncle le cardinal d'Ascoli. L'abbé ALLARD.

312. HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BELGIQUE; par M. DEWEZ, membre de l'Institut royal des Pays-Bas, etc. Tom. V; in-8°; prix, 6 fr. Bruxelles, 1827; Tarlier.

313. NOTICES SUR QUELQUES MANUSCRITS INÉDITS RELATIFS A L'HISTOIRE DES PAYS-BAS.

La collection des manuscrits que la commission royale des Pays-Bas est chargée de publier dans le but de compléter l'histoire de ce pays, renferme, entre autres, 1) le *Chronicon Brabantiae d'Edmundus de Dinter* (mort à Bruxelles en 1448);

(2) Histoire des Papes.

(3) Histoire de l'Église.

(4) Abeja Barberina, panegyrico à la santidad de Urbano VIII, Romae typis Aloyxi Grygnani, 1639, in-4°.

(5) De rebus gestis Urbani VIII panegyricus, Bononiae, 1639 in-f°.

(6) Oratio funebris Urbani VIII.

(7) The history of the Popes, from the fondation of the seat of Rome to the present time.

(8) Duport du Tertre.

(9) Histoire des papes. Une justice à rendre à Bruys, c'est qu'il ne persévéra point dans les sentimens qui répandirent sur son style tant de fiel, quand il écrivit l'histoire des pontifes romains. Revenu de ses préjugés, il embrassa le catholicisme; une modération exemplaire devint le fruit de son changement. Il désavoua le premier sa virulente *Histoire des Papes*, et ôta par ce moyen à ses censeurs le courage de le condamner.

2) *Chronicon Brabantiae* de *van der Heyden* (mort en 1473); cette chronique va jusqu'à l'époque de Charles, duc de Bourgogne et de Brabant; 3) *Rhymchronyk* (chronique rimée) de *Jean van Helu* (du 13^e siècle); 4) *Rhymbibel* (bible rimée) de *Jacob von Maerlant*. Cette dernière ne fera point partie de la collection.—Il serait à désirer qu'on reçût également dans cette collection les lettres du comte d'Egmont, récemment découvertes dans la maison de ville d'Oudenarde, et qui sont adressées en partie au gouverneur de cette ville, en partie au comte de Hoorn, vu qu'elles sont toutes propres à éclaircir plusieurs faits douteux de la révolution des Pays-Bas. D'après ces lettres, le comte d'Egmont a pris une part beaucoup plus active à la révolution de ce pays qu'on ne l'a généralement cru jusqu'à présent.

314. HISTOIRE DES COMTES DE TOULOUSE; par M. MARTURÉ, avocat.
1 vol. in-8°, imprimé à Castres, par Auger.

Cette histoire mérite l'examen des érudits. Elle attachera les amis de nos annales, et se rapporte à des événemens importans dans l'une des plus belles contrées de la France. Ces considérations recommandent un tel ouvrage qui fait honneur à son auteur.

315. HISTOIRE DU PAYS CASTROIS; par M. MARTURÉ, avocat.
2 vol. in-8°. Castres, 1828; Auger.

Nous recommandons aux amis de notre histoire nationale les travaux de M. Marturé. Ses recherches sur les comtes de Toulouse et sur le pays Castrois méritent leur attention particulière. Lorsqu'un nombre suffisant de travaux de ce genre auront été publiés pour les principales provinces de la France, il sera possible alors de faire un travail général d'un très-grand intérêt pour le royaume.

316. JOURNÉES MÉMORABLES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. Tome II. (12, 13 juillet 1789: Insurrection populaire dans Paris).
In-32 d'une feuille; prix, 35 c. Paris, 1826; Audin.

MÉLANGES.

317. ACADEMIE ROYALE DE TURIN. La classe des sciences morales et historiques a entendu, dans sa séance du 28 février der-

nier, les lectures suivantes : Le comte Napione a lu des lettres sur l'*Histoire des républiques italiennes des bas temps* de M. SISMONDI ; le chevalier César de Saluces a lu un mémoire sur la Maison Royale de Savoie. (*Journ. de Savoie* ; 8 mars 1828, p. 278.)

318. MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES DE MALTE-BRUN ; ou Choix de ses principaux articles sur la littérature, la géographie et l'histoire ; recueillis et mis en ordre par M. J. NACHET, avocat à la Cour royale. 3 vol. in-8° ; prix des 3 vol., 18 fr. Paris, 1828 ; Aimé-André.

Nous rendrons compte incessamment de cet intéressant recueil, auquel l'éditeur a donné tous ses soins, mu par des motifs très honorables pour la mémoire de l'auteur et pour lui-même.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Philologie.

Sur le langage des signes ; Akerly.—Nouv. méthode pour étudier l'hébreu ; Reuzelin.....	289
Observ. sur la langue du Tibet.....	292
Anthologie arabe ; Grangeret de Lagrange.....	293
Langues de l'Afrique ; Klaproth et Balbi.—Palimpsestes ; Schroeter.....	299
<i>Thucydidi editio</i> ; Goeller.— <i>Observ. in Æschilum</i> ; Petersen.—Fragments de Simonide ; Burges.....	303
Corpus scriptorum hist. Byzantinæ ; Niebuhr.....	304
Plaidoyer pour Servius Sulpicius traduit en français ; Péricaud ...	306
Contes écossais.—Poésies de Labindo.....	309

Archæologie.

Monumens inédits grecs, étrusques et romains ; Raoul-Rochette...	310
Fouilles à Veies.—Campi romani ; Thomson.—Dissert. sur les camps romains de la Somme ; d'Allonville.....	312
Antiquités de Lausanne.—Caducée en bronze.....	315
Tour de Winschotten.—Grotte de Falaise.....	317
Numismata sicula ; Forcella, 318.—Epigraphe grecque ; Crispi...	319

Histoire.

Archives de philologie et de pédagogie.....	320
Synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce ; Petit-Radel.....	323
Mariage d'Alexis Péetrovitch, 329.—Droits des marchands russes...	330
Histoire de la Sicile ; Berretta, 333.—Les dix époques de l'Italie...	334
Trente, colonie Rhétienne ; Giovanelli, 334.—Histoire de Pavie...	335
Hist. des Templiers ; Wilcke, 335.—Mém. de Spada.....	338
Hist. des comtes de Toulouse et Hist. du pays Castrois ; Marturé...	343

Métangés.

Académie de Turin.—Métangés scientifiques, etc. ; Malte-Brun.....	ib.
---	-----

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

319. BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE DU DUC DE SUSSEX.

On travaille en ce moment à un catalogue des précieux manuscrits et livres que renferme la bibliothèque du duc de Sussex, au palais de Kensington. Ces manuscrits sont en diverses langues.

Les manuscrits arabes traitent du Koran, livre dont ils donnent un exposé très-intéressant. Le catalogue contient la description d'un magnifique manuscrit qui a appartenu autrefois à Tippoo-Saïb. 2 manuscrits, l'un persan, l'autre arménien, contiennent les évangiles; tous 2 sont ornés de dessins enluminés et d'une grande beauté: ce dernier, du 13^e siècle, et peut-être le plus curieux des manuscrits arméniens qui existent dans ce pays, est sur papier vélin; l'un et l'autre sont très-rares. Les manuscrits en langues Pali, Cinghalaise et Birmane, terminent la 1^{re} partie du 1^{er} volume. Ceux en caractères Palis Carrés, obtenus à Rangoon, sont, sinon uniques, du moins les plus beaux que l'on connaisse en Angleterre; l'un de ces manuscrits est sur des feuilles d'ivoire. Les lettres sont en vernis du Japon et ornées d'un riche entourage en or. (*Asiat. Journ.*; mars 1827, p. 377.)

320. NOUVELLE TRADUCTION DU PENTATEUQUE HÉBREU; par M. LAMBERT.

Le livre le plus ancien, après Job du moins, le livre sur lequel les trois quarts des habitans de la terre fondent leur croyance, le Pentateuque, a été peut-être le plus mal traduit de tous les livres qui existent, non qu'un grand nombre de traducteurs n'aient été des hommes très-savans et très-érudits, mais parce que la langue hébraïque, morte depuis tant de siècles,

offre des difficultés extrêmes par sa brièveté, son esprit et le petit nombre de mots qui nous en sont restés; de sorte qu'outre un goût naturel pour cette langue, elle exige une étude approfondie et continuelle, commencée dès la plus tendre jeunesse, si l'on veut se pénétrer de son esprit et s'en approprier le génie.

M. Lambert, professeur à Metz, propose une souscription pour une nouvelle traduction de ce livre, le texte en regard, avec des notes justificatives et explicatives. Cet ouvrage sera publié en 5 livraisons, dont chacune contiendra l'un des livres qui le composent. Prix de souscription pour chaque livraison : 3 fr. — On souscrit à Metz, chez l'auteur, et à Paris, chez Treuttel et Würtz. (*Jour. gén. de la Litt. de France*; janv. 1828,) p. 30.)

321. *HORÆ SYRIACÆ*, seu commentationes et anecdota res vel litteras syriacas spectantia; auct. Nic. WISEMAN. In-8°. Romæ, 1828.

Nous donnerons dans le prochain cahier du *Bulletin* une analyse de ce savant ouvrage, qui intéresse à la fois l'histoire et la littérature sacrée.

322. LE NOUVEAU TESTAMENT TRADUIT EN LANGUES MONGOLE, KALMOUIQUE, TCHÉRÉMISSE ET MORDVIENNE.

On doit la traduction Kalmouique à M. Schmit, qui s'est également occupé de la traduction Mongole, conjointement avec le bouriate *Vadner Marschounof*, homme fort éclairé, et qui, sur les fonts baptismaux, a reçu le nom de *Jean Alexandrof*. — Les 4 évangiles seuls ont été traduits il y a 5 ans en Tchéremisse et en Mordvien.

La traduction du nouveau Testament en langue Servienne est imprimée; mais elle n'est pas encore en vente. (*Bibliographitcheskii Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 41. Supplément 1825.)

323. I. EXAMEN DU TEXTE DE CLÉMENT D'ALEXANDRIE, relatif aux divers modes d'écriture chez les Égyptiens; par M. LETRONNE. In-8°. Paris, 1828; Imprimerie royale.

324. II. DE LA PRÉTENDUE DÉCOUVERTE DES HIÉROGLYPHES ACROLOGIQUES; par M. ZANNONI.

325. III. SUR LES NOUVEAUX HIÉROGLYPHES APPELÉS ACRIOLOGIQUES.—Lettre de A. M. MIGLIARINI. (*Antologie de Florence*; n° 85.)

I. Lorsque M. Letronne publia en 1824, dans la 1^{re} édition du *Précis*, etc., par M. Champollion jeune, sa traduction et analyse du célèbre passage de Clément d'Alexandrie (1), relatif à l'écriture des Égyptiens, plusieurs des érudits lui firent des objections plus ou moins solides, qui donnèrent lieu à ce savant helléniste de revenir sur le même passage, de discuter les objections qu'on avait proposées, et de donner à son analyse une étendue plus grande et plus détaillée. Ce nouvel *Examen* vient de paraître dans la 2^e édition du même *Précis des hiéroglyphes*.

La 1^{re} traduction du passage, et la classification des écritures égyptiennes que M. Letronne en fit dériver dans son premier examen, restent toujours les mêmes dans le second; et elles sont d'ailleurs assez connues pour que nous ne soyons pas obligés de les reproduire ici. En général, toutes les difficultés de ce passage peuvent à présent se réduire à l'interprétation des mots διὰ τῶν πρώτων στοιχείων, par lesquels Clément d'Alexandrie désigne la première des 2 espèces de signes qui composent, chez les Égyptiens, l'écriture appelée *hiéroglyphique*. Et quant au mot στοιχεῖα, M. Letronne a désormais prouvé, sans retour, qu'il ne peut signifier ici autre chose que les *lettres alphabétiques*. Sur cette interprétation qui, d'ailleurs, est irrévocablement autorisée par les découvertes de M. Champollion, faites indépendamment de ce passage, tous les savans sont parfaitement d'accord, si on en excepte M. Goulianoff (1) qui, contre l'avis de M. Letronne et de tous ceux qui ont acquis quelque habitude de la langue grecque, prétend que στοιχεῖα signifie *éléments*, et non pas *lettres alphabétiques*, dont le nom en grec est, ajoute-t-on, γράμματα. « Je sais fort bien, dit M. Letronne, que στοιχεῖα signifie *éléments*; je sais encore que γράμματα est le mot propre pour dire les *lettres alphabétiques*; mais cela n'empêche pas que στοιχεῖα, employé absolument comme il l'est

(1) *Stromat.* V. 657 Potter.

(2) Questions archéographiques p. 8. — Edinburgh Review, p. 103.

ici, et à propos d'écriture, n'ait le même sens *propre et technique*. J'avais cru suffisant d'énoncer le fait; je vais l'établir, puisqu'on le juge nécessaire. » Nous nous dispenserons toutefois d'en rapporter ici les preuves nombreuses que le savant helléniste a été obligé de citer, convaincus que l'objection est telle qu'elle ne peut avoir un grand nombre de partisans.

Après avoir établi le sens du mot στοιχεῖα, M. Letronne examine ce que le mot πρώτων, devant στοιχείων, peut ajouter à l'idée. Et voilà, à notre avis, ce qui reste encore de véritablement difficile dans ce fameux passage.

« Au premier coup-d'œil, dit M. Letronne, je crus qu'il s'agissait des *premières lettres de chaque mot*. » Mais le plus léger examen lui fit abandonner cette idée comme tout-à-fait inadmissible. « En effet, si telle eût été l'intention de Clément d'Alexandrie, ajoute-t-il, il était absolument indispensable qu'il joignît un complément à διὰ τῶν πρώτων στοιχείων, comme, par exemple διὰ τῶν ἑκάστου ὀνόματος, οὐ ἑκάστης λέξεως, πρώτων στοιχείων, ou toute autre chose de ce genre. A moins de supposer que l'auteur n'avait aucun sentiment de sa propre langue, ni l'ombre du sens commun, il est impossible de donner une signification aussi déterminée à l'expression στοιχεῖα, qui, dans un sujet pareil, prise ainsi absolument, signifie en général les *lettres de l'alphabet*, ou ne signifie rien du tout. C'est cependant à ce sens, tout-à-fait inadmissible, que se sont arrêtés et le critique de l'*Edinburgh Review* (1), qui traduit *les premiers élémens*, ou *les élémens initiaux des mots*, et M. de Goulianof, qui traduit aussi *les élémens initiaux* (des noms des objets), sans s'apercevoir, ni l'un ni l'autre, que du moment où le mot *élément* n'est pas pris dans un sens clair et déterminé, une pareille expression en grec, en latin, en français, dans toutes les langues même, ne peut avoir de sens, à moins qu'on ne dise de *quels élémens initiaux* il est question. C'est pourtant là-dessus que M. de Goulianof paraît s'être fondé, pour gratifier les Égyptiens d'un système d'écriture, que M. Klaproth appelle *hiéroglyphes acrologiques* (2), et d'après lequel le même signe peut représenter

(1) Page 104.

(2) M. Letronne a observé que ce nom *acrologique* est ou ne peut plus mal imaginé : car en grec λόγος signifie *proposition, phrase, discours*, et non pas *mot ou nom*, comme on le suppose dans la composition de cette voix *acrologique*, qui signifierait à la rigueur *hiéroglyphe pointus*.

également bien tous les objets dont le nom *commence* par la même lettre, comme *chien, chat, cheval, cabane*, etc. Je ne sais quel sort est destiné à cette belle découverte; mais il me paraît clair, en tout cas, qu'on doit renoncer à en trouver le moindre vestige dans le passage de Clément d'Alexandrie. »

C'est de cette manière que s'exprime M. Letronne à l'égard des *hiéroglyphes acrologiques*, dont la découverte n'a pas reçu à l'étranger un meilleur accueil qu'en France.

Mais cette interprétation des *premières lettres* étant inadmissible, M. Letronne en a proposé 2 autres. La 1^{re} est que, Clément d'Alexandrie étant Grec et parlant à des Grecs, a pu se servir d'une idée qui leur était familière, celle de la formation de leur propre alphabet, qui ne fut d'abord composé que des caractères de 16 *sons*, qui, étant plus simples que les 8 autres, ont dû conséquemment être exprimés les *premiers* par des caractères. A cette interprétation on a fait des objections, et l'auteur, en les trouvant assez fortes, propose la 2^e, ou, pour parler plus exactement, il modifie sa première interprétation de manière à éviter les inconvénients qu'on lui opposait, et il se borne à dire que « le mot *πρωτα* se rapporte non à l'alphabet primitif, tel qu'était l'alphabet phénicien, mais aux *sons primitifs* en général, c.-à-d., aux plus élémentaires et aux plus simples de tous. » Car tous les peuples ont commencé par avoir un nombre de *sons* plus borné, et qui s'est accru avec le temps selon le besoin. Il est remarquable, ajoute M. Letronne, que l'alphabet phonétique de M. Champollion rentre d'une manière très-satisfaisante dans cette interprétation, car plusieurs lettres affines viennent se ranger sous le même signe hiéroglyphique, de manière que cet alphabet se présente sous l'aspect d'un *alphabet primitif*, réduit aux *sons élémentaires*.

La conclusion la plus certaine et que personne ne refusera d'admettre, c'est que Clément d'Alexandrie désigne par les mots *πρωτα στοιχεία* l'*alphabet phonétique*; car le rôle que joue cet alphabet dans l'écriture égyptienne étant très-important, et n'en trouvant pas d'autre vestige dans tout ce passage de Clément, on est forcé ou à le reconnaître dans l'expression *πρωτα στοιχεία*, ou bien à dire que cet écrivain, en exposant le système graphique des Égyptiens, a oublié l'ordre principal et le plus étendu des signes employés.

M. Letronne fait enfin observer que ce texte de Clément n'est pas le seul où l'on trouve la mention expresse de l'alphabet phonétique; car Plutarque (1), Manéthon (2), et Horapollon (3), en font également mention dans les passages cités.

II. Le savant M. Zannoni, de Florence, qui a dans plusieurs écrits applaudi aux découvertes heureuses de M. Champollion jeune, vient d'émettre dans le n^o 85 de l'Antologie de Florence, son opinion sur les *hiéroglyphes acrologiques*, découverte de M. Goulianof, publiée par M. Klaproth. « Nous ne craignons pas d'affirmer, dit le savant italien, que M. Klaproth aurait mieux fait de persister dans sa première opinion qui lui fit d'abord regarder la découverte de M. Goulianoff comme une simple *puérilité*, ne consistant que dans un petit jeu qu'on peut s'amuser à faire en chaque langue. »

Mais M. Klaproth ayant avancé que cette découverte nous donne enfin le moyen de comprendre les mots *διὰ τῶν πρώτων στοιχείων* du fameux passage de Clément d'Alexandrie, dans lesquels il prétend trouver les *hiéroglyphes acrologiques*, M. Zannoni déclare que cette expression de Clément ne lui paraît pouvoir en aucune manière subir l'interprétation de M. Klaproth, et il faut observer que quand M. Zannoni écrivait cet article dans l'Antologie de Florence, il n'avait certainement pas vu le second examen de M. Letronne dont nous venons de rendre compte: cependant nous allons tout simplement exposer son opinion sur ce même sujet.

Il n'a d'abord pas le moindre doute sur l'interprétation de lettres pour le mot *στοιχεῖα*; mais il combat la première opinion de M. Letronne quand il croyait voir désignés par l'adjectif *πρώτα*, les 16 sons de l'alphabet primitif des grecs; « car il ne nous semble pas convenable, dit M. Zannoni, de préférer une conjecture purement probable, à l'autorité de Plutarque qui affirme que 25 lettres formaient l'alphabet égyptien (4). Mais cette difficulté avait été prévue par M. Letronne dans sa *note répondant à la page 331* de la 1^{re} édition du *Précis*, et il en avait donné une explication. Mais nous avons déjà vu que ce

(1) Sympos. ix. 3. pag. 495.

(2) Maneth. ap. Joseph. contra Apion. pag. 445

(3) Hierogl. I. 7.

(4) De Isid. et Osir. pag. 374.

savant helléniste a, dans son 2^e examen, renoncé à la première interprétation, pour en donner une autre que nous avons exposée.

Or M. Zannoni est d'avis que τὰ πρῶτα στοιχεία signifient les premiers et plus anciens élémens de l'alphabet égyptien, c.-à-d., d'après lui, les hiéroglyphes phonétiques, en nombre de 25 lettres, comme le dit Plutarque. Et en effet, ajoute M. Zannoni, les hiéroglyphes phonétiques sont les *premiers* et les plus anciens caractères, par rapport à l'écriture *hiératique* et *démotique*, qui sont dérivées des hiéroglyphes comme le simple dérive du composé, dérivation qu'on a d'ailleurs démontrée sans retour; et cette interprétation rentre dans ce qui avait été noté par M. Letronne, c.-à-d., que πρῶτα indique une espèce de lettres *primitives* par rapport à d'autres *secondaires*,

Voilà donc 2 explications qui, quoique différentes, s'accordent pourtant toutes les 2 sur 2 points principaux; 1^o sur ce que par πρῶτα στοιχεία, on doit entendre les *hiéroglyphes phonétiques*; 2^o que ces mots ne peuvent nullement s'accorder avec l'interprétation de M. Goulianof.

En laissant aux lecteurs à juger entre les 2 explications dont nous avons rendu compte, qu'il nous soit permis d'en rappeler une 3^e que nous indiquâmes, il y a environ 2 ans, dans le Journal de Pise, en exposant les doctrines de M. Champollion. Ayant remarqué que les Égyptiens écrivaient les mots de leur langue en hiéroglyphes phonétiques par les seules lettres *principales*, c. à d., en supprimant les voyelles, surtout médiales, comme on fait plus ou moins dans le copte, nous crûmes que l'expression διὰ τῶν πρώτων στοιχείων, pouvait signifier *par les lettres principales*, c. à d., par les lettres *essentielles*, *constitutives* du mot. Et du moment que στοιχεία signifie à lui seul les *lettres de l'alphabet*, il nous paraît que la phrase de Clément n'a besoin d'aucun complément pour être claire; car, ayant dit que la 1^{re} espèce de l'écriture hiéroglyphique s'exprime *au propre par les principales lettres*, διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυριολεκτικῶς, il nous paraît clair qu'on doit entendre, *par les principales lettres des mots*, ou *de chaque mot*, attendu que les lettres sont essentiellement et exclusivement employées pour composer les mots d'une langue. Quant au mot πρῶτον, nous ne nous croyons pas même obligés de prouver par des exemples qu'il peut aussi

bien se traduire pour *principal*. Nous avons cru pouvoir nous permettre d'ajouter cette 3^e aux 2 interprétations précédentes.

III. L'article de M. Zannoni est suivi d'une *Lettre sur les nouveaux hiéroglyphes acrologiques*, par M. Migliarini. Ce savant orientaliste, qui a fait une étude particulière de la langue copte, a vu que la *découverte* de M. Goulianos n'était pas une chose à prendre au sérieux, et il a écrit cette lettre de ce ton plaisant et spirituel auquel la langue italienne se prête si aisément. Nous regrettons de ne pouvoir pas en donner une traduction entière; mais comme M. Migliarini, tout en plaisantant, démontre par de très-bonnes raisons l'absurdité des *hiéroglyphes acrologiques*, nous allons indiquer ses principaux argumens.

Pour soutenir les *hiéroglyphes acrologiques*, dit M. Migliarini, il aurait fallu d'abord démontrer que les lettres *initiales* jouent un grand rôle dans la langue des Pharaons et qu'elles y occupent une place distincte et invariable, comme dans quelques langues modernes; mais ceux qui ont étudié le copte savent qu'il n'en est pas ainsi.

Ensuite il fait voir, en passant, que le but principal de cette prétendue découverte est de décréditer et d'avilir la nation qui aurait fait usage d'un système si absurde et si puéril, tandis que toute l'antiquité qui était à même d'en juger mieux que nous, (pour ne pas parler des faits qui attestent le contraire), nous a transmis à l'égard de l'Égypte des idées si différentes.

Il fait enfin remarquer que l'éditeur de la *découverte*, à défaut de bonnes raisons pour la soutenir, a fait usage de toute espèce de moyens plus ou moins contraires aux lois de la critique; par exemple, il donne la préférence d'antiquité tantôt au dialecte memphitique sur le dialecte thébain, tantôt au thébain sur le memphitique. En d'autres endroits, à l'appui de quelque *initiale*, il cite des chapitres d'Horapollon, dont l'authenticité a toujours été révoquée en doute, etc., etc.

La lettre est terminée par l'énonciation d'un doute qui paraît aussi répandu en Italie qu'il l'est parmi les savans français, c.-à-d., que M. Klaproth, tout en publiant et en soutenant avec chaleur cette prétendue découverte, n'était pas pour cela sérieusement de l'avis de M. Goulianos; on a même imprimé des assertions assez positives sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, ce doute ne saurait désobliger M. Klaproth, et il serait fondé sur

la conviction de ses vastes et solides connaissances dans la philologie orientale.

ROSELLINI.

326. *HISTORIA JEMANÆ*, e codice manuscripto arabico concinnata; edidit Car. Théod. JOHANSEN. In-8° de 300 pages. Bonnæ, 1828.

Le savant professeur d'arabe de l'université de Bonn, M. Freytag, marche d'un pas constant sur les traces glorieuses de son illustre et digne maître M. le baron de Sacy. Chaque année il forme, comme ce grand orientaliste français, quelque nouvel élève qui s'élance avec honneur dans la carrière. L'année passée nous avons fait connaître une publication intéressante d'un de ses jeunes auditeurs, M. Vullers, qui est venu se perfectionner à Paris dans l'école célèbre où s'est formé son maître. Cette année nous avons à parler d'un ouvrage fait aussi sous les yeux de M. Freytag et par un de ses élèves, M. Charles-Théodore-Johansen, jeune danois qui a quitté son pays pour aller étudier sous cet habile orientaliste. Cet ouvrage, qui du reste a été couronné par l'académie prussienne du Bas-Rhin, est, ainsi que le titre l'annonce, une *Histoire de l'Yemen*, partie de l'Arabie que nous avons nommée *Arabie Heureuse*, écrite d'après un manuscrit arabe intitulé : « Le désir de l'homme studieux, au sujet de la ville de Zébid. » On doit l'original arabe à un savant né à Zébid même en 866 de l'hégire. La copie sur laquelle M. Johansen a fait son travail a été transcrite sur un manuscrit de la bibliothèque de Copenhague apporté par le célèbre Niebuhr à M. Freytag, qui l'a obligeamment communiquée à son laborieux élève. L'ouvrage de M. Johansen se compose de deux parties. La première, qui sert comme d'avant-propos à la 2^e, traite du manuscrit, de l'auteur, de la manière dont il a choisi ses matériaux et du style qu'il a employé, des écrivains qu'il a principalement suivis dans son travail et de l'usage qu'il en a fait; de la situation et des limites de l'Yémen, et de l'histoire des habitants de cette province depuis l'origine jusqu'au temps du prophète Mahomet. La seconde partie offre d'abord un coup-d'œil sur les matières contenues dans le manuscrit arabe qui est la base du travail de M. Johansen; ensuite le jeune érudit donne la traduction abrégée de la préface de l'auteur arabe, laquelle traite du nom du Yémen et de l'excellence de cette pro-

vince; de la conversion de l'Yémen à la religion musulmane et de l'histoire de cette contrée avant la fondation de la ville de Zébid. Puis vient un premier chapitre où il est amplement parlé de la ville de Zébid, ancienne capitale de l'Yémen, la plus grande, dit l'auteur arabe, des villes de cette contrée sans en excepter la nouvelle capitale Sanaa (on peut voir ce que dit Niebuhr de Zébid dans son excellente description de l'Arabie, t. II p. 57, édit. de Paris 1779). Les chapitres suivans, au nombre de neuf, contiennent l'histoire des princes qui ont gouverné l'Yémen. Comme les détails qui sont consignés dans ces chapitres ne sont guères que d'un intérêt local, nous n'entreprendrons pas d'en donner l'analyse. Les personnes qui seront curieuses de connaître l'histoire de cette contrée lointaine feront bien de recourir à l'ouvrage de M. Johanssen; elles seront satisfaites de la clarté avec laquelle cette histoire y est exposée. M. Johanssen a joint à son travail un index géographique des lieux et des fleuves dont il est question dans le manuscrit arabe, au nombre de 56. Chaque mot y est suivi de développemens intéressans appuyés de bonnes citations. Cet index ajoute au mérite de l'ouvrage, qui nous paraît digne des suffrages des savans. Il est seulement fâcheux qu'il n'y ait pas de table des matières, pas même une liste des chapitres dont se compose l'ouvrage.

G. T.

327. HARPOCRATIONIS LEXICON de decem rhetoribus cum codice Darinistadiensis collatum; ex schedis Fr. Xav. WERFER (*Acta philolog. Monacensium*; Tom. III, fasc. 2, p. 235.)

Le titre de ce mémoire annonce ce que l'auteur s'est proposé; il a comparé un manuscrit d'Harpocraton avec l'édition donnée par Maussiac à Paris en 1614, et en a soigneusement noté les variantes; ce sont celles qu'on publie aujourd'hui; elles sont nombreuses et ne peuvent manquer d'intéresser les critiques qui veulent travailler sur le même sujet.

328. LEXICON LATINO-GRÆCO-BELGICUM; par l'abbé OLINGER, principal de l'Athénée roy. de Bruxelles. 1^{re} livr. Bruxelles, 1828; De Mat et Remy.

Ce dictionnaire aura 5 livraisons de 200 pages, au prix de 1 flor. 50 c. chacune.

329. CODICES GRECI MSS. REGIÆ BIBLIOTHECÆ BORBONICÆ, descripti atque illustrati a Salvatore CYRILLO, Regio bibliothecario. Tom. I, qui complectitur Bibliothecam sacram. VIII et 315 pag. in-4°. Neapoli, 1826; ex regia typographia.

On savait depuis long-temps que deux bibliothèques de Naples renfermaient un nombre considérable de manuscrits grecs : l'une était celle du roi des Deux-Siciles, l'autre existait au monastère de *San Giovanni della Carbonara*. Harles, à la suite du V^e volume de sa Bibliothèque grecque, avait même fait imprimer en 1796 une liste de ces manuscrits ; il la devait à l'obligeance de MM. Baffi et Gaëtano di Aucora, savant helléniste et éditeur du seul ouvrage qui nous reste du médecin Xénocrate. Mais cette liste, ou si l'on veut, ce catalogue était si sommaire, les indications se trouvaient quelquefois si fautives, que l'Europe savante n'en put tirer que peu de lumières nouvelles. On désirait donc généralement avoir une description plus exacte et plus détaillée de tous les manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Naples ; mais, pour qu'un tel ouvrage parût, il fallait d'abord un savant, à la fois helléniste et bibliographe, que le gouvernement mît en état de consacrer plusieurs années à ce long et pénible travail ; il fallait ensuite que cet ouvrage, dont l'exécution pouvait être au-dessus des forces d'un particulier, fût imprimé aux frais de l'état.

Le désir des savans s'est réalisé depuis que le Roi actuel tient les rênes du gouvernement. Voulant multiplier les moyens d'instruction, S. M. portant un regard vivifiant sur tous les établissemens littéraires, ordonna de publier un catalogue raisonné des livres imprimés et des manuscrits de sa bibliothèque à laquelle celle *della Carbonara* venait d'être réunie. M. Salvador Cirillo, bibliothécaire royal, fut spécialement chargé du dépouillement des manuscrits grecs confiés à sa garde ; sachons lui gré d'avoir déjà fait connaître au public quelques résultats de ses utiles et savans travaux. Suivant l'ordre généralement adopté par d'autres bibliographes, il a dû commencer par les manuscrits qui contiennent les Pères et les ouvrages ecclésiastiques ; c'est donc l'analyse de ces écrits qui remplit le volume que nous annonçons aujourd'hui et qui est dédié au roi des Deux-Siciles. Dans une préface fort bien écrite, l'auteur expose le plan

de son ouvrage et nous apprend qu'il fut désigné par le marquis de Ruffo pour rédiger le catalogue de la bibliothèque royale; assurément ce ministre éclairé n'aurait pu faire un meilleur choix.

Les manuscrits dont M. Cirillo donne la description sont au nombre de 94; il les a classés d'après les quatre divisions suivantes: I. *Codices biblici et Patres*, pag. 1-198. II. *Canones*, pag. 199-250. III. *Liturgiæ, Menœa, Euchologia*, pag. 251-271. IV. *Vitæ, sententiæ et elogia Sanctorum*, p. 273-305. Ils sont pour la plupart assez modernes; nous en avons cependant remarqué quelques-uns qui, même sous le rapport de leur ancienneté, méritent de fixer l'attention des savans. De ce nombre sont le n° 3, *Évangile*, du XI^e siècle; n° 8, *Actes des Apôtres*, du X^e; un *St.-Basile* écrit en 1176, et coté aujourd'hui n° 18; n° 22, du XII^e siècle, contenant les scholies de Basile de Césarée sur St.-Grégoire de Nazianze, ouvrage remarquable sur lequel M. Boissonade vient de publier un excellent travail dans le tom. XI^e des *Notices et Extraits* des manuscrits de la Bibliothèque du Roi; n° 36, *Homélies de St.-Jean Chrysostôme*, du XI^e siècle; n° 52, *St.-Jean Damascène*, du XIII^e; n° 68, *Notomocanon* de Photius, de la même époque; n° 52, écrit l'an 1026; on y trouve, entr'autres, les *Catéchèses* de Saint-Théodore Studite; n° 90, *Geronticum* du XII^e siècle, avec miniature. Il y a aussi quelques autographes: l'un, n° 19, de la main de Constantin Lascaris, l'autre, n° 75, écrit par Matthieu de Vari ou Devarius, auteur de l'ouvrage sur les particules de la langue grecque; enfin, nous devons citer le n° 24, de la fin du XIV^e siècle, important pour compléter les poèmes de Saint-Grégoire de Nazianze et pour en corriger le texte. M. Cirillo, avec une exactitude qu'on ne saurait assez louer, donne toujours le titre, le commencement et la fin des différens morceaux renfermés dans ces 94 manuscrits; il a soin de traduire en latin ces titres, le début, les derniers mots de chaque ouvrage, et y montre, en général, une connaissance approfondie des deux langues. Il nous semble, toutefois, que page 120, lig. 2, le commencement d'une homélie de Marc d'Éphèse: Ἐπειδὴ μετὰ ἀγάπης ἀποκρίνασθαι πρὸς τὰ παρ' ὑμῶν εἰρημένα ὀφείλομεν, aurait dû être rendu, *quoniam ad ea quæ a vobis dicta sunt, cum caritate respondere debemus*; M. Cirillo traduit: *quoniam ad ea, quæ a vobis cum caritate dicta sunt,*

responsuri sumus. Oserions-nous ajouter que p. 15, l. 18, dans un fragment intéressant que M. Cirillo attribue à Euthalius, évêque de Sulcé, ce savant bibliothécaire rend ainsi la phrase suivante : Τὰ μὲν γὰρ εὐαγγέλια ἀκριβῆ τῆς κατὰ Χριστὸν οἰκονομίας τε καὶ πολιτείας παρέχεται τὴν γνῶσιν ἡμῖν. *Etenim evangelia accuratam nobis suppeditant cognitionem œconomice et rationis vitæ, ad exemplar Christi instituendæ*. Il fallait peut-être : *cognitionem incarnationis Christi, vitæque terrestres ejus*. Les différentes acceptions théologiques des mots οἰκονομία et πολιτεία ont induit en erreur bien des auteurs modernes, même le savant Huet⁽¹⁾ ; elles ont été cependant expliquées d'une manière satisfaisante par Henri de Valois (*ad Euseb. histor. eccles.*, ed. 1678, pag. 4, D.) ; Fronton le Duc dans son édition des œuvres de St-Basile (p. 587, D.). Petau (*Animadvers. in S. Epiphan.*, t. II, p. 364, C.). Suicerus (*Thes. ecclesiast.*, t. II, col. 460 seqq.). Nous soupçonnons aussi que dans la phrase τῆς κατὰ Χριστὸν οἰκονομίας, la préposition suivie de l'accusatif n'est qu'une espèce de périphrase du génitif ; cette locution, dont les auteurs classiques fournissent déjà quelques exemples, est sans cesse employée par les Pères grecs ἡ κατ' αὐτὸν ἰστορία (St.-Antiochus, Homil. LIV, de inimicitis dans le tom. I, part. II, de la *Bibliothec. Patr. græcolat.* Paris, 1624, in-fol., p. 113, B.), doit être rendu : *ejus*

(1) La version latine des commentaires d'Origène sur saint Matthieu nous semble un chef-d'œuvre digne de l'illustre auteur des *Traité de claris interpretibus* et *De optima ratione interpretandi* : toutefois, p. 206 R., (ed. Colon. 1685, in-fol.) les mots ταῖς μὲν ἀπλῶς, κατ' οἰκονομίαν, ὡς ἀπλᾶ γίνεσθαι, sont rendus ainsi : *ita ut simplicibus servata proportionem simplicia appareant* (evangelia). Οἰκονομία est un des 22 termes par lesquels les Pères grecs, usant de la richesse et de la flexibilité de leur langue, désignent l'incarnation d'après ses causes ou ses différens effets : διακονία, εἰσόδος, θάυσος, ἐνανθρώπησις, ἐμφάνεια, ἐνδημία, ἐνδυμα τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως, ἐνσώματως, ἡ τῆς σαρκὸς ἐπίδειξις, ἐπιδημία, ἡ κατὰ σάρκα ἐμφάνεια, θεοφάνεια, ἡ κάθοδος εἰς ἡμᾶς, κατάβασις, οἰκονομία, ἡ ἐνσαρκίς. Οὐκ ἐνσώματος παρουσία, ἡ τῆς σαρκὸς περιβολή, πρόσλημμα (Theoph. Ceramens Homil. II, 14.C.) συγγένεια τῆς σαρκὸς, συγκατάβασις, σωματοποίησης, ἡ προσληφθεῖσα φύσις. Mais dans le passage d'Origène aussi bien que dans plusieurs autres le mot οἰκονομία signifie une certaine *condescendance* par laquelle Dieu s'accommode à la faiblesse des hommes. On aurait donc pu mettre dans la nouvelle édition, tom. III, Paris, 1740, in fol., p. 443. C. : *ita ut simplicibus per Providentiæ accommodationem simplicia facta sint*.

historia. Ainsi, dans les actes du concile de Constantinople, t. II, 1378. B, éd. de Hardouin, *ὅτε ἐκινεῖτο τὸ κατὰ τοὺς κληρονόμους τοῦ Ρουφίνου*, traduisez : *quando movebatur controversia hæredum Rufini*, et non, comme on a imprimé : *quando commotus fuit propter id quod cum hæredibus Rufini*. Dans les actes du sixième concile général, t. III, 1174. E, *Τὰ κατ' αὐτὸν ὑγγράφως ζητήσαντες*, il faudrait, *cum causam ipsius e scriptis expendissent*, au lieu de *quæ circa fuerant, in scriptis discutientes*.

Nous sommes entrés dans quelques détails qui nous ont paru nécessaires pour justifier notre opinion, différente, sur ce point, de celle d'un savant aussi distingué que M. Cirillo. Hâtons-nous d'ajouter que les amateurs de la littérature ecclésiastique grecque lui devront plusieurs morceaux assez étendus qu'il donne entier comme étant anecdotes. Parmi ces morceaux, ou ces fragments, les plus importants sont 1° une introduction aux actes des apôtres, par l'évêque *Euthalius*, p. 14-20; 2° un supplément inédit au prologue du commentaire sur les psaumes, rédigé par *Cosmas Indicopleustès*, p. 33-37; 3° fragment d'un autre commentaire sur les psaumes, par *Théodore d'Antioche*, p. 150-158; 4° scholie de *Zonare* sur la neuvième lettre de St.-Athanase concernant les fêtes chrétiennes, p. 211-214; 5° autre scholie inédite sur une lettre de St.-Basile adressée aux évêques, *ὅσπερ μὴ χειροτονεῖν ἐπὶ χρήμασι*, p. 216-222. Ces différents morceaux sont accompagnés d'une bonne traduction latine et de notes dans lesquelles le savant éditeur propose plusieurs corrections. Les hellénistes s'empresseront sans doute de les adopter, à l'exception peut-être d'une. P. 154, l. 10, on lit le passage suivant sur la prédication de la foi par les apôtres : *Οἱ δὲ γὰρ [sic] ταύτην διζάμεινοι [h. e. τὴν θείαν διδασκαλίαν] μετωχτεύσαν [sic] εἰς ἅπασαν τὴν οἰκουμένην τὰ νῆματα, τοῖς θείοις αὐτοῦ πεισθέντες προστάγμασι*. Au mot *μετωχτεύσαν* M. Cirillo ajoute : « *legendum videtur μετεχύσαν* » [sic] : mais nous ne croyons pas cette conjecture heureuse. Il nous semble (et c'est au savant éditeur lui-même que nous soumettons notre remarque) que *μετωχτεύειν* se prend souvent au figuré, comme dans le passage de Theodorète (*Catena in Psalm.*, éd. Corder. Antverp., 1643, in-fol., tom. I, p. 32. C.), passage dont le nôtre est la copie ou l'imitation, comme l'a très-bien remarqué M. Cirillo : *τὴν αὐτοῦ διδασκαλίαν προήνεγκε, καὶ οἱ ταύτην διζάμεινοι, μετωχτεύσαν* etc.

τὴν εἰκομένην. St.-Jean Chrysostôme, *Homil.* LXV in cap. XXIII, *Matth.* ed. Front. Duc. Tom. I. Paris, 1636, in-fol. p. 792. B. ὥτ' αὐτὸς καὶ οὕτως [*leg.* οὕτως] μετοχεταιῖαι τὴν ἐπιθυμίαν. St.-Grégoire de Nysse (*de Virginitate*, ed. Paris., 1615, in-fol. II, 572. A.), avait dit dans un sens différent: τὴν ὁρμὴν ἀπὸ τῶν θειοτέρων πρὸς τὰ ταπεινά καὶ ὁλόκλη μετοχεταιύσαντες.

On a vu plus haut que le volume que M. Cirillo vient de publier, et qui est terminé par une table faite avec soin, ne contient que des manuscrits de l'écriture sainte, les pères, les conciles, les ouvrages liturgiques et les hagiographes. Comme les volumes suivans offriront tout autant et peut-être plus d'intérêt que celui que nous annonçons aujourd'hui, nous osons encore faire les deux remarques suivantes : en les méditant, le savant auteur pourrait, si je ne me trompe, donner au reste de son ouvrage un degré de perfection de plus. Notre première observation porte sur l'ordre suivi par M. Cirillo. On sait que le hasard, je dirais presque le caprice des copistes, semble quelquefois avoir présidé au choix des morceaux qui forment le contenu des manuscrits grecs. Ces précieux monumens de l'antiquité contiennent souvent plus d'un auteur; rien n'est plus commun que de voir, par exemple, un dialogue de Platon immédiatement suivi d'un traité de Michel Psellus. Un autre volume sera composé d'un fragment de Polybe, d'un ouvrage polémique de St.-Jean Damascène, de deux chants de l'Iliade, de la grammaire de Théodore de Gaze. Comment faire quand il s'agit de classer, par ordre de matières, plusieurs centaines de volumes dont chacun renferme des choses aussi disparates? Ordinairement on regarde comme appartenant à la division de théologie, de jurisprudence, de mathématique, le manuscrit qui, dans la plus grande partie de son contenu, offre des ouvrages qui se rapportent à une de ces sciences. Y rencontre-t-on des traités qui sont étrangers au sujet principal? On les analyse à la place qu'ils occupent dans le manuscrit, et le catalogue étant terminé, une table générale mettra le lecteur à même de retrouver facilement le plus petit traité de grammaire, égaré au milieu d'une anthologie grecque ou d'un recueil de lois. Lambécus, Bandini, Matthæi, Montfaucon, dont les travaux peuvent être regardés comme des modèles dans ce genre, n'ont pas suivi d'autre méthode en faisant connaître les manuscrits grecs conservés à Vienne, à Florence,

à Moscou , à l'abbaye de St.-Germain ; telle est aussi, je crois, la marche naturelle. M. Cirillo, toutefois, ne l'adopte point. Découvre-t-il, à la suite des homélies de St.-Basile , un traité de Plutarque ou quelques harangues d'Isocrate, il n'en dit que quelques mots et en renvoie l'analyse détaillée à un autre volume : *horum descriptionem dabimus suis locis*. De cette manière les diverses pièces composant le même manuscrit, se trouveront éparses dans plusieurs volumes du Catalogue : il en résulte le grave inconvénient que, pour se former une idée de l'ensemble du même *code*, écrit de la même main, on sera souvent obligé de consulter deux , trois , quatre sections différentes. Peut-être M. Cirillo ferait-il bien de modifier autant que possible dans les volumes suivans cette marche dont , au surplus , il a été déjà forcé de s'écarter plus d'une fois. Un beau manuscrit, n° 29, renferme des fragmens de St.-Jean Damascène. On trouve ensuite des lettres de St.-Basile, de Libanius, de St.-Jean Chrysostôme, de St.-Isidore de Péluse. Pour ne pas trop morceler son analyse, M. Cirillo, tout en plaçant ce manuscrit parmi ceux des Pères, réserve à un autre volume l'énumération de leurs lettres : *optimum consilium visum est* ; dit-il p. 92, *earundem descriptionem eo loci rejicere, quo de profanis epistolographis mentio erit. Fieri enim nullo modo potest, ut sacræ epistolæ a profanis sejungantur*.

Notre seconde observation aura pour objet l'exécution typographique de l'ouvrage. Dans un travail où une exactitude et une précision scrupuleuses sont de rigueur, nous avons été surpris de rencontrer des fautes que M. Cirillo fera disparaître dans les volumes suivans dès qu'il voudra s'en donner la peine. Qu'on nous permette, afin de ne pas paraître avoir fait un reproche gratuit, d'indiquer quelques endroits plus ou moins maltraités par les imprimeurs napolitains. Page 84 on pourrait relever jusqu'à cinq fautes dans une seule ligne qui devrait être écrite : λόγος δασητικός, εὖ ἡ ἐπωνυμία φωτισμός· ὅν καὶ ἐπέστειλε τῷ ἀδελφῷ [ou ἀδελφῇ] Ἰωάννῃ. Il est juste de dire que presque toutes ces fautes, dans le passage cité et ailleurs, ne regardent que l'accentuation ; il est possible aussi que plusieurs doivent être attribuées aux copistes, quoique ces scribes, habitués à confondre les voyelles et les diphthonges qui aujourd'hui se prononcent en *i*, déplacent rarement l'accent de la syllabe où il doit être.

Leur oreille, tout en les portant à commettre ce que nous appelons des *itacismes*, les guidait plus sûrement pour marquer l'accent, ou l'élévation de la voix, sur les mots qu'ils écrivaient. En conséquence, nous doutons que les manuscrits analysés par M. Cirillo portent réellement *καλον*, p. 82, l. 11, *νηματων των λεχθεντων*, p. 143, l. 23, *ρωμαιων*, p. 151, l. 9, *καταρις*, p. 153, l. 4, *Κυριος ειπε προς με*, p. 154, l. 6, *χαρισματα των λυστων*, p. 159, l. 12, *ειπεν* sans aucune espèce d'accent, p. 106, l. 13, et par compensation *ωρθη* [sic], p. 103, lin. penult.

Mais je crains d'avoir déjà trop multiplié mes remarques sur un ouvrage auquel sans injustice on ne peut refuser une estime complète. Ce premier volume nous promet en M. Cirillo un helléniste habile ; les suivans ne pourront que contribuer à lui faire prendre un rang distingué parmi le grand nombre d'écrivains savans et éclairés qui, placés à la tête des différentes bibliothèques de l'Italie, ont tant contribué à la gloire littéraire de leur patrie, toujours féconde en grands talens. Digne successeur des Bandini, des Morelli, des Marini, M. Cirillo, dans l'ouvrage que nous annonçons, a fait preuve d'un esprit sage, de grandes connaissances bibliographiques, d'un talent perfectionné par le travail. Le Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Naples, continué et terminé promptement, assurera à son auteur des suffrages dignes de lui, comme la publication de son beau travail, ordonnée par le roi des Deux-Siciles, est une preuve du vif intérêt dont ce souverain éclairé honore les lettres.

H.

330. THEOPHRASTI CHARACTERES QUINQUE PRIORES, cum præmio et sedecim sequentium partibus nunc primum genuina forma publicata, edd. Chr. WURMIO et Fred. THIERSCHIO. (*Acta philolog. Monacensium* ; Tom. III, fasc. 2, p. 363.)

M. Wurm, en travaillant sur le lexique de Cyrille, trouva un fragment de Théophraste qui lui parut, par le grand nombre des leçons différentes, mériter une attention particulière. Il copia ce fragment, et c'est celui que M. Thiersch publie aujourd'hui. Il se compose d'un *proœmium*, des cinq premiers caractères en entier et de plusieurs fragmens des suivans. L'épilogue composé par M. Thiersch fait remarquer toute l'importance de ce manuscrit à l'égard de l'authenticité et de la parfaite res-

titution de l'ouvrage de Théophraste, et le savant critique ne doute pas qu'il n'ait donné pour la première fois le texte du *proœmium* et des cinq caractères tels que Théophraste les écrivit. Il n'y a pas de doute pour nous que cette publication n'intéresse au plus haut degré le monde savant, et les amis de l'ancienne littérature grecque en particulier.

331. PRINCIPES DE GRAMMAIRE LATINE, d'après la méthode grecque de M. Burnouf; par B. DARAGON, chef d'institution, ex-prof. de l'université. In-8° de 29 f. $\frac{1}{2}$. Paris; 1828; chez l'auteur, rue Basse-du-Rempart, n° 56.

332. PELAGONII VETERINARIA, ex Richardiano codice excerpta et a mendis purgata ab Josepho SARCHIANO; nunc primum edita curâ C. CIONI. Accedit Sarchiani versio italica. In-8° de 287 p.; prix, 8 fr. Florence, 1826. Paris; Barrois l'aîné.

L'ouvrage de Pelagonius nous est parvenu presque intégralement, puisque d'après la nomenclature même des chapitres, placée en tête de l'ouvrage (p. 10, 11), il ne manque que les chap. XXXII-XXXV, qui terminaient le livre. Une note du copiste (p. 3) nous apprend que Angelo Politiano fit transcrire ce traité d'un manuscrit *sane velusto*, et qu'il conféra lui-même de nouveau l'original et la copie. Cette note porte la date de décembre, 1485.

Sarchiani, premier éditeur de cet ouvrage, n'est pas toutefois celui qui l'a découvert dans le manuscrit recopié par les soins de Politiano. M. Cioni, qui a publié tout le travail de Sarchiani après la mort de ce savant, nous avertit que Lami avait déjà fait mention du traité de Pelagonius dans le catalogue de la bibliothèque *Richardienne*.

La réputation dont a joui Pelagonius chez les anciens, ne nous permet pas de révoquer en doute la solidité de ses connaissances, et la justesse ordinaire de son empirisme. Nous laissons d'ailleurs à des juges plus compétens le soin de prononcer sur la partie scientifique de ce traité d'hypiatricque, et nous allons nous borner à faire quelques remarques sur le style de l'auteur.

Pelagonius vécut après Columelle et avant Végèce, voilà tout ce qu'on sait de son existence jusqu'à présent. Son style sera-

sent de la dégénération de la latinité, quoique, selon Végèce, *Pelagonio non defuerit et Columellæ abundaverit dicendi facultas*.

D'abord, dans la dédicace de son livre (p. 9), lorsque Pelagonius dit d'un ton de modestie : *pauperem linguam, nullus aut modicus sermo protelat*, il semble qu'il emploie *protelat* dans le sens de *prodit* ou *arguit* : or c'est un sens que nul écrivain ne donne à *protelare*, dont les significations diverses se rapprochent plus ou moins de *longe propellere*.—Pag. 14, fin, *utilis pro generatione* est une construction dont je ne vois pas un exemple chez les auteurs. Un peu plus bas *incompactum* est employé pour *quod non statim rumpitur*.

Les lexicographes pourront compulser avec fruit ce livre, où la nomenclature des substances médicinales leur fournira des termes omis dans les dictionnaires. Sarchiani donne une table de mots extraits de Pelagonius, et qui, dit-il, sont pour la plupart omis dans les lexiques. Mais cet index manque de méthode, d'abord, parce qu'il ne renvoie pas au passage où chaque mot est employé; ensuite, parce que les mots omis dans les lexiques ne sont pas, selon l'usage, marqués d'une astérisque. Toutefois je trouve (p. 14, init.) *philocalum*, adjectif qui manque dans l'excellent dictionnaire de Scheller.

L'authenticité de ce traité nous semble à peu près prouvée par les *testimonia*, et notamment par le passage de Végèce (1,17), où non seulement Pelagonius est cité, mais où l'on rapporte presque textuellement l'une de ses recettes, dont la teneur se lit pag. 18 de notre édition. On pourrait peut-être concevoir quelques doutes sur plusieurs passages où Pelagonius est cité, comme si on interpolait quelque morceau pris ailleurs. Tel est celui dont nous venons de parler : *item pulvis Pelagonia...* (p. 18). Plus loin (p. 45) *item remedium viatorium Pelagonii*. — (Pag. 47) *aliud apopiras Pelagonii*. De semblables passages ont sans doute décidé Sarchiani (p. 240) à les qualifier d'interpolations. Mais on sait que les anciens aimaient à placer leur nom dans le corps de leurs ouvrages; et l'on peut considérer aussi ces titres courts, mais ces titres seulement, comme des additions marginales, ce que nous n'admettons guères.

En résumé, on ne peut contester à cette publication le mérite d'être éminemment utile, puisqu'elle met en circulation un

ouvrage inconnu; d'autres mains exploiteront ces matériaux; on portera un examen critique sur toute l'étendue du texte: sans doute quelque praticien se donnera la peine d'apprécier la valeur des préceptes de Pelagonius. On pourra trouver encore beaucoup de fautes dans les chiffres des quantités données pour les ingrédients dont se composent les divers remèdes. Une bonne édition de cet ouvrage se fera peut-être long-temps attendre, à cause de la réunion de deux mérites ordinairement isolés, celui d'artiste vétérinaire et celui de philologue. F. G.

333. ALIQUOT EMENDATIONES LIVIANAS ET LECTIONES CATULLIANAS proposuit J. Fr. Car. LEHNER. (*Acta philolog. Monacensium*; Tom. III, fasc. 2, p. 207).

M. Lehner tire ses remarques sur Tite-Live et Catulle d'un manuscrit qui n'a pas encore été consulté par les critiques. Il donne aussi par occasion un long fragment de Stace, remarquable par beaucoup de variantes, et tiré de la couverture d'un manuscrit de St.-Bazile, qui appartient à la bibliothèque de Messine. Viennent ensuite les variantes de Catulle; les premières remarques portent sur l'épithalame de Pélée et de Thétis; ailleurs cette pièce est un ensemble sans divisions; le manuscrit sur lequel a travaillé M. Lehner la divise en 3 parties; la 1^{re} a pour titre *argonautica*; la 2^e commençant au vers 242, *fletus Egei*, et la 3^e, au vers 324, *epithalamium Thetidis et Pelei*. Ce manuscrit offre aussi beaucoup de variantes. M. Lehner les a recueillies et les publie, ainsi que celles qu'il a remarquées dans les autres ouvrages de Catulle, et il y en a de très importantes. C'est donc un nouveau service rendu aux lettres savantes par M. Lehner.

334. NICOLAÏ BYGOM KRARUP emendatio loci Ciceroniani de Offic. II, 14. (*Miscellan. Hafniens.*; Tom. II, fasc. II, 1824, 8^o.)

D'après la discussion de ce passage de Cicéron, M. Krarup veut qu'on lise : *aut patrocinio, ut nos pro Siculis, pro Sardisque in Albucio Julius*, au lieu de *pro Sardis; pro M. Albucio Julius*.

335. IZLENSK SAGNABLOED. — Feuille historique islandaise, publiée par la Société littéraire d'Islande. Vol. II, contenant les cah. 6-10. In-4^o. Copenhague, 1821-26, imprim. de Popp.

Une société littéraire a été fondée dans le nord pour la culture

de la littérature et de la langue islandaises. Il en a été question dans ce *Bullet.*, t. III, n° 419. Cette société se compose de 2 sections, dont l'une réside en Islande et l'autre à Copenhague. Dans cette dernière ville elle fait imprimer pour chaque année un court résumé des événements politiques, lequel peut tenir lieu de gazette et d'histoire du temps aux Islandais; étant séparés du reste du monde par les tempêtes hivernales, ils ne peuvent avoir un journal régulier. Outre cette gazette abrégée qui se réduit à 2 ou 3 feuilles pour toute l'année, la feuille islandaise contient quelques pièces de vers islandais, le résumé des procès verbaux de la société littéraire; et les comptes rendus du trésorier. Ces comptes occupent beaucoup de place; il faut espérer que dans la suite on donnera plus d'étendue à la partie historique, et que l'on réduira la partie financière qui doit avoir peu d'intérêt, même pour les Islandais.

D—c.

336. CITANKA ANEBŌ KNĪHA K CITANJ PRO MLADĚZ WE SSKOLACH SLOWANSKICH W MESTECH A W DEDINACH. — Livre de lecture pour les élèves des écoles slavonnes dans les villes et les villages. In-8° de 231 pag. Bude, 1825; Impr. roy. (*Bibliog. Listi.* — Feuilles bibliogr.; n° 35, supplém., 1825.)

Le choix des articles qui composent ce livre le place au nombre des ouvrages les plus utiles à la jeunesse slavonne. Déjà annoncé par M. Dobrowsky, les lettres J K de la signature de la préface font supposer qu'il a été publié par M. J. Koller. Page 202 et suivantes, l'auteur avance que les deux tiers de la population dans l'empire d'Autriche (*w rakauském cjsarstw*) est slavonne, et que l'Europe compte de 50 à 60 millions d'habitans slaves, dont 35 millions de russes, y compris les roussniaks ou *Karpats-russes* dans la Gallicie et la Hongrie (*w Halicii a w Uhrjch*); 5 de Serviens; *Sloviniens* ou *Vendes* dans la Croatie etc. 1 $\frac{1}{2}$; *Tchiques*, *Moraves*, *Silésiens* et *Slovaks* de 5 à 6 millions, *Polonais* de 10 à 12; *Lusaciens* de la Haute et Basse Lusace 100 mille; *Cakoni* en Morée 15,000.

Les Valaques, auxquels l'auteur donne ordinairement le nom de *Walachowé* y sont appelés par lui de leur nom hongrois *Olasi*; et les habitans de la Carinthie *Khoritani* et *Khoroutani*.

Au nombre des slaves les plus illustres, M. Koller cite Souvarof, Nestor, Lomónossof et Karamsin. A la page 210, on trouve

une description assez divertissante d'un combat aérien qui aurait eu lieu en 1785 entre les oies et les canards. A. J.

337. *KRATKAIA ROSSIISKAIA GRAMMATICA, S PÉREVODOM NA MOLDAVSKII YAZIK.* — Grammaire russe abrégée, avec la traduction en langue Moldave, à l'usage du séminaire de Kischénief et des autres écoles de la Bessarabie, par l'archimandrite Irénée NESTOROVITCH, recteur du séminaire précité.
 Cette grammaire a été publiée en 1816.

338. *A GLOSSARY OF NORTH COUNTRY WORDS IN USE.* — Glossaire des mots en usage dans les provinces du Nord; d'après un manuscrit original de la bibliothèque de John George Lambton, esq^r, avec des additions considérables par JOHN TROTTER BROCKETT. In-12 de 213 pag.; Londres et Newcastle. (*Gentleman's Magazine*; mai 1827, pag. 431).

De semblables ouvrages ne peuvent manquer d'intéresser la curiosité des gens instruits, surtout en Angleterre, où ils deviennent, comme celui-ci, d'une importance nationale; aussi, quoiqu'il soit douteux que par sa nature une *Polyglotte* de tous les termes en usage ou surannés employés dans les provinces soit susceptible d'acquérir une grande perfection, il n'en est pas moins utile sous une foule de rapports par les renseignements que l'histoire surtout y puise incessamment. Malgré les immenses difficultés que l'auteur a dû nécessairement rencontrer, sa collection est abondante et classée d'une manière très-claire et très-méthodique. A.

339. *GRAMMAIRE ITALIENNE, ou Application de la science de l'analyse à l'italien, etc.*; par G. BIAGIOLI. 6^e édit. In-8^o de 29 feuilles 3/8; prix, 10 fr. Paris 1827; l'auteur rue Rameau, n^o 8.

340. *DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE*, où les mots sont classés par familles; contenant les mots du dictionnaire de l'Académie française, les principaux termes d'arts, de sciences et de métiers, pour faciliter aux étrangers, et principalement aux étudiants, la connaissance de la signification et de l'origine des mots; par B. DE ROQUEFORT. 2 vol. in-8^o. Paris; Gœury. (*Extrait du Prospectus*).

Les progrès incontestables faits à l'époque actuelle dans l'é-

tude comparative des langues, en général, ont jeté de nouvelles lumières sur la théorie de chacune d'elles en particulier, et la langue française y a gagné comme toutes les autres. L'art grammatical s'est perfectionné, et l'on a pu s'avancer avec quelque sûreté dans l'examen de la connaissance intime de notre idiome national. Le *Dictionnaire Étymologique* annoncé par ce Prospectus est une conséquence de ces progrès et des nouvelles conquêtes faites dans la science et la métaphysique du langage.

Si l'on pouvait ramener tous les mots de notre langue à leur première origine, n'offrirait-on pas à la fois et le moyen de les mieux comprendre et celui de donner à de nouvelles créations de mots toute la régularité qu'exige une langue bien faite? C'est le but que l'auteur de ce *Dictionnaire Étymologique* s'est proposé. Ses travaux sur notre ancienne littérature l'ont familiarisé avec les plus utiles matériaux de son nouvel ouvrage; il s'est aussi entouré de tous les autres secours qui pouvaient recommander son entreprise à la bienveillance et au suffrage des savans et des gens du monde.

Ce Dictionnaire manquait à la littérature: on en trouve, il est vrai, quelques fragmens épars dans plusieurs auteurs qui ont écrit sur cette matière. Tels sont Henri-Estienne, Bonamy, Borel, Tripault, Ménage, Guichart, Lancelot, La Monnoye, Le Duchat, Gébélín, Barbazan, Morin, Gattel et autres; mais, pour la plupart, ils n'ont pas fait des étymologies un objet spécial de leurs recherches; l'ouvrage dont on publie le prospectus remplit donc une importante lacune dans la lexicologie de notre langue.

Le *Dictionnaire Étymologique* de la langue française formera 2 vol. in-8°, à 2 colonnes, imprimés en caractères neufs sur papier fin des Vosges, grand in-8°. Prix des 2 vol., 22 fr. Cartonnés à la Bradel, 25 fr. En papier vélin superfin, dont il n'est tiré que 12 exempl., titres rouges, 50 fr. Il ne tardera pas à paraître.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

341. COSTUMES, MEUBLES ET INSTRUMENS relatifs aux arts industriels et économiques, aux mœurs et aux usages, ainsi qu'à la vie publique et privée des peuples de l'antiquité; par

MM. E. LABAT et DE LASTEYRIE. 1^{re} liv. In-4^o, avec 5 plans; prix en noir, 5 fr. 50 c. Paris 1827; rue de Grenelle-St-Germain, n^o 59.

342. VASE ORIENTAL.—On a reçu à Calcutta un vase antique très-curieux qui avait été trouvé dans l'ancienne ville de Teshire. Ce vase, de forme oblongue irrégulière, a environ 3 pieds de hauteur sur deux de circonférence, prise à sa partie la plus large; il est formé d'une matière qui ressemble à la brique : ses parois ont un pouce d'épaisseur. Il contenait des ossemens humains. On conjecture que ces os, après avoir été recouverts d'argile, auront été cuits au four. Malcolm, dans son ouvrage sur la Perse, en donne une description très-circonscanciée. (*Bengal Hurkar. — Asiat. Journ.*; mars 1827, pag. 377).

343. ARCHITECTURE ANTIQUE DE LA SICILE, ou Recueil des plus intéressans MONUMENS d'architecture des villes et des lieux les plus remarquables de la Sicile ancienne, mesurés et dessinés par J. HITTORF et L. ZANTH. Liv. I à IV, in-f^o, chacune de 6 pl.; prix, 10 fr. Paris 1827; Hittorf, rue Coquenard, n^o 32.

L'ouvrage aura 30 livr., publiées de mois en mois, chacune de 6 pl. grand in-f^o, dont plusieurs seront coloriées. Un vol. de texte sera remis aux souscripteurs à la fin de l'ouvrage.

344. POMPÉI. CHOIX DE MONUMENS INÉDITS ; 1^{re} partie : maison du poète tragique; par MM. RAOUL-ROCHETTE, membre de l'Institut, et J. BOUCHET, architecte. (*Extrait du Prospectus*).

Le grand intérêt qui s'attache aux édifices de Pompéi, explique le grand nombre d'essais, plus ou moins heureux, qui ont été faits jusqu'ici pour rappeler cette ville à ceux qui la connaissent, ou pour en tenir lieu à ceux qui ne la connaissent pas encore. En tête de ces ouvrages, il est juste de nommer celui de M. Mazois, qui n'est point encore achevé, mais qui trouvera dans M. Gau un continuateur digne de lui; ouvrage certainement le plus exact et le plus complet qui ait encore été publié. Toutefois, il manque à cet ouvrage, aussi bien qu'à tous ceux dont Pompéi a été l'objet, ce qui seul peut donner une idée juste des édifices de Pompéi, nous voulons dire ce charme de la

couleur, sans lequel ni l'amateur, ni le simple voyageur, ni l'artiste lui-même, ne peuvent ni se la représenter telle qu'elle est, ni la retrouver telle qu'ils l'ont vue. C'est pour remplir cet objet, et, mieux encore, cette lacune, que nous nous proposons de publier des *dessins coloriés* de Pompéi, lesquels joindront au mérite de précision et d'exactitude d'un dessin d'architecte, celui de la *couleur* propre à produire l'effet de la réalité, et à montrer pour la première fois Pompéi sous son véritable aspect. A l'avantage que nous venons d'indiquer, nous pouvons encore en ajouter un autre non moins important, celui d'offrir aux amateurs de toutes les classes un choix d'édifices de Pompéi *qui n'ont point encore été publiés*, parmi ceux qui ont été le plus récemment découverts, et qui présentent, au témoignage de toutes les personnes qui ont été sur les lieux, le plus de mérite et d'intérêt, sous le double rapport de la disposition des édifices et de leur décoration. Les auteurs de l'ouvrage que nous annonçons, ayant obtenu, *par une faveur spéciale de l'autorité*, la faculté de dessiner à Pompéi les monumens encore inédits de cette ville, ont pu apporter à cette étude tout le soin, toute l'exactitude possibles, en sorte que rien ne saurait manquer au mérite de cette publication, ni l'importance et la nouveauté des objets, ni le charme de l'exécution, qui sera elle-même une nouveauté piquante.

Nous commencerons par donner la *Maison du Poète tragique*, celle de toutes les maisons, jusqu'ici découvertes à Pompéi, qui a offert le plus de richesses en peintures de tout genre. Cette 1^{re} partie se composera de 20 *Planches, gravées à l'eau forte et coloriées au pinceau*, offrant les principales peintures de la maison du poète tragique, avec les plans, coupes, détails d'architecture, ornemens, mosaïques, de manière à présenter une image complète et fidèle de ce charmant édifice. Ces Planches seront distribuées en 5 livraisons, afin de faciliter autant que possible l'acquisition d'un ouvrage d'une exécution nécessairement dispendieuse. Le texte, joint à chaque livraison, offrira des notions exactes et précises sur les mœurs publiques et privées des anciens, telles que nous les fournissent les édifices actuels de Pompéi, et, en particulier, ceux qui sont l'objet de cet ouvrage. Ce texte sera de M. RAOUL-ROCHETTE, qui a fait, sur les lieux, et conjointement avec l'architecte, auteur des dessins et des plan-

ches gravées, M. J. BOUCHET, une étude approfondie des monumens antiques. Prix de chaque livrais., comprenant 4 *dessins coloriés*, et plusieurs feuil. de texte, 30 fr.

On souscrit à Paris, chez les auteurs, MM. Raoul-Rochette, à la Bibliothèque du Roi, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 12, et J. Bouchet, rue de Crébillon, n° 2; Treuttel et Würtz.

345. SUR LES CASQUES ROMAINS trouvés en Styrie, et qui sont aujourd'hui dans le cabinet des antiquités à Vienne. (*Archiv für Geschichte, Statist. Literat. und Kunst*; janv. 1827, p. 34).

Le journal de Styrie, (*Steyermærkische Zeitschrift*), cahier 7, 1826, renferme un mémoire sur 20 casques romains en bronze, trouvés, en 1812, dans le district de Marbourg, près Pettau (l'ancien Pettovico), en Styrie. Leur forme évidemment romaine, la belle patine dont ils sont couverts et le lieu où ils ont été trouvés, tout indique des faits d'armes dans cette contrée, quoi qu'il n'en soit point fait mention dans les anciens. L'auteur du mémoire rapporte ces casques à l'an de Rome 640, ou 114 ans avant J.-C., époque où C. Papirius Carbo se trouvait à Norfz, prêt à combattre les Cimbres.

L. D. L.

346. ANTIQUITÉS DE L'ALSACE : Bas-Rhin, par M. SCHWEIGHAUSER. 9^e livr., in-fol. de 4 pl., avec texte; prix, 6 fr.—Paris, 1828; Engelman.—Les pl. de cette livr. sont : intérieur de l'église de St.-Georges à Hagueneau, intérieur du château de Wasenbourg, vue de la chapelle de Neubourg, vue du château de Altwinstein.

347. PRÉCIS D'UNE DISSERTATION SUR UN MONUMENT ARABE du moyen âge, en Normandie; par M. SPENCER-SMITH. In-8° avec 5 pl. Caen, 1827; Chalopin.

On conserve dans la cathédrale de Bayeux une chasuble qu'on appelle de St. Regnobert, ainsi qu'une étole et un manipule du même temps. La chasuble est en forme de cornet, dont le sommet étroit laisse le passage nécessaire pour la tête du prêtre. Deux rubans retroussant le bas de la chasuble, permettaient l'usage des bras à celui qui la portait. L'étoffe se rapproche du *lampas* de la Chine; l'étole a 7 pieds 8 pouces de

longueur, et le manipule 4 pieds seulement. Ces trois objets sont enfermés dans une cassette en ivoire; l'entrée de la serrure est ornée d'une inscription en caractères cufiques, dans laquelle M. de Hammer a lu une sentence arabe, ainsi traduite en français: Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Sa justice est parfaite et sa grâce immense. Il reste beaucoup de doutes sur l'origine et de la cassette et des reliques qu'elle renferme. M. Spencer Smith donne la description de tous ces objets et les a fait figurer sur les planches qui accompagnent son mémoire. C'est une chose qui ne peut manquer d'être agréable à ceux qui aiment et recherchent les antiquités orientales du moyen âge.

348. COLLECTION DE COSTUMES, ARMES ET MEUBLES pour servir à l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours; par le comte Horace de VIEL-CASTEL. 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e livr. de 5 pl. chacune, avec le texte. Paris, 1827; l'auteur, rue du Bac; n^o 71. Prix de chaque livr., 12 fr.

349. ОПИСАНІЕ КІЄВО-СОФІЙСЬКАГО СОБОРА І КІЄВСЬКОЇ ІЄРАРХІИ. —Description de la cathédrale de Ste.-Sophie à Kief, ornée de 6 planches représentant les plans et façades des églises de S^{te} Sophie de Constantinople et de Kief ainsi que du monument funéraire d'Yaroslaf. Kief, de l'imprim. du monastère de Petschersky. (*Bibliographitcheskî Listi.* —Feuilles bibliographiques; n^o 31, 1825.)

Cet ouvrage dû aux soins de S. Em. Eugène, métropolitain de Kief et de Gallicie, est divisé en 6 chapitres. Le 1^{er} fait connaître l'époque et les motifs de la construction de ce monument, le 2^e le modèle qu'on suivit en l'érigeant. Dans le 3^e on compare les deux cathédrales de Constantinople et de Kief, le 4^e traite des changemens survenus dans cette église et dans son monastère, le 5^e de l'état actuel intérieur et extérieur de ce temple, dans le 6^e on rend compte des reliques, ornemens, livres, manuscrits et tombeaux remarquables qui s'y trouvent. Dans un chapitre supplémentaire on a donné l'histoire de la hiérarchie des métropolitains de Kief. A. J.

350. MONUMENT ANCIEN EN MORAVIE. (*Annal. des Voyages*; déc. 1826, pag. 273).

Ce monument existe à Znaïm; c'est une tour ronde assez éle-

vée, et flanquée d'une moins haute. L'intérieur est orné de peintures à fresque, représentant diverses scènes de personnages à pied ou à cheval. Le dessin gravé qui accompagne le mémoire n'étant qu'une vue de cet intérieur, il est impossible d'asseoir une opinion sur l'époque de ces peintures; la description, ayant été faite par une personne peu habitée aux observations archéologiques, n'offre pas plus de notions positives que la gravure. Elle a vu une étoile au cou de chaque figure, tandis que c'est tout simplement la broderie des manteaux, les personnages étant costumés à la romaine. S'il avait été permis d'émettre une opinion d'après l'incertitude de ces renseignements, nous y verrions les députés de Rome, allant, à cheval, chercher Cincinnatus qui labourait son champ. Quelque seigneur morave aura voulu, au moyen âge, vraisemblablement au XVI^e siècle, orner cette tour de la représentation de ce fait historique. C. F.

351. OBSERVATIONS SUR QUELQUES MONUMENS RELIGIEUX DU MOYEN AGE, DES BORDS DU BAS-RHIN, par M. SCHWEIGHAUSEN. In-8°. Caen. (*Extr. des Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie.*)

Une grande question, relative à l'histoire de l'architecture, occupe particulièrement quelques membres de la Société des antiquaires de Normandie, et surtout MM. de Caumont et Le Pré-vost. Ils recherchent la véritable époque de l'origine de l'architecture dite *Gothique*, et pour y parvenir ils s'attachent à reconnaître l'état antérieur de l'art, et jusqu'en quel temps s'est prolongé l'usage de l'architecture dite *Byzantine*, intermédiaire entre l'antique et celle qui l'a remplacée. Pour s'associer à ces importantes recherches, M. Schweighäuser a étudié les monumens des bords du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Mayence, et il a visité Coblenz, Aix-la-Chapelle, Maestricht, Dinant, Luxembourg et Trèves. Partout il a observé les constructions anciennes; mais il n'a pas toujours été assez heureux pour trouver des renseignements authentiques sur l'époque précise à laquelle elles remontent. Une autre difficulté se présentait encore: une charte de fondation appartient réellement à une église subsistant encore; mais à diverses époques l'édifice a été réparé, reconstruit en tout ou en partie; l'ancien ouvrage est confondu avec le plus récent; il faut donc distinguer soigneusement ces époques diverses pour ne pas attribuer à l'art ce qu'il ne faisait

pas encore ou ce qu'il ne faisait plus. M. Schweighäuser apporte toute sa science, tous ses soins dans cette distinction, et le mémoire que nous annonçons en rend témoignage. Il sera d'un secours réel pour l'examen de la question exposée au commencement de cet article : il se recommande ainsi par lui-même à l'attention et au suffrage des savans et des artistes qui s'intéressent à l'histoire de l'architecture et des arts ses auxiliaires.

352. ESSAI HISTORIQUE ET DESCRIPTIF SUR L'ABBAYE DE SAINT-WANDRILLE, et sur plusieurs autres monumens des environs; par H. LANGLOIS, avec un grand nombre de figures et de plans inédits, dessinés et gravés par l'auteur et par mademoiselle Espérance LANGLOIS. In-8°; prix, 10 fr., et 12 fr. av. les planches coloriées. Paris, 1827; Tastu.

Le goût moderne s'est porté vers les édifices du moyen âge ; on a puisé dans l'art de cette époque mémorable le modèle d'une foule d'objets destinés à embellir la civilisation de nos jours. Le gothique domine dans nos meubles comme dans les ornemens et les parures de tout genre. Il y a cependant une erreur capitale dans cette imitation, c'est qu'elle est faite sans consulter les règles particulières à cet art, et qu'il en résulte les compositions les plus bizarres et souvent les plus difformes. Les modèles ne manquent cependant pas ; les cabinets ont recueilli une foule d'objets de toute sorte, bien propres à guider les imitateurs, orfèvres ou architectes ; mais il est plus facile de mal inventer que de bien copier. Nous considérons l'ouvrage de M. Langlois comme susceptible de concourir à corriger les mauvaises compositions en style gothique, qui se présentent trop souvent à l'œil de l'observateur de nos modes actuelles. Cet ouvrage a aussi un autre genre d'intérêt : c'est l'histoire d'une abbaye célèbre, dont la fondation remonte aux temps de la première race.

C'est à la onzième année de Clovis II qu'on en rapporte l'origine. Le fondateur Wandrille (Wandregesilus) eut pour aïeule Blithilde, fille de Clotaire I^{er} ; retiré du monde pour le service de Dieu, il se fixa dans un bois dépendant du désert de Jumièges, et il érigea son monastère au fond d'un vallon ; en 684 ; on lui donna le nom de *Fontanella* ou *Fontinetta*, à cause du ruisseau qui arrosait le vallon, d'où est venu le nom de l'abbaye de Fon-

tenelle ou de Saint-Wandrille. Plusieurs églises y furent construites, démolies successivement, et d'autres bâties encore selon les intérêts du monastère, soit sur les lieux, soit dans le voisinage. Elles reçurent des dons considérables, et leur état subit toutes les influences que le temps ne manque pas d'accumuler sur les ouvrages des hommes. M. Langlois rappelle tous les événemens remarquables qui se rapportent à l'histoire de l'abbaye de St-Wandrille, depuis sa fondation jusqu'aux temps modernes, en traitant de chaque grande construction dans un chapitre spécial, et les planches qui accompagnent chaque chapitre reproduisent soit l'état ancien, soit l'état actuel du monument qui en est le sujet, reproduisant aussi les parties de leurs sculptures qui peuvent le plus intéresser l'artiste et l'amateur, ou bien des sujets entiers tels que les tombeaux remarquables par leur exécution ou leur ancienneté, les peintures de divers siècles, les reliques intéressantes comme objets d'art, etc. Les discussions dont ces divers monumens deviennent le sujet, sont éclairées par des recherches historiques pour lesquelles M. Langlois a consulté à la fois les chroniques, les historiens et la tradition. C'est ainsi qu'il a dressé la liste des abbés de St-Wandrille, dont le dernier fut le cardinal de Brienne : le revenu de l'abbaye était alors évalué à 50,000 fr. M. Langlois indique ensuite les ouvrages manuscrits de la bibliothèque de Rouen, qui intéressent l'histoire de l'abbaye et qu'il a consultés; une table alphabétique des matières termine le volume

Ce que nous venons d'en dire suffira pour en donner à nos lecteurs l'idée avantageuse qu'il mérite à juste titre. L'ouvrage de M. Langlois est certainement l'un des plus recommandables parmi ceux qu'on a nouvellement publiés sur nos antiquités nationales. Il est parfaitement exécuté; les planches sont des modèles de fidélité; tout y est analogue, même les ornemens typographiques qui décorent ce volume, et l'auteur n'a pu réunir tous ces avantages qu'à la faveur des études approfondies qu'il a faites, et dont il a donné ailleurs d'autres preuves, sur les arts du moyen âge. C'est dire en peu de mots l'importance et l'utilité incontestable de cette histoire d'une de nos plus célèbres abbayes, ainsi que des bons modèles de style gothique que les artistes et les amateurs peuvent prendre avec confiance dans l'ouvrage de M. Langlois.

C. F.

353. LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE a tenu sa séance annuelle le 29 mai 1827. Le président, M. le maire de Caen, a fait espérer que le jardin des plantes recevrait prochainement des augmentations considérables, ainsi que le Musée, qui ne possède qu'un petit nombre de tableaux remarquables. La bibliothèque, encombrée de livres théologiques, obtiendra enfin les ouvrages nécessaires aux progrès des sciences et des arts industriels, dans une ville qui a produit des savans et des mécaniciens célèbres. Après le rapport sur les travaux de l'année, on a lu des observations de M. Le Prévost, de Rouen, sur les monumens de la ville d'Autun et sur ceux de Sées, et une notice par M. Patin de Saint-Vincent, sur une mosaïque romaine trouvée auprès de Rémalaris, département de l'Orne. La Société des Antiquaires ne reçoit, non plus que la Société linnéenne, aucuns secours pécuniaires des conseils généraux des 5 départemens de l'ancienne Normandie, ni du ministre de l'intérieur. Une somme modique suffirait pour arracher au sol qui recouvre la capitale des anciens Viducases, des antiquités précieuses, et ce n'est que par hasard qu'on en a recueilli quelques-unes. M. Deshayes a terminé la séance par la lecture d'un mémoire sur des constructions romaines qu'il a trouvées récemment dans l'enceinte de la cité de Vieux, qui a été le berceau de la ville de Caen. (*Revue Encyclop.*; mars 1828, p. 835.)

354. ANTIQUITÉS ROMAINES D'IZERNORE.

On sait qu'Izernore, aujourd'hui simple village dans l'arrondissement de Nantua, était une ville du temps des Séquanois et des Romains; on peut encore en reconnaître l'emplacement ancien, et la terre y recèle beaucoup de traces d'édifices. Sur la partie la plus élevée, trois colonnes d'un temple qu'on croit avoir été dédié à Mars, et la totalité de son enceinte sont encore debout. Des fouilles qui ont été faites en divers temps, ont amené la découverte de plusieurs objets, de vases antiques de marbre ou de bronze, et de beaucoup de médailles.

Ces fouilles ont été reprises, il y a peu de temps, par M. De Reydellet, qui a mis à découvert de nouveau l'enceinte du temple; plusieurs médailles en bronze et en argent, de l'empereur Maximien, ainsi que le doigt d'une statue en bronze qui paraît être de grandeur au-delà de nature et d'un travail précieux, ont

été trouvés par ce propriétaire qui en a fait hommage à la Société de l'Ain. Il continue ces fouilles dont les amis de l'antiquité apprendront avec intérêt les résultats. (*Courrier français* ; 27 février 1828.)

355. VASE PEINT GREC trouvé à Girgenti ; décrit par M. POLITI. In-8° de 14 pag. avec une gravure. Girgenti, 1826. (*Giorn. per la Sicilia* ; n° 38, p. 192.)

Le vase dont M. Politi a fait le sujet d'un hommage à la mémoire de Flaxman, a été trouvé à Girgenti, l'ancienne Agrigente, en 1825. Il est à 2 anses, et les peintures dont il est orné offrent deux sujets. Le premier et le principal représente un jeune homme assis sur un lit de repos, tenant une coupe de la main gauche, et écoutant avec admiration une jeune femme jouant de la double flûte devant lui : au-dessus des deux personnages est écrit : ΚΑΕΟΦΟΝΙΣ, ΔΕΜΕΤΡΙΟΣ. Sur le même plan, un autre personnage plus âgé, à longue barbe, et la tête ceinte d'un diadème, assis aussi sur le lit, tient négligemment une coupe de la main droite, et s'appuie sur le lit de la gauche. Son nom est au-dessus, ΚΑΕΟΦΑΞ. Une table ornée de guirlandes de lierre est auprès de chaque lit. Le sujet qui occupe le revers du vase a beaucoup moins d'intérêt ; trois jeunes initiés, enveloppés de leur manteau, sont debout, ayant chacun un bâton noueux à la main ; celui du milieu tient de plus un rython à la main.

Dans le sujet principal, M. Politi n'a pas hésité à reconnaître Démétrius de Phalère dînant avec un de ses amis, et son amie Lamia, joueuse de flûte, qu'il aime plus particulièrement.

M. Bertini, qui rend compte de la brochure de M. Politi dans le journal cité au titre de notre article, n'approuve pas cette explication, et ses raisonnemens nous ont paru très-fondés, sans toutefois prendre trop à la rigueur ceux qu'il déduit des E et des O mis à la place des H et Ω dans les inscriptions. Le monument n'en est pas moins très-intéressant et très-remarquable par sa belle et savante exécution.

C. F.

356. BENEDICTI BENDTSEN MARMORA MYSTICA. (*Miscellan. Hafniens.* ; Tom. II, fascic. II, 1824.)

M. Benoit Bendtsen, pensant avec raison qu'un des moyens de pénétrer les opinions mystiques des Grecs, était d'étudier celles

de leurs inscriptions qui ont rapport à leurs doctrines religieuses , a rassemblé dans ce but et commenté un certain nombre d'inscriptions d'un caractère mystique puisées dans différens recueils. Ce travail est utile , mais n'est que préparatoire , car l'auteur n'en tire pas de conclusion.

357. INSCRIPTION ROMAINE TROUVÉE EN VALACHIE. (*Bibliographitcheskîé Listi.* — Feuilles bibliographiques ; n° 39, 1825.)

L'inscription suivante, qui se trouve sur une pierre miliaire romaine , a été copiée par un boyard Valaque , et envoyée en 1811, à M. Boutkof, qui l'a communiquée au rédacteur du journal précité : voici ce qu'elle porte :

AIE. IMP. CAESARI
DIVI TRAIANI PATRI
ET FILIO DIVI NERVAE
NEPOTIS TRAIANI
HADRIANI AUG. P. P.
PONTIFICI MAXIMO
TRIB. POTESTATIS
XX COS. II. ANTIVS RV
FINVS INTER MOESOS
ET THRACIÆ FINES
POSVIT.

Nous copions cette inscription telle que la donne le journal cité.

358. INSCRIPTION SLAVONNE. — Sur la route de Tcherkask à Géorgief , non loin de la maison de poste , se trouve plantée dans la terre une haute croix en pierre , chargée d'une inscription slavonne. En 1775 , on voyait encore sur cette pierre le millésime de 1041. M. Boutkof , l'un des plus savans archæologues russes , en a tiré la conséquence que l'ancienne principauté de Tmoutorokan s'étendait vers le nord jusqu'à l'embouchure du Grand Égorlik , qui se jette dans le Manatch. (*Bibliographitcheskîé Listi.* — Feuilles bibliographiques ; n° 30 , 1825.)

359. ANCIENNES MONNAIES POLONAISES. (*Bibliog. Listi.* — Feuilles bibliograph. ; n° 32 , 1825.)

En 1824, on a découvert à Trzebunin, près de Polotsk, d'anciennes monnaies polonaises, parmi lesquelles s'en trouvaient quelques-unes de fort rares et du temps de Boleslas, qui régna en Pologne depuis 992 jusqu'en 1025. On vient tout récemment de publier une description de ces médailles, ornée de planches représentant et celles nouvellement découvertes et beaucoup d'autres contemporaines, anglo-saxonnes et bohémiennes.

A. J.

HISTOIRE.

360. ATLAS DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE, pour servir à l'intelligence des œuvres de Rollin; publié sous la direction de M. LETRONNE, membre de l'Institut. In-4° cartonné; prix, 12 fr. Paris, 1827; Firmin Didot.

On a réimprimé de nos jours, et sous différens formats, la vaste collection historique qui comprend l'histoire ancienne et l'histoire romaine, celle des empereurs et l'histoire du bas empire. La première partie, continuée par Crevier, qui a composé l'histoire des empereurs, est due à Rollin, et la dernière est l'ouvrage de Le Beau, qui eut pour continuateur Ameilhon.

Les œuvres historiques du vertueux recteur de l'Université de Paris, qui servit l'enseignement par ses utiles travaux, qui s'est immortalisé par sa bonté et par son excellent *Traité des études*, avaient besoin d'être enrichies de notes critiques propres à rectifier des erreurs de détail qui s'étaient glissées dans la rédaction de son grand ouvrage, ou à indiquer des particularités historiques qui y avaient été négligées. Des modifications dans l'évaluation des mesures et des monnaies anciennes devenaient également nécessaires, afin de mettre l'ouvrage au niveau des connaissances les plus récentes acquises depuis sa publication.

Un semblable travail ne pouvait être mieux confié qu'à M. Letronne, dont la réputation est toute européenne. Cet académicien a réduit à leur juste valeur les critiques dont les écrits de Rollin ont été l'objet en publiant pour la première fois une édition qui offre sur les endroits vraiment fautifs les rectifications et les éclaircissemens nécessaires (1).

Les notes de M. Letronne portent le cachet de sa profonde

(1) Cette édition se trouve chez M. Firmin Didot.

érudition. Elles sont rédigées en peu de mots, précises et concluantes. Loin de dénaturer l'ouvrage, il a respecté religieusement le texte du grand-maître, en rejetant au bas des pages les notes et les observations qui se trouvent entièrement séparées du texte.

La géographie, qui fut toujours la compagne inséparable de l'histoire, lui sert aussi de guide en ce qu'elle trace les itinéraires, la marche et la stratégie des armées et qu'elle montre la place où les événemens mémorables se sont passés. Un atlas devenait donc indispensable pour servir à l'intelligence des œuvres de Rollin; cet atlas, qui, à l'exception de la 1^{re} carte, a été rédigé par M. Dufour, élève de M. Lapie, sous la direction de M. Letronne, vient de paraître : il est composé de 17 planches. Les dix premières donnent les cartes du monde connu des anciens d'après M. Gosselin; de l'empire romain (partie occidentale), de l'empire romain (partie orientale); de l'empire d'Assyrie; de la Grèce; d'une partie de ses colonies; de la Grèce (partie septentrionale); de la Grèce (partie méridionale); de l'Italie (partie septentrionale); de l'Italie (partie méridionale); de la Gaule. Les sept autres planches présentent les plans de Rome; de ses environs; des environs de Carthage; de Syracuse; du combat naval d'Ecnome; de Cunaxa; d'Athènes; de ses environs; de la bataille de Marathon; de celle de Platée; du combat naval de Salamine; du passage des Thermopyles.

Les cartes générales donnent de grands ensembles, et le géographe a réservé, pour les pays où les événemens importants se passent, les cartes de détails, afin que le lecteur puisse plus particulièrement suivre les récits de l'historien.

Nous reviendrons sur cet atlas, en rendant compte de celui que l'on grave en ce moment pour l'histoire des empereurs par Crevier; il a été dressé avec exactitude, et le choix des cartes et plans qui le composent prouve que M. Dufour a médité sur son objet. Quant à son exécution matérielle, elle est digne de la belle édition qu'il accompagne.

SUREUR MERLIN.

361. L'ANNÉE ÉGYPTIENNE; par M. COOK. (*London Journal of arts*, etc.; n° 79.)

On ne trouve, dans ce mémoire de 3 pages, que les notions les plus communes sur la composition de l'année égyptienne, et

quelques erreurs. L'auteur le termine par la liste des mois des Égyptiens, en commençant par *Troth* (sic), et il interprète leurs noms en tirant leur étymologie de l'arabe ou de la mythologie égyptienne telle qu'il la conçoit. Il n'y a rien à dire sur un petit écrit de ce genre.

362. VOYAGE PITTORESQUE SUR LES BORDS DU GANGE et du JUNA, dans l'Inde; par le lieut.-colonel FORREST. In-4°. Londres; Ackermann. (*London literary Gazette*; n° 416; 8 janv. 1825.)

Cet ouvrage, où se trouvent décrites les beautés pittoresques que présente le beau sol de l'Inde, depuis les bouches du Gange jusqu'à l'Himalaya, est composé d'une partie historique et descriptive de 24 vues, d'une carte et de vignettes, d'après des dessins originaux pris sur les lieux. L'auteur de l'article, qui annonce ce voyage, exprime en termes fort honorables le plaisir que ce livre lui a procuré et l'estime qu'il en a conçue. Il pense qu'on ne peut bien l'apprécier qu'autant qu'on l'a vu, et il assure qu'il est aussi curieux que varié. Il est à regretter qu'au lieu de nous faire connaître le contenu d'un ouvrage qu'il nous dépeint comme fort intéressant, il ne nous ait donné qu'un petit nombre d'extraits capables tout au plus de nous faire juger du style de l'auteur.

Telle est, entre autres, la description du fameux figuier indien, dont les auteurs grecs et latins nous ont eux-mêmes raconté des merveilles. Le colonel Forrest dépeint un de ces arbres qui avait 400 verges de circonférence, et à l'ombre duquel pouvaient se reposer dix mille hommes. Si l'ouvrage renferme un grand nombre de passages semblables, il mérite certainement les éloges qu'on lui accorde, et promet au lecteur un grand intérêt.

363. TARIK WAKAIBI ISESI A CHI SAKS. — Histoire de la bataille de l'île de Scio; par le pacha de Scio WAHSIF PACHA. In-8°. Scutari, 1827.

364. EXAMEN ANALYTIQUE ET TABLEAU COMPARATIF des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce; par M. PETIT-RADEL. (*Voy. Bullet.*, 1828, Tom. IX, n° 301.) *Suite et fin.*

Ce tableau contient les points fixes des résultats synchronistiques, car il faut introduire cet adjectif dans notre langue. Ces résultats ont été obtenus par la comparaison continuelle de 558 personnages choisis parmi 16 principales dynasties appartenant aux sept premiers siècles de la Grèce. Sur les bords supérieurs et inférieurs de la carte, composée d'une seule feuille, règnent deux lignes de LIX nombres qui, se correspondant perpendiculairement l'un à l'autre, indiquent la direction verticale qu'il faut suivre pour trouver chaque nom marqué de même dans l'article correspondant de l'Explication méthodique. Ce nom se reconnaît ensuite par son alignement latéral avec un nombre exprimé en chiffres arabes dans l'article du texte comme dans les colonnes numériques du Tableau. C'est de ces nombres que part chaque ligne horizontale qu'il faut suivre pour trouver le point de sa coïncidence avec la ligne généalogique et perpendiculaire qui est tracée par les noms marqués en lettres capitales pour les héros, et séparés par des tirets qui marquent les filiations.

A chaque angle résultant de la coïncidence de ces deux lignes, on trouve le nom du personnage qui doit fournir le premier élément de chaque point de recherche. Le nom du second personnage à comparer se trouve en recherchant de même à plus ou moins de distance horizontale, perpendiculaire ou diagonale du premier des deux noms qu'il s'agit de confronter avec l'autre. Enfin, pour achever la preuve du synchronisme ou de l'anachronisme, que chaque opération fait également reconnaître, il ne s'agit plus que d'observer la distance de l'un à l'autre, et d'évaluer de combien d'années l'un était plus ou moins âgé que celui qui est présenté par l'histoire comme contemporain ou plus ancien. C'est à quoi servent les colonnes des millésimes ajustées à celles des dates fixes des Marbres ou de la chronique d'Eusèbe, auxquelles doivent encore coïncider les divers résultats du mouvement des années de naissance, de mariage, de mort des héros, ainsi que de tout autre fait de l'histoire simple.

C'est donc par des opérations, pour ainsi dire de trigonométrie chronologique, qu'on arrive à connaître l'année presque de chaque fait qu'on laissera néanmoins flotter dans un espace de dix ans. Mais combien de faits relatifs ne faut-il pas confronter

au fait principal avant de le fixer? L'Auteur en donne un exemple en faisant voir, par exemple, que pour vérifier l'âge de cinquante ans qu'Hellanicus, cité par Plutarque, assignait à Thésée, quand il commit le rapt d'Hélène, il faut commencer par apurer les calculs des sept époques qui rayonnent sur le point capital de la recherche, savoir : celle du mariage de Thésée avec Phèdre, et de celui d'Hélène avec Ménélas; l'âge que Thésée dut avoir quand il fut envoyé tributaire à Minos, quand il tua le tyran Sciron, quand il alla visiter Pitthéus; l'âge qu'avait Hélène quand elle fut délivrée de sa captivité par les Dioscures; l'âge enfin qu'avait Æthra quand elle fut emmenée captive au siège de Troie. Ces exemples suffisent pour faire comprendre combien ont du être compliquées les opérations imaginées pour arriver à obtenir l'accord de 320 faits, d'abord entre eux, ensuite avec les Marbres de Paros et la chronique d'Eusèbe.

Après s'être ainsi familiarisé avec l'usage du Tableau, le lecteur en trouve l'Explication méthodique depuis la page 93 jusqu'à la page 208. Cette partie du travail est rigoureusement didactique et se compose de 320 articles numérotés, en rapport avec le Tableau, et avec la table analytique et raisonnée des matières.

La première section est employée à rétablir dans la dynastie des rois arcadiens, un fragment de cinq degrés tirés d'une généalogie rapportée par le Scholiaste d'Euripide, et à montrer, en comparant l'identité partielle de ce fragment avec deux autres dont Phérécyde est bien reconnu pour auteur, que le fragment anonyme ne peut appartenir qu'aux généalogies reconnues pour authentiques du même Phérécyde. Scaliger ne s'était pas aperçu que, sans cette restitution, tous les points de connexion qu'il voyait entre la maison d'Argos et les autres dynasties se seraient tournés en anachronismes dès qu'il aurait voulu mettre la main à l'exécution du projet qu'il avait un moment rêvé.

La 2^e section, divisée en 63 articles, se compose des récits historiques d'un égal nombre de mariages choisis parmi les alliances faites entre les seize dynasties grecques, durant les sept siècles qui sont soumis à l'examen. L'hypothèse fondamentale est qu'alors, comme encore aujourd'hui, on ne se ma-

riaient pas avant vingt ans pour les deux sexes, ni après soixante ans pour les hommes et quarante ans pour les femmes. En conséquence les résultats comparés de cette section présentent : douze mariages contractés à égalité d'âge ; vingt-six à dix ans de différence ; seize à vingt ans, quatre à trente ans, deux enfin à quarante ans de différence.

La 3^e section, divisée en 49 articles, est une confirmation des résultats précédens. Elle consiste à montrer l'âge comparé des rois et des reines à la date probable de la naissance de leur premier et de leur dernier enfant. Il était nécessaire d'éprouver si, dans le jeu de toutes les combinaisons, il ne serait pas arrivé par hasard de supposer qu'un fils fut né lorsque son père ou sa mère serait présenté dans le Tableau comme parvenu à un âge trop ou pas assez avancé pour que le fait puisse paraître probable. Or, le résultat de cet examen est que : sur quarante-neuf naissances, on en compte neuf dans l'exposé desquelles les mères sont âgées de quarante ans ; seize où elles sont âgées de trente ans ; vingt-trois où elles sont âgées de vingt ans. D'autre part on compte : cinq pères âgés de soixante ans, onze âgés de cinquante ans, dix âgés de quarante ans, seize âgés de trente ans, cinq, enfin, âgés de vingt ans.

La 4^e section, divisée en 78 articles, contient la démonstration d'un égal nombre de synchronismes que les récits de l'histoire établissent entre divers personnages. Ici se développe une grande variété de faits dont l'énumération suivante va donner quelque idée : bannissemens, hospitalité accordée ou reçue, débarquemens partis de terres étrangères, guerres entre divers princes, duels, meurtres, expéditions concertées, délivrance de captifs, sépultures données, dépossessions ou rétablissemens de rois sur leur trône, captivité, sièges de villes, trônes disputés par plusieurs concurrens, otages, tributs, rapt de princesses, tutelles de princes, usurpations, partages de royaumes, prétention de plusieurs à la main d'une même princesse : en un mot, on examine si toute espèce de fait dans le récit duquel l'histoire présente plusieurs personnages comme contemporains, a pu s'accomplir de toutes parts dans un âge convenable à la nature de chaque fait, et d'accord avec les circonstances qui l'ont précédé, accompagné ou suivi.

La 5^e section, divisée en 21 articles, traite de l'analogie qui

règne entre les dates par approximation des années auxquelles paraissent appartenir les faits résultant du seul mouvement des généalogies, et les années gravées des mêmes faits sur les marbres de Paros. Il résulte de cette section, que ces Marbres prouvent l'assurance qu'on peut avoir dans l'ordre établi par le Tableau, comme les opérations de divers genres qui ont concouru à le former, prouvent la certitude des époques gravées sur les Marbres de Paros; or, la diversité des moyens de preuve exclut ici toute suspicion de cercle vicieux.

La 6^e section, divisée en 15 articles, comprend un choix de dates assignées par la chronique d'Eusèbe, aux commencemens des règnes, aux fondations des villes, aux alliances et autres faits de divers genres, et leur correspondance avec les résultats du mouvement des généalogies montre l'âge qu'avaient probablement, à l'époque de chaque fait, les héros qui sont nommés dans la chronique.

La 7^e section, divisée en 23 articles, comprend les époques des fondations des villes ou des colonies, estimées d'après l'âge que devaient avoir alors leurs fondateurs, suivant le témoignage des généalogies comparées. Les connexités réciproques de ces articles produisent quelquefois des fragmens inattendus d'histoire suivie, qui ne pouvaient résulter que du rapprochement tout nouveau de plusieurs faits comparés sous un même point de vue, pour la première fois. Par exemple, on pourra remarquer dans un espace de 30 ans, l'alignement exact des synchronismes que produit l'époque du déluge de Deucalion avec la fuite de Dardanus en Samothrace, et sa fondation de la ville de Cora en Italie; avec l'interruption du règne de la dynastie d'Orus sur la Trœzénie; avec les inondations causées par le fleuve Eurotas; avec la fuite de Mégarus sur le mont Gérанием, avec l'arrivée de Danaüs, venu, par mer, d'Égypte à Argos, et 20 ans plus tard, l'arrivée de Lelex venu aussi d'Égypte à Mégare. A ce concours de faits se rattachent immédiatement les fondations des villes de Zacynthe l'insulaire, de Sagonte en Espagne, d'Ardée en Italie. Voilà l'origine des intérêts politiques qui se sont concertés entre ces colonies dont les moyens moraux sont expliqués par la consanguinité des dynasties, obligées de fuir les régions affligées par les effets de cette catastrophe. C'est ainsi que par des synchronismes rendus sensibles

sur le tableau, l'histoire *composée* ressort naturellement de l'histoire *simple*.

La 8^e section, divisée en 19 articles, justifie en détail le rapport exact du nombre des générations assignées par les anciens auteurs, pour intervalle, entre des héros d'une même famille ou de familles différentes, l'époque de la guerre de Troie étant toujours la base commune des opérations.

La 9^e section, divisée en 8 articles, contient les résultats des calculs généalogiques qui ont été prolongés bien après cette époque mémorable jusqu'au 4^e siècle avant notre ère. On pourra d'abord estimer la justesse avec laquelle les millénaires d'années déterminés entre les deux extrêmes de chaque point soumis à l'examen, correspondent au nombre de générations assignées entre ces personnages par Homère, Pindare, Phérécyde, Hellanicus, Denys d'Halicarnasse, Diodore, Pausanias; ensuite on remarquera la correspondance exacte des degrés de filiation avec les calculs énoncés par les anciens, ce qui fournira les moyens d'en faire la vérification, soit abstraite et numérique, soit positive et nominale.

En voici 2 exemples de divers genres : 1^{er}. Suivant Pausanias, Lelex arriva d'Égypte à Mégare, à la 12^e génération après Car, fils de Phoronée et 1^{er} roi de cette ville. Or, si à partir de ce roi, on compte 12 générations de 30 ans chaque sur le Tableau, on y lit le nom de Lelex, et pour preuve de la justesse de l'époque de son arrivée, les 4 degrés de sa postérité fournissent autant de synchronismes successifs, avec les dynasties de Thèbes et d'Athènes. 2^e exemple. Les mythographes fixaient les faits relatifs à la vie d'Alcmène à la 16^e génération depuis Niobé, fille de Phoronée; or, à partir du nom de cette princesse, on compte sur le Tableau 15 générations effectives et nominales, et la naissance d'Alcmène est marquée à la 16^e des générations évaluées à 33 ans chacune.

La 10^e section, divisée en 13 articles, comprend la division des sacerdoces, réunis pour la première fois sur une seule et même colonne chronologique, et en rapport avec les généalogies respectives. Dans cette section, comme sur son Tableau, l'Auteur a intercalé à des sacerdoces dont les époques sont incontestables, ceux qu'il a trouvés, soit dans les fragmens des histoires, soit même dans les marbres de Fourmont dont on

conteste, il est vrai, l'authenticité. Parmi ces derniers il est 2 sacerdoces qui sont attribués à des princesses du même nom qu'une fille de Minos 1^{er} et qu'une fille d'Astérion, père de Minos 2^e: ces deux noms, comparés à la dynastie de Sparte, forment 2 synchronismes d'homonymes que l'académicien n'aurait pas pu deviner dans la supposition qu'il aurait été faussaire, et le culte d'Apollon Amycléen paraît d'ailleurs avoir été originaire de Crète.

La 11^e section, divisée en 24 articles, développe les anachronismes résultant de textes en apparence contraires à la disposition de quelques parties du Tableau comparatif et surtout des opinions de nos savans modernes, que l'Auteur a combattues dans les mémoires publiés spécialement sur ces questions et insérés aux recueils de l'Académie.

La 12^e section se compose par appendice de 2 généalogies et de divers faits qui ont été intercalés après coup sur le Tableau, et qui s'y sont combinés naturellement par l'addition de 9 synchronismes avec le reste. Enfin, pour dernière preuve collective de l'exactitude probable des faits rangés dans ce tableau, chacun des personnages qui s'y trouve cité comme ayant assisté à la guerre de Troie, occupe le degré convenable à l'âge compétent pour les actions qu'Homère leur attribue; cependant la précision de ce degré dépend d'ailleurs d'une multitude d'autres considérations dans lesquelles les récits d'Homère à ce sujet ne sont entrés pour rien.

Le volume est terminé par une table analytique et raisonnée des matières, comprenant 721 articles en 70 pages, et particulièrement tous les noms des personnages portés sur le Tableau avec renvoi des connexions respectives qui sont traitées dans les articles du texte. Il en résulte un résumé qui, présentant l'ouvrage sous sa troisième forme, doit avoir pour tout littérateur et principalement pour les professeurs d'histoire ancienne, l'utilité d'un dictionnaire synoptique chronologique et généalogique des matières relatives à cette ancienne période. On sait que cette table manque à cette partie de l'enseignement, parce que les sources du travail qui l'ont préparée n'avaient point encore été réunies, ni assez distinctement rapprochées, pour pouvoir former le résultat succinct qui devait la produire.

Par sa nature et son format l'ouvrage se place à la suite de toutes les collections académiques où divers points de l'ancienne

histoire sont traités et il peut former la première division de toutes les histoires grecques. Considéré dans ses rapports avec l'instruction publique, il est difficile qu'un professeur d'histoire néglige un moyen de démonstration aussi simple par sa forme. D'après les épreuves qui en ont été faites, il demeure constant que s'il est susceptible de l'application qu'exige, par exemple, le précis d'histoire ancienne qui a été composé avec succès, l'année dernière, sous l'approbation de l'université, par MM. Caix et Poirson, tout élève saisira facilement les accords généalogiques, chronologiques et même politiques de la première période de l'histoire grecque. Les signes disséminés sur toute l'étendue du tableau l'avertiront d'avance sur la nature de chaque fait dont il doit trouver l'entière explication à chaque article correspondant du texte. C'est à dessein d'ailleurs qu'on a laissé aux professeurs le mérite et le soin d'en poursuivre les conséquences et les enchaînemens, et c'est pour cela même qu'on s'est borné à l'exposé des faits purement élémentaires, tels qu'ils ressortent de la seule tradition de l'histoire *simple*.

On sera surpris de voir que les temps les plus anciens des royaumes d'Argos, d'Arcadie, d'Athènes, de Sparte, sont, de tous ceux qui sont portés sur le Tableau, les plus féconds en événemens et en corrélations démontrables. Ceci n'est, au premier abord, qu'un paradoxe, mais qui se convertit en une vérité palpable, quand on voit que c'est durant la dynastie des Inachides que se placent les premières fondations de toutes ces villes de construction cyclopéenne, dont les ruines subsistent sous les mêmes noms jusqu'à nos jours, et que c'est de là que sont parties ces colonies pélasgiques et helléniques qui ont couvert de 450 remparts du même genre toute la Grèce, les rivages de l'Asie mineure, l'Italie, les îles de la Méditerranée et une région de l'Espagne, suivant le témoignage des 97 voyageurs de toute nation qui ont observé, dessiné, critiqué sur les lieux mêmes ces monumens, durant l'espace de 25 ans.

Voilà le fondement matériel de la certitude historique des temps héroïques de la Grèce, dont le Tableau de l'Examen analytique fournira l'ordre raisonné. C'est donc la réunion de ces deux sources de preuves qu'il faut opposer aux prétentions de ceux qui veulent que l'histoire de cette ancienne période ne puisse être qu'un assemblage de conceptions poétiques ou fabuleuses.

365. VOYAGE DE LA GRÈCE; par F. C. H. L. POUQUEVILLE, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc.; avec cartes, vues et figures : 2^e édition, revue, corrigée et augmentée, 6 vol. in-8°, lxxviii et 3112 p. Paris, Firm. Didot. (*Journal des savans*; cahier d'Avril 1828, pag. 217, art. de M. LETHRONNE. *Extrait textuel.*)(Voy. le *Bullet. de géographie*, tom. X, n^o 164; XI, 138.)

Un voyageur en Grèce qui, ne visant point à l'universalité, consent à se renfermer dans le cercle des observations qu'il a faites sur les lieux mêmes, peut facilement produire un ouvrage neuf et intéressant, pour peu qu'il ait de jugement, d'instruction et de goût. La tâche est bien plus difficile si, au lieu de raconter simplement *son voyage*, il veut, à son retour, composer une *description du pays*. Comme il n'a pu tout voir, ou comme il n'a pu donner à tout la même attention, le voilà obligé de coudre les observations des autres au bout des siennes, et, pour cela, de compulser tous les voyages antérieurs, d'extraire une foule de dissertations sur l'histoire, les antiquités et la géographie de la Grèce, de se lancer enfin dans une multitude de discussions épineuses. Or, s'il n'est pas préparé de longue main par des études spéciales et s'il n'a pas acquis une longue habitude de la critique des textes et des monumens, toutes ses recherches pourront n'être souvent que des compilations incomplètes et inexactes. M. Pouqueville, qui s'est imposé cette tâche difficile, ne me paraît pas avoir évité l'écueil que je viens de signaler.

Il rappelle dans l'introduction qu'un savant helléniste regarde son ouvrage comme *le plus remarquable en ce genre qui ait paru depuis la renaissance des lettres* (pag. LXVI) : ce sont là de ces paroles qu'on dit à l'oreille d'un auteur par obligeance et politesse; mais nous ne savons si celui qui les a dites sera fort content qu'on les ait publiées. On peut convenir avec toute justice que M. Pouqueville, a fait le livre *le plus complet qui existe en ce genre*, parce qu'il a joint à ses propres observations celles qu'il a tirées d'autres voyageurs : on doit ajouter que, pour les régions septentrionales de la Grèce, l'Épire, l'Acarnanie, la Thessalie et la Macédoine, son Voyage renferme une foule de détails tout-à-fait neufs, ou que personne n'avait aussi bien connus avant lui; mais il est encore vrai de dire que, pour le reste, il n'apprend presque rien de nouveau à celui qui connaît

les ouvrages de Chandler, de Dodwell, de Gell, de Stuart, de Leake, le recueil de Walpole, etc. Nous persisterons, sauf erreur, à lui contester le mérite d'être l'*ouvrage le plus remarquable en ce genre*, qualification magnifique qui suppose non-seulement qu'on a traité un sujet important, mais encore qu'on l'a traité d'une manière supérieure, soit comme savant, soit comme écrivain : or, sous ce dernier rapport, le livre de M. Pouqueville laisse beaucoup à désirer. Il est certainement plus *complet* qu'aucun de ceux que je viens de citer ; et cependant ils sont, à mon sens du moins, des livres plus *remarquables*, parce que leurs auteurs possèdent à un plus haut degré les qualités indispensables à tout voyageur en Grèce, savoir l'érudition des textes ou celle des monumens, et l'art de les faire tourner à l'éclaircissement des difficultés qui arrêtent le voyageur à tout moment dans ce pays, où chaque pas réveille un souvenir. C'est là, dans mon opinion, la partie faible de M. Pouqueville et de son ouvrage. Une instruction variée, une connaissance très-grande de l'état actuel du pays, et un talent peu commun d'observation, voilà les qualités qui le distinguent ; mais il semble peu familier avec l'archéologie, la philologie ancienne, et la connaissance des sources : or, comme, au lieu d'éviter les discussions de ce genre en se renfermant dans le cercle de ses connaissances, l'auteur en sort à chaque instant pour faire des excursions dans le champ de l'antiquité, il a singulièrement multiplié pour lui les chances d'erreur. Aussi a-t-il commis une multitude de fautes plus ou moins graves ; et son *Voyage en Grèce*, s'il est le *plus complet*, est peut-être en même temps, sous le rapport de l'érudition, un des moins *exacts* qui existent.

Un des avantages que présente la nouvelle édition, consiste dans l'excellente Carte de M. Lapie ; elle remplace celle que feu Barbié-du-Bocage avait dressée pour la 1^{re} édition, et dont il a toujours été impossible de se servir par suite du vice radical de la projection. Il est inutile d'avertir que la carte de M. Lapie en est exempte, et que cet habile géographe a coordonné, avec le talent qu'on lui connaît, les matériaux qui étaient à sa disposition.

Avant la publication du Voyage de M. Pouqueville, il n'existait en français aucun ouvrage qui embrassât la description générale de la Grèce. Celui que le même voyageur avait publié en 1805 sous le titre de *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'empire ottoman*,

pendant les années 1798 et 1801, était insuffisant; et l'auteur eut, à ce qu'il paraît, le tort d'en dire un peu plus qu'il n'avait pu en apprendre en allant de Navarin à Tripolitza, de là à Nauplie, puis à Constantinople par mer, et enfin à Scodra; ce qui l'a exposé à des critiques fort sévères de la part du savant colonel Leake (1) et à un mot piquant de lord Byron dans ses notes de Childe-Harold (2).

Nommé, en 1805, consul-général à Janina, M. Pouqueville eut occasion, pendant un séjour de plusieurs années en Grèce, d'acquérir de nouvelles connaissances sur ce pays; il visita souvent l'Albanie et l'Épire, parcourut la Thessalie, la Macédoine et les autres parties de la Grèce: c'est le résultat de ses observations et de ses études qu'il a réunies dans ce second Voyage que nous allons analyser.

L'auteur expose dans une préface de 78 pages les recherches qu'il a faites, le plan qu'il a suivi et le but qu'il s'est proposé. On y apprend qu'il a lu et étudié tout ce que les anciens et les modernes ont écrit sur la Grèce (pag. x-xii); qu'il a comparé leur témoignage à l'état des lieux. Il a même, selon lui, *rectifié l'érudition qui perce par fois dans les auteurs*, tels que Procope, Agathias, Anne Comnène, Constantin Porphyrogénète, Psellus, Nicéphore de Brienne (*sic*) et autres historiens de la Byzantine. Il nous avertit encore « qu'en se rangeant sous la bannière des écrivains anciens, il s'est bien gardé d'adopter *de confiance* les corrections des *linguistes* accoutumés à mettre des *accents* où il n'en faut point, et des *virgules* où il n'y en eut jamais (p. xiii). » Je pense que par *linguistes*, M. Pouqueville entend les éditeurs des anciens, et autres gens qui savent le grec ou le latin; en ce cas, il est bien certain que ces *linguistes* mettent des points et des virgules là où il n'y en eut jamais, attendu que les manuscrits n'en ont pas. Quant aux *accents qu'ils mettent où il n'en faut point*, j'ignore ce que l'auteur veut dire. Mais « comme il avait besoin d'un guide pour *discerner l'or pur du chrysocalce* (*sic*) (pag. xiii), » il a choisi Paulmier de Grentesménil; il le

(1) *Researches in Greece*, page 405 sq. Après avoir reproché à M. Hobhouse d'avoir commis de grosses erreurs sur la foi de M. Pouqueville, M. Leake ajoute: *He could not have chosen a more fallacious guide* (than Pouqueville).

(2) Canto II, stanza XLVII, n° 27. . . *According to Pouqueville the lake of Yanina: but Pouqueville IS ALWAYS OUT.*

suit de *confiance*, quoique Paulmier soit un de ces *linguistes* qui mettent dans les textes des *accents* et des *virgules*.

Dans cette préface, M. Pouqueville résume plusieurs des discussions géographiques auxquelles il s'est livré, et principalement ses observations sur l'emplacement de Dodone qu'il croit avoir définitivement fixé : on verra dans un article suivant quelles sont ses preuves ; nous ferons seulement ici quelques remarques sur plusieurs opinions erronées qui l'ont égaré dans ses recherches relativement à ce point curieux de géographie ancienne. « Ayant déterminé, dit-il, l'emplacement de Dodone à Gardiki, je partis de là pour fixer celui de l'*hiéron de Thémis*, dont l'oracle permit aux Pélasges d'admettre le culte de Jupiter (pa. xvi). » Et en note : « Hérodote (liv. II) nous apprend que les Pélasges.... ayant été sollicités d'admettre le culte de Jupiter, s'adressèrent à l'oracle de Thémis pour prendre son avis. Ainsi Jupiter Dodonéen ne fut pas le premier oracle établi dans la Pélasgide. » Mais Hérodote ne fait pas mention de cet oracle de Thémis ; dans le passage allégué (1), il dit, au contraire, que les Pélasges consultèrent l'*oracle Dodonéen*, pour savoir s'ils devaient adopter les noms des dieux qui leur venaient des barbares. L'*oracle de Thémis* qui fut, selon M. Pouqueville, antérieur à celui de Dodone, et qu'il croit avoir été placé dans la vallée de Janina, l'était certainement ailleurs, et fort loin de Dodone. Eschyle (2), l'auteur des hymnes orphiques (3), Apollodore (4), Pausanias (5), tous ceux enfin qui parlent de cet oracle, affirment qu'il avait précédé celui d'Apollon dans l'emplacement de Delphes. M. Pouqueville s'efforce pourtant de prouver que cet hiéron de Thémis était situé au monastère d'Hellochia en Épire ; il conjecture que la chapelle de la Vierge y a succédé à l'antique hiéron, « comme celles du prophète Élie, du Pantocrator, de S. Nicolas, de Démétrius, de S. Georges et de S. Michel, ont succédé aux temples du Soleil, de Jupiter, de Neptune, de Pan, de Cérès et de Mercure ; » dépense tout-à-fait inutile d'érudition, car cet oracle n'était point en Épire.

Ce qu'il ajoute ne paraît ni plus exact, ni plus nécessaire

(1) Hérodote. II, 52.

(2) *Eumen.* 3.

(3) LXXIX, 3, Herm.

4) I, 4, 1.

(5) I, 5.

(p. xviii). « On objecterait en vain (à cette conjecture sur l'hiéron de Thémis) qu'on ne trouve pas de ruines pélasgiques sur le mont Dryscos. A cela, nous répondrons que les hiérons, dont l'origine remonte aux Phéniciens, n'étaient souvent entourés que de haies ou d'une simple terrasse, pour empêcher qu'ils ne fussent profanés par les bestiaux. Tel était le temple d'Orthosie, celui du mont Carmel, visité par Pythagore, ceux d'Hercule à Tyr, de Vénus à Biblos (Lucian. *de Ded Syriæ*. Euseb. *Pr. Ev.* I, 9), de Junon à Samos (Strab. xiii), de Vénus à Paphos (*Hom. Odys.* viii, 322, 366; *Hymn. in Ven.* v. 58), etc. » — On pourrait demander à M. Pouqueville où il a vu que les Phéniciens sont les inventeurs des hiérons; que les temples d'Orthosie, du mont Carmel et de Tyr, n'étaient entourés que de haies. Quant à l'hiéron de Vénus à Biblos, ni le faux Lucien (1), ni Eusèbe (2) qu'il cite, ne font mention de haies ou de terrasse; non plus que Strabon à propos du temple de Junon à Samos (3). Il est bien question, à la vérité, de la Vénus de Paphos dans deux vers de l'hymne homérique de Vénus (4), tirés l'un de l'Odyssée (5), l'autre de l'Iliade (6); mais on n'y voit rien qui soit relatif au temple.

Notre voyageur cite l'opinion de Pelloutier, qui prétendait que les Pélasges étaient des Celtes; il ajoute qu'Antonius Liberalis place ces Celtes dans l'Épire: c'est ce même passage d'Anton. Liberalis que Pelloutier allègue; mais ce dernier, tout entier à son système celtique, n'était pas fort scrupuleux sur la critique des sources où il puisait: les éditeurs du mythographe ont prouvé depuis long-temps que la leçon Κελτοί est extrêmement suspecte, et qu'il faut lire Σαλλοί, nom d'un peuple de l'Épire dont il est souvent question dans les anciens (7).

Ce que l'auteur dit ensuite de la religion des peuples de l'Épire n'est pas fondé sur une critique plus rigoureuse: « Ils adoraient un Dieu suprême à qui tout est soumis (Tacit. *German.*

(1) De Deâ Syria, § 6, 8.

(2) Page 36 B, 38 D. Le passage allégué appartient au fragment de Philon de Byblos cité par Eusèbe, contenant les extraits de Sanchoniathon.

(3) xiv, page 637.

(4) 58, 60. Cf. Matth. et Ilgen *ad h. l.*

(5) 8, 362.

(6) 5, 169.

(7) Verheyk *ad Ant. Liber.* § 4.

c. 35, lis. 39). Ils avaient élevé les premiers hiérons à ciel ouvert, sans simulacres (*id.* c. 9). • Les deux passages de Tacite auxquels M. Pouqueville renvoie se rapportent aux *Suèves* : quel rapport avec les habitans de l'Épire ! « Zélés contre l'idolâtrie, ils persistèrent pendant long-temps à briser les simulacres. » M. Pouqueville a omis de nous dire où il a pris ce fait, et je n'ai pu le découvrir. Il y a un passage classique sur la religion des Pélasges, celui d'Hérodote (1); précisément M. Pouqueville ne le cite pas. « Cicéron (*pro Fonteio*) les accuse à tort d'athéisme pour cela. » Cicéron n'accuse les Pélasges d'athéisme ni en cet endroit ni ailleurs, attendu qu'il n'a jamais parlé de ce peuple. « Il est probable qu'ils adoraient l'essence suprême, dont aucune bouche ne peut prononcer le nom. » L'auteur ajoute en note : « Trismégiste, plus ancien que Platon, s'exprime ainsi : τὸ θεῖον οὐ δυνατὸν ἀνθρωπίνῳ σώματι λεχθῆναι, et le disciple bien aimé de Socrate ajoute : θεὸς ἀρρητος καὶ ἀνωύματος (*sic*) (2), etc. » Cette note a été prise dans l'ouvrage de Lilio Giraldi (3), fort érudite pour le temps, mais qui ne doit plus être consulté aujourd'hui que par ceux pour lesquels les sources originales seraient inaccessibles. Il n'est plus permis de nos jours de citer le texte de *Trismégiste plus ancien que Platon*.

• Le synchronisme de Thesprotus et de Proserpine étant historiquement prouvé (Pausan. I, 17, VIII, 4; Strab., VIII), je dus également reconnaître que le canton de Paramythia était la région antique des ombres (Pausan. IX, 30) et la terre des ténèbres (Homer. *Odyss.* V, v. 115). • Ce serait assurément une chose fort curieuse que le synchronisme de *Proserpine* et de *Thesprotus historiquement prouvé*. Mais ni Pausanias, ni Strabon qu'on cite en note, n'ont jamais parlé d'un personnage appelé *Thesprotus*; seulement, le premier, rapportant l'expédition de Thésée et de Pirithoüs, dit que le roi des *Thesprotes* (ὁ Θεισπρωτός) les mit dans les fers. Aucun linguiste, que je sache, n'a pris cette qualification (ὁ Θεισπρωτός) pour un nom propre. Pausanias, à l'endroit cité, ne parle pas davantage de la région antique des ombres; et la terre des ténèbres dont Homère fait mention,

(1) Herod. II, 51, 52.

(2) Ceci est tiré d'Apulée (*Dogm. Plat.* I, page 190, Oudend.); le texte porte ἀκατανόμαστον; mais la leçon est contestée.

(3) *Synt.* I, p. 16, G, et 17, A. *Opp.* Lugd. Bat. 1696.

selon M. Pouqueville, n'existe non plus nulle part dans ce poète. Les expressions μέλαινα γαῖα Θεισπρωτῶν, auxquelles M. Pouqueville renvoie (1), ne s'entendent pas plus d'une terre des ombres, que dans tous les autres endroits où Homère joint l'épithète μέλαινα au mot γαῖα (2); ici l'épithète se rapporte probablement à ce que la côte montagnueuse de l'Épire, à l'aube du jour, se détache en noir sur l'horizon, pour les navigateurs qui en approchent :

Ἐννήμαρ φερόμεν, δεκάτη δέ με νυκτὶ μελαίνῃ

Γαίῃ Θεισπρωτῶν πύλασεν μέγα κῦμα κελίνδον.

« Sachant que Pélasgus, comme le dit Plutarque, étant venu dans l'Épire avec Phaëton, ces chefs de colonie y fondèrent plusieurs villes, je crus reconnaître dans l'acropole de Castrizza la capitale des Pélasges qui fut primitivement appelée Ἑλλά καθέδρα (Pr. p. xviii). » Plutarque (3) dit seulement que Phaëton, un de ceux qui vinrent en Épire avec Pélasgus, régna sur les Thesprotes et les Molosses; il ne parle point de fondation de villes. La conjecture de M. Pouqueville sur la capitale des Pélasges, nommée Hella Cathedra, qu'il veut retrouver à Castrizza, présente une difficulté : c'est qu'il n'y a jamais eu de capitale des Pélasges de ce nom. Notre voyageur a été trompé par un passage de Paulmier de Grentemesnil (4), qui cite la glose d'Hésychius Ἑλλά, καθέδρα, καὶ διὸς ἱερὸν Δωδωνῆν, c. à d., « Ἑλλά (désigne) un siège et l'hiéron de Jupiter à Dodone. » C'est ce mot Ἑλλά dont les latins firent leur sella, qui répond à καθέδρα. Cela nous renvoie un peu loin d'Hella Cathedra des Pélasges. M. Pouqueville ajoute : « ces points (savoir l'hiéron de Thémis et Hella Cathedra) étant déterminés d'une manière rationnelle, tout s'orienta sans peine autour de moi. » Les observations précédentes me semblent devoir compromettre beaucoup l'exactitude de cet orientation. Nous verrons qu'en effet il y faut médiocrement compter.

Le résumé que l'auteur nous donne sur Athènes (p. xlii-xlvi) n'est pas plus exact. Quelques citations, prises à l'Histoire de la législation de M. Pastoret (5) et mal appliquées, en

(1) *Odyss.* ξ, 315, et non pas lib. V, v. 115.

(2) *Il.* 6, 699; 6, 715; *Odyss.* λ, 364, 376; τ, 111.

(3) *In Pyrrho, init.*

(4) *Gr. ant.* page 331.

(5) VI, 103.

tout les frais. Nous y voyons en outre que Minerve avait placé sa ville chérie sous la protection des Furies (Eurip. *Androm.* 446, 447). On ne lit rien de pareil dans Euripide.

M. Pouqueville dit encore : « J'ai vu peu de ruines intéressantes à Argos; mais j'y ai retrouvé des inscriptions qui justifient l'authenticité long-temps contestée de celles qu'a recueillies Fourmont » (p. XLVIII). Ce passage donne une vive curiosité de connaître ces inscriptions : malheureusement, à l'article d'Argos (tom. V, p. 209), M. Pouqueville n'en parle plus; il donne seulement quatre fragmens d'inscription qui n'ont aucun rapport avec la question en litige; il avertit en outre qu'il en a relevé deux autres qui existent dans le manuscrit de Fourmont; mais ce manuscrit n'en contient point qui puisse jeter du jour sur la discussion qui partage encore les savans. J'en avertis pour prévenir les espérances qu'on pourrait fonder sur la parole du voyageur. Ce qui me paraît certain, d'après cela, c'est qu'il n'a pas une idée bien nette du point de la difficulté.

Je terminerai cet examen préliminaire par une remarque qui tient à la géographie générale et à l'état des connaissances des anciens. « La latitude et la longitude du cap Ténare, que donne Strabon, et d'où l'on est parti pour décrire tout le Péloponèse et la Grèce (Gossell. *Géogr. des Gr. analys.* p. 81), se trouvant exactes, devinrent pour moi le complément d'une démonstration qui justifie l'adage de Salomon : rien de nouveau sous le soleil. » On ne voit pas sur quoi se fonde ce grand enthousiasme pour l'*exactitude* des anciens, à l'occasion du cap Ténare (1); car il résulte des recherches mêmes de M. Gossellin, que Strabon a fait une erreur de 3 degrés environ sur la longitude, et de plus d'un degré sur la latitude. M. Pouqueville part de cette prétendue *exactitude*, pour nous dire : « Strabon ne dit pas qu'il est l'auteur des mesures qu'il donne; il se contente de se plaindre de la peine qu'il a eue à les supputer..... Les grandes mesures de la terre étaient donc établies depuis long-temps. » C'est ce que plusieurs savans ont pensé; mais si leur opinion n'avait d'autre appui que de pareils argumens, elle ne serait pas bien solide. « Thalès, ajoute-t-il, qui enseignait

(1) Dist. du cap Sacré, selon Strabon, 27 degr. 51 min.; selon les modernes, 30 degr. 58 min. Latitude, selon Strabon, 35 degr. 17 min.; selon les modernes, 36 degr. 19 min.

l'Uranographie des Égyptiens, qu'Athène adopta, professait une doctrine déjà définie, en expliquant le système que nous attribuons à Copernic. » J'avoue que j'ignore absolument quelle était *l'Uranographie des Égyptiens* que professa Thalès; je ne sais pas davantage qu'Athènes adopta cette *Uranographie*, et surtout que Thalès expliquait le système de Copernic. Après beaucoup de recherches sur ce sujet, on en vient à douter, malgré les belles paroles de Bailly, que Thalès ait même eu l'idée de la sphéricité de la terre. Quant au système de Copernic, on peut sans crainte avancer que Thalès ne l'a jamais soupçonné. Philolaüs et les Pythagoriciens eux-mêmes, qui passent pour l'avoir connu, en soutenaient un tout différent. Aristarque a bien songé au double mouvement de rotation et de translation de la terre; mais il y a loin d'une conjecture à un système, et le véritable inventeur d'une découverte de ce genre n'est pas celui à qui l'idée en vient, mais celui qui la démontre; or c'est un honneur qu'il n'est pas possible d'enlever à Copernic.

Je terminerai ici ce premier article, où j'ai voulu montrer de quelle manière l'auteur touche les matières d'antiquité : il me reste maintenant à suivre la marche du voyageur, et à indiquer les principaux renseignemens dont il a enrichi nos connaissances positives sur l'état de la Grèce. Il dit (p. LIX), « Les autorités sur lesquelles je m'appuie dans mes dissertations mettront le lecteur à même de vérifier que, sans agir au hasard, je me suis renfermé dans les limites des connaissances que je possède. » Je suis obligé de convenir que la lecture de son livre m'a donné une opinion un peu différente : il m'a paru qu'en général les citations dont il a chargé le bas de ses pages ont été empruntées aux divers ouvrages qu'il a compulsés; qu'un assez bon nombre d'entre elles n'ont point été vérifiées sur les originaux, et qu'on y rencontre, en conséquence, beaucoup d'erreurs. Que M. Pouqueville ne voie pas ici l'intention de dénigrer son livre. Faire connaître le mérite particulier d'un ouvrage, indiquer les qualités qui le distinguent, celles dont il est dépourvu, et l'utilité réelle qu'il peut offrir, tel est le devoir d'un critique impartial; c'est celui que je vais tâcher de remplir dans les articles suivans.

366. DE L'ÉTABLISSEMENT DES TURCS EN EUROPE; traduit de l'an-

glais par A. B., ancien secrétaire d'ambassade. In-8° de XXVIII-115 p.; prix, 4 fr. Paris, 1828; Ponthieu et C^e.

Ce précis historique se recommande par des recherches soigneuses, un excellent esprit d'analyse et la modération avec laquelle il est écrit. L'auteur y trace le tableau de la domination turque depuis sa conquête de Constantinople, sous Mahomet II (1453), jusqu'à nos jours; il y examine tour à tour l'étendue de cette conquête, le caractère et l'esprit des conquérans, les causes de leurs succès, le genre de gouvernement qu'ils établirent, enfin les événemens qui arrêterent leurs progrès et qui ont amené leur décadence. Voici sa conclusion : « Les Turcs ont dû leur puissance au fanatisme militaire et religieux. A mesure que leurs conquêtes se sont étendues, l'esprit militaire s'est amorti; le fanatisme religieux est resté, et seul il leur a donné la force de résister encore aux armées du reste de l'Europe. La guerre devenue un art, un nouveau dilemme se présente aux Turcs; il faut, ou s'initier aux connaissances de leurs adversaires, ou les combattre avec leur ignorance. S'ils cherchent à s'éclairer, à étudier les théories et les combinaisons qui mènent de nos jours à la victoire, ils perdront leur fanatisme. S'ils préfèrent l'esprit du soldat à l'instruction du tacticien, quelle doit être alors la disproportion d'une lutte entre une armée sans discipline et les légions qui ont fixé le sort de l'Europe! »

Le traducteur de cet ouvrage y a joint des notes, empruntées à l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. DE HAMMER (1), à un autre ouvrage allemand, de M. RANKE (2), *Les princes et les peuples du midi de l'Europe*, aux 16^e et 17^e siècles, et à un ouvrage français de M. DEVAL, qui a pour titre : *Deux années (1825-1826) à Constantinople et en Morée* (3). Il a fait, en outre, précéder sa traduction d'une Préface fort remarquable, à

(1) *Geschichte des Osmanischen Reiches*, etc., tom. 1 et 2. Pesth, 1827. Ces 2 vol. vont seulement jusqu'en 1520; le traducteur de l'ouvrage que nous annonçons leur a emprunté le récit de la conquête de Constantinople.

(2) *Fürsten und Völker von Süd-Europa*, etc. In-8°, tome 1^{re}, Hambourg, 1827. Cet ouvrage, composé sur les dépêches des ministres vénitiens, offre un grand intérêt.

(3) 1 vol. grand in-8°, Paris, 1828.

laquelle on peut adresser les mêmes éloges qu'à l'ouvrage même, dû à la plume de lord JOHN RUSSEL, dont les journaux anglais avaient avant lui trahi l'*incognito* (1). E. H.

367. SUR LES ORIGINES RUSSES. (*Bibliographitcheskii Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 41, 1825, supplém.)

C'est un extrait des manuscrits orientaux, adressé au comte N. de Roumantsof, chancelier de l'empire de Russie, dans une série de lettres, depuis l'an 1816 jusqu'à l'an 1825, par M. J. DE HAMMER. L'ouvrage était sous presse à l'époque à laquelle se rapporte le journal cité.

368. IZSLÉDOVANĬA, etc. — Recherches relatives à l'influence des Tatars-Mongols sur la Russie; par M. Alexandre RICHTER. 93 p. in-8°. Saint-Petersbourg, 1825. (*Bibliograph. Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 23, 1825.)

On reconnaît de plus en plus, chaque jour, que la domination des Mongols sur les Russes a laissé des traces ineffaçables après elles. Cette vérité est incontestable, malgré l'espèce de honte qu'éprouvent les Russes à avouer que leur langue diffère surtout des autres idiômes slaves par la grande quantité des mots tatars et mongols qu'elle a été forcée d'adopter.

L'auteur parle d'abord des usages que les Russes ont empruntés de leurs vainqueurs, et ensuite de l'influence que ces derniers ont exercée sur le costume, la nourriture, l'art militaire et jusque sur la législation des Moscovites. Il appuie ses assertions en citant plusieurs voyageurs étrangers, tels que Herberstein, Mayerberg, Olearius, etc. Il emprunte aux Antiquités russes de M. Kornilovitch ce fait : « que les Cosaques construisaient leurs maisons sur des pilotis, à l'exemple des Asiatiques. » Mais on pourrait objecter à M. Richter, que si les habitants de Staroï-Tcherkask bâtissaient leurs maisons de la sorte, c'était moins par esprit d'imitation que par une véritable nécessité. Il est également douteux que jadis les Cosaques parlassent entre eux plutôt la langue tatare que leur propre idiôme. En

(1) Voy. entre autres le *Literary Chronicle* du 20 oct. 1827, et le *London and Paris Observer* du 28 id.

émettant cette opinion, l'auteur cite plusieurs mots tatars en usage chez les Cosaques, tels que : *sakma*, selle de cheval; *kazane*, une chaudière; *maïdane*, une cabane; *endova*, espèce de grande tasse; *yassirka*, une femme de chambre.

Pour l'origine du mot *dienga*, argent, on peut consulter l'ouvrage de l'académicien Fraehn. — M. Richter donne ensuite une liste de mots tatars et orientaux qui se sont glissés dans la langue russe. — Quant à la dérivation des noms donnés aux pierres précieuses par les Russes, la discussion scientifique la plus instructive est sans contredit celle de M. de Hammer, dans ses *Mines de l'Orient*. — L'Église russe seule ne se ressentit point du joug des Tatars, ajoute M. Richter; et la justesse de cette observation est confirmée par des tableaux trouvés dans les murs de plusieurs églises bâties dans le 16^e siècle.

Pour terminer, M. Richter, au moyen des armoiries des familles nobles de l'empire de Russie, fait l'énumération de celles d'entre elles qui tirent leur origine de la Horde d'or ou des Tatars de Casan.

A. J.

369. CHRONICK DES NEUNZEHTEN JAHRHUNDERTS.—Chronique du 19^e siècle. 19^e vol.; par le D^r K. VENTURINI. In-8^o de 841 p.; prix, 3 thlr. 8 gr. Altona, 1825; Hammerich. (*Leipzig. Liter. Zeit.*; sept. 1827, n^o 244, p. 1949.)

Il paraît que le 19^e volume se distingue des précédens par la modération avec laquelle l'auteur a traité les diverses matières qui forment l'objet de sa tâche. Il débute, dans son introduction, par un aperçu sur les États; il aborde ensuite la Confédération germanique en général, puis chacun des États en particulier.

L. D. L.

370. LETTRES SUR L'HISTOIRE DE LA RÉFORME EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE; par W. COBBETT; traduct. nouv., Tome 2^e. In-18 de 8 feuilles. Paris, 1827; bureau de la Bibliothèque catholique, rue Saint-Guillaume, n^o 15.

371. L'ESPAGNE SOUS LES ROIS DE LA MAISON DE BOURBON, ou Mémoires relatifs à l'histoire de cette nation, depuis l'avènement de Philippe V, en 1700, jusqu'à la mort de Charles III, en 1788; écrits en anglais sur des documens originaux inédits; par William COXE; traduits en français, avec des notes

et des additions, par Don Andres MURIEL. Tomes III et IV. In-8°, ensemble de 78 feuilles; prix, pour les souscripteurs 12 fr., pour les nouveaux acquéreurs 15 fr.

L'ouvrage avait été annoncé en 4 vol.; il y en aura un 5^e.

372. HISTOIRE DE THIONVILLE; par G.-F. TEISSIER. In-8°. Metz, 1828.

M. Teissier, sous-préfet de l'arrondissement de Thionville, est celui des administrateurs qui a le plus secondé les vues de l'Institut, quand, sous le ministère de M. Decazes, cette savante compagnie a provoqué des recherches sur nos antiquités. Il a, en 1819, rédigé une circulaire pour l'instruction des personnes qui voulaient, dans son arrondissement, se livrer à ce travail; mais le savant auteur de ces questions pouvait seul y répondre d'une manière satisfaisante; elles ne trouvaient pas dans le territoire confié à l'administration de M. Teissier assez de lumières à faire jaillir: aussi l'Académie des inscriptions les fit-elle imprimer et répandre sur tous les points de la France comme le complément nécessaire de ses propres préceptes. Dans la suite, et en 1825, M. Teissier a publié la Charte d'affranchissement de Thionville, que M. Raynouard, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, a jugée très-importante pour ce qui concerne les règles observées dans le vieux langage; elle est du 15 août 1239, et on la doit à Henri II, comte de Luxembourg. M. Teissier la reproduit ici. Il faut lui savoir gré d'avoir joint à ce livre un grand nombre de renseignemens de statistique sur la population, l'instruction publique, les Israélites, les poids et mesures, le commerce et l'industrie. On pense bien que l'archéologie n'est pas négligée; aussi trouve-t-on des détails fort exacts sur des fragmens de la route de Sirmium à Trèves, que dans le pays on appelle le *Kem*, et qui, depuis le territoire du village de Daspich, traverse, sans passer à Thionville, un grand nombre de banlieues jusqu'au grand duché de Luxembourg; les appendices font connaître des tombeaux et des monnaies du moyen âge; enfin au commencement de l'histoire, M. Teissier rejette l'opinion que le Divodurum des Médiomatriciens ait été à la place où l'on voit aujourd'hui Thionville. En général on ne reprochera pas à cet écrivain d'exalter son sujet aux dépens

de la vérité, il débarrasse le terrain de ces étymologies celtiques, dont on peut faire tout ce qu'on veut, il renonce même à enrichir le sol de la ville de souvenirs romains. Il n'y a rien d'antérieur au 5^e siècle; mais aussi on y voit paraître tout à coup un domaine royal, *Theodonis villa*. Les généralités qu'on lit partout, et qu'il faut recommencer à chaque nouveau travail d'histoire spécial, ne viennent pas remplir les pages de M. Teissier; il aime mieux se borner à quelques mots sur ces premiers temps, que de ressasser ce qu'on a si souvent répété. Il aborde donc la première époque dite Franco-Carlovingienne, qui s'étend de 753 à 925. Charlemagne était à Thionville quand il commença la guerre contre les Saxons, il y était aussi quand le pape Adrien lui envoya demander du secours contre le roi Didier. L'empereur y vint souvent encore. Louis-le-Débonnaire y fit célébrer le mariage de son fils Lothaire. Toute cette époque est marquée par la tenue de diètes et même d'un concile. Les souverains viennent fréquemment à Thionville. L'époque suivante est celle durant laquelle cette ville demeura séparée de la France; elle est subdivisée en 5 périodes, 1^o sous les comtes de Luxembourg; 2^o sous les ducs de Luxembourg; 3^o sous les ducs de Bourgogne; 4^o sous la maison de Habsbourg; 5^o sous les rois d'Espagne. La célèbre Charte d'affranchissement remonte à la première de ces périodes. Sous les ducs, Thionville vit ses environs en proie aux horreurs de la *Jacquerie*. Immédiatement après vinrent les *Grands-Bretons*. En novembre 1443, Philippe-le-Bon essaya de s'emparer de Thionville, et l'obtint ensuite par un traité; il y eut des contestations entre lui, Ladislas, roi de Bohême, et Guillaume, duc de Saxe, et celui-ci vendit ses droits à Charles VII; mais Louis XI finit par les transporter à Philippe, duc de Bourgogne. Ici commence la 3^e période, qui finit par le mariage de Marie, fille de Charles le Téméraire, avec l'archiduc Maximilien. La domination des Habsbourg ne dura que 42 ans. Celle de l'Espagne fut terminée par le siège de 1643, entrepris par le Grand-Condé, après la glorieuse journée de Rocroy. M. Teissier ne dépasse pas le règne de Louis XIV. Il a mis à la fin du volume des *notes, extraits ou souvenirs*, qui vont jusqu'en 1818 et qui, sautant d'un événement à un autre, ont pour l'auteur l'avantage de pouvoir omettre ce qui ne peut être dit sans inconvénient. Nous re-

commandons à nos lecteurs le morceau qui concerne l'origine et les progrès des fortifications de Thionville, puis nous adresserons à M. Teissier une prière, c'est de publier aussi les recherches qu'il a faites, sans doute, sur le reste de l'arrondissement de ce nom.

P. DE GOLBÉRY.

373. MÉMOIRES TIRÉS DES PAPIERS D'UN HOMME D'ÉTAT, sur les causes secrètes qui ont déterminé la politique des cabinets dans la guerre de la Révolution, depuis 1792 jusqu'en 1815. Tome 1^{er} et tome 2^e in 8°, de xvi-516 p. et 581 p.; prix, 15 fr. Paris, 1828; Ponthieu et C^e.

Le temps n'est sans doute pas encore venu d'écrire l'histoire complète de la Révolution; trop de passions soulevées par elle, trop d'intérêts divers mis en présence les uns des autres, trop de résultats contestés ou différemment appréciés, empêchent qu'on ne juge sainement une catastrophe dont nous avons tous ressenti plus ou moins les effets, et à laquelle il faudrait être plus étrangers que nous ne le sommes pour être assurés de ne pas mettre quelquefois dans son examen des préventions à la place de la vérité. Mais, s'il est vrai qu'il faille écrire l'histoire à une certaine distance des événemens, il faut en recueillir les matériaux au moment même où ces événemens ont lieu, sous peine de voir échapper les fils de plus d'une intrigue, et de mal apprécier les circonstances qui sont tout, principalement en matière de révolution. C'est donc aux contemporains à préparer des mémoires pour les historiens; leur allure vive et passionnée, loin d'être un défaut, est une garantie de plus, surtout quand les opinions qu'ils renferment peuvent être expliquées par la position connue de celui qui s'est fait leur organe. Nous avons donc à regretter que les éditeurs de ceux que nous annonçons aujourd'hui n'aient pu soulever le voile qui en cache l'auteur à nos yeux. Quelqu'il soit du reste, il nous paraît bien instruit, mieux instruit même que la plupart de ceux dont nous avons lu les écrits sur le même sujet. Il s'est placé d'ailleurs sur un terrain presque neuf, en cherchant surtout, comme son titre l'indique, à nous initier aux secrets de la politique étrangère dans ses rapports avec notre Révolution, que ses prédécesseurs ont presque uniquement considérée sous le point de vue de son action et de ses effets intérieurs.

« Remonter aux causes premières de cette coalition de rois armés contre la France , en divulguer les circonstances les plus cachées , en signaler et en suivre la politique , soit dans ses démarches , soit dans ses écarts , en expliquer les succès et les revers depuis le premier coup de canon jusqu'à la paix générale , amener enfin sur cette double scène de la diplomatie et de la guerre les principaux acteurs de ce grand drame , et faire connaître leur caractère , tels sont les différens objets qu'embrassent ces mémoires nouveaux , » qui , selon l'expression des éditeurs , comme dans notre esprit , « s'élèvent à la hauteur de l'histoire » , et dans lesquels , en effet , l'auteur ne procède point par chapitres , c. à d. épisodiquement et d'une manière décousue , mais par époques distinctes et parfaitement liées entre elles.

Nous ne saurions dire si l'auteur appartient à la France , ou s'il est étranger ; et le style même de l'ouvrage , quoique dans quelques endroits nous eussions pu y désirer un peu moins de tension et de roideur , ne suffit pas pour nous mettre sur la voie. Nous devons peut-être ces mémoires à une plume française , qui les aura rédigés sur des matériaux fournis par les éditeurs ; mais , à coup sûr , celui qui a recueilli ces matériaux est allemand , ou du moins a exercé long-temps des fonctions diplomatiques en Allemagne , car ses principaux points de vue sont pris au sein de cette nation , qualifiée avec raison de pivot diplomatique de la vieille Europe , et son Introduction la fait connaître à fond.

Dans le 1^{er} volume , qui remonte à la première époque de la Révolution , en 1786 , et qui finit en 1792 , sont rapportées différentes négociations secrètes , dont les détails étaient restés ignorés jusqu'à ce jour ; le tome 2^e comprend tous les événemens politiques et militaires de la seconde époque , c. à d. à partir du mois de novembre 1792 jusqu'aux dernières stipulations de Bâle , en 1795. Ces deux volumes forment la 1^{re} livraison , laquelle sera suivie de deux autres livraisons qui conduiront le lecteur jusqu'à la paix de Paris , en 1815. Nous aurons donc occasion de revenir sur un ouvrage que nous n'avons pas encore étudié assez à fond pour décider s'il a été écrit dans un intérêt privé , ou sous l'influence générale des faits , mais que nous croyons connaître assez pour le recommander à l'attention de tous nos lecteurs.

E. HÉREAU.

374. PROGRAMME DE LA FÊTE COMMUNALE DE CAMBRAI, précédé d'une Notice sur les principales fêtes et cérémonies publiques qui ont eu lieu à Cambrai, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours; par M. LEGLAY. 2^e édit., revue et augmentée; 15 août 1827. In-4^o, 52 p. Cambrai, 1827; Berthoud.

C'est une chose curieuse à rechercher que l'origine d'usages et de fêtes publiques et annuelles qui se sont transmises d'âge en âge et conservées même aujourd'hui dans toutes les villes de la Flandre, de même que dans beaucoup d'autres pays. Faut-il remonter pour la reconnaître aux temps du moyen âge, au retour de ces fameux Croisés qui, fiers de leurs exploits, se voyaient reçus aux acclamations d'un peuple jaloux de leur montrer, par la représentation des combats où ils s'étaient trouvés, la joie que lui causait leur retour et l'enthousiasme qu'excitait leur héroïsme; ou bien doit-on les regarder seulement comme se rattachant à d'autres événemens? Imbu de la première de ces deux opinions, l'auteur de cette notice s'attache à faire connaître les principales fêtes et cérémonies publiques qui ont eu lieu à Cambrai, depuis le XI^e siècle. Dans le § 1^{er} il s'occupe des fêtes qui se célèbrent chaque année dans toutes les communes de Flandres sous le nom de *Ducasse*, *kerchmesse* ou *kermesse*, suivant les localités, et qui durent quelquefois 4 ou 5 jours, mais jamais moins de 3, quoique Charles-Quint et Philippe II, aient fait défense de les prolonger au-delà d'un jour. Elles sont célébrées avec pompe, et l'église elle-même ne dédaigne point d'y prendre part, ou plutôt elle cherche à en diriger l'essor et s'il se peut à les sanctifier.

Mais la plus importante est la *fête communale de Cambrai*, dont la description est l'objet du § II^e. C'était de toutes la plus pompeuse et la plus imposante, soit à cause de la richesse qu'y déployait un nombreux clergé, soit par l'appareil des présentations qu'on y avait introduites. On se faisait un tel honneur d'y assister que l'on a vu des difficultés sérieuses, exigeant sentence, s'élever sur l'ordre de préséances. Cette fête était fixée à diverses époques de l'année et durait 9 jours, temps pendant lequel on accordait une franchise complète; chaque année, par les additions que l'on y a faites, on a semblé vouloir en augmenter la pompe. Une des plus brillantes fut celle de l'année

1777, époque de la réunion de Cambrai à la monarchie française. Aujourd'hui on la célèbre le 15 août de chaque année; mais elle n'a plus ce caractère purement religieux, qu'on lui voyait encore avant la Révolution; hors de l'église le clergé n'y prend aucune part. Du reste, on peut en considérer les représentations comme la commémoration de tous les événemens qui se sont passés dans cette ville au mois d'août quelle que soit l'année. C'est le compte rendu de celle qui eut lieu au mois d'août dernier, que donne M. Leglay, et qu'il a eu l'heureuse pensée de faire précéder d'une notice intéressante. Cette notice au § III renferme une *Description des tournois et fêtes extraordinaires célébrés à Cambrai, des entrées des papes, des empereurs, des rois, des princes souverains, etc.*, depuis le mariage des parens de Godefroy de Bouillon, en 1059, jusqu'à la fête célébrée, en 1781, pour la naissance du Dauphin. Dans tout cet espace de temps la ville de Cambrai jouit, à chaque événement de quelque importance, de spectacles dans lesquels on ne cessa de déployer la plus grande magnificence; et ce que l'on aime à voir dans cette énumération de ces fêtes, c'est la simplicité qui entourait Fénelon, lors de la prise de possession de son siège archiepiscopal, tandis que ses prédécesseurs de même que ses successeurs furent loin de montrer qu'ils dédaignaient l'appareil d'une réception pompeuse.

Cette notice de M. Leglay est curieuse, et quoiqu'elle soit annoncée sous le titre modeste de *Programme de la fête communale de Cambrai*, elle n'en sera pas moins recherchée et lue avec un véritable intérêt. On reconnaît en lui un homme jaloux de faire ressortir aux yeux de tous les titres d'illustrations que possède une des villes les plus importantes du royaume. A. B.

375. HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE ET HÉRALDIQUE DES PAIRS DE FRANCE, des grands dignitaires de la Couronne, des principales familles nobles du royaume, et des maisons princières de l'Europe; précédée de la Généalogie de la maison de France; par le chev. de COURCELLES. Tome VIII, in-4° de 93 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1827; l'auteur, rue de Sèvres, n° 111; Arthus-Bertrand.

376. RELATION DU PASSAGE DE S. M. CHARLES X DANS LE DÉPARTEMENT DE L'AISNE, EN 1827; par A. LECOMTE, sous-chef

au bureau de la préfecture. In-8°, de 40 pp. Se vend au profit des pauvres. Laon, 1828; Varlet-Berleux. (Extr. de l'*Annuaire* pour 1828.)

Cette brochure offre le récit détaillé du passage de S. M. dans le département, les discours qui ont été prononcés, les vers composés pour la circonstance, etc. D.

377. MÉMOIRES DE MADAME DE CAMPESTRE. 2 vol. in-8° de 371 et 335 pp.; prix, 12 fr. Paris 1827; Moutardier.

Ces mémoires n'offrent presque aucun intérêt pour l'histoire; ce sont les aventures d'une femme remuante et spirituelle, comme toutes les grandes villes en renferment un certain nombre; quelques particularités touchant la famille Bonaparte, les événemens de la Restauration, et le ministère de M. Corvetto peuvent cependant motiver l'annonce de ce livre dans notre recueil. M. Faure a publié une réfutation du même ouvrage. D.

MÉLANGES.

378. DANITZA, ZABAVNIK ZA GODINU 1826 — Étoile matinière Amusement pour l'année 1826; par VUK. 1^{re} année. In-12, de 134 pp. Vienne, 1826. (*Götting. gel. Anzeigen*; déc. 1826. n° 192, p. 1905.)

Cet almanach servien ou serbe, le premier qui ait paru en ce genre, offre en premier lieu la traduction des mots slaves que la liturgie grecque a conservés et qui ne sont intelligibles qu'au clergé. Viennent ensuite plusieurs mémoires plus ou moins importants, tous en langue serbe : 1) le commencement de la description des couvens serbes; 2) observations sur la différence entre la langue serbe d'aujourd'hui et la langue slave telle qu'elle est encore consacrée par la liturgie grecque; 3) biographie du Hajdouk Welko Petrowitsch, le même qui marqua dans les dernières guerres que les Serbes soutinrent contre les Turcs; 4) observations critiquées sur l'alphabet serbe; 5) deux chansons nationales inédites, dont la première est de Marco Craljevisch, et traite un sujet de féerie, la seconde également précieuse, appartient à l'histoire; elle chante la prise de Donauwerth qui eut

lieu en 1744, lorsque l'empereur Charles VII fut en guerre avec Marie Thérèse.

L. D. L.

379. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PERTH. (*Gentlem. Magaz.* ; sup. à la part. II de 1826, p. 628.)

Cette société s'occupe de la rédaction d'un volume de mémoires qui, indépendamment des Rapports, doit contenir les ouvrages suivans :

1° Une *chronique écossaise* en manuscrit et inédite. L'exemplaire actuel, que l'on suppose être de la main même de l'auteur, est intitulé : Histoire des affaires d'Écosse. Divisé en plusieurs parties, il fut continué depuis l'année 1560, époque à laquelle M. Buchanan commença à écrire sa chronique, jusqu'en mai 1654, alors que M. Ja. Wilson, bourgeois de Dumfries, entreprit de refondre le tout en un seul volume.

2° *Pleurs de l'Écosse*, poème; par M. W. Lithgow, célèbre voyageur; d'après le manuscrit inédit, de la main même de l'auteur, qui se trouve en la possession de la société.

3° Papiers relatifs à un projet de transférer l'université de St. André dans la ville de Perth, en 1697—8.

4° Livre des 83 questions, touchant la doctrine, l'ordre et les usages religieux, proposées aux prédicateurs des protestans d'Écosse, par les catholiques de l'ordre inférieur du clergé; rédigées par Niniane Winzet, prêtre catholique, et présentées à John Knox, le 20 février 1563. Cet ouvrage curieux fut imprimé à Anvers dans le courant de la même année, et on n'en connaît d'exemplaire existant que celui que possède la société.

380. SOCIÉTÉ DE LA LITTÉRATURE ET DES SCIENCES NATURELLES DE HULL.

Dans la 2^e séance de cette société, tenue dernièrement, M. T. J. Buckton a donné lecture d'un mémoire sur l'*Origine des Américains*, tendant à prouver que les tribus américaines venaient originairement du nord-ouest de l'Asie. L'auteur fonde cette hypothèse principalement sur des preuves déduites de la physiologie et du langage. Il fait observer, d'après nombre d'autorités, que les variations qu'on remarquait dans les caractères physiologiques des tribus américaines étaient si peu sensibles, qu'il ne pouvait rester aucun doute raisonnable relativement à

leur identité, et que le type général des Américains décelait d'une manière frappante leur intime affinité avec les Mongols, ou avec un mélange de Mongols et de races tartares du nord-est de l'Asie. Après avoir fait observer, en outre, que les langues américaines possédaient une grande variété d'inflections et une syntaxe compliquée, il pose en fait que les tribus américaines étaient les débris d'une ou de plusieurs nations qui avaient atteint un très-haut degré de civilisation; et il produit, à l'appui de son opinion sur ce point, nombre de faits qui attestaient l'ancienne existence d'une culture avancée des arts dans le nouveau continent. L'auteur y ajoute des tables comparées des langages américains, ainsi que des langues copte, japonaise, malaye, sanscrite, africaine, basque, celtique et du Caucase; tables qui, toutefois, présentent un nombre d'affinités trop peu considérable, pour que l'on pût en déduire aucun résultat satisfaisant; mais il établit l'identité des langages parlés par les Tshouk-tches de l'extrémité septentrionale de l'Asie, par les habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique et des Iles Aleutiennes, les Groenlandais et les Esquimaux. Il fait voir aussi des affinités frappantes entre les langues des Samoyèdes, des Tongouses, des Yakoutes, des Kalmouks, des Mantchoux, des Aïnos des Iles Kouriles, des Ostiacks et des Tatars et Mongols, généralement parlant, ainsi qu'entre celles des diverses tribus de l'Amérique, depuis Notka-Sound et le Groenland, jusqu'au Mexique, au Pérou et au Chili. Il cite ensuite les traditions des tribus américaines et les annales mexicaines, et conclut en disant que l'Amérique s'est peuplée successivement aux dépens de l'Asie, et au moyen des tribus errantes de race mongole qui y avaient émigré par le détroit de Behring par les Iles Aleutiennes, et probablement par quelque autre voie septentrionale encore inconnue aux Européens. (*Asiatic Journ.*; mars, 1826, p. 384.).

381. ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN. Classe des lettres. Prix proposé pour 1828.

Examen critique des Écrivains normands, depuis le commencement du 11^e siècle jusqu'à la fin du 13^e.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 francs.

Les ouvrages devront être adressés, francs de port, et dans la forme ordinaire, à M. N. Bignon, *secrétaire perpétuel de l'Académie pour la classe des Belles-Lettres*, avant le 1^{er} juillet 1828.

382. SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU JURA. Prix proposé pour 1828.

La Société d'Émulation décernera, dans sa séance publique du 16 novembre 1828, un prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 200 fr, à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Quelle a été, relativement au département du Jura, l'influence, 1° De la réunion de la Franche-Comté à la France; 2° De la division de cette province en départemens? Les mémoires envoyés au concours ne pourront renfermer moins de 150 p., et seront adressés au Secrétaire perpétuel avant le 16 octobre 1828.

383. ACADÉMIE DE BESANÇON.—*Sujet de prix.*

La vie du comte de Sèze, président de la Cour de cassation, appartient désormais à l'histoire. Les vertus de l'homme privé et les qualités de l'homme public fourniraient sans doute une matière abondante à l'éloge de ce magistrat. Mais ce qui a le plus honoré M. de Sèze aux yeux de ses contemporains, et ce qui rendra surtout sa mémoire vénérable à la postérité, c'est le noble dévouement qu'il fit paraître dans la cause de l'infortuné Roi, employant à défendre sa personne sacrée contre l'attentat d'une faction impie, toute la puissance de son talent et toute l'intrépidité de son ame, au risque de se désigner lui-même à la hache des bourreaux.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, persuadée que ce trait de sublime courage et de véritable patriotisme est capable d'enflammer le cœur et d'exciter l'émulation de nos jeunes poètes, a délibéré, dans sa séance du 8 mai, de décerner, en 1829, une médaille d'or de la valeur de 300 francs, au poème qui l'aura célébré le plus dignement. Le programme sera distribué, selon l'usage, à la séance solennelle du 24 août prochain; mais l'Académie, désirant prendre date pour le choix de ce sujet, fait annoncer d'avance sa délibération.

384. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS.

Cette société a tenu sa 7^e séance générale annuelle, sous la présidence de Mgr. le duc d'Orléans, le mardi 29 Avril 1828. On a procédé aux lectures dans l'ordre suivant :

1° Rapport sur les travaux de la Société, par M. Abel-Rémusat, secrétaire. 2° M. Saint-Martin, Extrait de la correspondance de M. Schultz; 3° M. Brosset, Aperçu sur l'Histoire de la Géorgie et de la Littérature Géorgienne; 4° M. Eichhoff, Observations sur les Rapports Grammaticaux de la Langue Samskrite avec la plupart des Langues modernes de l'Europe; 5° M. Reinaud, Portrait de Zenghi, d'après l'auteur de l'histoire des Atabecs; 6° M. Landresse, Mémoire sur les Langues des Iles Philippines.

385. BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ancienne et moderne, ou Histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. Ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres et de savans; tome L (WA-WIM.). In-8° de 38 feuil. $\frac{2}{3}$; prix, 8 fr. Paris. 1827; Michaud.

386. PROLEGOMENA AD VITAM ATTICI, quæ vulgo Cornelio Nepoti adscribitur; par J. HELD. In-8°, de 51 pp. Varsovie, 1826; Kupfer. (*Allgem. Repertorium*, de Beck; 1827, n° 2, pages 127.)

L'auteur s'attache à prouver que la biographie d'Atticus est faussement attribuée à Corn. Nepos. C'est pour cela qu'il débute par la biographie de Corn. Nepos, avec des recherches sur sa ville natale, suivies de l'indication de ses ouvrages connus par les anciens. Les preuves qui viennent à l'appui de l'auteur sont puisées dans la biographie même d'Atticus; les inexactitudes qu'on y rencontre et le genre de diction semblent justifier son opinion. M. Held attribue cette biographie à l'auteur des *Vitæ excell. Imp.*, qui peut-être n'était pas même romain. L. D. L.

387. COMMENTATIONUM DE LIBANIO PRIMA; de vita Libanii. Scripsit F. C. PETERSEN. In-4°. Havnia, 1827; Schultz.

Ce discours a été composé pour célébrer le 28 janvier 1827, jour anniversaire de la naissance du roi de Danemark. Le savant auteur a pris pour sujet la vie de Libanius le sophiste, surnommé Syrus, né en 314 ou 315 à Antioche, et mort à un âge avancé dans la même ville; dans une de ses lettres, en effet,

il se dit âgé de 76 ans; il vit aussi Arcadius et Honorius adultes; M. Petersen fixe donc l'époque de la mort de Libanius en 393. Son discours est plutôt un choix des circonstances de la vie du sophiste, qu'il n'en est une biographie complète. Il sera très-bon à consulter pour les personnes qui voudront approfondir ce sujet.

388. STYLITICA. Simeonis stylitæ senioris biographiam græcam, junioris orationem græcam primum edidit CLAUSEN. (*Miscellan. Hafniensia*; Tom. II, fasc. II, 1824, in-8°.)

On connaît assez généralement la secte des *Stylites* ou *Columnarii* dévoués à la vie contemplative, et se reléguant en haut d'une tour qu'ils ne quittaient jamais. Le fondateur de cette secte, renfermée dans l'Orient, fut le patriarche Siméon; il vécut, au commencement du 5^e siècle, en Syrie. Sans s'exagérer l'importance de ces fragmens publiés par M. Clausen, on doit toujours se féliciter qu'ils soient consignés dans un recueil où ils peuvent se retrouver au besoin. Le texte grec de la biographie de Siméon a été trouvé par l'érudit danois, dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Naples. Le même savant publie également un discours d'un autre Siméon, également stylite, morceau inédit, que lui a communiqué M. Münter.

389. FRIDERICI MUNTER NARRATIO DE LUCIO I episcopo romano. (*Miscell. Hafniensia*; Tom. II, fascic. II. 1824, in-8°.)

Ces recherches, d'un intérêt purement local, ont pour but de rassembler les détails épars sur la vie du pape Lucius 1^{er}, auquel est consacrée la cathédrale de Copenhague, et l'un des saints les plus spécialement invoqués dans le nord.

390. CAJUS JULIUS CÆSAR, etc.; aus den Quellen; etc.—C. J. César, d'après les sources, par le D^r SOELT. In-8° de 190 p. Berlin, 1826. (*Gætting. gel. Anzeig.*; août 1827, n° 134, p. 1335.)

Le but de l'auteur était de donner, d'après les sources, une biographie critique de César, et il paraît, selon le journal cité, qu'il a parfaitement rempli sa tâche. Il a partout cité les sources dont il a tiré partie, et le journal prétend qu'il n'y en manque aucune, qui eût pu servir à l'auteur. L'introduction offre un aperçu de l'histoire romaine, depuis les Gracques. La biographie

est divisée en 5 chapitres. Le 1^{er} est consacré à la jeunesse de César; le 2^e traite des guerres contre les Gaulois; le 3^e et 4^e des guerres civiles, et le 5^e, des derniers événemens de César.

L. D. L.

391. **ANNALES BIOGRAPHIQUES**, ou Complément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques; contenant la vie de toutes les personnes remarquables en tous genres, mortes dans le cours de chaque année. Année 1826. Un vol. in-8° en 2 parties, de VIII et 264 pp. et de 238 pp.; prix, 10 fr. Paris, 1827-1828; Ponthieu.

« Les *Annales biographiques* sont la continuation de l'*Annuaire nécrologique*, ou plutôt c'est le même ouvrage sous un titre différent, rédigé sur un plan plus étendu. Comme l'*Annuaire nécrologique*, les *Annales biographiques* contiendront des notices sur les personnages français ou étrangers célèbres dans la politique, dans la littérature, dans les sciences, dans les arts, etc. qui viendront à décéder chaque année : elles continueront ainsi de former le complément naturel de toutes les biographies et dictionnaires historiques, que la mort et le temps décomplètent incessamment. » *Avertissement*, p. 1.

L'accueil que le public faisait chaque année à l'*Annuaire nécrologique*, rédigé par M. Mahul, était assez favorable pour engager l'auteur à persévérer dans son entreprise; mais peut-être cette nouvelle forme et ce titre d'*Annales* ne sont-ils pas dus à M. Mahul lui-même, et nous avons quelque raison de le penser en ne voyant plus sa signature sur le frontispice, et en ne la retrouvant qu'au bas de deux articles seulement. L'abandon de l'ordre alphabétique, le petit nombre des notices et l'étendue disproportionnée de quelques-unes d'entr'elles, sont des motifs de plus pour y croire : l'abondance des faits, la conscience des recherches qui distinguaient l'*Annuaire nécrologique* se retrouvent moins dans les *Annales biographiques*; on voit trop que c'est un recueil formé d'articles de différentes mains, rassemblés sans direction et sans unité. Aussi remarque-t-on, dès l'ouverture du livre, ici, une profusion de détails qui tient de la superfluité, là, une économie de faits qui ressemble à de la parcimonie. Quoique l'importance du sujet doive, en général, régler la mesure d'un article biographique, il n'y a guère de proportion en-

tre la notice sur Jean VI, roi de Portugal, qui a 130 pages, et celle sur le rabbin Crémieu, qui n'a que 6 lignes. La partie bibliographique n'est pas non plus assez soignée ; elle n'était pas le moindre mérite de l'*Annuaire*, lequel, pour le dire en passant, contenait, pour l'année 1825 seulement, 148 articles, tandis que les *Annales* n'en renferment que 70 pour l'année 1826. Les imperfections que nous avons signalées ne nuisent pas, du reste, à l'intérêt que peuvent offrir quelques parties de l'ouvrage : les notices sur *Boissy d'Anglas* et *Iturbide*, par M. Mahul ; sur *Le-montey* et *Wolf*, par M. Dugas-Montbel ; sur *Belzoni*, par M. Depping, et sur *Jean VI* par un anonyme, nous ont particulièrement attaché : nous pensons qu'il suffira aux éditeurs des *Annales*, de reprendre, l'année prochaine, le plan qu'ils ont suivi pendant six ans et d'en confier de nouveau la direction à M. Mahul, pour obtenir, comme par le passé, toute la faveur du public.

A. MÉTRAL.

392. THE ANNUAL BIOGRAPHY AND OBITUARY. — Biographie et Obituaire pour l'année 1827. In-8° de 492 pp. Londres, 1827 ; Longman et comp. (*Lond. liter. Gazette* ; 6 janv. 1827).

Parmi les 17 notices de ce volume, on remarque les nécrologies de lord Gifford, des évêques de Durham et de Calcutta, de sir Stamford Raffles, du docteur Milner, de sir David Ochterlony, de Weber, etc. On y trouve un mémoire intéressant sur M. de Watts. Le mémoire sur lord Gifford nous paraît être l'un des plus complets et des meilleurs, bien qu'il contienne nombre de détails de pure curiosité sur la vie active de Milner, évêque catholique romain, qui contraste si fortement avec le faste de celui de Durham, et encore davantage avec la piété apostolique de Heber.

393. NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE PRINCE KHILKOF, extraite d'une Histoire abrégée de la littérature russe ; par M. GAETCH. (*Sievernî arkhîf*. — Archives du nord ; n° 17 et 18, sept. 1826, pag. 168.)

Le prince André Yakovlévitch Khilkof, boyard et grand-intendant de la cour de Pierre-le-Grand, fut nommé par ce prince ministre de Russie en Suède. Accueilli d'abord fort gracieusement par Charles XII, il fut, au commencement de

la guerre entre les Russes et les Suédois, arrêté avec tous les Russes qui se trouvèrent alors en Suède, et enfermé dans la tour de Vesteral, où il mourut en 1718, sans avoir pu recouvrer sa liberté. Son corps fut transféré à Saint-Pétersbourg et inhumé dans le monastère d'Alexandre Nevsky. Pendant sa captivité, il composa son *Yadro Rossiiskoi istorii*, ou Histoire de Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à Pierre-le Grand, auquel il dédia son ouvrage, à Vesteral, le 7 avril 1715. Ce recueil historique, publié ensuite par Miller, était en usage dans toutes les écoles de Russie, faute de meilleur livre : car on y trouve peu de critique historique, beaucoup de partialité, et le style en est généralement lourd et inégal. On assure que cette histoire n'a pas été composée par le prince Khilkof, mais par son secrétaire. A. J.

394. BENJAMIN DYSTER OU LE PSEUDO-CHARLES XII de Suède. (*Magasin for Konst, Nyheter och Moder*; 2^e ann., n^o 8, avec 1 portrait.)

En 1725, un finlandais nommé Benjamin Dyster, qui d'abord avait été orfèvre, et qui vivait dans la misère, essaya à Upsal, où il séjournait alors, de se faire passer pour Charles XII. Arrêté et envoyé en prison à Stockholm, il adressa, en 1725, une proclamation aux Dalécarliens pour invoquer leurs secours. Traduit alors en jugement, il fut condamné à mort; le roi mitigea la sentence, en ordonnant que le coupable serait mis au carcan en 3 endroits avec sa proclamation à la main, et enfermé le reste de sa vie. Benjamin Dyster mourut dans la prison de Danviken, et ceux qui l'avaient secondé furent passés par les verges. Il ne paraît pas que Dyster ait jamais eu un parti. D.

395. A BRIEF MEMOIR OF THE LIFE AND WRITINGS OF JOHN BRITTON. — Notice succincte sur la vie et les écrits de John Britton, de la Soc. roy. des antiquaires, etc. Londres 1826. (*Quarterly Review*; 1826, vol. 34, p. 305.)

John Britton est un des antiquaires anglais qui, dans notre siècle, ont montré le plus de zèle et de talent dans la description des antiquités du moyen-âge. On lui doit plusieurs grands ouvrages, tels que la description du Wiltshire, celle des cathédrales d'Angleterre, et plusieurs volumes du grand recueil intitulé Beautés de l'Angleterre et du pays de Galles. L'auteur a

publié une notice sur sa vie et ses travaux : on y voit que Britton a eu à lutter dans sa jeunesse contre le besoin comme beaucoup d'autres érudits, et que ce n'est qu'à force de persévérance qu'il est parvenu à se faire un nom dans les lettres. D.

396. M. HENRY SALT, écuyer, consul général d'Angleterre en Égypte, y est mort le 30 octobre dernier, dans un village situé entre le Caire et Alexandrie. Il se distingua éminemment par son zèle constant et par sa sollicitude en faveur de la littérature et des sciences, et c'est, grâce à ses efforts, que nombre de précieux débris de l'antiquité, dont il a enrichi les musées publics et ses collections particulières, ont été tirés de l'oubli dans lequel ils étaient restés. M. Salt a publié un intéressant voyage en Abyssinie, et a vérifié sur les monumens même, comme il le dit dans son ouvrage sur les hiéroglyphes, les découvertes de M. Champollion au sujet des écritures égyptiennes. (*London litt. Gazette*; 22 déc. 1827.)

397. NICOLAS OUTZEN, ministre protestant de Brecklum (duché de Slesvig), philologue et archéologue distingué, né le 31 janvier 1752, est mort le 5 décembre 1826. Il existe de lui deux traités qui ont remporté le prix; le premier sur la langue danoise dans le duché de Slesvig, le second est un glossaire de la langue frisonne d'après ses différens dialectes. On lui doit également un travail sur les antiquités du Slesvig. (Altona, 1826; Hammerich.) M. Outzen travaillait depuis plusieurs années à un *Idiotikon* du dialecte schlesvico-danois, dont une partie seulement est terminée. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; sept. 1827, n° 236.)

Errata.

Tom. VIII, p. 61, l. 35, monument mithratique ou gnomonique, lisez : monument ou mithraïque ou gnostique. Tom. IX, p. 287, l. 2, Cathala-Couture, lisez : Cathala-Coture.—Id., p. 324, l. 22 et 23, lisez : non pas si vous considérez les hommes, mais si vous considérez les choses, etc.

TABLE DES ARTICLES DE CE CAHIER.

	Philologie.	Pages
Bibliothèque orientale du duc de Sussex.—Traduction française du Pentateuque.....		345
Horæ syriacæ; Wisemann.—Nouv. Testam. traduit en Mongol, etc.		346
Examen du texte de Clément d'Alexandrie; relatif aux écritures égyptiennes; Letronne.—Hiéroglyphes acrologiques; Zannoni.—		

<i>Idem.</i> ; Migliarini	346-347
<i>Historie Jemanæ</i> ; Johanssen, 353.— <i>Harpocratonis lexicon</i> ; Werfer.	354
<i>Codices græci Regiæ Bibliothecæ Borbonicæ</i> ; Cirillo	355
<i>Theophrasti V priores Char.</i> ; Warm et Thiersch.	361
<i>Pelagonii veterinaria</i> ; Sarchianus	362
Feuille islandaise.— <i>Libre de lecture slave</i>	365
Glossaire du nord; Brockett.— <i>Dictionnaire étymologique de la langue française</i> ; Roquefort.	366
<i>Archæologie, Numismatique.</i>	
Vase oriental à Calcutta.—Pompéi; Raoul-Rochette	368
Casques romains.—Monument arabe; Spencer-Smith.	370
Ste-Sophie de Kief. — Monument en Moravie.	371
Monumens du moyen âge des bords du Rhin; Schweighæuser.	372
Essai historique sur l'abbaye de St.-Wandrille; Langlois.	373
Antiquités romaines d'Izernore; De Reydelet.	375
Vase peint grec; Politi.— <i>Marmora mystica</i> ; Bendtsen.	376
Inscription romaine.—Inscript. slavonne.—Monnaies polonaises.	377
<i>Histoire.</i>	
Atlas de géographie ancienne; Letronne.	378
L'année égyptienne; Cook, 379.—Voyage sur le Gange; Forrest.	380
Synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce; Petit-Radel.	<i>Id.</i>
Voyage de la Grèce; Pouqueville.	388
Etablissement des Turcs en Europe.	396
Origines Russes. — Recherches relatives à l'influence des Tatars-Mongols sur la Russie; Richier.	398
Chronique du 19 ^e siècle; Venturini.—Histoire de la réforme en Angleterre et en Irlande; Cobbett.—Espagne sous les rois de la maison de Bourbon; Coxé.	399
Histoire de Thionville; Teissier.	400
Mémoires tirés des papiers d'un homme d'état.	402
Programme de la fête communale de Cambrai; Leglay.	404
Histoire généalogique et héraldique des pairs de France; Courcelles.	405
Passage de S. M. Charles X; Lecomte, 405.—Mémoires de madame de Campestre.	408
<i>Mélanges, Sociétés savantes.</i>	
Etoile matinière; Vuk.	<i>Id.</i>
Société des antiquaires de Perth.	407
Société de la littérature de Hull.	<i>Id.</i>
Académie royale de Rouen.	408
Société d'émulation du Jura.—Académie de Besançon.—Société asiatique de Paris.	409
Biographie universelle. — <i>Prolegomena ad vitam Attici</i> ; Held. — <i>Commentationum de Libanio prima</i> ; Petersen.	410
<i>Stylitica</i> ; Clausen.— <i>Münsteri narratio de Lucio I.</i> — <i>Cajus Julius Cæsar</i> ; Sæltl.	411
Annales biographiques.	412
Biographie et obituaire pour l'année 1827. — Notice sur le prince Khilkof; Gretsch.	413
Benjamin Dyster.—Notice sur la vie de John Britton.	414
Mort de Henry Salt.	415
Mort de Nic. Outzen.	<i>Id.</i>

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

AUX JACOB, N° 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

PHILOGOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

398. LANGUES DE L'INDE. Extrait d'une lettre écrite de Calcutta, le 1^{er} décembre 1827, à M. A. Balbi.

Les nombreuses occupations de M. Wilson ne lui auront pas permis, je pense, de répondre à vos questions sur les langues de l'Inde, et j'ignore quand il pourra le faire. Ayant fait connaissance avec un orientaliste fort instruit, M. Cracroft, juge à Benarès et membre de la Société de cette ville fameuse, je me suis adressé à lui, et il a bien voulu me donner les solutions désirées et d'autres éclaircissemens. Je vais vous communiquer les extraits de deux de ses lettres.

« L'Atlas ethnographique me paraît être un ouvrage de beaucoup de mérite : l'arrangement et la classification des langues de l'Inde sont généralement corrects autant que mes connaissances, qui s'étendent principalement aux pays arrosés par le Gange, me permettent de parler avec précision. Il existe une langue parlée près de Patna, entre la rivière *Sone* et *Burar*, qui diffère beaucoup du dialecte du district voisin. Cette langue est appelée *Bhojpoozi*, d'après le nom de la principale ville qui est encore la résidence du rajah héréditaire. Le district a été appelé pendant long-temps *shahabad*, et la principale station des Anglais est *Arrah*. Je pense que cette langue doit prendre rang après la langue *magha*, qui est parlée à l'Est de la *Sone*, jusque la rivière *Keef*, près de *Soorajgurha*.

Il existe une langue morte, employée dans le *Canara* par les prêtres et pour les ouvrages historiques et scientifiques; il n'en est pas fait mention.

Je ne me rappelle pas que, pendant une résidence de six mois dans le *Canara*, j'aie jamais entendu les naturels désigner ces deux langages par d'autres noms que ceux d'*ancien* et de

moderne Canara. » Néanmoins M. Cracroft hésita à s'écarter sur ce sujet des autorités respectables de Dubois et de Buchanam.

Au moment où je vous écris, je ne peux plus consulter M. Cracroft, mais je crois pouvoir affirmer qu'il confond le *Brouj* avec le *Brij-Bhassa*. M. Wilson, M. Cracroft et M. Marshman vous approuveront d'avoir donné l'*hindi* pour langue fondamentale de ce vaste immense ethnographique, qui comprend les provinces de Delhi, d'Agra, etc., etc.; mais il paraît qu'on y parle aussi une foule de dialectes et de patois divers.

J'ai visité des bateaux des Maldives qui viennent commercer à Calcutta et dont la construction est fort curieuse, mais j'ai eu beaucoup de peine à m'y faire comprendre avec le seul secours d'un interprète bengali. Tous les mots de votre vocabulaire sont parfaitement exacts; les Maldiviens étaient bien étonnés de me les entendre prononcer, il a fallu leur exprimer d'où venait toute ma science. Ils ont conservé le souvenir de plusieurs Français qui ont séjourné dans leurs îles. Je crois pouvoir ajouter *Audou* pour le nom de la *tune* dans votre vocabulaire, et le mot *Ari* pour exprimer le *soleil voisin de l'horizon*; *Jirous* est le soleil près du méridien.

Quant aux renseignemens statistiques, je ne peux vous en promettre que dans une autre lettre. La population des villes déconcerte tous ceux qui cherchent à la connaître; les extrêmes de celle de Calcutta sont 900,000 et 200,000 habitans, selon les diverses personnes que l'on consulte et qui ne sont pas bien d'accord sur les limites de la ville. Il n'y a aucun moyen de connaître la vérité; on ne pourra s'arrêter jamais qu'à des approximations. D'après des renseignemens dans lesquels j'ai pleine confiance, la population de Bénarès n'est que de 150,000; celle de Chandernagor est de 44,000.

Je n'ai pas beaucoup de nouvelles géographiques à vous donner, mais j'ai appris qu'on pourrait obtenir en Angleterre de précieux matériaux avec la protection des directeurs de la Compagnie, qui ne publient qu'une certaine partie des cartes et des plans qu'ils font lever dans l'Inde. On s'occupe maintenant de la géographie de l'Assam, et j'ai eu sous les yeux la carte de la province de Munnipour, qui vient d'être terminée. Les Anglais se flattent que la connaissance de ce pays leur facilitera l'approche de la capitale des Birmans.

Votre dévoué, etc.

Jules de BLOSSEVILLE.

399. FIRST ANNUAL REPORT OF THE LONDON ORIENTAL INSTITUTION. — Premier rapport annuel de l'Institut oriental de Londres, créé pour initier les jeunes gentlemen qui se rendent dans l'Inde britannique et autres parties de l'orient, dans les principes grammaticaux et la pratique du vocabulaire des langues indigènes les plus essentielles; établissement fondé par le D^r J. BORTHWICK GILCHRIST, et placé sous la direction de MM. SANDFORD ARNOT, membre de la Société asiat. de Paris, et DUNCAN FORBES, A. M.; avec appendix, etc. Grand in-8° de 33 pag. Londres, 1828.

Nous apprenons par ce rapport qu'en 1818 la cour des directeurs de la Compagnie des Indes orientales ayant senti combien il était utile que les personnes qui entraient dans le service de la compagnie, étudiassent, avant leur départ de l'Angleterre, les rudimens de l'hindoustani, établit cette institution orientale aux frais du trésor public, en obligeant, par ordonnance, tous les officiers de santé à en suivre les cours, et nomma le D^r Gilchrist pour la diriger, avec un traitement de 350 l. par an, et l'autorisation de recevoir de chaque élève 3 l. 3 s. Le docteur professeur dédaigna de rien prendre des élèves et annonça qu'il ferait son cours *gratuitement*, à la charge par ses auditeurs de se procurer chez MM. Kingsbury, Parbury et Allen, ses libraires, une carte d'entrée que ces messieurs n'avaient ordre de délivrer qu'à ceux qui achetaient pour 10 à 15 l. d'ouvrages publiés par le docteur⁽¹⁾, ce qui ajoutait ainsi à ses honoraires des émolumens de 1500 l. par an⁽²⁾.

Sept ans après (en 1825), le D^r Gilchrist ayant appris que, par différentes raisons développées dans le rapport, la cour des directeurs devait supprimer son traitement, il donna volontairement sa démission. Mais, quelque temps après, ayant entendu dire que l'on devait nommer immédiatement 1200 cadets

(1) Il paraît même, d'après le rapport que nous avons sous les yeux, que MM. Kingsbury, Parbury et Allen ne se contentaient pas de vendre les ouvrages du docteur Gilchrist à ceux qui étaient ainsi obligés de les acheter : ils engageaient encore les personnes qui leur demandaient les ouvrages de Shakespeare, de Smyth et autres orientalistes estimés, à acheter de préférence les volumes du docteur Gilchrist, assurant de leur pleine autorité que les autres n'étaient bons à rien, *of no use*. Voy. p. 25 du rapport.

(2) Voyez page 23.

et 150 écrivains, il crut l'occasion favorable et offrit de nouveau ses services *gratuits*. Toutefois, comme la Compagnie des Indes orientales ne soutenait plus le cours d'hindoustani et qu'elle avait révoqué l'ordonnance qui obligeait les chirurgiens à le suivre, ce cours n'attira que peu d'auditeurs; leur nombre même diminua insensiblement jusqu'à la fin de 1826, où le D^r qui aspirait à la présidence de la direction de la Compagnie des Indes orientales, crut qu'il n'était point de son honneur d'être simple *lecturer* (professeur particulier) d'hindoustani. Il engagea, en conséquence, deux jeunes orientalistes, qui l'aidaient déjà gratuitement, MM. Arnot et Forbes, à le remplacer, en s'obligeant à venir donner, gratuitement, à leur institution, une leçon par semaine (1), et à les seconder de tout son pouvoir. MM. Arnot et Forbes étaient bien préparés à remplir ces fonctions. Un séjour de plusieurs années dans les Indes les avait mis à même de parler couramment l'hindoustani, de pouvoir lire les *parvané* des *darbar* des Indes, écrits en persan, etc. Bien plus dans l'intérêt du bien public que dans leur propre intérêt, ils acceptèrent ces propositions. La dépense ne les arrêta pas. Ils se chargèrent sans hésiter d'un très-fort loyer et d'autres frais accessoires considérables. Pleins d'ardeur pour l'étude et de zèle pour leur entreprise, ils ne se sont pas contentés des connaissances qu'ils possédaient déjà. Après avoir remonté à l'arabe, ils ont étudié les auteurs classiques persans et hindous. M. Arnot a même parcouru à grands frais les métropoles de l'Europe savante, et y a suivi les cours des orientalistes les plus distingués, ceux, entre autres, de l'illustre orientaliste français M. le baron de Sacy. Ces deux jeunes orientalistes anglais ont donné au public éclairé une preuve de leur capacité littéraire par la publication d'une grammaire hindoustani (2) et d'une grammaire persanne (3), ouvrages écrits avec méthode et clarté, et qui ne peuvent que faire naître une idée très-avantageuse du mérite de

(1) « Let it, dit le docteur dans une lettre à M. Arnot, be boldly announced that you et M. Forbes give lessons et lectures every day of the week, Thursday excepted, when I attend in person. »

(2) A brief sketch of the elements of hindostanee grammar. London, 1827, in-4° de 68 p.

(3) A new persian grammar containing elementary principles of that useful and elegant language, illustrated by selections from the best writers; with two fac simile, etc. London, 1828. in-8° de 61 p.

leurs jeunes auteurs. De plus, ils ont introduit des améliorations sensibles dans l'Institution orientale que le D^r Gilchrist leur a cédée. Ils font régulièrement quatre classes par jour. La première, de 10 à 11 du matin, est destinée à l'enseignement des principes élémentaires de l'hindoustani, de la prononciation et de la conversation en cette langue ; la 2^e, de onze à midi, est surtout employée à lire, à expliquer et à écrire l'hindoustani en caractères orientaux, soit persi-arabes, soit devanagari ; la 3^e, de midi à une h., est réservée pour l'enseignement élémentaire du persan ; enfin, la 4^e, d'une heure à deux, à l'explication de Saadi, Hafiz, Jami et autres auteurs persans classiques.

MM. Arnot et Forbes n'annoncent point pompeusement que leurs cours sont *gratuits* ; mais, par le fait, les élèves paient bien moins qu'auparavant. Il sont admis à suivre les 3 premiers cours pour 3 l. le premier mois, et 2 l. les mois suivans. Ils ont la faculté de se servir des livres de l'Institution, et peuvent ainsi, s'ils le veulent, n'en acheter aucun. On comprendra facilement la différence énorme qu'il y a entre les nouvelles conditions et les anciennes quand on saura que la plupart des jeunes Anglais qui entrent au service de la Compagnie des Indes, soit par négligence, soit par d'autres motifs, ne commencent à suivre les cours de l'Institution qu'un mois, et même que huit jours, quelquefois, avant leur départ. En outre, MM. Arnot et Forbes admettent gratuitement les missionnaires qui se destinent à porter dans l'Orient la lumière de l'évangile, et l'on sait qu'ils sont nombreux à Londres. Aussi le succès a-t-il dépassé leurs espérances. Sans être protégés par le gouvernement, ni par aucune corporation, sans être soutenus par aucune ordonnance propre à leur procurer des auditeurs, le nombre des étudiants, qui était devenu extrêmement petit depuis que la Compagnie des Indes n'obligeait plus les officiers de santé à suivre les cours soi-disant gratuits du D^r Gilchrist, s'est considérablement augmenté sous la direction de ces deux jeunes et savans orientalistes. Les parens ont pu apprécier, par eux-mêmes, et l'assiduité des soins que MM. Arnot et Forbes prodiguent aux élèves et leur capacité ; et le public en a eu une preuve convaincante en voyant leurs disciples remporter les principaux prix soit comme candidats pour les honneurs académiques, soit pour les hautes places civiles de l'Inde britannique (1).

(1) On peut en voir la liste, p. 17 du rapport.

MM. Arnot et Forbes ont droit de compter sur la continuation soutenue d'un succès que leur zèle et leurs talens méritent ; mais malheureusement ils ont encouru la disgrâce du D^r Gilchrist dont ils ont aboli le monopole et dont ils n'ont pas suivi exactement, dans leurs ouvrages, le système *ortho-épigraphique*. D'ailleurs, le docteur ayant manqué la présidence qu'il ambitionnait à la cour des directeurs de la Compagnie des Indes orientales, regrette, à ce qu'il paraît, la cession qu'il a faite. Non-seulement il ne soutient plus de son crédit l'établissement de MM. Arnot et Forbes comme il s'y était engagé (1), non-seulement il n'y donne plus aucune leçon comme il l'avait promis (2), mais les auteurs du rapport ont appris qu'il a l'intention d'ouvrir une nouvelle institution dans leur voisinage. Ils craignent donc avec raison que, s'il exécute ce dessein, il ne porte beaucoup de tort à leur établissement et ne les expose même à perdre et les énormes avances pécuniaires qu'ils ont faites, et le temps considérable qu'ils ont consacré à cette entreprise. Toutefois, quoiqu'il arrive, nous croyons que ces deux jeunes et savans orientalistes ne doivent pas se décourager. Le public anglais est là ; il leur a donné sa confiance, il ne la leur retirera pas : il ne se laissera pas éblouir par un nom, il y préférera un zèle solide. Le D^r Gilchrist a certainement beaucoup de mérite, nous n'en doutons pas, et personne ne le lui conteste ; mais ce mérite est effacé en grande partie par ses prétentions et son singulier système d'enseignement. D'ailleurs, on peut savoir l'hindoustani et n'être pas le D^r Gilchrist. L'Angleterre, ainsi que l'observent les auteurs du rapport, possède entre autres un homme certainement supérieur eu ce genre au docteur, c'est le savant et modeste Shakespeare, dont les excellens ouvrages contrastent victorieusement avec les volumes peu intelligibles du docteur écossais. Nous pourrions citer encore, avec les auteurs du rapport, M. Carmichael Smyth, que le D^r Gilchrist aimait beaucoup, lorsqu'il ne le considérait que comme simple élève, mais qu'il regarde aujourd'hui comme un rival dangereux depuis qu'il a publié de bons ouvrages sur l'hindoustani.

Nous ferons des vœux pour que le D^r Gilchrist se contente de la chaire de langues orientales qu'il vient d'obtenir à l'université de Londres, et laisse ses anciens protégés continuer à

(1) Voyez p. 18 de la brochure.

(2) Voyez plus haut.

donner paisiblement leurs modestes leçons. Du reste, le public anglais a été éclairé par le rapport que nous avons sous les yeux; MM. Arnot et Forbes peuvent compter sur son impartialité. H. I.

400. ESSAI SUR LE SYSTÈME DES HIÉROGLYPHES PHONÉTIQUES du D^r Young et de M. Champollion, etc.; par M. H. SALT, trad. de l'anglais par L. DEVÈRE. In-8°, avec 4 pl. Paris, 1827.

Le restant de cette édition, que nous avons annoncée au *Bulletin* de mars 1827 (Tom. VII, n° 234), a été acquis par le libraire Bridel, boulevard des Italiens, n° 1, qui en a mis les exemplaires au prix de 5 fr., au lieu de 9.

401. HOMÆ SYRIACÆ seu commentationes et anecdota res vel litteras syriacas spectantia, auctore Nicolao WISEMANN, S. R. D. in Archigymn. Rom. LL. OO. Profes., in collegio vero Anglorum pro-rectore et SS. LL. institutore In-8°; Rome, 1828.

Tout le monde connaît la question qui est agitée entre les catholiques et les protestans sur l'interprétation du fameux passage de l'Évangile (1) *Hoc est corpus meum, Hic est sanguis meus*, mots par lesquels le divin Sauveur a institué le sacrement de l'Eucharistie. Les catholiques suivent toujours la tradition de l'église, entendent ce passage à la lettre, et le regardent comme la base du dogme de la *présence réelle*; tandis que Calvin, Piccard et Mélancthon l'ont expliqué d'une manière *figurée et symbolique*, et comme répondant à la phrase, *Hoc est figura corporis mei*, etc. Les argumens de ces derniers ont été reproduits par le savant anglais M. Th. Hartwell Horne (2); puis, il ajoute : si le Sauveur eût dit ces mots : *Hoc est*, etc. en anglais ou en latin, on pourrait peut-être supposer qu'il eût eu l'intention de s'exprimer à la lettre; mais dans la langue syriaque (comme en hébreu et en chaldéen), dans laquelle manquent les expressions de l'idée *signifier, représenter*, on est forcé d'entendre, *ceci est la figure*, etc. En effet, continuait-il, même les Syriens actuels, s'ils voulaient exprimer l'idée, *ceci représente*, ne se serviraient d'autre expression que de celle de la Bible, *Hoc est*.

Contre ces argumens, M. Wisemann démontre au contraire que la langue syriaque est très-riche en expressions qui signifient *figure, type, représentation*, etc.; mais il ne faut pas seu-

(1) Mat. XXVI, 26, 28. Marc. XIV, 22, 24. Luc. XXII, 19, 20, etc.

(2) *An Introduction to the critical study and Knowledge of the sacred scriptures, fifth edition corrected.* — London 1821.

lement s'arrêter aux dictionnaires syriaques que nous possédons, dont les erreurs et les défauts ne pourraient guère être révoqués en doute. Il faut chercher ces mots dans les écrivains syriens dont la pureté de langage est incontestablement reconnue, tels que *Ephraïm*, *Jacobus Surugensis*, *Renajam* (Philoxenus), *Jacobus Edessenus* et le philologue le plus célèbre parmi les syriens *Gregorius Barhæbreus*. Le témoignage de ces écrivains, quoique récent, est très-valable; car M. Horne lui-même assure que le syriaque du 2^e siècle ne diffère point de celui d'Abulfarage et de Barhebrée.

L'auteur prouve son assertion par une liste de plus de quarante mots propres à exprimer *type* ou *figure*, et par lesquels le Sauveur aurait pu exprimer le sens *tropique* de ces paroles. Cette liste est véritablement précieuse pour le perfectionnement des dictionnaires syriaques, y compris celui de Castelli, qui omet une grande partie de ces mots, en donne d'autres sans exemples, ou sans noter toutes les différentes significations qu'on leur attribue dans l'usage des écrivains.

Le savant auteur démontre aussi que l'emploi du verbe substantif *est* pour le verbe *signifier*, au lieu d'être familier aux Syriens, comme M. Horne le prétend, est chez eux moins fréquent que chez les Latins. Il rapporte enfin des passages de Syriens même, dans lesquels on dit que les paroles *Hoc est*, etc. doivent être prises dans le sens *littéral*, et non pas *figuré*; passages qui prouvent à la fois l'existence dans la langue syriaque des mots signifiant *type*, *figure*, etc. Cette première partie de l'ouvrage se termine par une courte discussion sur la langue de J. C. et des Apôtres, et il en conclut que dans ce temps les langues grecque et araméenne étaient également familières en Palestine.

Le reste de l'ouvrage est employé à plusieurs discussions sur les traductions syriaques du vieux Testament; d'abord sur celle qu'on nomme *Peschito*, ou *simple*, ensuite sur une autre appelée *Karkaphensis* (*Montana*) *quæ videlicet incolæ montium utuntur*, comme le dit le savant *Assemani* (*Biblioth. orient.*, T. II, p. 283). Sur cette traduction, l'auteur, à l'aide d'un manuscrit de la bibliothèque du Vatican (n° CLIII), donne des renseignemens et des aperçus très-curieux et nouveaux. Nous regrettons de ne pouvoir pas rendre un compte détaillé de toutes les parties de ce savant ouvrage, qui est un véritable trésor pour ceux qui s'occupent de la philologie et de la litté-

rature syriaque. Nous devons pourtant avouer que, surtout dans ses recherches sur les traductions, il nous a paru que l'auteur aurait pu avoir un peu plus de clarté; c'est un défaut qu'il faut peut-être trop souvent reprocher aux écrivains qui appliquent la philologie et la critique à des argumens de théologie.

La dernière et la plus petite partie de ce savant ouvrage n'est pas moins curieuse : elle intéresse la chronologie et l'histoire. L'auteur qui travaille avec tant de fruit sur les manuscrits syriaques de la bibliothèque du Vatican, nous apprend que, dans le manuscrit signé du n^o CIV (1), qui contient des commentaires sur la Bible, par *Éphraïm, Jacob d'Edesse* et autres, au II^e chapitre de l'Exode, v. 10, se trouve écrit en marge un *fragment qui se rapporte à la XVIII^e dynastie des rois d'Égypte*. Ce manuscrit est de l'an des Grecs 1172, c'est-à-dire de l'an 861 de notre ère. Les notes en marge ont été ajoutées par le moine *Siméon*, sans que l'époque y soit indiquée; mais la couleur de l'encre rouge, semblable à celle du texte, et les formes des lettres démontrent que ces notes ne sont pas moins anciennes que le texte même. L'auteur rapporte ce *fragment* en syriaque, et en donne une traduction latine; nous allons la rendre dans son intégrité :

« La fille de Pharaon, qui éleva Moïse, s'appelait *Tharmutis*, et le nom de Pharaon son père était *Memnophmain*. *Aminophthis* régna après sa mort, et après lui *Horos* régna XXXVIII années. L'an XXIII du règne d'*Horos*, étant Moïse à l'âge de XXVIII ans, ce roi se décida à l'envoyer à la guerre qui se faisait contre le peuple de Cusch, car, ayant été élevé dans le palais du roi, il était regardé comme instruit et exercé. Allant à cette guerre, il subjuga leur ville royale qui s'appelait *Schaba* et qui depuis reçut le nom de *Medu*, de *Cambyse*, roi des Mèdes. Moïse, ayant été vainqueur, épousa la fille du roi de Cusch, qui s'appelait *Tharbi* : c'est par son aide que la ville avait été subjuguée. Ayant fait un traité, et la princesse consentant à lui donner la main, il l'aurait épousée. A cette époque (Moïse) avait trente ans, et c'était l'an trois cent trentième de la promesse faite à Abraham.

Nous avons ici un conte déjà connu, comme le dit l'auteur, mais tout ce qu'on dit dans ce morceau n'est pas également faux; car la succession des rois *Aménophis* et *Horus* est d'accord avec les extraits de Manéthon, et surtout avec la fameuse table

(1) *Assemani Bibl. orient.* Tome I, pages 36 et 607.

d'Abydos. Ce précieux monument, conforme aux fragmens du prêtre de Sebennytus, nous donne la succession des rois *Aménophis et Horus*; mais, quant au nom *Memnophmain* que donne le fragment syriaque comme prédécesseur d'*Amenophis*, il n'est d'accord ni avec l'histoire, ni avec les monumens qui marquent à sa place un roi appelé *Touthmosis*. J'ajouterai que ce nom, tel qu'il est orthographié dans le syriaque, n'existe pas du tout dans la série des rois égyptiens connus jusqu'à présent. Très-probablement c'est la corruption d'*Ammon-mai*, titre ou surnom donné à plusieurs Pharaons, quoique les monumens que nous connaissons ne l'attribuent jamais au roi *Touthmosis*, qui a dû sans doute régner à la place du *Memnophmain* du syriaque.

Ce qu'il faut remarquer dans ce récit c'est la durée du règne du roi *Horus*, fixée formellement à XXXVIII ans, comme l'avait fixée M. Champollion-Figeac dans ses *Notices chronologiques*, à la suite des *Lettres à M. le duc de Blacas, relatives au Musée royal de Turin*; par M. Champollion jeune. Manéthon, cité par Eusèbe et Josephe, ne donnant à ce roi qu'un règne de *trente-six ans et cinq mois*, M. Champollion-Figeac avait vu que cette durée n'allait pas d'accord avec le calcul des temps et des successions; il remarqua que le texte arménien de la chronique d'Eusèbe donnait au règne d'Horus *trente-huit ans et sept mois*, et il n'hésita pas à l'adopter pour remplir la lacune qui restait entre ces deux rois, d'après l'indication des textes grecs d'Eusèbe et de Josephe. Or, notre fragment syriaque apporte une nouvelle confirmation à la conjecture du savant français; car si l'auteur de ce fragment a tiré ces renseignemens du texte même de Manéthon, il est évident que celui-ci donnait à Horus *trente-huit ans*; s'il les a tirés d'un autre texte, cette conformité avec le texte arménien donne encore une plus grande autorité à la conjecture.

M. Wisemann fait encore quelques remarques sur ce même fragment syriaque par rapport à la chronologie; et en parlant de cette dynastie qui occupa l'Égypte plus de 200 ans avant J. C., et qui est connue sous le nom de dynastie des *Pasteurs* (*Hyk-Schos*), il n'hésite point à l'appeler *des Arabes*. Cette opinion a été, il est vrai, généralement adoptée jusqu'à présent, sans peut-être qu'on s'en soit rendu un compte bien rigoureux; mais les nouveaux progrès de la science archéologique nous mettent en état d'en douter très-fort. Ce n'est pas ici le lieu de

la discuter; nous remarquerons seulement que les *caractères physiques* par lesquels les monumens de l'Égypte nous présentent ces *Hyk-Schos* ou *Pasteurs*, déterminent à rapporter cette race d'hommes plutôt aux régions du nord qu'à celles du midi de l'Asie.

ROSELLINI.

402. THE BOOK OF THE ORPHIC HYMNS. — Le livre des hymnes orphiques, imprimé en lettres onciales, par forme d'expérience typographique, 78 pag. Londres, 1827.

Un livre grec imprimé en lettres onciales est une chose unique dans ce pays; mais, indépendamment de la beauté de l'exécution typographique, un tel ouvrage peut avoir une utilité scientifique. Dans le fait, il accoutume l'étudiant à déchiffrer les manuscrits grecs avec moins de peine qu'il n'en aurait sans cela; et il le familiarise en même temps avec des caractères qui ressemblent beaucoup à ceux des inscriptions grecques primitives.

La personne qui est à la fois auteur, imprimeur et éditeur de cette édition des Hymnes d'Orphée, paraît avoir acquis une certaine teinture des langues mortes et chercher à toute force à en tirer parti; mais elle se trompe grandement, si elle se croit véritable commentateur: ce n'est point là sa vocation; et c'est dans cette persuasion que nous ne lui tiendrons pas autrement rigueur sur son ouvrage, et que nous nous bornerons à lui conseiller de s'en tenir purement et simplement à ses caractères, à ses poinçons et à ses matrices. (*Liter. Chronicle*; 26 mai 1827.)

403. FRID. THIERSCHII OBSERVATIONES IN VARIOS SCRIPTORES GRÆCOS ET ROMANOS. (*Acta philolog. Monacensium*; T. III, fascicul. 2 et 3.)

Les remarques de M. Thiersch ont pour objet divers passages de Thucydide et de Tacite. Le savant critique examine plusieurs morceaux de l'historien grec qui ont embarrassé les commentateurs, et cherche à éclaircir ces passages par la comparaison des manuscrits ou le secours de la grammaire. A l'égard de Tacite, c'est sur le livre de la Germanie qu'il travaille particulièrement. Il se sert pour cela de la 1^{re} édition faite à Spire, du texte de cette histoire, il y retrouve de bonnes variantes, et s'en sert heureusement pour l'éclaircissement du texte. Il donne textuellement 46 de ces variantes; cette édition de Spire étant extrêmement rare, l'exemplaire dont M. Thiersch s'est servi appartient à la bibliothèque royale de Munich.

404. COPIÆ VICTORIANÆ IN NONNULLOS XENOPHONTIS LIBELLOS transcripsit L. SPENGLER. (*Ibid.* ; fasc. 3, p. 353.)

M. Spengel a relevé ces notes et corrections sur les marges d'un Xénophon imprimé par les Aldes; elles portent sur quelques-uns des petits traités de l'historien grec, notamment in Hieronem, in Symposium, et in Agesilaum. Ces observations sont en petit nombre.

405. VARIE LECTIONES in M. Antonium, Pindarum, in Plutarchi apophthegmata et Theophrasti Characteres; enotavit Fr. XAV. WERFER. (*Ibid.* ; p. 415.)

Les variantes que M. Werfer publie dans ce cahier, sont tirées d'un manuscrit de Darmstadt. Il y en a de relatives au traité de la composition des noms, par Denys d'Halicarnasse. Celles-ci sont les plus nombreuses.

406. CAROLI HAITINGERI ANIMADVERSIONES IN PLUTARCHUM. (*Ibid.* ; fasc. 2 et 3.)

Ces remarques sur Plutarque par M. Haitinger portent entièrement sur la vie d'Alcibiade, et elles sont très-nombreuses. Elles ne peuvent manquer d'intéresser les critiques et les futurs éditeurs du biographe grec. Il nous est impossible d'entrer dans les détails de ces remarques; il nous suffira donc de les recommander à l'attention des érudits.

407. OBSERVATIONS SUR LE PRÉTENDU ATTICISME ὑπήραμαι; par J. B. GAIL (1).

M. le baron G. de Humboldt, dans un très-savant mémoire qu'il communiquait à l'Académie, a cité, il y a 8 jours, la forme ὑπήραμαι, appuyée par d'anciens grammairiens et par M. Lobeck (2). Étonné de cette forme et des autorités qui la corroborent, je pris la parole, j'exposai mes doutes, et représentai que la forme réduplicative ὑπήραμαι me semblait non pas attique, mais barbare, contraire et à la doctrine des grammairiens et à toute analogie; qu'au lieu de l'η il fallait probablement lire υ, ce qui, au lieu de ὑπήραμαι, nous donnerait ὑύραμαι; puis je rappelai ce fait connu même des commençans, que souvent l'η et l'υ confondus dans la prononciation engendraient

(1) Ces observations ont été lues à l'Institut le 16 mai dernier.

(2) Voy. la note sur les parfaits dans son *Commentaire sur Phrynihus*.

de grandes erreurs; qu'au nombre de ces erreurs j'inclinerais fort à ranger l'ὑφήραμαι, sur lequel M. de Humboldt appelait l'attention des hellénistes. Ces remarques, j'eus une nouvelle occasion, dans la même séance, de les représenter; puis je priai M. de Humboldt de m'indiquer les sources où il avait puisé. Ce savant si recommandable nomma *Suidas* et l'*Etymolog. M.* Je consultai les deux lexicographes, dont le dernier me semble pleinement justifier mes conjectures. Dans l'*Etym. M.* donc, on lit ce qui suit : ὑρύφασται ἀπὸ τοῦ ὑράζω, ὑράσα, ὑρακα, ὑρασμαι, ὑρασται· καὶ ὁ Ἄττικὸς ὑρύφασται. ἢ ἀπὸ τοῦ ὑραίνω, ὑρασμαι καὶ ὑρύρασμαι. Ζηνόδοτος. C'est donc ὑρύφασμαι et non ὑρήφασμαι, que donne 2 fois l'une des autorités qu'on m'opposait. Discutant un point grammatical de cette importance, je ne pouvais oublier les deux célèbres grammairiens de la patrie de M. de Humboldt, MM. Matthiæ et Buttmann; je les ai donc consultés. Le 1^{er}, § 168, p. 306, 307, 2^e éd. de sa grammaire, ne cite que la forme ὑρύφασμαι, qui, dit-il, ne se trouve que dans les écrits des grammairiens. Ainsi parle M. Matthiæ sans prendre aucune part à une controverse qu'il ne pouvait ignorer. Quant à M. Buttmann (tom. II de sa grammaire, pag. 336, édition de Berlin, 1819), il protège la forme ὑρήφασμαι, et invite à maintenir l'ὑρήφασμαι de Zénodote cité par Suidas, et à corriger l'*Etymologie. M.*, qui donne ὑρύφασμαι. Pour moi, loin de corriger les formes ὑρύφασμαι, ὑρύφασται, je proposerais de les maintenir, de rejeter la forme ὑρήφασμαι, et de prononcer qu'il n'y a d'atticisme ni dans l'ὑρήφασμαι de Zénodote, ni dans l'ὑρύφασμαι de l'*etymolog. M.*—Parlons d'abord de l'ὑρήφασμαι de Zénodote. On arrive, dit Zénodote, à la forme attique ὑρήφασμαι par le changement de υ en η (τροπὴ τοῦ υ εἰς η). Mais où donc a-t-on vu qu'au parfait, en vertu des principes de réduplication attique, on change υ en η? Toutes les grammaires, toutes sans exception, donnent des règles de réduplication attique au parfait pour les verbes qui commencent par α, ι, ο; mais aucune grammaire quelconque, que je sache, n'en donne pour les verbes qui commencent ou par ι ou par υ: loin de dire que de tels verbes au parfait sont soumis à des réductions attiques, elles enseignent au contraire que les voyelles ι et υ sont dites immuables ἀμετάβολα (P. R. p. 127, 9^e éd.)(1); que par conséquent elles

(1) Qu'on me pardonne de citer Port-Royal. Nous avons depuis P.-R. de bonnes grammaires, il est vrai; mais j'ai du plaisir à citer les illustres

n'éprouvent aucun changement dans ces parfaits où l'on veut l'introduire. Gardons - nous donc de faire subir à la voyelle *υ* une reduplication inusitée aux verbes en *ι* et en *υ*; n'attribuons donc pas de reduplication attique à *ὑράω*; ne nous avisons pas de corriger ni le parfait *ὑραγα* de Denys d'Halic. (l. 18, 120), ni le *ὑρασμαι* de Théophr. (*de lap.* p. 393), ni tant d'autres mots que l'on croit malheureux parce qu'ils n'ont pas de reduplication attique; gardons-nous donc de changemens et de corrections téméraires sur ces verbes; et si l'on nous objectait les changemens de *υ* en *η* attribués par plusieurs grammairiens à certains adjectifs, nous répondrons que ces changemens nous semblent des fautes provenant de la conformité que des grammairiens grecs modernes attribuent à *η* et *υ*; que d'ailleurs ces exemples d'adjectifs où *υ* se change attiquement, nous dit-on, en *η*, sont étrangers à la question des reduplications attiques au parfait.

Parlons maintenant de l'*ὑράσμαι* de l'*Etymol. magnum*, l'adopterons-nous? Oui. Mais au lieu de voir avec l'*Etymol. M.* une reduplication dans cet *ὑράσμαι*, nous proposerons comme plus simple, et plus naturel et plus vrai, de voir dans *ὑράσμαι* non une reduplication sans exemple, mais le composé *ὑράω*, dont *ὑράω* signifie *tisser*, et dont la préposition *ὑπὸ* signifierait *sous, dessous, à la suite de*, et autres acceptions que le contexte seul déterminerait, si l'on avait le fragment de Zénodote ou la connaissance de l'auteur où il a pris son *ὑράσμαι*, que je crois seul grec.

Lors de la communication de mes remarques sur *ὑράσμαι*, je citais M. Beck comme appuyant la tradition reçue. Je m'étais trompé, ce n'était pas M. Beck, mais M. Lobeck, savant éditeur prussien de Phrynichus (1), que M. le baron G. de Humboldt avait nommé. Je me suis empressé de consulter dans le Phrynichus de M. Lobeck l'article qui nous intéresse. Voici ce

grammairiens de P.-R., ne fût-ce que pour dire que bien souvent les étrangers les ont copiés, sans jamais les nommer.

(1) Phrynichus, grammairien grec qui vivait vers le milieu du 2^e siècle, sous Marc-Aurèle et Commode, et qui avait composé un recueil de tous les termes du dialecte attique. La biographie Michaud, dans son vol. 34. année 1823, n'annonce pas l'édition de M. Lobeck, qui cependant a paru 3 ans auparavant à Leipsig.

qu'on y lit (1): *De hoc postremo* (ὅρασμαι) *quod præcipiunt artis nostræ principes, Herodianus et Phrynichus, attice dici* ὀφράσμαι *aut* ὀφρήσμαι (2), (*abeat cum* ὀφρήσμαι *suo Fischerus*), *indicium facit, grammaticos, omnis inconstantiae osores operam dedisse, si possent, sermonem ad æquabilitatem quamdam revocare.* Ce passage nous apprend que les grammairiens réputés les plus habiles sur la doctrine des atticismes, admettent une reduplication au parfait d'ὄραω, ὄφαίνω, et qu'ils voient reduplication attique dans ὀφράσμαι et dans ὀφρήσμαι. Mais le premier, j'oserais le redire, est un barbarisme; quant au second, ὀφρήσμαι, il ne renferme nullement une reduplication attique. Que les Grecs, dans le dialecte attique et même en d'autres dialectes, aient jugé nécessaires les reduplications, pour les dissyllabes, ou même les trissyllabes, et aient écrit (*in perfecto secundo*) ἔλωλα, ἔδωδα, ἔφηρα, ἔκωχα, et ἔδωλκα, ἔμήμεκα, ἔπληκα ἰδίδηκα, (*in perfecto* (3) *primo*), cela n'a rien qui doive étonner, car sans ces reduplications les Grecs avaient des mots courts, grêles et dénués d'harmonie. Mais qu'ils aient adopté ces mêmes reduplications pour les parfaits des verbes en υ, dans ὄραω par exemple, c'est ce que n'autorise aucune règle connue, aucun exemple cité. C'est une élégance qui n'a pu être admise que par des grammairiens bégues qui, ayant à prononcer ou ὄρασμαι, auront dit ὄφ ὄρασμαι, ou ὀφρήσμαι, auront dit encore en bégayant ὄφ ὄφ ὄρασμαι; accident de bégayement qui, avec le temps, aura été nommé atticisme.

La première syllabe ὄφ que l'on a prise pour reduplication, est tout bonnement, comme nous l'avons remarqué, la prép. ὄφ jointe au verbe ὄραω. M. Lobeck cite (p. 33) παρύφανται (*Aris-*

(1) Phrynich., *ibid.* p. 33.

(2) App. Soph. p. 20. ὀφρήσανται ἀντὶ τοῦ ὄφανται.

(3) Comme on le voit, plusieurs grammairiens reconnaissent, et avec raison, deux formes de parfaits; un parfait moyen qu'ils appellent le premier parfait (*in perfecto primo*) et un second parfait actif (*in perfecto secundo*) (dont je fais mention dans mes *désinences*, p. 111, année 1808, et que par crainte des routiniers je n'ai pas osé citer dans ma grammaire.) C'est ainsi que le second futur est primitivement un présent contracté qui, avec le temps, s'est appelé un second futur; c'est ainsi que quantité de participes présens se prennent dans le sens du passé (*passim*); c'est ainsi que le second aoriste qui est primitivement un véritable imparfait, avec le temps s'est appelé imparfait (grammaire gr. ma 8^e. éd. préf. p. 11.)

totē H., An. 4, 4, 148), συνύφανται (*Dionys. de comp. verb. 23, 170*), παρυφασμένος (*Diod. sic. 12, 21*, et *Xen. π. 5, 4, 48*), ἐνυφασμένος (*Teophr. Char. 5, 43*, *Appian. bell. pun. 8, 66, 389*), ἔφυασμ. (*Themist. Or. 6, 84, A.*) καθυφασμ (*Euseb. V. const. M. 4, 17, 630*), συνύφαντο (*Philo de Sacrif. Abel. p. 131 B.*) Ces exemples de ὑφάω construits avec κατά, avec ἐν, avec ἐξ, avec παρά, avec σύν, auraient bien dû suggérer à M. Lobeck la pensée que ὑφάω était de même un composé de ὑφάω et de ὑπό, et que ce composé, qu'on rendra très-bien *subtexere*, se disait d'un tissu mis au bas (ὑπό) d'un vêtement ou de toute autre chose; qu'ainsi, je le répète, il y a deux mots où jusqu'ici l'on s'est habitué à n'en voir qu'un, erreur qui provient du respect que l'on a pour tout barbarisme, je dirais presque pour toute erreur décorée du nom d'atticisme.

Je propose donc de déclarer barbarismes l'ὑφήφασμαι de Zénodote, d'Hérodien et de Phrynichus, barbarismes à tort protégés par MM. Buttman, Lobeck et autres; d'appeler également barbarisme le ὑφύφασμαι de Fischer; de rejeter les principes à l'aide desquels Zénodote cité par Suidas prétend justifier ὑφήφασμαι, et d'admettre l'ὑφύφασμαι de l'*Etym. M.*, mais en déclarant anti-grammatical son système de reduplication attique pour les verbes qui ont υ pour initiale, et de douter de l'exactitude de la doctrine de M. Lobeck pour les verbes en αἶνω, ἵνω, υνώ.

Si ces observations paraissent justes à la célèbre école de Berlin, si l'illustre Toup avant moi ne les a pas faites, elles se recommanderont aux éditeurs du *Thes. l. gr. de H. Est.* (édit. de Londres). Ils auront dans leur lexique un mot de plus et un atticisme de moins, atticisme démontré, ce semble, véritable barbarisme.

En finissant cet article, j'ai vu avec regret que MM. Matthiæ et Buttmann, et avant eux Weller et tant d'autres grammairiens, et depuis eux les éditeurs de notre Leroi, laissent dans leurs grammaires ce verbe ῥύπτω, qui avant moi avait en France le privilège exclusif de tourmenter la jeunesse et de lui fermer des les premiers pas l'entrée de la grammaire (1). On traduit aujourd'hui en plusieurs langues les grammaires de MM. Matthiæ et Buttmann. En applaudissant à cette utile entreprise, j'exprime-

(1) Ainsi s'exprime mon ancien disciple, M. Barnouf, ici et ailleurs adoptant mes principes.

rais le désir de voir les traducteurs de ces estimables grammairiens conserver tout, excepté la suprématie imméritée qu'un vieil usage assigne à ῥύπτω dans la patrie même de l'érudition.

Parmi les grammairiens modernes, on remarque que M. Thiersch s'en est affranchi; mais, comme sa grammaire a paru en 1818, et la mienne long-temps auparavant (1), qu'il me soit permis de réclamer l'antériorité de la réforme sur ce point et sur tant d'autres. Cette justice, que ne songent pas à me rendre quelques-uns de mes compatriotes, un des compatriotes de MM. Matthæ et Buttmann, l'illustre M. Wolf, me la rendait à son illustre école en présence d'élèves maintenant maîtres célèbres, dont l'un m'écrivait : « *M. Wolf, combattant ceux des Allemands qui s'opposent à la simplification des théories, vous citait, monsieur, comme pouvant servir d'exemple à quantité de grammairiens allemands.*

2^e article sur ῥύφασμαι.

Dans le cours de la controverse, M. Lobeck se prononçant pour ῥύφασμαι ou ῥήφασμαι qu'il déclare tous deux (p. 33) ayant reduplication attique, rappelle la forme φρασμαι universellement (p. 34) admise, et cherche à se rendre raison de la différence des formes ῥφασμαι, ῥύφασμαι. Le premier, se dit-il, vient de l'ancien ῥφᾶω, et le second de la forme postérieure en αινω (ῥφαίνω). M. Lobeck se complait dans cette distinction. *Jamdudum*, dit-il, *gestio proloqui quæ mihi animum transvolaverit cogitatio : non ita pridem suspicari cœpi nonnullos græce scribentium ad perfecta illa quæ modo nominavi, respicientes, etiam verbis propagatis in αινω, ινω, υνω, hunc flexum dedisse.* Mais pour me servir du mot employé par le sagace et spirituel M. Lobeck, je croirais presque sa pensée entachée d'hérésie.

Avoir prouvé que ῥύφασμαι est un composé de ῥπὶ et de φρασμαι, c'est avoir répondu aux conjectures de M. Lobeck; mais là, ne se bornera pas notre tâche. Ceux qui, avec l'illustre Wolf, approuvent mes efforts pour arriver à la plus grande simplification possible des théories, me sauront gré de dire mon sentiment sur les verbes en αινω, ινω, υνω, et même sur les verbes en λω, μω, νω, ρω. On en fait une classe de verbes à part, mais

(1) Voy. ma Gramm. gr. 6^e édit., p. 63, et *pass.* an 1812; mon Abrégé de grammaire, an 1813; et même la 1^{re} édit. an XI.

c'est, je crois, faire rétrograder la science, c'est anéantir cette lumineuse doctrine des verbes primitifs (1) qui a illustré l'école hollandaise, et que M. Wittenbach regrettait tant d'avoir ignorée dans sa jeunesse (*Verba primitiva quorum cognitio unice valet ad omnem reliquam linguæ copiam intelligendam*). Pourquoi priver de cette précieuse connaissance notre jeunesse française, pourquoi leur dire, 1° *l'imparfait se forme du présent, en changeant ω en ον*; 2° *l'aoriste se forme du futur en changeant σω en σα*; 3° *le parfait, en changeant σω en xα*; 4° *le plusque parfait en changeant α final en σιν* (2). Ne serait-il pas plus simple de mettre sous leurs yeux des tableaux des désinences (3), lesquels rendent inutiles les principes des changemens précités, et où l'on démontre l'unicité du radical et l'invariabilité de la désinence dans les verbes simples bilitères, tels que λύω, τίω. Ne serait-il pas mieux d'appliquer ces principes aux verbes non primitifs? Lorsque les enfans auraient ὑπαίνω, τείνω, on les avertirait que le primitif d'ὑπαίνω est ὑπάω (ce qui les conduirait au parf. pass. ὑρασμαι); que le primitif de τείνω irrégulier ou de dérivation est τάω. Alors ils arriveront au parf. τέταχα. Cette méthode ne serait-elle pas plus exacte que celle-ci : « les verbes de deux syllabes en ίνω et ύνω répètent ν au parfait, et forment ce temps comme s'ils venaient de ίω et ύω, ceux en σίνω se font comme s'ils venaient de δω (4). Pour lever les difficultés précitées, M. Burnouf recourt, à la vérité, à des moyens artificiels; mais à des moyens artificiels assez compliqués, pour quoi ne pas préférer des moyens naturels, vrais, simples, faciles, conseillés par l'analogie qui, souvent, est la raison même, et que comprendrait un enfant? Mon ancien disciple, M. Burnouf, qui fait si souvent à mes principes l'honneur de les adopter, me pardonnera, à moi, son ancien, de lui rappeler un principe sur lequel j'ai tant insisté, et qu'il ferait bien, je crois, de ne pas négliger sur les verbes en λω, μω, νω, ρω, voy. 1° ma *Gram.*, 6° éd. p. 283, 284; 2° mon *édit. de l'Évang. S. Matth.* 16, 21; 3° ma *Notice litt.*

J. B. GAILL., de l'Institut.

(1) Voy. 1° ma *grammaire gr.* 6° éd. pref. p. 10 et 11, 2° mes *Essais sur les désinences*; 2° part. p. 49 et 136; 3° ma *notice litt.* p. 75.

(2) M. Burnouf, 8° éd. p. 64, 65.

(3) Voyez ceux de ma *grammaire gr.* 6° éd. pag. 214; et surtout ceux de mes *Essais sur les désinences* que donne aussi ma *notice litt.*

(4) Méthode gr. de M. Burnouf, 8° éd. p. 116.

408. RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES DIALECTES SLAVES; par M. DOBROWSKY. (*Bibliogr. Listi*.—Feuilles bibliographiques; n° 37, 1825. Supplément.)

M. Dobrowsky écrit au rédacteur du journal précité que, pendant l'été de 1824, il a visité les *Vendes ou Vénèdes qui habitent la Lusace*; mais qu'il n'a trouvé chez eux que des bréviaires et des recueils de cantiques pieux. Ces Slaves ont conservé jusqu'à présent le nombre *duel* et le *prétérit historique en ech* et *ich*. Ils emploient également encore des mots que l'on ne rencontre plus que dans l'ancien langage des livres saints.

Ce savant recommandable fait également savoir qu'il s'occupe maintenant d'un *onomastique slavon*, c. à d. d'un ouvrage qui aura pour but de découvrir l'origine des noms propres slaves. M. Dobrowsky, qui a trouvé pour cette œuvre difficile un puissant secours dans l'histoire de Russie de Karamsin, observe à cette occasion que les anciens noms sont arrivés jusqu'à nous entièrement défigurés par la faute des copistes étrangers, que ceux qui finissent en *slaw* sont innombrables, mais qu'il n'a encore trouvé que chez les Russes la terminaison féminine *nèga*. Il faut espérer que M. Dobrowsky s'appliquera aussi à rechercher d'où vient la finale *itch* qui termine tant de noms de familles en Russie, et la chose lui sera sans doute plus facile qu'à personne, puisque l'on rencontre partout cette terminaison, même dans les mots suivans : *Bratitch* (neveu) *sestritch* (niece). Il pourra s'éclairer à cet effet d'un manuscrit fort curieux du XII^e siècle, trouvé dans le monastère de Lioubine dépendant de l'Éparchie de Posen, et dans lequel sont inscrites les noms de tous les personnages pieux qui ont contribué par leurs aumônes à l'entretien de ce couvent. A. J.

409. ANCIENNES CHANSONS POLONAISES (*Bibliographitcheskii Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 32, 1825.)

M. Chlendorovsky, premier bibliothécaire de la bibliothèque nationale de Varsovie, instruit l'éditeur du journal précité que, parmi plusieurs manuscrits fort anciens, il a découvert de vieilles chansons polonaises, dont l'une, à en juger par le texte, remonte au XIII^e siècle. Ces chansons renferment des sarcasmes dirigés contre le gouverneur qui défendit si mal la ville de Sendomir attaquée par les Tatars. A. J.

30.

410. TRADUCTION EN ANGLAIS DE L'HISTOIRE EN VERS FRANÇAIS DE LA DÉPOSITION DE RICHARD II; avec une préface, remarques, notes et appendix; par le Rev. John WEBB. (*Archæologia*; Tome XX, part. I, pag. 1 à 423. Londres, 1823, in-4°.)

Le titre de ce mémoire annonce toutes les parties qui le composent. Dans la préface, l'auteur rappelle les circonstances historiques du règne de Richard II, dont la fin malheureuse fut un des événemens mémorables du XIV^e siècle. Il rappelle ensuite les divers documens qui existent sur l'histoire de ce prince, et d'après Gaillard, ceux qui existent dans la bibliothèque du Roi à Paris. Vient ensuite la version anglaise de l'histoire rimée en français, accompagnée en note de beaucoup d'éclaircissemens, et à leur place, la copie des 16 dessins qui ornent le manuscrit qui a servi à ce travail. L'appendix se compose de plusieurs pièces rapportées textuellement et qui servent de preuves aux assertions de l'écrivain en vers. Vient ensuite le texte français qui se divise en trois parties; 1^o l'histoire du Roi Richard, en vers; 2^o une relation en prose d'événemens subséquens; 3^o une ballade en vers, fort étendue, qui est le complément de ce qui précède. Le tout est terminé par les souscriptions du manuscrit qui a servi de sujet à ce mémoire; cette souscription est en ces termes « Ce livre de la prise du Roi Richart d'Angleterre est à M. Charles Daniou Comte du Maine et de Mortaing et Gouverneur de Languedoc. Charles. » Ce duc d'Anjou était Charles II, fils de Charles I, neveu du roi René, et qui mourut en 1481.

Ainsi le texte français de cette histoire en vers est donné d'après un manuscrit qui a appartenu au prince Charles duc d'Anjou; il est aujourd'hui dans le British Muséum à Londres, sous le n^o 1319, et il provient de la bibliothèque harléienne. Ce texte a été conféré avec un autre manuscrit du même ouvrage de la bibliothèque de Lambeth, et aussi avec le manuscrit, n^o 7656, de la bibliothèque du Roi à Paris. L'éditeur a noté soigneusement les variantes de ces deux manuscrits comparés avec le premier, et nous ferons observer à ce sujet 1^o que le même n^o 7656 de Paris, consulté et copié en partie pour l'éditeur est le seul qu'il ait consulté, et qu'il en existe deux autres sous le n^o 7532, ancien fonds, que je crois plus an-

cien et qui est meilleur que le n° 7656. Or dans un examen sommaire, j'ai reconnu le déficit de plusieurs vers qui toutefois ne manquent pas dans le manuscrit de Londres, ni dans le n° 275 de Saint-Victor. Ces manuscrits n'ont point de dessins comme celui de Londres, et M. Webb a été informé trop tard de leur existence pour pouvoir aussi les faire collationner.

L'éditeur ne nommait pas d'abord l'auteur de ce poème, et il se contentait de le désigner d'après divers manuscrits par la qualité de *gentilhomme français de marque* qui était au service du Roi Richard ; mais il a su, avant la fin de l'impression de son mémoire, que le manuscrit de Saint-Victor de Paris a conservé le nom de l'historien en vers, et si le renseignement qu'il donne a quelque authenticité, l'histoire de la déposition du Roi Richard II aurait été mise en vers par un nommé CRÉTON. On ne peut donc que savoir beaucoup de gré à M. Webb de la publication de cette histoire rimée qui est à la fois un document historique pour l'Angleterre, et un document littéraire pour la France et l'état de son ancienne langue. C. F.

411. CENNI SULL'ORIGINE DELLA LINGUA ITALIANA, etc. — Coup-d'œil rapide sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la langue italienne, et les moyens de la conduire à sa perfection ; par G. LUNALI. In-8° de 60 pages. Rome, 1827 ; Salvioni.

412. LA NEMAIADA, o sia lou triomf dai sacrestau, etc. — La Némaïde ou le triomphe des sacristains. Poème nissart (en patois de Nice), de Jos. Rosalinde RANCHER, membre de l'Académie de Pétrarque d'Arezzo. In-8° de 130 p. ; prix 2 fr. 25 c. Nice. Imprimerie de la Société typographique.

MYTHOLOGIE.

413. INTERPRÉTATIONS HISTORIQUES SUR LA MYTHOLOGIE ; par M. LERICHE. 2^e édition. In-12 de 244 p., avec une carte ; prix, 2 fr 50 c. Paris, 1827 ; Bruère.

Nous avouerons que nous n'avons pas eu le courage de lire jusqu'à la fin le livre que nous annonçons ; mais, pour prévenir et le regret que pourrait en concevoir le lecteur, et le reproche

qu'il aurait le droit de nous adresser, nous nous hâterons d'ajouter que nous n'avons pas voulu mettre sa patience à une trop rude épreuve, en lui présentant l'analyse fastidieuse d'un ouvrage qui n'est qu'un tissu d'absurdités et d'extravagances. Ce n'est pas tout : l'auteur, pour se donner sans doute un air de profondeur, semble avoir dédaigné de se rendre intelligible. On conçoit qu'un auteur, traitant de matières abstruses, tombe quelquefois dans l'obscurité; mais si c'est un bon esprit, on est amplement dédommagé, par l'importance du sujet, de la peine que l'on s'est donnée pour le comprendre. Tel n'est point le cas où se trouve M. Leriche qui, bien que se renfermant dans le monde matériel, cache sa pensée sous un style qui mettra en défaut la pénétration de plus d'un lecteur. Encore, après s'être donné la torture pour saisir le sens d'une phrase, se trouve-t-on le plus souvent bien désappointé lorsqu'on est parvenu à le deviner : car, au lieu de faits certains ou seulement probables, il ne s'offre que des conjectures qui n'ont pas l'ombre de la vraisemblance; les idées les plus bizarres et les plus ridicules s'y rencontrent à chaque page, et prouvent chez l'auteur un esprit radicalement faux. Quelques exemples feront foi de ce que nous avançons; nous les choisirons parmi les moins obscurs.

M. Leriche veut que l'âge d'or ait été ainsi nommé, non du métal le plus précieux, mais du froment qui, par le rapport de sa couleur et de sa valeur représentative, lui a cédé le nom qu'il portait. Il voit dans les pierres, par lesquelles Deucalion et Pyrrha repeuplèrent la terre, un « emblème ingénieux qui servit à exprimer la rudesse des premiers hommes. » Quelques mythologues ont pensé que la toison d'or enlevée par Jason n'était autre chose que les trésors du roi de Colchide; mais notre auteur se fondant sur « l'apparence que la Grèce manquait de bêtes à laine, » croit que les Argonautes n'entreprirent leur longue et périlleuse expédition que pour ravir des moutons. « La couleur jaune plus prononcée sous un ciel ardent », rend, selon lui, raison de la dénomination de *toison d'or*. Minerve sortant armée de pied en cap du cerveau de Jupiter, désigne la république; le cheval que Neptune fit sortir de terre représente un navire; la permission qu'obtint Proserpine de passer six mois avec sa mère et six mois avec son mari signifie le séjour du blé dans la terre pendant une moitié de l'année et

hors de terre durant l'autre moitié. C'est le minéral appelé *mercure*, qui a donné son nom au messager des dieux : « Sa fluidité éminemment pénétrante présentait une analogie trop directe avec l'empire qu'exerce sur nous l'art oratoire, pour ne pas faire du nouveau dieu mercure le *dieu de l'éloquence* » ; le hibou, consacré à Minerve, figure les républicains qui, comme certains oiseaux de nuit, voient clair dans les ténèbres ; les trois têtes du chien Cerbère « expriment les plus grands forfaits » ; le sacrilège, le parricide et la trahison envers la patrie ; l'obole que les anciens mettaient dans la bouche d'un mort « rendait l'idée de la plus petite partie de la vie, du dernier soupir ; l'usage où étaient les Grecs de ne brûler un cadavre que sept jours pleins après la mort, lesquels, avec celui du décès et celui de la sépulture, en faisaient neuf, a fait imaginer de peindre le Styx tournant neuf fois autour des enfers, etc., etc.

Nous pourrions prolonger davantage ces citations ; mais nous pensons que celles qu'on vient de lire sont plus que suffisantes pour mettre le lecteur en état de juger de cet ouvrage. Il ne verra indubitablement dans celui-ci que des visions ou des songes-creux fondés sur des faits imaginaires et invraisemblables formant un échafaudage de conjectures plus hardies les unes que les autres, et c'est ainsi qu'on cherche l'explication des mythes de l'antiquité. Pour donner quelque relief à la seconde partie de son livre, laquelle n'a rien à reprocher à la première, M. Leriche rapporte un passage de M^{me} de Staël sur les fictions poétiques des Grecs : c'est ce qu'il y a de meilleur dans tout le volume ; seulement nous regrettons que cette perle soit si lourdement enchâssée. Enfin (nous sommes obligés de le dire), les défauts essentiels de cette production éminemment mauvaise ne sont pas même atténués par la pureté du style, qui, loin d'être élégant, est parfois d'une incorrection choquante.

Le frontispice de l'exemplaire que nous avons entre les mains porte *deuxième édition*. Nous voulons bien croire que ce n'est pas une supercherie de libraire ; mais comme, dans cette hypothèse, l'ouvrage peut avoir une troisième édition aussi bien qu'il en a eu une seconde, nous invitons l'auteur à changer le titre de son livre, qui pourra désormais être intitulé : *Imaginations amphigouriques sur la mythologie*.

E.C.D.A.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

414. DE LA SUBSTANCE APPELÉE LIN FIN DANS LA BIBLE; par le Rév. David SCOT. (*Edinburgh new philosoph. journal*; avr.-juin 1827, p. 71.)

Ce que les Hébreux appellent *cheche* et *sin don*, paraît avoir été un tissu de coton qui a en effet la blancheur éclatante que la bible lui attribue. On sait que les Égyptiens enveloppaient leurs momies dans des tissus de cette espèce. D.

415. ESSAI SUR LES MOMIES ÉGYPTIENNES, avec des observations sur l'art de l'embaumement en Égypte; par M. A. B. GRANVILLE. (*Philosoph. transactions of the R. Soc. of London*; an. 1825, 2^e partie, p. 269.)

Sir Archibal Edmonstone rapporta d'Égypte, en 1825, une momie trouvée à Gournou, territoire de Thèbes, et M. Granville l'examina sous le rapport de l'embaumement. Il rend compte de ses observations, et il reconnaît que leurs résultats s'accordent avec ce que M. Royer a écrit, à ce sujet, dans la Description de l'Égypte. M. Granville donne d'abord une notice minutieusement détaillée de l'état de la momie, de son cercueil et de ses ornemens; il examine ensuite les diverses matières qui ont concouru à la confection de cette momie: toiles, substances, etc., il décrit les procédés suivis pour la fouiller et la mettre à nud, un petit papyrus qui s'y est trouvé, mais dans un état de dégradation tel, que, d'après la planche qui le représente, on peut seulement en conclure qu'il était écrit en caractères hiératiques. M. Granville, après avoir dépouillé le corps de toutes ses enveloppes, l'examine anatomiquement, reconnaît que c'est celui d'une femme, et en mesure les diverses parties principales, ses grandeurs proportionnelles, et se livre, à ce sujet, à des considérations physiologiques étrangères à cette section du *Bulletin*. Six planches accompagnent ce savant mémoire; mais un seul des sujets qu'elles représentent intéresse notre annonce: c'est la figure du couvercle du cercueil, comme objet archæologique, à cause des peintures dont il est orné. L'auteur, ayant eu un autre but, n'a pas fait soigner le dessin de ces peintures, et nous ne pouvons en tirer aucune induction

sur le nom du personnage momifié et sur l'époque où il a vécu.

416. FOUILLES D'HERCULANUM.

Ces fouilles, suspendues depuis si long-temps, vont être reprises sur un nouveau plan et avec une activité nouvelle. On doit entamer du côté de la ville enfouie, qui offre beaucoup moins de difficultés, et qui doit procurer des résultats aussi prompts qu'intéressans, à en juger d'après les premières tentatives qui ont été faites de ce côté. Le directeur de ces fouilles est l'architecte Bonacci, déjà connu honorablement par une *description de Pompeï*, la plus exacte et la plus complète qui ait été publiée jusqu'ici. On annonce aussi que les fouilles qui se poursuivent toujours dans l'île de Capri, sur l'emplacement d'une des *villa* de Tibère, vont recevoir également une nouvelle extension, et l'on doit concevoir encore à cet égard les plus flatteuses espérances. (*Nouv. journal de Paris* ; 11 janvier 1828.)

417. VUES PITTORESQUES, HISTORIQUES ET GÉOMÉTRIQUES DES RUINES DE POMPEIA, dessinées sur le lieu dans les années 1822, 1826 et 1827; gravées et publiées avec des explications; par Paul FUMAGALLI, à Florence.

Les découvertes que l'on fait tous les jours dans les *Ruines de Pompeia*, rendent de plus en plus cette ville admirable à l'Europe entière. On y remarque une grande quantité de mosaïques; les peintures qui ornent encore les pavés, les murailles, les arabesques, les paysages, les divinités, etc., sont faits pour porter notre attention sur les mœurs, la religion et la législation des anciens. On a trouvé dans les ruines des foudres de miel, des vases de toute espèce, des chaînes pour les criminels, des bracelets pour les jeunes filles, la bibliothèque de Salluste, les parchemins du consul Pansa et beaucoup d'autres objets très-précieux. On y voit des temples, des salles de spectacle, des places publiques, des maisons et des boutiques très-bien conservés. Il n'est rien qui rappelle avec plus de vivacité le temps des Grecs et des Romains que ces anciens monumens. Plusieurs artistes ont demeuré exprès aux pieds de la ville de Pompeia, pour y former une collection des nouvelles décou-

vertes, et c'est cette riche et belle collection que nous annonçons par le présent prospectus. On y joindra tout ce qui a été découvert jusqu'à ce jour, et rien ne sera négligé pour le rendre digne de l'estime publique.

Les *vues pittoresques, historiques et géométriques des Ruines de Pompeii* formeront au moins 12 livraisons de 3 planches chacune. Elles seront tirées sur papier vélin, de format in-folio; prix de chaque livraison, 6 fr. Vers la moitié de la collection, on donnera *gratis* aux souscripteurs la carte topographique de cette ville, et à la fin de l'ouvrage, une grande description de toutes les planches. — On ne paie rien d'avance. — (*Extrait du prospectus.*)

418. SUR L'ANTIQUITÉ DE STONEHENGE DANS LE WILTSHIRE EN ANGLETERRE, ET SUR LES ANCIENS DRUIDES. (*Gentlem. Magaz.*; févr. 1825, p. 102.)

Stonehenge fut autrefois un lieu d'instruction, surtout pour l'astronomie; c'était là que la jeunesse bretonne, aussi bien que celle de la Gaule, venait achever son éducation; telle est du moins l'idée que l'on en a toujours conçue, et celle que présente son nom primitif *Cor-Gawr*, qui signifie *collège d'hommes instruits*. Le monument dont on voit encore les restes était-il un travail des Druides, ou bien était-ce une construction faite par quelque peuple, dont l'habitation locale et le nom sont l'un et l'autre ignorés? C'est cette dernière opinion, celle de M. Wau-sey, que refute l'article du *Gentleman's Magazine*. « Les Druides, dit-il, étaient au nombre des premiers habitants de cette île, et certes ils étaient bien capables d'élever le monument de Stonehenge et d'y faire l'application des sciences qu'ils connaissaient. Stonehenge porte dans son intérieur la première évidence de l'origine de sa construction. Le démenti donné à une renommée de près de 20 siècles n'a aucun poids, lorsque surtout on le rapproche de cette série de travaux pénibles dont un monde injuste et prévenu a voulu dépouiller ces zélés interprètes de la morale, de la philosophie et de la religion. Ce qui excite ensuite principalement la critique de l'auteur, c'est l'imputation horrible qui leur a été faite de sacrifier des victimes humaines : aussi s'attache-t-il à en repousser tout-à-fait l'idée. Appuyé sur les récits de César, qui ont été copiés et

étendus par les auteurs qui l'ont suivi, au gré de leur imagination, il rejette tout-à-fait cette opinion. Suivant lui, il faudrait distinguer ce que César dit des Gaulois de ce qu'il dit des Druides; et c'est faute d'avoir établi cette distinction que le fait des Gaulois a été attribué aux Druides, et qu'on les a dès-lors accusés d'immoler des victimes humaines, tandis qu'au contraire, et d'après César lui-même, le châtiment le plus sévère qu'ils infligeaient était la simple excommunication. Ils pouvaient, comme le font les shérifs en Angleterre, assister aux exécutions criminelles; mais ils ne les ordonnaient point; ils n'imposaient pas même le plus léger châtiment corporel. Leur affaire importante d'ailleurs était l'éducation dont le soin leur était confié. Ils faisaient des leçons sur l'astronomie, la géométrie, la philosophie naturelle et la théologie, et discourent sur l'immortalité de l'âme. Il y a loin assurément de ces connaissances, qui aujourd'hui même sont regardées comme le fruit d'une haute éducation et des études qu'il fallait faire pour les acquérir, aux habitudes sanguinaires, auxquelles, dans l'autre hypothèse, il faudrait les croire livrés. A. B. du B.

419. MONUMENS CELTIQUES RECONNUS DANS LE DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR; par M. GIRAULT. (*Mém. de la Soc. Roy. des antiquaires de France*; Tom. VII, p. 12.)

Feu M. Girault se distingua parmi les archæologues de nos départemens qui s'attachèrent avec le plus de zèle à l'accomplissement des vues du gouvernement relatives à la description générale de nos antiquités nationales. Le mémoire dont on vient de lire le titre a été trouvé dans les papiers de ce savant; il a pour objet les monumens celtiques du département de la Côte-d'Or, qui consistent en pierres fichées qui se voient à Aignay, Bocavault, une pierre percée qualifiée d'autel, le fragment de la jambe d'un taureau posée sur un œuf, ce qui fait supposer par l'auteur l'adoption dans les Gaules de quelque mythe oriental où l'œuf figurait comme symbole du principe de l'univers. Ce dernier sujet occupe la plus grande partie du mémoire annoncé. Les rapprochemens au sujet de l'œuf et du taureau y sont nombreux; mais ils ne peuvent servir à l'établissement d'aucune doctrine sur ce sujet curieux.

420. RESTAURATION DES THERMES D'ANTONIN CARACALLA, à Rome,

présentée en 1826 à l'Académie des beaux arts ; par G. ABEL BLOUET. 1^{re} livraison. In-folio de 2 feuilles avec 3 pl. Paris ; l'auteur, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n° 14. Firmin Didot. — L'ouvrage se composera de texte, de 9 planches doubles et de 5 pl. simples, le tout distribué en 5 livr. qui sont promises de 2 en 2 mois. Prix de chaque livraison, pap. vélin 12 fr.

421. NOTICE SUR LA RECHERCHE DES MONUMENS ANTIQUES EN SA-VOIE ; par M. LE C. A. DE LOCHE. (*Mém. de la Soc. académique de Savoie* ; Tom. 1^{er}, p. 224).

Cette notice est divisée en plusieurs parties qui traitent : 1° des recherches d'archæologie à faire en Savoie, par le moyen des correspondans de la Société ; 2° de la vallée d'Aoste et de ses monumens, comprenant aussi sa description géographique, son histoire sous les Salasses, les Romains et la maison de Savoie. Nous avons déjà donné une analyse du mémoire relatif à Aoste et à ses monumens, d'après les mémoires de l'Académie de Turin, au *Bulletin* de l'année 1824 (Tom. II, n° 42, p. 36).

422. REPRISE DU TRAVAIL GÉNÉRAL SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES DE FRANCE.

Nous avons eu souvent l'occasion d'exprimer, dans le *Bulletin*, les justes regrets des amis des sciences historiques au sujet de la suppression du travail général sur nos antiquités nationales, ordonné par le gouvernement en 1819, et suspendu inopinément en 1826. L'Académie royale des inscriptions et belles lettres, qui dirigeait ce travail, avait aussi manifesté plusieurs fois publiquement ces mêmes regrets et les vœux des savans français pour qu'une entreprise aussi utile ne fût pas plus longtemps délaissée. S. Ex. le vicomte de Martignac a entendu ces regrets et ces vœux, et il vient de calmer les uns et de satisfaire les autres par la lettre suivante adressée à tous les préfets du royaume.

« Paris le 5 juin 1828.

« Monsieur le préfet, je me suis fait rendre compte de l'état des travaux relatifs aux recherches ordonnées sur les antiquités de la France, par la circulaire de l'un de mes prédécesseurs, du 8 avril 1819.

« Des commissions ont été formées à cette époque, des fouilles et des découvertes ont eu lieu, des mémoires ont été produits et transmis à l'Académie des Inscriptions, qui en a fait, en séance publique, le rapport le plus favorable.

« Mais l'entreprise n'est pas à son terme : il y a des lacunes dans les documens fournis, et, depuis quelques années, la correspondance sur les objets de cette nature a été suspendue et arrêtée.

« C'est un objet qui mérite de n'être pas négligé et que je recommande à votre attention. J'ai prié l'Académie des Inscriptions de m'indiquer les investigations qui restaient à faire et les mémoires qui devraient être complétés.

« Je vous communiquerai, monsieur le préfet, les demandes qui me seront adressées par le Secrétaire Perpétuel, M. Dacier, et je vous prierai d'engager les personnes qui, dans votre département, s'occupent de ces recherches à vouloir bien répondre aux questions de l'Académie.

« Des médailles d'or seront, comme par le passé, décernées aux auteurs des mémoires qui auront été jugés entrer le mieux dans l'esprit des instructions; et si vous aviez dès à présent des lettres ou des notices qui fussent dans le cas de m'être remises, vous me ferez plaisir de n'en pas retarder l'envoi.

« La connaissance des monumens est d'un intérêt véritable pour tous ceux qui s'occupent d'arts, d'histoire, de science; et nous devons mettre de l'empressement à entretenir entre les hommes qui consacrent leurs veilles à ces nobles études, des relations qui tournent au profit et à la gloire du pays.—Recevez, monsieur le préfet, l'assurance de ma considération distinguée. Le ministre secrétaire d'État de l'intérieur, signé **DE MARTIGNAC**; pour expédition : le maître des requêtes, directeur des sciences, belles lettres et beaux arts, signé *vicomte SIMON*. »

On doit espérer que ce nouvel appel du gouvernement sera entendu de tous les hommes dévoués à l'avancement de la science archæologique et à l'illustration de nos monumens nationaux. Le *Bulletin* donnera toujours une place privilégiée aux travaux de cette nature, et s'appliquera à faire pleinement apprécier les efforts et le mérite des savans des départemens qui concourront à l'accomplissement de ces vues d'utilité publique et d'intérêt littéraire.

C. F.

423. MONUMENS ROMAINS D'ARLES.

I. L'exploration de ces nombreux monumens se continue depuis 3 ans avec un zèle soutenu; elle donne aujourd'hui les plus heureux résultats. Les voyageurs admirent l'étendue, le grandiose de l'*amphithéâtre romain*, jusqu'ici enfoui sous des amoncellemens de terre et presque inconnu. A côté de celui de Nîmes, il présente des détails nouveaux et des développemens plus remarquables, surtout dans sa partie inférieure qui est de la plus belle conservation.

Une nouvelle opération présente un intérêt plus direct peut-être, pour les arts. Des fouilles viennent d'être commencées sur le théâtre antique, monument en grande partie détruit dans les guerres diverses qui ont affligé le midi de la France, mais dont les ornemens et les statues avaient été enfouis, pour les soustraire à l'idolatrie des peuples; la Vénus d'Arles, le torse de Jupiter, la belle tête de Diane, découverts par hasard, appelaient des recherches nouvelles. Ces recherches n'ont pas été infructueuses : à peine commencées, elles viennent de produire une statue de Silène, la partie inférieure d'une figure portant également une grande barbe, un autel votif, dont la couronne de chêne et les ornemens sont peut-être supérieurs à tout ce qui existe dans ce genre; de grands morceaux de corniches, de la plus riche sculpture; une quantité infinie de morceaux de candelabres, trépieds, etc., le tout en marbre blanc. Ces découvertes en font espérer de plus importantes à mesure que les travaux prendront un plus grand développement. Ils vont être repris au retour de la belle saison. (*Journal des Débats*; 24 mars 1828.)

424. II. DES CLOAQUES DE LA VILLE D'ARLES; par M. VÉRAND (*Mémoires de la Soc. Roy. des antiquaires de France*; Tom. VII, p. 232.)

Un canal voûté a été découvert à Arles en juillet 1817; la description des cloaques de Rome fait reconnaître beaucoup d'analogie entre ces cloaques et le conduit souterrain d'Arles. M. Vérand y reconnaît donc le réceptacle des immondices, des eaux pluviales et autres qui se déversaient dans le Rhône.

425. III. EXTRAIT D'UN RAPPORT SUR LES FOUILLES DU THÉÂTRE D'ARLES, EN 1823; par M. PENCHAUD (*Ibid.*; p. 225.)

Ces fouilles remontent à l'année 1823; nous en avons entre-tenu nos lecteurs, ainsi que des recherches qui ont été faites particulièrement dans le même théâtre. Le mémoire de M. Penchaud servira à l'histoire complète des travaux entrepris de notre temps et sous sa direction, dans les ruines de l'antique théâtre d'Arles.

426. IV. SUR L'AMPHITHÉÂTRE D'ARLES. Analyse d'un mémoire manuscrit de M. VÉRAND, notaire à Arles, mai 1828.

L'amphithéâtre d'Arles que l'on sait avoir eu trois cents ans d'existence, a-t-il jamais été achevé de manière qu'on ait pu en faire usage? Le savant Maffei dit que non et il se fonde :

1° Sur ce qu'Ammien Marcellin en parlant des jeux du théâtre et du cirque célébrés à Arles sous le règne de Constance, n'aurait pas omis ceux de l'amphithéâtre, si ce monument eût été assez perfectionné pour y donner des jeux ;

2° Sur ce que les arceaux en sont entièrement dépourvus d'ornemens ;

3° Sur ce que les colonnes n'ont jamais été finies, qu'elles sont sans chapiteaux ;

4° Sur ce que cet édifice est resté imparfait, n'y ayant jamais eu d'attiques.

A l'époque à laquelle Maffei écrivait, on n'avait pas encore déblayé ce majestueux édifice ; cette opération due au zèle éclairé d'un magistrat ami des arts, le Baron de Chartrouse, maire d'Arles, ne date que de l'année 1825, et M. Vérand cherche, dans les matériaux mêmes de l'édifice, des argumens péremptoires contre ceux de Maffei.

D'abord il établit par le témoignage d'auteurs classiques tels que Pomponius Lætus, Ammien Marcellin, Procope, et par des inscriptions funéraires et autres inscriptions que les fouilles récentes ont mises au jour, qu'il a été donné des jeux dans l'amphithéâtre, *theatrales ludos atque circenses*, depuis l'an 251 de notre ère jusqu'à l'an 264, époque de la cessation dans les Gaules, des jeux de l'amphithéâtre à la manière des Romains ; qu'il y a eu à Arles des corporations de gladiateurs et des personnes chargées de donner les combats ; que des places étaient assignées aux musiciens, aux déclamateurs ; que des fêtes y ont été données pour perpétuer le souvenir d'événemens mé-

morables; et aussi des fêtes quinquennales auxquelles des princes français ont accepté l'honneur de présider.

Il paraît d'après M. Vérand, que si Maffei vivait encore, il conviendrait, aujourd'hui que l'édifice est déblayé, que les arceaux ont tous les ornemens dont ils sont susceptibles; qu'il est encore plusieurs colonnes dans leur entier; qu'on y compte encore cinq chapiteaux tous sculptés, de l'ordre corinthien, à feuilles panachées d'une parfaite conservation, ce qui suppose l'existence de l'attique, puisque chez les Romains on ne donnait le soin aux ornemens qu'après que l'édifice était achevé.

M. Vérand tient pour faits incontestables que, dans le V^e siècle, la ville d'Arles a essuyé plusieurs sièges; que dans le VIII^e siècle elle a été prise et reprise; que l'amphithéâtre a servi de citadelle aux habitans; que c'est alors que furent construites les quatre tours qui flanquent les arènes; que les arceaux furent murés et que l'amphithéâtre fut encombré de terres, jusqu'à la faite de ses voûtes; et il ne trouve pas étonnant que les pierres les plus faciles à détacher du monument, aient été employées à la construction des tours, ni même qu'une grande partie des pierres de l'attique aient servi aux habitans qui devaient les précipiter sur les assiégeans; ce qui semble le lui prouver, c'est que la corniche de l'entablement est presque partout écornée, effet de la chute des pierres de l'attique supérieure à ces corniches.

Peut-être aussi, la destruction de l'attique doit-elle être attribuée aux barbares, qui, s'étant rendus maîtres de la ville, durent l'être aussi de la citadelle, et qui, au moment d'évacuer la place, auront pu vouloir détruire l'amphithéâtre, qu'ils auront commencé par démanteler et fini par incendier. Les traces du feu sont en effet bien sensibles sur une grande partie des murs intérieurs du pourtour du monument.

La conclusion de M. Vérand est que l'amphithéâtre d'Arles a été entièrement fini, s'il n'a pas été perfectionné. BOTTIN.

427. INSCRIPTION TROUVÉE PRÈS DE TRINCOMALI, dans l'île de Ceylan; par sir Alexandre JOHNSTON. Planche représentant cette inscription. (*Transactions of the royal asiatic Society*; 1^{er} vol., p. 537.)

M. Alexandre Johnston, pendant le séjour de dix années

qu'il a fait dans l'île de Ceylan, y a remarqué les débris d'une ancienne civilisation, et entr'autres quatre lacs artificiels d'une étendue surprenante, destinés à arroser le pays. Parmi les ruines de la province de Trincomali, au N.-E. de l'île, se trouve une inscription tracée sur la pierre, près de la route qui conduit de Trincomali au lac artificiel de Kandellé. En 1781, l'amiral Suffrein en avait envoyé une copie à Anquetil du Perron. Le peuple qui habite la province ignore en quels caractères cette inscription a été tracée. C'était ainsi, disent-ils, qu'on écrivait dans le Nord et l'Est de l'île dans l'âge des deux rois de Solamandelum, Manumethy Candesolam et son fils Kalocata Maharasa, qui vivaient vers la 512^e année du Kali-youga, c'est-à-dire il y a 4000 ans.

Il y a 3 traditions sur le contenu de cette inscription. La 1^{ère} dit qu'elle renferme le compte des taxes que les prêtres du temple de Trincomali pouvaient lever sur les habitans, etc. La 2^e, que c'est un rapport sur les sommes dépensées pour la construction du grand lac de Kandellé, sur l'eau qu'il contenait, sa distribution. La 3^e, que ce sont les titres des lois civiles et criminelles, portées par les deux princes que nous venons de citer. M. Al. Johnston pense que le peuple de Ceylan, à cette époque, pouvait parler la même langue que les Indiens de la péninsule méridionale, et que des moyens de déchiffrer cette inscription doivent être trouvés dans cette partie du continent.

428. *LETTERA*, etc. — Lettre sur une inscription grecque du théâtre de Syracuse; par le D^r ПАНОВКА. In-8°. Florence, 1825.

Nous avons donné le titre de cet ouvrage dans le tome VII du *Bulletin*, n° 67. Nous en trouvons une analyse, par M. Letronne, dans le *Journal des savans* du mois de juillet 1827, et nous croyons devoir mentionner de nouveau cet ouvrage; il se rapporte à celui de M. Osann que nous avons fait connaître dans le tome VI, n° 449, et travaillant chacun de leur côté, MM. Osann et Panofka sont parvenus à peu près au même résultat, c'est-à-dire à reconnaître dans le *Reine Philistis* des médailles de Syracuse, la femme du roi Hiéron, fils d'Hiéroclès, et qui régna immédiatement avant Gélon: elle était la fille de Lep-

tine, illustre citoyen de Syracuse. Cette explication est fondée sur les lumières qu'ont jetées dans la question deux inscriptions du théâtre de Syracuse, et c'est ainsi que l'archæologie enrichit assez souvent l'histoire de faits inconnus ou jusque-là incertains. M. Panofka publie à la suite de sa Lettre, une autre inscription qu'il a découverte à Syracuse, et d'après laquelle, *sous Aristodème, fils de Sosibius, Nymphicus, fils de Hiéron. . . .* a élevé ce monument *aux chastes déesses*. La lacune que nous laissons est la place d'un mot grec que M. Panofka a lu MNAMONEYZAZ et traduit par *monumentum posuit*. Tout en remarquant la difficulté que présente ce mot, M. Letronne nous paraît la résoudre heureusement en reconnaissant dans ce terme grec le verbe Μναμονεύω fait de Μνάμεν ou bien Μνήμεν fonction sacerdotale qui avait pour objet de veiller à l'administration du temple; et la terminaison εύω est surtout caractéristique de verbes indiquant une fonction publique. Ainsi Nymphicus fut un de ces *mnemons*, et la lacune ci-dessus se remplirait par ces mots: ayant exercé les fonctions de mnémon. Les savans ne pourront manquer d'adopter cette heureuse interprétation. C. F.

429. QUELQUES ANTIQUITÉS DE METZ; par M. TESSIER (*Mém. de la Soc. R. des antiquaires de France*; Tom. VII, p. 239.)

Cette notice est particulièrement relative à des inscriptions romaines trouvées à Metz dans des temps différens et déjà publiées. La suivante a été découverte récemment :

GENIO	Genio
C. AVR. MATERN.	<i>Caïi Aurelii materni</i>
PREF. STAT. Q. C. M.	<i>Præfecti Statorum quoi</i>
CATHIRIG. DELFICVS	(Cui) <i>curavit monumentum</i>
CLIENS	<i>Cathirigus Delficus</i>
	<i>Clients.</i>

430. DISSERTATION SUR UN TAUROBOLE EXISTANT A DIE; par M. DROJAT. (*Ibid.*; p. 63.)

Le Taurobole de Die a été décrit par plusieurs antiquaires et inséré dans le *Corpus inscriptionum* de Gruter, pag. 31, n° 1. M. Drojat a examiné de nouveau ce beau monument romain, et il a reconnu que l'inscription n'avait pas été fidèlement publiée.

Il en donne donc une nouvelle copie qui paraît mériter plus de confiance; il explique ensuite les divers emblèmes et instrumens figurés sur le monument, et recherche enfin à quelle époque il peut appartenir, pour quel empereur il fut érigé, et le Taurobole qu'il rappelle accompli. M. Drojat se fixe sur l'empereur Valerien. Il joint à son savant mémoire une planche représentant le monument même dans son état actuel.

431. RAYMUNDI CUNICHI RAGUSINI EPIGRAMMATA; nunc primum in lucem edita. In-8° de 350 p. Ragusii, 1827; Martecchini.

432. QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA VALEUR DES MONNAIES ANCIENNES. (*Biblioth. univ.*; mai 1826, pag. 90.)

L'auteur cet article, communiqué à la *Bibliothèque univers. de Genève*, a voulu reproduire l'opinion de feu Germain-Garnier qui, supposant chez les anciens une monnaie de *compte*, a cherché à donner une nouvelle appréciation du talent, de la dragme, du denier, etc., et à réduire ainsi à de moindres sommes les estimations proposées jusqu'ici de divers objets dont le prix est donné par les écrivains de l'antiquité. On sait que l'opinion de M. le marquis Garnier a été l'objet d'une savante discussion dans le sein de l'Acad. r. des inscriptions, que M. Letronne a combattu cette opinion, et que le résultat de cette polémique a été peu favorable aux nouvelles idées du savant traducteur de l'Économie politique d'Adam Smith. L'article que nous annonçons n'ajoute aucune donnée nouvelle à ce qui a été dit sur cette question.

433. MÉDAILLES TROUVÉES A POUILLY-EN-AUXOIS.

On vient de faire à Pouilly-en-Auxois, dans les roches de Baume, une découverte intéressante. En fouillant d'antiques ruines, on a trouvé des pots contenant 5 à 600 médailles en cuivre avec alliage d'argent, portant l'effigie d'une suite d'empereurs romains et d'impératrices. (*Courrier français*; 21 avril 1828.)

434. VASES GRECS PEINTS, conservés au Musée d'Odessa.

Nous nous proposons de donner l'explication de quelques-uns des sujets représentés sur une partie des vases antiques qui

ont été déposés au Musée d'Odessa. — Voici la description d'un de ces tableaux.

VASE A UNE ANSE, EN TERRE CUITE, orné d'un tableau dont les figures sont noires, sur un fond de couleur rougeâtre, tirant sur l'orange. (Sujet) Étéocle et Polynice prêts à se combattre. Un autre héros, monté sur un quadriges, s'est arrêté avec son conducteur entre les 2 frères ennemis, et semble parler à Polynice, auquel il lance un regard farouche. — Sur la gauche de ce tableau, on voit Étéocle, roi de Thèbes, que caractérise le bouclier béotien (1). En face d'Étéocle, de l'autre côté du char, est placé Polynice, gendre d'Adraste, roi d'Argos, armé du bouclier argien (2).

Il est vraisemblable que le héros, monté sur un char, dont nous venons de parler, est Amphiaraüs, qui semble reprocher à Polynice le moyen dont il s'était servi pour l'obliger à prendre part à une guerre dont, en qualité de devin, il prévoyait l'issue aussi fatale à lui-même qu'à Polynice. Examinons sur quoi cette conjecture est fondée : Apollodore, l. III, chap. 6 : « Amphiaraüs, fils d'Oïclée et célèbre devin, ayant vu dans l'avenir que tous ceux qui iraient à la guerre de Thèbes y périraient, excepté le seul Adraste, refusait d'y aller, et cherchait même à en détourner les autres. Polynice, étant allé vers Iphis, fils d'Alector, lui demanda comment il pourrait déterminer Amphiaraüs à prendre part à cette expédition : Iphis lui conseilla de donner son collier à Ériphyle, femme d'Amphiaraüs, et de la prier de faire ensorte que son mari vînt à la guerre avec eux. Cela dépendait d'elle, car Amphiaraüs avait jugé précédemment que dans toutes les discussions qui s'élèveraient entre lui et Adraste, il s'en rapporterait à Ériphyle. Celle-ci, gagnée par le don, décida Amphiaraüs à partir. Lorsque Capanée montait déjà sur les murs de Thèbes, Jupiter le foudroya.

(1) On sait que le bouclier béotien était ovale et échancré des deux côtés, le bouclier argien était rond. On voit néanmoins Adraste sur une pierre gravée publiée par Winkelmann, portant un bouclier échancré.

(2) Le style maigre et sec des tableaux peints sur les vases grecs et étrusques, n'empêche pas de reconnaître dans ces productions de l'art des anciens une proportion qui ne peut être que le résultat des principes certains et fixes, inventés et établis par des artistes grecs de la première et de la seconde époque de l'art.

« A la suite de cet événement, la déroute se mit parmi les Argiens ; cependant comme il périssait beaucoup de monde de part et d'autre, les 2 armées convinrent qu'Étéocle et Polynice décideraient, par un combat singulier, à qui appartiendrait la couronne; ils se tuèrent tous les deux. Un combat sanglant survint après. . . . Amphiaräus s'enfuit vers le fleuve Ismène, et Périclymènes était prêt à lui percer le dos, lorsque Jupiter, ouvrant la terre d'un coup de tonnerre, l'engloutit tout vivant avec son char ainsi que Baton son écuyer (que quelques auteurs nomment Elaton), et le rendit immortel. »

Pausanias, l. X, chap. 10, dit que, parmi les offrandes des Argiens qu'on voyait à Delphes, se trouvaient les statues des chefs qui marchèrent avec Polynice à Thèbes et autres, le char d'Amphiaräus, avec Baton son parent et son écuyer qui tient les rênes des chevaux.

Pausanias, l. II, chap. 28. — Baton était du même sang qu'Amphiaräus, et descendait comme lui de Mélampus. Il fut englouti par la terre, ensemble avec son maître et le char. On voyait sa chapelle à Argos.

Pausanias, l. V. chap. 17. — On conservait, dans le temple de Junon à Olympe, le fameux coffre de Cypselus. Parmi les figures gravées sur ce coffre, on voyait le palais d'Amphiaräus et toute sa famille. Baton, son écuyer, tient les rênes des chevaux d'une main et une lance de l'autre, Amphiaräus a déjà un pied sur son char, il tient son épée nue tournée vers sa femme: on voit qu'il s'emporte contre elle, et que peu s'en faut qu'il ne la perce de son épée. (*Journal d'Odessa*; n° 32, mai 1827.)

435. OBSERVATIONS SUR QUELQUES ÉDIFICES ANCIENS EN PRUSSE; par John Adey REPTON, avec 5 pl. (*Archæologia, or Miscellaneous tracts relating to antiquity*; vol. XXI, p. 158.)

Dans la Prusse, l'auteur n'a point trouvé des monumens du style que les antiquaires anglais appellent *saxon pur*, c. à d. dont l'architecture ne présente que le plein ceintre. A Hambourg M. Repton a dessiné le faîte d'une maison curieuse, en briques à moulures; ce fronton offre un mélange du plein ceintre et de l'ogive. L'auteur fait remarquer à ce sujet que, dans le nord de l'Allemagne, on a employé bien plus tôt qu'en Angleterre les moulures en briques; il n'y a que les Romains qui en aient fait

anciennement usage en Angleterre. M. Repton donne la figure de 2 croisées d'église, à Berlin, dont les pilastres, longs et minces, sont entièrement en brique moulée; il ajoute le dessin du fronton d'une maison de la même ville, qui présente 3 rangs de croisées à ogives et à fer de lance, construites pareillement en brique.

D-c.

436. FAUST. 26 gravures par BRANCHE et TRUEB, d'après les dessins de RETSCH, avec une notice. Un cahier in-16 oblong, papier grand raisin; prix, 2 fr. Paris, 1828; Audot.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à la verve et à l'originalité du dessin de M. Retsch, ainsi qu'à la vigueur et à la pureté du trait qui l'a reproduit. Il était impossible de mieux entrer dans les vues de l'auteur. Cette traduction (nous pouvons lui donner ce nom) des scènes les plus marquantes du drame de Goëthe aura l'avantage d'une langue universelle, et c'est faire preuve de génie que de traduire ainsi les œuvres du génie.

Nous regrettons seulement que ce joli recueil de dessins ne puisse être joint, à cause de son format, à aucune des éditions françaises de Faust que nous connaissions. Les planches sont trop petites pour la traduction in-8° de M. Stapfer (1), et trop grandes pour celle de M. Gérard, que nous avons annoncée dans notre cahier de janvier dernier. (Voy. Tom. IX, n° 22.)

E. H.

HISTOIRE.

437. THE REASONS OF THE LAWS OF MOSES. — Fondemens des lois de Moïse, d'après le More Nevochim de MAIMONIDES; avec notes, dissertations et une vie de l'auteur; par James TOWNLEY. In-8°; prix, 10 s. 6 d. Londres, 1827.

438. HISTOIRE DE LA LÉGISLATION; par M. le marquis de PASTORET. 9 vol. in-8°; prix des vol. 1-4, 25 fr.; des vol. 5-7, 20 fr.; et des vol. 8 et 9, 14 fr. Paris, 1818-28; Treuttele et Wurtz.

(1) Un autre recueil de dessins par Delacroix, publié par le libraire Santelet, paraît avoir été fait pour la dernière édition de cette traduction, la meilleure, sans contredit, que nous possédions en français.

1^{er}. Article. *Législation des Assyriens , des Babylo niens et des Syriens.*

Je dois considérer l'un des plus beaux monumens que le siècle ait élevés au bonheur des hommes ; c'est l'histoire des lois qui ont gouverné les peuples de la terre , histoire à peine connue, et dont les fragmens se trouvaient épars et comme enfouis dans une multitude d'ouvrages de la plus haute antiquité , écrits dans des langues mortes , et souvent d'un sens obscur et difficile. Quelle patience pour les chercher , les réunir , les comparer , en former un ensemble ! Cela seul serait un travail digne d'un savoir profond , d'une érudition surprenante. Mais quand à ce genre de talent, fruit d'une persévérance opiniâtre et d'une mémoire heureuse , se joint cet esprit d'observation et de philosophie qui compare et enchaîne les objets de telle sorte qu'il en tire des réflexions profondes , des traits de lumière inattendus propres à éclairer de grands espaces dans les temps obscurs de l'histoire , si bien que des lois dont il ne restait que des vestiges reprennent une nouvelle vie , que des mœurs , des coutumes , des religions , une police , des institutions qui n'existent plus , sont rétablies comme si elles étaient écrites dans des codes , que de vastes empires tombés en poussière , il y a plus de deux mille ans , sont réorganisés comme s'ils étaient encore des corps politiques vivans , on peut bien dire : alors voilà un ouvrage digne de la postérité , puisqu'il est l'école de l'expérience des lois , de la politique et de la religion ; n'est-ce pas le livre de tous ceux qui sont appelés à l'administration des affaires publiques , le livre des rois et des législateurs ?

C'est sur les rivages de l'Euphrate et du Tigre que commence l'histoire des législations. Babylone et Ninive , dont la grandeur a été célébrée par tous les historiens , s'élevaient sur les bords de ces fleuves ; ils se sont tous plus à décrire leurs remparts , leurs tours , leurs temples , les palais des rois ; ils n'ont pas même négligé les divers ornemens des arts , ni les détails de leur magnificence. Mais à la vue de ces superbes remparts et de ces villes décorées de tant de magnificence , on se demande si les peuples qui les habitaient y vivaient heureux. S'il est vrai qu'il n'y a point de véritable félicité pour une nation , sans un bon gouvernement et sans de bonnes lois , les Assyriens et les Babylo niens n'avaient

guère d'autre bonheur que celui qui peut se concilier avec la domination d'un monarque absolu.

Tout, dans la cour des rois de Ninive et de Babylone, offrait l'image et le caractère du despotisme. Leur palais, où régnait la pompe d'un luxe asiatique, était fortifié par une enceinte, et gardé par des soldats étrangers. Les enfans des rois captifs ou tributaires y traînaient leur humiliation et leur esclavage. Les grands de l'empire pouvaient seuls y pénétrer. On voyait, parmi les officiers, un chef de conseil, un capitaine des gardes chargé d'exécuter les ordres particuliers du monarque, un chef des eunuques intendant de ses valets et des femmes consacrées à ses voluptés, un chef des échansons, des intendans du trésor, des historiographes et des devins. Les deux plus grandes dignités étaient remplies par deux officiers, dont l'un commandait l'armée, et l'autre était chargé de tout ce qui concernait l'administration intérieure.

Dans ces palais où le trône était héréditaire résidait un pouvoir terrible. Le monarque avait droit de vie et de mort, toutes terres lui appartenaient, il ne les cédait que sous une redevance ; il créait l'impôt d'une manière arbitraire ; l'état était divisé en petits gouvernemens confiés à ses satrapes, il cassait ou maintenait à son gré les actes de la justice et de l'administration. Ce pouvoir redoutable faisait prodiguer aux rois les noms d'une adulation exagérée, on leur rendait des hommages divins, et leurs statues étaient placées près des dieux.

A côté du pouvoir royal, s'élevait le pouvoir du sacerdoce, tantôt pour se prêter un appui mutuel, tantôt pour se heurter. Les prêtres, se mêlant également des affaires de la terre et du ciel, étaient des hommes versés dans les mystères de la nature. Du haut des tours du fameux temple de Bel, ils observaient sans cesse le cours des astres ; leurs divinités n'étaient que des symboles de l'astronomie, des élémens et de la fécondité de la nature ; elles tenaient en main un sceptre, une hache, un glaive, pour indiquer qu'elles veillaient au gouvernement, à la justice, à la guerre. La puissance des prêtres était d'autant plus affermie que le sacerdoce était héréditaire dans leurs familles, qu'ils étaient chargés de l'instruction de la jeunesse, qu'ils présidaient à la naissance, au mariage, aux funérailles, qu'ils rendaient des oracles redoutables. Ils faisaient plier le despotisme, dit M. de

Pastoret, lui rendant crainte pour crainte, ils balançaient la menace des Rois par la menace des Dieux.

Les rivages de l'Euphrate et du Tigre n'en furent pas moins, malgré l'empire du sacerdoce et le pouvoir absolu des rois, le séjour des arts et du commerce; si, dans un état despotique, la fortune place sur le trône un prince d'une âme extraordinaire, tout s'anime et prospère; telle fut Sémiramis qui créa une marine, qui ajouta à la fécondité naturelle de la terre une fécondité d'industrie, qui rendit le commerce si florissant, que Babylone resta long-temps la première ville du monde par son opulence. « Voyez, disaient les prophètes, toutes les richesses qui venaient inonder l'Euphrate, la soie, le lin, le marbre, l'ivoire, tous les bois odoriférans, toutes les pierres précieuses, tous les genres de meubles, de vêtemens, de parfums, les marchandises d'or, d'argent, les huiles, les vins, les chevaux, les armes, les chars, les esclaves; ils se sont enrichis par elles; tous ceux qui ont des vaisseaux sur les mers, et ces marchands sont des princes sur la terre ». Un commerce si prodigieux n'a pu s'établir sans une protection spéciale de la part du gouvernement, et sans de nombreuses relations et divers traités avec les autres nations, dont on retrouve quelques traces dans l'histoire.

La justice était exercée par trois tribunaux composés d'hommes distingués par l'âge, la naissance et des services rendus. Les uns veillaient au mariage, et infligeaient des peines à l'adultère; ils étaient les protecteurs des mœurs et du bonheur privé. Les autres avaient sous leur juridiction le vol: ils garantissaient la propriété. D'autres réprimaient et punissaient toute espèce de violence; ils mettaient un frein aux attentats de la force. Les décisions de ces tribunaux pouvaient être cassées par le prince, qui punissait aussi les malversations des juges. Les demandes et les plaintes étaient reçues à la cour par l'intermédiaire d'un officier; et la cour d'un despote se trouvait ainsi le dernier asile de la justice.

L'armée avait ses institutions, ses réglemens, ses tribunaux. Pour prévenir la révolte, on lui donnait tous les ans d'autres chefs, on la renouvelait, on lui faisait changer de garnison; il paraît qu'on préparait de bonne heure les jeunes gens des familles les plus distinguées à la gloire des armes; la religion y

concourait. Les étendards portaient l'image de Sémiramis, mise au rang des déesses, et des tombeaux étaient élevés aux guerriers morts dans les combats ; mais tout était barbare dans la conquête ; on dépouillait les villes, on les démolissait, on pillait les temples. Il était d'usage d'enlever les familles riches, les ouvriers les plus habiles, les monumens des arts pour les transplanter chez le vainqueur. Ninive et Babylone étaient riches de ces espèces de dépouilles. On envoyait des colonies dans le pays dévasté, pour mieux en assurer la possession. On n'épargnait pas mieux les rois que les peuples. Ninus fit mourir sur la croix le roi des Mèdes avec toute sa famille.

Comme les lois qui punissent les crimes ont un rapport plus intime avec la nature du gouvernement, M. de Pastoret s'est surtout appliqué à nous les faire connaître. Il nous montre combien étaient affreux la plupart des supplices à Ninive et Babylone. Le plus terrible de tous était la fosse aux lions qu'on affamait pour le jour de l'exécution. Outre la prison et les fers, tantôt on arrachait les yeux au patient, tantôt on le faisait expirer au milieu des flammes d'un bûcher. La condamnation pouvait s'étendre sur la famille et sur les biens du coupable dont on démolissait quelquefois la maison. On contraignait un père d'assister au supplice de son fils. On a vu livrer au boureau une classe entière d'habitans. Une législation si cruelle ne peut être produite que par la terreur dont s'arme toujours le despotisme.

C'est ainsi que des monarques absolus, maîtres des biens et de la vie de leurs sujets, dont la puissance était appuyée d'un côté par des armées illustrées par la conquête, et se trouvait d'un autre côté gênée ou fortifiée tour-à-tour par l'ascendant des prêtres versés dans la connaissance de la nature et des astres, établissaient leur domination sur le Tigre et l'Euphrate. Les peuples qu'ils gouvernaient, quoiqu'ils fussent adonnés au commerce et aux différens arts de l'industrie humaine, étaient serviles, corrompus par le luxe, par l'opulence, et par les délices de la mollesse et de la volupté. Toutes leurs lois politiques, civiles et religieuses échappées au naufrage du temps, portent l'empreinte de ces mœurs et de ce gouvernement. A. MÉTAL.

439. **BIRMAN EMPIRE.** — Empire des Birmans, guerre contre cette nation ; vues prises à Rangoon et aux environs, etc. ;

par le lieutenant MOORE. Londres, 1825; Clay. (*Gazette littér. de Londres*; n° 461, 19 nov. 1825.)

L'expédition des Anglais contre l'empire des Birmans a éveillé l'attention publique sur un peuple jusqu'à présent peu connu. Ce que des naturels jaloux laissaient à peine observer à quelques voyageurs surveillés avec soin, à des ambassadeurs gênés par leur caractère diplomatique, les militaires anglais ont pu l'examiner à loisir. Nous avons lieu d'espérer que nous sommes à la veille de mieux connaître ce pays, son gouvernement, sa littérature, son histoire. M. Moore a fait luire les premières lumières : 18 gravures doivent compléter son ouvrage, dont la *Gazette littéraire* du 19 novembre 1825 annonce le premier fascicule composé de six planches : 1° une vue du port Cornwallis, Grand Andaman ; 2° une vue du débarquement de la flotte anglaise, mai 1824 ; 3° la grande pagode, vue du sud ; 4° le temple d'or de l'idole Guadma ; 5° position de l'armée anglaise avant l'attaque du 30 août ; 6° une tempête. De plus une vignette représentant le trait d'un matelot qui sauve un jeune birman, et le rend à sa mère. Des notes accompagnent les gravures.

440. *THE HISTORY OF PERSIA.* — Histoire de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; par le major-général sir John MALCOLM. Édition nouvelle, revue et corrigée, 2 vol. in-8°. Londres, 1827.

441. *PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS ET DE L'ÉGLISE* pendant les 4 premiers siècles ; par M. DUMONT, professeur d'histoire au collège royal de Saint-Louis. Ouvrage adopté et prescrit pour l'enseignement de l'histoire moderne dans l'Université. In-8° ; prix, 5 fr. Paris, 1828 ; L. Colas.

442. *HISTOIRE CRITIQUE DU GNOSTICISME*, et de son influence sur les sectes religieuses et philosophiques des six premiers siècles de l'ère chrétienne ; ouvrage couronné par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres ; par M. Jacques MATTER, prof. à l'Acad. de Strasbourg. 2 vol. de texte et 1 de planches, in-8° ; prix, 18 fr. Paris et Strasbourg, 1828 ; Levrault.

Nous reviendrons incessamment sur cette importante production d'un de nos savans les plus versés dans l'étude des opinions philosophiques des anciens et des modernes.

443. TABLEAU DE LA GRÈCE EN 1825, ou Récit des voyages de M. J. Emerson et du comte Pecchio, traduit de l'anglais, orné du portrait de l'amiral Miaulis, et augmenté d'un Précis des événemens qui ont eu lieu depuis le départ de ces voyageurs jusqu'à ce jour; par Jean COHEN. In-8° de 30 f. avec un portrait; prix, 6 fr. Paris, 1826; Eymery.

444. PRÉCIS DES RECHERCHES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE DES SLAVES OU ESCLAVONS ET DES SARMATES, et sur l'époque de la conversion de ces peuples au christianisme; par Mgr. Stanislas SIESTRZENECWICZ DE BOHUSZ, archevêque de Mohilef, métropolitain des églises catholiques romaines dans l'empire de Russie. 2° édit. revue. Pétersbourg, 1824; imprim. de l'Acad. impér.

445. HISTOIRE DU ROYAUME DE LA CHERSONNÈSE TAURIQUE; par le même. Seconde édit. rev. Pétersbourg, 1824; imp. de l'Acad. imp.

446. EXAMEN CRITIQUE D'UN OUVRAGE SUR LES LIEUX PRIMITIVEMENT HABITÉS PAR LES RUSSES, ET CITÉ DANS UNE LETTRE A M. EVERS; par M. POGODINE. (*Siéverni arkhif.* — Archives du nord, n^{os} 16, p. 281; 17 et 18, p. 109; 19 et 20, p. 289; août, sept. et oct. St.-Pétersbourg, 1826.)

Dans cet examen, M. Pogodine s'applique à prouver que les Russes, fondateurs de l'empire actuel de Russie, étaient venus d'au-delà de la mer Baltique. Ce sentiment, opiniâtrement combattu par l'auteur de l'ouvrage dont il est ici question, semblerait cependant adopté par lui, puisqu'il fait les concessions suivantes : 1°) Que Rurik est venu de la Scandinavie; 2°) que l'empire russe n'a commencé à porter ce nom qu'à l'époque où le Scandinave Rurik parut en Russie; 3°) que Rurik et les Varègues ont fort bien pu donner un autre nom que le leur à l'empire qu'ils venaient de fonder; 4°) que les Varègues habitaient sur les bords de la Baltique, et que cette mer portait le nom de mer des Varègues; 5°) que les Russes n'étaient point des Kosacs.

« Quand même, dit l'auteur de l'ouvrage précité, quand même on trouverait une grande analogie entre les anciens Scandinaves et les Russes, et que l'on prouverait que les uns et les autres appartenaient à la même race, tout cela n'attesterait pas encore qu'ils sont venus de la Scandinavie en Russie. Lors de l'étonnante transmigration des peuples, qui eut lieu à cette époque, il a fort bien pu arriver qu'une portion de la race, dont nous parlons ici, se soit portée vers le nord, et que s'y étant confondue avec les Lappes, elle ait formé les anciens Normands, tandis que l'autre serait restée dans les contrées orientales et méridionales de la Russie actuelle, auxquelles elle aurait donné son nom. »

Mais, dit M. Pogodine, les historiens admettront-ils cette supposition *à priori* ? Deux tribus d'un même peuple qui, se trouvant encore au berceau de l'état social et sans existence politique bien déterminée, n'a pu, par conséquent, acquérir aucun caractère distinctif, peuvent-elles, en se séparant sur des points aussi opposés et en entrant en relations avec des nations entièrement différentes, conserver entre elles une grande analogie au bout de cinq cents ans ? Prenez deux petits Russes âgés de quatre ans; élevez-en un en Russie, et l'autre en Turquie, par exemple, pourra-t-on, au bout de dix ans, reconnaître leur commune origine ? et que dira-t-on de la ressemblance de leurs descendants de la troisième et quatrième génération ?

M. Pogodine fait cette autre supposition : Peut-être existait-il sur les bords de la mer Noire une colonie de Russes Scandinaves qui s'y étaient établis, comme Ascold et Dir à Kief, du temps de Rurik, Rogvold à Polotsk, Tour à Tourof, etc. Au reste, ajoute-t-il, sans recourir à cette hypothèse, et quoi qu'en dise l'auteur du livre qu'il réfute, tous les récits des historiens arabes et bysantins attestent suffisamment que les Kiéviens étaient des Russes.

A. J.

447. DOCUMENTS pour servir à l'histoire des relations diplomatiques de la Russie avec les puissances occidentales de l'Europe, depuis la paix générale de 1814 jusqu'au congrès de Vienne, en 1822, publiés par ordre du ministre des affaires étrangères. Deux vol.; le premier a paru en 1823, le second en 1825. Pétersbourg.

448. CHRONIQUE DE L'ANCIENNE VILLE SLAVE-RUSSE D'IZBORSK ; par l'évêque de Pskof. (*Bibliograp. Listi*.—Feuilles bibliogr., n^{os} 22 et 23, 1825.)

Izborsk ou *Sboresk*, d'après l'annaliste de la ville d'Archangel, était ainsi que Smolensk, une ville des Krivitches ou Slaves de Polotsk, et en 862, lorsque les Varègues russes se furent emparés de toute la Russie, Izborsk devint la capitale des provinces échues en partage à Trouvor.—La situation des résidences que se choisirent Rourik, Sinéous et Trouvor, font faire à l'auteur l'observation : « que tous ces princes Varègues-Russes fondèrent leurs capitales dans le voisinage de grands lacs, sur les frontières mêmes du pays de leurs ennemis. Rurik, sur le Ladoga, près des Tchoudes du golfe de Finlande et les Carisiens; Sinéous, sur le Bèlo-Ozèro ou lac Blanc, à portée de combattre les Zavolotski; et Trouvor, sur le lac Peipus, sur les limites des Tchoudes Lithuaniens. Ce choix tenait encore à l'amour qu'avaient les Normands pour les vastes étendues d'eau, qui leur procuraient les plaisirs réunis de la navigation et de la piraterie. »

Toutes les suppositions sur le lieu de la sépulture de Trouvor, ne reposent sur aucune preuve authentique. — Lorsque la grande princesse Olga, née dans le pays d'Izborsk, eut arrêté que Pskof serait désormais la capitale de cette province, Izborsk ne fut plus qu'une dépendance de Pskof, et même son nom ne figure dans aucun événement historique jusqu'au 13^e siècle. »

Cet ouvrage est orné d'une planche représentant la forteresse d'Izborsk, ainsi que le prétendu tombeau du prince Trouvor; une pierre et plusieurs objets en cuivre, trouvés dans des tombeaux Tchoudes, aux environs de la ville d'Izborsk. A. J.

449. RELATIONS HISTORIQUES, POLITIQUES ET FAMILIÈRES, en forme de lettres, sur divers usages, arts, sciences, institutions et monumens publics des Russes, recueillies dans ses différens voyages et résumés par le chevalier DE DOMINICIS. 150 et 148 pages in 8^o, enrichies de planches et de notes. Saint-Pétersbourg, 1824 et 1825.

450. RECUEIL DE LETTRES, PROCLAMATIONS ET DISCOURS DE CHARLES-JEAN, prince royal, et ensuite roi de Suède et de Nor-

végc. In-8° de 326 pages. Stockholm, 1825. (*Rev. Encyclop.*; fév. 1828, p. 453.) Ne se vend point.

Les pièces que renferme ce recueil vont du 20 octobre 1820 jusqu'au 28 janvier 1825; la première est un discours prononcé par Charles-Jean, à son arrivée à Helsingbourg, et la dernière, une allocution du Roi de Suède à l'Académie d'agriculture de Stockholm. Le volume contient encore des lettres écrites à Napoléon, par Bernadotte, de 1810 à 1813, et les proclamations datées des bords du Rhin, en 1814. A. M.

451. MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES BOHÉMIENS exilés dans la Haute-Lusace; par J. G. L. BRUCKNER. (*Neues Lausitz. Magazin*; 1827, vol. 6, cah. 1^{er}, p. 63.)

Ce mémoire est relatif à la colonie bohémienne de Carlsdorf, et au culte de ces colons. L'auteur fait connaître l'origine de cette colonie et les causes de sa dissolution.

452. MEMOIRS OF M^r. WILLIAM VEITCH AND GEORGE BRYSSON.—Mémoires de William Veitch et Georges Brysson, avec d'autres récits propres à éclaircir l'histoire de l'Écosse depuis la restauration jusqu'à la révolution; auxquels on a joint des esquisses biographiques et des notes; par THOM. MACCREE. 540 p. in-8°. Edimbourg, 1825; Blackwood. Londres, Cadell.

Les mémoires de Veitch, né en 1640, nous retracent les aventures d'un ministre presbytérien, pendant les 50 années de la fin du 17^e et du commencement du 18^e siècle; ceux de Brysson contiennent les évènements de la vie d'un marchand d'Edimbourg, de la même secte et de la même époque. Tous deux sont intéressans et servent à l'histoire des persécutions religieuses du temps: les mémoires de Brysson ont encore le mérite d'être bien écrits, et d'offrir des aventures extraordinaires. D.

453. HISTORY AND ANTIQUITIES OF THE TOWER OF LONDON, etc.—Histoire et antiquités de la Tour de Londres, avec des mémoires sur des personnages distingués, etc., tirés des sources originales; par John BAYLEY, Esq. Part. II. 4°. Londres, 1825; Cadell. (*London Literary Gazette*; 1825, n° 435.)

L'auteur, ayant donné dans le premier volume, qui parut en 1819, différens détails relatifs au *Tower*, s'occupe dans le présent à donner la biographie des prisonniers de tout rang et de tout genre, qui, de cette prison, ont monté sur l'échafaud; cette liste ramène en 1388, où les oncles du roi Richard II, les ducs de York et de Gloucester, ayant dépouillé le roi de son pouvoir, sévirent contre le parti opposé; le compagnon de la jeunesse du roi, *sir Simon Burley*, que le duc de Gloucester refusa aux instances et aux larmes de la reine, fut condamné à être décapité; ceux qui l'avaient précédé avaient été pendus.

Un fait singulier se passa sous Henri VIII : *Arthur Plantagenet*, vicomte de *Lisle*, fils naturel d'Édouard IV, avait été nommé par le roi gouverneur de Calais : il fut soupçonné d'avoir voulu livrer cette place aux Français, rappelé et emprisonné; son innocence ayant été reconnue, le roi chargea son secrétaire de lui faire une sorte d'amende honorable en lui présentant un anneau de diamant. Le prisonnier, qui s'attendait à tout moment d'être livré au supplice, fut tellement saisi à cette nouvelle, qu'il en mourut dans la même nuit.

On trouve encore que, lorsque le roi de France, Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356 (et non 1358, d'après M. Bayley), fut transféré à la Tour (*Rymer, Acta publica Angliæ*), il y avait un peintre parmi les personnes de sa suite.

En 1746, on exécuta au *Tower Hill*, pour la dernière fois; les coupables étaient des chefs écossais, *Nilmurnock*, *Balmerino*, *Lorat* et *Ratcliffe*, qui avaient pris les armes pour la cause du prétendant.

454. RÉSUMÉ DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS QUI ONT EU LIEU EN PORTUGAL, à la fin de 1826 et pendant une partie de l'année actuelle; par H. S. In-4° de 30 p.; prix, 1 fr. 50 c. Paris, 1827; Le Normant.

C'est un résumé rapide de tous les événemens qui ont eu lieu pendant l'époque indiquée, accompagné de notes contenant quelques documens.

D.

455. GESCHICHTE ARAGONIEN'S IM MITTELALTER.—Histoire d'Aragon au moyen âge; par M. SCHMIDT. VIII et 479 pag. in-8°.

Parmi les différens pays dont la réunion a formé le royaume d'Espagne, l'Aragon est, sans contredit, celui dont l'histoire est la mieux connue. On remarque, vers le milieu du seizième siècle, une tendance à tirer le passé de l'oubli, et la publication des chroniques de *Muntaner*, des rois *En Jayme* et *En Pere*, de même que les *Annales de la couronne d'Aragon*, par *Zurita*, avec d'autres ouvrages moins marquans, en fut la suite. De nos jours, *Lindau* a publié, en 1812, un ouvrage sur la constitution de l'Aragon, et l'auteur de celui qui fait l'objet de cette notice a tâché, par une lecture attentive de tous les auteurs originaux, qui sont en grand nombre, de donner l'histoire politique, de même que celle de la constitution, du commerce et de la littérature d'un pays qu'il juge (p. 380) être le seul du moyen âge qui mérite absolument le nom de royaume.

L'Aragon était d'abord une partie du royaume de Navarre, dont le roi *Sanche*, en 1035, céda une partie à *Ramiro*, un de ses quatre fils; cette portion, assez petite, s'accrut par des conquêtes sur les Arabes. En 1137, *Petronelle*, l'héritière d'Aragon, épousa *Raimond V*, comte de Barcelone, dont le fils, *Alfonse II*, réunit l'Aragon et la Catalogne à ses possessions étendues, tels que le Roussillon, Montpellier, etc., dans le sud de la France. *Jayme I*, le conquérant (1213-1276), conquit Valence (1238) après avoir soumis Murcie et les îles Baléares; son fils, *Pierre III* y joignit la Sicile (1276), et *Jayme II* en 1326, la Sardaigne. Cette ligne s'éteignit avec la mort de *Martin*, en 1410, et *Ferdinand*, Infant de Castille, grand-père de Ferdinand-le-Catholique, fut élu roi le 25 juin 1412; ce dernier, âgé de 16 ans, monta sur le trône d'Aragon en 1479, et son épouse, Isabelle, sur celui de Castille, en 1474. Dès-lors, ces pays restèrent réunis.

La constitution d'Aragon est unique, peut-être, par le développement prodigieux du tiers-état, tandis que le clergé n'y figura que beaucoup plus tard; on remarque dans l'histoire de France qu'il était le plus grand adversaire des communes (1). Le commerce florissant et les guerres continuelles avec les infidèles firent le reste; cette dernière cause explique aussi les grandes prérogatives de la noblesse qui, entre autres, avait, comme en Pologne, le droit garanti par la constitution, de se

(1) La collection de D. Bouquet XII, 250 et XIII, 541.

ligner contre le roi; on remarque que les villes adhéraient parfois à ces confédérations. Ce droit fut aboli en 1348 sous Pierre IV, c'est-à-dire, que depuis c'était au *justitia* (souverain juge) à décider entre le monarque et ses sujets; il avait le droit de faire prendre les armes, droit qui fut exercé probablement pour la dernière fois sous Philippe II, en 1591, dans l'affaire de *Perez*. Une des circonstances qui maintinrent si long-temps la constitution de l'Aragon fut le peu d'étendue des domaines royaux (1), et la nécessité qui en résulta d'assembler souvent les états pour obtenir de l'argent.

On ne trouve que peu de choses à remarquer sur la culture des arts et des sciences, et ce peu ne se trouve qu'en Catalogne, où la poésie des Troubadours était cultivée. On aurait désiré que M. Schmidt fût entré dans plus de détails; car, même après l'excellent ouvrage de M. *Bouterweck*, le contact de la poésie arabe avec celle des Espagnols, et ses résultats, ne sont pas encore suffisamment connus.

L'auteur a mis à profit les richesses que lui offrait la bibliothèque de Berlin; mais nous nous sommes étonnés que la chronique de *Muntaner*, dont on a deux éditions dans le dialecte catalan et une traduction espagnole, lui ait manqué; M. Schmidt, à la vérité, le cite à différentes reprises (1), mais toujours d'après d'autres autorités. Nous n'attendons que le second volume de l'excellente traduction de cet ouvrage par M. *Buchon*, pour nous en occuper dans un article subséquent.

S.

456. ESSAI HISTORIQUE SUR LES GITANOS; par M. JÁUBERT DE PASSA, correspondant de l'Institut (Académie des sciences). (*Nouv. Annales des voyages*; mars 1827, p. 289.)

Cet ouvrage est un récit bien fait de tout ce qui concerne les Gitanos, peuple venu de l'Egypte avec les Maures, et qui habite l'Espagne, quoiqu'il soit proscrit par l'opinion et les lois; on y trouve dépeint leur caractère, leurs physionomies, leurs usages et leurs mœurs; les détails dans lesquels entre l'auteur attachent naturellement le cœur à leur infortune. Ce qu'il y a surtout de remarquable parmi eux, c'est que, malgré cet état de dé-

(1) La même chose avec les mêmes suites ont eu lieu en Hongrie.

(2) P. 190, 192 (206), 233, 248, 255, 310.

gradation où ils se trouvent plongés, ils conservent une fierté d'âme qu'on ne saurait trop admirer et un esprit de vagabondage, de liberté, d'indépendance, que ni les lois, ni la police ni le gouvernement d'Espagne n'ont jamais pu comprimer. Les familles de ce peuple sont errantes et dispersées; elles logent partout, bravent les intempéries des saisons et se contentent de peu; elles vivent d'aumône, de rapines, de maquignonage, de sortilèges, de danse, de prostitution; elles ont un chef qui les gouverne, les aime et les protège. On a fait de vaines tentatives pour les fixer, leur inspirer l'amour du travail, les accoutumer aux usages de la société. Leur genre de vie a tant d'attraits pour eux que leurs enfans même qu'on a pris soin de faire élever dans des collèges sont allés rejoindre leurs familles. L'Espagne n'aurait qu'un moyen de les ramener dans la société, ce serait de faire pour eux ce qu'on a fait en France pour les Juifs. Jusqu'à quand l'homme continuera-t-il à proscrire et à persécuter son semblable? N'est-il pas honteux pour l'humanité qu'il existe encore au milieu des nations policées des races d'hommes avilies et prosrites?

A. MÉTRAL.

457. ANNALI D'ITALIA, DAL 1750, etc. — Annales d'Italie, depuis 1750, recueillies par M. A. COPPI. Tom. 4, de 1810 à 1819. In-8° de 504 p. Rome, 1827; imprim. de Romanis.

458. NOTICES HISTORIQUES SUR LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN. (*Annal. univ. de statistique de Milan*; mars 1825, pag. 202.)

Saint-Marin est une petite ville bâtie sur une montagne élevée de 350 toises, et située dans la province d'Italie appelée *Romagna*, à 5 ou 6 lieues S.-O. de Rimini et à 7 lieues environ N.-O. de Urbino. Cette montagne appelée anciennement *Ritano*, changea de dénomination dans la seconde moitié du 4^e siècle, lorsque le Dalmate *Marino* y établit sa demeure et y fonda une société libre et tranquille. Le système constant de refuser toute espèce d'agrandissement a peut-être contribué le plus à conserver l'indépendance de cette petite république dont la population ne dépasse pas 7,000 habitans, la superficie n'excède pas 3 lieues environ de diamètre, et le revenu public ne monte qu'à 60,000 fr. Le général Bonaparte offrit à la république de Saint-

Marin une plus grande extension de territoire; le conseil général en remercia le conquérant, et ne demanda autre chose que l'assurance de sa conservation. En 1817, Pie VII reconnut l'indépendance de cette république, et les citoyens en remercièrent le pontife par un monument en marbre pour perpétuer cette générosité. La souveraineté et l'administration de Saint-Marin consistent actuellement dans un conseil de 300 *anziani* (vétérans) : le pouvoir exécutif est dans les mains d'un sénat composé de 20 patriciens, de 20 bourgeois et de 20 paysans; ce sénat est présidé par 2 *gonfalonieri* (vexilliferi), qui sont renouvelés de 3 en 3 mois, et auxquels on accorde, pendant l'exercice de leur autorité, une garde d'honneur de 30 soldats : en cas de danger, chaque citoyen est obligé de prendre les armes. On ne peut arriver à Saint-Marin que par une seule route, et il est défendu sous des peines très-sévères d'en chercher d'autres pour en approcher. Les habitans sont estimés, vertueux et justes. Leur commerce consiste en bétail, en soie et en vin qui y est excellent.

ROSELLINI.

459. STORIA DELLA GUERRA DI CIPRO, etc.—Histoire de la guerre de Chypre. 3 livres de PAOLO PARUTA. In-8° de 421 pages. Sienna, 1827; impr. de Pandolfe Rossi.

460. HISTORY OF THE PROGRESS, etc. — Histoire des progrès et de la suppression de la réforme en Italie, dans le 16^e siècle; par Thomas MAC CRIE. In-8. Edimbourg, 1827.

Dans cet ouvrage fort recommandable, l'auteur s'élève à de hautes considérations sur l'histoire générale des religions, et, en particulier, sur celle de la religion chrétienne. Les faits y sont développés et liés entre eux avec un talent peu commun; et quoique presque toujours M. Mac Crie fasse preuve d'un jugement sain et éclairé, cependant son histoire n'est pas sur tous les points à l'abri du reproche de partialité : on peut y entrevoir de temps à autre un peu d'animosité contre la cour de Rome. Ce n'est pas que celle-ci doive toujours avoir gain de cause au tribunal de l'histoire; mais nous pensons qu'elle a été déjà assez engagée avec les peuples et les rois, sans lui attribuer encore des actes dont, après tout, elle peut être innocente. Toutefois, l'histoire de la réforme en Italie est, à ce défaut près, digne de

l'attention et de l'estime publiques, et comble heureusement une lacune jusqu'ici peu aperçue de l'histoire ecclésiastique. B. M.

461. ESSAI STATISTIQUE SUR LES FRONTIÈRES NORD-EST DE LA FRANCE; par J. AUDENELLE, employé des douanes; 2 livraisons. In-8°. Metz, 1827. Paris, Truchy.

Le titre de ce livre est bien modeste, et l'on est fort surpris, lorsqu'en l'ouvrant, on y trouve des choses aussi utiles que les recherches et les indications qu'il renferme, non-seulement sur l'histoire de Lorraine, mais encore sur celle du duché de Luxembourg, sur le Barrois, enfin, sur les anciens départemens de la rive gauche. Nous citerons, comme paragraphes essentiels, ceux intitulés : *Coup-d'œil sur l'Étranger*; 2° Résumé historique; 3° Archæologie; 4° Description des établissemens fondés au moyen âge. Dans la première de ces sections, les articles Trèves et Coblenze nous ont paru particulièrement bien faits. La section archæologique, outre qu'elle a le mérite d'être bien écrite, donne des détails essentiels sur l'état des voies romaines, sur les monumens de Metz, sur les restes de Scarponne. Quant aux voies romaines, M. Audenelle commence par rappeler les quatre grandes routes établies par Auguste, puis il se renferme sur ce qui est spécial au pays qu'il décrit, et parle des séparations opérées par la reine Brunehaut. Les quatre voies qui traversent ce pays sont : 1° celle de Sirmium à Trèves, par Strasbourg et Metz, et par la rive gauche de la Moselle; 2° celle de Metz à Trèves, par Caranusca et Ricciacum, au-dessus des hauteurs qui longent la rive droite; 3° La voie de Metz au Palatinat, par l'Hérapel; 4° une autre parallèle à celle-ci, pour gagner les bords du Rhin; contre l'opinion établie par Cluvier, M. Audenelle fixe la position de Caranusca dans le voisinage du Hakenberg; M. Teissier, cependant, nous dit, dans son histoire de Thionville, qu'il n'a pu encore déterminer la position de *Caranusca*, et l'hésitation d'un homme aussi savant, aussi capable de décider, ne peut être balancée ni confirmée par une simple conjecture. Au surplus, M. Audenelle la propose avec modestie; en attendant mieux, il me semble avoir apporté d'excellentes raisons de ne point rechercher Caranusca à Sarrebourg, à 4 lieues de Trèves. Quant à Ricciacum, M. Teissier en a indiqué la situation non

loin du village de Ritzing, qui a été bâti plus au couchant, et il a pris soin d'avertir que Ricciacum n'était pas au même endroit, ce que néanmoins M. Audenelle dit d'une manière précise. Celui-ci s'occupe ensuite du beau monument d'*Igel*, placé dans le village de ce nom, à l'endroit où il présume que la voie traversait la Moselle pour rejoindre celle de Sirmium à Trèves. Ce monument est un obélisque de 64 pieds, couronné d'un globe, sur lequel un aigle déploie ses ailes. Les savans ont beaucoup disputé sur un reste d'inscription, sur l'origine du monument, etc., etc. Nous rappellerons ici l'idée assez plaisante d'un étymologiste, qui a expédié la difficulté sans en être gêné le moins du monde. D'abord il fait naître Caligula dans ce lieu, il le baptise Cajus César, et fait jaillir son nom de celui de *Cais* et de celui d'*Igel*. Cela est commode, il n'y a que trois ou quatre consonnes et autant de voyelles à changer; mais, et il y a long-temps, qu'on a dit spirituellement que les étymologistes ne s'occupaient pas des voyelles et fort peu des consonnes. J'en veux un peu à M. Audenelle de ne s'être pas déclaré contre cette belle découverte. Les *Secundini* n'étaient pas non plus des gens d'affaire, comme il les appelle; ce n'est pas là une bonne traduction d'*agentes in rebus*. Les *Secundini* étaient des personnages d'une toute autre importance. La section des établissemens du moyen Age offre des notices sur beaucoup de villes, de bourgs et d'abbayes; mais je voudrais voir à côté des dates assignées aux églises la description architectonique de ces édifices. En résumé, M. Audenelle a fait une chose utile et même agréable. Ce qu'il laisse encore à désirer pourra être plus complètement traité dans une seconde édition.

P. DE GOLSÉRY.

462. HISTOIRE DES MAIRES DU PALAIS, par George-Henri PERTZ; trad. de l'allemand par M. DEROME. In-12 de 284 p.; prix, 3 fr. 50 c. Haguenau, 1827; Koesler. (*Revue française*; n° 1, pag. 213.)

Tout en rendant justice aux recherches érudites de M. Pertz, savant éditeur de la vaste collection des *Monumenta Germanie historica*, et aux soins qu'il met à restituer, pour ainsi dire, plusieurs maires du palais restés inconnus jusqu'à ce jour, on peut lui reprocher d'avoir voulu trop constamment attribuer à une

cause intelligente, des événemens qui n'étaient, en quelque sorte, dus qu'au hasard, de vouloir toujours reconnaître un esprit de conduite dans les hommes de ces temps de barbarie, qui n'obéissaient guère qu'à leurs caprices et à leurs passions. A. M.

463. LES ÉTATS DE BLOIS, ou la Mort de MM. de Guise. Scènes historiques (déc. 1588); par l'auteur des *Barricades*. 3^e édition revue et augmentée. Un vol. in-8° de VIII-487 p.; prix, 7 fr. 50 c. Paris, 1828; Ponthieu.

En attendant que nous puissions annoncer la *Mort de Henri III à Saint-Cloud*, que l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* nous a promise, et qui complétera le tableau de l'un des événemens les plus remarquables de l'histoire de la Ligue et celui qui se prêtait le plus naturellement à la forme dramatique choisie par lui, nous constatons ici le succès croissant qu'obtient cette composition neuve et originale, en annonçant une troisième édition de sa 2^e partie.

Cette 3^e édition a bien été réellement revue et corrigée par l'auteur, qui a fait dans le dialogue quelques légers changemens dont les gens de goût et ceux qui recherchent la vérité des mœurs et du langage lui sauront gré. Nous signalerons, comme le plus important, celui qui consiste dans l'addition de quelques pages (p. 353 à 358), qui servent à donner au personnage de M^{me} de Nemours un développement qui avait paru généralement désiré, et en même temps, à motiver davantage l'opiniâtreté du duc de Guise, que l'on sera moins porté maintenant à attribuer à l'aveuglement et à une sorte de fatalisme. Cette sollicitude, ce soin de sa propre gloire dans l'auteur, quand d'autres à sa place croiraient avoir assez fait pour justifier la faveur publique, prouvent qu'il aspire à des suffrages durables et que son ambition n'est point satisfaite. Nous croyons qu'il est appelé à de nouveaux succès et que sa place est marquée au rang de nos historiens philosophes.

E. H.

464. MÉMOIRES ET MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES; par le prince DE LIGNE, ornés de son portrait et d'un fac-simile de son écriture. 4 vol. in-8°; prix, 26 fr. Paris, 1827-1828; Ambroise Dupont et C^{ie}.

Dans un moment où le goût du public pour les Mémoires est

tellement prononcé qu'il accueille avec intérêt tout ce qu'on lui présente sous ce titre, c'était une heureuse idée que de reproduire ceux d'un homme aussi connu que le prince de Ligne, et dont on a dit avec raison que chacune des illustrations eût pu suffire à une renommée. Propre à toutes les carrières, il avait recherché toutes les gloires et aucune ne lui avait manqué; militaire brillant, courtisan habile et pourtant loyal, historien piquant et fidèle, observateur délié, homme du monde, littérateur ingénieux, il a rempli tour à tour ces différents rôles avec le même bonheur. Seul, entre les étrangers (1), selon l'ingénieuse pensée de M^{me} de Staël, le prince de Ligne obtint l'honneur d'être en France modèle et non imitateur. Il nous appartenait par ses goûts, par ses mœurs, par l'élégance de sa personne et le piquant de ses expressions. Quand on parcourt ses ouvrages, ajoute l'auteur de la *Notice* que nous mettons à contribution, et quand on lit en même temps le récit d'une vie si pleine et si occupée, on est étonné de tout ce qu'il savait: histoire, politique, art militaire, économie rurale, etc., il aborde tout, il parle de tout en homme instruit des choses qu'il traite; et c'est, dit M^{me} de Staël, avec un ton si facile, un style si négligemment *parlé*, qu'il faut à son lecteur de la réflexion pour apprécier toute la profondeur de vues que cache cette frivole enveloppe. C'était celle, du reste, de l'époque où il a vécu, et ce n'est pas un des moindres talens d'un esprit supérieur que d'éviter d'afficher aucune supériorité et de savoir être de son siècle pour toutes les choses qui ne tirent point à conséquence.

Dans les loisirs de sa retraite, à Léopoldsberg, le prince de Ligne, à l'âge de 60 ans, songea à mettre en ordre et à publier les divers ouvrages sortis de sa plume. Ils parurent pour la 1^{re} fois chez les frères Walther à Vienne, en 31 vol. in-12, en l'année 1807. Mort en 1814, à l'âge de 79 ans, à l'époque du congrès de Vienne, il avait voulu, conformément à un antique usage, laisser un legs à la compagnie de trabans dont l'empereur l'avait nommé commandant en 1808. Ne possédant aucune fortune, il avait disposé pour cet objet de ses *OEuvres posthumes*, qu'il estimait 100,000 florins (200,000 fr. environ). Ses

(1) Le prince de Ligne, issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons des Pays-Bas, était né à Bruxelles le 23 mai 1735.

héritiers, dit l'auteur de la *Notice*, les vendirent un prix beaucoup moindre. Le comte de Colloredo, son successeur au commandement, leur intenta un procès dans l'intérêt des trabans ; mais, au moyen d'une transaction, les *Œuvres posthumes* parurent en 1817, à Vienne, en 6 vol. in-8°.

C'est dans cette mine si riche d'écrits, dans cette collection, dont les exemplaires complets sont assez rares, à ce qu'il paraît, même en Allemagne, que les éditeurs ont fait un choix ; et ce choix nous a paru judicieux. Ils ont rejeté un assez grand nombre de morceaux parcequ'ils n'étaient pas du prince de Ligne, mais seulement des extraits ou des traductions, faits par lui, tels sont : l'*Instruction du Grand-Frédéric à ses troupes légères* ; les *Mémoires sur le prince Louis de Bade*, les *maréchaux de Lacy*, le *comte de Rabutin*, etc. ; d'autres, parceque, réimprimés plus d'une fois, ils sont devenus populaires, tels sont : les *Mémoires du comte de Bonneval*. Les morceaux qu'ils ont reproduits sont surtout ceux qui peuvent offrir le plus d'attrait aux gens du monde ; ce sont des fragmens, des lettres, des portraits, tous morceaux littéraires, qui n'entrent guère, par conséquent, dans le cadre des études et des objets auxquels notre *Bulletin* est spécialement consacré, mais auxquels se rattachent des souvenirs historiques assez récents et assez importants, par la position où s'est trouvé le narrateur, pour que nous en recommandions ici la lecture.

Le 3° de ces 4 volumes, qui renferme les *Mémoires militaires* de l'auteur et ses observations sur un art dans lequel il obtint autant de succès que dans le monde, sera l'objet d'un article spécial dans la 8° section du *Bulletin*, et nous y renverrons les lecteurs qui auraient intérêt à juger du mérite de cette partie, laquelle sera lue avec plaisir et avec fruit, même par les gens du monde.

E. H.

465. RESUMEN HISTORICO DE LA REVOLUCION DE LOS ESTADOS UNIDOS MEXICANOS. — Résumé historique de la révolution du Mexique ; par DON PABLO DE MENDIBIL. 1 vol. in-8°. Londres 1828 ; Ackermann. (*Literary Chronicle* ; 1828, n° 458.)

L'auteur a tracé avec précision et impartialité l'histoire des événemens qui se sont passés dans le Mexique, depuis l'insurrection dans la ville de *Dolores*, en 1808, jusqu'en 1819 où

l'autorité de l'Espagne fut momentanément rétablie. Le portrait du général *Mina* qui termina sa carrière à 29 ans, donnera une idée de la manière de l'auteur.

« *Mina* naquit avec les plus heureuses dispositions pour la vie militaire. Doué d'une grande valeur, il était en même temps calme, actif et désintéressé. Il supportait courageusement les plus cruelles privations, et partageait toutes les fatigues et les dangers avec les simples soldats. Ses qualités naturelles et acquises qu'il déployait même en des occasions indifférentes, le rendaient l'idole de ses troupes. Aucun de ceux qui l'approchaient n'échappait à cette influence secrète et toute puissante du génie, qui contient la foule, et semble être ce sceau mystérieux, dont l'empreinte dénote des natures supérieures. Sa taille était au-dessus de la moyenne et bien proportionnée. Ses restes mortels furent déposés dans un caveau, à Mexico, où reposent les nobles fondateurs de l'indépendance nationale, Hidalgo, Allende, Morelos, Matamoro et tous les autres chefs qui ont tant de droit à la vénération et au respect des Mexicains. »

MÉLANGES.

466. ACADEMIE ROYALE DE TURIN, séance du 27 mars 1828.

La classe des sciences historiques et philologiques de l'Académie royale des sciences, a entendu les lectures suivantes : Rapport fait par M. de Provana, au nom d'une commission composée de MM. le rapporteur César de Saluces et Joseph Manno; sur l'*Art d'enseigner à lire en peu de temps*, par M. Bouvier; *Considérations historiques* sur le comte Thomas de Savoie, par M. Selopis; 2^e *Lettre sur l'histoire des Républiques Italiennes* de M. Sismondi, par le comte Napione; continuation des *notices* sur la maison royale de Savoie, par M. César de Saluces; lecture sur la vie et les œuvres de Brunetto Latini, par M. Sauli. — *Séance du 10 avril*. M. Sauli a lu le livre 2^e de son histoire du commerce des Génois avec l'empire grec et la colonie de Galata. M. Omodei a continué la lecture de ses recherches sur les anciennes artilleries et inventions de guerre, relatives à la poudre et aux armes à feu. M. Selopis a continué ses observations historiques sur Thomas I^{er}, comte de Savoie. — *Séance du 8 mai*. Le comte Napione a lu sa 3^e lettre sur l'histoire des ré-

publiques italiennes de M. Sismondi; M. Peyron, son examen de la chronologie égyptienne selon le système de Manéthon; M. Sauli, un mémoire sur l'état de la colonie de Galata, dans les premières années du règne de l'empereur Andronic Paléologue. (*Journal de Savoie*; avril et mai 1828.)

467. PROSPECTUS OF A PLAN FOR TRANSLATING AND PUBLISHING such interesting and valuable works on eastern History, etc.—Prospectus d'un plan pour la traduction et la publication des ouvrages intéressans et précieux sur l'histoire, la science et la littérature de l'Orient, qui se trouvent dans les manuscrits des bibliothèques du Musée britannique et de la Compagnie des Indes, et dans d'autres dépôts de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. 4 p. in-fol. Londres, 1828.

L'Angleterre a senti le reproche qui lui a été adressé plusieurs fois d'avoir contribué si peu à la propagation des connaissances relatives à la littérature orientale, quoiqu'elle y soit plus intéressée qu'aucune autre contrée, puisqu'elle règne sur une des plus belles parties de l'Inde, et qu'elle entretient des relations actives avec les grands états de l'Asie. Il vient de se former à Londres un comité composé en très-grande partie de membres de la Société asiatique, pour provoquer et diriger la publication et la traduction des manuscrits orientaux. Nous voyons dans ce nombre MM. Carey, prof. de sanscrit à Calcutta, Farquhar, ancien gouverneur de Malacca, Haughton, ci-devant prof. de littérature hindoue au collège de la Compagnie des Indes, sir W. Ouseley, Price, prof. d'indostani à Calcutta, Mirza Ibrahim, prof.-adjoint pour la littérature hindoue, Wilson, secrétaire de la Société de Calcutta, etc. Ce comité se propose de se mettre en relation avec les sociétés savantes et avec les consulats pour se procurer des manuscrits. Il fait sentir dans son prospectus l'utilité de ses travaux futurs pour les études théologiques, l'histoire, la littérature, le commerce, la géographie, même la médecine et d'autres sciences. Il s'occupera non-seulement des ouvrages arabes, persans et syriaques, mais aussi de ceux qui sont écrits en sanscrit, chinois, pali, cingalais, birman, et dans les langues du Tibet, de la Tartarie et de la Turquie, en malais et dans les autres dialectes de l'Archipel oriental, ainsi que dans les nombreux dialectes de l'Indostan et de la péninsule méridio-

nale de l'Inde. Les textes seront publiés dans l'idiome original, et indépendamment des traductions, afin de mettre les étudiants à même de se procurer des livres orientaux. Il seront imprimés aux frais du comité qui a ouvert une souscription à cet effet. Déjà un grand nombre de personnes riches ont promis des cotisations annuelles, par exemple, le duc de Clarence et le prince Léopold de Saxe-Cobourg, chacun 21 liv. sterl., les ducs de Sussex et de Gloucester, l'archevêque de Cantorbéry, les ducs de Richmond, Devonshire, Wellington, Northumberland, lord W. Bentinck, les évêques de Londres, Winchester, Salisbury, Ely, MM. Hobhouse, Marsden, Morrit et beaucoup d'autres, chacun 10 liv. st. La Société asiatique renoncera en faveur du comité aux 105 liv. st. que lui alloue la Compagnie des Indes.

Pour encourager les savans à contribuer aux travaux du comité, celui-ci distribuera chaque année, en séance générale, 4 prix en argent, chacun de 10 à 100 livr. sterl., et 4 médailles en or du prix de 15 guinées chacune, pour les textes ou traductions qu'ils auront présentés.

Avec ce prospectus nous avons reçu une circulaire, également en 4 p. in-fol., du comité de correspondance de la Société asiatique, ayant pour but de stimuler le zèle des orientalistes; on y a joint le discours prononcé par Colebrooke, directeur de la Société, dans la séance du 15 mars 1823. D-g.

468. *BIOGRAFIA UNIVERSALE ANTICA E MODERNA*, etc. — Biographie universelle, ancienne et moderne, etc. Vol. XXXVIII (MÉ-MI). Venise, 1827; imprim. de Missaglia.

469. *CRONICA DI POETI ANTERIORI E CONTEMPORANEI AD OMERO*, etc., etc. — Chronique des poètes antérieurs et contemporains à Homère, composée par Ambroise BALBI de Gênes, augmentée de notes et corrigée par l'auteur, précédée d'un discours historique et critique. In-8°. Lugano, 1826. (*Antolog.*; n° 81, vol. XXVII, septembre 1827, p. 122.)

Nous sommes reconnaissans envers M. Balbi, dit le rédacteur, d'avoir reproduit et réuni, pour la commodité des amateurs des études de l'antiquité, tout ce qui se trouve sur cet objet dispersé dans diverses auteurs; nous ne regardons pas autrement cette chronique comme vraiment fondée sur l'histoire et sur la

critique, et nous nous contentons de la considérer comme un recueil de tout ce qui nous est parvenu de l'antiquité sur cet objet; il nous semble en effet que telle a été l'intention de l'auteur puisqu'il en appelle aux témoignages d'Ennius de Viterbe.

470. MODERNE BIOGRAPHIEN, etc. — Biographies modernes, ou précis historique de la vie des hommes qui se sont distingués en Suisse comme régens, capitaines, hommes d'état, savans, artistes; par M. LUTZ. In-8° de IV et 408 p. Lichtensteig, 1826; Kappler. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; juin 1827, n° 108, p. 377.)

M. Lutz avait déjà publié, en 1812, une collection de biographies contenant un précis historique sur les hommes qui, par leurs vertus civiques, se sont distingués en Suisse pendant le 18^e siècle. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui est une continuation de celui dont nous venons de parler, bien que l'auteur ne le dise pas dans le titre.

L. D. L.

471. NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'ANTOINE ROSCHMANN, historiographe du Tyrol. (*Zeitschrift für Tirol und Vorarlberg*; 1826, vol. II, p. 1.)

On trouve, dans cette notice de 184 pages, beaucoup de détails sur un savant du Tyrol, qui, né en 1694, à Hall, dans la vallée de l'Inn, et mort en 1760, à Inspruck, avec le titre d'historiographe des pays du Tyrol, a composé plus de 180 écrits, dont on a joint le catalogue à sa biographie. La plupart sont encore inédits, on les conserve à la bibliothèque publique d'Inspruck. Parmi ceux qui ont été imprimés, on remarque *Veldidena urbs antiquissima Augusti Colonia et totius Rhaetiae princeps*. Ulm, 1744, in-4°. *De episcopatu sabionensi S. Cassiani martyris*. Ulm, 1751, in-4°. Les manuscrits concernent pour la plupart les antiquités du Tyrol.

D.

472. PLUTARQUE DES PAYS-BAS, ou Vies des hommes illustres de ce royaume; précédé d'Une introduction historique; par M. ANDRÉ, avec cette épigraphe : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, Bruxelles. 1828, in-8°. Orné du portrait de Guillaume I^{er}. (*Revue Encyclop.*; mars 1828, p. 741.)

Cette 1^{re} livraison d'un ouvrage qui aura 4 volumes, renferme les articles de Guillaume I^{er}, Ruyter, Rubens, Jean Se-

cond, Grotius, Brauwer, de Wüt, Vondel, Boerhaave, Grétry, Swammerdam, Huyghens, Erasme et Charles-Quint.

473. BIOGRAPHIE DE SCHLOEZER. (*Stiéveni Arkhif-Archives du Nord*; juil. et août 1826, n^{os} 14 et 15, p. 113.)

Auguste-Louis Schloezer, l'un des historiens russes les plus profonds, naquit en 1737, à Yagstadt, sur la rivière de Yagst, dans le district de Kirchberg, comté de Hohenlohe, où son père était pasteur. Redevable à une excellente éducation de la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, chaldéenne, syriaque et française, il se rendit, en 1751, à Wittemberg pour y apprendre la théologie. C'est là qu'il conçut le désir de voyager dans l'Orient, désir qui l'agita pendant toute sa vie, et que cependant il ne put jamais satisfaire, malgré l'étude approfondie qu'il avait faite des langues orientales. En 1754, il soutint à Wittemberg une thèse *de vita Dei*; et de cette ville, il partit pour Göttingue, où il s'adonna pendant deux ans à la théologie, et principalement à la philologie biblique. Des propositions avantageuses le firent consentir à occuper une place de précepteur en Suède. C'est là qu'au bout de 3 ans de séjour, en 1758, il publia en suédois son essai sur l'histoire du commerce; mais comme il avait toujours présent à sa pensée le plan de son voyage, il retourna à Göttingue en 1759. Indépendamment des langues orientales et surtout de l'arabe, qu'il fut bientôt en état d'enseigner, il fit encore un cours de médecine sous le célèbre docteur et accoucheur Røederer, dont il épousa la fille. Schloezer pensait que la médecine était indispensable au succès du voyage qu'il méditait, et déjà il se préparait à soutenir son examen de D^r lorsque de nouvelles propositions, qui lui furent faites par la Russie, changèrent entièrement le plan d'existence qu'il s'était tracé. Le célèbre Müller, historiographe de Russie, l'ayant engagé comme précepteur de ses enfans, avec promesse de le faire recevoir ensuite membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, Schloezer partit pour cette capitale en 1761. Son premier soin, à son arrivée en Russie, fut d'étudier la langue du pays, sans laquelle il n'aurait jamais pu débrouiller le chaos des vieilles annales russes : il y fit bientôt tant de progrès qu'il excita l'envie de Müller, qui prit à tâche de le contrarier dans toutes ses vues. Quoique ses plus chères espérances se trouvas-

sent évanouies, il n'en continua pas moins de s'occuper de l'histoire de Russie, en compulsant les chroniques et tous les documens nationaux qu'il put rassembler. En 1762, il fut nommé agrégé à l'Académie des Sciences et désigné précepteur des enfans du comte Razoumowski; mais ce qui le dédommagea surtout des désagrémens qu'il avait éprouvés, c'est qu'en 1764, M. Michaëlis lui fit obtenir la place de professeur à l'université de Goettingue. Müller s'opposa à son départ de la Russie, il exigea avant tout que Schloezer lui remit tous les matériaux historiques qu'il avait recueillis. Schloezer ayant refusé d'adhérer à cette demande, fut contraint de rester, mais en même temps nommé professeur, attaché à l'Académie de Saint-Pétersbourg et spécialement chargé de travailler à l'histoire ancienne de Russie. Il reçut un congé de 3 mois pour séjourner en Allemagne, revint ensuite passer 2 ans à Saint Pétersbourg, et repartit pour Goettingue où il resta jusqu'à ce qu'il eut obtenu la place de professeur de politique en Russie. C'est de là que date la belle carrière littéraire et scientifique de cet illustre historien. Au nombre de ses œuvres les plus remarquables, il faut compter : l'*Histoire générale du Nord*, publiée pour la première fois en 1772, et son *Nestor* (1802-1809). Schloezer ne rendit pas de moins grands services à la statistique qu'à l'histoire. Personne mieux que lui n'a déterminé l'esprit et les limites de cette science, et n'en a mieux tracé la théorie entière. L'histoire universelle lui est redevable de nouvelles lumières, comme on peut s'en assurer par son *Histoire générale* (1792), et son *Introduction à l'histoire générale pour les enfans*. Peu satisfait de ces immenses productions, son esprit infatigable avait embrassé la science entière de la politique, sur les divisions et l'essence de laquelle il n'a malheureusement publié que quelques cahiers. Il eut de son temps une influence particulière en Allemagne par sa *Correspondance* (1776-1782), et ses *Indications politiques* (1782-1793), dont le but principal était de blâmer ouvertement les abus et les vices des gouvernemens. Il ne fut pas moins utile aux sciences comme Académicien. A 70 ans, il renonça à tous les emplois, et mourut en 1809, dans sa 75^e année. L'empereur Alexandre l'avait élevé en 1804 au rang de gentilhomme, et lui avait accordé la décoration de Saint Vladimir, 4^e classe. A. J.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

<i>Philologie, Ethnographie et Linguistique.</i>	Pag.
Langues de l'Inde; Bloasville	417
Institut oriental de Londres; Arnot et Forbes	419
<i>Horæ siriacæ</i> ; Wisemann	423
Hymnes orphiques.— <i>Thierichii observationes</i>	427
<i>Copie victorianæ</i> ; Spengel.— <i>Varia lectiones</i> ; Werfer.—Haitinger	428
Sur le prétendu atticisme <i>ῥησαυμαί</i> ; J. B. Gail	<i>Ib.</i>
Dialectes slaves; Dobrowsky.—Chansons polonaises	435
Hist. rimée de la déposition de Richard II; Webb	436
<i>Mythologie.</i>	
Interprétation historique de la mythologie; Leriche	437
<i>Archæologie, Numismatique.</i>	
Sur le lin fin de la Bible; Scot.—Momies égyptiennes; Granville	440
Fouille d'Herculanum.—Vues de Pompéïa; Fumagalli	441
Stonehenge du Wiltshire et sur les Druides	442
Monumens celtiques de la Côte-d'Or; Girault	443
Reprise du travail général sur les antiquités de la France	444
Monumens romains d'Arles; Vérant et Penchaud	446
Inscription de Trincomali; Johnston	448
Inscription grecque de Syracuse; Panofka	449
Antiquités de Metz; Tessier.—Tanrobole à Die, Drojat	450
Médailles déconvertes.—Vases grecs peints d'Odessa	451
Anciens édifices en Prusse; Repton	453
<i>Histoire.</i>	
Histoire de la législation; de Pastoret	454
Empire birman; Moore.—Histoire du Gnosticisme; Matter	459
Sur les lieux primitivement habités par les Russes; Pogodine	460
Chronique d'Isborak.—Lettres de Charles-Jean	462
Histoire de la Tour de Londres; Bayley.— <i>Id.</i> de Portugal	464
Hist. d'Aragon au moyen âge; Schmidt	<i>Ib.</i>
Essai sur les Gitanos; Jaubert de Passa	466
Hist. de la république de St-Marin	467
Hist. de la réformation en Italie; Mac-Crie	468
Essai sur les frontières Nord-Est de la France; Audenelle	469
Les maires du palais; Pertz	470
Les Etats de Blois	471
Mémoires du prince de Ligne	<i>Ib.</i>
Résumé de la révolution du Mexique; Mendibil	473
<i>Mélanges.</i>	
Acad. Roy. de Turin, 474 — Ouvrages orient., 475.—Biographie.	
Poètes antérieurs à Homère, 476. — Plutarque des Pays-Ras	477
Biographie de Schlozer	478

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

TOME X.

LISTE

DE MM. LES COLLABORATEURS

DE LA VII^e SECTION

DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES

ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteurs principaux : MM. CHAMPOLLION-FIGEAC et CHAMPOLLION JEUNE.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachkunde*, ou *Linguistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** (*Völkerkunde* des Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, Bianchi, de Chéry, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Gail, Garcin de Tassy, de Golbéry, Grangeret de Lagrange, Guigniaut, Hase, Héreau, Amédée Jaubert, Langlois, Letronne, Reinaud, Abel Rémusat, de Roguier, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

MYTHOLOGIE. — *Collab.* : MM. Choppin d'Arnouville, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, de Golbéry, Guigniaut, Métral.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab.* : MM. Bottin, Coquebert de Montbret, Dubois, de Golbéry, Letronne, Mionnet, Reinaud, Abel Rémusat, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy.

HISTOIRE. — *Collab.* : MM. Michel Berr, Berthevin, Bottin, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Garcin de Tassy, Gence, Gley (l'abbé), de Golbéry, Hase, Héreau, A. Jaubert, Langlois, Letronne, Métral, Albert Montémont, A. Pellat, Reinaud, Abel Rémusat, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 4 vol. in-8°, ou 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS PHILOGIE;
RÉDIGÉ PAR MM. CHAMPOLLION.

7^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,
PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES
De Monseigneur le Dauphin,
PAR LA SOCIÉTÉ

POUR LA
PROPAGATION DES CONNAISSANCES
SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,
ET SOUS LA DIRECTION
DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

 **TOME DIXIÈME.**

A PARIS,

AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n^o 3;
Et chez FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n^o 24.
Paris, Strasbourg et Londres; chez MM. TREUTTEL et WURTZ.

1828.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

1. INSTITUT ROYAL DE FRANCE. PRIX FONDÉ PAR LE COMTE DE VOLNEY. *Rapport sur le Concours de 1828 et Programme du prix pour l'année 1829*; par M. le baron SILVESTRE DE SACY. (*Extrait.*)

La Commission avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait adjuger dès le 24 avril 1825, « d'examiner si l'absence de toute écriture, ou l'usage soit de l'écriture hiéroglyphique ou idéographique, soit de l'écriture alphabétique ou phonographique, ont eu quelque influence sur la formation du langage, chez les nations qui ont fait usage de l'un ou de l'autre genre d'écriture, ou qui ont existé long-temps sans avoir aucune connaissance de l'art d'écrire; et dans le cas où cette question paraîtrait devoir être décidée affirmativement, de déterminer en quoi a consisté cette influence. »

La même question a été remise deux fois au concours en 1825 et 1826. Le concours de 1826 n'ayant pas répondu entièrement aux espérances de la commission, et la discussion approfondie des Mémoires qui lui avaient été adressés ayant conduit à penser que la question n'avait pas été parfaitement saisie par les concurrens, elle donna, dans le second programme qu'elle publia le 24 avril 1826, des développemens propres à bien fixer la nature et les bornes du problème dont elle désirait obtenir la solution, et elle indiqua en même temps quelques-uns des moyens qu'il convenait d'employer pour parvenir à résoudre ce problème *par des faits, et non par des théories*. « En conséquence (ce sont les propres expressions du programme), après un mûr examen des termes dans lesquels était conçue la question, des moyens qui s'offraient pour la traiter dans son entier, et des Mémoires qui lui avaient été envoyés, » elle prorogea le concours jusqu'au 24 avril 1828, et elle annonça en même temps que le prix serait de 3,600 francs.

G. TOME X.

1

La Commission a reçu 3 Mémoires, parmi lesquels deux ont particulièrement fixé son attention. L'auteur du mémoire mis sous le n° 1, a pris pour épigraphe ces vers :

Post effort animi motus, interprete lingua. (Horace).

Mansuram rudibus vocem signare figuris. (Lucain.)

Partant de ces principes, que les idées sont une écriture intérieure ; que les percevoir, c'est lire ; que parler, c'est traduire ce langage intérieur ; qu'écrire, c'est donner de la fixité à la parole, il a établi comme données certaines que plus la grammaire spéciale d'une langue est semblable à celle du langage intérieur que nous lisons lorsque nous percevons nos idées, mieux cette langue remplit sa destination ; ou, en d'autres termes, que plus une langue a de signes pour répondre à la multiplicité et à la variété des aspects et des rapports sous lesquels nous percevons les idées, plus elle est un instrument parfait ; que l'écriture, en donnant de la fixité à la parole, nous aide à apercevoir un plus grand nombre de rapports et à les mieux apercevoir, et que par conséquent elle exerce une influence sur le langage. Or, toutes les variétés d'écriture sont comprises sous deux genres, l'écriture idéographique et l'écriture phonographique ; la première s'adresse directement à l'intelligence par l'organe de la vue, elle associe les idées à des images ou naturelles ou de convention ; la seconde s'adresse par les yeux à l'organe de l'ouïe, elle rappelle des sons associés, soit par l'onomatopée, soit par des conventions, à certaines idées ; mais, suivant l'auteur, l'ouïe agissant plus fortement, plus indépendamment des circonstances extérieures, avec le concours de plus d'organes, l'écriture qui rappelle les sons doit exercer sur la mémoire une impression plus vive, et par conséquent rappeler les idées avec plus d'énergie ; d'ailleurs l'écriture idéographique (et ici la langue et l'écriture chinoises servent de preuves à l'auteur, qui rentre ainsi dans la voie de la démonstration par les faits), l'écriture idéographique, dit-il, oppose un obstacle à la formation des catégories destinées à distinguer les diverses parties d'oraison, et à celle des flexions grammaticales qui ont pour objet d'exprimer les rapports, deux choses que favorise l'écriture phonographique : la première est donc moins propre à la transcription des idées, c'est-à-dire de ce langage

intérieur dans lequel existent et les catégories et les rapports. Comme l'écriture imprime son cachet au langage et influe sur l'élaboration de la parole, l'écriture idéographique arrête plutôt qu'elle ne facilite le perfectionnement de la langue; et, d'un autre côté, le langage lui-même réagissant sur la perception des idées et l'élaboration de la pensée, son imperfection accoutume l'intelligence à se contenter de pensées vagues, mal circonscrites, enveloppées d'une sorte de nuage. . . .

Il est évident que l'auteur de ce Mémoire a cherché dans la théorie, plutôt que dans les faits, la solution des questions proposées. Non seulement il admet en général une influence de l'écriture sur le système grammatical des langues, mais encore il n'hésite point à caractériser l'espèce d'influence qui appartient à chacun des deux genres d'écriture; celle que l'écriture idéographique exerce sur le langage, ne lui paraît propre qu'à en diminuer les ressources et à en arrêter le perfectionnement, et ces fâcheux effets ne lui semblent pas même, comme à l'un des plus profonds et des plus savans philologues de nos jours, M. G. de Humboldt, compensés par des avantages dignes d'entrer dans la balance; l'écriture phonographique, au contraire, et surtout l'écriture alphabétique est, à son avis, éminemment propre à favoriser les développemens d'une langue, à multiplier les richesses de sa nomenclature et les ressources de sa syntaxe.

Des conclusions toutes contraires ont été suggérées à l'auteur du Mémoire n° 3, ayant pour épigraphe : *Gentes quoque ac loca et alia multa reperias inter nominum causas.* (Quintil., Institut. orat. I, 4.), par les faits, ou du moins par l'aspect sous lequel ils se sont offerts à ses méditations. Le mémoire qu'il a adressé cette année à la Commission, n'est que la suite et le complément d'un premier travail qu'il avait présenté au concours en 1826. Sans se faire connaître, il a pris soin de nous instruire de cette circonstance, et nous a mis à portée de remonter à son premier Mémoire, en donnant au second la même épigraphe qu'il avait adoptée la première fois. La Commission, qui n'a vu en cela rien d'irrégulier, a dû réunir ces deux parties d'un même travail, et les soumettre à un seul examen : elle a reconnu que les idées de l'auteur n'avaient éprouvé aucun changement; que le système qu'il avait adopté d'abord, ne

différerait en rien des conclusions qu'il a tirées en dernier lieu de ses recherches; qu'il a seulement multiplié les exemples, ajouté de nouveaux développemens à ses premiers raisonnemens, insisté avec une nouvelle force sur les résultats. Avant de donner une idée de ce travail, qui est plus conforme que le Mémoire n° 1, aux conditions énoncées dans le programme, nous ne pouvons nous dispenser d'observer que l'auteur a eu tort de croire que la Commission avait d'avance une opinion toute formée sur le problème dont elle demandait la solution, et qu'un travail dont les conclusions seraient contraires à cette opinion, n'obtiendrait pas d'elle un accueil favorable.

L'auteur pense qu'il est impossible de résoudre les questions proposées par des preuves directes et de fait, qui équivalent à des démonstrations et forcent l'assentiment, parce qu'il faudrait pour cela pouvoir remonter à l'origine primitive de plusieurs langues, et suivre l'histoire de la formation et des variations de leur système grammatical pendant une suite de siècles, tant avant que les nations qui les parlent eussent aucune écriture, que postérieurement à l'invention ou à l'adoption de l'un des deux genres d'écriture. Toutefois, en comparant le système grammatical de diverses langues, placées dans des circonstances semblables ou opposées sous le double rapport, soit de la possession d'une écriture quelconque ou de l'absence de toute écriture, soit de l'écriture idéographique ou phonographique, il se croit suffisamment autorisé à affirmer que la différence qu'on observe entre les langues riches en catégories, en formes ou en flexions, et les idiomes qui en sont dépourvus, ou n'en ont qu'un très-petit nombre, ne tient point du tout, ou du moins tient pour bien peu de chose à la nature de l'écriture.

Les preuves de cette assertion, ce sont 1° l'extrême ressemblance qui s'est conservée dans les formes grammaticales des divers idiomes d'une même famille et des dialectes d'une même langue, quoique les uns aient été parlés par des peuplades qui n'ont eu une écriture quelconque que quinze ou vingt siècles après l'époque où les autres ont joui de cet avantage; 2° que la même simplicité du système grammatical, la même pauvreté ou la même absence de catégories ou de flexions, se remarquent chez les nations dont les unes ont eu de tous temps une écriture idéographique, tandis que les autres, ou sont restées pri-

vées d'écriture, ou ont adopté une écriture alphabétique : tels sont les Chinois, comparés aux Birmans et aux Malais; 3° que chez des peuples qui étaient en possession d'une écriture alphabétique, les formes grammaticales, au lieu de se multiplier, se sont en grande partie effacées et ont disparu peu à peu, ce qui s'observe dans la plupart des idiomes vulgaires de l'Inde, dérivés du samscrit, et spécialement dans le Bengali; l'auteur aurait pu ajouter : dans un grand nombre des langages de l'Europe, dérivés du latin, dans le grec moderne, et dans l'arabe vulgaire.

De plus, l'auteur fortifie son opinion de quelques considérations. Il fait observer qu'il n'est guère possible de douter que partout le langage ne fût déjà réduit en système, avant que l'on connût l'écriture; que partout, et notamment en Chine et dans l'ancienne Égypte, l'écriture, pendant long-temps, ne fut pas d'un usage assez répandu pour exercer une influence puissante sur le langage de la masse de la nation; que d'ailleurs l'écriture idéographique ne fut jamais entièrement privée du concours de l'écriture alphabétique, vérité que suggère la simple théorie et qui est confirmée par de nouvelles découvertes.

Enfin, s'il fallait rendre raison de ces différences dont on a cherché l'origine dans l'influence de l'écriture, l'auteur croirait plutôt en découvrir la cause dans la nature opposée des langues monosyllabiques ou polysyllabiques, dans la diversité du génie des peuples, produit d'une multitude de circonstances souvent inappréciables; surtout, dans la littérature et dans les compositions primitives qui, chez chaque nation, lui ont servi de modèle et de type.

De quelque talent qu'aît fait preuve l'auteur du *Mémoire* n° 1, et quelque soin que celui du *Mémoire* n° 3 ait apporté à multiplier les faits et à en faire ressortir les conséquences, la Commission a pensé que la théorie du premier n'était pas à l'abri de quelques fortes objections, et ne se trouvait pas suffisamment appuyée sur des faits incontestables; et que les inductions que le dernier a tirées des faits, perdraient peut-être de leur valeur, si, au lieu de ne juger du système grammatical de divers idiomes que par les règles nues de la grammaire, et par l'écorce, s'il nous est permis d'user de cette expression, on pénétrait dans le génie des langues, et on en découvrirait par

une étude plus approfondie toutes les ressources. Les efforts faits pour résoudre le problème ayant conduit deux hommes d'un mérite distingué, quoique divers, à des résultats directement opposés, la Commission a mieux senti toute la difficulté d'arriver à une solution complète de la question, du moins dans l'état actuel de nos connaissances. Pour être juste envers les deux auteurs, elle n'a point voulu adjuger le prix d'un combat où elle ne pouvait discerner le vainqueur. Elle a arrêté de leur donner à tous deux un haut témoignage de son estime et du cas qu'elle fait de leurs travaux, en proclamant leurs noms dans cette séance solennelle, et de partager également entre eux la somme qui était destinée au meilleur Mémoire.

Le Mémoire n° 1 a pour auteur M. le baron de Massias. L'auteur du Mémoire n° 3 est M. Schleyermacher, bibliothécaire à Darmstadt.

La Commission propose, pour sujet du prix qu'elle adjugera le 24 avril 1829, *l'analyse raisonnée du système grammatical de la langue basque*. Le prix sera de 1,200 francs. Toute personne est admise à concourir, excepté les membres résidans de l'Institut. Les Mémoires seront écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} janvier 1829.

2. COMPARAISON DE L'ÉCRITURE UNIVERSELLE du D^r FRANKLIN, avec celle du D^r GILCHRIST. (*Oriental Herald*; mai 1826, p. 308.)

De tous les projets qui, depuis nombre d'années, ont été proposés dans le but de procurer aux hommes l'immense avantage de pouvoir se communiquer leurs idées au moyen d'une seule et même écriture, on n'en a vu aucun, non pas exécuté, mais seulement tenté avec quelque succès, malgré toute l'activité, on pourrait même dire l'opiniâtreté des auteurs à réaliser leurs chimères. Si l'on a essayé le plan de Volney, c'est qu'il contenait des idées vraiment neuves, des observations judicieuses, et plus que tout cela l'essai d'un système de transcription des mots orientaux en caractères européens, qui méritait, sous plus d'un rapport, l'attention des philosophes et des gens de lettres. Cependant on y renonça bientôt par des raisons qu'il serait trop long de rapporter ici, mais qui sont habilement développées par le savant auteur des *Recherches sur les langues*

tartares, dans un article de ses *Mélanges asiatiques* où il examine et discute, avec cette clarté, et cette finesse d'observation qui lui sont familières, plusieurs points du système de Volney.

M. Gilchrist, qui vient nous exposer ses idées sur le même sujet, est auteur d'un dictionnaire anglais-hindostani estimé, qui est précédé d'une introduction où il donne, de son côté, un système de transcription des mots orientaux, et où il dit, je crois, quelque chose de son plan d'écriture universelle. Aujourd'hui il nous assure qu'il est arrivé au *nec plus ultra* de ses travaux sur ce sujet, et qu'il est à la veille d'adopter ce système universel qu'il projette depuis si long-temps. On doit regretter que M. G. n'ait pas employé à des travaux plus solides et plus utiles, le temps qu'il a consacré, on pourrait même dire perdu, à méditer et à combiner un plan qui ne sera probablement jamais d'aucune utilité. Quel est ce plan ? M. G. ne nous l'expose pas dans l'article de l'*Oriental Herald* que nous avons sous les yeux, et qui ne contient qu'un parallèle entre l'écriture que Franklin avait imaginée, non pas comme pouvant servir à tous les peuples de l'univers, mais applicable seulement à l'anglais, et l'écriture universelle de M. G.

Dans l'alphabet que Franklin avait imaginé pour écrire l'anglais comme on le prononce, les lettres c, j, q, w, x et y, sont retranchées comme inutiles, mais il y a six nouveaux signes qui, combinés avec ceux des anciens qui n'ont pas été retranchés, doivent suffire pour exprimer tous les sons distincts du langage. La différence des voyelles brèves et longues est exprimée par une seule ou par deux voyelles. Quelques-unes des idées relatives à ce nouvel alphabet, sont consignées dans deux lettres écrites avec les signes qui le composent, et M. G. transcrit à son tour ces deux lettres suivant son système. Voilà, à bien dire, à quoi se réduit le parallèle annoncé par M. G., entre ces deux écritures. Le reste n'est qu'un verbiage ampoulé et obscur, où l'on n'aperçoit que la mauvaise humeur d'un homme mécontent de ne pas voir réussir ses projets. Au reste, il est facile de se convaincre, en comparant l'une avec l'autre ces lettres écrites suivant les deux systèmes, que les modifications apportées par M. G. à celui de Franklin, sont très-légères, et se réduisent à peu près à la suppression du redoublement des

voyelles, dans le cas de la syllabe longue et au changement de la forme des signes.

Nous ignorons quel usage la postérité fera du système de M. G.; mais nous pensons qu'il est et sera toujours le seul homme de l'univers qui veuille et puisse employer son écriture universelle. Cependant on croirait, à l'entendre, que le bonheur des nations dépend uniquement de l'adoption qu'elles en feront. « Les Chinois, dit-il, sont nés dans l'esclavage, ils continuent à vivre comme les plus vils *Ilotes*, et ils resteront ainsi jusqu'à la fin de leur *Chapitre social*, à moins qu'ils ne prennent le parti de changer leur méthode de parler et d'écrire tout au rebours des autres peuples, pour adopter mon plan universel. » L.

3. NOUVELLE GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE RAISONNÉE ET COMPARÉE; par M. SARCHI, D^r en droit de l'Université de Vienne en Autriche, etc. In-8°; prix, 10 fr. Paris, 1827; Dondey-Dupré.

S'il est vrai que celui qui écrit sur une matière que d'autres ont déjà traitée, contracte par là l'engagement de faire mieux ou du moins autrement que ses devanciers, il faut convenir que la foule de grammaires hébraïques publiées jusqu'à ce jour prescrivait à l'auteur de celle-ci un devoir aussi impérieux que difficile à remplir. Poussé par une louable émulation, il a voulu que la concurrence, loin de justifier aucun préjugé contre son ouvrage, servît, au contraire, à en faire ressortir tout le mérite. Le frontispice de la nouvelle grammaire annonce qu'elle est *raisonnée et comparée*; ce titre promet beaucoup, et imposait à M. Sarchi de grandes obligations: nous allons voir s'il y a satisfait.

Nous ne nous arrêterons pas au chapitre 1^{er}, qui traite de la prononciation; nous dirons seulement que les règles de cette partie de la grammaire y sont présentées avec autant de clarté que de précision; et que l'auteur, en n'omettant rien de nécessaire, ne dit rien de superflu.

Le chapitre deuxième, qui est fort étendu (car il comprend 190 pages), est consacré à la lexicologie. Les mots y sont considérés en eux-mêmes, c'est-à-dire seulement sous le rapport de leurs formes et de leurs inflexions diverses. L'auteur passe successivement en revue toutes les parties de l'oraison, et examine les fonctions que chacune d'elles remplit dans le discours; les

règles générales y sont posées avec beaucoup de lucidité ; les exceptions n'y sont pas multipliées à l'infini comme elles l'ont été par d'autres grammairiens : néanmoins elles s'y trouvent en nombre suffisant. Dans l'article relatif aux adjectifs, nous avons remarqué, et nous signalons comme digne d'attention, la partie intitulée *État d'annexion*. L'article relatif aux verbes est et devait naturellement être le plus long, vu les difficultés graves et nombreuses que présente, en hébreu, cette espèce de mot. La théorie des voix et des temps nous a paru développée avec une grande supériorité de talent, et si l'auteur n'a pas épuisé la matière, il a du moins laissé bien peu à faire à ses successeurs.

Nous arrivons à la syntaxe, qui fait le sujet du troisième chapitre. Plus d'un lecteur sera surpris ou même, choqué d'y voir une section sur les tropes : c'est pourquoi nous aurions souhaité que l'auteur eût donné les motifs de cette classification, dont aucune grammaire peut-être n'offre d'exemple. Quoiqu'il en soit, ce chapitre est plein d'idées neuves et lumineuses, qui annoncent un hébraïsant consommé. L'auteur, il est vrai, a des obligations à M. de Sacy ; mais, loin de les dissimuler, il se glorifie à juste titre d'avoir suivi la doctrine et les conseils d'un savant aussi illustre. La méthode adoptée par M. Sarchi, très-propre à donner en peu de temps la connaissance d'une foule d'accidens *syntaxiques*, conduira sans effort à la solution des principales difficultés qu'ils peuvent offrir.

Le quatrième chapitre, intitulé *Prosodie*, traite des accens. Ces signes y sont divisés en trois classes, c'est-à-dire que les accens sont ou *rhétoriques*, ou grammaticaux, ou prosodiques. En hébreu, la plupart des accens servent à deux fins : ils indiquent en même temps, par la place qu'ils occupent, la syllabe sur laquelle la voix doit s'élever et les mots après lesquels on doit faire, en lisant, une plus ou moins forte pause. Nous ne craignons pas d'affirmer que ce chapitre appartient en entier à notre grammairien, et qu'il est un de ceux qui lui ont coûté le plus de travail. Les hébraïsants un peu instruits peuvent seuls se faire une idée des difficultés, et apprécier à sa juste valeur le mérite de les avoir vaincues ; ils lui sauront gré d'avoir banni de son ouvrage une nomenclature bizarre, imaginée dans le quinzième siècle, et que personne ne regrettera, excepté les routiniers pleins d'un respect aveugle pour les doctrines surannées.

Le chapitre suivant renferme les règles de l'*orthographe*. L'auteur y parle des lettres, des points-voyelles, etc. Ainsi, il développe ce qu'il n'a fait qu'indiquer au commencement de l'ouvrage. Il donne de très-amples notions sur la nature et la permutation des lettres, et fait connaître toutes les altérations dont est susceptible sa manière d'écrire les mots. La théorie des points-voyelles est beaucoup plus clairement exposée que dans toute autre grammaire publiée jusqu'à ce jour ; c'est du moins un mérite que ne lui refuseront pas les adversaires de la ponctuation massorétique. On trouve dans l'article troisième du même chapitre, des considérations importantes sur les signes diacritiques, et des idées nouvelles sur le point appelé *daguesch*, lequel correspond, en général, au *teschdid* des Arabes. Après de savantes observations sur les figures grammaticales qui modifient ou altèrent le matériel des mots, telles que l'apocope, la paragoge, la tmèse, etc., l'auteur passe à la *thématologie*, qui forme la matière du sixième chapitre.

Ce chapitre, le dernier de l'ouvrage, est d'un grand intérêt. L'investigation du thème, essentielle surtout dans les langues sémitiques, est nécessaire à la connaissance exacte de la signification véritable et absolue d'un verbe, en le réduisant à ses élémens primitifs. Ainsi, l'on dépouille cette partie de l'oraison de toute circonstance de genre, de nombre, de temps et de personnes, modifications résultant de l'addition de certaines lettres appelées *serviles*. Ces lettres donc étant supprimées, il ne reste plus que le *thème* ou la racine du mot, presque toujours composée de trois lettres nommées pour cela *radicales*. Ce sujet amène naturellement des détails sur la dérivation et la formation des noms, soit par l'addition de l'une des six lettres dites *hémantiques*, soit par tout autre changement que peut subir la forme primitive d'un mot.

Le volume est terminé par un appendice sur le nom hébreu de la divinité, appelé ineffable par les Israélites, qui n'osent pas le prononcer. Quelqu'opinion qu'on ait sur ce scrupule, il est respectable comme tout ce qui tient à la conscience religieuse. M. Sarchi fait d'ailleurs preuve d'une grande érudition dans ce court aperçu.

L'auteur, désirant que son ouvrage fût d'un intérêt plus général, a conçu l'heureuse idée de comparer l'hébreu avec la

plupart des langues anciennes et modernes : il a multiplié avec raison les rapprochemens; et ceux dont il a enrichi sa grammaire sont non-seulement d'une grande justesse, mais encore, pour la plupart, inattendus. Il présente les faits sans en rechercher les causes, et laisse à d'autres le soin d'examiner les questions ethnographiques qu'ils peuvent faire naître. Toutefois, cette partie est sans contredit une de celles qui recommandent le plus à l'attention des philologues la nouvelle Grammaire hébraïque; et nous osons affirmer que ce n'est pas peu dire.

Ceux qui n'ont pas encore la moindre teinture de l'hébreu, trouveront dans cet ouvrage des règles élémentaires qui leur enseigneront les premiers rudimens de la langue. Les personnes plus ou moins avancées ne le liront pas avec moins de fruit : elles y recueilleront le double avantage d'ajouter aux connaissances qu'elles possèdent déjà, et de rectifier les doctrines vicieuses qu'elles pourraient avoir puisées ailleurs. Enfin, l'estime des savans de tous les cultes, sera pour M. Sarchi la récompense de son travail et le dédommagement des longues et pénibles recherches qu'a exigées une tâche aussi laborieuse. E. C. D. A.

4. SUR LA LANGUE PALI.

La Gazette du gouvernement de Calcutta contient la notice suivante sur un ouvrage relatif au Pali, ou langue sacrée des Buddhistes, qui a été récemment publié à Ceylan.

Les matériaux primitifs de cet ouvrage, qui comprend une grammaire et un vocabulaire de la langue Pali avec une nomenclature de ses racines, furent en grande partie l'ouvrage de feu M. TOLFEY, de Ceylan. A sa mort, ces matériaux devinrent la propriété du révérend M. CLOUGH qui les compléta et les publia.

L'auteur de la grammaire Pali s'étend fort peu sur l'histoire chronologique de cette langue, mais il la fait précéder d'observations qui jettent un certain jour sur son état actuel. Il fait dériver le mot *Pali*, dénomination de la langue, de celui de *Pela*, qui signifie *rang*, *rangée*, et caractérise, par l'idée générale attachée à ces expressions, le système régulier des contractions de cette langue. M. Clough convient toutefois, avec tous ceux qui ont traité cette matière, que la langue *Pali* est généralement désignée sous l'appellation de *Magadhi*, déduite de *Magadh*, ou

Behar méridional, pays d'où, d'après l'opinion la plus généralement répandue, cette langue tire son origine.

La grammaire de M. Clough est imprimée en caractères cingalais dont les *Devanagari* forment apparemment la base. Le seul caractère dans lequel le Pali est exclusivement écrit est le caractère carré ordinaire dont on trouve le modèle dans les livres vernissés et dorés des Birmans. Il semblerait que cet alphabet a pris naissance dans les pays de l'est, car il n'est pas connu à Ceylan, bien qu'il paraisse peu douteux que la langue et la religion de Buddha aient pénétré, de l'Inde proprement dite, dans l'est de l'Asie par l'intermédiaire de Ceylan. Nous pensons que les caractères Pali carrés sont peu en usage à Siam, et qu'ils paraissent être presque exclusivement adoptés à Ava.

L'auteur de la grammaire du Pali confirme par son témoignage l'opinion assez généralement répandue dans l'Inde, que cette langue, quelle que soit la diversité des caractères dans lesquels elle est écrite, est également intelligible à Ceylan et à Ava. Il établit en outre son identité avec le sanscrit, et la considère comme un dérivé de cette langue dans laquelle on retrouve, suivant lui, tous les principaux élémens constitutifs du Pali. Les vocabulaires de leurs noms et de leurs racines vocales sont à peu près les mêmes. La grammaire, formée sur le même modèle, est aussi beaucoup plus simple, et paraît incontestablement plus moderne que celle de l'autre langue.

En définitive, l'auteur déduit de ces diverses considérations la conséquence que le Pali est, non point une langue primitive, mais uniquement un langage dérivé, et l'une des plus anciennes et des plus parfaites ramifications de la souche primordiale du sanscrit, etc. (*Asiatic Journ.*; mai 1827, p. 663.)

5. LE PARTERRE DE FLEURS DU CHEIK MOSLIE-EDDIN SADI, de Chiraz. Édition *autographique* (1), publiée par M. N. SEBELT. In-4° de 27 feuil. ; prix 12 fr. Paris, 1828.

6. CORRECTION DES NOMS ORIENTAUX DU VOYAGEUR SCHILTBEG; par M. JOS. DE HAMMER. (*Denkschriften der kœnig. Akad. der Wissenschaft. zu München*; Tom. IX, p. 217.)

Nous nous contenterons de signaler cet article à l'attention

(1) Ceci veut dire lithographié sur le texte persan.

des savans sans l'analyser. Il a simplement pour but, ainsi que le titre l'annonce, de rectifier l'orthographe des mots orientaux, suivie par l'ancien voyageur bavarois, Jean Schiltberg. Nous ne sommes pas aussi sévères sur ce point que M. de Hammer. Nous laissons à chacun la liberté d'orthographier comme bon lui semble, pourvu cependant que les mots soient reconnaissables. Plusieurs caractères orientaux n'ont pas de correspondans dans nos langues d'Europe, leur transcription est donc arbitraire. Nos caractères ont d'ailleurs une valeur différente selon les contrées; ainsi, par exemple, pour rendre la lettre arabe *chin* les Allemands sont obligés d'employer les 3 lettres *sch*, les Anglais *sh* et nous *ch*. Comment espérer après cela de faire adopter à tous les savans de l'Europe un système uniforme d'orthographe? On sait que feu M. de Volney a fondé un prix pour encourager les érudits à s'occuper de cette grande question; mais les mémoires que l'on a faits pour la traiter ont prouvé précisément qu'on ne peut la résoudre d'une manière satisfaisante.

G. T.

7. GRAMMAIRE DE LA LANGUE MADÉCASSE; par feu M. CHAPELIER, naturaliste du gouvernement à Madagascar, publiée par R. P. LESSON. (*Annal. marit. et colon.*; janv. et fév. 1827, p. 90.)

La philologie a fait dans ces temps modernes, et continue de faire des progrès étonnans. On n'avait guère connu jusqu'à ces derniers temps, sur la plupart des langues des régions lointaines, et surtout sur celles des insulaires disséminés sur l'Océan, que quelques vocabulaires fort imparfaits, et le plus souvent in-exacts, de très-peu d'utilité aux recherches savantes de nos philologues modernes, et tout ce qui peut être présenté de méthodique sur cet important sujet ne peut manquer d'être favorablement accueilli par ces derniers.

De toutes les classes de voyageurs, ceux qui se sont le plus appliqués à la philologie sont les missionnaires, l'exercice de leur ministère requérant absolument une connaissance grammaticale des langues des peuples auxquels ils annonçaient les vérités du salut; aussi nous voyons que partout où ils ont pu s'introduire et s'établir, ils ont, dès leur début, commencé par travailler à composer des grammaires et des dictionnaires que leurs successeurs ont perfectionnés. Les missionnaires lazaristes ayant for-

mé, il y a près d'un siècle, à Madagascar des établissemens religieux que le climat destructeur de l'île, et le manque de succès dans leur carrière apostolique les forcèrent d'abandonner dans la suite, il est plus que probable qu'ils avaient composé dans la langue du pays des ouvrages élémentaires qui peut-être n'existent plus.

« J'étais à l'île de France (dit l'éditeur de la grammaire dont il est ici question, M. Lesson) lorsque le hasard fit tomber cet ouvrage et les exercices qui l'accompagnent entre les mains du D^r Desnoyers, qui voulut bien me remettre l'un et l'autre, en m'exprimant le désir de les voir sauvés de l'oubli. L'auteur, M. Chapelier, avait long-temps séjourné dans l'île où le gouvernement français l'avait envoyé en qualité de naturaliste. Il connaissait parfaitement la langue du pays. Après lui ses papiers furent éparpillés, ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'un Anglais très-riche et très-instruit parvint à en rassembler une partie qu'il conserve avec un soin religieux et trop exclusif peut-être pour l'avantage des sciences et la mémoire de M. Chapelier. Lorsqu'il sut que j'avais en ma possession la grammaire madécasse de ce dernier, il chercha les moyens de la réunir à ses autres manuscrits; mais je ne crus pas devoir accueillir sa demande par les raisons que je viens d'exposer, et je regardai comme un devoir envers mon pays de les publier dans les *Annales maritimes et coloniales*, recueil, selon moi, le plus propre à conserver un semblable travail, et à en répandre au loin la connaissance. »

Après cet avant-propos viennent les règles de la syntaxe madécasse de M. Chapelier. L'ouvrage n'est peut-être pas parfait, on pourrait y remarquer quelques lacunes dans les règles de la grammaire; mais, tel qu'il est, il peut être aussi utile aux philologues qu'aux personnes auxquelles l'étude de cette langue peut devenir nécessaire. L'auteur remarque que la langue est partout la même dans cette île immense, la plus peuplée et une des plus vastes de l'Océan. Ces insulaires n'ont point de caractères propres; ainsi que les Malais, ils ont adopté les caractères arabes.

L'auteur observe sur les nombres cardinaux qu'ils ne dépassent pas dix. Après ce nombre ils disent 10 et 1, 10 et 2, etc., jusqu'à 20 qu'ils expriment par 2 dix, 2 dix et un, 2 dix et deux,

etc.; 3 dix, 3 dix et un, etc., jusqu'à cent, alors ils disent 100 et un, 100 et deux, 100 et dix et un, 100 et deux dix jusqu'à mille.

L'ouvrage est terminé par des exercices ou petits thèmes qui servent d'exemples aux règles grammaticales expliquées par l'auteur. Ceux qui désireront de plus longs détails sur ce sujet pourront consulter les *Annales maritimes*. D.

8. *DET GRÆSKE SPROGS GRAMMATIK TIL SKOLENES BRUG.* — Grammaire grecque, à l'usage des écoles; rédigée par Fréd. LANGE. In-8°. Copenhague, 1826; Gyldendal. (*Dansk Litteratur-Tidende*, 1827, n° 5.)

En 1821 M. Lange avait publié un ouvrage sur les formes de la langue grecque. C'est cet écrit développé et amélioré que l'auteur reproduit aujourd'hui. Il a ajouté une syntaxe de plus de 100 pages, pour laquelle il a consulté les observations des meilleurs grammairiens. Sous quelques rapports cette syntaxe l'emporte sur celle de Buttman, étant claire, concise et fondée toujours sur des exemples. D.

9. *LEXIQUE GREC-FRANÇAIS*, avec les formes difficiles, de tous les mots contenus dans les différents opuscules classiques grecs, et cours particuliers de versions grecques; à l'usage des classes de grammaire et d'humanités. Ouvrage qui épargne aux élèves les frais d'un grand dictionnaire, et leur aplanit bien des difficultés; précédé d'un Traité de la formation des verbes et de tableaux des déclinaisons, et de la conjugaison du verbe εἶμι, être, et εἶμι, aller; par M. DE MOURCIN. 16° édit., cor. et augm. de plus de 2,000 articles, qui ne se trouvent pas dans la 15^e édit. Gr. in-8° de xxxii et 478 p. sur 2 colonnes. Prix, broché, 7 fr. 50 c. Paris, 1828; Delalain.

Le lexique de M. de Mourcin est apprécié depuis long-temps par les professeurs; mais les progrès de l'étude du grec dans l'université, dans les derniers temps, ont fait désirer des améliorations, et c'est pour répondre à ce vœu que cette édition a été entreprise. L'éditeur a agrandi le cercle de cet ouvrage, et, au moyen de quelques additions, il l'a rendu propre aux classes d'humanités.

10. *GREEK GRADUS.* — Gradus grec, ou Lexicon prosodique grec, latin et anglais; par le révérend John BRASSE, du collège de

la Trinité à Cambridge. 8° pp. 942. Loudres, 1828; Baldwin et comp. (*Literar. Chronicle*; 15 déc. 1827.)

Cet ouvrage est annoncé comme contenant l'interprétation en langues latine et anglaise, de tous les mots qui se trouvent dans les poètes grecs qui ont écrit depuis les 1^{ers} temps jusqu'à l'époque de Ptolémée Philadelphe, et avec la *quantité* de chaque mot pris séparément, comme de tous les mots en général, dans le sens desquels il paraît y avoir une similitude relativement à l'acception du mot principal.

II. ESSAI SUR LES LYRIQUES GRECS; par L. DELCASSO, ancien élève de l'école Normale, professeur au collège royal de Strasbourg. In-4°. Strasbourg, 1828.

Ce morceau de littérature est fort remarquable par les réflexions ingénieuses et profondes qu'il contient sur les caractères généraux de la poésie lyrique chez les Grecs. M. Delcasso nous dit que la littérature de ce peuple grandit et enfanta des chefs-d'œuvre sans reconnaître d'autres règles que le goût du public et l'instinct du génie; qu'un événement, qu'une cérémonie religieuse, suffisaient pour créer de nouvelles espèces de poèmes. *Le genre lyrique fut celui qui réunit aux plus puissants effets de l'harmonie, la plus haute exaltation des idées et des sentences; c'était l'âme de l'inspiré s'échappant et se manifestant tout entière sous l'empire d'une sorte d'extase.* Les réflexions de M. Delcasso ont le mérite de frapper par la justesse de la pensée, par la noblesse et la propriété de l'expression. *Le poète lyrique, dit-il, ne doit pas paraître emprunter son sujet à l'extérieur, mais le tirer de son fonds; il doit l'arracher au monde réel pour le transporter dans ce monde idéal que peuplent ses rêves brillants et ses illusions sublimes. Dès-lors il faut que le style se mette au niveau des conceptions: les images deviennent hardies comme les pensées, les mouvemens brusques et rapides comme les accès de la fièvre poétique, et le rythme semble apporter à l'oreille quelque chose de ces mélodies célestes que le poète croit entendre dans son délire.* Nous voudrions transcrire tout ce chapitre. Le second est consacré à l'histoire de la poésie lyrique, divisée en quatre époques. A la première appartiennent Orphée et Musée. M. Delcasso fait voir que le jugement de Pausanias, sur les hymnes d'Orphée, qu'on chantait

encore de son temps, s'applique assez bien au recueil qu'on nous fait lire aujourd'hui, mais qui paraît être l'ouvrage d'un philosophe de l'école d'Alexandrie; en sorte qu'il ne nous reste rien ni d'Orphée, ni de Musée, ni en général de cette époque. Dans la suivante viennent Homère, Callinus, Tyrtée, Alcman, Arion, Terpandre, Stésichore, Alcée, Sapho, Erinne, Ibycus et Anacréon. De tant de beaux génies il ne nous est resté que bien peu de fragmens. M. Delcasso réunit sur chacun de ces poètes les détails qui peuvent servir à faire connaître son genre et son mérite. Nous citerons comme très-bien écrit le portrait d'Alcée, celui de Sapho, enfin, celui d'Anacréon. Mais ce n'est en quelque sorte que le prélude du travail de M. Delcasso; la troisième période de son histoire est celle de Pindare, celle des chœurs dramatiques. Il la commence par Simonide de Céos, auteur de la sublime inscription faite pour les guerriers morts aux Thermopyles. Pindare, sans lequel nous en serions réduits à des conjectures sur la poésie lyrique des Grecs, occupe, comme on le pense bien, une grande place dans ce morceau, que nous nous garderons bien d'appeler dissertation, tant il appartient à la littérature et au goût le plus exquis. On rappelle l'opinion de Wittembach, qui fait de Pindare un pythagoricien: on cite le *Ménon* de Platon, où il est dit que Pindare et tout ce qu'il y a de poètes divins, affirment que l'âme est immortelle, et que tantôt elle quitte cette terre, ce que nous appelons mourir, tantôt elle y revient, ce que nous appelons naître. Le caractère de ce poète, qui loue toujours en juge et jamais en flatteur, l'analyse de ses ouvrages, la liaison des idées qui paraissent d'abord les plus éloignées les unes des autres, enfin, des réflexions sur l'euphonie et le rythme remplissent ce paragraphe. *Aujourd'hui*, dit l'auteur, en le terminant, *l'effet des pompeuses représentations de l'antiquité est entièrement perdu pour le lecteur isolé qui, feuilletant lentement un livre qu'il ne comprend qu'à force de travail, est, comme le dit un Grec moderne, aussi froid que le tombeau de l'auteur qu'il médite.*—Les morceaux lyriques des tragédies occupent ensuite M. Delcasso, il rappelle les chœurs cycliques et dithyrambiques, les directeurs des dionysiaques s'avisant d'ajouter aux chants du chœur le récit d'une action; de là la naissance de la tragédie, telle que la firent Thespis et Phrinichus, telle que la firent en-

suite Eschyle, Sophocle, Euripide. On examine le caractère particulier de chacun quant à la poésie lyrique, puis on parle des chœurs de la comédie dont la licence appela la sévérité des magistrats, enfin du drame satirique où les dieux des champs et des forêts jouaient un rôle obligé. La dernière période est remplie par Lycophron, Callimaque, Cléanthe, Théocrite, etc. Alors la poésie lyrique ne brillait plus que d'un éclat mourant; enfin, M. Delcasso, suivant M. Rizo, fait une excursion dans la poésie lyrique des Grecs modernes. Dans la troisième partie il classe tous ces poèmes qu'il a si bien analysés, il écrit en quelque sorte la poétique du genre. On gagnerait beaucoup à lire ce beau travail, en se reportant à chaque instant aux poètes grecs, ce serait un cours de littérature excellent, et l'on y reconnaîtrait toujours la justesse des idées, et l'élégance de l'expression de l'auteur, dont les tableaux sont animés, et dont le style est rempli de chaleur et brillant d'images.

P. DE GOLBÉRY.

12. CRATINI, VETERIS COMICI GRAECI, FRAGMENTA collegit et illustravit M. M. RUNKEL. In-8°, de VI et 110 pp.; prix, 16 gr. Leipzig, 1827; Hartmann. (*Allgem. Repertorium*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 6, p. 438.)

L'auteur a le projet de publier une collection complète des fragmens des comiques grecs. Il croit pouvoir surmonter les grandes difficultés qu'offre un pareil travail pour rassembler les matériaux, les rapprocher, les corriger et les expliquer. Et en effet, son premier essai, que nous annonçons, prouve qu'il ne s'est pas imposé une tâche au-dessus de ses forces. Il a commencé par les fragmens de Cratinus. Le 1^{er} chapitre renferme ceux de pièces connues de cet auteur. Le 2^e chapitre contient les fragmens de pièces inédites de cet écrivain. Le 3^e offre, dans l'ordre alphabétique, les mots que les anciens grammairiens ont cités comme ayant été employés par Cratinus. Les explications de l'auteur sont claires et précises. Elles offrent, outre ses propres observations, les corrections et les remarques d'autres critiques.

L. D. L.

13. NICOLAI METHONENSIS REFUTATIO INSTITUTIONIS THEOLOGICAE PROCLI PLATONICI. Primum edidit annotationemque subjecit J. F. VOEMEL. Grand in-8°; XVIII et 267 p.; pr. 3

thalt. Francfort sur l. M.; 1825; Broenner. (*Idem*; 1825; nos 15 et 16, p. 200.)

Dans son avant-propos du Proclus, M. Creuzer avait promis la publication de cette controverse dont il avait chargé le professeur Voemel. On s'est servi, dans ce but, de trois manuscrits de Leyde, communiqués par le professeur van Heusde, et d'un manuscrit de Munich, dont les variantes avaient été relevées par le bibliothécaire Krabinger. M. Voemel a fait des démarches inutiles pour consulter les manuscrits qui se trouvent dans une certaine ville d'Allemagne, qu'il ne nomme pas, probablement par esprit de paix. Le premier manuscrit de Leyde a servi de base au texte. D'après l'opinion de M. V., ce manuscrit date de 1560. Il est affecté d'une foule de fautes, mais il est sans lacune. Le second manuscrit de Leyde n'est qu'une copie d'un de ceux du Vatican; il est plus correct que le premier, mais il est moins complet. Le troisième contient une traduction latine de l'*Institutio* de Proclus et de la Réfutation de Nicolaus, mais qui n'est d'aucune importance, ni sous le rapport de la critique, ni sous celui de l'explication des passages difficiles : on suppose que Bonav. Vulcanius en est l'auteur. Le manuscrit de Munich a été écrit par Mich. Maleas, d'Épidaure, en 1550, et il y a quelques lacunes. Si de meilleures leçons, tirées d'autres manuscrits, n'ont pas été admises dans le texte, c'est que l'éditeur a voulu donner le texte tel qu'il se trouve dans le premier manuscrit. Les argumens de Proclus n'y sont pas reproduits, il y a seulement le commencement des passages auxquels se rapportent les réfutations. Les variantes des passages de Proclus se trouvent à la fin. Les notes qui accompagnent le texte indiquent les différentes interprétations, rectifient ce texte et expliquent les passages difficiles. Ce même volume contient : p. 220, *Epimetrum alterum variae lectionis et annotationis ad initia philosophiae ac theologiae ex Platonicis fontibus ducta*, adjectum F. CREUZER; p. 223. *Variae lectiones codicis Leidensis Olympiodori in Platonis Alcibiadem I; cum editis constitutis et annotationes hinc inde adjecit J. GEEL*; p. 233, *Varr. Lectt. Procl. Instit. th., c cod. A. et ex cod. B.*; p. 255, *Index vocabulorum in lexicis vulgaribus desideratorum*; p. 258, *Index rerum et verborum* (avec des additions); p. 265, *Index scriptorum*. L'auteur de l'écrit, Nicolaus, évêque de Méthone, vécut

dans le 12^e siècle; il écrivit plusieurs livres contre l'église latine. Son but était de prévenir les chrétiens contre les fausses doctrines de Proclus, et, sous ce rapport, son écrit n'est pas sans importance, soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour la dogmatique chrétienne. On lui doit en outre un autre écrit (inconnu à Fabricius et à d'autres critiques, et pour la première fois mentionné par Bandini), que M. V. promet de faire connaître d'après 2 manuscrits de Leide. Il a pour titre : Ερωτήσις, ἀποκρίσις, Δεγχει.

L. D. L.

14. AGATHIAE MYRINÆI HISTORIARUM LIBRI QUINQUE, CUM VERSIONE latina et annotationibus Bon.Vulcanii. B. G. NIEBUHRUS græcè recensuit. Accedunt Agathiæ epigrammata. In-8°. Bonnæ, 1828; Weber.

Ce volume de la collection Byzantine que l'on publie à Bonn, est le premier dans l'ordre de la publication : le nom de l'éditeur serait déjà un éloge suffisant; nous allons néanmoins entrer dans quelques détails sur son travail. D'abord M. Niebuhr ne voulait que corriger le texte par des conjectures, que le purger de plusieurs erreurs qui défigurent l'édition de Paris. Dans cette vue il chargea un jeune philologue, M. Classen, élève du célèbre Hermann, de lire attentivement Agathias, et de proposer ensuite ses conjectures; puis il en fit autant lui-même. Jusque là on n'avait d'autres secours que quelques passages de Suidas; on se mit à la recherche de la version latine de Persona, qui devait avoir à peu près la valeur d'un manuscrit; on l'obtint de M. Birnbaum, qui la tira de la bibliothèque du gymnase de Cologne. Persona traduit, le plus souvent, sans s'inquiéter du sens; mais il eut sous les yeux un excellent manuscrit dont il s'est attaché à reproduire presque tous les mots : aussi cette version a-t-elle fourni à M. Niebuhr beaucoup de passages tronqués dans le manuscrit de Vulcanius, et si les mots ne peuvent toujours être garantis, du moins le sens est-il restitué. Ce n'est pas tout : ayant appris par la préface que Leunclave a faite dans l'édition faite à Bâle, de la traduction de Persona, que le manuscrit de Rhediger était infiniment supérieur à celui de Vulcanius, M. Niebuhr chercha à se le procurer, l'obtint enfin du zèle que M. Passow mit dans cette affaire, et en fit avec M. Classen une double et minutieuse collation. Cependant ses neuf premiers chapitres étaient imprimés,

l'éditeur eut la générosité de recommencer les deux premières feuilles plutôt que de renvoyer aux *addenda* et aux *corrigenda*. Ces variantes du manuscrit de Rhediger ont elles-mêmes été collationnées avec celui de Leyde; des fautes d'impression de l'édition de Vulcanius avaient fait croire à des variantes là où il n'y en avait pas. Toutefois, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les manuscrits ont deux sources différentes. M. Niebuhr s'est attaché à celui de Rhediger, qui, le plus souvent, a confirmé les ingénieuses conjectures, fruit de son précieux travail : il est donc resté peu de place pour elles. Celles de M. Classen sont seules indiquées : ce jeune savant a fait les argumens et les index; M. Schopen s'est chargé de revoir l'orthographe et les accens d'après les doctrines généralement adoptées par les érudits; cependant M. Niebuhr avoue que, quant à lui, il préférerait se conformer aux usages des Grecs modernes, puisqu'il s'agit d'écrivains, qu'il serait tout aussi ridicule de ramener à l'école d'Alexandrie, qu'il le serait de donner aux Latins des dernières époques l'orthographe de Plaute. La préface, d'où nous avons tiré ces renseignemens, fournit encore quelques détails sur les manuscrits de Leyde et de Rhediger, puis sur les éditeurs. La vie d'Agathias est un morceau remarquable sous plus d'un rapport. On y établit que cet auteur est né à Myrena, en Asie, vers 536, qu'il devait avoir cessé d'exister à l'avènement de Maurice, en 582, et par conséquent l'on réfute l'opinion de Fabricius, selon laquelle l'histoire d'Agathias n'aurait pas encore paru en 593. P. DE GOLBÉRY.

15. JOANNIS CHRYSOSTOMI SELECTA, græcè et latine. De editionis novæ consilio præfatus est et annotationem subjecit J. VAN, VOORST. Vol. I. In-8° de XXXVI et 485 p. Leyde, 1827; Luchtmans. (*Algem. Repertor.*, de Beck; 1827, vol. 2, cah. 6, p. 403.)

Le vénérable éditeur de cet ouvrage est du nombre des savans modernes qui recommandent l'étude de la patristique presque entièrement tombée dans l'oubli. Déjà, en 1799, il publia un discours de *scriptorum vet. christianorum studio prudenter ac liberaliter excolendo*. La tâche que l'éditeur s'est imposée commence par Chrysostôme. « *Volui*, dit-il, *disciplinæ nostræ alumnos adjuvare in judicio ferendo de Chrysostomo, S. Scripturæ*

interprete ; mihi propositum est eum exhibere , qualem se præberit, sive ex tempore concionaretur, sive diligenter elaboratas haberet orationes, et verò quali esset, sive dedita opera loca S. Scripturæ selecta, vel et totos libros exponeret, sive in tractandis capitibus doctrinæ Christianæ obiter S. Scripturæ loca attingeret et in usus suos verteret. » Les matières que l'éditeur a empruntées à cet écrivain, et qui composent son premier volume, sont : 1° *Oratio neminem lædi, nisi à se ipso*, en 17 chap. ; le contenu en est indiqué dans les *Argumenta scriptorum Joann. Chrysostomi hoc volumine editorum*, qui les précèdent. M. van V. a trouvé une ancienne édition isolée de ce discours (Paris, 1541) dans la bibliothèque de Leyde. Il en existe plusieurs traductions latines. L'éditeur a donné la préférence à celle qui se trouve dans l'édition de Montfaucon. 2° *Oratio in eos qui res adversas ægrè paterentur*, en 14 chap. ; 3° La 4^e lettre à *Olympias*, tant pour donner un échantillon du style épistolaire de Chrys., que pour expliquer quelques passages dans les deux discours précédens ; 4° *In laudem Pauli apostoli Oratio tertia* ; 5° *Argumentum epistolæ ad Romanos* (édit. de Montf., tom. IX) ; 6° *In epistolam ad Philemonem Commentarius* ; 7° La 25^e homélie sur la lettre aux Romains.

L. D. L.

16. JULIANI IMPERATORIS QUÆ FERUNTUR EPISTOLÆ. Accedunt ejusdem fragmenta breviora cum poematis, nec non Galli Cæsaris ad Julianum patrem epistolæ ; græcè et latinè ad fidem mss. recensuit etc. L. H. HEYLER. Moguntia, 1828.

S'il ne s'agissait que de faire l'éloge de l'éditeur, on dirait qu'il est élève de M. Boissonnade, et que c'est de ce savant qu'il a reçu l'idée de publier une édition de Julien. Malheureusement, M. Heyler a restreint l'exécution de ce conseil aux seules lettres de cet empereur ; il s'est décidé à ce choix, parce qu'elles le font mieux connaître qu'aucun de ses autres ouvrages, parce qu'elles avaient besoin de plus de corrections ; enfin, parce qu'on n'en avait jamais donné d'édition séparée. La préface contient une discussion raisonnée de toutes celles où on en trouve une partie. Mais M. Heyler ne s'est pas contenté des lettres renfermées dans les œuvres générales ; il en a rassemblé quelques autres éparses dans plusieurs recueils, et il rend de ce travail un compte succinct et critique. Vient ensuite l'indication des ma-

nuscrits et de l'usage qu'on en a fait. On voit, avec satisfaction, que rien n'a été épargné pour la perfection de ce travail. L'ordre des lettres n'a pas été changé, l'éditeur n'ayant pas eu de moyen de les classer par leur date. Jamais des conjectures n'ont trouvé place dans le texte, et si parfois une faute évidente réclamait une amélioration, elle est toujours scrupuleusement indiquée; enfin, selon la remarque judicieuse de l'écrivain, il vaut mieux encourir le reproche d'une timidité excessive que celui d'une témérité qui pourrait être ingénieuse, mais qui exposerait à dénaturer le dépôt des âges. M. Heyler s'en est dédommagé par la juste liberté avec laquelle il en a usé envers les auteurs, souvent ineptes, de la version latine; toutefois, il n'a jamais manqué à signaler, dans ses observations, les motifs de ses réprimandes. Quelquefois aussi, elles s'adressent aux traducteurs français, et l'on ne peut se dissimuler qu'ils en méritent quelques-unes. Les observations sont à la fois exégétiques, philologiques et historiques; en sorte qu'il ne manque rien au lecteur qui veut s'éclairer; cependant, elles sont concises. M. Heyler a le talent de dire beaucoup en peu de mots. Je citerai la discussion sur le personnage auquel est adressée la première lettre, et les bonnes raisons pour décider que ce n'est point à Libanius. Parmi celles que ce rhéteur recevait de l'empereur Julien, il y en a de charmantes; telle est la 3^e dans laquelle il réclame vivement la communication d'un discours; le style de Julien est enjoué, quelquefois ironique, souvent aimable, mais aussi, on le voit s'irriter. La lettre adressée au préfet d'Égypte prononce l'exil d'Athanase avec une véhémence extraordinaire. Athanase, dit l'empereur, avait persécuté des femmes de distinction pour qu'elles se fissent baptiser. Il y a trois lettres sur le même sujet, et dans ses notes, M. Heyler leur assigne un ordre chronologique différent de celui des éditions. La 26^e devrait donc être lue la première, puis la 6^e et la 51^e. C'est vraiment un édit que cette épître envoyée aux habitants d'Alexandrie. Athanase a repris son épiscopat, tandis que Julien prétend n'avoir fait grâce aux Galiléens que de l'exil seulement; M. Heyler a relevé plusieurs erreurs de traduction sur l'épithète donnée au peuple d'Alexandrie, *θιοσεβῆ τῶν Ἀλεξανδρίων δήμῳ*. L'empereur se fâche de l'inexécution de cet édit, et menace de punir les troupes elles-mêmes. Rien ne lui sera, dit-il, plus agréable que d'apprendre

que cet Athanase, qui méprise tous les dieux, est enfin sorti d'Égypte. M. Heyler termine ses notes, sur cette 26^e lettre, par une observation fort judicieuse; il pense que le dernier mot a pu, dans la confusion des manuscrits, changer de place, et qu'il conviendrait de le joindre à la lettre suivante; c'est une opinion que je partagerai; car on peut dire que le *διάκισθα* y manque, et qu'ici les interprètes en sont quelque peu embarrassés; cependant, il faut reconnaître qu'il n'y prodnît pas de difficulté réelle. Ce n'est pas là, sans doute, la partie la plus agréable de ce volume; mais soit qu'il s'agisse d'expliquer des épîtres de ce genre, soit que des sujets plus gracieux viennent se placer sous la plume de M. Heyler, il le fait toujours en érudit, mais en érudit que le bon goût accompagne jusque dans ses recherches. Quant à la lettre par laquelle le César Gallus félicite Julien d'avoir conservé la foi des chrétiens qu'il tient *de ses yeux*, on démontre ici qu'elle est supposée. La Bleterie et Neander, MM. Jondot et Tourlet ont fait usage de cette pièce, comme si elle était authentique. Cela était surtout commode pour le système de M. Jondot; mais M. Heyler fait voir le vide des arguments qu'il a proposés.

P. DE GOLBÉRY.

17. COURS DE LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE; donné à Genève par JACOVAKY-RIZO-NÉROULOS, publié par Jean HUMBERT. 2^e édit. In-8° de xxiv — 203 p. Genève, 1828; Cherbuliez. Paris; Treuttel et Würtz.

Rien n'est moins propre à nous donner une idée exacte de la littérature grecque moderne que de vouloir toujours lui opposer l'ancienne, avec laquelle elle ne saurait, sous presque aucun rapport, entrer en comparaison. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut la considérer en elle-même et se défaire de toutes les préventions qu'a pu nourrir en nous le souvenir de ce qu'on appelle les *beaux temps de la Grèce*. L'état littéraire des Hellènes actuels offre une ample matière, soit aux investigations de l'érudit, soit aux réflexions de l'observateur. On peut, avec raison, s'étonner qu'un peuple qui gémit depuis si long-temps sous l'oppression d'un maître barbare, aît su non seulement entretenir jusqu'à ce jour le feu sacré des belles-lettres, mais encore atteindre à un rang relativement très-élevé dans la culture de l'esprit.

Le vif intérêt qu'inspire aujourd'hui la nation grecque suffirait pour procurer un accueil favorable à l'ouvrage que nous annonçons, lors même que son mérite intrinsèque ne lui serait pas un sûr garant de la bienveillance publique, dont nous le déclarons digne à tous égards.

Nous trouvons en premier lieu une *Introduction à l'histoire de la langue grecque*, dans laquelle l'auteur déploie, bien qu'avec peu d'étendue, une sage et vaste érudition. L'auteur y passe en revue toutes les vicissitudes de la littérature grecque, depuis les temps historiques les plus reculés, jusqu'à la fin de l'empire d'Orient. Byzance devenant la capitale du monde, aurait pu être un foyer de lumière; mais le mauvais goût croissant de jour en jour, l'affluence prodigieuse d'étrangers qui apportaient à Constantinople leurs langues et leurs mœurs, la dénomination latine de tout ce qui se rapportait à l'organisation civile, militaire et judiciaire, l'affectation adulatrice que l'on mettait à parler la langue des dominateurs, enfin, la fusion des Grecs et des Romains, et la corruption qui, par une conséquence nécessaire, s'introduit dans l'idiôme hellénique; toutes ces causes réunies durent opposer un obstacle insurmontable à la régénération littéraire de la Grèce. Ainsi, l'on peut penser que la prise de Constantinople par les Turcs put bien apporter quelque changement dans le sort des gens de lettres, mais qu'elle ne porta presque aucune atteinte à la littérature, alors à peu près nulle.

M. Rizo expose avec précision et vérité l'origine de la langue grecque moderne. Elle a sa source dans la corruption de l'ancien idiôme, laquelle commence à être fort sensible depuis le règne de Justinien. Toutefois, le grec moderne ne diffère pas essentiellement de l'ancien. « Ce n'est, dit l'auteur, qu'une seule et même langue, qui a graduellement subi toutes les modifications que le temps a apportées dans la manière de concevoir les idées et de les exprimer. » L'emploi de quelques mots turcs et italiens ou de certaines formes corrompues, et l'acception particulière donnée à quelques mots anciens, constituent les altérations matérielles qu'a éprouvées la langue grecque pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Depuis la prise de Constantinople, en 1453, jusqu'au commencement du 18^e siècle, cette langue resta presque stationnaire; et cela, bien que dans ce long

intervalle, il se fût établi un assez grand nombre d'écoles dans diverses parties de la Grèce, et que de temps en temps, il eût paru des hommes profondément instruits et, sans contredit, capables de donner une forme régulière à l'idiôme national qui, pendant tout cet espace de temps, fut entièrement négligé. Les auteurs n'écrivaient qu'en grec ancien; de même que dans l'occident de l'Europe, le latin fut long-temps la seule langue dont se servirent ceux, en assez petit nombre, qui savaient écrire. Mais le dernier siècle vit tomber ce préjugé scholastique, et la littérature grecque moderne naquit avec un caractère propre et original.

M. Rizo divise en trois périodes l'histoire littéraire de sa nation : la première, de 1700 à 1750, vit plusieurs Grecs, élevés à de hautes fonctions dans l'état, ranimer chez leurs compatriotes le goût de la littérature et encourager tous les genres de mérite. Panaiotaki, Alexandre Maurocordato, tous deux grands interprètes de la Porte, et Nicolas Maurocordato, hospodar de Valachie, employèrent le crédit et l'influence que leur donnaient les charges dont ils étaient revêtus, pour améliorer la position physique et morale des Grecs; ils s'efforcèrent de propager l'instruction parmi eux, en fondant des écoles et des imprimeries, et de faire fleurir l'agriculture, encore dans l'enfance, et le commerce alors presque nul, dans les deux principautés. A cette époque, la langue grecque moderne commença à s'épurer et à se polir, soit dans la prédication, soit dans les relations journalières des citoyens entre eux.

Le deuxième période embrasse la seconde moitié du 18^e siècle. A cette époque, toutes les sciences avaient fait et faisaient encore d'immenses progrès. Les lumières et la civilisation toujours croissantes ne pouvaient manquer de faire sentir au loin leur puissante et salutaire influence. Les communications devenues plus fréquentes entre l'orient et l'occident de l'Europe, répandirent en Grèce un vif désir de s'instruire; on faisait venir à grands frais des livres de France, d'Italie et d'Allemagne. Alors, se formèrent les premières librairies grecques et de grandes bibliothèques. Les voyages multipliés des jeunes Grecs en pays étrangers ne contribuèrent pas peu à perfectionner leur éducation et à développer en eux les heureuses dispositions dont ils étaient doués. Samuel, patriarche de Constantinople, fut un des

plus zélés propagateurs de l'instruction et de la morale évangélique; pendant tout son patriarchat, qui fut très-orageux, il se montra constamment l'ami et le protecteur des lettres, comme le plus ardent défenseur de la religion de ses pères. Dans la période qui nous occupe, parut aussi un homme extraordinaire, que son enthousiasme admirable sans doute, mais intempestif, pour la cause sacrée de la liberté, conduisit à la mort. Le lecteur nous a prévenu et a nommé Riga. Le sol hellénique est arrosé du sang de ce héros-martyr. Cette partie de l'ouvrage de M. Rizo offre un style plein de chaleur et d'énergie; on sent que son âme généreuse est révoltée contre l'oppression; chaque page respire une profonde indignation et un véritable patriotisme.

Avant de quitter la deuxième période, il importe de dire un mot des Fanariotes, sur lesquels l'auteur entre dans quelques détails. Il trace avec autant d'impartialité que de talent l'histoire de cette portion privilégiée de la nation grecque; et loin de dissimuler les écarts de plus d'un genre, dans lesquels donna cette caste, dont lui-même fait partie, il ne cherche pas même à atténuer les vices et les crimes qu'on lui a reprochés avec raison. Néanmoins, quoique livrés à toutes les passions humaines, les Fanariotes défendirent avec un zèle, qui ne se démentit jamais, les intérêts de leurs coreligionnaires. Ce fut à eux que les Grecs durent le peu de franchises bien précieuses que leur laissa le despotisme ottoman; ce fut encore par leur entremise que les Hellènes, plusieurs fois, échappèrent à l'extermination dont les menaçait sans cesse la politique ombrageuse des Turcs, et que le cimetière mahométan resta suspendu sur leurs têtes jusqu'à l'époque où le prince Ypsilanti, digne successeur de Riga, leva l'étendard de l'insurrection.

En abordant la troisième période, commençant en 1800, l'auteur s'élève à de hautes considérations sur la situation respective des puissances de l'Europe au 19^e siècle, sur les causes extérieures qui ont contribué au développement moral et intellectuel du peuple grec, sur les événements qui ont préparé de loin et amené la révolution avec laquelle commence pour lui une ère nouvelle et à jamais mémorable; enfin, sur le concours des circonstances heureuses qui ont favorisé la régénération d'un pays si digne de la sollicitude et de l'admiration de toute la chrétienté.

Ce période, considéré sous le rapport littéraire, porte l'empreinte de cet esprit investigateur et philosophique, qui caractérise notre époque; et à des noms justement célèbres, cités par l'auteur, nous ajouterons celui de M. Rizo, bien digne de figurer à côté de ceux des Coray, des Vardalachos, des Vamvas, etc.

Jusqu'à Coray, personne encore n'avait songé efficacement à donner à la langue grecque moderne une régularité systématique, ni à la purger de mots ou de locutions contraires à son génie national. Cependant avant lui, Néophlyte Doukas, et Catardzy, secondé en cela par Anathase Christopoulo, avaient cherché par deux moyens opposés à effectuer cette réforme. Le premier voulut corriger et enrichir l'idiome moderne en y introduisant des mots ou des formes grammaticales puisés dans l'ancien et tombés en désuétude. Les archaïsmes contrastaient d'une manière trop choquante avec l'état actuel de la langue pour que ce mélange pût avoir une existence durable. Le second système consistait à écrire la langue telle qu'on la parle communément, sans aucune différence quelconque. Mais alors on tombait dans un style vulgaire et grossier; et l'on était menacé d'une corruption dont rien désormais n'aurait arrêté les progrès. Coray sentit les inconvénients graves qui résulteraient de l'adoption de l'une ou de l'autre méthode, et proposa un système moyen, capable de satisfaire la classe instruite et le peuple. Il conseilla d'épurer successivement l'idiome populaire, sans y introduire de formes anciennes qui s'en éloigneraient trop; de proscrire tous les mots étrangers et d'y substituer des mots grecs, puisés, mais avec réserve, dans la langue ancienne; enfin, de bannir les locutions étrangères introduites dans la langue par les traductions. Si le moyen de réforme indiqué par Coray trouva des adversaires, il fut aussi dénaturé par des partisans fanatiques. Ces derniers créèrent un style bizarre et intelligible; imaginèrent des tours et des expressions ridicules et insolites, qui ne se trouvaient dans aucun écrivain ancien ou moderne. Alors, pour mettre un terme à cet état de choses, M. Rizo composa une comédie intitulée le *Nouveau patois des Savans*, et l'arme du ridicule, maniée par une main habile, coupa les racines du mal plus promptement que ne l'auraient fait les dissertations les plus érudites. Le temps et la raison ont affermi le système de Coray; et la langue déploie aujourd'hui une beauté qui doit en rendre l'étude aussi utile qu'agréable.

Nous glisserons sur les pages que l'auteur consacre aux écoles grecques fondées en Turquie, en Russie et en Italie. Nous remarquons seulement que le lycée de Scio surpassait tous les autres établissemens de ce genre, et pouvait rivaliser avec les plus célèbres universités de l'Europe; et nous voyons avec plaisir M. Rizo faire l'éloge de l'administration de M. de Richelieu, qui fut gouverneur de la province d'Odessa pendant plusieurs années.

M. Rizo, ou plutôt le savant éditeur, M. Humbert, donne en appendice une revue critique des principaux ouvrages de la littérature grecque moderne. Les sermonnaires en forment une partie considérable: les plus célèbres sont Miniati, Eugène Bulgaris et Constantin OEconomos. L'histoire offre peu de productions remarquables, quoiqu'on cite avec éloge les ouvrages de Vatazzi et d'Athanasaky Ypsilanti; on en peut dire autant de la philosophie. Le nombre des traductions en grec moderne est comparativement très-grand; nous remarquons celles qui ont été faites de Rollin, de Montesquieu, de Robertson, de Schiller, du Tasse, d'Ovide, de J.-J. Rousseau, etc. Les Grecs d'aujourd'hui n'ont ni voyages ni romans; à moins qu'on ne veuille décorer du nom de *roman* certains contes en vers, du moyen âge, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre Eratocritos, qui remonte au 16^e siècle. La poésie compte en revanche une foule d'auteurs plus ou moins recommandables. La beauté du climat, l'amour de la gloire et de la patrie, qui jadis inspirèrent tant de nourrissons des muses, ont encore, dans ces temps modernes, exercé leur douce et puissante influence sur l'esprit des Hellènes. La rime paraît avoir été introduite dans la versification grecque dès le 15^e siècle, mais ne lui est pas essentielle comme à la nôtre. Au reste, le nombre des poètes de génie est peu considérable: nous signalerons pour la poésie dramatique Zambilios et Piccolo, auteurs de tragédies; pour le genre lyrique, le célèbre Riga, dont les chants pleins d'enthousiasme guerrier et patriotique communiquaient aux Grecs l'ardeur dont il était lui-même embrasé; pour la poésie légère, Athanase Christopoulo, dont les chansons gracieuses, naïves et voluptueuses peuvent être comparées à celles d'Anacréon, et sont dans la bouche de tous ses compatriotes. Le même a composé un dithyrambe dans lequel il s'élève à la plus haute poésie,

il s'adresse à la liberté; c'est à elle qu'il demande des inspirations. La pompe du style, la richesse des expressions, le sublime des idées et la grandeur du sujet, tout concourt à faire de cette ode un des morceaux les plus remarquables de la littérature grecque moderne.

Enfin, des notes instructives et remplies d'intérêt terminent le volume. Elles renferment des faits historiques généralement peu connus, et pour la plupart très-curieux.

Les personnes peu judicieuses qui mesurent la longueur d'un article à l'étendue de l'ouvrage auquel il se rapporte, trouveront que nous avons parlé avec trop de détail du cours de littérature grecque; mais celles qui pensent qu'un livre plein de faits mérite, malgré sa brièveté, un examen aussi approfondi que ceux qui imposent par leur notabilité matérielle (ce qui n'est souvent qu'un effet de la prolixité), ne nous blâmeront pas d'avoir accordé quelques lignes de plus à celui-ci, sauf à en donner quelques-unes de moins à tel gros volume que personne ne lira.

E. C. D. A.

18. *THE LATIN READER.* — Le Lecteur latin; par Fr. JACOBS. In-12. Northampton, 1825. (*North american Review*; juillet, 1825, p. 246).

Nous avons annoncé sous le n° 301 du Tome VI du *Bulletin*, le *Lecteur grec* du même auteur, également traduit de l'allemand en anglais, et imprimé aux États-Unis. Le but de cet ouvrage est indiqué par son titre même; il s'agit de faciliter de plus en plus l'intelligence de la langue latine, à l'imitation des colloques d'Érasme, mais d'après un plan différent, qui tend à abréger l'étude de la grammaire par des exercices faciles, fait au moyen de petites phrases expliquées par le professeur. Le traducteur de l'écrit de M. Jacobs, M. Bancroft, se propose de donner le complément de cet ouvrage, pour que les élèves puissent terminer l'étude du latin d'après la même méthode.

19. *AN ETYMOLOGICAL DICTIONARY OF THE LATIN LANGUAGE.* — Dictionnaire étymologique de la langue latine; par le Rév. J. E. J. VALPY. In-8° de 550 p. Londres, 1828; Baldwin et comp.

Cet ouvrage est d'une utilité générale, particulièrement pour les savans. L'étude de l'étymologie est d'une si haute importance

sous le double rapport de l'histoire et de la grammaire, qu'il doit paraître surprenant que cette science soit aussi peu connue qu'elle l'est de nos jours. Dans le fait, elle forme le seul fondement solide de toute langue, et ceux qui s'appliquent à la connaître à fond, remarquent bientôt qu'elle tend naturellement à fortifier les raisonnemens et à éclaircir une multitude d'ambiguïtés d'idées et de langage (*Liter. Chronicle*; 26 avril 1828).

20. CONJURATION DE CATILINA ET GUERRE DE JUGURTHA, traduites de Salluste; par LÉOPOLD, comte DE BOHEN; In-8° de 17 f. $\frac{1}{4}$. Paris et Strasbourg, 1826; Levrault.

21. SUR LES LANGUES CROATE, BOLGARE ET ALBANIENNE (*Bibliographicheskîe Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 40, 1825, Suppl.)

M. Bobrowski, auquel on doit déjà des notions fort intéressantes sur les idiomes slaves, divise la langue croate en deux dialectes principaux, le *dalmate* et le *ragusien*. Il prétend également que les *Morlaques* ou *Morlakhi* appartiennent au peuple croate. Les *Ouskotsi*, les *Khotchevari* et les *Tchitchi* sont krainiens, et l'histoire ainsi que la philologie, ne pourraient que retirer les plus grands avantages de recherches sur ces différentes peuplades. On assure que les premiers, qui habitent au sud, là où se trouve la ville d'Ouskokerberg, sont d'origine servienne; que les Khotchévari (Gotscheer) descendent d'étrangers Français, faits prisonniers et établis dans le pays par l'empereur Charlemagne. Quant aux Tchitchi, qui demeurent sur les frontières de l'Istrie, ils offrent beaucoup d'analogie avec les Slovaques.

Les *Bolgares* viennent de traduire du russe dans leur langue les *histoires saintes* de Hübner. Cette publication est digne de l'attention des philologues, car on sait jusqu'à présent si peu de choses relativement à cette langue, que tout ce qui la concerne ne peut manquer d'exciter un grand intérêt. *Vouk Stéphanovitch Karadjitch* ne nomme que trois ouvrages où il ait rencontré la langue bolgare, 1° le *mîtarstvina*; 2° une *instruction morale* par le moine Joachim Khadji; et le *Λεξικὸν τετραγλωσσὸν* du prêtre Daniel Moskopolskog, dont la seconde édition a paru à Venise en 1802. On trouve dans ce dernier ouvrage des passages grecs, valaques, bolgares, et arnaoutes ou albanais, tous écrits en caractères grecs. On est en outre redevable à M. Karadjitch

du premier vocabulaire bolgare, présentant une série de 285 mots; on lui doit aussi 27 chansons populaires dans les mêmes dialectes, ainsi que quelques essais de traduction de l'Histoire sainte et plusieurs remarques grammaticales sur la langue bolgare. Ce qu'il y a surtout de curieux dans ces dernières, c'est que l'article s'ajoute à la fin des mots pour leur donner de la force, comme *moreto*, *krtchmarnüsata*, *outréto*, etc., et que les noms ne changent presque jamais de terminaison, comme *sa moja tchovek ot jeroussalim kraj more, na kon, ot kon, nemam voda*, etc. Ce qu'il y aurait de fort utile pour la connaissance critique des langues, ce serait de savoir à quelle occasion, où et par qui ont été composés les recueils de mots dont M. Karadjitch a fait l'examen. Au reste, il est certain que la langue bolgare a elle-même plusieurs dialectes qui méritent d'être étudiés, et dont fait partie celui qu'a dernièrement découvert dans la Macédoine M. Dobrowski. Il est également à désirer qu'avec le temps on s'empresse de publier tout ce qui peut avoir rapport à la langue des Bulgares et des autres peuples de race slavonne. Sans de semblables notions, comment les lecteurs pourraient-ils savoir qui sont ces femmes bolgares, pélagiennes, aux cheveux blonds et aux yeux enfoncés, dont parle M. Pouqueville dans son Voyage de Grèce, Tom. II, pag. 191 et suivantes. On croit annoncer une nouvelle agréable à tous les savans en communiquant ici le projet qu'a formé un seigneur russe ami des sciences, de procurer à un savant étranger tous les moyens de faire un voyage scientifique dans la Bulgarie, la Macédoine, l'Albanie et la Koutsovlachie.

L'albanien ne mérite pas moins que le *bolgare* de fixer l'attention des philologues. Thunmann est celui qui, jusqu'à présent, a donné des notions les plus exactes sur cet idiome, et l'on s'attend de jour en jour à voir paraître à Vienne un ouvrage fort curieux, relatif à l'origine et au genre de cette langue encore si peu connue. « *L'albanien*, dit l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ici, *est beaucoup plus important qu'on ne l'a pensé jusqu'ici; c'est inéluctablement l'ancienne langue des Européens.*

A. J.

22. SPIÉWY HISTORYCZNE Z MUZYKON RYCINAMI. — Chants historiques, avec musique et gravures; par Jules Ursin Niemcewicz, président de la Société roy. des Amis des Sciences,

à Varsovie, et secrétaire du Sénat. 3^e édit., in-8°, 573 p.
Varsovie; Imprim. du gouvernement.

L'auteur dit dans sa préface : « Rappeler à la jeunesse les hauts
« faits de ses ancêtres, lui faire connaître les époques les plus
« remarquables de la nation, voilà la méthode la plus efficace
« pour lui inspirer l'amour de sa patrie. La Société roy. a de-
« mandé un ouvrage qui pût remplir ce but. Selon le plan qu'elle
« a tracé, on devait, pour les grandes époques de notre histoire
« et pour les faits de nos grands hommes, publier des chants en
« musique, avec des gravures et une notice historique pour
« chaque chant. En ouvrant les premières pages de notre his-
« toire, nous trouvons le chant militaire composé par St. Adal-
« bert, et que nos guerriers adressaient à la Ste-Vierge, quand
« ils étaient en marche ou qu'ils allaient au combat. Près d'un
« siècle plus tard, quand le roi Casimir revint en 1040, d'un cou-
« vent des Bénédictins en France, pour reprendre la couronne
« de Pologne, les habitans de Cracovie sortirent en foule pour
« aller au-devant de lui, en lui adressant un chant de joie qui
« commençait par ces mots : *A witay'ze, witay nasz mily hos-
« podynie. Ah! soyez le bien venu, soyez le bien venu près de
« nous, bon maître.* Pendant la guerre que Boleslas *Krzywousti*
« ou le *Balafré*, soutint contre l'empereur Henri, nos soldats
« faisaient entendre des chants militaires qui produisaient un
« tel effet que l'empereur défendit, sous les plus grandes peines,
« de les répéter dans son camp.

« Il y a sept ans que notre ouvrage est commencé; il avait ses
« difficultés. Enfin il paraît. Nos chants, au nombre de 33, com-
« mencent par l'hymne à la Ste-Vierge. Ce chant si vénérable
« par sa haute antiquité, si souvent répété sur le champ de ba-
« taille, illustré par tant d'exploits et tant de victoires, com-
« mence par ces mots *Boga rodziko Dziewico Bogiem wslawiona*
« *Marya.* Le dernier chant est consacré à Sobieski, à ses exploits
« et à sa gloire. Dans ce recueil on n'a point dû oublier nos
« grands généraux. *Zawisza Czarny* ou le Noir, *Wladyslas Wer-
« nencyk*, *Zamoyski*, *Zolkiewski*, *Chokiéwicz*, *Tarnowski* et
« nos autres capitaines, illustrés par tant d'exploits, ont leurs
« chants, dans lesquels on a fait entrer les usages de la cheva-
« lerie et les solennités par lesquelles on les recevait quand ils

« rapportaient dans leur patrie leurs trophées et la gloire de leurs victoires. »

Les chants sont mis en musique pour le forté-piano. A la fin d'une dernière édition, on en a ajouté un en l'honneur du prince Poniatowski.

En parcourant cet ouvrage, brûlant du patriotisme le plus pur, nous avons souvent dit : « Français, qui avons de si belles « époques dans notre histoire, tant de monarques illustrés par « leur valeur, leur sagesse et leurs bienfaits, tant d'hommes « grands en paix et en guerre, pourquoi n'éleverions-nous point, « en l'honneur de la France, un monument que les Polonais ont « érigé à la gloire de leur nation ! »

G. G. . Y.

23. DICTIONNARY OF THE ENGLISH LANGUAGE. — Dictionnaire de la langue anglaise, etc. ; par Samuel JOHNSON. Londres, 1788; Robinson.

Cette édition du Dictionnaire de Johnson, stéréotypée d'après la dernière édition in-folio, revue et corrigée par le docteur, mérite d'être remarquée pour la correction du texte, la beauté de l'exécution et la symétrie de la composition. Elle est en un vol. de 1369 pag. divisées, chacune, en 3 colonnes. La préface contient une sortie contre l'édition de Todd; attaque dans laquelle l'éditeur ajoute à quelques remarques qui nous ont paru assez justes en elles-mêmes, des objections dont il serait difficile d'apprécier la solidité. Plus un dictionnaire est riche en mots, meilleur il est; et les mots dont l'emploi est le moins fréquent, sont, en général, ceux dont le lecteur est le plus curieux de connaître la signification. Mais sans entrer dans des détails de comparaison entre l'édition de Todd et la présente, nous croyons pouvoir recommander celle-ci sous le double rapport de la commodité, de la beauté du format, et de la modicité de son prix; avantages qui la mettent à portée de toutes les bibliothèques et de toutes les écoles. (*Lond. Lit. Gazette*; 15 mars 1828.)

24. POÈME ANGLAIS SUR LE SIÈGE DE ROUEN AU XV^e siècle, composé sous le règne de Henri V, et communiqué avec une analyse par le rév. J. J. COWDYREARE. (*Archæologia or Miscellaneous tracts relating to Antiquity*; vol. XXI, p. 48.)

Ce poème, tiré d'un manuscrit sur parchemin de la biblio-

thèque bodléienne, à Oxford, paraît avoir été composé peu d'années après la prise de Rouen par Henri V roi d'Angleterre, et fait connaître tous les détails de ce siège. On peut donc le regarder comme une source historique à l'égard de cette campagne. L'auteur du poème est inconnu : il faisait probablement partie de l'armée des assiégeans. Le poète commence par comparer le siège de Rouen à celui de Troie ; il entre ensuite en matière. Le roi d'Angleterre chargea le duc d'Exeter de sommer la garnison française de se rendre. Les Français rejetèrent la proposition, et pour prouver qu'ils étaient déterminés à faire une vigoureuse résistance, ils brûlèrent tous leurs faubourgs. Dans cet incendie périrent 8 églises paroissiales et l'abbaye de St Gervais ; savoir : à la porte St-Hilaire, l'église de ce nom ; à la porte de Caux, qu'il appelle *Port de Causes*, l'église de St-André et l'abbaye de St-Gervais ; à la porte du Pont (porte Pownde), les églises Notre-Dame, Ste-Catherine, du St-Sauveur et de St-Mathieu. A un endroit que le poète appelle Marchyle, (ailleurs il parle de la porte *Martwhyle*), les Rouennais abattirent les églises de St-Michel et de St-Paul. Leur ville avait des remparts, de profonds fossés, et des murs avec des tours dont chacune contenait 3 canons ; la défense de chaque porte était confiée à un capitaine ; le poète nomme ces divers chefs ; le commandant de la place, ou le *chefe-captcyn*, était de Guy, homme de grande renommée, selon le poète. Le roi d'Angleterre vint du Pont-de-l'Arche s'établir à l'extrémité orientale de Rouen, dans une maison appartenant aux Chartreux : les ducs de Clarence et Exeter, le comte maréchal, les lords Haryngdon et Talbot furent placés avec leurs troupes autour de la ville. La Seine fut fermée par une chaîne, pour couper les vivres aux assiégés ; Warwick fut envoyé à Caudebec afin de tenir la rivière ouverte pour les Anglais. Le poète prétend, avec beaucoup d'exagération sans doute, que Rouen contenait plus de 400,000 âmes, dont 80,000 hommes de garnison. Vers Noël la famine commença déjà à se faire sentir dans la ville, et on prit le parti de mettre dehors toutes les bouches inutiles, hommes, femmes et enfans ; mais les Anglais ne voulurent pas les laisser passer, et ces malheureux restèrent dans les tranchées, exposés à la plus grande misère ; seulement le jour de Noël, le roi d'Angleterre leur fit distribuer des vivres, probablement d'après la coutume ancienne

qui se pratique encore en Angleterre. Le dernier jour de l'an les Rouennais entrèrent en pourparler. Une députation de 12 d'entre eux, savoir 4 chevaliers, 4 clercs et 4 bourgeois, fut admise au camp anglais. Ils demandèrent un libre passage pour les malheureux mis hors de la ville, et la faculté de correspondre avec le roi de France et le duc de Bourgogne. Henri refusa cette double demande, alléguant pour la 1^{re} que les Rouennais n'auraient pas dû expulser leurs concitoyens, et pour la 2^e, que le roi de France et le duc de Bourgogne, s'ils voulaient lui parler, n'auraient qu'à le venir trouver, et que d'ailleurs la ville de Rouen était à lui, et lui devait hommage. La députation rouennaise proposa alors la capitulation; Henri accorda une trêve en attendant les arrangements, et promit de s'occuper du sort des expulsés. La députation rentra dans la ville. C'est là que se termine ce poème brusquement: il est très-vraisemblable que la fin a été détruite. Le poète, en bon Anglais, n'a pas manqué de donner autant de relief qu'il a pu, au roi d'Angleterre et à sa suite, tandis qu'il représente les Rouennais comme des rebelles qui n'ont pas voulu reconnaître l'autorité de leur roi légitime. Au reste, il peint bien les diverses scènes du siège, et sous ce rapport il aura de l'intérêt, pour la Normandie surtout.

D—G.

25. I. PROPOSTA DI ALCUNE CORREZIONI ED AGGIUNTE AL VOCABULARIO DELLA CRUSCA—Corrections au Dictionnaire de la Crusca, proposées par le chev. Vinc. MONTI. Vol. III, part. 2, in-8° de 462 p. Milan 1824; imprim. impér. et roy.

26. II. OSSERVAZIONI DI FARINELLO SEMOLI SU L'OPERA DEL CAV. V. MONTI.—Observations de FARINELLO SEMOLI, Florentin, sur l'ouvrage du chev. V. Monti, intitulé: *Corrections et Additions*, etc. 4 part. in-8°. Florence 1819—25; impr. de Ronchi. (*Antologia*; déc. 1825, p. 30.)

Monti, le poète lombard, attaque le fameux dictionnaire de la Crusca; Semoli, auteur florentin, en prend la défense. Il y a long-temps que les Lombards, les Romains, les Napolitains cherchent à saper l'autorité du Dictionnaire de l'Académie toscane; l'esprit de rivalité qui anime les habitans des divers états de l'Italie, est pour beaucoup dans cette querelle. Elle avait cessé lors de la suppression de la Crusca; mais lorsque Napoléon eut

rétabli ce corps savant, on lui contesta de nouveau le droit de régler la langue italienne. L'*Antologie* de Florence, qui ne peut pas être tout-à-fait désintéressée dans la contestation, fait observer que la langue et l'esprit national ne gagnent rien à une rivalité qu'elle qualifie de *Logomachie*.. D.

27. STORIA ED ANALISI DEGLI ANTICHI ROMANZI DI CAVALLERIA E DEI POEMI ROMANZESCHI D'ITALIA. — Histoire et analyse des anciens romans de chevalerie et des poèmes romanesques d'Italie; avec des dissertations sur l'origine, les institutions et les cérémonies des chevaliers, sur les cours d'amour, les tournois, les carrousels et les armures des paladins, et sur l'invention et l'usage des armoiries, des devises, etc., avec figures dessinées d'après les monumens des arts; par le docteur Giulio FERRARIO. In-8°, vol. I; prix, 8 fr. Milan, 1828; typogr. de l'auteur.

28. RHÉTORIQUE ET POÉTIQUE DE VOLTAIRE, appliquées aux écrivains des siècles de Louis XIV et de Louis XV; ou Principes de littérature tirés textuellement de ses œuvres et de sa correspondance, réunis et classés en un petit corps d'ouvrage, d'après le conseil qu'il en a donné lui-même, pour former le goût des maîtres et des élèves, et de tous ceux qui veulent se perfectionner dans l'art d'écrire en prose et en vers; par M. ÉLOI JOHANNEAU, ancien professeur de belles-lettres. I vol. in-8°, pap. vélin, de plus de 500 p. en petit texte; prix, 7 fr. et 8 fr. 65 c. par la poste. Paris, 1828; Alex. Johanneau, et chez l'éditeur, place Royale, n° 9.

En écartant ce qui pourrait blesser les mœurs et les croyances religieuses, M. Éloi Johanneau a recueilli, sous ce titre, non-seulement tous les articles de littérature française épars dans les œuvres de Voltaire, d'après le conseil qu'il en a donné lui-même, mais tous ceux qui sont disséminés dans sa volumineuse correspondance, mine non moins féconde, et qui n'avait point encore été exploitée. On y reconnaît partout l'autorité imposante d'un grand maître, le goût exquis d'un grand écrivain qui donne des leçons et des modèles, le précepte et l'exemple. On y trouve en entier le traité de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française, lequel

à lui seul est déjà une rhétorique; les conseils à Racine sur son poème de la Religion, ceux à Helvétius sur la composition et le choix du sujet d'une épître morale, et sur ses deux essais d'épître avec les notes et les corrections du maître, le mémoire sur la satire, sur la critique permise, sur des satires de Despréaux, sur la satire après Despréaux, sur les satires nommées *Calottes*, sur la critique satirique, etc.; et, ce que l'on chercherait vainement ailleurs, les règles de l'art dramatique, extraites des trois discours de Corneille, et des remarques de Voltaire sur ces discours. L'ouvrage est dédié à M. Villemain, qui professe la littérature française à la Faculté des lettres, aux applaudissemens d'un nombreux auditoire. Une telle dédicace fait l'éloge de celui qui en est l'objet et de celui qui le fait.

Un autre ouvrage plus important et plus intéressant encore, du même éditeur, et tiré en entier de la correspondance de Voltaire, lequel formera 6 vol. in-8° et paraîtra de mois en mois par souscription chez les mêmes libraires, est sous presse; il est intitulé: *Histoire littéraire des siècles de Louis XIV et de Louis XV, par Voltaire, d'Alembert et le roi de Prusse*; ou jugemens qu'ils ont portés sur plus de mille auteurs contemporains et sur leurs ouvrages; examens critiques de ceux de Voltaire, par lui-même et par ses amis, en lettres et en fragmens de lettres tirés de sa correspondance, et classés dans l'ordre de ses œuvres, pour servir en même temps de poétique appliquée à ses propres écrits, de commentaires à chacun d'eux et aux changemens qu'ils ont subis, d'éclaircissemens à sa correspondance, et de mémoires pour sa vie. Z.

29. *MANUEL DU STYLE* en quarante leçons, à l'usage des maisons d'éducation et des gens du monde, contenant les principes de tous les genres de styles, appuyés de citations prises dans les meilleurs auteurs contemporains, et suivis des règles sur les nouveaux genres de littérature qui se sont récemment établis; par M. RAYNAUD, auteur du *Mentor littéraire*, du *Cours de perfectionnement d'écriture et de langue française*, adopté par le ministre de la guerre pour les écoles d'artillerie; prix, 1 fr. la livraison (il y en aura 8). Paris, 1828; l'Auteur, passage Choiseul, n° 26; et Garnier libr.

MYTHOLOGIE.

30. PRÉCIS DES LIVRES SACRÉS DES GENTILS DE L'INDE ORIENTALE, et de leurs coutumes. (*Collecção de noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas*; Tom. I, part. 1—3.)

Le manuscrit de ce précis avait été envoyé à l'Académie roy. des sciences de Lisbonne, par Fr. de Louis Menezes, à Goa, dé-cédé depuis cet envoi. Il paraît avoir été rédigé par quelque missionnaire. L'auteur anonyme ne fait point connaître de quelle partie et de quelle secte de l'Inde il veut parler, car le terme de Gentils qu'on employait autrefois, est bien vague. Il paraît qu'il s'agit des Hindous des environs de Goa. L'auteur avait joint à son manuscrit 28 dessins enluminés; l'Académie de Lisbonne exprime, dans la préface, le regret de n'avoir pas le moyen de les publier. Le texte consiste en petits chapitres qui expliquent la cosmogonie et contiennent beaucoup de traditions mythologiques; l'auteur ne dit point de quel livre sanscrit il les a tirées. A ce mémoire succède une *notice sommaire du génitilisme en Asie*, qui paraît avoir été également envoyée de Goa, et qui est encore extraite des livres saṁscrets ou peut-être des écrits des brâhmes qui les ont commentés: c'est, comme le précédent, un recueil de notions mythologiques accréditées chez les Hindous.

D.

31. RESEARCHES etc.—Recherches sur les principes et les doctrines des Jaynas et des Buddhistes, supposés être les bramins de l'Inde ancienne; ouvrage contenant une dissertation sur le culte du serpent dans différentes contrées du monde; par le lieut.-col. W. FRANKLIN. In-4°, avec pl. Londres, 1827.

32. I. MÉMOIRE SUR LES SRAWAKAS OU DJINAS; par le major James DELAINE. (*Transactions of the Roy. Asiatic Society*; 1^{er} vol. p. 413.)

33. II. MÉMOIRE sur le même sujet; par le D^r BUCHANAN HAMILTON. (*Ibid.*; p. 531.)

Ces deux mémoires sont d'une extrême importance dans un moment où la grande question du Bouddhisme attire l'attention des savans. Les Djénas ne sont-ils que des débris de l'antique

secte de Bouddha, ou professent-ils des principes différens? Voilà ce que l'état de la science n'a pas permis jusqu'à présent de constater en pleine connaissance de cause. Les Srāvakas semblent un reste considérable des anciens Djénas ou Arhats, et nous devons au major Delamaine et au docteur Buchanan des renseignemens neufs et précieux sur cette race intéressante. Effet naturel de leur nouveauté, ces documens sont un peu confus, un peu vagues : ils laissent encore bien des questions indécises; mais ils auront fait faire quelques pas à la science dans cette partie de la critique historique. Le major Delamaine a tiré les siens plutôt des livres de ces sectaires; le D^r Buchanan a plutôt recueilli des observations orales qu'il a pris soin de nous transmettre. Il a étudié les Srāvakas dans les districts de Bihâr et de Patna. Occupée de commerce, cette race n'admet point de distinction de caste. Des pénitens, nommés *Yatts*, leur servent de prêtres, et M. Buchanan dit que dans la pénurie où ils se trouvent de personnes voulant remplir ces fonctions, ils achètent des enfans et souvent des fils de Brahmanes qu'on destine à cette profession. Ils forment chacun un élève qui doit leur succéder. Leurs chefs spirituels ont le titre de *srl-pôddjya* : ils sont adorés, comme le sont d'ordinaire dans l'Inde les chefs de secte, et ils renoncent à tous les plaisirs du monde.

Outre la grande distinction des Djénas en *Digambaras*, qui sont des gymnosophistes, et en *Swétambaras*, couverts d'un vêtement blanc, il y a des subdivisions de sectes sur lesquelles M. Delamaine donne des détails tirés d'un de leurs livres, nommé *Bouddha-vilâsa*. Il cite aussi plusieurs récits historiques ou plutôt fabuleux sur ces sectaires, dans lesquels on attribue à l'un d'eux l'honneur d'avoir formé l'ère de Vikramaditya, protecteur de la religion des Djénas.

Les Srāvakas ont 12 devoirs, *vrata*, à remplir, et M. Delamaine explique tout ce qu'ils ont à faire et à éviter pour avoir le titre de dévôts. Ils regardent le monde comme éternel, et croient à l'existence de 14 patriarches, qui le reproduisent successivement. Ceci rappelle les 14 *manous* des Brahmanes; ce qui me donne lieu de faire remarquer en passant que MM. Delamaine et Buchanan sont divisés sur l'antiquité respective du Brahmanisme et du Bouddhisme. Le D^r Buchanan regarde ce dernier comme bien antérieur à l'autre.

M. Delamaine cherche à prouver le rapport qui existe entre les noms des divinités de ces Srávakas et de celles des Brahmanes. Il fait remonter l'origine des Djénas jusqu'à l'antique Richaba, et pense que les figures d'Ellora sont des objets du culte ancien de cette secte, tandis qu'un autre temple, sur la hauteur, rappelle les formes d'un autre culte adopté à une époque plus moderne.

Le mémoire est terminé par la légende de Parswanátha, que M. Colebrook regarde comme le fondateur réel des Djénas. On y raconte ses dix incarnations, et quelques notes, ajoutées au texte, signalent les rapprochemens que l'on peut faire entre Vichnou, Bouddha et Parswanátha, de manière qu'un jour il serait possible de conclure que l'histoire de ces personnages est une seule et même légende, modifiée suivant l'esprit du peuple pour lequel on la composait.

Les Srávakas ont des livres, appelés les 8 *Karma* : les *Digambaras* les divisent en 148 espèces, et les *Swétambaras* en 158. M. Delamaine indique les noms et le contenu succinct de ces ouvrages.

D'un autre côté, M. Buchanan dit que les *Digambaras* ont 24 livres appelés *Pouránas*, et il en donne les titres. On y raconte les actions des 24 *Tirthancaras* ou législateurs. De plus ils ont des livres appelés *Siddhánta*, qui leur servent comme de rituels, et d'autres, nommés *Tcharitra*, qui doivent être des récits de fables supposées historiques. M. Buchanan entre dans quelques détails sur la distinction établie entre les *Digambaras* et les *Swétambaras*. Ces derniers, par reconnaissance, admettent les Brahmanes qu'ils chargent de leurs cérémonies religieuses, et une remarque singulière qu'il fait, c'est que dans les dix actes qui exigent l'intervention du prêtre, le mariage n'est pas compris. Dans le Midi, suivant le colonel Mackensie, il n'en est pas de même. Les *Swétambaras* n'ont pas moins de 45 et même, dit-on, de 84 livres, appelés *Siddhánta* et *Agama*. Ils ont leurs *Pouránas* : ce qui ne les empêche pas de lire ceux des Indiens orthodoxes.

Les temples des Srávakas s'appellent *Déohara*. On y adore souvent *Bhairava*, ministre des Dieux et armé d'une massue. Ils ont 48 divinités femelles, et ne rendent un culte aux dieux des autres Indiens, comme Râma, Crichna, Siva, Káli etc., que lorsqu'ils sont mécontents des leurs. Ils n'ont point de sacrifices où

l'on emploie le feu, où l'on immole les animaux ; ils évitent même de tuer, par accident, le plus petit insecte.

Il est à désirer qu'une noble émulation s'établisse entre les savans qui voyagent dans l'Inde, de manière à augmenter la masse des documens qui sont nécessaires pour asseoir une opinion juste sur toutes les sectes qui divisent les Indiens.

34. LA VÉNUS DE PAPHOS ET SON TEMPLE ; par J. D. GUIGNIAUT, professeur de littérature grecque, etc. In-8° de 16 pages. Paris, 1827.

Tacite, au second livre des histoires, ch. 2—4, rend compte d'une visite de Titus au temple de la Vénus de Paphos ; c'est ce passage qui a donné lieu à la dissertation de M. Guigniaut. A travers le prestige des mythes grecs, il entrevoit la véritable origine et le vrai caractère du culte de Paphos. Peut-être retrouverait-on dans le nom d'Ærias, premier auteur du temple, la trace d'antiques relations avec l'Égypte appelée d'abord Ærice. Une opinion plus moderne, c'est Tacite qui parle, est que le temple fut consacré par Cinyras au lieu même où aborda Vénus après que la mer l'eut conçue. M. Guigniaut fait voir que Cinyras et Adonis pourraient bien n'être qu'un seul et même personnage sous deux noms divers ; il y reconnaît un phénomène fréquent dans les religions anciennes où le dieu, objet du culte, figure aussi comme son premier instituteur, comme le premier roi et le premier prêtre tout ensemble. Nous signalerons à nos lecteurs un ingénieux rapprochement entre Ciris ou Cyris, dénomination d'Adonis à Lacédémone, le mot Κέρις et celui d'Adonai qui signifient seigneur, l'un en grec et l'autre en phénicien. Vénus elle-même reposait à Paphos auprès de son amant Cinyras, qui de la sorte est évidemment identifié avec Adonis. Tout porte à penser d'ailleurs que dès une époque très-reculée les Phéniciens avaient colonisé l'île de Chypre. La Vénus dont il s'agit était la même que l'on adorait sous les noms divers de Baaltis ou Dioné, d'Astarté, de Sémiramis à Biblos, à Sidon, à Ascalon ; selon le témoignage d'Hérodote, fondé sur celui des Cypriens eux-mêmes, elle fut apportée d'Ascalon en Chypre : c'était la grande déesse de la nature considérée dans son apparition céleste. Les Grecs et les Romains retrouvant dans différentes contrées l'Astarté phénicienne, la nommèrent tantôt Héra, ou Junon

c'est-à-dire la maîtresse, la déesse par excellence, connue à Carthage et au promontoire Lascinium; tantôt Aphrodite ou Vénus, connue au mont Eryx en Sicile. M. Guigniaut examine la question de savoir quel rôle les Tamirades, famille originaire de Cilicie, jouaient dans l'île de Chypre; il ne croit pas possible d'admettre qu'ils aient exercé le sacerdoce avant les Cinyrades, et combat en ce point l'opinion de M. Creutzer. Il fait remarquer que lorsque Caton prit possession de l'île, au nom du peuple romain, la royauté et le sacerdoce du temple étaient de nouveau séparés. Les victimes immolées par des prêtres devins, devaient être mâles; du reste ce culte était fort simple. D'après une tradition populaire le principal autel était en plein air; mais jamais la pluie ne le mouillait. Il paraît qu'on prédisait l'avenir par le vol des oiseaux et surtout des colombes. Il ne faut point s'imaginer que la déesse de Paphos fut représentée par une belle statue; c'était tout simplement une pierre conique: c'est à tort qu'on a prétendu que l'art n'en pouvait pas tirer un meilleur parti; il y avait à cette forme un motif caché symbolique. Rien de plus fréquent que ces cônes, on en a même trouvé dans différentes parties de la Grèce, avec l'inscription *Ἀφροδίτη*. Le cône avait trait au culte de l'Amour; il se rapprochait de la forme si profondément significative du *Phallus*. Clément d'Alexandrie nous apprend que le Phallus jouait un rôle important dans les initiations secrètes du temple de Paphos; enfin l'on y vendait de petites idoles, et les distributions de celles de ce genre n'étaient pas rares dans l'antiquité. M. Guigniaut demande ensuite aux médailles des détails sur la topographie du temple; il en analyse plusieurs et recommande surtout celles de l'impératrice Julia Domna et de Caracalla son fils; mais elles ne suffisent pas pour nous éclairer; les ruines mêmes ne permettent que des conjectures sur la distribution intérieure. Peut-être le temple fut-il construit sur le modèle de celui d'Ascalon, et il paraît avoir été situé dans la ville ancienne, à peu de distance de la mer: du moins Strabon parle d'une procession solennelle qui se faisait tous les ans de la nouvelle ville à l'ancienne et qui ne pouvait guères être célébrée qu'en l'honneur de cette divinité. La mémoire du peuple n'a point entièrement oublié le nom de la déesse, et si l'on en croit les voyageurs, on parle encore à Chypre d'une reine Aphroditis; l'on montre *Koulla*, l'antique Paphos, et près

de là Yeroshipos, ce qui pourrait rappeler Ἰερὸς Κήπος, jardin sacré.

P. de GOLBÉRY.

35. OSSERVAZIONE, etc. — Observations sur le dieu Faune; par Odoard GERHARD. In-8° de 54 pag. (*Giornale di scien. lett., art. per la Sicilia*; n° 39. Naples, 1826.)

L'abbé Nicc. Maggiore, auteur de l'article, nous apprend que le but de ces observations est de prouver que le dieu *Pan*, chez les Grecs, et le dieu *Faune*, chez les Latins, ne sont qu'une même divinité. Cette idée n'est pas nouvelle. Déjà Servius avait dit que ce que les Latins nommaient *Inuus*, les Grecs le nommaient *Pan*. Il ajoute que chez les Latins *Inuus* était le même que *Faunus*. (*Æn.* VI. 776.) On peut aussi consulter sur cette identité de nom les observations de Bachet Mezyriac sur la cinquième héroïde d'Ovide d'Œnone à Paris (Tom. I, p. 443), que l'auteur des observations aurait dû nommer. Les nouvelles preuves qu'il apporte confirment cette opinion.

36. SUR L'HERCULE SAXANUS ET SUR L'HERCULE MAGUSANUS; par M. VAN ALPEN. (*Mémoire de la Soc. royale des Antiquaires de France*; Tom. VIII, p. 635.)

Les deux surnoms d'Hercule dont M. Van Alpen recherche l'origine, sont connus par des monumens recueillis dans divers lieux; M. Van Alpen les reproduit d'après les archéologues qui les ont déjà publiés, et notamment l'autel trouvé près de Pont-à-Mousson, vers 1725, cité, dit-il, par l'auteur inconnu de la *Religion des Gaulois*. Ces mots font supposer qu'on ignore en Prusse ce que tous les littérateurs savent en France, que la *Religion des Gaulois*, Paris, 1727, 2 vol. in-4°, a pour auteur le bénédictin dom Jacques Martin; quoiqu'il en soit, M. Van Alpen cherche à expliquer ce surnom de Saxanus, et il pense qu'il provient de la pluie de pierre dont Hercule tira tant d'avantage contre ses ennemis pendant qu'il était dans les Gaules. Je ne trouve rien de neuf dans cette explication. Elle est toute entière dans l'ouvrage de dom Martin, tom. II, p. * 36 et 37. Quant au surnom *Magusanus*, M. Van Alpen le dérive de *Maguntia* Mayence, comme on a dit qu'un autre surnom, *Deusoniensis*, provenait de *Deusona* ancien lieu des Gaules, aujourd'hui *Deutz*, près Cologne.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

37. COSTUMES DES ANCIENS, par THOMAS HOPE; publiés par D. VINCENT, élève de Navez, L. BOENS, et G. P. VANDEN BURGGRAAFF, lithographe de l'Acad. roy., avec le texte traduit de l'anglais sur l'édition de 1812, par J. MARCHAL (de Bruxelles). 25^e livrais. In-4°; prix, pour Bruxelles, 1 fl. 80 c., pour l'étranger, 2 fl. (*Revue bibliogr. des Pays-Bas*; 31 mars 1828.)

Cette entreprise vient enfin d'être terminée; la livraison que nous annonçons renferme, avec les dernières planches, le texte d'un ouvrage que l'antiquaire consultera avec plaisir. Exactitude dans le dessin, vérité dans les costumes, armes et meubles, rien n'a été oublié. Cet ouvrage doit contribuer à faciliter l'étude du dessin antique pour les élèves qui débudent dans l'art de la peinture et de la sculpture. L'auteur a visité les plus célèbres musées de l'Europe; il en a extrait les modèles qui s'y trouvaient et qui appartenaient à l'antique dans toute leur pureté; il a éprouvé le regret de s'apercevoir que ces surcharges étrangères étaient souvent représentées sur les gravures, et devoient induire les élèves en erreur. Enfin, après un travail soutenu, il se flatte de donner à ce recueil toute la perfection dont il était susceptible.

Le prix de l'ouvrage, composé de 25 livr. de 8 pl. chacune, avec texte, est de (30 flor.) 63 fr. 50 c.

38. SUR LES MOMIES ÉGYPTIENNES. (*Oriental Herald*; n° XLVI, octobre 1827, p. 88.)

Un savant anglais faisait, depuis quelque temps, des recherches sur les momies égyptiennes, et particulièrement sur les motifs de cette coutume; il s'était résumé sur ce sujet, en avançant qu'elle avait pour motif principal, non pas une croyance religieuse, mais une cause d'hygiène publique. Ce fut alors qu'il connut, par les journaux de France, l'opinion de M. le D^r Pariset, que nous avons exposée dans le Bulletin de 1827, Tome VIII, n° 247, en résumant la discussion qui avait eu lieu à ce sujet dans le journal des Débats. Le savant Anglais abonde

entièrement dans l'opinion de M. Pariset, y ajoute quelques développemens, et rapporte ensuite textuellement, traduites en anglais, les diverses lettres insérées à ce sujet dans le journal français précité.

39. DESCRIPTION DES MONUMENS MUSULMANS DU CABINET DE M. LE DUC DE BLACAS; par M. REINAUD. Tom. 1^{er}. Notions préliminaires sur les pierres gravées, arabes, persannes et turques, les vases, coupes et miroirs. 1 vol. in-8° de xiv-400 p. Paris, 1828; Dondey-Dupré.

L'histoire de l'Orient se montre dans cet ouvrage comme une belle femme parée de pierres précieuses, qui portent des noms, des inscriptions et des emblèmes propres à caractériser son esprit, ses croyances et ses mœurs. L'Orient est la patrie des pierres précieuses; le pays qui les produit est celui où on les aime le plus. Cela est si vrai, que, depuis la découverte de l'Amérique, on ne s'est pas contenté de celles de l'Orient; on a recherché encore celles du Nouveau-Monde. Les plus belles naissent dans l'île de Ceylan, dans le sable des rivières et des torrents. Les Orientaux se plaisent à faire des descriptions fantastiques des lieux de cette île qui les produisent; c'est au pied de la montagne du pic d'Adam, parmi des précipices épouvantables, dans un bois affreux peuplé d'énormes serpens, que se trouve le rubis. Les vallées où se trouve le diamant sont si effroyables, que jamais le pied d'aucun mortel n'y a pénétré. Les diamans y sont semés comme du grain d'orge; on y jette pour les aigles et d'autres oiseaux de proie de petits morceaux de viande; ils avalent ces pierres précieuses avec leur pâture; ils les transportent ainsi dans d'autres lieux où elles sont recueillies: description imaginée probablement par les habitans de Ceylan, qui les ramassent et les vendent. Les pierres précieuses ont différentes formes; il en est qui ont les contours d'un cœur ou d'une poire. La sardonix se taille de manière à faire briller ses différentes teintes; les pierres transparentes et de belle netteté sont taillées à facettes; si elles sont un peu troubles, on ménage au centre un foyer de lumière, etc. Ces pierres ainsi taillées ressemblent dans l'obscurité à l'œil du chat dont elles portent le nom. Ce n'est que lorsque les pierres sont ainsi travaillées qu'on les remet aux mains des graveurs établis dans le

coin des rues. Toutes ne sont pas néanmoins susceptibles d'être sillonnées par le ciseau. La verte émeraude, la turquoise, d'un bleu céleste, et d'autres, par leur pureté et leur limpidité, résistent à l'empreinte de l'acier ; elles ne souffrent pas que la main de l'homme, qui peut les polir, altère leur éclat.

Comme en Orient, où l'on ne fait pas usage de l'imprimerie, on attache beaucoup de prix à l'écriture, la gravure en a suivi naturellement les changemens et les progrès. Tantôt elle se fait en relief, tantôt en creux. La pierre creusée à contre-sens sert de cachet dont la forme varie ; le sceau de Turquie est de forme ovale, celui de Perse est carré. On ne grave point sur les pierres de figures d'hommes ou d'animaux. Les inscriptions ont un esprit de religion, de morale ou de famille. Les cachets de Mahomet portent ces paroles : *l'Apôtre de Dieu, Mahomet, Apôtre de Dieu*. Comme dans les familles d'Orient, le nom se perd avec la vie, pour rendre plus chère la mémoire d'un père ou d'un fils, on grave ces mots : Soliman, fils d'Ismath ; Ali, père d'Hasan. On grave aussi quelques maximes tirées des poètes, de l'alcoran ou même de la bible. Les cachets sont portés dans une bourse qui renferme d'autres bijoux, et qu'on pend au cou ; ils tiennent lieu de serrure.

Les âmes de ces climats brûlans s'adressent aux êtres inanimés, aux fleurs, aux arbres, à la nature entière ; aussi trouve-t-on sur leurs pierres précieuses l'influence du climat. On y voit des figures emblématiques de plantes, de fruits et de fleurs, qui servent, par leur espèce et leur arrangement, à l'expression de la pensée. Sadi a fait un rapprochement ingénieux et moral entre la rose et l'herbe : « Comme une herbe vile, a-t-elle osé s'asseoir à côté de la rose odorante ? Tais-toi, répondit-elle, l'être généreux n'oublie pas ses anciens amis ; quoique je n'égale ni le parfum ni l'éclat de la rose, nous n'en sommes pas moins nés sur le même sol. » La littérature d'Orient abonde en comparaisons de cette nature, en images qu'inspire une ardente mélancolie particulière aux climats brûlans.

L'Orient attribue aux pierres précieuses des vertus surnaturelles ; selon leur espèce, elles ont une influence particulière sur la destinée : le rubis garantit de la peste, détourne la foudre, arrête le flux de sang, apaise la soif, fortifie le cœur ; l'émeraude guérit le mal d'estomac, l'épilepsie, la piqûre de vipère le dia-

mant dissipe la colique; la turquoise rétablit la vue; l'émeraude éloigne les mauvais esprits; l'onix engendre la mélancolie. Chaque pierre passe pour avoir ses vertus. On considère aussi l'astre sous lequel on les a gravées.

On voit par-là combien aux pierres précieuses se rattachent des choses de mœurs, de croyance et de religion, qu'on retrouve avec détails dans l'ouvrage de M. Reinaud, et c'est par des combinaisons nouvelles qu'il a su rendre intéressant un pareil sujet qui, traité par tout autre, n'aurait pas manqué de causer l'ennui même, en mettant sous nos yeux une nomenclature sèche et aride d'inscriptions musulmanes : car il ne manque pas d'auteurs parmi ses devanciers qui n'ont été que froids et arides avec des pierres précieuses qui ont fait la matière de leurs livres.

Ce n'est pas seulement par ces pierres, rare et mystérieuse production de la nature, que M. Reinaud attache le lecteur; mais c'est qu'il nous fait connaître les personnages politiques et religieux, dont le nom s'y trouve gravé. On est charmé du soin et du talent qu'il a mis à écrire la vie de Mahomet, qui n'était qu'un conducteur de chameaux, et qui pourtant a fondé une religion qui domine sur une grande partie de la terre.

A. MÉTRAL.

40. A SERIES OF VIEWS OF POMPEII. — Série de vues des ruines de Pompeïa; lithographiées par HARDING, d'après les dessins de W. LIGHT, écu. n° 1. In-folio; prix, 10 shel. 6 d. L'ouvrage se composera de 6 parties. Londres, 1827.

41. PART IV OF POMPEII. — 4^e et dernière partie de la description des ruines de Pompeïa, in-folio impérial, ouvrage contenant près de 100 planches gravées par W. B. COOKE, d'après les dessins du lieut.-colonel COCKBURN et de J. GOLDCUTT, H. PARKE et T. L. DONALDSON, architectes; avec la description imprimée des planches, par T. L. DONALDSON. Londres, 1827.

42. VUES DES RUINES DE POMPEÏ, d'après l'ouvrage publié à Londres en 1819; dédiées à S. A. R. MADAME DUCHESSE DE BERRY. Livr. VII^e et VIII^e. In-folio. Paris, 1827; Roux, rue de Chabrol, n° 30, et Firmin Didot. (Voy. le *Bulletin*; Tome VIII, nos 42 et 440.)

La 7^e livr. contient le titre de l'ouvrage et la dédicace, la vue

de la rue des Tombeaux, celle des murs d'enceinte de la ville, le temple de Mercure, des peintures de la maison dite de *Championnet* et le plan du temple d'Isis.

La 8^e offre la vue du propylée du grand portique, une salle de bain triangulaire d'une maison de campagne, des bas-reliefs du tombeau de Scaurus, le plan du camp des soldats, et une planche représentant des mosaïques.

L'exécution répond toujours aux éloges que nous avons donnés à cet ouvrage intéressant. L'emploi de la gravure sur pierre pour plusieurs planches est d'un excellent effet, et promet de nouvelles et importantes ressources à l'art. D.

43. MONUMENS DE RHODES. Dédié au roi des Pays-Bas, par le colonel ROTTIERS, membre de plusieurs Académies, etc. (Extrait du Prospectus.)

Chargé en 1825 et 1826 d'un voyage scientifique dans le Levant, l'auteur n'a pas cru pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son souverain qu'en ouvrant à ses recherches une carrière toute nouvelle, et où du moins il pût avoir le mérite d'être entré le premier. Trop souvent les ouvrages descriptifs ne sont que des compilations. C'est un reproche qu'il a eu à cœur d'éviter.

Il est peu de parties de la Grèce qui n'aient pas leur peintre ou leur historien. Seule jusqu'à présent, une île dans l'Archipel a échappé aux explorations d'une si louable curiosité. L'île de Rhodes n'est encore connue que d'une manière vague, confuse, inexacte; et cependant quel pays est aussi riche en souvenirs historiques, en traditions populaires! — L'ouvrage commencera par une dissertation sur le colosse de Rhodes, si fameux dans l'antiquité. L'auteur, guidé par Plin et éclairé surtout par ses propres observations, est parvenu à assigner la véritable place qu'occupait cette merveille du monde. Jusqu'à présent on l'avait placée à l'entrée du port; il démontrera la fausseté de cette opinion. Il est en Europe peu de maisons dont les fastes ne se rattachent à l'histoire de Rhodes par quelques-uns de leurs membres; cet ouvrage aura un attrait de plus pour ces familles. Mais ce n'est pas le seul mérite que l'auteur se flatte d'y voir signalé. Le *siège tout fait* de l'abbé Vertot a mis en circulation des idées peu exactes sur un des événemens les plus

intéressans du moyen âge; il a essayé de rétablir la vérité. Comme militaire, peut-être n'était-il pas tout-à-fait impropre à cette noble tâche; on verra s'il l'a remplie.

L'ouvrage sera divisé en 11 livraisons ou cahiers contenant chacun 5 planches in-folio oblong, et 1, ou 2, quelquefois 3 feuilles in-4° de texte explicatif, sur papier *vélin* superfin, et confié aux soins de MM. Tencé frères. Tout l'ouvrage sera publié au plus tard dans l'espace de 15 mois.

Prix de chaque livraison, 5 flor. ou 10 fr. 58 c., pour les Pays-Bas. Il ne sera tiré qu'un nombre d'exemplaires suffisant pour couvrir les frais. On souscrit à Anvers, chez l'auteur; et à Bruxelles, chez Fréchet, libraire. (*Revuc bibl. des Pays-Bas*; 22 février 1828, p. 102.)

44. REAL MUSEO BORRONICO, etc. — Musée royal Bourbon. Gr. in-4° avec pl. Naples, impr. roy. (*Biblioth. ital.*; n° CXLIV, décembre 1827, p. 425.)

Cette belle édition, commencée en 1824, se continue avec le plus grand succès; elle concerne spécialement les antiquités d'Herculanum et de Pompei; elle formera 16 volumes, outre 2 autres contenant le catalogue des objets du Musée, disposés par classes; elle est publiée en 2 textes, l'un italien, l'autre français, de sorte que l'on peut dire qu'elle forme 2 éditions distinctes, qui se vendent séparément; elle est imprimée en caractères *Silvio*, sur beau papier vélin. Le burin des planches nous a paru bien conduit. Cet ouvrage paraît par cahiers, au prix de 24 *carlini* chacun pour l'édition italienne, et de 12 fr. pour l'édition française. Il en est déjà paru 12 cahiers.

45. TUMULI EN HOLLANDE; par M. X. WESTENDORP, antiquaire.

Les sieurs Benkema, cultivateur à Zmerdijk, et J. H. Aikes, organiste à Eenrum, ont découvert une chaîne de 39 ou 40 tumuli, qui s'étend, dans la direction de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et le long des villages de Zmerdijk, de Niekerk, de Vliedorp et de Vierhuisem, depuis Barmgat, sur Hunse, jusqu'à l'endroit connu sous le nom de Robersan. Dans un de ces monticules, appelé Roudenburg, nos explorateurs trouvèrent, au milieu d'un cercle composé de moëllon et de tuf, et

mêlés avec le sol, du charbon de bois, des tessons et des cendres jaunes. Plus loin, ils déterrèrent une doloire en pierre de 6 $\frac{1}{2}$ pouces de longueur et un bout de lance en fer. Dans un autre, ils trouvèrent le squelette d'un homme couché dans la direction du sud au nord, une doloire en pierre, un tranchant de hache en os, et quelques cruches en terre cuite avec des cendres et du charbon de terre. Une 3^e contenait d'autres débris curieux.

A l'intérieur de petites éminences, situées près d'Eenrum, ils découvrirent aussi des tessons, du charbon de bois et des vases de terre entiers.

Près de Saakzumhuizen et de l'Audel, une 3^e chaîne de monticules fixa de même leur attention; mais je n'ai rien appris de plus à cet égard.

Tous ces tumuli se trouvent indiqués sur une bonne carte des localités, accompagnée d'un plan particulier de Roudenburg, qui me furent envoyés, en 1824, avec les antiquités déterrées. Je fis alors, au sujet de cette découverte, une notice détaillée, dont la publication, qui devait avoir lieu dans le *Oudheidkundig Tijdschrift*, est remise à une autre occasion.

Dans la même année 1824, M. F. Arends, résidant près de Fahn, dans la Frise Orientale, fit une autre découverte, dont il voulut bien me donner communication. Dans des endroits où la tourbe avait été enlevée, il vit sur un fond de sable solide d'anciens champs disposés par tranchées de 3 à 4 pas de largeur, dans la direction du sud au nord. On apercevait encore très-distinctement dans cette terre les racines mortes des plantes qu'elle avait portées. La tourbe s'étend jusqu'aux terres labourables de Fahne. Son épaisseur au-dessus de ces champs, dont elle suit la ligne, est d'abord de 9 pieds, puis, au nord, de 100 pieds.

On a aussi découvert à Ihloerveen, à $\frac{3}{4}$ de lieue au sud, de semblables terres labourables sous la tourbe.

M. F. Arends a, ainsi qu'il m'en informa en l'année 1824, découvert dans la Frise Orientale un chemin de tourbes ancien, communément appelé *Veenbrug*, qui s'étend entre Hopels et Wiesede, dans le bailliage de Fribourg, et dont il a fait découvrir une partie en sa présence.

On prétend qu'il existait autrefois à Hopels un bois sacré, et

qu'un convent y fut fondé par la suite. Une notice, qui se trouve en ce moment sous presse, contient des détails sur cette particularité.

On trouve près de Weifelse, dans le pays d'Oldenbourg, d'anciens chemins faits de matière ligneuse. Le chemin de la paroisse d'Altenhantorf porte encore le nom de chemin des Huns (*Hunenweg*). Celui de Hatten, pratiqué à travers la tourbière, et dont il reste encore des vestiges, passe, près de la ville d'Oldenbourg, sur un point appelé la Levée de terre des Païens (*Heiden wal*).

L'église de Weifelse passe pour la plus ancienne église du duché. Suivant la tradition, les habitans de villages qui en étaient éloignés de 4 à 5 $\frac{1}{2}$ lieues, tels que Huntorf et Hatten, s'y rendaient jadis aux jours du service divin; mais comme on peut également s'y transporter au moyen d'un léger détour, M. Arends ne pense pas que ces chemins aient été établis expressément dans cette vue; il croit, au contraire, que les chemins de tourbes datent du temps des païens, et qu'il existait à Weifelse un temple païen renommé auquel ces chemins conduisaient plus en ligne droite. (*Algem. Konst-en Letter-Bode*; 9 mars 1827.)

46. ANTIQUITÉS ROMAINES. — Sépultures humaines.

On mande de Zutphen, en date du 16 avril : Des ouvriers, en faisant des fouilles dans un terrain glaiseux situé sur le *Heidensche Rille*, près de la petite ville de Rijssen (Pays-Bas), trouvèrent, à la profondeur de 25 pieds de la surface du sol, deux cadavres humains, et, auprès de ces corps, un marteau et une hache, ainsi que trois pièces de monnaies d'argent, l'une desquelles était au type de l'empereur Commode, qui régna en l'an 181 de notre ère. (*Algem. Konst en Letter-Bode*; 25 avril 1828.)

47. COMPTE RENDU-GÉNÉRAL des travaux de la Société royale des Antiquaires de France dans le cours des années 1826 et 1827, avec cette épigraphe, tirée de l'Énéide, livre 8, vers 312 :

Exquiritque auditque virum monumenta priorum.

Le *Bulletin* a déjà donné l'analyse des travaux de cette Société dans le courant de l'année 1826 et des premiers mois de 1827

(Voy. Tom. VII, n^o 387, et Tom. VIII, n^{os} 50 et 280). L'on doit donc se borner à faire connaître ici la partie de ce compte-rendu qui se rapporte aux travaux dont on n'a pas encore entretenu les lecteurs du *Bulletin*. Ce compte-rendu se divise en trois paragraphes, qui renferment, le 1^{er} les recherches locales; le 2^e les travaux intérieurs; et le 3^e des détails administratifs. Nous suivrons cette classification.

I. MONUMENS. — M. Lerouge donne des renseignemens verbaux sur un monument du moyen âge, existant à Bourges, et bien conservé, qu'il avait visité pendant son séjour dans cette ville. C'est un bas-relief en pierre, représentant un zodiaque, ou plutôt un calendrier qui exprime les travaux des douze mois de l'année en commençant par février. M. Lerouge doit donner une notice écrite et plus étendue de ce monument. M. de la Pylaie a communiqué des détails circonstanciés sur deux constructions romaines récemment découvertes dans la haute Touraine. L'une se trouve à Cornillé, petit bourg aux environs de Loches, et l'autre près de Courçay. La première ressemble aux ruines d'un ancien monastère. Il s'y rencontre quantité de briques très-diversifiées, des débris de vases, les restes d'un aqueduc, des monnaies romaines, etc. L'on a trouvé dans les deux constructions des parois revêtues de peintures à fresque. M. Aubert-Parent, de Valenciennes, transmet des détails sur un chapiteau en pierre d'un ordre irrégulier, trouvé dans les recherches faites à Famars en 1825 et 1826. Il regrette qu'on n'ait pas eu la permission de prolonger les fouilles jusque dans le jardin du château, qu'un simple mur sépare du verger où l'on a trouvé le chapiteau. Il ne doute pas qu'on n'eût déterré d'autres fragmens d'édifice.

MÉDAILLES. — M. Drojat aîné, notaire à Die, fait communiquer quatre médailles antiques, récemment trouvées dans la vallée qu'il habite, dont deux en bronze, qui sont romaines, et deux en argent, d'une époque inconnue, qui sont regardées comme des monnaies gauloises. M. Fr. Drojat en a mis depuis sous les yeux de la Société dix à douze autres, à peu près pareilles, trouvées dans la même province. Il les devait à M. Michaud de Crest, horloger estimé, dont le zèle à recueillir ces médailles a mérité les éloges de la Société. Il en possède un grand nombre. M. Drojat aîné fait connaître aussi l'inscription

d'une pierre sépulchrale découverte dans la partie sud des remparts de la ville de Die. Nous ferons remarquer en passant que les fondations de ces remparts ne sont formées que d'énormes blocs de pierre, la plupart de forme cubique, disposés sans ciment et sans ordre apparent.

MANUSCRITS. — M. Depping annonce qu'un savant allemand qui s'est occupé de recherches sur les manuscrits historiques de France, a reconnu dans la bibliothèque de Laon le manuscrit des lettres d'Éginhard; c'est le même codex qui, selon don Bouquet, était conservé dans les archives d'une abbaye près de Soissons.

EXPLORATIONS. — M. Bottin fait part d'une lettre de M. Schweighæuser, dans laquelle ce dernier rend compte d'un voyage de recherches qu'il venait de faire dans la Prusse Rhénane. M. Schweighæuser a communiqué depuis les résultats ultérieurs de son exploration. — M. Jorand, qui poursuit avec autant de succès que de persévérance son ouvrage important *des monumens de la monarchie française*, a donné l'aperçu des antiquités druidiques, romaines et du moyen âge qu'il a visitées dans l'ancien Velay, parmi lesquelles on distingue les monumens du Puy, de Brioude et de quelques autres localités notables; il a mis sous les yeux de la Société les inscriptions qu'il a levées avec soin et par les meilleurs procédés; et les médailles les plus intéressantes dont il a pris des calques ou des empreintes. — M. Fr. Drojat, le secrétaire de la société, a de même entrepris une excursion dans le but d'éclaircir quelques-unes des questions nombreuses d'histoire et de géographie que présentent les époques antérieures à l'invasion des Romains. Après avoir reconnu quelques points de la Gaule occidentale sur la ligne de Paris à Bayonne, il a traversé la Péninsule espagnole, et s'est dirigé par Burgos et Madrid vers les états du Murcie. Arrivé sur la méditerranée, il a longé ses bords jusqu'aux Pyrénées et successivement jusqu'à l'antique Marseille. Il s'est dirigé de là dans les vallées des Voconces, a traversé les Alpes par le Mont-Vésoul et s'est avancé jusqu'à Turin, en suivant le cours du Pô. L'étendue de ses recherches n'a pu lui permettre encore d'exposer à la Société les résultats qu'il croit pouvoir en attendre, cependant il espère publier incessamment un travail en plusieurs livres sur la marche d'Annibal depuis Carthagène jusqu'à son entrée dans les plaines du Piémont.

II. Le 2^e paragraphe de ce compte-rendu fait connaître d'abord les communications verbales faites à la Société. Les unes ne présentent qu'un intérêt personnel ; le *Bulletin* a déjà donné l'analyse des autres dans les cahiers d'avril, de juillet et de septembre 1827. Le compte-rendu fait connaître ensuite les noms des membres nouvellement inscrits sur les listes de la Société. Ce sont, sur celle des membres résidans, MM. Barbié du Bocage (Alexandre), professeur à la faculté des lettres ; Charles Farcy ; J. P. Ledrut, ancien membre de la Société académique des sciences de Paris ; et M. Étienne Labat, à qui l'on doit le texte de la collection des costumes, armes et meubles pour servir à l'histoire de France que publie M. le comte de Vieil-Castel. Sur celle des correspondans nationaux, M. de Caumont, l'un des fondateurs de la Société d'archéologie de Caen ; M. le baron de Gaujal, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; M. Spencer Smith, ancien diplomate anglais ; M. le chevalier Duvivier, conservateur des antiquités du département des Ardennes ; M. le comte de Montlosier, membre de plusieurs académies de l'Europe ; M. Delacroix, de Valence, auteur de l'Essai sur la statistique, l'histoire et les antiquités du département de la Drôme ; et M. Vergnaud Romagnesi, à qui l'on doit plusieurs productions estimables sur celui du Loiret. Sur celle des correspondans étrangers, M. Ainsworth, de la Société des antiquaires de Londres ; M. le chevalier de Verneuil, des académies royale espagnole et d'histoire de Madrid ; M. le prince de Labanoff de Rostoff, auteur de plusieurs travaux sur l'histoire de Russie ; M. Mathieu Simon, directeur des Annales de l'administration des contrées de la rive gauche du Rhin ; M. César Moreau, dont on estime les recherches statistiques sur l'Angleterre, l'Irlande, les possessions anglaises dans les Indes orientales, etc. ; enfin M. l'amiral Sidney Smith. Le compte-rendu fait connaître ensuite successivement les rapports de correspondance établie entre elle et plusieurs sociétés savantes, tant nationales qu'étrangères ; et les encouragemens qu'elle a reçus de l'autorité publique. Il se termine en donnant quelques détails sur l'accueil que les membres de son bureau reçurent de Sa Majesté Charles X, lorsqu'ils furent admis à porter au pied du trône les deux derniers volumes de la collection de la Société. C'était M. l'abbé de la Bouderie qui

portait la parole comme président. « Sire, dit-il, la Société royale des Antiquaires de France vient au pied du trône de votre Majesté déposer l'hommage de son dévouement et lui offrir les derniers volumes de ses mémoires. La compagnie supplie humblement votre Majesté de lui continuer sa royale protection. — Bien volontiers, répondit le Roi, elle la mérite par son zèle et j'ajouterai par ses ouvrages. » O.

48. FOUILLES SUR LA ROUTE ROMAINE DE METZ A STRASBOURG; par M. HENNEQUIN (*Mémoir. de la Soc. roy. des Antiquaires de France*; Tom. VII, p. 195).

Ces fouilles ont eu particulièrement pour objet de reconnaître le mode de construction et les matériaux de cette route romaine. On y a reconnu les procédés ordinaires, avec les modifications qu'exigeait la nature des matériaux fournis par les localités.

49. NOTICE SUR LES CAMPS ROMAINS DU DÉPARTEMENT DE LA MANCHE; par M. de GERVILLE (*Ibid.*; p. 175).

Il résulte du mémoire de M. de Gerville que tous les camps romains du département de la Manche, à l'exception d'un seul, sont situés au bord de la mer ou sur des élévations d'où l'on découvre les principales baies et les points les plus accessibles de nos côtes. Ils tenaient donc à un système général de défense de ces côtes. M. de Gerville donne le plan de 4 de ces camps, et ceux dont il s'occupe dans sa notice sont au nombre de 8. Il ajoute à sa description l'indication sommaire des objets d'antiquité ou des médailles qu'on y a recueillis.

50. NOTICE SUR QUELQUES ANTIQUITÉS DE PONT-GIBAUD (Puy-de-Dôme); par M. BOUYON (*Ibid.*; p. 220).

Quelques-uns des morceaux décrits dans cette notice méritent une attention particulière, tels sont :

1° Une urne funéraire en verre enfermée dans un cylindre conique de granit, formé de 2 pierres réunies par une languette circulaire.

2° Une urne semblable enfermée dans 2 autres pierres formant un cône à 8 pans.

3° Une autre urne en verre placée dans une urne en argile.

4° Des fragmens de poterie avec les noms *Burdecata* et *Clobizum*.

La notice indique d'autres objets et des débris de constructions d'un moindre intérêt.

51. RECHERCHES SUR LES ANTIQUITÉS DES ÉTATS-UNIS de l'Amérique septentrionale; par M. WARDEN, anc. consul amér. à Paris. In-4°, avec 12 pl. Paris, 1827. Ne se vend pas. (Extrait du Tom. II, part. 2, du *Recueil de Voyages et de Mémoires, publié par la Société de géographie*).

Plusieurs fois déjà nous avons parlé des antiquités découvertes dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale; nous avons même inséré une liste de toutes les localités connues où il se trouve des vestiges de camps, fortifications, retranchemens, tombelles et autres antiquités de ce pays. M. Warden a rédigé un résumé substantiel de tout ce que les Américains ont publié sur ces monumens anciens de leur patrie. L'archéologie américaine y est présentée sous un seul point de vue; voici les observations dont M. Warden a accompagné son mémoire en le présentant à l'Institut de France. « Les antiquités de l'Amérique septentrionale, a-t-il dit, consistant en ouvrages considérables d'une forme régulière et qui attestent leur origine commune, ont été cachées depuis long-temps dans les épaisses forêts du Nouveau-Monde; elles s'étendent depuis le bord méridional du lac Érié jusqu'au golfe du Mexique, et le long du Missonri jusqu'aux monts Rocky. Ces monumens de formes et de grandeurs différentes, et les divers objets d'antiquité découverts jusqu'à ce jour consistent : 1° en fortifications; 2° en *tumuli* ou tertres; 3° en murailles de terre parallèles; 4° en murailles souterraines de terre et de briques, et en objets enfouis à une profondeur considérable; 5° en ouvertures pratiquées dans la terre, appelées puits; 6° en rochers avec des inscriptions; 7° en idoles; 8° en coquilles d'autres pays; et 9° en momies. L'une de ces fortifications, située dans l'état de l'Ohio, couvre plus de cent acres de superficie, est entourée d'une muraille en terre de 20 pieds de profondeur à sa base, et 12 pieds de hauteur, et d'un fossé ou tranchée large d'environ 20 pieds. Dans toutes ces fortifications et dans les *tumuli* et tertres les murailles étaient couvertes d'arbres d'une grosseur prodigieuse, et dont quelques-uns comprenaient plus de 400 cercles annuels de végétation très-distincts. Nous avons démontré que les Indiens modernes ne se

servent jamais de retranchemens et ne connaissent pas l'usage des terres. Les idoles trouvées dans l'état de Tennessee et à Natchez, état du Mississipi: les coquilles marines du genre *Murex*, ou rochers découverts dans l'ancienne fortification de Kentucky; les momies des cavernes calcaires du même État; enfin les inscriptions hiéroglyphiques sur un rocher dans l'état de Massachusetts; tous ces objets sont de quelque importance dans la grande question de l'origine des Américains. On peut conclure de ces découvertes que la vallée de l'Ohio, depuis le pays des Illinois jusqu'au Mexique, a été habitée par un peuple très-différent de ceux qui l'occupaient à l'époque de sa découverte. Tout ce qui concerne l'origine, la durée et l'extinction de ce peuple est enveloppé dans un impénétrable mystère. On voit qu'il a été plus civilisé qu'aucun des peuples indiens qui existaient lors de la découverte de l'Amérique. »

Il faut espérer que ce *mystère* dont parle l'auteur ne sera pas toujours impénétrable. Une étude comparée de tous ces monumens et leur analogie avec ceux de l'Ancien-Monde, conduiront probablement à quelque découverte relativement à leur origine. Le travail de M. Warden sera un bon guide pour ceux qui voudront se livrer à des recherches de ce genre; car l'auteur ayant pris à tâche de bien décrire les monumens d'après des auteurs américains qui servent de garans et qui sont exactement cités dans les notes, fournit précisément les matériaux nécessaires pour de pareilles recherches. Toutefois il serait à désirer qu'un Européen, habitué à observer les monumens de l'Ancien-Monde, examinât de ses propres yeux ceux de l'Amérique septentrionale, afin de juger de l'analogie et de la différence. Dans cette excursion même, le mémoire de M. Warden sera d'un grand secours. C'est surtout le long de l'Ohio que le voyageur européen devra étendre ses recherches; il y étudierait les anciennes fortifications de Newyark, County de Lieking, le fort en pierre situé dans le County de Perry, les fortifications de Marietta, où l'on a trouvé divers objets curieux en fouillant un tumulus. Le voyageur verrait d'autres fortifications à Circleville sur le principal affluent de la petite rivière de Paul, à Portsmouth, état d'Ohio, sur la rivière du petit Miaml, à Cincinnati, etc. M. Warden a divisé son travail en 4 chapitres; dans le 1^{er} il décrit les principaux monumens situés dans le pays que

traverse l'Ohio, c.-à-d. ceux dont nous venons de parler ; il réunit dans le 2^e chapitre les antiquités des autres états, tels que Missouri, Indiana, Kentucky, Arkansas, Illinois. Dans le 3^e chapitre l'auteur considère séparément les divers genres d'antiquités, tels que murailles parallèles, puits, inscriptions, idoles, vases, momies, etc. Au sujet des inscriptions, l'auteur fait connaître le fameux rocher écrit, *Writingrock*, auprès de la rivière de Taunton, dans le Massachusets. Cette inscription dont l'auteur donne un dessin, se compose de caractères inconnus et d'objets figurés. Les Américains prétendent sérieusement que c'est une inscription phénicienne, parce qu'ils y ont vu quelques caractères qui ressemblent un peu aux lettres phéniciennes ; d'autres ont présumé que c'est une inscription des Atlantides, ce qui serait encore plus étouant ; car jusqu'à présent l'écriture des Atlantides ne se trouvait nulle part. M. Warden se borne sagement à rapporter les opinions émises et à faire connaître l'inscription. Il ajoute l'énumération d'autres inscriptions trouvées aux États-Unis ; il est à regretter que l'on ne possède pas des copies exactes de toutes ces inscriptions qui pourraient aider beaucoup à mettre les savans sur la voie.

M. Warden, en faisant imprimer séparément son mémoire, y a joint la description et les planches des fameuses ruines de Palenqué, dans le Guatémala. Cette description a paru dans la partie précédente du même volume du recueil de la Société géographique, et a été le sujet d'une analyse très-détaillée dans ce *Bulletin*, Tom. VII, n^o 192. Il est donc inutile d'y revenir ; nous rappellerons seulement que les bas reliefs et autres monumens trouvés dans ces ruines, annoncent chez le peuple qui a construit et habité cette ville, une civilisation bien plus avancée que celle du peuple qui a élevé les monumens de l'Ohio. Nous citerons à ce sujet une conjecture de M. Warden, qui met les monumens de Palenqué en rapport avec ceux de l'Amérique septentrionale.

• La ligne des fortifications et tertres, dit l'auteur, se trouve tracée depuis le Mexique jusqu'aux grands lacs : peut-être les anciens peuples de l'Ohio étaient-ils une colonie Palenquienne placée dans cet espace pour la facilité des conquêtes et du commerce. Cette question pourrait être résolue si un savant naturaliste prenait la peine d'examiner les crânes des sque-

lettres trouvés dans les tertres de la vallée de l'Ohio, et de les comparer aux figures Palenquiennes, dont la tête pointue et la physionomie différent de celles de tous les peuples connus.

« Les anciens monumens de Palenqué sont la découverte la plus étonnante qui ait été faite en Amérique. Il prouvent que le continent appelé *Nouveau-Monde* est peuplé beaucoup plus anciennement qu'on ne le croit, puisqu'il renferme tant de vestiges d'art sur lesquels la tradition reste muette, et qui appartiennent peut-être à une époque plus ancienne que celle où les annales des peuples de l'Europe commencent à s'appuyer de preuves historiques. »

Quoiqu'il en soit, le travail de M. Warden, où se trouvent rassemblées toutes les données sur les plus anciens monumens connus du *Nouveau-Monde*, offre beaucoup d'intérêt à cause des descriptions judicieusement rédigées qu'il renferme. D-o.

52. *ANTIQUARISKE ANNALER.* — Annales archéologiques publiées par la commission roy. pour la conservation des antiquités. Vol. IV, cah. 2. In-8°, avec 2 pl. Copenhague, 1827; imprim. de Schultz.

Ce dernier cahier du recueil que publie la commission archéologique de Copenhague, contient quelques morceaux très-intéressans. M. Werlauf a donné un mémoire *Sur la coutume des Scandinaves de brûler ou d'enterrer leurs morts sur des bateaux*. Tantôt les anciens Scandinaves faisaient du bateau du mort un bucher, pour brûler ses dépouilles mortelles; tantôt ils le posaient tout du long dans le bateau, et y mettaient le feu; tantôt encore, après avoir posé le mort dans le bateau, on le couvrait de pierres et de terre, et on érigeait une tombelle sur le bateau. On n'a pas trouvé, sous les tombelles qui ont été ouvertes, un bateau entier, mais on y découvre des restes de navire, des clous de bateau, etc. Toutes ces coutumes venaient autant de l'habitude des Scandinaves de vivre sur mer que de l'idée superstitieuse que le bateau servirait au mort dans l'autre monde. A ce sujet M. Werlauf se livre à des recherches intéressantes sur les représentations de bateaux et de navires qu'on trouve sur les anciens monumens de la Scandinavie, tels que roches sculptées, monnaies, sceaux, tapisseries, etc. En quelques endroits de la Scandinavie, surtout à Gotland et Oeland, deux îles qui autrefois fournissaient beau-

coup de marins, on a trouvé aussi les pierres brutes des anciens tombeaux, rangées en ovale, dans la forme des bateaux. M. Werlauf rappelle au sujet de ces coutumes des Scandinaves l'usage des Égyptiens, de représenter des bateaux dans les tombes.

Notice sur une pierre runique trouvée en Grœnland, par le prof. Rask, avec des éclaircissemens par le prof. Finn Magnussen. En 1824, la nouvelle d'une pierre runique, découverte en Grœnland, excita vivement la curiosité des savans du Nord. En effet, une inscription runique, trouvée dans cette contrée, était une nouvelle preuve de l'ancien séjour des Scandinaves dans l'extrémité nord-est de l'Amérique. La pierre runique est maintenant au musée royal de Copenhague. Elle a été trouvée sous 73° de latit. nord, dans l'île Kingitoarsuk, qui est éloignée de 4 milles, et au nord-ouest de l'établissement d'Upernavik, le plus septentrional que les Danois possèdent en Grœnland. L'île n'est point habitée, et n'est visitée accidentellement que par les pêcheurs grœnlandais. Un de ces indigènes trouva la pierre gisant dans le sable au pied d'un ancien tertre. L'inscription est conçue en bon islandais, et a été lue par M. Rask ainsi qu'il suit :

Ellingr Sigvaths sonr ok Bjanne Tortarson
Ok Enrithi Osson langardaginn fyrir gagnag
Hlothu vardate.. Ok rnddu, MCXXXV.

C'est-à-dire, Erling, fils de Sigvat et Bjarne Thordarsoen et Enride Oddsoen, ont élevé ce tertre, le vendredi après le jour des Rogations, et ont nettoyé (cette place) 1135. Les signes runiques qui indiquent la date sont pourtant douteux, et peuvent signifier aussi 1170, et peut-être une date moins ancienne.

Notice sur quelques pierres runiques et autres monumens de l'Islande, par le prof. Finn Magnussen. On trouve en Islande encore 19 inscriptions runiques, dont 2 au moins sont du temps du paganisme : les autres sont toutes antérieures à la réforme évangélique, après l'introduction de laquelle l'écriture runique fut prohibée comme étant païenne et appartenant à la magie. Les inscriptions sépulchrales sont pour la plupart très-laconiques ; par exemple, *ci gît le héros Kiartan*, *ci gît Sæmund Gamlason*, etc. M. Finn Magnussen indique exactement les localités où l'on a trouvé des inscriptions runiques.

Sur les monumens antiques de l'île de Bornholm. Les notes

contenues dans cet article ont été communiquées par le prince de Danemark Christian Frédéric, qui, dans un voyage fait à Bornholm en 1824, a donné une attention particulière aux antiquités de l'île. Ces antiquités consistent en pierres branlantes, en rangées circulaires de pierres brutes, en tombes, en médailles : dans la dernière classe on remarque des monnaies byzantines et cufiques, surtout des califes abbassides et des samanides : elles ont été frappées dans les villes voisines de la mer Caspienne, aucune d'elles n'est plus moderne que la date de l'an 1010 de l'ère chrétienne. Ces monnaies fournissent une nouvelle preuve des relations commerciales qui ont existé, au moyen âge, entre l'Orient et les pays du Nord, par la voie de la Russie.

Catalogue des antiquités acquises par le musée de Copenhague depuis 1823. Le dernier numéro du catalogue est 1730. On y voit des armes, des outils, des idoles, des inscriptions runiques, des urnes cinéraires, des objets de parure, des médailles. Pour chaque pièce on a soin d'indiquer le lieu où elle a été trouvée. La commission archéologique pourra rendre le musée des antiquités très-intéressant, si elle continue avec le même zèle de donner dans ses annales les éclaircissemens nécessaires sur les nouvelles acquisitions. D-c.

53: MONUMENT OVER KONG HANS OG DRONNING CHRISTINA. — Monument sépulchral du roi Jean et de la reine Christine (de Danemark) dans l'église de St.-Canut à Odensté; décrit par E. L. WERLAUFF. 32 p. in-4°. Copenhague, 1828.

Le roi Erik Glipping, de Danemark, avait fait élever l'église des moines gris à Odensté, pour servir de sépulture à la famille royale; ses 2 filles y furent enterrées, ainsi que le roi Jean (mort en 1513) et la reine Christine, avec leurs 2 fils, François et Chrétien II, mort en 1559. L'église des moines gris fut dans la suite abandonnée et démolie. En 1804, les tombeaux royaux qui avaient été construits dans cette église furent transférés dans celle de St.-Canut. On trouva que le crâne du roi Jean était percé en 3 endroits, soit que ce prince eût reçu des blessures dans les combats, soit que le fungus de la dure-mère, qui avait altéré sa raison dans ses dernières années, eût attaqué aussi son crâne. Le tombeau royal que décrit M. Werlauff est orné des statues du roi et de la reine et de leur fils cadet debout dans

une niche gothique, et entourées des armoiries de leurs ancêtres. On ignore dans quelle année ce monument fut élevé. M. Werlauff l'a fait représenter dans les 2 gravures qui accompagnent son texte.

D.

54. SUR LE CULTE DE SAINT-ARRAS A MALNOU (Seine-et-Marne); par M. DEPPING. (*Mémoires de la Soc. roy. des Antiquaires de France*; Tome VII, p. 51.)

Saint-Arras est représenté par les débris informes et vermoulus d'une statue en bois : il attire tout le voisinage qui a la colique, la fièvre ou la pierre. Il y a long-temps que cela dure, à en juger par la vétusté de l'image vénérée. M. Depping en a écrit l'histoire ancienne et moderne : les faits se ressemblent à toutes ses époques ; rien n'égale le stoïcisme de la crédulité.

55. COLLECTION DE MONNAIES ORIENTALES. (*Aziatski Vestnik*. — Courrier asiatique; n° 3, 1826, pag. 189.)

M. Erdmann, professeur de l'université de Casan, a publié, en 1826, la description d'une collection de monnaies orientales acquise par la dite université, sous le titre de : *Numophylacium universitatis cæsareæ litterarum casanensis* (1). Il y décrit les monnaies d'or et d'argent, divisées en 16 dynasties souveraines, avec l'indication des noms des souverains, et celle des lieux et époques où elles ont été frappées; savoir :

DYNASTIES DES SOUVERAINS.	NOMBRE DES MONNAIES.	ANNÉES.	
		DE L'HÉGIRE.	APRÈS J.-C.
1 des Ommiades	4	94—104	713—723
2 des Abbassydes	16	133—406	750—1018
3 des Samanides	39	279—378	892—987
4 des Bouinides	3	389—369	950—979
5 des Hamdanides	1	331—	942—
6 des Seldjoukides	4	623—644	1226—1246
<i>Mongols.</i>			
7 des Houlacides	6	670—705	1271—1325
8 des Djoudjides (Khans de la hord. d'or)	8	673—818	1274—1415
9 des Khans de Crimée	4	1171—1191	1757—1777
10 des Sassanides	1		
11 des Sefides	44	1064—1159	1654—1746
12 des Kadjares	23	1222—1226	1807—1810
13 des Babourides	5	1061—1195	1651—1781
14 des Osmanides	13	1143—1223	1730—1807
15 des Georgiens (Gourdjî)	14	1166—1212	1752—1797
16 des Boukhares	9	1286—1232	1790—1816

A. J.

1, lu-8° de xi-120 pag., avec 3 pl.

56. ESSAI SUR LES MÉDAILLES DE CUNOBELINUS ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, et Description d'une médaille inédite de ce prince; par M. ROGER DE HAGOY. In-8°. Aix, 1826; Parlier. (*L'Ami du bien*; Marseille, juin 1826, p. 209.)

Les médailles du roi Cunobelinus n'ont point été connues du savant Eckhel, et il faut modifier ce qu'il a dit sur les médailles britanniques par ce fait aujourd'hui bien constaté, qu'après l'invasion de César, les Bretons firent frapper des monnaies à leur usage, en or, en argent et en bronze. Ils usèrent de cette prérogative jusqu'au règne de Domitien.

Les médailles de Cunobelinus sont de ce nombre : elles portent pour légende CUNOBELINUS, autour de la tête; quelquefois le mot AEX accompagne ce nom; et les historiens romains parlent d'un roi de la Grande-Bretagne qui portait ce nom qu'ils écrivent aussi *Cinobelinus*, et qui vécut du temps de Claude et de Caligula; et c'est en Angleterre que ces médailles se trouvent particulièrement.

On lit au revers CAMV, CAMVL, ou GVN, et M. Roger voit dans ces abréviations celles des noms de lieu *Camulodunum* et *Canetio*, villes où ces médailles auraient été frappées. D'autres médailles portent SOLIDO, et TASC, TASCIA, ou TASCIO. Ces mots abrégés ou non sont plus embarrassans, et aucun nom de lieu ne se présente pour les expliquer. Un savant anglais, M. Pettingal publia, en 1763, une dissertation sur le mot TASCIA; M. Roger en dit son avis; M. Pons, qui analyse son ouvrage dans le journal précité, y ajoute le sien; M. T. qui se joint à eux pour cette difficulté, en résume les divers résultats, rapporte les mots *tascia* et *solido* à l'idée de tributs payés aux Romains, une sorte de *præstatio agraria*, comme l'était la *tasquo* (ou *taxe* en Provence, au moyen âge. Il est vrai que M. T. remonte au sanscrit, à l'indou, pour arriver à cette interprétation : elle peut ne pas en être moins sûre pour cela.

57. MONNAIES MODERNES.

On a dernièrement découvert en Courlande, près du village de *Neusehren*, sur le bord de la Dvina, un vase d'étain, contenant 1912 pièces de différentes monnaies, frappées au commencement du 17^e siècle. 210 d'entre elles sont des *schellings* de Riga, de Rével et de Dorpat; les 1,700 autres sont des *artiger*.

Pour bien connaître l'origine et la valeur des schellings et des artiger, voyez *Schlœzer*, dans son *Nestor*, Tom. III, pag. 86 et Tom. V, pag. 123 : consultez également *Krug*, dans ses *Recherches critiques sur les anciennes monnaies russes*. St.-Petersbourg, 1807, pag. 265 et suivantes. (*Bibliographitch. Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 38, 1825, supplém.)

58. INSCRIPTIONS ANTIQUES RÉCEMENT DÉCOUVERTES; publiées par M. AMATI. (*Giorn. arcadico*; déc. 1825, pag. 345-366.)

M. Amati, secondé par d'autres savans, a réuni dans cette publication 30 inscriptions découvertes à Rome ou dans ses environs; 2 sont en grec, et toutes les autres en latin. Les inscriptions sépulchrales en forment la majeure partie; mais quelques-unes sont intéressantes, soit par l'indication des fonctions remplies par les défunts, soit par d'autres notions historiques bonnes à recueillir. On y rencontre aussi quelques surnoms inconnus, ou des désignations de professions ignorées également jusqu'ici : telle est celle de *pernarius* ou *marchand de perles*, selon M. Amati; une autre profession est celle de *samannario*, ou *marchand de couleurs*. Dans une des inscriptions latines Caius Julius Mygdonius, ingénu parthe, transporté à Rome à l'âge de la puberté, et fait ensuite citoyen romain, se félicite d'être parvenu jusqu'à la année de son âge. L'inscription grecque n° 29 est très-remarquable par son contenu : c'est le défunt qui parle, Cronius nommé aussi Artémidore Evodius (ΚΡΟΝΙΟΣ Ο ΚΑΙ ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣ ΕΥΘΑΙΟΣ). Il a été mis au monde près des champs de l'Égypte, dans le village de lorsque arriva dans ce nome Alexandrie. Il est mort à l'âge de 60 ans sans avoir jamais vu ni combat, ni bataille, sans avoir jamais souillé sa main dans le sang, et ne s'étant point marié, n'ayant fait de procès à personne, ni parlé avant les arrêts de la justice, et n'ayant jamais donné son serment pour un ami ou un parent.

Il se pourrait que les 3 lignes suivantes appartenissent à un autre personnage; on y lit: « Serammon d'Alexandrie, j'ai éprouvé beaucoup de peines dans ma vie, poursuivi ou moi-même me poursuivant par l'oubli, l'erreur et l'espérance. » Cette collection d'inscriptions inédites ne peut qu'intéresser vivement les paléographes et les historiens; on doit donc savoir beaucoup

de gré à M. Amati et à ses collaborateurs de les avoir publiées.

59. GUIDA, etc. — Guide au musée lapidaire de Vérone; par M. VENTURI. Tom. 1^{er}, in-4°. Vérone, 1827; Bisetti.

La description du célèbre musée d'inscriptions antiques de Vérone avait déjà été rédigée et publiée par l'illustre Maffei; mais son ouvrage comprenait aussi beaucoup de monumens de Turin et de Vienne; quelques inscriptions que Maffei n'avait pu examiner étaient incorrectement reproduites dans son ouvrage. M. Venturi, en rédigeant un nouveau Guide du musée de Vérone, s'est attaché à donner toutes les inscriptions le plus fidèlement qu'il l'a pu, et il a borné son travail au musée dont son ouvrage porte le nom. On espère qu'un 2^e volume complètera cette description qui ne peut manquer d'intéresser les antiquaires.

60. ILLUSTRAZIONE DEL MONUMENTO, etc. — Éclaircissemens sur le monument érigé par la ville de Trente en l'honneur de Caius Valerius Marianus; par l'abbé TARTAROTTI, terminés et publiés par M. STOFFELLA DALLA CROCE. In-4°, Rovereto 1824; Marchesani.

TRENTO CITTA DEI REZI, etc. Trente, ville des Rhétiens et colonie romaine; appendix à l'ouvrage précédent; par B. GIOVANELLI, In-8°. Trente, 1825; Monasini. (*Bibliot. italiana*; n° CXII, p. 37, CXXV, pag. 196, et CXXVIII, pag. 195.)

L'inscription en l'honneur de Caius Valerius Marianus a été souvent publiée; feu Tartarotti se proposait d'en rétablir le texte, et d'en donner une plus complète interprétation. Il parle à ce sujet de la ville de Trente, et M. Giovanelli, ne partageant pas son opinion, s'efforce de prouver par des recherches spéciales que cette ville était dans l'ancienne Rhétie, et fut une colonie romaine. Voilà les sujets des 2 articles de la Bibliothèque italienne, et dans lesquels chaque point des difficultés mises en avant est discuté *in extenso*, et de manière à satisfaire ceux que cette discussion pourrait intéresser.

61. INSCRIPTION CUFIQUE TROUVÉE A CEYLAN; communiquée par sir A. JOHNSTON, et traduite par le révérend Samuel LEE A. M. (*Transactions of the roy. asiatic Soc. of Great Britain and Ireland*; vol. I, p. 545.)

62. LETTRE AU SECRÉTAIRE, RELATIVE A L'INSCRIPTION PRÉCÉDEN-

TR; par sir Alex. JOHNSTON Knt. V. P. R. A. S. (*Ibid.*; p. 537 bis et suiv.)

L'inscription tumulaire musulmane qui fait le sujet de cette dissertation a été tracée le 5 rejab 337 de l'hégire. Le révérend S. Lee l'a lue et expliquée aussi bien qu'ont pu le lui permettre 2 *sac simile* exécutés sur les lieux et rapportés de Ceylan par sir A. Johnston, ancien gouverneur de cette île. On a joint à sa dissertation une lithographie représentant le monument.

La lettre de sir A. Johnston, relative à cette inscription, traite d'abord de l'état des Musulmans et de leur commerce à Ceylan depuis le temps le plus ancien de leur établissement jusqu'à ce jour. On y lit que les Musulmans y possédaient autrefois des établissemens considérables de commerce, mais que, depuis que les Européens ont mis les pieds dans cette île, leur commerce et leur influence y ont graduellement décliné. Actuellement il n'y a guère que 60,000 Musulmans qui sont disséminés dans toute l'île, et qui généralement s'occupent de commerce. Ils sont de la secte de Schaféï; ils ont un catéchisme intitulé *Umdah* (colonne), écrit en arabe par un savant qui vint de l'Arabie visiter Ceylan à la fin du 12^e siècle.

Sir Johnston assure que, pendant le temps qu'il a exercé les fonctions de gouverneur à Ceylan, il a été à même de se former la plus haute idée du caractère moral et intellectuel des Musulmans de cette île. Lorsqu'en 1806 il engagea les chefs et les ministres de leur culte à l'aider de leurs conseils pour rédiger un code séparé pour eux, comme il l'avait déjà fait pour différentes classes des habitans de Ceylan, il en tira les renseignemens les plus exacts et les avis les plus salutaires. En 1807 il les consulta encore sur le meilleur mode à suivre pour améliorer l'éducation de leurs coréligionnaires, et il les trouva, non-seulement empressés à coopérer à cette œuvre excellente, mais encore disposés à faire à leurs frais des établissemens dans toutes les parties de l'île, pour l'instruction des enfans musulmans dans les diverses branches des connaissances. En 1811, lorsque sir A. Johnston les assembla publiquement pour leur expliquer la nature du privilège des jurés, et d'autres avantages qu'il avait obtenus pour eux, il reçut de leur part des indications utiles, soit pour populariser le système du jury dans leur secte, soit pour atteindre le but réel de la justice sans choquer ni les sen-

timens, ni les préjugés du peuple. Enfin en 1815, lorsque, sur sa proposition, ils adoptèrent la résolution, agréée par les autres castes de Ceylan, de déclarer libres les enfans nés de leurs esclaves, il n'eut qu'à applaudir à leur humanité et à la libéralité de leurs sentimens et de leurs vues, non-seulement en théorie, mais en pratique.

Enfin sir A. Johnston parle de l'inscription que le révérend S. Lee a déchiffrée aussi bien que possible, et dont il a donné une traduction. Il dit qu'elle est considérée comme le plus ancien monument de l'île. On lui a raconté que le calife de Bagdad, au commencement du X^e siècle, apprenant que les Musulmans, qui étaient alors établis à Columbo, ignoraient et négligeaient d'observer les principes de leur religion, y envoya un savant et pieux cheikh musulman pour leur enseigner les devoirs de leur culte, former des établissemens, et élever une mosquée afin d'y assurer à l'avenir la stricte observance de l'esprit réel du culte musulman; que ce cheikh, après avoir élevé une grande mosquée, et rempli en tous points l'objet de sa mission, mourut et fut enseveli à Columbo, près de la mosquée qu'il avait fait construire; qu'après sa mort, le calife envoya quelques savans de Bagdad pour graver sur la pierre de sa tombe l'inscription dont il est ici question; que cette pierre resta à sa place pendant près de 800 ans; mais, qu'il y a environ 40 ans, le percepteur hollandais la fit enlever, ainsi que quelques autres pierres tumulaires du cimetière musulman, et s'en servit pour former un des degrés d'une maison qu'il faisait bâtir, comme on le voit encore aujourd'hui.

G. T.

63. I. OBSERVATIONS SUR UN ANNEAU D'OR AVEC UNE INSCRIPTION RUNIQUE; par Will. HAMPER. (*Archæologia, or miscellaneous tracts relating to antiquity*; vol XXI, p. 25.)

64. II. EXPLICATION D'UNE INSCRIPTION RUNIQUE, sur une bague en jaspé; par le même. (*Ibid.*, p. 117.)

65. III. DISSERTATION SUR LES RUNES D'UNE BAGUE EN JASPE; par Franç. DOUCK. (*Ibid.*, p. 119.)

La 1^{re} bague appartient au comte d'Aberdeen, et a été trouvée, en 1817, au hameau de Kingmoor, à 2 milles et demi de Carlisle. M. Hamper trouvant qu'en laissant les caractères runiques qui y sont gravés, dans leur place, ils ne formaient pas de

mots, et par conséquent pas de sens, a cru devoir en intervertir l'ordre; il a trouvé alors les mots: *Griwridæ or griwold gloed on ædal*, qu'il interprète en latin ainsi qu'il suit: *Febriculosus vel leprosus, lætus in morbo*. Il en conclut que cette bague danoise ou norvégienne devait servir de talisman contre les maladies, surtout contre la fièvre et la lèpre. Il est à remarquer qu'une bague, avec une inscription pareille, fut trouvée, dans le dernier siècle, en Yorkshire; elle a été gravée et insérée dans l'ouvrage de Drake, *Eboracum or the History and Antiquities of the city of York*, 1736, fig. 26.

La 2^e bague, appartenant à M. Cumberland, paraît également avoir servi d'amulette, on y lit les 3 versiculets suivans:

Eryri vñ mol.	Eleva nos à pulvere.
Yri uri wol.	Remitte nostram pestem.
Wles te pote nol.	Puteo nolente.

L'auteur explique le dernier versiculet, comme si on avait voulu dire: délivre nous de la peste, *en dépit de la tombe*, ce qui paraît un peu hasardé. M. Hamper croit que la bague a appartenu à des Dano-Saxons. D'après la formule de cette inscription, elle doit avoir été faite par des chrétiens.

La dissertation de M. Fr. Douce concerne la même bague. L'auteur annonce qu'il a consulté le savant professeur islandais Finn Magnusen, et que celui-ci a expliqué l'inscription comme M. Hamper, mais en ajoutant que le langage dans lequel cette inscription est écrite lui laissait des doutes, et que les 2 premières lignes seules approchaient du Dano-Saxon. M. Douce se livre ensuite à une longue discussion sur l'emploi des bagues comme talismans et amulettes. Selon M. Douce, le traité *De annulis*, par Fortunio Liceti, médecin génois du 17^e siècle, est l'ouvrage le plus complet et le meilleur de ce genre. M. Douce termine par expliquer, d'après les auteurs du Nord, les diverses espèces de runes dont on faisait usage dans le Nord. Cependant, M. Douce ne cite guère que des auteurs du 17^e et du 18^e siècle; les recherches les plus récentes des savans du Nord paraissent lui être restées inconnues.

• D—G.

HISTOIRE.

66. **RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES JUIFS ANCIENS**; par M. Léon HALEVY. In-18; prix, 3 fr. Paris, 1827; Lecoq et Durey.

Les Juifs, dont l'histoire est plus qu'aucune autre, ensevelie sous les merveilles, ont été, comme on sait, fort diversement jugés; les uns, pleins d'admiration, les ont regardés comme le premier peuple du monde; les autres se sont plus à déverser sur eux un mépris que peut-être ils ne méritent pas davantage. Toujours est-il qu'aucune nation n'a plus de droit à la commiseration de la postérité, pour les malheurs et les persécutions qu'elle attira sur elle à diverses époques, et l'état d'abjection dans lequel elle tomba lorsque, contrainte d'abandonner sa patrie, elle fut dispersée dans toutes les contrées de l'ancien continent.

En général, il est permis de suspecter l'impartialité d'un auteur qui écrit l'histoire de la secte ou du parti auquel il est attaché. En lisant l'ouvrage de M. Halevy, nous n'avons point toujours été le maître de repousser cette idée; et quel que soit le talent dont il a fait preuve, son livre nous montre souvent plutôt un avocat qu'un historien. Vu le grand nombre des personnes qui ne lisent l'histoire que dans les *résumés*, il importe sans doute de signaler les principaux passages qui, dans ces abrégés, peuvent donner lieu à des observations critiques: c'est ce que nous allons faire pour l'*Histoire des Juifs*; mais aussi, nous nous plairons à citer les parties de ce livre qui nous ont semblé dignes d'éloge.

Où M. Halevy a-t-il vu que les Juifs aient étendu leur domination jusqu'à l'Euphrate? Leur chef, connu sous le nom de David, rendit tributaire, à la vérité, quelques petites peuplades voisines; mais jamais il ne posséda l'empire que l'auteur lui arrondit aussi gratuitement. Nul doute qu'il n'eût pu conquérir toute cette étendue de pays, s'il avait mis sur pied cette armée de 13,000,000 d'hommes, dont (pag. 118) il pouvait disposer; mais nous ne voyons pas qu'il ait profité de cet avantage.

Notre historien veut encore (pag. 130) que les apologistes qui nous sont venus de l'Orient, et dont l'origine indienne est au-

jourd'hui hors de doute, aient été composés par Salomon et portés à Babylone par les juifs emmenés en captivité. Sans doute, il est possible que les Proverbes de ce roi soient des affabulations; mais il n'en faut pas conclure qu'il soit l'auteur des fables dont elles contiennent le sens moral.

Ce qui concerne le prophète Isaïe, est plein de sens et de justesse. En effet, l'obscurité qui a, de tout temps, enveloppé les prédictions, n'a que trop souvent favorisé les interprétations suggérées par l'intérêt et les passions humaines; l'ambiguïté des termes fournit des armes à chaque parti; c'est ainsi que les querelles s'enveniment et deviennent interminables. Nous féliciterons également l'auteur d'avoir reconnu le peu de lucidité que présente l'explication, par Daniel, du songe de Nabuchodonosor, *obscurum per obscurius*.

M. Halevy regarde bien l'écriture samaritaine comme celle dont les juifs faisaient usage avant leur captivité, mais il n'ose décider la question de savoir à qui l'on doit attribuer l'invention des points-voyelles, dont quelques docteurs juifs sont honneur à Radras.

Pour ce qui est de la connaissance qu'Aristote aurait faite en Asie d'un Israélite, et du profit que le philosophe aurait tiré de cette liaison pour son instruction, c'est un fait dont le seul garant est Josèphe, historien juif.

Nous passerons sous silence la reconnaissance d'Alexandre et d'en Jaddun, qui ne s'étaient jamais vus; les éléphants *judéophiles* d'Alexandrie, les armées aériennes combattant avec acharnement: nous accordons à ces histoires toute la confiance et tout le respect qu'elles méritent; mais ce que nous ne pouvons nous empêcher de relever, c'est la qualification d'*ingénieuse*, donnée à la remarque inepte de soi-disans historiens dont l'imagination leur a fait voir une coïncidence entre l'époque de la fortune de César et celle à laquelle Pompée entra un peu cavalièrement dans l'endroit où les juifs mettaient leur coffre sacré. En supposant même constant ce synchronisme, qui n'est rien moins que prouvé, on peut croire que d'autres causes encore ont influé sur les succès du dictateur romain.

Nous livrons au jugement du public ce que dit M. Halevy de Jésus-Christ - fondateur, selon lui, d'une nouvelle secte juive devenue si puissante et si célèbre sous le nom de christianisme. •

Vient ensuite l'exposition de l'origine et de l'esprit de la religion chrétienne. Cette partie, écrite selon les mêmes principes, suffirait, à notre avis, pour procurer à l'historien les honneurs de l'index expurgatoire.

Enfin, l'auteur reconnaît que le culte des juifs européens a besoin de réformes qui le mettent en harmonie avec l'état actuel de la société; il fait sagement des vœux pour que les restes disséminés de la tribu arabe, sourds, depuis bien des siècles, à la voix de la raison, renoncent pour toujours à une foule de préjugés ridicules et de pratiques superstitieuses, qui tenaient au pays où ces absurdités ont pris naissance, tandis que tout s'oppose à leur naturalisation dans les contrées où ils voudraient les acclimater. Les juifs, se séparant, de tout temps, de la nation chez laquelle ils vivent, en ont, par une juste réciprocité, toujours été considérés comme des intrus ou des esclaves. Espérons que désormais, appréciant mieux les bienfaits d'un gouvernement tutélaire, qui leur a accordé l'état civil, outre une pleine liberté de conscience, ils comprendront que leurs prophètes, tous gens fort recommandables, ne leur ont point ordonné de mettre éternellement obstacle à cette fusion si nécessaire entre tous les citoyens d'un même état.

E. C. D. A.

67. SUR LA PHILOSOPHIE DES INDIENS; par H. T. COLEBROOKE, 3^e et 4^e parties. (*Transactions of the roy. Asiatic Society*, 1 vol., pag. 439 et 549; 1^{re} et 2^e parties (Voy. le *Bulletin*, tom. IV, n^o 106).

M. Colebrooke poursuit la tâche intéressante qu'il avait entreprise, et dont tout autre que ce savant aurait été effrayé; il continue à exposer les systèmes philosophiques des Indiens. Dans les deux parties qui ont précédé celles que nous annonçons aujourd'hui, il avait examiné les doctrines Sāṅkhya, Nyāya et Véséhicā. Il lui reste à parler du premier et du nouveau Mīmāṃsā.

Le sujet de la 3^e partie est l'examen qu'il fait du premier Mīmāṃsā, dont l'objet est l'interprétation des Vèdes, et la manière de déterminer le sens de la révélation. On l'appelle Mīmāṃsā pratique, parce qu'il a rapport aux œuvres ou observances religieuses. Ce n'est donc pas précisément un système de philoso-

phie; mais, en expliquant les écritures, il traite, d'une manière incidente, des sujets philosophiques.

Le fondateur de cette école est Djémini. Son ouvrage, rédigé en forme de *Sôtra* ou aphorismes, est partagé en 12 lectures, subdivisées en chapitres au nombre de 60. Le nombre total des *sôtras* est de 2652 : ils sont fort obscurs et ont besoin d'un commentaire qui en explique le sens. Un vieux scholiaste, nommé Vritticâra, est cité par les autres commentateurs, comme ayant composé des aphorismes subsidiaires et des notes explicatives du texte de Djémini.

Il existe en outre un commentaire perpétuel d'un docteur appelé Sabara Swâmi Bhatta, et des annotations de Bhatta Coumârilla Swâmi, qui, désigné emphatiquement par le nom de *Bhatta*, qui équivaut à celui de docteur, jouit d'une grande autorité dans l'école, et se permet même de critiquer le texte et la méthode de Djémini. L'écrivain le plus célèbre, après lui, est celui qui est connu sous le nom général de maître Gourou, plus rarement sous celui de *Prâbhâcara*.

Ce coumârilla figure dans l'histoire indienne, comme un grand antagoniste des sectateurs de Bouddha, et fut le prédécesseur du fameux Sancara Atchârya, ce qui lui donne une antiquité de plus de mille ans : on le regarde comme contemporain du roi Soudhauwa, dont la chronologie n'est pas bien certaine.

Il est d'autres commentateurs célèbres de Mîmânsa, tels que Pârthasarâthi Mîsra, Tchandra Deva, Bavanâtha Misra, Râghavânanda, mais surtout Mâdhava Atchârya, qui florissait vers le milieu du 14^e siècle.

M. Colebrooke procède ensuite à l'analyse de la doctrine du Mîmânsa, dont le but est la recherche du *devoir*. Le principal fondement de cette recherche est la preuve et l'autorité. La perception n'est pas une raison suffisante du devoir; ce n'est que la communication verbale, soit humaine, soit surnaturelle, qui peut être regardée comme une source véritable de connaissance.

Les six premières lectures du Mîmânsa de Djémini, traitent de l'injonction positive : c'est la moitié de l'ouvrage. Le reste, qui comprend les six autres lectures, a rapport aux commandemens indirects.

Le défenseur de la révélation et de l'autorité devait naturellement parler de l'éternité des Vêdes et de leur authenticité. Il

montre comment les parties mêmes, qui portent le nom d'un homme, sont de source divine comme celles qui émanent d'une origine surnaturelle. Le texte des Vèdes contient deux choses distinctes, des prières (*Mantra*) et des préceptes (*Brhmana*). Une question s'était élevée : il s'agissait de savoir si les endroits des Vèdes, qui renferment des récits, des éloges, des explications, présentaient implicitement une obligation de devoir. Djémini résout cette question d'une manière affirmative. Outre les préceptes tirés de la révélation (*Srouti*), il en est d'autres fondés sur la tradition (*Smriti*) transmise par les anciens sages. Cette tradition est incontestable, tant que l'on ne prouve pas qu'elle est en contradiction formelle avec un passage des Vèdes. Dans le cas où elle ne serait appuyée sur aucun texte des Vèdes, on doit la présumer fondée sur des parties de ces livres divins que le temps a détruites, et dont quelques hommes vertueux avaient conservé le souvenir. C'est cette raison qui fait l'autorité des livres de lois, appelés *Dharmasāstra*. La tradition des bouddhistes et autres sectaires ne saurait être admise ; car ils nient la révélation, qui serait la seule preuve de l'authenticité de leurs assertions. Les devoirs que commandent leurs livres ne sont point d'obligation.

Les usages qui peuvent prévaloir parmi des gens de bien ne sont qu'une évidence médiate de devoir ; ils n'obligent point, s'ils sont contraires à un texte formel.

Une dissertation curieuse sur l'acception des mots dans le langage correct et les dialectes barbares, amène, dans le commentaire de Coumārilla, quelques explications intéressantes pour les philologues. Il y cite des exemples tirés des dialectes Andhra et Dravéda, et des langues Parāsica, Yavana, Romaca et Barbara.

M. Colebrooke fait observer que la manière de raisonner de Djémini est celle des jurisconsultes ; que sa discussion n'est pas philosophique, et que la logique du Mīmāṃsa est une espèce de logique légale.

Le mémoire est terminé par quelques exemples des solutions données par l'auteur du Mīmāṃsa à des difficultés sur le mérite et la valeur de certains sacrifices.

La 4^e partie des mémoires de M. Colebrooke sur la philosophie des Indiens, traite des systèmes hérétiques qui peuvent

offrir quelque analogie avec la doctrine *Sāṅkhya*. C'est d'après quelques chapitres de l'Outtara Mīmāṃsā et du *Sāṅkhya* de Capila, et non d'après leurs livres originaux, que M. Colebrooke fait connaître ces sectaires. Il pense cependant que ses renseignemens sont exacts, quoique fournis par des adversaires.

Il parle d'abord des Djénas ou Arhātās, connus aussi sous le nom de Vivasanas, Monktavasanas, Moukāmbaras ou Digambaras, qui sont les gymnosophistes. Les Swétambaras sont plus modernes. Il s'étend principalement sur les principes philosophiques de cette secte, et cite assez longuement les termes techniques employés dans leur doctrine. Ils admettent la théorie des atomes, ainsi que les bouddhistes et les disciples de Canāda, auteur du Véséchica. Il est curieux de lire, dans le mémoire de M. Colebrooke, la manière dont elle est combattue par les partisans du Védānta.

Il est ensuite question de la secte des bouddhistes ou Sogātās, termes qui correspondent à ceux de Djénas et d'Arhātās. Ces sectaires, appelés aussi Monktacatchas, à cause de leur vêtement non-retroussé, sont encore nommés par leurs adversaires Nastikas ou athées. Bouddhamouni, cité avec quelque respect par ses antagonistes, est l'auteur de cette secte qui s'est divisée en 4 branches; savoir : les Mādhyamikas, les Yogāccharas, les Sotrāntikas et les Vēbhācikas. Ce schisme était antérieur à Sancara Atchārya, qui en parle expressément. M. Colebrooke cherche à définir les nuances qui séparent ces quatre sectes; ensuite il entre dans de grands détails sur les principes philosophiques des bouddhistes, et leur réfutation par les sectateurs du Védānta, et finit par quelques rapprochemens avec les opinions de certains philosophes grecs. Le but pour lequel travaillent toutes les sectes indiennes, orthodoxes comme hétérodoxes, est un état futur de bonheur qu'elles définissent différemment, que les uns nomment *Mokcha*, ou libération, les autres, comme les bouddhistes et les Djénas, *Nirvāna*, ou calme profond.

Ceux dont M. Colebrooke examine ensuite les opinions, sont les Tchārvācas, qu'il distingue des Djénas. Il paraît qu'une branche de cette secte est appelée Locāyatika; ils sont matérialistes et pensent que la pensée n'est qu'une modification des élémens assemblés, comme le sucre fermenté avec d'autres ingrédients devient une liqueur énivrante.

Les adorateurs de Siva ou Moheswara, forment une secte sous le nom de *Mâheswaras* ou *Siva Bhâgavatas* ; ils croient à une révélation de leur dieu, et portent leurs cheveux rassemblés en forme de turban autour de leur tête, ce qui les a fait surnommer *Djatadhâri*. Leur doctrine est empruntée au *Sânkhya*, et ils suivent, sur plusieurs points, le système de *Capila*, sur d'autres, celui de *Patandjali*. On les divise en 4 branches, les *Sévas*, les *Pasoupatas* (ou sectateurs de *Pasoupati*, nom de *Siva*), les *Caronnica Siddhântas*, ou bien *Calamoutchas*, et les *Câpâlicas*. Leur croyance, qu'ils prétendent tirée d'un livre inspiré par *Siva*, et les argumens que lui opposent les partisans du *Védânta*, sont exposés par *M. Colebrooke*, qui reconnaît, dans les deux principes, efficient et matériel, des *Pâsoupatas*, la doctrine des philosophes grecs avant *Aristote*, et il pense que, sous ce rapport, la Grèce est redevable à l'Inde. Il trouve aussi l'opinion d'*Héraclite* dans celle de *Capila* qui n'admet qu'un principe matériel sans cause efficiente.

Au milieu des adorateurs de *Vichnou*, se trouve une secte distinguée par le nom de *Pântcharâtras*, ou par celui de *Vichnou Bhâgaratas*. Si ce second nom peut faire supposer qu'ils doivent être confondus avec les sectateurs du *Bhagavad-Gita*, ou bien du *Bhâgavata pourâna*, l'autre est dérivé du titre d'un ouvrage qui contient la doctrine de cette secte. *Sancara Atchârya* attribue ce système à *Sândilya*, d'autres à *Nârâyana* ou *Vâsondéra* lui-même. Les orthodoxes regardent l'opinion de ces sectaires comme une hérésie, telle que celle de *Bouddha*, et pensent que le saint personnage qui la révéla, a volontairement trompé le monde. *M. Colebrooke* explique les principaux articles de leur croyance, et la réfutation qu'en a faite *Vyâsa*.

Le savant, à qui nous devons ces importans mémoires, promet d'en donner un autre sur le *Védânta*, dans lequel il espère développer la similitude qui se trouve entre la doctrine indienne et celle des anciens plutôt que des nouveaux philosophes grecs. Il penche à croire que les Indiens ont été moins les disciples que les maîtres.

68. CONTES CHINOIS. I. THE AFFECTIONATE PAIR.—L'heureux couple, ou Histoire de *Sung-Kin*. Conte chinois, traduit du chinois; par *P. P. THOMS*. Londres, 1820.

69. II. CHINESE COURTSHIP.—Sur la manière de faire la cour au beau sexe, en Chine. Ouvrage en vers, auquel est annexé un appendix qui traite des *revenus de la Chine*, etc., etc.; par PETER PERING THOMS. Londres, 1824. (*Quarterly Review*; oct. 1827, p. 496.)

70. III. CONTES CHINOIS, traduits par MM. DAVIS, THOMAS, le P. D'ENTRECOLLES, etc., et publiés par M. ABEL RÉMUSAT. 3 vol. petit in-18 de XI, 240, 225 et 200 p.; prix, 7 fr. 50 c. Paris, 1827; Moutardier.

M. Pering Thoms, traducteur des deux premiers ouvrages, est imprimeur de la Compagnie anglaise à Canton. Le 1^{er} des deux ouvrages est un de ces contes moraux dont les Chinois possèdent un grand nombre, et qui sont généralement écrits avec une simplicité quelquefois enfantine. Le traducteur a pris ce conte dans un recueil de 40 pièces de ce genre. Il ne faut pas le comparer à des contes moraux européens, car il paraîtrait puérile et insignifiant; mais il peut donner une idée des compositions littéraires des Chinois et de leurs mœurs et usages.

M. Thoms a traduit un second ouvrage; c'est un long poème en vers de 7 syllabes, dont le héros est Leang, jeune Chinois, qui s'ennuie de la monotonie de ses foyers, et va chercher des aventures à Chang-Chou, ville renommée par ses écoles et ses belles femmes. Ce poème paraît mal traduit; la tâche a été peut-être au-dessus des forces du traducteur, qui, du moins, a fait preuve de bonne volonté; et on lui devra la connaissance imparfaite, il est vrai, d'un poème très-curieux où il y a des traits de mœurs, des anecdotes historiques et des aventures singulières.

D-G.

Les contes chinois, dont M. Abel Rémusat publie aujourd'hui les traductions, déjà imprimées en partie dans la collection de Duhalde, sont des contes moraux et des nouvelles très-variées, quant aux personnages qu'on y voit figurer et aux scènes de mœurs dont ils offrent la peinture. Ce sont des bacheliers, des artisans, des usuriers, des fripons de diverses espèces. Ces morceaux, généralement peu étendus, ne peuvent entrer, sous le rapport de l'art, en comparaison avec les grandes compositions des romanciers dont M. Abel Rémusat nous a donné une idée par la publication des *Deux Cousines*; mais ils ont cet

avantage de faire connaître l'intérieur de la vie privée et les habitudes domestiques dans les conditions inférieures de la société.

L'une de ces nouvelles a été mise en latin par un Chinois, disciple d'un missionnaire. Cette traduction, d'un très-mauvais latin, a été revue et mise en français par M. Stanislas Julien, l'un des élèves de M. Abel Rémusat. D.

71. RELATIONS DES RUSSÉS AVEC LE JAPON, OU ÉCHANTILLONS DE LA DIPLOMATIE JAPONAISE. — (*Siéverni Arkhif.* — Archives du nord; n^{os} 14 et 15, juillet et août 1826; Saint-Petersbourg.)

1. *Note remise au capitaine Résanof par le gouvernement japonais.*

« Notre pays entretenait anciennement de nombreuses relations avec les contrées éloignées; mais l'inutilité de ces relations ayant été reconnue, il a été expressément défendu à nos marchands d'aller dans les pays étrangers, et ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que les bâtimens étrangers obtiennent la permission de pénétrer dans le nôtre; ce privilège n'est accordé qu'aux vaisseaux chinois, à ceux de la Corée, de Djouiou-Kmoï et de la Hollande; encore n'est-ce que par des raisons particulières et non à cause des avantages commerciaux que nous en retirons. Mais comme votre pays n'est pas depuis long-temps en rapport avec le nôtre, et qu'il n'y a que fort peu de temps qu'un de vos vaisseaux a ramené à Matmaï plusieurs de nos compatriotes que vous avez sauvés, il nous est impossible d'entamer avec vous aucunes relations, quoique vos bâtimens soient arrivés sous des auspices pacifiques à Nangassaki, et malgré le besoin que nous savons où vous êtes des denrées qui abondent chez nous. Depuis fort long-temps nous ne communiquons plus avec les pays étrangers, et bien que nous n'ignorions pas ce que c'est que l'amitié et la bonne intelligence entre voisins, cependant, d'après nos usages et les idées généralement reçues parmi nous, d'après surtout la persuasion où nous sommes, qu'il serait fort inutile à nous de recevoir votre ambassade, nous vous prions de vous affranchir d'un soin superflu : cette mesure nous est dictée par une loi héréditaire, dont le but est de garantir notre pays de toute influence étrangère. Comment notre conseil suprême pourrait-il enfreindre

cette loi en faveur de votre ambassadeur? Une politesse en exige une autre. Vous avez apporté beaucoup de présents; si nous les acceptons sans en rendre, notre pays pourra passer pour non civilisé; si nous le faisons pour vous, il faudra le faire de même à l'égard des autres contrées, qui nous enverront des ambassades: le meilleur est donc de refuser. Pour qu'il y eût de l'avantage, il faudrait faire des échanges qui fussent profitables aux deux nations. Mais, d'après les considérations qui' ont été prises dans notre conseil, nous avons reconnu que nous vous donnerions des objets fort utiles pour de fort inutiles que nous recevions de vous, ce qui serait très-contraire au bien-être de la nation et aux intérêts de notre gouvernement. Une nation imprudente et qui fait plus de cas de l'intérêt particulier que du bien général, fait hausser le prix des marchandises étrangères, moyen infailible de corrompre les mœurs parmi le peuple. En conséquence, pour conserver les nôtres dans toute leur pureté, nous avons résolu de ne point commercer avec les puissances étrangères et surtout de n'affaiblir en rien la rigueur de nos lois à cet égard. Tel est le sentiment de notre conseil suprême; il est donc fort inutile que vous vous présentiez désormais chez nous dans cette intention.»

2. *Déclaration du gouverneur de Nangassaki.* « Lors de votre première apparition dans le port de Nangassaki, il vous a été signifié que cette ville était la seule où le gouvernement japonais traitât d'affaires avec les étrangers. Un passeport vous fut donné à cette occasion; mais vous dites aujourd'hui que vous êtes porteur d'une lettre de votre souverain. Comme je m'imaginais que vous n'avez pas conçu l'esprit de la déclaration qui vous fut faite alors à Matmai, en raison de la différence qui existe entre nos coutumes et notre langage respectifs, je dois vous renouveler ici la décision de notre conseil suprême. Il a décidé que des provisions en bois, vivres et eau, vous seraient délivrées, mais que vous ne resteriez pas plus long-temps à l'ancre devant les rivages japonais, et que vous vous éloigneriez au plus vite de notre pays.

Ouate de soie.....2000 balles.

Riz..... 100 sacs.

Sel.....2000 sacs.»

3. *Lettre du lieutenant Khvostof au gouverneur de Matmai.*

« Le voisinage de la Russie avec le Japon faisait désirer que des relations de commerce et d'amitié fussent entamées pour les plus grands intérêts mêmes de cette dernière puissance. A cet effet les Russes ont envoyé une ambassade à Nangassaki; mais le refus fait par les Japonais de recevoir cette ambassade, et le commerce illicite qu'ils exercent dans les îles Kouriles et dans celle de Sakhalin, appartenant à l'empire de Russie, ont enfin déterminé cette puissance à prendre des mesures capables de prouver que les Russes nuiront au commerce des Japonais, tant qu'ils ne seront pas instruits par les habitants d'Oouroup ou de Sakhalin, que leur désir est de négocier avec les Russes. Les Russes, qui, jusqu'à présent, se sont abstenus de nuire au Japon, veulent lui prouver par là que les pays du nord seront toujours à l'abri de toute entreprise de sa part, et qu'une plus longue opiniâtreté du gouvernement japonais pourra entièrement le priver d'une contrée si favorable à son commerce. »

A. J.

72. HISTORY OF ARMENIA. — Histoire d'Arménie, trad. de l'arménien. 2 vol. in-8. Calcutta. (*Oriental Herald*; n° 47, Nov. 1827, vol. 15, p. 269.)

Cette histoire est une traduction de l'abrégé que Michel Chamich a fait de sa propre histoire d'Arménie, en 3 vol. in-4°, publiée à Venise. L'abrégé a été traduit par M. Avdall, Arménien, à Calcutta. Il est divisé en 7 parties : la 1^{re} renferme l'histoire de 1779 ans, depuis le déluge et la fondation de la monarchie arménienne par Haïc, 4^e descendant de Noë, jusqu'à la conquête de ce royaume par Alexandre-le-Grand. La 2^e partie contient un espace de 176 ans, pendant lequel l'Arménie fut une province de l'empire macédonien. La 3^e comprend 580 ans, commençant au règne d'Arsace. Ce fut le temps de la grande prospérité de l'Arménie, qui se distingua dans ses guerres contre de nombreux et puissans ennemis, qui essayèrent de la subjuguier. Elle fut convertie au christianisme par Saint-Thadée, apôtre, et dans le 4^e siècle, Saint-Grégoire, l'illuminateur, y fonda le patriarcat, qui a continué jusqu'à ce jour. La trahison finit par miner le gouvernement des Arsacides; les Grecs et les Persans se partagèrent l'Arménie, n'y laissèrent au roi qu'un pouvoir de nom, et les chefs arméniens contribuèrent à la déposition de leur prince légitime, Artaces ou Artashir. La 4^e partie,

qui forme un intervalle de 456 ans, représente l'Arménie sous le joug des Persans, des Califes de Bagdad et des Grecs, jusqu'à l'avènement des princes Bagratiens. La 5^e partie, qui renferme 160 ou 220 ans, commence au règne d'Ashot, premier roi de la race des Bagratiens; quelque temps heureuse, l'Arménie retomba dans les plus horribles calamités, couronnées par la barbare oppression des Grecs. La 6^e partie embrasse 300 ans : on y voit le règne de Reuben premier, et de ses successeurs, leurs rapports avec les croisés, l'invasion de Gengis Khan, et les irruptions des différens peuples qui déchirèrent cette malheureuse contrée, dont les rois furent à la fin détruits par les Égyptiens. La 7^e partie, qui s'étend jusqu'en 1780, n'est qu'un tableau déchirant des désastres de ce pays, livré aux invasions de Tamerlan, aux cruautés de Shah Abbas, aux courses des Turcs, aux persécutions des patriarches de Constantinople et à des divisions intestines.

Pour les événemens qui sont arrivés depuis 1780, on a formé un appendix tiré des sources les plus authentiques.

73. HISTOIRE DE LA LÉGISLATION ; par M. le marquis de PASTORET. 9 vol. in-8°. Paris, 1809 à 1828; Treuttel et Würtz.
II^e Article : *Législation des Syriens.*

La Syrie, cette terre à jamais célèbre par sa sainteté, par sa valeur, par la richesse de son commerce, était divisée en petits états qui formaient autant de royaumes. Son gouvernement ne fut pas le même dans toutes les contrées, ni aux différens temps de son histoire. A Tyr, à Damas, le pouvoir fut absolu; il fut tempéré durant quelque temps, en Palestine, par l'aristocratie et par une alliance fédérative entre les princes. Cependant la plupart des rois qui la gouvernaient eurent en main toute espèce d'autorité, ils étaient à la fois juges de leurs sujets, administrateurs de l'état, chefs de l'armée et de la religion, leur pouvoir n'était balancé par aucun corps. Les guerriers, les prêtres, les artisans, ne formaient pas des classes héréditaires et distinctes. Seulement la profession des guerriers y était fort honorée; mais les rois s'assuraient de leur fidélité par un serment, et de leur dévouement, en les conduisant eux-mêmes à la guerre. Le palais des rois était plein d'officiers domestiques, l'un les aidait à se mettre à genou devant les dieux,

l'autre était chef de cuisine et présidait au sacrifice des victimes; la garde des éléphants, l'intendance du trésor, étaient confiées à des personnes considérables. L'ensemble, le détail et les attributions de leur cour, tout annonçait une puissance sans borne sur la liberté, la vie, la fortune des peuples.

Le pouvoir absolu est un sceptre d'acier fortement trempé, qui se brise au moindre choc. Ces rois de Syrie, que l'on déifiât, et sur qui la religion répandait une onction sacrée, tombaient souvent sous le poignard des conspirateurs. L'histoire de ces peuples nous montre une suite de révoltes et de conspirations. Ce sont les maladies violentes du despotisme; la force le soutient, la force le brise et le refait.

La maison des Séleucides est pleine de princes assassinés. Antiochus Épiphanes fut un Caligula. M. de Pastoret peint ainsi son caractère : « Sorti furtivement de sa demeure royale, le front couronné de roses, il allait parcourir les boutiques de la cité, boire et causer avec les hommes du peuple, ou des étrangers obscurs, jeter au milieu des rues l'argent du trésor de l'état. Il allait au bain avec la multitude, s'y faisait apporter des vases pleins d'aromates et s'amusait à les verser sur ceux qui se baignaient; dans les combats gymniques, ayant fait dresser quinze cents tables, il redoubla de dégradations et de folie, il partageait le service des esclaves, il y dansait avec les baladins, il y jouait avec les histrions; tous les assistans en rougissaient, seul il n'en rougissait pas. »

Ce qui prouve de plus en plus que le despotisme régnait en Syrie, c'est qu'à Tyr et à Sidon le gouvernement n'encourageait guère que les arts de la mollesse. La philosophie y déplaissait par ses maximes de morale et de liberté. Des histrions et des danseuses accompagnaient le monarque à la guerre, et la musique enflammait les sens, encourageait à la licence des plaisirs. Stratonice propose un prix pour celui qui louerait sa chevelure. On élève une statue au jeune homme qui s'était rendu impuissant, de peur de succomber à sa passion pour une reine dont il avait la garde. De telles mœurs indiquent assez la nature du gouvernement, si on ne la retrouvait dans l'esprit de presque toutes les lois de la Syrie, où se trouvent néanmoins des usages appartenant à la naissance des sociétés.

Ainsi, avant la conquête des Hébreux, en Phénicie, les actes

de la justice, les ventes, les donations, les autres contrats, se faisaient à la porte des villes où se rassemblaient les habitans; on ne les écrivait point, ils se conservaient dans la mémoire. Les conventions étaient quelquefois appuyées par des sermens et des imprécations contre le parjure. Les animaux étaient surtout un objet d'échange; on ne livrait point le domaine vendu sans qu'il ne fût payé; des repas suivaient ordinairement leurs conventions, et des hommages pieux consacraient parfois une propriété nouvelle. Jacob élève un autel dans le champ qu'il vient d'acquérir.

Si nous portons maintenant notre attention sur les usages et les lois qui dirigeaient la famille, nous y trouverons davantage l'esprit du despotisme. La demande en mariage devait être formée par le père, elle était accompagnée de présens. La loi permettait d'épouser plusieurs femmes; la sœur aînée devait être mariée avant la cadette, elles pouvaient toutes deux appartenir au même mari. Le frère épousait sa sœur, la différence de culte n'était point un obstacle au mariage. Il n'y avait que des vierges qui pussent entrer dans le lit nuptial d'un prêtre. La dot devait être formée par l'époux. Jacob acheta sa femme par le fruit de quatorze années de services. A Tyr, à Byblos et dans les colonies phéniciennes, les filles n'apportaient en dot que le gain qu'elles amassaient par leur prostitution dans le temple des dieux. La dot restait la propriété de la femme. Le père était le pontife du mariage sur lequel il répandait sa bénédiction. Les fiançailles précédaient la célébration du mariage; elles imposaient tous les devoirs de la fidélité conjugale. Les repas de la noce devaient durer 7 jours. La naissance d'un enfant était un sujet de joie pour des pères qui nourrissaient des troupeaux, qui cultivaient la terre ou qui commerçaient sur la mer. Les enfans de la seconde femme étaient considérés comme appartenant à la première, pour conserver l'union parmi les frères. Le divorce n'était pas connu dans une législation qui autorisait la polygamie et qui mettait la femme sous la tutelle du mari. Il n'est pas d'état où les femmes se trouvent mieux que dans la monarchie tempérée, elles sont esclaves du mari dans le despotisme, elles le sont aussi dans la démocratie par suite des vertus austères que demande la liberté.

Le droit d'ainesse, en Syrie, jouissait de grands privilèges;

l'aîné représentait le père et prenait une plus forte portion dans l'héritage paternel. C'était néanmoins un droit qu'on pouvait aliéner ou perdre par inconduite. La puissance paternelle sortait des limites de la nature, en donnant au père le droit de vendre ses enfans. Cette rigueur n'était ni tempérée, ni même excusée par la bienveillance tutélaire que l'acheteur promettait d'accorder au fils. Le père pouvait à son gré disposer de son héritage, sauf la portion réservée à l'aîné. Une fille avait aussi quelque droit à l'héritage de son père. La loi ne gênait d'aucune manière les dispositions de celui qui n'avait pas d'enfans.

Toutes ces lois sur la famille étaient en rapport avec la nature du gouvernement, elles produisirent néanmoins cet effet admirable: ce fut un esprit d'union qui peut être fort dans la famille, comme un esprit de patrie dans un corps politique. Les Syriens le possédèrent plus qu'aucun autre peuple; il était sous la tente des pasteurs, dans les villes, rien n'était plus attachant pour eux que les noms de fils, d'époux et de frères; la vertu se réfugia ainsi dans la famille, quand le gouvernement ne la souffrit pas près de lui.

La Syrie avait de nombreux esclaves, parce que tous les moyens de le devenir étaient presque en usage. On devenait esclave par convention, lorsqu'on aliénait sa propre liberté ou qu'un père vendait son fils; par un délit, lorsqu'on subissait la peine de la servitude; par la guerre, lorsqu'on tombait sous la main d'un vainqueur; par la naissance, quand on devait le jour à une mère esclave. On traitait les esclaves avec assez de barbarie. A Tyr, le nombre en devint si prodigieux, qu'ils assassinèrent leurs maîtres, en épousèrent les femmes, et changèrent la dynastie.

Comme la religion intervenait dans la plupart des actes de la vie privée et sociale, ses lois n'étaient point séparées des autres lois, et toutes ensemble se liaient et se rattachaient au pouvoir du prince absolu, dont on retrouve l'image dans la famille et l'esclavage. La religion des Syriens avait le même caractère que celle de l'Euphrate et du Tigre; c'était toujours le culte des astres et de la fécondité de la nature. Avant qu'on eût bâti les temples de la Syrie, les fêtes religieuses se célébraient dans les forêts, les grottes et les montagnes, sur les rivages de la mer; on traînait sur des chariots l'image des dieux; des pierres bru-

tes servaient d'autels et de registres, des hommes qui vivaient sous des tentes ou dans des cabanes de pêcheurs n'étaient pas mieux logés que les dieux; ce ne fut qu'après que la société et les arts eurent fait de grands progrès qu'on construisit ces temples, dont les ruines sont d'une magnificence qui fait notre étonnement. Tel fut le temple d'Hierapolis, qui surpassait de beaucoup tous ceux de l'Asie. Des confins de la Cilicie, comme des rivages du Tigre, on s'empressait d'y apporter de riches tributs. C'est entourés de la splendeur de ces temples, que les fonctions des prêtres étaient aussi variées que leurs dieux, et se rattachaient, indépendamment du culte, aux affaires de l'état.

Les prêtres étaient chargés de l'instruction de la jeunesse et du dépôt des annales publiques; quelquefois par des oracles et des prédictions, ils arrêtaient la marche des armées et détournaient le bras d'un prince prêt à frapper. Ce qui contrariait le despotisme plutôt que de le tempérer. La religion avait d'ailleurs ses règles pour le temps, l'ordre et les formes des fêtes, des prières, des sacrifices, des ablutions, des jeux, des festins et des danses. Lorsqu'une grande calamité, ou quelque pressant danger accablait l'état, la loi exigeait qu'on immolât des victimes humaines. Un roi des Morabites immola son fils pour apaiser la colère du ciel.

Semblable à un habile architecte qui ne trouve qu'une partie des matériaux d'un antique monument qu'il s'occupe de reconstruire, M. de Pastoret ne peut guère nous présenter que des fragmens du code des lois qui régissaient ces nations, qui ont disparu de la terre. Aussi existe-t-il de nombreuses lacunes, surtout dans les lois criminelles. Il nous apprend seulement qu'en Syrie on punissait de mort le parjure, le vol sacrilège, qu'on rachetait par la réparation du dommage, le vol ordinaire, qu'on condamnait au feu l'époux adultère, que l'inceste n'attirait guère que des punitions domestiques ou des vengeances particulières, que la loi s'occupait peu de la conduite des femmes hors le mariage. Ce petit nombre de lois connues laisse ignorer les peines attachées à bien d'autres crimes.

Ce qui paraît certain, c'est qu'on faisait usage de supplices atroces, soit dans la guerre, où tout était barbare, soit dans la justice, où se commettaient des actes de cruauté, quoique les

temples et la demeure des rois offrirent, dans quelque circonstance, un asile où l'on expiait sa faute, son crime ou son malheur. Un roi précipite du haut d'une tour un pontife usurpateur et sacrilège. Antiochus-le-Grand fait coudre dans la peau d'un âne la tête d'un gouverneur révolté. Saül et ses trois fils sont décapités et suspendus aux murailles de Betsan, et, par ordre de Josué, cinq rois, après avoir été foulés sous les pas des guerriers, sont attachés au poteau. Ces supplices, qui font frémir, ne peuvent appartenir qu'au despotisme, qui s'arme sans cesse de la terreur pour régner. Ainsi, les lois, les usages, les mœurs de la Syrie, soit isolément, soit dans leur ensemble, attestaient que les peuples qui l'habitaient y vivaient généralement et plus encore que ceux du Tigre et de l'Euphrate, sous la domination absolue de leurs princes. A. MÉTRAL.

74. RÉFLEXION SUR CERTAINS VOLS CHEZ LES ROMAINS, sous la législation des décenvirs. (*Thémis* ; Tome VIII, 1826, p. 65.)

Cette dissertation fait connaître l'ancien état de la législation romaine sur le vol, d'après la découverte faite récemment à Vérone, des Institutes de Caius.

75. LES TRIBUS SLAVES AU NORD DU DANUBE. (*Hormayr, Archiv für Geschichte*, etc.; août 1827, p. 509.)

Le comte de Buat, dans son *Histoire des peuples*, a publié une ancienne description des villes et pays qui se trouvent au nord du Danube ; ce document est écrit en latin ; Gibbon, Karamsin et d'autres auteurs s'en sont occupés ; il paraît être du milieu du XI^e siècle de notre ère, et est écrit bien certainement par un Allemand. Parmi les 58 noms de peuples qu'il contient, il y en a 30 qui se rapportent aux Slaves. Nous allons donner ces noms propres avec les explications les plus vraisemblables. N^o 1. *Nortabtrezi*, les Obotrites ou Obodrites (dans le Meklembourg). 2. *Wilci*, les Weletabes, Wilzes, Lutizes (en Lusace). 3. *Linua*, les Linones, *Linai* du *Chronic. Moissiac*. 4. *Bethenici*, Bethenzer du même *Chronic*. 5. *Smeldingon*, les Smeldingues. 6. *Morizani*, inconnus. 7. *Hehsfeldi*, les Heweldes sur la Havel. 8. *Surbi*, les Sorabes, Sorbes. 9. *Talaminzi*, les Daleminzes, et non, comme Karamsin le croyait, les Dalmates. 10. *Beheimare*, les Bohémiens. 11 et 13. *Morharü* et *Morehani*, les Moraviens.

12. *Vulgarii*, les Bulgares qui, à la vérité, ne se trouvent pas au nord du Danube. 20. *Rutani*, d'après Karamsin, près du fleuve Bog. 21. *Sittici*, les Sitines. 22. *Sebbirozi*, les Seweriens. 24. *Unlizi* (*Vulizi*), les Uglitches ou Sulitches, en Russie. 32. *Chosirozi*, les Khozars. 35. *Zerinani*, les Serviens de Pline et de Ptolémée (dans la Scythie). 38. *Bruzi*, les Prussiens. 41. *Ruzsi*, les Russes. 43. *Lindi*, les Lithuaniens, d'après Buat. 47. *Ungare*, d'après Karamsin, les Hongrois, d'après Buat, les Ucri dans le Brandebourg. 48. *Unislane*, sur les bords de la Vistule. 49. *Sleenzane*, les Silésiens. 57. *Opolini*, les habitants de la principauté d'Opeln; Karamsin crut à tort y voir les Polonais.

76. AMBASSADE DE VASSILI IVANOVITCH, GRAND-PRINCE DE MOSCOU AU PAPE CLÉMENT VII. (*Otietschestvenniia Zapiski*. — Annales patriotiques; nov. et déc. 1826, n^o 79 et 80.)

Le projet de cette ambassade fut d'abord donné par un nommé Paul, capitaine génois. Porteur d'une lettre de Léon X, qui avait pour objet la réunion des rits grec et latin, il avait de plus l'intention d'engager le tsar à ouvrir une nouvelle route commerciale aux Indes pour le transport des aromates. Mais le monarque russe ayant constamment refusé de confier à un étranger, et surtout à un inconnu, les notions indispensables pour l'établissement de cette voie de communication entre la mer Caspienne, le royaume de Perse et les provinces moscovites, Paul, perdant toute espérance de voir ses projets réalisés, repartit pour l'Italie chargé d'une lettre de Vassili pour Léon X. Ce pontife n'était déjà plus, et la chaire de St.-Pierre était occupée par le pape Adrien, qui la laissa bientôt à Clément VII. Celui-ci réexpédia Paul à Moscou, avec une nouvelle invitation au tsar de Moscovie de consentir à la réunion des 2 églises, de reconnaître l'autorité du souverain pontife, et d'accepter en récompense le titre de roi. Paul, accoutumé à de longs voyages, n'eut pas de peine à se remettre en route, et arriva à Moscou, où il fut reçu de la manière la plus amicale par le grand-prince Vassili. Après être resté 2 mois dans cette ville sans pouvoir réussir dans aucun de ses desseins (car il n'avait point encore abandonné son projet de voie commerciale aux Grandes-Indes), il repartit pour Rome avec l'ambassadeur russe Dmitri Jéracimof. Le

pape ordonna de préparer, pour l'envoyé du tsar, de magnifiques appartemens dans le palais du Vatican, et attacha à sa personne, pour l'instruire dans les affaires civiles et ecclésiastiques, l'évêque Franzisco Chérégato, qui avait été chargé de plusieurs missions fort importantes dans des contrées éloignées, et que Dmitri lui-même avait connu à Moscou. Après quelques jours de repos, l'ambassadeur, revêtu du costume russe le plus magnifique, fut admis à l'audience pontificale. D'après l'usage de son pays il se prosterna profondément devant le pape, lui fit hommage des présens du tsar et des siens, consistant en peaux de martres zibelines, et lui remit la lettre de son maître, traduite en latin par lui Dmitri, Franzisco et par Nicolas Siksensky, interprète illyrien. Voici quelle était la teneur de cette lettre :

Clementi, papæ, pastori ac doctóri romanæ ecclesiæ, magnus dominus Basilius, Dei gratiâ imperator ac dominator totius Rusiæ, nec non magnus dux Uolodemariæ, Moschoviæ, Novogradæ, Pleschoviæ, Smoleniæ, Ifferiæ, Ugoriæ, Peremniæ, Vetchæ, Bolgariæ, etc., dominator et magnus princeps Novogradæ inferioris terræ, Cernigoviæ, Bazaniæ, Volochiæ, Rizeviæ, Belchiæ, Rostoviæ, Iaroslaviæ, Belozeriæ, Udoriæ, Obdoriæ Condiniæque, etc. Misistis ad nos Paulum centurionem, civem genuensem, cum litteris quibus nos adhortati estis, ut vobiscum cæterisque christianorum principibus consilio ac viribus conjuncti esse vellemus, adversus christiani nominis hostes, ac nostris vestrisque legatis ultro citroque commeandi tutum ac expeditum iter pateret, ut mutuo amicitie officio, de amborum salute et statu rerum cognosci possit. Nos autem, Deo bene atque feliciter adjuvante slouti hactenus, adversus impios christianæ religionis hostes impigrè constanterque stetimus, iter et in posterum stare decrevimus. Itemque cum cæteris christianis principibus convenire et pacata itinera præstare parati sumus. Quas ob res mittimus ad vos Demetrium Erasmium nostrum hominem cum hac nostra epistola, Paulumque centurionem remittimus. Demetrium autem celeriter remittetis eumque incolumem et inviolatum usque ad fines nostros esse jubebitis. Idem nos quoque præstabimus si cum Demetrio legatum vestrum mittitis, ut sermone ac litteris certiores de rebus administrandis reddamur, sic ut perspectis christianorum omnium voluntatibus, nos

etiam optima consilia capere valeamus. Datum in civitate nostra Moschovia anno ab initio mundi septimo millesimo tricesimo tertio aprilis.

Après avoir visité les monumens de Rome, admiré la magnificence des cérémonies religieuses et celle des souverains pontifes; après avoir été comblé des plus riches présens par le pape, Dmitiri repartit pour Moscou, avec l'évêque de Skarensk, ambassadeur de Clément VII.

A. J.

77. DET SCANDINAVISKE LITTERATUR-SELSKABS SKRIFTER. — Mémoires de la Société de littérature scandinave. Vol. XXII. 425 p. in-8°. Copenhague, 1827; Seidelin.

On ne trouve dans ce volume d'un recueil dont nous avons annoncé les volumes précédens, que 3 mémoires relatifs à la 7^e sect. du *Bulletin*. Le 1^{er} contient une traduction danoise du banquet de Platon, avec une introduction, par C. I. Heise, directeur d'un séminaire. Le traducteur fait observer que, si plusieurs érudits n'ont pas suffisamment apprécié le *symposion* de Platon, cela vient de ce qu'ils ont considéré cet ouvrage isolément, et non dans ses rapports avec les autres écrits du philosophe grec. Platon, dit M. Heise, n'a pas seulement eu pour but d'occuper la pensée du lecteur par le développement des vérités philosophiques, il a voulu agir aussi sur son imagination et élever son esprit vers un idéal qu'il personnifie dans la vie d'un individu, de Socrate : cette double tendance de la philosophie se manifeste surtout dans ses 2 ouvrages les plus importants, le *Symposion* et le *Phédon*. On peut considérer le 2^e comme une continuation du 1^{er}. Dans le *symposion* en effet l'auteur peint le philosophe pendant sa vie, dans le 2^e il le représente à l'époque de sa mort : ce n'est qu'en réunissant les 2 ouvrages qu'on obtient un tableau complet de la vie du philosophe parfait.

Le 2^e mémoire est du professeur Olufsen, et contient des observations sur les *Herre gaarde* ou terres seigneuriales en Danemark. On trouve dans ce pays peu de ruines de châteaux forts, parce que les matériaux de construction y sont rares, et qu'il n'y a point de montagnes où l'on eût pu asseoir ces résidences de la féodalité. On se contentait ordinairement d'entourer les maisons seigneuriales d'un fossé et d'un mur de terre. La reine Marguerite défendit pourtant, en 1396, aux nobles et aux bour-

geois de fortifier leurs résidences; mais le roi Jean, par un manifeste de 1483, leur rendit ce droit, et le confirma dans le recès de Calmar. Ce fut surtout depuis 1523, après que Frédéric I eut opprimé le peuple et favorisé la noblesse, que celle-ci éleva partout dans les campagnes des maisons seigneuriales avec tour, prison, et juridiction particulière. La population fut opprimée alors, et cet état dura jusqu'en 1660, époque où les états du royaume, pour se soustraire au joug de l'aristocratie, laissèrent prendre au roi tout le pouvoir. M. Olufsen décrit la distribution ordinaire des anciennes résidences seigneuriales dont plusieurs ne furent que des couvens sécularisés. Il désigne Tranekjær, dans l'île Langeland, comme le plus ancien édifice de ce genre en Danemark. Après celui-ci il désigne Gjordslev, qui est de la fin du XIV^e siècle, Skjoldemose en Fionie, 1400; et OEstergaardna Salling, 1516. La plupart des autres *Herre gaar* de ont été élevés sous le règne de Frédéric I, Chrétien III, Frédéric II, et Chrétien IV.

3^e mémoire. Du démembrement du Danemark pendant l'inter règne qui suivit la mort de Christophe II, et de la réunion de la Scanie et du Danemark sous Waldemar; par le capitaine F. H. Jahn. Après la mort du roi Christophe I, en 1332, le Danemark, opprimé par les ducs de Holstein, subit un démembrement, parce que la Scanie, mise en gage par le dernier roi, et vexée par ses créanciers, reconnut le roi de Suède comme protecteur. Lorsque, dans la suite, Waldemar rétablit l'ordre en Danemark, il sut se faire rendre cette province. L'auteur expose la situation des 2 royaumes à cette époque, et examine les témoignages des historiens qui ont écrit sur ces événemens. Selon M. Jahn, le roi Waldemar n'a point été compris par ses contemporains, et la postérité n'a pas rendu assez de justice à ses grandes qualités. Les Suédois, à qui il a arraché la Scanie, ne parlent pas fort honorablement de sa conduite; M. Jahn, en sa qualité de Danois, trouve que la réintégration de la Scanie dans les états danois est une des actions les plus brillantes du règne de ce prince. Le mémoire de M. Jahn est au reste un très-bon morceau d'histoire critique. D-c.

78. STÄDTWESEN DES MITTELALTERS. — Sur les privilèges des villes dans le moyen âge; par K. D. HULMANN. 1^{re} partie. In-

dustrie et commerce. In-8° de VIII et 476 pp. Bonn, 1826; Marcus. (*Gœtting. gel. Anzeig.*; juillet 1827, n° 115, p. 1142.)

L'auteur avait l'intention d'écrire l'histoire de la bourgeoisie du moyen âge; mais des obstacles imprévus s'étant opposés à l'exécution de ce travail, il pensa devoir faire connaître les matériaux que ses longues recherches lui ont procurés, afin de les rendre utiles à l'histoire, et de remplir en partie la tâche qu'il s'était imposée dans le principe. On voit, d'après les observations que nous venons de reproduire, que l'auteur ne s'est engagé qu'à donner des fragmens. Le rapprochement de ces données, ou bien leur classification, occupe les 5 rubriques que voici : 1) causes primitives de l'industrie des villes; 2) causes qui ont avancé l'industrie, le commerce et la navigation; 3) origine des corps de métier; 4) histoire du développement du commerce intérieur; 5) systèmes de payement introduits dans le commerce.

79. HISTORIA DE EXPEDITIONE FRIDERICI IMPERATORIS, edita à quodam Austriensi Clerico, qui eidem interfuit, nomine ANSER-
TUS. Nunc primum e Gerlaci chronico, cujus ea partem consti-
tuit, typis expressa, curante J. DOBROWSKY. Prague, 1827.
(*Archiv für Geschichte*, etc.; août 1827, n° 92 et 93, p. 511.)

M. Dobrowsky, savant distingué dans la critique historique et la littérature slave, vient de publier ce document précieux, la chronique sur la croisade du célèbre Barberousse, écrite par un de ses compagnons d'armes. Il paraît, d'après le journal auquel nous empruntons cette annonce, que nul document n'offre la croisade de Barberousse d'une manière aussi circonstanciée que celui dont il est ici question.

L. D. L.

80. VŒU FAIT PAR RODOLPHE AVANT DE COMBATTRE OTTOCAR.
(*Ibid.*; juin 1827, p. 385.)

Ce mémoire, rédigé sur des documens intéressans, offre des détails relatifs au vœu que Rodolphe avait fait la veille du combat qu'il livra à Ottocar, en août 1282. Bien que le nombre des combattans d'Ottocar ait été considérablement supérieur à celui de Rodolphe, ce dernier, mettant toute sa confiance en Dieu, désigna, comme par inspiration, un vendredi pour le jour du combat. A peine Rodolphe eut-il donné ses ordres à ses capitaines, qu'une croix lumineuse apparut dans les airs au travers

de nuages noirs qui planaient au-dessus du roi. Rodolphe reconnaissant, par ce météore miraculeux, la volonté de Dieu, et qu'il allait combattre sous la protection du ciel, fit aussitôt vœu de faire construire, en Autriche, une église en l'honneur de la sainte croix, et de fonder en même temps un couvent de religieuses. Le combat fut livré, et Rodolphe en sortit victorieux. Quant à l'accomplissement du vœu, Rodolphe, ayant trouvé à Tulln, ancienne ville du Babenberg, une église consacrée à la sainte croix, qui appartenait aux Écossais établis à Vienne, donna à ces derniers, en échange de l'église, le domaine de Gaunersdorf, et fit construire un couvent de Dominicaines, en unissant l'église avec la nouvelle fondation. La 1^{re} supérieure de ce couvent était *Euphemia*, fille de l'empereur Rodolphe I. Cet édifice était devenu 2 fois la proie des flammes, en 1491 et 1626. Lorsqu'il fut supprimé, on vendit les statues pédestres de Rodolphe et de son épouse Anna, les seules qui se trouvaient dans tout l'empire d'Autriche, à un tailleur de pierre, qui s'en servit pour paver le devant de sa maison. Nous renvoyons nos lecteurs au mémoire même qui offre plusieurs données historiques relatives à la fondation religieuse dont nous venons de parler.

L. D. L.

81. DENWÜRDIGKEITEN DES GRAFEN VON GÖRZ.—Mémoires historiques et politiques de J. Eustache, comte de Görz, ministre d'état de Prusse, extraits de ses papiers. In-8°. Tom. I; prix, 2 flor. 45 kr. Stuttgart, 1827; Cotta.

Ce volume contient : — Le comte de Görz au service du duc de Saxe-Weimar, de 1761-1777. — Négociations relatives à la succession de la Bavière, jusqu'au commencement de la guerre entre l'Autriche et la Prusse, en 1778. — Traité de paix de Teschen, en 1779. — Ambassade du comte à Pétersbourg. — Projet d'une triple alliance entre la Russie, la Prusse et la Porte. — Système de la Russie, relativement à l'empire d'Allemagne. — La neutralité armée, navale. — Entrevue de l'empereur Joseph avec l'impératrice. — Voyage du prince de Prusse à Pétersbourg. — Voyage du grand-duc et de son épouse. — La Russie et la Porte. — Projet d'un échange de pays en Bavière. — Alliance des princes d'Allemagne. — Triple alliance entre la Russie, la Grande-Bretagne et la Prusse. — La Russie, le Danemark et la Suède. — Traité de

paix entre les Bourbons et l'Angleterre, et entre l'Angleterre et la Hollande. — L'Autriche, la Hollande et la France. — Voyage de l'impératrice Catherine dans l'intérieur de son empire. — Observations sur les finances et la force militaire de la Russie, de 1774 à 1786. (*Journ. génér. de littér. étrang.*; nov. 1827, p. 329.)

82. HISTOIRE DE DON JUAN D'AUTRICHE; par M. Alexis DUMESNIL. 2^e édit. In-8° de VIII-205 pag.; prix, 4 fr. Paris, 1827; Ambroise Dupont et comp^e.

Si l'obéissance passive était une vertu, a fort bien dit un critique en rendant compte de la 1^{re} édition de cet ouvrage (1), don Juan pourrait passer pour un héros. Il est difficile, en effet, de le justifier d'avoir été combattre, et plus souvent tromper, dans les Pays-Bas, au profit du despotisme et de l'inquisition. La connaissance du caractère de ce prince, fils naturel de Charles-Quint, dont l'auteur a parfaitement esquissé la vie aventureuse, prouve qu'il subissait sans réserve la volonté de Philippe II; mais, s'il agit souvent contre sa conscience, il n'en est que plus coupable aux yeux de l'histoire, à laquelle il pouvait ne léguer que de belles actions. Son panégyriste lui-même est obligé de convenir qu'il mérite de grands reproches; mais, dit-il (2), « il a détruit à Lépante la marine ottomane, il a tendu à la Grèce une main secourable, et a conçu le hardi dessein de refouler les Turcs en Asie. »

La préface des éditeurs tire de ce dernier fait la conclusion que « jamais événements en arrière de 3 siècles n'ont été d'une publication plus opportune. » Il ne faudrait pas, pour cela, croire que cet ouvrage n'a d'autre mérite que celui de la circonstance; bien distribué, écrit d'un style pur et sévère, il restera, comme étude historique, à côté de l'histoire de Philippe II, par le même auteur (3).

E. H.

83. SYDNEY PAPERS, etc.—Papiers de Sydney, contenant la vie de Leicester et les lettres originales d'Algernon Sydney; publiés avec des notes, par R. W. BLENCOWE. 284 pp. in-8°. London, 1825; Murray. (*London literary Gazette*; 1825, n° 434).

(1) *Revue Encycl.*, tom. XXXII, p. 756, cah. de déc. 1826.

(2) 3^e note du Liv. V, p. 202.

(3) Un vol. in-8°; prix, 6 fr. chez les mêmes libraires.

Le château de *Penhurst*, l'ancienne résidence des comtes de Leicester, a déjà fourni des matériaux intéressans pour l'histoire, et l'ouvrage de *Collin* (*Collection of the Sydney papers*), est assez connu; de nouvelles recherches ont mis à même M. *Blencowe* de publier le présent volume.

Le journal mentionné sur le titre, est de *Robert*, second comte de Leicester, et père d'*Algernon Sydney*; son caractère irrésolu est connu depuis longtemps, et il paraît de plus, que la place de gouverneur d'Irlande qu'on lui refusa, contribua beaucoup à l'aliéner de la cour et à le rapprocher du parlement; mais ce fut peut-être cette irrésolution qui fut son salut dans ces temps d'orage.

Ce journal commence en 1647, et jette peu de lumières sur les événemens du temps; toutefois le récit de la dissolution du parlement en 1693, par Cromwell, nous a paru assez piquante pour trouver une place ici.

« Le parlement assemblé était occupé de délibérations lorsque le lord général Cromwell entra habillé en noir, ayant des bas de laine gris, et s'assit. Quelque temps après il se leva, ôta son chapeau et parla, louant d'abord le parlement de ses soins pour le bien public; mais bientôt, changeant de ton, il reprocha à ses membres leur injustice, égoïsme et autres fautes, et ajouta : Vous pensez peut-être que ceci n'est pas un langage parlementaire, j'avoue qu'il ne l'est pas et vous n'en attendez pas de moi. Alors remettant son chapeau, il se promena au milieu de l'assemblée, la gronda fortement, surtout *sir R. Whitlock*, un des commissaires du grand sceau, et *sir Henry Vane*. Puis il s'adressa au colonel *Harrison* (alors membre de l'assemblée), et lui dit : *Fais les entrer*. Celui-ci sortit et revint avec le lieutenant-colonel *Wortley* (qui commandait le régiment des gardes-à-pied du général), suivi de 20 ou 30 mousquetaires; le général indiquant l'orateur en chaire, dit à *Harrison* : *Mets-le en bas*. *Harrison* s'approchant de l'orateur lui dit de s'en aller, mais celui-ci resta à sa place sans dire mot. *Fais-le descendre*, dit le général; *Harrison* le saisit par son habit, et il descendit. *Algernon Sydney* étant assis à droite de l'orateur, le général dit à *Harrison* : *Ote-le de là*. Le colonel fit part de cet ordre au membre qui répondit qu'il ne s'en irait pas. *Ote-le de là*, dit le général de nouveau; alors *Harrison* et *Wortley* mirent leurs mains sur

ses épaules comme pour le forcer de se lever, il se leva et marcha vers la porte. Alors le général se rendit à la table où se trouvait la masse d'armes que l'on portait ordinairement devant l'orateur, et dit : *Qu'on enlève ces babioles.* Alors les soldats l'enlevèrent et toute l'assemblée sortit. On prétend qu'en sortant le général dit au jeune *sir Henry Vane*, qu'il aurait pu empêcher cet événement extraordinaire, mais qu'il était un trompeur et n'avait pas une idée d'honnêteté. Tous étant sortis, la porte fut fermée, et la clef, avec la masse d'armes, fut emportée, à ce que j'entendis dire, par le colonel Otley. »

Sur l'exécution de *Charles I*, le comte nous donne les renseignemens suivans : « les exécuteurs étaient au nombre de deux, ils étaient en habits de matelots, ayant des masques et des perruques ; quelques-uns pensent que celui qui trancha la tête au roi fut un colonel *Toxe*, et que l'autre fut le capitaine *Joyce* ; mais cela n'est pas sûr. Ce que j'entendis assurer, c'est que *Gregory Brandon*, le bourreau ordinaire de Londres, refusa absolument de le faire, dût-il en perdre sa vie. »

Parmi les lettres originales d'*Algernon Sydney*, on a remarqué celle où il s'explique avec son père sur la part qu'il a prise à la condamnation du roi ; il prétend avoir soutenu que la cour n'avait pas le droit de le juger, mais qu'il avait une intention qu'il n'ose confier à une lettre (probablement la déchéance).

84. KORT FREMSTILLING AF DET BYZANTINSKE ELLER GRÆSKE KEISERDOEMMES TILSTAND. — Court exposé de l'état de l'empire grec ou byzantin, depuis Justin I^{er} jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II ; par U. E. MULE, pasteur à Refsnæs en Zélande. Vol. I, 114 p. in-8°. Odensé, 1826 ; Hempel. (*Dansk litteratur-Tidende* ; 1827, n° 25).

C'est un récit de guerres, de massacres et de trahisons, auquel l'auteur est loin d'avoir donné l'intérêt que Gibbon, Spittler et d'autres habiles écrivains ont su lui prêter. L'auteur, sans exploiter les sources orientales, aurait pu prendre des détails intéressans dans plusieurs ouvrages modernes, tels que l'*Histoire des Croisades*, par Wilken ; l'*Histoire de la dynastie des Hohenstaufen*, par Raumer ; l'*Histoire de l'empire Ottoman*, par de Hammer.

D.

85. ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION GRECQUE, ET SUR LE SORT PRO-

TABLE RÉSERVÉ À LA GRÈCE; par Michel SCHINAS. (*Revue Encyclopédique*; fév. 1828, p. 349).

Après avoir parlé des malheurs de l'esclavage où gémissait la Grèce sous la domination de la Porte, M. Schinas raconte d'une manière précise les commencemens de l'insurrection des Grecs, la valeur héroïque qu'ils ont montrée, leurs continuelles et funestes divisions, leur gouvernement naissant détruit, renouvelé, et toujours mal affermi, la guerre civile se mêlant plus que jamais à la guerre étrangère, le siège de Missolonghi à jamais mémorable par les vertus que déploya l'amour de la patrie; il trace avec assez de vérité le caractère des différens personnages qui ont figuré dans cette révolution. A. M.

86. SELINUS UND SEIN GEBIET.—Selinonte et son territoire, mémoire sur la topographie et les anciens habitans de la Sicile; par Hermann REINGANUM; avec une carte et des plans. In-8° de 196 p.; prix, 5 fr. Leipzig, 1827; Teubner.

Cet ouvrage est divisé en 5 chapitres, et précédé d'une préface sur la configuration de la côte sicilienne près de Selinus. Le premier chap. traite de la côte entre le cap Lilybée et le fleuve Halykos; le second, de la côte depuis là jusqu'au fleuve Selinus, de Castelvetro et des carrières de Campobello; le troisième chap., de la côte entre les fleuves Selinus et Hypsas; le quatrième, du mont Santo-Calogero, et des bains des habitans de Selinonte; et le cinquième, de leurs colonies éloignées. Le troisième chap. est divisé en 4 parties, où l'auteur parle successivement des fleuves Selinonte et Hypsas, des collines de Selinonte; savoir: des ruines du petit et grand Temple, de l'eau de Gonusa, de la fondation, de la première et deuxième destruction de la ville de Selinonte et de sa disparition, enfin des mœurs et des usages des Selinontins. A. B.

87. THE HISTORY OF ITALY, etc.—Histoire de l'Italie depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au commencement de la révolution française; par George PARCIVAL. 2 vol. in-8°. Londres, 1825; Whittaker. (*London literary Gazette*; août 1825, nos 446 et 47).

M. Parcival résume assez bien les événemens rapportés en détail par les écrivains anciens et modernes, tels que Muratori,

Gibbon, Giannoni, Sismondi, Daru, etc. L'auteur ne paraît pas avoir discuté beaucoup les assertions souvent contradictoires des historiens, et il s'en est souvent rapporté aux jugemens de ses prédécesseurs. Quelquefois il juge pourtant par lui-même. Le principal mérite de cet ouvrage consiste dans une narration qui attache le lecteur et expose clairement les faits. D.

88. HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE; par J. C. L. SISMONDE DE SISMONDI; nouvelle édit. revue et corrigée. 16 vol. in-8°. Paris, 1826; Treuttel et Würtz. Strasbourg et Londres, même maison de commerce.

Nous n'avons pas à nous étendre beaucoup sur un ouvrage dont le public lettré a déjà apprécié tout le mérite, et que le nom de son auteur recommande à lui seul si hautement. La faveur méritée que la première édition a obtenue est un sûr garant de celle que la seconde doit également se concilier. Le savant historien n'a rien négligé pour l'en rendre digne; il a soigneusement revu le style de sa composition: il a ajouté à quelques faits ou à quelques déductions, des développemens qui répandent sur les uns plus de certitude, sur les autres plus d'importance et d'utilité. On sait que l'auteur s'est sagement astreint à vérifier les faits par lui-même: il a vu les documens historiques qu'il cite et les pays qui furent le théâtre des événemens qu'il raconte: il avoue même que les révolutions populaires dont il a été le témoin lui ont fait mieux comprendre celles qu'il décrivait pour d'autres temps et pour d'autres lieux. L'origine des républiques italiennes remonte au X^e siècle; elles expirèrent sous le sceptre de Charles-Quint, en 1530: ce sont donc près de 6 siècles qu'embrasse le sujet principal de l'ouvrage que nous annonçons; six siècles où l'Italie brilla de l'éclat de toutes les lumières à la fois, et exerça sur le reste de l'Europe l'influence la plus marquée; l'histoire de la décadence de tant de prospérités n'est donc pas moins intéressante pour le philosophe que le tableau de ces prospérités mêmes: il faut savoir jusqu'où l'esprit humain peut s'élever, et jusqu'où il peut s'abaisser. La conclusion morale de cet important ouvrage, est: que les gouvernemens sont la cause la plus efficace du caractère des peuples; que les vertus ou les vices des nations, leur énergie ou leur mollesse, leurs talens, leurs lumières ou leur ignorance, sont l'ouvrage des

lois. Nous oserons nier cette conclusion pour le temps présent : le gouvernement représentatif appelle les nations , par leurs représentans , à l'action du gouvernement ; ce gouvernement avec ce concours ne peut pas vouloir ce qui doit affaiblir, anéantir l'énergie, les vertus, les talens de la nation : il en résulte que les nations qui se distingueront à l'avenir par les vices, la mollesse et l'ignorance, ne pourraient en accuser qu'elles-mêmes. L'imprimerie est leur avocat, et la prospérité qu'amène le libre usage des facultés intellectuelles étant une source de richesses pour les gouvernemens, c'est dans leur intérêt même qu'ils le consacreront. Il n'y aura donc plus de lois capables de faire un peuple vicieux, ignorant et esclave. L. R.

89. MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA LÉGISLATION ET DES COUTUMES DU PORTUGAL ; par Ant. Caët. do AMARAL. (*Memor. da Acad. real das Scienc. de Lisboa* ; Vol. I, p. 245 ; *Memor. de Litteratura portugueza* ; Vol. II, p. 313 ; Vol. VI, p. 127, et Vol. VII, p. 60).

M. do Amaral a voulu exposer dans ces 4 mémoires l'état civil des Portugais depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'établissement de la monarchie. Le 1^{er} de ces mémoires est inséré dans le recueil de ceux de l'Académie des Sciences de Lisbonne ; les 3 mémoires suivans font partie d'un autre recueil publié par la même Académie. L'auteur discute, dans le 1^{er} des 4 mémoires, l'état de la Lusitanie antérieurement à la domination romaine, ou plutôt il rassemble le peu de passages qu'on trouve dans les auteurs grecs et latins sur les habitans de la Lusitanie. M. do Amaral cite les passages de Strabon en latin : est-ce que le grec est trop peu connu en Portugal pour qu'on puisse, même dans un recueil destiné aux savans, citer des textes dans cette langue ? Ce mémoire est court et peu important. Le second mémoire a pour sujet, l'état civil de la Lusitanie dans le temps où ce pays était sujet aux Romains. Ce que l'auteur dit des colonies, des municipes, du droit romain, etc., s'applique à toutes les provinces de l'empire romain. Cependant il fait connaître aussi les municipes qui existaient en Lusitanie, la division de cette province sous le règne des empereurs, ainsi que l'introduction du christianisme ; le tout est traité brièvement. Pour l'époque suivante qui comprend le temps postérieur à l'invasion des Bar-

bares du Nord, jusqu'à celle des Maures, et qui fait le sujet du 3^e mémoire, M. do Amaral a beaucoup plus développé sa matière, et cité très fréquemment les sources, surtout les chroniques d'Espagne, les actes des conciles, etc. Les notes dont il a accompagné ce mémoire, sont presque plus étendues que le texte. Dans ce mémoire, l'auteur expose la législation des Goths, leur code pénal, l'état civil des personnes sous leur domination, la puissance du clergé, la persécution exercée contre les juifs, la juridiction des conciles, la forme du gouvernement, etc.

Dans le 4^e et dernier mémoire, M. do Amaral traite de l'état civil et moral des habitans de la péninsule, sous le règne des Maures. Ce mémoire, moins étendu que le précédent, est uniquement fondé sur les chroniques et les chartes chrétiennes. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas consulté aussi les historiens arabes; à la vérité, ceux-ci s'occupent peu de l'état des chrétiens dans les pays conquis par les armes musulmanes; cependant ils peuvent servir à l'éclaircissement de l'état civil des chrétiens sous leur domination.

D-G.

90. LA FRANCE LITTÉRAIRE, ou Dictionnaire bibliographique des savans, historiens et gens de lettre de France, etc.; par J. M. QUÉRAUD. To. I^{er}, 2^e livr. in-8^o; prix, 7 fr. 50 cent. (BIBL-EX). Paris, 1828; Firmin Didot. (*Voy. le Bulletin de févr. 1828*, n^o 173).

Nous ne saurions, en annonçant cette seconde livraison, nous étendre beaucoup à son sujet. Un ouvrage de cette nature est peu susceptible d'analyse. Nous avons examiné bon nombre d'articles sur lesquels nous pouvions porter un jugement, et nous avons trouvé dans tous une grande exactitude. Tout indique que cette utile entreprise méritera l'estime et la confiance des littérateurs et des bibliographes les plus éclairés. D.

91. HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, par W. ROBERTSON; traduite de l'anglais par MM. SUARD et MORELLET, de l'Acad. franc.; 4^e édit., contenant les 9^e et 10^e livres; revue et corrigée sur la dernière édition anglaise, et accompagnée de notes puisées dans les ouvrages de MM. de Humboldt, Bulloch, Warden, Clavigero, Jefferson, etc., etc.; par M. de la ROQUETTE, de l'Académie roy. d'histoire de Madrid. 4 vol. in-8^o, ensemble

de 114 feuilles, plus des cartes; prix, 26 fr. Paris, 1828; Janet et Cotele.

L'ouvrage de Robertson et sa traduction par Suard et Morellet sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer à leur sujet dans aucun détail. Notre tâche était de nous borner à faire connaître les motifs qui ont décidé M. de la Roquette à entreprendre cette nouvelle édition, à signaler à nos lecteurs les améliorations qu'elle présente, et le mérite et l'intérêt des notes dont le nouvel éditeur l'a enrichie, à faire apprécier enfin tous les titres que cette nouvelle édition d'un ouvrage si justement célèbre, et considéré avec raison comme classique, peut avoir à l'estime des gens de lettres.

La principale des raisons qui faisaient désirer une nouvelle édition de la traduction, d'ailleurs si élégante, de MM. Suard et Morellet, c'est qu'elle avait été faite sur une ancienne édition anglaise, au lieu d'avoir été écrite sur la dernière qui avait été imprimée à Londres du vivant de Robertson, et fort améliorée par lui. Il en résultait que leur version avait besoin d'être retouchée sous plusieurs rapports; elle n'était pas d'ailleurs constamment fidèle et exempte de quelques négligences de style.

Depuis la mort de Robertson, une foule d'écrits importants, fruits de l'exploration des voyageurs dans les diverses parties de l'Amérique, ou des observations des savans; des ouvrages historiques marquans, écrits sur des documens inconnus à l'auteur anglais, pouvaient éclairer des problèmes sur lesquels le savant écossais avait dû rester en doute. Il était donc vivement à désirer qu'on publiât une nouvelle édition de son livre, enrichie de notes puisées à toutes les sources que Robertson n'avait pu consulter. M. Suard avait lui-même senti ce besoin, car lorsqu'il fut chargé de préparer sa traduction, il proposa à M. le baron de Humboldt d'entreprendre ce travail en commun avec lui et de se charger particulièrement de tout ce qui avait rapport à la statistique des colonies espagnoles, et à la première trace de la civilisation des peuples indigènes de l'Amérique. M. de Humboldt ne put répondre à ce vœu; mais il indiqua à M. Suard ses divers ouvrages sur l'Amérique comme renfermant des morceaux dont l'intercalation pouvait éclaircir suffisamment certains passages de l'histoire de Robertson. Il engageait d'ailleurs M. Suard à laisser à cet ouvrage son caractère primi-

tif, et M. de Humboldt s'est hâté d'applaudir à la règle que s'est imposée M. de la Roquette à cet égard, en se bornant à l'enrichir de notes instructives. M. de Humboldt ne s'est point contenté d'encourager M. de la Roquette dans son intéressant projet, il lui a donné plusieurs notes inédites, il a fixé son attention sur celles qu'il pouvait puiser dans ses ouvrages et dans les écrits des autres historiens qui se sont occupés de l'Amérique, et qui méritent le plus de confiance. Ces motifs de reconnaissance auraient suffi, pour que M. de la Roquette dédiât cette nouvelle édition à cet illustre voyageur, quand bien même tant d'autres titres ne lui eussent pas mérité cet hommage, M. de la Roquette s'est borné à revoir avec soin la traduction de Suard et Morellet, à en faire disparaître les inexactitudes, à remplir les lacunes qu'ils avaient laissées; et, tout en respectant le texte de Robertson, il a cherché à faire lire son ouvrage avec plus de fruit, par les notes dont il l'a accompagné, et qu'il a puisées aux meilleures sources, ainsi que nous l'avons fait présenter.

Les ouvrages de M. de Humboldt, l'*Historia del Nuovo-Mundo* de Muñoz, la *Storia antica del Messico* de Clavigero, la collection des *Historiadores*, etc., étant les principaux ouvrages modernes sur l'Amérique que M. de la Roquette pouvait utilement consulter, ont été mis par lui à contribution pour les notes dont il a enrichi son édition. Il a eu une attention, que l'on ne saurait trop recommander aux écrivains, celle de citer exactement le volume et la page des auteurs où il a puisé. Cette édition contient, comme celle de MM. Suard et Morellet, une table chronologique des rois Mexicains, et 4 cartes géographiques qui représentent le théâtre des événemens racontés par Robertson; enfin les 2 livres posthumes qui contiennent presque toute l'histoire des Colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, sont également partie de cette édition.

Les simples remarques ou notes très courtes sont placées au bas des pages; celles qui ont quelque étendue, sont imprimées à la fin de chaque volume, à la suite des notes de l'historien anglais, elles sont signées des initiales de M. de la Roquette ou de M. de Humboldt. Ces notes du nouvel éditeur sont parfois de petites dissertations pleines d'intérêt, et toutes se recommandent à l'attention du lecteur par leur à-propos et les éclaircissements

qu'elles fournissent au texte. Nous bornerons à ce court aperçu l'annonce de cette utile et louable entreprise, qui doit mériter à M. de la Roquette la reconnaissance de tous les amis des sciences et des lettres, par les soins qu'il a apportés dans cette tâche laborieuse, dont il s'est si bien acquitté. *J. H. D.*

92. HISTORIA DE LA REVOLUCION DE COLOMBIA, etc.— Histoire de de la révolution de la république de Colombie; par Jose Manuel RESTREPO, Ministre de l'intérieur. 10 vol. in-12 d'environ 2000 pages, avec un atlas; prix, 80 fr. Paris, 1827; à la librairie américaine, rue du Temple, n° 69. (*Revue Encyclop.*; mars 1828, p. 643).

Ce n'est que la première partie de l'ouvrage; elle comprend l'*Histoire de Grenade*, jusqu'en 1819; les 2 autres qui renfermeront, l'une l'*Histoire de Venezuela*, jusqu'en 1822, l'autre celle de ces 2 états réunis en une même république, ne seront publiées que dans quelque temps.

MÉLANGES.

93. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA. SÉANCE DU 1^{er} NOV. 1826.

L'inscription de la grande cloche de Rangoon est en langue et en caractères birmans. Elle forme 12 lignes autour de la cloche; elle exalte, suivant l'usage, les vertus du donateur et les mérites du don. Considérée sous le rapport de sa masse, cette cloche est un curieux échantillon des progrès que les Birmans ont faits, dans l'art de fondre les métaux. Elle est du poids d'environ 56,000 livres. La grosse cloche de St.-Paul en pèse 11,470. Il n'existe en Europe qu'une seule cloche plus grosse que celle de Rangoon, et c'est la Tsar Kolokol, ou *Reine des cloches* de Moscou, qui pèse 432,000 livres.

Les Bhote Mehals sont cette partie des régions de l'Himalaya qui forme la province du Tibet, et commence où finissent les terres arables au-delà des montagnes. Cette contrée comprend les différens défilés du Tibet, et quelques-uns des pics les plus élevés de l'Himalaya; elle fait maintenant partie des états de Kamaon et de Gerhwal. La population de ce pays est d'environ 10,000 individus, dont les neuf dixièmes sont Bhoteas. La plus grande partie de cette région se trouve située au-dessus de la

ligne de la congélation perpétuelle; mais même dans les terrains cultivés, les neiges restent sur la terre la moitié de l'année, c'est-à-dire, depuis septembre jusqu'en avril. Il est rare que quatre mois se passent sans qu'il tombe de la neige. Les principales productions agricoles du pays sont le bled sarrasin et l'orge, que l'on sème en juin et que l'on récolte en septembre; mais les récoltes se trouvent parfois attaquées ou détruites par les gelées hâtives, et par l'éboulement des terres. Les habitants de cette région sont identiquement de la même race que ceux du Tibet; dans nombre de villages, la tradition a conservé la mémoire d'une émigration de ce pays dans l'autre. Les indigènes de Darma-Ghat font entre eux une race distincte de celle-là : ils sont, dit-on, les descendants d'un corps de Tatars-Mongols, que Timur laissa derrière lui pour contenir les Kamaons. Eux-mêmes n'admettent point cette descendance, surtout depuis qu'ils ont cessé d'être mahométans. Les Bhoteas sont d'origine bouddhiste, et sectaires du lama du Tibet; mais leur assujettissement au gouvernement de Gorkha a introduit parmi eux nombre de doctrines hindoues : ils adorent les divinités de l'une et l'autre religion, et adoptent également pour prêtres les brahmes et les lamas. Ils n'admettent, proprement parlant, aucune distinction de castes; mais la différence des tribus établit entre eux une ligne de démarcation non moins prononcée; et, dans nombre de cas, les habitants de tel village ne mangeront ni ne s'allieront entre eux. Les Bhoteas jouissent du monopole du commerce de l'Indostan avec le Tibet, dont les principaux marchés sont établis dans la province *Hiun Dés* (pays de la neige, et non pas *Oon Dés*, ou pays de la laine à schales des chèvres, comme on le supposait anciennement); province qui, indépendamment de sa position centrale, abonde en productions territoriales, en poudre d'or, en borax, en sel et en laine à schales. Les commerçans du Tibet, de Ladakh, de Cachemir, de la Tatarie, de la Chine et de l'Indostan se réunissent annuellement à la grande foire de Gertokh, résidence du vice-roi de Lassa. Mais les relations commerciales avec cet état sont soumises à de certaines restrictions imposées par le gouvernement chinois. Les marchandises d'étape des Bhoteas sont les grains qu'ils se procurent des villages de Kamaon et de Gerhwal, et qu'ils prennent principalement en échange du sel.

D'autres articles d'exportation sont les étoffes de laine et de coton, le corail, les perles, la quincaillerie, le sucre, les épices, les bois de teinture, les bois de charpente, etc. Les frais de transport, les obstacles que suscite le gouvernement local, et les craintes ombrageuses des chefs du Gertokh, tiennent cette importante branche de commerce infiniment au-dessous de son niveau naturel. Quant aux traits caractéristiques des Bhotas, on peut observer qu'ils sont, en général, probes, amis de l'ordre, industriels et d'un naturel jovial et patient.

Séance du 3 janvier 1827. — On rend compte à la Société du don qui lui est fait de plusieurs objets d'art et de science, consistant principalement en idoles et en manuscrits birmans, et en ouvrages scientifiques reçus d'Europe.

Il est fait ensuite lecture d'une lettre de M. Hodgson, qui contient une esquisse du système théocratique bouddhiste du Népal. Suivant les dogmes de Bouddha, il ne paraît pas qu'il existe, dans la nomenclature hiérarchique de ce culte, des êtres d'une nature supérieure à celle des Gautama et des autres divinités du Bouddhisme, bien qu'ils soient évidemment d'une origine et d'une nature humaine. Cette religion admet des êtres spirituels et célestes, tels que les brahmes et les nats; mais, sous le rapport de la pureté et de l'exemption d'une renaissance future, ces êtres sont très-inférieurs aux véritables Bouddhistes. Telle est, comme on a lieu de le croire, la base pure et primitive du Bouddhisme; mais dans les différentes contrées de l'Inde, surtout dans le Népal, ce système religieux a reçu d'importantes modifications, et nulle part plus que dans le Népal. Ces modifications s'étendent probablement dans tout le Tibet, et dans les régions d'où ces peuples tirent leurs croyances religieuses, particulièrement de la Chine et du Japon; pays dans lesquels le peuple professe indistinctement le culte de Fo et celui de Buddha. On ne sait point positivement comment se firent ces additions à la souche primitive du Bouddhisme; mais le fait est qu'elles se ressentent fortement du Manichéisme. Les Bouddhistes reconnaissent 4 sortes d'êtres divins ou surnaturels, objets de leur vénération. Le premier de ces êtres est, contrairement à l'opinion généralement reçue d'une tendance à l'athéisme, une divinité primitive et incréée. Le premier Buddha déploya 5 de ses attributs dans 5 Buddhas secondaires, dans l'un desquels, l'*Amitabha* ou la

magnificence incommensurable, ouvrage écrit dans le Prakrit et le Pali, nous reconnaissons l'*Amito* des Japonais. De ces 5 personnifications naquirent d'autres Buddhas ou Bodhi-Satwas, qui accomplirent l'œuvre de la création. Au nombre des êtres qu'ils créèrent, on distingue les Buddhas et les Bodhi-Satwas humains : il existe sept principaux descendants des premiers ; le nombre des autres est infini. Cette nomenclature comprend tous les individus d'une piété exaltée, et chacun desquels peut devenir un Buddha vivant, tel que l'est, à ce que l'on suppose, le lama de Lassa. Les Buddhas ne sont point, par conséquent, non plus que les Bodhi-Satwas, restreints à un nombre particulier de déités, ce qui détruit complètement toutes les théories fondées sur le principe de l'individualité de Buddha. (*Calcutta Governm. Gazette.*—*Asiatic Journ.*; mai et juin 1827, p. 833.)

94. ACADEMIE ROYALE DE TURIN. — Dans la séance tenue le 22 mai, par la classe des sciences morales, historiques et philologiques, on a fait les lectures suivantes : Rapport au nom d'une commission, sur un écrit du comte Selopis, soumis à l'examen de la classe ; — Fin des observations historiques du même, sur Thomas, comte de Savoie ; — Continuation des recherches de M. Omodei, touchant l'ancienne artillerie et les inventions de guerre relatives à la poudre et aux armes à feu. (*Journ. de Savoie* ; 7 juin 1828.)

95. SUJETS DE PRIX PROPOSÉS par l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles, pour 1828.

Les Belges étaient issus en partie des Germains, en partie des Gaulois. Les Francs, peuples formés de la réunion de plusieurs nations germaniques du nord, sont venus repeupler la Belgique dans les 4^e et 5^e siècles. Les Belges ont long-temps conservé les mœurs, les usages, les arts et les institutions de leurs ancêtres. — L'Académie demande « quels sont les principaux traits de ressemblance, d'identité ou d'analogie, que l'on retrouve, soit dans l'histoire, soit dans les usages, les cérémonies, les amusemens et les fêtes, soit dans les lois, les capitulaires, les conciles et les principales coutumes des provinces méridionales, avec ses anciennes pratiques ou habitudes » ?

L'académie désirant connaître ce que les provinces méridio-

nales du royaume ont perdu en monumens anciens, et ce qu'elles possèdent encore, propose la question suivante :

« Quels sont les principaux monumens d'architecture qui, dans les provinces formant actuellement le Brabant et le Hainaut, ont été construits, à commencer de la période chrétienne, et pendant le moyen âge, jusqu'au commencement du 16^e siècle (l'année 1500), et qui, ou n'existent plus, ou existent encore de nos jours? »

Si la nature du monument, soit qu'il n'existe plus, soit qu'il existe encore, le comporte, l'auteur de la réponse en fera la description succincte, et indiquera les gravures qui en ont été faites. Il désignera, autant que possible, l'époque de la construction, avec l'usage auquel le monument est destiné, et celle de la démolition ou de la destruction, avec les motifs qui y auront donné lieu.

L'académie ne demande ni une nomenclature aride, ni une liste minutieusement exacte de toutes les constructions anciennes. C'est au goût éclairé et au discernement des concurrens qu'elle confie le choix des monumens, dont les souvenirs et les traditions méritent d'être conservés, surtout lorsqu'ils se rattachent à de grands intérêts politiques ou religieux.

Cette question, lorsqu'elle aura été résolue d'une manière satisfaisante, sera continuée et étendue aux autres provinces de la division méridionale des Pays-Bas.

« Quels sont les événemens qui ont amené, accompagné et suivi les troubles et les dissensions qui, en 1539, motivèrent le voyage de Charles-Quint à Gand, et furent cause qu'en 1540, il y fut construit une citadelle? »

« En quel temps le système des communes a-t-il commencé à s'établir dans le comté de Flandre? Quelles sont les diverses causes qui ont amené ce système, et quels en ont été les principaux résultats? »

L'académie propose pour 1829 les deux questions suivantes :
1^o « Quelles ont été les espèces d'or et d'argent ayant cours légal aux Pays-Bas, depuis le commencement du 16^e siècle jusqu'au règne d'Albert et Isabelle inclusivement; leurs valeurs nominales primitives, leur titre et leur poids, les variations qu'elles ont épouvées, les actes législatifs et réglemens relatifs à la matière, et les villes et places où l'on battait monnaie? » 2^o

Quels sont les services rendus à la géographie par les habitans des Pays-Bas? » (*Messenger des Sci. et des Arts*; 3^e liv. 1827, p. 113.)

96. BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ET PORTATIVE DES CONTEMPORAINS, ou Dictionnaire historique des hommes célèbres de toutes les nations, morts et vivans, etc. 32^e à 38^e livr. DUP à GEN, et 2^e part., 7^e à 13^e livr. LET à MNI. Paris, 1827 à 1828; Aucher-Éloy et Compagnie. (Voyez le *Bulletin*, Tom. VIII, n^{os} 62 et 465).

Cet ouvrage, dont nous avons parlé plusieurs fois, se continue avec une suite remarquable, et cependant l'on ne peut disconvenir que ce ne soit une affaire considérable que celle de composer une nouvelle biographie des hommes morts, et surtout des vivans. L'on ne connaît bien les difficultés d'une semblable entreprise que lorsque déjà elle est en train, et que l'on ne peut plus reculer vis-à-vis du public. Aussi, malgré les critiques de détails dont certains articles de la biographie de MM. Aucher-Éloy peuvent être susceptibles, on ne peut refuser à leur dictionnaire de justes éloges. C'est d'ailleurs dans son ensemble qu'une composition de cette espèce doit être jugée, et, sous ce rapport, on ne peut disconvenir que l'impartialité qui y règne a été généralement remarquée, et que presque aucune réclamation ne s'est élevée sur les articles dont elle se compose, et qui, jusqu'à présent, ont été publiés.

Cet antécédent doit faire favorablement préjuger pour l'avenir. Venant après deux biographies célèbres, dont l'une n'est point encore entièrement terminée, les éditeurs de celle qui nous occupe ont pu profiter des travaux de leurs devanciers, éviter les erreurs où ils sont tombés, surtout à l'égard des hommes vivans, erreurs qui ont donné lieu à tant de réclamations, du reste bien difficiles à éviter pour la vie des hommes qui ne sont point encore entrés dans le domaine de l'histoire.

L'éloge d'impartialité que nous paraît mériter cette biographie ne veut pas dire qu'il n'y ait aucune observation contraire à faire à son sujet; mais nous croyons qu'elle mérite, en général, cet éloge. Prétendre à plus, ce serait chimérique dans une composition qui demande la coopération de tant d'individus.

Nous croyons qu'en général aussi les éditeurs et les auteurs se sont donné beaucoup de soins pour remplir leur tâche de ma-

nière à mériter la faveur publique; cependant nous devons ici leur reprocher de ne pas s'être entourés pour les étrangers célèbres de toutes les ressources nécessaires; nous pensons qu'il ne fallait commencer une entreprise de cette espèce, qu'après avoir réuni toutes les biographies publiées dans chacun des autres pays de l'Europe.

Nous recommanderons aussi aux éditeurs plus de sévérité dans le choix des noms de personnages vivans auxquels ils accordent, de leur autorité privée, une célébrité que les contemporains peuvent, à bon droit, leur contester. Quelques articles sont trop longs, d'autres trop courts.

Dans l'article cité que nous avons consacré aux livraisons précédentes, nous avons à signaler une faute d'impression. C'est à la lettre L, et non à la lettre E, que commence la publication de la 2^e partie. F.

97. LÆLIUS SOCINUS, protestant du XVI^e siècle; par le prof. C. D'ORELLI. (*Wissenschaftl. Zeitschrift*; Bâle, 1824, 3^e année, cah. 3, p. 28.)

Illger a publié en 1814, à Leipzig, *Vita Lælii Socini*. M. d'Orelli a consulté la grande collection des lettres manuscrites des réformateurs, conservée à la bibliothèque de Zurich; il en a tiré quelques lettres inédites de Lælius Socinus pour les joindre à sa notice. L. Socinus ou Socin était né à Siène en 1525. Son père, professeur de droit à Padoue, le destina à la jurisprudence. Le jeune Lælius préféra des recherches théologiques, qui pourtant n'eurent d'autre effet que de le plonger dans les doutes. La réformation avait planté son drapeau en Allemagne. Socin et quelques autres esprits indépendans ou hardis formèrent en Italie une société secrète pour se communiquer leurs pensées. L'inquisition ombrageuse dispersa ces réformateurs. Socin, âgé de 22 ans, s'enfuit en Suisse où il embarrassa de ses questions et de ses doutes Calvin et d'autres docteurs renommés de la théologie réformée. Il les fréquenta, il entretint avec eux une correspondance active; mais aucun d'eux ne put se vanter de l'avoir pour disciple. Socin doutait toujours, et peu s'en fallait que Calvin ne vît en lui un autre Servet. Dans la suite Lælius se fit donner par l'empereur Maximilien une mission pour avoir un prétexte de retourner en Italie, et réclamer

la restitution de ses biens confisqués par l'inquisition. Son voyage fut inutile; il revint tristement en Suisse, et y mourut en 1562. Les théologiens suisses, voyant qu'il n'admettait pas leurs doctrines, ne le regrettèrent point. C'est le neveu de Lælius, nommé Faustus Socinus, qui, en développant les idées et les subtilités de son oncle, fut le fondateur de la secte des unitaires:

D-G.

98. SUR SAINT CYRILLE ET SAINT METHODIUS. (Voy. *Bulletin*, T. IX, n° 141.)

Les recherches critiques sur saint Cyrille et saint Methodius se poursuivent. M. Dobrowsky se propose de publier la légende morave, à laquelle il joindra ses propres observations. D'après les nouvelles suppositions de ce savant, Twentar de Maravna était, non prince ou souverain de Moravie, mais simplement *gouverneur de la ville de Morava*. Quant à *Rastislaf* et *Svatopouk*, l'auteur n'hésite pas d'affirmer qu'ils dominaient dans la Moravie, c. à d. dans le pays situé au nord du Danube, entre la Morava et la Theiss.

Relativement au dialecte *bolgario-serbo-macédonien*, M. Dobrowsky fait savoir que, dans la Macédoine, ainsi que l'avait déjà soupçonné *Lucius*, on vient de découvrir un idiôme slave, encore entièrement inconnu des philologues modernes. On assure qu'il a plus d'analogie qu'aucun autre avec la langue des anciens monumens littéraires slavons, c. à d. avec la traduction des livres saints. (*Bibliographičeski Listi*. — Feuilles bibliographiques; n° 37; 1821; suppl.)

99. RARETÉ BIBLIOGRAPHIQUE. — CONFESSIO FIDEI FILIPPI VENETI; livre imprimé en Angleterre, au XVII^e siècle.

Une question intéressante à éclaircir pour un bibliophile serait de savoir si ce livre, qui n'a été cité, je pense, jusqu'ici, que dans les mémoires inédits du cardinal J. B. Spada, a véritablement existé, ou s'il n'a été supposé que par la malignité de quelques individus qui cherchaient des angoisses à son auteur prétendu et voulaient son supplice. Avant d'en envisager le contenu, parlons de celui à qui on l'a imputé. Spada nous le fait connaître; il assure qu'on attribuait ce volume à Marc-Antoine Filippi Vénitien et chanoine régulier de Saint-Sauveur.

Il ajoute que les sentimens de Filippi n'avaient pas toujours

été orthodoxes. Il eut soin cependant de masquer ses opinions sous le voile d'une foi soumise et d'une irréprochable régularité. On l'éleva à la charge de prieur dans l'un des couvens de son ordre. Filippi, parvenu à cet emploi, se mit peu en peine de mettre sa conduite en harmonie avec la confiance qu'on lui témoignait. Son poste lui fut ravi; indigné, il courut en Angleterre dévorer son affront; là il donna un libre essor à l'agitation et à l'indépendance de ses sentimens religieux, qui se manifestèrent par un écrit où il exposa les articles de sa croyance. Le système qu'il y établissait se rapprochait beaucoup des dogmes du calvinisme. Filippi, après avoir séjourné quelque temps à Londres, s'ennuya dans la terre étrangère, et voulut revenir dans sa patrie. Il arrive; des soupçons planent sur lui; des ordres sont expédiés du fond de l'Italie; Filippi est au pouvoir de ses juges; son livre est décélé, ses sentimens connus; on l'oblige à une rétractation, il s'y refuse; on le menace, et on lui fait voir en perspective les tourmens qui l'attendent; cette vue l'amollit, il se rend, il abjure; on lui fait grâce de la vie et on le condamne à une prison perpétuelle.

Voilà en quelques mots l'histoire de Filippi; ses malheurs sont certains. Spada, qui intervint à son abjuration, en est le garant. Est-il aussi évident qu'il ait composé l'ouvrage qu'on lui imputait? Si ce livre a jamais existé, il faut qu'il soit devenu bien rare, puisque je l'ai vainement cherché dans toutes les bibliothèques royales, que je l'ai demandé sans fruit à tous les catalogues bibliographiques. Ni Debure, ni Clément, ni Klotzius, ni Peignot, ni Dupin, ni Aubert le Mire, ni les index d'Espagne, ni ceux de Rome, ni même ceux de Venise, lieu de naissance de l'auteur, ne l'ont mentionné. Cela est d'autant plus surprenant, que ces catalogues présentent exactement la liste des ouvrages censurés, la même année que fut condamné celui de Filippi: que conclure de cette singularité?

Si les curieux qui liront cet article, après les recherches que leur suggérera naturellement le désir de vérifier un point aussi piquant pour un érudit, viennent à ne trouver aucun vestige de l'ouvrage de Filippi, il faudra confesser que cet écrit n'a jamais été enfanté que par l'imagination de ceux que quelque intérêt animait à la calomnie contre son auteur supposé. Je n'ignore point que, pour constater l'existence antérieure de quelque ou-

vrage, il n'est nullement nécessaire qu'on le retrouve; mais il est indispensable qu'on le voie énoncé dans les catalogues où se sont réfugiés tous les ouvrages de la même espèce, principalement lorsque ces catalogues sont contemporains de l'écrit dont il est question. Hors de là, on peut soutenir que l'existence d'un pareil livre n'est qu'une chimère.

S'il est faux que Filippi ait publié l'ouvrage qu'on lui attribuait, les inculpations qui pesèrent sur lui et que j'ai passées sous silence n'étaient peut-être pas plus avérées. S'il ne faut point croire à l'existence de son livre qu'on ne trouvera plus, et qu'on devrait retrouver en tous lieux, parce qu'il l'avait distribué avec zèle par esprit de prosélytisme, *dato lo a molti* (1), je pencherais volontiers à repousser les accusations qu'on lui prodiguait. L'extérieur de Filippi, sa douceur, une heureuse physionomie qui allait chercher la vénération au fond des cœurs, et dont Spada fut frappé lui-même, à ce qu'il raconte (2), tout cela ne contraste-t-il pas avec les griefs dont on l'accusait?

On objectera peut-être que les révélations de Filippi vinrent s'unir aux accusations qui retentissaient contre lui, et que sa voix corrobora celle de ses ennemis; mais on sait ce que peuvent les menaces, principalement sur l'esprit d'un vieillard pusillanime; il fut épouvanté du sort qui l'attendait, s'il s'obstinait dans ses dénégations.

Ses juges seraient donc allés un peu vite, comme on va toujours, lorsqu'on ne donne point le temps aux nuages, qu'un zèle impétueux rassemble devant nos regards, de se dissiper; ils auraient déployé contre un vieillard débile une rigueur qui ne devait retomber que sur ses lâches calomniateurs. Au reste, je n'expose qu'en hésitant mes vues sur ce sujet; elles seront infirmées ou consolidées par des recherches ultérieures

L'abbé Félix ALLARD.

(1) Mémoires du cardinal J. B. Spada.

(2) *Uomo di aspetto venerando*, *ibid.*

TABLE

DES ARTICLES DE CE CAHIER.

Philologie, Ethnographie.

Prix fondé par Volney; jugement et programme; Silv. de Sacy....	1
Écriture universelle de Franklin et Gilchrist.....	6

Grammaire hébraïque; Sarchi.....	8
Langue Pali; Tolfery.....	11
Noms orientaux; de Hammer.....	12
Grammaire madécasse; Chapelier.....	13
Essai sur les lyriques grecs; Delcasso.....	16
Cratini fragmenta; Bunkel. — Nicol. Methonensis refutatio Procli.	18
Agathiae historiarum lib. V; Niebuhr.....	20
Chrysostomi selecta; Van Voorst.....	21
Juliani imp. epistolæ; Heyler.....	23
Littérature grecque moderne; Rizo-Néroulos et Humbert.....	24
Langues croate, bulgare et albanienne; Bobrowski.....	31
Chants historiques polonais; Niemcewicz.....	32
Poème anglais sur le siège de Rouen.....	34
Rhétorique et poétique de Voltaire; Johanneau.....	37
<i>Mythologie.</i>	
Livres sacrés des Gentils de l'Inde.....	39
Sur les Srawakas et Djinas; Delamaine et Hamilton.....	46
La Vénus de Paphos et son temple; Guigniaut.....	42
Sur Fanne; Gerhard. — L'Hercule Saxanus; Van Alpen.....	44
<i>Archæologie, Numismatique</i>	
Costumes; Hope. — Momies égyptiennes.....	45
Monumens musulmans du duc de Blacas; Reinaud.....	46
Pompeia; 48. — Monumens de Rhodes; Rottiers.....	49
Tunuli en Hollande; Westendorp.....	50
Travaux de la Société royale des antiquaires de France.....	52
Campa romains; de Gerville. — Antiquités de Port-Gibaud; Bouyon.	56
Antiquités de l'Amérique septentrionale; Warden.....	57
Annales archéologiques de Copenhague.....	60
Culte de Saint Arras; Depping. — Monnaies orientales; Erdmann..	63
Médailles de Conobelinus; Roger. — Monnaies modernes.....	64
Inscriptions inédites; Amati. 65. — de Trente; della Croce. — In-	
scription cufique trouvée à Ceylan; Johnston et Lee. — Insc-	
ription runique sur une bague; Hamper et Douce.....	66
<i>Histoire.</i>	
Résumé de l'histoire des Juifs; L. Halevy.....	70
Philosophie des Indiens; Colebrooke.....	72
Contes chinois; Thoms, Davis, Abel Rémusat, etc.....	77
Relations des Russes avec le Japon.....	78
Histoire d'Arménie; Michel Chamich.....	80
Histoire de la législation; de Pastoret.....	81
Tribus slaves au nord du Danube.....	84
Ambassade de Vassili Ivanovitch, au pape Clément VII.....	87
Société de littérature scandinave.....	89
Histoire de don Juan d'Autriche; Dumesnil.....	93
Papiers de Sydney; Blencowe.....	96
Histoire des républiques italiennes; Sismondi.....	97
Législation et coutumes de Portugal; Amoral.....	98
La France littéraire; Quérard. — Histoire de l'Amérique; Robertson.	99
<i>Mélanges.</i>	
Société asiatique de Calcutta. 102. — Académie royale de Turin...	105
Académie de Bruxelles. 105. — Biographie universelle et portative..	107
Lælius Socinus. 108. — Saint Cyrille et saint Methodius.....	109
Rareté bibliographique.....	119

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

100. DICTIONNAIRE HÉBREU-FRANÇAIS; par MARCHAND-ENNERY, professeur aux écoles israélites de Nancy. In-8° de 13 $\frac{1}{2}$ f°. Nancy, 1827; l'auteur. Paris, Bobée.
101. I. EXERCITATIONES ÆTHIOPICÆ, seu observationum criticar. ad emendandam rationem grammaticæ semiticæ spec. I. Scripsit D^r H. HUFFELD. In-4° de 48 pp.; prix, 12 gr. Leipzig, 1825; Vogel.
102. II. DE ÆTHIOPICÆ LINGUÆ CONJUGATIONIBUS Commentatio; par M. DACHSLER. In-8° de 94 pp.; prix, 12 gr. Leipzig, 1825; Vogel.
103. III. DE PSALTERIO ÆTHIOPICO Commentatio; par M. DOAN, d^r en phil. In-4° de 71 pp.; prix, 1 rthlr. 4 gr. Leipzig, 1825; Vagler.

Pendant long-temps on ne pouvait citer en Europe qu'un seul savant qui s'était occupé de l'éthiopien, Job Ludolf. Mais, depuis que l'on travaille à reculer les bornes de nos connaissances à l'égard des diverses langues orientales, plusieurs savants ont étudié à fond cette langue sémitique si importante pour l'exégèse biblique, et ont fait part au public de leurs travaux. De ce nombre sont, en Allemagne, C. B. Michaelis et Gésenius, de l'école duquel sont sortis les auteurs des deux premières brochures dont les titres précèdent; en Angleterre, M. Thomas Pell Platt, qui a donné un catalogue des manuscrits éthiopiens bibliques et une édition de la traduction des quatre évangélistes en amharique par Abou-Roumi, et M. Richard Laurence, auteur, entre autres ouvrages, d'une traduction anglaise du célèbre livre d'Hénoch, écrit en éthiopien. En France, le plus distingué de nos orientalistes, M. le baron S. de Sacy, s'est aussi occupé de l'éthiopien, et, bien long-temps avant M. Laurence, il avait traduit en français et publié plusieurs chapitres de ce même livre. Toute-

fois, l'éthiopien a encore trop peu d'amateurs pour que nous nous étendions sur le contenu des trois brochures que nous signalons à nos lecteurs. Leurs titres annoncent assez les sujets qu'elles traitent, et nous dispensent de les analyser.

L'éthiopien a le plus grand rapport avec l'arabe, et quant aux mots, et quant aux formes grammaticales : ainsi rien de si facile à un arabisant que d'apprendre cette langue ; mais, comme elle n'a guère qu'un intérêt biblique, elle sera toujours négligée dans les contrées catholiques où il est peu utile de s'éclairer sur le vrai sens des textes sacrés, puisqu'on est obligé de s'en tenir à la vulgate, malgré les erreurs sans nombre qu'elle contient.

T.

104. DE LA POÉSIE DRAMATIQUE CHEZ LES INDIENS, ET DU DRAME DE SAKONTALA ; article traduit du polonais en russe. (*Asiatiski Vestnik*. — Courrier asiatique ; n° 7, p. 59, et n° 8, p. 129 : juillet et août 1825, St.-Pét.)

Les éléments de la poésie dramatique chez les Indiens remontent à la plus haute antiquité. On en attribue l'invention à un certain Bhérét, qui passe également chez le même peuple pour être l'inventeur du système musical qui porte encore son nom. La vraisemblance de cette opinion détruirait celle, bien plus commune, que le premier vers de la langue sanscrite fut prononcé par le grand Valmiki, dans un accès de colère. Cet homme illustre, qui vivait dans le siècle d'argent, composa un poème héroïque sur la guerre du fameux Ajodhya, roi de Rama, son contemporain ; ce qui ferait penser qu'avant lui il n'existait aucun drame en vers. Une autre tradition fauleuse des Indiens, c'est que leur premier drame est l'ouvrage d'*Hanumata* ou *Pavan* qui, lors de l'expédition du roi de Rama contre l'île de Lankou (Ceylan), commandait une armée de *Satyres* ou sauvages habitans des montagnes. On raconte qu'il grava ce poème sur une pierre, mais que, mécontent de son travail, il donna l'ordre de le jeter à la mer. Un grand nombre d'années après, un prince, ami des lettres, fit transcrire l'ouvrage sur de la cire, et, de la sorte, il en conserva une grande partie. *Poundit Ramolotchan* a affirmé au traducteur anglais de Sakontala qu'il possédait chez lui ce précieux poème.

Quoi qu'il en soit, il est très-probable que ce genre de diver-

tissemens publics était déjà très-perfectionné, lorsque *Kouikha-madytia*, qui régnait cent ans avant J. C., se fit déclarer l'ami et le protecteur des poètes, des grammairiens et des mathématiciens, c. à d. lorsque toute l'Europe, à l'exception des Grecs et des Romains, était encore plongée dans l'ignorance. A la cour de ce prince se trouvaient neuf hommes tellement célèbres par leurs talens, qu'on n'en parle aujourd'hui même chez les Indiens que sous le nom des *neuf merveilles*. Parmi eux Kalidas jouit unanimement de la plus grande considération. On peut juger de celle qu'il a conservée aujourd'hui par l'éloge qu'on va lire : « La poésie, disent les poètes Indous, était la fille chérie de Valmik; Vouias l'a célébrée, mais elle choisit elle-même pour son favori Kalidas, et devint la mère d'*Amara*, de *Soumdar*, de *Sankha* et de *Dhanika*; mais aujourd'hui sans force, sans vigueur, privée de son ancienne beauté, elle poursuit sa route d'un pied chancelant, et cherche un refuge qu'elle ne peut même rencontrer dans la plus misérable chaumière. »

La bague de Sakontala, dont le 4^e acte est rempli de vers magnifiques, atteste l'étonnante fécondité du génie poétique de Kalidas. Ce célèbre poète a encore laissé une foule d'autres ouvrages; voici les principaux.

1) Le drame d'*Ourvas*; 2) des chants héroïques, ou recueil de poèmes, 1 volume; a) sur les enfans du soleil, et b) sur la naissance de *Koumara*, dieu de la guerre chez les Indiens; dans lequel l'unité d'action est parfaitement observée. 3) Deux ou trois nouvelles amoureuses en vers; et 4) enfin un ouvrage de la plus grande beauté sur la *prosodie* en langue sanscritte. Plusieurs savans prétendent que Kalidas a revu les ouvrages de Valmik et de Vouias, qu'il a corrigé ces auteurs dont les œuvres jouissent de la plus grande réputation jusqu'à ce jour; et tous s'accordent à dire qu'il est le plus illustre des poètes indiens. Il est à regretter qu'il n'ait composé que deux poèmes dramatiques.

Plusieurs de ses contemporains et de ses successeurs ont écrit tant de tragédies, de comédies et de drames, que le théâtre indien pourrait fournir autant de livres en ce genre, que le peuple de l'Europe le plus riche dans cette littérature. Au nombre des ouvrages dramatiques (*nataki*) il faut compter,

outre ceux de Kalidas : le *Méchant Enfant*, l'*Enlèvement d'Ouscha*, la *Soumission de Dourvasask*, la *Boucle de Cheveux enlevée*, les *Malices* et *Madkhava*. Tous ces ouvrages sont écrits en vers ou en prose, selon que le sujet comporte plus ou moins de dignité. Les savans indiens parlent le *Sanscrit* et les femmes le *Pracrit*, qui se distingue de la langue des Bramines en ce que la prononciation en est presque aussi douce que celle des Italiens. Le peuple emploie un dialecte grossier, qui lui est propre.

Le drame de Sakontala fit une grande impression sur les esprits à sa première représentation. Le royaume des Indes était alors au plus haut période de sa puissance, et l'orgueil national se trouva flatté de l'éclatante magnificence avec laquelle s'y montrent les rois et les héros qui y figurent. Les décorations devaient en être riches et superbes, car plusieurs circonstances font présumer que la cour d'*Avant*, sous le règne de Vouikhramaditia, surpassait en pompe et en splendeur celles de tous les souverains. *Douschnanta*, le principal personnage de ce drame, se trouve dans les tables chronologiques des Brame au nombre des enfans de la Lune, et s'il s'en faut rapporter à la chronologie des Indiens, il aurait vécu 1276 ans avant J.-C. Fourou, le plus célèbre de ses successeurs, descendait de *Boudgni* ou *Mercure*, qui, selon les traditions indiennes, épousa la fille de ce roi pieux, échappé aux eaux du déluge sur le vaisseau Wischnou. *Bhéret*, fils aîné et prédécesseur de Kournii, et *Pandou*, descendaient de lui en ligne directe. Sa race fut illustrée par la naissance de l'*Apollon* indien; aussi le poëme le plus fameux, après le Ramajana, est-il intitulé *Makha-Bhéret*.

Le drame de Sakontala a été traduit par sir William Jones, fondateur et président de la Société du Bengale ou de Calcutta, qui a rendu de si grands services aux orientalistes. Tous les philologues ont unanimement rendu justice à ce savant, également versé dans les langues anciennes et orientales. M. de Chézy vient de publier aussi une traduction française de ce drame, précédé du texte et accompagné de savantes notes. A. J.

105. FONDATION D'UNE CHAIRE DE LANGUE HINDOUSTANI, à l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes, à Paris.

Tous les amis des lumières, tous ceux qui ont à cœur la

prospérité de la France, ont appris avec plaisir la création de cette nouvelle chaire à l'école justement célèbre, où les Sacy, les Chézy et les Jaubert donnent leurs savantes leçons. L'Hindoustani a tous les caractères d'utilité qui peuvent en recommander l'étude. En usage dans toute la vaste presque qu'on nomme Hindoustan, cette langue est le lien d'union de 130 millions d'hommes. On peut dire qu'elle est parlée par un 8^e de la population du monde, et qu'après le chinois, elle est l'idiôme le plus répandu sur la face du globe. Elle a, de plus, une brillante et riche littérature, que les partisans même du classique ne sauraient dédaigner. Les autres langues usitées dans les Indes Orientales, telles que le canamin, le mahratte, le bengali, etc., ne sont que des espèces de patois, sans littérature, parlés par le bas peuple, tandis que l'hindoustani est la langue des gens comme il faut, des grands, des militaires, des négocians, de tous ceux qui s'élèvent au-dessus de la basse classe. Nous tenons ces renseignemens de M. l'abbé Dubois, savant missionnaire français, qui, après être resté 30 ans dans les Indes, où il a appris parfaitement plusieurs des idiômes vulgaires, est revenu en Europe, et a publié divers ouvrages importants sur ces contrées.

Il n'est aucune vérité, quelque évidente qu'elle soit, qui n'ait été contredite. On ne s'étonnera donc pas qu'on ait inséré dans les *Nouvelles annales des Voyages* un article, où l'on veut persuader que l'hindoustani n'est qu'un *misérable jargon*, où l'on traite de désœuvrés ceux qui s'en occupent, c'est-à-dire entre autres, tous les jeunes gens qui se destinent, en Angleterre, au service de la Compagnie des Indes; où l'on avance, sans le prouver, que cette langue n'est parlée dans aucune des villes fréquentées par les Français et qu'elle n'offre aucune littérature; où l'on fait entendre qu'elle est fort difficile, tandis qu'on dit ailleurs qu'elle est si facile qu'on peut l'apprendre sans grammaire, etc., etc. Heureusement, ces objections se réfutent d'elles-mêmes, et nous louons bien sincèrement M. Garcin de Tassy, nommé à la nouvelle chaire, de ne s'être pas mis en peine de répondre à de pareilles assertions : il ne nous reste donc qu'à signaler cette fondation comme une nouvelle preuve de la haute protection dont le Roi honore les lettres savantes, et du zèle

éclairé de S. Exc. le ministre de l'intérieur, pour que les intentions bienfaisantes du monarque soient fidèlement accomplies. Des observations plus ou moins fondées de la part de personnes qui auraient donné la préférence à une autre langue pour la création d'une chaire, ne peuvent diminuer le prix de ce bienfait; la munificence royale est inépuisable: elle a des récompenses pour tous les mérites reconnus, dévoués, avant tout, à l'avancement des connaissances réellement utiles et à la gloire littéraire de la France.

M. Sandford Arnot, professeur d'hindoustani à l'institution orientale de Londres, nous adresse une lettre au sujet de l'article dont nous venons de parler. Nous nous bornerons à donner un *extrait* de cette lettre; ces sortes de débats littéraires ne pouvant être que fastidieux pour la majorité des lecteurs.

Londres, 18 août 1828. — La manière dont mon nom a été introduit dans l'article *sur l'hindoustani*, inséré dans le n° de juillet des *Nouvelles annales des Voyages*, m'autorise à faire quelques observations sur ce que l'auteur pseudonyme de cet article a dit pour déprecier l'hindoustani.

D'abord il infère du nom même d'*hindoustani*, que cette langue n'est parlée que dans l'Inde supérieure, contrée à laquelle on applique spécialement la dénomination d'hindoustani. Par la même logique, on pourrait dire que l'anglais ne se parle qu'en Angleterre. Mais, de même que les Anglais ont, avec leurs armes, porté leur langue hors de ses limites naturelles, ainsi les habitans du nord de l'hindoustan ont, au moyen de leurs conquêtes, propagé leur idiome dans toute la presqu'île en deçà du Gange... C'est au point que dans le Bengale même, qui a une langue particulière, aussi belle qu'abondante en ouvrages estimés, on parle cependant de préférence l'hindoustani, et un Anglais qui s'exprimerait en bengali serait peu considéré de ses domestiques...

Pour confirmer ce qu'il avance, votre correspondant cite l'extrait d'un mémoire des missionnaires de Serampore, relatif à la traduction des écritures dans les langues orientales. L'objet de ces messieurs est de persuader à l'Europe qu'il est utile de traduire la Bible dans tous les dialectes provinciaux de l'Inde, c'est-à-dire en vingt ou trente langues, patois ou jargons différents, usités dans les basses classes de la société, à qui seules

les missionnaires peuvent s'adresser... On voit donc que cette autorité est suspecte... À l'exception des missionnaires, qui, soit dit en passant, ont fait, en trente ans, trois cents chrétiens de *nom*, et pourront ainsi, d'après ce compte, convertir toute l'Inde en dix millions d'années (1); les personnes de bon sens, qui vont dans les Indes, n'étudient point cette foule de dialectes populaires; ils n'appréhendent que le langage des gens instruits et des hautes classes de la société... Or, je pourrais citer mille autorités pour prouver que l'hindoustani est le seul dialecte indien qui mérite cette distinction, et qu'il est bien plus important à lui seul que tous les dialectes provinciaux, vantés par les missionnaires. Je me suis étendu sur cette matière dans un *Essai* que j'ai publié récemment sur l'origine et la structure de l'hindoustani, et qui a été inséré, il y a quelques mois, dans le *Journal Asiatique de Londres*, essai où vous correspondez à peu près une partie des matériaux qui lui ont servi pour faire son article...

Au surplus, je parle par expérience, j'ai passé une portion de ma vie dans différentes parties de l'Inde; au Bengale, dans le Deccan, dans l'Archipel indien, et je me suis fait entendre partout au moyen de l'hindoustani, et surtout cet idiome m'a été de la plus grande utilité.

J'ai l'honneur, etc.

SANDFORD ANKOR.

106. DE PRISCA EGYPTIORUM LITTERATURA. Commentatio prima quam scripsit J. G. L. ROSEGARTEN. In-4^o de 71 pp., avec pl. Weimar, 1828.

L'auteur de ce traité y explique, au moyen de divers papyrus existans dans le Museum de Berlin, la science des hiéroglyphes d'invention moderne. Le savant professeur n'est point en faveur du système de Spohn et de Seyffarth; il soutient celui de Young et de Champollion. Cet ouvrage atteste son savoir et son habileté. (*Asiat. journ.*, juill. 1828.)

107. SUR LES DIALECTES DE LA LANGUE ARABE; par M. le professeur CARLZEL, communiqué par M. W. MASON. (*Transactions of the R. Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, Tome I, p. 580 et suiv.)

(1) On peut comparer ce qui est dit ici avec un article fort piquant sur le même sujet inséré dans le *Journal Asiatique de Paris*, 2^e supplément dernier.

(N. d. R.)

On doit cette note très-succincte au savant arabisant anglais, feu J. D. Carlyle, auteur de plusieurs traductions de l'arabe. Cet orientaliste distingué s'occupait, en 1804, à donner une édition de la Bible en arabe, lorsqu'il mourut à l'âge de 45 ans. Quelques années auparavant, Carlyle avait fait un voyage en Égypte, en Syrie et en Asie-Mineure; et, comme le célèbre orientaliste W. Marsden lui avait recommandé de faire quelques recherches sur les différens dialectes arabes, Carlyle, à son arrivée à Constantinople, en 1801, lui écrivit une lettre à ce sujet. C'est précisément cette lettre, dont la Société royale Asiatique de Londres a enrichi ses mémoires, que nous sommes chargés de faire connaître aux lecteurs du *Bulletin*. Malheureusement, Carlyle y effleura seulement la question, ainsi qu'on pourra en juger par la traduction analytique qui suit.

« La différence qui existe entre plusieurs dialectes arabes ne consiste surtout que dans celle de la prononciation de quelques lettres. Ainsi, tandis qu'un naturel de Bagdad peut distinguer complètement la lettre nommée *dal* du *zal*, et le *dhad* du *zha*, l'Alepin ne met presque pas de différence dans la prononciation des lettres *zal*, *zha* et *za*, et prononce *dhad* comme *dal*. D'un autre côté, les Syriens donnent le son du *dal* à toutes ces lettres (1). Le *caf* (avec deux points) est un K guttural dans la bouche d'un habitant de Bagdad; mais à Alep la langue coopère à sa formation (2). La lettre *gim* se prononce en Égypte comme le G dur. Le *kaf* (sans points) se prononce comme notre *ch* dans quelques parties de la Syrie; ainsi le mot *markab*, vaisseau, s'y prononce *marchab*. Les Alepins seuls distinguent bien le son de l'*air* selon qu'il est affecté d'une des trois voyelles arabes.

Deux autres causes produisent la différence que l'on remarque entre les divers dialectes arabes. La première, c'est le mélange d'idiomes étrangers; la seconde, l'adoption de synonymes, pour exprimer les mêmes idées, par les différentes nations parmi lesquelles l'arabe est usité. Ainsi, par la première de ces causes, nous devons nous attendre à trouver un grand nombre de mots turcs dans le dialecte d'Alep, de mots persans dans celui

(1) Excepté cependant au *za* qui est notre *z*.

(2) M. Marsden fait observer dans une note que cette lettre paraît avoir le son de *g* dur dans quelques parties de l'Afrique.

de Bagdad, et de malais, peut-être, dans l'arabe que l'on parle près de l'Océan indien. Par la seconde de ces causes, il arrive que, par exemple, le *cheval* se nomme en Égypte *hassan* et en Asie *khail*, mots qui, tous les deux, sont également arabes, et qui désignent proprement, chacun, une espèce particulière de cheval; mais comme probablement les *khails* sont plus communs en Asie, on y a appelé tous les chevaux *khails*, et comme les *hassans* sont sans doute en plus grande quantité en Égypte, cette dénomination spécifique y est devenue générique.

Toutefois, ces légères différences qui sont occasionnées soit par la prononciation, soit par le mélange des mots étrangers, soit enfin par l'emploi de synonymes, ne sauraient affecter le fonds de la langue, qui ne s'éloigne jamais essentiellement de l'idiôme du Coran. »

G. T.

108. DE NUMERIS CARMINUM ARABICORUM LIBRI DUO, cum appendice emendationum in varios poëtas; auctore Geo. Henr. Aug. EWALD. In-8° de VIII et 147 pag. Brunsvigæ, 1825.

L'ouvrage de M. Ewald a pour but de remplir une lacune importante dans l'étude de la littérature arabe. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de faire sentir combien la connaissance du système prosodique des Arabes est nécessaire aux éditeurs des poésies écrites à toutes les époques de leur littérature, et quel secours la critique a droit d'en attendre. M. Ewald a parfaitement raison de compter pour rien ce qui a été écrit sur cette matière avant le traité de Clarke (Samuel), publié à Oxford en 1661. On pourrait, je pense, à l'aide de ce traité, acquérir une connaissance exacte du système métrique des Arabes; mais peu de personnes sans doute ont eu assez de courage pour s'approprier la doctrine d'un ouvrage vraiment rebutant par sa forme et par une multitude de termes techniques, qui n'ont de latin que leurs désinences. Nous ne craignons pas de dire qu'un traité de prosodie écrit en arabe eût été plus facile à entendre et d'un usage plus commode que l'ouvrage latin de Clarke. Ce qui est certain, c'est que ce livre n'a point empêché les plus habiles orientalistes qui ont publié des poésies arabes de commettre des fautes nombreuses contre la prosodie, et de négliger entièrement le secours qu'elle pouvait leur fournir pour la critique du texte. Depuis Samuel Clarke, personne n'a traité de nouveau ce sujet de manière à rendre cette étude plus facile

en embrassant toute l'étendue, si l'on en excepte M. Fr. Gladwin, dans l'ouvrage intitulé *Dissertation on the prosody and rhyme of the Persians*, publié d'abord à Calcutta, et réimprimé à Londres en 1801. Il paraît que cet ouvrage n'a point été connu de M. Ewald, car il n'en fait aucune mention. Quoique le travail de M. Gladwin soit consacré spécialement à la littérature persanne, une grande partie de ce qu'il contient s'applique à la littérature arabe. On trouve aussi tout le système artificiel de la prosodie arabe exposé en détail dans un ouvrage écrit en langue persanne, intitulé en anglais, *The Bowers of eloquence, being a treatise on the rhetoric, poetry and rhyme of the Persians*, dont l'auteur est Mir Schems-Eddin Fakir, de Dehli, et qui a été imprimé à Calcutta, en 1814. Enfin, le poème célèbre de Caab, fils de Zohcir, qui commence par les mots *Banet Soddô*, a été publié à Calcutta, en 1816 (1231 de l'hégire), avec un commentaire dans lequel la manière de scander chaque vers est indiquée, et toutes les licences de chacun des pieds dont les vers se composent sont observées et déterminées par leurs dénominations techniques. Je pense que ces deux ouvrages sont restés inconnus à M. Ewald. Ces livres, au surplus, et l'attention que, depuis quelques années, plusieurs orientalistes européens, tels que MM. Freytag, Hamaker, Bohlen, etc., ont donnée, dans les ouvrages qu'ils ont publiés, à la mesure des vers arabes, et qui est due incontestablement à l'école des langues orientales de Paris, ne pouvaient pas empêcher M. Ewald de traiter de nouveau ce sujet, comme il l'a fait, sous un point de vue plus philosophique et en même temps beaucoup plus étendu. En effet, il ne s'est pas proposé uniquement de nous faire connaître le système artificiel de la métrique des Arabes, soit en se conformant à la méthode dont l'invention est généralement attribuée au célèbre grammairien Ahmed, fils de Khalil, soit en y substituant une méthode et un langage techniques plus analogues à la manière dont on expose communément la prosodie grecque et latine, ce qui n'apprend, à dire vrai, qu'à juger si un vers est régulier, ou tout au plus à en composer soi-même qui soient exempts de toute irrégularité; il a voulu prendre la chose de plus haut, et rechercher dans la nature même du nombre et dans des principes invariables, communs à toutes les nations et dérivés du sentiment inné de l'harmonie, la

raison qui a présidé à la formation de tous les mètres usités dans la poésie arabe. Il a pris pour guide dans ce travail les *Elementa doctrinae metricæ* du célèbre Godefroy Hermann, et s'est proposé de faire, pour la poésie arabe, ce que ce savant a fait, avec un succès peu contesté, pour celle des Grecs et des Latins.

L'ouvrage de M. Ewald se partage en deux livres, dont le premier est consacré à ce qu'on pourrait appeler *le système naturel de la métrique des Arabes*, et le second à l'exposition du système artificiel inventé par leurs grammairiens. Dans le second, tout est positif; le système seul ou la méthode peut être l'objet de la critique: dans le premier, au contraire, le système tout rationnel a souvent de la peine à se prêter aux faits; ce qui, dans le second, est la règle commune, devient fréquemment ici l'exception, et parfois même une exception si éloignée des principes, qu'on a de la peine à ne point l'envisager comme une erreur, ou une licence tout-à-fait abusive. M. Ewald attache certainement beaucoup plus d'importance au premier livre, et effectivement c'est celui où il a fait preuve d'un plus grand talent, en marchant sur les traces de M. Hermann; et, si l'on ne considère le sujet qu'en théorie et comme un moyen d'apprécier le mérite et l'effet des poésies arabes, c'est, sans contredit, celui qui, en en supposant la doctrine bien établie et les conséquences légitimement déduites, satisferait le plus l'esprit; mais pour tous ceux qui n'envisageront la connaissance exacte des règles de la métrique arabe, que comme un moyen puissant de critique, il en sera autrement; et peut-être trouveront-ils que M. Ewald a resserré dans des bornes trop étroites l'exposition de cette doctrine. (*Journ. des Savans*; août 1826, p. 486 : article de M. le baron de Sacy.)

109. CARAFÆ MOALLACÆ CUM SCHOLIIS ZUZENI; textum ad fidem mss. Parisiensium diligenter emendavit; vitam auctoris accuratius exposuit, annotationes Reskii selectas suis subiunxit, interpretationem latinam addidit IOANNES VULLENS. (*Prospectus.*)

Il a paru successivement des éditions de presque toutes les *Moallacæ*, accompagnées du commentaire de Zouzeni. Les orientalistes savent que la préférence que les éditeurs ont donnée à ce commentateur est justifiée par le caractère de son travail.

Sans s'égarer dans de longues digressions ou des discussions trop minutieuses, il s'attache scrupuleusement à expliquer les mots et les choses qui en ont réellement besoin, à éclaircir les difficultés grammaticales, et à répandre de la lumière sur la marche et la liaison des idées. Il n'y a que son commentaire de la *Moallaca* de *Tarafa*, qui nous manque encore. L'édition que Reiske a donnée de ce poème, à Leyde, en 1742, contient à la vérité un extrait des scolies d'Ibn-Nahas, et est remplie d'érudition; mais comme Reiske n'avait que d'assez mauvais manuscrits, et qu'il ignorait ou négligeait les lois de la métrique, il ne put donner qu'un texte fautif, et une traduction souvent infidèle et obscure. Outre cela, les scolies d'Ibn-Nahas sont, pour la plupart, trop courtes et insuffisantes, et les doctes annotations de Reiske perdent presque toujours de vue le texte du poème. Nous croyons donc faire plaisir aux amis de la littérature arabe, en annonçant une nouvelle édition de cette *Moallaca*, avec le commentaire de Zouzeni, qui paraîtra à Bonn, chez Habicht, et nous les prions de vouloir bien en faciliter la publication par leurs souscriptions. Ils y trouveront toute la substance de l'écrit de Reiske, devenu depuis long-temps si rare et si cher

Notre édition paraîtra en deux livraisons, dont la 1^{re} donnera le texte arabe du poème avec le commentaire; la 2^e contiendra une introduction historique, une traduction, des notes et une table des mots expliqués. Le prix de la 1^{re} livraison, environ de 5 feuilles, sera, pour les souscripteurs, de 2 fr.; celui de la seconde, environ de 12 feuilles, qui suivra immédiatement la première, de 4 fr. On ne pourra souscrire que pour les deux livraisons conjointement. Plus tard, le prix sera porté au double. On souscrit à Bonn, chez Habicht, libraire, et chez les principaux libraires de l'Allemagne et de l'étranger; à Paris, chez N. Maze, libraire.

110. CONTES INÉDITS DES MILLE ET UNE NUITS, extraits de l'original arabe, par M. JOSEPH DE HAMMER, premier interprète de S. M. l'Empereur d'Autriche, pour les langues orientales, etc.; traduits en français par M. G. S. TRÉBUTIEN, membre de la Société Asiatique de Paris. 3 vol. in-8°, papier fin satiné; prix, 21 fr.; pap. vél. très-fort, 42 fr. Paris, 1828; Dondey-Dupré, père et fils.

Lorsqu'à la fin du 17^e siècle, Galland publia sa traduction des *Mille et une nuits*, cet ouvrage d'un genre nouveau fixa l'attention générale. Ces contes amusans et célèbres, qui portent l'empreinte de l'imagination vive et féconde des Orientaux, firent, à l'époque où ils parurent, les délices de tout le monde. On les attribua d'abord à Galland, et on crut avec peine que le génie des Arabes (dont la littérature était alors presque inconnue en France) eût été capable d'enfanter un ouvrage aussi remarquable tant par la variété des scènes et l'intérêt des détails, que par la bizarrerie du sujet et de la conception. Le recueil que cet estimable orientaliste a publié, et qui lui a acquis une réputation si juste et si méritée, ne contient que 296 nuits. M. De Hammer, dont le nom est connu de toute l'Europe savante, est parvenu à se procurer au Caire un manuscrit complet des *Mille et une nuits*. C'est, d'après ce manuscrit, traduit en allemand, qu'il a complété un ouvrage aussi intéressant qu'extraordinaire.

M. Trébutien, connu déjà avantageusement dans les lettres orientales par sa publication des contes extraits du *Touthy-Namék*, vient d'en donner une traduction française faite sur la version allemande. Son travail nous paraît mériter les plus grands éloges : on doit lui savoir gré de l'idée heureuse qu'il a eue d'enrichir la littérature française d'un ouvrage que l'on peut regarder comme le complément des *Mille et une Nuits*. Les notes savantes que M. Trébutien a jointes à son recueil prouvent que cet estimable traducteur connaît parfaitement l'histoire et les mœurs des Orientaux. Sa traduction, aussi remarquable par l'élégance et la pureté du style que par le choix des histoires, contribuera, nous n'en doutons point, à lui acquérir une réputation solide et méritée. Nous voudrions bien pouvoir indiquer ici les contes qui nous ont le plus frappés, mais le défaut d'espace nous en empêchant, nous renvoyons le lecteur à son ouvrage : c'est en le parcourant qu'il se convaincra de la vérité de ce que nous avançons. Nous terminons cet article, en disant que le travail de M. Trébutien est digne, sous tous les rapports, de fixer l'attention du public, et qu'il est de nature à intéresser et à satisfaire tous les lecteurs, même les plus difficiles.

J. D.

III. REVUE DE 63 OUVRAGES DE LITTÉRATURE ORIENTALE

(*Jahrbücher der Literatur*, de Vienne; 1827, vol. 39, p. 1; et vol. 40, p. 1.)

M. De Hammer a réuni, sous un seul coup d'œil, la plupart des ouvrages publiés en Europe sur la littérature orientale depuis 1821 jusqu'en 1827, au nombre de 63; les orientalistes qui les ont publiés sont au nombre de 50; plus de la moitié sont Allemands; les autres sont Français, Anglais, Hollandais, Suédois; M. de Hammer compte un seul Espagnol (Conde) et un seul Polonais (Senkowsky). M. de Hammer a exclu de sa revue les ouvrages écrits en langues mortes, telles que l'hébreu et le sanscrit; sa revue ne s'étend que sur les écrits relatifs à l'arabe, au turc et au persan. Pour procéder avec ordre, il a classé ces ouvrages sous le rapport d'histoire, d'archéologie et art numismatique, de géographie, de législation, de mysticisme, de poésie, de rhétorique, et d'histoire littéraire et bibliographie; il a inséré un grand nombre de remarques critiques et d'observations philologiques sur les auteurs orientaux dont il s'occupe, et sur les éditions qui en ont été publiées en Europe. Le *Bulletin* a annoncé la plupart des ouvrages qui entrent dans la revue de M. de Hammer; aussi, nous nous bornons à signaler cette revue aux orientalistes qu'elle concerne spécialement.

D.

112. THÉORIE DE LA GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE; par C. MINOÏDE MYNAS, ex-professeur de philosophie et de rhétorique en Macédoine. In-8° de 19 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1827; Bossange père.

113. VOCABULAIRE GREC-FRANÇAIS, PAR FAMILLE, suivi d'un tableau alphabétique des mots français dont le correspondant grec a un régime particulier; par Louis LONGCHAMP. 1 vol. in-8° de 19 feuilles $\frac{1}{4}$; prix, 5 fr. 50 c. Genève, 1827; Le-doube. Paris; Paschoud.

114. NOVUM TESTAMENTUM GRAECE. — Textum ad fidem codicum, versionum et Patrum recensuit et lectionis varietatem adjecit D. Jo. Jac. GRIESBACH. Volumen I, IV evangelia complectens. Editionem tertiam emendatam et auctam curavit D. David SCHULZ. LVI, LXXVII et 668 pag. Berolini, 1827; Lave.

Le Nouveau-Testament de Griesbach est reconnu depuis longtemps comme un des plus beaux monumens d'une critique éclairée et d'une persévérance à toute épreuve. L'auteur, professeur en théologie à l'Université de Halle, y a consacré 40 années de travaux. La seconde édition, qui parut en 1796 et 1806, fut revue et augmentée par l'auteur même; la troisième l'a été par son élève, maintenant son successeur. Elle renferme non-seulement tout ce qui a pu jeter de la lumière, sous tous les rapports, sur le texte sacré, mais encore ce qui avait pu échapper aux recherches de Griesbach même.

La 1^{re} édition du texte grec du Nouveau-Testament est celle qui se trouve dans la polyglotte imprimée à *Alcalá de Henares* sous les auspices et aux frais du cardinal *Ximenes*, en 1514; diverses circonstances en empêchèrent, durant quelque temps, la publication, de sorte que celle d'*Erasmus*, à Basle, en 1516, peut passer comme *princeps*; ce dernier la fit réimprimer encore quatre fois, avec plus ou moins de changemens. Les deux éditions, mais surtout la dernière, devinrent la base des éditions des *Étienne*, de *Théodore de Bèze* et des *Elzéviens* (1624), qui peu à peu devint la vulgate. Au commencement du siècle passé, *Bentley* conçut l'idée de publier une édition fondée sur la collation des manuscrits; mais la crainte que l'on conçut qu'il ne traitât le Nouveau-Testament comme son *Horace*, qu'il avait changé dans plus de 800 endroits, fit manquer ce projet; du reste, sa collation du fameux *Codex Alexandrinus*, le plus ancien de tous les manuscrits existans, se trouve dans la présente édition.

Mill et *Wetstein* commencèrent le grand travail, en collationnant les éditions et des manuscrits; *Bengel*, en Allemagne, ne se chargea que des premières; *Matthæi* publia en 12 volumes les variantes des manuscrits conservés à Moscou; et enfin, la seconde édition de *Griesbach* réunit toutes ces richesses des devanciers, jointes à celles qu'une assiduité de 40 années avait fait trouver à l'éditeur.

Dans la foule des variantes provenant de 364 manuscrits grecs, des anciennes versions et des pères de l'Église, il importait d'être guidé par des principes d'une saine critique, pour ne pas tomber dans la faute de *Xennicott*, qui, avec une dépense de 260,000 fr., parvint à rassembler 500,000 variantes

de l'Ancien-Testament, dont la plupart ne sont que des fautes d'écriture, ou absolument inutiles. Il était clair d'abord que l'âge du manuscrit devait être examiné; de plus, un manuscrit copié d'un autre ne pouvait compter comme une voix de plus; mais comment faire, si les plus anciens manuscrits eux-mêmes n'étaient pas d'accord? Comment en classer la foule prodigieuse? A-t-on des traces de quelque filiation, comme on croit le remarquer dans des manuscrits de l'antiquité classique? Griesbach crut pouvoir affirmer ce dernier point, et partagea tout en trois classes, qu'il nomma des *recensions*, celle d'Alexandrie, de Constantinople et de l'Afrique occidentale; mais en même temps il se vit obligé d'ajouter que le caractère primitif de chaque classe s'était perdu (1). Le nouvel éditeur est d'avis que ces classes ou familles n'ont jamais été aussi distinctes que Griesbach l'admettait; ce qui, au reste, influe très-peu sur le mérite des variantes même.

Quant aux soins donnés à la correction qui devenait ici de première nécessité, on peut assurer que, depuis l'invention de l'imprimerie, aucun ouvrage, même en y comptant les Tables de logarithmes, n'a été revu avec un tel soin; l'imagination s'effraie quand on voit ces pages où des différences presque imperceptibles constituent des variantes, où des séries de chiffres arabes, de lettres majuscules et minuscules latines servant à désigner les manuscrits, sont mêlées avec les variantes mêmes, et tout cet appareil rangé avec une netteté, une précision et surtout une brièveté admirables; c'est une véritable algèbre de la critique, et jamais peut-être on n'est parvenu à resserrer tant de choses dans un aussi petit espace.

115. PAPIRI GRECO-EGIZI. — Papyrus gréco-égyptiens du musée impérial et royal de Vienne, traduits et publiés par M. J. PETRETTINI, prof. à l'Univ. de Padoue. In-4°, avec plusieurs planches. Vienne, 1827; Strauss.

116. PAPIRI GRÆCI REGII TAURINENSIS MUSEI ÆGYPTII, *editi atque illustrati ab* AM. PEYRON, *pars altera*. In-4°, avec 6 pl. Taurini, 1827; typis regiis.

117. PAPIRI GRECO-EGIZI DI ZOIDE, etc. — Papyrus gréco-égyptiens de Zoïs, (fille d'Héraclide), du musée impérial

(1) Nulla recensio in codice nullo jam superstitè reperitur intaminata qualis primitus fuerat. Prolegg. LXXIV.

de Vienne, illustrés par Am. PEYRON. In-4° avec 3 pl. Turin; Imprim. roy.

Le second de ces deux ouvrages complète la publication des papyrus grecs du Musée de Turin. Nous avons déjà annoncé la 1^{re} partie; nous profiterons de la publication de la 2^e pour rendre un compte détaillé de l'ensemble de cette importante collection, sur laquelle le travail de M. Peyron a répandu tant de lumières utiles à l'histoire et à la paléographie grecque.

Le premier ouvrage est relatif à des papyrus grecs du Musée de Vienne, que publie M. Petretini. Les recherches de M. Peyron étaient nécessaires pour la complète intelligence de ces curieux monumens. Nous reviendrons sur ces trois ouvrages.

118. ANAXAGORE CLAZOMENII FRAGMENTA, QUÆ SUPERSUNT, OMNIA, collecta commentarioque illustrata ab Ed. SCHAUBACH. Accedunt de vitâ et philosophiâ Anaxagoræ Commentationes duæ. In-8° de VI et 191 pp.; prix, 16 gr. Leipzig, 1827; Hartmann. (*Allgem. Repertor.* de Beck; 1827, vol. 1, cah. 1, pag. 32.)

La 1^{re} partie de ce travail a pour objet la vie et les écrits d'Anaxagore. Nous possédons déjà sur cette matière plusieurs bons écrits, dont le plus moderne est celui que M. le professeur Hensen publia à Göttingue, en 1821. Dans le 1^{er} chapitre, M. Schaubach s'attache, en premier lieu, à distinguer du philosophe dont nous nous occupons les écrivains anciens qui portaient le nom d'Anaxagore; puis il détermine l'époque à laquelle ce philosophe a vécu. En plaçant sa nativité dans la 70^e olympiade, 500 ou 498 ans avant J.-C., il s'accorde avec les écrivains qui considèrent Anaxagore comme contemporain de Périclès ou de Socrate. On voit que cette détermination est opposée à celle de plusieurs auteurs, qui prétendent qu'Anaxagore a été élève d'Anaximène. M. Schaubach, ainsi que M. Schleiermacher, placent entre ces deux philosophes Diogène d'Apollonie. Entièrement livré à l'observation des astres, à la contemplation et aux recherches sur des objets physiques, Anaxagore négligea sa fortune, ses affaires domestiques et ses devoirs civiques. On révoque en doute l'assertion qu'il ait fait un voyage en Égypte; et, au lieu de le faire arriver à Athènes à l'âge de 20 ans, selon l'opinion de plusieurs écrivains, l'auteur prétend

qu'Anaxagore en avait 45 , lorsqu'il se rendit dans cette ville. Ce philosophe ne reçut point tous ceux qui se présentaient pour être ses disciples; il en refusa plusieurs : Démocrite s'étant trouvé du nombre de ces derniers , devint son ennemi. Périclès, Euripide, Archélaüs, Thucycide furent ses élèves. Il est douteux si Socrate et Empédocle ont fréquenté ses cours. Il est également incertain qu'Anaxagore ait emprunté sa doctrine à Hermotime de Clazomène, et il est faux de dire qu'elle soit due aux Égyptiens. Il cultiva principalement la physique. Expliquant allégoriquement les matières mythologiques des poèmes d'Homère , et rejetant les opinions religieuses du peuple , en rapportant tout à des causes physiques, il fut accusé d'irréligion. Il mourut à l'âge de 72 ans. Deux ou trois ans avant sa mort , il quitta Athènes , où il avait été poursuivi pour cause d'irréligion , et où Périclès déploya tous ses moyens pour le soustraire à la peine de mort. Retiré à Lampsaque, comme exil , soit spontanément ou par suite d'un arrêt judiciaire , il y enseigna sa doctrine jusqu'au dernier moment de sa vie. Cette ville lui fit élever un autel. Le 2^e chapitre est consacré à ses écrits. Diodore de Laërte prétend que ce philosophe n'a écrit qu'un seul ouvrage ; mais cette assertion se trouve démentie par le témoignage d'écrivains antérieurs. Il n'est point auteur du livre *περί βασίλειας*. On prétend que c'est pendant sa détention qu'il écrivit le *Κύβητος τετραγωνισμος*. Son ouvrage le plus important est le *περί φύσεως*, dont il nous reste encore plusieurs fragmens, la plupart du premier livre. Ces fragmens , au nombre de 25 , se trouvent rapprochés dans la seconde partie. Ils se suivent dans leur ordre primitif, du moins d'après l'opinion de l'éditeur. M. Schaubach les a recueillis avec soin dans les écrits plus modernes sur Anaxagore. Ces fragmens sont d'ailleurs expliqués avec beaucoup de détail, tant sous le rapport de la langue que sous celui des matières. Les résultats de ces explications sont déposés dans la 3^e partie , consacrée à la doctrine d'Anaxagore. Ce philosophe a considéré la matière primitive (les élémens) comme ayant toujours existé. Ses homéoméries sont distinctes des atomes de Leucippe et de Démocrite. Selon lui, une puissance vivifiante et intelligente (*νοῦς*) a débrouillé le chaos et établi les lois qui règlent les fonctions de la matière primitive. C'est d'après ces lois que se forma le monde. Le

nom d'αἰὼς qu'on a donné à Anaxagore, ne doit point être pris dans sa véritable acception; on le nomma ainsi, parce qu'il attribua à des causes physiques ce que l'opinion vulgaire avait attribué aux dieux. Le *νοῦς* d'Anaxagore doit être distinct de la matière; de là les noms de *θεός*, τὸ θεῖον des anciens. En parlant du mouvement circulaire, il dit que les corps célestes se meuvent avec rapidité autour de la terre, et que c'est cette rapidité qui les tient dans leur orbite et les empêche de tomber. Les autres doctrines sur leur nature sont expliquées au moyen du secours d'Aristote; elles sont relatives à la distance de ces corps par rapport à la terre, à l'éther, à la lune et aux éclipses de lune, aux étoiles tombantes, à l'arc-en-ciel, la grêle, la forme et la position du globe terrestre, les tremblemens de terre, la mer, les rivières, la neige, le Nil, la génération des animaux et des plantes, la double signification du mot de *νοῦς* (âme du monde et intelligence) d'Anaxagore; enfin, les doctrines sur le sommeil, les maladies aiguës, etc.

L. D. L.

119. *ANTHOLOGIA LYRICA*, Anacreontea et Anacreontis aliorumque lyricorum græcorum selecta fragmenta et scholia continens. Edidit cum notis criticis et metrorum expositione F. MEHLHORN. In-12 de 108 pp.; prix, sur pap. ord., 10 gr., sur pap. anglais, 16 gr. Leipzig, 1827; Teubner. (*Ibid.*; vol. 3, cah. 2, p. 131.)

Outre les poèmes d'Anacréon, que M. Mehlhorn publia, il y a deux ans, et dont plusieurs passages se trouvent corrigés dans cette collection, le recueil que nous annonçons offre les fragmens des poètes lyriques suivans : Archilocque, Alcman, Alcée, Sappho, Stesichore, Pittacus, Solon, Bias, Ibycus, Hipponax, Simonide, Bacchylide, Callistrate, Aristote, Simmias (ordinairement attribués à Erinna), Phædinus, Babrias, Alphée, Ménandre, Dionysius, Théod. Prodrôme, etc. L'éditeur a tiré parti des meilleures éditions et collections. Il a mieux aimé reproduire les interprétations vicieuses que de donner des corrections qui n'offrent que des conjectures vagues. Cependant les notices critiques dont cet ouvrage abonde font connaître les divers essais qu'on a faits à cet égard.

L. D. L.

120. IDYLLES DE THÉOCRITE, texte grec et version française; par J. B. GAIL; avec une préface et des notes en latin. 2 vol. in-8° et atlas; prix, 36 fr.—*Idem*, in-4°, 72 fr. — *Idem*, pap. vélin, 150 fr. Paris; 1828; Gail neveu, rue Neuve-des-Petits-Champs n° 12. (Tiré à 40 exempl. seulement.)

Le texte grec de cette édition est accompagné, 1° de variantes et scholies souvent inédites; 2° de 30 *specimen* des 24 manuscrits de Théocrite, gravés sur cuivre; 3° de 2 belles cartes extraites de l'atlas de M. Gail et représentant l'état des connaissances géographiques du temps de Théocrite; 4° de 17 estampes gravées d'après les dessins de célèbres artistes; 5° de 13 médailles et antiques du cabinet de la Bibliothèque du Roi.

La plupart des éditeurs de Théocrite, soit antérieurs, soit postérieurs à M. Gail, ont donné les variantes de 8 à 10 manuscrits souvent infidèlement collationnés. M. Gail, profitant de sa position de Conservateur des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, publie les variantes non de 8 à 10 MSS, mais de 24, avec indication de leur âge et du nom des calligraphes: M. Gail, dont les éditions se recommandent par la correction et la pureté des textes, s'est adjoint, pour la correction des épreuves du Théocrite, deux personnes instruites qu'il s'est fait un devoir d'indemniser convenablement de leur travail. Les 3 vol. seront suivis d'un *index* qui paraîtra dans 6 mois.

Cette magnifique édition peut faire suite à la belle collection classique grecque de J. B. Gail. (28 vol. in-4° dont 30 exemplaires seulement complets, en pap. vélin.) — L'atlas pouvant servir à toutes les éditions in-18°, in-8°, in-4° de Théocrite, aura un titre particulier. Pris seul et séparément, il se vend 20 francs.

En faveur de ceux qui ne sont pas familiarisés avec le grec, M. Gail a donné une traduction française de Théocrite; jolie édition en 2 vol. in-18°, pap. vélin, 6 fr. *Idem*, grand pap. vélin satiné, 15 fr. L'édition (grec-latin-français, 2 vol. in-4°, pap. vélin, avec 10 magnifiques estampes 30 fr). On peut voir par les morceaux sur Théocrite, insérés dans le *Philologue*, publié par le même savant, tous les soins que M. Gail a donnés à l'édition de ce poète que nous annonçons.

121. HISTOIRES DIVERSES D'ÉLIEN, traduites du grec, avec le

texte en regard, et des notes; par M. DACIER, secrét. perpét. de l'Acad. roy. des inscriptions et belles-lettres, membre de l'Acad. franç. Nouv. édit. In-8° de 34 feuilles; prix, 10 fr. 50 c. Paris, 1827; Delalain.

122. LETTRES DE SAINT-BASILE-LEGRAND, DE SAINT-GRÉGOIRE DE NAZIANZE et de SAINT-JEAN-CHRISOSTÔME, traduites du grec en français, et distribuées d'après l'ordre historique; par J. L. GÉNIN, prof. en rhétorique. In-8° de 14 feuilles $\frac{1}{2}$; prix, 6 fr. Paris, 1827; Rusand.

123. ASTRONOMIE SOLAIRE D'HIPPARQUE SOUMISE A UNE CRITIQUE RIGOUREUSE ET ENSUITE RENDUE A SA VÉRITÉ PRIMORDIALE; par J. B. P. MARCOZ. In-8° de LXIX et 352 p.; prix, 7 fr. Paris, 1828; De Bure frères.

Nous rendrons compte incessamment de ce dernier ouvrage, que nous avons reçu, et où sont discutés à fond les points principaux de l'histoire de l'astronomie ancienne; nous pouvons, en attendant, le recommander à l'attention des savans occupés de cette matière importante.

124. ANTIQUITATIS GRÆCÆ ET ROMANÆ LOCA QUEDAM ROSSORUM LINGUA ET USIBUS ILLUSTRATA. Auctore Frederico GRAEFIO. Particula I, 48 pag. in 4°. Petropoli, 1821; typis academicis. (*Bibliograph Listi.* — Feuilles bibliogr.; n° 22, 1825.)

L'auteur de cet opuscule, philologue fort estimé dans les pays étrangers, et qui, en 1817 et 1818, a publié : *Observatt. critt. in Tryphiodorum*, et *Conjectt. in Coluthum et Musæum*, s'est ici principalement attaché à expliquer plusieurs passages obscurs des écrivains grecs et latins. Ses premières observations portent sur l'Iliade, et notamment sur ce passage du VIII^e chant, vers 171 et suivans, où il est question de tirer au sort, en Russe : *o métanii gérébia*. M. Graef prouve qu'en pareil cas, le peuple russe agit absolument comme les Grecs agissaient dans les champs troyens. Supposons, dit-il, qu'un individu quelconque revienne dans son pays après une longue absence et qu'il veuille louer un cocher. D'accord avec l'un d'eux, les autres ne manqueront pas de s'offrir à le conduire pour le même prix; aussi Nestor s'écrie-t-il :

κλήφ νῦν πεπλάχθαι διζμπέρης, ὅς κε λάχῃσιν. (Il. H., n° 171.)

« Tirez au sort. » Un chapeau sert de casque; tous les assistans jettent une pièce d'argent ou quelque tesson de pot cassé. On remue bien le chapeau, et la pièce de monnaie qui en sort la première détermine le choix du cocher qui doit conduire le chaland. La seule différence qui existe ici entre la manière de tirer au sort des Russes et des Grecs, c'est que, chez ceux-là, chacun reprend ce qu'il a jeté dans le chapeau, tandis que les anciens jetaient tout ce qui y avait été déposé. M. Graef fait ensuite remarquer au lecteur l'analogie des mots russes, *grébii*, *gérébii* ou *gérébei* (dé, sort), avec les mots *tchérep* ou *tchérepak* (tès, tesson), dont approchent également beaucoup l'allemand, *scherf*, *scherben*, *scherbe*, l'anglo-saxon, *scraf* (fragment), et le grec du moyen âge, *σκαρία* ou *σκαρίον*, anciennement *σάρπος*. L'auteur fait ensuite observer l'homonymie des mots *gérébii*, sort, et *gérébetse*, auquel correspondent les mots français étalon (cheval), et étalon (modulum exemplar), étalonner (examinare, probare ad modulum.) De semblables analogies ne peuvent que vivement intéresser les philologues. On peut encore citer un autre exemple tiré des langues russe et allemande: *berg*, *bergen*, *verbürgt*, *burg*, qui ressemblent aux mots russes: *gora*, montagne; *gorodite* ou *ograjdat*, entourer; *gorod*, ville.

L'auteur ajoute ensuite cette observation, que la forme dorienne du génitif en *αο* ou *ατο* (et l'ionien *ει*) correspond parfaitement à la terminaison des génitifs russes en *ago*, et même du pronom *iégo* (de lui); et il semblerait, d'après cela, que le dialecte dorien mériterait une étude particulière de la part de ceux qui s'occupent de la comparaison des langues grecque et slavonne. L'absence seule de la lettre φ, qui, chez les Dorien, était remplacée par le π, suffirait pour rapprocher les Dorien des Slaves, de même que les mots *ὄμας* ou *ὄμας* en russe *oko*, œil, employé au lieu de *ὀφθαλμός* ou *ὄμμα* (1). Il en est de même de *μέτας* au lieu de *μέτης*.

Plus loin, M. Graef passe à l'explication du mot *παγὴς* qu'il a souvent rencontré dans les auteurs grecs, et que l'on a tou-

(1) Il est impossible de ne pas observer ici que le mot russe *glaz*, qui signifie œil, est sans doute d'origine scandinave ou germanique, tandis que le mot allemand *Auge* lui-même correspond évidemment au grec *αὐγή*, qui veut dire *éclat*, *leur brillante*.

jours interprété de diverses manières. Les uns ont prétendu que *πῆγος* signifiait *fort*, *compact* (en russe *krèpki* ou *plotni*), comme on dirait d'un cheval fort, d'un poil serré; d'autres veulent au contraire que ce mot signifie *noir*, d'autres enfin qu'il veuille dire *blanc*; mais personne encore n'a pu lui assigner un sens bien déterminé. La première opinion se trouve réfutée par un vers de Callimaque (Hymn. in Dian., vers 90 et suivans), qui emploie cet adjectif en parlant d'un chien : ἤμισυ πῆγος; c. à d. tel jusqu'à la moitié; un autre poète (Lycophron dans Cassandra, 355) emploie le même mot pour peindre les cheveux de Priam. Et certes, dans cette circonstance, il ne veut dire ni *épais*, ni *solide*, mais *blanc*, mais *gris*. En confrontant les différentes interprétations données aux mots d'Homère (Il. 1, 123 et 265) *ἵππος πῆγος*, M. Graef s'arrête à penser que ce poète a voulu parler ici d'un cheval pie (en russe, *loschade pé-gaïa*), et il appuie son opinion sur des vers latins comparés à des vers grecs, savoir : de Virgile, *Æneid.*, v. 565, et Homère, Il. ψ. 453. C'est dans la même acception que M. Graef prend l'adjectif *πῆγος* dans l'*Odyssée* (1, 388 et ψ, 235), lors qu'Homère parle des vagues irritées. *Fluctus bicolor qui subtus niger (μῦλας, πυρρῦρος) verticem spuma album (πρῶλον, λευκον) ostendat.*

A. J.

125. *ELLI ANTONII NEBRÆSENSIS de institutione grammaticæ libri quinque, novissimè quàm plurimis, quæ aliis in editionibus irreperant, mendis accuratè expurgati, pristinamque formæ ad puritatem restituti à D. Pedro DEL CAMPO et LAGO. In-18° de 9 feuilles. Paris, 1827; Masson et fils.*

126. *M. TERENTII VARRONIS de lingua latina libri qui supersunt, ex codicum vetustissimarumque editionum auctoritate, integra lectione adjecta, recensuit L. SPENZEL. Accedit index græcorum locorum apud Priscianum quæ exstant, ex codice monacensi, supplementum editionis Krehlianæ. Grand in-8° de LXVII, 726 pp.; prix, 3 thal. 16 gr. Berlin, 1826; Duncker, (Beck, *Allgemeines Repertorium*; 1827, vol. 1^{er}, cah. 1, p. 39.)*

L'éditeur, élève de l'institut philologique de M. Thiersch, divise les manuscrits et les éditions des livres de Varron en 3 classes, savoir : a) les livres qui ont été traités avec négligence ;

b) ceux dont les interpolations n'offrent aucun caractère authentique; c) et ceux qui présentent partout les traces de la véritable interprétation, bien qu'on y rencontre fréquemment des passages corrompus ou difficiles à expliquer. Les matériaux qu'il a mis à profit dans son travail, sont : 1. *Cod. Florentinus* (de la bibliothèque de Munich), dont les marges sont couvertes de variantes, écrites par *Petrus Victorius*. C'est un manuscrit du 11^e siècle, sur parchemin, renfermant, outre les livres de Varron, le discours de Cicéron, *pro Cluentio*, et les livres *ad Herenn.* Lagomarsini a cru démontrer par des exemples que le *Cod. Marcianus* de Vettori différerait entièrement de celui de Florence; mais l'éditeur fait ressortir le peu de solidité de ces exemples, et adopte l'avis de Bandini, qui avait déjà prouvé jusqu'à l'évidence que ce manuscrit appartenait autrefois à la bibliothèque de St.-Marc. 2. *Cod. Havniensis*, du 14^e siècle, écrit sur papier; in-4^o. M. Niebuhr avait comparé ce manuscrit pour feu Koehler, qui avait eu l'intention de donner une édition de Varron. Le recueil des variantes, résultat de cette comparaison, fut communiqué à l'éditeur par M. Seebode; les *Archives philologiques* en avaient déjà fait connaître une partie. Ce manuscrit offre beaucoup de lacunes et est écrit avec peu de soin. 3. *Cod. Par. c. 7535*, écrit dans le 11^e siècle, donne par fois des interprétations exactes qu'on ne rencontre point dans les autres manuscrits. 4. *Codex B. Victorius* l'a comparé, en y ajoutant les variantes de l'édition de *Gryphius* jusqu'à la page 511. Il offre beaucoup d'interpolations et de corrections. 5. La première édition (Rome, 1471; gr. in-4^o.) M. *Spengel* reproduit (p. XVIII) l'avant-propos de l'éditeur *Pomponius Lætus*, ainsi que plusieurs notices relatives à cette édition. *Pomponius Lætus* a aussi écrit des commentaires sur les livres de Varron; mais ils n'ont jamais été imprimés. 6. Une ancienne édition in-folio, publiée à Rome en 1474. Un exemplaire de cette édition, lequel se trouve à la bibliothèque de Munich, offre une feuille entière qui manque à tous les autres exemplaires connus, circonstance qui a engagé M. S. à la reproduire dans son travail, p. XX. 7. L'édition de *François Rhonandello* de Trévise (Ven. 1475, in-fol.) L'édition de Parme (1480) en est une copie. 8. L'édition de Venise de *Nonius, Festus* et *Varron*, 1492. Elle coïncide en tout avec la 2^e édition de Ve-

nise, 1498. 9. L'édition de *Baptista Pius*, Milan, 1510. 10. L'édition Aldine, 1513. M. S. émet une opinion peu favorable sur les éditions des classiques latins des Aldes. L'ouvrage est terminé par un *Index verborum, quæ à Varrone explicantur* et par les *scriptorum et librorum nomina, quæ à Varrone referuntur*.

127. NOMENCLATURE du *De viris illustribus urbis Romæ*; mise dans un ordre conforme à la méthode de M. J. J. ORDINAIRE, pour l'enseignement des langues. In-12; prix, 1 fr. 50 c. Paris, 1824; Renouard et Colas. — *Idem* du *Cornelius nepos*; par MM. MICHELOT ET BESSIÈRE. In-12; prix, 1 fr. 25 c. Paris, 1825; les mêmes. — *Idem* des fables de Phèdre; par les mêmes. In-12; prix, 1 fr. 25 c. Paris, 1825. — *Idem* de l'*Epitome historice sacræ*; prix, 1 fr. 50 c. Paris, 1827; les mêmes.

Ces 4 nomenclatures, d'après la méthode de M. Ordinaire, ont été composées dans un ordre qui les rend dépendantes les unes des autres. En passant de l'*Epitome* au *De viris*, on ne trouve pas dans la nomenclature de ce dernier livre les mots qui sont déjà recueillis pour l'*Epitome*, de même pour le *Phèdre* on ne répète pas les mots déjà compris dans les deux précédentes nomenclatures, enfin, pour le *Cornelius nepos* elle ne comprend que les mots de cet auteur qu'on n'a pas encore recueillis pour les 3 premiers. Les quatre nomenclatures se complètent ainsi mutuellement pour les 4 auteurs latins élémentaires généralement adoptés pour nos premières classes. Il nous reste à dire comment ces nomenclatures sont dressées. On réunit par groupes les noms, les adjectifs et les verbes. On classe les premiers selon les cinq déclinaisons, les adjectifs selon qu'ils se déclinent comme *bonus* ou comme *fortis*, et les verbes selon les quatre terminaisons généralement reçues. Pour toutes les espèces de mots, les syllabes radicales sont séparées de la désinence; aux adjectifs, on a ajouté pareillement la désinence qui fait du même radical un adverbe; enfin, pour les verbes, on les a tous réunis selon cette même désinence, sans distinction de leur action: il s'agit en effet de mettre dans l'esprit de l'élève le mécanisme grammatical de ce mot en le rapportant à son type. Les 4 nomenclatures renferment dans leur ensemble 6040 mots. Si les élèves se les mettent dans la

tête avec leurs diverses significations, ils sont déjà capables de se passer de dictionnaire pour expliquer les auteurs adoptés en quatrième, surtout si l'analyse logique de ces mots leur est familière. Nous croyons que cette condition est la plus essentielle, et que le peu de succès des élèves dans l'étude d'une langue quelconque est l'effet inévitable de la négligence de cet exercice. On n'y pense guère dans nos écoles publiques, on est obligé d'en convenir; les résultats des études sont conformes à tout ce que promet un enseignement irrationnel; et si la méthode de M. Ordinaire s'attache particulièrement à ce point capital dans l'étude du latin, les succès qu'en espèrent tous les bons esprits ne peuvent manquer de se réaliser. S'il était permis de joindre un vœu aux efforts de cet honorable philanthrope, je dirais que, s'il rédige de nouvelles nomenclatures pour les écoles supérieures, il serait d'une haute importance de les compléter par la distinction évidente dans chaque mot, non seulement de la désinence d'avec tout ce qui précède, mais encore, dans ceci, de la syllabe ou des syllabes proprement radicales, d'avec les autres parties du mot y entrant en composition, telles que la préposition, etc. Pour les classes de 4^e et au-dessus, ce travail serait très à la portée de l'élève, et ses progrès inévitables dans l'analyse des mots en assureraient d'autres dans l'analyse des idées de l'écrivain original, c'est-à-dire dans sa complète intelligence; et ce que nous disons ici pour le latin est encore plus nécessaire, conséquemment plus utile pour le grec.

C. F.

128. *ÉTUDES SUR VIRGILE COMPARÉ AVEC TOUS LES POÈTES ÉPIQUES ET DRAMATIQUES DES ANCIENS ET DES MODERNES*; par P. F. TISSOT; précédées de considérations préliminaires destinées à servir d'introduction. 3 vol. grand in-8^o; prix, 27 fr. Paris, 1825-1828; Méquignon-Marvis.

Nous rendrons incessamment un compte détaillé de cet ouvrage critique et littéraire, qui a pour objet l'examen de l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité latine. Le succès des leçons du professeur recommande d'avance son ouvrage aux hommes savans et aux littérateurs de tous les pays.

129. *MANUSCRITS DU DROIT ROMAIN* qui se trouvent dans les bibliothèques départementales en France, et dans des biblio-

thèques de Paris; par M. G. HAENEL, docteur de l'université de Leipzig. (*Thémis*; Tom. VIII, p. 209.)

Cette notice est le résultat des recherches faites sur les lieux mêmes par son auteur. On sait avec quel soin les savans allemands s'occupent du texte du droit romain, et, après la Bible, c'est très-certainement pour eux un objet de prédilection. M. Haenel a voulu voir par lui-même, il est venu en France, l'a parcourue, et a cherché dans ses principales bibliothèques jusqu'au moindre fragment manuscrit du corps du droit romain. C'est donc à lui que nous devons la connaissance un peu positive de nos richesses en ce genre. Il cite les bibliothèques d'Alençon, Angers, Arras, Autun, Bordeaux, Boulogne, Bourges, Carpentras, Cambrai, Chartres, Douai, Grenoble, Laon, Lyon, Montpellier, Saint-Mihiel, Metz, Moulins, Nantes, Orléans, Provins, celles de l'arsenal, de Ste.-Geneviève de Paris, Rouen, Reims, Strasbourg, Toulouse, Tours et Vendôme. Il cite 165 manuscrits sur cette matière; la bibliothèque de Tours en possède 36 à elle seule; celle de Toulouse 1 seul, et celle de Grenoble 2 fragmens seulement (1). Les manuscrits les plus anciens remontent au IX^e siècle, et le plus grand nombre aux XIII^e et XIV^e; la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier a réuni 14 manuscrits de droit romain, dont deux, du XI^e siècle, sont très-connus des savans, et nous devons dire que ces manuscrits de jurisprudence romaine pourraient être mieux placés que dans une école de médecine.

Nous avons omis, dans la nomenclature des bibliothèques visitées par M. Haenel, celle de Troyes, qui a 9 manuscrits de ce genre, et c'est à dessein, parce que cette bibliothèque mérite une attention particulière : nous transcrivons, pour cela, la note même de M. Haenel : « Comme cette riche bibliothèque, qui renferme plus de 2,000 manuscrits, possède encore beaucoup de manuscrits de P. Pithou, je suis allé à Troyes pour chercher, entre autres, le manuscrit au moyen duquel Pithou composa sa *collatio*. Mais le conservateur de la bibliothèque, M. l'abbé Hubert, a rendu mon voyage inutile, en m'envoyant, le 3^e jour de mes recherches à la bibliothèque, par le garçon, l'ordre de suspendre mes travaux, sous le prétexte que le ca-

(1) Nous croyons qu'il y a erreur dans cette indication puisque l'auteur comprend les vieilles traductions manuscrites dans sa nomenclature.

talogue n'était pas encore fait (Après 30 ans !)... Pendant cinq ans que j'ai passés à visiter presque toutes les bibliothèques du midi de l'Europe, je n'ai jamais éprouvé un semblable traitement de la part d'aucun bibliothécaire. » Si la publicité est la sauvegarde des mœurs, M. le bibliothécaire de Troyes trouvera dans cette note un avertissement salutaire pour l'avenir. Que servirait aux savans étrangers de se déplacer pour consulter nos monumens historiques ou littéraires, et visiter nos musées et nos bibliothèques, si on leur en défend l'entrée, si on les en chasse après la leur avoir permise ?

Ceci nous ramène à un projet qui s'accomplira sans doute un jour, parce qu'il est bon en soi : il consiste à réunir, à la Bibliothèque du Roi, à Paris, dans un dépôt ouvert à tout le monde, la copie de tous les catalogues des manuscrits existans dans les bibliothèques de la France. Nous n'avons pas besoin de dire à combien de personnes, régnicoles ou étrangers, et sous combien de rapports une pareille collection serait utile, importante, nécessaire. Pourquoi ne l'exécuterait-on pas ?

130. SPECIMEN ACADEMICUM INAUGURALE DE PRETIO INSTITUTIONIBUS DIVINIS LACTANTII STATUENDO; par H. J. SPYKER. In-8° de 134 p. Leyde, 1826; Haak.

131. PETRI ALFONSI DISCIPLINA CLERICALIS. Ouvrage publié pour la première fois, et accompagné d'une introduction et de remarques; par F. W. V. SCHMIDT. Matériaux pour servir à l'histoire de la littérature romantique. In-4° de 172 pp. Berlin, 1827; Enslin. (*Goetting, gel. Anzeigen*; oct. 1827, n° 165, p. 1642.)

Moïse, juif espagnol, natif de Huesca (Arragon), avait déjà atteint l'âge de 44 ans, lorsqu'en 1106 il embrassa la religion chrétienne, sous le nom de Petrus. Médecin du roi Alfonse, qui fut son parrain, on lui donna le surnom d'Alfonsi. Peu de temps après sa conversion, il écrivit ses *dialogi contra Judaeos*. Cet écrit fit beaucoup de bruit à cette époque, eut plusieurs éditions, et fut même reproduit dans la *Bibl. max. patr.* Un autre ouvrage, qu'il publia plus tard, sous le titre de *Disciplina clericalis*, ne renferme qu'une collection de sentences, de fables et de contes. Bien que cet ouvrage ait été en vogue dans

le moyen âge, et traduit en français (1), il tomba néanmoins dans l'oubli, et n'eut d'autre réimpression que celle qui fait l'objet de notre annonce. D'après l'aveu de Pet. Alf. lui-même, cet écrit n'est qu'une traduction de l'arabe; aussi lui reconnaît-on facilement une origine orientale. C'est un père donnant des conseils salutaires à son fils, qui doit quitter la maison paternelle pour entrer dans le monde; et, pour les rendre plus efficaces et plus sensibles, il mêle ces conseils d'un grand nombre d'exemples et de fables. Il appartient aux orientalistes de découvrir les sources primitives de cet ouvrage. M. le professeur Schmidt a pris pour base un manuscrit qu'il a découvert à Breslau. C'est la copie d'un autre qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris. Il a également tiré parti d'un autre manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, dont les comparaisons des passages les plus difficiles lui ont été communiquées par M. Hase. L. D. L.

132. VARIANTES, ADDITIONS ET CORRECTIONS SUR PLUSIEURS AUTEURS LATINS. (*Miscellanea critica*; Vittenbergœ, 1827. Vol. II, pag. IV.)

Nous réunissons en un seul article, et comme simple indication, les notices de ce genre, insérées dans le cahier indiqué au titre de cet article des *Mélanges de critique de Wittenberg*.

Tels sont ceux de MM. Dronke, sur Quinte-Curce, d'après un manuscrit de Paris; de M. Seebode, sur Nonius Marcellus, d'après un autre manuscrit; du même critique sur Tite-Live, d'après un manuscrit de Cracovie; on peut ajouter à ces indications les 2 lettres inédites de Psellus, publiées par M. Crenser, des fragmens d'Ephore, par M. Marx, les observations de M. Schleussner, sur le lexique d'Harpocraton, et les observations de M. Wellauer sur la dernière partie de l'ouvrage d'Étienne de Byzance. Le même cahier renferme quelques travaux récents sur les matières diverses de la poésie grecque ou latine: on les doit à MM. Zelle, Struve et Lindemann.

133. UEBER DIE VERWANDTSCHAFT DES PERSISCHEN, GERMANISCHEN, etc.—Sur l'affinité des langues persane, germanique et latine; par le Dr B. DORN. In-8° de xiv et 187 pp. Hambourg, 1827; Meissner. (*Leipzig. Lit. Zeitung*; sept. 1827, n° 235, p. 1873.)

(1) Chastoiement du père au fils.

Bien que l'affinité des langues indiquées dans le titre soit reconnue depuis long-temps, ce n'est que depuis ces derniers temps que cette matière est devenue l'objet de recherches assidues. MM. *Otn. Frank* et *de Hammer* ont travaillé beaucoup et avec succès sur cette matière; mais il manquait encore un ouvrage qui offrit un ensemble, une comparaison cohérente de ces langues, fondée sur des principes solides, et un examen complet de tous les travaux que les recherches sur ce sujet ont déjà produits. Remplir cette lacune, est le but de l'ouvrage que nous annonçons. La belle collection des manuscrits persans, de la bibliothèque de Hambourg, a infiniment facilité les recherches de l'auteur. M. *Dorn* prouve jusqu'à l'évidence que ce ne sont point les voyelles, mais bien les consonnes qui doivent être considérées comme les élémens essentiels des langues, et que ce ne sont que ces dernières qui doivent entrer en considération dans les recherches et les comparaisons philologiques. Il indique les règles qu'il a cru devoir suivre dans son traité. Elles sont fondées sur le caractère des langues qui sont l'objet de ses comparaisons, et expliquées par des exemples analogues. Dans le second chapitre, l'auteur fait connaître les langues dont il veut prouver l'affinité. En premier lieu, il parle de celles qui ont eu leur époque florissante en Perse et de celles qu'on y parle encore aujourd'hui, telles sont le *zend*, le *pazend*, le *pehlvi*, le *parsi* ou le *déri* et le *persan moderne*. Ce traité est exposé avec beaucoup de clarté, et l'auteur y aborde tout ce qui peut servir à la connaissance du caractère et de l'histoire de ces langues. Il parle ensuite de l'origine des langues germaniques, de celle du greco-latin, et des différens dialectes du grec. Le chapitre 3 offre, dans l'ordre chronologique, l'histoire de la découverte et les preuves de l'affinité des langues dont l'auteur s'est occupé. Ce traité est plus détaillé et plus satisfaisant que tout ce qui a été dit jusqu'à présent à cet égard. Le 4^e chapitre, enfin, offre un grand nombre d'exemples puisés dans la grammaire et dans le dictionnaire de ces langues, dans le but de mettre en évidence leur affinité. L'auteur promet un nouveau travail, qui aura pour objet la comparaison du sanscrit avec les langues dont il s'est occupé dans celui-ci.

L. D. L.

134. **DEN ÆLDRE EDDA.** En Samling af de nordiske Folke ældste sagn, etc. — L'ancienne Edda, Recueil des traditions des temps les plus reculés des peuples du Nord; par SÆMUND SIGFUSSAN, appelé LE SAGE. Revu et expliqué par FINN MAGNUSEN. 4 vol. in-8°, chacun d'environ 310 p. Copenhague, 1821-23; Gyldendal. (*Goetting. gel. Anzeigen*; janv. 1825, n^{os} 3-4.)

135. **EDDALÆRREN OG DENS OPRINDELSE** eller noeiagtig fremstilling af de gamle nordboers Digtuinger og Meninger, etc. — Le système de l'Edda et son origine, ou Exposé exact des traditions des anciens habitans du Nord, et de leurs opinions relatives à la création et aux destinées de la terre, des dieux, des esprits et des hommes, et comparées tant avec le grand livre de la nature, qu'avec les systèmes mythiques et les opinions religieuses des Grecs, des Persans, des Indiens et d'autres peuples anciens; par Finn MAGNUSEN, prof. Ouvrage couronné par la Société royale des sciences danoise. 4 vol., chacun de 4 à 500 p., avec 3 pl. Copenhague, 1824-26. (*Dansk Literatur Tidende*; 1827, n^{os} 42, 3 et 4.)

Un des éditeurs de l'Edda islandaise de Sæmund, M. Finn Magnusen, ne s'est pas contenté de l'honneur d'avoir coopéré à cette grande et belle édition : il a voulu être aussi le traducteur et le commentateur du monument mythologique de l'ancien Nord. Il a donc publié deux grands ouvrages, chacun de 4 volumes. Dans le premier, il traduit l'Edda en danois et la commente; dans le second, il en explique le système cosmogonique, et le compare à celui d'autres peuples anciens, surtout de l'Asie. La traduction danoise de l'Edda, faite par l'auteur, passe pour être fidèle; il y a joint beaucoup de notes, ainsi que 3 tables des matières. Il montre dans ses notes une grande érudition; mais il aurait pu restreindre ses excursions savantes, et réserver pour son second ouvrage les comparaisons qu'il établit entre la mythologie du Nord et celle des peuples de l'Asie. On blâme aussi l'auteur de n'avoir pas compris dans son recueil de poésies de l'Edda deux pièces intitulées : *Kigsmat* et *Grottasamngr*, qu'on a l'habitude d'y comprendre.

Le 2^e ouvrage, contenant la cosmogonie de l'Edda et la comparaison de ce système mythologique avec les religions des

Grecs, des Romains, des Perses et des Indiens, est aussi surchargé de notes qui ne sont pas toutes d'une stricte nécessité; l'auteur se livre souvent à des discussions intéressantes, mais qu'il aurait pu supprimer sans inconvénient. Dans le 1^{er} livre, qui s'étend sur tout le 1^{er} volume et sur une moitié du second, l'auteur expose dans son ensemble les idées des poètes de l'Edda, sur l'origine de la terre et des dieux; il reprend ensuite ces idées une à une et les examine toutes en particulier. Non content d'avoir comparé la cosmogonie des Scandinaves à celle d'une foule de peuples anciens et modernes, M. Finn Magnussen cherche même à établir la concordance de cette cosmogonie avec les systèmes géologiques des savans modernes. Selon l'Edda, la chaleur qui régnait dans le Muspell ou dans le monde gouverné par Surtur, fit jaillir des étincelles; celles-ci rencontrèrent les eaux issues du monde humide, dit Niflheim; elles s'animèrent et firent naître le premier homme, appelé Ymer; il fut nourri à l'aide de 4 courans de lait, sortis des mamelles d'une vache, appelée Audumble. Cette vache, en léchant les pierres, fit naître un autre homme Bor ou Boer, et père d'une nouvelle race. Il épousa Bestla, qui était de la 1^{re} race, et fut père de 3 fils, Odin (l'air, le souffle, le vent); Vili (la lumière), et Ve (le feu). Ces 3 fils, la triade des Scandinaves, tuèrent Ymer et toute sa race, à l'exception d'un individu, et mirent fin à l'état de chaos de la terre. L'auteur parcourt les cosmogonies et les systèmes des géologues, pour faire voir que toujours on a admis une combinaison du feu et de l'eau pour faire cesser le chaos et répandre la vie sur le globe. Il retrouve Ymer, ou un personnage semblable, chez les Bouddhistes; la vache Audumble joue sous d'autres noms un rôle dans la mythologie des Perses, dans celle des Indous, etc. Il compare le *Bor* de l'Edda avec le Borée des Grecs, le Mithra des Perses et l'Ish-Bour des Védas. Odin, Vili et Vé, ou la triade qui divinisait l'air, la lumière et le feu, se retrouvent partout; les noms seuls sont différens : ce sont Vichnou, Siva et Brahma.

La nouvelle Edda fait naître les premiers hommes de deux troncs d'arbres, que la triade des dieux scandinaves trouva sur le bord de l'Océan. Hésiode a un mythe semblable; les Indiens font dériver la race humaine de l'arbre Vattah. Dans le 2^e livre l'auteur passe à la cosmologie. L'Edda se figure la

terre ou plutôt ce qui anime la terre, sa végétation, à un arbre Yggdrasil : c'est encore une image familière à des peuples de l'Asie. A ce sujet, M. Finn Magnussen fait des recherches sur le culte des arbres chez tous les peuples, ce qui était inutile. Viennent ensuite les divisions de l'Univers d'après l'Edda : les Scandinaves divisaient le monde horizontalement et verticalement ; ils distinguaient l'Asgaard ou la voûte du ciel, et le Midgaard ou Manneheime, ou la surface de la terre. Autour du Midgaard coule l'Océan, qui, à son tour, est ceint par l'Utgaard ou le Jotunheim, séjour des Jettes, race particulière. Dans l'Asgaard, les Scandinaves plaçaient douze demeures pour les dieux. Dans l'Utgaard régnaient les ténèbres et les monstres : l'auteur compare à ce mythe ce qu'Elieen rapporte, d'après Chias, au sujet d'une terre au-delà de l'Océan, où il y a une ville guerrière, et une ville pacifique dont les habitans mènent une vie heureuse comme dans l'âge d'or ; mais cette terre n'entoure point l'Océan comme l'Utgaard de l'Edda ; l'analogie n'est donc qu'imparfaite.

L'Edda divise encore l'Univers en 9 parties, qu'on suppose placées les unes au-dessus des autres. La plus élevée est le Gimle (feu) ou séjour des Alfes, ou esprits de la lumière ; au-dessous du Gimle est le Muspelheim, ou terre flamboyante. Ces deux séjours sont plus anciens que notre terre, et doivent lui survivre. Au-dessous des deux ciels est le Godheim ou Asgaard, c'est-à-dire la voûte étoilée avec les douze habitations solaires. Au Godheim confine le Vanaheim, ou l'atmosphère nébuleuse. Il paraît que l'Edda admet une race particulière, les Vanes, ennemis des Ases, comme habitans de cette région. Vient ensuite le Mærkheim, ou le séjour des Alfes, ou nains noirs, puis le Jotunheim ; deux autres régions servent de séjour aux âmes des morts. Odin passait pour le dieu qui donne et qui ôte la vie. L'auteur cherche à prouver que les anciens Scandinaves ne croyaient point, comme on le dit généralement, que la bravoure seule donne droit de siéger dans le Valhalla. M. Finn Magnussen passe ensuite aux opinions des Scaldes sur la migration des âmes et sur les esprits gardiens ou les Fylgir ; ce qui le conduit à parler des deux régions destinées aux âmes, savoir : le Helheim et le Niflheim. On ne peut tirer de l'Edda des idées bien précises sur le Helheim ; vraisemblablement, on se figurait

ce séjour comme ténébreux ; cependant, on croyait aussi que les morts y continuaient les occupations de leur vie passée. L'idée de l'immortalité de l'âme est postérieure aux poésies payennes de l'Edda : c'est un dogme du christianisme. L'auteur compare les idées des Scandinaves sur la vie future avec celles des autres peuples ; il donne aussi un aperçu de la morale de l'Edda. Il termine par les prédictions des Scaldes sur l'avenir, sur l'antéan-tissement et le renouvellement de la terre ; prédictions que l'auteur compare également avec les croyances d'autres peuples sur le même sujet.

M. Finn Magnusen a ajouté à son texte une foule de notes remplies de citations ; ces notes se sont tellement accumulées, que l'auteur a manqué de place pour donner une table alphabétique des matières, qui serait pourtant nécessaire dans un ouvrage en 4 vol. in-8°, où sont discutées tant de matières diverses.

D-G.

136. WILA. SERBISCHE VOLKSLIEDER UND HEIDENMYTHEN. — Wila, ou Chansons populaires et Contes héroïques des Serbiens ; par W. GERHARD, 2 part. in-8° de 416 et 317 pag. Leipzig, 1828 ; Barth.

Depuis qu'un Serbien, Wouk Stéphanovitch, a fait paraître à Vienne, en 3 vol in-8°, un recueil des poésies populaires de sa nation, les Allemands se sont adonnés avec zèle à l'exploitation de cette mine inconnue, qui leur procurait la connaissance d'une littérature étrangère presque entièrement ignorée. Un M. Talvi prit dans le recueil serbien un grand nombre de pièces pour les traduire en Allemand ; une D^{re} Jacob en fit autant. M. Gerhard, à l'aide d'un poète serbien qui a séjourné en Allemagne, Siméon Milutinovitch, a traduit ou imité une foule d'autres pièces du même recueil qui avaient été négligées par ses devanciers. Il a de plus extrait des pièces d'un recueil publié à Venise par un moine nommé Katchitch, et il a traduit les romances contenues dans le poème de Serbianska, dont l'auteur est le même Siméon Milutinovitch dont il vient d'être mention. Ce Serbien a communiqué aussi à M. Gerhard des chansons populaires qui manquent dans le recueil de Wouk Stéphanovitch. Enfin, M. Gerhard a voulu compléter sa collection, en traduisant aussi du français un grand nombre de pièces contenues dans l'ou-

viage récemment publié à Paris sous le titre de *la Gaze, ou Choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine*. Toutes ces pièces forment ensemble 2 vol., dans lesquelles M. Gerhard a distingué celles qu'il a traduites d'avec les pièces qu'il a imitées; à l'égard des premières, il assure s'être tenu exactement à la marche et aux expressions des pensées serviennes, et d'en avoir produit le langage aussi fidèlement que possible. En bon traducteur, M. Gerhard professe une grande admiration pour la poésie serviennne; il la trouve plus près du genre anacréontique que la poésie des Grecs modernes. Il paraît n'être pas éloigné de croire que l'esprit poétique des Serviens a beaucoup d'affinité avec celui du sanscrit: le mot de *Sakuntala*, qui est le titre d'un célèbre drame hindou, signifie en servien *législatrice*, le mot sanscrit de *Danichmantâ* existe pareillement en servien; mais ne faudrait-il pas des analogies plus fortes que celles de deux mots, pour croire à une origine commune ou une affinité intime?

Les poésies traduites ou imitées par le poète allemand, sont classées d'après leurs genres, leur contenu, et même d'après le sexe pour lequel elles sont destinées ou qui les compose et les chante. Ainsi la 1^{re} section comprend les chansons des femmes, et cette section est subdivisée ainsi qu'il soit: reines, putes, moissons, noces; table, carême, amour, badinages. Ces subdivisions ne sont pas bien rigoureuses, et quand l'auteur ne les aurait pas établies, le recueil n'y perdrait rien. Plusieurs des pièces de cette section ne sont que des quatrains; d'autres plus longues ont un mètre très-court, et ne sont guère que de la prose mise en vers; mais il se pourrait que dans l'origine elles eussent une tournure plus poétique. Ces poésies sont pourtant curieuses, d'abord parce qu'elles sont l'expression de l'esprit national et de l'imagination d'un peuple peu connu; en second lieu, parce qu'elles font continuellement allusion à des mœurs, des usages; des préjugés, etc., bien différents des nôtres. Par exemple, le morceau: *la Fiancée du vampire*, nous retrace une superstition qui passe dans l'Est de l'Europe presque pour un article de foi. Dans la seconde section, que l'auteur ou le traducteur a intitulée *Gaza*, sont rangées les chansons héroïques, les romances et ballades qui se rapportent aux événements publics; comme les poésies de la 1^{re} division traitent des occupations

et des événemens de la vie domestique. Ici le mérite de la composition est plus à considérer ; les pièces héroïques se rattachent d'ailleurs à l'histoire. Les brigands et les Turcs jouent un grand rôle dans ces poésies, dont quelques-unes contiennent même des événemens de notre siècle, tels que l'insurrection des Serbiens en 1804, Czerni-George, Mikosch, Obrénovitch, etc. Ainsi, en réunissant les 2 vol. de M. Gerhard à ceux qui ont été publiés par Talvi et M^{re} Jacob, les Allemands possèdent maintenant une anthologie assez complète de la poésie serbienne, et il est probable que par les Allemands cette poésie se répandra dans les autres contrées de l'Europe ; car il est vraisemblable que les imitations et traductions qui ont été annoncées en France et en Angleterre ont été faites, non pas sur les originaux serbiens, mais sur les traductions allemandes. Les poésies doivent nécessairement perdre par ces transfusions : cependant, jusqu'à ce que l'on commence à étudier en Europe la langue serbienne, il est heureux que l'on ait maintenant autant de facilité à se procurer des notions sur une littérature poétique dont l'existence même était inconnue au commencement de ce siècle.

Un Glossaire des termes et noms serbiens employés dans ce Recueil termine le second volume : l'auteur y a donné aussi quelques notes historiques sur les événemens auxquels les romances font allusion ; une partie de ces notes est tirée de celles qui accompagnent le recueil français de la *Gusla*.

Dans un article intéressant sur les poésies serbiennes, inséré dans le recueil *Ueber Kunst und Alterthum*, vol. v, cah. 2, 1825, le célèbre Goëthe examine la valeur historique de ces poésies. Il pense que quelques-unes ont été composées antérieurement à l'arrivée des Turcs en Europe, et que tout le reste est postérieur à cette invasion. Les plus anciennes respirent des sentimens barbares ; il y est question de sacrifices humains et de victimes de la superstition la plus grossière. Le principal héros de la poésie serbienne est Marco, qu'on pourrait appeler l'Hercule serbien. Les poètes le font vivre 3 siècles ; le cheval qu'il monte a 150 ans. Il est question dans cette poésie d'une divinité grossière, d'un Destin plus nuisible que bienfaisant, appelé Wila, qui se manifeste par des prédictions et des ordres, se montre sous la forme d'une femme, surtout en vêtement de chasse ; les poètes parlent quelquefois des anges, des revenans, de presen-

timens singuliers, mais nulle part il n'est question du diable. Goëthe attribue la plus grande beauté aux poésies érotiques des Serviens sous le rapport de la vérité des sentimens qui y sont exprimés.

D-c.

137. VERSIONE LIBERA DELL'OSMANIDE, etc., etc. — Traduction libre de l'Osmanide, poème illyrien de J. F. GONDOLA, Patrice de Raguse, avec sa vie écrite par P. F. M. APPENDINI, etc. Raguse 1827 ; Martecchini. (*Nuovo Recoglit.*; août 1827, p. 571.)

La littérature ragusienne qui compte tant de noms célèbres, retrace la première origine des anciens Bardes illyriens, dont les historiens nous ont donné des témoignages si authentiques. Luccari, dans son Abrégé de l'histoire de Raguse, en parlant des *Narentins*, rapporte qu'un de leurs princes, dès-avant l'an 1000, protégeait les Ragusiens : c'est pourquoi ceux-ci éternisaient dans leurs chants les hauts faits des princes slavons.

Eusèbe *Caboga* cite la *Popierka*, que l'on chantait à *Sluno*, en mémoire du naufrage d'Alexis-Comnènes, dans le golfe de Léon. Ignace Giorgi nous a laissé les noms de deux anciens bardes ragusiens, *Scisko* et *Gjore*. L'abbé Gradi, dans la vie de Palmotta, antérieurement aux croisades, rapporte les vers qui se faisaient à la louange ou au blâme des nouveaux époux ou dans d'autres circonstances. C'est cet usage qui fit naître à Raguse tant de poètes illyriens. Ainsi, du vivant de Gondola, le docte Appendini, ce savant turinois qui, pendant 30 ans, sacrifia les délices de sa patrie à son amour pour Raguse, l'illustra par ses ouvrages et l'instruisit par ses leçons, tandis que son frère, directeur infatigable et l'amour du lycée de Zara, s'efforçait de ranimer dans cette malheureuse province le feu sacré de la poésie, sans laquelle la morale ne serait souvent qu'un instrument impuissant appliqué au bonheur de la vie.

Plus la poésie se rapproche de son principe, plus elle a de caractère, d'efficacité et de vie. Appendini ne craint pas d'affirmer que le caractère d'originalité ne se retrouve pas toujours dans Gondola, dans Palmotta et dans Giorgi; mais dans le poème d'Osmanide il est plus facile à reconnaître quant à l'étude de la Bible, des Latins, du Tasse, de la Mythologie, et quant à la manière dont le sujet est traité. D'après un tel jugement, le savant traducteur, l'éloquent et respectable magistrat, homme qui, à un constant amour du bon joint un vif et rare amour

du beau ; protecteur lui-même des talents , le savant traducteur (dit enfin le rédacteur) a voulu en faire une version libre et réunir dans un résumé ce qu'il y a de véritablement beau dans l'ouvrage.

Le XV^e siècle (ajoute-il) a toujours été un siècle d'imitation, et par cette raison, tout ce qui est dans le poème de Gondola est original et peut s'appeler un miracle. Les nombreuses traductions qui en ont été faites en latin, en italien, en grec, en français, prouvent la vérité de l'assertion de l'illustre Appendini. Mais tel était alors l'état du monde civilisé. Quelle merveille ! que Raguse ait pu se soustraire à cette commune destinée !

Nous savons (dit le rédacteur) que le savant traducteur de l'Osmanide a également traduit quelques-uns des Bardes ; nous le prions d'en faire hommage au public, comme un témoignage de sa protection et comme un exemple susceptible de fortifier nos études languissantes.

238. *DE ALCUNE OSSERVAZIONI DI LINGUA*, etc. — Lettre du D^r P. A. PARAVIA au sujet de quelques observations grammaticales faites sur la dernière édition de la Vie du Dante, écrite par Boccace. In-8^o. Trévise, 1825 ; impr. d'Andréola. (*Biblioth. Ital.* ; n^o CXXXI, nov. 1826, p. 270.)

La vie de *Alighieri*, écrite par Boccace, doit principalement à la beauté de son style sa grande célébrité ; c'est ce qui fait sentir le danger des incorrections qui se rencontrent fréquemment dans les éditions jusqu'à présent connues, et qui, non-seulement obscurcissent le sens, mais rendent incertain celui de beaucoup de phrases. Ce n'est pas sans péril que le lecteur peu expert s'expose à les lire, car il rencontre souvent, au lieu de fleurs et d'élégance, des tournures estropiées par les éditeurs.

M. le chevalier Gamba a évité une grande partie de ces fautes dans l'édition qu'il a publiée dans ces derniers temps. Sa prose est bonne et correcte ; et, à l'exception de quelques passages où l'on pourrait relever quelques minuties, on ne peut désirer plus d'exactitude. Ce sont ces légères incorrections qui forment le premier objet de la lettre de M. Paravia ; il propose quelques amendemens que M. le Chev^{er} Gamba a presque tous adoptés (ainsi que nous en sommes informés) dans un *Errata*, les ayant trouvés conformes aux manuscrits les plus accrédités ;

cependant, sans consulter ces manuscrits, le judicieux éditeur aurait pu introduire lui-même ces changements, s'il eût voulu concéder quelque chose à sa propre critique, tant des négligences sont évidentes, et tant il est facile et en même temps nécessaire de les réparer.

La seconde partie de la lettre traite d'abord de règles qui manquent au dictionnaire de La Crusca, et d'exemples propres à mieux développer certains principes cités dans les notes, et extraits de la vie même d'Allighieri; ensuite elle traite de Pétrarque, de l'Arioste et de Poliziano. Nous louerions volontiers la patience presque toujours heureuse de l'auteur, s'il ne nous semblait que celui qui perd son temps à de petites choses n'aspire à aucun suffrage, et si, d'un autre côté, nous n'étions désireux de voir de plus graves sujets traités par M. Paravia. Nous souhaitons que, par ses pensées et ses écrits, il s'élève à rechercher des choses plus importantes pour en faire hommage à l'Italie; alors il évitera le péril auquel il nous paraît qu'il s'est non-seulement exposé, mais qu'il cherche lui-même, celui de tomber dans le mauvais goût tout en poursuivant l'élégance.

139. LE VERS FRANÇAIS considéré sous le rapport de la conjugaison; par M^{me} C. BOUASON. In-4° de 6 feuilles $\frac{1}{2}$. Brest, 1827; Freund.
140. NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, contenant, etc., avec des définitions, et en outre la prononciation lorsqu'elle s'écarte des règles générales, etc.; par F. J. MARYEUX. In-12 de 28 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1827; Ferra jeune.
141. RECUEIL CONTENANT LES PROSES ET HYMNES DES HEURES DE CARCASSONNE EN VERS PATOIS, et avec les mêmes airs que le latin; des proses et hymnes nouvelles en vers et dans les deux langues, et les psaumes les plus usités, traduits en patois et en vers, pouvant être chantés sur les huit tons du plain-chant, à volonté; par un ecclésiastique du diocèse de Carcassonne. In-12 de 11 feuilles $\frac{1}{2}$. Carcassonne, 1827; imp. de Gardel Tissel.
142. PRÉCIS DE RHÉTORIQUE POSITIVE; par M. ED. CHIFFIN d'ARNOUVILLE; formant la 22^e livraison de l'*Encyclopédie portative*. In-32; prix, 3 fr. 50 c. Paris, 1828; au bureau de l'*Encyclopédie port.*, rue du Jardinot, n° 8.

Les anciens ne paraissent pas avoir fait de différence entre la rhétorique et l'art oratoire. Les traités que nous ont laissés Aristote, Hermogène, Cicéron et Quintilien contiennent des préceptes plus ou moins développés, mais qui tous ont pour but de former l'orateur. Les modernes ont senti la nécessité de donner à cette science plus d'étendue et de généralité; ils ont reconnu que c'était lui assigner des bornes trop resserrées que de la renfermer dans les trois genres de discours imaginés par les anciens. Cependant, nous ne voyons pas que la foule de *Rhétoriques* publiées dans les derniers temps portent l'empreinte de cet esprit philosophique qui caractérise notre époque, et soient au niveau du perfectionnement qu'ont reçu presque toutes les branches des connaissances humaines. Les unes, échos fidèles des anciens, prouvent que leurs auteurs n'ont pas cru qu'il leur fût permis de penser après les Grecs et les Romains; les rédacteurs des autres (et ce n'est pas le plus petit nombre) se sont contentés de copier leurs devanciers, copistes eux-mêmes des écrivains de l'antiquité. Néanmoins, ne voulant pas paraître s'être transcrits les uns les autres, ils ont cru devoir adopter chacun une classification différente; et l'on peut dire à ce sujet qu'il y a presque autant de nomenclatures que d'auteurs; mais les points sur lesquels ils s'accordent parfaitement sont la confusion, l'incohérence et le défaut de méthode, sans parler du vague et de l'arbitraire qui règnent dans leurs ouvrages.

L'auteur de la nouvelle *Rhétorique*, convaincu de la nécessité d'une réforme, pense que les règles de la science dont il traite ne sont autres que celles qui constituent l'art de parler et d'écrire. C'est en partant de ce principe fondamental, qu'il ne perd jamais de vue, que M. Choppin d'Arnouville s'attache à présenter sous un nouvel aspect les *Éléments positifs* de la rhétorique. « Nous devons, dit-il, observer des règles lorsque nous voulons faire connaître les impressions que nous recevons et les sentimens qui nous affectent, et la rhétorique n'est autre chose que l'ensemble de ces mêmes règles. » En effet, prenant pour exemple une des applications de la rhétorique, nous répéterons après un auteur célèbre, que l'éloquence n'est pas née de l'art, mais que l'art est né de l'éloquence: *Non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum.*

L'auteur du *Précis* s'étonne avec raison que les anciens et les

modernes qui ont écrit sur la même matière, n'aient pas « conçu que la rhétorique pût se trouver partout où l'homme manifeste sa pensée. » Nous regardons avec lui comme redondante la définition vulgaire, dont le développement lui-même est d'autant plus défectueux, qu'il n'envisage la science que sous le rapport de l'éloquence ; tandis qu'elle embrasse tous les genres de composition littéraire. La *persuasion*, en donnant même à ce mot toute l'extension dont il est susceptible, est effectivement loin d'être le but unique de celui qui exprime ses idées, comme le prétendent les rhéteurs. Sans doute l'orateur doit se proposer de faire partager les sentimens dont il est affecté à ceux qui l'écoutent ou qui le lisent ; mais il s'en faut beaucoup que la rhétorique soit, comme on le veut, l'art de haranguer : ce serait s'en faire une bien fausse idée que de la circonscrire dans des limites aussi étroites.

Ne pouvant offrir ici une analyse complète et détaillée du *Précis de rhétorique*, nous nous contenterons de présenter quelques observations, que nous soumettons au jugement de nos lecteurs.

Les bases sur lesquelles l'auteur a établi sa théorie lui ont fourni des considérations contre lesquelles on pourrait assurément élever quelques doutes ; mais aussi elles lui ont servi à tracer un plan généralement bien entendu et beaucoup plus clair que celui de ses devanciers. Nous remarquerons, relativement à la classification des figures, qu'il divise en deux espèces, que peut-être il aurait mieux valu placer les figures de pensée dans la première classe, et les figures de diction dans la seconde. Mais c'est au fond une chose assez indifférente. Nous féliciterons M. Choppin d'Arnouville d'avoir banni de son ouvrage cette nomenclature barbare adoptée par les rhéteurs pour les tropes et les figures, et d'avoir proscrit ou relégué entre parenthèses les dénominations souvent bizarres et ridicules¹, incompatibles avec l'état actuel des sciences littéraires. Le rapprochement ménagé par l'auteur entre la méthode surannée et celle qu'il a conçue fait ressortir encore davantage tout ce que cette dernière a de préférable.

Nous reconnaitrons aussi dans l'auteur un goût épuré joint à une saine critique ; la première partie du *Précis*, notamment, nous semble venir à l'appui de ce témoignage, que nous nous

plaisons à rendre en sa faveur. Seulement, au sujet du parallèle qu'il fait entre Phèdre et Lafontaine, nous dirons que le caractère du style du poète latin peut n'être pas jugé par tout le monde de la même manière; en effet, quelques personnes le regardent comme dépourvu de naïveté, qualité indispensable dans l'apologue. Mais des juges également compétens ont soutenu l'opinion contraire et ont trouvé de nombreux partisans. Des trois mots *carène*, *poupe* et *mât*, donnés comme exemples de synecdoque pour *vaisseau*, le premier et le deuxième ne s'emploient ainsi tropologiquement qu'en latin; et il fallait faire mention de cette particularité. Le 3^e n'est guère en usage dans les bons poètes; et, puisque l'auteur a pensé devoir citer un exemple de ce dernier trope, il aurait mieux fait, selon nous, de prendre celui-ci, qui est de Delille, auteur estimé :

Le flot lance les mâts
Destinés à voguer dans de lointains climats.

Homme des champs, liv. 1.

que d'emprunter un vers à Castel dont l'autorité est plus contestée.

Après avoir fait la part de la critique, il est juste de faire celle de l'éloge et de reconnaître dans la nouvelle *Rhétorique* une méthode claire et toujours exacte, des vues utiles, un style bien approprié au sujet; enfin, un choix judicieux d'exemples pris dans les meilleurs auteurs, surtout dans les classiques modernes.

P. V.

MYTHOLOGIE.

143. SUR LE HOLI OU DOLA YATRA, DANS L'INDE. —

Le Hori, Holi ou Holika, n'est point, proprement parlant, observé au Bengale; mais on y célèbre une fête du même genre et avec des cérémonies assez semblables à celles qui caractérisent la première; cette fête c'est la Dola, qui consiste à bercer le jeune Krishna. Telle qu'on la pratique au Bengale, cette solennité est considérée comme l'une des 12 grandes Jâtras, pour lesquelles les sectateurs de Vaishnava ou de Visnou, suivant la secte de Chaitanya, ont la plus grande vénération. Cette fête est commune à toutes les classes de Hindous: elle ne se borne

point à l'occasion dont il s'agit; mais elle se renouvelle à différentes époques de l'année, suivant les usages locaux ou les convenances personnelles.

Dans cette saison, elle commence le 14^e jour lunaire de Phalgun (13 de mars). Ce jour-là, les chefs de la famille observent rigoureusement le jeûne. Le soir, on célèbre le culte du feu; après quoi, le bramine officiant jette sur l'image de Krishna, disposée à cet effet, un peu de poudre rouge, et en distribue une certaine quantité parmi les assistans. Cette poudre, appelée phalgu ou Abira, est faite de la racine d'une espèce de Curcumá et de bois de Sapan. Après cette cérémonie, vient celle qui est connue sous le nom de *Chanchar*, laquelle consiste à brûler dans un feu de joie le *Holika*, espèce de mannequin fait de bambous et de paille. Dans les campagnes, ce feu de joie est dressé sur un emplacement situé hors du village: le mannequin y est transporté processionnellement par les Bramines ou Vaishnavas accompagnés de joueurs d'instrumens et de chanteurs. Arrivée sur les lieux, l'image est placée au centre du bûcher, le prêtre en fait sept fois le tour à pied, accomplit le rituel d'usage, puis met le feu au bûcher; après quoi, les assistans retournent immédiatement dans leurs foyers, où ils passent le reste de la nuit à se divertir. Le lendemain matin, avant la pointe du jour, on transporte l'image de Krishna en un lieu où a été placé un berceau. On pose l'image dans ce berceau, puis on le met en mouvement deux ou trois fois au bruit de plusieurs décharges d'armes à feu. La même cérémonie se renouvelle à midi et au coucher du soleil. Dans le courant de la journée, les membres de la famille et leurs convives s'amusent à se jeter réciproquement de la poudre rouge et de l'eau de rose, tant avec des seringues qu'avec les mains. Il y a du danger à fréquenter le lieu où se trouve suspendu le berceau; car, pendant toute la semaine, les petits garçons et les individus de la basse classe du peuple prennent plaisir à jeter toutes sortes de poudre rouge sur les passans et à leur tenir des propos insultans. Dans les villages, ce qu'on appelle les gens comme il faut, particulièrement les personnes du sexe, sont exposés pendant plusieurs jours à de semblables avanies, et même à de mauvais traitemens; ce qui est cause que les communications extérieures se trouvent interrompues durant tout ce temps.

Les indigènes d'Orissa diffèrent, à cet égard, de ceux du Bengale, en ce que chez eux la coutume du feu de joie est tombée en désuétude; ils ont conservé la cérémonie qui consiste à bercer Krishna et à jeter de la poudre d'Abir; ils possèdent aussi quelques usages particuliers. Leurs Gosains portent processionnellement l'image du jeune Krishna aux maisons de leur disciples et de leurs patrons, auxquels ils présentent un peu de poudre rouge et d'*utr*, et qui, en retour, leur font des cadeaux. La caste des gopas, ou pâtres, observe particulièrement cette fête: ce jour là ils renouvellent leurs vêtemens et tout l'attirail de leurs bestiaux; ils sont aussi dans l'usage de les baigner, et de leur peindre le front avec de la couleur de bois de Sandal et de Turmeric. Ils se réunissent par attroupemens, et courent çà et là comme ivres de joie, portant à la main de petits bâtons, et chantant des chansons en l'honneur de Krishna.

Dans l'Hindostan, la célébration du Holi est censée commencer au Vasanta Panchami, et durer environ six semaines; mais, dans le fait, elle commence rarement avant les dix jours qui précèdent la pleine lune de Phalgun; et, dans ce cas, elle se borne, de la part des habitans, à porter de nouveaux habillemens rouges ou jaunes, à jeûner et à se divertir. Le huitième jour du Croissant, ou une semaine avant la pleine lune, la fête est pleinement commencée. On érige des images de Krishna enduites de poudre rouge et d'un liquide de la même couleur. Les habitans de la campagne et des petites villes font, sur un emplacement situé dans les environs, un amas de bouse de vache et d'autres matières combustibles. Le chef du village commence le tas, puis tous les habitans, l'un après l'autre, y déposent tout ce qui leur tombe sous la main, n'épargnant, à cet égard, si on ne les en empêche, ni les pieux des haies, ni les portes et les meubles. Ces objets une fois placés sur le bûcher, ne peuvent plus être revendiqués par le propriétaire; car c'est, dans ce cas, un point d'honneur pour lui de ne pas se plaindre. Durant tout ce temps les indigènes parcourent les grands chemins et les rues, en jetant de la poudre rouge, en chantant, en dansant, et en harcelant de mauvais propos ou de voies de fait les passans. Le 14, la multitude se réunit autour du Kanda, ou bûcher; le Bramine officiant le consacre et y met le feu. Lorsque le monceau est en flamme, les spectateurs s'en approchent

comme pour s'y chauffer; cérémonie qui a pour objet de détourner le malheur et les maléfices durant tout le reste de l'année. A cette période de la fête, la pétulance du peuple prend un caractère dangereux, et il n'est pas prudent de l'approcher. Ces sortes de saturnales se prolongent pendant deux jours. Lorsque le bûcher est consumé, on en jette les cendres dans l'eau.

Dans le midi de l'Inde, le rite est aussi celui de la Dola Jatra; mais il offre quelques particularités. L'image de Krishna est suspendue à une balançoire, et on jette, comme ailleurs, de la poudre rouge et de l'eau de rose autour de cette image. On fait aussi un feu de joie; mais l'effigie est supposée représenter Kama-deva, dieu de l'amour des Hindous, et la combustion une allégorie qui signifie qu'il fut réduit en cendres par le feu des yeux de Siva, irrité de ce que ce petit dieu l'avait percé de ses traits en lui inspirant de l'amour pour la fille d'Himalaya. On dresse ordinairement les feux de joie en face des temples de Siva, ou Visnou, à l'heure de minuit, et les cendres sont distribuées aux spectateurs. Dans plusieurs endroits c'est Kamadeva qui est l'objet du culte. De semblables extravagances se pratiquent dans les contrées méridionales et occidentales de l'Hindostan.

La saison à laquelle cette fête a lieu, la folle gaité qui la caractérise, l'usage de jeter des poudres rouges ou pourpres par allusion aux fleurs des arbres, qui alors commencent à se montrer, et même le feu de joie; toutes ces circonstances rapprochées et combinées, ne permettent pas de douter que l'objet primitif de la célébration de cette fête n'ait été de désigner emblématiquement le retour de la chaleur vitale; idée qui, sans doute, fut jadis commune à tout le monde païen, et dont la chrétienté conserva long-temps des traces allégoriques dans l'institution des jeux et des feux de joie du premier jour de mai. Dans le fait, on trouve décrites dans des ouvrages d'une certaine antiquité, les pratiques religieuses aujourd'hui en usage parmi les Hindous, comme appartenant à la Vasantotstava, ou fête du printemps, laquelle comprenait diverses cérémonies telles que celle du culte de la fleur *Dona*, et celles qui consistaient à bercer les dieux et à les promener processionnellement dans des chars, ou la Dola et le Ratha Jatras; fête qui paraît avoir été combinée avec celle du culte du dieu de l'amour. On peut douter que le terme *Holika* se trouve consacré dans aucun ouvrage

d'une antiquité incontestable. Les pratiques des temps moins reculés ont fait perdre de vue le sens allégorique de cette fête, déformé quelques-unes de ses parties constitutives, reporté ces mêmes parties à d'autres époques, approprié les rites de sa célébration au culte d'une divinité étrangère, ou du jeune Krishna, et inventé de nouvelles légendes pour en expliquer le cérémonial. C'est ainsi que l'effigie que l'on brûle est supposée, en général, représenter un démon femelle qui, en cherchant à ôter la vie à ce dieu, aurait été elle-même tuée par lui. Mais après la mort de ce démon, son cadavre n'ayant pas été retrouvé, les Gopas ou botiviers de Mathara le brûlèrent en effigie. Dans le Bhavishyotara Purana, cette effigie représente, dit-on, une femme nommée Dhondha, qui, du temps de Raghu, conspirait contre la vie des enfans. Raghu, d'après le conseil de Vasishtha, institua les feux de joie ainsi que les chansons et les divertissemens parmi le peuple, pour mettre un terme aux maléfices de cette femme; et, en conséquence, l'efficacité particulière de ce rite consiste à conserver la vie des enfans: ce qui rend d'autant plus naturelle sa transition au culte de Krishna. Cette application, toutefois, paraît avoir été l'effet de quelque arrière-pensée, et il est probable que cette cérémonie, commune à toutes les nations de l'antiquité, n'avait aucun rapport quelconque, soit à Krishna, soit à une sorcière. Les chansons que les indigènes vocifèrent dans ces occasions n'ont guère d'autre mérite que leur laconisme; en voici quelques échantillons. Chaque chant ne consiste qu'en une simple stance avec un refrain qui se répète sans cesse. Toutes font allusion au jeune Krishna, et sont censées être chantées par quelques-unes de ses compagnes.

1° J'ai rencontré dans le sentier le Seigneur de Madhuvan; comment puis-je aller chercher de l'eau? Si je monte sur le toit, il me lance des boulettes d'argile; si je vais à la rivière, il répand sur moi la poudre rouge; si je rends visite à Gokul, il me couvre de la poussière de couleur; ainsi il me chasse de manière à me faire devenir folle. — J'ai rencontré dans le sentier, etc.

2° Oh! ami, tout fier que vous soyez de votre jeunesse, avez soin de vos vêtemens; le mois de Phalgun rend folles celles dont les amans sont éloignés d'elles. — Oh! ami, etc.

3. — Mon corset est mouillé de part en part. Qui a jeté sur moi de l'eau colorée? C'est Kanhaiya, fils de Nanda. C'est le mois de Phalgun. — Mon corset est, etc.

4° — Oh ! Seigneur de Vruij, tu folâtres gaîment au joyeux
du tabor, et tu dances avec les nymphes du Vrindavan. —
h ! Seigneur de Vruij, etc. (*Calcutta govern. Gazette — Asiatic
ourn.* ; oct. 1827, p. 478.)

44. LE DIEU SÉRAPIS ET SON ORIGINE ; par J. D. GUIGNIAUT,
prof. de littérature grecque, etc. In-8° de 28 pag. ; prix, 1 fr.
Paris, 1828 ; L. Hachette.

L'auteur des religions de l'antiquité offre à ses lecteurs un
complément à ce bel ouvrage, et ce complément prend naturel-
lement sa place à la fin de ses notes sur la religion de l'Égypte.
La préface est occupée presque en entier par le passage où Ta-
cite rend compte des motifs qui faisaient transporter de Sinope
en Égypte la statue du Dieu et des traditions populaires sur la
manière dont s'effectua la translation. Les auteurs varient beau-
coup sur tous ces songes, ainsi que sur les détails de l'événement.
Le résumé de tout cela c'est qu'un dieu fut emporté de Sinope à
Alexandrie sous l'un des premiers Ptolemées ; mais ce Dieu était-
ce Sérapis ? M. Guigniaut met en présence Vossius, Cuper,
Spencer et Jablonsky, qui, d'une part, soutiennent la nationa-
lité de Sérapis, et de l'autre, il leur oppose Origène, Macrobe,
les pères de l'église, Scaliger et Prideaux. L'autorité de Tacite
qui, au premier abord, semblait décisive, se détruit elle-même,
puisqu'il n'en reconnaît pas moins la préexistence d'un Dieu
Égyptien du nom de Sérapis, adoré avec Isis, à Rhacotis, long-
temps avant la fondation d'Alexandrie. Plutarque déclare expres-
sément que le Dieu de Sinope ne reçut le nom de Serapis qu'en
Égypte. M. Guigniaut rapporte plusieurs autres légendes, qui
tantôt le font venir de Séleucie, tantôt de Memphis. Suidas a
conservé cette donnée, selon laquelle le corps d'Apis, arrivé à
Alexandrie dans son cercueil, serait devenu Sérapis. Les tem-
ples de ce dieu s'élevaient près des *Necropoles* ou cités des
morts. Denys le périgète qualifie de *Sinopite* le Jupiter d'Alexan-
drie ; selon Eustatho, cela signifierait le *Memphite*, à raison
du mont *Sinopium*, qui est auprès de Memphis. C'est ici le vrai
secret de la légende suggérée à la vanité grecque par le rapport
fortuit de ce nom avec celui de la ville de Sinope. Ainsi que le
remarque l'auteur, la coïncidence des attributs et du caractère
de Jupiter Pluton à Sinope avec le caractère et les attributs du
Sérapis infernal du mont Sinopium à Memphis, peut être égale-

ment fortuite. A côté de la version suivie par les Égyptiens grecisans de la cour des Ptolémées, la tradition a conservé le fait réel. Ici M. Guigniaut combat l'opinion de M. Creutzer, qui veut que Sérapis et ses honneurs se rapportent aux origines de la Grèce, comme aux temps les plus anciens de l'Égypte. Mais il reconnaît que la base sur laquelle repose sa conjecture n'est pas assez solide, que l'autorité d'Eustathe est unique et récente; il aime mieux voir dans tout cela une combinaison de la politique des Ptolémées, pour mieux cimenter l'union de la Grèce avec l'Égypte. Sérapis est plus spécialement Osiris, mort, descendu dans l'*Amenti*, dont il est le roi et le juge; il se rapproche beaucoup de Pluton. Les Grecs ne pouvaient manquer d'y reconnaître leur *Hadès* ou Pluton, qui n'était autre que *Tacchos Koros*, ou *Dionysos* souterrain, frère et époux de *Kora Proserpine*, tous deux ensemble souverains de la mort et auteurs de la vie. Tout semblait préparé pour que les deux divinités se fondissent l'une dans l'autre à Alexandrie. Sérapis ne cessa pas de régler les eaux du Nil; mais, au lieu du nilomètre, il reçut le sceptre et conserva le serpent, et y joignit le cerbère de Pluton. Déjà il s'était révélé sous la forme du serpent, avec ou sans tête humaine, à l'antique Égypte des Pharaons. Ce dieu était pour les Grecs Jupiter et Pluton à la fois, sans cesser d'être Osiris pour les Égyptiens; mais, avec les Ptolémées, le nom de Sérapis commença à prévaloir sur celui d'Osiris; il reçut encore l'empire de la mort et les attributions de Neptune, ce qui l'identifiait toujours davantage avec *Ammon-Kneph*, roi des dieux, seigneur des eaux et protecteur de la navigation en Égypte. Isis prit alors le nom de *Pharia*, car elle protégea le nouvel empire, et on la vit s'avancer de la tour de Pharos la voile et le sistre à la main. Le culte de Sérapis s'était secrètement introduit à Rome, qui allait de toutes parts cherchant des peuples à soumettre et des dieux auxquels elle pût croire. Dès 533 de la ville, et 219 ans avant notre ère, le sénat rendit un décret ordonnant la destruction des chapelles d'Isis et de Sérapis. Tibère les défendit de nouveau. Ce ne fut que sous les Antonins, vers le milieu du second siècle, que Sérapis fut reconnu publiquement. On éprouvait alors une soif d'unité religieuse; Sérapis renfermait en lui tous les dieux; si bien qu'Adrien écrivait : *Ceux qui adorent Sérapis sont Chrétiens, et ceux qui se disent évêques du Christ sont*

consacrés à Sérapis. Les Egyptiens d'Alexandrie n'ont qu'un dieu auquel rendent hommage les Chrétiens, les Juifs et toutes les nations.

Ce petit écrit est aussi remarquable par l'étendue de l'érudition de son auteur que par la sagacité des aperçus qu'il présente.

P. DE GOLDBAY.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

145. GESCHICHTE DER BAUKUNST, etc. — Histoire de l'architecture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; par STIEGLITZ. Gr. in-8°, de VIII et 470 p. Leipzig, 1827; Campe. (*Artistisches Notizenblatt*; juin 1827, n° 12, p. 47.)

Cet ouvrage, résultat précieux de longues recherches, offre en 3 parties l'histoire de l'architecture asiatique, de l'archit. classique (romano-grecque, byzantine et arabe; de celle du moyen âge et des temps modernes.

146. DESCRIPTION D'UN TEMPLE SITUÉ DANS LE TIBET.

Ce temple appelé Hury-Ho, a 60 pieds de long, 40 de large, et environ 30 de haut. Le principal objet qui frappe les regards, en y entrant, est un démon avec 3 yeux, dont 1 au milieu du front, et une gueule semblable à celle d'une bête féroce. Autour de sa tête est une sorte de thiare formée de crânes humains. Un chapelet composé de têtes d'hommes, alternativement noires et blanches, pend de ses épaules jusqu'à terre. Il a les reins ceints d'une peau de tigre attachée par des serpens jaunes et verts. Il tient dans la main gauche un crâne humain renversé et rempli de sang, et dans la droite un oiseau, les ailes étendues. Chacun de ses pieds foule un corps humain. Cette figure a de huit à neuf pieds de haut; elle est représentée debout. A ses côtés est un démon femelle, comme elle ayant 3 yeux et la même posture, comme elle le chef couronné d'une guirlande de crânes humains, et tenant à la main un vase rempli de sang. Du sommet de la tête de ces figures sortent, de celle de la première, une tête de cheval, et de celle de la seconde une hure de sanglier à mâchoires ensanglantées. Les peintures qui décorent les murailles ne sont pas moins horribles et dégoûtantes. Deux côtés de ces murs sont remplis de figures représentées assises et en repos; chacune d'elles a la tête ceinte d'un halo, et dans l'attitude de la

prière. Sur les deux autres côtés on voit les figures suivantes :

1° Un démon noir, à face de sanglier, et tenant de la main droite un poignard, et de la gauche un crâne. Sous chacun de ses pieds est couché un corps humain déchiré et sanglant.

2° Une figure jaune à trois yeux, tenant d'une main un poignard, et de l'autre une massue; assise sur un tigre, et déchirant un corps humain.

3° Un démon noir, à face de sanglier, la gueule teinte de sang, et ayant 3 yeux. Il tient d'une main une masse d'armes, et de l'autre un crâne; un corps humain est sous ses pieds.

4° Un démon rouge, à trois yeux, décoré d'un chapelet composé de crânes, et tenant de la main droite une massue, et de la gauche un scorpion; sous chacun de ses pieds gît un corps humain sanglant.

5° Une figure humaine, dont la face est à moitié couverte par un masque, avec une auréole autour de la tête; elle est représentée assise et buvant du sang que contient un crâne.

6° Autre figure semblables au n° 1.

7° Deux figures mâle et femelle; elles sont entourées d'animaux non décrits.

8° Un serpent à face humaine, le corps couvert d'yeux, et enlaçant de ses replis un corps humain.

9° Une figure équestre, à 3 yeux. Des têtes humaines sont suspendues à l'arçon de la selle; le cavalier est armé d'un arc et de flèches; le cheval a la tête d'un dragon.

10° Un chien à face humaine, groupé avec une figure de femme.

11° Un démon noir; il tient étendu sur ses genoux un corps humain, dont il dévore les entrailles.

12° Une figure équestre, à tête de sanglier, ayant les mâchoires ensanglantées. Ce personnage est armé d'une épée et d'un bouclier. Un dragon est juché sur ses épaules.

13° Un démon blanc femelle, équestre, à 3 yeux, et le sein découvert. Le cheval est couvert d'une peau humaine; celle de la tête et des mains sert de housses. La bride passe à travers deux crânes. Ce démon tient entre ses dents un enfant. On voit étendu sur le cheval le cadavre d'une femme éventrée.

Viennent ensuite d'autres figures semblables à celles du n° 7. (*Asiat. journ.*; juin 1827, p. 840.)

147. NOTICE DESCRIPTIVE DES MONUMENTS ÉGYPTIENS DU MUSÉE

CHARLES X; par M. CHAMPOLLION LE JEUNE. II-11. Paris, 1846; Crapelet. (*Suite et fin. Voy. supra; Tom. IX; p. 135, n° 117.*)

Aux monumens divers, déjà indiqués comme réunis dans la seconde salle du Musée qui est celle des objets relatifs à l'histoire et à la vie civile des Égyptiens, nous devons ajouter; 1^o les figurines, statuettes et statues représentant des membres des diverses castes égyptiennes; toutes ces figures portent des inscriptions qui déclarent les noms, la filiation et la profession de chaque individu. On y a donc reconnu des magistrats, des juges royaux, des chefs militaires; des prêtres des différentes classes, et des individus non titrés des deux sexes; 2^o les ustensiles et instrumens du culte public ou privé, tels que encensoirs, cuillers; sceaux, couteaux, tables à libations; vases, vases et autels; 3^o les objets d'habillement, depuis la tunique jusqu'à la chaussure; la perruque, etc., et parmi les ustensiles de toilette, les miroirs, épingles, peignes, vases et étuis à collyres, vases à parfum ou à onguent, flacons, coupes et tasses de toute forme et de toute grandeur; 4^o les bijoux et objets de parure, dont la collection en or et en argent est supérieure à toute idée que l'on pourrait s'en former sans l'avoir vue; les ornemens d'oreille en or, argent, en métaux ou émail; sont au nombre de 117; les colliers, au nombre de 66, sont, pour la plupart, de la plus grande richesse; 129 bagues en or, argent, pierres fines, métaux ou émail; forment une suite extrêmement variée; les bracelets ne sont pas moins remarquables par leur matière que par leur élégance; et cette série de bijoux ne contient pas moins de 1536 objets; 5^o les ustensiles domestiques; vases, bassins, coupes et meubles, offrent aussi une grande quantité de pièces différentes, parmi lesquelles on remarque un fauteuil, dont le dossier est orné de marqueteries en ébène et en ivoire, des coffrets, paniers, et vases de tout genre, le plus grand nombre en albâtre oriental, une coupe en or, portant une inscription hiéroglyphique, où se lit le nom d'un *secrétaire royal, intendant de l'étain, de l'or et de l'argent*, sous le règne du roi Thoutmosis III, le Mœris des Grecs, et un grand plateau en verre blanc, orné de filets en relief, et enfermé dans un joli étui de jonc, fait exprès d'après ses dimensions; 6^o les comestibles et autres objets propres aux offrandes, et on y recon-

naît les productions les plus variées parmi les fruits et les objets préparés, depuis le pain jusqu'au *beurre de muscade*, qui est le *cinnamomum* des anciens, d'après les expériences récentes de M. Bonastre, qui a bien voulu concourir par ses recherches à la détermination exacte de la plupart des substances de cette classe; 7° les instrumens et produits des arts et métiers, tels que armes, ustensiles d'agriculture, de chasse et de pêche, ou relatifs au tissage des toiles, à la navigation, à la peinture et à l'écriture. Pour ce dernier art, la collection est complète; palettes, roseaux ou plumes, couleurs, canif, encrier, tablettes et styles, sceaux et cachets, empreintes de cachets et livres en papyrus de toute forme. Le curieux trouve réunis tous les objets employés par l'écrivain égyptien, selon les usages de son pays. Parmi les sceaux, il en est deux en or massif, très-remarquables; le premier portant la figure nommée vulgairement Canope, et le second le portrait de la reine Cléopâtre Coxe : la gravure de ces deux sujets est digne de tous les suffrages. On a complété cette salle civile par une collection de joujoux d'enfans, où se trouvent la poupée, la paume, les osselets, et une foule d'autres ustensiles domestiques, réduits à de très-petites proportions; les instrumens et produits de divers métiers terminent et complètent cette série importante de monumens qui suffiront seuls pour faire connaître toutes les pratiques sociales et domestiques de l'ancienne Égypte, et les procédés des arts qui étaient leurs plus puissans auxiliaires.

Deux autres salles, dites funéraires, renferment tous les objets relatifs à l'embaumement des corps, pratique à la fois religieuse et sanitaire, et qui ne cessa qu'avec l'introduction du christianisme en Égypte. La comparaison des momies montre que l'importance des individus réglait la richesse de la sépulture, et prouve aussi que les plus belles sépultures remontent aux époques des Pharaons, l'art de l'embaumement ayant décliné sous le règne des Grecs et des Romains.

Les cercueils de momies sont nombreux dans la collection, et presque tous sont remarquables par le fini de leurs peintures et leur parfaite conservation. La notice du Musée donne pour chacun de ces cercueils les noms, titres et qualités du défunt qui les a occupés. Ces cercueils sont de diverses matières, en bois, en cartonage, en pierre calcaire ou en granit et basalte.

On a réuni aussi des masques autrefois détachés du reste du cercueil, et quelques portraits, parmi lesquels on en doit remarquer cinq, qui sont réunis dans un cadre; ils sont peints à l'encaustique, sur des planchettes de cèdre très-minces, et ils représentent cinq personnes de la famille Græco-Égyptienne de Pollius-Soter, archonte de Thèbes, sous le règne d'Hadrien. Voilà de véritables documens pour l'histoire de l'art, et des témoignages de son état réel au 2^e siècle de l'ère chrétienne. D'autres objets également relatifs aux usages funéraires sont réunis dans une même salle, et tels sont les *hypocéphales* (disques en toile, cotonnage ou métal qu'on plaçait sous la tête des momies), les amulettes de tout genre, les bracelets, bagues, doigts, chaussures et autres ornemens funéraires: on y a joint les scarabées de même sorte, placés dans les mains, derrière les oreilles ou sur la poitrine des défunts, et remarquables par le volume et la variété des matières. Ils portent d'ordinaire le nom du défunt accompagné d'une prière aux divinités de l'*Amenthi*. Viennent ensuite les images funéraires de matières très-diverses, imitation plus ou moins exacte d'une momie, portant les noms et qualités du mort, et placées dans son tombeau, comme souvenir et regret, par ses parens et ses amis. L'importance du personnage multipliait le nombre de ces offrandes, et motivait aussi le choix dans la matière qu'on y employait; les plus pauvres recevaient de petites figurines de terre peinte, et les plus puissans des figures plus grandes en bois rare ou en matières dures; on en trouva plusieurs milliers dans le tombeau du roi *Ousirei*, découvert par Belzoni. Le Musée du Louvre possède un grand nombre de ces figurines appartenant au même individu, et il résulte évidemment de leur comparaison qu'on s'attachait à en faire autant de portraits du mort. On en a donc réuni pour des rois, des magistrats, des prêtres de toutes les classes, des fonctionnaires de diverses villes et de simples particuliers: il y a là de bonnes études à faire pour l'histoire des costumes, surtout de la coiffure des divers ordres de la population égyptienne. Ces figurines étaient souvent placées dans des coffrets peints, et portant également le nom du mort. Le Musée possède un assez grand nombre de ces coffrets recueillis aussi dans les tombeaux; les vases funéraires, ceux qui renfermaient les parties du corps embaumées séparé-

ment, c'est-à-dire le cerveau, le cœur, le foie et les autres viscères, étaient aussi placés à côté de la momie, avaient une forme consacrée, et étaient par leur matière analogues à la condition du mort. Ces vases, vulgairement nommés *canopes*, avaient chacun son couvercle orné de la tête symbolique d'un des 4 génies des morts, *Anket, Hapi, Spumautf et Kchhsnif*, enfans d'Osiris et frères d'Anubis. Ainsi il y avait 4 vases pour chaque momie, et ils se trouvent rarement réunis aujourd'hui dans la même collection. Celle du Louvre en a plusieurs séries complètes, et l'une d'elles, en magnifique albâtre oriental zonné et de grande dimension, a appartenu à la momie d'un nommé Horus, dont une double inscription, sur deux parties opposées de la panse de chaque vase, recommande l'âme aux 4 génies et aux 4 déesses mères *Isis, Nephthys, Neith et Sakh*. Ces vases étaient quelquefois déposés, pour les personnages distingués, dans un coffre monté en traîneau. Le Musée possède un de ces coffres renfermant les 4 vases funéraires de *Mandou*, prêtre du dieu Ammon-Horus. On a réuni dans la même salle les manuscrits funéraires sur papyrus, ornés de peintures plus ou moins fines; ce sont d'ordinaire des parties du grand rituel funéraire. La notice donne l'explication des diverses séries des principaux papyrus exposés sous verre dans une salle, au nombre de 20 seulement, le local n'ayant pas permis d'y placer d'autres manuscrits de ce genre choisis dans la nombreuse collection du Musée. Après les manuscrits viennent les tableaux funéraires, sculptés sur pierre ou peints sur bois, et dont les sujets se rapportent également aux divinités qui présidaient à la destinée de l'âme. Les stèles pour les morts sont du même genre, et placées dans la même série. On y a compris aussi des cônes en terre, portant à leur base une inscription en relief qui ne permet pas de les considérer comme des sceaux, ainsi que le disaient quelques antiquaires peu au fait des monumens égyptiens : ces inscriptions parlant de défunts, c'est dans la salle funéraire que ces cônes ont dû trouver leur place. On y a ajouté quelques tessères en bois, portant des inscriptions grecques, funéraires aussi : il paraît qu'elles servaient d'étiquette aux momies qui ne portaient pas d'autre inscription.

Ce que nous venons de dire ne peut donner qu'une faible idée de la richesse du Musée royal égyptien de Paris. La notice n'in-

digue qu'une portion des monumens qu'il renferme, et ceux seulement qui ont pu être mis en ordre pour la première ouverture du Musée. Chaque jour on y fait des additions, et le nombre des morceaux intéressans pour tous les genres d'études s'accroît aussi de plus en plus. La notice ne mentionne pas non plus les grands morceaux de sculpture égyptienne, tels que sarcophages en granit, basalte ou pierre calcaire, grandes stèles de même matière, statues et bas-reliefs du même genre, qui doivent remplir plusieurs salles particulières du rez-de-chaussée du Louvre. Les travaux nécessaires pour la bonne disposition de ces nouvelles salles ont retardé l'arrangement de ces grands monumens, dont le volume et l'antiquité offrent un autre genre d'intérêt pour l'art et pour l'histoire; enfin, l'acquisition faite dernièrement par le Roi, de la seconde et riche collection de M. Drovetti, dont la plus grande partie est déjà arrivée à Paris, sera un accroissement du plus haut prix pour le Musée, et offrira la plus importante réunion de produits de l'art égyptien qu'il soit possible de former. On sait tout ce que le voyage sur les rives du Nil, que M. Champollion le jeune exécute en ce moment, peut procurer encore de précieuses acquisitions : les lettres reconnaissantes ne peuvent manquer de célébrer tant de bienfaits qu'elles reçoivent d'un prince qui leur accorda toujours la plus noble et la plus active protection.

L. R.

148. AN ACCOUNT OF AN EGYPTIAN MUMMY, etc. — Sur une momie égyptienne donnée au Muséum de la Société philosophique et littéraire de Leeds par John Blayds, esq.; publié d'après la demande du Conseil, par W. OSBURN junior, secrétaire; avec un appendice contenant les résultats de l'examen anatomique et chimique de la momie; par MM. E. S. GEORGE, REALE et N. HEY. Gr. in-8°, avec 5 pl. Leeds, 1828; Robinson et Hernaman.

Nous ferons connaître plus au long cette intéressante dissertation sur un beau monument dont l'explication est entièrement fondée sur les principes développés dans le *Précis* et les autres ouvrages de M. Champollion le jeune. Les gravures qui accompagnent le texte sont remarquables par leur fidélité et leur belle exécution.

149. ARCHITECTURE ANTIQUE DE LA SICILE, ou Recueil des plus

intéressans monumens d'architecture des villes et des lieux les plus remarquables de la Sicile ancienne, mesurés et dessinés par J. HITTORF ET L. ZANTH. 5^e livrais.; 6 pl. in-f°. Paris, 1827; Renouard.

150. SUR L'ARTICLE SYRACUSE, DU VOYAGE EN SICILE par Frédéric MUNTER. (*Giornale di Scienze etc. per la Sicilia*; 1825, n^{os} xxxii, xxxiii et xxxiv, p. 181, 291 et 83.)

La Sicile est une terre classique pour l'archéologie; la plupart des voyageurs la parcourent en courant, et décrivent avec peu d'exactitude les monumens qu'ils ont à peine vus. Quoique Munter soit un savant recommandable, il n'a pas moins commis beaucoup d'erreurs dans le voyage qu'il a publié sur cette île autrefois si célèbre. Ces erreurs sont sur la grandeur de Syracuse, plus considérable qu'Athènes, puisqu'elle avait deux millions d'habitans; sur l'époque de l'arrivée d'une colonie de Corinthe dans cette ville; sur la division territoriale de Syracuse, dont il prend pour un quartier un lieu qui n'était qu'une forteresse; sur l'arsenal, qu'il place au petit port, tandis qu'il se trouvait vers le grand port; sur le peu d'importance qu'il donne aux magnifiques ruines du temple de Diane; sur le temps où le temple de Minerve fut destiné au culte catholique, et le caractère de son architecture; sur l'époque de la fondation du théâtre, qu'il faut rapporter à Hiéron plutôt qu'à la reine Philistis, époque où l'art dramatique était dans l'enfance. Dans un précédent cahier, on a déjà fait connaître une inscription qui se rapporte à cette reine.

Le traducteur de Munter a mis beaucoup de notes insignifiantes ou tout-à-fait étrangères à l'objet de l'ouvrage. On aurait désiré qu'au lieu d'entretenir le lecteur des papyrus trouvés à Herculaneum, de la géographie ancienne, de dissertations sur les théâtres anciens et modernes; au lieu de narrer la vie pénitente de saints personnages, il se fût occupé de l'amphithéâtre de Syracuse, qui a presque entièrement été découvert depuis le voyage de Munter, et qu'il eût aussi fait mention de la belle statue de Vénus, et de tout ce que les progrès de l'étude, de la science et du temps ont produit de neuf et d'intéressant sur les monumens de la Sicile.

151. FOUILLES D'HERCULANUM. — On a découvert à Hercu-

l'annum la maison entière d'un barbier ; la boutique de cet artisan, les ustensiles, les bancs où les citoyens se plaçaient en attendant leur tour, l'étuve et jusqu'aux épingles qui servaient à la chevelure des femmes, tout est dans un état de conservation extraordinaire. Beaucoup d'étrangers visitent cette nouvelle découverte, et laissent de l'or pour obtenir quelques débris de l'antiquité. (*Journ. des Débats* ; 27 juin 1828.)

152. DELL'ANTICHISSIMO TEMPIO SCOPERTO IN PADOVA, etc. —

Commentaire sur un très-ancien temple découvert à Padoue, dans les années 1812 et 1819 ; par M. Antoine NOALE, ingénieur. In-4°. avec 4 pl. Padoue 1827 ; imprim. du Séminaire. (*Bibi. ital.* ; n° CXLIV, déc. 1827, p. 420.)

En l'année 1812, en creusant les fondations d'une muraille au nord du dépôt des pompes à incendie à Padoue, l'auteur fut le premier à découvrir qu'à une certaine profondeur s'élevait au-dessus du sol de la fosse le bloc d'une colonne, d'un travail élégant. Dans d'autres excavations postérieures, on trouva deux fragmens d'architraves en 4 divisions, sans ornemens, plusieurs pièces de chapiteaux corinthiens, d'une grandeur proportionnée au fût de la colonne, et de la même pierre ; beaucoup de morceaux de pierre à bâtir, quelques-uns seulement écaris, d'autres déjà ornés de diverses compositions d'architecture. On trouva également quelques plâtras et quelques pièces de fer fondu, toutes choses qui dénotaient la destruction d'un grand édifice, opérée par le feu. Dans l'année 1815, en creusant un puits, on trouva, à la profondeur de 4 mètres, des cendres, du charbon, des décombres et de grands morceaux de pierre comme ci dessus, et, à la profondeur de 7 mètres, on découvrit un pavé de grandes pierres, sillonné en quelques endroits par les roues des chariots. Enfin, en 1819, dans une excavation faite pour établir une glacière, on trouva deux autres fûts de colonnes, unis à leurs bases, et séparés par un intervalle de 4,03 mètres, mesure qui constitue la règle de Vitruve, appelée *areostile* ; et l'on trouva à égale distance la plinthe d'une 3^e colonne sur sa base originaire. Tels sont les monumens d'architecture dont l'auteur fait la description archéologique, en y joignant des planches qui en facilitent l'intelligence.

Le livre est écrit avec méthode et clarté. Après une courte préface, l'auteur donne la description de ces ruines. Dans le 2^e chapitre, il démontre le rapport qui existe entre de semblables découvertes et la situation de l'ancienne ville de Padoue et le cours de sa rivière. Dans le 3^e, il forme quelques conjectures sur la forme et sur l'usage de cet édifice. L'auteur se fonde principalement sur les principes et les préceptes de Vitruve, et compare ce monument à d'autres monumens antiques. D'après son opinion, cet édifice était un temple dont faisaient partie les colonnes découvertes, et qui était du genre des pseudodiptères de Vitruve même. Les recherches de l'auteur sur les anciennes basiliques et sur les faces principales que devait avoir le temple sont du plus grand intérêt; il en est de même de ses conjectures sur le magnifique pavage en pierres carrées de grandeur égale à celle des plinthes des colonnes, de la démonstration des compartimens, de l'élévation et de l'ordre assurément corinthien des colonnes, qui se reconnaît par les chapiteaux et à l'aide des ornemens. L'auteur a joint à cette description une table de comparaison des dimensions de ce temple avec celles des principaux temples antiques de Rome, mesurés et dessinés par *Palladio*; et, s'appuyant sur un texte de *Tulle-Live*, il établit l'ancienne situation du temple de Junon, auquel la grandeur et la somptuosité de ce temple pourraient se rapporter.

153. SARCOFAGO ANTICO, etc. — Sarcophage antique déterré à Plaisance, dans le jardin de la maison Calciati. Commentaire de M. l'abbé Francesco NICOLLI. In-8^o de 69 p., avec une planche. Plaisance, 1826; Majno.

154. MUSÉE D'ANTIQUITÉS A CHAMBERY. (*Journal de Savoie*; n^o 9, 1828.)

Le Musée d'antiquités de Chambéry s'enrichit successivement des dons qui lui sont faits par les personnes distinguées du duché de Savoie. Le journal qui s'imprime dans la même ville rend un compte fidèle de ces dons, et fait connaître les noms des donateurs : il y a là justice et utilité tout à la fois. Parmi les objets indiqués dans le n^o 9 du journal, nous remarquons les deux doigts et le beau caducée en bronze dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs; un baudrier en métal; 700 médailles

romaines; deux casques en fer; un buste de Galba, en marbre; un Apollon en bronze, un cadran solaire et des meules de moulins romains. Nous ne pouvons que faire des vœux pour le succès du Musée, qui doit faire honneur au zèle du citoyen et à la sollicitude éclairée de l'administration locale.

155. LES MONUMENTS DE LA FRANCE, classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts; par le Comte Alexandre de LABORD. XXII^e livraison. In-fol. d'une feuille, plus 6 pl., dont une double; prix, 18 fr. Paris, 1828; Treuttel et Würtz.

156. ANTIQUITÉS, DE LA BRETAGNE; par M. de FREMINVILLE, lieutenant de vaisseau, etc. 1^{re} partie: *Monumens du Morbihan*. In-8° de 3 feuil., avec 3 pl. Brest, 1827; Le Fourrier et Déperriers.

157. NOTE SUR QUELQUES ANTIQUITÉS DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE; par M. LEMAISTRE. (*Mém. de la Soc. roy. des antiquaires de France*; Tome VII, p. 114).

Le premier objet décrit dans cette note, est une construction ayant l'aspect d'un bassin, en pierres factices d'argile, et où l'on a reconnu beaucoup de débris de poterie romaine. Le second monument indiqué par M. Lemaistre est un Tumulus. Viennent ensuite des tombeaux en pierre, à Versigny, où l'on a recueilli des armes, des vases, etc. L'auteur de la note s'est empressé d'attirer l'attention des autorités locales sur ces débris, et de nouvelles recherches pourront peut-être un jour procurer de plus importantes découvertes.

158. NOTICE SUR DES ANTIQUITÉS DU DÉP. DE LA MEURTHE; par M. LEJEUNE. (*Ibid.*; p. 200).

L'objet principal que l'auteur s'est proposé dans sa notice est de donner l'étymologie d'un certain nombre de noms de lieux du département de la Meurthe, en commençant par celui de la ville de Nancy. L'auteur s'enfonce dans le celticisme: c'est dire toute l'incertitude des résultats auxquels il s'arrête, peut-être par trop de confiance dans un moyen étymologique aussi incertain.

159. RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE DIEPPE. In-8°. Rouen, 1828.

Ce rapport a été lu, le 27 décembre dernier, à la Société archéologique de Dieppe, par M. Férét, auteur d'un excellent travail sur la cité de Limes. On y a joint un nouveau plan de cette cité qui est connue sous le nom de camp de Jules-César, tant prodigué à tout ce qui est d'origine romaine. M. Fiessard, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, a fait ce plan avec un soin et une exactitude toute particulière, il y a mis une légende tellement complète, qu'il ne serait besoin d'aucun autre guide pour aller visiter les vestiges de cet oppidum. D'ailleurs, on a, dans la belle saison, la précaution de placer partout des inscriptions sur les lieux mêmes. L'opinion de M. Férét est que ce monument remonte aux temps des Gaulois-Belges ; il l'appuie sur le résultat de nouvelles fouilles, en annonçant que la poterie découverte dans les habitations qui sont au pied du rempart est gauloise, sans mélange de vases romains, puisqu'on y a trouvé des silex destinés, sans doute, à la fabrication d'instrumens, et que notamment il y en avait un dégrossi de manière à devenir une hache. Deux médailles gauloises paraissent aussi venir à l'appui de l'assertion de M. Férét qui dit qu'on les a reconnues pour être de celles qui ont été frappées avant l'invasion des Romains. Peut-être une courte description de ces 2 médailles eût-elle été de quelque utilité. Des investigations faites en août et septembre, aux frais de S. A. R. Madame, ont révélé l'existence d'une bourgade gallo-romaine. M. Férét a fait déblayer les fondations de 2 maisons, une statue a été retirée des décombres : elle est en terre cuite et représente une femme assise qui allaite 2 enfans ; plus loin, une sépulture contenait une urne en verre, avec une médaille d'Antonin-le-Pieux.

A la suite des travaux relatifs à la cité de Limes, on rend compte de recherches relatives à l'église de St.-Martin et au château de Berneval : surtout, il y a lieu à remarquer ce qui est dit de 2 urnes placées dans une sépulture de l'église de Saint-Martin. On apprend avec plaisir, par la suite de ce procès-verbal, que les souscripteurs ont voté de nouveaux fonds, que Madame duchesse de Berry y a ajouté une somme considérable ; enfin, que M. Férét continuera les opérations qu'il dirige si bien.

P. DE GOLBÉAT.

160. RECHERCHES SUR LES MONUMENS ANCIENS ET MODERNES DU DÉP. DE LA CHARENTE; par M. ***. (*Mém. de la Soc. royale des antiq. de France*; Tome VII, p. 26).

Les monumens celtiques du département (de la Charente sont, comme partout ailleurs, des pierres debout ou fichées, des pierres levées ou portant sur 3 ou 4 autres pierres de champ sur le sol, ou des pierres levées, enfin des tumulus. M. *** décrit ceux de ces monumens qu'il a observés dans la contrée susdite, et il ajoute à cette description une notice sur un lion en granite du pays, grossièrement sculpté, qui se voit à St.-Maurice-des-Lions, arrondissement de Confolens, et une autre notice sur une petite construction souterraine de l'île St.-Cermain, dans la Vienne. Il est à désirer que le savant auteur de ce mémoire ajoute à cette première partie celle qui doit traiter des monumens romains du même département.

161. PLAN TOPOGRAPHIQUE DE L'ENCEINTE ANTIQUE appelée le mur payen, située autour de la montagne de Ste.-Odile, département du Bas-Rhin, etc.; par M. THOMASSIN; prix, 4 fr. Strasbourg, 1826; Heitz.

Ce plan est accompagné d'une notice abrégée de tous les monumens qui y sont compris.

162. A CRITICAL INQUIRY INTO ANCIENT ARMOUR as it existed in Europe.—Recherches critiques sur les armures anciennes usitées en Europe, surtout en Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'au règne du roi Charles II; avec un glossaire des termes militaires; par Sam. Rush MEYRICK. 3 vol. in-4°. Londres, 1824. (*Quarterly Review*; n° LX, août 1824, p. 334).

M. Meyrick est renommé en Angleterre pour ses connaissances dans la manière de combattre du moyen âge. C'est lui qui a été chargé récemment d'arranger la collection d'armures anciennes dans la Tour à Londres. Il se présentait une division naturelle du sujet qu'il voulait traiter, d'après les 4 époques ou révolutions du système des armures. D'abord, on porta des cottes de maille et des vêtemens de cuir, sur lesquels on attachait des anneaux de fer; on introduisit ensuite des plaques de fer, sans abandonner encore les mailles; dans la 3^e époque, on

ne porta que des armures complètes en fer; la poudre fut introduite, et on ne se couvrit plus que de buffleterie jusqu'au 17^e siècle, où celle-ci fut presque abandonnée également. Au lieu de cette division si simple, M. Meyrick se traîne de règne en règne, et remplit 3 vol. in-4^o de discussions; qu'il aurait pu resserter en un seul; encore oublië-t-il quelques points essentiels, tels que les armures des chevaliers de St.-Jean de Jérusalem et des Templiers; armures qui eurent une grande influence sur celles de la chevalerie, ou plutôt qui en furent l'origine. Il est encore fâcheux que les planches ne représentent pas les armures avec tout le détail qu'on a droit d'attendre d'un ouvrage aussi minutieux. Au reste, l'ouvrage de M. Meyrick renferme beaucoup de renseignemens intéressans. Le 1^{er} monument qui fasse connaître les armures d'Angleterre, est la tapisserie de Bayeux, sur laquelle sont figurées, comme on sait, la descente de Guillaume-le-Conquérant, et la défaite des Anglo-Saxons. Il paraît que ce furent les Normands qui introduisirent en Angleterre le grand arc, dont les Anglais se servirent dans la suite avec tant de succès dans les batailles de Crécy, Poitiers et Azincourt. Une planche de l'ouvrage de Montfaucon nous fait connaître le bouclier de Geoffroy Plantagenet. Sur un sceau d'Alexandre II, roi d'Écosse, on voit, pour la première fois, les coudes garnis de plaques de fer ou d'acier. Le monument du comte de Pembroke dans l'abbaye de Westminster, de l'an 1315, est le plus mince échantillon d'une armure anglaise complète pour un chevalier. M. Meyrick donne beaucoup d'autres monumens, mais postérieurs à celui-ci. Les planches sont enluminées avec soin.

D-c.

163. COUP-D'ŒIL SUR LES ÉDIFICES REMARQUABLES DE LA VILLE DE SMOLENSK, et sur les ruines qui se trouvent dans la province du même nom. (*Oùtschestvoennia sapiski. — Annales patriotiques; sept. 1826, n^o 77, p. 301-324*).

La muraille de Smolensk, qui s'étend sur une ligne de 5 verstes et 80 sagènes (plus d'une lieue et demie), sera toujours un des plus célèbres monumens pour les antiquaires russes. Cette vaste forteresse à 2 rangs de créneaux et à meurtrières, est haute de 5 toises, épaisse de $2\frac{1}{2}$ sagènes, et flanquée de 36 tours. Elle fut construite en 1596, par le Tsar Boris Godounof, lorsqu'il

n'était encore que régent. Malgré tant de solidité apparente, ses tours sont déjà tombées de vétusté: une a été détruite par Sigismond III; roi de Pologne, en 1611; une autre sauta en l'air, en 1722, par l'imprudence d'un canonnier; et 8 ont cédé à la force des mines allumées par les Français sortant de Smolensk, en 1812.

On doit encore remarquer l'*Ouspenski sabor*, ou la cathédrale de l'assomption, dont la fondation remonte au XII^e siècle.

Le couvent de *Vozniézenski*, ou de la résurrection; l'église de *St.-Michel*, qui date du XII^e siècle, et passe pour un des morceaux d'architecture les plus célèbres dans toutes les contrées septentrionales.

Le monastère de *St.-Boris et St.-Gléb*: à une verste de là, sur la rive gauche du Dnieper, on voit les ruines du couvent de la Trinité qui, dans le XI^e siècle, servait de rendez-vous aux marchands lithuaniens.

Sur la même rive du Dnieper, sur une montagne qui portait anciennement le nom de *Gavroïlova*, se trouvent les fondations de 2 édifices en pierre, dont on n'a pas encore pu reconnaître la destination jusqu'à ce jour.

Le village de *Schein Ostrog* est également situé sur la rive gauche du Dnieper, à une lieue environ de la muraille de la ville. C'est là qu'était le camp du Boyard Schein, en 1633.

À 6 verstes de Smolensk, on voit la montagne de *Valontino* (*Valontina gora*), sur laquelle le tsar Alexis Mikhaïlovitch campa pendant quelque temps, et où se livra, le 7 août 1812, une sanglante bataille entre les Français et les Russes.

La rivière *Kolodnia*, qui se jette dans le Dnieper, est célèbre parce que ce fut sur ses bords que le prince Odoïevsky battit les troupes polonaises, lors de l'expédition du prince Alexis Mikhaïlovitch contre Smolensk.

À 25 verstes de Smolensk, des 2 côtés de la route de *Krabinski*, se trouve un rempart de terre, élevé par Pierre-le-Grand pour arrêter Charles XII, qui avait tenté de se frayer un chemin à Moscou par Smolensk.

À 40 verstes de la même ville, on voit le village de *Tchijévo*, célèbre comme lieu de naissance du fameux Potemkin. A. J.

164. UNTERSUCHUNGEN ÜBER DIE GESCHICHTE DER HARZBURG, etc.—Recherches sur l'histoire du château de Hartzbourg

et de l'idole Krodo ; par DZLIUS, de Wernigerode. In-8° de xxviii et 303 p., avec 63 documens et un traité sur l'idole Krodo, de viii et 168 p. Halberstadt, 1826; Vagler. (*Götting. gel. Anzeig.* ; 1827, n° 77, p. 761).

L'auteur s'est imposé la tâche de travailler, d'après les sources les plus authentiques, à l'histoire du château de Hartzbourg, afin de réduire à leur juste valeur tous les écrits fabuleux sur ces ruines, écrits aussi absurdes que les traditions qui les ont occasionnés. Il démontre que l'histoire n'offre aucune trace de paganisme sur le Hartz, et que Charlemagne n'y a jamais fait construire de chapelle. D'après lui, Henri I et Conrad II n'ont rien fait construire sur le Hartz; il prétend que c'est sous Henri IV que le château de Hartzbourg a été édifié, et qu'il fut détruit bientôt après. Un siècle plus tard, sous Frédéric I^{er}, il fut remplacé par un château d'une plus petite étendue, et qui changea souvent de maître jusque vers le milieu du 17^e siècle, où il tomba entièrement en ruines. Le traité sur l'idole Krodo a également pour but de réfuter à jamais toutes les absurdités qu'on a écrites sur ce sujet. L'auteur démontre qu'il en a été question, pour la première fois, dans la chronique fabuleuse du 15^e siècle, par Bothe, et que l'existence de cette idole n'est fondée sur aucune source.

L. D. L.

165. CENNI ISTORICI, etc. — Observations historiques sur la ville et la citadelle de Turin, depuis 1418 jusqu'en 1826; par Antoine MILANESIO, géomètre roy. In-8°. Turin, 1826; Favale.

M. Milanésio a divisé son ouvrage en 2 parties. Après avoir rappelé que Turin passa sous la domination des comtes de Savoie, par le mariage d'Adélaïde, femme d'Othon, 3^e fils d'Humbert *aux blanches mains*, dont elle eut Amédée II, qui succéda à l'héritage longtemps contesté des marquis de Suze, il expose dans la 1^{re} partie, les accroissemens et les changemens que cette ville a subis depuis Amédée VIII jusqu'à l'année 1814. Il marque parmi les anciens monumens, les tours dites d'*Onide*, que le vulgaire croit avoir été habitées par le poète romain, supposition dont on a fait justice depuis longtemps. Il passe de ces tours au rempart nommé le bastion de Saint-Laurent, dont il fait remonter l'origine à l'année 1461, sous le règne de Louis, fils d'Amédée VIII; mais il ne s'attache pas à fournir les preu-

ves d'un fait qui, s'il était constaté, établirait en faveur des Italiens la priorité de l'introduction en Europe de ce genre d'architecture militaire. Il cite ensuite la citadelle de Turin, construite sous Emmanuel Philibert, ainsi que les canaux, les églises, les hôpitaux, les théâtres et un grand nombre d'autres monumens qui ont placé la capitale du Piémont au rang des plus belles villes du monde. M. Milanésio n'oublie pas de mentionner le pont que les Français y ont bâti sur le Pô, pendant leur dernier séjour en Italie. La seconde partie du livre décrit les embellissemens que Turin a reçus depuis 1814. Cette ville renferme actuellement 110,000 habitans dans une enceinte de 7,398 mètres de tour. Sa position au centre d'une province riche et florissante, l'accroissement rapide de sa population, et l'impulsion donnée par le gouvernement y ont favorisé la rapide multiplication des établissemens et des édifices de tous genres. M. Milanésio fait rarement la part de la critique et ne recherche pas avec assez de soin si ces constructions nouvelles ont été dirigées d'après les règles d'un goût sévère. On doit cependant mettre au nombre des innovations et dignes d'éloges l'agrandissement du palais des sciences, dans lequel on a placé le musée des antiquités égyptiennes formé par M. Drovetti, qui l'a cédé, il y a quelques années, au gouvernement piémontais. M. a fait paraître séparément une carte de Turin, gravée par M. Bordiga, habile artiste de Milan; elle contient des tableaux chronologiques et statistiques qui sont un véritable résumé de l'ouvrage. (*Revue encycl.* ; déc. 1827, p. 706).

166. DÉBRIS HUMAINS.

On a fait dernièrement une curieuse découverte de cette espèce à Fornham Ste-Geneviève, près de Bury, comté de Suffolk. Depuis plusieurs jours, des bûcherons travaillaient à abattre un frêne très-caduc, de 18 pieds de circonférence à sa base, situé sur une petite éminence près de l'église du lieu. A la chute de l'arbre, ses racines intérieures, qui étaient d'une grosseur et d'une longueur considérables, soulevant le sol à une très-grande distance, mirent à découvert une multitude de squelettes, ou plutôt de fragmens de squelettes, tous couchés en cercle, la tête en-dedans, et entassés les uns sur les autres, par rangées, sur une profondeur d'environ 4 pieds. De tous ces ossemens, le

mieux conservé était une mâchoire inférieure, de grande dimension, et garnie de toutes ses dents; tous les autres se trouvaient très détériorés. L'histoire et la tradition (1) nous apprennent qu'il se donna, sous le règne de Henri II, en 1173, une bataille sanglante et décisive dans ce même village. Suivant Hoveden, le comte de Leicester, à la tête d'un corps considérable de Flamands; avait fait une descente sur les côtes de Suffolk; pour appuyer les prétentions du fils rebelle du roi, au trône de son père, et avait été rejoint par Hugh Bigod, comte de Norfolk, qui lui livra le château de Framlingham, lorsqu'il fut attaqué par Richard de Lacy, régent du royaume en l'absence du roi; avec une armée moins nombreuse; à la vérité, mais plus valeureuse que la sienne. Cette dernière, composée, en majeure partie, de tisserands et autres espèces d'artisans, fut enfoncée en un instant: 10,000 d'entre eux furent passés au fil de l'épée; et ceux qui échappèrent au carnage, se trouvèrent très heureux d'obtenir, par capitulation, la faculté de se retirer sains et saufs dans leur pays. Il est probable que les squelettes dont il s'agit, à en juger par le soin avec lequel ils ont été disposés; sont ceux des hommes tués qui appartenaient au parti vainqueur, et que le frêne fut planté au-dessus de leur fosse commune pour en indiquer l'emplacement. Ce fait, s'il est exact, offre un nouvel et frappant exemple de la longévité des arbres. On trouve assez fréquemment dans les environs, des squelettes et des os humains isolés, ainsi que des débris d'armes et d'armures; mais une circonstance remarquable; c'est qu'on ne découvrit, dans la présente occasion, aucune espèce d'attirail de guerre. (*Gentlem. Magaz.*, suppl. à la part. 11 de 1826).

167. MONUMENS FRANÇAIS INÉDITS, pour servir à l'histoire des arts, des costumes, etc., rédigés, dessinés, gravés et coloriés à la main, d'après les originaux; par N. X. VILLEMIN. In-fol., livr. XLIV; prix, 12 fr. Paris, 1828; Treuttel et Würtz.

Contenu: costumes civils de la fin du 14^e siècle.—Détails des

(1) Il existe dans les environs de ce village une bruyère que l'on suppose être appelée *Bruyère de Jean*, du nom de baptême du comte de Leicester; et un gué de la rivière de Lark, situé à peu de distance de ce point, porte encore le nom de *Gué de la comtesse de Leicester*. Il y a quelques années on trouva au fond de la vase, près de ce dernier endroit, une bague dont la description répondait à celle de la bague que, suivant la tradition historique, le comte de Leicester perdit dans sa fuite.

arcades de la nef intérieure de la cathédrale de Bayeux.—Figure d'Enguérand de Monstrelet, historien, prévost de Cambrai et bailli de Walscourt.—Détails de quelques ornemens de l'église de Marienkirch, à Lubek.—Couronnement d'un avant-corps du château de Fontaine Henry, près de Caen.—Lit et ornement du 16^e siècle.

168. HISTOIRE DE L'ABBAYE ROYALE DE Jumièges; par C. A. DESMAYES, membre de la Société des antiquaires de Normandie. In-8° avec fig. Rouen, 1827.

L'auteur a donné les plus grands soins à la publication de cette histoire; il en a enrichi la partie descriptive de gravures et de dessins, exécutés par MM. E. H. Langlois, du Pont de l'Arche, Brevière et autres.

169. ÉTAT HISTORIQUE ET DESCRIPTIF SUR L'ÉGLISE ET L'ABBAYE DE ST-GEORGES DE BOCHERVILLE, PRÈS ROUEN; orné de planches lithographiées ou gravées, et de plusieurs vignettes; par Achille DE VILLE. In-4° de 16 feuilles, plus les planches; prix, 15 fr. Rouen, 1828; Frère.

170. DISSERTATION SUR L'OSTENSOIR D'OR offert par Fénelon à son église métropolitaine, pour servir de supplément aux différentes histoires de Fénelon. In-8° de 5 demi-feuilles, plus une planche; prix, 1 fr. 25 c. Paris, 1827; Ferra jeune.

171. TUMULI DÉCOUVERTS PRÈS DU NIAGARA; par le major A. F. MACINTOSH.

A environ 3 milles des chutes du Niagara, près de l'habitation de sir P. Maitland, s'élève une chaîne de montagnes d'où l'eau plonge au loin sur le lac Ontario et le pays d'alentour, en majeure partie couvert de bois. Sur la partie la plus élevée de cette chaîne, présentement appelée *Mont-Dorchester*, un grand chêne, qui mesurait cinq pieds en circonférence à sa base, fut déraciné par le vent, et, dans l'excavation qui en résulta, laissa à découvert une certaine quantité d'ossements humains. Cette ouverture ayant été élargie sur un diamètre d'environ dix pieds, on trouva une couche épaisse d'os disposés symétriquement, et formant un grand nombre de squelettes entiers et dans un bon état de conservation. Les os du poignet de plusieurs de ces squelettes étaient ornés de bracelets; on trouva aussi parmi

ces débris humains la partie supérieure d'un tomahawk, des pipes indiennes, des grains de verre et autres espèces d'ornemens. Cette découverte fit conjecturer que les débris en question étaient ceux d'un corps d'Aborigènes de ce pays qui avaient péri dans quelque combat livré sur cet emplacement et trouvé leur tombeau sur le champ de bataille.

La partie la plus intéressante de cette découverte ; consiste toutefois dans celle de nombre de grandes conques. Quelques unes de ces coquilles, placées sur la tête de plusieurs squelettes, étaient percées de trous en guise d'instrument à vent. Plusieurs fragmens de coquilles, trouvés près de la partie supérieure du corps, semblent avoir été portés sur les épaules et sur les bras, soit comme arme défensive, soit comme ornement ; c'est du moins ce que font conjecturer des trous pratiqués à l'une de leurs extrémités, et probablement destinés à recevoir des attaches. On assure que cette espèce de coquilles ne se trouve que sur les côtes occidentales de l'Amérique et sur les rivages des îles voisines situées entre les tropiques. En voyant ces coquilles, je me rappelai qu'il existait dans le muséum de New-York un vêtement du fils du roi d'Owhehee, qui avait été dans le temps, transporté en Europe par l'un des vaisseaux de l'expédition du capitaine Cook, et sur lequel se trouve, en forme d'ornement, une conque de la même espèce. Des investigations sur cet objet ne pourraient-elles pas jeter quelque jour sur l'histoire de la population originelle des continens d'Amérique et des îles de la mer Pacifique ?

L'emplacement où ces débris ont été trouvés a toute l'apparence d'avoir été un camp indien. L'escarpement du terrain sur le côté du lac, qui en est éloigné d'environ sept milles, paraît avoir été exécuté de main d'homme ; et, là où le sol est dégagé de l'épaisse couche de feuilles d'arbres pourries qui le recouvre entièrement, on aperçoit, autour d'un espace de plusieurs acres, des trous ressemblant à des trous de piquets. On pourrait inférer de tout ceci que les guerriers en question n'ignoraient point l'art de la guerre, en ce qui du moins est de la formation d'un camp défendu par des ouvrages extérieurs, qui présentent l'ébauche de fortifications régulières.

On ne peut guères douter qu'il n'ait été construit dans l'origine un tumulus au-dessus de ces ossemens ; car, à peu de distance de là, quatre monceaux de terre, qui ressemblaient à des

tumuli, ayant été ouverts, se trouvèrent contenir des os et des ornemens de l'espèce dont je viens de parler.

Les habitans des environs ont emporté une partie des crânes, particulièrement ceux qui étaient entiers. Je suis toutefois parvenu à recueillir un certain nombre des débris les mieux conservés, que je me propose d'envoyer en Europe.

Des flancs de la colline, sort une fontaine dont l'eau, qui est de la plus grande transparence, suffit pour faire tourner un moulin situé non loin de là : tel est invariablement le cortège d'un tumulus, soit dans la Grande-Bretagne, soit en Scandinavie, soit en Asie. Je ne puis m'empêcher de regretter que ceux de Niagara n'aient pas été visités par quelques-uns de ces savans qui ont déployé tant de connaissances et d'intérêt dans leurs traités sur les tumuli d'Europe, d'Asie et d'Afrique; car les tumuli de Niagara pris ensemble, joints aux monumens du même caractère, que M. le baron de Humboldt décrit comme existants au Mexique, pourraient servir à jeter un grand jour sur une période de l'histoire du monde dont les annales nous manquent entièrement, et qui semble ensevelie dans les ténèbres de l'antiquité la plus reculée.

Liste des objets envoyés en Angleterre par le major Macintosh : Un crâne et trois fémurs; un chaudron de bronze; une feuille de métal; plusieurs chapelets de grains de verre colorisés; plusieurs chapelets de grains faits, en apparence, de coquilles et d'os; la tête d'une pipe; une conque entière; plusieurs pièces de la même espèce de coquille, disposées en forme d'ornemens. (*Annals of Philos.*; février 1825, p. 122.)

172. NOTICE SUR LA RARETÉ DES MÉDAILLES ANTIQUES, leur valeur et leur prix, etc.; par M. G. JACOB. In-8° de 82 p. Paris; 1828, Éverat.

Cette brochure est comme un supplément au traité de numismatique, publié par le même auteur en 1825. Ce n'est qu'un extrait des traités de Pinkerton, Jean Godefroy et Lipsius sur le même sujet; il est suivi de la dissertation de Raper, sur la valeur et le poids des monnaies grecques et romaines, dissertation déjà imprimée dans l'abrégé des Transactions de Londres publié en 1789 par Millin. M. G. Jacob a joint à tous ces extraits quelques notes tirées des écrivains postérieurs, et c'est avec toute raison qu'il renvoie finalement le lecteur aux ouvrages de M. Miqnnet.

173. ANALYSE CHIMIQUE DE PLUSIEURS MÉDAILLES ROMAINES de grand, moyen et petit bronze; par B. PARKES. (*Journal of science and the arts*; n° XLII, p. 301.)

L'auteur s'est proposé de rechercher quelle est la composition du bronze romain des médailles, à diverses époques de l'existence de l'Empire. Il a opéré sur des monnaies à l'effigie d'Agrippine, Claude, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Sabine, Faustine la mère, Commode, Julia Severa, Alexander, Otacilla Severa, Posthume, Victorinus, Aurélien, Probus, Constantin, Constance, Valens, Arcadius et Théodose. La variation dans la proportion des alliages est très-grande, d'après les résultats publiés par l'auteur; ils ne peuvent manquer d'intéresser les numismatistes, quoique ces résultats ne fournissent aucune donnée positive de plus pour discerner les médailles fausses des véritables, les loix de cet alliage ayant été vraisemblablement incertaines pour les temps et dans les lieux divers.

174. DISSERTATION SUR LES MÉDAILLES PHÉNICIENNES attribuées à la ville de Canaca, ou à celle de Concana; par LINDBERG, avec 1 pl. (*Miscellanea hafniensia*; Tom. II, fascic. 1, 1824.)

Rhenferd, Velasquez, Bayer, Bellermaan, etc., font connaître des médailles phénico-puniques, qui représentent d'un côté une tête d'Hercule jeune et imberbe, et à l'envers deux poissons de l'espèce des thons, ainsi qu'une étoile ou un croissant de lune. La tête d'Hercule se reconnaît à la peau de lion qui la coiffe en partie, et à la massue que l'on observe sur le côté. Quelques médailles ont, au lieu d'une tête d'Hercule, une tête d'homme nue, ou bien même du casque. D'autres ont au revers une proue de navire au lieu de deux thons. Mais ce que toutes ces médailles ont de commun, ce sont quelques lettres phéniciennes que nous ne pouvons figurer ici, et qui ressemblent un peu aux lettres grecques $\epsilon\upsilon\phi$, ou $\epsilon\upsilon\phi$. Quelques érudits les ont interprétées comme faisant le commencement d'un nom de lieu tel que Canaca ou Concana. La 1^{re} leçon est celle que proposent Velasquez et Pérez Bayer : Canaca étant une petite ville d'Espagne sur le Bétis. Bellermaan lit Concana; c'était une ville de la province taragonaise. Pérez confond ces médailles avec celles de Cadix. M. Lindberg discute la valeur des signes sur les médailles en question; il fait voir la différence qui existe entre les médailles qui portent les 2 lettres

phéniciennes et les médailles de Cadix : celles-ci portent aussi une tête d'Hercule et un ou deux thons : on y voit même quelques caractères phéniciens qu'on retrouve sur les revers des médailles en question, et qu'on n'a pu encore déchiffrer ; mais, en comparant attentivement les deux espèces de médailles, on y retrouve quelques différences ; par exemple, sur les médailles de Cadix, la tête d'Hercule est quelquefois radiée ; elle ne l'est jamais sur les médailles attribuées à Canaca ; sur celles-ci elle est quelquefois casquée, ce qui ne se voit point sur les médailles de Cadix : M. Lindberg a trouvé même une différence entre les bronzes des deux espèces de médailles. On trouve des médailles de Cadix en argent : les médailles attribuées à Canaca sont toujours en bronze : le module est le même pour les deux espèces.

Les 3 caractères dans lesquels d'autres savans ont reconnu le commencement d'un mot tel que Canaca ou Conaca, paraissent à M. Lindberg signifier SEXS : or Sex était une ville d'Espagne sur le bord de la mer, entre Malaga et Abdera ; elle était renommée pour ses pêches, et avait été fondée vraisemblablement par les Carthaginois, comme Malaga et Abdera, entre lesquelles elle était située.

D.C.

175. ESSAI SUR LES MÉDAILLES ANTIQUES DES ÎLES DE CÉPHALONIE ET D'ITHAQUE ; par C. P. DE BOSSET. In-4^e de 30 p., avec 5 pl. Londres, 1825 ; Longman, Brown et compagnie.

L'auteur de cette intéressante dissertation, ayant séjourné 4 ans à Céphalonie, a eu l'occasion d'en étudier les antiquités, notamment les médailles, et d'examiner sur les lieux, et comparativement à ses propres recherches, les opinions des numismates sur ces médailles. Selon M. de Bosset, les classifications reçues auraient besoin de quelques changemens, et ceux qu'il propose nous semblent justifiés par les faits et par les médailles dont il donne de bonnes descriptions et de bonnes figures. Il fait voir qu'on a attribué à Céphalonie quelques médailles de Céphalodion, en Sicile, et que l'erreur, à l'égard de ces deux lieux, a été réciproque. Celle que Pellerin donnait à Céphalonie sur la seule légende abrégée KE, M. de Bosset ne l'a jamais retrouvée dans cette île : il n'admet pas non plus pour cette localité les médailles que Goltz lui accorde parce qu'elles portent KPA, Céphalonie ayant eu le nom de Cranæ. Il n'a

pas non plus trouvé dans cette île les pièces que Neumann et Pellerin attribuent à Pronos; il ne pense pas non plus qu'on ait jamais frappé des médailles pour la totalité de l'île, mais seulement pour les peuples principaux : les Pallenses, les Cranii, les Samæi et les Pronæi; on retrouve encore les ruines de leurs villes, et M. de Bosset croit avoir reconnu les vestiges d'une 5^e ville, celle de Taphos, mentionnée par des écrivains grecs, auprès d'un couvent nommé aujourd'hui Taphiò, sur la côte occidentale de l'île, à 7 milles de Lixuri. Il y existe un grand nombre de tombeaux taillés dans le roc, et ils ont un aspect d'ancienneté supérieure à celle des autres excavations semblables qui existent dans l'île. M. de Bosset veut donc que les médailles, dont la légende est ΚΕΦΑΛΟΖ avec les sigles ΠΑ groupées ou non, que Eckhel a attribuées à l'île entière, soient attribuées à la seule ville de Paleæ. Ce n'est presque que dans ses ruines qu'on les retrouve en effet. Il rapporte d'ailleurs, et avec assez de vraisemblance, au mythe de Céphale, les divers sujets figurés sur les médailles de ces villes. A ces utiles renseignemens, M. de Bosset en ajoute d'autres relatifs aux médailles d'Ithaque, et il en publie 4 qui portent la tête d'Ulysse. Nous donnerons le véritable sommaire de cet intéressant ouvrage, en transcrivant la description des médailles que le modeste auteur donne comme inédites.

CÉPHALONIE. *Paleæ* : n° 5 de la description et des planches : tête de femme, à droite, derrière, un épi; dans le champ Π (A manque). = Homme nu assis sur un rocher, à gauche, un dard dans sa main droite. Æ. 4.-n° 7, tête de femme coiffée d'un bonnet, à gauche; ΠΑ (en monogramme). = Pégase volant, à gauche; au-dessous ϕ; AR. 3.-n° 8, Un béliet à gauche, et Π. = Un épi dans une aire en creux; AR. 3.-n° 10, Un épi, et ΠΑ. = Un gouvernail, un dauphin et un fer de lance. AR. 4. (frappée sur une médaille de Philippe)-n° 11, Tête de femme à gauche. = Un grain d'orge dans un Π, et un dauphin. Æ. 4.-n° 16, Dauphin à gauche, des ondes, et ΤΕΙ ou ΤΕΡ. = Le grain d'orge et Π; dans le champ ΠΑ. Æ. 4.-n° 17, Tête casquée de Pallas, de face. = Couronne de laurier, au milieu Π. Æ. 4.

Cranium : n° 18, ΚΡΑΝ. Béliet marchant, à gauche. = ΚΡΑ autour d'un arc, dans une aire carrée, en creux. AR. 2.-n° 22, Béliet. = Arc avec deux points. AR. 2.-n° 31, Tête de face tirant sa langue. = Triquètre avec les lettres ΚΡΑ. AR. 1.

n° 32, 33, 34, La même avec quelques différences. — n° 36. Tête de bœuf, de face. = Les lettres K et H au-dessus. Æ. 4. — n° 37 à 41, *idem*, avec quelques différences, ou avec une tête de femme, toutes Æ. 3 ou 4.

Samé. N° 45, Tête d'homme, à droite. = Chien courant, à droite. Æ. 3. N° 52, Tête casquée de Pallas, à gauche. = Bélier à gauche. Æ. 4. — N° 54, Proue de navire, à droite. = Couronne de laurier avec le monogramme ΣΑ. Æ. 4. n° 55, *idem*.

Pronos. N° 56. Tête d'homme jeune, à gauche. = ΠΡΩΝΩΝ. Une massue; AR. 3. N° 57, *idem*. ; sans légende.

ITHAQUE. N° 4 de la planche 5. Tête casquée de Pallas, à droite. = ΙΘΑΚΩΝ. Homme nu debout, à droite, une lance dans la gauche. Æ. 3.

DELPHES. N° 3. (*Idem.*) Tête de nègre, à droite. = Tête de chèvre, de face, dans une aire en creux. AR. 5. n° 4, *idem*. ; la tête à gauche.

Nous ferons remarquer, en finissant, les sujets des deux vignettes qui ornent le volume publié par M. de Bosset : L'une est un cupidon arrachant une branche d'arbre, petit bas-relief en bronze incrusté en argent; l'autre est une figure également en bronze, dont les membres sont tous placés en sens inverse de l'ordre naturel, ce qui donne de nouvelles physionomies à la figure à mesure qu'on la considère en divers sens. Ces deux curieux morceaux ont été trouvés dans l'île de Samé. Ils ne peuvent manquer d'intéresser les archæologues.

Ce que nous venons de dire sur le sujet principal de l'ouvrage de M. de Bosset, suffira aussi pour le leur recommander : il contient des vues qui sont à la fois bonnes et nouvelles. C. F.

176. LETTRE A M. LE CHEVALIER GOSSELLIN, sur les médailles des empereurs de Trébisonde. In-8° d'une feuille; plus, une pl. Metz, 1827; imp. de Dosquet.

La couverture imprimée porte : *Mélanges de numismatique et d'histoire*; IX° suite. L'auteur est M. le baron MARCHANT.

177. INSCRIPTION GRECQUE DÉCOUVERTE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. (*Journal des voyages*; déc. 1827, pag. 380.)

C'est d'après la gazette universelle de Bogotta que le journal précité annonce la singulière nouvelle de la découverte d'une

inscription grecque auprès de Monte-Video. Selon cette gazette, l'inscription disait que *Alexandre, fils de Philippe, étant roi de Macédoine, vers la 63^e olympiade, en ces lieux Ptolémée. . .*, le reste manque, et les journalistes en concluent que quelque officier d'Alexandre, nommé Ptolémée, avait été jeté par une tempête dans la grande mer, sur les côtes du Brésil, et y avait élevé le monument qu'on publie. Il faudrait d'abord constater l'existence de l'inscription, ensuite son authenticité, et ceci me semblerait bien difficile : ce serait, selon l'inscription rapportée, dans la 63^e olympiade que cet officier d'Alexandre fils de Philippe, se serait trouvé à Monte-Video; mais ce même Alexandre n'est venu au monde que la 1^{re} année de la 106^e olympiade, et n'est monté sur le trône que dans la 111^e, c. à d. à peu près 200 ans après la date insérée dans l'inscription pour ces mêmes événements; il paraît qu'à Bogotta on veut s'amuser des érudits de l'Europe.

178. L'ANTICO MARMO SCRITTO, etc. — Commentaire sur l'inscription gravée sur le marbre de la colonne de Pouzzol; par l'ab. G. B. ZANNONI, antiquaire de la galerie de Florence. 1826.

179. DI UN'EPIGRAFE LATINA, etc. — Dissertation sur une épi-
graphie latine dédiée à la Tutelle, et, à cette occasion, sur
les génies des anciens; par GIOV. GIROLAMO ORTI. In-4° de
24 pag. Vérone, 1826; Bisesi. (*Bibl. ital.*; p° CXXX, oct
1826, p. 114.)

180. DISSERTATION SUR LES INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES DÉCOU-
VERTES A BORDEAUX; par M. JOUANNET. In-8°, avec 12 pl. Bor-
deaux, 1827.

Des travaux entrepris, en 1827, dans le mur de l'antique en-
ceinte de Bordeaux et auprès de l'ancien lycée, ont mis à dé-
couvert un grand nombre de cippes funéraires, que M. Jouan-
net, avec ce zèle éclairé dont il a donné tant de preuves, s'est
empressé de publier. Son ouvrage est accompagné des dessins
fidèles de 39 de ces intéressans monumens, et à leur sujet
l'auteur cherche l'époque à laquelle chacun d'eux peut apparte-
nir et celle où tous ont été employés à la construction des anti-
ques murailles de Bordeaux. La plupart des inscriptions funé-

raires contenant des noms gaulois, il est évident qu'elles remontent à un temps où l'influence romaine n'avait pas encore effacé les antiques dénominations des familles gauloises, conséquemment vers des temps peu postérieurs à sa conquête, au 1^{er} et au 2^e siècle de l'ère chrétienne. Plusieurs monumens sont ornés de bas-reliefs, dont quelques-uns sont remarquables sous le rapport de l'art. Le n^o 32 représente le jeune *Dilectus* couvert du *hardo-cucullus* et conduisant, à cheval, deux bœufs au labourage. Le n^o 36 représente le sculpteur *Amabilis* travaillant à un monument; et son frère *Amandus* qui le lui a consacré. Le n^o 39 est le buste en relief d'un ouvrier tenant dans ses mains une doloire et une sorte de règle graduée, vraisemblablement le pied romain; le même instrument se voit sur un autre bas-relief; il serait intéressant d'en relever exactement les divisions, et nous y engageons M. Jouannet dans l'intérêt des difficultés qui peuvent exister encore au sujet de la véritable longueur du pied romain. Nous ajouterons encore une autre observation d'un intérêt non moins général. M. Jouannet annonce que les monumens ont été réclamés par MM. Brown et Faget, propriétaires du terrain où ils ont été découverts, qu'ils leur ont été remis et que leur goût pour les arts garantit suffisamment la conservation soignée de ces débris romains. Nous n'en doutons pas, mais il nous est permis aussi de regretter que ces monumens n'aient pas été déposés au musée de Bordeaux, même comme un don fait par MM. Brown et Faget. Nous ajouterons que ces monumens ayant fait partie d'une propriété publique, les anciens murs d'enceinte de la ville, à quelque époque, et comment que ces murs aient été vendus, la législation existante consacre en faveur de l'administration locale une réserve légale de tous les monumens des arts qui peuvent être découverts dans les portions du domaine public qui ont été aliénées. Les monumens trouvés dans les murailles de la ville pourraient donc être réclamés pour le musée; mais le patriotisme de MM. Brown et Faget, l'honneur qu'ils se feront en ajoutant au musée de la ville des objets qui y seront déposés par leur munificence, nous semblent un meilleur titre encore : la renommée de la cité doit être l'objet et l'effet du concours de tous les honorables citoyens.

Nous adoptons, du reste, l'opinion de M. Jouannet au sujet

de l'époque où ces monumens ont été employés comme matériaux. Les ravages des étrangers dans les Gaules , durant le 5^e siècle de notre ère, expliquent suffisamment cette opération, dont on trouve ailleurs des exemples analogues. On a recueilli des inscriptions romaines , un sarcophage et des débris de plus anciens monumens dans l'intérieur des murs de *Calaro*, ou Grenoble, reconstruits par l'ordre de Dioclétien et Maximin. Ces monumens étaient aussi placés entre les deux paremens des murs , non pas à sec , mais noyés dans le ciment. C. F.

181. INSCRIPTIONS POUR QUELQUES MONUMENS PUBLICS; par le comte de BARJON, de l'Acad. des arcades. Grand in-4^o. Bordeaux, 1828.

D'après les réglemens émanés de l'autorité publique et consacrés par l'usage, la composition des inscriptions pour les monumens publics appartient exclusivement à l'Académie royale des belles lettres de l'Institut, et il serait facile de justifier une telle mesure, s'il en était besoin, soit dans l'intérêt de la bonne rédaction de ces inscriptions, soit par rapport à la vérité de l'histoire et aux convenances qui se rattachent à l'ordre public. Cela n'empêche pas que des hommes instruits s'exercent dans ce genre de composition latine, et tel est le goût particulier de M. le comte de Barjon. Dans un court avertissement il expose les divers genres d'inscriptions, qu'il distingue en *honoraires*, *laudatives*, *votives* et *historiques*, toutes essentiellement différentes des inscriptions tumulaires. Pour les quatre classes précédentes, il est besoin d'un style différent, et l'on sent en effet que la simple narration d'un fait exprimé par une inscription historique ne peut ressembler à l'emphase bien permise dans une inscription honoraire, ou à l'exaltation d'un sentiment qui devient le sujet d'un vœu. M. le comte de Barjon a été fidèle, dans ses inscriptions, aux préceptes qu'il indique lui-même. Ces inscriptions sont au nombre de 15, et le plus grand nombre se rapporte aux monumens de Paris, à ceux surtout qui sont érigés dans cette capitale depuis la restauration. Les autres se rapportent au monument de Marseille en mémoire de la dernière campagne d'Espagne, et 3 aux honneurs rendus à Pichegru dans la ville de Besançon, Lons-le-Saulnier et Arbois. Quelques-unes des inscriptions composées par M. de Barjon se

sont remarquer par leur brièveté, telle est celle qu'il trouverait convenable pour la statue équestre de Louis XIV érigée sur la place des Victoires : on lirait sur l'un des grands côtés : **I.VDOVICO MAGNO ITERVM**, et sur le côté opposé : **LVDOVICI DECIMI OCTAVI AVSPICIIS VINDICIBVS**. D'autres inscriptions sont d'une grande étendue, mais cependant susceptibles d'être contenues dans l'espace qui leur est ordinairement destiné. Du reste, on partagera pleinement l'avis de l'auteur au sujet du droit concédé à l'Académie de composer les inscriptions monumentales; il ne faut pas pour cela que ce genre d'ouvrage demeure étranger aux autres littérateurs. En tout l'émulation est utile, et nous n'aurions pas les inscriptions de Santeuil, ni d'autres encore, s'il avait fallu être du nombre de leurs juges pour les méditer, les offrir et les faire admettre. Telle est la pensée finale de l'auteur, et elle est justifiée par son propre ouvrage. Les savans qui s'adonnent à ce genre de composition liront avec intérêt et avec fruit celles de M. le comte de Barjon, et y trouveront à la fois de bons principes et de bons exemples.

L. B.

HISTOIRE.

182. ÉPHÉMÉRIDES UNIVERSELLES, ou Tableau religieux, politique, littéraire, scientifique et anecdotique, présentant pour chaque jour de l'année un extrait des annales de toutes les nations et de tous les siècles depuis les temps historiques jusqu'au 1^{er} janvier 1828. In-8°. Paris, Corby.

Il a déjà paru 2 volumes de cet ouvrage, qui doit en avoir 13. Ne les ayant pas encore reçus, nous ne pouvons porter aucun jugement sur son exécution, quoique les noms des principaux collaborateurs nous paraissent être d'un heureux augure pour le succès de l'entreprise.

183. OBSERVATIONS CRITIQUES SUR LE SYSTÈME DE BAILLY, TOUCHANT L'ORIGINE DES SCIENCES ET DES ARTS; par G. M. REYMOND. (*Mémoir. de l'Acad. de Savoie*; Tom. 1, p. 260, 1825.)

L'origine des arts et des sciences sera toujours un sujet de dispute éternelle parmi les savans. D'après M. Cuvier, la terre a éprouvé de grandes révolutions, qui en ont plus d'une fois

changé la face, tant de ruines mêlées et entassées attestent ces prodigieux bouleversements dont on ne saurait déterminer les époques. Le dernier, à qui l'histoire donne le nom de déluge, est arrivé dans un âge plus reculé selon les uns, et plus avancé selon les autres; On ne peut avoir sur ce point qu'une vérité de foi plutôt que de démonstration. M. Raymond attaque le système de Bally pour en substituer un autre, et l'on n'en est pas plus instruit. L'esprit le plus sage, sans se jeter dans des conjectures, est celui qui avoue franchement ce qu'il n'est pas donné à la raison de connaître sans les yeux de la foi.

Pour réfuter les connaissances antédiluviennes qu'admet Bailly, M. Raymond nous dit naïvement qu'il n'a jamais ouï dire que Noé eût embarqué dans l'arche des collèges de prêtres chargés de transmettre sur la terre renouvelée les connaissances dont ils auraient été dépositaires; cependant, il aurait été tout aussi facile d'y placer du moins leurs archives symboliques que cette multitude d'animaux qui se trouvaient épars dans les divers climats du monde, quoique M. Cuvier ait suffisamment établi par les ossemens qu'on a trouvés dans les ruines de la nature, que Noé avait oublié d'en embarquer différentes espèces qu'on ne retrouve plus aujourd'hui.

Machiavel a dit, ce me semble, quelque chose de fort raisonnable sur le destin des arts et des sciences, à l'époque de ces grandes révolutions. Il ne se sauve alors, dit ce grand homme, que des individus grossiers et ignorans, qui se réfugient sur le sommet des montagnes. Comme alors les monumens de la pensée et de l'industrie humaine, arts, sciences, bibliothèques ont péri, la mémoire des choses passées s'efface entièrement. Un monde finit, un autre monde recommence; tout est sauvage et désert dans la nature. La terre manque d'hommes et d'animaux. Ce n'est que par le progrès lent du temps que l'homme, en se multipliant, en fait de nouveau sa conquête, et la soumet à l'empire des arts et de la civilisation.

Comme après de pareilles catastrophes les hommes restent longtemps sauvages et barbares, l'histoire de ces premiers temps manque tout-à-fait; mais la curiosité est une inclination naturelle de l'esprit humain; on aime mieux inventer des fables que de reconnaître de bonne foi son ignorance. Ainsi, M. Raymond, sans combattre ni confirmer de système, aurait montré

une plus grande force de raison et de sagesse si, comme Chrétien, il s'en était rapporté de bonne foi à la bible, et comme savant, il eût confessé son ignorance, d'autant qu'il est des choses divines qu'il ne faut pas confondre avec les choses profanes. L'arche de Noé est un miracle qu'il n'est pas permis à la raison d'expliquer.

A. M.

184. HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE, depuis l'an 2000 avant J.-C., jusqu'à nos jours; précédée d'une notice géographique et de traités spéciaux sur la chronologie, la religion, la philosophie, la législation, la littérature, les sciences, les arts et le commerce des Hindous; par M. DE MARLÈS; avec une carte de l'Inde ancienne et moderne. 6 vol. in-8°; prix, 7 fr. le volume. Paris, 1828; Emler frères.

Les 4 premiers volumes de cet ouvrage sont en vente; les deux derniers ne tarderont pas à paraître. Nous rendrons compte incessamment des quatre qui sont publiés.

185. SUR L'ÉTAT ACTUEL DE PLUSIEURS VILLES ET PRINCIPAUTÉS DU MILIEU DE L'ASIE, extrait d'un manuscrit. (*Asiatski Vestnik*. — Courrier Asiatique; janv., mars, avril et mai, n^{os} 1, 3, 4 et 5, 1826.)

1) *Khiva*. L'étendue et la population de cette contrée sont bien moins considérables que celles de la Boukharie. La ville de Khiva est la résidence du khan souverain, Mohamed-Rakhim, et compte 15,000 habitants. Elle est située sur une hauteur, fortifiée par une muraille en terre, et entourée de deux côtés par deux petits lacs. Elle est à 23 verstes d'*Ourguentsa*, la ville la plus peuplée après elle. On peut citer aussi les villes de *Khézarass*, ou *Khézarassab*, *Khanka*, *Courtand*, *Aral* et *Khadji-Ili*, qui toutes sont également entourées de fossés et de murs d'argile. Celles de *Ragat*, *Karaman*, *Koskotouk* et *Khanabad* sont petites et peu peuplées. Elles sont toutes habitées par les Tourkomans, à l'exception de *Gourlund*, d'*Aral* et de *Khadji-Ili*. Khanabad est la mieux fortifiée de toutes, et l'on y compte jusqu'à mille familles. Elle comprend dans son arrondissement *Kat* et *Yan-Pou-Kala*, ainsi que plusieurs autres bourgs et villages, habités par dix mille familles umbeks. *Kiptchak*, *Khimi*, *Kangli*, *Manguit*, ne

sont que des villes insignifiantes. Celle d'*Atialisch*, avec ses dépendances, renferme 5 mille familles Karakalpaks, et l'on porte à 20,000 familles de Tourkomans, de la race de Youmont, la population des villes d'*Anbar* et de *Ménak* : d'où l'on voit que le pays des Khiviens est principalement habité par les Uzbeks et les Tourkomans, tandis que les Karakalpaks y sont très-peu nombreux.

Les productions consistent principalement en blé, djivari, (espèce de froment), mil, et en une immense quantité de lentilles, dont les habitans font du beurre qu'ils préfèrent à celui que l'on tire du lait. Il y vient aussi beaucoup de coton, dont il se fait un assez grand commerce. On travaille mieux les schalls de soie à Khiva que dans la Boukharie.

On prétend avoir trouvé, il y a quelques années, dans un endroit de la principauté de Khiva, le Mézar-Schakh-Abas, ou le tombeau de Schah Abas; et, dans les ruines de l'ancienne ville d'Orkande, on aurait découvert en deux endroits des trésors, parmi lesquels plusieurs médailles frappées du temps d'Alexandre-le-Grand.

La force militaire du Khan des Khiviens s'élève à 20,000 hommes. Son fils, qui peut avoir maintenant 25 ans, est généralement considéré comme l'héritier présomptif de la Couronne. Toutes les fois que son père s'absente de la capitale, c'est lui qui le remplace avec *Inak-Koultou-Mourad*, frère aîné du Khan, qui réside ordinairement dans la ville de Khézars. Le Khan a en outre un neveu, fils de son défunt frère Iltazar-Khan, et dont le pays entier cite avec éloge la prudence et le courage. *Mohammed-Nazar-Beï*, le plus jeune frère du Khan, demeure à Khiva. Le *Kouss-Beï*, ou visir *Mohammed-Riza* ne jouit pas de l'entière confiance de son souverain.

Quant aux qualités personnelles et au caractère du Khan actuel, tout porté qu'il soit à la violence, il n'en saisit pas moins toutes les occasions qui peuvent favoriser le commerce dans ses États.

Les Arals, qui mènent leur vie nomade près de Khiva et dans les environs du lac Aral, avec les tribus vagabondes de *Khodja-Ili* et des *Komades*, formaient une masse d'environ 15,000 familles qui, sous le commandement de leur chef *Yakh-salikh-Beï*, étaient d'abord continuellement en guerre avec les

Khiviens ; mais Illazar-Khan, frère aîné et prédécesseur du Khan actuel, en a exterminé une grande partie, parcequ'ils n' voulaient point reconnaître sa domination et se montraient bien plus disposés en faveur de la Boukharie. Les 5,000 familles qui restaient encore ont été transportées par le même Khan dans les environs de Khiva. Après quoi les terres limitrophes de la mer d'Aral ont été envahies par les Tourkomans des tribus ci-après énoncées : les *Abdaltsi* 8,000 ; les *Turdgiriens* 12,000 ; les *Bazandginiens* et *Kouroundjoukes* 4,000 ; les *Khadjaks* et *Mouraks* environ 12,000 familles ; ces peuples, dont la population monte à près de 36,000 familles, habitaient, dans le principe, le pays qui avait pour limites celui des *Manguischlak* ; mais, pressés par les Kirguis de la petite horde, ils furent contraints d'abandonner ce pays et de passer dans celui qu'avaient d'abord occupé les Arals. La tribu Tourkomane des *Tekés*, qui erre entre la principauté de Khiva et le Khorazan, reconnaît l'autorité du Khan des Khiviens. Elle se compose de 10,000 familles, et, jusqu'à l'époque de la soumission à ce prince, elle était demeurée indépendante. La tribu des *Youmoutes*, qui lui est également soumise, est une des plus braves de ces contrées. Il commande aussi aux *Emrekes*, et aux *Turcomans* de la rive gauche de l'*Amou*, entre le pays des *Merviens* et la Perse. Les *Karakalpaks*, qui habitaient sur les bords du même fleuve jusqu'à l'embouchure du *Syr-Dari* et dans les environs de la mer d'Aral, reconnaissent, ainsi que les Arals, la domination du Khan de Khiva. Les *Turkomans* de *Balk*, dont le nombre s'élève, de 4 à 5,000 familles se trouvent au sud du *Manguischlak*, sur les bords de la mer Caspienne. Plus de 20,000 familles, de la tribu des *Turkomans Youmoutes*, demeurent dans le *Korazan*, le pays d'*Aslerabad* et de *Karas*, et se trouvent sous la dépendance du Shah de Perse. Toutes les autres tribus du même peuple n'ont point d'autres souverains que celui de Khiva.

2) *Sarsab*. Les villes de *Sarsab*, *Kûtab*, *Orti-Kourgan*, ainsi que celles de *Gourdjab*, *Sinbargue*, *Tsarbag*, *Doulbé*, *Yani-Kourgan*, *Tseraktsi*, *Irkava*, *Dekhiek*, *Kamei*, *Djam*, *Diliantsi*, *Ouloussé* et *Karaténé*, qui en dépendent, obéissent à un chef indépendant de la famille de *Danielbek*, qui fut toujours l'irréconciliable ennemi du Khan des Boukhares. A la mort de

Danielbek, son fils aîné, prince brave, actif et ambitieux, suit en tout l'exemple de son père, et a inspiré les mêmes sentimens à son frère qui règne aujourd'hui dans Sarsab. Cependant, comme il ne veut point faire la guerre aux Boukhares, il reconnaît en apparence leur autorité, tout en restant maître indépendant dans ses États. Les deux seules forteresses de *Kalibas* et de *Djevre* obéissent au Khan de Boukharie. Toutes les villes dont on vient de parler sont, d'après la coutume orientale, entourées de fossés et de murs en argile.

La plus grande partie du coton que les Russes reçoivent des Boukhares vient du pays de Sarsab; car le coton filé de Boukharie revient à 190 roubles le poud, et les Boukhares en manquent eux-mêmes pour l'entretien de leurs propres fabriques. Les marchands boukhares et les Juifs qui se rendent à Sarsab y achètent, indépendamment du coton, une grande quantité de riz, denrée très-abondante dans cette contrée; et ils échangent ces marchandises contre des schals de Boukharie, au prix de 7 à 8 roubles, et des souliers et des hottines de femmes. Les Boukhares réservent pour leurs fabriques le coton de Sarsab de la meilleure qualité, et n'importent en Russie que le moins fin et celui qui croît dans leur propre pays. Le bon coton de Sarsab se vend aussi fort avantageusement à *Kokante* et à *Taschkent*. On ne voit en Russie que très-peu d'habitans de Sarsab.

3) *Guissar*. C'est un petit pays qui se trouve à 10 jours de marche à l'Est de la Boukharie, au pied d'une chaîne de montagnes. Les villes principales sont : *Guissar-Névi*, ou nouvelle forteresse, et *Dakheï-Névi*, ou nouveau village. La 1^{re} sert de résidence au chef de la province, nommé *Scï-Atalyk-Beï*, beau-père du Khan actuel des Boukhares. Ce pays abonde en toutes sortes de productions, excepté le coton, qu'il reçoit des Boukhares en échange de moutons, d'huile et de riz. La ville de *Malitalan* et 50,000 familles Kirguis, de la tribu des *Koutagans*, forment une partie considérable de cette principauté, dont les habitans sont des *Uzbeks*. Le *Beï* actuel vit en grande amitié avec le Khan de Boukharie, en raison des liens de parenté qui l'unissent à lui.

4) *Khodjante*. Cette principauté s'est alternativement trouvée sous la domination du Khan de *Kokante* et du chef de la terre d'*Oriténé*, l'*Uzbek* *Khadayar-Beï*, qui, étant indépendant, fai-

sait la guerre tantôt avec les Boukhares, tantôt avec le Khan de Kokante. A la mort de Khadayar, il y a 25 ans, elle fut réunie au pays de Kokante, sous le règne du père du Khan actuel Narbouschi-Beï. Khodjante comprend dans son arrondissement un grand nombre de villages : ceux de *Marguiliand*, *Andydjân*, *Némerguar*, *Takhti-Souléiman* et *Oussé* dépendent du Khan de Kokante. Les habitans de ces pays importent à Pétropavlovsk, ville frontière de Russie, beaucoup de toiles peintes et imprimées et de robes de chambre de soie et de coton. Ils reçoivent des Russes des fourrures et du nankin, qu'ils vendent à Kaschgar, où ils les échangent contre de la rhubarbe qu'ils apportent en Russie. On fabrique à Khodjante une grande quantité de grosses toiles de coton, que les Boukhares achètent pour en faire ces toiles peintes connues sous le nom de *Bourmetes*, et dont les Russes font un grand usage. On y fabrique en outre des tissus de soie, nommés *Koutni*, assez semblables à la ratine, et dont chaque pièce se paie un ducat de Boukharie. La soie est en général la principale production de ce pays : les Boukhares et surtout les Juifs en achètent annuellement 200 charges de chameaux.

5) *Balk*. Il n'y a pas long-temps que cette province a été conquise par Mèr-Mourad-Beï. Elle est principalement renommée pour la soie et pour les tissus qui sortent de ses fabriques. Elle est habitée par des *Uzbeks*, qui doivent leur civilisation au commerce qu'ils font avec les Persans. Moins portés que leurs voisins au brigandage, ils leur ressemblent en tout sous beaucoup d'autres rapports. La province est divisée en un grand nombre d'arrondissemens, dont les principaux sont : le *Katlan*, le *Tokarestan* et le *Bédakschan* : on y remarque surtout les villes de *Balk*, *Andérah* et *Bédakschan*.

Balk est située sur les frontières de la Perse, près de la rivière Dekhaska, qui se jette dans l'Amou, à 300 verstes à peu près au nord-ouest de cette ville. Cette cité est belle, grande et bien peuplée : les édifices y sont pour la plupart en pierre ou en brique. Le palais du Schah est un vaste monument dans le goût oriental, et presque entièrement bâti avec du marbre extrait des montagnes voisines. Comme les étrangers y jouissent d'une entière liberté, cette ville est devenue le centre de tout le commerce de l'Inde avec la Boukharie, et sans compter le droit

sur les marchandises, qui n'excède pas 20 p. $\frac{0}{100}$. Le grand fleuve qui traverse le faubourg de Balk ne contribue pas peu à favoriser les arrivages. On peut se rendre de la Boukharie à Balk en 8 jours par la voie ordinaire, et en 12 jours si c'est par caravane.

Andérab, la ville la plus méridionale des villes possédées par les Uzbeks, est située au pied des montagnes qui séparent la Perse des Indes et de la Grande-Boukharie. Comme il n'y a point d'autre chemin que cette ville pour les bêtes de somme qui arrivent du côté de l'Inde, tous les voyageurs et marchands qui s'y rendent de la Grande-Boukharie avec des marchandises sont tenus de payer 4 p. $\frac{0}{100}$ pour leur passage. A cet effet on entretient à Balk un poste militaire assez considérable, et d'autant plus nécessaire que la ville n'est pas très-fortifiée. On trouve dans les montagnes limitrophes des blocs assez riches de *Lapis-Lazuli*, dont les Boukhares font un grand commerce dans la Perse et dans l'Inde.

Bédakschan est une ville ancienne et très-forte en raison de sa position sur la rive septentrionale de la rivière Amou, au pied des hautes montagnes qui séparent l'Indostan de la Tatarie. Elle est petite, mais bien bâtie et fort peuplée. Ses habitants tirent une grande partie de leurs richesses des mines d'or et d'argent, ainsi que des rubis qui se trouvent à peu de distance de la ville. Les montagnards recueillent une grande quantité de sable d'or et d'argent dans les ruisseaux formés par la fonte des neiges, qui découlent des montagnes noires (en Mongol *Belour-Tag*) où se trouve la source de l'Amou, connue dans le pays sous le nom de *Garrath*. Bédakschan est située sur la grande route des Caravanes qui se rendent dans la petite Boukharie et dans la Chine. Cette ville, avant d'être soumise à Mir-Mourad-Beï, obéissait au souverain indépendant Mirai-Kélan, fils du Schah Mir-Mourad. Elle est habitée par les Koukhistans, qui parlent la même langue que les Persans. Pour aller de la Boukharie à Bédakschan il faut passer par Guissar.

6) *Kokante* : cette principauté fort considérable dans le principe, était bornée au nord avec les Kirguis Kaménni, ou Bourtoutes; à l'ouest par la Boukharie; et au sud par la Perse; mais, postérieurement, elle s'est beaucoup agrandie par la réunion du *Taschkent* et du *Tourkestan*. La ville de Kokante est si-

tuée dans une vaste plaine sur les rives du Syr-Dari. Elle ne renferme aucune fortification, si ce n'est le palais du Beï, qui est entouré d'une palissade. Les terres environnantes sont couvertes de prairies et de pâturages. On assure que cette ville contient jusqu'à 400 mosquées, sans compter un grand nombre de monumens antiques. Elle est vaste et bien peuplée. Les rues en sont larges et les maisons construites en argile (Mazanka). Le coton et la soie forment les deux objets principaux du commerce et de l'industrie nationales. Les Boukhares échangent ces productions contre des marchandises russes. Les Kokantes font également un commerce très-considérable avec la Chine, le pays des Khiviens et la Perse.

Routes que suivent les caravanes.

Route de la Boukharie à Kaboul par Houlm. Le premier jour on arrive de cette ville à la forteresse d'Azbek, en côtoyant la rivière de *Houloum* jusqu'à la ville de ce nom. Cette rivière sort des ruines de *Douab*, à une distance de 4 journées de marche de Houlm. De Bédakschan, située à 15 journées d'Azbek, coule une petite rivière qui se jette dans le Houloum, non loin de cette forteresse. Le Houloum reçoit en outre 5 autres petits ruisseaux, qui s'y précipitent en formant des cataractes au pied de la montagne. A 4 verstes d'Azbek, on traverse la plaine d'Arizlidon, remarquable par la belle culture de ses jardins; à 15 verstes de là Serbas, et à 12, le pays de Khourrem, qui est très-peuplé. Ici la route suit le cours du Houloum, et l'on passe à travers une vaste plaine située à 15 verstes de Khourrem. En sortant du défilé de Rui, on tourne à gauche, et après une marche de 14 verstes on arrive à *Douab*. Ensuite on traverse la haute montagne de *karakoutal*, dont le passage exige une demi-journée. Au pied de cette montagne se trouvent 6 petites forteresses, distantes d'une verste l'une de l'autre, et auxquelles on a donné le nom de *Mader*. Les caravanes s'y arrêtent pour renouveler leurs provisions. De là il faut gagner les fortifications appelées *Kamèdres*, à la droite desquelles on voit des champs et des vignobles bien cultivés, puis on prend à gauche et l'on gravit la haute montagne de *Nissifor*, au pied de laquelle se trouve la place de Saïkan, à une demi-journée des *Kamèdres*. A 20 verstes de là est le mont *Arabad*, avec la forteresse du même nom. Ce pays abonde en mines d'or, d'argent et de cui-

vre. A la même distance de cet endroit on rencontre les ruines de l'ancienne ville de Bamian, où, sur le sommet d'une des montagnes voisines, est un énorme dragon en pierre, des yeux duquel jaillissent des flots d'une eau limpide, qui arrosent les champs de Bamian : sur une autre se trouvent les statues gigantesques du roi *Salsal* et de son épouse, hautes, dit-on, de 60 toises ! Bamian renferme environ 20,000 habitants. A deux verstes de cette ville la forteresse de *Topsi*, où il faut traverser la montagne du même nom que l'on appelle aussi *Souboum-Guizdan*. C'est la plus haute de toutes celles qui hérissent le chemin de Kaboul. A 20 verstes de là, la petite ville fortifiée de *Kalon*, contenant environ 200 maisons ; à 3, les forteresses de *Khadjab* et de *Foullakh-Bekil* ; et à 24 plus loin encore, les 3 forts de *Skala* ou de *Kgerdan-Divan*. A une demi-journée de marche de là, on arrive à des sources qui forment un vaste réservoir, que le peuple croit peuplé de poissons fabuleux ; ces sources portent dans le pays le nom de *Ser-Tchesmé*. C'est là que commence le territoire de Kaboul, jusqu'à laquelle on compte encore neuf parassangui. L'espace depuis Darizendan jusqu'à Guezdan-Divan est habité par les Mézars, et plus loin demeurent les Afgans. L'étendue de tout le pays est environ de 380 verstes.

Route de Kaboul à Kachemir. Chaque station, ou parassangue, équivaut à une lieue $\frac{1}{2}$ de France à peu près. 1) *Boudhane* ; 2) *Khourd-Kaboul* ; 3) *Tazi* ; 4) *Djegdelino* ; 5) *Sergab* ; 6) *Djioudoumé* ; 7) *Balaban* ; 8) *Tiad-Bez* ; 9) *Embougane* ; 10) *Idguis* ; 11) *Bassavoul* ; 12) *Déké* ; 13) *Lendi-Gané* ; 14) *Guédi-Guiléi* ; 15) *Djilaroud-Tahata*. Ce ne sont pour la plupart que des villages, situés dans des plaines ou sur des montagnes. De là commence la province de Fischavour, qui, soumise autrefois aux Afgans, se trouve aujourd'hui sous la domination de *Radji-Senga*.

Villes : 1) *Travour* ; 2) *Tsemkens* ; 3) *Neuschepk* ; 4) *Akkarg* ; 5) *Atak* ; 6) *Mingwéri* ; 7) *Kheidron* ; 8) *Gazi* ; 9) *Torbéli* ; 10) *Bir* ; 11) *Botkhak* ; 12) *Tsertrémé* ; 13) *Gazi-Skudet* (forteresse) ; 14) *Mousafar-Abad* ; 15) *Quita* ; 16) *Kalai* ; 17) *Pakiti* ; 18) *Schaldéri* ; 19) *Ouri* ; 20) *Noukioukh* ; 21) *Basroula* ; 22) *Ater* ; 23) *Khasvür* ; 24) *Tatsebel* ; 25) *Dervazel-Sekhr-Kaschemir*.

A 2 ou 3 journées de marche de Kachemir, on compte plus de trente villes différentes. Lorsque *Mohammed-Asim-Khan*,

abandonna cette ville pour courir à la poursuite de son frère Latikh-Khan, les habitans furieux de ce que ce prince avait fait périr un de leurs principaux citoyens, se soumirent à la puissance du Khan de *Seik*, auquel ils obéissent depuis. Pour se rendre de Sémipalatinsk à Kaschemir, on passe d'abord par *Kaschgar*, ville fortifiée, mais qui manque d'eau. De *Kaschgar* il faut se rendre à Yani-Guissar, qui n'en est qu'à 2 journées : de là à *Yarkend*, ville considérable, bien peuplée, et qui dépend aussi de Kaschemir; de *Yarkend*, en comptant 8 parassanges par jour, il faut bien 40 jours pour arriver au Tibet. Quoique toute cette route traverse des steppes immenses, elle est cependant sûre, et l'eau y est passablement abondante. Du Tibet à Kaschemir, on ne met guère que 15 jours, pendant lesquels on marche presque continuellement de montagne en montagne. Ce vaste espace de pays est peuplé de tribus nomades qui viennent vendre leur blé aux caravanes parties de *Kaschgar*, de la Chine et des autres contrées de l'Asie. A. J.

186. HISTOIRE DU JAPON ET DU PARAGUAY; par le P. DE CHARLEVOIX. Nouv. édit., revue, corr. et augmentée jusqu'à nos jours. In-12 d'un tiers de feuille. Paris, 1827; Gauthier frères. (Prospectus.)

L'édition de ces 2 ouvrages formera 14 vol. in-12. Chaque vol. coûtera 3 fr.

187. DES NOUVELLES DÉCOUVERTES SUR L'ÉCRITURE ÉGYPTIENNE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BIBLE; par M. CC. (*Revue protestante*; n° 31, p. 1 à 24.)

Le savant auteur de cette notice en fait suffisamment connaître l'objet par le titre même. Après avoir analysé et exposé méthodiquement les nouvelles découvertes dans la connaissance des écritures égyptiennes, il le considère dans leurs résultats appliqués à la partie historique de nos livres saints; ce qui l'amène à parler successivement des rois pasteurs de la Genèse, de la contemporanéité de Moïse et de Sésostris, des zodiaques d'Esnèh et de Dendéra comme monumens supposés chronologiques, du nom des rois Sessahk et Tarachus mentionnés par la Bible et retrouvés dans les inscriptions égyptiennes. Après un aperçu général sur l'importance de ces découvertes pour

l'histoire ancienne, l'auteur conclut qu'elles confirment pleinement la foi chrétienne et l'autorité des livres hébreux.

188. PAPIRUS ÉGYPTIEN RELATIF A L'HISTOIRE DE SÉSOSTRIS.

Société Académique d'Aix (Bouches-du-Rhône). Séance du 2 août 1828. La séance est présidée par le général comte d'ARBAUD-JOUQUES. M. Sallier demande à lire un rapport sur une découverte de la plus haute importance, faite ces jours derniers, dans ses *Papyrus égyptiens*, par M. Champollion le jeune. (*Suit l'extrait de cette lecture.*) « M. Champollion le jeune, si connu par ses admirables découvertes dans la science des hiéroglyphes, a été chargé par le gouvernement d'une mission, dont l'objet est d'aller explorer les monumens de l'Égypte, qui jusqu'ici ont été plutôt décrits qu'expliqués. Il s'est associé M. Rosellini, savant archéologue, son élève dans la science hiéroglyphique. L'un et l'autre pressés de se rendre à Toulon, parce que le jour du départ du vaisseau qui doit les porter est fixé, n'ont pu consacrer que peu de temps à l'examen de ma collection égyptienne. Deux jours leur ont à peine suffi pour examiner et dessiner des objets non encore connus. Les *Papyrus* qui font le sujet de ce rapport ne leur ont été soumis que la veille de leur départ; à peine ont-ils eu le loisir de les parcourir et de prendre quelques notes.

« Ces *Papyrus*, au nombre de 10 ou 12, ont été achetés il y a quelques années, avec une collection d'antiquités provenant de l'Égypte, d'un marin originaire de ce pays; ils contiennent pour la plupart des prières ou rituels, plus ou moins étendus, qui avaient été déposés dans des caisses de momies. On y voit le contrat de vente d'une maison, passé sous le règne de l'un des Ptolémées; enfin 3 rouleaux réunis, écrits en superbes caractères *démotiques*, caractères consacrés, comme l'on sait, aux usages civils.

« M. Champollion manifesta hautement son étonnement et sa joie, lorsqu'à l'inspection du *premier* de ces rouleaux assez volumineux, il reconnut qu'il contenait l'*Histoire des campagnes de Sésostris Rhamsès*, appelé aussi *Séthos* ou *Séthosis*, et *Sésoosis*; et qu'il donnait les détails les plus circonstanciés sur ses conquêtes, sur les pays qu'il a traversés, sur les forces et la composition de son armée.

« Le manuscrit finit par la déclaration de l'historien qui, après avoir fait connaître ses noms et ses titres, certifie avoir écrit dans la 9^e année du règne de *Sésostris Rhamsès*, roi des rois, lion dans les combats, le bras à qui Dieu a donné la force, et autres périphrases dans le style oriental.

« Il est à remarquer, que la 9^e année indiquée par l'écrivain est celle que *Diodore de Sicile* désigne comme ayant été l'époque du retour de *Sésostris* en Égypte. Depuis 9 ans qu'il était sur le trône, il n'avait cessé de parcourir le monde en conquérant, laissant partout sur ses traces des monumens singuliers de ses victoires, monumens dont quelques-uns existaient encore du temps d'Hérodote, c.-à-d. environ mille ans après. Et toutefois, malgré ces monumens, malgré les nombreux tableaux hiéroglyphiques dont les rives du Nil sont chargées, et qui paraissaient consacrés en grande partie à sa gloire, nous ne connaissions guères que le nom de *Sésostris*; son génie, ses vertus, ses conquêtes, étaient pour nous un problème; le héros enfin, serait presque à nos yeux un personnage fabuleux, si 3,300 ans après, la parole n'avait été rendue à ces figures emblématiques par les heureux travaux de l'illustre compatriote que nous envie l'Europe savante.... L'étude de mon manuscrit confirmera sans doute les investigations auxquelles il va se livrer en Égypte, et il se promet à son retour de venir le fixer sur la toile, pour en prévenir la destruction et en donner une traduction complète, qui éclaircira enfin cette période importante de l'histoire ancienne. Cette époque touche aux temps de *Moïse*, et vraisemblablement le grand *Sésostris* était le fils du roi qui poursuivait les Hébreux aux bords de la mer Rouge. Peut-être est-il encore le même qu'*Ægyptus*, qui força son frère *Danaüs*, ou *Armaïs*, à se réfugier en Grèce, parce qu'en son absence il avait tenté de s'emparer du trône.

« Sur le même manuscrit dont nous venons de parler, et après une marge non écrite, commence une autre composition, intitulée : *Louanges du grand roi Amemnengon*. Quelques feuilles seulement, qui sont séparées par des intervalles et marquées de numéros, finissent ce rouleau, et forment le commencement de l'histoire contenue dans le second de mes *Papyrus*. On peut, ce me semble, conjecturer que cet *Amemnengon* régnait avant *Sésostris*, puisque l'auteur écrivait la 9^e année du règne de ce

dernier. On peut encore tirer cette présomption de l'usage reconnu de représenter dans les monumens égyptiens après le personnage principal, la figure de son père et quelquefois de son aïeul. Enfin, le successeur de *Sésostris* porte dans *Hérodote* le nom de *Phéron*, dans *Diodore* celui de *Sésostris II*, et dans *Manéthon* celui de *Rapsacès* ou *Rapsès*, tandis que son père est appelé *Aménophis* ou *Amenoph*, nom qui se rapproche de celui qu'on a cru lire dans le manuscrit.

« Un examen plus approfondi ôtera toute incertitude à cet égard; je ne connais l'état mes *Papyrus* que par la rapide inspection qu'en a faite M. Champollion dans le peu de momens qu'il lui a été permis de me donner.

« Le 3^e rouleau traite d'astronomie ou d'astrologie, ou plus vraisemblablement encore de l'une et de l'autre de ces sciences; il n'a point encore été déroulé, mais il est aisé de prévoir qu'il sera d'un grand intérêt. Il devra nous faire connaître les observations qui avaient déjà été faites dans ces temps reculés, et le système du ciel tel que l'avaient conçu les Égyptiens et les Chaldéens, les premiers peuples qui probablement se sont occupés de cette science.

« Je dois joindre aux détails précédens la description d'une petite figure de basalte qui était comprise dans les objets que me vendit l'Égyptien, et qui paraît avoir été trouvée avec les 3 rouleaux.

« Elle représente un homme à genoux, dont la hauteur, si la figure était debout, serait de 11 pouces, la tête ayant 15 lignes. Il est appuyé sur une espèce de table dont le haut est en forme de pupitre; les mains placées dessus, mais qui ont été brisées, devaient être dans la position d'écrire. Sur le devant du pupitre est gravé le cartouche de *Sésostris*, et au dos de la figure, sur une plate-bande, on lit en caractères hiéroglyphiques le nom du personnage, avec le titre de *chantre et ami de Sésostris*. Cette figure avait été dessinée pour M. Champollion, avant qu'il eût vu les *Papyrus*. Je négligeai de prendre par écrit son nom, et il ne vint en idée à aucun de ceux qui assistaient au dépouillement du rouleau, de s'assurer s'il y avait conformité entre les noms sculptés sur la figure et ceux mentionnés sur le rouleau. Mais tout porte à croire que c'est le même écrivain dans le tombeau duquel on aura trouvé son portrait et ses ouvrages. De

quelle importance seraient donc ces écrits, puisque leur auteur, contemporain de *Sésostris*, n'a pu exercer les fonctions dont il était revêtu, sans suivre le héros dans ses courses victorieuses !

Après cette lecture, la Société arrête par acclamation, que M. Sallier sera invité à déposer son rapport dans les Archives de la Société; qu'un extrait étendu de ce rapport sera inséré dans le procès-verbal de la séance de ce jour, et que cette partie du procès-verbal sera immédiatement imprimée et envoyée aux Académies et Sociétés savantes, tant de la France que de l'étranger, ainsi qu'aux journaux.

Elle vote ensuite des remerciemens à M. Sallier qui s'est empressé de lui faire une communication si importante; et qui, d'ailleurs, par son goût éclairé pour les arts, et par ses connaissances en archéologie, a formé dans cette ville un magnifique cabinet digne de faire suite aux collections célèbres qui, depuis l'illustre *Peiresc* jusques aux *Saint-Vincens*, ont puissamment contribué à répandre dans ce pays le goût de l'étude et des antiquités, et qui ont même servi aux progrès de la science archéologique.

189. AMBASSADE DE DERVISCH-MIKHAMMED-EFFENDI EN RUSSIE, en 1168 de l'Hégyre (c.-à-d. 1755 après J.-C.), trad. du ture des Annales ottomanes de Vassif. Effendi, Tom. I, page 61; par M. SENKOFSKY (1). (*Siéverni arkhif* — Archives du Nord; 8 janvier 1826, n° 1, pag. 3.)

Dervisch-Mikhammed-Effendi, nommé ambassadeur en Russie, quitta Constantinople dans les premiers jours de la lune Rébi-Oul-Akyr de l'année 1168 (3 janvier 1755, de N. S.), et après 30 jours de route il arriva à Bender. S'étant arrêté à peu de distance de cette ville, il écrivit au pacha Abdoullakh, com-

(1) En 1824, M. Senkofsky, prof. de langues orientales à l'université de St.-Pétersbourg, publia en langue polonaise un livre ayant pour titre : *Collectanea*, c. à d. *Fragmens des historiens turcs, relatifs à l'histoire de Pologne*, ouvrage aussi important que curieux, car jusqu'à présent on avait ignoré les jugemens émis par les historiens turcs au sujet des faits historiques et des personnages qui ont joué un rôle soit dans les négociations, soit dans la guerre avec l'empire ottoman. M. Senkofsky s'occupe maintenant d'un recueil de semblables fragmens extraits des historiens turcs, et relatifs à l'histoire de Russie. Un ouvrage de cette nature ne peut qu'exciter un intérêt général,

mandant de cette forteresse, pour lui annoncer son arrivée, et aussitôt le pacha envoya à sa rencontre un de ses officiers (*Ket-khode*), avec un détachement de soldats de la garnison. Après son entrée dans Bender, où le commandant le retint plusieurs jours, Abdoullakh lui donna un de ses lieutenans pour l'accompagner jusqu'à la barrière, et l'ambassadeur se remit en route le 7 Djoumazi-l-Evelliev, c.-à-d. le 7 février. Arrivé à la frontière de Pologne, Dervisch-Effendi traversa le fleuve qui sépare les deux États, et s'arrêta dans un château de plaisance, avec la garde que lui avaient envoyée les Polonais pour le précéder pendant son passage dans leur pays. Il quitta cet endroit le lendemain, et bientôt il arriva au village de *Vassilkof*, qui se trouve sur la frontière de Russie. Après s'y être reposé pendant 10 jours pour attendre sa voiture et ses chevaux de transport, l'ambassadeur prit le chemin de Kivé (*Kief*), où il fut reçu convenablement à son titre, et invité à un bal que donna à cette occasion le général-gouverneur de la ville.

La ville de *Kivé* est composée de deux forteresses séparées et construites l'une vis-à-vis de l'autre; elles sont environnées de fossés, garnie des souterrains tout autour, et remplies de troupes commandées par un des plus illustres généraux de la nation; à cette époque on y construisait le palais impérial, qui devait être terminé cette même année. Le fleuve qui coule sous les murs de la ville est l'*Ozi* (le Dniéper), qui, comme l'on sait, se jette dans la mer Noire, au-dessous de la forteresse *Ozi* (*Otchakof*).

Après avoir successivement traversé *Kozlovitcha*, résidence du chef des Cosaques, *Boschna*, bourg très-commerçant, peuplé en grande partie de Grecs, et *Tougla* (Toula), dont il admira les célèbres manufactures d'armes, Dervisch-Effendi descendit enfin à Moscou, où il fut complimenté sur son heureuse arrivée par le général qui commandait dans la ville. De là il se rendit à *Neograd* (Novgorod). Cette ville, dit l'ambassadeur, qui paraît ne pas avoir des connaissances exactes sur l'histoire de cette cité, n'est qu'une place fortifiée, de médiocre grandeur, dont les maisons sont construites en briques. Elle est bâtie sur les bords d'une rivière qui sert à transporter des provisions de toutes espèces à Saint-Pétersbourg. L'ambassadeur partit de Novgorod, et arriva à Tsarskoïé-Célo, où il devait faire tous ses préparatifs pour son entrée solennelle dans la capitale. Le lendemain, il monta dans la

voiture du premier visir (ministre) de l'impératrice, son secrétaire (Ketkhoda) se plaça dans celle du second visir, et les 16 personnes qui composaient l'ambassade suivirent les voitures sur des chevaux harnachés à la manière des Francs. Dervisch Pacha portait l'habillement de ministre plénipotentiaire, et le Tchalma (1). Sa voiture particulière était escortée par des serviteurs portant des poignards à leur ceinture, couverts d'habits richement brodés en argent, et qui conduisaient les chevaux de la suite :

A son arrivée dans la capitale, il fut logé dans une maison somptueuse préparée à cet effet au Vassili-Ostrof, et le lendemain il fut présenté au premier ministre (le chancelier Bestoujef), puis au second ministre (le vice-chancelier), dont il fut reçu avec la même cérémonie.

Le 22 de la lune de Redgeb (le 22 avril, de N. S.), les officiers de l'impératrice étant venus lui annoncer que S. M. lui accorderait audience le même jour, il donna des ordres pour que le cortège se mît en marche de la manière la plus pompeuse, et lui-même couvert de ses habillemens les plus magnifiques, il se rendit lentement au palais, ayant à ses côtés son secrétaire, qui portait respectueusement au-dessus de sa tête la lettre sacrée du sultan. Entré dans la salle d'audience, où l'impératrice était entourée des seigneurs et des dames les plus illustres de sa cour, l'ambassadeur mit la main droite sur sa tête, et ayant élevé la lettre de son maître, il s'approcha de la souveraine et prononça le discours suivant :

« Le grand et valeureux sultan Osman-Khan, fils de Mustapha-Khan, vous envoie, très-respectable et bien-aimée impératrice, la lettre que voici, renfermant l'heureuse nouvelle de son auguste avènement au trône de ses illustres et invincibles ancêtres. »

L'impératrice prit la lettre avec la plus grande affabilité, la posa sur un siège couvert d'une étoffe précieuse, et conversa quelques instans avec l'ambassadeur par l'entremise d'un drogman. Enfin on lui proposa des rafraîchissemens, et bientôt il sa-

(1) L'habillement de ministre, auquel les Turcs donnent le nom de *Yerkon-Kurku*, est une pelisse à longues et larges manches. Le *Tchalma* dont il est question ici est un bonnet de laine, auquel est attachée une bande de mousseline si longue qu'elle fait plusieurs fois le tour du front.

lua avec respect, pour annoncer qu'il allait retourner dans son hôtel.

Quelques jours après avoir assisté à une mascarade que l'impératrice donna dans ses appartemens du palais d'hiver, et qui ne lui sembla qu'un amusement inventé par les amans pour tromper l'œil des jaloux, Dervisch-Effendi se rendit à l'invitation de visiter les environs de Saint-Petersbourg et les divers palais impériaux; il se rendit successivement à Cronstadt, dont il admira les magnifiques ouvrages et le port couvert de 25 vaisseaux de guerre russes et d'une multitude de navires marchands de toutes nations; et à Péterhof, remarquable par son château construit sur une hauteur très-élevée, d'où se développe un jardin délicieux, où jaillissent des jets d'eau d'une hauteur prodigieuse. L'amirauté, la forteresse, tous les établissemens publics excitèrent tour-à-tour son étonnement et sa curiosité.

Bien que l'étiquette n'accorde que 40 jours de séjour dans la capitale aux ambassadeurs de la Sublime Porte, Dervisch-Effendi y demeura 65 jours. Enfin, après son audience de congé, qui fut des plus magnifiques et dans laquelle l'impératrice lui fit remettre sa réponse à la lettre du sultan, il quitta Saint-Petersbourg pour retourner à Constantinople, où il arriva au bout de 24 jours. D'après son calcul, la ville de *Kivé* est éloignée de Bender de 110 heures; il en compte 180 de Kief à Moscou et 150 de cette dernière ville à Pétersbourg. J. T.

190. DEUX ANNÉES A CONSTANTINOPLE ET EN MORÉE (1825-1826), ou Esquisses historiques sur Mahmoud, les janissaires, les nouvelles troupes, Ibrahim-Pacha, Soliman-Bey, etc.; par M. C. . . . D., élève interprète du Roi à Constantinople. 3 livr. in-8°, chacune de 5 feuilles de texte, plus 10 pl. lith.; prix, 10 fr. Paris, 1827; Nepveu.

191. PRÉCIS DE L'HISTOIRE MODERNE DE LA GRÈCE depuis la chute de l'empire d'Orient; par Iacowaky RIZO NEROULOS, ancien premier ministre des Hospodars grecs de Valachie et de Moldavie. In-8° de 543 p. Genève, 1828.

Cette histoire de la nation grecque est plutôt une série de tableaux qu'une suite de dates et de faits; et ces tableaux sont burinés avec une rare énergie, une connaissance profonde des sujets, une brillante variété de couleurs. Le style de M. Rizo

est orné d'heureuses images; mais ce n'est que le moindre mérite de ce nouvel ouvrage. Si nous en parlons dès l'abord, c'est que cette précaution ne nous a pas paru inutile quand il s'agit d'un livre écrit en notre langue par un étranger. Les éditeurs, MM. Toepfer et Belliet-Pictet déclarent s'être bornés à de légères corrections; et même ils ont laissé, à dessein, subsister quelques tournures insolites, quelques phrases mal ordonnées, craignant surtout d'altérer la physionomie originale de l'ouvrage.

L'introduction est un fort beau morceau sur les sources de l'histoire des Grecs modernes, sur les causes qui plongèrent la nation grecque dans l'oubli, qui empêchèrent les historiens de s'occuper d'elle, autrement qu'à l'occasion de l'empire Ottoman. Dans les premiers chapitres, remontant jusqu'à Constantin, M. Rizo regarde la translation de l'empire de Byzance comme l'action d'un homme qui, voulant se soustraire à une maladie contagieuse, emporterait avec lui des vêtemens infectés d'un poison mortel: tandis que les empereurs créaient ainsi une rivale à la puissance de Rome, ils élevaient pour l'avenir un patriarche à côté de son souverain pontife. Plus à la portée des barbares, l'empire d'Occident succomba le premier; l'empire d'Orient chancela long-temps encore sur ses bases: il ressemblait à une forteresse entourée de murailles énormes dont les brèches mêmes forment par leurs masses des remparts contre les assaillans. Quand les Latins vinrent porter à la Grèce des coups trop funestes, au lieu de reconnaître leur puissance, elle ne regarda comme légitime que le prince grec qui régnait en Bithynie. M. Rizo prouve victorieusement que le schisme a conservé les caractères distinctifs de la nation grecque, et que la langue souffrit beaucoup plus depuis Constantin jusqu'à la séparation des deux églises qu'après cette séparation. Nous citerons comme un morceau remarquable l'exposé rapide que fait l'auteur de la naissance et des progrès du mahométisme. Il montre les Osmanlis partant du royaume d'Iconium, et cette horde de Tartares précipitée par des chefs ambitieux sur l'empire d'Orient, dont les souverains alors n'avaient pour armes que des titres, pour troupes que des factions et des cabales, pour forteresses que des monastères. Il semble, en lisant ces pages éloquentes, que l'on assiste à la mort de l'empereur Paleog-

logue, qui périt en combattant sur les brèches de sa capitale; l'on devient Grec avec M. Rizo, et l'on réclame avec lui le droit impérissable de le venger. Les suites de la peste de Constantinople ne furent pas cependant aussi funestes à la religion qu'on le pouvait craindre; la politique des Turcs se servit du schisme pour maintenir la discorde entre les Grecs et les Latins. Mahomet II créa le patriarche, fixa des droits, institua le synode en le composant de dix archevêques choisis par ce patriarche. On toléra, on respecta même les monastères.

Après avoir fourni des détails sur l'importante juridiction exercée par le clergé, l'auteur passe à l'institution première des *Armatoles*. Georges Castriote, surnommé par les Turcs *Shender Bey*, lutta seul, et pendant 30 ans, contre Amurat et Mahomet II, et, apprit à l'Épire et à l'Albanie à mépriser les Turcs. Ce fut l'époque de l'établissement des *Armatoles*. On vit aussi sortir de l'école de Skender Bey les Souliotes et les Cléphtes. Pour s'assurer la possession du pays, les sultans furent obligés de leur accorder divers privilèges. Le mont *Agrapha* fut le premier pays qui obtint, par capitulation, la prérogative d'avoir un capitaine, et même on alla jusqu'à donner aux habitans, et dans l'administration des affaires civiles, deux voix délibératives sur trois; le cadi avait la première, l'archevêque la seconde et le capitaine la troisième. La Grèce, loin d'être réduite à un état d'esclavage complet, jouit d'avantages assez étendus, et plus les provinces étaient éloignées du centre de l'oppression, plus les avantages étaient considérables. L'ignorance des Turcs, qui ne s'appliquaient qu'à l'astrologie judiciaire, leur rendit bientôt l'intervention des Grecs indispensable: dans toutes les négociations politiques le drogman de la Porte fut toujours un Grec, et nulle affaire ne se concluait qu'on ne lui en eût préalablement référé. Les hospodars de Moldavie et de Valachie, et les ambassadeurs étaient aussi choisis parmi les Grecs, de telle sorte que leur influence était loin d'être sans importance. Les élémens du caractère national se conservèrent donc à travers des siècles d'oppression. Catherine II parut; les Grecs se réveillèrent, et depuis ils rentrent dans le domaine de l'histoire. La guerre de Mustapha III contre la Russie, l'insurrection du Péloponèse trompèrent l'espoir de la nation asservie qui avait cru apercevoir l'aurore de sa liberté. Il faut lire dans l'ou-

vrage de M. Rizo quelles ont été les causes radicales de la seconde guerre, déclarée en 1786, et de la mise aux sept tours de l'ambassadeur russe; on s'y convaincra de toute l'ignorance de S. H. qui fut assez stupide pour croire, quand on lui apprit la conquête de la place d'Otchakof par les Russes, que ceux-ci n'avaient pris que le petit Otchakof, jusqu'à ce qu'un soldat blessé dans le combat l'avertit par hasard de l'abus qu'on faisait de sa crédulité. Ces chapitres sont mêlés de renseignemens curieux sur l'organisation de l'administration et de la justice; sur les mœurs et le caractère des Turcs. Le règne de Sélim III, son projet de créer des armées permanentes, l'insurrection de la Servie, l'entreprise de Riga pour l'affranchissement de la Grèce, forment des tableaux variés et intéressans. Mais les touches les plus vigoureuses étaient réservées aux derniers événemens; le prince Ypsilanti, ses nobles projets, ses entreprises hasardeuses, ses fautes mêmes entraînent l'attention du lecteur. Comment rapporter ici toutes les négociations qui ont préparé l'insurrection? comment nommer tous les braves qui ont répandu, qui répandent encore leur sang pour cette belle patrie? Dans l'un des premiers combats, on voit tomber un citoyen de Genève, de cette cité que les Grecs ne pourront jamais nommer sans que la reconnaissance ne pénètre leur cœur. Que de traits héroïques à recueillir; l'on voit les noms mêmes rappelant l'antiquité autant que la grandeur des exploits. On ne peut lire sans horreur les massacres de Scio, et l'on s'étonne de la coupable patience avec laquelle l'Europe a si longtemps toléré ces actes de barbarie, commis, la plupart, au mépris de la parole donnée à ses consuls, dont se jouaient ainsi ces féroces Musulmans. Il semble que la Providence ait pris soin elle-même de venger les attentats commis sur Scio. En admirant l'action vigoureuse de Constantin Canaris, on ne peut s'empêcher de se réjouir de cet éclat du vaisseau amiral turc qui vient engloutir le Capitan Pacha, et c'est sans regret qu'on le voit expirer sur les décombres de cette île qu'il vient d'ensanglanter. Ce sont là les plus belles pages de M. Rizo. Il est impossible de lire sans un frisson d'enthousiasme la glorieuse fin de Marco Botzaris. Avec quelle noblesse l'auteur parle de lord Byron, comme il jette dans l'âme du lecteur le regret des avantages que la cause de la Grèce eût retirés de son dévoue-

ment ; comme il peint le désastre d'Ipsara ; comme il fait couler des larmes quand il parle de Missolonghi. Et cependant la plus grande simplicité règne dans son style ; il est riche d'images, jamais il n'est boursofflé de déclamations ; les faits sont toujours plus grands que les mots. M. Rizo a ajouté un beau livre à notre littérature ; il nous apprend bien des choses que les journaux n'ont pu nous dire ; et d'ailleurs, ce n'est pas dans les journaux qu'il convient de lire une histoire plus belle par les faits que les récits d'Hérodote et de Thucydide.

P. DE GOLBÉRY.

192. APPENDICE AU MÉMOIRE SUR LA PATRIE DU CHAMEAU À UNE BOSSE, inséré au Tome X. des Mém. du Muséum d'hist. nat. ; par A. DESMOULINS.

Dans mon mémoire sur la patrie du chameau à une bosse, lu à l'Académie des inscriptions et belles lettres de l'Institut, le 28 juin 1823, j'ai conclu des faits qui y sont discutés que cet animal ne paraît pas avoir existé en Afrique, à l'Ouest du Nil, jusqu'au 3^e ou 4^e siècle ; qu'il n'y pénétra qu'après cette époque avec les Arabes.

Des recherches ultérieures, relatives à mon *Hist. naturelle des races humaines*, m'ont procuré de nouveaux faits qui apportent à cette conclusion d'importantes rectifications tant pour l'époque et les routes de cette introduction, que pour le peuple qui l'opéra.

Je ne connaissais point alors d'auteur antérieur à Procope, qui mentionnât l'existence du chameau en Afrique. J'avais bien vu dans Mionnet, parmi les médailles de la Cyrénaïque, une médaille de la famille Lolii, représentant un chameau. (Cyrénaïque, n^o 147, tête laurée d'Apollon). Mais comme, quelle que pût être la date de cette médaille, la Cyrénaïque ne fut soumise aux Romains qu'assez long-temps après la conquête de l'Asie, où, selon la remarque expresse de Salluste, ils avaient vu le chameau pour la première fois, il se pouvait que la figure de cet animal, dans les fastes des Lolii, ne fut qu'une simple allusion à un événement arrivé en Asie. D'ailleurs, l'origine asiatique du chameau dromadaire est positivement exprimée par Pline. (lib. 8, cap. 18), quand il dit : l'Orient, entre autre gros bétail, nourrit les chameaux dont il y a deux genres, les bactriens et

les arabes : ils diffèrent, en ce que les uns n'ont qu'une bosse et les autres deux. » Déjà le fait de cette origine avait été implicitement énoncé par Varron (de lingua latina, lib. 4) « Le chameau, dit-il, a apporté dans le Latium son nom syriaque.

Or, voici les faits qui résultent de mes dernières recherches.

§ 1^{er}. Ammien Marcellin, (lib. 26, cap. 6) rapporte qu'en 370, sous l'empire de Valentinien et de Gratien, les Austuriens, barbares voisins de Tripoli, accoutumés à de rapides excursions, et à vivre de rapines et de meurtres, après être restés quelque temps en paix, recommencent tout à coup leurs brigandages, pour venger un des leurs juridiquement exécuté à Tripoli. Ils bloquent Leptis, dont les habitans, effrayés par une défaite dans la plaine, imploront le secours du comte romain, nouvellement arrivé en Afrique. Le comte leur répond qu'il ne marchera pas, à moins qu'on ne lui fournisse des approvisionnemens convenables et quatre mille chameaux. Les malheureux assiégés répliquent, qu'après la dévastation de leur territoire, ils ne peuvent subvenir à de telles fournitures.

La demande de quatre mille chameaux à la seule ville de Leptis, par le comte d'Afrique, pour une expédition assez peu importante, suppose que l'emploi militaire du chameau était alors ordinaire dans les troupes impériales en Afrique, et que cet animal était alors nombreux en domesticité dans le territoire de Leptis.

Le même Ammien (lib. 29, cap. 5), racontant en détail les opérations militaires de Théodose contre Firmus, suit minutieusement les marches du général romain dans la Mauritanie jusques au voisinage des peuplades nègres qui, à cette époque, semblent avoir habité plus au nord vers l'Atlas qu'elles ne l'ont fait depuis le refoulement des Maures par les Arabes. Car, après avoir énuméré beaucoup de nations que Cafria, sœur de Firmus, poussait à la révolte, toutes ces nations, ajoute-t-il, dissonas cultu et sermonum varietate ne respiraient qu'un même esprit de guerre. Théodose ayant, par une trêve, donné à ces nations coalisées le temps de se fortifier par les secours nombreux des Éthiopiens voisins, fut un moment effrayé de l'aspect étrange de ces ennemis. Puis, Ammien donne la description de leurs armes et de leur manière

de combattre. Il est évident que ces *Éthiopiens* étaient de véritables nègres.

Enfin, poursuivi de tribus en tribus, Firmus s'étrangle, et Ig-mazen, roi des Isafilenz, chargeant son cadavre sur un *chameau*, l'apporte ainsi jusqu'à la vue du camp romain, où il le place sur un cheval pour le présenter à Théodose. Cela se passait en 373.

Ainsi donc, 30 ans avant la fin du 4^e siècle, le chameau était également domestique et chez les nomades du désert et chez les populations agricoles des provinces romaines du littoral.

§ 2. En 410, Synèse évêque de Ptolémaïs en Cyrénaïque, issu d'une très-ancienne famille de Cyrène, écrivant à Sulpicius, ex-gouverneur de la province (epist. 129) décrit la dévastation de la Cyrénaïque par les *Ausuriens* et les *Macètes*, barbares nomades. « Nos richesses, dit-il, consistaient pour la plupart en moutons, en troupeaux de *chameaux* et de chevaux; tout a péri! Il ne nous reste aujourd'hui que le souvenir de ces chasses lointaines que nous faisions avec tant de sécurité, grâce à toi... ; mais maintenant, tout est foulé aux pieds des chevaux, et les ennemis occupent au loin notre pays. » L'autruche était un objet de ces chasses, car (épist. 133) il s'excuse, à cause de l'occupation du littoral par l'ennemi, de n'avoir pu envoyer au rivage pour les embarquer, de grandes autruches, provenant de ses chasses durant la paix.

Enfin dans son *Catastasis*, ou lamentation sur les ravages de la Cyrénaïque, il parle encore une fois du chameau. « On cachait-il, dans les cavernes et les défilés des montagnes, des bœufs et des moutons, restes du pillage des barbares, après un enlèvement de plus de *cinq mille chameaux*. » Alors les Ausuriens reviennent trois fois plus nombreux, s'étant grossis de leurs propres captifs; les femmes même participèrent militairement à cette dernière expédition. « Trois villes de la Pentapole ont péri, il ne me reste même plus de patrie à abandonner. Le manque de vaisseaux m'empêche seul de m'embarquer et de me réfugier dans quelque île; car je me défie de l'Égypte, où peut arriver un *chameau* portant un Ausurien. »

Dans le dernier tiers du 4^e siècle, le chameau était donc si nombreux dans la Cyrénaïque, qu'il formait une des richesses du pays. Le passage d'Ammien implique la même chose pour la Tripolitaine, et sans doute pour tout le reste de l'Afrique ro-

maine. Enfin il résulte aussi du récit de ce dernier historien, qu'à la même époque le chameau était domestique chez les Maures voisins de l'Océan, bien que, d'après les détails où il entre sur les nomades du désert, il ne paraisse pas que les chameaux aient été alors aussi nombreux à beaucoup près chez eux que dans l'Afrique romaine.

Or, nous savons positivement, par le témoignage de Salluste (Plutarch. *Lucull.*), qu'aux temps de la 3^e guerre punique, de la guerre de Jugurtha, et très probablement au temps de Jules-César, quand Salluste fut gouverneur de l'Afrique, le chameau n'existait pas dans tout le territoire de l'ancien empire de Carthage. On sait d'ailleurs par Athénée qu'au temps de Ptolémée Philadelphe, le chameau était une rareté en Égypte, même à Alexandrie, ce port du désert pour les nomades de la Libye. Ni les Carthaginois, ni (durant la puissance de ce peuple) les Numides et les Maures du Sahara n'avaient donc pas de chameaux; car s'ils en eussent eu, ce ne serait pas en Asie que les Romains en auraient vu pour la 1^{re} fois, puisqu'avant leurs guerres contre Mithridates et les rois de Syrie, ils avaient fait quatre guerres en Afrique, trois contre Carthage, et la dernière contre Jugurtha, qui avait appelé à son secours les Maures du désert. Ce n'est donc qu'après l'établissement de la puissance romaine, que le chameau fut introduit dans l'ancien empire de Carthage et dans la Mauritanie. Tout porte à croire que ce ne fut qu'après Auguste, et par le commerce maritime. Avait-il été introduit dans la Pentapole, avant le protectorat des Romains et par le commerce des Grecs? ou bien la médaille citée, de la famille Lolii, ferait-elle allusion à l'introduction du chameau dans la Cyrénaïque par un Lolius?

Quoiqu'il en soit, la grande multiplication du chameau comme animal domestique dans toute l'Afrique romaine, au commencement du dernier tiers du 4^e siècle, et sa pénétration jusque dans le désert, au sud de la Mauritanie, à la même époque, impliquent nécessairement qu'il y était naturalisé depuis plus d'un siècle. C'est donc dans l'intervalle du 1^{er} au 3^e siècle que, si l'on en juge d'après la multiplication des chevaux et des bœufs en Amérique, dans une période à peu près égale, l'on peut approximativement fixer l'époque de la naturalisation du chameau à l'ouest du Nil. Ce n'est donc point avec les Arabes, et en tournant l'Égypte par le sud, que le chameau a pénétré dans le

Sahra, et par le Sahra dans l'Afrique romaine. C'est au contraire par les Grecs et les Romains, et peut-être seulement par le dernier de ces peuples qu'il fut introduit dans la Pentapole et dans toute l'Afrique romaine, comme auxiliaire de l'agriculture et du commerce. Il a donc passé du littoral dans le Sahra, et de là vers le Sénégal et le Niger, long-temps avant l'invasion des Arabes, comme le montrent les textes d'Ammien, de Synèse et de Procope.

Les textes précités de Synèse et d'Ammien, d'autres passages de ce dernier auteur (lib. 29), où il parle des *mazices* comme d'une nation maure, dominant depuis la Tripolitaine jusqu'à l'Océan, ne laissent plus de doute sur l'une au moins des deux nations, nommées par Vegetius quand il dit (lib. 3, cap. 23.) « *Camelos aliquantæ nationes apud veteres in aciem produxerunt, ut Urcilioni in Africâ Mahetes hodieque producunt.* » Vegetius, qui dédia son livre à Valentinien, était le contemporain de cette révolte de Firmus, dans laquelle des tribus maures, moins puissantes que les *mazices*, avaient des chameaux. A plus forte raison, les *macizes* ou *mahetes macetes* de Synèse), nation dominante dans tout le Sahra, et sur une immense frontière limitrophe de l'Afrique romaine où cet animal était si nombreux, devaient-ils en avoir et pouvaient-ils par conséquent l'employer à la guerre, comme Vegetius le dit positivement. Le chameau était dès-lors assez multiplié dans la Mauritanie; ou bien, il faudrait admettre que les *mazices* seraient allés en acheter dans les provinces romaines.

Quant aux Urciliens, ne seraient-ce pas le même peuple que les Ausuriens de Synèse, dont le nom est écrit Auxoriens dans Philostorge, (lib. XI, cap. 8), et, comme on vient de voir, Austuriens dans Ammien, orthographe qui a pu être altérée encore davantage dans Vegetius? Alors la phrase de cet auteur devrait être ponctuée comme je l'ai fait ici. Si, au contraire, on place la virgule après *urciloni*, la position de ce peuple resterait inconnue; mais le sens serait encore conforme à l'éclaircissement que j'ai donné sur les *mahotes*.

193. HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN, traduite de l'anglais d'Ed. Gibbon. Nouv. édit., entièrement revue et corrigée etc.; par M. F. Guizot. Tom. II. In-8° de 36 feuilles $\frac{1}{2}$; prix, 6 fr. Paris, 1827; Leclercq.

194. DER STERN DER WEISEN. — L'étoile des Mages ; Recherches sur l'année de la naissance de J. C. ; par D. F. MÜNTER. In-8°, de 117 pp., avec une planche. Copenhague, 1827. (*Gotting. gel. Anzeigen* ; oct. 1827, n° 157, p. 1566.)

Déjà, en 1821, le célèbre auteur avait développé, dans un programme, l'idée que l'étoile des Mages n'était point une étoile isolée, mais bien une constellation, formée par la conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons. Cette même idée avait déjà été établie par un docteur juif, Abarbanel, dans son commentaire sur Daniel. L'auteur s'appuie principalement sur les calculs astronomiques de Kepler et d'autres astronomes, d'après lesquels une conjonction de ces deux planètes aurait eu lieu vers l'époque de la naissance de J. C., tel qu'en 1609 et en 1821. D'après les savantes recherches de l'auteur, J. C. est né vers la fin de l'an de Rome 747, ce qui ferait une différence de 6 ans, d'après la chronologie ordinaire, qui place cet événement dans l'an 753.

L. D. L.

195. TABLE CHRONOLOGIQUE POUR SERVIR DE BASE A L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE ; par M. MATTER. In-8°, cartonné, de 28 p.; prix, 1 fr. 50. Paris, 1827; Levrault.

Le titre de ce petit manuel de l'histoire ecclésiastique en indique suffisamment l'objet. Tous les événements qui intéressent à un haut degré les annales de l'église chrétienne y sont successivement et sommairement indiqués à leur date ; mais, pour soulager la mémoire des lecteurs, ou plutôt de ses auditeurs, M. Matter ayant rédigé ces *Tables* pour son propre cours, a distribué l'espace qu'elles embrassent, (de la naissance de J. C. à l'an 1826), en cinq périodes : le 1^{er} de l'an 1^{er} à l'an 312, époque de l'adoption du christianisme par Constantin ; le 2^e de 312 à 622, de Constantin à Mahomet ; le 3^e de 622 à 1096, de Mahomet à la première croisade, sous Pierre l'hermite et Godefroi de Bouillon ; le 4^e, de 1096 à 1517, de Godefroi à Mahomet, époque de l'asservissement de l'église grecque par les Mahométans, et de la division de l'église latine par la réforme ; le 5^e enfin, de 1517 à 1827, temps que remplissent les luttes des trois églises chrétiennes entre elles, et les attaques des doctrines antireligieuses contre toutes les trois. Le dernier trait de ces *Tables* est l'insurrection de l'église grecque contre l'oppression musul-

mane. A la fin de chaque période, M. Matter indique, pour chacun des siècles qu'il renferme, les princes, les pontifes, les docteurs, les écrivains, les philosophes célèbres, soit orthodoxes, soit *scissionnaires*, mot adopté avec toute raison par l'impartialité de l'annaliste. Il la montre dans tous ses procédés; au sujet des conciles généraux, par exemple, il rappelle que l'église occidentale en reconnaît 20, y compris ceux de Pise et de Bâle, selon les docteurs français, qui rejettent le 5^e de Latran, tandis que les Italiens n'en comptent que 19, admettant ce 5^e de Latran, et rejettent à leur tour ceux de Bâle et de Pise; l'historien fidèle les inscrit tous dans ses tables: permis au lecteur de les admettre ou de les refuser. On voit donc que tout est réuni dans un volume de 30 pages pour en faire un livre très-utile et très-bien fait. Le nom de l'auteur est d'ailleurs une garantie de toute l'exactitude nécessaire en pareille matière. C. F.

- 196. *STORIA ECCLESIASTICA* etc. — Histoire ecclésiastique du cardinal Gius. Agost. Orsi, membre de l'Académie della Crusca. 2 vol. gr. in-16, avec pl.; prix de chaque volume, 3 liv. it.

Cette nouvelle et belle édition a été heureusement conduite à fin. Le dernier volume, qui en contenait la table des matières, quoique portant la date de 1826, ne nous est parvenu que cette année. Cet ouvrage valut à Agostino Orsi, de l'ordre des dominicains, les honneurs de la pourpre romaine. Il mérite particulièrement des éloges sous le double rapport de la pureté du style et de l'érudition; mais on lui reproche avec raison d'être par trop prolixe, de ne point assez répandre le sel de la critique sur les objets qui en sont susceptibles, et de se livrer parfois à un excès d'adulation qui pourrait faire douter de la sincérité et de la candeur de ses opinions; défauts dont le plaisant poliment le pape Lambertini. L'ouvrage est précédé de la dédicace à M. Pirker, ancien patriarche de Venise. Vient ensuite l'éloge historique du cardinal Orsi, puis la préface de l'auteur; préface dans laquelle il rend compte de la méthode qu'il a suivie dans la distribution et l'ordonnance du plan de l'ouvrage, s'étend sur les difficultés et les préceptes qui tiennent essentiellement à la manière d'écrire l'histoire, et nous offre un vaste champ de doctrines sacrées et profanes. Il serait bien à désirer que cette édition fût suivie de la réimpression de la continuation du même ouvrage, faite par Becchetti. (*Bibliot. ital.*; août 1827, p. 282.)

197. HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT, DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE DU JAPON ; par le R. P. de CHARLEVOIX. 2 vol. in-12, ensemble de 36 feuil. $\frac{1}{2}$. Paris, 1828; rue St.-Guillaume, n° 15.

198. DES PEUPLES DU CAUCASE et des pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne dans le X^e siècle, ou Voyage d'Aboul-el-Cassim; par M. C. d'OHSSON. In-8° de 19 feuil. $\frac{1}{2}$; prix, 7 fr. Paris, 1828; Firmin Didot.

M. d'Ohsson fait l'énumération de 24 auteurs arabes, turcs et persans, qui ont donné quelques détails sur les peuples du Caucase, particulièrement sur les Alains, les Khazares, les Boulgares, les Gouzes, etc.; ce sont Ebn-Haoukal, Massoudy, Firdouzy, Yakouty etc. Un grand nombre de ces ouvrages sont encore inédits. L'auteur en a extrait tous les passages relatifs aux peuples du Mont-Caucase, et les met dans la bouche d'un voyageur arabe supposé, Abou-el-Cassim, qui part de Bagdad, traverse le Caucase, prolonge son voyage jusqu'au Volga, et revient par le Turkestan dans sa patrie. Ces auteurs débitent beaucoup de fables sur les pays éloignés; cependant ils donnent aussi des notions vraies et curieuses sur les peuples et sur les contrées du Caucase. M. d'Ohsson rapporte à peu près textuellement les passages de ces auteurs, et c'est dans les notes qu'il en examine la valeur, et les compare aux témoignages des auteurs arméniens et grecs, et des voyageurs occidentaux. Massoudy a employé un chapitre entier à la description du Caucase: M. Klapproth en a donné une traduction dans son *Magasin Asiatique*, tom. I. M. d'Ohsson assure avoir comparé les divers manuscrits arabes, pour les passages qu'il a extraits du Mouroudj-uz-Zehab de Massoudi. A l'égard de Yakout, n'ayant point eu à sa disposition le dictionnaire géographique de ce marchand arabe du 13^e siècle, il s'en est rapporté aux citations de M. Fræhn qui a déjà tiré de Yakout le sujet de 3 dissertations; 1^o *De Baschkiris*, 2^o *de chazaris excerpta ex scriptor. arab.* Pétersbourg, 1822, et 3^o notice d'Ibn Foszlan et d'autres arabes, sur les anciens Russes. Pétersbourg, 1823, in-4°. M. d'Ohsson a ajouté ce que les auteurs arabes qu'il a consultés disent sur les pays des Francs, au sujet desquels ils ont les notions les plus confuses. Cette es-

pièce de recueil d'extraits est curieux sous plus d'un rapport, et M. d'Ohsson a eu une bonne et utile idée en le composant.

D-G.

199. RECHERCHES HISTORIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES SUR LES BOHÉMIENS; par M. ORDINSKY. (*Siéverni Arkhif.* — Archives du Nord; 8 et 22 janv. 1826, p. 64 et 180; 8 et 22 fév. 1826, p. 276 et 384; 8 et 22 mars 1826, p. 73 et 184.)

Prjilousky, écrivain polonais (1), en combattant l'opinion de ses concitoyens sur le compte des Bohémiens, et en débitant tous les contes inventés par cette peuplade, les a rendus d'autant plus méprisables, et il est en partie cause de toutes les ordonnances qui, dans la suite, les ont bannis de la Pologne. Herbut et Scherbetz ne citent que des décisions relatives aux Bohémiens; mais ils gardent le silence sur toutes les autres circonstances (2). Naruschévitch, sur des suppositions gratuites, et plus encore sur une fausse étymologie, fixe leur arrivée en Europe bien avant l'époque où elle eut effectivement lieu: il les fait descendre des Yazigues, Yatsigues, Yatsigans ou Yadzvigues, d'autant, dit-il, qu'ils parurent d'abord dans la Podolie, première patrie des Yazygues (3). Ostrofsky, sans se livrer à aucune recherche historique, range simplement les Bohémiens dans la classe de ces vagabonds privés de la protection des lois (4). Un chapitre de l'ouvrage de Tchatsky, ayant pour titre: *Des lois polonaises et lithuanienes*, renferme des notions très-circonscrites sur les Tsigans ou Bohémiens établis en Pologne (5); il est défectueux en cela seulement que l'auteur, ayant puisé à de mauvaises sources, avance que ce peuple tire son origine des Égyptiens, et qu'il indique faussement leur ap-

(1) *Leges seu statuta ac privilegia regni Poloniæ omnia*, ab Jacobo Prilusio (1553, Cracoviæ ad antrum Draconis, liber. I, cap. XIX, fol. 351.)

(2) Herbut, pag. 364. — *Promptuarium statutorum omnium et constitutionum regni Poloniæ*, per Paulum Szzerbic. (Brunsbèrg, an. 1604, part. 1, p. 35.)

(3) Adam Naruszcivitch, hist. de Pologne. Varsovie, 1780-85, t. I, liv. I, c. 85.

(4) *Lois civiles de la Pologne*, par Théodore Ostrofsky. (Varsovie, 1787, tom. I, pag. 57.)

(5) *Des lois polonaises et lithuanienes, de leur esprit, etc.*, par Thadée Tchatsky, Vars. 1800, t. I, p. 237.

parition. Grellmann, dans son Essai sur la race bohémienne (1), est le seul qui, malgré plusieurs erreurs, ait donné au public un ouvrage classique à ce sujet. Son livre est enrichi d'un vocabulaire bohémien (2); il y rend compte des moyens employés par les divers gouvernemens pour utiliser cette race, et fait l'énumération des différens privilèges qui lui ont été accordés.

Les Bohémiens, à leur arrivée en Europe, cachèrent, pour des motifs inconnus, leur véritable nom; il n'est donc pas étonnant qu'il en portent de différens dans les diverses contrées de l'Europe. Ces noms sont d'autant plus curieux à connaître qu'ils ont donné lieu à des étymologies tout-à-fait bizarres. Les Français, qui les premiers en ont eu connaissance, les appellent *Bohémiens* (3), et quelquefois *Sarrasins* (4). Dans les Pays-Bas on les nomme *Heydens*, c. à d. païens, parce qu'on les regarde comme originaires d'Égypte (5). Les Suédois, les Danois et les Allemands, habitans des bords de la Baltique, ont trouvé de l'analogie entre cette race et les Tatars. Les Arabes, indignés des vices des Bohémiens, leur ont donné le nom de *Khari*. Les Anglais les appellent *Gipsies*; les Espagnols et les Portugais, *Gitanos* (6); les Hongrois, *Pharao-Nepek*, le peuple de Pharaon (7); les Bosniens, *Ieghu-Pac*; les Égyptiens, *Ghazic* (8); les Bukhares, *Djail* (9); les habitans de Damas et de Tripoli, *Nauwara* (10). Mais le plus commun de tous leurs noms, celui

(1) Historischer Versuch über die Zigeuner, etc., von H. M. G. Grellmann. Göttingen, 1787, in-8°.

(2) Il a paru à Prague, en 1821, une grammaire et un dictionnaire de la langue bohémienne, par Antoine Yaroslav Pachmayer.

(3) Bonaventura Vulcanius, de literis et lingua Getarum. (Lugd. Bat. 1598.)

(4) Ducange, au mot Bohémiens.

(5) Gisberti Voetii selectæ disputationes P. II. Ultraj. 1656. Disput. de Gentilismo.

(6) Swinburne, Travels through Spain (Lond. 1779, 4. p. 229.)

(7) Anzeigen aus den sämtlichen kais. königl. Erbzländern. (Wien, 1775, p. 176.)

(8) Niebuhr's Reisebeschreibung nach Arabien, erst. Band. (Kopenhagen, 1774, 4.)

(9) Georgis Beschreibung aller Völker des russischen Reichs (St.-Petersbourg, 1776, p. 146.)

(10) Niebuhr, von den verschiedenen Nationen des türkischen Reichs; im deutschen Museum, Jahrg. 1784, jul., pag. 21.

qui leur appartient le plus historiquement, est celui de *Tsigané*, qui n'a éprouvé d'altération que dans le cours des siècles. En Turquie et dans tout l'Orient, on les nomme *Tschingènes* (1); en Italie et en Hongrie, *Tzigany* (2); en Allemagne, *Zigeuner*; en Moldavie et en Valachie, *Ciganis* (3); en Russie, *Tsigané*. Les écrivains polonais ont changé la dénomination de (*Cingar*) en celle de *Philistis* (4); en Bohême on leur donne le nom de *Romani* ou *Rom*, parce que c'est en prononçant ce mot qu'ils s'appellent l'un l'autre. Kelpius assure qu'ils se nomment entre eux *Morre* (5); mais Sulzer observe que ce mot n'est qu'une manière de crier, et non pas le nom d'un peuple (6). Les Grecs modernes les appellent *Atigani* (7).

La race bohémienne, qui est répandue sur toute la surface du globe, à l'exception de l'Amérique, errait depuis long-temps en Asie, exerçait le brigandage en Afrique (8), et, semblable à la sauterelle, elle inonda toute l'Europe. Malgré les persécutions qu'ils éprouvèrent sous Henri VIII et Élisabeth, les Bohémiens se trouvent encore en assez grand nombre en Angleterre (9). Dans l'Espagne méridionale surtout ils épouvantent les habitans par leurs vols et leurs brigandages (10). En France ils voyagent seuls, afin de mieux se soustraire aux yeux de la police. Les forêts de l'Alsace et de la Lorraine en sont peuplées. Il s'en trouve une grande quantité en Italie, en Sardaigne et dans les états du pape. On en voit peu en Suisse, dans les Pays-Bas et le Braunschweig, parce que le gouvernement y est très-sévère

(1) Peissonnel (Paris, 1761, 4, p. 109). Voy. aussi Salmon, Altona, 1748, t. I, p. 319.

(2) Anzeigen aus den kais. koenigl. Erbblændern, p. 181.

(3) Carva, Histoire de la Moldavie et de la Valachie; à Yassy, p. 170.

(4) Prjilonsky, Stat. Reg. Pol., p. 351.

(5) Martin Kelpius in Natalib. Sax. Transilvanizæ, ch. 11, § 14, not. c.

(6) Sulzer, Geschichte des transalpinischen Daciens. Wien, 1781, 2^{te} Band, p. 137.

(7) Casp. Penczer, de Divinatione. Wittemberg, 1580, pag. 160.

(8) Leo Africanus, Histoire natur. des Indes et Terre ferme de la grande mer océanique, p. 329.

(9) Salmon, Gegenwärtiger Staat des türkischen Reichs; Theil 1, pag. 320.

(10) Philipp Thickner's Reisen durch Frankreich und einen Theil von Catalonien, p. 162.

à leur égard ; cependant il n'y a pas long-temps encore que, sur les bords du Rhin et dans le Wurtemberg, on s'est vu forcé d'employer la voie des armes pour exterminer ces vagabonds. Dans tous les pays du Nord, dans les plus froids même, les Bohémiens rencontrent des asiles. On trouve beaucoup de nomades en Lithuanie et en Courlande.

Plusieurs écrivains allemands ont rapporté dans leurs écrits que, sous l'impératrice Catherine II, des familles entières de Bohémiciens avaient été transportées du Holstein dans un des gouvernemens de l'empire de Russie (1) ; le peu d'authenticité de cette assertion est prouvé par un oukaze de l'année 1759, qui interdit aux Bohémiens l'entrée de la capitale et de ses environs, défense qui a été maintenue dans tous les autres décrets subséquens relatifs à ce peuple.

Le sud-est de l'Europe est l'endroit où l'on voit le plus de Bohémiens. On en compte 50,000 en Hongrie (2), 36,000 en Transilvanie (3) et 5,000 dans le Bannat (4). Dans la Boukovine, indépendamment de 800 Bohémiens inscrits comme faisant partie des domaines des propriétaires et des couvens, on en comptait encore 842 familles errantes (5). Il s'en trouve encore une innombrable quantité dans le pays slavon appartenant à l'Autriche. Sulzer suppose que la Moldavie et la Valachie en renferment plusieurs milliers de *Kgniajeskié*, c. à d. sujets de princes, et quelques dizaines de mille de *Boiarskié*, c. à d. sujets de boyards. Dans ces contrées, les Bohémiens sont divisés en castes, dont chacune porte le nom de son maître (6). La Bessarabie, la Bulgarie, la Grèce et la Roumanie sont inondées de Bohémiens, qui de là se rendent pour la plupart à Constantinople (7). On peut calculer approximativement combien il s'en trouve en Tur-

(1) Berlinische Monatschrift, 2783, 116.

(2) Jacob Tolli *epistolæ itinerariæ per C. H. Henninium* (Amst. 1700, p. 201.)

(3) Joseph Benkô *Transilvania*. Windob. 1778, 8, T. I, § 167, p. 501.

(4) Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des Temeswarer Banats. (Wien, 1780, 4, ^{erst}. Theil, 6^{ter} Brief.

(5) Ueber die Grösse und Bevölkerung der europäischen Staaten. Leipzig, 1785, 8, p. 437.

(6) Sulzer, *Geschichte des transalpinischen Daciens*, 2^{ter} Band, pag. 136-146. — Carra, *Hist. de la Moldavie et de la Valachie*, p. 186.

(7) Türkischer Schauplatz. Hamburg, 1663, fol. nom. 106.)

qule, d'après le relevé des impôts prélevés sur eux en 1776, et qui se montait à 2,690 kesses, ou 1,300,045 piastres turques (1).

L'histoire ne saurait déterminer exactement l'origine des Bohémiens, non plus que l'époque et le pays où ils s'établirent d'abord en Europe. Ils parurent en 1417 dans la Hongrie, la Moldavie et la Valachie (2). La même année ils furent remarqués par les Allemands des côtes de la Baltique (3); et l'année suivante on en vit en Suisse (4), et généralement presque toutes les chroniques allemandes de cette époque en font mention (5). En 1422, ils visitèrent l'Italie, sous le prétexte d'adorer le Saint-Père, et, en 1427, ils se montrèrent à Paris sous le nom de Bohémiens (6); de là ils furent contraints de retourner en Allemagne, où Aventin fixe leur première apparition en l'année 1439, ce qui détruirait l'opinion de Muratori, qui les fait y venir d'Italie (7), et bien plus encore la supposition de Majoli, qui ne place l'arrivée des Bohémiens dans le Nord qu'après leur persécution en Italie (8). Cependant on ne trouve nulle part la preuve qu'ils aient paru avant 1417. Eccard (9) parle sans au-

(1) Osmanischer Finanz-Etat vom Jahr 1776, dans *Schläzer's Briefwechsel*, cah. xxxii, pag. 126.

(2) Certe primum omnium in Moldavia, Valachia ac Hungaria circiter annum 1417, visi sunt, istincque in alias Europæ ditiones propagati. Georg. Pray. annales regum Hungariæ. P. IV, p. 275. Grisclini, historia Bannates Temeswar, p. 212.

(3) Hermannii Cornucri Chronicon ad annum 1417. In Jo. Ge. Eccardi corpore histor. medii ævi I, 11. Column. 1225. Krens, Sächsische Chr. Buch. 11, ch. 2, p. 293. Sebast. Münster, Cosmographie, Buch 3, Kap. 5, pag. 370.

(4) Stumpf, Schweitzer Chronik, liv. 8, ch. 10, p. 425.

(5) Hedio Paralipomena, ad Urspergum, pag. 402. Crassius, pag. 345. Spangenberg, dans sa Chr. de Mansfeld, p. 357; Zeilter, lettr. 71; Heidenreich, dans la Chr. de Leipzig, p. 62 et suiv.

(6) Pasquier, Recherches de la France, l. IV, ch. 12, p. 361.

(7) Annali d'Italia, tom. IX, pag. 110.

(8) Simon Majoli Dierum canicularium, tom. III, collog. 2, pag. 631. Mart. Szentivans. Diss. Horograph., IV, p. 227.

(9) Johann Ge. Eccardi Dissert. de usu et præstantia studii etymologici in historia, cap. I. Cingaros primum in Poloniam trajecisse, ex ipsorum apud Münsterum relatione consilio postea Valachia Transilvaniaque sese infuderunt.

cume espèce de fondement lorsqu'il assure que la Pologne fut leur premier séjour en Europe, car Münster, qu'il cite, garde le silence à cet égard, et la constitution (1) de 1624 atteste évidemment qu'ils passèrent de Valachie en Pologne (2). Le savant Tchatsky n'émet pas son opinion relativement à ces mots du privilège de Boleslas V, roi de Pologne (1256), *et advenæ qui vulgariter Szalassi vocantur a servitute exactionis liberantur*. Il ne dit pas si ce passage doit s'entendre des Bohémiens. Mais, comme ce peuple n'a jamais porté ce nom en Pologne, qu'il n'y a été connu que sous celui de *Tsigans* ou *Philistins*, et qu'on n'en entendit parler qu'en 1501, il est probable que le privilège de Boleslas a voulu faire mention de quelque autre peuplade, ou peut-être même d'une horde de Tatars errans.

Aventin et, après lui, presque tous les savans supposent que les Bohémiens parurent d'abord en Turquie (3), parce que c'est dans ce pays qu'aujourd'hui encore ils se trouvent en plus grand nombre. Tout porte à croire qu'il en arriva une multitude en Europe, car à l'époque de leur apparition on en vit des hordes entières de plusieurs milliers d'individus sous le commandement de *Kniazes* (princes) ou rois (4): la horde de Bohémiens qui parut en Suisse était composée de 14,000 âmes, y compris les enfans et les femmes (5). Sur les bords de la Baltique, ils se montrèrent en troupes de plusieurs centaines d'hommes (6), amenant leur bien sur des chevaux, des ânes et même des chiens (7).

J. T.

200. ACTES ET DOCUMENTS DIPLOMATIQUES, EN LANGUE RUSKE OU RUSKO-LITHUANIEN, qui se trouvent à Moscou, dans la bibliothèque du comte Tolstoy; par Ign. DANILOWICZ et Joach. LELEWEL. (*Dzienick Warszawski*; décemb. 1826.)

Ignace Danilowicz, nommé professeur du droit lithuanien à

(1) Vol. leg., tom. 3, f. 468.

(2) Sulzer, Beschreibung des transalpinischen Daciens, liv. 11, p. 143. *Ibid.*, Pray. Ann. d. kœn. Hung.

(3) Aventin, Annalen, lib. 8, p. 418.

(4) Kranz, Sächsischer Chr., II. liv., ch. 2. Münster, Cosmographie, liv. III, ch. 1. Stumpf et Gerler.

(5) Stumpf, pag. 425.

(6) Hermann Corner, Chron. in Eccard; corpus histor. mediæ ævi, t. II, colum. 1225.

(7) Kranz, Münster et Stumpf.

l'Université de Charkow (1), se rendant de St.-Petersbourg au lieu de sa destination, passa par Moscou où il visita la bibliothèque du comte Tolstoy, qui est si riche en monumens slaves du moyen âge. Devant, d'après les fonctions qui lui sont confiées, s'attacher particulièrement, dans ses leçons, à expliquer les anciens statuts de la Lithuanie, il chercha dans la bibliothèque qu'il visitait les diplômes qui ont un rapport direct avec sa mission. Il nomme *rusko-lithuanien*, ou *bialo-ruske*, ou *blanc-ruske*, le dialecte dans lequel ils sont écrits. Il y en a depuis le 12^e siècle. On voit que, même dans le 16^e siècle, on parlait le ruske ou rusko-lithuanien à Lemberg, comme à Wilna et à Knyzsyn. C'était la langue dont on se servait dans la chancellerie des Jagellons et des Sigismond, pour les affaires qui regardaient la Russie-Rouge et la Lithuanie.

Le savant Lelewel, qui a complété et expliqué les observations de Danilowicz, a publié 8 diplômes donnés en langue ruske. Le premier est une donation que le célèbre Witold, grand duc de Lithuanie, lieutenant de Wladislas Jagellon, accorda en 1399 aux chanoines de la cathédrale de Wilna. Voici le commencement de cet acte, en ruske et en polonais actuel; nous y joindrons la traduction française.

RUSKE.

My welikij. Kniaz Witowt. daem wiedane wsiem. Kto na sej list. uozrit' ili slyszit' dali esmo zemlju. kanownikom. wilenskim. na imia. Berezynskaja. k Strieszinu. szto byli esmo. dano Kniazju Jur' ju Toloczku ot Rohaczewa ot Toimia.

POLONAIS.

My wielki Kniaz Witowt, daiem wiedzenie wszystkim, kto na ten list zayrzy czyli slyszy: Dalismy ziemien Kanownikom wilenskim na imie Berezynska ku Streszinowi cosmy byli dali Kniazowi Ierzemu Toloczкови od Rohaczewa od Toimia.

Traduction française.

Nous, grand *kniaz* ou grand duc Witowt, donnons à savoir à tous ceux qui verront cette lettre ou en entendront parler: nous donnons aux chanoines de Wilna la terre appelée Bérézynska, vis-à-vis Streszinow, comme nous l'avions donnée au *kniaz* ou seigneur George Toloczkw, de Rohaczew (2) et de Toimia.

(1) On a conservé dans cet article l'orthographe polonaise pour les noms russes. N. d. R.

(2) Rohaczew est situé au-delà du Dnieper, à l'embouchure de la Bérézyna. Le village Bérézynska, devenu si célèbre dans nos fastes mili-

9° *diplome* : Lettre du *tzar Michel Fédorowicz*, adressée, l'an 1634, au roi *Wladyslas IV*, et écrite en caractères russes :

RUSSE.

Boziewu miłostiu, my welikii hosudar car i welikii kniaz Michajlo Fedorowicz, wsea Rusii samoderzec, Wladimirzkii, Moskowskii, Nowhorockii, car Kasanskii, car Astrachanskii, car Sibirzkii, hosudar Pskowskii i weliki kniaz Twerskii, Iugorskii, Permskii, Wiackkii, Bolharskii i inych hosudar i welikii Kniaz Nowa horoda Nizowskie zemli, Rezanskii, Rostowskii, Iaroslawszkii, Bielo ozerskii, Udorskii, Obdorskii, Kondinskii, i wseja siewernyja strany powelitel i hosudar, Iwerskii zemli, Kartalinskich i Hruzinskich carei, Kubardinskie zemli Czerkaskich Ihorskich Kniazei i inych mnohich hosudar i obladatel.

Po dohoworu naszeho carskoho weliczestwa, welikich poslow, bojarina i namiesnika Pskowskiego Fedora Iwanowicza Lwowa i towarzyszczi.

Welikolio hosudario Wladisława. czetwertaho bozeju miłostiu korolia Polskoho i welikoho Kniazia Litowskoho, Ruskoho, Pruskoho, zemoitckoho, Mozowietckoho, Kijewskoho, Wolynskoho, Podolskoho, Smolenskoho, Podliazskoho, Czernihowskoho, Polotckoho, Witepskoho, Mstislawskoho, Liffjanskoho, Litonskoho, i inych a Szwetckoho, Khotckoho, Wandalskoho diedicznoho ko-

POLONAIS.

Z bozey miłosci my wielki hosudar car i wielki kniaz Michal Fedorowicz wszystkiewrusi samodzierzca, etc.

Po rozmowie naszego carskiego wieliczenstwa wielkich poslow, boiara i namiestnika Pskowskiego Fedora Iwanowicza Lwowa i towarzyszw.

Z wielkiego hosudara Władysława IV. z bozey miłosci krola polskiego. . . .ego Krolenskigo wieliczenstwa, etc.

taires de 1812, est un peu plus haut sur la Bérézyna, au couchant de Minsk.

rolia, Kniasatj finlandakoho i
 inych jého korolewskoho, We-
 liczestwa s pany radoju i s We-
 likimi posly s. Jakubom Zadi-
 kom biskupom Chelminskim i
 Pomeranskim, s towarzyszczi.

Traduction du texte russe.

« Par la grâce de Dieu, nous, grand hospodar, tzar et grand kniaz ou grand duc, Michel Fédorowicz, autocrate de toutes les Russies, de Wladimir, de Moscou, de Nowogrod, tzar de Kazan, tzar d'Astrakan, tzar de Sibérie, hospodar de Pskow, et grand kniaz de Twersk, d'Iugors, de Permsk, de Wiatka, de Bulgarie et d'autres lieux; grand kniaz de la nouvelle ville de Nizow, de Rézan, de Rostow, d'Iaroslaw, de Bielo-ozers, d'Udow, d'Obdor, de Kondin, de toutes les différentes parties de Siéwierz, de la terre d'Iwers, de Kartalinsk, de Hrudinsk, de Kobardinsk, des principautés de Czermkas (Circassie), d'Ihor et hospodar de plusieurs autres contrées. »

« Notre grandeur tzarienne s'étant entendue avec les grands ambassadeurs, les boyards, et avec le lieutenant de Pskow, Fédor Iwanowicz Lwow et compagnons : »

« Avec le grand hospodar Wladyslas IV, par la grâce de Dieu roi de Pologne, grand kniaz de Lithuanie, de Ruskie, de Pruskie, de Samogitie, de Mazowie, de Kiow, de Wolhynie, de Podolie, de Smolensk, de Podlachie, de Czerniechow, de Polock, de Witepsk, de Mizislaw, de Livonie, d'Estonie et d'autres lieux, roi héréditaire de la Suède, de la Scandinavie, de la Wandalie, prince héréditaire du Finland et d'autres lieux appartenant à sa grandeur royale; avec les seigneurs et grands ambassadeurs, Jacques Zadzick, évêque de Culm et de Poméranie, et avec ses compagnons. »

En comparant le polonais, le russe moderne et le russe, on verra que celui-ci, tenant le milieu entre les deux premiers dialectes, n'a presque subi aucun changement, tandis que le russe a adopté peut-être un tiers d'expressions tatares, comme l'anglais s'est courbé sous les modifications qui lui ont été imposées par les Danois et par les Normands.

La langue ruske étant, depuis le 9^e siècle, la langue lithurgique pour les nations slaves, mériterait d'être étudiée avec soin par les savans.

G. GLAY.

201. **HISTOIRE DE DANEMARK.** — Histoire du Danemark; par Pierre-Fréd. Suhr. Vol. xiv et dern., depuis l'an 1375 jusqu'en 1400; publié avec une préface; par R. Ntarna. In-4°. Copenhague, 1828; Schultz.

Ce volume termine le grand ouvrage historique, auquel Suhr, historien danois, a employé la plus grande partie de sa vie laborieuse. La moitié de cet ouvrage a paru de son vivant; le reste a été mis au jour, d'abord par Kall, et en dernier lieu par Nyerup. Il est à regretter que Suhr n'ait pu continuer son histoire jusqu'aux temps modernes. Son 14^e volume in-4° s'arrête à la fin du 14^e siècle. Ainsi, il faudrait au moins 6 autres volumes pour conduire l'histoire de Danemark jusqu'à la fin du 18^e siècle. Peut-être se trouvera-t-il quelque savant disposé à compléter la grande entreprise à laquelle Suhr avait voué son temps, son érudition et sa fortune.

D-c.

202. **HISTOIRE POLITIQUE, ADMINISTRATIVE, CIVILE ET MILITAIRE DE LA PRUSSE**, depuis la fin du règne de Frédéric le Grand, jusqu'au traité de paix de 1815. 3 vol. in-8°; prix, 21 fr. Paris, 1828; A. Bossange.

Nous ignorons les motifs qui ont déterminé l'éditeur à ne pas avouer que cet ouvrage est traduit de l'allemand, et que l'auteur s'appelle Mapso. L'éditeur assure dans la préface que « c'est le fruit de quelques années de loisir d'un homme qui fut, dans les circonstances difficiles où la Prusse s'est trouvée engagée vis-à-vis la France, appelé à remplir de hautes fonctions administratives et diplomatiques, et à soutenir plus d'une fois de son épée, sur le champ de bataille, des plans, à la rédaction desquels il avait concouru dans le conseil de son souverain. » Ce passage nous fait supposer que l'éditeur est de bonne foi, et qu'il ignore lui-même le nom de l'auteur de l'ouvrage. Mapso n'a jamais tiré l'épée, autant que nous sachions; il n'a pas non plus rempli de hautes fonctions administratives et diplomatiques; c'était un savant, plus occupé des livres que de l'administration; aussi écrit-il moins d'après des documents inédits que sur des pièces connues. Avec sa candeur germanique, il a toujours été fidèlement ses sources au bas des pages; mais le traducteur a supprimé toutes les notes, peut-être pour mieux faire croire que

cet original est en français, et composé des souvenirs d'un grand homme d'état. Il y a encore une erreur dans ce que le traducteur ou l'éditeur dit sur le lieu de la publication; il prétend que c'est en Prusse qu'a paru pour la première fois cette histoire; l'auteur s'exprime avec trop de vérité sur la Prusse pour que son ouvrage ait pu paraître dans ce royaume où règne la censure: c'est à Francfort qu'a paru l'original allemand.

Au reste, l'ouvrage historique de Manso jouit de beaucoup d'estime en Allemagne. Il est écrit sans flatterie, avec beaucoup de sang-froid, et avec autant d'impartialité qu'on peut en mettre quand on écrit l'histoire de sa nation. Manso, à l'exemple de Jean de Müller, a visé dans son style à la concision du latin: aussi sa diction, brève et un peu abrupte, est difficile à rendre en français. Cette difficulté a été vaincue par le traducteur avec assez de bonheur; la traduction est si coulante que l'on croirait l'ouvrage composé originairement par un Français, et elle rend assez fidèlement le sens de l'original. Sous ce rapport, le traducteur mérite des éloges; mais il a pris avec l'original des libertés qu'on ne saurait louer également. Dès le commencement, il a retranché 17 pages de l'ouvrage de Manso, contenant le tableau du gouvernement civil de la Prusse, sous Frédéric II, à l'époque où Manso commence son récit. Ce tableau était tout-à-fait à sa place, et c'est tronquer l'ouvrage que de supprimer une partie aussi essentielle. En d'autres endroits, le texte allemand a subi des mutilations semblables; en sorte que le 1^{er} livre, qui a 126 pages dans l'original, n'en a que 54, c'est-à-dire la moitié dans la traduction. Les autres livres paraissent moins tronqués. On cherche vainement dans la préface quelque excuse des mutilations que le traducteur s'est permises: puisqu'on a voulu faire passer la traduction pour l'original, on s'est bien gardé de signaler les omissions du traducteur. Si jamais la traduction obtenait les honneurs d'une seconde édition, ce qui serait possible vu l'utilité de cet ouvrage, nous engagerions l'éditeur à rétablir les suppressions, ainsi que les notes, du moins toutes celles où Manso s'appuie sur des documens officiels ou sur des autorités dignes de foi, parce que des citations de ce genre sont nécessaires pour donner du crédit aux récits et aux jugemens de l'auteur.

Voici la distribution des matières. Dans le premier volume,

l'auteur expose l'histoire du règne de Frédéric II, depuis la paix d'Hubertsburg, c'est-à-dire depuis 1763, et puis l'histoire du voluptueux Frédéric-Guillaume. Pour ce dernier règne, l'historien avait un concurrent dans le comte de Ségur, qui l'a retracé avec plus de développemens, et avec un peu plus de mouvemens. Les deux autres volumes contiennent l'histoire de la Prusse, pendant les 15 premières années de ce siècle, ou l'histoire du règne du prince qui occupe aujourd'hui le trône de Prusse. Ces 15 années ont rempli avec raison le double de place consacré dans l'histoire de Manso aux 37 années de la fin du dernier siècle; les grands événemens y sont pressés, et cette époque se lie intimement à l'histoire générale de l'Europe. L'auteur a eu plusieurs campagnes et batailles à décrire. Nous ignorons si les militaires trouvent le récit de Manso satisfaisant sous le rapport technique; quant à nous, il nous a semblé que l'auteur s'efforce toujours d'exposer les faits selon la vérité, autant qu'elle résulte des assertions quelquefois contradictoires des deux partis.

D-c.

203. *GESCHICHTE DES KÖNIGREICHES HANNOVER, etc.* — Histoire du royaume de Hanovre et du duché de Braunschweig; par le D^r ALBERT HÜNE; avec un avant-propos de HERRN. Partie 1^{re}, in-8° de xxii et 798 p. Hannover, 1824. (*Götting. gel. Anzeigen*; avril 1825, n° 66, p. 661.)

L'auteur, déjà connu par son histoire de la traite des nègres, n'a pas reculé devant l'idée d'écrire l'histoire complète d'un pays qui offre des difficultés presque insurmontables dans un travail de ce genre, tant sous le rapport des matériaux, dont l'authenticité, pour le plus grand nombre, est fort douteuse, que sous celui des nombreux partages que ce pays a éprouvés. Ce 1^{er} vol. renferme la première période, depuis 1235 jusqu'à 1705. Elle est divisée en deux époques, dont la première va jusqu'au schisme, 1520, et la seconde jusqu'à 1705. Divisées par chapitres, elles s'étendent sur l'histoire politique, et sur celle des maisons régnantes de ce pays, sur la constitution, sur la civilisation et l'état agricole, sur l'histoire des mœurs et leur influence sur les arts et les sciences, et finalement sur la vie privée.

L. D. L.

204. *THE ANTIQUARY'S PORTFOLIO, with notes.* — Portefeuille de l'antiquaire, avec des notes; par J. S. FORSTER. 2 vol. in-8°. Londres 1825; Wightman. (*London literary Gazette*; 12 nov. 1825.)

Selon le titre, ce portefeuille contient un choix de détails historiques et littéraires relatifs aux mœurs, usages, gouvernement, etc., de la Grande-Bretagne, au moyen âge et dans les derniers siècles. A ces détails, extraits des histoires générales et provinciales, le compilateur a ajouté quelques notes. Le tout n'a pas coûté beaucoup de peine à réunir : toutefois, la compilation est amusante. D.

205. *HISTOIRE CONSTITUTIONNELLE D'ANGLETERRE*, depuis l'avènement de Henri VII jusqu'à la mort de George II; par HENRI HALLAM. Traduction revue et publiée par M. GUIBERT, et précédée d'une préface de l'éditeur. Tom. 1^{er}. In-8° de 442 p.; prix, 7 fr. (Il y aura 5 volumes.) Paris, 1828; Guibert.

M. Hallam était déjà connu par son *Tableau de l'Europe au moyen âge*, dont nous nous sommes bornés dans le temps à donner le titre dans notre *Bulletin* (Voy. tom. VI, n° 365), n'ayant pas été à portée de juger de l'ouvrage par nous-mêmes. Un critique de beaucoup de goût et de beaucoup d'esprit, auquel l'histoire est redevable de plusieurs écrits recommandables, M. de Ségur, a porté le jugement le plus favorable de ce premier ouvrage de M. Hallam (1), en disant que son auteur réunit toute la sagesse et toute la sagacité nécessaires pour pénétrer avec fruit dans le dédale des faits historiques, et en tirer un tableau animé, où se fait sentir l'influence réciproque des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois. « Cet ouvrage, ajoute-t-il, ne serait pas bien jugé par ceux qui croiraient y trouver une histoire complète et une série de faits ou d'événemens assez développés pour les apprécier. L'auteur a voulu faire un tableau législatif et moral de l'Europe au moyen âge; ainsi ce qu'on doit désirer d'y trouver, et ce qu'on y trouve en effet, ce sont des recherches très-curieuses sur les points contestés de la législation de ces anciens temps. »

Dans son nouvel ouvrage, celui qui nous occupe spécialement ici, M. Hallam paraît avoir fait de plus grandes excursions sur le

(1) Voy. *Rev. Enc.*, Tom. VIII, p. 503-508 et tom. X, p. 112-124.

tertain de l'histoire générale. Il s'excuse dans sa préface d'avoir quelquefois associé le récit des faits au tableau des institutions, et suivi les vicissitudes de la destinée du peuple anglais en même temps que les révolutions de ses lois: « Mon titre, dit-il, semblait exclure tout ce qui ne se rapporte pas à l'état du gouvernement, ou à ce qu'on nomme vaguement la constitution. Je me suis donc presque toujours abstenu de rappeler, si ce n'est en passant, les événements politiques ou militaires qui ne tenaient pas essentiellement à mon sujet. Cependant il est évident qu'à certaines époques l'histoire générale et l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre se confondent. J'espère donc qu'on me pardonnera quelques digressions de ce genre lorsqu'elles tendent à éclaircir ce qui fait le principal objet de mon travail. » M. Guizot, dans l'article remarquable qu'il a consacré à cet ouvrage, et qui a paru dans le n^o 4 de la *Revue française* (cahier de Mars 1828), semble taxer l'auteur à cet égard d'une trop grande modestie, ou du moins de trop de timidité. « M. Hallam a tort, dit-il, de s'excuser : c'est au contraire un de ses mérites, et des plus éminens, qu'il ait senti le besoin de renoncer à cette méthode savamment fautive, qui traite le passé comme un cadavre, et pour le faire connaître, ne sait rien de mieux que de le disséquer »; méthode, ajoute-t-il, qui prévaut depuis trop longtemps en Angleterre, et dont on retrouve les conséquences jusque dans l'*Histoire d'Angleterre*, publiée récemment par le Dr John Lingard. « Ce serait faire à l'état actuel des esprits parmi nous une injure non méritée; poursuit M. Guizot, que de s'arrêter à réfuter sérieusement une pareille méthode. Qu'il faille des livres spéciaux pour les hommes voués à des études spéciales, des histoires de la législation pour les juristes, de l'église pour les ecclésiastiques, des finances pour les financiers, des sciences pour les savans, cela n'est pas douteux; plus même sera poussée loin la division du travail, plus ses résultats seront probablement exacts, complets et bien appropriés à leur destination. Mais le public n'est ni savant, ni théologien, ni financier, ni juriste; il n'exerce aucune profession, ne poursuit aucune science spéciale et pratique. Quand il lit Homère, ce n'est point pour y apprendre la géographie ancienne ou l'état de la navigation chez les Grecs; quand il s'arrête devant un tableau, ce n'est point pour y étudier l'art du dessin ou les secrets

de la couleur; quand ses regards se promènent sur un beau paysage, ce n'est point pour y reconnaître les diverses sortes d'arbres ou de plantes, ni pour se rendre compte des effets de perspective ou de lumière. Libre et désintéressé, sans limites, comme sans dessein dans son activité intellectuelle, ce que le public cherche partout, c'est l'ensemble; ce qu'il demande, c'est le spectacle du monde ou des choses humaines, et l'impression que la nature humaine est appelée à en recevoir. »

Tel est le résumé d'une opinion soutenue avec une trop grande force de talent, et une trop grande apparence de raison, pour que nous n'ayons pas cru devoir au moins la signaler ici. De cette opinion découle naturellement le jugement que M. Guizot porte de l'ouvrage de M. Hallam; il l'approuve d'avoir fait, pour ainsi dire, sortir l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre du sein de l'histoire générale, et d'avoir cherché et tenu habituellement en main le fil qui les unit. « Je serais bien plutôt tenté, ajoute-t-il, de me plaindre qu'il n'ait pas toujours été fidèle à cette méthode, dont il a si bien senti la convenance, et que, soit réserve, soit empire de l'exemple, il ait souvent cédé aux habitudes de son pays. » Du reste, le jugement de M. Guizot, sur le nouvel ouvrage de M. Hallam, peut se résumer en ce peu de lignes. « En y joignant le chap. 8 de son premier ouvrage (le Tableau de l'Europe au moyen âge), on a une histoire complète de la constitution anglaise, depuis l'établissement des Anglo-Saxons en Angleterre jusqu'à la fin du règne de Georges II, c. à d. du vi^e au milieu du xviii^e siècle: travail immense, et exécuté d'une part avec cette science complète, cette minutieuse exactitude, cette intelligence des moindres détails de l'histoire et de la vie sociale qu'un Anglais seul y pouvait apporter; de l'autre, avec cette impartialité, cette indépendance d'esprit qui sont l'honneur de notre siècle, et que les Anglais ne possèdent que rarement. »

M. Hallam n'a pas été traité partout, même en Angleterre, avec la même faveur; les obligations que nous avons contractées par la nature de notre plan envers les lecteurs du *Bulletin*, nous font un devoir de parler ici de l'article très-long et très-détaillé qu'un des rédacteurs de la *Quarterly Review* a consacré à l'examen du même ouvrage. (Voy. cahier de janvier dernier, p. 194-260). Cette critique sévère, que nous croyons être le poète

Southey, lui reproche d'avoir considéré son sujet sous un seul point de vue, et d'avoir entrepris son ouvrage dans un esprit auquel il a voulu subordonner tous les faits, en forçant presque toujours, ou en faussant même quelquefois leur interprétation. Le devoir de l'historien, dit-il, est de décrire les faits tels qu'ils sont arrivés, en laissant aux lecteurs le soin d'en tirer eux-mêmes les conséquences. En un mot, il paraît avoir conçu les plus fortes préventions contre ce qu'on appelle de nos jours la philosophie de l'histoire. Abordant la critique de détail, il accuse l'auteur d'une prédilection peu méritée à l'égard de Guillaume III et d'une sévérité injuste envers les Stuarts; et il cite à l'appui de son opinion quelques passages du livre qui, selon lui, n'est pas pensé en aussi bon anglais qu'il est écrit.

Nous ne déciderons pas pour le moment entre les deux critiques de M. Hallam, quoique les lecteurs aient peut-être deviné déjà de quel côté nous penchons. Nous nous réservons d'asseoir notre opinion personnelle sur la lecture attentive de tout l'ouvrage, et nous aurons occasion d'y revenir lors de la publication des volumes suivans. Toutefois, nous ne croyons pas inutile de faire remarquer dès à présent que si l'éditeur français de M. Hallam peut être soupçonné d'un peu de partialité en sa faveur, l'écrivain de la *Quarterly Review* est placé, par l'esprit bien connu qui préside à la rédaction de ce recueil, dans une position où ses critiques ne doivent pas être considérées comme des jugemens sans appel.

E. HÉRAU.

206. FORMATION ET EXTENSION DES COMMUNES AU MOYEN AGE;
par M. NEUMANN. (*Hermès*, Tom. XXIX, pag. 276-318).
1^{er} article.

Une des parties les plus importantes et les plus difficiles de l'histoire est d'expliquer la formation d'un nouvel ordre de choses, sur ou avec les débris d'un état précédent. Les invasions et les conquêtes des peuples germains ayant détruit le royaume d'Occident, on se demande si la forme municipale du gouvernement romain a résisté à ce choc; M. de Savigny l'a affirmé pour toute l'étendue des pays en-deçà du Rhin et de l'Italie, en accordant toutefois que la continuation des municipalités n'était souvent qu'un reste bien faible de l'ancienne constitution. M. Leo, en 1824, dans le *Développement de la constitution des villes Lombardes, jusqu'à l'arrivée de l'Empereur*

Frédéric I en Italie, soutint que ceoi était inadmissible pour la Haute Italie, et M. Neumann est du même avis, en ajoutant que les unigues restes des formes romaines se conservèrent à Rome même. Sans entrer dans des détails, nous allons exposer les résultats obtenus par l'auteur.

Les habitants de la campagne, soumis par des Germains, généralement devenaient serfs, et ceux des villes étaient sujets à des tributs bien souvent arbitraires. La chute de la dynastie carlovingienne fit éclater en Italie, de même qu'ailleurs, des désordres en tout genre, dont la suite fut le pouvoir usurpé des comtes, ducs et autres chefs auxquels les empereurs avaient confié des emplois. M. Neumann, p. 291, cite l'exemple d'un comte qui s'était arrogé la propriété d'une ville, dont il fit la donation à un couvent. Malgré tous ces désordres, le commerce avec l'Espagne, le Bas-Empire et l'Orient florissait, les villes et même l'agriculture en ressentirent bientôt l'influence; la puissance de la noblesse inquiétait les rois d'Allemagne, qui, comme empereurs romains, avaient à maintenir leur autorité en Italie, et tâchaient d'élever les villes comme contrepoids; mais bientôt ces dernières, ayant humilié ou chassé les nobles, et racheté des droits usurpés par le clergé, devinrent assez puissantes pour s'opposer aux empereurs mêmes. Sous le nom de *Guelphes*, ils inventèrent un système tout à fait particulier; ils représentèrent le christianisme comme une république, en allant l'hérarchiser, le pape à sa tête, avec leur liberté civile, et soutenaient que Jésus-Christ seul était leur roi; les *Ghibellins*, au contraire, pour défendre les droits de l'empereur, étaient d'avis que depuis Jules César la législation et le pouvoir exécutif avaient passé du peuple à l'empereur, et que c'était sa volonté seule qui avait force de loi. On sait que la fortune se décida pour le premier parti.

M. Neumann prouve, à différentes reprises, contre M. de Savigny, qu'il faut se défier de certains noms de l'antiquité romaine, qui se retrouvent au moyen âge; souvent la signification a complètement changé, par exemple, « *in curia servus* » signifie devenir serf de l'église, et le terme *consul*, auquel M. de Savigny a rattaché tant d'importance, était tellement avili, que l'empereur Léon; dans la 94^e novelle, dit qu'il en est venu à τῆς πρὶν δόξης καὶ μεγαλότητος πρὸς ταπεινὸν σχῆμα, *in obiectam spectam* d'après la version latine.

S.

207. STORIA etc. — Histoire de la littérature italienne, durant le XVIII^e siècle; par Ant. LOMBARDI. In-8°. Modène, 1827. (*Nuovo Raccoltore*, n° 36, pag. 890.)

L'histoire de la littérature italienne du célèbre Tiraboschi s'arrête à la fin du XVII^e siècle. Le volume de M. Lombardi en est la continuation pour le siècle suivant; il traite son sujet sous les rapports suivans : Considérations générales sur l'état de l'Italie au 18^e siècle; moyens d'encouragemens pour les études; munificence des gouvernans envers les lettres; universités; écoles publiques et académies; bibliothèques et musées d'antiquités ou d'histoire naturelle; sciences; études sacrées; philosophie et mathématiques.

208. STORIA LETTERARIA, etc. — Histoire littéraire de la Ligurie; par M. J. B. SPOTORNO. Tom. 3 et 4. In-8°. Gènes; Ponthuise. (*Bibliot. italiana*; n° 142, p. 3.)

L'auteur continue sa belle entreprise : les deux nouveaux volumes que nous annonçons embrassent un espace de 149 ans, à compter de l'an 1500. Selon son plan primitif, M. Lombardi divise son histoire littéraire selon les divers genres d'études cultivés par les Liguriens, et il traite successivement des historiens, des théologiens, jurisconsultes, médecins, philosophes, poètes, orateurs et grammairiens, des voyageurs et des peintres. Il y ajoute quelques détails relatifs aux écoles publiques, aux bibliothèques, à l'imprimerie; et enfin, il rappelle les principaux encouragemens accordés à ces divers genres de connaissances.

209. STORIA DI GENOVA, scritta da Ant. Pietro FILIPPINI. In-12: (*Prospetus d'une nouvelle édition*). Paris; l'édit., rue Villedot, n° 6; Delaunay.

Cet ouvrage, dont nous avons récemment annoncé une nouvelle édition italienne, est divisé en 13 livres; la traduction paraîtra en 13 livraisons de mois en mois, chacune du prix de 1 franc.

210. HISTOIRE GÉNÉRALE DE PORTUGAL, depuis l'origine des Lusitaniens, jusqu'à la régence de don Miguel; par M. le marquis de PORTIA D'URBAN et M. MIELLE. Tome 1^{er}; in-8° de

xxxiv et 504 p., avec carte et portrait ; prix, 9 fr. Paris, 1828; Gauthier frères.

Soumis successivement aux Suèves et aux Alains, aux Visigoths et aux Maures; agités par de grandes et fréquentes révolutions; non moins illustrés par leurs voyages et leurs découvertes dans les deux Indes que par leurs expéditions contre les Maures d'Espagne et d'Afrique, les Portugais offrent à l'historien, dans leurs annales, une suite d'événemens assez importants pour l'engager à les retracer, et au lecteur une assez grande variété de faits pour éveiller sa curiosité, sans lui faire redouter l'ennui d'une histoire trop simple ou trop monotone. Cependant on ne connaît guère, en France, de l'Histoire de Portugal, que cette révolution célèbre de 1640, écrite par Vertot avec tant de talent et qui, en affranchissant ce royaume de la domination espagnole, porta le duc de Bragance sur le trône. Nous connaissons l'histoire de toutes les monarchies de l'Europe aussi bien que la nôtre même; celle du Portugal est la seule qui ait été négligée, sans toutefois mériter de l'être.

Ce n'est cependant pas faute d'historiens, si les annales de ce royaume de la Péninsule sont si peu connues. Les Portugais en ont plusieurs, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite. En France, nous avons *Lequien de la Neuville*, mais il n'est pas complet, et on lui reproche peu de fidélité. *La Clède*, qui vient après lui, puisa les faits qu'il rapporte dans les historiens originaux, dans des manuscrits authentiques qui lui fournirent des dates précises et des détails curieux; mais son ouvrage, publié en 1735, sous deux formats, in-4° et in-12, est aujourd'hui fort rare. MM. de Fortia et Mielle ont entrepris de le reproduire en le corrigeant et en le complétant. On doit donc regarder la publication nouvelle à laquelle nous consacrons cet article comme un éminent service rendu tout à la fois aux lettres et aux sciences historiques.

Le premier volume, qui vient de paraître, est précédé d'une préface dans laquelle, après avoir averti que le fond de cet ouvrage, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, appartient à *La Clède*, M. Mielle donne une notice des auteurs qui ont été consultés et suivis dans la composition de cette histoire. Cette notice, qui appartient entièrement à *La Clède*, est loin de nous présenter,

surtout pour le Portugal, le tableau complet des écrivains qu'il eût été à propos de connaître, et qui auraient pu être consultés avec fruit. On regrette, par exemple, de n'y pas trouver les noms de Carvalho, de Nuñez de Leon, de Bern. de Brito, etc., etc.; mais, quoique incomplète, elle est intéressante par les jugemens qu'elle contient sur les différens auteurs qui y sont mentionnés, jugemens qui paraissent tous dictés par la plus saine critique.

Le précis rapide des principaux faits de l'histoire de Portugal, qui suit cette notice, est encore de *La Clède*, mais M. Mielle y a fait des additions et des changemens importants. Il donne ensuite les motifs qui l'ont déterminé, lui et son savant collaborateur, en réimprimant l'histoire des premiers siècles de la monarchie portugaise, à reproduire l'ouvrage de *La Clède* de préférence à celui de *Lequien de la Neuville*. « Indépendamment de ce que le premier de ces historiens est plus complet et plus exact que l'autre, il a, dit-il, plus que son prédécesseur porté son attention sur les lois, les mœurs, les usages, le commerce, les finances, l'agriculture, les arts et la population des Portugais sur le continent et dans les colonies; il nous montre les droits primitifs de cette nation et les anciennes institutions sur lesquelles sont fondés les divers pouvoirs qui la régissent... On suit, avec *La Clède*, les Portugais en Afrique, en Asie, sur les côtes de la Perse, chez les Indiens et dans leurs possessions d'Amérique... Quelque justice, cependant, que nous rendions à notre auteur, nous ne dissimulons ni les erreurs, ni les fautes qui affaiblissent son ouvrage. Son premier volume est l'œuvre de la plus complète ignorance des annales primitives de la Lusitanie..., il a été indispensable de refaire cette partie de l'ouvrage en entier. M. le marquis de Fortia d'Urban s'est chargé de ce travail, aussi long que pénible et difficile; c'est dire qu'il est devenu, sous sa plume, une création nouvelle ».

L'ouvrage original de *La Clède* est divisé en 33 livres. MM. de F. et M. paraissent avoir adopté exactement la même division; mais ils ont en outre subdivisé chaque livre en un certain nombre de paragraphes, et il n'en est pas un seul dans lequel M. de F. n'ait éclairci ou rectifié quelques faits, ajouté quelques détails intéressans, développé et discuté quelques questions importantes. C'est ainsi, par exemple, que le § 1^{er}, qui traite de *l'origine des Lusitaniens*, lui appartient presque en entier.

Si l'on en croit les Portugais, c'est Ulysse qui fut le fondateur de Lisbonne ; et déjà, du temps de Strabon, les Turdétains assuraient qu'ils avaient des monumens qui remontaient à 6000 ans. Mais on sait que les nations ne sont pas exemptes de cette vanité qu'ont les familles particulières de vouloir illustrer leur origine, en affectant de la reculer à une époque si éloignée qu'alors l'absence des monumens laisse une libre carrière aux fables et aux hypothèses. Cependant, M. de F. nous fait voir, par des passages multipliés des anciens auteurs, que les prétentions des Portugais à une antiquité fort reculée ne sont rien moins qu'exagérées, puisqu'il résulte, de l'examen de ces anciennes traditions, que l'origine des Lusitaniens remonte à l'expédition de Bacchus dans l'Inde, 6778 ans avant notre ère, et que leur nom vient de celui de *Lusus* ou de *Lusias*, compagnon de ce dieu ; ou mieux encore, suivant M. de F., du grec λυσις, *olutio*, action de délier, à cause du surnom de λυσιος, donné à Bacchus, qui dissipait les soucis et déliait la langue.

L'opinion de La Clède à ce sujet est bien différente, mais elle ne contient rien, cependant, qui puisse motiver le jugement trop sévère de M. Mielle, qui déclare, dans cette partie de sa préface citée plus haut, que cet historien est dans la plus complète ignorance touchant les annales primitives de la Lusitanie. Il fait venir les Lusitaniens d'un peuple celte que les Romains appelaient *Lusones* ou *Lusi*, mot qui dérive, dit-il, de *Lous*, grandeur (haute taille). Ce peuple, après s'être mêlé aux Ibériens, fit une irruption dans le pays qu'on appela depuis de leur nom, en y ajoutant la désinence *taniz*, qui, en celtique, signifie terre.

Le § 1, qui contient la description de l'ancienne Lusitanie, et les cinq § suivans, appartiennent encore presque entièrement à M. de F. ; mais nous ne pourrions, sans trop nous étendre, suivre ce savant historien dans les questions de la plus haute érudition qui y sont traitées. Nous craindrions, d'ailleurs, de n'en pouvoir donner qu'une idée très-imparfaite, et de rester trop au-dessous d'un sujet aussi élevé.

Ces sept premiers § sont, pour l'ouvrage de La Clède, comme des prolégomènes curieux et entièrement nouveaux, car ce dernier ne commence guère son histoire qu'au temps où les Lusitaniens, composés alors de divers peuples, furent soumis aux

Carthaginois, 564 ans environ avant J.-C. (§ VIII). Après la victoire que Scipion remporta sur Annibal, dont l'armée était composée en partie de Lusitaniens (§§ XIII-XIV), les Romains devinrent maîtres de la Péninsule, et les Lusitaniens se sou-mirent à eux sous le gouvernement de Marcus Porcius Cato Cen-sorinus (§ XV). Mais ils ne tardèrent pas à secouer le joug de la république. S'étant ligüés avec les Celtibériens (§ XVI-XVII), ils réunissent une armée considérable, se mettent en campagne, et, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus (§ XVIII-XXIV), ils se rendent encore redoutables aux Romains, long-temps après avoir été abandonnés de leurs alliés les Celtibériens. Ce fut sur-tout sous le gouvernement de Sergius Sulpicius Galba, qu'ils jouèrent le plus grand rôle, et c'est à l'arrivée de ce préteur dans la Lusitanie (151 ans avant notre ère), que se termine le 1^{er} livre de l'histoire de Portugal.

Les Lusitaniens, vaincus par Lucullus, et voyant leur pays ravagé par les légions romaines, sans pouvoir leur opposer la moindre résistance, rentrèrent sous la domination des Romains. Bientôt les exactions et la cruauté de Galba, qui, violant les droits les plus sacrés, avait fait égorger ou vendre plus de 7000 d'entre eux, les excitèrent à une nouvelle révolte (§ I). Ceux que la perfidie de ce gouverneur avait épargnés, prennent les armes au nombre de 10,000, et, Viriathus à leur tête, entreprennent de se venger et de reconquérir leur liberté. Ce Viriathus, que les historiens latins ont voulu priver de sa gloire, en le représentant sous les couleurs les plus odieuses, est peint par La Clède comme un héros, qui, seul, sans fortune, sans famille et sans crédit, rassemble ses concitoyens, les excite au combat, soutient, pendant 14 ans, l'effort des armes romaines, remporte des victoires signalées sur leurs généraux, les force à des traités honteux, et leur impose même des lois dont ils ne peuvent s'affranchir que par un lâche assassinat (§§ II-XII).

Privés d'un si habile chef, les Lusitaniens retombent bientôt au pouvoir de Rome (XIII), et leur histoire ne nous offre plus guère de particularités intéressantes, jusqu'à l'époque où un autre général, plus illustre et non moins habile que le précédent, vient de nouveau ranimer leur courage, et les délivrer de ce joug que, depuis la mort de Viriathus, ils avaient fait de vains efforts pour secouer (§ XIV-XXII). C'est alors que nous

voyons Sertorius , à la tête des Lusitaniens , triompher de Metellus et de Pompée , et forcer souvent , pendant un espace de 18 années , les légions romaines à fuir devant lui ; jusqu'à ce qu'abandonné et lâchement trahi par les siens , il succombe , comme Viriathus , victime de la plus noire perfidie (XXIII-XXVIII) , 73 ans avant J.-C. C'est à sa mort que finit le 1^{er} volume , qui est terminé par une table analytique fort étendue , et enrichi d'une carte ancienne de la Péninsule ibérique , contenant la Lusitanie , dressée par M. Bory de St.-Vincent.

Le prospectus , publié quelque temps avant ce premier volume de l'histoire de Portugal , nous annonce que cet important ouvrage , qui sera orné des portraits des rois de Portugal , au nombre de 31 , et de cinq cartes géographiques , formera 10 vol. in-8°. Nous nous empresserons de rendre compte des volumes suivans , à mesure qu'on nous les fera parvenir. C. LANDRESSE.

211. L'ESPAGNE SOUS LES ROIS DE LA MAISON DE BOURBON , ou Mémoires relatifs à l'histoire de cette nation depuis l'avènement de Philippe V , en 1700 , jusqu'à la mort de Charles III , en 1788 , écrits en anglais sur des documens originaux inédits , par WILLIAM COXE , traduits en français avec des notes et des additions , par don Andres MURIEL. Tom. V et VI. 2 vol. in-8° de 54 feuilles $\frac{3}{4}$; prix , 12 fr. ; les 6 vol. , 40 fr. Paris , 1827.

212. ANALYSE RAISONNÉE DE L'HISTOIRE DE L'ORIGINE DES DROITS CIVILS , POLITIQUES ET RELIGIEUX DES GAULES , spécialement de la Belgique ; par M. RAEPSAET , membre de l'institut royal des Pays-Bas , etc. Bruxelles.

Ce nouvel ouvrage , qui , avec le mémoire sur *l'origine des Belges , les recherches sur les inaugurations des souverains des Pays-Bas , et l'histoire de l'origine , de l'organisation et des pouvoirs des états-généraux et provinciaux* , formera le complément de l'origine et de la législation civile , politique et religieuse de la Gaule et des Pays-Bas , depuis l'époque germanique ou gauloise , jusqu'au xvi^e siècle , est le résultat de trente années de recherches , rassemblées dans six volumes in-fol. manuscrits. que l'âge avancé de l'auteur ne lui permet plus de mettre en état d'être imprimés ; mais , sollicité et encouragé par plusieurs savans , il s'est déterminé à en donner l'analyse. Elle est intitu-

lée : *Analyse raisonnée*, parce que les sources dans lesquelles l'auteur a puisé, y sont scrupuleusement indiquées ; elle servira de répertoire aux savans, et de livre d'instruction ou d'amusement aux autres, en laissant les citations de côté.

Divisée en 5 périodes, elle comprend l'histoire de la législation de la période *germanique* ou *gauloise*, de la *romaine*, de la *franque*, de la *féodale* et de la *coutumière* ; et, pour mieux prouver comment cette même législation a passé d'un période à l'autre, l'ouvrage est précédé d'un précis topographique de la Belgique pendant les 5 périodes. Il existe, à la vérité, des traités précieux sur cette topographie ancienne ; mais il reste toujours à glaner dans un si vaste champ ; et les notions que M. R. présente sur les *Liti* ou *Leti*, sur les *Proponui*, sur l'*Albis*, sur l'*île des Bataves*, sur le *Tractus*, sur le *Mempiscus*, sur les *anciennes limites de la Flandre* et sur les *forestiers*, pourront paraître neuves et dignes de l'attention des savans.

La seconde partie se compose de l'*Analyse des droits*, et forme proprement le corps de l'ouvrage. Elle comprend les périodes Germanique et Romaine ; on n'a pas cru pouvoir les séparer, parce que les Belges ont su conserver leurs usages nationaux au milieu même des entraves du despotisme romain. On y lève le voile qui cachait la source de notre législation civile et politique ; elle est tout entière dans le *Traité des mœurs des Germains*. Tacite y indique tous les cadres et toutes les parties de cette législation ; mais son inimitable laconisme n'en laisse pas apercevoir l'organisation sans une étude approfondie. On y démontre comment cette législation, qui renfermait toutes les bases d'un excellent gouvernement aux yeux même de Tacite, mais qui ne consistait qu'en mœurs et usages, a été rédigée sous le nom de *loi nationale* ; et comment ensuite, régularisée et perfectionnée par les capitulaires, elle a passé à travers l'anarchie du moyen-âge, de la période féodale dans la coutumière, au point que nos coutumes ont conservé la plupart des titres de ces anciens juges et officiers avec la procédure, les formules, les solennités, les symboles, et jusqu'aux mots techniques des Francs et des Germains, ainsi que nous en avons conservé et conservons encore les institutions, les jeux, les mœurs, les vices, les vertus et même les préjugés et les superstitions.

La troisième partie comprend toute la législation féodale, la

véritable *origine des fiefs*, sur laquelle on a débité tant de fables, faute de connaître le séniorat du moyen-âge; l'origine des *redevances féodales* et des *services personnels*, fruits naturels d'une propriété alodiale, que l'ignorance de l'état des campagnes au moyen-âge, attribue aujourd'hui à la féodalité; l'origine des *seigneuries*, des *villages*, des *paroisses*, des *dîmes ecclésiastiques* et de la *portion congrue*, l'origine des *grands officiers du palais*, leurs attributions avant l'érection des corps de métiers; celle de nos *collèges* d'échevins et jurés, avec les variations qu'ils ont éprouvées, celle des officiers de justice et d'administration, etc.

Aucun de tous ces points n'est traité systématiquement; tous sont basés sur des actes contemporains, que chaque lecteur pourra consulter, critiquer et rejeter, s'il y a lieu. M. R. croit que c'est là le seul moyen de parvenir à avoir une bonne histoire de la patrie et d'empêcher que la génération qui va succéder ne tombe dans le chaos où nous ont jetés une foule de notions fausses et incohérentes.

La quatrième partie traite de l'origine de nos *Kewren* ou *chartes de liberté*, de nos *coutumes*, de nos villes à loi et de nos villes de commune.

Il existe quelques mémoires imprimés sur ce sujet, auxquels M. R. n'est pas tout-à-fait étranger, à raison de l'empressement avec lequel il a donné à quelques savans la communication libre et franche de tous les matériaux qu'il avait déjà rassemblés sur cette matière; mais il reste encore beaucoup à dire. D'une part, on semble ne pas avoir senti la liaison intime qui existe sur ce point entre la période féodale et la coutumière, et ne pas avoir assez regardé celle-ci comme la suite et l'effet de celle-là. D'autre part, l'établissement des communes ou *Paorteryen*, pris isolément, y a été considéré, moins sous le rapport de leur nature, de leur but et des motifs de leur introduction, que sous celui des droits qui en dérivent et des obstacles qu'a rencontrés leur établissement. M. R. s'attache à remplir ces lacunes et à donner plus de développement à ces titres précieux de nos libertés belgiques.

Cet ouvrage formera 2 vol. in-8°, et se publiera par souscription à raison de 5 fr. le volume (*Messenger des sciences et des arts*; n° 6, 1823, p. 220).

213. HISTOIRE DES MAIRES DU PALAIS; par Georges-Henry Pertz,

traduite de l'allemand par Th. DECOUPE, principal du collège d'Haguenau. In-12 de 12 feuilles. Haguenau, 1827; imp. de Kressler.

214. VOYAGE LITTÉRAIRE EN ALSACE, par D. RUINART; traduit du latin et accompagné de notes, par M. MATTER (*Journal de la Société des sciences du départ. du Bas-Rhin*; n^{os} 2, 3, 4 etc. de 1826).

Le voyage que le célèbre bénédictin, D. Ruinart, fit en Alsace et dont il écrivit en latin la relation déjà publiée, a été traduit en français par M. Matter et inséré successivement dans les cahiers du journal de la Société des sciences de Strasbourg. Les observations d'un homme aussi savant que l'était ce voyageur sont d'un grand intérêt pour notre histoire littéraire : les notes de M. Matter ajoutent encore à cet intérêt. Cet ouvrage doit être un bon guide pour le savant qui visitera les monumens historiques de l'Alsace.

215. ESSAI CHRONOLOGIQUE SUR LES MŒURS, coutumes et usages anciens les plus remarquables dans la Bourgogne. In-12 de 3 ftes $\frac{1}{2}$. Dijon, 1827; Noellat.

216. ESSAI SUR L'HISTOIRE ET LES ANTIQUITÉS de la ville et arrondissement de Domfront. 3^e édit. In-18 de 2 ftes $\frac{1}{2}$. Domfront, 1827; Orestey.

La 1^{re} édit. est de Mayenne, 1807; la seconde de Caen, 1816.

217. SÉJOURS D'HENRY IV A LYON, pendant les années 1564, 1574, 1595 et 1600, suivis des anecdotes les plus remarquables de sa vie; par N. F. COCHARD, avocat. In-18 de 6 ftes $\frac{1}{2}$. Lyon, 1827; Millon jeune. Paris, Tourneux.

218. MÉMOIRES HISTORIQUES SUR MONTPELLIER et le département de l'Hérault; par feu M. J. P. THOMAS, archiviste de la préfecture. (Prospectus.) In-8^o d' $\frac{1}{2}$ de fte. Montpellier, 1827; impr. de V^e Picot. — L'ouvrage formera un vol. in-8^o et coûtera aux souscripteurs 6 fr.

219. A SKETCH OF THE HISTORY OF DIEPPE.—Esquisse de l'histoire de Dieppe; par un Anglais. In-12 de 7 ftes $\frac{1}{2}$. Dieppe, 1827; Marais.

220. ICONOGRAPHIE INSTRUCTIVE, ou Collection de portraits de

personnages les plus célèbres de l'histoire moderne ; accompagnés et entourés d'une notice biographique, chronologique et bibliographique : portraits gravés d'après les dessins de M. Devéria, etc. ; par MM. BERTONNIER, FONTAINE et autres artistes distingués : notices par MM. A. J. de MANCY et F. BOYER, éditeurs de la collection. 1^{re} série, 2^e livrais. Grand in-8° de $\frac{3}{4}$ de flle. Paris ; les Éditeurs, rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, n° 20. Baudouin frères. La collection aura 6 séries ; chaque série 24 portraits distribués en 6 livraisons. Prix, chaque livraison de portraits, 2 fr. ; chaque portrait, entouré de son texte, 75 c.

221. COLLECTIONS OF THE NEW-YORK HISTORICAL SOCIETY.—Collections de la Société historique de New-York, pour l'année 1826. Vol. IV, de 308 pag. Continuation de l'Histoire de New-York, de Smith, par le même auteur.

222. HISTORY OF THE STATE OF NEW-YORK. — Histoire de l'état de New-York ; par Joseph W. MOULTON. Part. II. *Novum Belgium*. New-York, 1826 ; Bliss et White. (*North amer. Review* ; janv. 1827, p. 214.)

L'Histoire de Smith, telle qu'il l'a publiée lui-même ; s'étend depuis la première découverte de New-York jusqu'à l'année 1732. Il parut, il y a douze ans, à Albany, une édition de cet ouvrage, dont le titre annonce une continuation depuis l'année 1732 jusqu'au commencement de 1814 ; mais cette suite ne va pas plus avant que 1747. Le livre se termine par un avertissement succinct, dans lequel l'éditeur promet de remplir plus tard cette lacune d'une manière digne du sujet. Nous croyons que ce projet n'a jamais été réalisé ; mais c'est ce qui est d'autant moins à regretter, que la Société historique de New-York vient de publier une continuation de l'ouvrage, de la plume de l'auteur primitif. Cette suite est annoncée comme formant le quatrième volume des collections de la Société. Il paraît que Smith, après avoir publié son premier ouvrage, écrivit une continuation de son Histoire qu'il étendit jusqu'à l'année 1762, et dont le manuscrit resta, jusque vers ces derniers temps, entre les mains de William Smith, qui réside au Canada et y occupe l'emploi de conseiller de S. M. B. auprès du gouvernement de cette province.

Dernièrement ce gentleman envoya ce manuscrit à la Société pour qu'elle en fit la publication. Cette suite est, à tous égards, digne de l'intérêt de ce corps savant, et une acquisition précieuse pour la littérature historique du pays.

Il parut, il y a environ 2 ans, à New-York, un livre ayant pour titre : *History of the State of New-York* (Histoire de l'État de New-York, y compris ses annales aborigènes et coloniales); par John V. N. Yates et Jos. W. Moulton. Ce dernier a récemment publié la seconde partie de l'ouvrage, sous le titre relaté en tête du présent article. Le plan de l'auteur est resserré, son intention étant de renfermer dans 4 ou 5 vol. l'histoire de la colonie et de l'État jusqu'à l'ère nouvelle de son système de canalisation. Nous supposons que cette seconde partie complète le premier volume; du moins s'étend-elle jusqu'à l'année 1633, environ vingt-quatre ans après la découverte de la rivière de Hudson, faite à travers une région qu'il appelle la *Terra incognita*, de l'histoire de New-York. Cette partie de l'ouvrage, certainement un peu obscur, n'est pas des plus agréables au lecteur. Nous engageons fortement M. Moulton à ajouter désormais une table des matières à chacun des volumes qu'il pourra publier. Nous lui ferons observer, en outre, qu'il cite des autorités, plus fréquemment, peut-être, qu'il n'est nécessaire. Du reste il fait preuve, dans tout le cours de son ouvrage, d'un talent distingué et d'une profonde érudition. Quant au caractère de l'ouvrage et au succès final de son exécution, peut-être serait-il difficile d'en juger sainement avant que le travail ne soit plus avancé. Nous nous bornerons à prémunir M. Moulton contre un abus de détails et une certaine prolixité qui, à la longue, pourraient devenir fastidieux.

223. RESUMEN HISTORICO DE LA REVOLUCION DE LOS ESTADOS UNIDOS MEXICANOS. — Résumé histor. de la révolution des États-Unis mexicains; par D. PABLO de MENDIBIL. Londres, 1827; Ackermann. Paris, Hingray et Bobée.

L'auteur de ce résumé, don Pablo de Mendibil, en a emprunté tous les faits, tous les documens et quelquefois même le récit à un autre ouvrage intitulé : *Cuadro historico de la Revolucion de Mexico*, et écrit en forme de lettres; par D. Carlos Maria Bustamente, qui a joué lui-même un rôle dans la révolution.

Il paraît que les exemplaires de ce dernier ouvrage étaient très-rare; M. Rocafuerte, le chargé d'affaires du Mexique à Londres, a eu l'idée de le faire abrégé, et en a chargé don Pablo de Mendibil. Si l'on en juge par les éloges que lui donne son abrégiateur, *Bustamente* est un écrivain d'une grande imagination, d'une parfaite bonne foi, et d'une impartialité d'autant plus estimable qu'elle s'affie à un amour passionné de la liberté et des principes qui ont amené l'émancipation de sa patrie.

Dans ses lettres, *Bustamente* n'a suivi la révolution que jusqu'à l'année 1819. Don Pablo de Mendibil s'arrête là aussi. Il a divisé son résumé en quatre livres. Le 1^{er} contient une introduction sur l'état du Mexique en 1808, et le tableau des premiers mouvemens insurrectionnels jusqu'à l'installation de la junte de Zelacuaro, après la mort du prêtre *Hidalgo* et de ses principaux compagnons. Le 2^e livre comprend les premières opérations du prêtre Morelos, et de ses lieutenans Galéanas, Bravo, Matamoros, la formation du congrès de Chilpat Ziugo, le généralat suprême de Morelos, l'expédition contre *Palladolid*, et la déroute de *Purnardn*. Dans le 3^e livre, il raconte les malheurs des patriotes jusqu'à la mort de Morelos, les efforts de *Rayon* et de ses frères pour ranimer la révolution, les exploits du général *Guerrero*, les dissensions toujours croissantes entre les chefs, la dissolution du congrès de *Tehuacan*, la reddition des principales forteresses, et la ruine des insurgés. Dans le 4^e sont exposés avec détail le succès de la province de la *Vera-Cruz*, et la glorieuse campagne du général *Victoria*, l'essai du gouvernement indépendant à Jaujilla, l'expédition du jeune *Mina* et sa fin déplorable, et enfin le complet abatement de la cause nationale vers le milieu de l'année 1819. (Le *Globe*; 22 mars 1828, pag. 288.)

224. MÉMOIRES HISTORIQUES DE B. F. MAMÉ DE LA BOURDONNAIS, gouverneur des îles de France et de Bourbon; recueillis et publiés par son petit-fils; ornés du portrait de l'auteur. In-8° de 23 files $\frac{1}{4}$; prix, 6 fr. Paris, 1827; Pélicier.

225. MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES de M. MALTE-BRUN; recueillis et mis en ordre par M. J. NACHET. 3 vol. in-8°; prix, 18 fr. Paris, 1828; Aimé-André.

La réputation bien méritée que *sen* Malte-Brun s'était faite par ses connaissances profondes et variées dans toutes les parties des sciences historiques, le rang qu'il avait légitimement pris parmi les plus savans géographes de notre époque, ont rendu sa mort très-digne de regrets, et ses nombreux amis n'ont rien négligé pour l'honneur de sa mémoire. L'ouvrage que nous annonçons en est aussi un témoignage, et il fait à lui seul l'éloge des sentimens qui ont porté M. Nacet à composer et à publier les *Mélanges* qui viennent de paraître. Ils sont un choix des principaux articles sur la littérature, la géographie et l'histoire, insérés par Malte-Brun dans les recueils scientifiques et dans les journaux littéraires auxquels il prêtait le concours de sa plume et de son érudition. Les principales divisions des 3 volumes concernent la géographie et les voyages, la littérature comparée, l'histoire de divers temps et de divers lieux : les Variétés scientifiques complètent la collection. Les sujets de la première division sont relatifs, soit à des contrées célèbres considérées dans la généralité de leur histoire et de leur géographie, soit à des points spéciaux de ce même ordre, et les notions nouvelles que Malte-Brun répand sur ces sujets, ne peuvent que donner beaucoup d'intérêt et une utilité réelle à ses discours, où les discussions géographiques se trouvent accompagnées d'aperçus ingénieux sur les mœurs et les usages de la contrée dont il parle avec sa science accoutumée. Le 2^e volume, entièrement consacré aux *voyages*, donne l'analyse critique d'une foule de productions nouvelles qui ont déjà pris leur place dans l'estime publique, et dont l'examen par Malte-Brun est quelquefois un utile commentaire.

Le 3^e volume de ses *Mélanges*, celui qui doit nous intéresser le plus, est spécialement relatif à la littérature et à l'histoire; la numismatique, les ouvrages de plusieurs écrivains célèbres de l'antiquité grecque ou latine, ou dans la littérature moderne des diverses régions de l'Europe, certaines institutions des peuples connus, leur mythologie et leurs grands hommes, des

phénomènes physiques extraordinaires passent successivement sous les yeux du lecteur ; et des aperçus remarquables, soit sur les langues en général, leurs origines et leur consanguinité, soit sur quelques idiômes particuliers, ajoutent de l'intérêt à ces tableaux variés, où l'on trouve une lecture à la fois agréable et instructive. Nous pouvons donc, avec toute confiance, recommander cet ouvrage aux hommes du monde comme aux hommes de lettres et aux savans : leur suffrage ne peut manquer de confirmer notre jugement.

C. F.

226. MÉMOIRES DU VÉNITIEN J. CASANOVA DE SEINGALT, extraits de ses manuscrits originaux ; publiés en Allemagne par G. DE SCHUTZ. Tom. I-VII, in-12. Paris, 1825-1827 ; Tournachon-Molin.

Né à Vienne, en 1725, d'une famille originaire d'Espagne, Casanova pendant toute la durée de sa vie n'appartint, en quelque sorte, à aucune nation. Sa carrière errante et aventureuse l'a fait connaître de tous les pays de l'Europe, et l'a signalé comme un des êtres les plus extraordinaires que la nature ait jamais formés. Doué d'une force physique, et surtout d'une force intellectuelle peu commune, il aurait pu se placer parmi les plus grands génies de son siècle, et en être un des bienfaiteurs ; mais, victime de ses sens, comme il le dit lui-même (p. 2 de l'avant-propos de ses mémoires), il se plut à s'égarer, vécut dans l'erreur, et sa seule consolation fut de savoir qu'il se trompait. Ses mémoires, qu'il a écrits en 1797, à l'âge de 72 ans, ont tout l'intérêt des Aventures de Gilblas de Santillane et de celles de Gusman d'Alfarache ; mais à côté de cet intérêt, qui seul suffirait pour les faire rechercher des gens du monde, se trouve un autre mérite que l'on apprécie surtout de nos jours : ils peignent parfaitement l'état de la société à l'époque où il vivait. Ce n'est pas sa faute si le tableau n'est pas flatteur. Une grande leçon morale doit ressortir aussi de la lecture de ces mémoires ; mais les lecteurs la déduiront eux-mêmes, car ils ne la trouveront guère dans les principes de l'auteur, qui assure (p. 1^{re} de l'avant-propos), que souvent il s'est vu au comble de la félicité parcequ'il avait commis une extravagance qui aurait dû le précipiter dans un abîme de maux, et qu'il vit souvent fondre sur lui des malheurs que lui attirait une conduite dictée par la sa-

gesso. Une grande partie de sa vie fut occupée à faire des dupes, et lui-même avoue qu'il ne se fit jamais scrupule de tout employer pour faire tomber dans ses filets les sots et les fripons dont il avait besoin (p. 3 de l'avant-propos). On lui pardonnerait volontiers les derniers; mais, s'il faut ranger dans la classe des premiers tous ceux qui se laissèrent tromper par lui, il ne sera plus aussi excusable, car il est des hommes qui, même à ce prix, aimeraient encore mieux être dupes que fripons. Cependant, il prétend à l'amitié, à l'estime et à la reconnaissance de ses lecteurs; mais il les met, à la vérité, à un prix qui les rend moins difficiles à obtenir. Il croit avoir mérité leur reconnaissance si la lecture de ses mémoires les a instruits et égayés, leur estime si, lui rendant justice, ils le trouvent riche en bonnes qualités et en défauts, leur amitié enfin, par la franchise avec laquelle il se soumet à leur jugement, sans rien déguiser (p. 8 de l'avant-propos). A ce titre, mais à ce titre seul, ces 3 sentimens lui sont acquis de notre part.

Nous avons dit que Casanova écrivit ses mémoires à l'âge de 72 ans. Il était alors retiré en Bohême, au château de Dux, près de Tœplitz, chez le comte de Waldstein, dont il était devenu le bibliothécaire, n'ayant rien conservé de sa fortune, qu'il avait faite, défaite et refaite 20 fois dans sa vie. Le prince de Ligne, oncle du comte de Waldstein, eut alors occasion de le voir, et il a laissé sur cet homme célèbre, devenu d'une humeur bizarre et très-irascible sur la fin de ses jours, un fragment que l'on trouve dans le tome XV de ses œuvres imprimées à Vienne, en 1807, et qui a été reproduit par les éditeurs du choix en 4 vol. in-8° qui vient d'être publié à Paris. (Voy. le *Bulletin*, cah. de juin dernier, p. 471). Nous engageons les lecteurs à rechercher, dans l'une des sources que nous venons d'indiquer, ce morceau qui porte le cachet de son spirituel auteur, et que nous aurions reproduit ici sans la crainte de dépasser les limites que nous sommes obligés de nous prescrire.

Il est temps de dire un mot sur l'authenticité de ces mémoires. Nous aurions voulu qu'elle nous fût garantie par l'éditeur allemand ou par le traducteur français; mais ni l'un ni l'autre ne nous apprend même dans quelle langue ils ont été originairement écrits. Tout ce que nous dit M. Schütz à leur sujet, c'est que Casanova paraît avoir été très-peu communicatif et avoir tou-

jours gardé le plus profond secret sur sa relation écrite, quoique long-temps auparavant il eût raconté dans plusieurs cercles une partie des aventures étonnantes et originales qu'elle renferme. Le prince de Ligne, dit-on, eut communication du manuscrit de l'auteur, qui l'avait confié au comte de Waldstein, et il assure n'avoir publié le fragment dont nous venons de parler que pour arracher à l'oubli des souvenirs que l'on pouvait craindre de voir perdus pour la postérité. Des grands, des hommes de distinction ont fait de vaines tentatives pour amener la publication de ces mémoires; le comte Marcolini, mort à Dresde ministre d'état, offrit même, dit-on, une somme considérable aux héritiers de l'auteur, pour les déterminer à les livrer à l'impression; mais tous ses efforts furent inutiles.

Maintenant, comment et par qui l'éditeur allemand a-t-il eu communication de ces mémoires, qu'il parait s'être appliqué à reproduire dans toute leur intégrité? il nous laisse dans la plus parfaite ignorance à cet égard. Seulement, nous voyons par un passage de sa préface (p. ii), qu'il a réellement eu entre les mains le manuscrit de Casanova; ce dont, au reste, on ne saurait douter, car il serait impossible de se substituer à ce point à un homme aussi extraordinaire que le fut le héros de ces mémoires. Dans le passage dont nous parlons, l'éditeur allemand nous donne même les 2 titres qui se trouvaient en tête du manuscrit de l'auteur, et qui prouveraient qu'il n'était pas encore bien décidé lui-même s'il devait les publier dans leur intégrité, ou n'en livrer au public que des fragmens. Revenu en partie de ses erreurs sur la fin de ses jours, il pouvait hésiter, en effet, à donner le scandale d'une vie fort peu exemplaire, et qu'on aurait dû, peut-être même, laisser dans l'oubli, dans l'intérêt de la morale, si les mémoires de Casanova ne recevaient un intérêt historique assez grand des relations qu'il a eues avec les personnages les plus marquans de son époque. L'éditeur pousse l'attention jusqu'à nous donner l'étendue et la division du manuscrit de Casanova, composé, dit-il, de 600 feuilles divisées soigneusement en 10 volumes, et ceux-ci en chapitres. Il ne nous reste donc qu'à exprimer de nouveau le regret qu'il nous ait laissé ignorer dans quelle langue ce manuscrit a été primitivement écrit par l'auteur. Il serait assez singulier que Casanova eût employé la langue française, qui lui était aussi familière que

la langue italienne (1), et qu'après avoir passé par une traduction allemande, son manuscrit nous fût revenu en français. Malgré les efforts du traducteur des 7 volumes que nous annonçons, on sent, en le lisant, que, sous plus d'un rapport, la version de l'auteur original eût été bien préférable.

Nous reviendrons sur cet ouvrage à l'occasion des tomes VIII et IX publiés depuis peu.

E. HÉREAU.

227. SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE ROY. DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, du vendredi 25 juillet 1828, présidée par M. DAUBOU.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait adjuger dans cette séance, de *tracer le tableau des relations commerciales de la France et de divers États de l'Europe méridionale avec la Syrie et l'Égypte, depuis la décadence de la puissance des Francs dans la Palestine, jusqu'au milieu du seizième siècle; déterminer la nature et l'étendue de ces relations; fixer la date de l'établissement des consulats en Égypte et en Syrie; indiquer les effets que produisirent sur le commerce de la France et de l'Europe méridionale avec le Levant la découverte du passage par le cap de Bonne-Espérance et l'établissement des Portugais dans l'Inde.*

Le prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 1500 fr., a été adjugé au Mémoire enregistré sous le n° 2 et qui porte cette épigraphe : « *L'histoire du commerce est celle de la communication des peuples.* » Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. 21, chap. 5. L'auteur est M. G. B. DERRINO, notre collaborateur, membre de plusieurs Sociétés littéraires, que l'Académie couronne cette année pour la deuxième fois.

L'Académie renouvelle l'annonce qu'elle fit l'année dernière des sujets des prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1829. Le premier de ces sujets est de *rechercher quel fut l'état politique des cités grecques de l'Europe, des Îles de l'Asie-Mineure, depuis le commencement du deuxième siècle avant notre ère, jusqu'à l'établissement de l'empire de Constan-*

(1) Mensei, dans son *Allemagne savante*, cite sept ouvrages de Cassanova, dont 3 en italien et 4 en français. Parmi ces derniers est une histoire de la fuite des prisons de la république de Venise, appelées *les plombs*; cette histoire n'existe plus aujourd'hui dans le commerce.

tinople. Les concurrens doivent recueillir dans les écrivains et dans les monumens de tout genre tous les faits propres à faire connaître, soit l'administration intérieure de ces cités, soit leurs rapports entre elles et avec l'empire. L'Académie croit convenable d'avertir que les recueils d'inscriptions sont au nombre des sources principales où l'on trouverait des renseignemens abondans et précieux. Il ne faudrait pas non plus négliger les inscriptions publiées par les voyageurs du siècle dernier et par ceux de nos jours ; mais ce sont surtout les ouvrages de numismatique qu'il sera nécessaire de consulter pour réunir des notions positives sur l'histoire, l'indépendance plus ou moins absolue, l'organisation politique et le régime administratif des cités helléniques de la Grèce proprement dite, de la Macédoine, des îles de la Thrace, de l'Asie-Mineure et des côtes du Pont Éuxin. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 1500 fr. Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1829.

Le 2^o sujet de prix consiste à donner l'exposition exacte du système de philosophie connu sous les noms de néoplatonisme, philosophie éclectique ou syncrétisme, qui a été enseignée par les philosophes de l'École d'Alexandrie et des Écoles contemporaines, notamment de celles d'Athènes et de Rome, depuis la fin du second siècle de l'ère chrétienne, jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Arabes. Les concurrens devront surtout examiner si cette philosophie n'est que la doctrine primitive de Platon, ou faire voir en quoi elle en diffère ; et, dans ce cas, indiquer les emprunts que les auteurs de ce système peuvent avoir faits aux doctrines orientales, ainsi qu'à la doctrine chrétienne et à celle des sectes nées dans le christianisme. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 1500 fr. Les ouvrages envoyés au concours ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1829.

L'Académie propose, pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1830 : de tracer le tableau des changemens survenus dans la géographie des Gaules après la chute de l'Empire romain, dans le but de faire connaître les noms des villes, cantons, provinces, comtés, duchés et toutes les divisions civiles, commerciales et militaires de la Monarchie

française en-deça du Rhin, sous les deux premières races de nos rois. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 1500 fr. Les ouvrages envoyés au concours ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1830.

Prix de Numismatique, fondé par M. ALLIER DE HAUTEROCHÉ.

— Feu M. ALLIER DE HAUTEROCHÉ a légué une rente de 400 fr. sur l'état pour la fondation d'un prix annuel, en faveur de celui qui, au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, aura publié, dans le cours de l'année, le meilleur ouvrage de numismatique. L'acceptation de ce legs a été autorisée par une Ordonnance roy. en date du 6 mars 1828. En conséquence, l'Académie annonce qu'elle décernera dans la séance du mois de juillet 1829, un prix de la valeur de 400 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage de numismatique, publié à partir du 1^{er} janvier 1824; les auteurs des ouvrages qui seraient de nature à être admis à ce concours, sont invités à les faire parvenir au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} avril 1829.

Antiquités de la France.— S. Exc. le Ministre Secrétaire-d'État de l'intérieur, s'étant fait rendre compte de l'état des travaux relatifs aux recherches sur les antiquités de la France, ordonnées par la circulaire du 8 avril 1819, a reconnu que ces travaux, par leur importance pour l'histoire nationale, méritaient d'obtenir de nouveaux encouragemens. En conséquence, elle a jugé à propos d'accorder 3 médailles d'or de cinq cents francs chacune, aux 3 auteurs qui, au jugement de l'Académie, auront envoyé les meilleurs Mémoires sur les antiquités de la France. L'Académie a décerné ces 3 médailles à MM. le comte d'ALLONVILLE, préfet du département de la Meurthe, JOUANNET, préposé à la conservation des antiquités du département de la Gironde, et REYER, correspondant de l'Académie. Le rapport détaillé que l'Académie adresse à S. Exc. le Ministre de l'intérieur, fait connaître l'objet de tous les Mémoires relatifs aux antiquités nationales, qui lui sont parvenus jusqu'à ce jour. (Nous donnerons le texte de ce rapport dans le prochain cahier du *Bulletin*). Ce rapport a été lu dans cette séance publique, par M. Dureau de la Malle. Il a été suivi de la lecture de la Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le comte Lanjuinais, par M. DACIER, secrétaire-perpétuel. On

a lu ensuite; 1^o *De nouveaux renseignements sur la ville de Petra et le pays des Nabathéens*, par M. le comte ALEX. DE LA BORDE; 2^o un extrait d'un *Mémoire sur le passage d'Annibal par les Alpes*, par M. GAIL; 3^o un extrait d'un *Mémoire ayant pour titre : Observations sur l'état des sciences naturelles chez les peuples de l'Asie-Orientale*, par M. ABEL-RÉMUZAT; et 4^o un extrait d'un *mémoire sur les lois agraires chez les Romains*; par M. DUREAU DE LA MALLE.

228. VIE DU CARDINAL JEAN SIFFREIN MAURY, avec des notes et des pièces justificatives; par Louis SIFFREIN MAURY, son neveu. In-8^o de 18 feuilles $\frac{4}{5}$, plus un portrait et un fac similis; prix, 6 fr. Paris, 1827; Gayet.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Philologie, Ethnographie et Linguistique.

Dictionnaire hébreu-français; Marchand-Ranery. — <i>Exercitationes Æthiopicae</i> ; Hupfeld. — <i>Æthiopicae linguæ Conjugationes</i> ; Drechsler. — <i>De Psalterio Æthiopico Commentatio</i> ; Dorn.....	113
Poésie dramat. des Indiens. — <i>Drame de Sakontala</i>	114
Fondation d'une chaire de langue hindoustani, à Paris.....	116
<i>De prisca Ægyptiorum litteraturâ</i> ; Kosegarten. — <i>Dialectes de la langue arabe</i> ; Marsden.....	119
<i>De numeris carminum arabicorum libri duo</i> ; Ewald.....	121
<i>Carasæ Moallaca cum scholiis Zuzenii</i> ; Vullers.....	123
Revue de 63 ouvrages de la littérature orientale.....	125
Théorie de la grammaire et de la langue grecque; Minoïde Mynas. — Vocabulaire grec-français, par famille; Longchamp. — <i>Novum Testamentum græcè</i> ; Griesbach.....	126
Papyrus gréco-égyptiens de Vienne; Petretiof. — <i>Id. de Turin</i> , Peyron. — <i>Id. de Zoïs</i> ; le même.....	128
<i>Anaxagoræ Clazomeni Fragmenta</i> , etc.; Schaubach.....	129
<i>Antologia lyrica</i> , etc.; Mehlhorn.....	131
Idylles de Théocrite; J. B. Gail. — <i>Hist. diverses d'Élien</i> ; Dacier... ..	132
Lettres de Saint-Basile le grand, etc.; Génin. — <i>Astronomie solaire d'Hipparque</i> ; Marcoz. — <i>Antiquitatis græcæ et romanæ loca quædam Rossorum linguâ et usibus illustrata</i> ; Fred. Græf.	133
<i>Ælii Antonii Nebrissensis de institutione</i> , etc., <i>libri quinque</i> . — <i>M. Terentii Varronis libri qui supersunt</i> ; Spengel.....	135
Nomenclature du <i>De viris illustribus urbis Romæ</i> et d'autres ouvrages latins élémentaires; Ordinaire, Michelot et Bessière.....	137
Études sur Virgile comparé avec les poètes anciens et modernes;	

Tissot. — Manuscrits de Droit Romain qui se trouvent dans les bibliothèques de France; Hanel.....	139
<i>Petri Alfonsi Disciplina clericalis</i> ; Schmidt.....	140
Variante, additions, etc., sur plusieurs auteurs latins.....	141
Affinité des langues persane, germanique et latine; Doru.....	144
L'ancienne Edda. — Le système de l'Edda et son origine; Finn Magunsen.....	143
<i>Wila</i> : Chansons et Contes populaires des Servieus; Gerhard.....	146
<i>Versione libera dell' Osmanide</i> ; Appendini.....	149
Observat. sur la dernière édition de la Vie du Dante.....	150
Le verbe français; Mille Bourson. — Nouv. dictionn. de la langue franc.; Mayeux. — Proses et hymnes des heures de Carcassonne en vers patois. — Précis de rhétorique positive; Ed. Choppin d'Arnouville.....	151

Mythologie.

Sur le <i>Holi</i> , ou <i>Dola Yatra</i> , dans l'Inde.....	154
Le dieu Sérapis et son origine; Guigniaut.....	159

Archéologie, Numismatique.

Hist. de l'architecture; Stieglitz. — Temple dans le Tibet.....	161
Monumens égyptiens du Musée Charles X; Champollion le jeune..	162
Momie égypt. donnée à la Société philosoph., etc., de Leed. — Architecture de la Sicile; Hittorf et Zanth.....	167
Sur l'article <i>Syracuse</i> du voyage en Sicile de Munter. — Fouilles d'Herculanum.....	168
Sur un temple ancien découvert à Padoue; Noale.....	169
Sarcophage déterré à Plaisance. — Musée d'antiq., à Chambéry....	170
Monumens de la France; comte de Laborde. — Antiquités de la Bretagne; de Freminville. — Antiquités du départ. de l'Aisne; Le-maître. — <i>Id.</i> de la Meurthe; Lejeune.....	171
Rapp. sur les travaux de la Soc. archæolog. de Dieppe.....	172
Monumens anciens et modernes de la Charente. — Plan du <i>mur payen</i> (Bas-Rhin); Thomassin. — Armures anciennes; Meyrick.....	173
Edifices remarquables de la ville de Smolensk.....	174
Sur l'hist. du château de Hartzbourg.....	175
Observat. histor. sur la ville et citadelle de Turin, Milanese.....	176
Débris humains dans le comté de Suffolk.....	177
Monumens français inédits; Willemin.....	178
Abbaye de Jumilèges; Deshayes. — Eglise et abbaye de St. Georges de Rocheville; De Ville. — Sur l'ostensoir d'or offert par Fénelon à son église métropolit. — Tumuli près du Niagara; Macintosh..	179
Sur la rareté des médailles antiques, etc.; Jacob.....	181
Analysé chimique de plusieurs médailles romaines; Parkes. — Médailles puniques attribuées à la ville de Canaca; Lindberg.....	182
Essai sur les médailles antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque; de Bosset.....	183
Lettre sur les médailles des empereurs de Trébisonde. — Inscription grecque découverte dans l'Amériq. mérid.....	185
Sur les inscriptions funéraires découvertes à Bordeaux; Jonannet..	186
Inscript. pour quelques monumens publics; Barjon.....	188

Histoire.

Ephémérides universelles.— Observ. critiq. sur le système de Bailly, touchant l'origine des sciences ; Raymond.....	189
Hist. de l'Inde ancienne et moderne; de Marlé. — État actuel de plusieurs villes et principautés du milieu de l'Asie.....	191
Hist. du Japon et du Paraguay; le P. de Charlevoix. — Écriture égyptienne dans ses rapports avec la Bible.....	199
Papyrus égyptien relatif à l'histoire de Sésostris; Sallier.....	200
Ambassade de Dervisch-Mikhammed-Effendi en Russie.....	203
Deux années à Constantinople et en Morée.—Précis de l'hist. moderne de la Grèce; Rizo Neronlos.....	206
Patrie du chameau à une bosse; A. Desmoulins.....	210
Décadence et chute de l'empire romain; Guizot.....	214
L'étoile des mages; Münter.—Table chronolog. pour l'histoire ecclésiast.; Matter.....	215
Histoire ecclésiastique du cardinal Orsi.....	216
Hist. du christianisme dans le Japon; de Charlevoix. — Des peuples du Caucase, ou Voyage d'Aboul-el-Cassim; d'Ohsson.....	217
Recherches historiques, etc., sur les Bohémiens; Ordinsky.....	218
Documents russes de la biblioth. Tolstoy; Danilowicz.....	223
Histoire de Danemark; Fréd. Suhm. — Hist. politique, administr., etc., de la Prusse, trad. de Manso.....	227
Hist. du Hanovre et du Braunschweig; Hüne.....	229
Portefeuille de l'Antiquaire; Forsyth. — Hist. constitutionnelle d'Angleterre, etc.; Hallam : trad. française, revue par M. Guizot.....	230
Formation et extension des communes au moyen âge; Neumann.....	233
Hist. littér. de l'Italie; Lombardi. — <i>Id.</i> de la Ligurie; Spotorno. — Histoire de Corse.— <i>Id.</i> du Portugal; Fortia d'Urban et Mielle.....	235
L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon. — Origine des droits civils, politiq. et religieux des Gaules, etc.; Rapsart.....	240
Histoire des maires du Palais; Pertz.....	242
Voyage littéraire en Alsace; Don Ruinart. — Essai sur les mœurs, etc., de la Bourgogne. — Hist. et antiquités de la ville de Domfront. — Séjours d'Henri IV à Lyon; Cochard. — Mémoires histor. sur Montpellier. — Histoire de Dieppe.—Iconographie instructive; Bertonnier; Fontaine.....	243
Histoire de l'état de New-York; Moulton.....	244
Résumé histor. de la réolut. des États-Unis mexicains; Pablo de Mendibil.....	245
Mémoires historiques de B. F. Mahé de la Bourdonnais.....	246

Mélanges.

Mélanges scientif. et littér. de Malte-Brun; Nachet.....	248
Mém. de Casanova de Seingalt; traduction française.....	248
Acad. royale des Inscriptions et Belles-Lettres (<i>Prix décernés et proposés</i>).....	251
Vie du cardinal Jean Siffrein Maury.....	254

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

229. *GESCHIED EN LETTERKUNDIGE NASPORINGEN, etc.* — Recherches historiques et littéraires sur l'origine et la dispersion des langues des différens peuples, avec une introduction à la connaissance générale des langues; à l'usage des personnes non lettrées. 2 vol. gr. in-8°; prix, 8 flor. 10. c. Delft, 1828; Allart.

230. *GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET PHILOSOPHIQUE*, précédée d'un Coup-d'œil sur la nature et le mécanisme des langues; par M. le comte de MONTLIVAUT, ancien capitaine des vaisseaux du Roi. In-8° de VIII et 235 pp., avec 2 tableaux; prix, 5 fr. Paris, 1828; Pihan Delaforest.

On peut envisager la philosophie du langage sous deux points de vue différens, ou s'élever par l'étude et la comparaison d'une foule de langues grammaticalement connues à leurs principes, en rapprochant ce qu'elles ont de commun; ou bien construire, d'après des idées abstraites, l'édifice de la langue générale, à laquelle se rapportent plus ou moins les idiômes parlés. Si cette dernière méthode a l'avantage d'être plus cohérente, l'autre a celui d'être plus sûre, en ce qu'elle ne donne pas le possible, mais le réel : les exemples font la base de l'une, et les théories celle de l'autre.

L'auteur a traité son sujet avec beaucoup de clarté et de précision; la théorie laisse peu à désirer, mais il n'en est pas de même pour les exemples, où, de plus, l'analyse de quelques langues de l'Asie, moins usées par des changemens que celles d'Europe, lui a manqué. Il regarde les langues les plus analytiques comme les plus parfaites; cependant il nous semble que la synthèse exige beaucoup plus d'efforts de l'esprit humain, et la structure du verbe basque ou turc nous paraît plus parfaite que celle de beaucoup de langues récentes. Si la simple in-

dication d'idées était le but d'une langue, il est clair que celle qui approcherait le plus de l'algèbre gagnerait le prix; mais on aurait quelque raison de l'envisager comme la plus dénaturée de toutes, et le parallèle des grammaires sanscrite et anglaise ferait voir quelle est l'infériorité d'une langue dérivée relativement à sa langue mère.

L'auteur parle de la « raideur inflexible » de l'allemand; cette langue nous a toujours paru la plus flexible de toutes. On ne saurait en effet adresser ce reproche à un idiome dans lequel on possède des traductions littérales et dans les mètres des originaux, des poésies d'Ossian, de Caldéron, du Dante, du Tasse, d'Horace, d'Aristophane, de Pindare, et même du Mahabharata; l'immense richesse de la langue arabe n'a pas empêché M. Ruckert de traduire en allemand la prose rimée et les poésies du Hariri, avec une fidélité qui a été justement appréciée par l'illustre éditeur de ce dernier.

La conjugaison allemande n'est pas immense (p. 66); au contraire, elle est plus rétrécie qu'en français. *Ce n'est qu'en chinois que le verbe est souvent sous-entendu* (p. 83). Il l'est tout aussi souvent dans le *kymri*, dont dérive le *bas-breton*, en arabe, et bien fréquemment en *sanscrit*. Le chinois n'a jamais servi, et ne pourra jamais servir de *pastigraphie* (p. 79), parce que les trois quarts de son écriture sont phonétiques; les *Coréens* et les *Japonais*, qui parlaient des idiomes différents, ont été obligés de la dénaturer pour leur usage, au point d'en tirer un syllabaire et un alphabet. L'auteur (p. 78) regarde les 214 *pou* ou clés comme la base de l'écriture du royaume du milieu; mais elles ne servent que comme chez nous à l'arrangement alphabétique dans les dictionnaires; les 203 *siang-hing*, ou images qui composent l'écriture, en sont essentiellement différentes.

Nous croyons qu'en théorie de langage, il en est comme en philosophie: la spéculation et l'expérience se prêtent un mutuel appui, et l'on ne saurait, sans danger, se passer de l'une d'entre elles.

S.

231. GRAMMAIRE GÉNÉRALE, ou Analyse de l'art de parler, considéré dans l'esprit et dans le discours, au moyen des usages comparés des langues hébraïque, grecque, latine, allemande anglaise, italienne, espagnole, française et autres; par M. Ak,

HERT-MONTMONT et M. J.-J. MONTMONT, anc. prof. de Littér. grecque et latine de l'Université de France. 2 forts vol. in-8°.

Extrait du Prospectus : Les auteurs de cet ouvrage, fruit de longues et laborieuses méditations, en le composant en commun, ont voulu réunir le résultat de leurs études plus ou moins spéciales, celles de l'un sur les langues anciennes, et celles de l'autre sur les langues modernes; ils avaient mis tous les deux en pratique, durant le cours de leur professorat, les principes généraux qu'ils déduisent de leur méthode, et c'est d'après la conviction de l'utilité de ces principes fondés sur l'analyse du langage, qu'ils ont résolu de les publier.

Notre Grammaire générale, disent-ils, se compose de 2 divisions. L'objet de la 1^{re} est de traiter de l'art de parler, comme méthode d'analyser la pensée par les atouchemens, les gestes et les sons; de rechercher les divers moyens de rendre permanens les signes fugitifs du langage d'action; d'exposer la méthode d'écrire les sons dans le discours, et de considérer le discours dans l'esprit et dans la phrase. Cette 1^{re} division renferme 2 parties dont l'une est la connaissance des idées comme unique moyen de nous découvrir la véritable organisation du discours qui en est la manifestation; l'autre est l'analyse des signes des idées. Cette 2^e partie offre, 1^o la théorie des mots déduite de celle des idées; le système de régime et de déclinaison auquel ils sont soumis dans la phrase; 2^o la théorie des phrases déduite de celle des mots, la classification de leurs espèces d'après le rapport du parallélisme et de subordination qu'elles forment dans le tissu du discours, de manière à présenter un rudiment général pour traduire d'une langue dans une autre sans le secours des méthodes vulgaires grecque, latine et autres, qui ne doivent être consultées que comme un recueil d'observations sur les usages particuliers des langues; 3^o le traité de la ponctuation considérée comme le dernier moyen d'analyser la pensée dans le discours par les signes de distinction qui marquent les différens degrés de principalité et de subordination des mots dans la phrase et des phrases dans l'ensemble de la période.

La 2^e division a pour objet les signes permanens des langues, les moyens d'en établir l'unité dans le discours; elle recompose

en quelque sorte le discours que la 1^{re} décompose ; c'est le complément de l'analyse grammaticale. Cette même division a deux parties, dont l'une comprend la syntaxe, ou les moyens de subordonner les mots dans la phrase et les phrases dans la période ; l'autre concerne la construction générale et particulière du discours et les différentes formes dont il se revêt pour exprimer la pensée avec clarté, élégance et convenance, ce qui renferme la diction, l'élocution et le style, avec les figures propres à chacun de ces caractères d'expression de la pensée.

La nouvelle Grammaire générale commence donc par l'idéologie ou science des idées ; elle continue par l'analyse des mots et par leur syntaxe ; elle finit par la rhétorique élémentaire. Ainsi, elle embrasse toutes les notions et tous les faits grammaticaux qui se rapportent à la science de l'expression de la pensée par le discours ; ainsi, elle présente une méthode, non-seulement d'apprendre, mais encore d'enseigner les langues.

232. D. AND. THEOPH. HOFFMANNI (*Theol. Prof. Jenensis*), GRAMMATICÆ SYRIACÆ Libri III ; cum 3 tabulis variæ scripturæ aramaicæ genera exhibentibus. In-4° de 6 feuilles ; prix, 4 thalr. Halle, 1828 ; Librairie des Orphelins. (*Leipzig. Literatur. Zeitung* ; avril 1828, p. 822.)

La grammaire syriaque du D^r Michaelis ayant été épuisée, le prof. Hoffmann de Jena se chargea d'en publier une nouvelle édition, corrigée et augmentée ; cependant il reconnut bientôt qu'en suivant le plan de l'auteur primitif, son travail ne répondrait qu'en partie à l'état actuel de la grammaire sémitique ; il résolut en conséquence de produire, à l'aide des matériaux de Michaelis, une grammaire complète de cette langue, à l'instar des grammaires arabe et hébraïque de *Sylv. de Sacy* et de *Gesenius*. Pour faciliter l'étude de cette langue, M. Hoffmann a cru devoir suivre la méthode que M. Gesenius a adoptée pour sa Grammaire chaldéenne, du moins autant que la langue syriaque pouvait le permettre ; et les tables et planches dont l'auteur a enrichi son travail, et qui offrent les diverses espèces de caractères, sont toutes propres à donner à cette grammaire une utilité beaucoup plus étendue.

233. SHIGURF NAMAH J. VELAET, etc. — Voyages de Mirza-Ite-sa-Modeen en Grande-Bretagne et en France. Traduit du

manuscrit original persan en hindoustani, avec une traduction anglaise et des notes; par J. E. ALEXANDER. 1827.

Mirza Itésa Modeen est venu en Europe en 1765, en qualité de secrétaire d'un ambassadeur du shah Allum, et a fait un assez long séjour en France et en Angleterre.

A son retour dans sa patrie, il a écrit ses observations, et il n'existe, dit-on, que deux copies de ce manuscrit persan. L'une d'elles tomba entre les mains de l'éditeur anglais, qui l'a traduite en hindoustani et en anglais. Cet ouvrage ne contient rien de remarquable; il n'est intéressant que pour ceux qui étudient l'hindoustani. (*Journ. gén. de Littér. étr.*; mai 1828, p. 153.)

234. SUR QUELQUES ASSERTIONS DE LA PRÉFACE DES *Contes inédits des Mille et une Nuits*, publiés par M. Trébutien. (*Voy. Bull.*, Tom. X, n° 110.)

M. Trébutien annonce dans sa Préface que tous les Contes publiés par M. Ed. Gauttier, dans son édition des *Mille et une Nuits*, avaient été précédemment traduits. C'est abuser du privilège qu'ont les éditeurs de dénigrer les travaux de ceux qui les ont précédés. Nous avons la certitude que la plupart des Contes publiés dans le Tom. 7^e de l'édition de M. Gauttier, et notamment ceux de la *Princesse Ameny*, de la *Princesse de Tartarie*, de la *Femme du Vieillard*, d'*Aly Djohary*, des *Deux Princes de la Cochinchine*, du *Prince Bénazir*, n'avaient jamais été précédemment traduits en langue européenne, et nous avons remarqué que toujours M. Gauttier avait eu le soin d'avertir le lecteur, soit dans sa préface, soit dans ses notes, que quelques-uns des contes renfermés dans son édition avaient déjà paru.

235. RECHERCHES SUR LA LANGUE DES BERBÈRES; par Jacq. GRAABERG DE HEMSOE. (*Memor. da Acad. R. das Scienc. de Lisboa*; vol. V, part. 2, Supplém., p. 49.)

On distingue dans l'empire de Maroc et au mont Atlas deux tribus, les Barbares ou Berbères, et les Chillohes, qui diffèrent par leur physionomie, leur costume et leur idiôme. M. Jackson cite, dans la Relation de son Voyage au Maroc, une liste de mots indiquant les objets de premier besoin dans les deux langues. Ces mots ne se ressemblent point; aussi les deux nations,

quoique habitant souvent des tentes voisines, les unes des autres, ne communiquent point entre elles, et il n'y a point d'exemple d'un mariage conclu entre des individus des deux tribus. D'après une ancienne tradition accréditée dans le pays, et citée par tous les auteurs arabes, les *Barbares*, surtout ceux de l'Atlas, qu'on appelle Zenetas, Musmudas, etc., descendent des Hébreux, tandis que les Chillohes, et les habitans de la contrée depuis la rivière de Tensift jusqu'à Dra, se considèrent comme les descendans des habitans primitifs du Mogreb (Magh-rab-el-aksa). Les Maures ne regardent pas les Chillohes tout-à-fait comme une nation; ils disent que c'est un mélange de divers peuples. M. Jackson croit que quelques familles de Chillohes descendent des Portugais qui, au moyen âge, étaient établis sur la côte d'Afrique. Les Berbères ainsi que les Chillohes n'ont point d'écriture particulière; les uns et les autres se servent de l'écriture arabe. Il est à regretter que l'on connaisse si peu les idiômes des deux peuples. Des mots et des phrases en berbère ont été insérés dans les Relations de Voyages au Maroc de Hoest et de Louis Chenier, ainsi que dans la traduction française du Voyage de Hornemann. Jackson et Alibey ont peu ajouté à ces fragmens. Dans le *Méhidate* d'Adelung, on trouve l'Oraison dominicale en berbère, avec une savante dissertation sur cette langue, le tout tiré de celle de Jesrael Jones, dans le recueil d'Oraisons dominicales, publié par Chamberlayne, Amsterdam, 1715. M. Graaberg de Hemsoe ne pourrait pas connaître encore le Voyage du capitaine anglais Lyon dans le Fezzan. Malgré ses efforts, l'auteur n'a pu se procurer de nouveaux détails sur les deux langues dont l'une, d'après ce qu'il lui paraît, contient des traces d'hébreu, et peut-être aussi de phénicien.

D-G.

236. GRAMMAIRE DE LA LANGUE CARQUE ET DE SES DIFFÉRENS DIALECTES; PRÉSENTÉE DANS UN ORDRE ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE; par A. GERFAUX. 104 pag. in-4°. Paris, 1828; Kilian.

Nous rendrons un compte détaillé de cette Grammaire, rédigée sur un plan entièrement neuf.

237. ΕΝΤΥΧΗ ΤΗΣ ΓΡΕΚΗΣ ΙΕΡΑΓΙΑΣ. — Abrégé de l'Histoire sacrée, traduit en grec; par M. L. A. CHABOUILLE-MAISONNEUVE,

professeur. In-12 de 226 pag. Paris, 1827 ; librairie ecclésiastique de M^{me} Chabouillé.

Nous reviendrons sur ce livre élémentaire, destiné aux élèves de 5^e et de 4^e, et accompagné d'une analyse grammaticale d'après la Syntaxe de M. Burnouf.

238. DE DORIENSIIUM COMOEDIA QUESTIONES; scripsit atque Epicharmi et italicæ comœdiæ scriptorum fragmenta adjecit C. J. GRYSAR. In-8°, vol. 1^{er}. Coloniae ad Rhœn., 1828; Schmitz.

Dans ce premier volume l'auteur traite des danses, des farces et des représentations scéniques qui étaient en usage chez les Mégariens, les Sycioniens, les Laconiens, etc., avant que ces peuples eussent une véritable comédie. Suit la vie du créateur de la comédie dorique, Epicharme. Le volume est terminé par les jugemens que les anciens ont portés sur la comédie dorique d'Epicharme, ainsi que par les remarques de l'auteur. Le second volume contiendra des considérations sur la nature de la comédie que les anciens ont nommée *italique*, et des éclaircissemens sur la vie des auteurs dramatiques célèbres de ce temps. (*Journ. gén. de littér. étr.*; mai, 1828, p. 150.)

239. SAPHONIS MYTILENAEÆ FRAGMENTA. Specimen operæ in omnibus artis Græcorum lyricæ reliquiis, excepto Pindaro, collocandæ. Proposuit D^r CH. FR. NEUE. In-4° de 186 pp.; Berlin, 1827. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1828, vol. I, cah. 3, p. 205.)

De toutes les collections des fragmens de Sapho, celle que nous annonçons paraît mériter la préférence, non-seulement parce qu'elle est la plus complète, mais encore par les corrections et les explications qui sont les résultats des longues recherches de l'auteur. M. Neue commence par un traité circonstancié sur la vie sociale et littéraire de Sapho. Vient ensuite l'ode attribuée à Sapho, et qui se trouve entière dans Denys d'Halicarnee; puis le grand fragment conservé par Longin, l'un et l'autre traités avec la même érudition. Les autres fragmens, grands et petits, et les épigrammes sont au nombre de 137. Voici comment l'auteur s'exprime relativement aux règles qu'il a suivies dans la formation de cette collection : *Nonnulla fragmenta, nomine auctoris non adscripto conservata, quæ fortasse*

alii indicabunt Sapphoni tribuenda fuisse, sciens omisi : ac fateor in his recipiendis excludendisve certam me normam non secutum, nisi ut fere ea promerem, quæ aliqua cura mea adjuvari possent; quapropter quædam, quæ nunc Sapphonis sub nomine leguntur, aliquanto rejicientur inter Aeolensium reliquias, quarum de auctoribus non constat.

L. D. L.

240. ARISTOPHANES UND SEIN ZEITALTER. — Aristophane et son époque. Traité philologique et philosophique pour servir aux recherches archéologiques; par le D^r TH. ROETSCHER. In-8° de xvi et 400 pp.; prix, 1 rthlr. 18 gr. Berlin, 1827; Voss. (*Ibid.*; cah. 2, p. 112.)

L'auteur s'est proposé de démontrer, au moyen des matériaux qu'il a consultés, que la petite portion d'écrits complets de l'écrivain dont il s'occupe, renferme toutes les notions nécessaires pour donner une idée exacte des formes qu'avaient les gouvernements à l'époque du classique, ainsi que l'état des arts, de la religion et de la philosophie.

L. D. L.

241. BIBLIOTECA DI PHOTIO. — Bibliothèque de Photius, trad. pour la première fois en Italien. *Prospectus*. (*Il nuovo Ricoglitore*; n° XXXVI, déc. 1827.)

C'est le libraire Vinc. Ferraio, de Milan, qui se propose de publier cette traduction italienne de la bibliothèque du patriarche de Constantinople. Et ce qui la caractérisera particulièrement, c'est le nouvel ordre adopté par les éditeurs : Photius parle de 300 auteurs grecs, et donne une analyse plus ou moins étendue de leurs écrits; il le fait sans aucun ordre préalable, selon que les auteurs lui tombent sous la main, ou bien, comme il le dit lui-même, selon que sa mémoire lui rappelle ses lectures. C'est un inconvénient pour sa composition, il disparaîtra dans la version italienne. Les extraits de Photius y seront classés par genre, et divisés en 8 classes comme il suit : Historiens et biographes, romanciers, historiens et biographes ecclésiastiques, médecins et philosophes, orateurs et sophistes, philologues, grammairiens et lexicographes, rhapsodes et théologiens, tous rangés encore dans l'ordre alphabétique des noms propres. Une notice sur Photius sera placée en tête de l'ouvrage, et sa lettre à son frère Tarasius lui servira

de préface. On a adopté le format in-8° pour cette traduction, qui sera publiée par livraisons de cinq feuilles, au prix de 18 centimes la feuille. On ne peut qu'applaudir à une pareille entreprise qui rendra plus commun un ouvrage où sont consignés tant de fragmens d'auteurs grecs perdus pour nous, et tant de bons renseignemens sur l'histoire et la littérature anciennes.

242. QUINTI HORATII FLACCI OPERA OMNIA; recensuit FILOX.
In-64. Paris, 1828; Sautelet.

Ce volume n'est pas plus grand que le pouce; c'est un chef-d'œuvre typographique qui surpasse, pour la petitesse et la netteté du caractère, tout ce qui a paru jusqu'ici de plus parfait en France et en Angleterre. Le caractère gravé et polimatype par Henry Didot est si fin, qu'on le voit à peine à l'œil nu; il faut se servir d'une loupe pour le lire, ou le placer sous un microscope. Les amateurs mettront ce diamant, non dans leur bibliothèque, il s'y perdrait, mais dans un écrin avec les bijoux les plus précieux. (*Journ. gén. de la litt. de France*; avr. 1828, pag. 144.)

243. DISQUISITIO CRITICA DE FONTIBUS ET AUCTORITATE CORNELII NEPOTIS, auctore J.-J. HISSELY. In-8°; prix, 4 fr. 44 c.
Bruxelles, 1828; Veuve Demat.

244. JOAN. HERM. KROON COMMENTATIO DE FABULIS GABRIELIS FAËRNI, in qua primum fontes indicantur ipsarum fabularum, dein poetæ elegantia ostenditur, et indicium quo veterum poetarum loca imitatus est, præmio ornata. In-4° de 115 pp.; prix, 2 thal. Leyde, 1826; Weigel. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1826, vol. III, cah. 5 et 6, p. 386.)

Ce traité est composé de 2 parties. La première indique en général les sources où Faërne a puisé ses fables; la seconde, offre 100 fables de cet écrivain, avec des remarques de l'éditeur. On a reproché à Faërne (natif de Crémone, mort en 1561.) d'avoir tiré de Phèdre les fables dont il s'est dit auteur. L'injustice de ce reproche paraîtra d'autant plus évidente, quand on considèrera que parmi 100 fables de Faërne, on n'en trouve que 8 dont le sujet soit analogue avec celui des fables de Phèdre. Or, la manière dont ces sujets sont traités détruit toute

idée de plagiat. La première édition de ces fables parut à Rome, en 1564. Dans la suite, elles ont été traduites en différentes langues modernes : toutes ces éditions se trouvent ici indiquées. La plus moderne et la plus rare, est celle de Bodoni, publiée à Parme, en 1793, in-4°. M. Kroaz s'est servi de celle qui se trouve dans la collection des poètes italiens, Florence, 1719.

L. D. L.

245. BIBLIOTHECA LATINA POETARUM VETERUM CHRISTIANORUM; Pars. I. Aqu. Juvenci Historiæ evangelicæ, L. IV., ad veterum editionum fidem edidit, prolegomena et animadversiones criticas adiecit A. R. GRÆKE. Vol. I. Prolegomena et L. I. Hist. evang. continens. In-8° de IV et 92 pp.; prix, 15 gr. Jena, 1817; Schmid. (*Ibid.*; 1828, vol. I, cah. 2, p. 123.)

Les prolégomènes occupent la plus grande partie de ce premier volume. Ils ont pour objet les anciens écrivains espagnols, païens, juifs, arabes et chrétiens. Il y est surtout question de *Juvenus*, et notamment de son origine, de sa vie, des écrits qu'on lui attribue, du mérite et de l'utilité exégétique de son ouvrage intitulé *Historia Evang.* Viennent ensuite la liste des éditions de Juvenus, et des détails sur celles dont l'auteur a tiré parti. Ces dernières comprennent l'édition d'Alde, et celle de Leipzig, l'une et l'autre de 1502, et travaillées sur des manuscrits; celle de Rouen, de 1509, enrichie de notes de Badius; la seconde de Leipzig, de 1515; celle de Cologne, de 1537; celle de Bâle, de 1541, et plusieurs autres plus connues. L'auteur a eu soin d'indiquer les variantes des éditions dont il a profité.

L. D. L.

246. ALTDEUTSCHES HISTORISCH-DIPLOMATISCHES WÖRTERBUCH. — Dictionnaire historico-diplomatique, contenant la définition des mots et expressions en ancien allemand du 12^e jusqu'au 16^e siècle; par WALLRAF. In-8° de 87 pp. Cologne, 1827; Schmitz. (*Gœtting. gelehrte Anzeig.*; mars, 1828, p. 480.)

On dirait que l'auteur et le typographe ont fait cause commune pour donner à cet opuscule un caractère de nullité. Cette observation du Journal allemand nous dispense de nous étendre davantage sur cette production.

L. D. L.

247. KRÁKES MAAL, ELLER QUAD OM KONG REGNAR LODBROKS KRIGSBEDRIFTER og Helledøed.—Chant ancien sur les exploits et la mort héroïques du roi Regnar Lodbrok, d'après un ancien manuscrit, avec des traductions danoise, latine et française, des variantes et des observations critiques et philologiques. Publié par C. C. RAHN, secrétaire de la Soc. archéolog., etc. 152 p. in-8. Copenhague, 1826; Schultz. (*Dansk Literatur Tidende*; 1827, n° 16.)

Depuis qu'Olaus Wormius a pour la première fois fait imprimer le fameux chant de guerre islandais de Regnar Lodbrok, ce morceau antique a été souvent réimprimé, traduit et imité; mais on n'avait pas encore publié ce monument littéraire avec autant de soin que le fait M. Rahn qui ne laisse rien à désirer à cet égard; l'éditeur a même ajouté un fac-similé du manuscrit sur parchemin dont il s'est servi pour le texte, mais en le collationnant avec d'autres manuscrits. Selon la tradition, le roi Regnar Lodbrok, en faisant, au 9^e siècle, la guerre par mer aux Anglo-Saxons, fut pris par eux, jeté dans une tour remplie de serpens, et y expira au milieu des tourmens. On prétend même qu'il chanta en mourant ces strophes qui portent son nom. M. Rahn présume que la plupart de ces strophes sont un chant de guerre composé par Regnar Lodbrok, et chanté par ses guerriers ou ses pirates, et que la fin a été ajoutée après sa mort, pour la rappeler. Dans le Journal littéraire de Copenhague on combat cette opinion; on doute que le chant islandais que nous avons soit aussi ancien, et on présume qu'il a été composé au 13^e ou 14^e siècle. Dans 20 strophes, on y voit revenir la même idée, *nous avons combattu les ennemis*; on y cite des noms de lieux, mais ils nous sont inconnus; on y cite des noms d'hommes, nous ignorons s'ils ont réellement existé. Quelques expressions paraissent trahir une origine plus moderne que ne l'admet l'éditeur; il y est question de la messe et de jeûnes; ce qui suppose que le poète était familiarisé avec les usages de la religion catholique; or, on sait que le christianisme fut introduit tard en Islande. Toutefois, supposé même que le chant de Lodbrok est du 13^e ou 14^e siècle, cette pièce serait toujours curieuse; M. Rahn l'a accompagnée de traductions en plusieurs langues, et d'un savant commentaire sur les expressions islandaises du texte.

D—G.

248. ABRÉGÉ D'UNE GRAMMAIRE ET D'UN VOCABULAIRE DE LA LANGUE D'HAWAII ET DE SANDWICH; par le D^r HENZI, prof. à Dorpat. (*Hertha*; vol. VIII, cah. 2, part. 2, p. 74).

L'auteur doit les principaux matériaux de l'article suivant, au prof. Eschholtz, conseiller de l'empereur de Russie, qui les a rapportés de son second voyage autour du monde, dans les années 1823 à 1826, sous le capitaine Kotzebue. Ce professeur les a reçus de M. Karamtschenko, lieutenant de la flotte stationnée à Setka, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, au service de la Compagnie russe-américaine, qui les avait obtenus à son tour de M. Steward, missionnaire américain aux îles Sandwich, lequel en est l'auteur. Ils consistent en un vocabulaire et une courte esquisse de la langue Hawaïi, l'un et l'autre en langue anglaise. Le vocabulaire est de la main même de l'auteur américain. L'esquisse est une copie assez négligée de l'original que Karamtschenko a conservé pour lui.

Le vocabulaire est hawaïi-anglais et disposé, en général, d'après l'alphabet hawaïi. Comme cette disposition est évidemment la plus méthodique, il suffirait de la particulariser, et de faire, sur le tout, un registre alphabétique allemand. Mais, pour compléter ce vocabulaire, il fallait en outre y insérer convenablement les mots qu'on pouvait emprunter avec sûreté, soit à l'esquisse de la grammaire, soit à un petit état de mots que M. Eschholtz avait notés en les entendant prononcer par les naturels du pays. Les premiers furent désignés par la lettre g, et les autres par la lettre c. On a aussi inséré dans le vocabulaire quelques mots avec le signe sp. 6., tirés d'un a b c imprimé aux îles Sandwich, dont M. Eschholtz a également rapporté un abrégé. M. Henzi ne connaissait d'autres sources sûres à l'aide desquelles il aurait pu rendre encore plus complet le vocabulaire. D'après Adelung (*Mithridate*, T. I, p. 640), il ne se trouve que quelques mots dans le 3^e voyage de Cook, Ed. angl., T. III, p. 543, dans le voyage de Biron et de Portlock, p. 235, ainsi que dans l'ouvrage russe intitulé : *Totius orbis vocabularia comparativa*, Pétersbourg, 1786-1789, 2 vol. in-4^o, vol. 2, n^o 200, composé par Pallas, par l'ordre de l'impératrice Catherine II. Les 2 premiers ouvrages, dit l'auteur, n'étaient point à ma disposition, et je n'ai point eu égard au dernier, parceque non seulement il ne contient qu'un nombre très-insignifiant de

mots de la langue havâii, mais en outre parceque les caractères russes, qu'on y a adaptés, s'ils n'en défigurent pas la prononciation primitive, la rendent, du moins, très-douteuse et très-incertaine; inconvénient qui augmenterait encore si maintenant l'on adaptait de nouveau à ces mots des caractères latins.

Le même motif détermina l'auteur à ne point faire usage d'une collection de mots que le lieutenant Karamtschenko écrivit de sa propre main, en caractère et en langue russes, et qu'il remit à M. Eschholtz, qui l'a communiquée à M. Henzi, d'autant plus que c'était précisément le vocabulaire de Steward qui avait été la source principale où Karamtschenko avait puisé. Dans tous les cas, les additions qu'il aurait pu faire au vocabulaire, à l'aide de ces ouvrages, eussent été fort insignifiantes.

M. Henzi ignore si l'on pourrait encore compléter le vocabulaire au moyen de nouvelles descriptions de voyages; cependant il en doute. Du moins, le voyage de découvertes dans la mer du Sud, par Otto de Kotzebue, qui a paru à Weimar en l'année 1821, ne contient rien de nouveau, et est, en général, très-insignifiant.

L'esquisse grammaticale devait être refaite à neuf, car dans sa forme primitive, cette esquisse est si courte et si imparfaite, qu'elle n'explique pas une foule de choses, ou ne les donne à deviner que par les exemples (c'est ainsi que la doctrine du verbe ne prend qu'un huitième de page, écrite fort largement); et de plus, le procédé inverse qui consiste à faire passer la langue étrangère dans les formes occidentales de la grammaire, entraîne beaucoup de difficultés et d'équivoques, et cause enfin de nombreuses fautes d'orthographe. Ce que l'esquisse contient de mieux, ce sont les nombreux exemples dont on peut extraire, avec sûreté ou certitude, plusieurs règles. Le fragment de l'a b c hawaïen, dont nous avons parlé plus haut, a donné, ça et là, un peu de lumière.

Ce n'était point le désir, mais le temps et les moyens nécessaires qui manquaient à M. Henzi, pour comparer la langue des îles Sandwich telle qu'il pouvait la présenter au moyen des matériaux qui étaient à sa disposition, avec d'autres langues de ces régions de la terre. « J'aurais trouvé surtout intéressant, dit-il, d'établir une comparaison avec la langue des îles Tonga,

dont l'ouvrage intitulé : *An account of the natives of the Tonga Islands*, publié en 1818 à Londres, par C. Martin, doit contenir une grammaire complète. Mais, nonobstant mes efforts, je n'ai pu me procurer cet ouvrage. L'extrait qui en a été fait en allemand, dans la Nouvelle Bibliothèque des voyages les plus importants, conçu dans le but d'étendre nos connaissances sur la terre et les peuples qui l'habitent, ne fait précisément aucune mention de cette partie de l'ouvrage.

Mais, si l'on ne peut pas faire cette comparaison, chacun, du moins, fera une remarque qui n'est pas sans importance pour la solution de la question, de savoir de quel continent les îles de la mer du Sud, et notamment celles qui sont les plus voisines de l'Amérique, ont reçu leur population ? Combien la structure de la langue hawaii n'a-t-elle pas d'analogie avec la structure des langues de l'Asie orientale, par exemple du chinois qui, procédant d'une manière *asyntactique*, sans déclinaisons ni conjugaisons, place, les uns à côté des autres, les mots qui ne varient point ou en indique les rapports par des particules séparées. (V. *Éléments de la grammaire chinoise*, par M. Abel Remusat, Paris, 1828, p. 35), tant elle diffère de la structure des langues américaines qui se distinguent d'une manière si tranchée de la plupart des autres langues, par leur caractère *polysynthétique*. Voyez les travaux de Heckewelder, sur l'histoire, les mœurs et les usages des peuples indiens qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les états circonvoisins. Voyez le neuvième chapitre des langues, traduit de l'anglais par S. Hesse. Gottingue, 1821 ; et surtout l'extrait d'un rapport de M. Pierre Duponceau, secrétaire correspondant du comité de la classe d'histoire de la Société philosoph. américaine, sur la continuation des recherches qu'il avait été chargé de faire, relativement ou sur le caractère général et les formes des langues américaines indiennes.

La même remarque s'applique à la langue d'Otaïti et à celle de l'île de Pâques, entièrement isolée dans la mer du Sud, qui ne diffèrent de la langue des îles Sandwich, que comme dialectes. (*L'esquisse de la grammaire au prochain cahier*). RIVA.

249. SACCOIO, etc. — Essai sur une ancienne version italienne de la chronique de Martinus Polonus ; par M. CIAMPI. (*Il nuovo Ricoglitore* ; n° 36, p. 849).

L'ouvrage de Martinus Polonus est plus généralement connu par le nom de *Chroniques martinienues*. L'auteur, pénitencier et chapelain du pape, mourut en 1279, et fit cette chronique écrite en latin; elle finissait en 1276. Ensuite, Bartolomeo Lucchese et Bernardo di Guidone la continuèrent jusqu'en 1316, et d'autres jusqu'en 1400. Durant son voyage en Italie, M. Pertz trouva à Naples une ancienne traduction italienne de cette chronique, qu'il croit avoir été faite à Florence sur le latin, et continuée jusqu'en 1308. M. Ciampi a postérieurement découvert une autre version italienne dans la bibliothèque *Magliabechiana*, et dont le texte est différent; au commencement et dans beaucoup d'autres phrases, de celui qu'a reconnu M. Pertz. Elle s'arrête à l'an 1265, et l'on sait que le premier travail de Martin s'arrêtait à la même époque. M. Ciampi en conclut que la version italienne qu'il vient de faire connaître, a été faite sur un texte latin primitif et différent de celui qui a servi aux autres versions de la même chronique.

C. F.

250. LE BRUT D'ANGLETERRE. (*Prospectus*).

Depuis qu'on étudie l'histoire dans ses sources, et les littératures des différens peuples dans les monumens originaux, un grand intérêt s'est attaché aux chroniques et aux poésies nationales. L'Allemagne a donné, et donne tous les jours, l'exemple d'importantes publications dans ce genre. La France, plus riche à cet égard qu'aucun autre pays de l'Europe, commence à marcher dans la même voie. Il lui reste beaucoup à faire pour épuiser tout ce qu'elle possède d'antiquités intéressantes et pour se connaître elle-même.

On croit entreprendre une chose utile aux études historiques, et agréable aux amateurs de la vieille littérature française, en publiant le *Brut d'Angleterre*, un des monumens les plus anciens de la langue; qui, participant de la nature du poème et de celle de la chronique, se recommande à ce double titre à l'attention du public. Cet ouvrage, composé au milieu du 12^e siècle, paraît pour la première fois dans son entier; jusqu'ici il n'était connu que par un petit nombre de fragmens; il renferme près de 20,000 vers, et contient des traditions et des récits d'événemens historiques qui remontent jusqu'au 7^e siècle de notre ère.

Le texte a été copié et collationné avec la plus scrupuleuse exactitude, d'après les 5 manuscrits des 14^e et 15^e siècles, qui se trouvent à la Bibliothèque du Roi, sous les n^{os} 7515, 7537, Cangé, n^{os} 27 et 73, Supplément, n^o 186.

A la fidèle publication du texte sera joint un vocabulaire, qui contiendra surtout les explications des termes non dérivés de la langue latine. L'éditeur, à qui les langues du Nord sont familières, est en état de traiter d'une manière sûre et complète cette partie presque nouvelle de l'étymologie française. On sait que la publication d'un tel ouvrage n'est pas une spéculation de libraire. Le nom de M. Firmin Didot garantit l'exécution typographique d'un ouvrage entrepris dans le seul intérêt de la science.

L'ouvrage se composera de 2 vol., le Glossaire compris. Prix de souscription : 20 fr. Paris, chez Firmin Didot.

251. LECTURE GRADUÉE, ouvrage dans lequel les difficultés de la lecture sont simplifiées et présentées graduellement; dédiée aux mères; par **A. BONIFACE**, instituteur. 2 parties in-8^o; prix, 3 fr. Paris, 1827; Renouard.

M. Boniface, voué à l'instruction de l'enfance, a connu par l'expérience toutes les difficultés du premier enseignement. C'est une chose miraculeuse que le succès d'un enfant auquel on a appris à lire : que de chemin entre le signe écrit, le son qui en est l'expression, les mots que forme la réunion de ces sons, et l'idée dont ces mots sont la représentation. La tendre intelligence d'un enfant le parcourt tout entier; soit intelligence, logique ou mémoire, il y arrive, mais on ne doit pas moins tout tenter pour lui applanir cette longue route. Tel est le but que M. Boniface s'est proposé, et il a senti toutes les difficultés de son entreprise; il en veut beaucoup à notre orthographe; il se méprend, c'est la prononciation qu'il devrait quereller. L'orthographe a pour elle la légitimité de ses étymologies, il faut la respecter avant tout, si l'on ne veut pas faire de la langue de Racine et de Pascal, un illustre enfant trouvé. Mais quels que soient encore les caprices de la prononciation, ils sont un fait, et c'est ce fait qu'il faut faire connaître à l'enfant qui n'en saura jamais la raison pas plus que les maîtres. La rédaction des 2 livrets de M. Boniface nous a paru très-soignée;

il y a quelques inadvertances au sujet de certaines phrases de lecture qui ne sont pas françaises, quoique d'un usage trop général, et c'est en ceci surtout qu'il faut *respecter les enfans*, comme le dit Horace. Je ne voudrais pas trouver non plus dans les premières pages des mots qui en contiennent 2 réellement, comme *m'a* dans *on m'a dû un sou*; c'est produire une difficulté de grammaire dans un exemple de lecture. Ce sont de légères taches qui disparaîtront dans une nouvelle édition. Les exemples de lecture sont bien choisis, quelques jolies vignettes en bois intéressent l'élève, parce qu'elles sont analogues à la pièce de lecture : il y a donc ici tout ce qu'il faut pour que les mères de famille acceptent le don que M. Boniface leur adresse. Je regrette, toutefois, de ne pas retrouver dans un petit livre ce que j'ai vu dans celui où j'ai appris à lire, qui était fait, je crois, par Viard; il donnait la nomenclature des mots français dont la prononciation s'éloignait le plus de l'orthographe, il les classait dans 2 colonnes correspondantes, en haut de la 1^{re} on lisait : *on écrit* ΡΑΟΝ (par exemple), et de la seconde : *on prononce* ΡΑΝ. Cette nomenclature n'était pas très-étendue, et c'était une fois fait pour l'élève, qui ne l'oubliait plus.

C. F.

MYTHOLOGIE.

252. MYTHOLOGISCHE BRIEFE. — Lettres sur la mythologie; par J. H. Voss. 2^e édit. augm. 3 vol. in-8° de 365 p. chaque; prix, 5 thal. 16 gr. Stuttgart, 1827; Metzler. (*Allg. Repertorium*, de Beck; 1828, vol III, cah. 3, p. 170).

La 1^{re} édition de cet ouvrage, composée de 2 vol., parut en 1794. Bien que le nombre de volumes de cette édition ait été augmenté, celui des lettres est resté le même; mais elles se trouvent enrichies d'un grand nombre de matériaux et de plusieurs changemens occasionés par les recherches et découvertes modernes.

L. D. L.

253. PANTHÉON ÉGYPTIEN : Collection des personnages mythologiques de l'ancienne Égypte d'après les monumens, avec un texte explicatif; par M. J. F. CHAMPOLLION le jeune, et les figures d'après les dessins de M. L. J. J. DUBOIS. XIV^e livr.

G. TOME X.

18

In-4° d'une feuille $\frac{1}{2}$, plus 6 planches; prix, 10 fr. Paris, 1828; F. Didot.

254. SUR LE JARDIN DES HESPÉRIDES; fragment inédit de la relation d'un voyage dans la Cyrénaïque, etc.; par M. PACHO. (*Nouv. Annal. des voyag.*; mai 1828, Tome VIII, p. 253).

M. Pacho ne partage point l'opinion des savans Mannert, Thrige et Malte-Brun, sur le jardin des Hespérides, dont ils placent l'existence dans l'imagination des poètes. De ce que, par des traditions diverses, ce jardin est placé d'abord dans une île de l'Océan, ensuite à l'extrémité occidentale de l'Afrique, enfin dans la Cyrénaïque, il ne résulte point, dit M. Pacho, que ce jardin soit le même: cette dénomination peut représenter une même idée sans désigner une même localité, et rien n'empêche de croire qu'il ait existé différens jardins des Hespérides, qui auront successivement pris ce nom de leur position occidentale par rapport à différentes régions; mais sans s'attacher à combattre les opinions émises à cet égard, l'auteur développe la sienne. À l'égard du jardin des Hespérides placé dans la Cyrénaïque, et dont l'existence dans cette contrée est prouvée par les témoignages de Scylax, Hérodote, Strabon, Théophraste et autres.

La description détaillée qu'en donne le premier, est absolument locale et s'acorde singulièrement avec les lieux visités par M. Pacho, qui pense devoir fixer la position du jardin des Hespérides au promontoire de Phycus (1).

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

255. NOTICE SUR LA NÉCROPOLE DE PÉTRA, ville de la Palestine, excavée dans le roc solide. Extrait de la relation du voyage de MM. IRBY et MANGLES, offic. de la marine roy. anglaise. (*Edinburgh journal of science*; avril 1828, p. 227).

Comme la relation du voyage intéressant de MM. Irby et Mangles, quoique publiée et annoncée dans les journaux anglais, il y a environ 6 ans, n'est pas entrée dans le commerce de la librairie, M. Brewster, à Édimbourg, a cru rendre service à la science, en tirant de ce voyage la partie la plus neuve, c'est-à-dire la notice sur la nécropole de Pétra, pour la mettre

(1) Dans la voyage en Cyrénaïque que M. Boeckey vient de publier à Londres, on trouve aussi une dissertation sur le jardin des Hespérides. D.

dans son journal des sciences. En France, on prendra d'autant plus d'intérêt à cette description, que M. le comte de Laborde a éveillé la curiosité du public en lui communiquant, dans la dernière séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les détails de la visite faite récemment par son fils aux mêmes ruines de Pétra.

Plusieurs auteurs anciens parlent de cette ville. « Les Nabatéens, dit Pline, Histoire Naturelle, livre VI, chapitre 28, habitent une ville appelée Pétra, dans un ravin, ayant un peu moins de 2 milles de circonférence, et étant entourée de montagnes inaccessibles; une rivière la traverse. Elle est à 600 milles de la ville de Gaza, sur la côte, et à 122 du golfe Persique (1). » Voici maintenant les renseignements fournis par Strabon. « La capitale des Nabatéens, dit ce géographe, s'appelle Pétra, ville située dans un lieu naturellement uni et formant une plaine, mais entourée de tous côtés par une barrière de roches et de précipices; en-dedans, elle est pourvue de sources d'une eau excellente pour la boisson et pour l'irrigation des jardins; en-dehors de l'enceinte, le pays est en grande partie désert, surtout vers la Judée. Jéricho est à une distance de 3 à 4 journées. » Le géographe ajoute qu'un prince de la race royale résidait toujours à Pétra, et qu'il avait auprès de lui un conseiller avec le titre de frère. Strabon parle aussi des lois et coutumes de ce peuple. Diodore de Sicile a un long récit de l'expédition envoyée par Antigone contre les Nabatéens. Il dit qu'ils possédaient de grandes richesses en or et en espèces, et que la partie faible et infirme de la population se réfugia sur un rocher qu'il désigne comme un lieu naturellement fort et éloigné de 2 journées de tout lieu habité. On ne voit point de lieu semblable dans l'enceinte de Wady-Mousa, mais en-dehors il y a des rochers dont les plateaux ont pu servir autrefois de forteresses.

Au reste, la situation de Pétra, telle que la décrivent Strabon et Pline, est généralement exacte; seulement le site n'est précisément ni une vallée ni une plaine; le sol est uni et bas en proportion des escarpemens et précipices qui l'entourent. C'est une aire qui se prolonge dans le sein d'une montagne, avec des renflemens, et entrecoupée de ravines. Dans l'enceinte actuelle de

(1) Citation de MM. Irby et Mangles.

la ville, il y a 2 mamelons qui paraissent avoir été couverts de constructions, étant jonchés de pierres, tuiles et de fragmens divers d'une façon délicate et élégante; c'est entre les deux mamelons que passe la rivière, en se dirigeant au Nord-Ouest. Au bas de l'un des tertres, sur la rive gauche, paraissent avoir été situés quelques-uns des principaux édifices; une arcade d'une belle architecture, avec des pilastres et des panneaux ornés de feuillage comme à Palmyre, servait de portail à une masse d'édifices maintenant très-délabrés, et qui avait une entrée de chaque côté. La façade était ornée d'un portique avec 4 colonnes. Dans l'intérieur on reconnaît 3 salles parallèles; c'était probablement un palais ou un édifice particulier qui a dû avoir plusieurs étages. Le mamelon de l'autre rive est couronné d'une masse de ruines d'une forme indéterminée. Quoique le géographe nubien assure que toutes les maisons de Pétra étaient creusées dans le roc, on voit pourtant par la quantité de pierres dispersées sur le sol, que beaucoup de maisons étaient élevées sur le sol. C'est auprès de l'ancien palais dont il vient d'être question, que l'on voit des cavernes qui ont dû servir de demeure. Il y en a une dont la façade est percée d'une grande porte et de 4 croisées. Dans l'intérieur il y a une salle qui comprend 3 de ces fenêtres; la 4^e se trouve dans une espèce de chambre à coucher. Aucune de ces excavations n'a des ornemens sculptés.

Un des objets qui, les premiers, frappent la vue lorsqu'on entre à Pétra du côté de l'est, est le théâtre taillé dans le roc vif. Le diamètre du *podium* a 120 pieds; il y a 33 rangs de sièges; la scène, au lieu d'être creusée dans le roc, comme le reste, était construite, aussi a-t-elle disparu; seulement, il reste les bases de 4 colonnes. Dans toutes les avenues qui conduisent à ce théâtre, les roches sont excavées pour des sépulcres. Du haut du théâtre même, on en aperçoit une centaine des plus grands. Il faut, en général, que les tombeaux se soient offerts à la vue dans tous les quartiers de la ville, et que les demeures des morts aient surpassé en nombre celles des vivans, tant on en aperçoit de tous les côtés. Le plus grand de ces tombeaux a eu originairement 3 étages, et comme la hauteur du rocher ne suffisait pas, on y avait suppléé par un comble en maçonnerie, maintenant détruit; l'étage inférieur ou le rez-de-chaussée était décoré de 4 portails à colonnes, conduisant à autant de chambres sans communication les unes avec les autres.

Les deux voyageurs anglais n'ayant pu séjourner que deux jours dans les ruines de Pétra, regrettent de n'avoir pu tout examiner. Ils n'ont pu aborder, faute de guide, à un monument qui se présentait de loin, et qu'ils n'ont examiné que par la lunette d'approche. Dans le défilé par lequel ils arrivèrent à Pétra, ils trouvèrent des deux côtés le rocher excavé, et contenant partout des chambres sépulcrales. En quelques endroits on a taillé le roc en forme de tours carrées, mais s'amincissant vers le sommet comme les pylones des édifices égyptiens. Souvent aussi, ils rencontrèrent des niches dans lesquelles on avait sculpté un autel portant une espèce d'offrande difficile à reconnaître. Les colonnes dont les façades des tombeaux sont ornées, ont des chapiteaux que les deux auteurs voudraient appeler des chapiteaux d'ordre arabe, à cause de leur forme particulière, qui ne les fait ressembler qu'à des chapiteaux ioniques seulement ébauchés. Ces piliers ou colonnes portent un entablement et une frise qui diffèrent peu de l'ordre ionique et corinthien. MM. Irby et Mangles n'ont eu que deux exemples d'inscriptions sculptées dans ou sur les tombes. L'une se trouvait sur un tombeau auprès du théâtre, mais elle était trop mutilée pour qu'on pût la lire; l'autre était sculptée sur la large façade arabe d'un tombeau, pratiquée du côté de Deledabar; les caractères en étaient bien exprimés et bien conservés; mais ils étaient inconnus aux voyageurs et à leurs compagnons, excepté M. Banks qui les trouva absolument identiques avec ceux qu'il avait vus gravés sur les rochers de Wady-Makoutub, et au pied du mont Sinaï. L'intérieur de la tombe munie de cette inscription, se compose de 2 chambres qui n'offrent rien de remarquable.

Ce que les ruines de Pétra ont de plus beau, est un ancien temple également taillé dans le roc, et parfaitement conservé. Comme les voyageurs approchaient par le défilé où les roches étaient suspendues au-dessus de leur tête, l'aspect d'une façade singulièrement éclairée, et sur laquelle est sculptée une figure ailée, fit sur eux un effet magique. Un portique ayant des deux côtés des groupes de figures sculptées, c'est-à-dire un centaure et un jeune homme, conduit à un escalier de 4 marches; on monte dans une grande salle toute unie, ayant de petites salles latérales. Rien n'annonce à quelle divinité le temple était dédié, les statues colossales étant trop mutilées pour que l'on

en pût déduire quelque conjecture ; l'étage supérieur est en forme de dôme, et surmonté d'une grande urne qui, selon une fable répandue dans le pays, contenait le trésor de Pharaon : aussi cette urne porte-t-elle la marque des coups de mousquet qu'on a tirés contre elle pour la faire tomber en pièces. Il paraît que les Arabes n'ont pu gravir le haut du rocher : sur les hauteurs voisines on voit plusieurs petites pyramides taillées dans le roc. Nos voyageurs gravirent une montagne assez escarpée sur laquelle il y a un sépulcre que les Arabes appellent le tombeau d'Aaron. Sur cette montagne habite un solitaire musulman auprès d'une tombe moderne d'un saint de sa religion. Du haut de cette montagne, l'œil suit de loin la chaîne des monts formés sur la rive occidentale de la mer Morte. MM. Irby et Mangles parlent avec admiration de l'effet pittoresque des ruines de Pétra ; les rochers y ont des teintes très-vives qui sont d'autant plus piquantes que le ciseau est parvenu à donner toute sorte de formes à ces roches, et qu'elles s'entremêlent avec le feuillage des oliviers et figuiers sauvages, des capriers et d'autres arbres et arbustes qui ont formé d'épais buissons sur les bords de la petite rivière, et qui proviennent peut-être des jardins des anciens Nabatéens.

D-c.

256. MONUMENTI SABINI, etc. — Monumens sabins décrits par Jos. Ant. GUATTANI, secrétaire de l'Acad. romaine d'archéologie. 1 vol in-8°. Rome, 1827; impr. de Puccinelli. (*Bibl. ital.*; n° CXXXIX, juillet 1827; p. 129.)

Cet ouvrage est divisé en 3 vol., avec des planches jointes à chacun. Jusqu'à ce jour il n'en a paru qu'un, lequel contient l'introduction, le plan de l'ouvrage et l'explication des cartes corographiques qui y sont annexées. On y traite de la nouvelle découverte de *Trebula suffenata* et de *Ficulca*, lieux dont on a jusqu'à présent ignoré l'emplacement. On y propose en outre la manière la plus commode d'exécuter un voyage sur ces montagnes qui rappellent tant de souvenirs, et qui présentent des objets vraiment merveilleux de la nature et de l'art. Nous parlerons plus au long de cet ouvrage quand les 2 autres volumes auront été publiés.

257. SUR QUELQUES ANTIQUITÉS DÉCOUVERTES DANS LA PROVINCE DU KUBAN; par M. BOUTKOF. (*Bibliographicheskie Listi.* — Feuilles bibliographiques; n° 30, 1825.)

En 1802, le major Potiomkine, envoyé par le gouvernement russe au pacha d'Anap, pour lui demander raison des brigandages exercés par les hordes du Kuban sur le territoire moscovite, eut occasion de visiter des lieux qui, dans les temps modernes, sont presque demeurés impénétrables pour les Européens. Pendant ce voyage, il dressa une carte topographique de la contrée qu'il explora au-delà du Kuban; et dans le pays habité par les Beschilbais, de la race des Abases, il découvrit 3 anciennes églises en pierre, d'architecture grecque, ainsi qu'une croix funéraire, situées à une verste et demie l'une de l'autre, sur la rive droite du *Grand-Zélandjik* ou *Zélentchoug*, autrement appelé *Grand-Indjik*, un peu au-dessus de l'endroit où le *Petit Kardanégue* se jette dans cette rivière. Le major Potiomkine entra dans ces églises, et en retira des vues qui se trouvent entre les mains de M. Boutkof. Dans toutes les trois il vit, peintes à fresque, des images de saints, absolument semblables à celles des églises russes; même dans le premier de ces monumens, il vit, parfaitement conservée, la figure de St.-Nicolas Thaumaturge, et aux côtés de la tête les lettres suivantes :

	O			N
	Δ			Δ
C		Π		Π
	E			T
				O
				C

Inscription que M. Boutkof interprète de la sorte : O, N, c. à d. ΟΣΙΟΣ pour *ἀγιος*, saint Nicolas; ΑCΠΕ, nom du lieu où l'église fut construite; ΠΑΤΡΟΣ protecteur; ce qui signifie au total St. Nicolas, protecteur d'Aspé. Non loin de la première église, est enfoncée dans la terre une croix de pierre brute, sur laquelle on lit une inscription grecque qui semble indiquer qu'en cet endroit furent enterrés deux sœurs ou deux frères, l'an du monde ΣΦΚΑ, 6521, qui correspond à l'an 1013 après la naissance de J. C.

D'après l'inscription ci-dessus mentionnée, et où il est dit que St.-Nicolas protégeait la ville d'Aspé, M. Boutkof conclut que là se trouvait la ville d'*Aspé*, qui appartenait aux *Asp-our-guis* ou *Ougres*, habitans d'Aspé, peuple dont parle Strabon dans son ouvrage. — Pomponius Mela appelle cette ville *Spana* (liv. I, ch. 19); Ptolémée la nomme Sirak (liv. V, ch. 19); Ta-

cite, dans ses annales (liv. XII, § 16 et 17) *Ouspé*. Les *Siraques* ou *Sarmates* dont parlent ce dernier historien et Pline dans son VI^e livre, ne peuvent être que les *Asp-ourguis*, car le nom *siraque* est persan; il veut dire *pays rempli de défilés dans les montagnes*, et dérive de *serakh* ou *sourakh*, c. à d. trou, cavité. Le nom de *Sarmates* est arménien, et signifie *hommes des montagnes*, des deux mots *ssar*, *sarir*, montagne et *mart*, homme, guerrier. — 48 ans avant J. C., les *Aorses*, les mêmes que les *Kharm* ou *Khazars* et les *Siraques* combattirent contre les Romains avec Pharnace, fils de Mithridate-le-Grand. — Au commencement de l'ère chrétienne les *Asp-ourguis* firent prisonnier Polémon I^{er}, roi du Bosphore, époux de Pythodora (Strabon, liv. XI, pag. 495-556); dans la guerre des Romains avec Mithridate III, 49 ans avant J. C., lorsque les Aorses eurent embrassé le parti des Romains, les *Siraques* ou *Asp-ourguis* se tournèrent du côté de Mithridate qui, dépouillé de la couronne du Bosphore, s'empara de la principauté de Dandarie, voisine de ses premiers états. Trois siècles et demi avant J. C., la Dandarie se trouvait déjà sous la domination des rois du Bosphore (Strab., liv. XI, p. 495; Pline, liv. VI). Elle était située sur les bords des Palus Méotides, à l'endroit où les auteurs anciens plaçaient les Méots, c. à d. entre le Tanaïs et l'Hypanis ou le Kuban. Strabon raconte que le roi Pharnace inonda les champs de Dandarie, en y faisant déborder les eaux de l'Hypanis; et tout porte à croire que c'est le bras du Kuban qui part de Kopouïl, et se jette dans la mer d'Azof, sous le nom de *Tchorni protok* ou canal Noir. Les Romains, vainqueurs de Mithridate, se dirigèrent sur les *Siraques*, traversèrent le Pandou (le Kuban), cernèrent la ville d'*Ouspe*, en mirent à mort presque toute la population, et ils inspirèrent une telle frayeur aux autres alliés de Mithridate, qu'ils furent contraints d'abandonner sa cause. Zorzin, qui régnait alors sur les *Siraques*, ne conserva son trône qu'en se soumettant aux Romains.

A. J.

258. DOLMEN DE ST.-NAZAIRE. (*Lycée armoricain*; 61^e livraison, 1828.)

Pourquoi donc, lorsqu'on parle des monumens en pierre brute des temps qui ont précédé l'entrée des Romains dans les

Gaules, persister à emprunter, d'un idiôme pàtois, les dénominations dures de *peulvan* ou *menhir*, de *dolmen*, de *cromlech*, lorsque nous trouvons sans recherches, dans notre langue, à désigner les mêmes objets par les dénominations plus significatives pour nous de *pierres fichées*, *pierres fixes*, *pierres debout*, *pierres levées*, *tables druidiques*, *cercles druidiques*? Cette réflexion nous est de nouveau suggérée en lisant l'article intitulé : *Dolmen de St.-Nazaire*.

Ce monument druidique, que nous n'appellerons plus que *pierre levée*, est le plus entier, le plus considérable et le plus curieux de ceux que conserve le département de la Loire-Inférieure : il consiste en 2 énormes pierres brutes plantées en terre, debout, à une certaine distance l'une de l'autre, et qui en supportent une 3^e également brute et posée à plat. Le *Lycée armoricain* en publie la vue lithographiée, et reproduit la description qu'en a donnée M. Edme Richer dans son *Voyage pittoresque*. Dans la persuasion où il est que ce monument est antérieur au séjour des Saxons et des Romains dans le pays, l'auteur cherche quelle a pu être sa destination primitive. A-t-il été posé là comme un monument destiné à perpétuer le souvenir d'un grand événement politique? Recouvrait-il une sépulture? Ou bien ces pierres tables, pierres levées n'étaient-elles pas plutôt des autels destinés aux sacrifices? M. Richer pense qu'il ne nous reste pas assez de témoignages authentiques de la religion des Celtes pour adopter cette dernière opinion. Il est, selon lui, plus vraisemblable de croire que c'étaient les signes des traités passés entre les peuples, les emblèmes de l'union et de la stabilité : *firmitatem et immobilitatem significans*, dit St.-Clément d'Alexandrie. C'est une nouvelle opinion raisonnable à ajouter à beaucoup d'autres déjà émises.

En fouillant la terre sous la pierre de St.-Nazaire, on a trouvé des urnes, des pièces d'or, d'argent, de cuivre; mais M. Richer se demande avec raison si ces dépôts, qui annonçaient une origine plus moderne, ne peuvent pas avoir été faits dans des temps de malheurs publics, sous l'égide de monumens qui passaient pour sacrés et inviolables.

A l'ouest de la pierre levée de St.-Nazaire, est un calvaire jadis nommé, et tombé aujourd'hui dans un oubli complet. Sur ce calvaire il existait, de temps immémorial, une croix que

les marins saluaient autrefois de toute leur artillerie, en entrant en rivière. La révolution avait détruit ce monument, il a été rétabli depuis; mais la croix, oubliée des marins, n'est plus visitée que par quelques cultivateurs. **BOTTIN.**

259. DISSERTATION SUR LE CAMP ROMAIN NOMMÉ CITÉ-D'AFRIQUE, près de Nancy; par M. BEAULIEU. (*Mémoires de la Soc. R. des Antiquaires de France; Tom. VII, pag. 160.*)

La planche qui accompagne cette dissertation est le meilleur document pour se faire une idée exacte de ce camp romain, l'un des plus complètement conservés parmi ceux qui ont été décrits. Il se distingue même des autres par quelques singularités; des tumuli romains s'élèvent dans les fossés, et un second camp plus petit est comme un appendice du premier et enfermé dans la même enceinte. L'auteur de la dissertation ne trouve aucun moyen d'expliquer avec certitude le nom de *Cité-d'Afrique* donné à ce camp depuis plusieurs siècles.

260. NOTICE SUR LE VILLAGE DE MARILLY, AU NORD DE BEAUNE; par M. MORELOT. (*Ibid.*; p. 122.)

Ce village est connu dans les chartes du IV^e et du V^e siècles sous le nom de *Modillacum*, *Madillacum* et *Maurillacum*. On trouve dans ses environs beaucoup de restes de constructions et des médailles des premiers empereurs romains. On y a recueilli aussi des cippes ou fragmens de pilastre, portant des figures de dieux sculptées, et M. Morelot attribue ces sculptures à un temps de beaucoup antérieur à l'invasion des Gaules par les Romains. Des sculptures analogues ont été récemment découvertes dans des travaux entrepris au clocher de l'église de ce lieu, et M. Morelot en conclut que cette église a été construite avec les débris d'un édifice antique.

261. LETTRE A M. BOTTIN; par M. FAVRE. (*Ibid.*; p. 45.)

Cette lettre a pour objet quelques remarques sur des traditions, ruines ou monumens du département de l'Ain. Elle ajoute peu de notions intéressantes à ce qui est déjà connu sur ce département.

262. STATUE EN MARBRE BLANC TROUVÉE A LILLEBONNE. — M. H. Langlois, membre de la Société libre d'émulation de Rouen,

lui a fait part de la découverte d'une statue en marbre blanc, trouvée dans les fouilles qui viennent d'avoir lieu près du théâtre romain, à Lillebonne, arrondissement du Havre. Cette statue, dont M. Langlois a remis le dessin, est d'un très-bon style; elle est drapée à l'antique, et représente une dame romaine. La tête et les deux mains se sont trouvées détachées du corps.

263. SUR LE TOMBEAU DE BOCCACE; par le chanoine P. F. CATENI. (*Nuovo Giorn. di letterati*; n° XXIII, 1825, p. 100.)

L'objet de cette lettre, adressée à M. Pergoli-Campanelli, est de montrer la fausseté de ce qu'a dit lord Byron dans son *Child-Harold*, sur de prétendues profanations que le tombeau de Boccace aurait essuyées de la part de ses compatriotes. M. Cateni fait voir que l'écrivain anglais s'est trop fié à des renseignemens incertains ou passionnés, et que le tombeau du poète italien a toujours été en grande vénération dans sa patrie, comme son nom et sa gloire. M. Cateni, dans cette même lettre, félicite M. Pergoli-Campanelli sur sa détermination à publier l'*Avventuroso Ciciliano*, roman inédit de Bosone Rafaelli qui connut le Dante, et l'accueillit durant ses malheurs. Il n'y a pas de doute que, par cette publication, M. Pergoli-Campanelli ne rende un service signalé à la littérature italienne. C. F.

264. MASQUE DE FER DÉCOUVERT DANS LES ENVIRONS DU RHIN, et décrit par M. BRAUN; (*Bibliot. ital.*; mai 1828, n° 149, pag. 282.)

Vers le milieu de juin 1827, en travaillant aux nouvelles fortifications de Mayence, non loin de la route qui conduit à Hechtsheim, on a trouvé, à la profondeur de 14 pieds, quelques ossemens et un masque de fer, de forme humaine et de grandeur naturelle. Il est probable que ce masque a appartenu à l'individu dont on a trouvé les os qui sont pour la plupart des vertèbres. Le masque, dont le travail est bien conservé, offre le visage d'un jeune homme, et il peut être considéré comme l'unique monument antique d'un aussi beau travail que l'on ait trouvé dans cette contrée.

Si ce masque avait servi d'emblème à la statue d'une Muse, on retrouverait sans doute, dans les environs, les vestiges de quelque temple ou de quelque autel, ou des fragmens de la sta-

tue même; il est plus vraisemblable que ce masque, qui s'adapte parfaitement au visage, a servi de visière à quelque guerrier.

Il est déposé aujourd'hui dans le Musée imp. et roy. d'antiquités de Vienne.

265. REMARQUES SUR LES RUINES DE PALENQUE dans le Guatemala, et sur l'origine des Indiens-Américains; par John RANKING. (*Quarterly Journal of science*; janv.-avril 1828, p. 135; avril-juill., p. 323.)

M. Ranking a publié un ouvrage sur l'origine asiatique des peuples américains; nous en avons parlé (*Bullet.*, T. IX, n° 266). Ses remarques sur les ruines de Palenque sont écrites dans la même intention. Après avoir fait la description de ces ruines d'après l'ouvrage du capitaine del Rio, Londres, 1822, in-4° avec 17 pl., M. Ranking cite Clavigero pour prouver que les Toltecs sont venus en Amérique de l'est de l'Asie, qu'ils sont arrivés au 6^e siècle à Anahnac, et qu'en 1052, ayant été dispersés par la misère, ils se sont retirés, les uns à Yucatan, les autres à Guatemala, etc. M. Ranking part de ces indications pour établir l'identité du peuple qui a bâti Palenque, avec les peuples asiatiques, et surtout avec les Kalmouks. D'après Clavigero, le chef des Toltecs s'appelait Votan; or, M. Ranking a lu, dans l'ouvrage de D'Herbelot, que les Mongols avaient, au 6^e siècle, un souverain nommé Voutim; il pense que ces deux noms désignent le même personnage; il voit de plus dans les bas-reliefs de Palenque des symboles, des figures, des divinités qui ressemblent à ceux des Kalmouks et d'autres peuples asiatiques. L'auteur établit une longue comparaison entre les monumens des Américains et des Asiatiques. Il termine son mémoire en mettant en regard, les uns des autres, des passages plus ou moins analogues de l'histoire d'Amérique et d'Asie; mais les historiens qu'il cite sont, pour la plupart, modernes, et ne peuvent pas être considérés comme des autorités pour les temps anciens.

D—G.

266. MONNAIES CHINOISES.

La seule monnaie régulière que possèdent les Chinois est le *tseen* ou argent monnoyé, comme l'appellent les Européens. A

Canton, on peut s'en procurer à bas prix de vastes et intéressantes collections. Il n'est guère possible d'en former des séries d'un ordre parfaitement chronologique, mais avec un peu de peine, on parvient à obtenir des monnaies d'une haute antiquité. A cet égard, les difficultés que rencontre l'antiquaire européen sont bien moindres en Chine, le peu de valeur intrinsèque des monnaies et l'immense quantité qui s'en fabrique pendant le règne de chaque monarque chinois, donnant, pour en recueillir, des facilités plus grandes que dans nos pays, où ces sortes d'émissions ont été plus limitées, et où la valeur intrinsèque actuelle des monnaies est plus considérable. Une grande partie de l'argent monnoyé en circulation dans ce pays-ci, vient de la Cochinchine. On les reconnaît aisément, en ce qu'elles sont plus légères et plus minces, et composées d'un métal plus blanc que le véritable argent monnoyé de la Chine. (*Canton Regist.* — *Asiat. Journ.* ; juin, 1828, p. 806.)

267. SOPRA I MODERNI FALSIFICATORI DELLE MEDAGLIE. — Sur les modernes falsificateurs de médailles. broch. in 8° (*Antolog.* ; n° 70, oct. 1826, p. 169.)

Le célèbre auteur de tant d'ouvrages numismatiques, ou, pour mieux dire, le Nestor de la numismatique, M. Sestini, est l'auteur de ce traité, qui peut être appelé le *livre des détrompés* (*libro del disinganno*). Il démontre que les contrefacteurs de médailles antiques ne devraient pas être considérés comme artistes, mais comme des fraudeurs qui, par conséquent, méritent punition. Quand l'art se joint à la fraude pour mieux tromper autrui, on peut considérer celui qui se livre à cette coupable industrie, comme spéculant sur le vol. L'auteur donne les noms des plus fameux contrefacteurs anciens et modernes. Pour faciliter la reconnaissance des plus fameuses médailles fausses, il donne la description de celles qui ont été frappées par Becker, en indiquant les musées où elles se trouvent, et celles des fabriques modernes de Smyrne ou de Syrie et autres lieux. Une table de 29 médailles fausses livrées à Constantinople à un amateur de numismatique, pour le prix de 14,204 francs, précède 3 autres tableaux des dessins des médailles de Becker. « Si l'on veut bien réfléchir, dit l'auteur, que ce n'est pas l'amour de l'art qui fait ou a fait agir ces falsificateurs, mais bien l'inten-

tion de tromper ou l'un ou l'autre, on conviendra que le législateur devrait appliquer la loi qui punit le dol et la fraude à tous ceux qui seraient tentés de suivre le même chemin. »

268. INSCRIPTIONS GRECQUES RECUEILLIES PAR FOURMONT.

Le professeur Müller (*Announces scientifiques de Goettingue*, n° 81, p. 808) prétend, contre l'opinion de M. Raoul-Rochette, que Fourmont a tiré parti de la collection de Meursius pour fabriquer un assez grand nombre d'inscriptions grecques. Le professeur allemand soutient même que si Fourmont eût été plus versé dans la langue grecque, la fabrication aurait pu séduire du moins les individus qui n'ont pas assez de connaissances solides pour être à l'abri de pareilles impostures. (*Allgem. Repertorium*, de Beck; Leipzig, 1827; vol. III, cah. 3, p. 234.).

N'ayant pas sous les yeux le mémoire de M. Müller, nous ne pouvons juger ses raisonnemens : il lui faudra une certaine vigueur pour atténuer la confiance que les meilleurs critiques accordent généralement aux recherches et aux copies de Fourmont.

HISTOIRE.

269. IDEEN OVER DE STAATKUNDE, ONDERLINGE VERKEERING EN DEN HANDEL, etc. — Idées sur la politique, les relations réciproques et le commerce des principaux peuples de l'antiquité; par A. H. L. HÆREREN. Ouvrage traduit de l'allemand en hollandais, par D. DORN SEIFFEN. 6 vol. in-8° d'environ 500 pp. chaque, enrichis de cartes et de gravures. Rotterdam, 1825-1827; Smith. (*Announces scientifiques de Goetting.*; févr. 1828, p. 321.)

Le traducteur de cet ouvrage, dit le journal allemand, a prouvé qu'il possède à fond non-seulement les deux langues, mais encore qu'il a des connaissances très-étendues sur la matière qu'il a traitée et qui lui a donné lieu à un grand nombre de remarques précieuses dont il a enrichi la traduction. L. D.L.

270. CLASSIFICATION DES PEUPLES DE L'ASIE; par M. PALMBLAD, d'Upsal. (*Éphémérides géographiques et statistiques*; Tom. XX, n° 13-15; Tom. XXI, n° 1-14.)

L'auteur rédige un grand traité de géographie, qui doit sur-

passer en étendue tous ceux qui ont paru jusqu'ici ; le présent article est tiré de l'introduction à l'Asie, qui formera la première partie de son ouvrage. On n'y remarque guère de vues nouvelles, et, en général, M. *Palmblad* a suivi l'*Asia polyglotta* de M. *Klaproth*, comme on le voit par sa classification. Il partage les habitans de l'Asie en 4 classes, les *Caucasiens*, les *Mongols*, les *Tchoudes* et les *Malais* ; chacune de ces classes est sous-divisée en branches et familles dont nous allons donner l'esquisse sans entrer dans des développemens ultérieurs que nous jugeons superflus.

CAUCASIENS. A. les *Géorgiens*, *Lesghes*, et *Tcherkesses* ; B. les *Indous* ; (l'auteur, p. 457 et 463, croit que le Tamoul, le Telinga et le Malayala dérivent, comme les autres dialectes de l'Inde en-deçà du Gange, du sanscrit, ce qui est très-problématique), les *Afghans*, les *Mèdes* (le Zend), les *Assyriens* (Pehlvi), les *Persans*, les *Ossètes*, et les *Arméniens*. C. Les *Semites*. D. Les *Turcs*.

MONGOLS. A. Les *Mongols*, proprement dits. B. Les *Japonais*, les *Coréens*. C. Les peuples se servant de langues monosyllabiques, les *Chinois*, les *Tibétains*, et les habitans de l'Inde au-delà du Gange. Nous avons vu avec surprise que l'auteur cite la grammaire de M. Rémusat comme garant de certaines vieilles erreurs, par exemple, la nature pasigraphique de l'écriture chinoise, de ce que cette dernière est formée de traits insignifiants, etc., tandis qu'il est certain que M. Rémusat, dans sa grammaire et dans ses mémoires, insérés au huitième tome des Mémoires de l'Institut, a prouvé tout juste le contraire.

TCHOUDES. A. *Tongouses*. B. *Kuriles*. C. Peuples du nord-est de l'Asie, les *Kamtchadales*, les *Koryekes*, les *Tchuktches*, les *Yugaghirs*. D. *Samoyèdes*. E. *Finnois* (de l'Asie et de l'Europe).

MALAIS. Dans la partie méridionale de la presqu'île au-delà du Gange, les îles de la Sonde et les terres australes.

Nous avouons que nous ne saisissons pas bien le principe de cette classification. Il est clair que si on range les Turcs et les Indiens dans la même classe, ce ne saurait être le langage ; si c'est la constitution physique, nous craignons que jusqu'à présent la plupart de ces nations n'aient pas été suffisamment explorées pour donner lieu à une classification systématique. On pourrait admettre qu'en général on se presse trop de résumer. S.

271. RICERCHÉ STORICHE SU L'INDIA ANTICA. — Recherches historiques sur l'Inde ancienne, sur la connaissance que les anciens en avaient, et sur les progrès du commerce avec ce pays avant la découverte du passage par le cap de Bonne-Espérance; par W. Robertson; avec des notes, des supplémens et des éclaircissemens par J. de ROMAGNOSI. 2 vol. in-8°; prix, 9 livr. ital. Milan, 1827; Ferrario.

Ce qui distingue cette édition, ce sont les additions du nouveau traducteur italien, qui a profité des recherches des savans de France, d'Angleterre, d'Allemagne et de Hollande. Ces additions ont pour but de rectifier ou de développer les assertions de l'auteur écossais; un des points principaux sur lesquels l'annotateur combat Robertson, est l'antique civilisation de l'Inde : M. Romagnosi examine leurs connaissances astronomiques, et s'étend sur les zodiaques anciens qu'on a trouvés dans l'Inde; il cherche à restituer à d'autres peuples des connaissances scientifiques dont, selon lui, on a faussement fait honneur aux Indiens. D'autres notes concernent Sésostris, l'origine des Phéniciens, les divers conquérans de l'Inde dans les temps anciens, etc. D.

272. ÉCLAIRCISSEMENS RÉCENS SUR L'HISTOIRE PRIMITIVE DE L'ÉGYPTÉ; par M. E. S. (*Quarterly Journal*; juillet - sept. 1827, pag. 176.)

L'auteur de cet article a résumé dans quelques pages les résultats historiques pour l'Égypte, tirés des travaux les plus récents sur les monumens de cette contrée. Il s'attache surtout à l'autorité qu'y ont gagnée les tableaux des dynasties royales de Manethon, et il rapproche les diverses époques assignées aux règnes de ces dynasties par M. M. Champollion, des époques correspondantes de la chronologie biblique. Comparant ensuite ces mêmes époques à celles que des savans du dernier siècle avaient assignées aux mêmes événemens, M. E. S. en conclut que l'histoire primitive de l'Égypte doit quelque certitude de plus aux recherches des savans français sur cette matière importante. L. B.

273. VOYAGE DE LA GRÈCE, par F. C. H. L. POUQUEVILLE, consul général de France auprès d'Ali pacha de Janina, membre

de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc.; avec cartes, vues et figures : deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, 6 vol. in-8°, LXXVIII et 3,112 p. Paris; Firm. Didot. (2^e article; voy. *Bulletin*, Tome IX, n° 365.)

Nous avons avancé, dans le premier article, que la narration de tout ce que M. Pouqueville a vu et observé lui-même est d'une utilité incontestable pour la connaissance de la Grèce moderne, mais qu'il faut lire avec précaution ses discussions géographiques, historiques, archéologiques ou numismatiques, et ne pas trop se fier aux citations qu'il allègue, parce qu'elles sont fort souvent inexactes.

Plus cet ouvrage a obtenu et mérité de succès en ce qu'il a de vraiment utile, plus il importe que la critique tienne le lecteur en garde contre les erreurs qu'il peut renfermer. C'est ce que nous avons déjà commencé et ce que nous continuerons de faire dans notre analyse, où nous indiquerons avec soin les faits intéressans que le voyageur a observés, et les rapprochemens heureux que lui a suggérés la connaissance du pays.

L'auteur commence par la narration de son voyage de Paris jusqu'en Grèce, qui occupe les quatre premiers chapitres du premier livre. A la suite d'une tempête sur l'Adriatique, il relâcha à Raguse, où il séjourna depuis le 27 novembre 1805 jusqu'au 22 janvier 1806. Il profita de ce séjour de deux mois pour étudier le pays et prendre des renseignemens sur l'état de Raguse et son gouvernement, et sur le Monténégro. Le tableau qu'il en trace a de l'intérêt, même pour ceux qui connaissent l'ouvrage détaillé d'Appendini, intitulé *Notizie storico-critiche delle antichità, storia e letteratura de' Ragusci*. Rag. 1822, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage (1) aurait pu être fort utile à M. Pouqueville, s'il l'avait connu. Il y a dans ce tableau plusieurs erreurs qu'on voudrait n'y pas trouver. Par exemple, la grammaire de Chalcondyle (Démétrius) ne s'appelle pas *Erotanes* (p. 20, n° 2), mot qui ne signifie rien, mais *ἰσχυράτα*. M. Pouqueville dit que la maladie dont un grand nombre de familles nobles ont été affectées à une certaine époque, était le *comitalis morbus d'Hippocrate* (p. 31). Le *comitalis morbus*! à la bonne

(1) M. Depping en a donné un fort bon extrait, *Annal. des Voyages*, XXI, p. 1-42.

heure, si les Ragusiens étaient épileptiques. Mais le *comitialis morbus d'Hippocrate* ! Que vient faire ici le nom du médecin de Cos ? Est-ce qu'il donnait des noms latins aux maladies ?

Après son départ de Raguse, le premier lieu auquel aborda le voyageur est l'île de *Sasino*, près du cap *della Linguetta*, pointe des monts Acro-Cérauniens. C'est l'ancienne Sason, dont la situation est parfaitement décrite par Polybe. Si, dans les cartes dressées par Mercator pour Ptolémée ; elle est placée un peu trop au large, ce n'est pas, comme le croit M. Pouqueville, par une *fausse application des nombres de Ptolémée* (p. 72), car Mercator s'y est conformé exactement (long. 44° 10', lat. 39° 30') ; mais parce que ces nombres eux-mêmes, sont erronés. M. Pouqueville trouve fort difficile (p. 73) d'expliquer l'épithète de *Calaber* donnée à Sason par Lucaïn : la raison en est simple, et Paulmier de Grentesmenil (1) l'a déjà donnée ; c'est que Sason avait eu pour habitans des colons de l'Épyrie ou Calabrie, contrée située en face.

Notre voyageur quitta le dangereux mouillage de Sasino ; et après avoir longé la côte des monts Acro-Cérauniens, il vint débarquer au port Palerme, en Épire, anciennement *Pauormos* ; où il fut reçu par un officier d'Ali-Pacha : de là il se mit en marche vers Janina. A propos d'un khan ou caravanseraï qu'il rencontre sur la route, il dit que les khans sont les *stabularia* des Romains (p. 93) ; mais ce mot en latin n'est pas substantif ; ce n'est qu'une forme de l'adjectif *stabularius* : c'est *stabula* qu'il fallait dire. « On appelait, ajoute-t-il, le chef de ces » établissemens *caupo*, quand il vendait du vin. » Le *caupo* des Latins donnait à boire et à manger. « Platon nomme ces sortes d'auberges *καπηλεις* (*Rep.* 11). » Platon n'a pu rien dire de tel, parce que *κάπηλος* (comme le *caupo* des Latins) désigne bien en grec un *cabaretier* ou un *aubergiste*, mais non une *auberge*. D'ailleurs, dans le passage auquel M. Pouqueville paraît faire allusion, Platon (2) nomme *κάπηλοι* les *marchands*, en général, établis à demeure dans l'Agora, par opposition aux *marchands ambulans*, qu'il appelle *ἐμπόροι*.

(1) *Gr. ant.* p. 179.

(2) *Rep.* II, p. 371 D. — *Conf.* Heindorff *ad Gorg.* p. 244. M. Cousin, dans son excellente traduction de Platon (III, p. 390), a très-bien rendu l'opposition des mots *κάπηλος* ή *ἐμπορος* du *Gorgias*, par *marchand à poste fixe*, ou *marchand forain*.

Après deux entrevues avec Ali-Pacha, notre voyageur arrive à Janina, chef-lieu du pachalik, le 10 mars 1806. Ici commence le second livre. Les deux premiers chapitres contiennent une discussion en soixante-dix pages sur la position de Dodone. Comme c'est une des plus longues de l'ouvrage, et qu'elle traite d'une question importante que l'auteur croit avoir pleinement résolue, nous allons nous y arrêter.

Un point sur lequel les anciens eux-mêmes n'ont pas été d'accord, est de savoir s'il y a eu deux Dodones. Le doute, comme on sait, tient au passage où Homère dit, dans le Catalogue, « que Goné était suivi par les Éniéens, les Perrhèbes, tant ceux qui habitent la *froûle Dodone*, que ceux qui demeurent sur les bords du *Titarésius* (1). » Le Titarésius étant, sans aucun doute, un des affluens du Pénée, dans la partie inférieure de son cours, il est presque impossible que les Perrhèbes se fussent étendus depuis l'embouchure du Pénée jusqu'à la Dodone d'Épire, qui était à plus de soixante lieues de là, de l'autre côté du Pinde. Aussi un ancien historien de la Thessalie, Suidas, cité par Strabon, Cinéas, les commentateurs d'Homère, tels que Philoxène, Apollonius, le faux Didyme et le scholiaste de Venise, enfin Strabon lui-même, reconnaissent que la Dodone d'Homère devait être située en Thessalie, au nord du Pénée; et si, dans le VII^e livre (2), Strabon critique cette opinion, sous le prétexte que Suidas aurait voulu complaire aux Thessaliens en adoptant une de leurs traditions, cette contradiction ne lui appartient peut-être pas, puisque le passage où elle se trouve manque dans le meilleur manuscrit. M. Pouqueville n'admet qu'une Dodone; mais il ne paraît pas s'être douté sur quoi repose l'opinion contraire. « Gardons-nous, dit-il à cette occasion (p. 199), d'affirmer, à l'exemple de Clavier et de Villoison, des faits mal établis. » Mais Clavier n'affirme rien (3); avec tous les auteurs anciens, il voit une Dodone en Thessalie : quant à Villoison, il n'a rien écrit là-dessus; M. Pouqueville le confond avec le scholiaste dont ce savant helléniste a été le premier éditeur.

Je ne nie pas que l'existence d'une double Dodone, l'une en

(1) II. 6, 749.

(2) IX, p. 441. — *Trad. fr.* III, p. 524, et la note de Dutheil.

(3) *Trad. d'Apollod.* II, p. 79 sq.

Thessalie, l'autre en Épire, présente plus d'une difficulté : cependant les anciennes relations des deux contrées, et le séjour bien constaté des Pélasges dans l'une et l'autre, rendent le fait assez vraisemblable en lui-même. Dans tous les cas, je ne vois guère qu'un moyen d'é luder la difficulté ; ce serait de nier l'authenticité des vers du Catalogue où le fait se trouve. Il est peut-être assez remarquable que Heyne, sans s'occuper de la difficulté géographique, et seulement d'après des raisons tirées de la prosodie, a conjecturé que les six vers qui suivent le mot Πηληϊάδεϊ sont une interpolation de rhapsode. Les difficultés géographiques que présentent ces mêmes vers donnent beaucoup de poids à cette conjecture ; et il est fort possible, qu'ils aient été insérés par quelque rhapsode qui, venant chanter le *Catalogue* en Thessalie, aura voulu flatter les Thessaliens, en reproduisant leurs traditions sur l'existence d'une Dodone parmi eux.

Mais que ce passage soit authentique ou non, notre voyageur, en rejetant les Perrhèbes au nord et à l'ouest du Pinde, n'a pas moins bouleversé cette portion de la géographie de la Thessalie. Strabon place formellement ce peuple sur le versant oriental du Pinde (1), et aucun auteur ne les a reportés au-delà de cette chaîne, dans le *Zagori* des modernes.

Ce passage d'Homère une fois écarté de la discussion, il devient probable (mais non pas encore tout-à-fait certain) que le Jupiter Dodonéen, dont le poète parle au xvi^e chant de l'Iliade (v. 233), est celui de l'Épire (2), et que les prêtres, ἑσπεῖον, qu'il nomme *Selles* (Σελῆς), sont bien ceux qu'Aristote place aux environs de Dodone et de l'Achéloüs (3), et qui sont appelés Ἑσπεῖ par Pindare (4) : ces deux noms diffèrent seulement par la sifflante qui remplace l'aspiration. Aussi, je ne comprends pas M. Pouqueville, quand il dit : « J'espère qu'on ne confondra plus les *Selles* avec les *Helles*.... L'autorité d'Homère est décisive en faveur de la distinction des deux peuples, et Aristote la confirme (p. 187) ». Homère, ne parlant que des *Selles*, ne

(1) *Pag.* 434, 442.

(2) Surtout si l'expression τῷ δὲ θεῷ ναιῶν est relative à la patrie d'Achille, et non pas à Troie, où il se trouvait alors (*Conf.* Müller, *Ægineica*, p. 559.

(3) *Meteorol.* I, 141

(4) *Ap.* Strab. VII, endroit cité. — *Fragm.* 31, ed. Boeckh.

peut servir à appuyer cette prétendue distinction ; il en est de même d'Aristote, qui ne dit pas un mot des *Helles* ; tandis que Strabon, Apollodore, le grand Étymologiste, et tous les scholiastes d'Homère (1), sont formels sur l'identité, d'ailleurs évidente, de ces deux dénominations.

La glose d'Hésychius, Ἑλλα, καθίθρα, etc., montre qu'on a pu dire aussi bien Ἑλλα que Σδλλα, qui a passé chez les Latins ; Ἑλλα, Σδλλα, Ἑλλοί, Σδλλοί, Ἑλλοπία, Σδλλοπία, ont même origine ; et, selon quelques critiques, il en est de même des noms *Hellas* et *Hellènes* (2). Apollodore, cité par Strabon, faisait venir le nom des Ἑλλοί du mot ἄλη, marais ; mais on voit, par ce qu'il ajoute, qu'il ne comptait pas beaucoup sur cette étymologie, à laquelle on peut opposer d'ailleurs que tous ces mots s'écrivent uniformément par un double *lambda*. J'en fais la remarque, parce que c'est la principale raison qui a conduit M. Pouqueville à chercher l'emplacement de l'*Hellopie*, et par conséquent de Dodone, dans la vallée de Janina, où se trouvent un lac et des marais. Il en donne encore une autre ; c'est que l'abbé du monastère situé au sud du lac de Janina, lui a dit que son couvent s'appelle *Locli* ou *Hellopi*. Mais, en supposant que notre voyageur ait bien entendu, cette similitude de dénomination peut ne rien prouver du tout ; car il existe plus près de la mer, sur le bord du Thyamis, une bourgade de *Sellopia* : or, dans cette dénomination identique avec Ἑλλοπία ou Σδλλοπία, on aurait tout autant de raison de voir l'ancien nom d'*Hellopie*. L'opinion qui place l'*Hellopie* dans la vallée de Janina repose donc seulement sur une étymologie douteuse, et sur une homonymie qui ne l'est pas moins, puisqu'on peut en proposer une autre tout aussi probable.

Dans cette vallée, M. Pouqueville a trouvé une construction *cyclopéenne*, appelée *Gardiki*, qu'il croit être l'emplacement de l'*hiéron* de Dodone. Le monastère de Castrizza, à environ trois lieues au sud de Gardiki, et où se trouve aussi une enceinte cyclopéenne, est, selon lui, l'enceinte de la ville de Dodone ; enfin le monastère de Locli ou *Hellopie* lui semble répondre à l'*hiéron* de Thémis (tom. I, pag. 179).

D'abord, quant à l'*hiéron* de Thémis, j'ai déjà prouvé qu'il

(1) Boeckh *ad* Pindar. III, p. 571.

(2) Wachsmuth, *Hellen. Alterthumsk.* p. 310, 311.

n'a jamais existé en Épire ; en second lieu, il n'est pas très-probable que la *ville de Dodone* fût si loin de l'hiéron du même nom, parce que les villes de ce genre se formaient toujours dans le voisinage et autour de l'hiéron, qui attirait un grand pèlerinage. Enfin, en toute hypothèse, Gardiki serait bien difficilement l'hiéron de Dodone : l'existence d'une construction cyclopéenne n'est pas une preuve suffisante ; si ce genre de construction appartient aux Pélasges, comme on le croit, il a dû en exister d'autres dans toute cette région, essentiellement pélasgique, qui auront été détruites par les populations successives ; l'enceinte de Dodone a pu disparaître aussi, et la conservation des murs de Gardiki peut n'être qu'un effet du hasard. D'ailleurs, indépendamment de toute opinion sur les constructions dites cyclopéennes, il faut observer que Gardiki, situé dans le bas du vallon de Janina, est sur une éminence placée entre les marais de Labchistas et un lac qui la sépare d'un système de coteaux ; tandis que toutes les descriptions des anciens s'accordent à nous représenter Dodone comme occupant une position très-élevée. Le climat de la vallée de Janina est loin de répondre à l'épithète de *δρυχίματος*, dans Homère, qui ne peut s'appliquer qu'à une situation dans les montagnes : la faible éminence de Gardiki n'y saurait convenir. Enfin Strabon dit que Dodone était située *au pied du Tomarus* (ὠτὸς Τομάριου). Ce *Tomarus* ou *Ismarus* ou *Tmurus* était, selon cet auteur, une des montagnes les plus élevées de l'Épire (1) : il ne peut absolument répondre aux coteaux qui s'élèvent dans le bassin de la vallée, entre le lac de Janina et le lit du Térino. Les expressions de Strabon conviendraient à peine aux monts Olytrika, Mitchikli ou Dryscos, qui enveloppent Janina.

Ainsi, quand on accorderait à M. Pouqueville que le vallon de Janina est bien l'*Hellopia* des anciens, il resterait à découvrir dans ce canton le site précis de Dodone. Or, la position de l'*Hellopia* est bien problématique ; c'est dire assez que celle de Dodone est encore à trouver.

En résumant cette question, j'ai dû la dégager d'une multitude de détails et de discussions mythologiques, étymologiques et historiques, dont M. Pouqueville l'a fort inutilement embarrassée, et au milieu desquelles il s'est embarrassé lui-même, au

(1) *VI*, p. 327. — *Tr. fr.* III, p. 116.

point souvent de ne s'y plus reconnaître. Qu'était-il besoin, à propos de la situation de Dodone, de revenir encore sur les colombes ou prêtresses sorties de Thèbes en Égypte, pour aller fonder l'oracle de Dodone, dans les montagnes d'Épire? N'a-t-on pas assez long-temps disserté sur ce récit, que les uns ont pris pour un fait historique, et d'autres, à commencer par Strabon (1), pour un conte bleu inventé par les prêtres et brodé par les poètes? M. Pouqueville ne s'appuie pas moins là-dessus pour nous prouver (pag. 184) que le culte de Jupiter Dodonéen était le même que celui d'Osiris à Thèbes, et pour répéter, d'après Clavier (2) qu'il ne cite pas, que les *tomuri* ou prêtres de Dodone portaient ce nom parce qu'ils étaient *circoncis* (de *τέμνω* et *ὄψα*), comme qui dirait, ayant la queue coupée (pag. 185). J'aime mieux Larcher, qui, poussant à l'extrême les conséquences de cette étymologie facétieuse, croit tout bonnement qu'on faisait aux prêtres de Dodone certaine opération qui les forçait à la chasteté (3). Si l'on voulait, à toute force, trouver l'étymologie de ce nom, pourquoi ne pas suivre simplement les anciens (4), qui le faisaient venir de celui du *Thmarus*, *Tomurus* ou *Tmarus*, au pied duquel Dodone était située? Homère dit que les *Selles* étaient ἀνιπτόποδες, c'est-à-dire qu'ils ne se lavaient pas les pieds. M. Pouqueville assure (pag. 187) que les prêtres d'Osiris n'étaient pas plus soigneurs de la propreté. Quelle preuve en a-t-il?

« La prêtresse égyptienne qui annonça le Jupiter de Dodone serait peut-être demeurée à jamais dans l'oubli, sans un bacheleron de la Hellopie, qui découvrit l'oracle, auquel on éleva un hiéron, SEMBLABLE à l'autel de Josué bâti sur le mont Hebal (pag. 180). » Cette histoire du bacheleron de la Hellopie est fondée sur des passages mal entendus où se trouve une étymologie ridicule que quelque mythologue avait donnée au nom des *Helles* ou *Selles*, le faisant venir d'un certain *Hellus*, bacheleron (Ἑλλος ὁ δερτόμος (5)), auquel on prétendait que l'une des colombes avait in-

(1) VII, 328. — Tr. fr. III, p. 118.

(2) Mémoire sur les oracles, p. 18.

(3) Sur Hérodote, Tome II, p. 289.

(4) Strabon, lieu cité.

(5) Schol. Homer. ad Il. π', 234. — Conf. Philostr. Apoll. II, 33. ib.

diqué l'oracle (1). En outre, avant de décider si l'hiéron de Dodone était *semblable* à l'autel du mont Hébal, il serait bon de savoir comment l'un et l'autre étaient faits. Du reste, la mention du bûcheron Hellus suggère à l'auteur une réflexion que je me contente de transcrire. « Ce nom de bûcheron *prouve* que les Pélasges étaient alors déjà assez avancés dans la civilisation pour avoir des outils tels qu'une hache. *J'ai vu un de ces instruments en bronze, trouvé à Pandosie.* » A l'appui de son idée sur le nom de *Tomuri* signifiant *circoncis*, M. Pouqueville (p. 186) nous cite Horace (2) : *caudamque salacem demeteret ferrum* (non *ferro*). Mais Horace parle de certaine punition propre à rendre les adultères plus sages ; il s'agit de quelque chose d'un peu plus sérieux que la *circoncision*. Dans le reste de sa note, l'auteur prend la peine de prouver, d'après le scholiaste d'Aristophane, que la circoncision était en usage chez les Égyptiens. On n'a guère besoin, pour cela, du scholiaste d'Aristophane.

« Le scholiaste de Sophocle, imbu de cette tradition, *parle* de l'Hellopie comme *d'une terre abondante en moissons et en pâturages, riche en brebis*, etc. (pag. 129). » Ce n'est pas le *scholiaste de Sophocle* qui fait cette peinture, c'est l'auteur des *Grandes Boes*, dont il cite les vers, ainsi que Strabon (3). M. Pouqueville nous dit plus loin (pag. 181), *Voyez Hésiode, in Boes* ; cela est plus facile à dire qu'à faire, puisque l'ouvrage (Ἡοίαι ou μυγαλαὶ Ἡοίαι), attribué à Hésiode, n'existe plus, et ne nous est connu que par ces mêmes vers, ou par des citations vagues des anciens.

Sur la manière dont l'oracle de Dodone se rendait, l'auteur assure « que le chêne fatidique, qui s'agitait quand on le consultait, avait une grande facilité *pour répondre en plusieurs langues*. » A ce qu'il paraît, ce chêne-là était vraiment miraculeux. Quelle preuve a-t-on qu'il possédât le *don des langues* ! « C'est, nous dit M. Pouqueville, que le chêne est *sans cesse* qualifié de *polyglosse*. » Mais cette épithète, appliquée au chêne fatidique, se trouve non pas *sans cesse*, mais *une seule fois*, dans un vers des Trachiniennes de Sophocle (4) ; Valckenaer, en cet endroit,

(1) ὅτι τὴν περιστέραν πρώτην καταδείξει τὸ μαντεῖον.

(2) *Sat.* 2, 45.

(3) *Ad Trachin.* v. 1174.

(4) V. 1181. Εἰστυγνέμεν

πρὸς τῆς πατρὸς καὶ πολυγλώσσου θύρας.

voulait substituer *καλαγλώσσου* à *πολυγλώσσου* (1), et Clavier adopte cette correction. Avec tout le respect dû à la judicieuse et profonde critique de Valckenaer, je me hasarderai à dire que sa correction est inutile, et qu'il pourrait bien n'avoir pas saisi la pensée de Sophocle. *Πολύγλωσσος* exprime l'espèce de divination propre à Dodone et qu'on tirait du bruit que faisaient les feuilles agitées du chêne consacré à Jupiter. Ovide (2) : *Intremuit ramisque sonum sine flamine motis — Alta dedit quercus*. Sophocle emploie encore une fois cet adjectif dans un vers de l'Électre (3), où *πολύγλωσσος βῆσι* se dit d'un bruit propagé par beaucoup de bouches. *Πολύγλωσσος* a le sens de *πολύφωνος*; et les mots *πολύγλωσσος δρυς* répondent au *προσέγοροι δρύες* qui, dans Eschyle (4), désigne les chênes de Dodone, excepté qu'ils expriment de plus, et d'une manière fort heureuse, la multitude de feuilles dont on interprétait le bruissement. « Ces réponses, ajoute M. Pouqueville, s'appelaient *χρησμοί*, quand elles étaient improvisées par enthousiasme (pag. 185, n° 4). » Je ne puis deviner d'où cela est tiré; ce n'est pas au moins des deux passages d'Aristophane qu'il cite : dans le premier (5), où se trouve bien le mot *χρησμός*, le poète ne dit rien de pareil; dans le second (6), *χρησμός* ne se trouve pas; on peut ajouter qu'il n'existe en aucun endroit de la comédie citée.

En revenant sur toutes les étymologies du nom de Dodone, M. Pouqueville penche pour le mot *κάδωνα* (lis. *κάδωνας*), *sonnettes*, ce qui est fort permis. Il aurait pu néanmoins se dispenser d'ajouter (p. 189) : « Ce fut par une sorte de réminiscence de l'airain de Dodone, qu'on vit, dans la suite, Auguste, qui avait fait ses études à Apollonie, orner de cloches la coupole du temple de Jupiter Tonnant. (Suéton. *in Aug.*; Dion. *in lib. lrv*). » Auguste avait fait ses études, non pas à Apollonie, mais à Rome. Après ses études, il fut envoyé en Grèce, et se trouvait à Apollonie, où il suivait les leçons d'Apollodore, lorsque César fut assassiné. Quand il orna de cloches le temple de Jupiter Ton-

(1) Notes man. citées par Clavier, *Mémoires sur les oracles*, p. 29, 30.

(2) *Métam.* VII, 622.

(3) V. 641, 642.

(4) *Prometh. vinc.* 838 Schütz; 856 Blomf.

(5) *Plut.* 51.

(6) *Vesp.* 169.

nant, ce fut par suite d'un songe, et non par un *concevoir de Dodone*. Suétone (1) et Dion Cassius (2), que cite M. Pouqueville, sont formels là dessus. Je ne vois non plus nulle part que le temple de Jupiter Tonnant eût *une coupole*, et je doute qu'on puisse avoir d'autre autorité que le *tintinnabulis fastigium ardis redimit* de Suétone. Elle est loin de suffire.

« L'hiéron de Dodone ne fut primitivement connu que comme un autel prophétique où il n'y avait ni dieu ni image qu'on y adorait (pag. 189). » Martien Capella, Eustathe et Scymnus de Chio, que M. Pouqueville cite à ce sujet, ne disent rien de tel. Le passage de Polybe (3), où il est parlé des ravages exercés à Dodone par les Étoliens, n'a pas été non plus compris de notre voyageur (pag. 167). Les *εἶς* ne sont point, comme il le dit, les *colonnes du temple* ; ce sont les portiques qui entouraient le naos ; et ce naos est précisément ce que Polybe appelle *ἱερὸς οἶκος*.

« D'après ces éclaircissemens, je pense qu'il est utile de manifester quelques doutes sur les explications numismatiques données par les archéologues. Ainsi on a peut-être tort de dire, en parlant des médailles des Épirotes : argent, tête de Jupiter et de Junon ; R : bœuf cornupète dans une couronne de chêne. En examinant la chose plus attentivement, il serait possible que la tête de femme fût celle de Dioné, compagne de Jupiter Dodonéen (pag. 194). » Mais cela revient précisément au même, puisque la Dioné des Épirotes est la même que l'Héra ou Junon des autres peuples de la Grèce (4). Le passage de Démosthène, cité en cet endroit, est altéré et la traduction vicieuse : il faut *λέγοντες* au lieu de *λέγονται*, et *parlent* au lieu de *sont nommés*. L'auteur s'est beaucoup tourmenté pour savoir ce que signifie le bœuf cornupète et la couronne de chêne des médailles d'Épire. L'explication ne paraît pas difficile : l'un se rapporte à ce que l'Épire était abondante en bœufs (5), et n'est pas un *attribut*

(1) *In Aug.* 91.

(2) *LIV*, 4.

(3) Παράγοντες δὲ πρὸς τὸ περὶ Δωδώνην ἱερὸν, τὰς τε στοὰς ἐνί-
πρησι.... κατέσκαψε δὲ καὶ τὴν ἱερὰν εἰς τὴν. Polyb. IV, 66, 3.

(4) Buttmann, *ad Orac. Dodon. in Demosth.* c. *Midiam.* ed. Spalding.
pag. 121.

(5) Pind. IV *Nem.* 85. — Arrian. *Anab.* II, 16, 6.

d'*Osiris* ; l'autre rappelle le chêne de Dodone, l'arbre de Jupiter, et n'est pas l'*emblème ordinaire des prophètes*. Le passage d'Ovide que M. Pouqueville cite à ce sujet, n'autorise en rien cette singulière explication (1). Nous ne pensons pas que ses remarques fassent changer d'avis aux archéologues.

A propos des prêtres de Dodone, il décrit le costume « de ceux d'*Isis*, ou, *selon quelques théologiens*, de ceux d'*Osiris*; ils étaient vêtus de lin, avaient la tête rasée, portaient des souliers de papyrus, et tenaient à la main tantôt un sistre, tantôt un rameau d'*absinthe marine* ou une *pomme de pin*. » Il cite pêle-mêle, à ce sujet, Ovide, *Met.* I, 2; Diod. I, 2; D. Aug. *lib.* VIII, c. ult., et aliis locis; Lactance, I, 11 et 15; Macrobi. I, 2 : d'autres encore qui ne parlent pas plus de *pomme de pin* que d'*absinthe marine*.

Après ces observations, qui ne sont qu'une faible partie de celles qu'on pourrait faire, il nous sera permis de regretter que l'auteur ne se soit pas renfermé strictement dans la discussion du point qu'il voulait établir, au lieu de se jeter dans des digressions aussi inutiles et chargées d'une érudition toujours confuse et inexacte, quand elle n'est pas complètement fausse.

Ce qui en dédommage un peu le lecteur, c'est que M. Pouqueville a traité, en même temps, dans ces deux chapitres, de la vallée et de la ville de Janina, dont la description est intéressante. J'en dirai autant des trois autres chapitres de ce second livre, qui traitent de la région montagneuse au nord de Janina et du bassin de l'Aoïs, rivière qui va se rendre dans l'Adriatique. Cette région était à peu près inconnue avant notre voyageur; il fait connaître l'aspect du pays, la population des lieux, les mœurs des habitans. La géographie ancienne de ce pays est très-difficile à bien connaître, à cause du vague et de l'insuffisance des renseignemens des Grecs et des Latins. On y rencontre beaucoup de ruines d'anciennes villes dont il est impossible de dire le nom : telle est, en particulier, Konitza. Il s'y trouve aussi un canton de *Caulonias*, sur le bord de l'*Apsus*, dont le nom fait croire à M. Pouqueville qu'il a existé là un peuple de *Cauloniates*. Il est vrai que les anciens n'en parlent

(1) III *Trist.* I, 36 :

*Et Jovis hæc, dixi, domus est : quod ut esse putarem,
Augurium menti quæna corona dabat.*

pas; « mais, dit-il, son nom se lit sur des médailles qu'on découvre *en grand nombre* dans ce pays. » Il en conclut que ces médailles appartiennent à l'Épire et non à la ville des Cauloniates, dans la Grande Grèce, comme tout le monde l'a cru. Les géographes et les numismatistes adopteront difficilement cette conclusion; les médailles en question, avec le mot ΚΑΥΑΑΥΝΙΑΤΑΝ, soit entier, soit abrégé, et quelquefois en lettres placées dans un ordre rétrograde (ΝΑΤΑΙΝΥΑΑΥΑΚ), portent des caractères trop évidens de fabrique italique, pour qu'ils consentent à y voir les monnaies d'un peuple épirote inconnu dans la géographie ancienne. Il faudrait d'abord s'assurer s'il est vrai qu'on en trouve un *grand nombre* dans ce canton de l'Épire. Ce *grand nombre* se réduit peut-être à quelques exemplaires; et, dans ce cas, leur présence en Épire s'explique suffisamment par les relations commerciales des deux pays, sans parler de Pyrrhus, qui a dû emporter d'Italie beaucoup d'argent monnayé: elle n'a rien de plus extraordinaire que celle de nombreuses dariques persanes à Marathon ou dans les plaines de la Béotie. (*Journ. des savans*; juillet 1828.) LETRONNE.

274. ZEITSCHRIFT FÜR DIE VOELKER UND KRIEGSGESCHICHTE DER VORZEIT.—Journal pour l'histoire des peuples et des guerres des temps passés; rédigé par F. W. BENICKEN, capitaine prussien. Vol. I et II, in-8°. Erfurt, 1821; Keyser.

Il ne paraît pas que cet ouvrage périodique dont nous ne concevons pas bien le but, ait eu assez de succès pour encourager l'éditeur à le continuer. Dans le premier volume, simplement intitulé Journal de l'histoire des temps passés, le rédacteur expose l'histoire de quelques événemens militaires importans de l'antiquité, tels que la retraite des dix mille Grecs, la seconde guerre punique; il donne aussi un aperçu de l'art militaire chez les Grecs et les Romains. Le 2^e volume se compose de mélanges relatifs au moyen âge, et copiés en partie d'autres ouvrages, par exemple, les Visigoths en Espagne, aperçu de l'histoire des Francs, l'empire de Byzance, les Juifs dans l'Orient, etc. D.

275. NOTICE SUR LA CHRONIQUE de WIGAND, de Marbourg ou Marienbourg. (*Dziennik Warszawski*; janvier 1827. (1).

(1) Ce journal, qui paraît depuis l'année 1825, est spécialement consacré aux recherches sur l'histoire et les antiquités de la Pologne.

Wigand, qui vivait dans le 14^e siècle, était chevalier de l'ordre Teutonique en Prusse. Étant venu vers l'an 1393 à Dantzig, avec le grand-maître de l'ordre, Conrad Wallerode, il y trouva un journal écrit en latin, dans lequel on avait recueilli tout ce qui avait rapport à l'ordre Teutonique, jusqu'à cette époque. Wigand voulant mettre ce journal à la portée des chevaliers, le traduisit en vers allemands. Le manuscrit de cet ouvrage précieux, pour l'histoire et la littérature du moyen âge, était resté caché dans la bibliothèque des Bernardins de Thorn, qui furent sécularisés ou chassés, lorsque la réformation de Luther fut introduite dans cette ville. Le manuscrit porte en titre : *Cronica nova prutenica sc. in multis superfluis verbis descisa*. Elle commence à l'année 1293, et va jusqu'à l'an 1394. Dlugosc et Schutz ont connu cette chronique; ils y ont puisé tous les deux pour l'histoire qu'ils ont publiée, celui-ci dans le 16^e et l'autre dans le 15^e siècle. La chronique de Wigand ayant été découverte en 1821, a été publiée par Chrét. Lucas. On en a également découvert une traduction latine qui fut achevée en 1462. G. G.

276. DIE GERMANEN UND GRIECHEN. — Les Germains et les Grecs.

La même langue et le même peuple. Histoire nouvelle; par J. G. KUITMAN, direct. du gymnase de Dortmund. Cah. 1, 2, 3. In-8°, d'environ 150 pag. chaque. Hamm, 1822, 1825 et 1826; Wunderman. (*Annonces scientifiques de Goettingue*; fév. 1828, p. 259.)

Ces cahiers offrent une foule de matériaux *idiomatiques* propres à appuyer l'opinion de l'auteur, qui prétend que les Grecs et les Germains n'ont formé dans le principe qu'une seule et même race.

L. D. L.

277. ANONYMI BELÆ REGIS NOTARII DE CESTIS HUNGARORUM LIBER, textum ad fidem codicis membran. Biblioth. Cæsar. Vindobon. recensuit, prolegomena et indices addidit Steph. Ladisl. ENDLICHER. 272 pag. in-8°. Vienne, 1827. (*Jahrbuch. der Literatur*; vol. 40, p. 220.)

Il n'existe qu'un seul manuscrit de la Chronique hongroise, attribuée à un notaire anonyme du roi Béla. Elle fut insérée par Schwandtner, dans son Recueil des *Scriptor. rerum Hungar.* Vienne 1746, mais fautivement, et réimprimée encore plus in-

correctement, 1765 à Tyrnan, 1766 à Vienne, 1772 à Caschau. M. Endlicher, Hongrois d'origine, a revu le texte d'après le manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne. Dans les prolégomènes il cherche à défendre le crédit du notaire anonyme, dont les récits ont été regardés comme des fables par divers auteurs. Schloetzer traite la Chronique du notaire de *fragment pitoyable*. Selon M. Endlicher les faits rapportés par le notaire, dans sa chronique, se fondent sur des traditions populaires, sur un manuscrit très-ancien et sur les chartes des archives du royaume. Cependant le nouvel éditeur ne prouve point par des faits cette assertion. Dans les *Annales littéraires de Vienne*, on passe en revue tous les chapitres de la chronique de l'anonyme, et l'on fait voir qu'on ne peut guère ajouter foi à des événemens racontés par le notaire, et qui ne s'accordent point avec d'autres sources historiques. D—C.

278. DE COLONIA SUECORUM IN HELVETIAM DEDUCTA Dissertatio; par A. E. WIRSEN. XXVIII et 27 pag. in-4°. Upsal, 1828; imp. de l'Acad. roy.

D'après une tradition accréditée en Suisse, les habitans de la vallée d'Hassli sont d'origine suédoise. Les savans du nord ont fait faire des recherches en Suisse sur les sources de cette tradition. En 1797, il parut à l'université d'Upsal une thèse sur ce sujet. M. Wirsen a cru devoir reprendre cette matière, après avoir obtenu par l'entremise de M. de Lœwenhjelm, ambassadeur de Suède en France, quelques renseignemens plus précis de l'avoyer de Berne, M. de Mulinen. Ils consistent en un extrait d'une chronique du 15^e siècle qui parle de l'établissement de la colonie suédoise en Suisse, et en une longue chanson qui est moderne aussi, et qui paraît fondée sur cette chronique. M. Wirsen trouve assez probable que les Normands, en ravageant au 9^e siècle les bords du Rhin, et en obtenant des établissemens de la part des princes carlovingiens, se soient portés jusqu'en Suisse, et aient choisi la vallée d'Hassli pour leur demeure: il rapproche de la chronique suisse un passage d'une saga islandaise, d'après laquelle les fils du roi Regnar Lodbrock se portèrent sur un pays appelé Suthurland et s'emparèrent du château-fort de Wiflisbourg: or il y a en Suisse une place jadis forte, de ce nom. On prétend que les habitans de la vallée

d'Hasli ont dans leur dialecte quelques mots suédois; on reconnaît dans leur physionomie des traits scandinaves, et ils ont des cheveux blonds, ce qui les fait distinguer des autres Suisses. M. Wirsén a réuni dans sa dissertation à peu près tout ce qu'on peut savoir sur l'origine obscure de cette colonie, regardée comme étrangère.

D—c.

279. VERKORTE GESCHIEDENIS DER NEDERLANDEN. — Histoire abrégée des Pays-Bas, ou des 17 Provinces-Unies, depuis l'origine jusqu'à la paix de Paris, en 1815; par N. G. VAN KAMPEN; — Plus, depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Paris, en 1815. — Part. II; gr. in-8°; prix, 4 fl. 90 c. Harlem, 1828; Bohn.

280. ARMORIAL DU ROYAUME DES PAYS-BAS, contenant les armes des familles auxquelles S. M. Guillaume I^{er} a accordé des titres ou reconnaissances de noblesse, celles des familles admises aux ordres équestres, ainsi que celles des maisons qui étaient reconnues comme faisant partie de la noblesse sous les prédécesseurs de sa majesté. Publié par J. H. T. J. de NEURFORCE, et lithographié par J. A. M. JOBARD; (12^e livraison in-4°; prix, 6 fr. Bruxelles, 1828; Jobard.

L'ouvrage aura 25 livraisons, chacune de 6 ftes contenant 54 armoiries.

281. THE HISTORY OF IRELAND. — Histoire de l'Irlande; par Jean O' DRISCOL. 2 vol. in-8°, de 815 p. Londres, 1827. (*Edinburgh Review*; octob. 1827, p. 433.)

Il manque encore une bonne histoire de l'Irlande, écrite sans préjugé et sans prévention. M. O'Driscol a beaucoup d'esprit national; il fait des anciens Irlandais un peuple savant, industrieux, habile; selon lui ils fabriquaient en perfection les ouvrages d'or et d'argent, et les tissus les plus fins; leur jeunesse accourrait en foule aux collèges de Lismore et d'Armagh, etc. Ces hautes idées sur les anciens Irlandais se retrouvent dans la plupart des ouvrages historiques qu'ils publient. Au reste, M. O'Driscol est exempt de l'esprit de parti; quoique catholique, il parle des excès commis par ses co-religionnaires aussi franchement que de ceux du parti protestant. Il écrit d'une

manière intéressante et judicieuse; mais il ne cite point ses sources, et, comme il présente beaucoup d'événemens sous un autre point de vue que ses prédécesseurs, il laisse le lecteur dans l'incertitude sur les motifs qui ont déterminé l'auteur à juger ainsi.

D.

282. TRAITÉ ENTRE LES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DON JUAN D'AUTRICHE.

On ignorait encore, il y a quelques années, ce qu'était devenu l'original du fameux traité conclu entre les États-généraux et don Juan d'Autriche, et connu dans l'histoire sous le nom d'*Édit perpétuel*. Le hasard fit découvrir que cette pièce intéressante se trouvait depuis un temps considérable dans l'honorable famille de Calkoen à Utrecht. Madame van Westrenen, veuve de Van Beeck Calkoen, a fait hommage de ce document historique au roi des Pays-Bas, qui l'a fait réunir aux autres diplômes importants qui se trouvent dans les archives de l'état. (*Courrier français* ; 20 août 1828.)

283. DE L'ORIGINE, DE L'ÉTAT ET DE LA DÉCADENCE DES MUNICIPALITÉS ITALIENNES AU moyen âge. (*Annal. univers. di Statistica*, etc. vol. ; XIV, mai et octob. 1827.)

C'est un faible extrait de l'ouvrage que M. Pagnoncelli a publié sur l'histoire des municipalités italiennes. On trouve sur le même sujet un mémoire plus substantiel et plus savant, dans les *Annales littéraires* de Vienne. (*Wiener Jahrbücher der Literatur*, Vol. VIII.)

D.

284. IL VIAGGIO ANACORETICO, etc. — Voyage anachorétique en Italie; par M. le chanoine RMÒ. 6 vol. in-8°. Chiari, 1827; Bavonia. (*Nuovo Recoglitore* ; n° XXXVI, déc. 1827, p. 900.)

Cet ouvrage, dont le premier volume seulement est en vente, est, à proprement parler, une description des monastères célèbres en Italie, suivie de l'histoire ecclésiastique de leurs fondateurs et de leur éloge. Ce recueil ne doit pas manquer d'intérêt si l'auteur a consulté avec soin et avec la réserve convenable, les monumens écrits et authentiques qui se rapportent à son sujet.

285. ESPAGNE; DOCUMENTS SUR LES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES de 1820 et 1823, et l'influence des moines sur le gouvernement,

l'administration et les finances; traduit de l'espagnol. 3 files in-8°; prix, 1 fr., Paris 1828; Andriveau.

Les documens annoncés dans le titre, sont quelques décrets et proclamations relatifs à la révolution du gouvernement espagnol en 1823; révolution dont la cause est attribuée par l'auteur à l'ascendant du parti ultramontain. L'auteur entre dans quelques détails sur les dîmes et autres impôts onéreux que les Cortès avaient abolis ou adoucis, et qui furent rétablis en 1823. Quelques observations contenues dans cette brochure pourront servir à l'histoire de l'époque qui en fait le sujet. D.

286. NOTICE SUR LES ARCHIVES DU DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR; par M. BOUDOT. In-12 d'une feuille $\frac{1}{2}$. — *Idem* in-12 d'une feuille $\frac{1}{2}$. Paris, 1828; Renouard.

Nous reviendrons sur cette intéressante publication.

287. CHARTE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

M. Deville, président de la Société d'émulation de Rouen, a fait connaître à cette Société l'existence de l'original de la Charte de Philippe-Auguste, octroyée et signée par ce prince en 1207. Elle contient les franchises, droits, privilèges et institutions municipales de la ville de Rouen et d'une partie de la province. M. Deville a promis à la Société une traduction entière de cette Charte. Il est à regretter que le sceau du vainqueur de Bovines en ait été détaché et perdu. Cette pièce, écrite en latin, est parfaitement conservée; l'écriture en est fort belle. (*Journal des débats*; 25 août 1828.)

288. HISTOIRE DES COMMUNES DE FRANCE, ET LÉGISLATION MUNICIPALE depuis la fin du xi^e siècle jusqu'à nos jours; par P. J. S. DUFEX. 332 p. in-8°; prix, 5 fr. 50 c. Paris, 1828; Gœury.

Dans notre siècle, on a acquis la conviction qu'il y a dans l'histoire d'autres choses à apprendre que des noms de souverains et des récits de guerres. L'établissement du régime municipal et communal, surtout, a paru à plusieurs savans un sujet d'un grand intérêt et digne d'être discuté. Pagnoncelli a récemment publié un ouvrage un peu superficiel sur le régime municipal en Italie; Hüllmann a fait paraître un aperçu très-intéressant sur les

villes d'Allemagne. La France espère un savant travail sur cette matière, rédigé par M. Raynouard ; en attendant on peut puiser des renseignemens curieux dans un mémoire de Brial, mis à la tête du tome XIV des historiens de France. M. Dufey a cru devoir effleurer cette matière importante ; je dis effleurer, parce que, malgré le titre qui promet une *Histoire des Communes de France*, l'auteur se borne à indiquer quelques résultats, sans entrer dans la véritable histoire de l'établissement des communes, sans raconter surtout la lutte qu'elles eurent à soutenir contre le clergé qui fit les plus grands efforts pour empêcher les villes de se former en communes. Cette lutte opiniâtre dans laquelle les villes remportèrent la victoire, parce que le régime communal était un besoin pour elles, présente un épisode plein d'intérêt dans l'histoire du moyen âge. Elle fut surtout vive dans les villes de Laon, Cambrai, Saint-Quentin, etc. M. Dufey n'aurait pas dû la passer sous silence ; l'auteur indique bien la date de l'affranchissement de quelques communes, mais il ne donne guère d'autres détails, et il ne cite point ses garans. Il s'occupe ensuite de l'administration municipale, des immunités, du droit de pétition. Arrivant aux temps modernes, il rappelle les traités qu'un grand nombre de villes firent avec Henri IV ; il fait connaître ensuite l'état du régime municipal après la mort de ce prince, surtout sous le règne de Louis XIV, qui changea en partie l'ancien régime ; d'autres changemens eurent lieu sous Louis XV. Avant de parler de la révolution, M. Dufey indique l'état du régime municipal en 1788. La réforme des municipalités fut une des premières mesures de la révolution ; mais déjà, par la constitution de 1791, on en altera les dispositions. Le gouvernement de 1793 fortifia les attributions et le pouvoir des municipalités ; mais, peu de temps après, elles subirent de nouvelles altérations ; depuis ce temps elles sont sans pouvoir réel, et attendent encore une organisation définitive qui, pour être durable, devra se rapprocher sous quelques points des principes qui les régissaient anciennement.

M. Dufey a rassemblé beaucoup de faits, qu'il expose d'une manière simple et judicieuse ; mais ces faits isolés ne constituent point encore l'histoire des communes ; c'est plutôt un coup-d'œil, ou des observations sur cette histoire, qu'un récit historique appuyé sur des preuves. Il serait à désirer que le titre in-

diquât clairement ce que l'auteur a voulu donner au public,
D—c.

289. Avis secret donné par le Conseil d'état au roi et à la reine mère de France, sur les maximes et règles à garder en la conquête des Pays-Bas. (*Archives des Pays-Bas*; août 1917, pag. 61.)

Cette pièce, donnée comme historique, venue de la bibliothèque de M. Gasparolli, a été communiquée par M. Willems, d'Anvers, au journal qui la publie textuellement. Elle se rapporte à l'année 1645, époque des premiers succès du duc d'Orléans en Flandre; elle est datée du 27 novembre. Les conseils qu'on y donne au roi sont d'une absurdité révoltante: il restait à l'édicteur un devoir à remplir, c'est-à-dire, à démontrer l'authenticité d'une pièce pareille. Si les ennemis de la France avaient voulu armer tout le pays flamand contre elle, le plus sûr moyen était sans doute de faire circuler les copies de cet Avis.

290. ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE NAPOLEON; par J. C. BAILLEUL; ancien député de la Seine-Inférieure. Liv. 1—5, in-8°. (p. 1^{re} 320); prix, 1 f. 25 c. chacune. Paris, 1825; librairie du commerce, rue Ste-Anne, n° 71.

Le temps présent, nous l'avons déjà dit, ne peut voir naître une histoire vraiment impartiale de Napoléon et de son règne; mais il peut amasser pour une époque plus éloignée, et pour des écrivains dégagés de toute influence, des matériaux qui serviront à édifier ce grand œuvre. Parmi ceux que leur position met en état de répandre des lumières sur l'histoire des 30 dernières années, M. Bailleul, qui doit avoir une connaissance approfondie de la révolution et qui a connu personnellement celui qui en est venu fermer les plaies, se présente avec d'autant plus d'avantages qu'il paraît animé du zèle le plus ardent pour la recherche de la vérité. Mais la vérité peut varier selon les individus et leurs opinions; c'est donc aux faits qu'il veut surtout s'attacher. Cependant, on entrevoit qu'il ne se bornera pas à les raconter, et qu'il voudra quelquefois les raisonner. « On ne doit jamais oublier, dit-il, p. 28 de son introduction, que les faits sont la partie brute de l'histoire: ce qui la constitue c'est non l'intention, mais le caractère moral du fait. » Cette distinction

lui paraît nécessaire ; il la croit utile pour modifier l'opinion de Napoléon lui-même, qui ne distinguait dans toute histoire que les faits matériels et les intentions morales. Ainsi, selon M. Bailleul (p. 5 de son Introduction), « dans la réalité, l'histoire ne se compose que de faits : les réflexions qu'on peut y joindre seront utiles, si elles sont sages ; cependant ce n'est qu'un accessoire, qui n'est nullement une condition de l'histoire, et il faut bien concevoir la nature et le caractère des faits. Il est, ajoute-t-il, des faits individualisés en quelque sorte ; ce sont les premiers élémens de l'histoire ; il y a ensuite les faits composés, les faits généraux, qui résultent du rapprochement et de la combinaison des faits isolés, enfin la situation, qui constitue le fait le plus général. » Ces distinctions un peu métaphysiques, que l'auteur étend beaucoup encore, pourraient bien servir, pour des historiens intéressés ou passionnés, à dénaturer plus aisément les faits matériels, sur l'existence desquels il est souvent même si difficile de s'entendre ; mais nous n'avons pas lieu jusqu'ici de faire l'application de cette réflexion à l'auteur lui-même. Au contraire, il nous paraît, comme nous l'avons dit plus haut, entièrement pénétré de l'amour du vrai et du désir de remplir, en écrivant, ce qu'il appelle un grand devoir envers la patrie. « Je serai fidèle, dit-il (p. 31), à la vérité en ce qui concerne Napoléon, comme en ce qui concerne les choses. C'est toujours aux choses que je le comparerai, seul moyen de le bien apprécier et de le faire connaître. »

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du premier chapitre, ou de l'introduction de M. Bailleul. Il nous suffit, dans cette première annonce, de faire connaître les intentions de l'auteur et de mettre pour ainsi dire sa profession de foi sous les yeux de nos lecteurs. Plus tard, nous comparerons ses promesses avec l'exécution même de l'ouvrage, et nous pourrons revenir sur les livraisons annoncées en tête de cet article, à l'occasion de celles qui les suivront.

E. H.

291. DES GRECS, DES TURCS ET DE L'ESPRIT PUBLIC EUROPÉEN, opuscule de 1821 ; par M. L. C. D. B. In-8° de xxxij-174 pag. ; prix, 3 fr. 75 c. Paris, août 1828 ; J. Renouard (1).

(1) Voyez *Bulletin* de mai dernier, n° 366, l'annonce d'une autre brochure sur le même sujet.

Cet opuscule a été écrit à Livourne, où l'auteur était allé prendre les bains de mer en juillet 1821 ; il l'envoia, la même année, au comte Capo-d'Istria, convaincu, dit-il, de l'accord de ses vues avec celles de ce diplomate, et en même temps de la dissidence que ces mêmes vues devaient rencontrer dans les opinions personnelles, et surtout dans les opinions ostensibles de l'empereur Alexandre. Il reproduit aujourd'hui, sans y rien changer, ses réflexions de 1821 sur les affaires de la Grèce, n'ayant, ajoute-t-il, d'autre intention que de prondre acte qu'à cette époque « il y avait déjà une grande dissidence dans les vues sur le cours des choses de ce temps ; que, pour n'avoir pas protesté hautement contre, on n'en a pas moins ressenti toute l'horreur, et que, malgré les trop longs succès d'une marche astucieuse autant que criminelle, c'est au cri de la conscience que les esprits se sont ralliés et qu'ils marchent aujourd'hui. »

L'auteur traite tour à tour, dans cet opuscule, des Grecs, des Turcs et de l'esprit public européen. Il se propose ensuite ces trois questions : « 1° Les Grecs doivent-ils subsister ? 2° les Grecs, dans leur état antérieur à ce dernier mouvement, et surtout après leur tentative, si elle venait à être infructueuse, peuvent-ils subsister ? 3° enfin, les Grecs, devant subsister et ne le pouvant désormais sous le joug ottoman, est-il dans l'intérêt européen général, comme dans celui du moment, de souffrir cette proscription ? et, dans l'alternative inévitable de choisir et de prononcer entre la conservation des Grecs ou celle des Turcs, quels seraient les motifs de détermination à considérer et à mettre en balance ? » A ces trois questions l'auteur répond que « 1° puisque les Grecs existent, il leur doit être permis de continuer d'exister ; 2° que, ne pouvant continuer d'exister sous le joug ottoman, tel qu'il était depuis des siècles, ils le pourront encore moins d'après ces derniers évènements, et qu'en conséquence il doit leur être licite de chercher à s'y soustraire ; 3° que, n'ayant jamais transigé avec leurs oppresseurs, ils sont à leur égard exactement en rapport de droit naturel, dans lequel la force se repousse par la force, et que, dans ce conflit, nul spectateur ne peut se constituer juge du plus ou du moins de justice qui a nécessité la répression... » Enfin, il examine son sujet sous un second point de vue, le

droit des gens, et en tire de nouvelles conclusions favorables à la cause des Grecs.

L'auteur de cette brochure, comme on le voit, s'occupe plus de discussions politiques que de faits historiques; il doit suffire à votre plan d'en avoir fait connaître le sommaire, en ajoutant qu'en général elle nous a paru écrite avec une grande force de raisonnement et une grande clarté de style. E. H.

299. *Mémoires du vénitien J. CASANOVA DE SEINOLT. TOM. VIII et IX, traduits par M. AUBERT DE VITRY. 2 vol. in-12 de viij-278 et 292 pag.; prix des 2 vol., 36 fr. Paris, 1828; Tournachon-Mélin (Voyez Bull. d'août, n° 226).*

Nous avons promis, dans notre précédent cahier, de revenir sur les *Mémoires* de Casanova à l'occasion des 2 volumes que nous annonçons aujourd'hui et qui sont dus à la plume d'un autre traducteur. M. Aubert de Vitry, que le *Bulletin* s'honore de compter au nombre de ses plus anciens collaborateurs, a déjà donné de nombreux gages de son érudition et de son goût, tant dans sa collaboration successive à plusieurs recueils périodiques que dans la publication de quelques ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons principalement la traduction, en 2 vol. in-8°, des *Mémoires de Goethe* (1). Des suppressions, que son tact exquis lui avait indiquées dans la traduction des *mémoires* de ce patriarche de la littérature allemande, ont pu lui être reprochées par l'auteur, car tous les auteurs, les plus justement célèbres, comme les plus médiocres, sont également sensibles à l'endroit de leur amour-propre (2); mais les lecteurs français ont dû lui savoir gré de ces mêmes retranchemens, qui leur épargnaient des détails personnels ou locaux qui ne sont nullement dans notre goût et dans notre esprit, quoique nos voisins puissent avec raison y ajouter du prix.

Les *Mémoires de Casanova* ont paru à M. Aubert de Vitry susceptibles des mêmes retranchemens; ici nous sommes

(1) Paris, 1823; Ponthieu.

(2) M. Aubert dit néanmoins, p. xj de l'avertissement de sa traduction de Casanova, que Goethe a donné lui-même son approbation à ces suppressions. En même temps, il l'encourageait à publier ceux des 6 volumes qui ont paru en Allemagne, et qui n'ont pas encore été traduits en français.

d'avis que non-seulement les lecteurs français lui en sauront gré, mais nous croyons que le héros même de ces mémoires l'en eût remercié. On a vu dans notre précédent article que Casanova déplorait les erreurs de sa jeunesse; il paraît même qu'il avait éprouvé quelque hésitation au moment de publier lui-même le récit de sa vie, et qu'il avait pensé à laisser dans l'oubli la partie scandaleuse pour ne donner au public que les souvenirs et les événemens de son âge mûr, auxquels se rattachait un intérêt historique. (Préface de l'éditeur.) Le nouveau traducteur nous semble donc être entré dans les vues mêmes de l'auteur, en supprimant quelques détails un peu trop scandaleux de ses mémoires, détails que pourront bien regretter certaines personnes, mais qui, selon nous, auraient nui à la vogue et à la popularité que mérite un ouvrage qui peut être regardé à plus d'un titre comme la peinture fidèle des mœurs du temps, et qui nous donne des renseignemens si précieux sur une foule de personnages marquans de cette époque.

« Casanova, dit M. Aubert de Vitry (pag. ij de son avertissement) a été lié avec les personnages les plus célèbres de son siècle. Il a connu Fontenelle, d'Alembert, Crébillon le tragique, qui lui apprit le français, Voltaire, J. J. Rousseau, le cardinal de Bernis, qui fut le protecteur de notre aventurier, le duc de Choiseul, la marquise de Pompadour, Haller, lord Maréchal, Fox, Raphaël Mengs, le comte d'Aranda, le duc de Brunswick, etc. Il a conversé avec le grand Frédéric, Joseph II, l'impératrice Catherine. Doué d'une mémoire imperturbable et d'une étonnante perspicacité, c'est en courant le monde, c'est au milieu des passions et des dissipations de tout genre qu'il a tout étudié, tout observé, tout appris. Joueur, gourmand, libertin effréné, il fut capable de générosité, d'amour, même de délicatesse et de dévouement. Il a été poète, romancier, historien, publiciste, érudit, chimiste, mathématicien, etc., toujours faisant preuve d'esprit et de capacité. Sa conversation faisait le charme de tous ceux qui l'écoutaient; le prince de Ligne, qui s'y connaissait, fit plusieurs fois, pour en jouir, le voyage de Tœplitz. A part ses jongleries d'alchimiste, il eut des sentimens d'honneur et de probité. Il se reprochait ces ruses de charlatan; mais elles lui donnaient du crédit, de la considération; elle les conduisaient à la fortune, et il n'avait pas le

courage d'y renoncer. Encore eut-il celui d'en faire l'aveu honnête à une jeune personne que tout son esprit n'avait pu soustraire à l'empire de ces illusions, dont elle avait cependant un moment reconnu la déception. Casanova fut un homme de son siècle, épicurien, comme on l'était alors, ne voyant dans la vie qu'un moyen de jouissance, et pour qui l'ennui était le plus grand des maux. Mais, malgré tous ses vices, il ne fut pas l'un des plus dignes de réprobation parmi ces hommes habitués à ne rien refuser à leurs passions et à faire abus de leurs facultés. De même que tous ceux à qui une conscience sévère et un respect profond pour les obligations morales n'ont point appris à soumettre leurs penchans au joug, il réunit en lui deux hommes opposés entre eux : l'un, éminent par le caractère, les talens, le goût, le mérite; l'autre, perpétuel jouet de propensions honnêtes. Mais ce qui le classe parmi les hommes d'une trempe peu commune, c'est qu'il ne se laissa jamais avilir ni égarer complètement par ses passions, toujours habile ou à se retenir sur le bord de l'abîme ou à ressaisir l'empire sur lui-même. Ce portrait si fidèle et si attrayant à la fois, que nous avons voulu mettre en entier sous les yeux du lecteur pour faire connaître la manière et le style du nouveau traducteur, suffira plus que tout ce que nous pourrions dire pour piquer vivement leur curiosité et pour les engager à faire une connaissance plus intime avec celui qui en est le héros.

Nous avons dit, dans notre premier article, que l'on ignorait dans quelle langue Casanova avait écrit ses mémoires; et, en effet, rien dans la préface du traducteur allemand, M. Schütz, ni dans celle du premier traducteur français, ne nous avait mis sur la voie à cet égard. M. Aubert de Vitry (p. iv de son avertissement) nous dit que Casanova a écrit ses mémoires en langue française (ainsi que nous l'avions conjecturé) pendant les dernières années de sa vie, qu'il passa chez le comte de Waldstein, son ami (1). Onze volumes de la traduction allemande de ces mémoires, édition compacte, ont déjà paru en Allemagne; les 4 premiers et une partie du 5^e ont servi de matériaux pour la traduction française des 7 premiers volumes, qui s'arrêtent

(1) 4 vol. de ce manuscrit acheté par le libraire Brockhaus de Leipzig, éditeur de la traduction allemande, ont déjà été imprimés en Allemagne sous leur forme primitive.

à l'époque du second voyage de Casanova en France. M. Aubert de Vitry nous le montre à son arrivée à Paris, où il retrouve le cardinal Bernis; nous le voyons tour à tour dans ses relations avec le contrôleur-général de Boulogne, le duc de Choiseul, la marquise de Pompadour, l'abbé de La Ville, Pâris Duvernay, puis décidant l'établissement, en France, de la Loterie royale, création qui a été mille fois plus funeste à la morale publique qu'elle n'a pu être utile à son inventeur, et qu'elle ne pourra jamais être profitable au gouvernement qui l'exploite. Le reste du volume 8^e est consacré au récit des autres événemens remarquables de ce second séjour en France et de deux voyages successifs en Hollande. Le 9^e vol. est occupé par les détails d'un voyage à Stuttgart, d'un séjour en Suisse, pendant lequel Casanova rend visite à Voltaire; de son retour en France, puis en Italie, où la narration le laisse dans la capitale de l'ancien empire des Césars. Ces 2 volumes ont été faits avec une partie du 5^e, les 6^e, 7^e, et partie du 8^e de l'édition allemande.

Dans les volumes suivans, c. à d. dans les 4 derniers volumes de l'édition allemande, qui pourront fournir encore au traducteur la valeur de 3 volumes, nous verrons Casanova parcourir l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, la Pologne, l'Espagne, revenir en France, puis entreprendre un nouveau voyage à Rome et à Naples. Il est à désirer que M. Aubert de Vitry, secondant les vues et les intérêts des éditeurs, ainsi que du public, nous gratifie bientôt des derniers volumes de ces mémoires, dont l'étonnante variété d'incidens, d'observations, de succès et de revers imprévus, comme il l'observe fort bien (p. ix de son avertissement), offre à la fois l'agrément du roman le plus fécond en événemens singuliers, le charme des voyages qui peignent avec fidélité les mœurs des peuples, et l'intérêt des mémoires, où l'on trouve, avec tant de plaisir, des anecdotes et des détails nouveaux sur les personnages célèbres.

E. HÉRAU.

MÉLANGES.

293. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTÉ,

1^{re} lettre. — *Alexandrie, du 18 au 29 août.*

Ma lettre d'Agrigente contenait mon journal depuis le 31 juil-

let, jour de notre départ de Toulon sur la corvette du roi l'*Églé*, commandée par M. Cosmao-Dumanoir, capitaine de frégate, jusqu'au 7 août que nous avons quitté la côte de Sicile après une station de 24 heures, et sans avoir pu obtenir la pratique du port, vu que, d'après les informations parvenues de bonne source aux autorités siciliennes, nous étions tous en proie à la *grande peste* qui ravage Marseille, à ce qu'on dit en Italie. J'ai vainement parlementé avec des officiers envoyés par le gouverneur de Girgenti, et qui ne me parlaient qu'en tremblant, à trente pas de distance; nous avons été déclarés bien et dûment pestiférés, et il nous a fallu renoncer à descendre à terre au milieu des temples grecs les mieux conservés de toute la Sicile. Nous remîmes donc tristement à la voile, courant sur Malte, que nous doublâmes le lendemain 8 août au matin, en passant à une portée de canon des îles Gozzo et Cumino, et de la Cité-Valette, que nous avons parfaitement vue dans ses détails extérieurs.

C'est après avoir reconnu successivement le plateau de la Cyrénaïque et le cap Rasat, et avoir longé de temps à autre la côte blanche et basse de l'Afrique, sans être trop incommodés par la chaleur, que nous aperçûmes enfin, le 18 au matin, l'emplacement de la vieille *Taposiris*, nommée aujourd'hui la Tour-des-Arabs. Nous approchions ainsi du terme de notre navigation, et nos lunettes nous révélaient déjà la colonne de Pompée, toute l'étendue du Port-Vieux d'Alexandrie, la ville même dont l'aspect devenait de plus en plus imposant, et une immense forêt de mâts de bâtimens, au travers desquels se montraient les maisons blanches d'Alexandrie. A l'entrée de la passe, un coup de canon de notre corvette amena à notre bord un pilote arabe qui dirigea sa manœuvre au milieu des brisans, et nous mit en toute sûreté au milieu du Port-Vieux. Nous nous trouvâmes là entourés de vaisseaux français, anglais, égyptiens, turcs et algériens, et le fond de ce tableau, véritable maeldoine de peuples, était occupé par les carcasses des bâtimens orientaux échappés aux désastres de Navarin. Tout était en paix autour de nous, et voilà, je pense, une preuve de la puissante influence du vice-roi d'Égypte sur l'esprit de ses Égyptiens.

Nous en avons donc fini avec la mer, dès le 18 à cinq heures

du soir : il ne nous restait qu'un seul regret, celui de nous séparer de notre commandant Cosmao-Dumanoir, si recommandable à tous égards, et des autres officiers de la corvette, qui, tous nous ont comblés de prévenances et de soins, et nous ont procuré par leur instruction tous les charmes de la plus agréable société; mes compagnons et moi n'oublierons jamais tout ce que nous leur devons de reconnaissance.

A peine mouillés dans le port, plusieurs officiers supérieurs des vaisseaux français vinrent à notre bord, et nous donnèrent d'excellentes nouvelles du pays : ils nous apprirent la prochaine évacuation de la Morée par les troupes d'Ibrahim, en conséquence d'une convention récente. On attend dans peu de jours la rentrée de la première division de l'armée égyptienne.

M. le chancelier du consulat-général de France voulut bien aussi venir à notre bord, nous complimenter de la part de M. Drovetti, qui se trouvait heureusement à Alexandrie, ainsi que le vice-roi. Le soir même, à six heures, je me rendis à terre, avec notre brave commandant et mes compagnons de voyage, Rosellini, Bibent, Ricci, et quelques autres : je baisai le sol égyptien en le touchant pour la première fois, après l'avoir si long-temps désiré. A peine débarqués, nous fûmes entourés par des conducteurs d'ânes (ce sont les flacres du pays), et, montés sur ces nobles coursiers, nous entrâmes dans Alexandrie.

Les descriptions que l'on peut lire de cette ville ne sauraient en donner une idée complète; ce fut pour nous comme une apparition des Antipodes, et un monde tout nouveau : des couloirs étroits bordés d'échoppes, encombrés d'hommes de toutes les couleurs, de chiens endormis et de chameaux en chapelet; des cris rauques partant de tous les côtés et se mêlant à la voix glapissante des femmes et d'enfants à demi-nus, une poussière étouffante, et par-ci par-là quelques seigneurs magnifiquement habillés, maniant habilement de beaux chevaux richement harnachés, voilà ce qu'on nomme une rue d'Alexandrie. Après une demi-heure de course sur nos ânes et une infinité de détours, nous arrivâmes chez M. Drovetti, dont l'accueil empressé mit le comble à toutes nos satisfactions. Surpris toutefois de notre arrivée au milieu des circonstances actuelles, il nous en félicita cependant, et nous donna l'assurance que notre voyage

d'exploration ne souffrirait aucune difficulté ; son crédit, fruit de sa conduite noble, franche et désintéressée, qui n'a jamais pour objet que le service de notre monarque dont le nom est partout vénéré, et l'honneur de la France, est une garantie suffisante de ces promesses. M. Drovetti ajouta encore à ses prévenances, en m'offrant un logement au palais de France, l'ancien quartier-général de notre armée. J'y ai trouvé un petit appartement très-agréable, c'est celui de Kléber, et ce n'est pas sans de vives émotions que je me suis couché dans l'alcove où a dormi le vainqueur d'Héliopolis.

Du reste, le souvenir des Français est partout dans Alexandrie ; tant notre influence y fut douce et équitable. En arrivant, j'ai entendu battre la retraite par les tambours et les fifres égyptiens sur les mêmes airs qu'à Paris. Toutes les anciennes marches françaises pour la troupe ont été adoptées par le Nizan-Gedid, et de vieux Arabes parlent encore en français. Il y a trois jours, allant de grand matin visiter l'obélisque de Cléopâtre, et au milieu des collines de sables qui couvrent les débris de l'antique Alexandrie, je rencontrai un Arabe aveugle et âgé, conduit par un enfant : j'approchai, et l'aveugle informé que j'étais Français, me dit aussitôt ces propres mots en me saluant de la main : *Bonjour, citoyen, donne-moi quelque chose ; je n'ai pas encore déjeuné.* Ne pouvant ni ne voulant résister à une telle éloquence, je mets dans la main de l'Arabe tous les sous de France qui me restaient ; en les tâtant il s'écria aussitôt : *Cela ne passe plus ici, mon ami.* Je substituai à cette monnaie française une piastre d'Égypte : *Ah ! voilà qui est bon, mon ami,* ajouta-t-il ; *je te remercie, citoyen.* De telles rencontres dans le désert valent un bon opéra à Paris.

Je suis déjà familiarisé avec les usages et coutumes du pays ; le café, la pipe, la siesta, les ânes, la moustache et la chaleur ; surtout la sobriété, qui est une véritable vertu à la table de M. Drovetti, où nous nous asseyons tous les jours, mes compagnons de voyage et moi.

J'ai visité tous les monumens des environs ; la colonne de Pompée n'a rien de fort extraordinaire ; j'y ai trouvé cependant à glaner. Elle repose sur un massif construit de débris antiques, et j'ai reconnu parmi ces débris le cartouche de Psammétique II. Je n'ai pas négligé l'inscription grecque qui dépend de

la colonne, et sur laquelle existent encore quelques incertitudes. Une bonne empreinte en papier les fera cesser, et je serai heureux de mettre sous les yeux de nos savans cette copie fidèle qui doit les mettre enfin d'accord sur ce monument historique. J'ai visité plus souvent les obélisques de Cléopâtre, toujours au moyen de nos roussins, que les jeunes Arabes nomment un *bon cabal* (dénomination provençale). De ces deux obélisques, celui qui est debout a été donné au Roi par le pacha d'Égypte, et j'espère qu'on prendra les moyens nécessaires pour faire transporter cet obélisque à Paris. Celui qui est à terre appartient aux Anglais. J'ai déjà copié et fait dessiner sous mes yeux leurs inscriptions hiéroglyphiques. On en aura donc, et pour la première fois, je puis le dire, un dessin exact. Ces deux obélisques, à trois colonnes de caractères sur chaque face, ont été primitivement érigés par le roi Mœris devant le grand temple du Soleil à Héliopolis. Les inscriptions latérales sont de Sésostris, et j'en ai découvert deux autres très-courtes, à la face est, qui sont du successeur de Sésostris. Ainsi, trois époques sont marquées sur ces monumens; le dé antique en granit rose, sur lequel chacun d'eux avait été placé, existe encore; mais j'ai vérifié, en faisant fouiller par mes arabes dirigés par notre architecte M. Bibent, que ce dé repose sur un socle de trois marches qui est de fabrique grecque ou romaine.

C'est le 24 août, à huit heures du matin, que nous avons été reçus par le vice-roi. S. A. habite plusieurs belles maisons construites avec beaucoup de soin dans le goût des palais de Constantinople; ces édifices, de belle apparence, sont situés dans l'ancienne île du Phare. Nous nous y sommes rendus en corps, précédés de M. Drovetti, tous habillés au mieux, et les uns dans une calèche attelée de deux beaux chevaux conduits habilement à toute bride dans les rues étroites d'Alexandrie par le cocher de M. Drovetti, et les autres montés sur des ânes escortant la calèche.

Descendus au grand escalier de la salle du Divan, nous sommes entrés dans une vaste pièce remplie de fonctionnaires, et nous avons été immédiatement introduits dans une seconde salle, percée à jour : dans un de ses angles, entre deux croisées, était assise S. A., dans un costume fort simple, et tenant dans ses mains une pipe enrichie de diamans. Sa taille est or-

dinaire, et l'ensemble de sa physionomie a une teinte de gaieté qui surprend dans un personnage occupé de si grandes choses. Ses yeux ont une expression très-vive, et une magnifique barbe blanche couvre sa poitrine. S. A., après avoir demandé de nos nouvelles, a bien voulu nous dire que nous étions les bienvenus, et me questionner ensuite sur le plan de mon voyage. Je l'ai exposé sommairement, et j'ai demandé les firmans nécessaires; ils m'ont été accordés sur-le-champ, avec deux tchaous du vice-roi, qui nous accompagneront partout. S. A. a ensuite parlé des affaires de la Grèce, et nous a fait part de la nouvelle du jour, qui est la mort d'Ahmed-Pacha, de Patras, livré à des Grecs introduits dans sa chambre par des soldats infidèles soudoyés. Quoique fort âgé, Ahmed s'est vigoureusement défendu, a tué sept de ses assassins, mais a succombé sous le nombre. Le vice-roi nous a fait donner ensuite le café, et nous avons pris congé de S. A., qui nous a accompagnés avec des saluts de main très-bienveillans. C'est encore une grace de plus dont nous sommes redevables aux bontés inépuisables de M. Drovetti.

La commission toscane, conduite par notre ami Rossellini, a été reçue aussi le lendemain, 25 août, par le vice-roi, présentée par M. Rosetti, consul-général de Toscane. Elle a reçu le même accueil, les mêmes promesses et la même protection. L'Égypte, disait S. A., devait être pour nous comme notre pays même, et je suis persuadé que le vice-roi est très-flatté de la confiance que nos gouvernemens ont mise dans son caractère, en autorisant notre entreprise dans les circonstances actuelles.

Je compte rester à Alexandrie jusqu'au 12 septembre : ce temps est nécessaire pour nos préparatifs. Les chaleurs du Caire, et une maladie assez bénigne qui y règne, baisseront en attendant. Le Nil haussera en même temps. J'ai déjà bu largement de ses eaux que nous apporte le canal construit par l'ordre du pacha, et nommé pour cela le *Mahmoudieh*. Le fleuve sacré est en bon état; l'inondation est assurée pour le pays bas; deux coudées de plus suffiront pour le haut. Nous sommes d'ailleurs ici comme dans une contrée qui serait l'abrégee de l'Europe, bien reçus et fêtés par tous les consuls de l'Occident, qui nous témoignent le plus vif intérêt. Nous avons été tous réunis successivement chez MM. Acerbi, Rosetti, d'Anastazy

et Pedemonte, consuls d'Autriche, de Toscane, de Suède et de Sardaigne. J'y ai vu aussi M. Méchin, consul de France à Larnaka en Chypre, très-recommandable sous tous les rapports, et l'un des anciens de l'expédition française en Égypte.

Nous sommes donc au mieux, et nous en rendons journellement des grâces infinies à la protection royale qui nous devance partout, et aux soins inépuisables de M. Dorvetti, qui ne se font attendre nulle part.

Je suis rempli de confiance dans les résultats de notre voyage : puissent-ils répondre aux vœux du gouvernement et à ceux de nos amis ! Je ne m'épargnerai en rien pour y réussir. J'écrirai de toutes les villes égyptiennes, quoique les bureaux de poste des Pharaons n'y existent plus : je réserverai les détails sur les magnificences de Thèbes pour notre vénérable ami M. Dacier ; ils seront peut-être un digne et juste hommage au Nestor des hommes aimables et des hommes instruits. J'ai reçu les lettres de Paris de la fin de juillet par le *Nisus*, arrivé en onze jours. Adieu.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Philologie, Ethnographie et Linguistique.

Recherches sur l'origine et la dispersion des langues.....	217
Grammaire générale et philosophique, etc ; le comte de Montlivault.	16.
Grammaire générale, etc ; Albert et JJ. Montémont.....	218
<i>D. And. Theoph. Hoffmanni Grammaticæ Syriacæ libri III</i> , etc....	220
Voyages de <i>Mirza-Itésa-Modeen</i> ; J. E. Alexander.....	16.
Sur quelques assertions de la Préface des <i>Contes inédits des Mille et une nuits</i> , publiés par M. Trébutien. — Recherches sur la langue des Berbères ; J. Graaberg de Hemsö.....	221
Grammaire de la langue grecque, etc ; A. Gerfaux. — Abrégé de l'histoire sacrée, trad. du grec par L. A. Chabouillé-Maisonneuve...	222
<i>De Dorensium comædiâ Quæstiones</i> ; C. J. Grysar. — <i>Saphonis Mitielenæ Fragmenta</i> ; Ch. Fr. Nene.....	223
Aristophane et son époque ; Th. Roetscher. — Bibliothèque de Photius.....	324
<i>Quinti Horatii Flacci opera omnia</i> ; Filon. — <i>Disquisitio critica de fontibus et auctoritate Cornelii Nepotis</i> ; J. J. Hisely. — Joan. Herm. Kroon <i>Commentatio de fabulis Gabrielis Faërne</i> , etc.....	225
<i>Bibliotheca latina poetarum veterum christianorum</i> ; Gebser. — Dictionnaire historico-diplomatique ; Wallraf.....	226
Chant ancien sur les exploits et la mort du roi Regnar Lodbrök ; publié par C. C. Rafn.....	227

Grammaire et vocabulaire de la langue d'Hawaii et de Sandwich...	228
Essai sur une ancienne version ital. de la chronique de Martinus Polonus; Ciampi.....	230
Le Brut d'Angleterre.....	231
Lecture graduée; A. Bouffice.....	232

Mythologie.

Lettres sur la mythologie; J. H. Voss. — Panthéon égyptien; J. F. Champollion.....	233
Sur le jardin des Hespérides; Pacho.....	234

Archéologie, Numismatique.

Notice sur la nécropole de Pétra; Irby et Mangles.....	234
Monumenti sabini, etc.; Guattani.—Antiquités découvertes dans la province du Kaban; Bontkof.....	238
Dolmen de St.-Nazaire.....	240
Sur le camp romain nommé Cité-d'Afrique; Beaulieu.—Sur le village de Marilly; Morelot.—Lettre à M. Bottin; Favre.—Statue en marbre blanc trouvée à Lillebonne.....	242
Tombeau de Boccace; P. F. Cateni.—Masque de fer trouvé dans les environs du Rhin; Brann.....	243
Sur les ruines de Palenque.—Monnaies chinoises.....	244
Sur les modernes falsificateurs de médailles; Sestini.....	245
Inscriptions grecques recueillies par Fourmont.....	246

Histoire.

Idées sur la politique, les relations réciproques, etc., des principaux peuples de l'antiquité; A. H. L. Heeren.....	B.
Classification des peuples de l'Asie; Palmblad.....	1b.
Recherches historiques sur l'Inde ancienne; de Romagnosi.....	248
Éclaircissem. récents sur l'hist. primitive de l'Égypte.....	B.
Voyage de la Grèce; F. C. H. L. Pouqueville.....	1b.
Journal pour l'hist. des peuples et des guerres des temps passés; Benicken.—Notice sur la chronique de Vigand.....	260
Les Germains et les Grecs; J. G. Knithan.....	261
Chronique hongroise. 261. — <i>De coloniâ Suevorum in Heivetiâ deductâ Dissert.</i> ; Wirsén.....	262
Histoire abrégée des Pays-Bas; Van Kampen.....	263
Armorial du royaume des Pays-Bas; de Neufforge.....	1b.
Histoire de l'Irlande; O' Driscoll.....	1b.
Traité entre les états-généraux et don Juan d'Autriche.....	364
Origine, état et décadence des municipalités italiennes du moyen âge; Pagnoncelli.....	1b.
Voyage anachorétique en Italie; le chanoine Rhò.....	1b.
Espagne; documens sur les événemens politiques de 1820 et 1823..	1b.
Notice sur les archives du départ. de la Côte-d'Or; Bopdot. — Charte de Philippe-Auguste.....	265
Histoire des communes de France; Dufey.....	1b.
Avis secret donné par le Conseil-d'État au roi et à la reine-mère de France, relativement à la conquête des Pays-Bas.....	267
Études sur l'histoire de Napoléon; J. C. Baillien.....	1b.
Des Grecs, des Turcs et de l'esprit public européen.....	268
Mémoires de J. Casanova de Seingalt; trad. par M. Aubert de Vitry.	270

Mélanges.

Voyage de M. Champollion le jeune en Égypte; 1 ^{re} lettre.....	273
--	-----

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

PHILOGOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

293. L'ORAISON DOMINICALE DANS LES LANGUES DE L'ASIE, avec une traduction interlinéaire; par Mathias NORBERG, prof. à Lund. (*Nova acta reg. Societ. scientiar. Upsal.*; vol. IX, p. 207.)

Un avant-propos de l'Académie d'Upsal nous apprend que feu le prof. Norberg, un des premiers orientalistes du Nord, avait conçu le projet de rapprocher les oraisons dominicales dans les langues de l'Asie, telles qu'elles sont insérées dans l'ouvrage intitulé *Mithridate*, par Adelung et Vater. Berlin, 1806-1817, 4 vol. in-8°. Pour montrer l'affinité de toutes les langues de l'Asie avec l'hébreu et l'arabe, M. Norberg mit en note les mots hébreux et arabes qui se rapprochent des mots sanscrits, malais, marattes, turcs, tartares, chinois etc., employés dans l'oraison dominicale et dans quelques autres morceaux publiés par Adelung et Vater. Quelques feuilles de ce grand travail étaient imprimées lorsque Norberg mourut. L'Académie n'a pas continué l'impression; elle avertit seulement que le reste a été déposé en manuscrit dans ses archives où l'on pourra le consulter.

D-G.

294. I. INDISCHE BIBLIOTHEK. — Bibliothèque indienne, de M. de SCHLEGEL; Tom. 2, 4^e partie. Bonn, 1827.

295. II. ETWAS UEBER MEINE STUDIEN DES ALTEN INDIENS. — Sur mes études de l'Inde ancienne; par M. de HERKEN. Göttingue, 1827.

On ne saurait nier que, depuis une cinquantaine d'années, les progrès de la littérature orientale n'aient été plus marquans qu'ils ne le furent dans les siècles précédens. Il importe fort peu pour le moment d'en rechercher les causes, faciles à trouver; mais, ce qui semble frappant au premier abord, ce sont les fré-

quentes luttres dans lesquelles on voit s'engager beaucoup de personnes qui s'en occupent. Sans doute, la littérature classique a vu de ces combats (1), et *Bentley* même ne sut pas toujours rester dans les bornes convenables; mais il nous semble que ce cas est plus fréquent dans la littérature orientale, où l'on peut supposer que le terrain, moins connu, expose plus fréquemment à l'erreur, et prête le flanc à la critique; d'un autre côté, il faut avouer, qu'à commencer par le P. Paulin, qui parlait de choses qu'il n'entendait guère, il y a eu des personnes dont le zèle surpassait les connaissances; de plus, trop d'empressement à réunir et à envisager comme un tout les notices éparses fournies jusqu'à ce jour par les orientalistes, nuit essentiellement, à notre avis, au fond d'un ouvrage; car, pour remplir les lacunes, on est obligé de recourir à des écrits secondaires qui ne méritent guère de confiance, ou bien même à l'imagination et aux hypothèses.

M. de *Heeren*, qui tient un rang élevé parmi les historiens allemands, a publié, en 1785, les premiers volumes d'un ouvrage sur la politique et le commerce des Anciens. Dans les éditions subséquentes, il a tâché de se tenir toujours de niveau avec les progrès du siècle; et, en 1815, il a donné un volume sur l'Inde ancienne, dont la seconde édition, augmentée, est de 1824; c'est cette partie de l'ouvrage qui est devenue l'objet d'une critique détaillée de M. de *Schlegel*, et dont ce dernier a livré une partie au public. La réplique de M. de *Heeren* se trouve mentionnée en tête de cette notice.

Il nous paraît inutile de faire mention des différens points sur lesquels les deux savans ne sont pas d'accord; la littérature indienne n'est pas encore parvenue à ce degré de sûreté où nous voyons la littérature classique, sur laquelle il est assez facile d'avoir des vues arrêtées; toutefois, nous avons cru remarquer combien il est difficile, sans la connaissance de la langue, d'éviter des méprises sur bien des objets qui ne paraissent requérir que la connaissance des choses que pourraient donner des traductions ou des mémoires.

Dans des traités de mythologie, philosophie, etc., on avait

(1) Voyez entr'autres *Petavii miscellanæ exercitationes* (contre *Suamaise*) dans *Juliani Opp.* II, 345-415. Paris, 630, in-4° : et d'*Argens*, *Ocellus Lucanus*, p. 266, 267. trad. all.

jusqu'ici l'habitude d'accorder une place, à la vérité peu considérable, à l'Orient; on s'aperçoit maintenant que ce dernier demande à être traité avec plus d'étendue; mais les matériaux sont encore insuffisants, et quelquefois les personnes occupées à les préparer laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la critique, et même de l'exactitude et du savoir. Il est donc clair qu'il faut voir de ses propres yeux; et, habitué à un langage décidé dans la littérature ancienne, on doit avoir quelque peine à ne pas s'en servir en Orient.

Pour revenir au sujet qui nous occupe, nous voyons que M. de Héeren a élargi la base de son travail en accordant un volume entier à l'Inde ancienne; les différentes traductions d'auteurs originaux et un grand nombre de mémoires qui ont paru depuis une quinzaine d'années, l'ont mis à même, au lieu de commenter les notices éparses et souvent inexactes des Grecs (1), de travailler d'après des autorités indigènes. On peut espérer que la Chine sera traitée avec le même soin; et, certes, ici les matériaux ne manquent pas; sans parler de ceux qui, depuis 1811, ont été publiés, on possède, dans la traduction française du *Chouking*, un cadastre qui remonte aux premiers âges de l'histoire (*le Yukong*) et qui, bien certainement, est le plus ancien de tous ceux qui existent; à notre avis, il est beaucoup plus complet et plus détaillé que le fameux 27^e chapitre d'*Ézéchiel*, qui jette tant de lumières sur le commerce des Phéniciens.

S.

296. NOUVEAUX APERÇUS SUR L'HISTOIRE DE L'ÉCRITURE CHEZ LES ARABES; par M. SYLVESTRE DE SACY (*Journal asiatique*; avril 1827, p. 209 et suiv.)

Nous avons déjà rendu compte dans ce journal (2) d'un premier travail de M. de Sacy, sur deux papyrus arabes, de l'an 133 de l'hégire (750 de J. C.), papyrus écrits en caractères cursifs, et qui montraient que l'écriture cursive chez les Arabes, bien loin d'avoir été découverte dans le dixième siècle de notre

(1) *Megasth. ap. Strab. p. 1035 C. ed. Almel. ἀγραφoὶς νομοῖς χρωμα νοῖς. οὐδὲ γὰρ γραμματα εἶδεναι αὐτοὺς ἀλλ' ἀπὸ μνημῆς ἕκαστα διοικισθαι.* — D'après des données astronomiques les Vedas ne sauraient être postérieurs au quatorzième siècle avant notre ère. — Le *Dvandva* dans le *Bhagavadgita* 10,33 est un terme technique de grammaire.

(2) Mars, 1827, p. 206 et 207.

ère, l'avait été au moins deux siècles plutôt. Voici un nouveau papyrus écrit également en caractères cursifs, et qui porte la date 40 de l'hégire. On y lit, entre autres noms, ceux de deux compagnons de Mahomet, dont les pères eux-mêmes avaient également joué un grand rôle du vivant du prophète. Ce sont Abd-Allah, fils d'Amrou (1), et Osama, fils de Zeyd (2). Ainsi, on peut croire que l'écriture cursive, bien loin d'être, comme on le croyait, postérieure à l'écriture cufique, lui est antérieure, et que, par la suite, on ne fit que modifier certaines formes qui avaient été découvertes avec l'usage de l'écriture même.

297. DEUX ODES MYSTIQUES DU POÈTE PERSAN SEYD-AHMED-HATIF; traduites par M. JOUANNIN (*Ibid.*; déc. 1827, p. 344 et suiv.)

Hatif est le nom d'un poète d'Ispahan, qui vivait il y a près d'un siècle. Engagé dans la secte des Sofis, ses poésies respirent tout le mysticisme, toutes les exagérations de ces moines contemplatifs. On y remarque cependant de la grâce dans le style et de l'élévation dans les pensées. Ces deux odes avaient déjà été publiées par M. Jouannin, dans les *Mines de l'Orient*.

298. THÈSE CRITIQUE SUR LA LANGUE ORIGINALE DE L'ÉVANGILE DE ST.-MATHIEU, soutenue devant la Faculté de Montauban; par Charles GRAVITZ. 24 p. in-8°. Paris, 1827.

Il s'agit de déterminer dans quelle langue l'Évangile de St.-Mathieu a été écrit en original, question qui a divisé les plus savans critiques. Si l'auteur est arrivé à une conclusion différente de celle adoptée par la majorité des protestans, c'est parce que les argumens en faveur de l'original hébreu lui ont paru « reposer sur des témoignages et des preuves qu'on ne saurait invalider ».

Il examine quelle est la langue originale de cet Évangile, et les différentes opinions sur ce sujet. Il pense qu'il a été évidemment composé pour les Juifs de la Palestine; que la langue hébraïque était alors langue vulgaire; il expose en faveur de son

(1) Sur Amron, Voyez la notice de Mahomet, par M. Reinaud, *Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, Tom. I, p. 240 et 335 et suiv.

(2) Sur Zeyd, voy. *ibid.* p. 224, 226 et 241-243.

hypothèse les témoignages de Papias, d'Irénée et d'Origène, ainsi que celui d'Eusèbe. Il se demande comment il se fait que l'original se soit perdu dans les premiers siècles, et ne se soit pas même conservé chez les Chrétiens judaïsans, chez les Nazaréens et les Ebionites, et il en conclut que cet Évangile, d'abord écrit en hébreu par Mathieu, se perdit ; de sorte qu'il ne nous reste qu'une traduction grecque exécutée peu après la publication du premier.

Quoique M. Grawitz ait déployé beaucoup de savoir et de critique dans son travail, nous ne pouvons l'adopter, bien que nous reconnaissons que la question est peut-être douteuse. Voici quelques-unes de nos raisons : 1° Entre les mains de qui a péri cet Évangile original de Mathieu en hébreu ? entre les mains des Nazaréens et des Ébionites, répond l'auteur. Mais cet *Évangile des Hébreux*, que ces sectes vénéraient, et qui serait, d'après l'auteur, le Saint-Mathieu original, est différent du texte grec que nous possédons. Comment donc notre texte serait-il la traduction d'un autre texte qui en diffère ? L'objection est grave. L'auteur répond que les Ébionites corrompirent le vrai St.-Mathieu ; fait possible, mais qui ne s'appuie sur aucune espèce de preuve. L'assertion est purement gratuite. 2° Quelqu'un a-t-il vu cet Évangile original ? oui, dit M. Grawitz, mais c'était l'*Évangile des Hébreux*, que Jérôme assure avoir vu et traduit, et non notre Évangile actuel de Mathieu, en langue hébraïque. 3° Surtout, l'auteur ne nous paraît point avoir fait assez d'attention aux caractères parfaitement originaux du style de notre Évangile grec de Mathieu, et à une considération qui nous semble décisive contre son hypothèse, et sur laquelle M. Cellerier, d'après Huy, a si bien insisté. Admettons un moment un original hébreu ; cette version renferme des passages de l'Ancien Testament ; ces passages, reproduits en hébreu, par un Hébreu, vont naturellement être pris dans la version de la bible hébraïque. Supposons maintenant qu'un traducteur grec se présente ; il arrive aux passages cités. Que va-t-il faire ? ou bien il va prendre le texte même des Septante, pour rendre ces passages, ou bien il va les traduire lui-même en grec, d'après le texte original qu'il a sous les yeux. Il n'y a réellement que ces deux hypothèses possibles. Hé bien ! c'est précisément ce que le prétendu traducteur ne fait pas. En comparant Esaïe, XLII, 2,

et Mat. XII, 19, on voit que l'auteur de l'Évangile selon St.-Mathieu, ne traduit pas Esaïe comme les Septante, ne donne pas d'Ésaïe une traduction grecque littérale, mais développe les paroles, et les accommode à son but. Jamais un traducteur n'eût agi ainsi; il eût tout simplement traduit; ce qui est tout à fait incroyable, c'est que ce traducteur rendant en grec un verset hébreu de la bible, n'eût donné ni la version des 70, ni aucune version à lui personnelle, mais qu'il eût modifié et développé la citation dans un sens favorable à son récit. On reconnaît ici entièrement le cachet d'un auteur. Ces considérations nous paraissent sans réplique, et la réponse de M. Grawitz est très-faible.

Ses recherches paraissent aboutir plutôt à cette conclusion, que Saint-Mathieu aurait écrit deux Évangiles, l'un en hébreu, et le même en grec; ce qui n'est pas improbable. Nous aurions voulu aussi que ce savant candidat eut discuté la question de l'*Évangile primitif* (*Ur-evangelium*) et l'hypothèse bizarre, qui consiste à soutenir que cet *Évangile primitif* fut rédigé en hébreu, d'après le consentement général des apôtres, et que, plus tard, sur ce patron, Mathieu écrivit le sien.

Quoique nous différions d'avis avec M. Grawitz sur le fond de la question, toutefois nous n'hésitons pas à reconnaître que sa thèse est l'une des meilleures qui soient sorties de l'auditoire de Montauban. (*Revue protestante*; Tom. V, 3^e année, juin 1824, p. 284.)

299. SEVERIANI, SIVE SEBERIANI GABALORUM EPISCOPI EMESSENSIS HOMILIZ nunc primum editæ ex antiqua versione armena, in latinum sermonem translata; per J. B. AUCHER. In-8°. Venetiis, 1827.

C'est une nouvelle édition fort belle, avec le texte arménien en regard.

300. DEGLI SCRITTORI GRECI, etc.—Des Écrivains grecs, et des versions italiennes de leurs ouvrages; par l'abbé Fortuné FRIDERICI. In-8°. Padoue. (*Bibliot. italiana*; n° CXLVI, p. 252.)

L'auteur de cette nomenclature méthodique des Écrivains grecs, a adopté un plan très-simple, l'ordre chronologique, et son livre ne peut qu'en être plus utile. Il divise les Écrivains grecs en cinq époques : antérieurs à Homère, d'Homère à Alexandre, de celui-ci à Auguste, de là à Constantin; enfin, de

ce prince à la venue des Turcs en 1453. Pour chaque époque, chaque auteur est le sujet d'un chapitre; on donne sommairement la vie de l'écrivain, la liste de ses ouvrages, celle de leurs éditions les plus estimées, et la table très-complète de leurs traductions italiennes. Il n'y a nul doute sur l'utilité d'un pareil ouvrage; il fait honneur au zèle et à l'érudition du savant bibliothécaire de Padoue.

301. ΤΟΥ ΣΦΩΝΤΑΤΟΥ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΒΛΕΜΜΥΔΟΥ ΛΟΓΟΣ. Sapientissimi Nicephori Blemmydæ oratio qualem oporteat esse regem. 24 p. in-4°. Romæ 1827, typis vaticanis (*Giorn. arcad.*; sept. 1827, vol. CV, p. 376.)

C'est un nouvel hommage que fait à la littérature classique M. Mai, lequel, ayant trouvé le discours de Nicéphore Blemmyda dans les manuscrits du Vatican, l'a publié avec une traduction latine.

302. CASP. BARTHII OBSERVATIONES AD D. JUNII JUVENALIS SCHOLIA VETERA et ad aliquot Catulli, Tibulli, Ovidii, Calpurnii, Plauti, Terentii locos, cum ejusdem auctoris adversariis commentariis a B. Spohnio repertis; nunc primum edidit Fr. FIEDLER, Phil. D^r. In-8° de XIX et 235 p.; prix, 1 rthlr. 4 gr. Leipzig, 1827; Mannberger. (Beck: *Allgem. Repertor.*; 1828, vol. I, cah. 2, p. 165.)

Ce travail n'est que le précurseur d'un grand ouvrage de Barth, commenté par feu le prof. Spohn, et que ce dernier avait l'intention de publier. M. Fiedler fait connaître cet ouvrage, ainsi que la nécessité de le dégager d'une foule de matériaux déjà connus, avant de le livrer à la presse. L. D. L.

303. GLOSSAIRE pour le LIBER REGULÆ PASTORALIS de S. Grégoire-le-Grand, manuscrit du X^e siècle, conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de St-Florian, en Autriche. (*Jahrbücher der Litteratur*; T. XXXVII. Feuil. d'annon.; p. 1 et 13, XLI).

Le *Pastoral* de saint Grégoire-le-Grand a joui, pendant le moyen âge, de la plus haute considération: les conciles en recommandaient la lecture aux ecclésiastiques, surtout à ceux qui exerçaient le saint ministère. De là vient que cet ouvrage se trouve en manuscrit dans la plupart des bibliothèques. Mais, à cette époque, plusieurs ecclésiastiques n'ayant qu'une connais-

sance imparfaite de la langue latine, il devint nécessaire de faire des glossaires pour leur expliquer les mots et les passages difficiles. C'est ce qu'a exécuté, dans le 10^e siècle, celui qui a fait la copie du *Pastoral*, que l'on garde à Saint-Florian. Le manuscrit a 172 feuilles, dont 126 comprennent le texte du *Pastoral*; les autres feuilles sont consacrées au *Glossaire* en langue francique ou germanique.

C'est l'idiôme que parlaient les Francs, lorsqu'ils sortirent de leurs forêts pour passer le Rhin; c'est dans la langue *francique* ou *francisque* qu'ils avaient rédigé la loi Salique; c'est la langue que parlait Clovis; c'est celle que l'on parlait à la Cour et à l'armée, sous les rois Mérovingiens; Charlemagne avait transcrit de sa main les vers composés en l'honneur des anciens héros francs, et, sous les princes de sa maison, on continua à parler la langue francique.

La Bibliothèque royale de Paris possède 21 manuscrits de la loi Salique; les 4 où l'on trouve l'ancienne version mérovingienne, nous ont conservé un grand nombre d'expressions prises dans l'ancienne langue francique.

La même bibliothèque conserve dans cette langue un manuscrit d'autant plus précieux, qu'il remonte certainement jusqu'aux temps mérovingiens, et que le texte latin est en regard de la version francique, ce qui facilite l'intelligence de cette version (1).

Il est probable que, dans nos bibliothèques, on pourrait trouver beaucoup d'autres restes de cette ancienne langue, que parlaient nos pères.

En Allemagne, on s'en occupe avec d'autant plus de soin, que cet antique idiôme est resté national, sans être exposé à aucun mélange de dialectes étrangers. Les conquêtes que les Romains firent en Allemagne ne furent que passagères; ils n'eurent point le temps de détruire ou de modifier la langue du peuple à demi vaincu. Les savans de l'Allemagne paraissent donc plus intéressés que nous à faire des recherches sur la langue de leurs pères; ils ont recueilli plus de matériaux, et leur travail peut être plus exact, plus profond.

(1) *Langue et littérature des anciens Francs*, par G. Gley, Paris, 1814. In-8°.

Le *Glossaire* que nous avons annoncé est un nouveau fonds ajouté à leurs richesses. Voici quelques mots que nous y prenons au hasard :

Enitescere, niskinet.

Suspensus, úf-urhapaner.

Rationale, uuizzilahan.

Pusillanimes, muot kalutige.

Improbè, unrehcto.

Excedunt, uzniurgent.

Contabescunt, faulent.

Quod super est, uparmes uuas.

Inordinatè, unredauuasto.

Jus possidendi, mit rehtu negahalonhe.

Ammittitur, forliusit.

Les mots franciques ont la dureté âpre qui convient aux temps mérovingiens. Les ouvrages qui ont paru au commencement de l'époque carlovingienne ont des formes plus douces. plus harmonieuses. (Voyez la *Lungue et littérature des Francs*).

G—Y.

304. LITTÉRATURE EN BOHÈME; par M. KOEPPEN. (*Bibliographitcheskí listi* qui ont cessé de paraître en 1826.) (*Moskofski télégraph.*—Télégraphe de Moscou; août 1826, n° 16, p. 315-316).

On a reçu de Prague les renseignements qui suivent, sur les nouvelles productions de la littérature Tchique ou bohémienne.

Le prof. *Wiatcheslaw Klicpery* a publié, pour l'an 1825, à Krolevtzé (Kœniggratz), un almanach dramatique. Le même almanach *dramatickych*, fort de 300 p. in-12, a paru en 1826, et la publication doit en être continuée pour 1827.

Le prof. *Ivan Sviatopolk Presle*, à Prague, poursuit la publication de son grand ouvrage botanique, imprimé par lui en 1820. Il est sur le point de faire paraître un traité de mécanique.

Le prof. *Sedlatchek* a publié une physique en langue bohémienne.

On doit à M. Makharek (S. C. Machàrek), une traduction de l'art poétique d'Horace en vers allemands et bohémiens. Prague, Kronberger et Weber; 1827, 148 p. in-8°. Le même au-

teur a traduit les opéras de *don Juan*, de la *Famille Suisse* et du *Barbier de Séville*, dont le public a été très-satisfait.

M. Tchélakofsky publie maintenant la 3^e livraison de sa collection des chansons nationales slaves (*Slowanské národní písně*). La première a paru en 1822, la seconde en 1825.

M. Wáclaw Hanka (Viatcheslaf Hanka), bibliothécaire du Musée national Tchèque, a mis sous presse la 3^e livraison de son histoire de Bohême par Portouits. *Historie česká v lithografických obrazech obgasnieny*. Une édition de cette histoire a paru, in-4°, en 1824. Dans cette 3^e livraison, l'histoire de Bohême a été continuée jusqu'à l'extinction de la race de Prjémislaf.

Le même littérateur vient également de publier une 17^e édition de *Zalmowé swatého Dawida w rymech*, ou *Psaumes de David*; par *Girjho Stigryca*. 1827, 294 p. in-12; et *Slavá powest o Stogmjrowi a Brunswjkowi*, c'est-à-dire, ancienne nouvelle sur Stogmisof et Brunswjkof. 1827, 48 p. in-12. A. J.

305. *ESQUISSE D'UNE GRAMMAIRE DE LA LANGUE HAWAII*, ou des îles Sandwich; par HENZI, éditeur. (Voy. le *Bulletin* de sept. dernier, n° 248, p. 228).

Il n'y a que 17 lettres dans la langue hawaii ou sandwich, savoir : 5 voyelles et 12 consonnes que l'on dispose dans l'ordre suivant avec des caractères latins.

a e i o u b d h k l m n p r t ve we
bé de he ke la mu nu pi ro to v w

Pour les mots étrangers on se sert aussi de

f g s y
fe ge se ri.

Les mots de cette langue sont très-riches en voyelles, et quoiqu'elle ait aussi des diphtongues, comme, par exemple, ae (a) oui, ai nourriture, ao pain, pau sont, lei coraux, neuwen de l'herbe, lakou vous, cependant très-souvent, lorsque plusieurs voyelles se suivent immédiatement, chacune est prononcée à part et séparément des autres : par exemple, wa'a canot, ke'oke e de travers, ea'u moi, a'u, o'u de moi.

Parmi les consonnes, on emploie souvent l'un pour l'autre k et t, ainsi que l et r. C'est ainsi, par exemple, que ka'u ko'u signifie aussi bien de moi, mien, que ta'u to'u; la et ra jour, ilio et ino chien, loko et roko l'intérieur, runa et luna la sur-

face, raro et lalo la partie inférieure, hale et hare la maison. L'on emploie aussi quelquefois l et u indifféremment l'un pour l'autre : par exemple, pakene et pakele signifie échappé. Les mots doubles qui sont en grand nombre, et que l'on forme en répétant le mot simple, donnent à la langue hawaii un caractère de simplicité tout particulier. On ignore si ce redoublement ou cette répétition doit désigner une *intension*, du moins ne peut-on pas toujours la prouver d'une manière naturelle. Voici des exemples de pareils mots doubles : au-au nager, ena-ena colère.

On trouve dans la langue hawaii toutes les parties principales du discours, telles que le nom, l'adjectif, le verbe et des particules. Mais très souvent le même mot sert à la fois de nom, de verbe et de particule : par exemple, ai signifie nourriture et manger, aroha, amour et aimer, pule, prier et prière, aoe, rien et point.

Les mots hawaii sont invariables dans leur forme. Les divers rapports du discours sont le plus souvent désignés par des particules séparées, ou aussi par la disposition des mots les uns à l'égard des autres. Ainsi, les déclinaisons et les conjugaisons prises dans le sens strict de ces mots, sont absolument inconnues à la langue hawaii.

La langue hawaii a un article défini et un article indéfini ; on les place, l'un et l'autre, devant le nom.

L'article indéfini c'est, he, et l'on peut aussi s'en passer : par exemple, he moku et moku, un rameau. L'article défini fait au singulier ke ou ka : par exemple, ke kanaka, l'homme, ka rore, l'habit.

Toutes les fois qu'un mot est déterminé d'une autre manière on n'emploie point l'article défini. Si l'article défini est placé au commencement d'une phrase, on y ajoute volontiers o ou na, par forme de pléonasme : par exemple, o-ke akua, nana-i-hane i ke ao ; le Dieu tout puissant qui a créé le ciel et la terre. Il en est de même relativement au pronom. Ni le nom, ni le pronom, ni l'article n'admettent de différence relativement au sexe.

Le nom ne change pas de terminaison au pluriel.

Si, à un substantif, on ajoute une épithète ou un adjectif, l'adjectif est placé après le substantif : par exemple, kanaka ino, un homme méchant.

De même dans la formation des mots composés qui ne sont pas rares, le mot qui exprime l'idée principale précède les autres, et l'on y annexe ceux qui la modifient : par exemple, *spubaka*, pot-tabac ; c'est-à-dire, pipe de tabac.

La langue hawaïi désigne par des prépositions les divers rapports des noms et des pronoms, rapports que d'autres langues expriment par des désinences. Les plus usitées sont les suivantes :

I, ia, vers, contre. Le champ de ces prépositions est si vaste, qu'elles deviennent quelquefois de simples signes pour désigner l'accusatif : par exemple, *hele i ona*, va vers lui ; *kana i ka opo*, enfoui dans la terre.

Par la liaison de ces prépositions simples avec des noms substantifs, on forme des prépositions composées, qui souvent ont la même signification que les simples prises dans un sens absolu ; on peut aussi s'en servir comme d'adverbes.

Les prépositions **i**, **ma**, **o**, et les substantifs qui désignent les rapports de l'espace peuvent être liés ainsi : par exemple, *i-loko*, *ma-loko*, *o-loko*, de l'intérieur.

Le pronom est peut-être la partie du discours la plus parfaite dans la langue hawaïi. Il y a dans cette langue des pronoms personnels et des pronoms adjectifs.

Les pronoms personnels ont trois nombres, savoir : le singulier, le duel et le pluriel ; et le pronom de la première personne a même deux duels et deux pluriels. C'est par la liaison, et en partie au moyen de la fusion des radicaux avec les prépositions dont nous venons de parler, que l'on remplace dans les pronoms les cas qui manquent comme dans les noms.

Pronom de la première personne.

Singulier. *owau*, *nau*, *wau*, *au*, *ou*. Je, moi.

Premier duel, ou première et seconde personne.

o kana, *na kana*, *kana*. Toi et moi, moi et toi.

Les formes qui expriment le génitif, ont été créées par la liaison, et en partie la fusion du pronom avec les prépositions **a**, **o**, **ka**, **ko**, **na**, **no**, etc., appartenant à
no ia ke rore, son habit.

Pronoms adjectifs. — Possessif.

kau, mien.

Pronom démonstratif.

Keia kanaka, cet homme.

Neia wau, cette eau.

Pronom relatif.

Pour désigner les diverses modifications dont ce pronom est susceptible, on emploie de diverses manières le mot *me*, *mea*, qui signifie un.

Pronom interrogatif.

Il y en a un pour les personnes, et un pour les choses.

Pronom distributif.

Hookehe kanaka, quelqu'homme.

Du verbe.

Les mots qui expriment des actions ou des états sont invariables, et le même mot peut servir à la fois de nom et de verbe. On exprime les différentes formes et les temps du verbe par des particules séparées, placées avant ou après le radical. On désigne les différentes personnes par des pronoms personnels. La langue hawaïi ne connaît point de modes dans les verbes, le radical employé seul désigne l'actif : par exemple, *aroha*, aimer, aimant; *hele*, marcher, marchant.

Le passif se forme par l'addition de la syllable *ia*; *aroha ia*, être aimé.

Pour désigner les différens temps, on se sert de certaines particules que l'on place devant le verbe; telles sont, *e*, *i*, *u'a*. Cependant on peut se dispenser de les employer, et c'est alors le sens qui détermine le temps.

e placé devant le verbe désigne le présent et le futur, ainsi que l'impératif.

i désigne le passé défini : *i hoora*, je sauvai.

ua placé devant le verbe, indique le temps entièrement passé.

Le sujet est ordinairement placé devant le verbe. Souvent cependant, il le précède.

La langue hawaïi ne connaît point de verbe substantif qui serve à joindre au sujet le nom qui est un prédicat. Le prédicat dans cette langue est joint au sujet sans le secours d'une pareille copule : par exemple, *o-wau ke hahu*, je (suis) le seigneur.

Des particules.

Les particules remplacent, dans la langue hawaïi, à certains

égards, le manque de désinences tant dans le nom que dans le verbe.

Ai. La signification de cette particule n'est pas clairement indiquée. On prétend que l'idée qu'elle exprime se reporte toujours sur le verbe ou sur le prédicat qui précède, et l'on cite cet exemple : *ma ka mokore i holo ai*, avec le vaisseau qui vint. Ore est l'équivalent de l'a privatif des Grecs.

Vocabulaire de la langue hawaïi.

Mots divers.

Ana, mesure.	Kane, mari.
Anauna, prédiction.	Kibi, qui excite à la révolte.
Anapuno, dix jours.	Kokohe, près.
Aniani, verre.	Kuu, mien.
Iole, souris.	Kukuzeu, construire.
Eiahi, soir.	Katiko, vieux.
Kiai, veiller, garder.	

Noms de nombre.

Atahe, akahe, un.	Mohu, quatorzè.
Arua, deux.	Marima, quinze.
Atoru, trois.	Maono, seize.
Ahu, quatre.	Mahetu, dix-sept.
Arima, cinq.	Mavaru, dix-huit.
Aono, six.	Maiva, dix-neuf.
Ahetu, sept.	Iyakarua, vingt.
Avaru, huit.	Kanaha, quarante.
Aiva, neuf.	Rau, quatre-cent.
Umi, dix.	Manu, quatre mille.
Umikumamakahi, onze.	Kini, quarante mille.
Marua, douze.	Jehu, quatre cent mille.
Makoro, treize.	

D'après l'analyse que nous venons de donner de la langue des îles Sandwich, il est facile de voir que les principales différences entre cette langue et la plupart des langues modernes, sont les suivantes.

Dans les langues modernes, les diphtongues se prononcent par une seule émission de voix.

Dans les langues modernes on ne peut point employer indifféremment une consonne pour l'autre.

Elles ne connaissent point les mots doubles, elles sont assez

riches pour que le même mot n'y serve pas à la fois, de nom, de verbe et de particule. Ce caractère de la langue hawaïi suffirait pour démontrer qu'elle est encore très-imparfaite.

Les mots dont elles se composent sont susceptibles de varier dans leur forme, comme le nom, le verbe et l'adjectif.

La langue hawaïi n'admet de différence de sexe, ni pour le nom ni pour l'article; sous ce rapport elle ressemble parfaitement à la langue anglaise.

Dans la plupart des langues que nous connaissons, le pluriel dans les noms a une forme particulière; dans la langue hawaïi, le nom ne change pas au pluriel.

La langue hawaïi offre quelque analogie avec l'allemand, quant à la composition des mots. En effet, la langue allemande permet, de même que la langue hawaïi, de combiner deux mots pour n'en faire qu'un. C'est de cette manière que les Allemands expriment avec un seul mot cette idée: la prêtresse du soleil (*Die Sonnenjungfrau.*)

Il est étonnant que l'on trouve dans les pronoms de la langue hawaïi un si grand luxe de formes variées, alors que d'autres parties non moins essentielles du discours y sont si pauvres. En effet, il y a dans les pronoms un singulier, un pluriel et un duel, même deux; tandis que les verbes n'ont point de modes.

Si les verbes de la plupart des langues modernes n'ont pas la même richesse de formes que les verbes grecs et latins, au moins ont-ils des désinences dans les divers temps et dans les divers modes.

Dans la langue hawaïi, les temps sont désignés par des particules. Dans les langues européennes, ils le sont par des désinences.

La langue hawaïi ne connaît pas de verbe substantif; ce qui est d'autant plus étonnant, que l'existence se présentant comme base de la modification, il est assez naturel qu'en établissant un système de verbes, on commence par celui qui est destiné à servir de fondement à tous les autres, c.-à-d., par le verbe être.

Le passif dans les verbes est indiqué par une syllabe ajoutée au verbe, chose inconnue dans nos langues européennes.

Ch. RIVA.

306. ARCHIVES PHILOLOGIQUES; publiées par Fréd. baron de

REIFFENBERG; livraisons 1-10. In-8°. Bruxelles, 1825-1827; Tarlier.

Ceux qui chercheraient dans ce recueil des articles de critique sur la littérature ancienne, se tromperaient; car, malgré le titre, les archives philologiques de M. Reiffenberg sont plutôt des mélanges littéraires, et paraissent s'adresser à toute sorte de lecteurs; aussi le style en est-il plutôt celui d'une feuille quotidienne que celui d'un recueil scientifique. L'ouvrage contient plusieurs morceaux intéressants. Dans la 1^{re} livraison, qui justifie le mieux son titre, on trouve un article sur les bibliothèques des Pays-Bas. Nous avons remarqué dans les autres livraisons une notice sur un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne, contenant le voyage de l'archiduc Philippe en Espagne, par Antoine de Lalain, seigneur de Montigny, mort à Gand en 1540. Il y a dans cette relation quelques traits curieux de mœurs; sur le bombardement de Bruxelles au 17^e siècle; sur les particularités qui, dans les ouvrages de sir Walter Scott, ont trait à la Belgique, etc. M. de Reiffenberg analyse beaucoup d'ouvrages relatifs à la littérature et à l'histoire du moyen âge, et montre une érudition très-variée, surtout quant à la littérature de la Belgique. D.

307. SYSTEM DER LOGIK.—Système de logique, par Ch. H. BACHMANN. 650 p. in-8°. Leipzig, 1828; Brockhaus.

Depuis 1781, époque où parut la *Critique de la raison pure* de Kant, l'étude de la philosophie, dans toute son étendue, eut en Allemagne un degré d'importance qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors; les partisans et les adversaires de cette doctrine, et bientôt les nouveaux systèmes de *Fichte*, *Schelling* et *Hegel*, qui à leur tour trouvèrent des commentateurs et des critiques, n'ont cessé jusqu'à ce jour à occuper les têtes profondes de l'Allemagne. La métaphysique surtout dut se ressentir de cette foule de doctrines, néanmoins Kant avait déjà trouvé le secret d'ébranler aussi les bases de la logique, en la partageant en *pure* et *transcendante* et en soutenant que cette dernière doit résoudre le problème de la possibilité des recherches de la métaphysique, tandis que la première n'indique que le mécanisme des opérations de notre esprit.

Là dessus, M. Bachmann observe que, de cette manière, on

s'engage dans un cercle dont il est impossible de se tirer, et qu'il faut bien admettre des idées données que nous possédons avant que la conscience de nous même, qui ne se développe qu'assez tard, ne les classe et les éclaircisse. Au surplus, quelle que soit la différence des 2 écoles sur quelques points de cette nature, elles s'accordent toutes à reconnaître que l'objet de la logique est le développement complet et systématique des lois de la pensée, de même que celui de la philosophie en général est de rechercher et de lier les premiers principes de toutes nos connaissances.

L'auteur a partagé son travail en trois parties; la première qu'il nomme *notions élémentaires*, contient les quatre grandes lois de la pensée, la différence entre la raison (*Verstand*) et l'intelligence (*Wernunft*), le désordre auquel la confusion de ces deux objets a donné lieu, et puis les idées, les jugemens et les conclusions traités avec beaucoup de développemens, où rien de ce qui regarde les opinions des anciens, des scholastiques du moyen âge et des philosophes modernes les plus connus, n'est omis. Cette partie occupe 266 pages.

La seconde traite de la *méthode*, c'est-à-dire de la logique appliquée; l'auteur, à notre avis, a très bien fait d'accorder plus d'étendue à cette partie qu'elle n'en a ordinairement; car la difficulté consiste surtout dans le maniement des principes dans l'application. La même clarté, la même rigueur de démonstration, jointe à des idées ingénieuses et profondes, se fait voir dans cette partie qui occupe plus de 300 pages.

La troisième est consacrée à l'histoire de la logique; c'était une opinion assez répandue que les Orientaux ne méritaient aucune place dans l'histoire de la philosophie; on s'accordait à ne voir dans leurs dogmes que de l'imagination. L'excellent résumé de la philosophie chinoise, rédigé par la personne qui est seule en état de le donner et inséré dans le premier volume de la *Revue trimestrielle* publiée par M. Buchon, les mémoires de *Colebrook* sur la philosophie indienne, l'analyse du *Bhagavadghita* par M. de *Humboldt*, sont la preuve sans réplique du contraire. Nous avons remarqué avec plaisir que M. Bachmann, pag. 579, est d'avis que cette opinion erronée ne venait que de ce qu'on ne connaissait guère les sources, et qu'on s'était habitué à ne trouver tout que chez les Grecs.

L'auteur fait cette remarque au sujet d'Aristote, p. 595 : On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la sagacité de l'homme qui fut en état de donner un tel code à l'esprit, ou la négligence et la servilité des siècles subséquens, qui supportèrent patiemment le joug de cet esprit et ne furent pas en état de combler les lacunes qu'avaient laissées ces ouvrages.

M. Bachmann parle avec quelque détail de la philosophie du moyen âge ; mais d'abord les Arabes y manquent, et ensuite le défaut d'un ouvrage étendu sur cette partie, se fait sentir vivement dans tous les traités qui y sont relatifs ; sans doute les 22 volumes *in-folio* d'*Albert le Grand* et autres masses de subtilités, devant être discutés, semblent exiger une vie toute entière, consacrée spécialement à ces recherches où les résultats semblent ne pas dédommager des efforts ; mais il est vrai aussi « que tout se tient dans la chaîne immense des vérités. »

S.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

308. RAPPORT fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 18 juillet 1827, par sa Commission des antiquités de la France, sur les *Mémoires envoyés, depuis le 16 juillet 1824 jusqu'au 18 juillet 1828.*

Il n'y a pas 10 ans que l'Académie conçut et fit approuver au Gouvernement le projet de diriger de nouvelles recherches sur les antiquités de la France. Ce plan embrassait la connaissance et la description de tous les monumens qui, depuis l'établissement des Grecs et des Romains jusqu'au 16^e siècle, peuvent éclaircir et compléter l'histoire des sciences, des arts, des mœurs, des usages et de la langue de notre patrie.

Ces longs et importants travaux sont le véritable apanage de ces corps qui, par leur renouvellement successif, ne meurent point en effet, et qui peuvent mesurer leur vie et leurs efforts, non par des générations, mais par des siècles d'existence. Pour conduire à leur fin de semblables entreprises, la longueur du temps et la courte durée des jours de l'homme ne sont point un obstacle. Les projets les plus vastes s'achèvent, et des plans gigantesques en apparence, s'ils sont réellement utiles, parviennent à leur accomplissement, sûrs de trouver dans les généra-

tions futures de la science une succession non interrompue de continuateurs habiles et éclairés.

C'est peut-être sous ce point de vue que l'utilité des Académies se fait remarquer d'une manière plus frappante. Le moment était opportun ; il fallait se hâter de sauver du naufrage et de la destruction les débris de nos antiquités nationales.

La révolution avait emporté une foule de monumens historiques, religieux ou chevaleresques. Il en existe encore des plans, des dessins, des descriptions, qu'il était important de réunir et de conserver. Les besoins d'une population croissante et d'une active industrie tendent chaque jour à détruire les chefs-d'œuvre de l'architecture et des arts, dont les Grecs et les Romains ont décoré nos provinces, surtout dans le midi de la France. Il était utile d'opposer une barrière à ces ravages de la civilisation.

Le théâtre d'Orange peut nous en fournir un exemple. Ce monument, plus considérable que les plus grands théâtres de l'Italie, puisque sa largeur est de 182 pieds 6 pouces, tandis que le théâtre de Marcellus à Rome et le Colisée n'ont, le premier que 180, et le second que 160 pieds de diamètre, offre encore dans le plus bel état de conservation sa façade septentrionale. Cette façade ou mur de la scène, composée de portiques, d'escaliers, de vomitoires, d'appartemens nommés *hospitalia* par les anciens, présente une masse imposante ornée d'un grand nombre de pilastres et d'arcades. Comme ce théâtre est situé au milieu de la ville, les voisins s'en étaient emparés, et avaient même commencé à miner les gros murs pour s'y former des logemens.

Le préfet et l'architecte du département ont rivalisé de zèle pour assurer la conservation de ce bel édifice. Avec un faible secours du gouvernement et les généreuses contributions de la province, il y a lieu d'espérer que l'orchestre devant être déblayé par ces travaux, on y découvrira des statues, des bas-reliefs, des ornemens d'architecture, qui dédommageront amplement des frais qu'aura coûtés cette restauration indispensable. De plus, cet édifice antique, ainsi réparé, serait consacré à l'utilité publique, et donnerait à la ville d'Orange, pour ses halles et pour ses foires, un emplacement qui lui manque.

Beaucoup de monumens d'un autre genre sont encore enfouis sous la surface de notre sol, parmi les ruines de nos antiques

cités. Il n'est peut-être pas impossible d'en exhumer quelques-uns de leurs décombres. Outre un théâtre, des thermes, des murs d'enceinte et des portes antiques, déjà on a retrouvé à Fréjus, autrefois *Forum Julii*, l'ancien port, si considérable du temps d'Auguste, le môle et même le phare qui servait à diriger les navigateurs. Nous attendons de M. Texier, ingénieur du département, et auteur du *Mémoire sur les antiquités de Fréjus*, un plan, des dessins, et une description détaillée du phare. Cette découverte, si elle est constatée, serait d'autant plus curieuse, qu'il ne reste aucune trace des phares d'Ostie et d'Alexandrie, et que celui de Fréjus serait le seul monument antique de ce genre qui eût échappé à la destruction.

Enfin pour me borner à un exemple circonscrit, nous ne connaissons encore que fort peu de constructions et d'inscriptions de ces Gaulois, nos ancêtres, qui paraissent néanmoins avoir atteint, avant la domination romaine, un certain degré de civilisation. Ne peut-on pas espérer qu'une investigation plus attentive nous fournira ces témoignages, qui pourraient remplir une des grandes lacunes de l'histoire?

Depuis dix ans, l'Académie a reçu un grand nombre de Mémoires sur la géographie, les antiquités, les monumens, sur diverses parties de l'histoire religieuse, civile ou littéraire de la France. Elle a pris soin de les classer et de les mettre en ordre, dans le but de publier un jour ce qu'il y aurait de plus neuf et de plus important.

Le Gouvernement avait cru devoir encourager ces recherches en mettant à la disposition de l'Académie des médailles d'or, qui étaient distribuées dans la séance publique de cette Académie, aux auteurs des meilleurs ouvrages qui lui avaient été envoyés dans le courant de l'année. Tous les ans, à la même époque, la Commission des antiquités nationales a fait un rapport détaillé sur ces Mémoires, et, depuis 1821, douze médailles et des éloges donnés, d'après un mûr examen, ont récompensé le zèle des hommes laborieux qui se livrent à ces utiles recherches. Le ministère, en 1825, avait suspendu la distribution de ces médailles; elle vient d'être rétablie. Averti par un ministre, appréciateur éclairé du mérite de ces travaux, le roi qui aime et qui protège toutes les connaissances utiles, s'est empressé d'accorder aux lettres ce nouveau bienfait; et les let-

tres et l'Académie s'empreseront à leur tour de lui en témoigner leur reconnaissance.

M. le comte d'Allonville, précédemment préfet de la Somme, et maintenant préfet de la Meurthe, avait envoyé à l'Académie un Mémoire fort étendu sur les camps romains du département de la Somme. L'un de nos confrères en avait porté en 1825, au nom de la Commission des antiquités nationales, un jugement fort honorable, accompagné de quelques observations judicieuses. M. d'Allonville a su en profiter, et les améliorations que son travail a reçues montrent autant de modestie que de persévérance. Il vient de publier ces recherches en un volume in-4° de 216 pages, accompagné de 4 plans, d'une carte levée par d'habiles ingénieurs du cadastre, et de 7 planches consacrées à la représentation de divers objets d'antiquités. Il a fortifié de nouvelles preuves ses premières conclusions, modifié quelques assertions d'abord hasardées trop légèrement. Il nous semble aussi avoir ajouté de nouveaux faits à ceux sur lesquels repose l'opinion de Bergier et de d'Anville, relativement à la position de Samarobriva des *Ambiani*, qui répondait à Amiens, suivant ces auteurs, et que d'autres savans ont placée à Saint-Quentin. Il nous paraît encore avoir retrouvé l'emplacement de Bratuspantium, ancienne cité des Bellovaques, dans le village de Breteuil du département de l'Oise. Enfin les nombreux témoignages qu'il a recueillis, et la discussion éclairée qui les accompagne, ajoutent un certain degré de probabilité en faveur de son opinion que les camps romains de la Somme, qu'il a décrits et figurés, doivent être attribués à Jules-César, et que ces camps fortifiés, *stativa*, étaient une ligne de défense nécessaire pour assurer les opérations de ce général, dans les deux campagnes qu'il employa tout entières à vaincre la résistance obstinée des peuples de la Belgique. Il fait remarquer de plus que, depuis l'époque où la ligne de défense nécessaire a été reportée sur le Rhin, jusqu'à l'invasion des Barbares, cette partie de la Gaule n'a jamais été un centre d'opérations militaires, et que par conséquent elle n'a pu nécessiter, pendant cette période, la construction de fortifications semblables.

L'Académie a décerné une des 3 médailles à M. d'Allonville. Il y a du mérite à savoir allier ainsi les travaux historiques avec ceux de l'administration; et l'Académie a la satisfaction de pro-

clamer que plusieurs magistrats ont fait preuve du même zèle.

57 cippes portant des inscriptions funéraires ont été découverts au mois de septembre 1826, dans le mur d'enceinte de la ville de Bordeaux. Quelques-uns de ces cippes sont décorés de bas-reliefs qui appartiennent à une époque où l'art, dégénéré sans doute, n'avait pas cependant oublié ses règles et ses proportions élégantes. Plusieurs figures conservent encore une partie de la couleur rouge dont elles étaient peintes dans l'origine. Votre Commission a lu avec intérêt, un Mémoire composé, au sujet de cette découverte, par un antiquaire à qui nous devons déjà plusieurs travaux du même genre. En expliquant les 57 inscriptions dont 14 n'offrent que des noms celtiques, M. Jouannet démontre que plusieurs de ces monumens appartiennent au premier siècle de notre ère; que la plupart sont de l'époque des Antonins, et qu'il n'en est aucun qui ne soit antérieur au règne de Constance. M. Jouannet est de plus auteur de trois notices fort bien faites sur le département de la Gironde, d'un ouvrage étendu sur les voies romaines du même département, et d'un Mémoire sur une inscription curieuse d'un tombeau en marbre trouvé au Peyrat, près de Bordeaux. Tous ces travaux ont déjà été mentionnés honorablement dans les précédens rapports de votre Commission. Félicitons-nous de ce que M. Jouannet, porté par son goût vers des travaux qui intéressent les arts et les lettres, est en même temps un des préposés à la conservation des antiquités du département de la Gironde. Il saura faire respecter les restes précieux de la civilisation romaine, les bas-reliefs, les bronzes, les inscriptions tracées sur la pierre ou sur le métal qu'un heureux hasard peut faire découvrir; car après Arles, Nîmes et Lyon, le sol de Bordeaux, entre toutes les villes de France, est peut-être celui qui recèle le plus grand nombre de monumens. La Commission propose à l'Académie de décerner une médaille à M. Jouannet.

On se contentera d'indiquer ici un Mémoire de M. François Rever, votre correspondant, sur une quantité considérable de petites statues en terre cuite, de travail antique, trouvées, en 1825, dans la forêt d'Évreux, département de l'Eure. Dans la séance publique de l'Académie, le 28 juillet 1826, M. Hase, membre de votre Commission, vous a rendu un compte détaillé de cette découverte inattendue. Vous vous rappellerez que,

faute de surveillance, les paysans avaient profité de l'obscurité de la nuit pour briser le plus grand nombre de ces petites statues, et pour enlever les autres de la cavité construite en briques où on les avait trouvées. Informé trop tard de ce pillage, M. Rever n'en put recueillir qu'environ une douzaine dont il a bien voulu nous communiquer les empreintes moulées en plâtre. Parmi les figurines qui nous sont parvenues, nous avons distingué une Vénus Anadyomène, un Mercure avec les trois principaux attributs de ce dieu, le pétase ailé, la bourse et le caducée; enfin plusieurs bustes qui paraissent être des caricatures du genre de celles que le comte de Caylus a publiées dans le III^e tome de son Recueil d'antiquités. Sans doute, ces petites statues ne sont pas toutes d'un travail également soigné; mais ce que nous en avons vu suffit pour faire regretter vivement la perte du reste; et nous désirons que les détails dans lesquels nous sommes entrés puissent contribuer à augmenter la surveillance des autorités locales toutes les fois qu'un semblable hasard fera découvrir, dans le sein de la terre, des restes précieux d'une civilisation et d'un ordre de choses qui ne sont plus. M. Rever a composé, sur ces monumens, une Dissertation, imprimée depuis à Évreux en 1827. Il a joint à cet opuscule l'explication ingénieuse d'une inscription qui se lisait jadis sur une des plus anciennes églises de Pont-Audemer, bâtie vers la fin du 7^e siècle.

Infatigable dans ses recherches pour éclaircir les points obscurs de la géographie ancienne et du moyen âge, M. Rever a fait paraître la même année un Mémoire sur l'emplacement d'*Uggade*, position romaine, que d'Anville croit être le Pont-de-l'Arche, et que notre savant correspondant fixe au confluent même de l'Eure et de la Seine, sur les rives gauches de ces 2 rivières, et par conséquent à quelque distance au-dessus du Pont-de-l'Arche. Le Mémoire est terminé par des considérations sur l'origine de cette dernière ville et sur l'étymologie de son nom; elles prouvent que M. Rever réunit les connaissances de l'archéologue qui étudie les monumens, et la méthode du logicien qui sait combiner les faits et les éclairer par leur rapprochement.

La Commission propose à l'Académie d'accorder à M. Rever une des trois médailles.

Outre les Mémoires qui ont paru mériter le prix, l'Académie a reçu différens ouvrages sur les antiquités nationales. Nous rendrons un compte détaillé de ceux qui, par l'importance ou la variété des recherches, par la nouveauté de leurs résultats et par la critique judicieuse des auteurs, ont particulièrement fixé notre attention. Nous parlerons plus succinctement des Notices et Mémoires qui, moins étendus, contiennent cependant des recherches utiles, et ajoutent ainsi aux vérités historiques quelques faits nouveaux que le zèle des auteurs et un heureux hasard, a dérobés aux ténèbres de l'antiquité.

M. Schweighæuser fils, dont vous avez eu déjà occasion d'apprécier l'érudition variée et solide, a retracé l'histoire de l'ancienne Alsace, et indiqué les lieux remarquables et les monumens romains que renferme cette contrée. Il nous a fait parvenir le dessin d'un vase de verre d'une forme singulière, trouvé dans un sarcophage antique aux environs de Strasbourg; on y lit une inscription latine qui, selon toute apparence, se rapporte à l'empereur Maximien, collègue de Constance Chlore. La forme et les ornemens de cette coupe, que M. Schweighæuser trouve entièrement semblable à une autre publiée par Fésa (1), présentent un intérêt particulier, et peuvent servir à expliquer des passages de Pline mal interprétés jusqu'à présent.

M. Mangon de la Lande, inspecteur des domaines, entreprend de prouver que la ville d'Amiens n'est point la *Samarobriua* de César, et que ce nom appartient à l'antique *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui Saint-Quentin, département de l'Aisne. Votre Commission a examiné avec soin le Mémoire imprimé, dans lequel M. de la Lande a essayé de résoudre cette question géographique, qui offrait des difficultés, et dans laquelle l'auteur a fait preuve de talent et de connaissances. Selon lui, les points de vue les plus essentiels et les plus sûrs n'avaient point été encore saisis. On a vu plus haut que M. d'Allonville pensait, avec Bergier et d'Anville, que la *Samarobriua* des Ambiani n'est pas Saint-Quentin, mais Amiens.

Un Mémoire manuscrit sur la position de *Gemabum*, que M. Mangon de la Lande rapporte à Gien, offre le même genre de

(1) Dans l'édition italienne de l'*Histoire de l'art* de Winckelmann, Tom. I, p. 42.

mérite, dont l'auteur a déjà fait preuve dans un ouvrage imprimé, il y a 2 ans, sous le titre d'*Essai historique sur les antiquités du département de la Haute-Loire* (St.-Quentin, 1826 in-4°). Cet ouvrage est remarquable par le grand nombre d'inscriptions inédites ou complétées, de médailles décrites, de renseignemens pris sur les lieux, par une dissertation intéressante sur les voies romaines qui jadis traversaient le département, et par les indications exactes des monumens de tout genre, conservés dans cette partie de l'ancienne Auvergne.

Un souterrain d'une étendue considérable, prenant naissance sous les ruines d'un château du moyen âge, a été découvert, il y a quelques années, à Soultzmatten, département du Haut-Rhin. Après avoir traversé, non sans peine, de longs et étroits corridors taillés dans le roc, on arrive au centre de la montagne, à des cavités qu'on n'a pas encore pu explorer dans toute leur profondeur; elles sont remplies d'amas de terre, mêlés d'ustensiles en fer et de fragmens de brique. Un de vos correspondans les plus actifs, que ses travaux sur Tibulle placent au rang de nos habiles philologues, M. de Golbéry, conseiller à la Cour royale de Colmar, a envoyé à l'Académie une description de ce souterrain, avec quelques conjectures sur l'usage auquel il pouvait être destiné. Était-ce une communication entre le château qui occupait jadis cette hauteur, avec un autre fort, situé dans le voisinage? était-ce un lieu de sépulture? Ces longues galeries ont-elles été creusées dans le roc pendant le moyen âge, ou bien par des peuples antérieurs à la domination romaine? M. de Golbéry est loin de partager la crédulité des écrivains doués de plus d'imagination que de critique, et il a su garder une sage réserve au sujet de ces questions que les monumens ne permettent pas encore de décider d'une manière positive. En nous communiquant la notice du souterrain de Soultzmatten, il nous annonce en même temps un Mémoire étendu sur le *Mons Brisiacus*, mentionné dans les itinéraires, et où se trouvent encore des restes de constructions romaines, au milieu de la ville moderne nommée le *Vieux Brisac*. Votre Commission, dès qu'elle aura reçu ce nouveau travail, s'empressera de vous en faire part : ce sera un titre de plus à la reconnaissance que nous devons au zèle, à la sage érudition, et aux travaux multipliés de notre correspondant.

Des recherches sur les antiquités de 12 départemens voisins des Pyrénées assurent à M. Alexandre du Mège un rang distingué parmi ceux qui, dans ces dernières années, se sont occupés des antiquités nationales. Vous vous rappellerez sans doute que M. du Mège a déjà obtenu un des 3 prix que le ministre mettait annuellement à votre disposition : aujourd'hui, continuant à enrichir la science, il fait espérer la publication prochaine de son *Archéologie Pyrénéenne*, grand ouvrage en 5 volumes de texte, avec 2 volumes in-fol. de planches. Depuis le dernier rapport qui a été lu dans votre séance publique, nous avons reçu de lui un Mémoire curieux sur une inscription trouvée près de Béziers, département de l'Hérault ; M. du Mège, en remplissant les lacunes, fait voir qu'elle date de l'an 440 de notre ère, et qu'alors une église chrétienne fut élevée dans ce lieu par un personnage que, d'après son nom, on croirait avoir appartenu aux peuples conquérans établis dans la partie méridionale des Gaules. Le fondateur était prêtre, et ce fait mérite d'être recueilli : c'est une exception à la règle commune d'après laquelle les nouveaux maîtres des provinces romaines, en se réservant le pouvoir militaire dans les pays soumis, abandonnèrent pendant long-temps aux populations latines les grades et les dignités ecclésiastiques.

Un monument, ignoré jusqu'à présent, vient d'être décrit par M. Maugin, membre de la Commission des antiquités du département des Vosges. A une lieue nord-ouest de la ville de Darné, dans un canton solitaire, ombragé de forêts, s'élève une montagne dont la crête est couronnée d'un vaste rempart, que ni les orages, ni le travail de la végétation durant des siècles n'ont encore pu détruire. Cette enceinte, désignée dans le pays par le nom du *Châtelet gaulois*, forme une ellipse assez régulière qui se prolonge, dans la direction de son axe, jusqu'à 128 mètres, sur 83 mètres de largeur. Des *tumulus* élevés dans l'intérieur, les uns oblongs, sépultures collectives de simples soldats, les autres en cônes, érigés à des chefs, renfermaient sans doute la dépouille de ces guerriers ; mais, sur un sol aride, ces tombelles, soumises depuis tant de siècles à l'action du soleil et des pluies, ont été presque entièrement détruites. Deux roches seules sont encore debout sur la partie la plus élevée du plateau ; elles semblent avoir servi de supports à un bloc supérieur

aujourd'hui renversé, et avoir fait partie d'un de ces monumens en pierres brutes que l'on nomme communément *Dolmen*, et qui sont si fréquens dans toutes les contrées habitées jadis par la race celtique.

Tels sont, Messieurs, les principaux mémoires qui, dans ces 3 dernières années, vous ont été adressés par nos savans collaborateurs; mais les découvertes d'antiquités faites, dans le même espace de temps, dans toute l'étendue de la France, sont bien plus nombreuses. Outre les travaux publiés par les sociétés qui, dans les départemens, s'occupent de recherches archéologiques, beaucoup de détails curieux de ce genre nous ont été transmis successivement par Son Exc. le Ministre de l'Intérieur. Des cercueils en pierre, en grand nombre, ont été trouvés à Montjavoult, département de l'Oise. Mais nul signe, nulle inscription, nul emblème ne décorant ces tombes, il est difficile de fixer l'époque à laquelle elles appartiennent. La même incertitude règne à l'égard de plusieurs vases découverts dans la commune de Matignon, près Plancoët, département des Côtes-du-Nord. S'il faut en croire ceux qui les ont examinés sur les lieux, ces vases contenaient un violent poison selon les uns, des parfums suivant les autres.

74 vases en terre cuite, verre ou métal, environ 400 médailles d'argent ou de bronze, des débris d'armes, enfin un certain nombre d'objets d'ornement en métal, en ivoire et en verre de couleur, ont été découverts par des fouilles faites au faubourg de Brequerecque, près Boulogne-sur-Mer. Près de l'emplacement de l'ancien *Gessoriacus portus*, une trentaine de squelettes étaient placés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'un carré de maçonnerie, autour duquel on a recueilli ces divers objets. Les débris d'armes et l'absence de toute inscription peuvent faire croire que les corps renfermés dans le monument appartiennent à une de ces nations conquérantes qui, vers la fin du 4^e siècle, et au commencement du 5^e, inondèrent le nord de la Gaule. Toutefois, d'après les renseignemens donnés par la Société académique du commerce et des arts de Boulogne, une grande quantité de cubes de couleur, dont plusieurs étaient encore réunis, a été trouvée près de ce lieu de sépulture; ce qui porte à penser que des pavés en mosaïque du temps des Romains ont existé ou existent encore dans les environs. La

Commission croit qu'il serait utile que la Société de Boulogne fût mise en état de continuer ses recherches. Selon toute apparence, elles feraient découvrir quelques inscriptions ou des monumens de l'art; et elles pourraient jeter de nouvelles lumières sur l'histoire d'une ville aussi intéressante par sa position, que par les événemens dont ses environs ont été le théâtre.

En terminant cet exposé, votre Commission ne peut qu'exprimer le vœu de voir des travaux qui ont un intérêt si réel pour les antiquités de la France, repris et continués avec un nouveau zèle. On a l'assurance que, grâce à la protection du Gouvernement et aux encouragemens que l'Académie pourra offrir aux auteurs des Mémoires les plus importans, ces recherches produiront, en diverses parties de la France, des découvertes remarquables, des observations utiles, et des résultats de plus en plus dignes de l'attention du public et de l'approbation de tous les bons esprits. *Signé* : Mongez, le comte de Laborde, Hase, Jomard, Dureau de Lamalle, *rapporteur*. L'Académie, après avoir entendu la lecture de ce rapport, en a adopté les conclusions. *Certifié conforme*, DACIER.

309. ANALYSE DE HUMA MEDALHA, etc. — Analyse historico-numismatique d'une médaille d'Honorius; par le vicomte de SANTAREM. In-4°. Falmouth, 1818.

La médaille qui est le sujet de cette dissertation est en or, et porte du côté de la tête DN. HONORIVS P F AVG, *dominus noster Honorius pius felix augustus*; et au revers, VICTORIA AVGGG M. D.; et à l'exergue COMOB. Elle a déjà été décrite par les numismatistes. M. de Santarem l'examine dans ses rapports avec l'histoire, après avoir fait remarquer les diverses parties du costume des figures, et expliqué, d'après les règles connues, les diverses légendes et leurs abréviations.

310. MÉMOIRE SUR CINQ MÉDAILLES DES PRINCES ARABES D'AFRIQUE; par le Père Joseph de St.-Antoine MOURA. (*Mémoir. de l'Acad. de Lisbonne*; T. X, 1827, p. 9 et suiv.)

De ces 5 médailles 2 ont été trouvées par un laboureur en Portugal, en creusant la terre; les 3 autres ont été apportées par l'auteur lui-même des côtes d'Afrique. Trois de ces médailles appartiennent aux princes Almoades qui occupèrent une par-

tie de l'Afrique, de l'Espagne et du Portugal, dans les 6^e et 7^e siècles de l'hégire, 12^e et 13^e siècles de notre ère; les 2 autres à 2 princes de Marok, qui ont régné dans le 16^e siècle de notre ère. Ces médailles n'offrent rien de nouveau. L'auteur est cependant parvenu à y rattacher quelques faits historiques intéressans.

HISTOIRE.

311. **EXTRAIT DE L'ATLAS HISTORIQUE, GÉNÉALOGIQUE, CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE** de A. LE SAGE (COMTE DE LAS-CASES), ou Cartes les plus classiques et les plus utiles, etc. In-folio; prix, 12 fr. Paris, 1828; Teste, édit., rue Bourbon-Villeneuve, n^o 9.

L'auteur de cet important ouvrage, dont le succès, depuis 1802, époque de la 1^{re} publication, a été aussi universel (1), voulant le répandre davantage, en faire jouir la jeunesse studieuse et le mettre également à la portée de tout le monde, en a distraît les huit cartes principales les plus élémentaires comme les plus essentielles, qui forment entr'elles un corps d'ouvrage susceptible d'intéresser tout lecteur jaloux d'acquérir des connaissances ou de se les rappeler. Ces cartes et tableaux, dont la filiation est non interrompue, se présentent, dans la composition de l'*extrait*, dans l'ordre numérique qui suit : n^o I, Traité de l'histoire universelle ancienne; n^o II, de l'histoire universelle moderne; n^o III, de la géographie de l'histoire, ou situation relative des états et souverains de l'Europe durant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, etc.; n^o VI, de la Grèce ancienne, historique et fabuleuse. Au milieu de ce numéro est la carte géographique de la Grèce, dont les subdivisions sont distinguées par des teintes plates diverses; n^o VII, l'empire romain. Au centre, est gravée la carte de cet empire colossal, qui, selon l'auteur, comptait une population de 120 millions d'habitans. Cette carte est subdivisée en 9 grandes provinces romaines, Bretagne, Gaule, Italie, Espagne, Illyrie, Asie mineure, Syrie, Égypte, Afrique; n^o VIII, l'invasion des Barbares; ce

(1) Huit à neuf éditions ou réimpressions épuisées attestent également ce succès; composé de 33 feuilles in-fol., édition 1823. Prix: 136 fr.

numéro mérite une attention toute particulière par la clarté qu'il peut jeter sur cette époque confuse de l'histoire. A son centre, se trouve un canevas géographique colorié, ou le tableau de la transmigration des Barbares qui ont envahi l'empire romain, montrant la route qu'ils ont suivie, leur point de départ et celui de leur établissement ou de leur destruction; n° IX, carte généalogique générale de la France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI. Ce numéro a le grand avantage de présenter chaque roi ou prince avec l'ensemble de tous ses rapports soit de famille, soit historiques et politiques. On voit en même temps à côté du nom de chaque souverain, un résumé succinct des plus grands événemens de son règne; n° XII, sous le titre de Carte géographique de la France, sont deux cartes placées à droite et à gauche qui font connaître, la 1^{re} l'accroissement graduel et caractérisé du territoire français depuis Hugues Capet jusqu'à nos jours; des teintes plates de différentes couleurs montrent la manière dont chaque réunion s'est effectuée; la 2^e présente la France par provinces et départemens; des tableaux partiels donnent les noms des chefs-lieux et la population des départemens, des pays réunis par le traité et après le traité de Lunéville, et des colonies. La géographie physique de la France, les batailles, les lieux où elles se sont données, les parlemens, les duchés-pairies, les provinces où ils se trouvaient, et les familles qui les possédaient, etc., etc., font aussi l'objet d'autres tableaux de détails.

On doit savoir bon gré au comte de Las-Cases de l'heureuse idée qu'il a eue de détacher de son grand ouvrage les numéros dont nous venons de donner l'analyse, et d'avoir ainsi formé un extrait (2) d'une application spéciale à l'instruction de la jeunesse.

SUEUR-MERLIN.

312. ORIGINES. — Les Origines, ou Remarques sur l'origine de plusieurs états, empires et villes; par sir W. DRUMMOND. In-8°. Londres. (2^e article : l'hébreu considéré comme la langue primitive du genre humain.)

Sir W. Drummond entreprend de prouver, par le texte même

(1) On peut le compléter en y joignant la Mappemonde géographique et historique, qui est d'une utilité première et générale; elle se vend séparément 2 fr.

de la Bible, qu'avant le déluge, les hommes parlaient hébreu; il se fonde sur ce que certains personnages antédiluviens, Caïn par exemple, portent des noms dont l'étymologie toute hébraïque rappelle explicitement les raisons particulières qui leur ont fait donner tel ou tel nom. L'auteur regarde comme incontestable, que les principes fondamentaux et le caractère essentiel de la langue parlée par Noé se sont conservés dans l'hébreu et dans les dialectes qui s'y rapportent. Selon lui, cet idiôme était le langage des Chananéens du temps d'Abraham et de Moïse; il ajoute qu'il a dû se maintenir dans sa pureté plutôt chez les descendants de Chanaan que chez ceux d'Héber : c'est ainsi qu'il explique pourquoi Jacob parlait hébreu, et Laban chaldéen.

Quelque influence qu'aient exercée les sujets de Nemrod sur la religion des Juifs, sir W. Drummond nie qu'on doive leur attribuer l'introduction dans la langue, d'un grand nombre de termes sacrés ou profanes qui se sont répandus chez une multitude de peuples, conservant partout une ressemblance frappante ou même une identité exacte de sens ou de prononciation. Telle est peut-être, suivant le même, l'origine de cette analogie générale et parfaite qui se remarque entre les principes de toutes les langues anciennes. Il aime mieux croire que ce sont les restes d'une langue universelle dont toutes les variétés viendraient aboutir à un centre commun, qui serait le Pentateuque (1).
(*Classical Journal* ; n° 66.) E. C. D. A.

313. *PRODOLGÉNIE VSIÉOBSTSCHĖĖ ISTORII.* — Continuation de l'histoire universelle des anciens peuples civilisés, depuis l'ère chrétienne jusqu'à la chute de l'empire d'Occident; par M. ERTOF. Tom. I^{er}. In-8° de 404 pag. Pétersbourg, 1826; Smir-dine. (*Siévernaïa ptchela.*—*Abeille du Nord* ; n° 22, 20 févr. 1826.)

M. Ertof, qui a déjà publié l'histoire des anciens peuples en cinq volumes, la termine actuellement par l'histoire de l'empire romain jusqu'à sa chute. Le premier volume que nous annonçons ici, renferme l'histoire romaine depuis Auguste jusqu'à la mort de Néron. Cet ouvrage doit procurer une lecture agréable et instructive aux personnes qui n'ont pas eu l'occasion d'apprendre l'histoire d'une manière classique. A. J.

314. *THE MUHAMMEDAN SYSTEM OF THEOLOGY*, etc. — *Système*
(1) M. Drummond est mort en oct. 1828 à Rouen.

de théologie mahométane ; ou Abrégé de l'histoire et des doctrines de l'islamisme comparé avec le christianisme ; avec des remarques sur les prophéties relatives à la dissolution de ce système ; par le rév. W. H. NEALE. In-8° ; prix, 10 schel. Londres, 1828.

315. HISTORIA SEMIPELAGIANISMI ANTIQUISSIMA. Commentatio inaug., etc. ; par J. GEFFKE, D^r en phil. Accedunt *fragmenta e codice manuscripto versionis collationum Cassini germanicæ*. In-4° de 60 p. ; prix, 12 gr. Gœtting, 1826 ; Vandenhœck. (*Allgem. Liter. Zeitung* ; août 1827, n° 201, p. 763.)

D'après le titre, on devait s'attendre à un traité sur l'histoire la plus ancienne du semipélagianisme ; cependant, l'auteur ne parle que du semipélagianisme primitif, depuis sa naissance, jusqu'en l'an 434. L'introduction expose l'importance des questions anthropologiques qui ont été agitées pendant les contestations augustin-pélagiennes, les infortunes qu'ont éprouvées les Pélagiens, etc. Le premier chapitre offre des notices biographiques et littéraires relatives à Cassian. L'auteur renvoie à cet égard aux traités de WIGGERS (*Bulletin*, 1827, Tome VII, n° 367), de *Joanne Cassiano Massiliensi, qui semipelagianismi Auctor vulgo perhabetur*, où cette matière est traitée avec plus de détail. Le chap. 2 traite exclusivement des écrits de Cassian ; le 3^e offre la doctrine de cet écrivain, savoir : 1) *De statu hominis primitivo et corrupto* ; 2) *De libero arbitrio* ; 3) *De grâtiâ Dei* ; 4) *De decreto universali*. Le chap. 4 a pour objet les lettres que Prosper et Hilaire ont adressées à St.-Augustin en 429, relativement aux semipélagiens gaulois ; les lettres de Prosper à Rufinus et son poème *De ingratia*. Dans les chap. 5 et 6, l'auteur expose la doctrine des semipélagiens d'après les lettres de Prosper et Hilaire. Le chap. 7 s'occupe des deux livres que St.-Augustin a écrits contre les semipélagiens, l'un *De prædestinatione Sanctorum*, et l'autre *De dono perseverantiæ*. L'auteur renvoie, à l'égard de ces deux livres, à l'exposé de Wiggers sur l'augustinisme, etc. (*Berlin*, 1821). Dans le 8^e chapitre, il est question des *Capitula Gallorum*, des réponses de Prosper, des *Objectiones Vincentianæ* (ou *Vicentianæ*, d'après les Bénédictins), des *Excerpta Genuensium* et des réponses de St.-Augustin. Le 9^e chapitre traite du voyage de Prosper et de Hilaire à Rome, et de la lettre que le pape Célestin écrivit à quel-

ques évêques gaulois en 431. Enfin, le chap. 10 traite de l'écrit de Prosper contre Collator, et de deux épigrammes contre les détracteurs de St-Augustin. Ce traité est suivi d'un appendice où l'auteur aborde quelques matières qu'il n'a pu convenablement placer dans le corps de l'ouvrage. Dans le 1^{er} chapitre, il parle de Vitalis le Carthaginois; dans le 2^e, il examine la question si Cassien peut être considéré comme fondateur du semi-pélagianisme; dans le 3^e, il traite du couvent de Lirinus; dans le 4^e, de Hilaire d'Arles et de l'auteur du poème *De Providentiâ*; dans le 5^e, d'Eucherius, de Lyon; et dans le 6^e de *Vincentius Lirinensis*. Il paraît, d'après le journal cité, que l'auteur a heureusement traité son sujet. Il n'en est pas de même sous le rapport de la latinité.

L. D. L.

316. SUR LES AUTEURS BYZANTINS OÙ NESTOR (HISTORIEN RUSSÉ)
A PUISÉ LES MATÉRIAUX DE SA CHRONIQUE; par M. STROÏEF.
(*Sievernî Arkhîf*. — Archives du Nord; n^o 11, p. 217, et n^{os} 19 et 20, p. 274. Pétersbourg, 1826.)

Les annalistes ou chroniqueurs russes, dont le nombre est considérable, ne s'accordent pas toujours entr'eux; mais leur commencement est presque le même jusqu'au 12^e siècle, à l'exception de quelques faits qui ne sont que des interpolations faites après coup. Ce commencement porte en général le nom de *Vremennik Nestora*, ou Chronique de Nestor, laquelle n'est pas intégralement parvenue jusqu'à nous. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la vraisemblance de cette hypothèse; il suffit de savoir qu'elle est généralement adoptée. Schlœzer, qui s'est particulièrement occupé de l'étude de cette chronique, a judicieusement observé que plusieurs des faits qui y sont mentionnés ont été puisés dans les chroniques bysantines. Dans son célèbre ouvrage intitulé *Nestor's russische Annalen*, il a développé son opinion à cet égard d'une manière assez circonstanciée, et il a même cité quelques passages de l'annaliste russe entièrement conformes aux historiens qui lui ont servi de guides; cependant, malgré tous ses efforts, il n'a pu déterminer au juste quel était nommément l'auteur grec que l'annaliste russe avait copié. D'abord, il en suppose 3 : Le Syncelle, l'auteur de la Chronique paschale, et Cedrenus; puis il ne parle que du dernier; enfin, il termine par dire que peut-être avec le temps on trou-

vera un Byzantin avec lequel Nestor sera encore plus d'accord qu'avec Cedrenus. « *Vielleicht aber findet jemand noch einen Byzantiner auf, mit dem Nestor noch genauer, als mit Kedren übereinstimmt.* »

Cependant, Nestor indique évidemment la source où il a puisé : en décrivant les mœurs des anciens peuples, il commence ainsi : *George dit dans sa Chronique*, et il cite un passage assez étendu de cet auteur. Schlœzer connaissait fort bien cette circonstance, et aucune recherche ne lui a coûté pour tâcher de l'expliquer; mais ni l'immense érudition de cet infatigable savant, ni la profonde connaissance qu'il avait de tous les auteurs byzantins, ni même toutes les facilités que présentait la bibliothèque de Goettingue, rien n'a pu faire découvrir jusqu'ici quel était ce mystérieux George, de sorte que le témoignage de Nestor n'est plus devenu qu'une supposition. Schloezer conclut en disant que le mot *George* a été interpolé par un ignorant copiste, et que ce passage doit être lu de la sorte : « *Voici ce que dit Césarius, frère du grand Grégoire* ; car *Cedrenuscite Césarius*. Telles sont les conclusions qui sortent quelquefois de la plume des critiques les plus recommandables.

D'innombrables exemples ont prouvé que plus on cherche et moins l'on trouve, et que le hasard fait souvent plus que les efforts les plus assidus pour découvrir la vérité. C'est ce qui est arrivé à M. Stroïef. Il y a quelques années, en 1819, il eut connaissance d'une traduction slavonne, fort ancienne, ayant pour titre : *Vrémennik o prostie ot razlitchnikh khronograph i skazatiel, sobrane gé i slogenne Gueorguïemc, gréchnime monakhomc* Chronique tirée de divers chronographes et historiens, simplement recueillie et mise en ordre par George, moine pécheur (1), indigne. Après un examen bien mûr et bien réfléchi, ce George, pécheur indigne, s'est trouvé n'être autre que le George de Nestor. M. Stroïef eut alors le projet de faire part de sa précieuse trouvaille aux archéologues russes; mais le sort voulut que le mystérieux George fût encore condamné pour quelque temps à l'oubli.

Six endroits de cette chronique de George se trouvent littéralement semblables à ceux de Nestor : 1) Sur les mœurs des peuples anciens; 2) De l'enchanteur Apollonius; 3) De l'étoile

(1) Απειροπαλος Γεργιος.

de Lampadius ; 4) D'un enfant monstrueux, et d'un chien à six pattes ;) De l'expédition d'Ascold et de Dir ; 6) De la défaite d'Igor par les Grecs. On y lit également plusieurs passages, comme celui où il est question de l'ancienne cosmographie, qui ont pu être tirés de Cedrenus, comme le suppose Schloezer, ou de tout autre Byzantin, dont le nom ne nous est pas encore parvenu.

M. Stroïef abandonne la précieuse traduction du moine George aux investigations des savans, mais il ajoute que, quand bien même l'original grec de cette chronique serait connu, et qu'il eût été publié, le manuscrit slavon n'en resterait pas moins un monument d'autant plus digne d'être conservé, qu'il prouve que Schloezer lui-même n'avait pas une connaissance parfaite de tous les auteurs byzantins.

M. Stroïef fait encore l'observation suivante : le commencement des annales russes renferme si peu de faits relatifs aux fastes nationaux, qu'à l'exception de quelques notions topographiques et ethnographiques de la Russie, et de quelques traditions populaires, tout le reste est presque littéralement extrait des auteurs byzantins. M. Polévoï, dans ses Remarques sur la chronique du patriarche Nicéphore, a même prouvé que Nestor leur avait emprunté sa chronologie. Pourquoi l'empereur Michel paraît-il un personnage aussi important aux yeux de cet annaliste ? C'est que c'est sous le règne de ce prince que les historiens byzantins font pour la première fois mention des Russes ; et que ces Russes, d'après l'hypothèse du moine de Petchersky, ne sont autres que les Kiéviens d'Ascold et de Dir. La tradition orale n'a que fort peu servi à Nestor. Il ne possédait aucune des sources historiques nationales : qu'avait-il donc de mieux à faire que de s'en tenir aux écrivains byzantins ? Les récits des premières expéditions des Russes contre Constantinople en 907 et 945 ; les traités de paix eux-mêmes ont été traduits par Nestor de quelque chroniqueur grec oublié, ou dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous. Le style, les détails, l'obscurité elle-même qui règne dans les écrits, rien n'appartient au père de l'histoire russe. Tout prouve, en un mot, que, jusqu'au XI^e siècle, il n'y a rien d'original dans la chronique de Nestor. A. J.

317. COMMENCEMENT ET ORIGINE DE LA NOBLESSE RUSSE. (*Annales patriotiques — Oûietschestvennia Zopisski*; fév. 1826, n^o 70, pag. 181.)

Dès la plus haute antiquité, le peuple russe se divisait en *Boyards* et *Lioudi* (Hommes, Gens). Les Boyards, connus aussi sous le nom de *Molji*, se distinguaient des autres classes de la nation par leur naissance et par leurs richesses, et l'on nommait en général *Lioudini* ou *Lioudi* (les *leudes* des Francs), tous les citoyens libres, qui eux-mêmes étaient divisés en un grand nombre de castes, suivant la nature des différentes fonctions qu'ils exerçaient. Le service militaire était l'unique occupation des citoyens libres. Ils regardaient toute autre profession comme au-dessous d'eux, et ne renonçaient à la carrière militaire que lorsqu'ils reconnaissaient leur incapacité soit physique, soit morale. Mais presque tous les jeunes-gens auxquels leurs parens accordaient la liberté n'ambitionnaient que la gloire de servir sous les ordres des princes et des Boyards, dont ils composaient les compagnies d'élite (*Ratobornia drougini*). Ils en recevaient l'habillement et la nourriture, ou bien une certaine quantité de terrain, dont le revenu leur tenait lieu de solde. En temps de paix, ces compagnies d'élite servaient de garde d'honneur aux princes et Boyards; en temps de guerre, elles les défendaient de toute leur valeur, et partageaient avec eux la gloire et les dangers des combats. Le prince ou le Boyard recevait toujours, pour sa part, la moitié du butin; l'autre moitié était accordée, par portions égales, à tous ceux qui composaient leur drougina. Les jeunes gens attachés à la personne des princes (*Kniazï*) furent dans la suite appelés *Dvoriané*, du mot *Dvor* (Cour), parce que effectivement ils faisaient partie de leur cour; ceux attachés aux Boyards portaient le nom de *Dietsi Boïarskié* (Enfans-Boyards); mais ils le perdirent bientôt pour ne plus former qu'une seule classe avec les gentilshommes. Le titre de *Dvorianin* se rencontre déjà dans les lois du grand prince Vladimir-Monomaque publiées en 1114. C'est le plus ancien après celui de Boyard.

Les *Dvoriané*, gentilshommes de la cour, formaient anciennement la 6^e classe de la noblesse russe; ils venaient immédiatement après les Boyards, les *Okolnitchis*, les gentilshommes du conseil, les intendans du palais (*Stolniki*) et les *Striaptchi* ou secrétaires-d'État, toutes dignités dont ne pouvaient être revêtus que les nobles Moscovites. Plus tard, le titre de *Dvorianin*, qui dut être accordé par un *poukase* formel du souverain, n'était point héréditaire. Conséquemment, à cette époque, la noblesse: *Dvorianstvo* était un titre et non une classe de la nation.

Les anciens gentilshommes se divisaient en *Moscovites* et *Gorodovouïé*, c. à d. habitant d'autres villes que Moscou. Les fréquentes incursions auxquelles la Russie était alors exposée, forçaient très-souvent les grands princes à lever des troupes spontanément, et comme les gentilshommes moscovites étaient les premiers à suivre les étendards du prince et de ses boyards, c'était un honneur fort recherché et une récompense très-honorable, pour les *Gorodovouïé dvoriané*, d'être promus au grade de *moskovskié dvoriané*. Ce privilège était si grand, que c'était imposer un châtiment très-sévère à un gentilhomme moscovite que de le faire inscrire sur le contrôle des gentilshommes de Province. C'était dans les corps de *moskovskié dvoriané* que l'on choisissait les *Koznatnié dvoriané*, ou gentilshommes de la Chambre, qui seuls jouissaient du droit de pénétrer dans les appartemens du monarque. Quelques-uns d'entre eux servaient de conseil aux grands-juges; dans les petites villes, ils faisaient les fonctions de voïévodes, et, en cas de besoin, c'était encore à eux qu'étaient confiées les ambassades importantes. Lorsque le prince voulait leur témoigner sa munificence, ils recevaient de 25 à 1500 *tchetwertes* (quarts de terre) et de 15 à 210 roubles. Le Tsar Jean IV divisa les *dvoriané* en anciens et jeunes.—Plusieurs d'entre eux, ainsi que des fils de Boyards, de secrétaires et intendans du prince, habitaient continuellement Moscou, et formaient une espèce de garde nationale toujours prête à combattre; ils portaient le titre de *Jiltsi*, et pouvaient recevoir du monarque, à titre de gratification, de 250 à 1,000 quartiers de terre, et de 10 à 82 roubles. En 1701, Pierre-le-Grand ordonna qu'il ne serait plus fait de levée de *jiltsi*, et ceux qui restaient encore furent incorporés aux régimens de la garde *Préobrajensky* et *Séméonofsky*.

On appelait *Enfans-Boyards* (*Diéti-Boïarskié*), ceux qui tiraient leur origine de quelques Boyards; d'autres prétendent que ce nom leur avait été donné par la raison qu'à l'armée ils servaient sous les ordres immédiats des Boyards. Chacun d'eux recevait, en proportion de ses capacités, un fief dont le revenu servait à leur entretien et à celui de leurs gens. Lorsque ces donations avaient lieu, les *Enfans-Boyards* s'engageaient, par serment, à ne point désertir et donnaient, en outre, une caution pour garantie de la fidélité de leur promesse.

On voit, d'après tout ce qui vient d'être dit sur la noblesse russe, qu'elle était anciennement composée de différens degrés auxquels le monarque avait seul le droit d'élever ses sujets, et que le titre de *dvorianin* ou gentilhomme était le moins illustre et le moins recherché, bien que souvent leur classe ait fourni des intendans du palais et même des boyards. Il y avait anciennement en Russie un nombre prodigieux d'officiers revêtus du titre de *dvorianin*. Quoique la plupart d'entre eux n'exerçassent aucune fonction, ils avaient cependant entrée à la Cour, et, dans les jours d'apparat, ils étaient tenus de paraître dans leur beau costume pour contribuer à la pompe des cérémonies.

Jean-le-Terrible ayant réuni sous son sceptre tous les États des princes apanagés, les descendans de ces derniers ne firent plus partie que de la simple noblesse; quelques princes même, tombés dans un état de détresse, renoncèrent à leur titre et se firent inscrire au nombre des *Enfans-Boyards*. Mais lorsque les royaumes de Casan et d'Astrakhan furent tombés au pouvoir des Russes, la noblesse tatare ou les *Mouzzas*, craignant qu'on ne les confondît avec la populace (*prostoliodiini*), supplièrent le Tsar de leur laisser au moins le titre de prince (*knïazi*). Plusieurs le reçurent pour pouvoir être distingués des simples gentilshommes.

Il faut de plus observer que tous les Russes qui exerçaient quelques fonctions publiques avaient droit à recevoir des fiefs ou toute propriété; ce qui les mettait aussitôt au rang de *Pro-mestchiki*, propriétaires ou gentilshommes.

Enfin, sous le règne de Pierre-le-Grand, peu de temps après son retour des pays étrangers, il fut arrêté que le mot *dvorianin* servirait à désigner, en général, tous ceux qui se trouvaient dans les anciennes classes de la noblesse; et dans le manifeste du 19 nov. 1721, il accorda à ce respectable corps de la nation plusieurs droits et privilèges. Postérieurement, c. à d. par son manifeste du 12 fév. 1762, Pierre III lui accorda, pour toujours, la liberté.

L'Impératrice Catherine ne put voir non plus avec indifférence la noblesse russe, qui avait rendu de si grands services à l'État dans les combats et au sein de la paix, et elle consigna, dans des lettres-patentes de 1785, tous les privilèges dont suit la teneur: Le noble n'est point sujet aux punitions corpo-

relles; il est exempt de payer la capitation; il transmet sa noblesse à sa femme et à ses enfans; il est jugé par ses égaux; il peut entrer au service des puissances étrangères; a le droit d'acheter des villages et de disposer, comme bon lui semble, de tous les biens qu'il peut acquérir. Ces privilèges ont été confirmés par le mémorable manifeste de l'empereur Alexandre, en date du 1^{er} avril 1801. J.....T

318. ZBIOR PAMIENNIKOW HISTORYCZNYCH, etc. — Choix de mémoires historiques sur l'ancienne Pologne, tirés de manuscrits, d'ouvrages publiés en différentes langues sur la Pologne, et de lettres originales des rois et de personnages célèbres dans notre patrie; par J. V. NIEMCEWICZ. Varsovie, 1822.

Nous avons déjà sous les yeux 4 vol. de ce recueil si précieux pour l'histoire de Pologne. L'auteur, autrefois aide-de-camp de Kosciusko et l'illustre compagnon de ses malheurs, a, depuis 20 ans, repris ses travaux littéraires, sans doute dans l'espoir d'oublier les infortunes qui ont accablé et anéanti sa belle patrie.

Le recueil que nous annonçons se compose, en grande partie, de pièces manuscrites que Niemcewicz a copiées dans les archives du prince Czartoryski à Pulawa. On y trouve des instructions données par les rois de Pologne à leurs ambassadeurs, à leurs agens, des relations d'ambassade, de voyage, des lettres écrites par les premiers personnages de la Pologne; il y en a qui sont de la main de Marie Leszinska, épouse de Louis XV. G-γ.

319. O NATCHALIÈ OBOUKNOVÉNĪA, etc. — Sur l'origine de l'usage des œufs rouges pendant le temps de Pâques. (*Siévernäia Ptschéla*. — Abeille du Nord; 24 avril 1826, n° 49.)

Cet opusculé vient d'être traduit du grec et publié par l'Académie ecclésiastique de St.-Pétersbourg. L'original grec a été composé par Constantin OEconomos, économé de l'église patriarchale de Constantinople, auteur déjà connu du monde savant par ses recherches philosophiques et historiques. Les amateurs de l'antiquité peuvent se procurer cet ouvrage chez M. Smirdine, libraire à St.-Pétersbourg; prix, 2 roubles 50 kopeks.

320. DU TRIBUT APPELÉ DANE-GELD. (*Moskofski Télégraph*. — Télégraphe de Moscou; juin 1826, n° 14, p. 119-121.)

Il existait en Angleterre une contribution à laquelle on don-

naît le nom de *Dane-Geld*, en latin *Danegeldum*. Elle avait été établie pour payer les soldats qui s'étaient armés pour défendre l'Angleterre contre les Danois et les Norvégiens. Sous le roi Ethelred, les Danois ayant effectué une descente très-nombreuse, son Conseil, ayant pris en considération que ces peuples ne venaient réellement que pour piller, jugea plus convenable de leur accorder, de bon gré, ce qu'ils ne manqueraient pas de conquérir plus tard à force ouverte. En conséquence, l'impôt précité fut payé aux Scandinaves, qui le percurent, pour la première fois, en 993, à condition qu'ils abandonneraient l'Angleterre.

Le premier tribut (*Dane*) dont il soit fait mention dans les annales de Nestor, fut imposé par les Varègues aux Russes, aux Slaves, aux Mériens et à tous les Krivitches. Celui que les Poliniens et Sévériens payèrent aux Khozars portait le nom de *Nalog*.

Nestor établit cette différence entre ces deux impôts, que le premier, celui des Varègues, était une espèce de capitation, (*s Tchêlovéka*), tandis que le second ne se percevait que sur chaque maison ou feu (*s Dyma*). Il faut croire qu'en cela les Khozars suivaient l'exemple des Grecs, et le *Dyma* a été imité évidemment du grec *καπνός*. Les Grecs avaient introduit l'usage d'un impôt appelé *καπνικόν*, que chaque *κάπηνη* ou chaque *καπνοδραχμικόν* devait payer; *καπνοδραχμή* signifie recueillir l'impôt dont il est ici question. Nestor parle, pour la seconde fois, de la *Dane*, dans un passage où il dit: En l'an 6370, les Varègues arrivèrent d'outre-mer; mais *Nié dascha im dani*, on ne leur donna point de *Dane*.

D'après ces deux passages de Nestor, où le mot *Dane* est employé pour désigner la contribution imposée par les Varègues, et d'après le mot *Dane-Geld*, qui spécifie précisément le même impôt payé par les Anglo-Saxons aux Scandinaves, il est indubitable que le mot russe *Dane* tire son origine de la même source que le *Dane-Geld* de l'histoire d'Angleterre. A. J.

321. GESCHICHTE DES SCHWEDISCHEN VOLKS UND REICHES. — Histoire du royaume de Suède et de ses habitants; par D. G. d'EKENDAHN. 1^{re} partie. In-8° de LXXVIII et 730 p. Weimar, 1827, au Bureau de l'industrie. (*Goetting. gelehrte Anzeigen*; avril 1828, p. 557.)

L'exactitude scrupuleuse de l'auteur, ou pour mieux dire, du

compilateur, s'est étendue jusqu'à copier des inexactitudes, et le journal allemand en offre plusieurs échantillons. Cette remarque suffira pour signaler le degré de mérite de cet ouvrage.

L. D. L.

322. MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'AUTRICHE, sous la dynastie des Babenberg, tirés des archives de Munich. (*Jahrbuch. der Literatur*; Vienne, 1827, vol. 39, supplém., p. 1; et vol. 40, supplém., p. 1.)

On a pu juger, par les extraits de chartes publiées par l'archiviste Lang sous le titre de *Regesta sive rerum boicarum autographa*; Munich, 1822-27, 5 vol. comprenant les chartes depuis l'an 773 jusqu'en 1300, combien les archives de Munich sont riches en documens intéressans. Dans ce dépôt se sont fondus plusieurs chartriers d'abbayes, de villes, etc. Pour l'histoire de l'Autriche au moyen âge, ces archives fourniraient une foule de pièces intéressantes. L'auteur en cite plusieurs exemples, et transcrit plusieurs chartes en entier ou par extrait. Une des plus remarquables est la charte des privilèges que le duc d'Autriche Léopold, dit le Glorieux, accorda aux habitans de Vienne, après son retour de la Palestine et de l'Égypte, en 1221; charte qui n'était connue, jusqu'à présent, qu'imparfaitement. Un des privilèges accordés aux Viennois, est exprimé ainsi: « Statuimus ergo ut si aliquis civium, habens infra murum civitatis et fossatum ad 50 talenta, quemquam occidat, talis non indigeat ulla pro se fidejussione, sed à judice civitatis 3 edictis vel uno pro omnibus peremptorio citetur. Si vocatus venerit, et si se hujusmodi incusationis voluerit ostendere inculpabilem, expurget se secundum quod pax est instituta. Si verò homicidium confessus fuerit, se homicidium perpetrasse vim vi repellendo, probet hanc *notaver* cum ignito ferro. Si probaverit, liber sit ab actore et judice. Si non probaverit, habeat licentiam fugiendi, quocùmque velit, per diem illum et noctem sequentem, et judex eum proscriptum pronunciet. Si post has inducias deprehensus fuerit, judicetur de eo, etc. » Dans la suite de cette charte curieuse, où les meurtriers sont traités si complaisamment, le duc établit le montant des impositions que les Viennois doivent pour des blessures et mutilations qui sont de leur fait. Outre les chartes, l'auteur transcrit des passages d'une chronique inédite

de l'abbé Jean de Victoria, qui se trouve dans les mêmes archives (1). D—c.

323. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA BAVIÈRE; par Arnold SCHEFFER.
320 p. in-18; prix, 3 fr. Paris, 1828; Lecointe.

Ce résumé se joint à la série de résumés historiques des divers pays publiés par le même éditeur. L'auteur prend l'histoire depuis les Boïi dont parlent les historiens anciens, passe ensuite aux ducs de Bavière, indique rapidement leur caractère, leurs actions, l'influence qu'ils ont exercée sur la nation, les guerres dans lesquelles ils ont fréquemment précipité les Bava-rois ou qu'ils ont été obligés de soutenir contre d'injustes agressions. L'auteur conduit l'histoire de la Bavière jusqu'au roi régnant, et jusqu'à l'année 1828, et la termine par quelques considérations géographiques et politiques. Son exposé est clair, rapide et dégagé des détails inutiles dans un résumé. Il a divisé son sujet en 3 parties ou époques. 1^o Depuis l'établissement des Boïi jusqu'à la dépossession des Guelfes, en 1180. 2^o Depuis l'avènement de la maison de Wittelsbach jusqu'à la paix de Westphalie. 3^o Depuis 1651 jusqu'au règne du roi Louis. D.

324. DE ANTIQUIS GUESTFALIAE CULTORIBUS pauca; scripsit B. SOEKELAND. In-8^o de 75 p.; prix, 6 gr. Munster 1824; Regensberg. (*Beck, Allg. Repertor.*; 3^o vol.; n^o 14, p. 128).

Il paraît que cet opuscule est le précurseur de l'histoire de Westphalie que l'auteur a l'intention de publier. Il offre des généralités sur les anciens habitants de la Westphalie. D'après l'auteur, les Germains sont venus d'Asie, de ces vastes pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. Après s'être arrêtés quelques temps dans les pays situés sur la mer Baltique, ils ont pénétré jusqu'au centre de la Germanie. Les Cimbres et les Teutons étaient des peuples nomades; les Suèves qui passèrent le Mein en s'étendant depuis les rives du Rhin jusqu'à la mer Baltique, tenaient le milieu entre les nomades et les pasteurs. L'auteur prétend que les peuples qui habitaient les pays

(1) Dans le vol. 40 des *Annales littéraires de Vienne*, on a transcrit aussi une relation inédite de la croisade de l'empereur Frédéric II, adressée par ce prince à l'évêque Ulric de Nassau; ce document fait partie des archives dudit diocèse, réunies à celles de la Bavière.

entre le Rhin et l'Elbe, depuis l'époque de César jusqu'à celle de Tacite, formaient deux races principales : les Chaukes et les Cherusques. Il parcourt rapidement leur histoire en exposant des détails sur les guerres que ces peuples ont soutenues contre les Romains.

L. D. L.

325. THE HISTORY AND ANTIQUITIES OF THE CHAPEL AT LUTEN PARK. — Histoire et Antiquités de la Chapelle de Luten Park, maison de campagne de la marquise de Bute; par H. SHAW. Part. 1. Londres; Carpenter.

Cette chapelle, qui date du temps de Henri VIII, passe pour un des plus beaux modèles de l'architecture ecclésiastique qui existent présentement dans ce pays. M. Shaw a donné dans cette 1^{re} partie quelques curieux et intéressans détails. L'ouvrage aura 20 planches, le présent numéro en contient 5. Le plafond de chêne sculpté est surtout très-bien rendu. La chaire et le lutrin sont d'une construction très-élégante. Cette nouvelle production littéraire semble faite pour plaire à la fois à l'antiquaire et à l'architecte. (*London Lit. Gazette*; 28 juill. 1827.)

326. SUR LES MÉMOIRES DU SEIGNEUR GAUDENTIO, DE LUCQUES. (*Oriental Herald*; mars 1826, p. 521.)

Cet article de l'*Oriental Herald* a pour but de redresser l'erreur commune qui attribue toujours à la plume de l'évêque Berkeley, les mémoires de Gaudentio di Lucca. L'auteur eut pour la première fois connaissance de ce mémoire dans le *Gentleman's magazine* de 1737 (vol. VII, p. 317), où, parmi d'autres publications anonymes du temps, se trouvaient les *Mémoires du signor Gaudentio di Lucca, donnant la description d'une contrée inconnue de l'Afrique aussi ancienne, aussi populeuse et aussi civilisée que les Chinois*. Dans le 47^e vol., p. 13, on renouvelle l'annonce de ces Mémoires, mais en les attribuant à l'évêque Berkeley; et c'est sur cette autorité que la Biographie britannique, 2^e vol., 1780, se fonde pour en reconnaître Berkeley comme l'auteur. Quelles que fussent alors les peines prises par le D^r Kippis pour le prouver, il fut plus tard obligé de revenir sur ce fait dans les *Corrigenda* de ce volume. Le D^r George Berkeley lui avait assuré que son père n'avait point composé et n'avait même jamais lu les aventures de Gaudentio di Lucca. Cette rétractation date de 1784. En 1825, le *Gentleman's Magazine*, vol. IV, p. 757, renonçant à Berkeley, les attribua à un

certain *Barrington*, prêtre catholique, qui logeait à Gray's Inn, où il était conservateur d'une bibliothèque consacrée à l'usage du clergé catholique. Ce *Barrington* avait d'ailleurs composé plusieurs pamphlets et ouvrages anonymes. Cette version, que l'on croirait fondée sur une très-bonne autorité, pourrait cependant n'être point tout-à-fait du goût de celui qui a lu *Gaudentio*, bien que l'on ait ajouté que *M. Barrington* l'avait écrit pour son amusement dans un moment de verve, et qu'il l'avait composé sans aucun plan et sans savoir même ce qu'il écrirait en prenant la plume. *Credat Judæus Apella!* Y.

327. DISCORSI SULLA STORIA VENEZA, etc. — Discours sur l'histoire de Venise, ou Corrections de quelques passages erronés qui se trouvent dans l'Histoire de Venise du comte Daru; par Domen. TIEPOLO. 3 vol. in-12. Udine, 1828; Mattiuzzi.

328. BEYTRÆGE ZU DER GESCHICHTE SPANIENS; etc. — Matériaux pour servir à l'histoire d'Espagne; contenant : Idées et Notices sur les arts et les peintres espagnols; documens inédits relatifs à Charles V, Philippe II, à Don Sébastien de Portugal, à l'infant Don Carlos, à Don Juan d'Autriche, au duc d'Albe, à la grande Armée, etc.; par le colonel SCHEPELER. In-8° de x et 352 pp.; prix, 2 thlr. Leipzig, 1828; Mayer. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; Mars, 1828, p. 558.)

L'introduction à cet ouvrage fait connaître l'époque à laquelle appartiennent les documens qui servent de matériaux. Ils sont tous du 16^e siècle. L'auteur les doit à l'évêque de Cordoue. Il y en a en tout 55, plus ou moins importans sous le rapport de l'histoire d'Espagne. Il offrent surtout des détails intéressans sur l'infant Don Carlos, le cartel proposé entre Charles V et François I^{er}, sur la mort d'Albe, sur l'Armée, sur Don Juan d'Autriche, etc. D'après le document n° 4 (Missive que Philippe II lui-même avait adressée à la municipalité de Madrid, afin de justifier la détention du prince), il paraît que Philippe II avait prononcé la mort de son fils dès le moment qu'il le fit arrêter. Le document n° 13 offre tous les détails du plan de la formation d'une flotte, au moyen de laquelle le duc d'Albe voulut conquérir l'Angleterre. Ce document est d'autant plus intéressant que c'est le duc lui-même qui en est l'auteur. L'Angleterre d'aujourd'hui ne serait peut-être pas en mesure de réaliser un

plan aussi gigantesque. L'expédition navale qui eut lieu sous Medina Sidonia, après la mort d'Albe, n'offrait qu'une flotte infiniment au-dessous de celle que celui-ci avait l'intention de former. Elle devait se composer de 150 vaisseaux de ligne, en tout de 596 vaisseaux avec 94,000 hommes à bord, non compris 180 ecclésiastiques et 116 aventuriers. L'auteur reproduit ces documens en entier.

L. D. L.

329. MÉMOIRE SUR LA QUESTION SI LE CODE DES VISIGOTHS A ÉTÉ EN VIGUEUR EN PORTUGAL au commencement du régime monarchique; par J. DA CUNHA NEVES DE CARVALHO. (*Memor. da Acad. das Scienc. de Lisboa*; Tom. VI, part. 2.)

L'opinion de l'auteur est que le code visigoth a dû avoir très-peu d'autorité dans la nouvelle monarchie portugaise, dont la politique tendait à n'avoir plus rien de commun avec le royaume de Léon, dont elle s'était détachée. L'auteur avertit qu'il entend parler du code écrit, et non pas des coutumes qui peuvent en être émanées, et avoir acquis force de droit dans les villes. D.

330. MEMORIAS CHRONOLOGICAS DOS ALCALDES MORES DA VILLA DE SANTAREM. — Notice chronologique des grands alcades de la ville de Santarem, depuis le commencement de la monarchie portugaise jusqu'à nos jours; par le vicomte de SANTAREM, actuellement alcade de cette ville. Broch. in-12 de 29 p. Lisbonne, 1825.

C'est ici une simple liste chronologique de ceux qui ont successivement rempli les fonctions de la judicature à Santarem. L'auteur annonce, dans la préface, avoir seulement voulu faire voir l'antiquité de ces fonctions, et l'importance que les plus nobles familles ont de tout temps mise à s'en acquitter. Il suffira de dire que le plus ancien alcade dont il soit fait mention date de l'année 1162 de notre ère.

331. MÉMOIRE HISTORIQUE SUR LE THÉÂTRE PORTUGAIS; par FRANC. MAN. TRIGOZO D'ARAGÃO MORATO. (*Memorias da Acad. R. das Scienc. de Lisboa*; vol. V, part. 2, p. 42.)

On regarde Gil Vicente comme le premier auteur dramatique du Portugal. Il composa sa première pièce en 1502, pour célébrer la naissance de l'enfant qui fut dans la suite roi de Portugal sous le titre de Jean III. Le premier essai était une simple pastorale, dont le succès encouragea le poète à composer d'autres pié-

ces qui furent toutes jouées à la Cour de D. Manuel et de D. Jean III. La dernière pièce fut faite en 1536. Aucune d'elles ne fut imprimée du vivant de l'auteur; mais son fils Louis Vicente les recueillit, et les fit imprimer à Coïmbre et à Lisbonne, en 1 gros volume in-fol., 1561 et 1562. Ce volume comprend 5 livres : le premier se compose de 17 *autos* ou mystères, le 2^e de 4 comédies, le 3^e de 10 tragi-comédies, le 4^e de 11 farces, enfin le 5^e de diverses pièces; une grande partie porte la date des premières représentations. Les *autos* ressemblent aux mystères qu'on jouait en France; peut-être ceux-ci ont-ils été utiles à l'auteur, qui du moins met à la fin de quelques *autos* des vers français. Ces *autos* n'annoncent aucune connaissance des règles dramatiques, ni du théâtre des anciens. Plusieurs pièces ne sont que des histoires en action, sans être divisées même en actes : au reste, elles ne sont pas moins bizarres que les mystères français, surtout par le mélange du sacré et du profane. On les jouait dans les couvens et les églises, quelquefois à la suite du service divin, pour édifier le peuple.

Peu de temps après Gil Vicente, vint Sà de Miranda, qui créa le théâtre comique des Portugais; cet auteur avait étudié les classiques et les auteurs italiens; la langue portugaise fut redevable de grandes beautés à Sà de Miranda. Il eut beaucoup d'imitateurs, dont les productions se trouvent dans le recueil d'Alphonse Lopez da Costa : *Primeira parte dos autos e comedias portuguezas*, imprimé à Lisbonne en 1587, ouvrage estimé et devenu rare.

D—o.

332. MÉMOIRE SUR LA CULTURE DE LA MUSIQUE DANS LA VILLE DE CAEN et dans l'ancienne Basse-Normandie, lu à l'Académie de Caen, par J. SPENCER SMITH. Broch. in-8° de 40 p. Caen, 1827; Chalopin. Paris; Lance.

Il n'est aucun art dont l'empire soit plus étendu que celui de la musique; tous les peuples de la terre y sont plus ou moins sensibles; elle fait naître la joie ou la tristesse, appelle le plaisir, anime les grâces, porte à la tendresse, excite la volupté. Tantôt elle calme les passions, tantôt elle les enflamme. Les mœurs d'une nation sont-elles sévères, elle les adoucit. Dans les temples, son harmonie lente et majestueuse porte les cœurs vers l'Éternel; sur le champ de bataille, elle enflamme le courage.

Au son de la trompette, le coursier ressent de l'amour de la gloire. Sans elle, il n'est point de fêtes, et pourtant ses accens se prêtent à la douleur pour accompagner l'homme au cercueil.

La musique pouvant ainsi agir sur les passions si puissamment, ne saurait donc trop être encouragée. Seulement il importe de lui donner une direction utile; elle doit être chaste et tendre dans la joie et l'amour, pieuse et majestueuse dans les églises, terrible sur le champ de carnage : on devrait l'introduire dans les écoles, et s'en servir pour faire naître dès l'enfance l'amour de la patrie, et des vertus civiles et domestiques. Son influence est beaucoup trop négligée chez les modernes. On sait qu'Empedocles, au moyen de ses accens, fit tomber le poignard des mains d'un assassin. La médecine devrait aussi l'employer dans les maladies de l'âme, qui causent les maladies du corps. Ainsi, M. Spencer Smith a raison d'encourager la ville de Caen et la Basse-Normandie à la culture de la musique. On aurait désiré que son ouvrage, où se trouvent des détails intéressans, eût renfermé des considérations dont un sujet aussi riche est susceptible.

A. MÉTRAL.

333. MÉMOIRE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'HISTORIOGRAPHE PORTUGAIS FRANÇ. BERNARD DE BRITTO; par Fr. Fortuné de S. BOAVENTURA. (*Mémor. da Acad. R. das Scienc. de Lisboa*; vol. VII, part. supplém., pag. 13.)

Britto, moine bernardin, du monastère d'Alcobaça, où abondaient les manuscrits historiques, est connu par son grand ouvrage *Monarchia Lusitana*, imprimé dans le couvent d'Alcobaça, 1597, in-fol.; réimprimé à Lisbonne 1690; 2 vol. in-fol., et 1806, in-8°. Quelques auteurs ont douté de sa bonne foi, parce qu'il s'appuie sur des témoignages de manuscrits suspects, et qu'il cite des auteurs que personne ne connaît, par ex. Laimundus, Menegaldus, Mem-Gomes; mais le P. de S. Boaventura cherche à le justifier sous ce rapport; il prétend que Britto a eu réellement sous les yeux les manuscrits de ces auteurs. L'auteur du mémoire donne une notice tant sur les ouvrages imprimés, que sur les manuscrits laissés par le P. Britto, qui mourut en 1606. Parmi les ouvrages imprimés de cet historiographe, on remarque encore une *géographie ancienne de la Lusitanie*; Alcobaça, 1597, in-fol.; et une *Chronique de l'ordre de Cîteaux* en Portugal; Lisbonne, 1602, in-fol.; mais il n'en a paru que la 1^{re} partie.

D.

TABLE

DES ARTICLES DE CE CAHIER.

	Pages.
<i>Philologie, Ethnographie et Linguistique.</i>	
L'Oraison dominale dans les langues de l'Asie; Norberg. — <i>Indische Bibliothek</i> ; de Schlegel.....	281
Aperçus sur l'hist. de l'écriture chez les Arabes; Sylvestre de Sacy..	283
Deux odes mystiques du poète persan Seyd-Ahmed-Hatif; Jouannin. — Thèse critique sur la langue originale de l'Évangile de Saint-Matthieu; Gravitz.....	284
Severiani, <i>Gabalorum episcopi, Homiliae</i> ; Aucher. — <i>Degli Scrittori greci</i> ; Fiderici.....	286
Discours de Nicéphore Blommyda. — <i>Casp. Barthii observationes ad D. Junii Juvenalis scholia vetera</i> , etc.; Fr. Fiedler. — Glossaire pour le <i>Pastoral</i> de saint Grégoire-le-Grand.....	287
Littérature en Bohême; Koeppen.....	289
Esquisse d'une grammaire de la langue hawaii; Henzl.....	290
<i>System der Logik</i> ; H. Bachmann.....	296
<i>Archéologie, Numismatique.</i>	
Rapport fait à l'Acad. des inscriptions, etc., par sa Commission des antiquités de la France, sur les Mémoires envoyés depuis le 16 juil. 1824 jusqu'au 18 juil. 1828.....	298
Analyse d'une médaille d'Honorius; le vicomte de Santarem. — Mém. sur 5 médailles des princes arabes d'Afrique; le Père Moura.....	308
<i>Histoire.</i>	
Extrait de l'Atlas historique, etc., de A. Le Sage.....	309
Les Origines; Sir W. Drummond.....	310
Continuation de l'histoire des anciens peuples, etc.; Eriof. — <i>The muhammedan System of Theology</i> ; W. H. Neale.....	311
<i>Historia Semipelagianismi antiquissima</i> ; J. Geffke.....	312
Auteurs byzantins où Nestor a puisé les matériaux de sa chronique; Stroïef.....	313
Origine de la noblesse russe.....	315
Choix de Mémoires histor. sur l'ancienne Pologne; Niemcewicz. — Origine de l'usage des œufs rouges pendant le temps de Pâques. — Du tribut appelé Dane-Geld.....	319
Matériaux pour servir à l'histoire de l'Autriche, sous les Babenberg.....	321
Résumé de l'histoire de la Bavière; Schoffer. — <i>De antiquis Guestfaliae cultoribus pauca</i> ; Sækeland.....	322
Histoire de la chapelle de Lutten-Park. — Sur les Mémoires du seigneur Gaudenzio, de Lucques.....	323
<i>Discorsi sulla Storia Veneta</i> ; Tiepolo. — <i>Beiträge zu der Geschichte Spaniens</i> ; le col. Schepeler.....	324
Mém. sur la question si le code des Visigoths a été en vigueur en Portugal, etc.; J. da Cunha Neves de Carvalho. — <i>Memorias chronologicas dos alcaides mores da villa de Santarem</i> ; le vicomte de Santarem. — Mém. histor. sur le théâtre portugais.....	325
Mémoire sur la culture de la musique dans la ville de Caen; Spencer Smith.....	326
Mémoire sur la vie et les écrits de l'historiographe portugais François Bernard de Britto; par Fr. Fortuné de S. Boaventura.....	327

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

334. **VON DER FORM DER HEBRAISCHEN POESIE** etc. — Sur la forme de la poésie hébraïque; avec un Traité sur la musique des Hébreux; par J. L. SAALSCHÜTZA. 1 pl. et 2 feuilles de notices. Gr. in-8° de xvi et 385 pp.; prix, 3 thal. Königsberg, 1825; Unzer. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1826, Vol. 1^{er}, cah. 2, p. 124.)

Plusieurs essais ont été faits pour déterminer la structure du mètre de la poésie hébraïque, sans qu'il y ait encore des résultats absolument satisfaisans. L'auteur de l'écrit que nous annonçons a fait de nouvelles recherches sur cette matière. Après avoir examiné dans son introduction les 4 opinions dominantes et relatives à la question : si les Hébreux ont suivi un système métrique dans leurs vers, question fréquemment agitée depuis l'époque des Pères de l'Eglise, il passe à la critique des ouvrages qui peuvent servir à confirmer ou à infirmer l'existence d'un système métrique dans les vers hébraïques. Il paraît être prouvé que les Hébreux se sont servis de trois pieds dans la structure de leurs vers : du trachée, du spondée et du dactyle. L. D. L.

335. **DE EPISTOLARUM QUAS SPARTANI ATQUE JUDÆI INVICEM SIBI MISSÆ DICUNTUR, VERITATE**, Dissertatio; par H. J. ERN. PALMER. 36 p. in-4°. Darmstadt, 1828; imprim. de Will.

Dans le 1^{er} livre des Machabées on lit une lettre d'Arée ou Darcus, roi de Sparte à Onias, grand-prêtre des Juifs, et une autre lettre que Jonathas écrivit dans la suite aux Spartiates, pour leur rappeler les anciennes liaisons entre les deux peuples. Flave Josphe rapporte les mêmes lettres, mais en d'autres mots. Le 1^{er} livre des Machabées donne enfin la réponse des Spartiates à la lettre de Jonathas. Cette correspondance a paru suspecte à beaucoup d'auteurs. M. Palmer cherche à prouver

que les objections élevées contre l'authenticité des lettres entre les Juifs et les Spartiates ne sont pas assez fortes pour nous les faire rejeter comme interpolées. On a objecté, par exemple, que la 1^{re} lettre des Spartiates est écrite en dialecte, non pas dorien, mais alexandrin. A cela, M. Palmer répond que le livre des Machabées a été originairement rédigé en hébreu; la traduction grecque qui en a été faite dans le dialecte alexandrin, a dû nécessairement rendre dans le même dialecte la lettre de Sparte. Selon la conjecture de l'auteur, cette lettre a dû être écrite par Arée 1^{er}, roi de Lacédémone, à Onias 1^{er}, à l'époque où Démétrius Poliorcète, vainqueur d'Athènes, pressait le Péloponèse, et où les peuples de cette péninsule avaient intérêt à susciter à ce peuple autant d'ennemis en Asie qu'ils le pouvaient. L'opinion de l'auteur est soutenue avec beaucoup d'érudition. Nous ferons observer que le gymnase de Darmstadt fournit chaque année, à l'occasion des examens publics, une dissertation intéressante. Nous avons rendu compte de celles qui ont paru les années précédentes, et que M. Dilthey, directeur du gymnase, a eu l'attention de nous faire parvenir. Nous désirerions que les autres établissemens savans d'Allemagne suivissent cet exemple.

D—C.

336. I. *SELECT SPECIMENS OF THE THEATRE OF THE HINDUS*, translated from the original sanscrit. By HORACE HAYMAN-WILSON. 3. vol. in-8°. Calcutta, 1827.

337. II. *CORPUS D'OEUVRE DU THÉÂTRE INDIEN*, traduits de l'original sanscrit en anglais par M. H. H. WILSON, et de l'anglais en français par M. LANGLOIS. 2 vol. in-8°. Paris, 1828; librairie orientale de Dondey-Dupré.

Cet ouvrage étoit attendu avec impatience par tous ceux qui s'occupent de littérature. Une collection de drames indiens, antérieurs à tout notre théâtre moderne, étoit faite pour attirer l'attention du monde savant. Quel vaste champ pour la critique que ces pièces antiques qui viennent appuyer ou affaiblir des théories anciennes ou modernes! Quel intérêt particulier doivent présenter ces écrits dont les auteurs ne paraissent pas avoir eu pour modèles les grands-maîtres de la scène grecque! La curiosité, depuis long-temps excitée par la publication du drame de *Sacuntala*, peut maintenant se satisfaire, grâce aux travaux du sa-

vant secrétaire de la Société asiatique du Bengale, de M. Wilson. Son ouvrage, traduit en français par M. Langlois, comprend une préface suivie d'un traité fort détaillé sur le système dramatique des Indiens, puis la traduction de six drames entiers et l'analyse de vingt-trois autres. Chacun des six drames est précédé d'une dissertation savante sur l'âge et l'auteur de la pièce, et suivi d'un résumé. De plus, un grand nombre de notes donnent des éclaircissemens nécessaires pour l'intelligence de quelques passages. Le traducteur français a jugé à propos d'abrégér et de restreindre ces différentes introductions; il a aussi, pour la commodité du lecteur, rédigé une table alphabétique qui contient une notice de tous les noms propres de villes, de provinces, de personnages cités dans l'ouvrage : travail extrêmement important, qui, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'Inde, doit être d'une utilité qui s'étendra encore à d'autres écrits que celui pour lequel il a été exécuté.

Les six drames dont cet ouvrage offre la traduction entière, sont : 1° *le Mrichtchacati* ou *le Chariot d'enfant*. Une courtisane devient amoureuse d'un Brahmane, et dédaigne pour lui les vœux d'un jeune prince, qui l'assassine. Le Brahmane est accusé du meurtre et condamné à mort. Il marche au supplice : en ce moment reparait la courtisane, qui, heureusement conservée, vient sauver son amant et confondre son accusateur.

2° *Pieramervast*, ou *le Héros et la Nymphé*. Le prince Pourouravas, épris de la belle Ourvasi, nymphe de la cour d'Indra, perd subitement cet objet de son amour. Sa raison s'égare; il redemande à toute la nature celle qui lui a été ravie, et ne retrouve le bonheur qu'en retrouvant celle qu'il adore.

3° *Mélati* et *Mâdhava*, ou *le Mariage par surprise*. Deux jeunes gens, destinés secrètement l'un à l'autre, conçoivent réciproquement une passion traversée par la volonté du roi, qui veut marier l'amante à son favori. Une prêtresse de Bouddha s'intéresse à leur amour et parvient à les unir à l'insu du prince. Un nouvel incident sépare les jeunes époux, qui enfin se retrouvent, miraculeusement sauvés des dangers qu'ils ont eue tous les deux.

4° *L'Outtara Râma tcharitra*, ou *suite de l'histoire de Râma*. Ce prince, vainqueur de Râvana, ravisseur de son épouse Sîtâ, vit heureux dans son royaume, quand une rumeur injurieuse

s'élève contre cette épouse chérie : il l'exile pour obéir à son peuple, mais il ne peut s'empêcher de pleurer celle qu'il a ainsi sacrifiée. Dans son exil, elle est accouchée de deux fils, qui plus tard rencontrent leur père : Sitâ, hautement justifiée, revient auprès de son époux, qui retrouve le bonheur domestique auquel il avait renoncé.

5° *Le Mondrâ Râkhasa*, ou l'*Anneau du ministre*. Un Brahmane, pour se venger d'un prince, a renversé une dynastie, et élevé sur le trône un roi qu'il protège. Il veut se donner pour successeur le ministre même de l'ancien roi, et implore, pour arriver à ce but, la ruse, l'espionnage, tous les moyens enfin auxquels d'autres ont recours pour se maintenir en place.

6° *Ratnavall*, ou le *Collier*. C'est une intrigue de sérail menée par un ministre, qui veut donner à son prince une seconde épouse. Il l'introduit sous un nom supposé auprès de la reine : le roi la voit et en devient amoureux ; la reine, jalouse, veut éloigner sa rivale. Un collier que porte celle-ci la fait reconnaître pour la fille d'un prince puissant. La reine alors consent à partager avec elle le cœur de son royal époux. L.

338. I. QUELQUES MOTS SUR LE BRAJ-BHAKHA ; par M. GARCIN de TASSY. (*Journ. asiat.* ; nov. 1826, p. 274.)

339. II. QUELQUES LIQUES SUR LES FRUITS ET LES FLEURS DE L'HINDOSTAN, extraites de l'*Arânikh i Mahsil*, et traduites de l'Hindustani par le même. (*Ibid.* ; août 1827, p. 94.)

340. III. ANECDOTE RELATIVE AU BRAJ-BHAKHA, traduite de l'Hindostani par le même. (*Ibid.* ; déc. 1827, p. 298.)

N° 1 et 3. Le *Braj-bhakha* est le langage (*bhakha* en sanscrit) des Hindous du pays de Braj, c. à d. du canton situé entre Delhi et Agra, et révéral par ce peuple comme étant le lieu de l'incarnation de Wichnou sous la forme de Krichna. Mathoura est le chef-lieu du Braj ; qui renferme de plus les villes de Brindaban et Gokoul, les états du Rajah de Bhartpour et la montagne de Govardhan. Le Braj-Bhakha est parlé aussi dans le Goaljar, autour du fort de ce nom. On le parle encore dans les pays de Baïswara, Bhadawan, Bundelkhund et Antar-Bad, mais moins purement que dans le Braj et le Goaljar. Il a paru à Calcutta, en 1811, des *Principes généraux d'inflection et de conj-*

galson du Braj-Bhakha; par Shree - Laillon - Lal - Kavi. C'est dans cette langue que Bihari et d'autres poètes estimés des Hindous ont composé leurs vers. Le braj-bhakha ne paraît point dériver du sanscrit; les désinences grammaticales des deux langues ne présentent en effet aucune ressemblance. Selon l'opinion de W. Jones, l'ancien hindavi ou braj-bhakha pur était la langue primitive de l'Inde supérieure, et le sanscrit y fut introduit ensuite à une époque très-reculée, par des conquérans étrangers.

M. Garcin de Tassy a traduit de l'hindostani une anecdote relative au même idiôme braj-bhakha. On rapporte qu'un hymne du poète Sour-Das, qui a écrit dans cette langue, fut traduit devant l'empereur Akbar, de 5 ou 6 manières différentes, selon les diverses acceptions dans lesquelles peut être pris le mot *bar*, qui signifie porte, eau, cheveux. L'anecdote se termine en disant que l'empereur mogol lona beaucoup la fécondité de la langue braj-bhakha.

N° 2. *L'araïch-i-Mahfil* est un ouvrage sur la statistique et l'histoire de l'Hindostan; par Mir-Cher-Ali-Asfos. M. Garcin de Tassy en a extrait et traduit le passage où l'auteur décrit et vante les principaux fruits de l'Hindostan, tels que la banane, l'ananas, l'orange, le mangou, *ornement de tout angle et de tout bazar, et dont le roi mange avec autant de plaisir que le mendiant*; la canne à sucre, appelée dans l'Hindostan *oukh* ou *ikh*. Après les fruits, l'auteur décrit le bétel et quelques fleurs, dont les noms sont écrits par le traducteur en français et dans la langue originale, et rapprochés des termes qui leur sont attribués dans le latin de la botanique. D.

341. *KANA HIKI SETS' POO S'JU*, sive Collectio alphabetica necessariorum ac utilium sonorum, sive Glossarium linguae japonicae, litteris japonicis necnon cum characteribus ac sonis chinensibus excusum. 8. N'jako, 1819.

342. *CHRESTOMATHIA ARABICA* ex codicibus manuscriptis parisiensibus, gothanis et berolinensibus collecta, atque tum adscriptis vocalibus, tum additis lexico et adnotationibus explanata; auct. G. L. KOSEGARTEN. In 8°; prix, 4 rixdal. Lipsie, 1828; Vogel.

343. *ANALECTA ARABICA*. Edidit, latine vertit et illustravit EBN.

F. CAS. ROSENMÜLLER. (ZOHAIH Carmen Al-Moullakah appellatum.) Petit in-4° de xviii et 56 pp.; prix, 1 rthlr. 12 gr. Leipzig, 1826; Barth. (*Allgem. Repert.*, de Besk; 1826, vol. 1, cah. 2, p. 122.)

Déjà, en 1792, M. Rosenmüller publia le poème de Zahair d'après une copie du manuscrit de Leyde, avec les scholies de Nachas, une traduction latine et des notices. Cette copie lui avait été procurée par Rink. Nous annonçons aujourd'hui le même poème d'après la copie faite par l'Arabe Michel Sabbagh d'Accon, sur le manuscrit de Paris (1416), enrichi des scholies de Zuzen. Cette édition est en outre enrichie d'un glossaire arabe-latin, qui explique tous les mots de ce poème. Ce travail est principalement arrangé pour servir aux jeunes gens qui étudient la littérature arabe.

L. D. L.

344. AUGTARIUM LEXICORUM GRÆCORUM, præsertim thesauri linguae græcæ ab H. Stephano conditi; editore Fr. OMANO, professore Jenensi. Insunt anecdota tam græca quam latina permulta. In-4° de xviii et 200 pp.; prix, 4 fl. 18 kr. Darmstadt, 1824; Leske. (*Heidelberg. Jahrbuch. der Literatur*; 1827, 7^e année, avr. p. 391.)

Une lecture suivie pendant une longue série d'années, a permis à l'auteur de remédier en partie à l'imperfection de nos vocabulaires, en recueillant dans les classiques grecs tous les mots qu'on cherche en vain dans les dictionnaires. Le Journal allemand recommande ce travail comme un excellent complément à la lexicographie grecque.

L. D. L.

345. HOMERI ODYSSEÆ RHAPSODIÆ SEX, quibus Ulyssis errorum narratio absolvitur; in usum tironum, cum notis et indice grammaticam in primis vocum analysin atque explicationem exhibentibus, edidit Josephus IZJOVSKY. In-8° de x-208 p. Moscou, 1828; imp. de l'Université. (*Vestnik Ievropai*. — Courrier de l'Europe; n° 7, avril 1828, p. 239-240.)

L'auteur, professeur à l'Université de Moscou, et qui est élève du célèbre Groddeka, était déjà avantageusement connu par une belle édition d'Horace, publiée en Pologne, avec des remarques et une savante introduction sur le mérite du poète latin. Les notes qu'il a jointes à cette *petite Odysée*, composées des

V, VI, IX, X, XI et XII Rhapsodies, qu'il nous donne aujourd'hui, et l'index des mots qui peuvent présenter quelques difficultés, dont il la fait suivre, augmenteront encore beaucoup le prix de cette édition aux yeux des amateurs de la littérature classique.

E. H.

346. NOUVEAU CHOIX DES PENSÉES DE PLATON, suivi de notes historiques, critiques et grammaticales; par M. AL. PILLON. In-12 de XII-228 p.; Paris, 1829; Maire-Nyon.

Un des moyens les plus sûrs de nourrir de bonne heure les élèves, de l'esprit de l'antiquité, est sans doute de faire un choix méthodique des principaux passages des auteurs classiques; on avait tenté, il y a long-temps, le moyen opposé, c. à d. de composer des dialogues, traités historiques, etc., en langue grecque et latine, mais heureusement on abandonne peu à peu ce chemin qui ne pouvait conduire que par de grands détours au but qu'on se proposait. Il est vrai qu'il y a des auteurs qui, par leur facilité ou leur peu d'étendue, se trouvent tout naturellement adaptés à la capacité des jeunes gens, mais il y en a qui, par leur volume ou les difficultés, nécessitent ces extraits ou *éclogues*, et parmi eux, Platon occupe sans doute le premier rang; nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée de l'éditeur d'avoir choisi cet auteur, qui, sous tous les rapports, méritait un tel travail.

Déjà, en 1756, Müller publia à Zurich un choix semblable, mais son texte nécessairement dut se ressentir de cet oubli auquel les critiques avaient condamné Platon, car même l'édition de Deux-Ponts, 1781 et sui., n'est qu'une copie de celle de Henri Étienne, de 1572, et ce ne fut que Wolf, l'éditeur des Prolegomènes d'Homère, qui rappela l'attention des savans sur le philosophe grec (1). Heindorf, Bekker, Ast se lancèrent dans la carrière, et M. Pillon aurait par là déjà un grand avantage sur ses devanciers, en profitant des lumières de ces habiles critiques; mais son arrangement méthodique assure à cet ouvrage un accès même chez des personnes qui, connaissant déjà Platon, aiment à se rappeler les principaux traits de sa philosophie.

M. Pillon a divisé le tout en deux parties, métaphysique et

(1) La préface de son édition des *Gnèpes* d'Aristophane, en grec et en allemand. Berlin, 1811, in-4°.

morale; sous la première se rangent les idées de Platon, relatives à l'existence de Dieu, à ses attributs, à la nature, les facultés et la destinée de l'âme; la morale qui, chez le philosophe grec, est une avec la politique telle qu'il la concevait, traite des devoirs de l'homme envers Dieu, lui-même et ses semblables. On voit que ces questions portent sur ce qu'il y a de plus important et de plus élevé dans la nature humaine; un choix analogue fait dans les œuvres d'Aristote serait d'un grand intérêt, vu qu'il mettrait au jour les différences parfois très-fortes entre le maître et le disciple, et leur manière si différente d'envisager et de traiter ces mêmes objets.

Les excellentes notes dont M. Pillon a enrichi son travail et qui mettent à jour les connaissances variées et solides de leur auteur, se trouvent au bas des pages, lorsqu'elles sont purement grammaticales, on rejette à la fin lorsqu'elles concernent des points de critique, des explications historiques ou mythologiques, et des questions plus délicates de grammaire et de syntaxe. C'est là que les élèves auxquels l'ouvrage est spécialement destiné pourront s'initier dans la connaissance approfondie de cette langue grecque que l'on a appelée, avec raison ce nous semble, un chef-d'œuvre de l'esprit humain. S.

347. HISTOIRE GRECQUE TRADUITE EN FRANÇAIS DU GREC DE THUCYDIDE, AVEC SUPPLÉMENT A SON HISTOIRE; ouvrage en 5 vol., contenant, à la suite de la traduction, la géographie de l'historien, les plans des batailles qu'il décrit, de nombreux *specimen* de tous les manuscrits; des observations littéraires et critiques, et une riche collection d'estampes; par J. B. GAIL, de l'Institut, lecteur royal, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, etc.

Cette nouvelle traduction de Thucydide en 5 volumes, se propose par souscription. Le 1^{er} vol., orné des portraits des 3 grands historiens, paraîtra le 28 déc. 1828; les vol. suivans, de mois en mois. L'ouvrage est terminé. Le prix de chacun des 4 premiers vol. est de 7 fr., format in-8°, pap. ordin. — *Id.* format in-4°, pap. ordin., 10 fr. *Id.* pap. vélin, 14 fr.

L'atlas complet de Thucydide, in-4°, pap. ordin., avec cartes et plans (41 pl.), nombreux *specimen* et 22 estampes, 25 fr.; *id.* pap. vélin, 36 fr. — *Id.*, seulement avec les 3 cartes, la Grèce,

la Sicile, et la Basse-Asie, par M. Lapie, et tous les *spectimen*, mais sans estampes, 10 fr. — Atlas complet des 3 grands historiens, Hérodote, Thucydide et Xenophon, 114 pl., 60 fr.

Les vol. 2, 3, 4 et 5 paraîtront de mois en mois; l'ouvrage étant terminé on ne doit craindre aucun retard. Le dernier vol. portera le nom des souscripteurs. Les vol. seront payés de mois en mois à fur et mesure de leur publication. On s'inscrit à Paris, chez Gail neveu, rue Neuve des Petits Champs, n° 12; Delalain, rue des Mathurins St.-Jacques; Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, et Dufart, quai Voltaire.

En Allemagne, on a dit de la 1^{re} version de M. Gail : « Elle a un coloris vif, un ton noble, une éloquence mâle, et laisse sur l'esprit du lecteur une impression que ne produira jamais une certaine traduction allemande. » Alors on ne jugeait que la traduction des Harangues, sur lesquelles seules s'était exercé M. Gail. Mais la nouvelle traduction contient un travail absolument neuf et sur la géographie de l'historien et sur les batailles qu'il décrit; nous pouvons donc annoncer ce résultat des vœux du doyen de la littérature hellénique, comme un nouvel et important service littéraire. Ce bel ouvrage fait suite à sa bibliothèque classique grecque dont il existe 30 vol. in-4°, pap. vélin. 30 exemplaires seulement sont complets, dont le prix est de 800 fr.

348. LUCIANI SAMOSATENSIS OPERA GRÆCÆ ET LATINÆ. Post Tib. Hemsterhusium et Joh. Fred. Reizium denuo castigata, cum varietate lectionis, scholiis græcis, adnotationibus et indicibus edidit J. THEO. LEHMANN. T. VII. Gr. in-8° de 598 pp. Leipzig, 1828; Weidmann. (*Allg. Repertor.* de Beck, 1828, vol 1, cah. 6, p. 428.)

Ce volume renferme les écrits de Lucien depuis *Icaromenippus* sive *Hypernephelus*. T. II, p. 751 de l'édition de Reiz, jusqu'à l'*Encomium Musæ*. (P. 99, T. III de l'édition hollandaise); viennent ensuite les scholies sur ces écrits (p. 321), et les remarques (p. 351). Ce volume est travaillé avec le même zèle que le précédent.

L. D. L.

349. JAHRESÜCHEN FÜR PHILOGOLOGIE UND PÆDAGOGIK. — Annales de la philologie et de la science pédagogique, rédigées, de

concert avec une réunion de savans, par M. J. Chr. Jahn. 2^e année; 12 cah. in-8°. Leipzig, 1817; Teubner.

On sait que la Philologie est la science cultivée de préférence en Allemagne, surtout dans le grand nombre de ses universités et de ses hautes écoles. Aussi a-t-on plusieurs journaux occupés presque exclusivement de la revue et de la critique des ouvrages philologiques que chaque foire de Leipzig met au jour en grand nombre. Les *Annales de Philologie*, publiées par M. Jahn, sont de ce nombre. La plus grande partie de cet ouvrage mensuel contient des analyses d'ouvrages nouveaux relatifs à la littérature classique et à l'enseignement public. De temps en temps on y insère des dissertations; chaque cahier est terminé par de courtes annonces et par une espèce de chronique minutieuse des universités et hautes écoles allemandes; cette partie ne peut guère intéresser que les personnes attachées à ces établissemens.

Un des articles les plus remarquables de la 2^e année de ce journal, est une revue des ouvrages nouveaux relatifs à la littérature homérique. On croirait à peine, hors de l'Allemagne, combien de vues plus ou moins ingénieuses sur les poèmes d'Homère ont été publiées par les savans du pays. A ce travail il faut joindre une dissertation latine du D^r Bernhard Thiersch: *Quæstio de diversa Iliadis et Odysseæ ætate*, qui est insérée toute entière. L'auteur de cette dissertation examine les opinions qui ont été émises par les savans sur les questions de savoir si l'Iliade est de beaucoup antérieure ou postérieure à l'Odyssée. Quelques-uns ont vu dans l'Odyssée un ouvrage de la vieillesse du poète. M^{me} Dacier, que M. Thiersch appelle *Daceria*, ne se prononce ni pour ni contre la postériorité de l'Odyssée. Le savant Anglais Payne Knight a récemment cherché à prouver que ce poème a été composé long-temps après l'Iliade. Quelques-uns de ses argumens sont assez singuliers. Par exemple, Payne Knight fait observer que, dans l'Odyssée, Neptune a un trident, tandis qu'il n'en a point dans l'Iliade. Ce dernier poème représente Iris comme la messagère des dieux, tandis que, dans l'Odyssée, les messages sont confiés à Mercure. Dans l'Odyssée, il est question de colonnes cannelées, raffinement de l'art que paraît avoir ignoré le chanteur d'Achille. De ces comparaisons et d'une foule d'autres, Payne Knight conclut que l'un de ces poë-

mes est d'une époque de beaucoup postérieure à celle où a été composé l'autre. M. Thiersch combat ces argumens, et termine par cette conclusion négative : qu'il n'y a point d'indices suffisans pour nous faire croire que les deux poèmes ne sont pas de la même époque.

Nous signalerons encore une dissertation de M. Lindner sur le chœur dans les tragédies d'Eschyle, surtout dans la tragédie des Euménides. Chez Eschyle le chœur se composait généralement de 15 personnes : *παραιδμα τῶν δώδεκα ἑταίρων*; Pollux, IV, 108, 110. Il formait 3 rangs de 5 individus. Les auteurs anciens font une distinction entre le *ἀγοστής*, le *ἄρχων*, et le *χορηγός*. Il paraît que le coryphée portait quelquefois la parole au nom et au lieu du chœur, tandis que *ἄρχων* indique le chef, le maître de tout le chœur. Quelquefois le chœur était divisé en 2 parties dont l'une répondait à l'autre. Les *Euménides* sont le seul exemple connu d'une tragédie où il y ait un chœur composé de deux espèces ou classes différentes. Dans la comédie grecque cette circonstance est plus commune. L'auteur pense que, dans le chœur des Euménides, composé comme les autres de 15 individus, les 3 premiers choristes du 1^{er} rang représentaient les 3 Euménides.

— Liste de tous les ouvrages de philologie, publiés en 1847, ainsi que des extraits et articles critiques sur ces ouvrages, qui ont paru dans les journaux pendant la même année. — De la signification du mot latin *lippitudo*, par le prof. Lichtenstadt. L'auteur pense que le mot *lippitudo* signifiait chez les Romains, non pas précisément un écoulement des yeux, comme le croient plusieurs auteurs modernes, mais en général un mal d'yeux, provenant peut-être d'ophthalmies chroniques qui ont été fréquentes à Rome. — Lettre de M. Hase sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, à Paris, qui contiennent les commentaires de César. L'auteur indique le numéro et l'âge présumé de ces manuscrits; en supplément il donne une liste d'ouvrages manuscrits des anciens, qui ne se trouvent pas indiqués dans le catalogue imprimé de cette bibliothèque.

Pour nous résumer, nous croyons que les *Annates philologiques* de M. Jahn méritent d'être lues par tous les savans qui veulent se mettre au courant de la littérature classique en Allemagne.

Avant de terminer, nous avons à relever une note malveillante sur le *Bulletin*, qui se trouve dans le 1^{er} cahier. L'éditeur, prenant occasion d'une courte annonce, insérée dans le *Bulletin* de 1826, d'un recueil d'observations sur le Pausanias de Nibby, s'écrie avec humeur : *Qu'est-elle cette annonce, si ce n'est une annonce de libraire ? Enverrons-nous encore notre argent en France pour un journal qui contient souvent des annonces de ce genre ?* Nous ferons observer à M. Jahn que le *Bulletin* n'est point un journal de discussions critiques; que l'on veut y signaler l'existence des ouvrages, et qu'on les fait connaître plus spécialement toutes les fois que les rédacteurs du *Bulletin* en ont le moyen; mais que souvent ils sont obligés de se borner à de courtes annonces, soit que les ouvrages n'aient pas été adressés au bureau du *Bulletin*, soit qu'ils n'intéressent que peu de personnes.

D—o.

350. SOLEMNIA ACADEMICA, QUIBUS MEDICINÆ DOCTOR RITE INAUGURANTUR, celebranda indicit universitatis regiae haviensis rector, Petrus Erasmus Müller. His solemnibus prolusurus de arte poëtas veteres græcos romanosque in nostras linguas convertendi disputavit D^r F. C. PETERSEN, philologiæ prof., publ. In-4^o de 11 pag. Copenhague, 1827; Schultz.

Plusieurs de nos lecteurs se souviennent peut-être encore des discussions littéraires fort animées, provoquées, il y a une vingtaine d'années, par de nombreux articles que M. Dussault inséra dans le *Journal des Débats*, et dans lesquels, par des raisonnemens qui parurent aux uns des argumens très-concluans, aux autres des sophismes captieux, cet ingénieux écrivain soutint qu'il était impossible de traduire en français les poètes de l'antiquité. Des contestations semblables se sont élevées depuis peu dans les journaux littéraires de l'Allemagne, au sujet d'une traduction des tragédies de Sophocle, publiée par M. Solger. Nous ne connaissons encore cette traduction que par le jugement qu'en porte M. Petersen dans le *programme* académique que nous annonçons aujourd'hui; mais il paraît qu'elle est du nombre de celles que la richesse, la flexibilité, la prosodie marquée et le caractère vague de la langue allemande ont permis d'affranchir de la rime et de calquer, pour ainsi dire, mot à mot et vers pour vers, sur l'original grec. Malheureusement, il

semble qu'en Allemagne même quelques esprits dédaigneux n'accordent pas à ce genre de composition toute l'estime qui lui est due. Dans un journal accrédité, que M. Petersen ne nomme pas, on avait reconnu à la traduction de M. Solger le mérite d'être fidèle; mais on lui refusait celui bien plus rare, bien plus essentiel, d'avoir conservé au poète tragique grec la chaleur native, la verve et la suavité qui le caractérisent. S'élevant de là à des considérations générales, le critique avait désapprouvé, sans exception, toutes les traductions en vers *blancs* dont l'Allemagne est inondée, et dans lesquelles on cherche à imiter, tantôt l'hexamètre de l'épopée grecque, tantôt le vers iambique des drames et les mètres lyriques de leurs chœurs. Suivant ce critique, la physionomie décolorée, l'exécution pâle ou pénible de pareilles traductions, leur style sec et souvent haché ne ressemblent guère à la diction vive, nombreuse et brillante des auteurs classiques; ces copies défigurées, impuissantes de leur nature à reproduire les beautés de l'original, manquent d'âme, de mouvement et de vie. D'ailleurs, ajoute le journaliste, on ne traduira un poète avec succès qu'avec la puissance de produire soi-même. Êtes-vous doué de cette imagination, disons mieux, de ce génie qui crée la puissance des mots par l'art de leur arrangement? affranchissez-vous alors de ces entraves gênantes, de ces pyrrhiques, spondées et vers dochmiques, étrangers, il faut l'avouer, au véritable génie des langues teutoniques et scandinaves; imitez l'exemple de Stolberg et de Schiller, qui traduisirent d'une manière plus nationale, plus libre et moins savante, l'un les tragédies de Sophocle, l'autre une partie de l'Énéide; car enfin à qui destine-t-on ces traductions *métriques*, si pénibles à lire, si difficiles à comprendre, si infidèles à force d'exactitude? Ce n'est point à la masse du public allemand: il les repousse à cause de leur forme exotique et de leurs constructions embarrassées. C'est donc aux savans et aux hellénistes? Mais ceux qui sont en état de lire et de comprendre les originaux, n'ont pas besoin de recourir à des copies où un crayon sec est substitué au pinceau le plus gracieux et le plus suave.

C'est à ces objections que cherche à répondre M. Petersen professeur à l'université royale de Copenhague, et placé depuis long-temps, par beaucoup d'écrits estimables, au rang des

meilleurs philologues du Danemark. Défenseur des traductions littérales et *métriques* telles que nous les avons désignées, il craint que ceux qui suivent un système plus libre ne cherchent à embellir les anciens et à les enluminer d'un coloris modéré. Selon lui, un poète digne de ce nom; même lorsqu'il a l'air de traduire une tragédie ou un poème épique, ne les traduit jamais réellement; il imite, il parodie, il transforme, il paraphrase; il met son esprit, son style, son goût, son imagination, son talent en un mot, à la place du style, du goût et du talent de l'auteur qu'il a entrepris de transporter dans sa langue. M. Petersen reconnaît que les langues classiques diffèrent essentiellement des idiomes modernes, non-seulement par leur structure, mais aussi dans tout ce que nous appelons harmonie; il convient que les principes de leur système métrique ressemblent peu aux principes de la prosodie allemande; toutefois, malgré ces concessions, il reste persuadé que les personnes qui désirent connaître les formes matérielles de la poésie antique et le genre particulier qui caractérise chaque poète grec, préféreront toujours une copie exacte, fût-elle même quelquefois timide et pâle, aux imitations brillantes recommandées par le critique anonyme. D'ailleurs les traductions littérales et métriques contribuent, selon lui, à donner plus de flexibilité à la langue allemande; elles l'enrichissent; elles servent, bien mieux que les autres, à l'intelligence du texte, et, sous ce dernier rapport, elles peuvent même être de quelque utilité aux savans. Beaucoup de personnes, il est vrai, les accueillent avec tiédeur; mais ces personnes, tout-à-fait étrangères aux mœurs, aux sentimens, à l'histoire primitive et aux croyances religieuses des Grecs, n'achèveront pas, sans fatigue et sans ennui, la lecture d'Hésiode, de Pindare et peut-être d'Homère, quand même les traductions de ces poètes, rimées et en stances, ou en vers alexandrins, seraient des chefs-d'œuvre de facilité, de nombre et d'harmonie.

Nous avons exposé, sans les affaiblir, les argumens de M. Petersen et ceux de son habile adversaire; mais nous nous abstiendrons de prendre parti dans une discussion qui, fort importante pour les littérateurs et les philologues du nord de l'Europe, ne peut intéresser que médiocrement le public français. Nous nous bornerons donc à dire que la discussion de

M. Petersen, malgré son peu d'étendue, renferme une foule de pensées claires, saines et judicieuses, qu'elle est écrite avec une grande modération, et que les traducteurs de tous les pays y trouveront des renseignemens et des avis utiles. C. B.

351. L'OCTAVIUS DE MINUTIUS FELIX, traduction française par Ant. PÉRICAUD, avec le texte en regard. In-8° de 238 p. Lyon, 1828; Durand.

Nous remettons au prochain cahier de faire connaître avec détail cette nouvelle traduction, qui mérite à tous égards le suffrage des littérateurs.

352. SUOMALAINEN SANA-KIRJA. — Lexicon linguæ finnicæ, cum interpret. latinâ. 2 vol. In-4°; prix, 8 rixdal. Aboe, 1826.

353. DICTIONAR DATASCA DITGLINGUAIG TUDESC-ROMANSE. — Dictionnaire portatif de langue allemande-romane. In-12; prix, 20 gr. Zurich, 1828; Orell.

354. MÉMOIRE EN RÉPONSE A LA QUESTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BRUXELLES.

Quelle est l'origine de la différence qui existe, par rapport à la langue, entre les provinces dites flamandes et les provinces dites wallonnes?

A quelle époque cette différence doit-elle être rapportée?

Quelle est la raison pour laquelle des contrées, qui faisaient partie de la France, parlent flamand, et d'autres, qui appartiennent à l'empire germanique, se servent exclusivement de la langue française?

Mémoire qui a remporté le prix au concours de 1824, par M. RAUX, conseiller d'état. (*Mémoir. sur les questions proposées par l'Acad. roy. de Bruxelles*; Tom. V, p. 1 à 109.)

L'auteur avance d'abord que la langue *flamande* est un dialecte de l'ancien teuton, et que la langue *wallonne* est un dialecte du vieux français, que les Flamands nomment leur langue *duytsch* ou *nederduytisch*, et qu'ils donnent le nom de Wallons (prononcez *ouallons*) aux habitans des Pays-Bas qui parlent français; que *duytsch* (l'allemand *deutsch* qui se prononce de même.) [On disait au moyen âge, dans le français d'alors, *tiesche*, *tieche* ou *trieis*] (1) se dit de la langue allemande en général, et

(1) Nous insérons entre parenthèses ce qui sera ajouté par nous à cet extrait.

que *wallon*, *wacien* ou *waalen* signifie *gaulois*. (Nous ajouterons que le dictionnaire flamand latin-français, que publia à Anvers, en 1673, Christophe Plantin, est intitulé en latin : *Thesaurus Teutonicæ lingue*; en flamand : *Schat der Neder-duytschen spraken*, et en français : *Trésor du langage Bas-Almand dict vulgairement Flameng*.)

(Cornel. Kilianus ou Vankiel a intitulé aussi son dictionnaire étymologique de la langue flamande, imprimé également à Anvers, en 1599 : *Etymologicum linguæ Teutonicæ sive Dictionarium Teutonico-latinum*. La seule différence que font les Flamands ainsi que les Hollandais entre leur langage et celui des Allemands, proprement dit, c'est de nommer l'un *Neder-Duytsch*, c'est-à-dire, *bas-allemand*, et l'autre *Hoog-Duytsch*, qui signifie *haut-allemand*. Quant au mot *wale* ou *waet*, Kilianus, après l'avoir expliqué par *Gallus-Belga*, ajoute : *Germanis dicitur homo exoticus, qui aliam à Germanis linguam habet : homo alienus, qualis est Gallus, Italus et alii qui linguâ à Germanis differunt*. Il cite Camden suivant lequel *welsh* signifie généralement *quod externum et peregrinum est*. On ne voit pas trop pourquoi Voltaire a trouvé plaisant d'appeler les Français des Welches.)

Le Mémoire de M. Raoux est divisé en 6 chapitres.

Il établit dans le 1^{er} que les Belges, antérieurement à la conquête des Gaules, étaient déjà divisés en Gaulois et Germaniques, et que chacune de ces divisions avait une langue particulière. Le témoignage de César est formel à cet égard : la plupart des Belges, dit-il, des Scandinaves, des tribus germaniques, qui avaient passé le Rhin, attirés par la fertilité du pays, avaient, pour s'y établir, expulsé les anciens habitans de race gauloise. D'après César et Tacite, ces Belges-Germains étaient les *Treviri*, les *Tungri*, les *Eburones*, les *Condrusii*, les *Cereti*, les *Pemani*, les *Atuatici*, les *Nervi* et les *Menapii*. Ces peuples occupaient ce qui forme aujourd'hui la partie méridionale du royaume des Pays-Bas. Ils avaient pour voisins, plus au sud et au sud-ouest, les *Mediomatrici*, les *Remi*, les *Veromandui*, les *Atrebat*, qui devaient être de langue gauloise, attendu que les auteurs ne les désignent pas comme étant d'origine germanique. Une chose digne d'attention, dit M. Raoux, c'est que la division de ces contrées est encore marquée de nos jours à peu près par la même division de langage, sauf que le Gaulois (ou plu-

tôt le Roman) a gagné quelque terrain en s'étendant au nord.

Ce savant range aussi les *Morini* parmi les peuples qu'il présume avoir été de langue gauloise du temps de César. (Nous pourrions élever quelques doutes à cet égard; en effet, outre qu'une partie de territoire des anciens *Morini* est aujourd'hui décidément de langue flamande, témoin Dunkerque, Bergues, Bourgbourg, etc., plusieurs monumens, indépendamment des noms de lieux, attestent que cette langue fut anciennement celle du comté de Guines et du Bordonnais; mais nous n'insisterons pas sur cette objection, attendu qu'il se pourrait que l'usage de l'idiôme flamand eût été introduit dans ce pays postérieurement à l'époque dont M. Raoux parle dans ce chapitre, et par suite des conquêtes des Francs. Conformément à l'opinion du P. Malbrancq, voyez son ouvrage intitulé *de Morinis*, lib. I, p. 69, et lib. III, p. 324. Il paraît du moins que les deux langues se sont long-temps disputé cette frontière, et que même il s'était formé de leur mélange un jargon que Malbrancq appelle *mîxtum quidpiàm ex latino et theutonismo*.)

Le second chapitre du Mémoire de M. Raoux a pour objet de faire voir que, dans les parties septentrionales des deux provinces nommées *Belgique première* et *Belgique seconde*, on continua, sous la domination des Romains, à parler le teuton; tandis que le gaulois des parties méridionales de ces deux provinces avait fait place à la langue latine. Quant aux moyens que les Romains avaient employés pour faire ainsi disparaître la langue gauloise de la majeure partie des Gaules, M. Raoux répugne à penser qu'ils en fussent venus jusqu'à interdire aux Gaulois, *sous peine de mort*, l'usage de leur langue maternelle, soit par écrit, soit même dans la conversation, comme quelques modernes n'ont pas craint de l'avancer sans preuves. Si un semblable édit eût existé, observe très-judicieusement M. Raoux, les chefs des Gaulois, dans leurs différentes insurrections contre les Romains, n'eussent pas manqué de l'alléguer comme un des principaux griefs de leur nation. Tacite aurait-il oublié ce motif dans le discours qu'il prête à ces chefs, lui qui ménage si peu le gouvernement des empereurs, et accumule tant d'autres reproches contre les officiers qui commandaient dans les Gaules? Peut-être n'est-il pas besoin de supposer aux Romains une politique bien adroite ni des mesures d'une excessive rigueur,

pour expliquer la facilité avec laquelle ils purent faire prévaloir leur langue dans les Gaules. Les différentes peuplades qui habitaient ce pays, divisées d'intérêt, souvent en guerre l'une contre l'autre, vivant sous des lois différentes, n'ayant ni gouvernement central ni lien fédéral général, faisant à peine usage de l'écriture, avaient probablement modifié successivement leur langue de manière à créer, chacune dans son territoire, un dialecte plus ou moins différent de celui des cantons voisins. Réunies par la conquête sous la domination romaine, elles durent éprouver le besoin d'adopter, pour communiquer entre elles, un idiôme commun.

Deux procédés sont mis en usage en pareil cas par les nations que nous connaissons. Les unes, incorporant dans leur idiôme plus ou moins d'expressions empruntées de leurs voisins, se font un langage mixte tel que la *lingua franca*, en usage dans le Levant, ou la langue commerciale dont les Suédois se servent pour leurs relations avec les Lapons. D'autres peuples adoptent, pour communiquer entr'eux, celui des idiômes qui est parlé par la nation la plus puissante ou la plus civilisée entre celles qui les avoisinent. C'est ainsi que la langue *quichua* est parlée, au besoin, par les différentes tribus du Pérou, quelle que soit d'ailleurs leur langue particulière; la langue *guarani*, par celles du Paraguay; la langue *algonquine*, chez plusieurs de celles de l'Amérique du nord. Dans un cas pareil, quelle autre langue s'offrait aux Gaulois, pour communiquer entr'eux, si ce n'est le latin au moyen duquel ils se faisaient entendre également de leurs dominateurs, et qui était tout à la fois la langue du culte, celle des lois, des tribunaux, celle des édits et proclamations, celle dans laquelle on commandait les troupes, celle enfin dont faisait usage le plus grand nombre des commerçans venus de toutes les parties de l'Italie. Si l'on nous demande pourquoi le même besoin de substituer le latin à la langue nationale ne se fit pas sentir dans la partie de la Belgique que les Germains avaient envahie, nous pourrions alléguer plusieurs causes entre lesquelles le lecteur aura à choisir, et qui peut-être agissent simultanément :

1° Que les organes des Germains se prêtaient peut-être plus difficilement que ceux des Gaulois à la prononciation de la langue latine, ce que peut faire présumer la difficulté avec la-

quelle nos voisins d'outre-Rhin parviennent à bien prononcer le français.

2° Que les dialectes germains pourraient bien être moins différents entr'eux que ne l'étaient ceux des cantons de la Gaule.

3° Que, supposé qu'ils eussent été aussi différents dans l'origine, il s'était opéré entr'eux une sorte de fusion, lors des entreprises militaires qu'ils avaient faites en commun, pour s'établir sur un territoire étranger. Cette fusion se remarque dans la plupart des colonies; ainsi les Anglais de toutes les provinces de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, en venant s'établir en Amérique, ont perdu les pâtois de leurs différentes provinces, et adopté un anglais assez pur qui est commun à tous les États-Unis. De même les Espagnols, en refoulant les Maures de proche en proche jusqu'au détroit de Gibraltar, à l'aide des chercheurs d'aventures venus de la France, de l'Allemagne et de plusieurs autres parties de l'Europe, ont fini par se donner une langue uniforme depuis les Pyrénées jusqu'à Cadix. (D'autres exemples pourraient être ajoutés à ceux-là, si c'était ici le lieu de le faire.)

Dans son 3^e chapitre, M. Raoux examine comment, sous la domination des rois de la 1^{re} race, le latin des Gaulois s'est corrompu peu à peu, au point de faire une nouvelle langue vulgaire, qui a reçu en France le nom de *roman*, et dans les Pays-Bas celui de *wallon*. Ce sujet ayant déjà été traité par tous ceux qui se sont occupés de l'origine de notre langue, les matériaux n'ont pas manqué à l'auteur, et nous nous bornerons à dire qu'il a su les mettre en œuvre avec succès.

Il recherche ensuite, et c'est un des objets de son 4^e chapitre, comment les Francs, établis en France, ont abandonné la langue qu'ils avaient apportée de la Basse-Allemagne pour parler *roman*, c'est-à-dire français, et comment la langue *tudesque* s'est conservée dans certaines provinces des Pays-Bas. (Aux raisons que M. Raoux rapporte dans ce chapitre, on pourrait ajouter que les Francs venus de la Basse-Allemagne ne formèrent point dans les Gaules un établissement colonial, comme ces peuples germains qui avaient passé le Rhin antérieurement au temps de César. C'était, à proprement parler, un corps d'armée peu nombreux, des compagnies *franches*, comme semble l'indi-

quer le nom même qu'ils se donnaient. Il est au moins douteux qu'ils eussent avec eux des femmes et des enfans; dès-lors, ils durent prendre alliance avec les femmes gauloises, et il arriva naturellement que la langue des mères devint celle de leur postérité. Il en fut de même des Normands qui, ayant traversé des mers orageuses sur des espèces de pirogues propres à remonter ensuite les rivières, n'avaient sans doute pas amené leurs femmes sur d'aussi frêles embarcations. Ils en durent chercher parmi les veuves et les orphelins, que leurs dévastations avaient faits dans la Neustrie.) Ajoutons, avec l'auteur du Mémoire, que la population teutonique des provinces Belges avait dû être renforcée par les nombreuses colonies de Saxons que Charlemagne transporta dans ces provinces avec femmes et enfans. Il serait possible aussi, comme il l'observe, que, par les incursions des Francs, la langue *tudesque* eût gagné quelque terrain dans la Belgique sous les rois de la 1^{re} race; mais on ne peut rien affirmer sur la démarcation des limites entre les deux langues, faute de monumens historiques appartenant à ces siècles de ténèbres. On serait tenté de croire que le *teuton* était, au VIII^e siècle, la langue vulgaire du Hainaut, si l'on consulte les actes du Concile de Liptine, aujourd'hui *Estimes*, près de Binche, assemblé par Carloman, maire du palais, l'an 743. Le dernier article de ce Concile défend les pratiques superstitieuses des Païens, dont la 15^e est désignée par ces mots: *De igne fricato de ligno, id est nodfyr*; du feu produit par le frottement de deux morceaux de bois, dit vulgairement *nodfyr*, c'est-à-dire, *feu en cas de besoin*. (Ce n'est pas ici le lieu de chercher pourquoi cet usage, qui paraît assez innocent en soi, était défendu aux Chrétiens; ce ne peut être qu'à cause de ses accessoires superstitieux.) Ce qui appartient à notre sujet, c'est d'observer que les mots *nod*, besoin, et *fyr*, feu, sont flamands l'un et l'autre.

Dans quelques anciens manuscrits de ce même Concile, on lit une formule d'abjuration qu'on exigeait des Païens lorsqu'ils devenaient Chrétiens. Elle se trouve dans la Collection des Conciles de Labbe, Tom. V, col. 154. On y rencontre les phrases suivantes qui sont tudesques: « *Ec forsacho diabol, end allum diabol grlde, end allum diabol wercum, ende wordum thunacr end woden, etc.* »

Cependant M. Raoux ne pense pas qu'on doive conclure de ces actes du Concile de Liptine, que le *teuton* fût au VIII^e siècle la langue vulgaire du Hainaut. La plupart des évêques soumis à Carloman avaient leurs diocèses dans les pays de langue tudesque, et ils ont dû pourvoir aux abus qui se commettaient dans ces diocèses, où les pratiques du paganisme avaient été fort difficiles à déraciner. Au reste, il ne serait pas impossible que les habitans du Hainaut, qui descendaient des anciens *Nervii*, n'eussent pas encore renoncé tous, en 743, à la langue de leurs ancêtres, ou que des établissemens nombreux de Francs y eussent ramené cette langue à l'entour du palais royal de Liptine.

Une circonstance qui doit avoir servi à propager la langue des Romains dans la partie méridionale des provinces belgiques, c'est que les principales villes ou la plupart des établissemens des Romains y étaient situés. Arras, Terouenne, Boulogne, Tournay, Bavai et Cambrai y figuraient comme capitales d'autant de peuples et comme chefs-lieux de diocèses; Famars, Valenciennes et les rives de la Sambre présentaient des établissemens militaires. Au contraire, les provinces actuelles de Flandres et du Brabant, aujourd'hui si peuplées et si riches, étaient alors couvertes, soit de marécages (qui protégeaient l'indépendance de leurs habitans), soit d'un sol aride, peu cultivé (et peu digne de l'attention des Romains). Dans les quartiers où, au moyen âge, se sont élevées les grandes et superbes villes de Bruges, Gand, Anvers et Bruxelles, il n'y avait pas, sous la domination romaine, le moindre établissement de quelque importance. C'est ainsi qu'on peut expliquer aisément comment il est arrivé que chacun des peuples les plus septentrionaux des deux Belges romaines a été partagé en deux langues. Dans ce partage, c'est toujours la partie méridionale qui est devenue latine ou *romane*, et la partie septentrionale qui est restée *teutone*. Dans le diocèse des Nerviens, dont le siège paraît avoir été à Bavai (*Bagacum*), avant d'être à Cambrai, le Hainaut, le Cambrésis ont parlé latin, et ensuite roman; la partie de la Flandre, sur la rive droite de l'Escaut, les quartiers de Bruxelles et d'Anvers qui étaient aussi de ce diocèse, ont continué à parler *tudesque*. Dans le diocèse de Tournay ou des Ménapiens, le Tournaisis et la Chatellenie de Lille qui occupent le midi, ont parlé

latin et *roman*; les quartiers de Gand et de Bruges, qui sont au nord, et qui, au XVI^e siècle, ont formé deux nouveaux diocèses, ont conservé constamment le langage *tudesque*. Il en est de même du pays des Morins qui a constitué l'ancien diocèse de Terouenne, et ensuite ceux de St-Omer, de Boulogne et d'Ypres; toute la partie septentrionale de ces diocèses, depuis la ville d'Ypres jusqu'au delà de Dunkerque, est restée *teutonne* ou *flamande* dans son langage; la partie méridionale, dans les environs de St-Omer, d'Aire en Artois, de Terouenne et de Boulogne a adopté le *roman*. (Nous avons observé plus haut que ceci n'est pas aussi certain que l'a pensé M. Raoux). Dans le pays des anciens *Tungri*, dont le siège épiscopal, d'abord établi à Tongres, a été transféré ensuite à Liège, toute la partie septentrionale de ce vaste diocèse, vers Tongres, St.-Froid, Tirlemont, Louvain, Hassels, Maestricht et la Campine, a conservé le langage *tudesque*; tandis que dans la partie méridionale, à Liège, Verviers, Spa, et en remontant la Meuse, vers Huy, Namur et Dinan, on parle *roman*, c. à d. *wallon*, de temps immémorial. Il en a été de même dans le pays des *Treviri*, dont le diocèse est divisé en langue germanique allemande, et en langue romane ou wallone. Il faut admettre que l'influence des Romains, assez puissante dans la partie méridionale pour y faire prévaloir leur langue, ne l'a pas été autant pour pénétrer jusqu'aux extrémités septentrionales de ces mêmes diocèses; ou bien qu'il s'y est opéré une contre-révolution dans le langage par l'irruption, au V^e siècle, d'un grand nombre de Germains et de Francs.

Nous nous sommes étendus sur le chapitre 4^e du Mémoire de M. Raoux, parce qu'il nous a paru présenter ce qu'il y a de plus important pour la solution de la question proposée. Nous abrègerons d'autant plus ce qui nous reste à dire.

Le chapitre 5^e est consacré à prouver que le dialecte *wallon* n'est autre chose que notre vieux français, c'est ce qu'il a été facile à l'auteur de prouver, en comparant le langage des actes, tant dans la Belgique qu'en France, à diverses époques. Le jargon des paysans du Hainaut, du Tournaisis, de la Flandre française, se retrouve à chaque page dans les chroniques françaises du moyen âge. Le nom de *Wallon* a été donné à ce dialecte par ceux des Flamands qui ont conservé la langue *teutoni-*

que. Rodulphe, abbé de St.-Fronde, qui écrivait en 1136, dit, d'un de ses prédécesseurs, à la fin du X^e siècle : *Nativam linguam non habuit Teutonicam, sed quam corruptè nominant Romanam* TEUTONICÆ WALLONICÆ : La joyeuse entrée des anciens ducs de Brabant, en flamand, exige que les membres du Conseil de la province sachent trois langues, savoir : *latyn, walsch, ende duytsch*.

M. Raoux a placé à la fin de son Mémoire quelques morceaux extraits des plus anciens actes connus en dialecte wallon.

L'Académie de Bruxelles demandait encore par quelle raison des contrées qui faisaient partie de la France parlent flamand, et que d'autres qui ont appartenu à l'empire germanique font usage de la langue française exclusivement.

L'auteur du Mémoire estime que les considérations prises de la similitude des idiômes n'ont point exercé d'influence sur la délimitation des états. A la vérité, lorsque les fils de Louis-le-Débonnaire se partagèrent sa succession, Louis-le-Germanique n'eut pour sujets que des peuples de langue allemande; mais, dans le royaume de la France occidentale qui échut à Charles-le-Chauve, quoique composé en plus grande partie de peuples de langue romane, se trouvaient des Basques, des Bas-Bretons, et des Flamands; et dans celui de Lothaire, qui allait depuis l'Italie jusqu'à l'embouchure du Rhin, les habitans étaient, les uns de langue italienne et romane, les autres de langue germanique et flamande; il paraît donc que, dans ce partage, on avait eu égard à la situation géographique et au cours des fleuves bien plus qu'à la langue des peuples. En général, la langue influe peu sur les combinaisons de la politique dans la circonscription des états. C'est ce que fait voir, entr'autres, la composition actuelle du royaume des Pays-Bas, dont les provinces sont, les unes en entier de langue *DUYTSCH* (dont le hollandais et le flamand sont deux sous-dialectes), d'autres en entier de langue *WALLONE*; d'autres encore mixtes, et dont une (le pays de Luxembourg) est en partie allemande et en partie de langue française.

COQUEBERT-MONTBRET.

355. TASCHEN WOERTERBUCH DES SCHOTTISCHEN DIALEKTS. — Dictionnaire portatif du dialecte écossais, avec des éclaircissemens sur les mots difficiles en anglais et en allemand, pour

l'intelligence des œuvres de Walter Scott, Burns, Ramsay, etc.; trad. de l'anglais, de MOTHERBY. 2^e édition, augmentée. In-12; prix, 1 rixdal., 16 gr. Königsberg, 1828; Börnträger.

356. SULLA POESIA PROVENZALE, etc. — Observations sur la poésie provençale et sur ses principales règles et tournures, comparées avec l'ancienne langue italienne; par G. G. Bologne, 1828; imprim. des Muses. (*Nuovo Ricoglit.*; août 1828, cah. 44, p. 621.)

Donner une juste idée de la poétique des Troubadours, en accompagnant chaque genre de poésie d'exemples pris dans les originaux : les confronter avec les anciens poètes italiens : traduire les œuvres provençales à la lettre et en expliquer chaque phrase séparément, en y joignant des notes philologiques : corriger, dans le cours de l'ouvrage, ceux des poètes italiens qui ont voulu écrire en langue provençale : signaler les erreurs de quelques auteurs modernes qui ont essayé de traduire cet idiôme : commenter quelques passages du Dante, de Pétrarque, etc., en les comparant aux Troubadours : enfin faire ressortir l'utilité de cette étude avec le plus de brièveté possible, tel est le but de l'auteur de cet ouvrage, qui se publiera en 1 vol. in-8° d'environ 20 feuilles, au prix de 16 cent. d'Italie la feuille, pour les souscripteurs. (*Extrait du Prospectus.*) T. D.

357. LES PARTICIPES RÉDUITS A DEUX RÈGLES GÉNÉRALES qui ne souffrent pas une seule exception, et posés sur un plan entièrement neuf, etc.; par BONNEAU, prof. de langue franç. In-12 de 3 feuil. $\frac{2}{3}$; prix, 1 fr. 50 c. Paris, 1828; l'auteur, Galerie Vivienne, et Garnier, libraire.

La question souvent épineuse des participes a exercé la sagacité d'une foule de grammairiens. Les uns ont exprimé sur cette matière leurs opinions personnelles, les autres se sont contentés de rapporter celles de leurs devanciers. M. Bonneau se présente avec une théorie nouvelle à bien des égards, et qui a le mérite d'une simplicité supérieure à celle de toutes les règles connues jusqu'à présent. L'auteur de cet opuscule examine son sujet sous tous les points de vue qu'il peut présenter; il ne laisse aucune difficulté sans explication; il a judicieusement classé les matières; et les exemples qu'il a cru, avec raison,

devoir multiplier, sont une application constante des préceptes auxquels ils se rapportent. Enfin nous pouvons prédire à M. Bonneau que son livre obtiendra tout le succès qu'il mérite.

E. C. D. A.

358. NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, contenant les mots du Dictionnaire de l'Académie; les mots généralement adoptés qui ne s'y trouvent point; les principaux termes d'arts, de sciences et de métiers; les expressions figurées ou proverbiales, familières, poétiques, populaires, ou du style soutenu; avec les définitions; et en outre la prononciation, lorsqu'elle s'écarte des règles générales; l'indication des régimes qui influent sur le sens; le tableau des conjugaisons; et deux tables alphabétiques des verbes et participes irréguliers; pour faciliter aux étrangers et aux étudiants la connaissance des principales difficultés de la langue; par F. J. MAYEUX. Un gros vol. in-12 à deux colon.; prix, 6 fr. Paris, 1827; Ferra jeune.

L'auteur de ce nouveau Dictionnaire a cherché à renfermer dans le cadre étroit d'un volume in-12 la définition de tous les mots de la langue, avec leurs différentes acceptions; celle des principaux termes d'arts, de sciences et de métiers; le sens des expressions propres ou figurées le plus en usage dans le style noble, familier et même populaire; l'explication des idiotismes; en un mot tout ce qu'il lui a semblé indispensable de donner. L'auteur a exclu toutes les étymologies; il n'a suivi ni l'orthographe de l'Académie ni celle de Voltaire exclusivement, il a cherché, dit-il, à se rapprocher le plus possible de la prononciation.

D.

359. EXAMEN CRITIQUE DES DICTIONNAIRES DE LA LANGUE FRANÇAISE, ou Recherches grammaticales et littéraires sur l'orthographe, l'acception, la définition et l'étymologie des mots; par Charles NODIER, bibliothécaire à l'Arsenal. In-8° de 422 pages; prix, 7 fr. Paris, 1828; Delangle frères.

Nous reviendrons sur cet ouvrage, auquel nous pensons qu'on peut attacher plus d'importance que l'auteur ne semble en avoir mis lui-même à sa publication, à en juger du moins par le ton qui règne dans sa préface et qui ne dispose peut-être point assez

convenablement l'esprit du lecteur. En attendant, nous croyons pouvoir recommander les recherches grammaticales de M. Ch. Nodier à tous ceux qui s'occupent du mécanisme de la langue, et surtout aux auteurs ou éditeurs de grammaires et de dictionnaires. Elles ne peuvent certainement leur être que d'une grande utilité, et nous regrettons même qu'elles ne portent point sur un plus grand nombre de mots. Un pareil examen critique, entrepris sur d'autres parties du langage par quelques hommes instruits et qui réuniraient à l'instruction le goût dont M. Ch. Nodier a fait preuve dans le sien, abrégerait beaucoup le travail des lexicographes.

E. H.

360. GRAMMAR, etc. — Grammaire de la langue de Lenni-Lenape, ou de la Delaware de l'Inde; par D. ZEISSKRON; trad. du manuscrit allemand de l'auteur, par P. S. DUPONCHAU. In-4° avec une préface et des notes par le traducteur. Philadelphie, 1827.

Le révérend David Zeisberger, né en Moravie dans l'année 1721, appartenait à la communion des frères Hérnhoutes. Il passa en Amérique à 17 ans et débarqua en Géorgie où ses coreligionnaires avaient formé des établissemens. Il vint ensuite en Pensylvanie, et, en 1746, étant âgé de 25 ans, il fut envoyé comme missionnaire chez les Indiens de l'Amérique du nord. Il a continué de séjourner parmi ces peuplades jusqu'à sa mort, arrivée en 1808; et il a terminé sa longue carrière à Goshen, dans l'état de l'Ohio, à l'âge de 87 ans, après en avoir passé 63 à prêcher l'Évangile dans les différentes langues de ces contrées. On ne peut douter qu'il en eût acquis une connaissance approfondie; mais celles dans lesquelles il était plus particulièrement versé, étaient l'Onondago, dialecte iroquois, et le Lenni-Lenape ou Delaware. Il avait composé, sur le 1^{er} de ces idiômes, 3 grammaires et un dictionnaire en 7 vol. in-4°. Les ouvrages écrits dans la langue maternelle de l'auteur, sont restés manuscrits, et sont conservés dans la bibliothèque de la Société philosophique. Ceux qu'il avait rédigés sur la langue Delaware ont été publiés durant sa vie, à l'exception du plus important de tous, qui était demeuré dans la bibliothèque des frères Moraves à Bethléem. C'est ce manuscrit qui a été confié par les soins de Heckewelder au comité d'histoire de la Société philosophique,

et que M. Duponceau a fait passer de l'allemand en anglais. Quoique cet ouvrage ne soit peut-être pas, sous le rapport de l'analyse grammaticale, aussi parfait qu'on pourrait le désirer maintenant, M. Duponceau assure que c'est, à tout prendre, la meilleure grammaire qu'il ait vue en Amérique, et, comme la langue qui y est enseignée est en même temps l'une des plus curieuses qui existent dans l'univers entier, on doit beaucoup de reconnaissance au savant éditeur qui a tiré ce livre de l'oubli, qui l'a traduit, enrichi de notes et d'éclaircissemens, aussi bien qu'à la Société qui l'a accueilli dans ses mémoires, et fait imprimer à ses frais.

M. Duponceau a mis à la tête de la Grammaire de Zeisberger une préface où il touche plusieurs questions intéressantes pour la philosophie des langues. Il y trace en peu de mots l'histoire de cette étude nouvelle qui consiste dans une comparaison raisonnée des idiomes employés par les diverses familles du genre humain, et qui a pour but de fixer leur descendance, leurs rapports et leurs différences. Cette étude, dont les règles sont peut-être mieux posées que réduites en pratique par la plupart de ceux qui les cultivent, n'a pas non plus encore de nom bien déterminé : on en fait une branche de la philologie ou de l'ethnographie : on a proposé pour la désigner les dénominations de linguistique, de *synglosse* et d'*idiomographie*. Ce qui importe plus que l'emploi d'un terme au lieu d'un autre, c'est de bien s'entendre sur les principes à suivre et sur les objets à examiner. M. Duponceau fait porter l'étude comparative des langues sur 3 points qu'il distingue par les noms de *phonologie*, *étymologie*, *idéologie*. Effectivement le parallèle qu'on établit entre 2 idiomes, pour avoir des résultats positifs, doit s'appliquer aux sons qui constituent les mots, à la manière dont les mots sont modifiés dans le langage et aux formes grammaticales qui en marquent les rapports. L'auteur établit à ce sujet une doctrine qui doit avoir l'approbation des bons esprits. Il en vient ensuite à l'application, et ce qu'il dit des langues américaines en général, et de la langue Delaware en particulier, porte le caractère d'une étude approfondie, d'une admiration raisonnée, et mérite toute l'attention des lecteurs.

Les langues américaines sont riches en mots et régulières dans leurs formes, et, sous ce rapport, elles ne le cèdent à aucun

autre idiôme. Selon M. Duponceau, l'orgueil de la civilisation hésite à admettre ces faits dans toute leur étendue, parce qu'ils montrent combien peu la science et la philosophie ont à faire dans la formation des langages. On aime à voir l'intérêt qu'un homme instruit et convaincu met à défendre un sujet de prédilection. Le haut degré de perfection auquel ont été portés les idiômes des états de l'Amérique est un point qui lui tient à cœur, et il s'attache à combattre les opinions qui pouvaient y être opposées. Ainsi un savant philologue, tout en admettant que les langues américaines sont abondantes, méthodiques et savamment construites, paraît leur refuser la possession de formes grammaticales proprement dites, parce qu'elles procèdent autrement que le grec, le latin et le sanscrit, en réunissant les mots par voie d'*agglutination*, et il leur assigne un rang inférieur, relativement à la propriété d'aider le développement des idées. M. Duponceau, sans reconnaître cette distinction, exprime le regret que de tels préjugés existent parmi des hommes qui ont acquis, à juste titre, une haute réputation de science et de pénétration. Ailleurs, il relève un passage d'un autre auteur qui a dit que le mécanisme simple ou compliqué des formes destinées à marquer les rapports des mots, attestait les efforts plus ou moins heureux des écrivains qui ont les premiers donné des lois au langage. On doit avouer que cette assertion serait directement en contradiction, non-seulement avec ce que M. Duponceau nous apprend du système grammatical des langues américaines, mais avec ce qu'on sait depuis long-temps du japonais, du basque et de plusieurs autres idiômes de l'ancien continent, qui n'ont jamais été perfectionnés par la littérature. Celui qui l'a écrite eût dû la restreindre à cette influence que doivent exercer infailliblement des esprits cultivés, et qui consiste surtout à multiplier les signes des rapports, à en mieux déterminer la valeur, à en régulariser l'emploi, sans jamais aller jusqu'à changer la direction qui paraît, dès l'origine, imprimée au langage de chaque peuple, indépendamment de tout travail littéraire. Peut-être concilierait-on pareillement les deux opinions relatives aux formes grammaticales : car il est certain, de l'aveu de M. Duponceau lui-même, que ces formes n'existent pas dans les langues américaines tout-à-fait telles qu'elles s'observent dans les idiômes savans de l'Asie, et qu'elles n'y ont pas préci-

sément la même destination; mais les modifications des mots n'y sont pour cela ni moins nombreuses, ni moins singulières, et en particulier la propriété qu'ont ces langues de réunir en un même mot le radical du verbe, avec les affixes et les suffixes qui désignent les circonstances de l'action, le sujet et les compléments. Cette propriété, que désignerait assez bien le mot d'*agglutination*, s'il était bien entendu que ce mot n'exprime aucune idée d'infériorité, est ce qui assure à ces idiômes un caractère particulier, et ce qui fonde l'emploi de l'expression de *polysynthétiques* qui leur a été affectée. C'est certainement, comme l'observe M. Duponceau, l'un des phénomènes les plus dignes de l'attention du philologue dans l'examen comparatif des diverses langues de l'univers. Nous rapporterons, d'après l'auteur, quelques exemples d'un genre de composition si remarquable.

Le mot *Pilape*, jeune homme, est formé de *pilsit*, chaste; innocent, et de *Lenape*, homme. Il est, dit M. Duponceau, difficile de trouver une combinaison plus élégante d'idées dans un seul mot d'un idiôme existant quelconque. Mais ce qu'il faut relever dans ce premier exemple, c'est la force de la crase qui fait disparaître une partie du premier mot (*sit*) et une autre partie du second (*len*), en ne laissant subsister que le commencement de l'un et la fin de l'autre, sans que la contraction paraisse épargner la portion du mot qui constitue le radical. La même observation peut s'appliquer aux autres cas cités par M. Duponceau. *Kuligatschis*, que l'auteur traduit par *Give me your pretty little paw*, ou *what a pretty little paw you have*, est une expression (M. Duponceau dit *un mot*) composée de la manière suivante : *K* est le pronom inséparable de la 2^e personne, et peut être rendu par *toi* ou *ton*, suivant le sens. *Ouli* est une portion du mot *woulit*, beau, joli; *gat* est la 2^e syllabe du mot *wichtgat* qui signifie *patte* ou *jambe*, et *schis* est la terminaison diminutive. On voit par cet exemple que la réduction du substantif *wichtgat* porte sur des syllabes radicales, et qu'elle va au-delà de tout ce que l'euphonie peut produire chez les peuples dont l'oreille est la plus exercée et la plus exigeante. C'est une merveille que de telles altérations n'engendrent pas la confusion la plus inextricable parmi des hommes qui n'ont aucun moyen traditionnel de fixer le sens des composés et d'en retrouver au besoin l'étymologie. C'est ce qui devrait surtout être difficile à

prévenir quand on réunit ensemble plusieurs verbes avec des idées intermédiaires, dont l'application est nécessairement moins déterminée que ne l'est celle d'un substantif composé, quelque soit le nombre des élémens qu'on y a fait entrer; telles sont les expressions : *Mattatsch glappiveque*, nisi revertaris, *rischin-giwipoma*, je n'aime pas à manger avec lui, et une infinité d'autres.

Une langue si curieuse, et, à ce qu'il semble, si difficile, avait besoin d'être enseignée d'après une méthode judicieuse, et, pour tenir lieu de la routine des Américains, il était indispensable d'avoir un traité où toutes les règles qu'elle a créées fussent clairement exposées; car les hommes civilisés ont besoin, sous ce rapport, de secours qui paraissent tout-à-fait superflus pour ceux qu'on nomme sauvages, et ce n'est pas l'un des faits les moins curieux dont on a acquis la conviction depuis qu'on s'est livré à une étude raisonnée de ces idiômes si dédaignés autrefois. On ne possédait sur la langue Delaware, qu'une grammaire de J. Eliot (1), dont l'édition originale est devenue extrêmement rare, et qui contenait encore les règles d'un dialecte particulier, celui des Natiks, ou Massachusetts. Celle de Zeisberger est beaucoup plus complète, et toutefois le savant éditeur avertit qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver une exposition toute philosophique, parce que celui qui l'a composée n'a eu en vue qu'un objet purement pratique et l'avantage des jeunes missionnaires. Il a donc suivi les divisions communément employées dans l'enseignement de la grammaire, sans néanmoins s'égarer au même degré que les anciens grammairiens espagnols, auxquels on a souvent reproché avec raison d'avoir voulu enseigner les langues de l'Asie et de l'Amérique d'après les méthodes employées de leur temps dans les collèges pour l'étude du grec et du latin. La grammaire de Zeisberger est abondante et riche en exemples, et les paradigmes des verbes y sont suffisamment multipliés. Peut-être eût-elle pu être abrégée sans inconvénient, et cependant il est à regretter, comme l'observe M. Duponceau lui-même, qu'un chapitre entier en ait été retranché, celui qui

(1) J. Eliot, the indian Grammar begun, an essay to bring the indian language with rules, etc. Cambridge, 1666, in-4°. Réimprimée à Boston en 1822, avec des observations supplémentaires et une introduction, par J. Pickering.

traitait de la manière de rendre en Delaware les verbes composés des Allemands. L'éditeur anglais, quand il fit sa traduction, ne prévoyait pas qu'elle dût jamais voir le jour, et quand on s'est décidé à la faire imprimer, il n'avait plus à sa disposition le manuscrit original. Il a conservé l'orthographe de celui-ci, à de très-légères modifications près. Du reste, il a généralement suivi le texte de l'auteur, ne se permettant qu'un très-petit nombre de changemens, et rejetant dans des notes la discussion de quelques points qui lui laissaient des doutes.

La langue leni-lenape n'a pas de cas proprement dits. Le vocatif et le locatif s'indiquent seuls par des suffixes. Les autres rapports sont exprimés, soit par la construction, comme quand on met deux noms à la suite l'un de l'autre, pour indiquer que le 1^{er} est dans la dépendance du second, ou par des modifications du verbe qui déterminent la nature des divers complémens. Zelsberger n'a rien dit de l'article; mais M. Duponceau fait voir qu'il en existe un qui se prend en un sens défini ou indéfini, et Pickering avait déjà relevé une semblable omission d'Eliot, par rapport au dialecte massachusset (1).

Les substantifs et noms verbaux sont passibles d'un genre de composition qui a déjà été indiqué, et qui donne naissance à des expressions d'une grande compréhension, mais quelquefois aussi d'une longueur démesurée. Du nombre de ces derniers, sont *mamachtschingussovagam*, l'action d'être insulté, *amangachgeningussuwagam*, l'action d'être loué, exalté, *machelemonchgeningussowagam*, l'action de recevoir des honneurs et des louanges. Il y a aussi une terminaison diminutive pour les noms d'êtres animés et une autre pour ceux des êtres inanimés. Les adjectifs sont le plus souvent dérivés régulièrement des verbes ou des substantifs. Les deux genres ne sont pas, comme chez nous, le masculin et le féminin, mais l'animé et l'inanimé. Il y a quelques terminaisons particulières pour désigner le sexe dans l'homme et dans les animaux. Les noms de nombres sont assez réguliers dans leurs combinaisons, mais elles donnent naissance à des expressions très-longues, telles que : *nguttapachki attach peschkont tchenachke*, 190, *peschkont tchenachk tchen kittapachki*, 90,000, etc. *Pachki* signifie cent, et *kittapachki*, 1,000, veut dire littéralement le grand cent. Remarquons en

(1) *Indian Grammar, etc. Note, p. xiv.*

passant que les Delaware comptent par nuits, comme les anciens Gaulois; les mois sont déterminés par les lunaisons, et les années par les semailles et les récoltes.

Les pronoms n'offrent le sujet d'aucune remarque essentielle, parce qu'ils ne sont presque jamais employés séparément. Ils se combinent, comme personnels, avec les verbes, et comme possessifs avec les substantifs. Mais ce sont les verbes qu'il serait surtout intéressant d'étudier. La matière est compliquée et l'auteur ne croit pas l'avoir épuisée en près de 135 pag. in-4°. La langue Delaware a beaucoup d'espèces de verbes : c'est qu'à l'exemple du Basque, où l'on peut, dit-on, conjuguer jusqu'aux lettres de l'alphabet, il n'est pas de mot qui ne puisse prendre la terminaison et la signification verbale. Delà les verbes substantifs, adjectifs, adverbiaux. Les uns et les autres sont distribués, d'après la terminaison, en 8 conjugaisons. Chaque conjugaison a 4 formes, la positive, la négative, l'active, la passive; 5 modes, l'infinitif, le participe, l'indicatif, l'impératif et le subjonctif; outre les variations de nombre et de personnes, il faut encore compter les terminaisons transitives, où des affixes pronominaux marquent que l'action du verbe s'exerce sur la 1^{re}, la 2^e ou la 3^e personne, ou du singulier ou du pluriel, et plusieurs dérivations causatives, adverbiales ou relatives à la localité dans laquelle s'exerce l'action, *sociales* ou collectives, et plusieurs autres. Zeisberger a réuni des paradigmes complets de toutes ces formes, et il les a appliqués à plusieurs verbes de chaque conjugaison. Cela était indispensable, à raison des modifications qu'éprouvent les radicaux des verbes et les affixes en se combinant les uns avec les autres, par l'effet de ces crases dont nous avons vu des exemples dans la composition des noms. Pour n'en plus citer qu'un seul, *mattatsch n'dahoaltiwuncen*, formé de *aholan* aimer, est un composé qui exprime la réciprocité de l'action d'aimer attribuée à la première personne du pluriel, et niée dans le futur par l'affixe *mattatsch*, *nous ne nous aimerons pas l'un l'autre*. Les Massachusets rendent de même, avec deux expressions verbales seulement, le sens de ce verset de saint Mathieu (C. XVIII, v. 3) : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli*, en disant : *Mattatsch gluppiweque*, *woak matlatsch umemensuwiveque* (1); phrase où le mot

(1) Notes, etc., p. xxxvij.

enfant, converti en verbe, est à la 2^e personne du pluriel du présent du subjonctif, au sens négatif.

Cette excessive complication dans la conjugaison des verbes est certainement un phénomène très-remarquable. Quelque jugement qu'on puisse porter sur les avantages ou les inconvénients qui doivent en résulter dans la pratique, M. Duponceau paraît disposé à l'envisager favorablement, puisque ces terminaisons lui semblent plus riches et d'une plus grande étendue que *celles des langues que nous nommons avec emphase* langues savantes. A quelle cause un tel phénomène doit-il être attribué? Voilà l'importante question à la solution de laquelle le savant éditeur a consacré quelques pages. On ne saurait y voir l'effet d'une culture littéraire, puisque jamais, avant les Européens, la langue Delaware n'avait été fixée par l'écriture. Il faut donc que les formes grammaticales d'une langue constituent ce qu'on pouvait appeler son *organisation*, que cette organisation est l'ouvrage de la nature et non de la civilisation ou des arts qui en découlent; que ces dernières causes peuvent influer sur la culture d'une langue, la polir jusqu'à un certain point; mais ne peuvent non plus changer son organisation que l'art du jardinier ne pourrait convertir un végétal en un autre végétal. Une langue peut être plus ou moins convenable pour certains objets. Il y en a de plus poétiques les unes que les autres, et il y en a aussi qui sont mieux appropriées à la clarté d'une déduction logique. « Qui peut dire, demande M. Duponceau, ce qu'Homère aurait produit s'il eût eu à sa disposition un instrument comme la langue leni-lenape? Il eût vraisemblablement été en état de dire plus de choses en moins de mots. » On peut répondre, et c'est une objection sérieuse que je hasarde ici, que ces mots si expressifs auraient été beaucoup trop longs, et qu'il n'y a peut-être pas un avantage bien réel à pouvoir réduire une phrase à un petit nombre de mots, si chacun de ces mots doit être formé d'un très-grand nombre de syllabes. Toutefois, je ne rapporte pas cette dernière observation pour la combattre, et M. Duponceau, qui se défend en plusieurs endroits d'une admiration exclusive pour le sujet de ses études, ne fait pas dans ce moment le parallèle du leni-lenape avec le grec, avec l'intention de rabaisser la langue d'Homère au-dessous de celle des Sauvages d'Amérique. Mais son sentiment, qui mérite d'être pris en grande

considération, et les faits multipliés qu'il ajoute à ceux dont nous avons déjà la connaissance, semblent donner une force nouvelle à ce principe, appuyé maintenant sur des observations nombreuses, que les combinaisons savantes et les règles ingénieuses ne sont pas dans les langues le fruit de l'étude et de la réflexion, ni par conséquent la preuve d'une longue culture et d'un travail exécuté par une série de littérateurs; mais que ces propriétés sont le simple résultat d'un instinct naturel, qui agit à l'insu de ceux qui le possèdent, sous l'influence de circonstances qui nous sont inconnues. Cette observation que nous avons déjà indiquée en rendant compte de la grammaire Wolofe de M. Dard, est d'une importance qui fera excuser la longueur de cet article et les détails dont il est rempli. Elle ne doit pas être perdue de vue par ceux qui s'appliquent, en combinant la théorie avec la discussion des faits, à rechercher les causes de l'étonnante perfection qui brille, dès les temps les plus anciens, dans les monumens de la littérature grecque et de celle des Brahmanes, qui semblent d'ailleurs le plus fortement empreints des caractères d'une époque primitive. J. P. ABEL-RENUMAT. (*Journal des Savans*, sept., 1828; p. 525.)

MYTHOLOGIE.

361. DIE ALTEN PELASGER UND IHRE MYSTERIEN. — Les anciens Pelasges et leurs mystères; par Chr. G. EISSNER, pasteur à Gross-Naundorf. 457 p. in-8°; prix, 1 thal. 20 gros. Leipzig, 1825; Hartmann, (*Jahrbücher für Philologie*; Vol. II, cah. 2, 1826.)

Ouvrage bizarre dans lequel l'auteur prétend que la race noire est la primitive, qu'Éthiopiens et Phrygiens étaient le même peuple, que le Péloponèse était originairement habité par les Noirs, que c'est en Ethiopie qu'il faut chercher la plus ancienne Arcadie, et que les Bohémiens errans sont un reste des Pelasges. Les assertions du pasteur allemand sont entremêlées des étymologies les plus singulières. D.

362. DE LA RELIGION DES DRUIDES. (*Gentleman's Magazine*; janv. 1825, p. 7, et fév. p. 11.)

C'est des Druides gallois que s'occupe l'auteur. Ses observa-

tions et conjectures sont fondées sur les ouvrages des bardes et sur les traditions et usages du pays de Galles. Il suppose que la religion primitive enseignée par les Druides d'Angleterre était la vraie religion des patriarches, mais que ce culte pur fut altéré par le mélange du sabéisme, lors de l'arrivée des Phéniciens. L'auteur ne prouve pas ces assertions. Il cite quelques-unes des triades ou maximes trinaires des bardes gallois; il retrouve une de ces triades chez Pomponius Mela, et une autre chez Diogène Laërce. Il rappelle des passages des poètes gallois qui parlent du déluge et même de l'arche, d'après des traditions conservées par les Druides. En parlant de leur culte, l'auteur signale quelques *cromlechs* ou places marquées par des pierres brutes sur les montagnes où probablement les Druides offraient leurs sacrifices à la divinité.

D.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

363. NOTE SUR LA PARTIE DES RUINES DE CARTHAGE qui subsistaient encore au 12^e siècle de notre ère; par M. Améd. JAUBERT. (Extraite du *Journ. Asiatiq.*; mai 1828, p. 375.)

Cette note est tirée de l'ouvrage du géographe arabe Edrisi, dont M. Jaubert va publier une édition. « On voit encore aujourd'hui, dit Edrisi, des vestiges remarquables de constructions romaines, par exemple le théâtre qui n'a pas son pareil dans l'univers. Cet édifice est de forme circulaire, et se compose d'environ 50 arcades subsistantes. Chacune de ces arcades embrasse un espace d'environ 23 pieds; entre chaque arcade et sa pareille est un pilier de dimension égale, dont les 2 pilastres ont environ 3 pieds et $\frac{1}{2}$ de largeur. Au-dessus de chacune d'elles, s'élèvent 5 rangs d'arcades, les unes au-dessus des autres, de même forme et de même dimension, construites en pierres d'une incomparable bonté. Au sommet de chaque arcade est un cintre où se voient diverses figures et représentations curieuses d'hommes, d'animaux et de navires, sculptées avec un art infini. »

Edrisi décrit ensuite les 24 citernes disposées sur une seule ligne, et ayant chacune 130 pas de long sur 26 de large. « Elles sont surmontées de coupes, et, dans les intervalles qui les sé-

parent les unes des autres, sont des ouvertures et des conduits pratiqués pour le passage des eaux. Le tout est disposé géométriquement avec beaucoup d'art. Les eaux venaient à ces citernes d'un lieu nommé la fontaine de Choukar, situé dans le voisinage de Kaïrowan. L'aqueduc s'étend depuis cette fontaine jusqu'aux citernes, sur un nombre infini de ponts, qui se composaient d'arches construites dans la campagne, basses et d'une hauteur médiocre en plaine, mais extrêmement élevées dans les vallées et dans les bas-fonds. » Déjà du temps d'Edrisi l'aqueduc était en ruines : on en retirait des marbres : « Ces fouilles ne discontinuent pas ; les marbres sont transportés au loin dans tous les pays, et personne ne quitte Carthage sans en charger des quantités considérables sur des navires ou autrement. » Edrisi parle de colonnes de marbre de 30 pieds de circonférence. On voit quelques vestiges de l'aqueduc à Zong-gar, lieu situé pour le moins à 50 milles dans l'intérieur des terres. D.

364. *UNTER DIE EPOCHEN*, etc. — Sur les différentes époques des beaux arts chez les Grecs ; par T. THIRASCH. 3^e traité : sur l'époque où les arts étaient parvenus au plus haut degré de perfection. In-4^o ; prix, 12 gr. Munich, 1825 ; Lindauer. (*Allgem. Repertorium*, de Beck ; 1825, n^o 7, p. 37.)

Le 1^{er} traité de cet ouvrage a été publié en 1816, et le 1^{er} en 1819. Celui que nous annonçons aujourd'hui se distingue, comme les 2 précédens, par une foule d'idées neuves et d'observations importantes sous le rapport de l'art et de son histoire. Dans le 1^{er} traité, l'auteur s'est attaché à exposer l'origine de la sculpture grecque et les progrès qu'elle a faits depuis sa naissance jusqu'aux premiers temps des guerres contre les Perses. Le second traité est relatif au développement rapide de cet art, époque où l'on donnait une forme humaine à la divinité. Le 3^e traité est consacré à l'époque où la sculpture était parvenue au plus haut degré de perfection. L'auteur fait connaître et les causes qui l'ont maintenue dans cet état florissant pendant plus de 500 ans, et celles qui ont amené sa décadence. L. D. L.

365. *GESCHICHTE DER BAUKUNST*, etc. — Histoire de l'architecture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; par C. L. STIEGLITZ. En 3 parties. Gr. in-8^o de viii et 470 p. Nürnberg, 1827 ; Campe. (*Ibid.* ; 1827, vol. III, cah. 3, p. 204.)

En composant cet ouvrage, l'auteur s'est proposé d'y réunir, d'une manière précise, non-seulement tout ce qu'il avait publié

dans ses écrits précédens (1) sur l'architecture des anciens et sur celle du moyen âge, mais aussi les résultats des recherches qu'il a faites depuis, en profitant des meilleurs écrits modernes, afin de donner un tableau complet de l'histoire de l'architecture en général et de celle de quelques peuples en particulier. L'introduction offre des considérations générales sur l'architecture, sur son origine et sur les diverses formes des constructions. Il aborde ensuite, dans la 1^{re} partie, l'histoire de l'architecture de l'Asie orientale, de l'Inde, de la Chine, du Mexique, des peuples du Caucase, des Mèdes, des Babyloniens, des Perses, des Phéniciens et des Israélites. La seconde partie a pour objet l'architecture égyptienne, y compris celle des Ethiopiens et des Nubiens (d'après tous les monumens découverts chez ces peuples), l'architecture grecque et romaine, celle des peuples étrangers en Italie, des Byzantins et des Arabes. La 3^e partie renferme l'architecture du moyen âge, principalement celle des Allemands : l'auteur en indique les principaux monumens. Il termine par quelques vues sur la théorie de l'architecture moderne.

L. D. L.

366. VUES DES RUINES DE POMPÉI, d'après l'ouvrage publié à Londres en 1819; dédiées à S. A. R. MADAME, duchesse de Berry. Livr. IX^e et X^e; gr. in-4°. Paris, 1828; Firmin Didot. (Voy. le *Bullet.* de juillet, n° 42.)

Ces deux nouvelles livraisons, dont la 1^{re} est sans texte, comprennent : 1° une vue du portique du temple de Jupiter; 2° la vue intérieure de la porte d'Herculanum; 3° des peintures du temple de Bacchus; 4° des peintures de la maison dite de Championnet; 5° une coupe générale et des détails du petit théâtre; 6° une vue du temple de Bacchus; 7° une vue du Forum; 8° la vue d'une des tours du mur d'enceinte; 9° des détails du tombeau de Calventius-Quintus; 10° le plan de la maison de Championnet.

(1) Histoire de l'architecture des anciens (*Geschichte der Baukunst der Alten*); Leipzig, 1792. — L'architecture des anciens (*Die Baukunst der Alten*); Leipzig, 1796. — Archéologie de l'architecture grecque et romaine (*Archæologie der Baukunst bei den Griechen und Römern*); III vol. in-8°; Weimar, 1801. — Sur l'architecture ancienne (*Von alter Baukunst*); Leipzig; 1800. — Encyclopédie de l'architecture (*Encyclopædie der Baukunst*); Leipzig, 1794. V vol. in-8°.

En comparant l'ouvrage original de Gell on s'aperçoit de tout ce que les auteurs du nouvel ouvrage ont fait pour augmenter son utilité. Les plans, les coupes et les détails qui manquaient à l'ouvrage de W. Gell, y ont été ajoutés. La fin du texte de la 1^{re} partie paraît dans cette 10^e livr., avec le commencement de celui de la seconde. Nous pourrons, dans un prochain article, faire connaître cette 1^{re} partie, jusqu'ici incomplète, en rapprochant le texte des planches qui s'y rapportent. D.

367. DESCRIPTION D'UN TUMULUS DANS L'ÎLE (anglaise) DE SANDAY; par Will. Wood, chirurg., avec 1 pl. (*Edinburgh new philosoph. journal*; juill.-octob. 1826, p. 216.)

Cette tombelle se trouve dans la paroisse de Burness, île de Sanday, à une lieue de la mer et auprès d'un petit lac; elle se compose de terre et de galets, qui tous semblent avoir éprouvé l'action du feu. En la démolissant en partie, on a trouvé dans l'intérieur une longue salle avec un foyer au bout; ce foyer en pierres, portait encore les traces du feu; les murs de la salle étaient en pierres grossièrement taillées, et oimentées par l'argile; elle communiquait à deux cellules. La partie supérieure ou le toit, paraît être d'une construction moins ancienne que le reste. Ce souterrain était rempli de terre noire, de pierres brûlées, de cendres; au foyer on a trouvé quelques ossemens d'animaux domestiques dans les cendres; nulle part on n'a découvert d'ossemens humains. D.

368. DESCRIPTION D'UNE ANTIQUITÉ IRLANDAISE appelée *Barnaan Cuilawn*, et conjectures sur sa destination; par Thom. LALOR-COOK, avec 2 pl. (*Transact. of the roy. irish Acad.*; vol. XIV. — *Dublin philosoph. journal*, n° III, 1826, p. 67.)

Ce *Barnaan Cuilawn*, trouvé dans la paroisse de Glankeen, comté de Tipperary, est une espèce de tabernacle en forme de mitre, et fait en fer. On l'appelle aussi l'ouvrage du saint; comme Cuilawn est un des saints du pays, l'auteur présume que c'est lui qui a fait cette espèce de tabernacle dont l'ancienne destination est inconnue; peut-être y conservait-on le feu sacré. *Bar-na-ain* en irlandais signifie du moins l'enveloppe, la coiffe du feu. On attache ou l'on attachait dans le pays des idées superstitieuses à cette antiquité. Celui qui la possédait, était, disait-on, préservé de tout mal. En cas de vol, on le prêtait moyennant un scheling, et l'on faisait prêter ser-

ment sur cette antiquité par tous les gens suspects. Plusieurs fois les voleurs ont mieux aimé faire l'aveu de leur délit que de s'exposer aux suites d'un parjure.

L'auteur termine son article par la description d'une ancienne meule trouvée dans la même paroisse de Gl-unken. D-c.

369. VASES GAULOIS ET BRETONS. Extrait de l'encyclopédie d'antiquités de Fosbroke, avec fig. (*Gentleman's magaz.*; mars 1826, p. 217.)

Ces vases sont de 3 sortes, et consistent dans des urnes sépulchrales, des coupes à boire et des cassolettes pour brûler de l'encens ou d'autres parfums. Les urnes ont la forme de cônes tronqués, et sont placées, l'ouverture en bas, dans des espèces de plats ou bassins marqués de zigzags. Elles renferment des os brûlés, dont quelques-uns sont debout. Les coupes, trouvées la plupart du temps avec des squelettes, aux pieds et à la tête, sont toujours ornées de dessins variés. Elles ressemblent assez à un tonneau, sont évasées vers l'ouverture et paraissent comme cerclées par des cordons entre lesquels se trouvent des losanges. Les cassolettes sont d'une forme encore plus fantastique que les autres vases, soit dans leur forme, soit dans leurs ornemens. Souvent elles sont percées latéralement, et quelquefois au fond comme une passoire. On présume qu'elles se suspendaient au dessus des tombeaux.

Au reste, une urne sépulchrale, trouvée par sir R. C. Hoare dans le comté de Wilt, avait au fond un ornement semblable à une roue ou à une étoile à six pointes. La forme la plus ordinaire est celle d'une cruche sans anse ni embouchure. Quelques-unes sont richement façonnées, quoique d'une manière assez uniforme; mais aucune, comme dans la poterie romaine, ne porte de figures d'animaux.

Les vases bretons sont d'une matière et d'un travail fort grossiers, car ils furent fabriqués à une époque où l'on ne connaissait point encore le tour; ils sont si mal cuits, soit au soleil, soit au feu des bûchers, que le seul contact de l'air suffirait pour les détruire. Enfin les dessins ont évidemment été faits à la main, probablement sans moule, mais avec un instrument pointu.

E. C. D. A.

370. SOPRA UN ANTICO SARCOFAGO CRISTIANO etc. — Dissertation sur un ancien sarcophage chrétien; par Nicol. RATTI, membre de l'Acad. romaine d'archæol. etc. In-8° de 50 pag., avec pl. Rome, 1827; Ginuchi et Mordacchini. (*Bibliot. ital.*; n° CXLIV, déc. 1827. pag, 419.)

Le nom de l'auteur de cette dissertation est connu dans le monde savant par un grand nombre de productions estimées. Celle dont il est ici question, est relative à un monument sépulchral orné de sculptures chrétiennes du 4^e siècle, digne d'une considération particulière tant sous le rapport de l'invention que sous celui de l'art, eu égard au temps où il a été exécuté. C'est une caisse en marbre qui fut originairement extraite du cimetière de Lucina près la route d'Ostie, et qui servit d'abord à l'autel principal de la basilique de St. Paul qui fut incendiée; depuis cette époque et pendant environ deux siècles elle fut destinée au même usage pour un des autels latéraux de la chapelle Sixtine de la basilique *Liberiana*. Ce monument avait déjà été décrit par d'autres antiquaires; mais, soit par le manque d'inscription ou toute autre cause, il ne l'avait pas été suffisamment. L'auteur de la dissertation prouve par de bons raisonnemens que cette caisse avait été un sarcophage double, comme le témoignent les sculptures, appartenant à la famille Petronia, sur laquelle s'est entée la famille Anicia, et contenant les cendres de *Sextus Petronius Probus* et de *Petronius Probus* son père, tous les deux consulaires et très renommés. Les deux demi-figures renfermées dans la coquille qui occupe presque tout le milieu de la face sculptée, doivent les représenter et furent prises mal à propos pour celles des apôtres Pierre et Paul; ce fut par cette raison que dans les anciens temps on consacra cette urne au grand autel de St.-Paul. Ces deux figures sont accompagnées de la représentation des principaux faits de l'Ancien et du Nouveau Testament; par exemple, la résurrection de Lazare, Moïse recevant de Dieu les tables de la loi etc. Tout en général démontre que ce monument méritait d'être décrit et témoigne en faveur de son importance.

T. D.

371. NOTICE SUR LES TOMBEAUX OU CERCUEILS DE PIERRES antiques, découverts dans le départ. de l'Aisne. Suite. (*Annuaire du départ. de l'Aisne*; 1828, p. 20.)

Le commencement de cette notice se trouve dans l'annuaire de 1826; l'auteur continue d'indiquer, par ordre de communes, les objets qui y ont été trouvés. Nous ne pouvons en signaler que quelques-uns.

Nouvion-le-vineux. Aucune sépulture du département n'a fourni autant d'objets que la montagne de cette commune. On y a trouvé 5 glaives et poignards, des fragmens d'autres glaives en fer, des boucles en fer et en cuivre, des agraffes de cuivre allié, dont quelques-unes sont ornées de petits morceaux de verre coloré, des espèces de boutons ornés aussi de verroterie, des anneaux ronds et plats, des grains de verre bleu cobalt, etc. Les objets en métal sont malheureusement oxidés et corrodés : les vases de ces tombeaux ont été brisés pendant les fouilles.

A Chavignon, les tombeaux ont fourni des vases d'argile couverts d'un vernis ou enduit soit d'oxide vert de cuivre, soit d'oxide jaune de plomb. On en a déterré dans le cimetière de Chavignon, à travers lequel on pratique maintenant une nouvelle route de Paris à Laon. L'auteur parle d'autres vases trouvés avec des lames de glaives de fer, dans les tombeaux de Ver-signy. St.-Quentin, Liez et St.-Gobain ont fourni aussi quelques débris de vases, armes etc.

L'auteur passe ensuite aux inscriptions et aux médailles. Un tombeau de Cuissy était fermé par un couvercle en terre cuite, portant en relief les lettres INIVOI, qu'un directeur des postes du pays a savamment interprété par *Intra Illustris Viri Ossa Jacent*; l'auteur de la notice présume pourtant qu'*Inivoi* était tout simplement le nom du fabricant du couvercle. Des sépultures de Novion-le-Vineux, mentionnées plus haut, on a retiré plusieurs médailles des Faustine, d'Alexandre Sévère, des Constantin.

La notice est terminée par l'annonce de quelques fouilles faites récemment dans des lieux antiques, tant du département que des autres parties de la France.

D.

372. DESCRIPTION D'UN AQUELUC ROMAIN situé dans la plaine de Laynes, à 2 lieues de Tours, (Indre et Loire); par M. C. VERLY, fils. (*Recueil des trav. de la Soc. des sc., de l'agricult. etc., à Lille; ann. 1823 et 1824.*)

M. Verly fils a eu l'avantage de faire, il y a quelques

années, un voyage avec son oncle feu Verly, architecte à Bruxelles, homme savant et zélé archæologue; c'est avec un si bon guide qu'il a eu l'occasion de visiter les *arènes* de Luynes, à 8 kilomètres de Tours, d'en esquisser la vue générale et d'en dessiner une arcade. C'est à tort, dit M. Verly, qu'on a donné le nom d'*arènes* à des constructions établies sur une seule ligne droite et composées de piliers et d'arcades; il croit qu'on ne doit y voir qu'un aqueduc pour une forte fontaine qui existait au haut de la colline, dont on montre encore l'emplacement et dont le comblement a donné lieu à six autres petites fontaines qui ont paru en différens endroits. Lorsque MM. Verly ont visité le monument, il y a six à sept ans, on y voyait la place de cinquante-six piliers dont 41 encore debout. Il y avait aussi huit arcades presque entières, de 3 mètres d'ouverture sur 9 mètres de hauteur, dans la partie basse, et chaque pilier avait 2 mètres carrés à la base, et seulement un mètre d'épaisseur à la naissance des cintres. Le parement extérieur de la construction est fait avec de petites pierres blanches, de 17 centimètres sur 33, retenues par un ciment d'une dureté extraordinaire; la construction entre les paremens est celle dite *opus incertum* décrite par Vitruve. A la naissance de l'assise des arcades, se trouvent des briques longues et peu épaisses entre chaque pierre, aux paremens des faces d'un côté et de l'autre, et se continuent de la même façon dans tout le pourtour du cintre. Les cultivateurs des environs trouvent en fouillant à deux ou trois mètres de profondeur, des tuyaux de terre cuite qui se dirigent vers la Loire, et principalement vers un ancien prieuré qui est aujourd'hui une maison de campagne appelée *Belleve*; là se trouvent les restes d'un bâtiment qui semble avoir servi de forteresse et dont la construction est en tout semblable à celle de l'aqueduc. On y voit encore l'emplacement de quatre salles; à quelques pas enfin, est une citerne nouvellement restaurée, dans laquelle on aperçoit des tuyaux souterrains qui se dirigent vers l'aqueduc. Des médailles pourraient aider à fixer l'époque de ces constructions anciennes; mais lorsque MM. Verly les visitèrent, il n'en avait pas encore été découvert. Séb. B...IN.

373. FOUILLES DE LILLEBONNE. POSITION DE KAPPELEVIC.

M. De Murat, préfet de la Seine-Inférieure, fait poursuivre

avec activité les recherches relatives aux monumens d'antiquités qui abondent dans ce département. Il est fait tous les jours des découvertes intéressantes. Lillebonne surtout, cette ville située sur l'une des routes de Rouen au Havre (celle qui est la plus rapprochée de la Seine) offre des restes et des débris qui ont fixé l'attention des artistes et des savans. L'autorisation a été accordée par ordonnance, d'acheter des terrains dans lesquels on fera des fouilles pour rendre au jour quelques nouvelles parties du *théâtre romain*, d'où l'on a tiré déjà plusieurs statues et figurines en bronze et en marbre, dont se sont enrichis nos musées. Le conseil général de la Seine-Inférieure vote tous les ans d'assez fortes sommes pour être consacrées à ces opérations. Le ministre de l'intérieur a mis aussi des fonds à la disposition du préfet pour seconder cette entreprise, que tout porte à croire devoir être de plus en plus fructueuse et utile. Il y a une Société à Rouen, qui s'occupe beaucoup d'archéologie, et qui prête son secours à l'administration, pour toutes les indications et directions à donner.

Des ouvrages très-curieux se publient sur les résultats de ces fouilles. Nous citerons entr'autres un mémoire accompagné de planches, que M. Deville a fait paraître, et qui a reçu les éloges de la Commission des sciences, belles-lettres et beaux-arts. (*Moniteur* du 26 oct. 1828.)

Dans la séance tenue par la *Société des Antiquaires de Normandie*, le 7 novembre, M. Le Prévost a rendu compte d'une visite qu'il a faite au camp de Sandouville, près Lillebonne; c'est une croupe de montagnes séparée de la plaine par un retranchement de 16 pieds de long : il y a 200 pieds du bord du fossé au sommet du *Valane*, et 80 pieds de celui-ci au sol intérieur. La position maritime de cette enceinte, et plusieurs autres circonstances, la font regarder comme un ouvrage saxon de la même époque que le vaste fossé appelé *Hague-Dike*, qui se trouve dans le Cotentin.

Dans la même séance, M. de Gerville a informé la Société qu'il venait de découvrir la véritable position du lieu où débarqua, en 1177, le roi d'Angleterre, Henri II. Ce lieu, mentionné dans le 13^e volume des historiens de France sous le nom de *Kapplevic*, porte encore celui de Cap Levie, et se trouve à Fermeville, point le plus rapproché de Portsmouth, où Henri II

s'était embarqué pour se rendre en Normandie. M. de Gerville a découvert sur le même point, un grand nombre de tuiles romaines qui lui font présumer qu'il avait existé là un vicus romain d'où serait venu le nom de Cappelevic (*caput vici*). (*Ibid.*, 13 nov. 1828.)

374. DENKMÄLER DER DEUTSCHEN BAUKUNST. — Monumens de l'architecture allemande; par G. MOELLER. In-fol. Livr. XVII, XVIII et XIX. Darmstadt, 1828; Leske.

Ces livraisons contiennent les vues de l'église de St.-George à Limbourg, et de celle de Saint-Paul à Worms.

375. ENGRAVED ILLUSTRATIONS OF ANCIENT ARMS AND ARMOUR. — Gravures représentant des armes et des armures anciennes; avec la description de ces objets; par le D^r MEYRICK. Part. VIII et IX. Oxford, 1828; Skelton.

Cet ouvrage, d'un si haut intérêt pour l'antiquaire et l'artiste, comme pour le public en général, se continue sans relâche. Les planches des livraisons mentionnées ci-dessus, donnent une idée claire et précise des armes et des armures qui en sont l'objet. Les commentaires contiennent différentes anecdotes très-curieuses. Par exemple, en décrivant l'*allecret*, mot qui, dans la langue allemande, signifiait « toute force », et qui était l'armure de l'infanterie, le D^r Meyrick dit : « Comme cette armure constituait généralement le costume militaire des Suisses, une circonstance qui mérite d'être remarquée, c'est que, par ce nouveau moyen de défense, ils opérèrent une révolution complète dans l'idée que l'on s'était formée jusqu'alors de la force relative de l'infanterie. » Ayant, dans le cours du 14^e siècle, secoué le joug autrichien, ils sentirent que, pour pouvoir résister à la cavalerie, considérée à cette époque comme composant la principale force des armées, leurs montagnes, s'ils ne pouvaient lui opposer des hommes revêtus d'armures, ne suffiraient point pour arrêter l'ennemi. C'est pourquoi ce fut l'infanterie suisse qui, la première, se couvrit de fer; et tel fut le renom militaire que les Suisses acquirent à la faveur de leurs armures, que tous les souverains du Continent s'empressèrent de rechercher leurs services. La bataille de Marignano, en 1515, prouva que l'infanterie, dans tout pays quelconque, était susceptible de valoir

autant que celle de tout autre pays. » (*London Liter. Gazette*; 15 mars 1828.)

376. NOTICE SUR LE MONUMENT ÉLEVÉ A FÉNELON DANS LA CATHÉDRALE DE CAMBRAI; par M. LEGLAY. In-12 de 38 p., avec 1 pl.; prix, 1 fr. Cambrai, 1826; Berthoud.

Après un précis sur les circonstances de la mort de l'illustre prélat de Cambrai, on trouve dans cette brochure la description de son ancienne sépulture, quelques détails sur sa profanation dans les temps malheureux de notre révolution, et l'énoncé des projets successivement formés pour rétablir les honneurs funéraires de l'auteur du *Télémaque*. Après bien des formalités administratives, un projet fut définitivement adopté en 1821; M. David, membre de l'Institut, fut chargé de l'exécution de sa statue, à demi couchée, qui est placée sur le sarcophage; celui-ci repose sur un stylobate orné de colonnes et de pilastres. Trois bas-reliefs représentent trois époques remarquables de la vie de Fénelon. Une inscription est sur la base du monument. Sa première pierre fut posée le 16 août 1823; il fut édifié au printemps de 1824; les restes de Fénelon y furent déposés le 22 juillet de la même année; la statue fut achevée en 1825, et l'inauguration solennelle du monument eut lieu le 7 janvier. Une médaille fut frappée en même temps, et M. Leglay rapporte textuellement dans sa notice tous les procès-verbaux des diverses circonstances que nous venons d'indiquer, les discours qu'il y prononça comme secrétaire de la Société d'émulation, et les descriptions qui peuvent donner de ce monument une idée satisfaisante. La gravure qui est jointe à la notice est un complément de ces mêmes descriptions.

377. CIPPE ROMAIN SUR LA FRONTIÈRE MILITAIRE SLAVONE. — En mars 1825, on trouva à Vinkovcze, dans le jardin d'un artisan, un cippe romain très-bien conservé. La masse est un granulite, dont l'élévation est de 4 pieds 1 $\frac{1}{2}$ pouce. Le devant offre l'inscription suivante :

D. M. C. APOHO. MEM. I. I. I. NO. CELER. TRAEVNO. MILITVM. LEG.
..... I. PRIME. ITALIACE. IVLIA. PIA. GOIVGI. BENE. MERENTI.
TE. I APOHA. CALLITIA. FRATR. (*Heller's Kunstnachrichten*;
Nov. 1825, n° 48, p. 465.)

378. MÉMOIRE APOLOGÉTIQUE SUR LE VRAI SENS DE L'INSCRIPTION qui se trouve sur la pièce de canon nommée *Pièce de Dieu*; par le P. José de Santo Antonio MOURA, avec 1 pl. (*Memor. da Acad. real das Sciencias de Lisboa*; Tom. X, part. I, p. 1.)

L'objet de ce morceau est de venger le feu P. Joaô de Sousa de la critique que j'ai faite, dans le Tome II des *Mémoires de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut*, de la traduction qu'il avait donnée en dernier lieu, de l'inscription arabe qui se lit sur une pièce de canon apportée de l'Inde à Lisbonne, où elle est conservée, et de présenter une nouvelle traduction de cette même inscription, plus exacte que celle que j'avais proposée. A ce mémoire est jointe une planche où cette inscription est fidèlement représentée. La manière dont l'auteur lit et interprète cette inscription est entièrement satisfaisante, et on doit lui savoir gré de l'avoir fait graver aussi fidèlement qu'elle l'était mal dans le voyage de Murphy. Les erreurs que le P. de Sousa avait commises dans sa traduction, et que j'avais essayé de corriger par conjecture, ont toutes disparu dans celle du P. Santo Antonio Moura, auquel peut-être mon travail n'a pas été inutile; et il est d'ailleurs tout naturel qu'ayant le monument sous les yeux, il ait mieux réussi en quelques endroits, que je ne l'avais fait en travaillant sur une très-mauvaise copie. Mais, après lui avoir rendu cette justice, je ne puis me dispenser de désavouer formellement l'intention qu'il me prête, d'avoir, dans mon travail sur cette inscription, eu pour but de porter atteinte à la réputation de P. de Sousa, et de diminuer l'estime que ses grandes connoissances lui avaient justement acquise. Constamment étranger à un pareil sentiment, je me repose entièrement sur l'opinion publique pour repousser les imputations du P. Moura. Je me contente d'observer que le nouveau traducteur a fait précisément la même chose que moi, puisque, sur tous les points essentiels, sa traduction se rapproche beaucoup plus de la mienne que de celle du P. de Sousa, quoiqu'il ait évité de faire ressortir cette vérité, comme je pense qu'il devait le faire, par le rapprochement des trois traductions. Il y a pourtant un point où nous différons d'opinion. C'est relativement aux mots *alkamû* de la 2^e ligne, et *athahî* de la 3^e ligne. J'avais conjecturé que ces deux mots avaient été transposés, et j'avais justifié ma conjecture par l'usage de la langue

arabe. Je persiste à cet égard dans mon opinion, et je pense que cette erreur a été commise par celui même qui a tracé ces caractères lors de la fonte de cette pièce. Quant au mot *yousamma* que le P. Moura traduit par *se dedica*, en adoptant sa traduction, je ne saurais convenir avec lui qu'il faille considérer le verbe arabe comme étant à la 1^{re} forme; je persiste à prononcer *yousamma*. Jamais *sémâ*, à la 1^{re} forme, ne saurait avoir le sens que lui donne le nouveau traducteur, et je le défie hardiment d'en produire un seul exemple.

J'avais fait voir que le P. de Sousa s'était évidemment trompé en supposant qu'on lisait sur cette pièce le nom de l'empereur ottoman Soliman II, et que le prince dont elle porte le nom est Béhadur-schah, roi de Guzarate. Le P. Moura a adopté sans doute mon opinion, quoiqu'il se garde bien d'en rien dire; je le conclus de ce que le nom de Soliman a disparu de sa traduction. La chose valait la peine cependant qu'il s'expliquât à cet égard.

C'était sur le nom de Soliman que se fondait le P. de Sousa pour affirmer que cette pièce avait été fondue à Constantinople et non à Diu, suivant *une tradition adoptée par certaines personnes*. Cette première raison tombait d'elle-même avec le prétendu nom de Soliman. Le P. de Sousa en ajoutait une seconde, fondée sur ce que les caractères de l'inscription sont des caractères arabes orientaux, ce qui n'aurait pas lieu si cette pièce eût été fondue à Diu. J'avais dit que cette dernière assertion me paraissait absolument contraire à la vérité, et qu'il me semblait pourtant bien difficile que le P. de Sousa eût avancé cela par simple erreur, ayant publié d'après les originaux un grand nombre de correspondances arabes de divers princes de l'Inde avec le gouvernement portugais. Il est évident que je voulais dire que les caractères orientaux ne prouvaient rien ici, parce qu'ils étaient, à ce que je pensais, en usage dans l'Inde aussi bien qu'à Constantinople, et que je m'étonnais que le P. de Sousa, qui avait eu sous les yeux beaucoup de documens arabes écrits dans l'Inde, pût se tromper à cet égard, circonstance que je ne savais comment expliquer. Le P. Moura, qui aime à relever la hardiesse de mes conjectures, prétend que j'ai nié que cette pièce ait été effectivement fondue à Constantinople, et cite, pour prouver ce fait, Fernand Mendes et Jean de Barros. S'il avait pris la peine de lire avec un préjugé moins défavorable ce que

j'avais écrit, il ne m'aurait pas fait dire une chose à laquelle je n'ai jamais pensé.

S. DE S.

379. RECUEIL DE MÉDAILLES GRECQUES INÉDITES, publié par M. Edburd. de CADALVENE. In-4°. Paris, 1828; Debure frères, et chez Rollin, Palais-Royal, n° 115.

L'éloge le moins suspect que l'on puisse faire de la science numismatique, c. à d. de l'art de déchiffrer et d'expliquer les médailles antiques, se trouve principalement dans la persévérance que les hommes les plus distingués par leur savoir et par leur goût n'ont cessé d'opposer, depuis le renouvellement des lettres, aux difficultés que présente une étude vaste et pénible, et où on ne peut obtenir de grands succès, que par une immense réunion de connaissances.

Cette science a montré toute son importance et toute sa profondeur, lorsque Pellerin, à Paris, et l'abbé Eckhel, à Vienne, ont publié, l'un son grand recueil de médailles de peuples, de villes et de rois, en 19 volumes in-4°, et l'autre son bel ouvrage intitulé *Doctrina numorum veterum*, en 8 volumes de même format. L'Europe savante tout entière applaudit encore tous les jours au mérite de ces deux ouvrages, et depuis leur publication, aucun littérateur, un peu versé dans l'étude des antiquités grecques et latines, ne s'est cru dispensé de les consulter, surtout le dernier, dont le plan est plus vaste et plus instructif.

Ces deux traités ont produit notamment un grand bien, c'est d'avoir excité les principaux cabinets de l'Europe à s'agrandir à l'envi par de fréquentes acquisitions. D'autres collections se sont formées chez des particuliers distingués par leur savoir. La Russie a exploité la Sarmatie européenne et le Bosphore cimmérien, presque neufs pour les recherches : les Koehler, les Blarenberg, les Stempkovski, les Chaudoir, et d'autres amateurs de la numismatique du même pays, ont mis à contribution cette partie du monde jadis civilisée par tant de colonies grecques, et aujourd'hui redevenue barbare. Malgré des soins si multipliés pour la découverte et le rassemblement des pièces trop long-temps enfouies, de nombreux échelons se présentent encore pour que la science numismatique parvienne au degré d'élévation auquel elle aspire, et pour qu'elle nous dévoile tous ses mystères.

Malgré la tardive libéralité des terres classiques, on peut déjà prévoir que de grands supplémens et de judicieuses critiques deviendront nécessaires pour perfectionner l'ouvrage d'Eckhel, et tous ceux que nous possédons jusqu'aujourd'hui.

L'écrit que nous nous sommes engagés à faire connaître dans cette notice, est incontestablement du nombre de ceux dont la science doit recevoir de nouvelles instructions. Il est non seulement le fruit des recherches particulières de son auteur, mais encore celui d'une grande collection que M. Borrell, négociant anglais, a rassemblée à Smyrne, à l'époque même où M. de Cadalvène formait la sienne. Celle-ci, qui a été jugée digne d'obtenir une place dans le cabinet du Roi, ne pouvait manquer d'offrir à la science de nouvelles lumières. Le volume que nous avons sous les yeux ne présente que la moitié de l'ouvrage. Avant de parcourir les contrées que les Grecs habitaient dans l'Asie mineure, ainsi que M. de Cadalvène promet de le faire, cet amateur éclairé explique les monnaies de l'Europe.

Cette première partie nous présente géographiquement les pays qui s'étendent depuis la Chersonèse taurique jusqu'aux Cyclades; ils ont fourni à l'auteur des observations la plupart aussi nouvelles que savantes. Nous avons remarqué d'abord celles que l'auteur pense devoir ranger parmi les pièces inédites. « Grâces au bonheur, nous dit-il, qui a souvent accompagné mes recherches, je puis enrichir la géographie numismatique de plusieurs villes nouvelles, telles que Philea de Thrace, Olynthe et Scoturra de la Macédoine, Héléon de Béotie, Aegiale dans l'île d'Amorgos, Pholegandros dans l'île de ce nom, Oropus dans l'Attique, et même de quelques rois, Sarias et Cavarus, princes de race gauloise, qui régnèrent dans la Thrace.

Quelques-unes des monnaies dont M. de Cadalvène parle dans ce passage, étaient déjà connues; mais on les donnait faussement à des villes auxquelles elles n'appartenaient pas, et c'est toujours avoir enrichi la géographie numismatique, que de les avoir restituées à leur véritable patrie. Nous ajouterons qu'il y a peu d'articles de ce recueil qui n'aient fourni à l'auteur quelque lumineuse critique ou quelque observation historique ou géographique, plus ou moins instructive.

Nous ne pouvons passer sous silence l'opposition de M. de

Cadalvène à l'opinion d'Eckhel et de Visconti, au sujet de la représentation des têtes d'Alexandre sur les monnaies où se trouve le portrait de ce roi. Elles offrent une tête jeune, coiffée de la dépouille d'un lion. Eckhel refuse absolument d'y voir le portrait d'Alexandre. Visconti se contente d'apporter une modification à ce système ; il ne veut reconnaître le portrait d'Alexandre que sur les médailles d'Acco de Phénicie, et sur celles de l'île de Rhodes, en argent, qui portent le nom de ce roi : sur les autres, ce savant ne voit que la tête d'Hercule jeune. M. de Cadalvène, en avouant son infériorité dans sa lutte contre un athlète aussi redoutable que celui qu'il se détermine à combattre, est d'un avis tout contraire ; toutes ces médailles d'argent, dit-il, qui offrent le nom d'Alexandre, représentent le portrait de ce conquérant.

Dans cette discussion, qui nous paraît importante, nous pensons que l'auteur a donné trop peu de développement à ses idées : son sujet pouvait lui en offrir davantage, et malgré le rare mérite de Visconti et d'Eckhel, il lui aurait été possible, à ce qu'il nous semble, de prouver complètement sa proposition. Nous croyons qu'un sujet aussi piquant, qui, depuis si longtemps, tient les savans et les artistes dans le doute, pourrait s'éclaircir par une discussion approfondie. Sans doute on finirait par reconnaître l'erreur où peuvent être tombés tous ceux qui, comme Visconti, voyant sur les monnaies d'Alexandre, soit en argent, soit en bronze, une tête jeune ornée de la dépouille d'un lion, ont cru y reconnaître la tête d'Hercule, au lieu de celle du héros macédonien.

L'ouvrage de M. de Cadalvène, par l'étendue des recherches auxquelles l'auteur s'est livré, par sa précision et sa clarté, nous a paru enfin avoir tout le mérite d'un livre classique, et le second volume que l'auteur nous fait espérer ne saurait être ni moins utile ni moins intéressant.

COUSINERY.

380. MÉDAILLES ROMAINES. — Un laboureur de la commune de Lévigac a trouvé dans un champ une urne contenant une grande quantité de médailles du Bas-Empire en cuivre et de petit module. M. Olmade, chef de division à la mairie de Toulouse, s'est procuré sur les lieux quelques-unes de ces médailles. (*Courrier français* ; 14 oct. 1828.)

381. DE ALIQUOT NUMIS RUFICIS ANTEHAC INEDITIS. — Mémoire sur quelques monnaies cufiques inédites, trouvées en Crimée; par M. FRAEHN. (*Mémoir. de l'Acad. de St.-Petersbourg*; T. X, p. 397 et 445.)

M. Fraehn, dans ces deux nouveaux mémoires, discute certains points de numismatique et de philologie, qui n'avaient pas encore été éclaircis. C'est ainsi qu'il montre que le nom de Mohammedya, qui se lit sur beaucoup de médailles arabes, ne peut être que la ville de Rey ou Ragès, dans l'ancienne Médie. Il propose de plus une nouvelle classification des médailles des princes aglabites d'Afrique dans les 2^e et 3^e siècles de l'Hégire, 7^e et 8^e siècles de notre ère, ainsi que de celles des princes thahérites qui régnaient vers la même époque en Perse.

382. MONNAIES DU MOYEN AGE TROUVÉES A NANTES.

La rue Charles X, que l'on vient de percer à Nantes, est dans une partie de la ville occupée autrefois par les Templiers. M. Ogée, architecte-voyer de Nantes, en traçant cette rue, a trouvé leur ancienne chapelle, qui servait de cave à un marchand de vin. On peut en voir une description détaillée, très bien faite, dans le tome VI du *Lycée armoricain*, pag. 252. Ce quartier ayant été considérablement exhaussé depuis le temps où les Templiers l'occupaient, pour tenir toujours le sol de la ville au-dessus du niveau de la Loire, dont le fond s'élève continuellement, on a été obligé de creuser très profondément pour établir les fondemens des maisons qu'on y bâtit. M. Bernard, à qui nous devons déjà la conservation d'un grand nombre de pièces du XII^e siècle, trouvées dans les fondations de la maison de ville, a recommandé à ses ouvriers de lui remettre exactement les médailles et autres objets d'antiquité qu'ils pourraient trouver. Il serait à désirer que ceux qui dirigent les travaux du canal, fussent animés du même zèle, nous aurions la description d'un grand nombre de médailles romaines et du commencement de la monarchie, que les ouvriers vendent pour être fondues, ou que des particuliers achètent sans en donner connaissance au public. Jusqu'à présent on n'a remis à M. Bernard que des pièces françaises qui ne remontent pas au delà du XIII^e siècle.

Je vais donner ici la description d'une pièce d'or trouvée, il y a quelques jours, dans les fondemens d'une maison située entre la

rue St.-Nicolas et la nouvelle rue Charles X. Cette pièce, un peu plus large qu'un louis ancien, mais beaucoup plus mince, porte d'un côté un agneau, derrière lequel est une croix où est attaché un drapeau. Au-dessous de l'agneau on lit : F K. R X. Francorum Karolus rex; et autour : Agnus Dei qui tollis pec. mundi mis. nobis. De l'autre côté est une croix fleurée, accompagnée de 4 fleurs de lys, avec ces mots autour : XPC vincit XPC regnat XPC imperat. Cette pièce est un agnelet d'or qu'on appelait aussi agnel ou mouton.

Le premier de nos rois qui ait fait frapper des agnels d'or, est Louis VII, qui monta sur le trône en 1137. Ces agnels étaient à 23 karats. Le second est Louis IX, dont le règne commença en 1226. Ses agnels étaient d'or fin ou à 24 karats et à la taille de 59 $\frac{1}{4}$ au marc. Depuis Saint-Louis, on en a frappé sous Philippe III, dit le Hardi; sous Philippe-le-Bel; sous Louis X; sous Philippe-le-Long; sous Charles-le-Bel; sous Philippe VI, dit le Valois; sous le roi Jean; sous Charles XI; et c'est Charles VII qui est le dernier qui en ait fait frapper. On voit que ces pièces ne doivent pas être très rares. L'agnel trouvé par M. Bernard, me paraît appartenir à Charles VI ou à Charles VII, à cause des lettres FK. RX., qui désignent un Charles, et ce ne peut être Charles-le-Bel, parce qu'il faisait mettre sous l'agneau les cinq lettres KRS.RX. Si c'est un agnel de Charles VI, il a été frappé de 1380 à 1422; s'il est de Charles VII, il ne date que de 1422 à 1461. Ce qui me ferait croire qu'il est Charles VII, c'est l'arrangement des deux premières lettres. J'ai vu des agnels de Charles VI où il y avait KE; et dans celui-ci on lit FK. (*Lycée armoricain*; juin 1828, p. 375.)

HISTOIRE.

383. HISTOIRE INDIENNE DE CEYLAN. (*Asiatic journal*; août 1827, p. 153.)

C'est la conclusion d'une traduction déjà commencée p. 54. Le texte fait mention d'un établissement indien dans l'île de Ceylan, et de l'extension que prit cette colonie. Suivant l'usage suivi dans les relations indiennes, on y a inséré, sous la forme d'une prédiction faite au roi Singhekavala, l'histoire de l'inva-

sion de Ceylan par les Portugais, les Hollandais et les Anglais.

384. HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE, depuis l'an 2000 avant J. C. jusqu'à nos jours, précédée d'une notice géographique etc., avec une carte de l'Inde ancienne et moderne; par M. de MARLÈS. 6 vol. in-8°; prix, 42 fr. Paris, 1828; Eymery.

Il n'existait en français aucune histoire complète de l'Inde, un peu étendue. Celle de Colin du Bar, publiée en 1814, est trop abrégée, et celle du père Catrou n'est que l'histoire romanesque du Mogol, ou, pour mieux dire, de la Compagnie de Jésus dans cet empire. M. de Marlès a donc voulu remplir une véritable lacune de notre littérature. C'est au public instruit de juger s'il a réussi. C'était s'imposer une longue et pénible tâche, que d'entreprendre l'histoire de l'Inde. M. de Marlès ne se le dissimule pas, et dit qu'il a moins consulté ses forces que cédé à un invincible attrait. Il énumère les difficultés qui entourent l'histoire de l'Inde; mais il oublie la plus sérieuse, la connaissance des langues orientales qu'il aurait été à désirer qu'il possédât. Un savant illustre, en examinant dans le *Journal des Savans*, l'histoire de la domination des Arabes en Espagne rédigée par le même écrivain sur celle de l'orientaliste espagnol Conde, regrettait que M. de Marlès n'eût pas été initié à la connaissance de la langue arabe. Nous exprimons aujourd'hui un regret analogue. En effet, si M. de Marlès eût connu le sanscrit et le persan, il se serait soustrait à des écueils presque inévitables sans cela. Ainsi, il n'aurait pas pris deux fois *Brihaspat* pour la planète de mars, tandis que c'est celle de Jupiter (T. IV, p. 378 et 388). Il n'aurait pas écrit *Killila-Jumna* pour *Kalila-Dimna* (T. IV, p. 72) etc. Il nous semble que M. de Marlès aurait au moins dû consulter un orientaliste sur l'orthographe des noms propres orientaux, qui sont souvent défigurés dans son histoire comme dans tous les ouvrages tracés par des personnes étrangères aux idiômes de l'Asie. On lui aurait dit qu'au lieu d'écrire *Asserafi*, (T. I, p. 144), il fallait *Akrafi*, *Nabab* et non *Nabob* (*ib.*, p. 171), *Soubadar* et non *Soubahdar* (*ib.*), *Farroukhsiar* et non *Farrouksir* (T. V, p. 372) etc. M. de Marlès a souvent aussi suivi mal à propos l'orthographe anglaise des mots orientaux, sans faire attention que les Anglais, comme nous et tous les peu-

ples de l'Europe, ont introduit leur propre orthographe dans les mots orientaux. M. de Marlès a rendu assez exactement *oo* par *ou* et *y* par *ai*; mais il a souvent oublié de rendre *sh* par *ch*, il a donc écrit *Veisheshik* pour *Vëichéchik* (T. II, p. 365), *Nishapour* pour *Nichapour* (T. III, p. 366), *Shri* pour *Chri* (ou *Sri* d'après la prononciation hindoustani) etc. L'*u* dans les mots orientaux écrits par des Anglais, est assez difficile à rendre par les personnes qui ne peuvent pas remonter aux sources. On se serait tenté de l'exprimer par *ou*; mais il n'en est pas ainsi. L'*u* est généralement adopté par les orientalistes anglais pour produire le son de l'*a* bref, et l'*a* est réservé pour l'*a* long. Ainsi M. de Marlès au lieu d'écrire *Schaou alloum* devait mettre *Chah alam* (T. III, p. 42); au lieu de *Sychound*, *Saichand* (T. IV, p. 90), au lieu de *Pergounah*, *Perganah* (I, p. 173) etc. L'hésitation que M. de Marlès a dû souvent éprouver dans l'adoption d'une orthographe française, l'a porté à écrire quelquefois le même mot de plusieurs manières. Ainsi on lit tour à tour *Maïssour* (qui est la véritable orthographe, *Moïssour*, *Mayssour*, *Melssour* et *Mysore*; *Matra*, *Mathura*, *Mutra* et *Mathoura*; *Boudhiste* et *Baudhiste*, *Sancara* et *Sankara* (dans la même page, T. II, p. 396), *Bedjapour* et *Visapour* etc. Quelquefois M. de Marlès a adopté l'orthographe allemande; ainsi il a écrit *seïf-ul-dien* pour *seïf-ud-din* (T. IV, p. 74), *Couttoub-ul-dien* pour *Coutb-ud-din* (T. IV, p. 87), et d'autres fois le même mot est écrit ici à la française, et là selon l'usage allemand: ainsi on lit *Nassaredin* (T. IV, p. 96) et *Nazir-ul-dien* (T. III, p. 361.)

Du reste, ces petites imperfections n'ôtent rien au mérite intrinsèque de l'ouvrage dont nous allons donner un aperçu.

Six volumes composent le travail de M. de Marlès. Sur ces 6 volumes, 1122 pages seulement sont consacrées à l'histoire proprement dite de l'Inde; et 1331 à des dissertations et des notices accessoires. Cette observation n'est cependant pas précisément un reproche que nous adressons à M. de Marlès; plusieurs de ces morceaux sont fort intéressants, et étaient même nécessaires pour l'intelligence de l'histoire; mais d'autres, à la vérité, sont trop longs, et quelques-uns, à cause de l'incertitude qui règne dans les questions qui y sont examinées, occupent peut-être inutilement un espace que l'auteur aurait pu employer d'une manière plus avantageuse au lecteur.

Une introduction de 30 pages fait d'abord connaître le plan général de l'ouvrage de M. de Marlès et les sources où il a puisé, parmi lesquelles on est étonné de ne pas trouver la *Mythologie des Hindous* du colonel Polier, ouvrage qui mérite d'autant plus de confiance qu'il a été écrit sous la dictée d'un Hindou très instruit nommé Ram-Chand, le même qui avait été l'instituteur de W. Jones. Ce pandit s'exprimait en hindoustani, et Polier écrivait en français. Un autre ouvrage que M. de Marlès aurait pu consulter aussi avec fruit, c'est celui qui porte le titre de : *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, par M. l'abbé Dubois, savant missionnaire, qu'un séjour de 32 ans dans l'Inde, et la connaissance des langues vulgaires de cette contrée, a mis à même de recueillir des renseignemens précieux sur ces matières. Mais M. de Marlès n'aurait pas dû se contenter de faire connaître dans son introduction les ouvrages qu'il a consultés, il devait citer, au bas des pages, chacun de ceux qu'il a mis à contribution. Il ne l'a fait que rarement, et malgré la confiance que son savoir et sa critique peuvent inspirer, on doit le regretter vivement.

Une notice géographique de l'Hindoustan ancien et moderne suit l'introduction. M. de Marlès y fait connaître la situation de l'Inde, son étendue, ses montagnes et ses fleuves, son climat, ses productions animales, végétales et minérales. Il parle ensuite de la connaissance qu'ont eue de l'Inde les Grecs, les Persans et les Hindous eux-mêmes. Il trace la division actuelle de l'Hindoustan, jette un coup-d'œil sur les nations dont se compose son immense population, sur son commerce ancien et moderne, sur le gouvernement de l'Hindoustan, soit sous le régime hindou, soit sous ses conquérans, enfin sur les mœurs et les usages des naturels de ce beau pays. Ce chapitre est, comme on peut le penser, un des plus intéressans de l'ouvrage. En décrivant le caractère des Hindous, M. de Marlès observe, d'après le voyageur Forster, que les femmes y sont très bien faites; qu'elles ont des manières douces et engageantes et le son de voix très agréable; le teint olivâtre, mais les traits fins et réguliers; qu'on voit dans leur maintien un air de liberté qui ne dégénère jamais en licence. Leur costume ne se compose ordinairement que d'une simple pièce d'étoffe de coton roulée autour du corps, sans boutons, sans cordons, sans épingles, et qu'elles arrangent avec

tant d'art qu'on ne saurait rien voir de plus gracieux. Les enfans vont entièrement nus jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans : on dit que c'est à cet usage et à leur extrême sobriété que les Hindous doivent leur constitution saine et robuste. L'auteur passe ensuite à l'examen de l'éducation dans l'Inde ; il parle des usages relatifs aux mariages, aux décès etc. Enfin il dit quelques mots des Bayadères, dont le nom est tout ce que bien des gens savent de l'Inde. Il remarque avec raison que ce sont les seules femmes indiennes qui ornent leur esprit de connaissances, et qu'on les emploie dans les cérémonies religieuses. Il aurait pu rappeler à ce propos l'étymologie du mot *bayadère* que des personnes peu instruites pourraient prendre pour indien, mais qui n'est autre chose que le portugais *balhadeira* qui signifie *danseuse*. Le nom de ces femmes séduisantes, en sanscrit et en hindoustani est *apsara* et non pas *apsura* comme l'a écrit M. de Marlès ; mais les Portugais qui, les premiers des habitans de l'Europe, abordèrent dans l'Inde, leur donnèrent le nom que nous venons de mentionner, lequel a passé dans toutes nos langues. Une description particulière des nombreuses provinces de l'Inde, tant de l'Hindoustan proprement dit ou des provinces supérieures, que du Dekhan ou de celles du midi, vient ensuite ; enfin, le tableau des monumens religieux de l'Hindoustan, qui ont acquis de la célébrité, terminent la notice géographique. M. de Marlès y décrit l'un après l'autre les temples antiques de l'Inde, soit les pagodes souterraines, telles que celles d'Eléphanta, de Salcette et d'Elora, soit les pagodes construites sur le sol, telles que celles de Jaghernaut, qui se voit encore sur la côte d'Orissa, de Bénarès convertie en mosquée par Aurengzeb, de Sumnat que Mahmoud le gaznévide détruisit par un zèle religieux que les offres les plus séduisantes des Brahmines ne purent faire chanceler. Malgré l'intérêt qui s'attache à ces temples antiques, aussi étonnans sous le rapport de l'art que curieux sous celui des croyances mythologiques auxquelles font allusion les figures extraordinaires qu'on y aperçoit, nous ne nous y arrêterons pas de crainte d'être trop longs.

M. de Marlès examine ensuite les preuves de l'antiquité des Hindous, puis il essaie d'indiquer leur origine, enfin il traite de leur chronologie et de sa concordance avec l'ère vulgaire. Nous n'entreprendrons point d'aborder avec lui des ques-

tions aussi obscures et aussi susceptibles de controverse , et, tout en avouant que ce que dit à ce sujet M. de Marlès paraît fort raisonnable, nous croyons qu'avant de se prononcer sur ces matières, il faut attendre que le flambeau de la science ait éclairé la discussion en montrant au jour des faits nouveaux et en signalant des rapports philologiques certains qui puissent la diriger. (*La fin au prochain cahier.*) GARCIN DE TASSY.

385. VOYAGE DE LA GRÈCE, par F. C. H. L. POUQUEVILLE; 6 vol. in-8°. (3^e et dernier article de M. LETAONNE; *Journal des Savans*; septembre 1828, pag. 543).

Nous avons laissé notre voyageur au milieu de la description de la partie septentrionale de l'Épire. Le 3^e livre contient 9 chapitres qui concernent la contrée comprise entre l'Aoüs et l'embouchure du Drin, contrée également à peu près inconnue avant M. Pouqueville. En décrivant l'aspect et l'état du pays, il cherche à y rattacher les rares données qui sont fournies par les anciens, et notamment par Polybe, Tite-Live et Plutarque. En descendant l'Aoüs, le Voïoussa moderne, il trouve la bourgade de Mézareth ou Sésareth, qu'il croit être le *Sesarethos* d'Étienne de Byzance, et qu'il distingue peut-être avec raison de la *Dassarétis* de Polybe. Son observation sur un passage où Plutarque (1) a confondu l'Apsus avec l'Aoüs, est très-bonne; mais on la trouve déjà dans Paulmier (2). Il remarque aussi qu'on a eu tort de traduire αἱ περὶ τὸν Ἀψὸν ἐμμελῆαι, par *ostium Apsi*; ce mot signifie en cet endroit *confluent* de rivières qui se rendent dans l'Apsus. Tout ce que dit notre voyageur pour expliquer la relation de Tite-Live sur la campagne de F. Quintus Flamininus contre Philippe, mérite l'attention du géographe, et est au nombre des bons morceaux de l'ouvrage.

Nous élèverons des doutes sur un fait qui intéresse la numismatique. « Je trouvai, dit M. Pouqueville, à acheter à Premiti un médaillon romain qui se trouve, je crois, décrit dans l'*Encyclopédie* (3). Bronze. Tête de Néron à gauche. R. dans une couronne de chêne, EXVLXS. ROMAE. REDDITI. Cette mé-

(1) *Flamin.* § 3.

(2) *Exercit.* pag. 177.

(3) Il l'est dans Eckhell (VI, 411), Rasche (II, 1 col. 842, 843) et ailleurs.

daille est regardée comme fausse. Les *archéologues*, qui ont des yeux de lynx, l'ont ainsi décidé, et nous souscrirons à leur jugement (pag. 271). » Tous ces caractères sont inexacts et incomplets. La médaille, après l'exergue cité, porte encore S. P. Q. R., qui fait la grande difficulté; la face est celle de Nerva (et non pas de Néron) avec les lettres IMP. NERVA. CAES. AVG. P. M. TR. P. COS. C'est ainsi que la cite Tristan (1), la seule autorité sur laquelle reposait jusqu'ici l'existence de cette médaille; car personne ne l'avait encore vue. Voilà maintenant M. Pouqueville qui affirme en avoir acheté un exemplaire dans un lieu reculé de l'Illyrie. Or, comme les fabricans de médailles ne les portent ou ne les envoient que là où ils savent qu'il y aura des amateurs à duper, il devient bien difficile de concevoir comment une médaille fausse se sera trouvée dans une contrée que les voyageurs ne visitent presque jamais. La circonstance seule du lieu où M. Pouqueville dit l'avoir achetée serait donc un indice à peu près certain d'authenticité; et cependant la fausseté de la médaille ressort évidemment du simple énoncé de ses caractères. J'en conclus que notre voyageur a fait ici quelque méprise. Je ne doute pas qu'il n'ait acheté une médaille à Premiti, puisqu'il l'assure; mais cette médaille n'est certainement pas celle qu'il a décrite d'une manière d'ailleurs si incomplète et si inexacte. J'attends, pour changer d'avis, que j'aie vu l'exemplaire dont il dit avoir fait l'acquisition.

Dans les chapitres v et vi, est décrite la région des monts Acro-Cérauniens, appelée maintenant *Japourie*, jusqu'ici à peu près inconnue aux voyageurs. M. Pouqueville commence par des considérations de géographie ancienne; il croit, par exemple, que l'*Aornos* et les *Cimmériens* d'Homère y étaient placés. Sur cela il n'y a point d'observations sérieuses à faire, puisqu'on ne saura jamais avec certitude où habitaient les Cimmériens d'Homère. Seulement, M. Pouqueville n'aurait pas dû parler de l'*Aorne* d'Homère, attendu que ce poète ne prononce pas même le nom d'*Aorne*. Notre voyageur croit aussi avoir retrouvé le port où César aborda pour aller combattre Pompée; la rade de Daorso qui rappelle avec raison les *Daorsi*, peuple illyrien qui ne nous est connu que par les médailles. Le port Raguseo, dans le golfe de la Vallone formé par le pro-

(1) 1, 360.

longement des Acro-Cérauniens, paraît être l'ancienne *Oricum*. Selon M. Pouqueville, c'est un mouillage vaste et commode, et le seul port de guerre de l'Adriatique depuis Cattaro.

Un peu au nord est l'embouchure de l'Aoüs; non loin se trouvait l'ancienne Apollonie : la source de poix fossile, dont parlent les anciens, existe encore et continue d'être exploitée; le docteur Holland en a donné une description que M. Pouqueville reproduit. De l'autre côté de l'Aoüs, près de l'endroit appelé *Gradista*, il découvrit les ruines d'une ville antique dont l'enceinte est en construction cyclopéenne, et tout près, sur un rocher, une inscription latine, malheureusement trop fruste, qui contient le nom de *Byllis*; il en conclut que cette ville de l'Illyrie était située en cet endroit. Dans cette inscription, qu'il n'est pas impossible de rétablir en grande partie, il est question de travaux exécutés pour rendre une voie publique praticable aux voitures (*ut vehiculis commetetur*). « Consultez, dit l'auteur, au sujet de cette inscription, les itinéraires qui aboutissaient au pont de Trajan sur le Danube. » Je crois devoir avertir le lecteur que ces itinéraires ne lui apprendront rien à ce sujet.

Sur les bords du golfe de la Vallone, M. Pouqueville reconnaît, dans la citadelle de Canina, l'ancienne ville d'*Oënus*. Vallone, qui donne son nom au golfe, est l'ancienne *Aulon*, située au milieu d'une contrée fertile. De là notre voyageur, négligeant un peu la méthode géographique, repasse encore l'Aoüs, pour nous ramener aux ruines d'Apollonie, ville située où se trouve maintenant le monastère de *Pollini*, et dont il ne reste plus, selon lui, que quelques fragmens de colonnes, de chapiteaux et de frises; cité, dit-il, toute entière effacée du livre de vie (pag. 355). A propos des hordes de Bohémiens qui campent dans ce canton, il fait sur l'origine des Bohémiens une excursion inutile. Ses lecteurs l'auraient sans doute dispensé volontiers de leur apprendre, par exemple (pag. 362, 364), que les Bohémiens sont contemporains des premières sociétés; que, restés informes, comme des hordes que la civilisation n'a pas policées, on les retrouve magiciens ou almés sur les bords du Nil, jongleurs ou bayadères dans la presqu'île du Gange. Ils auront quelque peine à croire aussi que ces Bohémiens soient les mêmes qu'*Apulée* appelle les oracles de la grande religion, attendu qu'*Apulée* (1)

(1) *Metamorph.*, xi, pag. 245; et 773 *Elmenh. ibique Wasse.*

désigne par les mots *magnæ religionis terrena sidera* (les astres et non les oracles), la partie brillante du cortège dans la grande fête d'Isis, ce qui ne paraît pas avoir beaucoup de rapport avec les Bohémiens. Ailleurs, M. Pouqueville oublie que les Bohémiens sont contemporains des premières sociétés; il les déclare d'origine égyptienne, « par la raison, dit-il, que, selon les Albanais, ils mangeaient leurs camarades tués par les Souliotes : or, cette épouvantable coutume de manger les hommes existait chez les Égyptiens, d'après Juvénal (Tom. II, pag. 148, n° 1). » Voilà une singulière application de la mordante hyperbole du satirique latin, *Nefas illic fetum jugulare capellæ, carnibus humanis vesci licet* (1).

Dans les deux chapitres suivans, l'auteur continue la description de cette partie de l'Illyrie, et remonte jusqu'à Durazzo, l'ancienne *Épidaure* ou *Dyrrhachium*. Il convient que, placé dans l'Épire à l'époque où la guerre divisait les pachas de Bérat et de Janina, il n'a poussé que des reconnaissances vers cette région inhospitalière (pag. 379) : ce qu'il en rapporte est donc le résultat de quelques renseignemens qui lui ont été communiqués par des hommes instruits. Il croit que le *Musaché*, selon lui l'ancienne *Taulantie*, où se trouve la ville de *Voscopolis*, siège de l'évêque de Bérat, a pris son nom des *Mosches*, peuplade pélasgique (pag. 373). Nous aurions désiré qu'il eût dit où il a pris ce fait; car nous n'avons pu découvrir dans l'antiquité un seul mot sur l'existence de ce peuple épirote, et, conséquemment, sur son origine prétendue pélasgique.

Après avoir ainsi poussé des reconnaissances jusqu'à Scodra, loin au nord des frontières de l'Épire, M. Pouqueville revient sur ses pas pour achever la description de ce pays. C'est le sujet du 4^e livre, divisé en 8 chapitres et contenant 180 p. Il commence par la description détaillée de la ville et du vallon d'*Argyro Castro*, dont l'évêque prend le titre d'évêque de *Drynopolis*. Notre voyageur s'autorise de cette seconde dénomination pour placer dans cette vallée la *Dryopie* des anciens, celle du moins qu'ils ont attribuée au voisinage de l'Épire; car il y en avait une autre en Thessalie. La situation de la première ne nous est connue que par un passage de Dicéarque (2), qui nous apprend

(1) xv, 13.

(2) V. 30, in *Creuz. Melet. crit.* pag. 304.

que tout le pays d'Ambracie portait ce nom ; et cela est confirmé par Antoninus Liberalis (1) et par Pline, qui, dans une énumération, met les *Dryopes* à côté des *Cassiopæi*. A ces autorités, d'où il résulte que la Dryopie devait occuper la partie septentrionale de l'Ambracie, il faudrait pouvoir opposer autre chose qu'une simple homonymie.

Le second chapitre traite du sangiacat de Delvino, qui répond à l'ancienne Chaonie, une des parties les plus importantes de l'Épire. Entre autres détails curieux que l'auteur donne sur ce canton, on doit remarquer ce qu'il dit de la situation de *Phænice*, ville dont parlent Polybe, Strabon et Procope, et dont il a retrouvé les ruines considérables qui portent encore le nom de *Pheniki*. En revenant de ce lieu vers la mer, près de *Neochorion*, jaillit une source d'eau salée nommée *Armyros* (2), « désignée, dit M. Pouqueville, d'une manière si particulière par Aristote, dans sa *Météorologie*, qu'on ne peut la méconnaître. » Les habitants n'en tirent aucun parti, le voisinage de la mer leur fournissant les moyens d'avoir du sel à vil prix. Aristote parle de la quantité de sel qu'on obtient en faisant bouillir l'eau de cette fontaine, qu'il caractérise ainsi : ἐν τῇ γὰρ τῇ Χαονίᾳ κρήνῃ τίς ἐστὶν ὁδῶν πλουτέρεον.... M. Pouqueville dit : « En Chaonie, il existe une source *coulante* (c'est ainsi que je traduis πλουτέρεον)... (3). » On ne se figure pas trop bien ce que serait une source *non coulante*. Le fait est que πλουτὸ ὁδῶν ne veut rien dire autre chose que *eau saumâtre, eau salée*, sur quoi l'on peut voir Casaubon dans son commentaire d'Athénée (4), et les annotateurs d'Hérodote (5).

Après la description de Buthrotum, que M. Pouqueville considère avec raison comme une des plus anciennes villes d'Épire, il passe à celle du bassin de la Thyamis ou Calamas qui prend sa source non loin de Janina. Il la commence par la partie supérieure du cours où se trouve le canton de Delvinaki.

Notre voyageur continue à faire ses efforts pour appliquer les noms anciens aux ruines qu'il découvre ; mais l'insuffisance

(1) *Mezam.* 4.

(2) C'est sans doute une corruption de ἀλμυρός, salé.

(3) *Meteor.* II, 3, p. 557 E.

(4) *Ad Ath.*, II, pag. 41. B. ; tom. VI, pag. 289, ed. Schw.

(5) *Ad.* II, 108, 4.

des données des auteurs classiques rend cette tâche souvent fort difficile. Une ruine cyclopéenne, au sud du lac de Janina, est attribuée par lui à l'ancienne *Passaron*, qui a joué un rôle dans la guerre de Persée; il ne veut pas que ce soit *Cassiope* (1), comme d'autres l'ont cru; mais la position de toutes les deux étant également incertaine, ces ruines peuvent appartenir à l'une aussi bien qu'à l'autre, ou n'appartenir à aucune des deux. Il en faut dire autant de *Tymphe* ou *Tymphyra*, dont il me paraît impossible de dire autre chose, d'après les passages cités par Paulmier et reproduits par M. Pouqueville, sinon qu'elle était située en Épire. Notre voyageur, toujours un peu pressé de donner un nom ancien à toutes les ruines qu'il rencontre, a cru trouver dans ce canton les *acropoles pélasgiques* des villes de *Melia*, de *Cimolia* et de *Samia*, qui n'ont jamais existé (Tom. II, 89-98). Son erreur vient d'un passage qu'il a copié dans Paulmier de Grentemesnil, où Théophraste parle de 4 espèces de terres fort utiles, savoir: la *mélienne*, la *cimolienne*, la *samienne* et la *tymphaïque*: αἱ δ' αὐτοφαῖς, καὶ ἅμα τῷ περιττῷ τὸ χρῆσιμον ἔχουσαι χιθὼν τρεῖς εἰσὶν ἢ τέτταρες ἢ τε μηλιάς, καὶ ἡ Κιμουλία καὶ ἡ Σαμία, καὶ ἡ Τυμφαῖα τεταρτη.... (2); c'est des mots *Melia*, *Cimolia* et *Samia* (espèces de terre qu'on trouvait dans les îles de Melos, Cimos et Samos), que notre voyageur a fait 3 villes; ce qui est d'autant plus singulier, que, dans sa note (page 89), il redit les paroles de Paulmier: *Theophr. loquitur de lapidibus*. Notre remarque n'est pas inutile, puisque déjà ces 3 cités imaginaires figurent sur les cartes de Grèce composées d'après ce voyage.

Après avoir décrit le bassin de la Thyamis, le voyageur passe au pays situé entre ce fleuve et l'Achéron, appelé maintenant *Chamouri*, dont le chef-lieu est Paramythia. C'est la *Cestrine* des anciens. « Il est probable, dit M. Pouqueville, que du nom de Cestrine.... le mélange ou la corruption des idiômes formèrent ceux de *Zamouri* ou *Chamouri*. » Je crois au contraire *fort peu probable* que le mot *Chamouri* vienne de *Cestrine*, qui n'y ressemble guère. Ce nom est évidemment corrompu de celui de *Chimerium*, promontoire très-remarquable de cette côte, et qui, attirant plus que tout autre point l'attention des marins, a dû finir par donner son nom au pays.

(1) Celle qui était dans l'intérieur de la Molossie; car il y en avait une autre sur le bord de la mer.

(2) *De Lapid.* § 63, ed. Schn.

Le canton de Paramythia est un des plus intéressans de l'Épire; on y découvre souvent des antiquités très-précieuses, et c'est là qu'ont été trouvés les beaux bronzes qui avaient passé dans la collection de Payne Knight. Ephyre ou Cichyre, capitale de la Thesprotie, y était située: là se trouvaient le marais Acherusia et le fleuve Achéron; là, disait la tradition, avait régné Aïdoneus avec sa femme Proserpine. Il n'est pas douteux, en conséquence, que tout ce canton ne fût consacré au dieu des enfers. Il est un peu moins sûr que ce canton fût appelé autrefois *Aïdonie*, comme le dit M. Pouqueville, et que ses habitans fussent des *Celtes Aïdonites* (préf., p. xxj), nom qu'il forme du mot Αἰδωνίς, surnom de Pluton. Selon lui, les anciens divisaient la Thesprotie en *Cestrine* et en *Aïdonie* (Tom. II, p. 91). J'ignore où il a pris ce fait; car le nom géographique d'*Aïdonie* n'existe nulle part dans l'antiquité. Si je ne me trompe, c'est encore là une dénomination ancienne qu'il a faite avec un nom moderne. Il se fonde sur ce que ce territoire est inscrit, dans les archives de Constantinople, sous le nom de Villaieti (ou canton) d'*Aïdoni* (Tom. II, p. 132), ce qui ne prouve rien; car il se trouve, dans le même canton, un célèbre couvent appelé *Aïdonati*, nom qui, selon la remarque de M. Pouqueville lui-même, loin d'avoir rapport avec Αἰδωνίς, ne désigne que St.-Donat (Ἅγιος Δονάτος), patron à la fois et du couvent et de *Paramythia*, qui est appelé, dans Cantacuzène, *château de Saint-Donat*: la légende de ce saint est populaire dans tout le pays. Évidemment le nom d'*Aïdoni* de la chancellerie de Constantinople n'a pas d'autre origine, et c'est peine perdue que d'y chercher la trace d'une dénomination antique dont personne n'a jamais parlé. le seul nom classique de la prétendue *Aïdonie* serait *Eluëatis*, canton de Thesprotie que Thucydide (1) place à l'embouchure de l'Achéron. Le voyageur a, dit-il, trouvé, dans ce canton, une curieuse médaille, jusqu'à présent unique (2), représentant d'un côté

(1) 1, 46.

(2) Maintenant au cabinet du Roi, publiée par M. Mionnet.— Depuis que cet article a été publié dans le *Journal des Savans*, M. de Broendsted m'a communiqué une médaille qui confirme mes remarques. Cette médaille, achetée à Patras, est de bronze, comme celle du cabinet du Roi, et en tout semblable, excepté que la tête est barbue. L'A se lit au-dessous de Cerbère: mais au-dessus sont les lettres fort distinctes ΘΥΚΑΙΩ

Cerbère, de l'autre une tête imberbe, avec une couronne qu'il croit être de *pavots*, mais dont j'avoue n'avoir pu distinguer la nature. Il pense que cette tête est celle de Pluton, appelé *Aidoncus*, ce qui est douteux. Il l'est bien davantage que l'A, qui se voit sur la médaille, soit l'initiale du nom *Aidonie*; un tel monogramme peut signifier autre chose, et sa présence ne saurait suffire pour autoriser à créer le nom d'un pays. Celui d'*Aidonie* doit être effacé de la carte de la Grèce.

Les 2 derniers chapitres de ce livre sont consacrés à la description du reste de l'Épire, jusqu'à l'embouchure de l'Achéron; un morceau géographique sur Parga le termine.

Dans le 5^e livre, qui a 150 pages et est divisé en 5 chapitres, le voyageur décrit le reste de la côte et les bords du golfe d'Ambracie.

La Cassiopée occupait le littoral jusqu'à la presqu'île de Nicopolis : le chef-lieu du même nom paraît avoir été situé sur l'emplacement de Regniassa, lieu de la côte où M. Pouqueville a trouvé une enceinte en bâtisse dite cyclopécenne, et des ruines d'édifices, entre autres une porte dont la voûte est d'une construction tout à fait remarquable. A Nicopolis, dont il donne une description détaillée, il a trouvé plusieurs fragmens d'inscriptions de peu d'intérêt : l'un donne le commencement de deux vers d'une épitaphe, qui rappellent l'usage antique de couper sa chevelure sur la tombe d'un parent ou d'un ami (*Αἰ δ' ἐπὶ τύμβῳ... Κείραντο πλόκαμον...*); trois autres appartiennent à des inscriptions tumulaires; la quatrième est une dédicace en l'honneur d'Auguste. Un morceau sur Prévésa termine ce chapitre.

Le suivant traite du pays de Souli, situé dans les montagnes du bassin de l'Achéron : le voyageur donne de longs détails sur

qui ne peuvent être que ΦΩΚΑΙΩΝ pour Φωκαίων, ou Φωκίων, qui est l'ethnique de la ville de Phocée. L'ethnique des Phocidiens est Φωκίς, qui a été attribué aussi quelquefois aux habitans de Phocée. (Thucyd. VI, 2. — Conf. Spanh. *ad Callim. Pallad.* 24, in *Addend.*) On est sûr, par l'exemple des Latins, que les deux ethniques, d'ailleurs si semblables, ont été confondus. Il ne serait donc pas impossible que la médaille appartint aux Phocidiens. Quoiqu'il en soit, elle n'a certainement rien de commun avec la prétendue *Aidonie*; c'est le seul point qui m'importe en ce moment.

les mœurs et le caractère de la population si remarquable qui l'habite et les malheurs qui l'ont accablée. La ressemblance de ce nom lui fait croire que ce pays est la *Selléide* des anciens. Mais ceux-ci ne parlent jamais d'une *Selléide* ; et les *Selles* ou *Helles* habitaient dans les environs de Dodone, qui est loin du pays de Souli. D'ailleurs les Souliotes conviennent qu'ils sont étrangers à ce canton, et qu'ils n'y sont établis que depuis cent quarante ans. Ils ne peuvent dire d'où ils viennent, ni quelle circonstance les a amenés dans les montagnes. Tout ce qu'on sait, c'est qu'ils sont une peuplade épirote. Comme Étienne de Byzance parle d'une tribu de *Syliones* en Chaonie, sans en déterminer autrement la position, l'identité de nom me fait présumer que c'est un reste de cette peuplade, qui, à la suite de quelque guerre, se sera réfugié dans ces montagnes. Je n'hésiterais pas encore cette fois à effacer de la carte le nom ancien de *Selléide*.

Dans les 3 chapitres suivans, M. Pouqueville traite de tout le reste du pays jusqu'au golfe d'Ambracie, comprenant l'Ambracie, l'Athamanie et l'Amphilochie des anciens : son opinion sur la position d'Ambracie, d'Argithea et d'*Argos Amphilochicum*, sur le cours des fleuves Arachthus et Inachus, changent la face de la géographie ancienne de cette région. Mais il y a beaucoup d'objections à faire à cette opinion, qui, en plusieurs points importants, contrarie les témoignages de l'antiquité, comme l'a déjà montré M. Kruse, dans le second volume de son *Hellas* (1). Les discussions sur ce sujet tiennent cent pages environ : le quart aurait suffi pour dire l'essentiel et le bien dire; l'auteur aurait de plus évité ici, comme ailleurs, l'occasion d'une grande quantité d'erreurs, soit dans les faits, soit dans les citations. Par exemple, Ambracie n'a pas été fondée par *Ambracus* (p. 242), mais par *Ambrax*; Ἀμβραξος, dans l'auteur cité, étant un génitif, non pas un nominatif. Cette ville n'était pas tombée sous le pouvoir d'un des sept sages trop vantés de la Grèce (pag. 243), parce que le *Périandre* dont parle Aristote (2) n'est pas celui qu'on avait mis au nombre des sept sages (3). « Thu-

(1) *Hellas, oder geogr. antiq. Darstellung des alten Griechenlands*, n. a. w. Leipzig, 1827, II Th., 2 Abth. S. 305-308.

(2) *Polit.* v, 3, 6, ibiq. Coray.

(3) *Menag.* ad Laërt. 1, 98.

« cydide, dit M. Pouqueville, rapporte que les *Épirotes* apprirent la langue grecque des Ambraciotes leurs voisins (p. 268). » L'historien grec ne parle point des Épirotes, mais seulement des habitans d'Argos Amphilochicum (1), et tous les développemens qu'ajoute ici l'auteur tombent par le fait. Il regrette que *le temps ne lui ait pas permis de chercher*, à l'embouchure de l'Aréthon, « les fondemens du fort *Paralia*, du haut duquel Cléombrote, après avoir lu le Phédon, se jeta dans la mer » (pag. 258). » Selon toute apparence, il aurait cherché longtemps avant de le découvrir; car aucun des auteurs anciens (2) qui rapportent ce fait, ne dit de quel endroit Cléombrote s'est précipité dans la mer, et je ne trouve nulle part mentionné un fort appelé *Paralia*. M. Pouqueville assure pourtant l'avoir vu dans Aristote (*de Rep.* lib. xxxviii, chap. 10); mais la République d'Aristote n'a que huit livres, et il ne s'y trouve rien de relatif ni à Cléombrote, ni au lieu d'où il s'est précipité. Nous avouons ne pouvoir deviner d'où M. Pouqueville a tiré cela. Il nous renvoie ailleurs (pag. 255) au xli^e livre de Théopompe, et nous aurions été bien heureux d'être en état de vérifier cette fois la citation. Ayant trouvé un pont sur l'Inachus, il croit que c'est le même que Pline, *par erreur*, a placé sur l'Achéron (pag. 283). Avant d'imputer cette faute à Pline, il aurait dû faire attention que, comme l'arche du milieu de ce pont *présente une ogive remarquable*, selon ses termes, ce ne peut être un pont antique, et conséquemment celui dont Pline a parlé. Dans sa description de l'Athamanie, il nous dit: « L'Athamanie, dont il est ici question, n'est pas celle qu'Homère (*Iliad.* liv. 11) place dans la région du mont Ossa (pag. 291). » Mais Homère ne prononce pas même le nom d'*Athamanie* ou d'*Athamanes*, ni au second livre, ni en aucun lieu de ses poèmes: il faut en dire autant des Molosses, à l'occasion desquels M. Pouqueville renvoie encore à Homère (*Od.* xiv, 315), qui ne parle jamais de ce peuple, etc.

(1) Καὶ Ὀλυνθίαν... ἀπὸ τῶν Ἀμπρακιωτῶν ἐννοησάντων, II, 68. M. de Pastoret (*Hist. de la légis.* viii, 389) avait cité Gronov. vi, 3438, ce qui veut dire *Thes. ant. græcar.* Tom. VI, etc., M. Pouqueville croit qu'il s'agit d'un ouvrage de Gronovius, et, en copiant la citation, il écrit Gronov. lib. viii, pag. 3438.

(2) Voy. Davies ad Cio. Tusc., I, 34.

Le 6^e livre, comprenant 6 chapitres et 130 pages, complète la description de l'Épire. Il traite de la partie orientale, appelée maintenant *Anolachie*, que M. Pouqueville attribue à la *Dolopie* des anciens : c'est proprement le bassin supérieur de l'Achéloüs, jusqu'aux sommets du Pinde, qui séparait la Dolopie de la Perrhébie. L'auteur donne quelques détails sur la population valaque qui est venue l'habiter, et ensuite sur les Valaques en général. Les anciens ont si peu parlé de ce pays, que notre voyageur ne trouve presque rien à en dire. Aussi, pour fournir à la matière d'un livre entier, il est obligé de se jeter dans une de ces digressions pittoresques, philosophiques et morales, qui abondent dans son livre et en rendent la lecture quelquefois si fatigante. Les allusions, les citations, les réflexions morales ou politiques qui tombent des nues, au milieu des descriptions de lieux ou des discussions de géographie, les compliquent tellement, que bien souvent on a peine à suivre l'auteur; et c'est avec raison que M. Mannert a dit : « M. Pouqueville, qui ambitionne la réputation d'un écrivain *fleuri*, couvre toute sa route de *fleurs*, à travers lesquelles il devient très-difficile de reconnaître le sol (1). »

Au milieu des digressions de ce genre qui remplissent les premiers chapitres du livre VI, sont noyées quelques observations intéressantes sur la nature des lieux, sur leur géographie comparative, et les tribus qui habitent cette contrée. Le géographe lira surtout avec intérêt l'excursion (pag. 407 suiv.) dans la partie du Pinde appelée *Lacmon*, d'où sort l'Aoüs. On regrette que l'auteur y ait encore mêlé quelques erreurs. Par exemple, faisant je ne sais quel rapprochement entre le nom ancien *Lacmon* et le nom moderne *Ora* (f. Ori) *Liaca*, il en forme le nom *Haliacmons* ou *Haliac-monts*, qui est absolument imaginaire (1, 230, 306, 11, 398-400, et ailleurs). « C'est sans doute, dit-il, cette origine qui a fait surnommer l'Inachus *Haliacmon*, dans Ortélius. » Il n'a pas remarqué que le passage du faux Plutarque, sur lequel Ortélius s'appuie, ne se rapporte qu'à l'Inachus d'Argolide.

M. Pouqueville dit, dans un endroit : « Je donnai, par une sorte d'inspiration, des noms à tous les lieux qui m'environnaient (III, pag. 516). » Les géographes désireraient qu'il se

(1) *Geogr. der Griech. und Röm. Th. VIII, Forrede, §. v.*

fût plus souvent défié de ses *inspirations*, ou qu'il les eût soumises à une critique un peu plus exacte. Il est vrai que l'inspiration et la critique ne sont guère compatibles.

Le chapitre v de ce livre, qui contient l'histoire des premiers établissemens des Français en Épire, et des considérations sur le commerce de ce pays; les chapitres vi et vii, qui traitent des productions du climat de l'Épire, complètent la description de cette partie de la Grèce, que M. Pouqueville connaît mieux et a fait mieux connaître que personne jusqu'ici. C'est aussi ce que nous avons fait voir dans notre analyse : mais nous avons cru devoir y montrer également que, s'il a recueilli des renseignemens utiles à la géographie ancienne de cette contrée, il aurait souvent beaucoup mieux fait de n'en pas entreprendre la discussion : on ne serait pas obligé maintenant d'effacer des cartes de la Grèce les dénominations imaginaires qu'on y a introduites sur son autorité, ou de changer la place de quelques autres dont il a mal établi la position. Ce que nous avons regretté, et toute personne qui connaît la Grèce le regrettera comme nous, c'est que M. Pouqueville ne se soit pas renfermé plus strictement dans son rôle de voyageur, et que, laissant à toute vaine prétention à l'érudition, à l'éloquence, à la philosophie, il ne se soit pas contenté de rapporter simplement les faits qu'un long séjour en Grèce et son talent d'observation lui ont permis de rassembler. Son livre eût été tout-à-la-fois plus court et plus utile; et, sans doute, les juges les plus difficiles n'eussent eu que des éloges à lui adresser.

Il nous resterait à examiner les autres contrées de la Grèce, sur lesquelles notre voyageur a écrit les quatre volumes suivans; mais d'autres travaux obligent de suspendre, pour quelque temps, la suite de cet examen. Nous avons l'espoir qu'il ne sera pas inutile à la géographie ancienne de la Grèce. C'est ce qui nous a donné le courage de l'entreprendre, et nous donnera celui de le continuer, quand il nous sera possible d'y consacrer de nouveau quelques loisirs (1).

(1) Le cahier de septembre 1828, du *Foreign quarterly Review* de Londres, pages 201 à 217, contient un examen étendu du voyage de M. Pouqueville, et d'autres ouvrages nouveaux sur la Grèce; l'auteur de l'article reproduit quelques-unes des remarques critiques de M. Letronne, et y en ajoute d'autres. (N. d. R.)

386. *RESTITUTIO VERÆ CHRONOLOGICÆ RERUM EX CONTROVERSIIS ARIANIS* (inde ab anno 325 usque ad annum 350) *EXORTARUM*, contra chronologiam hodie receptam exhibita, unā cum specimen historię Coptorum à Makrisio arabice scriptæ; in quo de variis sectis christianis earumque doctrinis, ritibus, precibus, jejuniis, festis, ordinibus clericorum, legibus eccles. et disciplinis agitur. Arabice et latine edita ab Henr. Jos. WETZER, cum præfatione Leand. Van Ess. Prix, 1 flor. 12 kr. Francfort, 1827; Broenner.

387. *THE PARLIAMENTARY REVIEW.* — La Revue parlementaire; session de 1826-27. Un volume de 474 pag., in-8°; prix, 12 shel. Londres, 1828; Baldwin et Cradock.

Ce volume est le 2^e d'un Recueil qui paraît devoir suivre les débats parlementaires et en présenter chaque année les résultats. Dans le 1^{er} vol., on avait donné d'amples extraits des débats; mais comme il existe un Recueil particulier pour cela, sous le titre de *Hansard's Debates*, le rédacteur de la *Revue parlementaire* y a renoncé. Il en résulte que, pour connaître la marche des travaux parlementaires, la *Revue* suffira, mais que, pour être au courant des débats, on sera obligé d'acquiescer un second ouvrage. Le rédacteur de la *Revue* ne se contente pas de résumer les travaux parlementaires; il les juge, il y mêle ses opinions personnelles. Il suffit de lire quelques pages de son ouvrage pour être persuadé qu'il appartient au parti Torrey, et qu'il professe le même système que le ministère actuel. Au sujet de la question sur l'émancipation des catholiques, il prétend que les craintes des Torreys sont bien fondées, puisqu'ils ont uniquement en vue le salut de l'église et de l'état. A la fin de cette histoire de la session du parlement de 1826-27, on trouve une liste de toutes les lois adoptées. D.

388. *HISTOIRE D'EMMANUEL PHILIBERT, duc de Savoie*; par M. CIBRARIO. (Annoncée.)

Les archives du royaume ont été mises à la disposition de l'auteur, qui a maintenant tous les matériaux qu'il pouvait désirer pour achever ce grand travail, commencé déjà depuis long-temps. Il espère pouvoir le terminer d'ici à la fin de 1831. L'histoire d'Emmanuel Philibert étant étroitement liée à celle

de la France, de la Flandre et de l'Espagne, cet ouvrage sera, par sa nature, d'un intérêt général et presque Européen.

389. NOTICIA DOS MANUSCRIPTOS PERTENECENTES AO DIREITO PUBLICO EXTERNO DIPLOMATICO DE PORTUGAL, E A HISTORIA E LITTERATURA DO MESMO PAIZ. — Notice des manuscrits relatifs au droit public extérieur, à l'histoire et à la littérature du Portugal, qui existent dans la bibliothèque royale de Paris, dans les autres bibliothèques de cette capitale et dans les archives de France, examinés par le vicomte de SANTAREM. Petit in-4° de 105 pages. Lisbonne, 1827; imp. de l'Acad. des sciences.

M. de Santarem, frappé des heureux résultats qu'a produits pour la science de l'histoire l'esprit de recherche qui s'est développé dans plusieurs pays, notamment en Allemagne, en France, en Italie, a pensé que les Portugais, qui ne possèdent encore aucune bonne histoire nationale, ne sauraient trop se hâter d'entrer dans la carrière des investigations historiques. Il a jugé qu'avant tout il importait de faire connaître les monumens inédits, relatifs au Portugal, qui existent, en grand nombre, dans les diverses parties de l'Europe, afin de fournir des matériaux à l'écrivain qui, réunissant aux talens d'Andrada la sagacité des critiques modernes, voudrait entreprendre de donner à son pays une histoire digne de notre siècle. M. de Santarem émet le vœu que le gouvernement portugais charge des hommes instruits de rechercher dans les archives et les bibliothèques étrangères, les documens qu'elles renferment sur l'histoire et la littérature du Portugal, et ordonne aux ministres résidant dans les différentes cours, de favoriser de tout leur pouvoir ces utiles travaux. M. de Santarem s'est empressé lui-même de donner l'exemple; et, pendant son séjour à Paris en 1820, il a exploré les bibliothèques publiques de cette capitale et les archives de France. Il avait déjà publié quelques parties de ses découvertes dans les *Annaes das sciencias*, lorsqu'en 1827 l'Académie royale des sciences de Lisbonne a ordonné que l'ensemble de ce travail fût imprimé à ses frais. C'est l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Il est divisé en deux parties: la 1^{re} contient la notice des documens diplomatiques; la 2^e celle des documens relatifs à l'histoire et à la littérature

portugaise. Un semblable ouvrage n'est pas susceptible d'analyse. L'auteur a eu la satisfaction de voir ses vues adoptées par le gouvernement de son pays, qui a pris des mesures pour que les recherches conseillées et heureusement commencées par M. de Santarem fussent continuées avec persévérance par M. d'Andrada, attaché à la légation portugaise à Paris, et chargé de cette mission depuis 1825.

C. A. PELLAT.

390. MÉMOIRE SUR LES PREMIÈRES RELATIONS DIPLOMATIQUES ENTRE LA FRANCE ET LA PORTE; par M. de HAMMER. (*Journal asiatique*; janv. 1827, p. 19 et suiv.)

Il a toujours régné une grande incertitude sur l'époque précise et la nature des relations qui s'établirent sous François I^{er} entre la Turquie et la France. Personne jusqu'ici n'a pu citer les documens originaux. M. de Hammer s'attache à prouver que les premières ouvertures furent faites après la bataille de Pavie, en 1525, par la reine mère qui gouvernait la France pendant la captivité de son fils. M. de Hammer montre ensuite que ces relations ne discontinuèrent pas, et qu'en 1540 il y avait eu au moins six ambassades envoyées par la France vers le Sultan. Il cite à ce sujet les témoignages des historiens ottomans et celui des Chrétiens. Il fait surtout usage des mémoires écrits à la même époque par un noble Vénitien, qui se trouvent aujourd'hui à Vienne et qui forment 58 volumes in-folio; mémoires qui ont été inconnus à M. Daru. La dissertation de M. de Hammer mérite d'être lue par tous les écrivains qui désormais traiteront de la même matière.

391. LETTERS FROM PARIS, ON THE CAUSES AND CONSEQUENCES OF THE FRENCH REVOLUTION. — Lettres de Paris sur les causes et les effets de la Révolution française; par William C. SOMMERVILLE. 390 p. in-8°. Baltimore, 1823; Coale.

Il y a plus de politique que d'histoire dans cet ouvrage. L'auteur, Américain d'origine, juge et présente la révolution française selon les principes républicains; il examine les causes qui, selon lui, ont retardé les progrès de la liberté en France, et il pense néanmoins que le régime constitutionnel s'affermira dans le royaume.

D.

392. ANNUAIRE HISTORIQUE UNIVERSEL POUR 1827, avec un *Appendice* contenant les actes publics, traités, notes diplomatiques.

ques, papiers d'états et tableaux statistiques, financiers, administratifs et nécrologiques; une *Chronique* offrant les événemens les plus piquans, les causes les plus célèbres, etc., et des *Notes* pour servir à l'histoire des sciences, des lettres et des arts; par C. L. LESUR. (10^e année.) Un fort vol. in-8° de viij-624 et 336 pag.; prix, 12 fr. Paris, 1828; Thoisnier-Desplaces.

Il suffit, pour apprécier l'intérêt de cet ouvrage, de lire la table qui précède le volume que nous annonçons et celle qui le termine. Nous ne pouvons que répéter l'éloge que nous en avons déjà fait, en disant qu'à lui seul il compose une bibliothèque. Mais nous ajouterons encore à cet éloge, en faisant remarquer que sa rédaction s'est améliorée cette année sur tous les points principaux. Nous ne croyons plus qu'on puisse reprocher à l'auteur d'avoir présenté les événemens politiques sous un jour trop favorable à ceux qui les ont fait naître; en un mot, le titre d'écrivain *ministériel* ne nous semble plus devoir lui être appliqué dans le sens défavorable que l'on peut donner à ce mot; et cependant il vient d'obtenir du ministère une distinction qui honore également et celui qui l'a donnée et celui qui l'a reçue. Nous citerons à l'appui de notre observation le compte que M. Lesur a rendu de l'affaire du *Courrier Français* et des troubles du mois de novembre, à l'occasion du retrait de la loi sur ou plutôt contre la *liberté de la presse*, suivi du *licenciement de la garde nationale*. Voici ce qu'il dit à l'occasion de cette dernière mesure ministérielle : « Elle augmenta, comme on devait s'y attendre, le nombre et l'irritation des ennemis du ministère. Suivant les uns, c'était un coup d'état sans exemple comme sans raison, frappé dans l'intérêt de l'ambition et de la vanité blessée de quelques ministres repoussés par la haine publique; une vengeance odieuse contre une institution qui, dans deux circonstances mémorables, avait rendu des services immenses à l'État et à la Royauté, et qui offrait la plus sûre garantie de l'ordre et de la tranquillité publique. Suivant les autres, la mesure était légale autant que nécessaire; la majesté royale venait d'être blessée, outragée par des cris qu'on pouvait regarder comme des pétitions séditieuses présentées à la pointe des baïonnettes. Il était temps d'imposer silence à ces insolentes clameurs qui rappelaient les scènes désastreuses de la révolution. »

« Il y avait du vrai, ajoute M. Lesur, dans l'une et dans l'autre opinion; mais c'était déjà une calamité que d'avoir amené l'autorité royale à déployer cette rigueur contre un corps nombreux composé de l'élite des citoyens. Il était maladroît de laisser penser que le Gouvernement eût tant d'ennemis; et, en point de vue général, c'est un des plus fâcheux événemens de cette année féconde en fautes politiques. »

Nous ne croyons pas qu'aucun journal ait présenté dans ce temps cette affaire avec autant d'impartialité que l'a fait M. Lesur; mais leurs rédacteurs appartenaient plus ou moins à l'un ou à l'autre parti; les esprits étaient encore agités et ne pouvaient juger avec calme. L'auteur de l'*Annuaire* a senti qu'il préparait des matériaux pour l'histoire, et qu'il devait se montrer rapporteur fidèle, sans cesser pour cela d'avoir une opinion sur un fait qui touchait de si près la majorité des citoyens. C'est dans cet esprit qu'est rédigée non-seulement la partie française, mais aussi la partie étrangère de son livre, qui doit être la plus difficile et la plus longue sans doute, puisqu'il s'agit de vérifier un plus grand nombre de faits sur lesquels on a un moins grand nombre de données, souvent contradictoires. Mais l'auteur ne marche, en général, qu'appuyé de preuves et de documens; et, dans ce genre, son *Appendice* nous a semblé plus riche encore que les années précédentes.

Nous avons remarqué aussi une amélioration dans la *Chronique*, en ce sens qu'on a évité d'y enregistrer des faits et des anecdotes qui ne méritaient pas d'entrer dans le domaine de l'histoire, et qu'on a fait attention à ne pas y répéter des nouvelles qui fissent double emploi avec la partie historique, ce que nous avions reproché à l'auteur l'année dernière.

Quant à la partie scientifique et littéraire, elle semble perdre chaque année de son importance dans l'*Annuaire*; ce n'est plus même aujourd'hui une *Revue*, mais de simples *Notes*, comme on le voit par le titre de l'ouvrage. Cependant l'auteur est en fonds pour traiter cette partie avec plus de développement; mais il est dominé par la politique qui domine tout aujourd'hui, et son livre en cela reproduit encore la physiologie de l'époque.

E. HÉRAU.

393. LEHRBUCH DER LITERATUR GESCHICHTE. — Éléments de

L'histoire littéraire; par Louis WACHLER. In-8° de vi et 569 pag. Leipzig, 1827; Barth.

Cet ouvrage, qui est à la fois une histoire littéraire et une bibliographie, contient, sous sa forme élémentaire, un aperçu très-exact des progrès de la littérature et des sciences avec une énumération fort étendue des auteurs les plus remarquables et de leurs principaux écrits. Il est divisé en époques; sous chaque époque, une section est consacrée à chacun des peuples qui peuvent trouver place dans une histoire littéraire; M. Wachler commence chacune de ces sections par un coup-d'œil général sur le peuple dont il est question, et apprécie avec justesse et concision l'esprit de sa littérature; puis il présente les auteurs qui se sont distingués dans chaque branche, en accompagnant leur nom d'une phrase caractéristique où le genre et le talent de l'auteur sont décrits avec une précision, pour ainsi dire, *linéenne*. Vient ensuite l'indication des principaux ouvrages et de leur meilleure édition.

Voici le plan détaillé de l'ouvrage; il est divisé en 3 grandes époques: 1. *Antiquité*, jusqu'à l'an 500 après J.-C. 2. *Moyen âge*, de 500 à 1500 après J.-C. 3. *Temps modernes*, de 1500 à 1826.

La 1^{re} époque se sous-divise ainsi: 1° Temps primitifs jusqu'à 500 avant J.-C., où figurent les Indiens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Hébreux; 2° Grèce, de 500 à 336 avant J.-C.; 3° Grecs et Romains, de 336 avant J.-C. à 14 après J.-C.; 4° Romains et Grecs, de 14 à 500 après J.-C. Dans chacune de ces deux dernières sous-divisions, une section est consacrée aux Juifs.

La 2^e époque (le moyen âge) comprend: 1° Les Grecs; 2° les Arabes; 3° les Syriens, les Persans, les Arméniens, les Chinois; 4° les Juifs; 5° l'Europe-Occidentale.

Dans cette dernière section, la *littérature nationale* et l'*érudition* ou les *sciences* (*Gelehrsamkeit*), qui jusqu'ici avaient été réunies pour chaque peuple, sont traitées séparément.

Cette séparation est aussi établie dans la 3^e époque (les temps modernes). Après une introduction générale très-bien faite, terminée par des notices sur les établissemens d'instruction, les sociétés savantes, l'imprimerie, les publications périodiques, les bibliothèques, M. Wachler expose le tableau de la littérature nationale chez les divers peuples, et parcourt ainsi l'his-

lie, l'Espagne, le Portugal, la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemark et la Suède; la Bohême, la Pologne et la Russie; la Hongrie; la Grèce et la Turquie; les Juifs; enfin, les peuples étrangers à l'Europe. Il passe ensuite à la division qui a pour titre: *études ou sciences*, et traite successivement de la philologie ancienne, orientale et européenne, de l'histoire et des sciences accessoires, telles que la géographie, la chronologie, etc.; de la philosophie, des sciences politiques, etc., etc. Il ne conserve ici la division par peuples que pour quelques-unes seulement de ces sciences.

Cet ouvrage est, dans quelques parties, un extrait exact et judicieux des meilleures histoires littéraires; mais dans plusieurs, notamment dans celle qui est relative au moyen âge, les matériaux réunis par l'auteur ont reçu entre ses mains des rectifications importantes et une distribution toute nouvelle. Il serait à désirer qu'une bonne traduction mît cet ouvrage à la portée de la jeunesse de nos écoles.

C. A. PELLAT.

394. I. TABLEAU DE LA MARCHÉ ET DES PROGRÈS DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis le commencement du XVI^e siècle jusqu'en 1610; par M. Ph. CHASLES. In-4^o de 164 pag. Paris, 1828; Firmin Didot.

395. II. TABLEAU DES PROGRÈS ET DE LA MARCHÉ DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVI^e SIÈCLE; par M. S. M. GIRARDIN. In-8^o de 109 pag. Paris, 1828; le même.

396. III. TABLEAU HISTORIQUE ET CRITIQUE DE LA POÉSIE FRANÇAISE ET DU THÉÂTRE FRANÇAIS AU XVI^e SIÈCLE; par C. A. SAINTE-BEUVE; suivi des *Œuvres choisies de Pierre Ronsard*, avec notice, notes et commentaires; par le même. 2 vol. in-8^o de 396 et XXXIV-350 pag.; prix, 14 fr. Paris, 1828; Santelet, Mesnier.

L'Académie française avait proposé, en 1826, pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1828, *l'histoire de la langue et de la littérature française, depuis le commencement du XVI^e siècle jusqu'en 1610*. Les auteurs des 2 discours annoncés en tête de cet article ont partagé le prix, et M. Émile Mazens a obtenu dans le même concours une médaille honorable. M. Sainte-Beuve n'avait d'abord songé, comme eux, qu'à remplir

le programme de l'Académie; mais, avant de faire un discours sur l'histoire de notre littérature à cette époque, il sentit le besoin d'étudier plus particulièrement cette littérature, et bientôt son sujet, s'agrandissant à ses yeux, lui parut si fécond en résultats, qu'il entrevit qu'il lui faudrait un *livre* pour développer toutes les idées qu'il lui suggérerait. Il renonça donc de lui-même au concours, pour traiter ce sujet dans toute la liberté de son esprit et de sa conscience littéraire, et cette résolution nous a valu un ouvrage qui mérite d'attirer l'attention des littérateurs, quelque opinion que l'on se forme d'ailleurs de celle que l'auteur s'est efforcé d'établir dans son travail.

Ce travail ayant du reste une analogie toute naturelle avec les discours de MM. Ph. Chasles et Saint-Marc Girardin, nous nous proposons de les réunir dans un même examen, qui sera l'objet d'un article raisonné dans un de nos prochains cahiers.

E. H.

MÉLANGES.

397. LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE D'AIX (séance publique annuelle de 1828) met au concours, jusqu'au 31 mars 1829, pour sujet d'un prix de 500 fr., ou d'une médaille d'or de même valeur, l'examen de la question suivante : « Quelle a été sur les provinces méridionales, et particulièrement sur la Provence, l'influence des grandes invasions territoriales dont ces provinces ont été le théâtre depuis l'entrée des Romains dans les Gaules. »

M. Rouard, sous-bibliothécaire d'Aix, a communiqué à la Société quelques extraits d'un manuscrit précieux que possède la bibliothèque d'Aix. Ce manuscrit qui renferme le martyrologe d'Adon, outre plusieurs différences notables avec les imprimés, contient de plus des notes nécrologiques qui peuvent fournir quelques éclaircissemens sur l'histoire de Provence au moyen âge, et n'être pas sans intérêt pour la peinture des mœurs de ce temps. On y trouve deux hymnes en l'honneur de Sainte-Catherine, qui n'ont jamais été imprimés, ainsi que les fameux *Planchs de Saint-Estève*, et ceux moins connus de la Sainte-Vierge. Les uns et les autres sont en langue romane, telle qu'on la parlait en Provence à la fin du XIII^e siècle.

398. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR; par
M. AMANTON.

M. C. N. AMANTON, conseiller de préfecture à Dijon, membre titulaire de l'Académie de cette ville, et correspondant de l'Académie de Lyon et de plusieurs autres Sociétés savantes, publie depuis deux ans, l'*Annuaire du département de la Côte-d'Or*. Il a soin d'y ajouter des pièces qui relèvent ce recueil, et empêchent qu'il ne soit uniquement un indicateur d'adresses et d'annonces, et un simple dépôt de renseignemens passagers et locaux. C'est ainsi que plusieurs des anciens *Almanachs de Lyon* sont précédés ou suivis de mémoires, dont quelques-uns sont très-bien faits, sur des points d'histoire ou de statistique. L'*Annuaire de la Côte-d'Or*, pour l'année dernière (1827), était accompagné d'une notice sur les forêts de la Côte-d'Or, par M. Noirot; de notices chronologiques sur les mœurs, coutumes et usages anciens dans la Bourgogne; morceau historique fort curieux et fort piquant, dû aux recherches de M. Peignot; d'une réimpression avec de savantes notes de M. Amanton, de la dissertation de Bullet, sur le *Festin du Roi-Boit*, etc. Le volume de cette année est, à son tour, enrichi d'une notice historique et statistique sur les Archives de la Préfecture du département de la Côte-d'Or, par M. Boudot, à qui est confiée la garde de ces archives. Nous y avons remarqué, dans une note de la page 22, l'indication suivante : « Dans les milliers de rouleaux (en parchemin), que les archives de la Côte-d'Or possèdent, il s'en trouve un concernant l'abbaye de l'Ile-Barbe et ses biens, daté de l'an 1230, formé de 43 peaux de parchemin, portant en longueur 33 mètres $\frac{2}{3}$ (ou 104 pieds), et en largeur $\frac{2}{3}$ de mètre (ou 2 pieds.) C'est un monument précieux pour les familles des bienfaiteurs de cette abbaye, et pour connaître les biens qui en dépendaient. Cette pièce prouve que ces rouleaux n'avaient pas de bornes déterminées. La dissertation de M. Boudot a été tirée à part, à un petit nombre d'exemplaires, comme l'avait été l'année passée celle de Bullet, réimprimée par les soins et avec les additions de M. Amanton. (*Archiv. Hist. et Stat. du département du Rhône*; n.º 43, p. 52.) Nous rendrons compte de la notice de M. Boudot, dans notre prochain cahier.

399. MÉMOIRES SUR LE PRINCE LEBRUN, DUC DE PLAISANCE, et sur les événemens auxquels il prit part sous les parlemens, la révolution, le consulat et l'empire; par M. Marie du Mesnil. In-8^o de 26 feuilles $\frac{3}{4}$; prix, 6 fr. Paris, 1828; Rapilly.

En attendant que le fils du prince Lebrun publie des mémoires sur la vie publique de son père, on lira avec quelque intérêt ceux que M. Marie du Mesnil a rédigés sur cet homme d'état qu'il a connu personnellement et avec lequel il s'est souvent entretenu sur les affaires publiques auxquelles Lebrun avait pris part.

M. du Mesnil retrace rapidement les événemens publics, depuis que Lebrun devint le conseil et le rédacteur du président Maupeou, jusqu'à l'époque où le prince archi-trésorier perdit ses emplois et termina sa vie dans la retraite.

Dans ce résumé rapide, il n'y a point de révélations nouvelles. L'auteur paraît même avoir peu consulté le grand nombre de mémoires et d'ouvrages historiques écrits par les contemporains. Il émet franchement son opinion sur les événemens. Ces opinions ne paraissent dictées par aucun esprit de parti, et n'être inspirées que par la profonde conviction de l'auteur. M. du Mesnil est un admirateur sincère du prince Lebrun; il explique de la manière la plus favorable les motifs de ses actions, et il ne trouve dans toute la vie de son héros que des sujets d'éloges. Pour l'histoire de l'administration de la Hollande, il eût été bon de consulter les journaux et les ouvrages publiés dans ce pays, surtout après la révolution de 1813. M. du Mesnil devait entrer, en général, dans bien plus de détails sur la vie publique du prince Lebrun, et abréger l'histoire générale qui sert de fond à son ouvrage, et qui est maintenant suffisamment connue. Les Mémoires de M. du Mesnil sont du reste rédigés avec beaucoup d'ordre et de clarté. D.

400. M. FRANÇOIS REVEA, membre correspondant de l'Institut, vient de mourir, à l'âge de 77 ans, à Conteville, près Honfleur. Ce vieillard, aussi modeste que savant, est l'auteur de plusieurs livres d'archéologie, parmi lesquels on remarque les mémoires sur le vieil Évreux, ouvrage qui obtint une des médailles d'archéologie à l'Institut.

401. GALLERIE HISTORIQUE DES CONTEMPORAINS, OU Nouvelle Biographie, etc.; Tom. VII. (39^e, 40^e, 41^e et 42^e livraisons.) 4 livr. in-8^o; prix de chacune, 1 fr. 27 c. Mons; Leroux.

402. STATUE TROUVÉE DANS LE PIÉMONT.

On a fait dernièrement, dans un torrent près de Voghère, une découverte qui doit intéresser tous les amis des arts; on a trouvé une belle statue en bronze de Minerve-Pallas, haute d'environ 2 pieds 6 pouces, dans l'attitude de porter vraisemblablement sur la main droite une patère ou peut-être une chouette; son bras gauche est pendant. La déesse est posée avec dignité sur une jambe, et l'autre est légèrement pliée. Elle a sur la poitrine le bouclier à tête de Méduse. Cette statue est, dans tous ses détails, d'un travail exquis; l'on y retrouve toute la perfection de la sculpture antique. (*Journ. de Savoie*; 22 nov. 1828.)

ERRATA.

Tome X, page 211, ligne 4, fermez les guillemets à la fin de cette ligne. — *Ibid.*, lig. 28, des, lisez: de. — *Ibid.*, lig. 31, Casria, lisez: Cyria. — *Ibid.*, avant dernière ligne, de ces ennemis, lisez: de ces nouveaux ennemis. — Page 251, 1^{re} ligne de la note, Mensel, lisez: Meusel.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Philologie, Ethnographie et Linguistique.

Sur la forme de la poésie hébraïque; Saalehütz. — <i>De epistolarum quas Spartani atque Judæi invicem sibi misisse dicuntur veritate, Dissertatio</i> ; Palmer.....	329
Chefs-d'œuvre du théâtre indien; Wilson et Langlois.....	330
Quelques mots sur le Braj-Bhakha. — Quelques mots sur les fruits et les fleurs de l'Hindostan. — Anecdote relative au Braj-Bhakha; Garcin de Tassy.....	332
<i>Glossarium linguæ japonicæ</i> , etc. — <i>Chrestomathia arabica</i> ; Kosegarten. — <i>Analecta arabica</i> ; Rosenmüller.....	333
<i>Auctarium Lexicorum Græcorum</i> ; Osann. — <i>Homeri Odyssea Rhapsodia sex</i> , etc.; Léjovsky.....	334
Nouveau choix des pensées de Platon; Pillon.....	336
Histoire grecque, traduite de Thucydide; Gail.....	336
<i>Luciani Samosatensis Opera</i> ; Lehmann. — <i>Jahrbücher für Philologie und Pädagogik</i> ; Jahn.....	337
<i>Solemnia academica</i> ; Petersen.....	340
<i>L'Octavius de Minutius Felix</i> , trad. par And. Péricand. — <i>Lexicon</i>	

<i>lingua finnicæ.</i> —Dictionn. de langue allemande-romane. — Sur l'origine de la différence qui existe, par rapport à la langue, entre les provinces dites <i>Flamandes</i> et celles dites <i>Wallones</i>	343
Dictionn. du dialecte écossais; de Motherby.....	351
Sur la poésie provençale. — Participes réduits à 2 règles; Bonneau..	352
Nouv. dictionn. de la langue française; Mayeux. — Examen critique des dictionn. de la langue française; Nodier.....	353
Grammaire de la langue Lenni-Lenape, etc.; Dupouceau.....	354

Mythologie.

Les anciens Pélasges et leurs mystères; Eiser. — De la religion des Druides.....	362
--	-----

Archæologie, Numismatique.

Sur les ruines de Carthage; Amédée Jaubert.....	363
Époques des beaux-arts chez les Grecs; Thierach. — Histoire de l'architecture; Stieglitz.....	364
Vues des ruines de Pompéi.....	365
Tumulus dans l'île de Sanday; Vnod. — Sur le <i>Barnaun Cuilawn</i> (antiquité irlandaise); Lalor-Cooke.....	366
Vases gaulois et bretons.....	367
Ancien sarcophage chrétien; Ratti. — Tombeaux du départ. de l'Aisne.	368
Aqueduc romain près de Tours; Verly.....	369
Fouilles de Lillebonne. — Position de Kappelvic.....	370
Monumens de l'architecture allemande; Møller. — Armes et armures des anciens; Meyrick.....	372
Sur le monument élevé à Fénelon; Leglay. — Cippes romains sur la frontière slave.....	373
Sur la pièce de <i>Diu.</i> ; le P. S. A. Moura et Sylvestre de Sacy.....	374
Recueil de médailles grecques inédites; de Cadavène.....	376
Médailles romaines, 378. — Monnaies cufiques inédites, trouvées en Crimée; Frashu. — Monnaies du moyen âge trouvées à Nantes...	379

Histoire.

Histoire indienne de Ceylan.....	380
Histoire générale de l'Inde anc. et mod.; de Marléa.....	381
Voyage de la Grèce; Pouqueville.....	385
<i>Restitutio vere chronologia rerum</i> , etc.; Wetzer. — La Revue parlementaire. — Hist. d'Emmanuel Philibert; Cibrario.....	397
Manuscrits relatifs au Portugal, qui existent à Paris et ailleurs; de Santarem.....	398
Premières relations diplomatiques entre la France et la Porte; de Hammer. — Lettres de Paris sur les causes, etc., de la révolution française; Somerville. — Annuaire histor. universel, pour 1827; Lesur.	400
Éléments de l'histoire littéraire; Wachler.....	401
Progrès de la langue et de la littérat. française au XVI ^e siècle; Charles. — <i>Idem</i> ; Girardin. — Tableau de la poésie française et du théâtre franç. au XVI ^e siècle; Sainte-Beuve.....	

Mélanges.

Société académ. d'Aix, 404. — Annuaire du départ. de la Côte-d'Or; Amanton.....	405
Mém. sur le prince Lebrun. — Nécrologie; François Rever.....	406
Galerie des contemporains. — Statue trouvée au Piémont.....	407

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES ET DES AUTEURS

POUR L'ANNÉE 1828.

NOTA. Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes les numéros des articles.

A.

- | | |
|---|---|
| <p>ABEL-RÉMUSAT. Edition des contes chinois traduits par Davis, Thomas, le P. d'Entrecolles, etc., X, 70.</p> <p>ABUL-ABBAST-AMÉDIS, <i>Tulonidarum primi, vita et res gestæ</i>, IX, 89.</p> <p>Académie latine. Supplication de l'..., IX, 199.</p> <p>Académies. Voy. Sociétés savantes et littéraires.</p> <p>ADER. Plutarque des Pays-Bas, IX, 472.</p> <p>ELII ANTONII <i>Nebrissensis de institutione grammaticæ libri quinque restituti</i> D. Pedro del Campo et Lago, X, 125.</p> <p>AGOUR. Romances vulgaires des arabes, traduites en français, IX, 11.</p> <p>AILLY (Pierre d'). Notice sur le cardinal..., par Dinaux, IX, 171.</p> <p>AKERLY (Sam.). Observations sur le langage des signes, IX, 274.</p> <p>ALEXANDER (J. E.). Voyages de Mirza-Itesa-Moodeen en France et en Angleterre, X, 233.</p> <p>ALEXIS. Mariage du tsarévitch... Pétrouitch, IX, 304.</p> | <p>ALLARD (Félix). Mémoires inédits de J. B. Spada, IX, 255.</p> <p>ALLIER DE HAUTEROCHÉ. Extrait d'une notice biographique sur M. ..., par M. Soulangé-Bodin, IX, 172.</p> <p>ALLONVILLE (L. d'). Dissertations sur les camps romains du dép. de la Somme, IX, 228, 290.</p> <p>ALPEN (Van). Sur l'Hercule Saxon et l'Hercule Magusanus, X, 36.</p> <p>Alphabet phonométrique, par Viard, IX, 109.</p> <p>AMANTON. Annuaire du départ. de la Côte-d'or, X, 398.</p> <p>AMARAL (Ant. Caet. do). Mémoires pour servir à l'histoire de la législation et des coutumes du Portugal, X, 89.</p> <p>AMATI. Inscriptions antiques récemment découvertes, X, 58.</p> <p><i>Analecta arabica</i>, publié par M. Rosenmüller, X, 343.</p> <p>ANAXAGORE de Clazomène. Fragments d'..., recueillis et expliqués par Schaubach, X, 118.</p> <p>Anglais. Premier voyage des... en Russie, IX, 147.</p> |
|---|---|

- Angleterre. Le Brut d'..., X, 250.
- Annales de Sibérie, depuis 1590 jusqu'à 1715, IX, 63. — ... biographiques, 391. — ... archéologiques de Copenhague, X, 52.
- ANNE BOLEYN. Lettres de Henri VIII à ..., IX, 148. — Sur les mêmes, 149.
- Annuaire historique universel pour 1827, par M. Lesur, X, 392. — ... du département de la Côte-d'or, par M. Amanton, 398.
- Anthologie arabe, par M. Grangret de Lagrange, IX, 277. — ... lyrique grecque, publiée par Melhorn, X, 119.
- Antiquités de l'arrondissement d'Àvesne, IX, 35. — ... de Westminster, 39. — ... des parties occidentales de l'état de New-York, 42. — ... de Bordeaux et des environs, 81. — ... de la Bretagne, 123, X, 156. — ... grecques à Symphéropol, par M. de Blaremborg, IX, 216. — Reprise du travail général sur les ... nationales de France, 422. — ... d'Arles, 423, 424, 425, 426. — ... des États-Unis de l'Amérique Septentrionale, X, 51. — Musée d'... à Chambéry, 154. — Notice sur des ... du départ. de la Meurthe, 158. — Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur les ... de la France, 308.
- Antiquités découvertes dans le départem. de l'Aisne, X, 157, 371. — ... à Arles, IX, 423, 424, 425. — ... dans le Dorsetshire, 222. — ... dans la rivière d'Erdre, 226. — ... près de Falaise, 295. — ... dans la Forêt-Noire, 129. — ... à Girgenti, 355. — ... près de Halyclare, 133. — ... en Hollande, 294; X, 45. — ... à Izernore (départ. de l'Ain), IX, 354. — ... à Kief, 130. — ... dans la province du Kuban; X, 257. — ... dans les environs de Lausanne, IX, 291. — ... à Lemenc, 292. — ... à Pérouse, 43. — ... à Pompeia, 33., 417. — ... à Pont-Gibaud (départ. du Puy-de-Dôme), X, 50. — ... près de Radstadt (Autriche), IX, 44. — ... à Rome, 220. — ... dans la Russie méridionale, 119. — ... en Sicile, 218. — ... en Styrie, 345. — ... à Tarquinia, 219. — ... dans l'ancienne ville de Teshire, 342. — ... sur l'emplacement de Vefes, 288. — ... près de Voghera, en Piémont, X, 402. — ... dans le royaume de Wurtemberg, IX, 120.
- AONIUS PALCARIUS. Plaidoyer pour Servius Sulpicius, contre L. Marena, IX, 284.
- APELLES. Dési entre ... et Protogène, IX, 34.
- APPENDINI (P. F. M.). Traduction libre, en italien, de l'*Osmanide*, poème illyrien de J. F. Gondola, X, 137.
- APULÉE. Nouvelle édition des deux ..., par M. Osann; IX, 17.
- Arabes (écrivains). De l'importance des ... pour l'histoire de la Russie, IX, 140.
- Archives généalogiq. et historiq. de la noblesse de France, par M. Lainé, IX, 78. — ... philologiques, par le baron de Reiffenberg, X, 306.
- ARISTOPHANE. Traité sur ... et son époque, par Roetscher, X, 240.
- Armorial du royaume des Pays-Bas, par Neufforge, X, 280.
- ARNAULT (A. V.). Vie politique et militaire de Napoléon, IX, 158.
- Arts et métiers des anciens, par M. Grivaud de la Vincelle, IX, 115.
- ASCHBACH (J.). Histoire des Visigoths, IX, 60.
- ASFIELD (L. T. D.). Hasiam-Ghérai, ou Voyages et Souvenirs du duc de Richelieu, IX, 246.
- Asie. Sur l'état actuel de plusieurs villes et principautés du centre de l'..., X, 185.

- Athénée oriental à Paris, IX, 86.
 AUBERT DE VITRY. Mémoires du vénitien Casanova de Seingalt, traduits en français, X, 292.
 AUGHER (P. J. B.). *Philonis Judaei paralipomena armena*, IX, 181.
 — *Severiani, Gabalorum episcopi Emesensis homiliae*, X, 299.
 AUDENELLE (J.). Essai statistique sur les frontières nord-est de la France, IX, 461.
 AVALOF (Le prince G. J.). Description d'une momie, IX, 214.
 Avis secret donné par le conseil d'état au roi et à la reine-mère de France sur les maximes et règles à garder en la conquête des Pays-Bas, X, 289.

B.

- BACHMANN (C. H.). Système de logique, X, 307.
 BAGSTER. Bible polyglotte de Londres, IX, 175.
 BAILLEUL (J. C.). Études sur l'histoire de Napoléon, X, 290.
 BAILLY (J. L. A.). Notices historiques sur les bibliothèques anciennes et modernes, IX, 273.
 BALBI (Adrien). Voy. KLAPROTH.
 BALBI (Ambr.). Chroniques des poètes antérieurs à Homère ou contemporains de celui-ci, IX, 469.
 BALL. Lectures à haute voix et débit oratoire de morceaux de littérature anglaise, IX, 23.
 BARJON (Le comte de). Inscriptions pour quelques monumens publics, X, 181.
 Barricades (les), IX, 75.
Basilioorum titulus de diversis regulis juris antiqui, edente Witte, IX, 101.
 BAYLEY (J.). Histoire des antiquités de la tour de Londres, IX, 453.
 BEAULIEU. Dissertation sur le camp romain nommé Cité-d'Afrique, X, 259.
 BÉBIAN. Manuel d'enseignement pratique des sourds-muets, IX, 114.
 BÉLA. Chronique hongroise d'un notaire du roi..., X, 277.
 BELLERMAN (Le docteur J. F.). Éléments de la langue grecque, IX, 182.
 BRENTSEN (Ben.). *Marmora mystica*, IX, 356.
 BENICKEN (F. W.). Journal pour l'histoire des peuples et des guerres des temps passés, X, 274.
 BERGMANN (Benj.). Matériaux pour l'histoire de Russie, IX, 245.
 BESSIÈRE. Voyez MICHELOT.
 BRUZELIN (l'abbé). Nouvelle méthode pour étudier l'hébreu, IX, 275.
 BIAGIOLI (G.). Grammaire italienne, IX, 339.
 Bible polyglotte, publiée par Bagster, IX, 175.
 Bibliothèque sacrée, par les PP. Richard et Giraud, IX, 56.
 Bibliothèques. Matériaux pour servir à la connaissance de la ... du couvent de St. Michel, par Martini, IX, 174. — Notices historiques sur les ... anciennes et modernes, par J. L. A. Bailly, 273.
 Biographie universelle ancienne et moderne, IX, 385, 468. — ... et obituaire pour l'année 1827, 392. — ... universelle et portative des contemporains, X, 96.
 BLACAS (De). Description des monumens musulmans de M. le duc ..., par M. Reinaud, IX, 83; X, 39.
 BLARENBERG (De). Antiquités grecques de Symphéropol, IX, 216.
 BLENGOWE (R. W.). Papiers de Sydney, X, 83.
 BLOSSEVILLE (Jules de). Lettre écrite de Calcutta à M. A. Balbi, IX, 398.

- BLOUNT** (G. Abel). Restauration des thermes d'Antonin Caracalla, à Rome, IX, 420.
- BOAVENTURA** (Le P. Fr. Fort. de S.). Mémoire sur la vie et les écrits de Fr. Bern. de Britto, historiographe portugais, X, 333.
- BOHÉMIENS**. Recherches historiques et ethnographiques sur les ..., par M. Ordinsky, X, 199.
- BOHN** (Léop. de). Conjuration de Catilina et guerre de Jugurtha, trad. de Salluste, X, 20.
- BOLOGNE** (G. G.). Observations sur la poésie provençale, X, 356.
- BONIFACE** (A.). Lecture graduée, X, 251.
- BONNEAU**. Les participes réduits à deux règles générales, X, 357.
- BOSSET** (C. P. de). Essai sur les médailles antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque, X, 175.
- BOSSI** (L.). Observations sur le Mémoire de Hausmann, concernant les vases étrusques, IX, 48.
- BOUCHET** (J.). Voyez **RAOUL-ROCHETTE**.
- BOUDOT**. Notice sur les archives du départ. de la Côte-d'or, X, 286.
- BOURBOUSSE-LAFFORE** (De). Brevet d'invention pour un procédé de lecture, IX, 110.
- BOURSON** (Mlle. C.). Le verbe français considéré sous le rapport de la conjugaison, X, 139.
- BOUTKOF**. Sur quelques antiquités découvertes dans la province du Kuban, X, 257.
- BOUYON**. Notice sur quelques antiquités de Pont-Gibaud (Puy-de-Dôme), X, 50.
- BRANN**. Description d'un masque de fer trouvé dans les environs du Rhin, X, 264.
- BRIERE** (De). Explication d'un tableau peint sur peau de vélin, IX, 112, 177.
- BRITTO** (Fr. Bern. de). Mémoire sur la vie et les écrits de l'historiographe portugais ..., par le P. de S. Boaventura, X, 333.
- BRITTON** (Jean). Description de la cathédrale de Gloucester, IX, 38. — Histoire et antiquité de la cathédrale de Gloucester, 293. — Notice succincte sur la vie et les écrits de ..., 395.
- BRUCKNER** (J. G. L.). Matériaux pour servir à l'histoire des Bohémiens exilés dans la Haute-Lusace, IX, 451.
- BRUMBY**. Supplément à la dernière édition du Théâtre des Grecs du P. ..., IX, 186.
- BRUT** d'Angleterre (Le), X, 250.
- BUCHANAN HAMILTON**. Mémoire sur les Srawakas ou Djinns, X, 33.
- Buddhisme**. De l'origine et de l'âge du ..., par Pohlen, IX, 211.
- BURGES**. Deux fragmens de Simonide, corrigés, IX, 282.
- BURGESS** (R.). Description du cirque situé sur la voie Appienne, IX, 122.
- BYZANTINS** (historiens). Collection des ... ; nouv. édition, publiée par Niebuhr, IX, 283.

C.

- CADALVÈNE** (Edh. de). Recueil de médailles grecques inédites, X, 379.
- CAMPANARI** (V.). Observations sur la grande inscription étrusque découverte à Pérouse, IX, 43.
- CAMPESTRE** (Mine. de). Mémoires, IX, 377.
- CAMPO Y LAGO** (Don Pedro del). *Ætli Antonii Nebrissensis de institutione grammatica libri quinque*, X, 125.
- Camps romains**. Sur les ..., par M. Thompson, IX, 289. — Dissertation sur les ... du départ. de la Somme, par M. d'Altonville, 290.

- Cansouus provençales*, par Migueou de Truchet, IX, 209.
- Captif (Le)* de Forestel, par M. Le-glay, IX, 73.
- CARACALLA*. Thermes de ... res-taurés, IX, 420.
- CAREY*. Dictionnaire abrégé du bengali, IX, 88.
- CARLYLE*. Sur les dialectes de la langue arabe, X, 107.
- CARREL* (Afm.). Histoire de la contre-révolution en Angleterre, IX, 252.
- CARRION NISAS* (A. de). Résumé de l'histoire de Venise, IX, 256.
- CARTHAGE*. Ruines de... au 12^e siècle de notre ère, par M. Am. Jaubert, X, 363.
- CARVIN*. *Lou Barbié Ranefin*, comédie provençale, IX, 113.
- CASANOVA DE SEINGALT* (J.). Mé-moires du vénitien ... publiés par G. de Schütz et traduits en français, X, 226, 292.
- CATENI* (P. F.). Sur le tombeau de Boccace, X, 263.
- CÉSAR* (Jules). Biographie de ..., par le doct. Sælt, IX, 390.
- CHABOUILLE-MAISONNEUVE*. Abrégé de l'histoire sacrée trad. en grec, X, 237.
- Chameau*. Appendice au mémoire sur la patrie du ... à une bosse, par A. Desmoulin, X, 192.
- CHAMPOLLION-FIGEAC*. Notice sur le Cabinet des chartes et diplo-mes de l'histoire de France, IX, 151.
- CHAMPOLLION jeune* (J. F.). Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, 2^e édition, IX, 4. — Notice descriptive des monumens égyptiens du musée Charles X, au Louvre, 117; X, 147. — Panthéon égyptien, 253. — Voyage en Égypte, 293.
- Chansons*. Anciennes ... polonai-ses, IX, 409.
- CHAPELIER*. Grammaire de la lan-gue madécasse, X, 7.
- CHAPUYS-MONTLAVILLE* (De). His-toire du Dauphiné, IX, 263.
- CHARLES-GUSTAVE* X. Histoire du roi..., par J. F. Lundblad, IX, 66, 67.
- CHARLES-JEAN*. Recueil de lettres, proclamations et discours de..., roi de Suède, IX, 450.
- CHARLEVOIX* (Le P. de). Histoire du Japon et du Paraguay, X, 186. — Histoire de l'établisse-ment, des progrès et de la dé-cadence du christianisme dans l'empire du Japon, 197.
- Chartes*. Notice sur le Cabinet des ... et diplomes de l'histoire de France, par M. Champollion-Figeac, IX, 151. — Texte et traduction d'une ... latine du 13^e siècle, 152. — ... de Philippe-Auguste, X, 287.
- CHASLES* (Phil.). Résumé de l'his-toire de Suisse, IX, 146. — Ta-bleau de la marche et des pro-grès de la langue et de la litté-rature françaises, depuis le com-mencement du 16^e siècle jusqu'en 1610, X, 394.
- Chinois*. Contes ..., X, 68, 70.
- CHOPPIN D'ARNOUVILLE* (Ed.) Pré-cis de rhétorique positive, X, 142.
- Chrestomathie arabe*, par M. Ko-segarten, X, 342.
- Chronique de Wigand*, X, 275.
- CIAMPI*. Essai sur une ancienne version italienne de la Chronique de Martinus Polonus, X, 249.
- CIBRARIO*. Histoire d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, X, 388.
- CICÉRON*. Œuvres de ..., publiées par Nobbe, IX, 18. — Leçons diverses de quelques-uns des li-vres de ..., publ. par Wunder, 105. — Le Dialogue sur l'amitié, nouvelle édition, par Gernhard, 198.
- CIONI* (C.). *Pelagonii veterinaria*, IX, 332.
- Cippe romain* sur la frontière mi-litaire slavone, X, 377.
- CIRILLO* (Salv.). *Codices graeci mss. regiae Bibliothecae borbonicae, des-cripti atque illustrati*, IX, 329.
- CLARKE* (J. R.). *Vestigia Anglicana*, IX, 70.

- CLAUSEN. *Stylitica*, IX, 388.
- CLÉMENT d'Alexandrie. Examen du texte de . . . , relatif aux divers modes d'écriture chez les Égyptiens, par M. Letronne, IX, 96, 323.
- CLÉMENT VII. Ambassade de Vassili Ivanovitch au pape . . . , X, 76.
- CLINTON. Mémoire sur les antiquités des parties occidentales de l'état de New-York, IX, 42.
- COBBETT (W.). Lettres sur l'histoire de la Réforme en Angleterre et en Irlande, IX, 370.
- COGHARD (N. F.). Séjours d'Henri IV à Lyon, X, 217.
- Code des Visigoths. Mémoire sur la question de savoir si le . . . a été en vigueur en Portugal au commencement du régime monarchique, par J. da Cunha Neves de Carvalho, X, 329.
- COGELS (J.). Collection de vues de vieux châteaux et monumens historiques d'Allemagne, IX, 37.
- COHEN (Jean). Tableau de la Grèce en 1825, IX, 443.
- COLZBROOKE (H. T.). Sur la philosophie des Indiens, X, 67.
- Colonne milliaire, découverte près de Radstadt, IX, 44.
- Constantinople. Deux années à . . . et en Morée, X, 190.
- CONYBEARE (J. J.). Anc. Poème anglais sur le siège de Rouen, X, 24.
- COOK. L'année égyptienne, IX, 361.
- COOKE (W. B.). Description des ruines de Pompéïa, X, 41.
- COPPI (A.). Annales d'Italie, depuis 1750, IX, 457.
- CORNELIUS NEPOS. Recherches critiques sur les sources et l'autorité de . . . , par Hisely, X, 243.
- Corpus scriptorum historiae Byzantinae* ; editio consilio Niebuhrî instituta, IX, 283.
- Costumes des anciens, par Th. Hope, IX, 29.
- COURCELLES (Le chev. de). Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, IX, 375.
- COXE (Will.). L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon, IX, 371 ; X, 211.
- CRAUZER. Lettres inédites de Pselus, IX, 102.
- CRISPI (Jos.). Dissertation sur une lampe d'argile, IX, 221. — Interprétation d'une épigraphe grecque à la fontaine d'Apollon sur le mont Eryce, 298.
- Crusca. (Dictionnaire de la). Corrections et additions proposées pour le . . . , X, 26.
- CUNHA NEVES DE CARVALHO (J. da). Mémoire sur la question de savoir si le code des Visigoths a été en vigueur en Portugal, au commencement du régime monarchique, X, 329.
- CUNOBELINGA. Médailles de . . . , X, 56.
- CYRILLE (Saint). Sur . . . et Saint-Methodius, X, 98.

D.

- DACIER (B. J.). Histoires diverses d'Elieu, traduites du grec en français, X, 121.
- DAMASCI *philosophi Platonici quaestiones de primis principiis, edente* Kopp, IX, 100.
- Dane-Geld. Du tribut appelé . . . en Angleterre, X, 320.
- DANIŁOWICZ (Ign.). Annales de la lithuanie et chronique russe, IX, 248. — Actes et documens diplomatiques en langue russe, X, 200.
- DARAGON (B.). Principes de grammaire latine, IX, 331.
- DARU. Voyez TIEPOLO.
- DAVID (Jules). Méthode pour étudier la langue grecque moderne, IX, 188.
- DAVIS. Voy. ABEL-RÉMUSAT.
- Débris humains trouvés en Angleterre, X, 166.

- DESÉRAUDS.** De l'éducation des sourds-muets de naissance, IX, 26.
- DELAMAYNE (J.).** Mémoire sur les Srawakas ou Djinas, X, 32.
- DELCASSO (L.).** Essai sur les lyriques grecs, X, 11.
- DELIUS.** Recherches sur l'histoire du château de Hartzbourg et de l'idole Krodo, X, 164.
- DENYS d'Halicarnasse.** Examen critique des principaux écrivains de la Grèce, trad. par M. Gros, IX, 187.
- DEPPING.** Sur le culte de Saint-Arras à Malnou (Seine-et-Marne), X, 54.
- DERONNE (Th.)** Histoire des maires du palais, trad. de l'allemand de Pertz, IX, 462; X, 213.
- DESHAYES (C. A.)** Histoire de l'abbaye royale de Jumièges, IX, 168.
- DESMOULINS (A.)** Appendice au Mémoire sur la patrie du chameau à une bosse, X, 192.
- Dessins d'objets d'architecture ancienne et moderne,** IX, 50.
- DEVÈRE.** Voyez SALT.
- DEVILLE (Achille).** Essai historique et descriptif sur l'église et l'abbaye de St. Georges de Bocheville, X, 169.
- DREWZ.** Histoire générale de la Belgique, IX, 69, 312.
- DEWITT CLINTON.** Mémoire sur les antiquités des parties occidentales de l'état de New-York, IX, 42.
- Dictionnaire.** — ... égyptien de Lacroze, publié par Henri Tattam, IX, 6. — Nouvelle édition du ... latin de Forcellini donnée par Furlanetto, 16. — ... de poche russe et polonais par Stanéwitch, 20. — ... abrégé du bengali, par Carey, 88. — ... abrégé de la langue grecque moderne, par Müller, 95. — Nouveau ... français-hollandais et hollandais-français, par Ch. Meertz, 111. — ... spécial et classique des monnaies, poids et mesures chez les anciens, 116. — Sur le ... latin de M. Kaercher, 120. — Nouveau ... hollandais-français, par Olinger, 204. — ... de la langue italienne, 205. — ... classique de la langue française, 208. — ... latin-grec-belge, par l'abbé Olinger, 328. — ... des mots en usage dans les provinces du nord de l'Angleterre, par Trotter-Brockett, 338. — ... étymologique de la langue française, par Roquefort, 340. — ... de la langue anglaise, par Sam. Johnson, X, 23. — Corrections et additions proposées par Monti, pour le ... de la Crusca, 25. — Observations de Farinello-Semoli sur ces corrections et additions, 26. — ... hébreu-français, par Marchand-Ennery, 100. — ... grec-français, par Louis Longchamp, 113. — Nouveau ... de la langue française, 140. — ... historico-diplomatique d'ancien allemand, par Wallraf, 246. — ... de la langue japonaise, 341. — ... de la langue finnoise, 352. — ... portatif de la langue allemande-romane, 353. — ... portatif du dialecte écossais, par Motherby, traduit en allemand, 355. — Nouveau ... de la langue française, par Mayeux, 358. — Examen critique des ... de la langue française, 359.
- Dieppe.** Esquisse de l'histoire de ..., X, 219.
- DINAUX (Arthur).** Notice sur le cardinal Pierre d'Ailly, IX, 171.
- DOBROWSKY (J.).** Recherches sur les dialectes slaves, IX, 408. — Publication de l'Histoire inédite de l'expédition de l'empereur Frédéric-Barberousse en Palestine, X, 79.
- DOLLEY (Th.)** Méthode analytique et pratique de la langue latine, IX, 189.
- Dolmen de St. Nazaire,** X, 258.
- Domfront.** Essai sur l'histoire et les antiquités de la ville et de

- l'arrondissement de ..., X, 216.
- DOMINIGIS (Le chev. de). Relations historiques, etc., sur divers usages, arts, sciences, institutions et monumens publics des russes, IX, 449.
- DONALDSON (T. L.) Voy. Pompéïa.
- DONDEY-DUPRÉ fils. Sur un drame indien, IX, 3.
- DORN. De *Psalterio Æthiopico commentatio*, X, 103.
- DORN (B.) Sur l'affinité des langues persane, germanique et latine, X, 133.
- DORN-SRIFFEN (D.). Traduction hollandaise des Idées sur la politique et le commerce des principaux peuples de l'antiquité, de Heeren, X, 269.
- DOUCE (Fr.). Dissertation sur les runes d'une bague de jaspe, X, 65.
- Druides. Sur les anciens ..., IX, 418.—De la religion des..., X, 362.
- DRECHSLEB. De *Æthiopica lingua conjugationibus commentatio*, X, 102.
- Droit romain.. Histoire du ... au moyen âge, par M. de Savigny, IX, 61.
- DROJAT. Dissertation sur un tambour existant à Die (Drôme), IX, 430.
- DRONK. *Varietas lectionis Q. Curtii*, IX, 193.
- DRUMMOND (W.) Les origines ou remarques sur l'origine de plusieurs états, empires et villes, X, 312.
- DUCHESNE aîné, et RÉVILL. Musée de peinture et de sculpture, IX, 51, 235.
- DUFREY (P. J. S.) Histoire des communes de France et de la législation municipale, X, 288.
- DUMÉNIL (Alexis). Histoire de don Juan d'Autriche, X, 82.
- DUMESNIL (Marie). Mémoires sur le prince Lebrun, duc de Plaisance, X, 399.
- DUMORT. Précis de l'histoire des empereurs romains et de l'église pendant les quatre premiers siècles, IX, 441.
- DUPONCEAU (P. S.) Grammaire de la langue Lenni-Lenape de Zetsberger, trad. de l'allemand en anglais, X, 360.
- DYSTER (Benj.), ou le Pseudo-Charles XII de Suède, IX, 394.

É.

- Écriture. Comparaison de l'... universelle du doct. Franklin, avec celle du doct. Gilchrist, X, 2.
- Égypte. Eclaircissemens récents sur l'histoire primitive de l'..., par M. E. S., X, 272.—Voyage de M. Champollion jeune en ..., 293.
- Égyptienne (écriture). Des nouvelles découvertes de l'... dans leurs rapports avec la bible, X, 187.

E.

- Edda. L'ancienne ... de Sæmund Sigfussen, revue et expliquée par Finn Magnusen, X, 134.—Le système de l'... et son origine, 135.
- EICHSTED. Supplication de l'académie latine, IX, 199.
- EISSNER (Ch. G.). Les anciens Pélasges et leurs mystères, X, 360.
- EKKENDAHN (D. G.). Histoire du royaume de Suède et de ses habitans, X, 321.
- ELIEN. Histoires diverses d'..., traduites du grec en français par M. Dacier, X, 121.

- ENDLICHER** (Et. Ladisl.) Chronique hongroise d'un notaire du roi Béla, X, 277.
- Ephémérides universelles**, X, 182.
- Epicurien** (l'), par Thomas Moore, IX, 107.
- Epigraphes**. Voy. Inscriptions.
- Epitome historiae sacræ*, traduit en grec par M. Chabouillé-Maisonneuve, X, 237.
- ERNST** (C. F. G.) Sur le village de Collochau, IX, 121.
- ERDMANN**. Description de la collection de monnaies orientales acquise par l'université de Cassan, X, 55.
- ERNHART** (J. G. D.) Echo du temps de la guerre de 30 ans, IX, 144.
- ERTOF**. Continuation de l'histoire des peuples civilisés, depuis l'ère chrétienne jusqu'à la chute de l'empire d'occident, X, 313.
- ESCHYLE**. Observations sur les *Euménides* d'..., par Petersen, IX, 281.
- Espagne**. Documens sur les événemens politiques d'... en 1820 et en 1823, X, 285.
- Etats** (les) de Blois, IX, 76, 463.
- Ethiopienne** (langue). Ouvrages relatifs à la ..., X, 101, 102, 103.
- ETIENNE** de Byzance. De la dernière partie de l'ouvrage d'..., par Wellauer, IX, 94.
- Evreux** (Vieil). Mémoire sur les ruines de ..., par M. Rever, IX, 124.
- EWALD** (G. H. A.) *De numeris carminum Arabicorum libri duo*, X, 108.

F.

- FARINELLO SEMOLI**. Observations sur les corrections et additions proposées par Monti pour le dictionnaire de la Crusca, X, 26.
- FASI** (T. H.) Dissertation grammaticale sur la particule *h*, IX, 183.
- Faust*, tragédie de Goethe, trad. de Pallemard par Gérard, IX, 22.
- Vingt-six gravures de la tragédie de ..., par Branche et Truer, d'après les dessins de Retsch, 436.
- FAVRE**. Lettre à M. Bottin, X, 261.
- FÉNELON**. Dissertation sur l'ostensoir d'or offert par ... à son église métropolitaine, X, 170. — Notice sur un monument élevé à ..., dans la cathédrale de Cambrai, par M. Leglay, 376.
- FERRARIO** (Jules). Histoire et analyse des anciens romans de chevalerie, X, 27.
- FIDERICI** (Fortun.). Des écrivains grecs et des versions italiennes de leurs ouvrages, X, 300.
- FIEDLER** (F.). Tables chronologiques de l'hist. romaine, IX, 137.
- Observations de Barth sur les anciennes scholies de Juvénal, X, 302.
- FILIPPI** de Venise. Confession de foi de ..., X, 99.
- FILIPPINI** (A. P.). Histoire de la Corse, IX, 161 ; X, 209.
- FILON**. Edit. microscopique d'Horace, X, 242.
- FINN MAGNUSSEN**. L'ancienne Edda de Sæmund Sigfussen revue et expliquée, X, 134. — Le système de l'Edda et son origine, 135.
- FORCELLA** (H.). Médailles de Sicile, IX, 296.
- FORCELLINI**. Nouv. édition du dictionnaire latin de ..., publiée par Furlanetto, IX, 16.
- FORREST**. Voyage pittoresque sur les bords du Gange et du Jamna, IX, 362.
- FORSYTH** (J. S.). Portefeuille de l'antiquaire, X, 204.
- FORTIA** (De). Tableau chronologique des événemens rapportés par Tacite, IX, 55. — ... et

- MIRALL. Histoire générale du Portugal, X, 210.
- FOSSBROKE. Encyclopédie de l'antiquité, IX, 28.
- FOUILLES à Rome, IX, 220. — ... à Lillebonne, 225; X, 373. — ... dans l'emplacement de Veies, IX, 288. — ... à Iznore (Ain), 354. — ... à Herculannum, 416; X, 151. — ... à Arles, IX, 423, 425. — ... sur la route de Metz à Strasbourg, X, 48.
- FRADIN (C. P.). Traduction franç. de Pomponius Mela, IX, 194.
- FRAHN. Mém. sur quelques monnaies antiques inédites, trouvées en Crimée, X, 381.
- France littéraire (La), par M. Qué-
rard, IX, 173; X, 90.
- FRANKLIN (W.) Recherches sur
les principes et les doctrines des
Jaynas et des Buddhistes, X, 31.
- FRANKLIN. Comparaison de l'écri-
ture universelle du docteur ...
avec celle de Gilchrist, X, 2.
- FRITSCHE (C. F. A.) *Quatuor euan-
gelia recensuit*, etc. IX, 184.
- FUMAGALLI (Paul). Vues pitores-
ques, historiques et géométriques
des ruines de Pompéïa, IX,
417.
- FURLANETTO (Jos.) Nouvelle édit.
du dictionnaire latin de Forcel-
lini, IX, 16.

G.

- GAIL (J. B.). Observations sur le
prétendu atticisme *ὀπίσθοι*.
IX, 407. — Idylles de Théocrite
traduites en français, X, 120. —
Histoire de Thucydide, trad. en
français, X, 347.
- Galerie historique des contempo-
rains, X, 401.
- GARCIN DE TASSY. Quelques mots
sur le *Braj-bhakha*, X, 338. —
Quelques lignes sur les fruits et
les fleurs de l'Hindoustan, 339.
— Anecdote relative au *Braj-
bhakha*, 340.
- GAUDENTIO. Sur les mémoires du
seigneur ..., de Lucques, X,
326.
- GEFFERE (J.) *Historia Semipelagia-
nismi antiquissima*, X, 315.
- GÉLIN (J. L.) Lettres de St. Basile-
le-Grand, de St. Grégoire de
Nazianze et de St. Jean Chry-
sostome, trad. en français, X,
122.
- GÉRARD. Traduction de *Faust*, tra-
gédie de Goethe, IX, 22.
- GERFAUX (A.). Grammaire de la
langue grecque et de ses différ.
dialectes, X, 236.
- GERHARD (Od.). Observations sur
le dieu Faune, X, 35.
- GERHARD (W.) *Wils* ou chansons
populaires et contes héroïques
des Serviens, X, 136.
- GERNHARD (A. G.) *Ciceronis Lælius,
seu de amicitia*, IX, 198.
- GERSER (A. R.) Bibliothèque latine
des anciens poètes chrétiens, X,
245.
- GERVILLE (De). Notices sur les
camps romains du départ. de la
Manche, X, 49.
- GILCHRIST. Comparaison de l'écri-
ture universelle du doct. Fran-
klin avec celle de ..., X, 2.
- GIOVANELLI (R.) Trente, ville des
Rhétiens, et colonie romaine,
IX, 308; X, 60.
- GIRARD. Notice sur quelques éta-
lons de l'ancienne coudée égypti-
enne, IX, 31.
- GIRARDIN. Voyez SAINT-MARC-
GIRARDIN.
- GIRAULT. Monuments celtiques re-
connus dans le départem. de la
Côte-d'or, IX, 419.
- GIRON (J.) Dictionnaire des mon-
naies, poids et mesures chez les
anciens, IX, 116.
- Glossaire pour le *Liber regule pas-
toralis* de St. Grégoire le Grand,
X, 303.
- Gloucester. Cathédrale de ..., dé-
crite par M. Britton, IX, 38.

- GOLDICUTT (J.) Voy. Pompéïa.
- GÖLLER (F.) Edit. de Thucydide, X, 280.
- GONDOLA (J. F.) *L'Osmanide*, poème illyrien, trad. librement en ital. par Appendini, X, 137.
- GOMER (J. Eust. comte de). Mém. historiques et politiques, X, 81.
- GOSSELLIN. Lettre à M. ..., sur les médailles des empereurs de Trébizonde, X, 176.
- GRAABERG DE HEMSON. Recherches sur la langue des Berhères, X, 235.
- GRÆFE (Fr.). *Antiquitatis græcæ et romanæ loca quædam Rossorum lingua et usibus illustrata*, X, 124.
- Grammaire. ... abrégée de la langue égyptienne, par H. Tattam, IX, 5. — Elémens de la langue grecque, par Bellerman, 182. — Méthode pour étudier la langue grecque moderne, par J. David, 188. — Méthode analytique et pratique de la langue latine, 189. — Principes de ... latine, par M. Daragon, 331. — ... russe abrégée, par Nestorovitch, 337. — ... italienne par Biagioli, 339. — Nouvelle ... hébraïque, par M. Saïchi, X, 3. — ... de la langue madécasse, par M. Chapelier, publ. par M. Lesson, 7. — ... générale et philosophique, par M. de Montlivault, 230. — ... générale, par MM. Alb. et J. J. Montémont, 231. — ... syriaque, par Hoffmann, 232. — ... de la langue grecque et de ses différens dialectes, par Gerfaux, 236. — Abrégé d'une ... et d'un vocabulaire de la langue d'Hawaï et de Sandwich, par le doct. Henzi, 248, 305. — ... de la langue de Lenni-Lenape, par Zeisberger, trad. de l'allemand par Duponceau, 360.
- GRANGERET DE LA GRANGE. Défense de la poésie orientale, IX, 9. — Anthologie arabe, 277.
- GRANVILLE (A. B.) Essai sur les momies égyptiennes, IX, 415.
- GRAVITE (Charles). Thèse critique sur la langue originale de St. Matthieu, X, 298.
- Grecs. Des ..., des Turcs et de l'esprit public européen, par M. L. C. D. R., X, 291.
- GREEN (P. J.). Esquisses de la guerre entre la Turquie et la Grèce, IX, 138.
- GRÉGOIRE (St.) le Grand. Glossaire pour le *Liber regula pastoralis*, de ...; X, 303.
- GREGORIO. Voyez NICOLOSI BERTTA.
- GRETCH. Notice biographique sur le prince Khilkof, IX, 393.
- GRIMORSKI. Rapport sur les événemens qui se passèrent à Moscou en 1598, IX, 65.
- GRIVAUD DE LA VINCELLE. Arts et métiers des anciens, représentés par les monumens, IX, 115.
- GROS (E.). Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce, de Denys d'Halicarnasse, trad. en français, IX, 187.
- Grotte des environs de Falaise, IX, 295.
- GRYSAR (C. J.) *De Doriensium comædia questiones*, X, 238.
- GUATTANI (J. A.) Monumens sabbins, X, 256.
- GURRICH (H. E. S.) *De schola quæ Alexandria floruit, catechetica*, IX, 136.
- GUIGNIAULT (J. D.) La vénus de Paphos et son temple, X, 34. — Le dieu Sérapis et son origine, 144.
- GUILLON de Montléon (l'abbé A.). Raoul ou Rodolphe, roi de France en l'an 923, IX, 72.
- GUIZOT (F.). Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, par Gibbon, nouvelle édit. de la traduction française, X, 193.

H.

- HANKL (G.)** Manuscrits du droit romain qui se trouvent dans les bibliothèques de Paris et des départements, X, 129.
- Hagmond.** Tombeau dans l'abbaye d'... en Angleterre, IX, 40.
- HAITINGER (Ch.)** Remarques sur Plutarque, IX, 406.
- HALEVY (Léon).** Résumé de l'histoire des Juifs anciens, X, 66.
- HALLAM (Henri).** Histoire constitutionnelle d'Angleterre, traduct. française, revue par M. Guizot, X, 205.
- HAMMER (Jos. de).** Histoire de l'empire ottoman, IX, 241. — Correction des noms orientaux du voyageur Schultberger, X, 6. Mémoire sur les premières relations diplomatiques entre la France et la Porte, 390.
- HAMPER (Will.)** Observations sur un anneau d'or avec une inscription runique, X, 63. — Explication d'une inscription runique sur une bague de jaspe, 64.
- HARDING.** Série de vues des ruines de Pompéïa, X, 40.
- HARPOCRATION.** Observations sur le Lexique d'..., par M. Schleusner, IX, 93. — Édition du Lexique d'..., publiée par Werfer, 327.
- HASE (C. A.).** *Libri symbolici ecclesiæ evangelicæ*, IX, 191.
- HASIAM - GHÉRAÏ,** ou Voyages et souvenirs du duc de Richelieu, par L. T. d'Asfeld, IX, 246.
- HAUSMANN (A. F. L.)** Mémoire sur la fabrication des vases d'argile vulgairement nommés *étrusques*, IX, 48. *Voy. Bossi.*
- HAZLITT.** Vie de Napoléon, IX, 157.
- HEEREN (A. H. L. de).** Idées sur la politique, les relations réciproques et le commerce des principaux peuples de l'antiquité, X, 269. *Voy. DORN-SIEFFEN.* — Sur mes études de l'Inde ancienne, 295.
- HEIBERG (J. L.).** Mythologie du Nord, IX, 212.
- HELD (J.).** *Prolegomena ad vitam Attici*, IX, 386.
- HENNRQUIN.** Fouilles sur la route de Metz à Strasbourg, X, 48.
- HENRI IV.** Séjours de ... à Lyon, par Cochard, X, 217.
- HENRI VIII.** Lettres de ... à Anne Boleyn, IX, 148. — Sur les mêmes, 149.
- HENRIOT (R. A.)** Histoire littéraire de la France, IX, 260.
- HENZI.** Abrégé d'une grammaire et d'un vocabulaire de la langue d'Hawaii et de Sandwich, X, 248. — Esquisse d'une grammaire de la langue d'Hawaii, 305.
- HERBELLOT (D').** Sur la bibliothèque orientale de ..., IX, 180.
- HERMANN (God.)** Dissertation sur les corrections par transposition de mots, IX, 106.
- Hespérides.** Sur le jardin des ..., par M. Pacho, X, 254.
- HEYLER (L. H.)** *Juliani imperatoris quæ feruntur epistolæ*, X, 16.
- Hiéroglyphes.** De la prétendue découverte des ... acrologiques, par M. Zannoni, IX, 324. — Lettre de Migliarini sur les nouveaux ... appelés acrologiques, 325. — *Voy. Egyptiennes*, (écritures).
- Hindoustani (Langue).** Création d'une chaire de ..., à l'école des langues orientales vivantes, à Paris, X, 105.
- HIPPARCH.** Astronomie solaire d'..., par M. Marcoz, X, 123.
- HISSELY (J. J.).** Recherches critiques sur les sources et l'autorité de Cornelius Nepos, X, 243.
- Histoire (1).** ... de l'Amérique, par Robertson, accompagnées

de notes par M. de Laroquette, X, 91. — ... de la Nouvelle-Angleterre, par Winthrop, IX, 163. — ... chronologique de la Nouvelle-Angleterre, par Prince, 164. — ... de la contre-révolution en Angleterre, 252. — ... constitutionnelle d'Angleterre, par H. Hallam, X, 205. — ... d'Aragon, au moyen-âge, par M. Schmidt, IX, 455. — ... de l'architecture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par C. L. Stieglitz, X, 145, 365. — ... d'Arménie, traduite de l'arménien, par Avdall, 72. — Matériaux pour servir à l'... d'Autriche, 322. — Résumé de l'... de la Bavière, par Scheffer, 323. — ... de la Belgique, par M. Dewez, IX, 69, 312. — ... du pays Castrois, par M. Marturé, 315. — ... indienne de Ceylan, X, 383. — ... de Charles-Gustave X, par Lundblad (en Suédois), IX, 66. — La même ..., trad. en allemand, 67. — ... du royaume de la Chersonnèse Taurique, par Stan. Siesztenczewicz de Bohusz, 445. — ... de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, par le P. de Charlevoix, X, 197. — ... de la guerre de de Chypre, par Paruta, IX, 459. — ... de la Colombie, par M. Lallemand, 265. — ... de la révolution de Colombie, par Restrepo, 79; X, 92. — ... de la Corse, par A. P. Filippini, IX, 161; X, 209. — ... de Danemark, par Suhm, 201. — ... du Dauphiné, par M. de Chapuys-Montlaville, IX, 263. — Esquisse de l'... de Dieppe, par un anglais, X, 219. — ... ecclésiastique, par le cardinal Orsi, IX, 58; X, 196. — Résumé de l'... d'Égypte, par M. Rey-Dusseuil, IX, 240. — Eclaircissements récents sur l'... de l'Égypte, X, 272. — ... de l'île d'Elbe,

par C. A. N., IX, 59. — ... de l'émigration, par M. de Montrol, 155. — ... d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, par M. Cibrario, X, 388. — Précis de l'... des empereurs romains et de l'église, pendant les quatre premiers siècles, par M. Dumont, IX, 441. — ... de la révolution d'Espagne et de Portugal, par M. de Schepeler, 259. — Matériaux pour servir à l'... d'Espagne, par le même, X, 328. — Chronologismes de l'... des états européens, par Liechtenstern, IX, 145. — ... numismatique de la révolution française, par M. H., 234. — Notice sur le cabinet des chartes et diplômes de l'... de France, par M. Champollion-Figeac, 151. — ... littéraire de la France, par M. Henrion, 260. — ... des communes de France et de la législation municipale, par M. Dufey, X, 288. — ... de la Fronde, par M. de Saint-Aulaire, IX, 261. — Matériaux pour servir à l'... primitive des Germains, par H. Schulz, 143. — ... critique du gnosticisme, par M. Matter, 442. — Précis de l'... moderne de la Grèce, par M. Jakovsky Rizo Néroulos, X, 191. — ... du royaume de Hanovre et du duché de Braunschweig, par le doct. Albert Hüne, 203. — Recherches sur l'... du château de Harzbourg, par Delius, 164. — ... générale de l'Inde ancienne et moderne, par M. de Marles, 184, 384. — ... d'Irlande, par O'Driscoll, 281. — Résumé de l'... d'Italie, par M. Trognon, IX, 257. — ... d'Italie, depuis la chute de l'empire d'occident jusqu'au commencement de la révolution française, par Georges Percival, X, 87. — ... des républiques italiennes du moyen-âge, par M. Simonde de Sismondi, 88. — ... de la littérature italienne pendant le dix-

huitième siècle, par Lombardi, 207. — ... du Japon et du Paraguay, par le P. de Charlevoix, 186. — Résumé de l'... des Juifs anciens, par M. Léon Halevy, 66. — ... de don Juan d'Autriche, par M. Alexis Dumesnil, 82. — ... de l'abbaye royale de Jumièges, par M. Deshayes, 168. — ... de la législation, par M. de Pastoret, IX, 438, X, 73. — ... littéraire de la Ligurie, par Spotorno, 208. — ... et antiquités de la chapelle de Lutten Park, par Shaw, 325. — ... des maires du palais, par M. Pertz, trad. de l'allemand, par M. Derome, IX, 462; X, 213. — ... de la république de Marseille, IX, 54. — Extraits de l'... de Mongolie, de Tytsyn-Sananne-Taïdja, 247. — Résumé de l'... de Naples et de Sicile, par S. D., 253. — ... complète et impartiale de Napoléon, 77. — ... générale de Napoléon Bonaparte, 159. — ... de Napoléon, d'après lui-même, par M. Léonard Gallois, 160. — Etudes sur l'... de Napoléon, par M. Bailleul, X, 290. — ... de l'état de New-York (2^e partie), par Moulton, 222. — ... de l'empire ottoman, par M. de Hammer, IX, 241. — ... généalogique et héraldique des pairs de France, par le cheval. de Courcelles, 375. — Notices relatives à l'... de Pavie, par M. Robolini, 309. — ... abrégée des Pays-Bas, par M. Van Kampen, 68; X, 279. — ... de la Perse, par Malcolm, IX, 440. — ... générale du Portugal, par MM. de Fortia d'Urban et Mielle, X, 210. — Précis de l'... territoriale et provinciale des états de Prusse, par M. Moller, IX, 249. — ... politique, administrative, civile et militaire de la Prusse, par Manso, X, 202. — Lettres sur l'... de la réforme en Angleterre et en Irlande, par

W. Cobbett, IX, 370. — ... des progrès et de la suppression de la réforme en Italie, dans le 16^e siècle, par Mac-Crie, 460. — ... du droit romain au moyen-âge, par M. de Savigny, 61. — ... de la décadence et de la chute de l'empire romain, par Gibbon, trad. en français, X, 193. — Tables chronologiques de l'... romaine, par Fiedler, IX, 137. — De l'importance des auteurs arabes pour l'... de la Russie, par M. Fræhn, 140. — Matériaux pour servir à l'... de la Russie, par Benjam. Bergmann, 235. — Documents relatifs à l'... de relations diplomatiques de la Russie avec les puissances occidentales de l'Europe, 447. — ... de la bataille de l'île de Scio, par Wahsif Pacha, 363. — ... la plus ancienne du semipélagisme, par J. Geffke, X, 315. — ... du royaume de Suède et de ses habitants, par d'Eckendhal, 321. — Résumé de l'... de Suisse, par M. Ph. Charles, IX, 146. — ... des Templiers, par Wilcke, 310. — ... de Thionville, par M. Teissier, 372. — ... des comtes de Toulouse, par M. Marturé, 314. — ... des antiquités de la Tour de Londres, par M. J. Bayley, 453. — Résumé de l'... de la république de Venise, par A. de Carrion-Nisas, 256. — Correction de quelques passages qui se trouvent dans l'... de Venise de M. Daru, par Tiepolo, X, 317. — ... des Visigoths, par Aschbach, IX, 60. — ... de l'Yemen, en arabe, publiée par Johansen, 326. — * Introduction à la connaissance de l'... politique universelle, par J. Kaidanof, 237. — Tableaux synoptiques des principaux événements de l'..., par Junker, 238. — Continuation de l'... universelle des anciens peuples civilisés, depuis l'ère chrétienne jusqu'à

- la chute de l'empire d'occident, par M. Ertof, X, 313. — *Eléments de l'... littéraire*, par L. Wachler, 393.
- HITTOUF (J.) et ZANTH (L.) *Architecture antique de la Sicile*, IX, 343; X, 149.
- HOFFMANN (D. A. Th.). *Grammaire syriaque*, 232.
- HOLI. Sur le ... ou *Dola Yatra*, dans l'Iude, X, 143.
- HOMÈRE. Six chants de l'*Odyssee* d'..., publiés par Jos Iéjovsky, X, 345.
- HOPF (Th.). *Costumes des anciens*, IX, 29; X, 37.
- HORACE. *Dissertation sur les destructeurs d'...*, par A. Weichert, IX, 197. — *Edition microscopique* d'..., publiée par Filon, X, 242.
- Horæ Syriacæ*, auctore Nic. Wisemann, IX, 321, 401.
- HULMANN (K. D.) Sur les privilèges des villes dans le moyen-âge, X, 78.
- HUMBOLDT (Guill. de). Sur quatre statues égyptiennes à Berlin, IX, 30. — *Mémoire sur la séparation des mots dans les textes sanscrits*, 178.
- HÜNE (Le doct. Alb.) *Histoire du royaume de Hanovre et du duché de Braunschweig*, X, 203.
- HUPFELD (H.) *Exercitationes Ethiopicae*, X, 101.
- Hymnes orphiques Le livre des ..., imprimé en lettres onciales, IX, 402.

I.

- IBN-KHALEDOUN. Sur le grand ouvrage historique et critique d'..., par Schulz, IX, 8.
- Iconographie instructive, par MM. Berionnier, Fontaine, etc. *Notices* par MM. de Mancy et Boyer, X, 220.
- IÉJOVSKY (Jos.). *Homeri Odyssee rhapsodia sex*; X, 345.
- Iliade (l') italienne, par L. Mancini, IX, 185.
- Inde. Langues de l'..., IX, 398. — Sur le *Holi* ou *Dola Yatra* dans l'..., X, 143. — Sur mes études de l'... ancienne, par M. de Heeren, 295.
- Indienne (littérature), IX, 1, 2, 3.
- Indiens. Religion, mythologie de philosophie des ..., IX, 210. — De la poésie dramatique chez les ..., et du drame de *Sakontala*, X, 104.
- Inscriptions. Sur la grande... trouvée à Pérouse en 1823, IX, 43. — ... d'une colonne milliaire découverte près de Radstadt, 44. — *Dissertation sur un marbre antique portant une ...*, 45. — ... découvertes en Suisse, recueillies par Orelli, 46. — ... en caractère ogham, 47. — *Traité paléographique sur une ... en l'honneur d'Antonin le pieux*, par Stark, 128. — ... sur un autel, dans la Forêt-Noire, 129. — Des diverses manières d'expliquer les ... obscures, 230. — ... grecques à Odessa, 231. — ... à la fontaine d'Apollon sur le mont Eryce, 298. — ... romaine trouvée en Valachie, 357. — ... slavonne, 358. — ... cufique, trouvée près de Trincomali, dans l'île de Ceylan, 427; X, 61. — ... grecque du théâtre de Syracuse, IX, 428. — ... romaines trouvées à Metz, 429. — ... antiques récemment découvertes, publ. par M. Amati, X, 58. — *Observations sur un anneau d'or avec une ... runique*, 63. — *Explication d'une ... runique sur une bague de jaspe*, 64. — *Dissertation sur les runes d'une bague de jaspe*, 65. — ... grecque découverte dans l'Amérique Méridionale, 177. — *Commentaire sur l'... que porte le mar-*

- bre de la colonne de Pouzzol, par l'abbé Zanaoni, 178. — Dissertation sur une ... latine dédiée à la Tutelle, par Orti, 179. — Dissertation sur les ... funéraires découvertes à Bordeaux, par M. Jouannet, 180. — ... pour quelques monumens publics, par le comte de Barjon, 181. — ... grecques recueillies par Fourmont, 268. — ... trouvée à Béziers (Hérault), 308, p. 306. — Mémoire apologetique sur le vrai sens de l'... qui se trouve sur la pièce de canon nommée *pièce de Dieu* par le P. Jos. de Saint-Antoine Moura, 378.
- Institut Nicolas à St. Pétersbourg, IX, 91. — ... oriental de Londres; premier rapport annuel, 399. — ... royal de France, X, 1, 227, 308.
- IRBY et MANGLES. Notice sur la nécropole de Pétra, X, 235.
- IRRLAND (W. H.). Vie de Napoléon Bonaparte, IX, 156.
- Islande. Feuille historique d'..., IX, 335.
- J.
- Izborsk. Chronique de l'ancienne ville slave-russe d'..., IX, 448.
- JACOB (G.) Notice sur la rareté des médailles antiques, X, 172.
- JACOBS (Fr.). *Lectiones Stobenses*, IX, 14. — *The latin Reader* X, 18.
- JACQUES I. Voyages, cortèges et fêtes de ..., par Nichols, IX, 150.
- JAHN (J. Ch.) Annales de la philologie et de la science pédagogique, X, 349.
- JAUBERT (Amed.) Note sur la partie des ruines de Carthage qui subsistaient encore au 12^e siècle de notre ère, X, 363.
- JAUBERT DE PASSA. Essai historique sur les Gitanos, IX, 456.
- JEAN CHRYSOSTOME. Morceaux choisis de ..., publ. par J. Van Voorst, X, 15.
- JEAN, exarque de Bulgarie. Réfutation de quelques erreurs historiques de l'éditeur des œuvres de ..., IX, 139.
- Joannée de Gratz. Collection archéologique et historique du ..., IX, 299.
- JOHANNEAU (Eloi). Rhétorique et poétique de Voltaire, X, 28.
- JOHNSTON (Sir Alex.) Inscription trouvée dans l'île de Ceylan, IX, 427.
- JOHANSEN (Ch. Th.). Histoire de l'Yemen, d'après un manuscrit arabe, IX, 326.
- JOHNSON (Sam.) Dictionnaire de la langue anglaise, X, 23.
- JOHNSTON (Sir A.) Inscription cunifique trouvée à Ceylan, et trad. par Sam. Lee, X, 61. — Lettre sur cette inscription, 62.
- JOUANNET. Dissert. sur les inscriptions funéraires découvertes à Bordeaux; X, 180.
- JOUANNIN. Deux odes mystiques traduites du poète persan Seyd-Ahmed-Hatif, X, 297.
- Journal grammatical et didactique de la langue franç., par M. Marie, IX, 206.
- Journal pour l'histoire des peuples et des guerres des temps passés, X, 274.
- JUAN (Don) d'Autriche. Histoire de ..., par M. Alexis Dumesnil, X, 82. — Traité entre ... et les états-généraux, 282.
- Jugemens au sort chez les anciens Russes, IX, 64.
- JULES-CÉSAR. Histoire de ..., attribuée à Pétrarque, par Schneider, IX, 200.
- JULIEN. Lettres de l'empereur ..., publiées par L. H. Heyler, X, 16.
- JUNKER (P. J.) Tableaux synopti-

- ques des principaux événemens de l'histoire, IX, 238.
 Jupiter Olympien. Géans du grand temple de ... , à Agrigente, IX, 217.
 JUSTUS (H.). *De fide Taciti scriptio prima*, IX, 192.
 JUVÉNAL. Observations de Barth sur les anciennes scholies de ... , pub. par Fiedler, X, 302.

K.

- KAJDANOF (J.). Introduction à la connaissance de l'hist. politique universelle, IX, 237.
 KAMPEN (N. G. Van). Histoire abrégée des Pays-Bas, IX, 68. — Magasin pour les sciences, les arts et les lettres, 267. — Histoire abrégée des Pays-Bas, X, 279.
 Kana Hiki sets'poo s'ju, ou dictionnaire de la langue japonaise, X, 341.
 KARCHER. Dictionnaire latin, IX, 190.
 KENNEDY (Vans). Recherches sur l'origine et l'affinité des principales langues de l'Asie et de l'Europe, IX, 85.
 KHILKOF (Le prince). Notice biographique sur ... , par Gretch, IX, 393.
 KLAPROTH (J.). Tableaux historiques de l'Asie, IX, 134. — Sur les langues de l'Afrique méridionale; réponse de M. Balbi; réplique de M. ... , 278.
 KONDIRES (Jean). Séjour à Bordeaux de ... , ambassad. russe, IX, 158.
 KOPF. *De variâ ratione inscriptiones interpretandi obscuras*, IX, 230.
 KOPF (Jos.). *Damascii philosophi Platonici questiones de primis principiis*, IX, 100.
 KÖPFEN. Recueil de monumens slaves, IX, 125. — Littérature en Bohême, X, 304.
 KOSGARTEN (J. G. L.). Sur l'ancienne littérature des égyptiens, X, 106. — Chrestomathie arabe, 342.
 KRARUP (Nic. Bygom). De l'usage de l'impératif chez les Latins, IX, 103. — Correction d'un passage du Traité des devoirs, de Cicéron, 334.
 KUTTHAN (J. G.). Les Germains et les Grecs considérés comme étant le même peuple et parlant la même langue, X, 276.

L.

- LABAT (E.) et LASTEYRIE. Costumes, meubles et instrumens relatifs aux arts, aux mœurs et aux usages de l'antiquité, IX, 341.
 LAMINDO. Observations sur la poésie lyrique de ... , IX, 286.
 LABORDE (Alex. de). Les monumens de la France, classés chronologiquement, IX, 223; X, 155.
 LABUS (J.). Dissertation sur un marbre antique, IX, 45.
 LAFFORE. Voy. BOURBOUSSE.
 LAINE. Archives généalogiques et historiques de la noblesse de France, IX, 78.
 LALLEMANT. Histoire de la Colombie, IX, 264.
 LALOR-COOKER (Thom.) Description d'une antiquité irlandaise appelée *Barnaán Cuilawn*, X, 368.
 LAMBERT. Nouvelle traduction du Pentateuque hébreu, IX, 320.
 LANGLOIS (E. H.). Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Saint-Wandrille, IX, 41, 352.
 Langues. Observations sur les ... phénicienne et punique, et sur leurs rapports avec l'hébreu, IX,

7. — Sur l'affinité de la ... polonoise et de la ... allemande, 21.
— De l'état de la ... italienne en Sicile, par Angelo Palumeo, 24.
— Recherches sur l'origine et l'affinité des principales ... de l'Asie et de l'Europe, par Vans Kennedy, 85. — Sur les ... croate, bulgare et albanienne, X, 21. — Sur l'affinité des ... persane, germanique et latine, par le doct. Dorn, 123. — Recherches historiques et littéraires sur l'origine et la dispersion des ... des différents peuples, 229.
- LA ROQUETTE (De).** Voyez ROBERTSON.
- LASTYRIE.** Voy. LABAT.
- LEAKE (Martin) et YORKE (Charl.)** Mémoire sur les principaux monumens égyptiens du musée britannique, IX, 213.
- LEBRUN (le prince).** Mémoires sur ... , duc de Plaisance, X, 399.
- LECOMTE (A.)** Relation du passage de S. M. Charles X dans le département de l'Aisne, IX, 876.
- LEE (Samuel).** Traduction d'une inscription cufique. trouvée à Ceylan, X, 61.
- LEGAY.** Le captif de Forestel, IX, 73. — Programme de la fête communale de Cambrai, 374. — Sur le monument élevé à Fénelon dans la cathédrale de Cambrai, 376.
- LEHMANN (J. Th.)** Nouv. édition des œuvres de Lucien, X, 348.
- LEHNER (J. F. C.)** *Aliquot emendationes Livianae etlectiones Catullianae proposuit*, IX, 333.
- LEJEUNE.** Notice sur des antiquités du départ. de la Meurthe, X, 158.
- LELEWEL.** Voy. DANILOWICZ.
- LELOUP (P. J.)** Edition du discours d'Isocrate sur la paix, IX, 98.
- LEMAISTRE.** Note sur quelques antiquités du départ. de l'Aisne, X, 157.
- LENGIER.** Interprétations historiques sur la mythologie, IX, 413.
- LE SAGE (A.)** Extrait de l'Atlas historique, généalogique, chronologique et géographique de ... , X, 311.
- LESUR (C. L.)** Annuaire historique universel, pour 1827, X, 392.
- LETRONNE.** Examen du texte de Clément d'Alexandrie, relatif aux divers modes d'écriture chez les égyptiens, IX, 96, 323. — Atlas de géographie ancienne, 360.
- Lettres.** ... inédites de Psellus, publiées par M. Creuzer, IX, 102. — ... de Henri VIII à Anne Boleyn, 148. — ... inédites de Wallenstein, relatives à la guerre de 30 ans, 251. — Cinq ... sur la catastrophe de Quiberon, par M. de la Villegourie, 262. — ... sur l'histoire de la réforme en Angleterre et en Irlande, 370. — ... de l'empereur Julien, publiées par Heyler, X, 16. — ... de St. Basile-le-Grand, de St. Jean-Chrysostome et de St. Grégoire de Nazianze, traduites en français, par M. Génin, 122. — ... sur la mythologie, par Voss, X, 252. — ... à M. Bottin, par M. Favre, 261. — De l'authenticité des ... qu'on dit s'être écrites les Spartiates et les Juifs, 335. — ... de Paris sur les causes et les effets de la révolution française, W. C. Somerville, 391.
- LICHTENSTEIN.** Chronologismes de l'histoire des états européens, IX, 145.
- LIGHT (W.)** Voyez Pompéii.
- LIGNÉ (le prince de).** Mémoires et mélanges historiques et littéraires, IX, 484.
- LINDERG.** Dissertation sur les médailles puniques attribuées à la ville de Canaca ou à celle de Concana, X, 174.
- Lingots d'argent trouvés à Kief,** IX, 130.

- Livres sacrés des gentils de l'Inde** orientale, X, 30.
- LOCHE (De).** Sur un caducée de bronze trouvé à Lémenc, IX, 292. — Notice sur la recherche des monumens antiques en Savoie, 421.
- LOMBARDI (Ant.).** Histoire de la littérature italienne pendant le moyen-âge, X, 207.
- LORECHAMP (L.)** Vocabulaire grec-français par familles, X, 113.
- LOS (H.)** *De judiciis Drenthinorum antiquis*, IX, 250.
- LOURASCHEVITCH.** Sur les usages des petits Russiens, IX, 142.
- LUCIEN.** Nouvelle édition de ..., publiée par Lehmann, X, 348.
- LUNALI (G.)** Coup-d'œil rapide sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la langue italienne, IX, 411.
- LUNDEBLAD (J. F. de).** Histoire de Charles Gustave X, roi de Suède, IX, 66, 67.
- LUTZ.** Biographie des Suisses célèbres, IX, 470.

M.

- MAC-CRUE (Thom.).** Mémoires de William Veitch et Georges Brysson, IX, 452. — Histoire des progrès de la réforme en Italie dans le 16^e siècle, 460.
- MACKINTOSH (le major A. F.).** *Tumuli* découverts près du Niagara, X, 171.
- Mages.** L'étoile des ...; recherches sur l'année de la naissance de J.-C.; X, 194.
- MAHÉ DE LA BOURDONNAIS (B. F.).** Mémoires historiques de ..., X, 224.
- MALCOLM (J.).** Histoire de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, IX, 440.
- MALTE-BRUN.** Sur les dialectes du Jutland et celui des îles Farœr, IX, 203. — Mélanges scientifiques et littéraires de ... recueillis et mis en ordre par M. Nachet, 318; X, 225.
- MANCINI (Lorenzo).** *L'Iliade italiana*, IX, 185.
- MANGLES et INBY.** Notice sur la nécropole de Petra, X, 255.
- MANSO.** Histoire politique, administrative, civile et militaire de la Prusse, X, 202.
- Manuscrits.** — ... des Bollandistes, IX, 201. — ... en vieux Français, 207. — Notice sur quelques ... inédits, relatifs à l'histoire des Pays-Bas, 313. — ... grecs de la bibliothèque royale de Naples, 329. — ... du droit romain qui se trouvent dans les bibliothèques de France, X, 129. — Notice des ... relatifs au droit public extérieur, à l'histoire et à la littérature du Portugal, 389.
- MARCHAND.** Lettres à M. Gosselin sur les médailles des empereurs de Trébizonde, IX, 297.
- MARCHAND-ENHERRY.** Dictionnaire hébreu-français, X, 100.
- Marchands russes.** Des droits et des obligations des ... jusqu'au commencement du 19^e siècle, IX, 305.
- MARCOZ (J. B. P.).** Astronomie solaire d'Hipparque soumise à une critique rigoureuse et rendue à sa vérité primordiale, X, 123.
- MARSLAND (J.).** *P. Papinii Statii libri quinque sylvarum*, IX, 196.
- MARLE.** Journal grammatical de la langue française, IX, 206.
- MARLÈS (de).** Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne, X, 184, 384.
- MARTINI (A.).** Matériaux pour servir à la connaissance de la bibliothèque du couvent de Saint-Michel, IX, 174.
- MARTURÉ.** Histoire des comtes de Toulouse, IX, 314. — Histoire du pays Castrois, 315.

- Masque de fer** découvert dans les environs du Rhin, et décrit par M. Brann, X, 264.
- MATTEI (J.)**. Histoire du Gnosticisme, IX, 442. — Table chronologique pour servir de base à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, X, 195. — Voyage littéraire en Alsace, de dom Ruinart, traduit du latin en Français, 214.
- MATTHIAR (Aug.)**. Nouvelle édit. de la *Médée* et des *Troyennes* de Sénèque, IX, 195.
- MAURY (Louis Sifrein)**. Vie du cardinal Maury, X, 228.
- MAYERUX (F. J.)**. Nouveau dictionnaire de la langue française, X, 140, 358.
- Médailles et monnaies**. Catalogue des ... cufiques du cabinet d'Upsal, IX, 131. — ... mahométanes du musée asiatique de Pétersbourg, 132. — Anciennes ... anglaises, 133. — ... de Mithridate III, roi du Bosphore cimmérien, et de la reine Gépapyris, 232. — De la ... de Domitien, relative à l'apothéose de Titus, par Wartinger, 233. — ... de Sicile publiées par M. Forcella, 296. Lettre de M. Marchand à M. Gosselin sur les ... des empereurs de Trébizonde, 297. Anciennes ... polonaises, 359. — Quelques observations sur la valeur des ... anciennes, 432. — ... trouvées à Pouilly (Côte-d'or), 433. — Collection de ... orientales, X, 55. — Essai sur les ... de Cunobelinus, roi de la Grande-Bretagne, 56. — ... modernes, 57. — Notice sur la rareté des ... antiques, par M. Jacob, 172. — Analyse de plusieurs ... romaines de bronze, 173. — Dissertation sur les ... puniques attribuées à la ville de Canaca ou à celle de Concana, par Lindberg, 174. Essai sur les ... antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque, par C. P. de Bosset, 175. — Lettre à M. Gos-
- selin sur les ... des empereurs de Trébizonde, 176. — ... chinoises, 266. — Lur les modernes falsificateurs de ..., 267. — Analyse historico-numismatique d'une ... d'Honorius, 309. — Mémoire sur cinq ... des princes arabes d'Afrique, par le père Joseph de saint Antoine Moura, 310. — Recueil de ... grecques inédites publié par M. Edburd de Cadalvène, 379. — ... romaines trouvées près de Toulouse, 380. — Mémoire sur quelques ... cufiques inédites, trouvées en Crimée, par M. Fraehn, 381. — ... du moyen âge trouvées à Nantes, 382.
- MERRIS (Ch.)**. Nouveau dictionnaire français-hollandais et hollandais-français, IX, 111.
- MELHORN (E.)**. *Anthologia tyrica*, X, 119.
- Mémoires**. — ... sur les antiquités des parties occidentales de l'état de New-York, IX, 42. — ... pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Russie, 57. — Collection de ... relatifs à l'histoire de France, par MM. A. Petitot et Montmerqué, 71. — ... de la Société royale suédoise des belles-lettres, de l'histoire et de l'antiquité, 82. — ... sur les ruines de Vieil-Evreux, par M. Rever, 124. — ... historiques sur la Cour de France, 154. — ... sur la Nouvelle-Angleterre, par Morton, 165. — ... sur la séparation des mots dans les textes sanscrits, par M. Guillaume de Humboldt, 178. — ... historiques sur les principaux événements de Sicile, en 1812, 254. — ... inédits de J. B. Spada, découverts par l'abbé Allard, 255, 311. — ... relatifs à l'histoire d'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon, par don Andres Muriel, 258, 371. — sur le commerce de Caen depuis le 11^e siècle, par l'abbé de Larue, 264. — ... tirés des papiers d'un

- homme d'état sur les guerres de la Révolution, 373. — ... de madame Campestre, 377. — ... de William Veitch et de Georges Brysson, 452. — ... de la Société de littérature scandinave, X, 77. — ... historiques et politiques de J. Eustache, comte de Goertz, 81. — ... pour servir à l'histoire de la législation et des mœurs du Portugal, 89. — ... historiques sur Montpellier et le département de l'Hérault, 218, — ... historiques de Mahé de Labourdonnaix, 224. — ... du vénitien Casanova de Seingalt, 226, 292. — Choix de ... historiques sur l'ancienne Pologne, par Niemcewicz, 318. — Sur les ... du seigneur Gaudenzio de Lucques, 326. — ... sur la question de savoir si le code des Visigoths a été en vigueur en Portugal au commencement du régime monarchique, par J. da Cunha Neves de Carvalho, 329. — ... chronologiques sur les grands alcades de la ville de Santarem, par le vicomte de Santarem, 330. — ... historique sur le théâtre portugais, par Fr. Man. Trigoso d'Aragão Morato, 331. — ... sur la culture de la musique dans la ville de Caen, par Spencer Smith, 332. — ... sur la vie et les écrits de l'historiographe portugais Fr. Bernard de Britto, par le père Fortuné de S. Boaventura, 333. — ... en réponse à la question proposée par l'académie royale de Bruxelles, 354. — ... sur quelques monnaies cufiques inédites, par M. Fraehn, 381. — ... sur les premières relations diplomatiques entre la France et la Porte, par M. de Hammer, 390. — ... sur le prince Lebrun, duc de Plaisance, par M. Marie Dumesnil, 399.
- MENANDRE.** Fragmens de ... et de Philémon, trad. par M. Razoul-Rochette. Lettres critiques sur cet ouvrage, IX, 186.
- MENDISIL** (Don Paul de). Résumé historique de la révolution du Mexique, IX, 465; X, 223.
- METHODIUS** (Saint). Sur ... et Saint-Cyrille, X, 98.
- Métropolitain.** Esquisse abrégée de la vie du ... des églises romaines en Russie, IX, 170.
- MEYRICK** (Sam. Rush). Recherches critiques sur les armures anciennes employées en Europe, X, 162. — Gravures représentant des armes et des armures anciennes, 375.
- MICHELLOT** et **BESSIÈRE**. Nomenclature du *Cornelius Nepos*, des fables de Phèdre et de l'*Epitome historiae sacrae*, X, 127.
- MIELLE** et **FORTIA D'URBAN**. Histoire générale du Portugal, X, 210.
- MIGLIARINI** (A. M.). Lettre sur les nouveaux hiéroglyphes appelés *acrologiques*, IX, 325.
- MIKHAILOF** (J.). Voyage du marchand russe Triphon Korobeïnof, IX, 244.
- MILANESIO** (Ant.). Observations historiques sur la ville et la citadelle de Turin, X, 165.
- Mille et une nuits.** Contes inédits des ..., traduits en Français par M. Trébutien, X, 110. — Sur quelques assertions de la préface des contes inédits des ..., publiées par M. Trébutien, 234.
- MINOIDE-MYNAS** (C.). Théorie de la grammaire et de la langue grecque, X, 112.
- MINUTIUS FELIX.** L'*Octavius* de ..., traduit en Français par M. Péricaud, X, 351.
- MOELLER** (A. W.) Précis de l'histoire de Prusse, IX, 249.
- MOELLER** (G.). Monumens de l'architecture allemande, X, 374.
- Momies.** Description d'une..., par Avalof, IX, 214. — Interprétation des hiéroglyphes tracés sur une..., 215. — Essai sur les ... égyptiennes par M. Granville, 415. — Sur les ... égyptiennes, X, 38. — Dissertation de M. Osburn jun. sur une... égyptienne

- donnée par J. Mayds écu. au musée de la Société philosophique et littéraire de Leed, 148.
- Monnaies.** Voyez médailles.
- MONTÉMONT** (Alb. et J. J.). Grammaire générale, X, 281.
- MONTI** (Vinc.). Corrections et additions proposées pour le dictionnaire de la Crusca, X, 25. — Observations sur cet ouvrage par Farinello Semoli, 26.
- MONTLIVAUT** (De). Grammaire générale et philosophique, X, 230.
- Montpellier.** Mémoires historiques sur ... et le département de l'Hérault, X, 218.
- MONTROL** (F. de). Histoire de l'Émigration, IX, 155.
- Monumens.** Description des ... musulmans du cabinet de M. de Blacas, par M. Reinaud, IX, 83; X, 39. — Arts et métiers des anciens, représentés par les ..., par M. Grivaud de la Vincelle, IX, 115. — Notice descriptive des ... égyptiens du musée Charles X, par M. Champollion jeune, 117; X, 147. — ... funéraires de l'Étrurie centrale, par Orioli, IX, 118. — Recueil de ... slaves qui se trouvent en divers pays, par Koepfen, 125. — ... antiques dans la Forêt-Noire, 129. — Mémoire sur les principaux ... égyptiens du musée britannique, 213. — Les ... de la France classés chronologiquement par M. Alexandre de Laborde, 223. — ... inédits d'antiquité figurée, par M. Raoul-Rochette, 287. — Choix de ... inédits, par MM. Raoul-Rochette et Bouchet, 344. — ... ancien en Moravie, 350. — Observations sur quelques ... religieux du Bas-Rhin, par M. Schweighaeuser, 351. — ... celtiques du département de la Côte d'or, 419. — ... antiques en Savoie, 421. — ... romains d'Arles, 423, 424-426. — ... anciens et moderne du département de la Charente, X, 160. — ... français inédits, par Willemin, 167. — ... sabins décrits par Guattani, 256.
- MOORE** (Thom.). *L'Épicurien*, IX, 107.
- MOORE** (Le lieutenant). Empire des Birmans, IX, 439.
- MORELOT.** Notice sur le village de Marilly, X, 260.
- MORISO.** Description de Palerme antique, IX, 32.
- MORTON** (Nath.). Mémoires sur la Nouvelle-Angleterre, IX, 165.
- MORZEBY.** Dictionnaire portatif du dialecte écossais, de ..., traduit en Allemand, X, 355.
- Moulins à olives découverts à Pompeï**, IX, 33.
- MOULTON** (J. W.). Histoire de New-York (2^e partie), X, 222.
- MOURA** (Le Père Joseph de Saint-Antoine). Mémoire sur cinq médailles des princes arabes d'Afrique, X, 310. — Mémoire apologétique sur le vrai sens de l'inscription qui se trouve sur la pièce de canon nommée *pièce de Dieu*, 378.
- MULE** (U. E.). Court exposé de l'état de l'empire grec, depuis Justin 1^{er} jusqu'à la prise de Constantinople, X, 84.
- MÜLLER.** Dictionnaire abrégé de la langue grecque moderne, IX, 95.
- Municipalités.** De l'origine, de l'état et de la décadence des ... italiennes au moyenâge, X, 283.
- MÜNTER** (Fr.). *Miscellanea hafniensia*, IX, 12. — *Narratio de Lucio I, episcopo romano*, 389. — Sur l'article *Syracuse* du Voyage en Sicile de M..., X, 150.
- MÜNTER** (D. F.). L'étoile des Mages ; recherches sur l'année de la naissance de J.-C., X, 194.
- MURIEL** (don Andres). Traduction française de l'ouvrage intitulé : L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon, par Coxe, IX, 258, 371. — Voyez COXE.
- Musée (le) d'Aquitaine*, journal, IX, 81.

- Musées.** — ... de peinture et de sculpture, par Réveil et Duchesne aîné, IX, 51, 235. — Notice descriptive des monuments égyptiens du ... Charles X, par M. Champollion jeune, 117; X, 147. — ... royal Bourbon de Naples, 44. — Guide au ... lapidaire de Vérone, 59. — ... d'antiquités à Chambéry, 154.

N.

- NACHET (J.).** Mélanges scientifiques et littéraires de Malte-Brun, recueillis et mis en ordre, IX, 318; X, 225.
- NAPOLONE DI COCCONATO** (le comte G.) Sur le passage de Pline l'ancien, relatif au défi entre Apelles et Protogènes, IX, 34.
- NAPOLEON BUONAPARTE.** Histoire complète et impartiale de ..., IX, 77. — Vie de ..., par Irelande, 156. — Vie de ..., par Hazlitt, 157. — Vie politique et militaire de ..., par M. Arnault, 158. — Histoire générale de ..., 159. — Histoire de ..., d'après lui-même, par Gallois, 160. — Études sur l'histoire de ..., par M. Bailliet, X, 290.
- NEALE, W. H.** Système de théologie mahométane, X, 314.
- Nécrologie** (nouvelle) allemande, IX, 271.
- Nécropole.** Notice sur la ... de Pétra en Palestine, par MM. Irby et Mangles, X, 255.
- NISTON.** Des auteurs byzantins où ... a puisé les métaux de sa chronique, X, 316.
- NISTOROVITCH.** (Irénee). Grammaire russe abrégée, IX, 337.
- NUSS (Ch. Fr.).** Fragments de Sapho de Mytilène, X, 239.
- NUSSBAUM (J. H. T. J.).** Armorial du royaume des Pays-Bas, X, 280.
- NUSSBAUM.** Formation et extension des communes au moyen âge, X, 206.
- New-York.** Collections de la Société historique de ..., X, 224. — Histoire de l'état de ..., par Moulton, (2^e partie), 222.
- NICKPHORUS BLEMMYDA.** Discours sur les devoirs d'un roi, X, 301.
- NICHOLS (J.).** Voyages, cortèges et fêtes de Jacques I, roi d'Angleterre, IX, 150.
- NICOLAS de Méthone.** Réfutation de l'*Institution théologique* de Proclus, philosophe platonicien; publiée par Voemel, X, 13.
- NICOLLI (Fr.).** Sarcophage antique déterrée à Plaisance, X, 153.
- NICOLOSI BENNETTA** (le Dr. G. B.). Lettre sur la publication du chap. 1^{er} du liv. V des *Considérations de l'histoire de Sicile*, par le chanoine Gregorio, IX, 306.
- NIRMUR (B. G.).** *Corpus scriptorum historiarum byzantinæ*, IX, 282. — *Agathæ Myrenæii historiarum libri quinque*, X, 14.
- NIRMCEWICZ (J. V.).** Chants historiques de Pologne, X, 22. — Choix de mémoires historiques sur l'ancienne Pologne, 318.
- NOALE (Ant.).** *Dell' antichissimo tempio scoperto in Padova*, X, 152.
- Noblesse.** Commencement et origine de la ... russe, X, 317.
- NOBINA (Charles).** Examen critique des dictionnaires de la langue française, X, 359.
- NORRIS (Mathias).** L'oraison dominicale dans les langues de l'Asie, X, 292.
- Nouvelles des missions**, IX, 52.

O.

- Observateur (l') au 19^e siècle, par Saint-Prosper, IX, 162.
- O'Driscoll (J.). Histoire d'Irlande, X, 281.
- OÛfs rouges. Sur l'origine et l'usage des... pendant le temps de Pâques, X, 319.
- Onsson (C. d'). Des peuples du Caucase et du pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, X, 198.
- OLINGER (l'abbé). Nouveau dictionnaire hollandais-français, IX, 204. — *Lexicon latino-græco-belgicum*, 328.
- Oraison (l') dominicale dans les langues de l'Asie, par Mathias Norberg, X, 293.
- ORDINAIRE (J. J.). Nomenclature du *De viris illustribus urbis Romæ*, X 127.
- ORDINSKY. Recherches historiques et ethnographiques sur les Bohémiens, X, 199.
- ORELLI (J. G.). Collection des inscriptions découvertes jusqu'ici en Suisse, IX, 46.
- Orientale (Littérature). Sur l'état de la... en Russie, IX, 90. — Revue de soixante trois ouvrages de..., X, 111.
- Origines russes, IX, 367.
- ORIOLI (Fr.). Des monumens funéraires de l'Étrurie centrale, IX, 118.
- Orsi (le cardin. A.). Histoire ecclésiastique, IX, 58; X, 196.
- ORTI (Jean Jér.). Dissertation sur une épigraphe de Jicé à la Tutelle, X, 179.
- OSANN (F.). *L. Cecili Minutiani Apuleii fragmenta, et Apuleii minoris libri duo*, IX, 17. — *Austrium lexicorum græcorum*, X, 344.
- OSBURN junior (W.). Sur une momie égyptienne donnée au musée de la Société philosophique et littéraire de Leed par John Blayds, esq. X, 148.
- Ostensoir. Dissertation sur l'... d'or offert par Fénélon à son église métropolitaine, X, 170.
- OTTOCAR. Vœu fait par Rodolphe avant de combattre... X, 80.
- OUTZEN (Nicolas). Notices sur..., IX, 397.
- OVIDE. Les amours mythologiques trad. des Métamorphoses d'..., par M. de Pongerville, IX, 19.

P.

- PAGNO. Sur le jardin des Hespérides, X, 254.
- PALÉOLOGUE (Grég.). Esquisses de mœurs turques au 19^e siècle, IX, 242.
- Pali. Sur la langue..., X, 4.
- PALMER (H. J. E.). De l'authenticité des lettres qu'on dit s'être écrites les Spartiates et les Juifs, X, 335.
- PALMBLAD. Classification des peuples de l'Asie, X, 270.
- PALUMRO (Ang.). De l'état de la langue italienne en Sicile, IX, 24.
- ΠΑΡΟΙΚΙΑ (Th.). Vases donnés en prix dans les jeux publics, IX, 49. — Lettre sur une inscription grecque du théâtre de Syracuse, 428.
- Panthéon égyptien, par M. Champollion jeune, X, 253.
- PATINII STATII libri quinque sylvarum, edente Markland, IX, 196.
- Papyrus gréco-égyptiens du musée de Vienne, X, 115, 117. — ..

- grecs du musée de Turin, 116.
— ... égyptien relatif à l'histoire de Sésostris, 188.
- PARABOLE de l'enfant prodigue, traduite en Albanais, IX, 15.
- PARAVIA (P. A.). Lettre du D^r ... au sujet de quelques observations grammaticales faites sur la dernière édition de la vie du Dante écrite par Boccace, X, 138.
- PARCIVAL (Georges). Histoire d'Italie, depuis la chute de l'empire d'occident jusqu'au commencement de la révolution française, X, 87.
- PARKER (H.). Voyez Pompéïa.
- PARKES (S.). Analyse chimique de plusieurs médailles romaines de bronze, X, 173.
- PARUTA (Paul). Histoire de la guerre de Chypre, IX, 459.
- PASTORET. Histoire de la législation, IX, 438; X, 73.
- PELAGONI. *Veterinarius nunc primum edita cura Cionii*, IX, 332.
- Pentateuque. Manuscrit du ... hébreu, IX, 176. — Nouvelle traduction du ... hébreu, par M. Lambert, 320.
- PÉRICAUD (A.). Plaidoyer composé en latin par Aouius Palearius, trad. en Français, IX, 284. — *L'Octavius* de Minutius Félix traduit en Français, X, 351.
- Pérouse. Observations sur la grande inscription étrusque trouvée à ... en 1823, IX, 43.
- PERTZ [G. H.]. Histoire des maires du palais, traduite de l'Allemand par Th. Deronne, IX, 462; X, 213.
- PETRAEN (F. C.). Observations sur les *Jaménides* d'Eschyle, IX, 281. — *Commentationum de Libanio prima*, 387. — *Solemnia academica*, X, 350.
- PETERSEN (Ch.). *Philosophia Chrysippeæ fundamenta*, IX, 135.
- PETIT-RADEL (L. C. F.). Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce, IX, 301, 364.
- PETITOT et MONTMÉNQUÉ. Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, IX, 71.
- Pétra. Notice sur la nécropole de ... en Palestine, par MM. Irby et Mangles, X, 255.
- PETRETTINI (J.). Papyrus gréco-égyptiens du musée de Vienne, X, 115.
- PEYRON (Améd.). Papyrus grecs du musée égyptien de Turin, X, 116. — Papyrus gréco-égyptiens du musée de Vienne, 117.
- PHILIPPE-AUGUSTE. Charte de ... , X, 287.
- PHILONIS *judæi paralipomena armena*; trad. par AUCHER, IX, 181.
- PHOTIUS. Bibliothèque de ..., trad. en Italien, X, 241.
- PLATON. *Nouveau choix des pensées* de ... , publié par M. Pillon, X, 346.
- PLINE l'ancien. Sur le passage de ... relatif au défi entre Apelles et Protogène, IX, 34.
- Poésie. De l'utilité de l'étude de la ... arabe, par M. Silvestre de Sacy, IX, 10. — De la ... dramatique chez les Indiens X, 104. — Des formes de la ... hébraïque, par Saalschuetz, 334. — Observations sur la ... provençale, par Bologne, 356.
- Poeta latini veteres in unum volumen reducti*, IX, 104.
- POGODINE. Quelques mots sur Saint Cyrille et Saint Methodius, IX, 141. — Examen critique d'un ouvrage sur les lieux primitivement habités par les Russes, 446.
- POHLEN (P. A.). *De Buddhaismi origine et ætate*, IX, 211.
- POLINIEN. De l'origine du château de la ville de Vire, IX, 239.
- POLITI (R.). Courtes notions sur les géans du grand temple de Jupiter Olympien d'Agrigente, IX, 217. — Sur la statue de Vénus trouvée en Sicile, 218. — Description d'un vase peint trouvé à Girgenti, 355.
- Polonais. De la religion païenne des anciens ... , IX, 27.

- Pompéi ou Pompéïa.** Moulins à olives découverts à ..., IX, 33. — Séries de vues de ... lithographiées par Harding, d'après les dessins de Light, X, 40. — Ruines de ... gravées par W. B. Cooke, d'après les dessins du lieutenant colonel Cockburn et de J. Goldicutt, H. Parke, et T. L. Donaldson, architecte, avec la description imprimée, par Donaldson, 41. — Vues des ruines de ..., 42, 366.
- POMPONIUS MELA**, traduit en Français par M. Fradin, IX, 194.
- POISSONVILLE (de).** Les amours mythologiques traduits des métamorphoses d'Ovide, IX, 19.
- PORPO (Ern.).** *Xenophontis expeditio Cyri*, IX, 99.
- Portugal.** Résumé des principaux événemens qui ont eu lieu en ... à la fin de 1826 et en 1827, par H. S., IX, 454.
- POUQUEVILLE (F. C. H. L.).** Voyage de la Grèce, IX, 365; X, 273, 385.
- Prospectus** d'un plan pour la traduction et la publication d'ouvrages orientaux, en Angleterre, IX, 467.
- PRINCE (Thom.).** Histoire chronologique de la Nouvelle-Angleterre, IX, 184.
- PROCLUS.** Voyez **VORMEL**.
- Proses et hymnes** en vers patois de Carcassonne, X, 141.
- PSALLUS.** Lettres inédites de ..., publiées par M. Creuzer, IX, 102.

Q.

- QUADRI.** Les dix époques de l'Italie ancienne et moderne, IX, 307.
- QUÉNAUD (J. M.).** La France littéraire, IX, 173; X, 90.
- Quichotte (Don)** de la Manche; nouvelle édition espagnole, IX, 25.
- QUINTE-CURCE.** Leçons diverses de ... recueillies par M. Dronk, IX, 193.

R.

- RAEFAET.** Analyse raisonnée de l'histoire de l'origine des droits civils, politiques et religieux, X, 212.
- RAFN (C. C.).** Chant ancien sur les exploits et la mort héroïque du roi Regnar Lodbrok, X, 247.
- RAMMONTUN - ROY.** Empiètemens modernes sur les anciens droits de femmes indiennes, IX, 53. — OEuvres de ..., 87.
- RANKING (Jean).** Recherches historiques sur la conquête de divers pays de l'Amérique par les Mongoles, IX, 266. — Remarques sur les ruines de Palenque, X, 265.
- RAOUL ou ROLAND.** roi de France; dissertation historique par M. Aimé Guillon, IX, 72.
- RAOUL-ROCHETTE.** Monumens inédits d'antiquité grecque, étrusque et romaine, IX, 287. — ... et **BOUCHET (J.).** Choix de monumens inédits, 344. — Voyez théâtre.
- RAOUL.** Mémoire en réponse à la question proposée par l'académie royale de Bruxelles, X, 354.
- RATTI (Nicol.).** Dissertation sur un ancien sarcophage chrétien, X, 370.
- RAYMONDI CUNIONI** *Ragusini epigrammata*, IX, 431.
- RAYNAUD.** Manuel du style, X, 29.
- REDARLLI (C.).** Lettre sur le lieu où se livra la bataille du Tésin entre Annibal et Scipion, IX, 303.
- REIFFENBERG (Fréd. de).** Archives philologiques, X, 306.

- REINWALD.** Description des monumens musulmans du cabinet de M. de Blacas, X, 39, 83.
- REINGANUM** (Herm.). Sélinunte et son territoire, X, 86.
- REPTON** (J. A.). Observations sur quelques édifices anciens en Prusse, IX, 435.
- RESTREPO** (Jos. Man.). Histoire de la révolution de la république de Colombie, IX, 79; X, 92.
- RÉVELL** et **DUCHESNE** aîné. Musée de peinture et de sculpture, IX, 51, 235.
- REVER** (François). Mort de M. ..., X, 400.
- Révolution.** Journées mémorables de la ... française, IX, 316.
- Revue parlementaire d'Angleterre;** session de 1826-1827.
- REY-DUSSEUIL.** Résumé de l'histoire d'Égypte, IX, 240.
- RAYMOND** (G. M.). Observations critiques sur le système de Bailly, touchant l'origine des sciences et des arts, X, 183.
- Rhétorique.** Précis de ... positive, par M. Ed. Choppin d'Arnouville, X, 142.
- RHO.** Voyage anachorétique en Italie, X, 284.
- RICHARD** et **GIRAUD** (les P. P.). Bibliothèque sacrée, IX, 56.
- RICHTER** (Alex.). Recherches relatives à l'influence des Tatars-Mongols sur la Russie, IX, 368.
- Rizzo-Nároulos** (Jacovaky). Cours de littérature grecque moderne, X, 17. — Précis de l'histoire moderne de la Grèce, 191.
- ROBERTSON** (W.). Histoire de l'Amérique, traduite par Suard et Morellet, avec des notes par M. de La Roquette, X, 91.
- ROBOLINI** (Jos.). Notices relatives à l'histoire de Pavie, IX, 309.
- ROBOLPH.** Vain fait par ... avant de combattre Ottocar, X, 80.
- ROESS** (le Dr. B.). Essai biographique sur Jean Frédéric VI, duc de Saxe, IX, 272.
- ROETSCHER** (Th.). Aristophane et son époque, X, 240.
- ROGER DE HAGOY.** Essai sur les médailles de Cunobelinus, roi de la Grande-Bretagne, X, 56.
- ROMAGNOSI** (J. DE). Recherches historiques sur l'Inde ancienne, X, 271.
- Romains.** Réflexions sur certains vols chez les ..., X, 74.
- Romances vulgaires des Arabes,** traduites en Français par M. Agoub, IX, 11.
- ROQUEFORT** (B. de). Dictionnaire étymologique de la langue française, IX, 340.
- ROSCHMANN** (Ant.). Notice sur la vie et les ouvrages de ..., IX, 471.
- ROSEN** (Fred.). — *Radices sanscritæ*, IX, 1.
- ROSENMUELLER** (E. F. C.). *Analecta arabica*, X, 343.
- ROTTIERS** (le colonel). Monumens de Rhodes, X, 43.
- Rouen.** Poème anglais sur le siège de ..., publié par Conybeare, X, 24.
- RUE** (l'abbé de la). Mémoire sur le commerce de la ville de Caen, depuis le 11^e siècle, IX, 264.
- RUINART** (dom). Voyage littéraire en Alsace, traduit du latin par M. Matter, X, 214.
- RUNKEL** (M.). Fragmens de Cratinus, ancien poète comique, X, 12.
- Russes.** Relations des ... avec le Japon, X, 71.

S.

- SAALSCHWITZ** (J. L.). Sur la forme de la poésie hébraïque, X, 334.
- SAINT-AULAIRE** (le comte de). Histoire de la Fronde, IX, 261.
- SAINT-MARC-GIRAUDIN.** Tableau des progrès et de la marche de la littérature française au 16^e siècle, X, 395:

- Saint-Marin.** Notices historiques sur la république de ..., IX, 458.
- SAINT-PROSPER (A. J. C.).** L'observateur au 19^e siècle, IX, 162.
- SAINT-REUVÉ (C. A.).** Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français, au 16^e siècle, X, 396.
- Sakontala.** Le drame de ..., X, 104.
- SALT (Henri).** Notice sur ..., IX, 396. — Essai sur le système des hiéroglyphes phonétiques du docteur Young et de M. Champollion, traduit de l'Anglais par Devèze, 400.
- SANTAREM (le vicomte de).** Analyse historico-numismatique d'une médaille d'Honorius, X, 309. — Mémoires chronologiques sur les grands alcades de la ville de Santarem, 330. — Notice des manuscrits relatifs au droit public extérieur, à l'histoire et à la littérature du Portugal, qui existent dans les bibliothèques et aux archives de Paris, 389.
- SARCHI (Ph.).** Nouvelle grammaire hébraïque raisonnée et comparée, X, 3.
- Sarcophage antique déterrée à Plaisance.** Commentaire, par l'abbé Niccoli, X, 153. — Dissertation sur un ..., par M. Ratti, 370.
- SAVIGNY (de).** Histoire du droit romain au moyen-âge, IX, 61.
- SCHAUBACH (Ed.).** Fragment d'Anaxagore de Clazomène, X, 118.
- SCHAEFFER (Arn.).** Résumé de l'histoire de la Bavière, X, 323.
- SCHAEFFER (le colonel).** Histoire de la révolution d'Espagne et de Portugal, IX, 259. — Matériaux pour servir à l'histoire d'Espagne, X, 328.
- SCHILTBURG.** Correction des noms orientaux du voyageur ..., par M. de Hammer, X, 6.
- SCHINAS (Michel).** Étude sur la révolution grecque et sur le sort probable réservé à la Grèce, X, 85.
- SCHLEGEL.** Bibliothèque indienne, X, 294.
- SCHLEUSNER.** Observation sur le lexique d'Harpocraton, IX, 93.
- SCHLOEGER (A. L.).** Biographie de ..., IX, 473.
- SCHMIDT.** Histoire d'Aragon au moyen-âge, IX, 455.
- SCHMIDT. (F. W. V.).** *Petri Alfonsi disciplina clericalis*, X, 131.
- SCHNEIDER (C. L.).** *Francisci Petrarcha historia Julii Caesaris*, IX, 200.
- SCHROETER.** Aperçu des découvertes dans la littérature ancienne depuis 1813, IX, 279.
- SCHULZ.** Sur le grand ouvrage historique et critique d'Ibn-Khaldoun, IX, 8. — Réponse à M. ..., par M. Grangeret de la Grange, 9.
- SCHULZ (David).** Nouvelle édition du Nouveau-Testament, d'après celle de Griesbach, X, 114.
- SCHULZ (H.).** Matériaux pour servir à l'histoire primitive des Germains, IX, 143.
- SCHUTZ (G. de).** Mémoires du vénitien Casanova de Seingalt, X, 226.
- SCHWIGHAEUSER.** Antiquités de l'Alsace, IX, 346. — Observations sur quelques monuments religieux du moyen-âge, des bords du Bas-Rhin, 351.
- SCOT (David).** De la substance appelée *lin fin* dans la Bible, IX, 414.
- SCROFANI (Sav.).** De la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains, IX, 302.
- SEEBODER (G.).** Nouvelles archives pour la philologie et la science pédagogique, IX, 300.
- Sélinunte et son territoire,** mémoire par Herm. Reinganum, X, 86.
- SEMELET (N.).** Le parterre de fleurs du cheik Moseih-Eddin Sadi, de Chiraz, X, 5.
- SÉNÈQUE le tragique.** *La Médée et les Troyennes*; nouvelle édition, par Aug. Matthiae, IX, 195.

- SINKOVSKY.** Ambassade de Der-visch-Mikhammed-Effendi en Russie, trad. du Turc, X, 189.
- Sépultures antiques à Rouen**, IX, 226.
- Sérapis.** Le dieu ... et son origine, par M. Guigniant, X, 144.
- Serviens.** Chansons populaires et contes héroïques des ..., X, 136.
- SÉSOSTRIS.** Papyrus égyptien relatif à l'histoire de ..., X, 188.
- SESTRENTSEVITCH-BOGOUCH** (Stanislav). Esquisse de la vie de ... métropolitain des églises romaines en Russie, IX, 170. — Précis des recherches historiques sur l'origine des Slaves ou Esclavons et des Sarmates, IX, 444. — Histoire du royaume de la Chersonnèse taurique, 445.
- SEVERIANI** *Gabalarum episcopi emensis homiliae translatae* per J. B. Aucher, X, 299.
- SEYD-AMUD-HATIF.** Deux odes du poète persan ..., traduites par M. Jouannin, X, 297.
- SHAW** (H.). Histoire et antiquités de la chapelle de Luton-Park, X, 325.
- Sicile** (Dela) et des rapports avec l'Angleterre en 1812, IX, 254.
- SIESTRZEWICZ DE BOHUSZ.** (Stanislav). *Voyez* SESTRENTSEVITCH-BOGOUCH.
- SILVESTER DE SACY.** De l'utilité de l'étude de la poésie arabe, IX, 10. — Nouveaux aperçus sur l'histoire de l'écriture chez les Arabes, X, 296.
- SIMÉON.** Biographie et discours des deux ... stylites, publiés par Clausen, IX, 388.
- SIMONDE DE SISMONDI** (J. C. L.). Histoire des républiques italiennes du moyen-âge, X, 88.
- SIMONIDE.** Deux fragments de ..., corrigés par M. Burges, IX, 282.
- SJONSTEDT** (G.). *Dissertatio academica explicans voces Pentateuchi persici in lexico Richardsonio vel omissas vel non satis expositas*, IX, 84.
- Slaves.** Les tribus ... au nord du Danube, X, 75.
- Slavonne** (race). Coup-d'œil sur les peuples de ..., qui habitent la Turquie d'Europe, IX, 62. — Livre de lecture pour les écoles slavonnes, 336.
- SORKELAND** (B.). Sur les anciens habitants de la Westphalie, X, 324.
- SORLÉ** (le Dr.) Vie de Jules César d'après les sources, IX, 390.
- SOMERVILLE** (W. C.). Lettres de Paris sur les causes et les effets de la révolution française, X, 391.
- Smolensk.** Coup-d'œil sur les édifices remarquables de la ville de ..., X, 163.
- Sociétés savantes. EUROPE. Angleterre.** Société de littérature et des sciences naturelles de Hull, IX, 380. — *Danemark.* Société de littérature scandinave, à Copenhague, X, 77. — *Écosse.* Société des antiquaires de Perth, IX, 379. — *France.* Académie royale des inscriptions et belles-lettres, X, 1, 227, 308. Société royale des antiquaires de France, 47. Société asiatique, IX, 384. Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, 381. Société des antiquaires de Normandie, 353. Société archéologique de Dieppe, 169, 224; X, 159. Société académique du département de la Loire-inférieure, IX, 270. Académie de Besançon, 383. Société académique d'Aix (Bouches-du-Rhône), X, 397. Société d'émulation du Jura, IX, 382. — *Italie.* Académie royale de Turin, 167, 269, 317, 466; X, 94. Société de Mechitar, à Venise, IX, 168. — *Pays-Bas.* Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, X, 95, 354. Société littéraire des Pays-Bas, IX, 166. — *Suède.* Société royale des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités, 62. — *Asie. Inde.* Société asiatique

- de Calcutta, X, 93. Société pour l'éducation des Indigènes de Bombay, IX, 80.
- SOCIN ou LÆLIUS SOCINUS, X, 97.
- Sophie (Sainte). Description de la cathédrale de ... à Kief, IX, 349.
- SOULANGE-BODIN. Extrait d'une notice sur M. Allier de Haute-roche, IX, 172.
- Sourds-muets. De l'éducation des ... de naissance, par M. Degérando, IX, 26. — Manuel d'enseignement pratique des ..., par M. Bébien, 114.
- SPENCER-SMITH (J.). Précis d'une dissertation sur un monument arabe du moyen-âge en Normandie, IX, 347. Mémoire sur la culture de la musique dans la ville de Caen, X, 332.
- SPENGLER (L.). *Copia victoriana in nonnullis Xenophontis libellos*, IX, 404. — *M. Terentii Varronis de lingua latinâ*, X, 126.
- SPOTOPOLO (J. B.). Histoire de la Ligurie, X, 208.
- SPYKER (H. J.). *Specimen academcum inaugurale de pretio institutionibus divinis Lactantii statuendo*, X, 130.
- STANÉWITCH (Mod.). Dictionnaire de poche russe et polonais, IX, 20.
- STARK (B.). Traité paléographique sur une inscription en l'honneur d'Antonin le pieux, IX, 128.
- Statues. Sur quatre ... égyptiennes à Berlin, IX, 30. — Une ... de Vénus trouvée en Sicile, 212. — Une ... de marbre blanc trouvée à Lillebonne, X, 262. — Une ... de Minerve, trouvée en Piémont, 402.
- STEMPKOVSKI. Recherches sur la situation des anciennes colonies grecques du Pont-Euxin, IX, 243.
- STINGLITZ. Histoire de l'architecture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, X, 145, 365.
- Stonehenge. Sur l'antiquité de ... dans le Wiltshire en Angleterre, IX, 418.
- STRANGL (Ph.). Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Russie, IX, 57.
- STROIER. Sur les auteurs byzantins où Nestor a puisé les matériaux de sa chronique, X, 316.
- SUMM. (P. Fréd.). Histoire du Danemark, X, 201.
- SUSSEX (duc de). Bibliothèque orientale du ..., IX, 319.
- SUSMILCH. Sur la description du château de Dreßkon, IX, 124.
- SVININE. Extrait d'un voyage archéologique de M. ..., IX, 36.
- SYDNEY. Papiers de ..., publiés avec des notes par R. W. Blencowe, X, 83.
- SYTSYN-SANANER-TAIDGA. Extraits de l'histoire de Mongolie, IX, 247.

T.

- TACITE. Sur la confiance que mérite ..., IX, 192.
- Tales of a grand father*, IX, 265.
- TARTAROTTI (l'abbé). Éclaircissements sur le monument érigé par la ville de Trente en l'honneur de Cains Valerius Mariannus, X, 60.
- TATTAM (Henr.). Grammaire abrégée de la langue égyptienne, IX, 5. — Nouvelle édition du lexique égyptien de Lacroze, 6.
- TELLIER (G. F.). Histoire de Thionville, IX, 372.
- Temple. Description d'un ... dans le Tibet, X, 146. — Sur un ... découvert à Padone; par Noale, 152.
- TERNAUX (H.). Histoire de la république de Marseille, IX, 34. —

- Dissertation sur Jacques Cœur, 74.
- TESSIER. Quelques antiquités de Metz, IX, 429.
- Testament (Nouveau-) traduit en langues mongole, kalmouque, tchérémisse et mordvienne, IX, 322.
- Théâtre. Supplément à l'édition du ... des Grecs, publiée par M. Raoul-Rochette, IX, 186. — Chefs - d'œuvre du ... indien, traduits du sanscrit en Anglais, par M. Wilson, et de l'Anglais en Français, par M. Langlois, X, 338, 337.
- THÉOCRITE. Idylles de ... traduites en Français par M. J. B. Gail, X, 120.
- THÉOPHASTA. Les cinq premiers caractères de ..., publiés par MM. Wurm et Thiersch, IX, 330.
- Thermes d'Antonin Caracalla, restaurés, IX, 420.
- THIRASCH (Fr.). Observations sur divers auteurs grecs et romains, IX, 403. — Voyez Wurm.
- THIRASCH (T.). Sur les différentes époques des beaux-arts chez les Grecs, X, 364.
- THOMAS (J. P.). Mémoires historiques sur Montpellier et le département de l'Hérault, X, 218.
- ТНОМАСИУ. Plan topographique de l'enceinte antique appelée le *Mur païen*, dans le département du Bas-Rhin, X, 161.
- THOMPSON. Sur les camps romains. IX, 289.
- THOMS. (P. P.). Contes chinois, X, 68.
- THUCYDIDE. Nouvelle édition publiée par F. Goeller, IX, 280. — Histoire grecque de ... traduite en Français par M. J. B. Gail, X, 347.
- Tibet. Observations sur la langue du ..., IX, 276. — Description d'un temple dans le Tibet, X, 146.
- TIERPOLO (Dom.). Corrections de quelques passages qui se trouvent dans l'histoire de Venise de M. Daru, X, 327.
- TISSOT (P. F.). Études sur Virgile, X, 128.
- Tombeau dans l'abbaye d'Hagmond en Angleterre, IX, 40. — Tombeaux antiques découverts, 222, 226. — ... de pierre antiques découverts dans le département de l'Aisne, X, 371.
- Tombelles druidiques découvertes en Angleterre, IX, 222.
- Tour de Winschieten en Hollande, IX, 294.
- Townley (Jacques). Fondemens des lois de Moïse, IX, 437.
- TRABUTTI (G. S.). Contes inédits des mille et une nuits, extraits de l'original arabe par M. de Hammer; traduits en Français, X, 110. — Voyez Mille et une nuits.
- TRANDELEBURG (F. A.). *Platonis de ideis et numeris doctrina ex Aristotele illustrata*, IX, 97.
- Trente, ville des Rhétiens, et colonie romaine, par M. Giovanelli, X, 60.
- TRIGOSO D'ARAGAO MORATO. (Fr. Man.). Mémoire historique sur le théâtre portugais, X, 331.
- ТРИМОН КОНОВНИКОВ. Voyage du marchand russe ..., par J. Mikhailof, IX, 244.
- TROGON. Résumé de l'histoire d'Italie, IX, 257.
- TROTTER BROCKETT. (Jean) Glossaire des mots en usage dans les provinces du Nord de l'Angleterre, IX, 338.
- TRUCHET (M. de). Chansons provençales, IX, 209.
- Tumuli découverts près du Niagara par le major B. F. Mackintosh, X, 171.
- Turcs. De l'établissement des ... en Europe, IX, 366.
- Tarin. Observations historiques sur la ville et la citadelle de ..., par M. Milanesio, X, 165.

V.

- VALENTIANI (D.).** Sur l'ancien théâtre en langue slave à Raguse, IX, 202.
- VALPY (F.).** Racines de la langue grecque, IX, 92. — Dictionnaire étymologique de la langue latine, X, 19..
- Variantes, additions et corrections** sur plusieurs auteurs latins, X, 132.
- VARNON.** Traité de la langue latine de ..., nouvelle édition publiée par Spengel, X, 126.
- Vases.** Sur les ... d'argile vulgairement dits *étrusques*, IX, 48. — ... donnés en prix dans les jeux publics, 49. — ... oriental, trouvé dans l'ancienne ville de Teshère, 342. — ... peint, trouvé à Girgenti, décrit par M. Politi, 356. — ... grecs peints du musée d'Odessa, 434. — ... gaulois et bretons, X, 369.
- VASSILI IVANOVITCH.** Ambassade ... au pape Clément VII, X, 76.
- VENTURI.** Guide au musée lapidaire de Vérone, X, 59.
- VENTURINI (K.).** Chronique du 19^e siècle, IX, 369.
- VERLY (C.).** Description d'un aqueduc romain situé près de Tours, X, 372.
- Vestigia anglicana*, par Clarke, IX, 70.
- VIEL-CASTEL. (Horace de).** Collection de costumes, armes et meubles pour servir à l'histoire de France, IX, 348.
- VILLEGOURIE (le vicomte de la).** Cinq lettres sur la catastrophe de Quiberon, IX, 202.
- VIRARD.** Alphabet phonométrique, IX, 109.
- VIRGILE.** Études sur ... par M. Tissot, X, 128.
- VORMEL (J. F.).** Réfutation de l'*Institution théologique* de Proclus, philosophe platonicien, par Nicolas de Méthone, X, 13.
- Vols chez les Romains**, X, 74.
- VOORST (J. Van.).** Morceaux choisis de Jean Chrysostome, X, 15.
- Voss (J. H.).** Lettres sur la mythologie, 252.
- Voyage archéologique.** Extrait d'un ... de M. Svinine, IX, 36.
- VUK.** Étoile matinière, almanach servien, IX, 378.
- VULLERS (J.).** *Carafæ Moallaca cum scholiis Zuzenii*, X, 109.

W.

- WACHLER (Louis).** Éléments de l'histoire littéraire, X, 393.
- WARSIF Pacha.** Histoire de la bataille de l'île de Scio, IX, 363.
- WALLENSTEIN.** Lettres inédites sur la guerre de 30 ans, IX, 251.
- WALLRAF.** Dictionnaire historico-diplomatique d'ancien Allemagne, X, 246.
- Wandrille (Saint).** Essai sur l'abbaye de ..., par Langlois, IX, 41, 362.
- WARDEN.** Recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale, X, 51.
- WARTINGER.** De la médaille de Domitien relative à l'apothéose de Titus, IX, 233.
- WEBB (Jean.).** Traduction en Anglais de l'histoire en vers français de la déposition de Richard II, roi d'Angleterre, IX, 410.
- WEIGNERT (A.).** Dissertation sur les détracteurs d'Horace, IX, 197.
- WELLAUER (A.).** De la dernière partie de l'ouvrage d'Étienne de Byzance, IX, 94.

- WERFER (Fr. Xav.). Edition du Lexique d'Harpocraton, IX, 327.
— Variantes de Pindare, de Plutarque et d'Antoine, 405.
- WERLAUFF (E. L.). Monument sépulchral du roi Jean et de la reine Christine de Danemark, X, 53.
- WESTENDORP (X.). Tumuli en Hollande, X, 45.
- Westminster. Antiquités de l'abbaye de ..., IX, 39.
- WETZER. *Restitutio veræ chronologie rerum ex controversiis arianis exortarum*, X, 386.
- WIGAND. Notice sur la chronique de ..., X, 275.
- WILCKE (Guill. Ferd.). Histoire des Templiers, d'après des documents inédits, IX, 310.
- WILLEMET (Th.). Notices héraldiques sur la cathédrale de Cantorbéry, IX, 127.
- WILLEMIN (N. X.). Monuments français inédits, X, 167.
- WILSON. (H. H.). Sur un drame indien, IX, 3, — Chefs-d'œuvre du théâtre indien, X, 336, 337.
- WINDISCHMANN. La philosophie dans la succession de l'histoire universelle, IX, 239.
- WINKELHOFFER. Colonne milliaire découverte près de Radstadt, IX, 44.
- WINTHROP (J.). Histoire de la nouvelle Angleterre, IX, 163.
- WIRSEN (A. E.). Dissertation sur une colonie de Suédois conduite en Suisse, X, 278.
- WISEMANN (Nic.). *Horæ syriacæ*, IX, 321, 401.
- WITTE (C.). *Basilicorum titulus de diversis regulis juris antiqui*, IX, 101.
- WOOD (Will.). Description d'un tumulus dans l'île de Sanday, X, 367.
- WUNDER (E.). *Varie lectiones librorum aliquot Ciceronis*, IX, 105.
- WURM (Chr.) et THIERSCH (Fréd.). Edition des cinq premiers caractères de Théophraste, IX, 330.

X.

XÉNOPHON a-t-il été le premier éditeur de Thucydide? IX, 13.

Y.

YORKE (Ch.) et LEAKE (Mart.). Mémoire sur les principaux monuments égyptiens du musée britannique, IX, 213.

Z.

ZACH (le baron de). Nouvelles inventions qui sont antiques, et antiques inventions qui sont nouvelles, IX, 236.

ZANNONI. De la prétendue découverte des hiéroglyphes acrologiques, IX, 324. — Commentaire sur l'inscription que porte le marbre de la colonne de Pouzzol, X, 178.

ZANTH (L.). Architecture antique de la Sicile, IX, 343; X, 149.

ZEISBERGER. (D.). Grammaire de la langue de Lenni-Lenape, X, 360.

(Note qui aurait dû être placée à l'article *Histoire* p. 12.)

Les titres d'ouvrages sans désignation spéciale sont renvoyés à la fin de l'article et séparés des autres par 3 astérisques.

Erratum. — Tome IX, p. 237, lig. 13, et dans la table, au lieu de POHLEN, lisez BOHLEN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, n° 24.

G.

3

